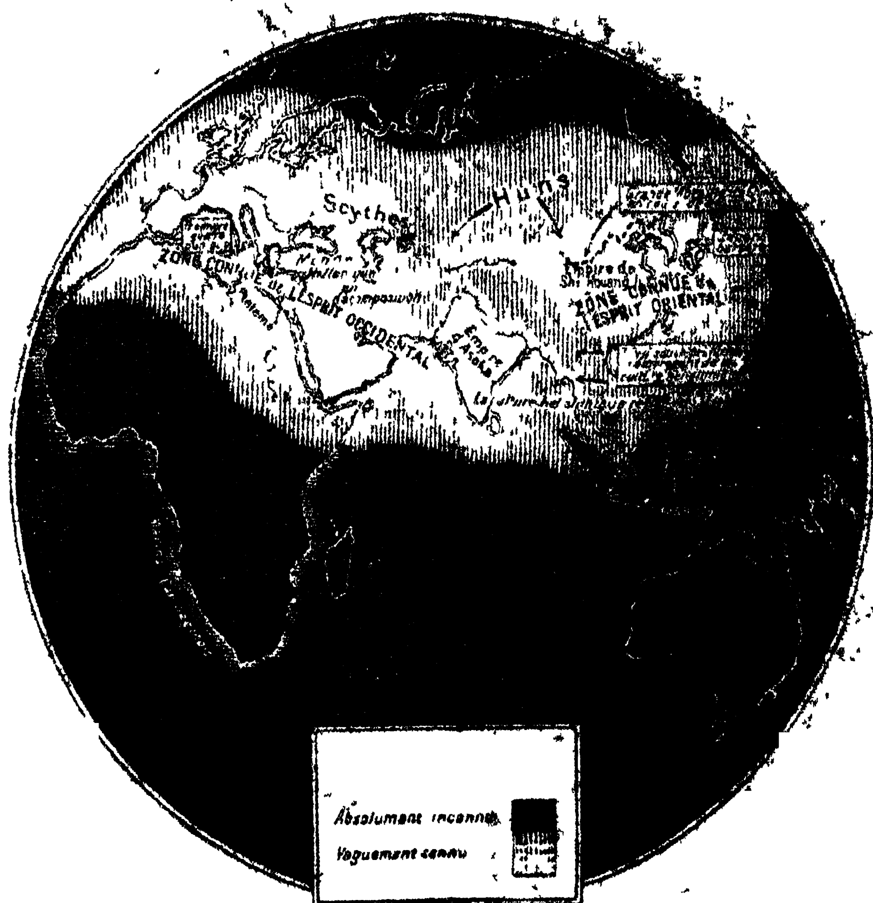
H. G. WELLS

ESQUISSE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE

TRADUCTION FRANÇAISE DE M. ÉDOUARD GUYOT
MAITRE DE CONFÉRENCES A LA SORBONNE



PAYOT, PARIS

ESQUISSE

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

OUVRAGES DE H. G. WELLS

A LA MÊME LIBRAIRIE

M. BRITLING COMMENCE A VOIR CLAIR (Roman), in-16	6	francs.
DIEU L'INVISIBLE ROI, in-16	6	—
LA FLAMME IMMORTELLE (Roman), in-16.	6	
KIPPS (Roman), in-16	10	—
JEANNE ET PIERRE (Roman), 2 vol. in-16	15	—
LES COINS SECRETS DU CŒUR (Roman), in-16	7	fr. 50

Pour paraître :

LA RECHERCHE MAGNIFIQUE (Roman)

MARIAGE (Roman)

TONO BUNGAY (Roman)

H. G. WELLS

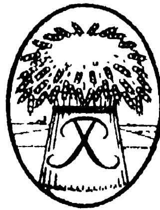
ESQUISSE

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

TRADUCTION FRANÇAISE DE **M. ÉDOUARD GUYOT,**
MAITRE DE CONFÉRENCES A LA SORBONNE

Avec 39 cartes et 73 gravures



PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

PRÉFACE

> *« Une philosophie de l'histoire de la race humaine, pour être digne de ce nom, doit partir des cieux et descendre sur la terre ; elle doit exprimer la conviction profonde que toute l'existence est une conception unique, fondée de bout en bout sur une loi identique. »*
>
> Friedrich Ratzel

L'objet de cette Esquisse de l'histoire universelle *est d'offrir un récit suivi, clair et fidèle de l'histoire de la vie et de celle de l'humanité, dans la mesure où l'une et l'autre nous sont aujourd'hui connues.*

L'histoire universelle est quelque chose de plus et quelque chose de moins qu'un agrégat des histoires nationales auxquelles nous sommes habitués. Elle doit donc être envisagée dans un esprit et traitée selon un procédé différents. Ce livre a été écrit, avant tout, pour montrer que l'histoire forme un tout *et qu'on peut arriver à en donner une version plus large et plus compréhensive que ne le sont nos histoires appliquées à des nations et à des périodes particulières. Alors que l'histoire s'occupe à l'ordinaire de règnes, de dynasties et de campagnes, notre esquisse traite plutôt des époques, des races et des nations, et l'on s'apercevra qu'elle n'est pas cependant plus bourrée de noms et de dates, ni plus difficile à suivre et à comprendre. L'histoire ne fait pas d'exception parmi les sciences, à mesure que les vides se comblent, les contours se simplifient, à mesure que le champ de vision s'élargit, la multitude des détails se fond en lois générales. Un grand nombre de sujets d'une importance tout à fait primordiale pour l'humanité, par exemple l'apparition et le développement de l'esprit scientifique, son influence sur la vie humaine, l'élaboration des idées de monnaie et de crédit, l'histoire des origines, de la diffusion et de l'influence du christianisme, tous ces sujets que, dans une histoire partielle, on ne peut traiter que par fragments ou dans des digressions compliquées, apparaissent et se développent intégralement et naturellement dès que nous embrassons d'un coup d'œil général le monde dans lequel nous vivons.*

Le besoin universel de connaître les grands faits de l'histoire humaine est devenu très évident au cours des tragiques événements des dernières années. Pour leur bien ou pour leur mal, des moyens plus rapides de communications ont rapproché tous les hommes, La guerre est devenue un désastre mondial, une puissance aveugle et monstrueuse de destruction ; ses bombes tuent le bébé dans son berceau, ses torpilles coulent le bateau chargé de vivres destinés au non-combattant ou au neutre. Nous sentons à présent qu'il ne peut y avoir de paix en dehors d'une paix commune au monde tout entier, pas de prospérité en dehors d'une prospérité générale. Mais il ne peut y avoir de paix et de prospérité communes sans un fonds commun d'idées historiques. *En l'absence d'idées capables de les faire coopérer harmonieusement, les races et les peuples livrés à leurs seules traditions nationalistes, étroites, égoïstes et jalouses, iront de conflit en conflit, jusqu'à leur destruction finale. Cette vérité, qui était manifeste, il y a un siècle, pour le grand philosophe Kant — elle est au fond de son petit traité sur la paix universelle — s'impose maintenant à l'homme de la rue. Notre politique intérieure, nos idées économiques et sociales sont radicalement faussées à l'heure présente par les notions erronées que nous avons de l'origine et des relations historiques des classes sociales. Si nous ne concevons pas l'histoire comme une aventure commune à toute l'humanité, il ne peut y avoir de paix à l'intérieur des nations ni entre celles-ci.*

H.-G. Wells.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

" ...l'émouvante et complexe aventure de l'homme à travers l'espace et le temps ! "
H.-G. WELLS.

L'œuvre de H.-G. Wells, dont nous offrons aujourd'hui la traduction au public français, est avant tout l'œuvre d'un écrivain qui, étendant le champ de son observation, fait tenir aux peuples et aux civilisations la place que les individus occupent dans les livres d'imagination : de là son intérêt dramatique. Cette *Esquisse de l'histoire universelle*, bien que fondée sur une solide documentation, crée autant qu'elle relate. Nous trouverons dans ce livre, dont le succès en Angleterre et aux Etats-Unis a été prodigieux, une aventure passionnée, dont l'homme est le héros, dont les figures considérées jusqu'à présent comme « historiques » ne sont que les metteurs en scène, dont les Empires ne sont que le décor. Le personnage principal est un personnage muet, et à peine agissant ; les autres, conquérants ou ministres, fondateurs de religions ou de morales, sont traités par Wells comme des êtres simplement humains, parfois avec sérieux, parfois avec irrévérence. Il n'y a place dans son ouvrage pour aucune de ces divinités personnelles dont tant de nos historiens se sont faits les grands-prêtres. Chacun y apparaît comme noble ou ridicule, selon qu'il soupçonne plus ou moins la majesté de l'action à laquelle il est mêlé. D'où il résulte que certains personnages dans lesquels nous avons l'habitude de voir le symbole de toute une époque ne tiennent qu'un rôle épisodique. Servir, se faire l'exécuteur des destins qui, à travers tous les conflits, imposent graduellement à l'humanité une unité de pensée et de volonté, voilà pour Wells la marque de l'héroïsme.

De précieux concours nous ont permis d'effectuer la besogne de vérification et d'adaptation qu'un passage d'une langue à l'autre rendait nécessaire. Aussi tenons-nous à adresser l'expression de notre gratitude à ceux de nos collègues qui, sans, bien entendu, se rallier dans tous les cas au point de vue de Wells, ont bien voulu nous offrir leurs précieuses suggestions : MM. Marcelin Boule, Professeur au Museum, Dr Contenau, Chargé de missions archéologiques en Syrie, Déprez, Professeur à l'Université de Rennes, Dottin, Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, Dussaud, Professeur à l'Ecole du Louvre, Granet, Chargé de Cours à la Sorbonne. Guignebert, Professeur à la Sorbonne, Huart, Professeur à l'Ecole des Langues orientales, Isidore Lévy, Professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes, Maclère, Professeur à l'Ecole des Langues orientales, Masson-Oursel, Chargé de Cours à la Sorbonne, Meillet, Professeur au Collège de France.

EDOUARD GUYOT.

CHAPITRE PREMIER

LA TERRE DANS L'ESPACE ET DANS LE TEMPS

La terre sur laquelle nous vivons est un globe qui tourne sur lui-même. Quelque vaste qu'il nous semble, il n'est dans l'espace immense qu'une particule de matière.

L'espace n'est, presque tout entier, qu'un vide. A d'énormes intervalles, ce vide est peuplé de centres rayonnants de chaleur et de lumière : ce sont les « étoiles fixes ». Toutes, en dépit de ce nom, se meuvent dans l'espace, mais pendant longtemps les hommes n'ont pas compris qu'elles se déplaçaient. Elles sont si vastes et la distance qui les sépare de nous est si formidable que leur mouvement ne peut être perçu. Ce n'est qu'au bout de milliers et de milliers d'années qu'il devient appréciable. Ces étoiles fixes sont si éloignées de nous que lorsque nous les considérons à travers les télescopes les plus puissants, elles nous semblent, malgré leur taille, n'être que des points de lumière, plus ou moins brillants. Quelques-unes cependant, quand on les examine à la lunette, ont la forme de tourbillons et de nuages de vapeur lumineuse ; nous leur donnons le nom de nébuleuses. La distance de celles-ci est telle qu'elles pourraient parcourir plusieurs millions de kilomètres sans que nous nous en apercevions.

Il est une étoile, pourtant, si voisine de nous qu'elle ressemble à une grosse boule de flammes. Cette étoile est le soleil. Par sa nature, le soleil tient des étoiles fixes, mais s'il diffère en apparence des autres étoiles fixes, c'est qu'il est incomparablement plus rapproché de nous que celles-ci; c'est aussi pour cette raison que les hommes ont pu savoir jusqu'à un certain point de quels corps il est composé. Sa distance moyenne de la terre est de 149.000.000 de kilomètres. C'est une masse de matière enflammée, ayant un diamètre de 1.392.000 km. Son volume est un million et quart de fois supérieur à celui de notre terre.

Voilà des chiffres qui embarrassent l'imagination. Si une balle, lancée d'une mitrailleuse vers le soleil pouvait garder sa vitesse initiale, il lui faudrait sept ans pour atteindre ce dernier. Et cependant nous disons que le soleil est près de nous, mesuré à l'échelle des étoiles. Si la terre était une petite balle de 0m025 de diamètre, le soleil serait un globe de 2m70 de diamètre ; il remplirait une petite chambre. Il tourne autour de son axe, mais, étant un fluide à l'état d'incandescence, ses régions polaires ne voyagent pas à la même vitesse que son équateur, lequel accomplit un tour complet en vingt-cinq jours environ. Ce qui frappe notre regard lorsque nous levons les yeux vers le soleil, ce sont des nuages de vapeurs métalliques incandescentes. Sur ce que ces vapeurs recouvrent, nous sommes réduits à des conjectures. L'atmosphère du soleil est si chaude que le fer, le nickel, le cuivre et l'étain s'y trouvent à l'état gazeux. Autour du soleil tournent, à de grandes distances, non seulement notre terre, mais certains corps analogues appelés planètes. Ces corps brillent dans le ciel parce qu'ils réfléchissent la lumière du soleil ; ils sont assez voisins de nous pour que nous puissions suivre facilement leur mouvement. Chaque nuit, leur position change par rapport à celle des étoiles fixes.

Il est bon de se rendre compte du degré auquel l'espace peut être vide. Si, comme nous l'avons dit, le soleil était une boule de 2m70 de diamètre, notre terre serait, en proportion, une autre boule de 0m025 de diamètre, placée à une distance de 293 mètres du soleil. La lune serait pareille à un petit pois, situé à 0m075 de notre terre. Plus rapprochées du soleil que la terre, on trouverait deux autres particules très semblables à cette dernière, les planètes Mercure et Vénus, l'une à une distance de 113 mètres, l'autre à une distance de 226 mètres. Plus éloignées du soleil que la terre, on trouverait les planètes Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, à des distances respectives de 455, 1.555, 2.730, 5.460 et 8.645 mètres. On découvrirait aussi un certain nombre de particules encore plus

petites, se déplaçant parmi ces planètes, parmi lesquelles les multiples astéroïdes qui décrivent des cercles entre Mars et Jupiter. Parfois, enfin, une petite bouffée de vapeur et de poussière plus ou moins lumineuse, surgie des profondeurs presque illimitées de l'espace, viendrait envahir ce système. Cette bouffée est ce que nous appelons une comète. Tout ce qui s'étend au delà, n'est, jusqu'à des distances insondables, qu'un espace vide, glacé, sans vie. L'étoile fixe la plus proche de nous, si nous nous servons de la même échelle réduite — la terre égale à une boule de 0m025 et la lune à un petit pois — se trouverait à soixante-quatre kilomètres. Les autres étoiles fixes que nous voyons resteraient à des centaines de millions de kilomètres.

La science qui nous apprend ces choses, ainsi que la façon dont les hommes sont parvenus à les connaître, s'appelle l'Astronomie, et c'est aux livres d'astronomie que le lecteur doit s'adresser s'il veut en savoir plus long sur le soleil et les étoiles. La science qui étudie et celle qui décrit le monde où nous vivons s'appellent respectivement la Géologie et la Géographie.

Le diamètre de notre monde est légèrement inférieur à 13.000 km. Sa surface est rugueuse; les parties les plus saillantes de cette rugosité sont les montagnes : dans les creux se trouve déposée une pellicule d'eau : les océans et les mers. Cette pellicule d'eau atteint une épaisseur de huit kilomètres dans ses parties les plus profondes — c'est-à-dire que les océans les plus profonds ont une profondeur de huit kilomètres. C'est là bien peu de chose en comparaison de la masse de notre globe.

Autour de cette sphère se trouve une mince couche d'air ; l'atmosphère. Si, partant du niveau de la mer, nous nous élevons en ballon ou faisons l'ascension d'une montagne, nous constatons que l'air est de moins en moins dense, jusqu'à ce que finalement il devienne si ténu que la vie ne peut s'y maintenir. A une hauteur de trente-deux kilomètres, c'est à peine si l'on trouve encore de l'air — un air dont la densité n'est plus que le centième de ce qu'elle était au niveau de la mer. Le plus haut point auquel un oiseau puisse s'élever ne dépasse pas six mille mètres — on dit que le condor atteint, avec de grands efforts, cette hauteur mais la plupart des petits oiseaux et des insectes que l'on emporte à bord d'aéroplanes ou de ballons meurent à une hauteur beaucoup moindre, et la plus grande altitude à laquelle on soit encore parvenu en montagne est inférieure à 8.000 mètres. Des hommes, en aéroplane et en ballon, ont presque atteint 11.000 mètres, mais ce fut au prix de souffrances considérables. De petits ballons, servant aux expériences, transportant non des hommes mais des appareils enregistreurs, ont atteint une hauteur de trente-cinq kilomètres.

C'est dans les cent premiers mètres de l'écorce terrestre, dans la mer, et dans les couches inférieures de l'atmosphère qui ne dépassent pas six mille mètres que la vie se trouve cantonnée. Nous ne connaissons aucune vie en dehors de celle que renferment ces pellicules d'air et d'eau disposées autour de notre planète. Tout le reste de l'espace est encore, d'après ce que nous savons, sans vie. Des hommes de science ont recherché si la vie ou quelque phénomène analogue avait pu se développer sur les planètes Mars et Vénus. Mais il n'y avait là qu'une hypothèse des plus téméraires.

Les astronomes, les géologues et les savants qui étudient la physique ont pu nous fournir certains renseignements sur l'origine et l'histoire de la terre. Ils estiment que, dans un lointain passé, le soleil était une masse de matière incandescente qui tournait sur elle-même, mais qui n'était pas encore ramassée en un foyer compact de chaleur et de lumière; cette masse était beaucoup plus vaste qu'elle ne l'est à présent ; elle était soumise à un mouvement de rotation beaucoup plus rapide, et c'est d'elle que se détachèrent une série de fragments qui devinrent les planètes. Notre terre est une de ces planètes. Le bloc incandescent qui devait donner naissance à notre terre se divisa, toujours tournant, en deux fragments : un grand, la terre elle-même, et un petit, qui est à présent la lune, silencieuse et glacée. Les astronomes apportent des raisons convaincantes à l'appui de l'opinion qui veut que le soleil, la terre, la lune et tout le système solaire aient été à cette époque entraînés à une vitesse beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui, et que notre globe n'ait été au début qu'un corps enflammé sur lequel aucune vie ne pouvait se développer. Les savants sont parvenus à ces conclusions par une très belle et très intéressante série d'observations et de déductions, trop longues et trop compliquées pour que nous nous en occupions ici. Ce que nous devons admettre, c'est que le soleil, bien qu'il soit encore

incandescent, est à présent bien plus froid qu'il n'était alors, qu'il tourne plus lentement, et qu'il continuera à se refroidir et à ralentir sa marche. Il est également démontré que la vitesse à laquelle tourne la terre décroît sans cesse — c'est-à-dire que notre jour terrestre voit sa durée augmenter, tandis que la chaleur du centre de la terre s'abaisse lentement. Il fut un temps où la durée du jour n'était pas de la moitié, ni même du tiers de ce qu'elle est aujourd'hui ; où l'observateur, s'il s'en fût trouvé un, aurait pu voir nettement se déplacer dans le ciel un soleil torride, bien plus grand que celui d'à présent. Un temps viendra où chaque jour sera aussi long que l'est maintenant une année, et où le soleil, en voie de refroidissement, dépouillé de ses rayons, restera suspendu immobile dans les cieux.

Ce dut être à l'époque de ce soleil torride, de ces jours et de ces nuits brèves, des grandes marées, des grandes chaleurs, d'orages et de tremblements de terre formidables, que la vie, dont nous sommes une parcelle, fit son apparition sur la terre. La lune, à cette époque, était aussi plus rapprochée de nous, plus brillante, et son visage se modifiait d'heure en heure.

CHAPITRE II

LE TÉMOIGNAGE DES ROCHES

1. *Les premiers êtres vivants.* — 2. *Quel est l'âge du monde ?*

1

Nous ne savons pas comment la vie a commencé sur la terre.

Les biologistes, c'est-à-dire ceux qui étudient la vie, se sont livrés à diverses hypothèses sur les origines de celle-ci, mais nous les négligerons. Qu'il nous suffise de remarquer que toutes s'accordent à reconnaître que la vie naquit en ces jours brefs où les marées balayaient, dans leur mouvement de flux et de reflux, des grèves fumantes de sable et de boue.

L'atmosphère était alors beaucoup plus dense, de grandes masses de nuages obscurcissaient généralement le soleil, et de fréquents orages assombrissaient les cieux. La terre, soulevée par de violentes forces volcaniques était stérile, sans végétation. Des tempêtes de pluie la lavaient d'une façon presque ininterrompue, les rivières et les torrents roulaient vers la mer d'énormes masses de sédiments, boues qui plus tard durcirent sous forme d'ardoises et de schistes argileux, ou de sables qui devinrent des grès. Les géologues ont étudié ces sédiments, depuis ceux des premiers âges jusqu'à ceux de l'époque la plus récente. Bien entendu, les dépôts les plus anciens sont les plus altérés et les plus usés et il ne s'y découvre à présent aucune trace de vie. Il est probable que les premières formes de la vie furent minuscules et molles, et ne laissèrent derrière elles aucune trace de leur passage. Ce ne fut que lorsque certains êtres vivants eurent été dotés de squelettes, de coquilles calcaires et d'autres parties dures qu'ils laissèrent après leur mort des vestiges fossiles, fournissant ainsi des matériaux pour un examen ultérieur.

Les livres de géologie renferment surtout la description des fossiles que l'on découvre parmi les roches et l'indication de l'ordre de chaque couche de roche relativement aux autres. Les plus anciennes roches ont dû se former avant qu'aucune mer n'existât, la terre étant trop chaude pour cela, et alors que l'eau qui constitue maintenant les mers n'était qu'une vapeur mélangée avec l'air. Les couches supérieures de l'atmosphère étaient chargées de nuages, d'où une pluie chaude s'abattait sur les roches, pour se transformer de nouveau en vapeur avant d'avoir touché la surface incandescente. Sous cette atmosphère de vapeur le monde se solidifia peu à peu, et les premières roches apparurent. Celles-ci durent former une sorte de croûte recouvrant une substance liquide, comme le fait la lave en se refroidissant. Elles prirent vraisemblablement l'aspect de scories ; elles passaient par des

alternatives de fusion et de cristallisation sans pouvoir atteindre, sur une épaisseur suffisante, une solidité permanente. Le nom de Gneiss Fondamental est attribué à un vaste système sous-jacent qui se constitua au cours de longs âges, alors que cette jeunesse torride du monde tirait à sa fin.

Après une longue suite de siècles, la vapeur de l'atmosphère commença à son tour à se condenser et à tomber à flots sur la terre, glissant en ruisseaux d'eau bouillante sur les premiers rochers et remplissant les dépressions pour former les marais, les lacs et les océans. Les torrents qui passaient sur les roches charriaient vers ces dernières de la poussière et des particules, qui, stratifiées, formèrent les premiers terrains sédimentaires. Ceux-ci s'entassèrent dans les dépressions et furent recouverts par d'autres ; tous furent ployés, bouleversés, arrachés par de grands troubles volcaniques ou par de violentes marées qui balayaient l'écorce rocheuse de la terre. Nous trouvons encore, çà et là, émergeant à la surface du sol, ces premières roches sédimentaires: parfois aucune couche nouvelle ne les a recouvertes ; parfois elles ont été mises à nu, après des siècles, grâce à l'usure des roches qui les recouvraient, on en trouve de grandes étendues au Canada en particulier ; fendues et tordues, soumises à de nouvelles fusions et à de nouvelles cristallisations, durcies et comprimées, elles sont néanmoins reconnaissables ; elles ne décèlent aucune trace de vie évidente. Aussi les appelle-t-on souvent *roches Azoïques* (sans vie). Mais étant donné qu'on découvre en certaines de ces roches sédimentaires primitives une substance appelée graphite (mine de plomb), ainsi que de l'oxyde de fer rouge et noir et qu'on affirme que ces substances ne peuvent être produites hors de l'action d'êtres vivants, affirmation d'ailleurs plus ou moins exacte, certains géologues préfèrent donner aux premières roches sédimentaires le nom d'*archéozoïques* (vie primitive). Ces géologues supposent que les premiers êtres vivants étaient de substance molle, dépourvus de coquilles ou de squelettes, et ne pouvaient dès lors laisser après leur mort des vestiges fossiles, et que l'influence chimique qu'ils exercèrent fut la cause de ces dépôts de graphite et d'oxyde de fer. Ceci, bien entendu, n'est qu'une simple conjecture, et il y a au moins autant de chances pour qu'à l'époque de la formation des terrains azoïques il n'y ait eu aucune vie sur la terre.

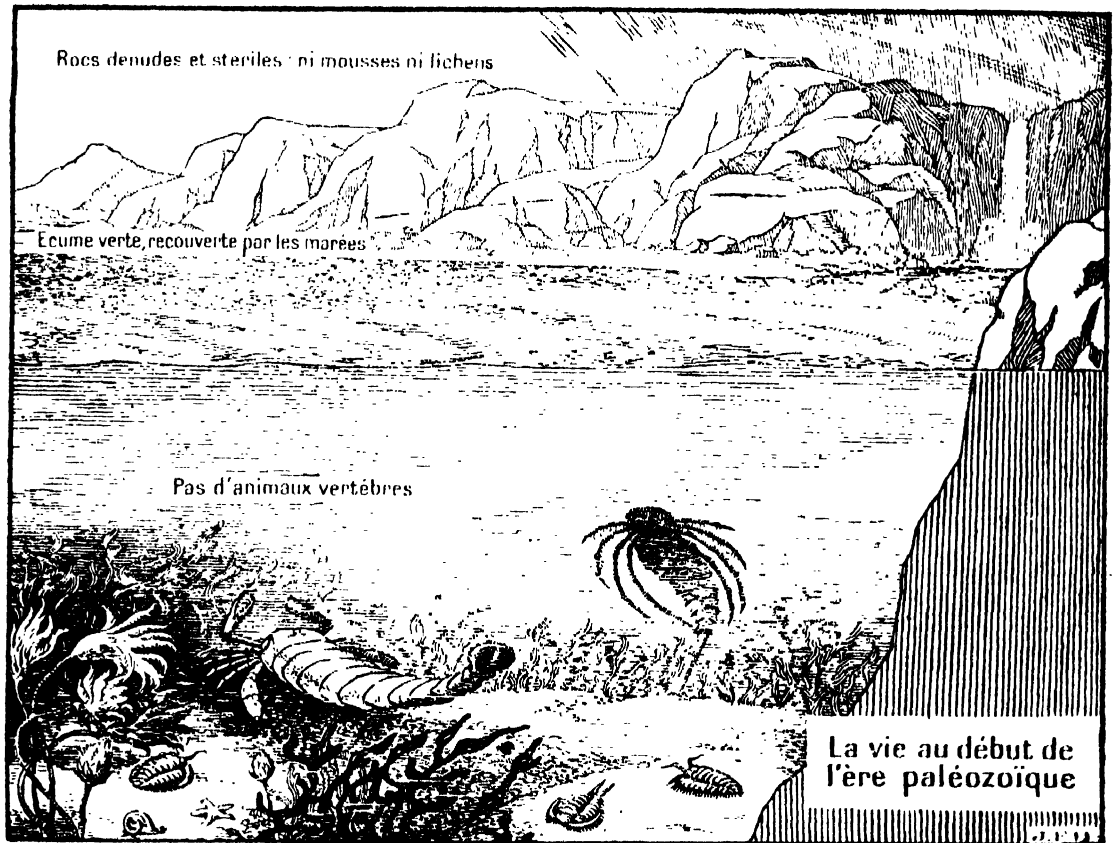
Recouvrant ces roches azoïques ou archéozoïques, ou empiétant sur elles, on en découvre d'autres, très anciennes aussi et très usées, qui contiennent des traces de vie. Ces traces sont d'une forme extrêmement simple; vestiges de plantes appelées algues, ou empreintes qui rappellent le sillage laissé par les vers sur la boue des plages. On retrouve aussi le squelette de créatures microscopiques appelées radiolaires. Cette seconde catégorie de roches a reçu le nom de *protérozoïque* (débuts de la vie) et coïncide avec une période infiniment plus étendue de l'histoire du monde. Par-dessus les roches protérozoïques apparaît une troisième série qui révèle un nombre et une variété considérables d'empreintes d'êtres vivants. On trouve tout d'abord des rochers qui témoignent de l'existence d'une infinité de coquillages, de vers, d'algues, etc.; puis de celle d'une multitude de poissons et de ce que l'on peut considérer comme les premières plantes et les premières créatures terrestres. Ces roches ont reçu le nom de *paléozoïques* (vie ancienne). Elles coïncident avec une période étendue, durant laquelle la vie se développa et se propagea lentement dans les mers de notre monde. Pendant longtemps, au début de l'ère paléozoïque, il n'y eut qu'un simple pullulement, au sein des eaux, de ces êtres nageants et rampants. On leur a donné le nom de trilobites ; ils ressemblaient à de gros cloportes marins et étaient probablement de la même famille que le *king-crab* américain d'aujourd'hui. Il y avait aussi des scorpions marins. Certains individus de ces espèces avaient jusqu'à 3 mètres de long. C'étaient là les formes supérieures de la vie. Il y avait aussi d'abondantes variétés d'un ordre de coquilles appelées brachiopodes. On trouvait encore des animaux-plantes, enracinés, et unis entre eux comme des végétaux, et aussi des herbes lâches qui ondulaient dans l'eau.

La vie ne se manifestait pas alors sous une forme qui puisse exciter notre imagination. Rien qui courût, volât ou nageât rapidement ou seulement avec adresse. Si ce n'était que certaines créatures fussent d'une taille assez considérable, il n'y avait rien de plus dans toute cette vie que ce qu'un étudiant découvre en été dans une goutte d'eau de mare lorsqu'il l'examine au microscope. C'est là tout ce que continrent, pendant les cent millions d'années qui constituent la première phase de l'ère paléozoïque, les mers, fort peu profondes, de notre univers. La terre était vraisemblablement stérile. Nous ne trouvons ni trace ni indication d'une vie terrestre. Tous les êtres qui vivaient à cette époque,

vivaient sous l'eau pendant la plus grande partie, sinon pendant la totalité, de leur vie.

Entre la formation de ces roches paléozoïques inférieures, au milieu desquelles le scorpion de mer et le trilobite régnaient en maîtres, et notre propre époque, s'intercale toute une succession de périodes presque illimitées représentées par des couches et des masses de roches sédimentaires. On trouve d'abord les roches paléozoïques supérieures ; et par-dessus celles-ci les géologues distinguent deux grandes divisions. Immédiatement au-dessus des roches paléozoïques viennent des roches mésozoïques (vie moyenne), second vaste système, riche en fossiles, correspondant peut-être à cent millions d'années, et contenant tout un lot prodigieux d'ossements de reptiles géants dont nous parlerons plus tard ; au-dessus encore, on rencontre les roches cainozoïques (vie récente), troisième grand volume de l'histoire de la vie, volume inachevé, dont le sable et la boue transportés hier encore par les fleuves vers la mer, et dans lesquels des ossements, des écailles, des cadavres — fossiles de demain — se trouvent ensevelis, constituent le dernier feuillet.

Ces empreintes et ces fossiles révélés par les roches, et les roches elles-mêmes, constituent nos premiers documents historiques. L'histoire de la vie que les hommes, grâce à elles, ont pu débrouiller et débrouillent encore, peut s'appeler le Registre des Roches. En étudiant ce registre, nous arrivons à constituer lentement, pièce par pièce, l'histoire des origines de la vie et celle des origines de notre propre vie, dont les hommes, il y a un siècle seulement, n'avaient aucune idée. Mais si nous qualifions ces roches et ces fossiles de registre qu'on ne suppose pas que ce registre ait été régulièrement tenu. Nous entendons simplement dire par là que tout ce qui vit laisse quelque trace qui prend un sens pour nous dès que nous sommes assez intelligents pour en découvrir la signification.



La vie au début de l'ère paléozoïque

Les roches ne sont pas davantage disposées en couches superposées avec ordre, offrant à l'homme une lecture facile. Elles ne ressemblent pas aux livres d'une bibliothèque, avec leurs pages numérotées ; déchirées, elles sont souvent en lambeaux, pleines de lacunes, jetées çà et là, et leur texte est à moitié effacé ; elles font songer à un bureau, rangé tant bien que mal, dans une ville qui serait passée successivement par un bombardement,

une occupation ennemie, une mise à sac, un tremblement de terre, une émeute et un incendie. C'est pour cela que, pendant un nombre infini de générations, ce Registre des Roches fut foulé par les hommes sans qu'ils aient eu soupçon de ce qu'il contenait. Et pourtant, les fossiles étaient connus des Grecs ioniens au VIe siècle avant J.-C.; à Alexandrie, Eratosthène et d'autres philosophes discutent à leur sujet au IIIe siècle avant J.-C.; un résumé de cette discussion est donné dans la *Géographie* de Strabon (14-37 après J.-C.) Le poète latin Ovide ne les ignorait pas non plus, mais il ne comprit pas quelle était leur nature ; il croyait qu'ils représentaient les premiers et grossiers efforts du pouvoir créateur. Les écrivains arabes du Xe siècle s'en préoccupèrent. Il faut attendre le XVIe siècle pour trouver en Léonard de Vinci un des premiers européens qui se soient rendus compte de la signification réelle des fossiles; et ce ne sera qu'au cours des derniers cent cinquante ans que l'homme commencera à déchiffrer sérieusement et d'une façon continue ces premières pages, si longtemps négligées, de l'histoire du monde.

2

Les diverses hypothèses émises relativement à la durée des périodes géologiques varient énormément. Les estimations concernant l'âge des roches les plus anciennes fournies par les géologues et les astronomes oscillent entre 1.600.000.000 et 25.000.000 d'années.

Tout ce que nous pouvons dire avec quelque certitude, c'est qu'il s'agit d'une période d'une énorme durée, évaluable en dizaines et peut-être en centaines de millions d'années.

Il faut remarquer que quel que soit le chiffre adopté, la plupart des géologues s'accordent pour reconnaître *que la moitié ou plus de la moitié des temps géologiques était déjà révolue lorsque la vie atteignit le stade paléozoïque avancé.* Le lecteur qui jettera un coup d'œil rapide sur ces premiers chapitres aura sans doute une tendance à les considérer comme une sorte de rapide prélude de l'Histoire, mais l'Histoire ne nous semble plus longue que parce qu'elle est plus détaillée et qu'elle a pour nous plus d'intérêt ; seule la perspective lui donne de telles dimensions Répétons-nous que pendant des temps d'une durée qui donne le vertige à l'imagination, la terre tourna sur elle-même, masse brûlante et sans vie, et que pendant des temps d'une étendue égale elle ne donna point asile à des créatures d'un degré supérieur à celui des animalcules que renferme une goutte d'eau.

Non seulement l'Espace mais le Temps est vide de toute vie et de toute humanité. La vie est pareille à une petite étincelle, à peine perceptible encore au milieu des immensités désertes.

CHAPITRE III

LA SÉLECTION NATURELLE ET LA TRANSFORMATION DES ESPÈCES

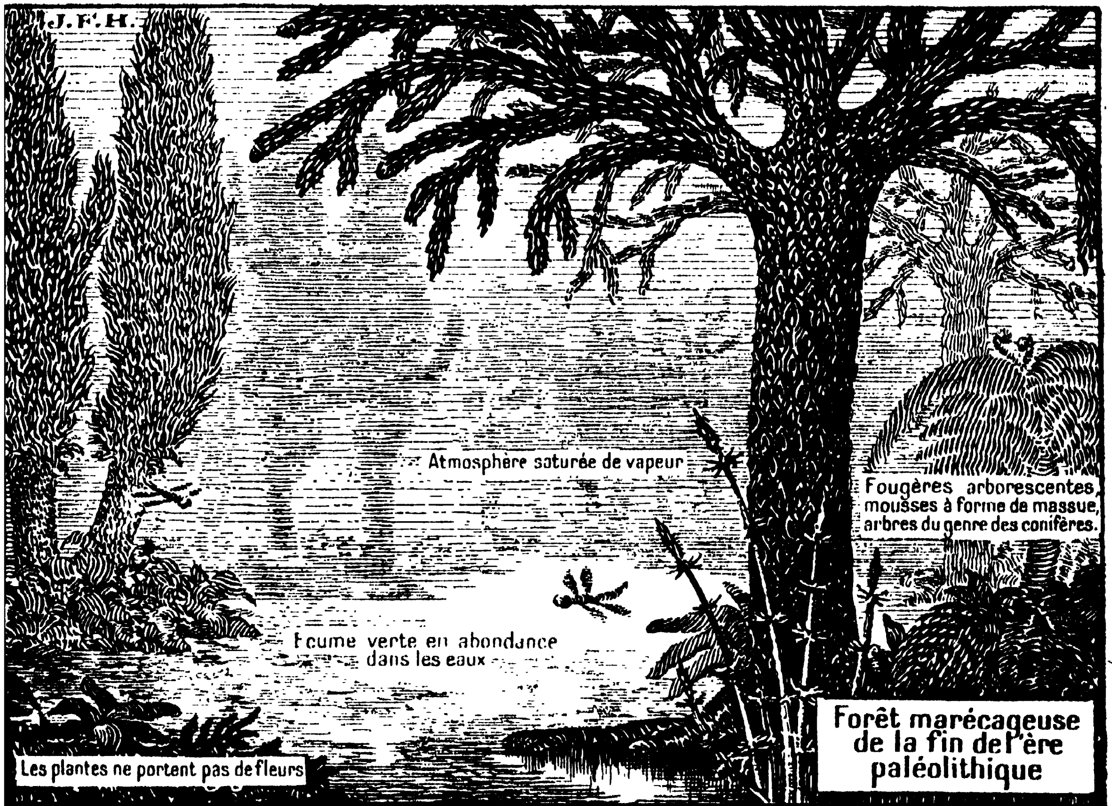
Il convient maintenant d'énoncer clairement certains faits ayant trait à cette chose nouvelle, *la vie*, que nous voyons, au début de l'ère paléozoïque ramper parmi les eaux basses et les boues laissées à découvert par les marées, et que, dans l'immensité de l'espace, notre planète est peut-être seule à contenir.

Les êtres vivants se distinguent de tous les autres objets qui sont privés de vie par certains caractères généraux. Ces êtres vivants sont aujourd'hui étonnamment différenciés, mais tous, passés ou présents, se ressemblent en ce qu'ils sont doués *d'un pouvoir de croissance, en ce qu'ils absorbent des aliments*, et en ce qu'ils *se meuvent* ; ce mouvement peut d'ailleurs n'être rien de plus que l'expansion de leurs racines à travers le sol ou de leurs branches dans l'air. De plus, les êtres vivants se reproduisent : ils donnent naissance à d'autres êtres vivants, soit en se divisant, soit par l'intermédiaire de semences, de spores ou d'œufs. La *reproduction* est l'une des caractéristiques de la vie.

Aucun être vivant ne dure perpétuellement. Il semble y avoir pour chaque espèce *une limite de croissance.* Parmi les êtres très petits et élémentaires, tels que ces bulles de matière vivante microscopique qui sont les *amibes,* un individu peut croître, puis se diviser en deux nouveaux individus, qui à leur tour se divisent en deux autres. Beaucoup d'autres créatures microscopiques vivent d'une façon active pendant un temps, se développent, puis s'immobilisent, s'enferment dans une enveloppe qu'elles rompent ensuite en se divisant en une quantité d'êtres plus petits encore qu'elles-mêmes : les spores, lesquels se répandent dans le milieu où ils se trouvent, grandissent et deviennent semblables à leur auteur. Chez les créatures plus compliquées la reproduction ne s'opère pas d'ordinaire par simple division, bien que ce mode soit en vigueur chez beaucoup d'êtres visibles à l'œil nu.

Mais la règle chez presque tous les êtres de dimensions un peu importantes, c'est que l'individu croisse jusqu'à ce qu'il ait atteint une certaine limite. Puis, avant qu'il devienne trop gros, sa croissance se ralentit et cesse enfin. Lorsqu'il a atteint son plein développement, il *mûrit,* il commence à produire des jeunes, qui naissent tout vivants ou sortent d'un œuf. Mais le corps tout entier de l'être considéré ne produit pas de petits : cette propriété est réservée à une partie spéciale de son organisme. Après avoir vécu ainsi pendant quelque temps et produit des descendants, l'individu vieillit et meurt. Une sorte de nécessité l'y contraint. Il y a une limite pratique à sa vie aussi bien qu'à sa croissance. Ces choses sont aussi vraies pour les plantes qu'elles le sont pour les animaux. Mais elles ne sont pas vraies pour les choses qui ne vivent pas. Des objets dépourvus de vie, tels que les cristaux, croissent, mais il n'y a pas de limite à leur taille ou à leur croissance, ils ne se *meuvent pas de leur plein gré,* pas plus *qu'il n'y a de mouvement à l'intérieur de ces corps.* Les cristaux une fois formés peuvent rester inchangés pendant des millions d'années. Il n'y a *pas de reproduction* chez les choses non vivantes.

Cette croissance, cette mort et cette reproduction des choses vivantes conduit à des conséquences vraiment merveilleuses. Les jeunes, issus d'une créature vivante,



Forêt marécageuse de la fin de l'ère paléolithique

sont, soit immédiatement, soit après avoir subi quelques transformations (comme par exemple les métamorphoses de la chenille en papillon), pareils à l'être qui leur a donné naissance. Mais ils ne sont jamais exactement pareils à ce dernier, pas plus qu'ils ne se ressemblent tout à fait entre eux. Il y a toujours une légère différence qui constitue *l'individualité*. Mille papillons seront devenus deux ou trois mille, l'an prochain ; ces derniers nous sembleront presque exactement semblables à leurs prédécesseurs, mais il y aura entre eux une très légère différence. Il nous est difficile de nous rendre compte de l'individualité des papillons, parce que nous ne les observons pas de très près, mais il nous est aisé de constater la même individualité chez l'homme. Tous les hommes et toutes les femmes qui peuplent actuellement le monde sont descendus des hommes et des femmes de l'an 1800 avant J.-C., mais il n'est aucun d'entre nous qui soit exactement semblable à un individu quelconque de cette génération disparue. Et ce qui est vrai des hommes et des papillons l'est aussi de toutes les créatures vivantes, des plantes aussi bien que des animaux. Toutes les espèces changent dans leurs individualités à chaque génération. Ceci s'applique aux créatures minuscules qui pullulaient, se reproduisaient et mouraient dans les mers archéozoïques et protérozoïques aussi bien qu'aux hommes d'aujourd'hui.

Tout espèce vivante meurt et renaît continuellement, sous forme d'une multitude d'individus nouveaux.

Considérez dès lors ce qui se produira pour une espèce vivante avec chaque génération nouvelle. Certains individus seront plus forts, plus hardis ou mieux équipés pour réussir dans la vie que les autres. Dans quelques cas particuliers, le hasard, un accident pourront modifier le cours des choses, mais *dans l'ensemble* les individus les mieux pourvus vivront, se développeront et se reproduiront, alors que les plus faibles seront vaincus. Ces derniers seront moins capables que les autres de se procurer leur nourriture et de lutter contre leurs ennemis. Si bien qu'à chaque génération, il s'opérera une sorte de tri de l'espèce, la plupart des éléments faibles ou mal adaptés devant céder la place aux éléments forts et adaptés. Ce processus s'appelle la *Sélection Naturelle* ou la *Survivance des plus aptes.*

Il s'ensuit que, du fait que les êtres vivants croissent, se multiplient et meurent, chaque espèce, dès l'instant où les conditions de vie restent les mêmes, s'adapte, à mesure que les générations se succèdent, de plus en plus parfaitement à ces conditions.

Mais supposons maintenant que ces conditions se modifient ; l'individu qui avait jusqu'ici réussi peut fort bien à présent échouer, et inversement l'individu qui ne pouvait prospérer sous le régime précédent peut avoir aujourd'hui des chances de se développer. Dans ces cas, les espèces se transformeront avec chaque génération : les individus qui l'emportaient naguère ne pourront subsister et mourront, et une nouvelle catégorie d'individus se propagera — jusqu'au moment où les caractères généraux de l'espèce changeront à leur tour.

Imaginez, par exemple, que dans une région glaciale généralement couverte de neige vive un petit animal au pelage d'un brun blanchâtre. Les individus qui auront la fourrure la plus épaisse et la plus blanche seront ceux qui auront le moins à souffrir du froid, qui seront le moins facilement vus de leurs ennemis, et qui passeront le plus inaperçus lorsqu'ils iront chercher leur proie. Dans cette espèce, le pelage gagnera en épaisseur et en blancheur à chaque génération, jusqu'au moment où il n'y aura plus d'avantage pour ces animaux à avoir une plus épaisse fourrure.

Imaginez maintenant qu'un changement de climat amène la chaleur dans le pays, le débarrasse de ses neiges, mette en pleine évidence durant la plus grande partie de l'année toute créature au pelage blanc et fasse d'une fourrure épaisse une gêne. Alors tout individu dont le pelage sera teinté de brun en même temps qu'il sera plus léger, se trouvera avantagé, tandis qu'une fourrure lourde et très blanche constituera une infériorité. Les animaux blancs céderont de plus en plus la place aux animaux bruns .Si ce changement de climat s'opère trop rapidement, il pourra, bien entendu, conduire à l'extermination de l'espèce tout entière ; mais s'il s'effectue graduellement, l'espèce, bien qu'ayant à passer par des moments difficiles, pourra se transformer et s'adapter lentement. Ce changement et cette adaptation s'appellent là *Transformation des Espèces.*

Il se peut que le changement de climat ne s'opère pas dans tous les pays habités

par l'espèce ; il se peut qu'il ne s'opère que sur une des rives de quelque grand bras de mer, sur l'un des versants de quelque grande chaîne de montagne. Il se peut qu'un courant sous-marin chaud, comme le *Gulf-stream* se trouve dévié, de telle sorte qu'il réchauffera un des côtés seulement de la barrière créée par la nature. Alors, du côté resté froid, l'espèce gardera toute la blancheur et toute l'épaisseur de sa fourrure, tandis que de l'autre elle évoluera vers un pelage brun et plus léger. D'autres changements pourront s'opérer simultanément ; dans les pattes, par exemple, du fait qu'une moitié de l'espèce aura souvent à gratter la neige pour trouver sa nourriture, tandis que l'autre devra courir sur la terre brune. De même, la différence de climat entraînera un contraste dans la nature de la nourriture offerte, ce qui pourra amener une modification des dents et des organes de la digestion. Il pourra aussi y avoir des changements dus aux modifications de la fourrure, dans les glandes de la peau qui secrètent l'huile et la sueur, et ces changements affecteront les organes d'excrétion et toute la chimie interne du corps. Et ainsi de suite, pour toute la structure de l'individu. Un temps viendra où les deux variétés de cette espèce autrefois unique seront si dissemblables qu'elles apparaîtront comme deux espèces différentes. La division d'une espèce, au cours de plusieurs générations, en deux espèces ou davantage s'appelle la *Différenciation des Espèces*.

Le lecteur doit comprendre clairement qu'étant donnés ces faits élémentaires relatifs à la vie, étant données la croissance, la mort et la reproduction des êtres, ainsi que leurs variations individuelles dans un monde qui sans cesse se modifie, il est *fatal* que la vie soit forcée de se transformer, que des modifications et des différenciations se produisent, que d'anciennes espèces disparaissent et que de nouvelles apparaissent. Nous avons pris ici pour exemple une variété d'animal qui nous est familière, mais ce qui est vrai des bêtes à fourrure dans la neige et dans la glace est vrai de toute la vie ; nos remarques s'appliquent tout aussi bien aux créatures rudimentaires et sans plus de consistance qu'une gelée flottante qui rampèrent durant des centaines de millions d'années dans les espaces découverts par les marées ou dans les eaux basses et chaudes des mers protérozoïques.

Aux premiers âges du monde, quand le soleil flamboyant passait du levant au couchant en quatre fois moins de temps qu'il n'en met à présent, quand les mers chaudes déferlaient en grandes marées sur les rives de sable et de boue des paysages rocheux et que l'air était plein de nuages et de vapeurs, il est probable que les premières formes de la vie se modifièrent et que les espèces se transformèrent à une allure prodigieuse. La vie était probablement aussi brève que les jours et les années ; les générations qui étaient élues par la sélection naturelle se succédaient avec rapidité.

La sélection naturelle est un processus qui joue plus lentement pour l'homme que pour aucune autre créature. Il faut vingt ans ou davantage avant qu'un être humain de l'Europe occidentale soit capable de se reproduire. Dans le cas de la plupart des autres animaux, la nouvelle génération est lancée dans la vie au bout d'une année ou même d'un temps moindre. Pour les créatures très simples qui parurent tout d'abord dans les mers primitives, croissance et reproduction étaient probablement une affaire de quelques heures ou même de quelques minutes. La modification et la différenciation des espèces durent en conséquence être extrêmement rapides, et la vie avait déjà produit une grande variété de formes avant qu'elle eût commencé à mettre son empreinte sur les roches. Le Registre des Roches ne fait pas, en conséquence, mention en ses premières pages d'un groupe de formes en relation étroite les unes avec les autres, et dont toutes les créatures à venir seraient descendues. Ce registre s'ouvre au moment où la grande partie est déjà à moitié jouée et où presque toutes les divisions du règne animal sont déjà représentées. Les plantes sont déjà les plantes, et les animaux sont les animaux. Le rideau se lève sur un drame qui a eu la mer pour scène et qui est depuis longtemps commencé. Déjà les brachiopodes apparaissent dans leur coquille, consommant la même nourriture que les moules et les huîtres d'aujourd'hui ; les grands scorpions de mer rampent parmi les algues, les trilobites se mettent en boule, se déroulent et peuvent courir. Dans ces boues primitives et parmi ces herbes, il y avait probablement toute une vie d'infusoires aussi riche, aussi abondante et aussi active que celle que l'on trouve de nos jours dans une goutte d'eau de mare. De

même, dans l'eau des océans, jusqu'aux profondeurs les plus extrêmes que la lumière pût atteindre, il y avait alors, comme maintenant, une abondance d'êtres minuscules, transparents, et dans beaucoup de cas, phosphorescents.

Mais, bien que dans les océans et les espaces découverts par les marées la vie pullulât déjà, la terre elle-même était encore, autant que nous pouvons le conjecturer, un désert rocheux sur lequel aucune trace de vie n'apparaissait.

CHAPITRE IV

L'INVASION DE LA TERRE FERME PAR LA VIE

1. *La vie et l'eau.* — 2. *Les premiers animaux.*

1

Tout le long de la ligne des océans la vie se développait : l'eau était sa demeure, son milieu : sans elle, elle disparaissait.

Les premières créatures à consistance gélatineuse devaient périr lorsqu'elles se trouvaient hors de l'eau, de même que les méduses se déssèchent et meurent aujourd'hui sur nos grèves. Etre mis à sec était fatal à cette vie des premiers jours, que rien ne protégeait contre un tel danger. Mais dans un monde de marécages formés par l'eau de pluie, de mers peu profondes, de grèves battues par les marées, toute variation de structure qui permettait à une créature de conserver son humidité pendant les heures de basses marées ou de sécheresse la favorisait. Les êtres étaient soumis au risque constant d'être poussés vers la terre. D'autre part, la vie devait se tenir assez près des rives, parce qu'il lui fallait de l'air (dissous bien entendu dans l'eau) et de la lumière.

Aucune créature ne peut respirer, aucune créature ne peut digérer sa nourriture sans eau. Nous disons sans cesse que nous respirons de l'air, mais ce que font en réalité toutes les créatures vivantes, c'est de respirer de l'oxygène dissous dans l'eau. L'air que nous respirons nous-mêmes doit être tout d'abord dissous dans l'humidité de nos poumons ; et toute notre nourriture doit être liquéfiée avant qu'elle puisse être assimilée. Les créatures aquatiques qui vivent toujours sous l'eau agitent des branchies au moyen desquelles elles respirent, extrayant l'air de l'eau avec laquelle ces organes sont en contact. Mais une créature qui peut se trouver exposée pendant un certain temps hors de l'eau doit avoir son corps et ses organes respiratoires à l'abri de la dissécation. Avant que les algues aient pu quitter les mers paléozoïques primitives et s'implanter dans les espaces que les marées laissent à sec, il fallut qu'elles eussent été dotées d'une membrane extérieure assez résistante pour conserver leur humidité. L'ancêtre du scorpion de mer n'aurait pu survivre lorsqu'il était abandonné par la marée, s'il n'avait été déjà doté d'une carapace. Si les trilobites avaient pareillement une sorte d'enveloppe rugueuse dans laquelle ils pouvaient se mettre en boule, ce fut vraisemblablement moins pour se protéger contre leurs congénères et contre leurs ennemis que pour se mettre à l'abri des risques de dissécation. Et quand bientôt, à l'époque des roches paléozoïques, les poissons apparaissent, les premiers de tous les animaux vertébrés ou à épine dorsale, il est évident qu'un grand nombre d'entre eux sont déjà prémunis, par l'apposition d'une plaque protectrice sur les ouïes et la possession d'une vessie natatoire, sorte de poumon rudimentaire, contre le même risque d'échouage momentané.

Or, les algues et les plantes qui cherchaient à s'adapter aux conditions de vie des espaces découverts par les marées atteignaient aussi une région où la lumière était plus vive, et pour toutes les plantes, la lumière est nécessaire et précieuse. Toute modification de structure qui contribuait à les raidir

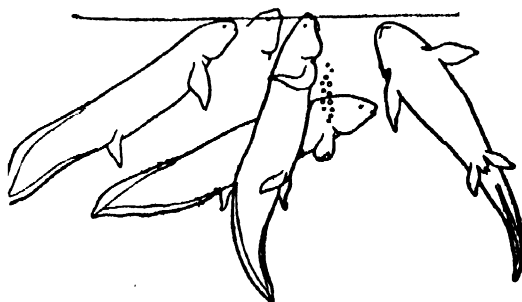
et à les dresser vers la lumière, de sorte qu'au lieu de retomber et de s'écrouler quand les eaux se retiraient, elles pussent se tenir droites et déployées, constituait pour elles un grand avantage. C'est pourquoi nous les voyons produire des fibres de soutènement, début des filaments ligneux. Les premières plantes se reproduisaient par spores molles, ou « gamètes » mi-animales, qui étaient libérées dans l'eau, étaient disséminées par l'eau et ne pouvaient germer que sous l'eau. Les premières plantes étaient donc dépendantes de l'eau, comme le sont encore aujourd'hui la plupart des plantes inférieures. Mais, dans ce cas également, la production d'une membrane mettant les spores à l'abri de la sécheresse devait présenter de grands avantages. Dès qu'une espèce était dotée d'une telle membrane elle pouvait vivre, se reproduire et se développer au-dessus de la ligne des marées, baignée de lumière et hors de l'atteinte des vagues dévastatrices. Les principales divisions dans la classification des plantes supérieures tiennent compte de leur degré d'affranchissement de cette nécessité d'immersion, affranchissement obtenu par la production de soutiens ligneux et l'introduction d'une méthode de reproduction faisant fi des dangers de dissécation. Les plantes inférieures sont encore les prisonnières de l'eau. Les mousses inférieures doivent vivre dans l'humidité, et même le développement de la spore des fougères exige, à certains moments, une extrême humidité. Les plantes supérieures se sont affranchies de l'eau au point qu'elles peuvent vivre et se reproduire dès l'instant où elles trouvent quelque humidité dans le sol où elles ont leurs racines. Elles ont complètement résolu le problème de la vie hors de l'eau.

Les données essentielles de ce problème furent résolues, durant l'étendue des âges qui comprend la période protérozoïque et le début de la période paléozoïque, par les méthodes expérimentales de la nature. Puis, lentement, mais en grande abondance, toute une variété de plantes nouvelles commença à se répandre de la mer sur les terres les plus basses, continuant cependant à se maintenir dans le voisinage des marécages, des lagunes et des cours d'eau.

2

Et, après les plantes, vint la vie animale.

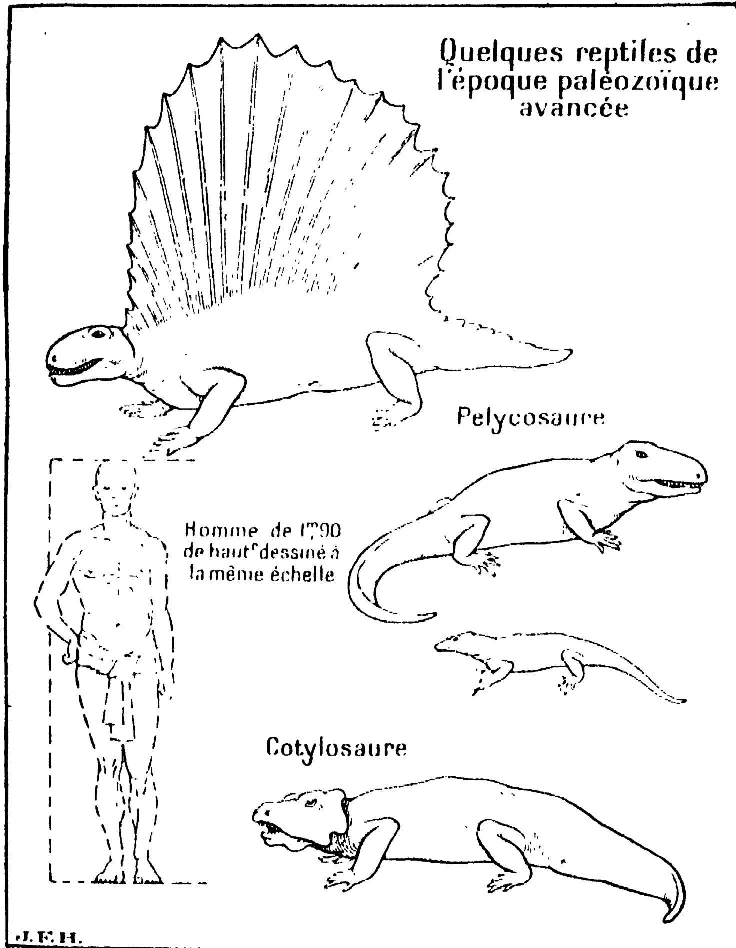
Il n'y a pas dans le monde une seule espèce d'animal terrestre, de même qu'il n'y a aucune espèce de plante terrestre, dont la structure ne soit celle d'une créature aquatique ayant été adaptée, par la modification et la différenciation des espèces, à la vie hors de l'eau. Cette adaptation s'est produite de différentes manières. Dans le cas du scorpion de terre, les plaques des ouïes du scorpion de mer primitif se sont enfoncées dans le corps de la bête de façon à mettre le sac respiratoire à l'abri d'une évaporation rapide. Les ouïes des crustacés, tels que le crabe, qu'on voit courir à l'air libre, sont protégées par la carapace du dos, prolongation du couvercle de l'ouïe. Les ancêtres des insectes ont vu se développer tout un système de poches et de tubes à air, les tubes trachéens, qui portent l'air à travers tout le corps avant qu'il ne se dissolve. Dans le cas des animaux vertébrés terrestres, les ouïes du poisson ancestral ont été complétées, puis remplacées, par une sorte de sac, parti de la gorge, forme primitive de la vessie natatoire, à fonction de poumon. Nous trouvons encore de nos jours un certain poisson qui nous permet de saisir très clairement la méthode par laquelle les animaux terrestres vertébrés sont parvenus à vivre hors de l'eau. Ces êtres (le poisson à poumons d'Afrique) se trouvent dans les régions tropicales



Poissons à poumons d'Australie.

où une saison de pluies perpétuelles succède à une saison de sécheresse durant laquelle les rivières ne sont plus que des fossés de boue durcie. Pendant la saison des pluies ces poissons nagent, et respirent par leurs ouïes comme tous les autres poissons. Lorsque l'eau des rivières s'évapore, ces poissons s'enterrent dans la boue, leurs ouïes cessent de fonctionner, et l'ani-

mal se maintient en vie jusqu'à ce que les eaux reviennent en absorbant l'air qui passe dans sa vessie natatoire. Le poisson à poumons d'Australie, lorsque les rivières se dessèchent, se changent en marais stagnants, et que l'eau bourbeuse a perdu l'air qu'elle contenait, s'élève jusqu'à la surface pour y humer l'air. La même chose se passe pour la salamandre des étangs. Ces êtres en sont restés à la phase intermédiaire, celle qui, pour les ancêtres des vertébrés supérieurs, marqua la libération des entraves inhérentes à la vie sous l'eau.



Les amphibies (grenouilles, salamandres, tritons, etc.) montrent au cours de leur développement quelles ont été les différentes phases de ce processus d'affranchissement. Ils ne peuvent se reproduire s'ils n'ont pas d'eau à leur portée; leurs œufs doivent être pondus dans une eau que le soleil baigne, et ce n'est que là qu'ils peuvent se développer. Le jeune têtard possède des branchies externes qui se meuvent dans l'eau ; puis une membrane vient les recouvrir formant une chambre de branchies. Lorsque enfin les pattes de l'animal apparaissent et que sa queue est résorbée, celui-ci commence à se servir de ses poumons et ses branchies diminuent, puis disparaissent. La grenouille adulte peut vivre à l'air durant le restant de ses jours, mais elle se noie si on la maintient trop longtemps sous l'eau. Lorsque nous arrivons aux reptiles, nous trouvons un œuf, protégé contre l'évaporation par une membrane épaisse ; et cet œuf produit des jeunes qui respirent au moyen de poumons dès l'heure de leur naissance. Le reptile jouit du même privilège que la plante qui se reproduit par semences, en ce qu'il n'est astreint à passer sous l'eau aucune phase de sa vie

Les terrains paléozoïques supérieurs de l'hémisphère boréal nous fournissent des matériaux qui permettent d'évoquer, en une série de tableaux, cette lente diffusion de la vie sur la terre ferme. Géographiquement, nous nous trouvons, dans toute la moitié nord de notre univers, à une époque de lagunes et de mers peu profondes, très propice à une telle invasion. Les plantes nouvelles, qui ont acquis la faculté de vivre hors de l'eau, se développent alors en grande abondance et sous une extraordinaire variété de formes.

Il n'y avait pourtant encore ni véritables plantes phanérogames, ni herbes, ni arbres se dépouillant l'hiver de leurs feuilles , la première « flore » consistait en fougères arborescentes, en gigantesques équisétacées, en fougères cycas et autres plantes du même genre. Un grand nombre de ces plantes prirent la forme d'arbres au tronc massif, dont beaucoup se retrouvent à l'état fossile. Certains de ces arbres avaient plus de trente mètres de haut. Ils se dressaient, le tronc baignant dans une eau toute chargée d'un

enchevêtrement de mousses molles, de limon vert et de croissances fongoïdes, qui n'ont laissé aucune trace bien nette. Les restes abondants de ces premières forêts marécageuses constituent aujourd'hui nos principales assises de houille.

Au milieu de cette végétation exubérante glissaient, volaient et rampaient les premiers insectes que nous connaissions. Ils possédaient quatre ailes rigides, parfois longues de trente centimètres. Il y avait un grand nombre de libellules — l'une d'entre elles, découverte dans les assises houillères de France, avait une envergure d'ailes de soixante centimètres ! Il y avait aussi une grande variété de blattes volantes, une abondance de scorpions, et un certain nombre d'araignées dépourvues cependant de filières. Les escargots de terre commençaient à apparaître. Il en était de même du plus lointain spécimen connu de ce qui devait être notre lignée : l'amphibie. A mesure que nous atteignons les niveaux supérieurs des plus récentes roches paléozoïques, nous découvrons que le processus d'adaptation à l'air libre a été poussé jusqu'à un point où, au milieu d'une abondance d'amphibies, paraissent enfin les vrais reptiles. La vie terrestre de la période paléozoïque avancée était celle d'une forêt marécageuse, toujours verte, sans fleurs, sans oiseaux, sans bruit d'insectes pareils à ceux d'à présent. On ne rencontrait aucun gros animal terrestre; des amphibies, se traînant lourdement, et quelques reptiles étaient les créatures de l'ordre le plus élevé que la nature eût encore produites. Toutes les régions terrestres qui s'étendaient à quelque distance des eaux ou qui se trouvaient très au-dessus du niveau de celles-ci étaient stériles et sans vie. Et pourtant, d'une façon continue, marquant un progrès à chaque génération, la vie s'avançait en rampant et quittait les mers basses qui lui avaient servi de berceau.

CHAPITRE V

L'AGE DES REPTILES

1. *La vie sur les terres-basses.* — 2. *Les libellules.* — 3. *Les premiers oiseaux.* — 4. *Epoque de rigueur et de mort.* — 5. *Fourrures et plumes font leur apparition.*

1

Nous savons que pendant des centaines de millions d'années la terre fut entourée d'une atmosphère humide et chaude, véritable atmosphère de lagune, qui favorisa l'apparition d'énormes masses de matières végétales, lesquelles, comprimées et momifiées, se sont transformées en charbon. Il y eut bien des intervalles de froid; mais ceux-ci ne furent pas assez longs pour détruire cette vie végétale. Puis, cette longue période de végétation luxuriante prit fin, et pendant un temps le monde fut réduit à une solitude glacée.

Nous ne pouvons songer à discuter longuement la question des changements qui se sont opérés, ou s'opèrent encore, dans le climat de la terre. Une multiplicité de causes : mouvements astronomiques, modifications de la nature du soleil, de la surface et des profondeurs de la terre, se combinent pour produire d'incessantes fluctuations. Lorsque ces conditions varient, la vie elle-même doit s'adapter ou disparaître.

Lorsque nous retrouvons le fil de notre histoire, après la période d'arrêt qui correspond avec la fin de l'âge paléozoïque, nous découvrons que la vie est entrée dans une phase nouvelle de richesse et d'expansion. La végétation a fait de grands progrès dans l'art de vivre hors de l'eau. Alors que les plantes paléozoïques des assises de houille avaient probablement leurs racines baignées dans une eau marécageuse, la flore mésozoïque comprend, dès le début,

des cycas à forme de palmiers et des conifères qui sont nettement des plantes terrestres, qui poussent sur le sol au-dessus du niveau de l'eau. Les fonds les plus bas des terres mésozoïques étaient sans aucun doute recouverts de grands fourrés de fougères et d'un enchevêtrement d'arbres et d'arbrisseaux tels qu'en offre la jungle. Mais il n'y avait encore ni gazon, ni petites plantes à fleurs. Il est probable que l'époque mésozoïque ne fut pas une époque de végétation très haute en couleur. La flore devait être verte pendant la saison humide, et brune et pourpre pendant la saison sèche. Il n'y avait pas de fleurs brillantes, ni aucune de ces teintes vives qu'offre l'automne avant la chute des feuilles, pour la bonne raison qu'il n'y avait pas encore de chute des feuilles. Et, au delà des terres basses, le monde était encore aride, dénudé, exposé à l'usure des pluies et des vents.

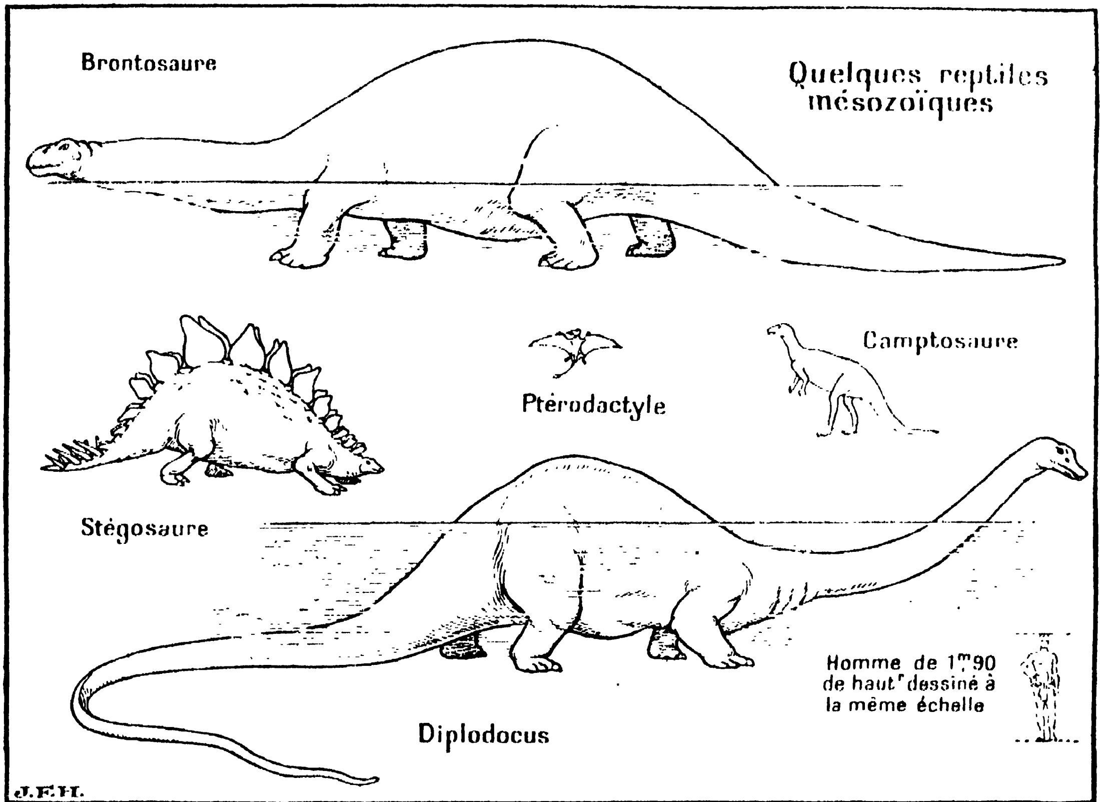
Quand on parle des conifères de l'époque mésozoïque, le lecteur ne doit pas avoir dans l'esprit les pins et les sapins qui revêtent, de nos jours, les pentes des hautes montagnes. Il doit songer plutôt aux arbustes toujours verts qui poussent dans nos plaines Les montagnes étaient encore nues et sans vie. Les seuls effets de couleur fournis par ces montagnes étaient ceux qu'offraient les rochers nus, semblables sans doute à ceux qui rendent si merveilleux les paysages du Colorado.

Au milieu de cette végétation des plaines inférieures, les reptiles croissaient en nombre et en variété. Dans beaucoup de cas, ces reptiles étaient maintenant des animaux complètement terrestres. Il y a, au point de vue anatomique, de nombreux contrastes entre un reptile et un amphibie ; ces contrastes apparaissent nettement en ce qui concerne les reptiles et les amphibies de l'époque carbonifère du paléozoïque supérieur ; mais la différence fondamentale, celle qui importe pour cette histoire, c'est que l'amphibie doit retourner à l'eau pour y pondre ses œufs, et que, au début de sa vie, il doit vivre dans l'eau ou sous l'eau. Le reptile, d'autre part, a retranché du cycle de sa vie toutes les phases par lesquelles passe le têtard, ou, pour parler plus exactement, c'est dans l'œuf que le jeune reptile traverse ces phases. Le reptile a quitté l'eau d'une façon définitive. Certains y sont revenus ; parmi les mammifères, l'hippopotame et la loutre l'ont fait. Mais c'est là un autre développement de l'histoire, dont nous ne pouvons nous préoccuper dans ce livre.

La vie, à l'époque paléozoïque, ne s'était pas répandue au delà des vallées traversées par des rivières marécageuses et plus loin que les rives des lagunes marines. Mais à l'époque mésozoïque, la vie s'adapte chaque jour davantage au milieu plus léger qu'est l'air et s'avance hardiment, par delà les plaines, vers les flancs des collines. Il est bon que celui qui étudie l'histoire humaine et l'avenir de l'homme fasse attention à ce fait. Si une pure intelligence, ignorante de l'avenir, était descendue sur la terre et s'était mise à observer la vie au début de l'ère paléozoïque, elle aurait pu très raisonnablement conclure que la vie était absolument limitée aux régions aquatiques et que jamais elle ne pourrait se répandre sur la terre. Et cependant elle trouva sa voie. A la fin de l'époque paléozoïque le même visiteur aurait prédit avec non moins de certitude que la vie ne pourrait s'étendre au delà des rives des marécages. A l'époque mésozoïque, nous l'aurions encore vu assigner à la vie des limites beaucoup plus restreintes que celles auxquelles elle est soumise à présent. C'est pourquoi nous devons aujourd'hui même, alors que nous constatons que la vie et l'homme ne peuvent s'élever au-dessus de huit mille mètres en hauteur ni descendre au-dessous de deux mille mètres en profondeur, nous garder de conclure trop vite que la vie, telle qu'elle s'incarne dans l'homme, ne s'étendra pas un jour à des régions que ne peut concevoir l'imagination.

Les premiers reptiles ressemblaient beaucoup à leurs cousins les amphibies, se traînant comme le crocodile se traîne encore de nos jours ; mais à l'époque mésozoïque, ils commencèrent à se dresser et à marcher lourdement sur quatre pattes ; plusieurs catégories d'entre eux prirent l'habitude de se balancer sur leur queue et leurs pattes de derrière, afin que leurs membres antérieurs fussent libres de saisir la nourriture qui s'offrait. Les ossements d'une importante catégorie de reptiles qui conservèrent leurs habitudes de quadrupèdes, et dont on a pu trouver les traces dans les dépôts mésozoïques de l'Afrique du sud et de la Russie, révèlent un certain nombre de caractères qui font songer au squelette des mammifères ; c'est à cause de cette ressemblance qu'on a donné à ladite classe le nom de *thériomorphe* (à forme de bête). Une autre classe est celle des crocodiles ; une autre encore a évolué vers

les tortues de mer et de terre. Du groupe des *plésiosaures* et de celui des *ichtyosaures*, il ne nous est resté aucun représentant vivant : c'étaient des reptiles parfois énormes, qui devaient se comporter dans la mer à peu près comme la baleine. Le *pliosaure*, l'un des plus gros plésiosaures, mesurait dix mètres d'une extrémité à l'autre, et chez lui le cou comptait pour la moitié du corps. Les *mososaures* constituaient un troisième groupe de grands lézards marins, ayant l'apparence de serpents de mer. Mais le groupe le plus important et le plus diversifié était celui des *dinosauriens*, parfois à l'aspect de membres aient pu, hors de l'eau, supporter un pareil poids. Ils ne pouvaient avancer que s'ils étaient soutenus par l'eau ou par la boue. Le *triceratops* présente un autre type remarquable. Il y avait aussi un nombre considérable de grands carnivores qui faisaient leur proie de ces herbivores. Parmi ceux-ci le *tyrannosaure* semble avoir été, par l'horreur qu'il pouvait inspirer, le dernier mot de la nature. Certaines espèces de ce genre mesuraient quatorze mètres de la tête à la queue. Apparemment, un tel animal faisait porter le poids de son énorme corps, à la façon du kangourou, sur sa queue et

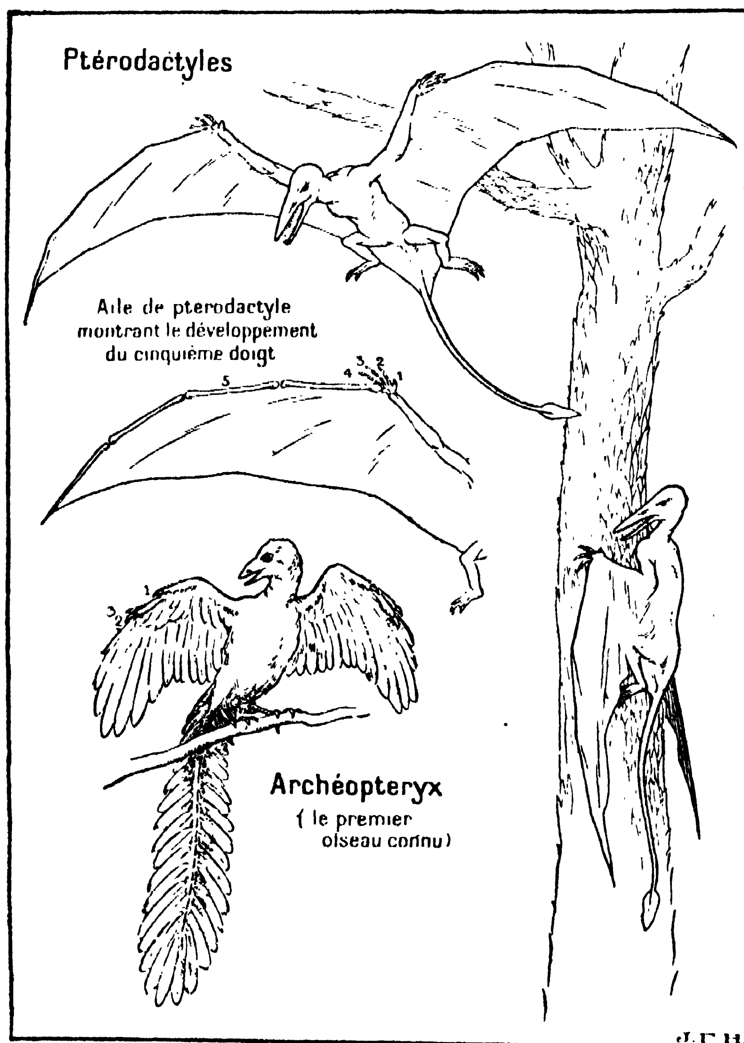


kangourous, dont beaucoup atteignaient d'énormes dimensions. Jamais la nature n'a produit d'animaux de taille supérieure, bien qu'avec la baleine on trouve, dans les mers, leur égal. Parmi les herbivores, l'on rencontrait, entre autres, le *diplodocus carnegii*, qui avait vingt-huit mètres de long, et l'*atlantosaure*. Le *gigantosaure*, mis au jour en 1912, dans l'Afrique Orientale, par une expédition allemande, était encore plus colossal. Il mesurait plus de trente mètres. Ces énormes monstres avaient des pattes, et on les représente généralement marchant sur celles-ci : mais il est très douteux que ces sur ses pattes de derrière. Certains savants admettent même qu'il pouvait bondir dans l'air. S'il en était ainsi, ses muscles devaient être d'une qualité qui tenait du prodige. Un éléphant sauteur aurait moins de quoi nous surprendre. Il est beaucoup plus probable qu'il marchait dans l'eau, à demi submergé, à la poursuite des sauriens herbivores des rivières.

2

Une variété particulière de reptiles était un animal léger, apte à sauter et à grimper,

dont le cinquième doigt et le flanc étaient réunis par une membrane pareille à celle des chauves-souris et qui lui servait à passer d'arbre en arbre, comme le fait une certaine espèce d'écureuil qu'on nomme écureuil volant. Ces lézards-chauves-souris étaient les *ptérodactyles.* On les décrit souvent comme des reptiles *volants,* et certains tableaux de paysages mésozoïques nous les montrent planant et fondant çà et là. Mais leur sternum n'a pas de carène semblable à celle où, chez l'oiseau, viennent s'attacher des muscles assez forts pour permettre un vol soutenu. Ils devaient plutôt voleter comme les chauves-souris. Ils devaient avoir l'aspect grotesque des dragons héraldiques, et jouaient le rôle d'oiseaux à forme de chauve-souris dans les forêts de la jungle mésozoïque. Mais bien qu'ils eussent l'apparence d'oiseaux, ce ne furent ni des oiseaux ni même les ancêtres de nos oiseaux. La structure de leurs ailes était totalement différente de celle de l'oiseau. Cette structure était celle d'une main avec un doigt très long et une membrane ; l'aile de l'oiseau est pareille à un bras, de la partie postérieure duquel les plumes seraient sorties. Et ces ptérodactyles n'avaient pas de plumes.



3

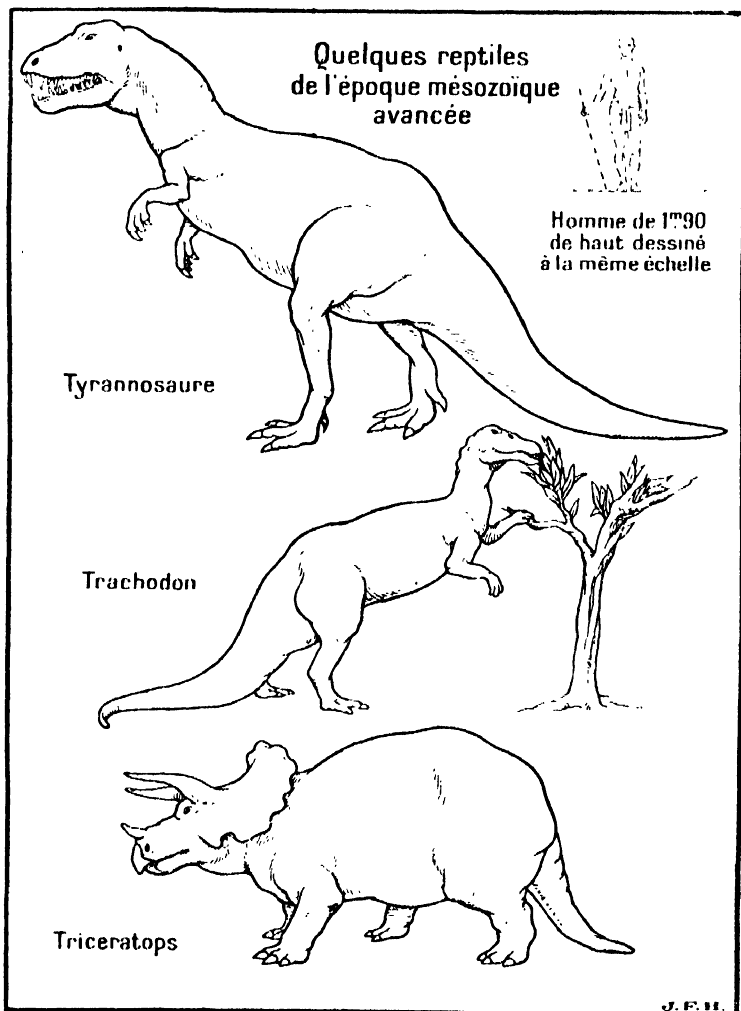
Bien moins répandus à cette époque étaient d'autres êtres qui, eux, étaient vraiment voisins des oiseaux. Les premières variétés de ceux-ci sautillaient et grimpaient aux arbres, tandis que les variétés plus tard venues volèrent ou rasèrent la surface des eaux. Ces animaux furent d'abord, selon tous les principes de la classification, des reptiles. Ils se transformèrent en oiseaux véritables lorsque leurs membres eurent atteint la dimension d'ailes et que leurs écailles se furent allongées, revêtant un aspect plus compliqué, feuilles plutôt qu'écailles, pour prendre finalement, en se déployant et en se divisant, la forme de plumes. Les plumes sont le vêtement caractéristique des oiseaux, et leur pouvoir de résistance à la chaleur et au froid est supérieur à celui de toutes les autres enveloppes tégumentaires, à l'exception peut-être des plus épaisses fourrures. Tout à fait au début, ce manteau de plumes, cet appareil protecteur que le hasard mettait à la disposition de la vie, permit à de nombreuses espèces d'oiseaux des formes d'activité pour lesquelles le ptérodactyle se trouvait insuffisamment équipé. Ces espèces purent pratiquer la pêche en mer — peut-être est-ce même par là qu'elles commencèrent — et se répandirent, au nord et au sud, dans la direction des pôles, bien au delà des limites assignées par la température aux véritables reptiles. Les premiers

oiseaux semblent avoir été des plongeurs carnivores et des animaux aquatiques. De nos jours encore, certaines de ces espèces primitives se retrouvent dans les mers arctiques et antarctiques, et c'est chez ces oiseaux de mer que les zoologistes trouvent les traces des dents qui ont, partout ailleurs, complètement disparu du bec de l'oiseau.

Le premier oiseau connu, *l'archéopteryx*, n'avait pas de bec corné : on trouvait à la place une rangée de dents placée dans une mâchoire pareille à celle d'un reptile. Il avait trois griffes dans l'angle avancé de son aile. Sa queue aussi était des plus curieuses. Tous les oiseaux modernes ont les plumes de la queue fixées dans un croupion osseux, court et serré ; l'archéopteryx avait, lui, une longue queue osseuse, avec une rangée de plumes de chaque côté.

4

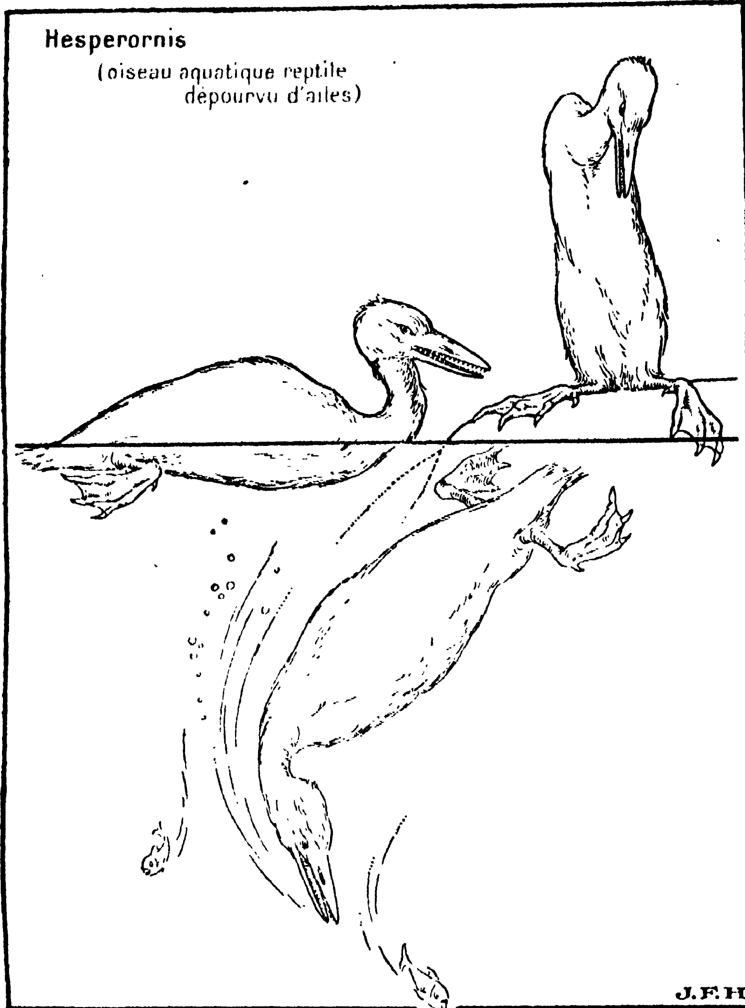
Cette longue période mésozoïque, ce second volume du livre de la vie, est occupée par l'histoire vraiment surprenante de la diffusion et du développement de la vie reptilienne. Mais il reste à dire quelque chose de plus stupéfiant encore que ce qui précède. Jusqu'à ce que nous ayons atteint les dernières roches mésozoïques, nous voyons tous les ordres reptiliens que nous avons énumérés, prospérer sans avoir à soutenir de lutte. Nulle trace d'un ennemi ou d'un concurrent parmi les vestiges de leur monde qui sont parvenus jusqu'à nous. Puis, subitement, le registre se ferme. Nous ne savons combien de siècles cette lacune représente ; bien des pages peuvent manquer, pages qui coïncident peut-être avec quelque changement climatérique, véritable cataclysme. Quand, plus tard, nous retrouvons des traces abondantes de plantes et d'animaux terrestres, tous ces reptiles ont disparu. La plupart n'ont pas laissé de descendants. Ils ont été balayés. Plus de ptérodactyles, de plésiosaures, d'ichtyosaures, de mososaures ; il ne subsiste que quelques rares espèces de petits lézards, dont le monitor et l'iguane sont les plus volumineux. Des dinosaures, rien ne reste. Seuls, les crocodiles, les tortues de terre et de mer atteignent en grand nombre l'époque caïnozoïque. A la place des animaux mentionnés plus haut on en trouve d'autres, qui n'ont qu'une lointaine relation avec les reptiles mésozoïques et qui, certainement, ne sont pas descendus de leurs types principaux. Le monde est devenu le domaine d'une nouvelle forme de vie.



Cette disparition brusque des reptiles est sans aucun doute la plus étonnante révolution de toute l'histoire de la terre avant la venue de l'humanité. Elle survient probablement au moment où se clôt une longue période de conditions climatériques

chaudes et égales et que s'ouvre une ère nouvelle plus austère, aux hivers plus rigoureux et aux étés brefs, mais torrides. La vie mésozoïque, pour les animaux comme pour les végétaux, était adaptée à la chaleur et n'offrait que peu de résistance au froid. La vie nouvelle, au contraire, fut, par dessus tout, capable de résister aux plus grands écarts de température.

Quelle qu'ait été la cause qui entraîna la disparition des reptiles mésozoïques, ce dut être en verité un phénomène considérable, car la vie des océans se trouva de même modifiée d'une façon catastrophique. Le développement et la fin des reptiles sur la terre eut comme parallèle le développement et la fin des ammonites, êtres ayant la forme de coquillages enroulés, qui pullulaient dans les mers de l'époque. On découvre dans les roches mésozoïques les traces de centaines d'espèces de plus en plus différenciées et offrant finalement des types exagérés. Quand le registre s'ouvre à nouveau, toutes ces espèces ont disparu. En ce qui concerne les reptiles, on pourrait à la rigueur soutenir qu'ils furent exterminés à la suite de l'apparition des mammifères qui entrèrent en lutte avec eux et étaient plus aptes à survivre ; mais cet argument ne vaut rien pour les ammonites ; en effet, jusqu'à nos jours, leur place n'a pas été prise. Elles ont tout simplement disparu. Des conditions inconnues leur permettaient de vivre dans les mers mésozoïques, mais un changement également inconnu leur rendit toute vie impossible. Aucune variété d'ammonite ne subsiste, mais il existe une espèce isolée, très voisine des ammonites, le nautile perlé, qu'on trouve, il est bon de le remarquer, dans les eaux tièdes de l'Océan Indien et du Pacifique.



Quant à la lutte des mammifères contre les reptiles moins bien armés, si l'on en parle souvent, on n'en peut donner aucune preuve directe. A en juger par le témoignage des roches, on aurait de meilleures raisons de croire que les reptiles périrent tout d'abord d'une manière inexplicable, et que ce ne fut que plus tard, après une période terriblement rigoureuse pour tous les êtres vivants, et lorsque le nature se fut montrée un peu clémente, que les mammifères se développèrent et repeuplèrent le monde devenu désert.

5

Y avait-il des mammifères à l'époque mésozoïque ?

Patiemment et sans trève, les géologues rassemblent de nouveaux témoignages et s'efforcent d'en tirer des conclusions plus rationnelles. A tout moment, quelque dépôt révèle un fossile qui projette un jour nouveau sur la question. Il est certain que, soit des mammifères, soit des ancêtres

des mammifères ont dû vivre au cours de la période mésozoïque. Au moment même où s'ouvre le chapitre mésozoïque du registre on trouve des reptiles thériomorphes auxquels nous avons déjà fait allusion, et plus tard on découvre un certain nombre de petites mâchoires qui ont tout à fait le caractère de celles des mammifères. Mais il n'y a pas un éclat d'os qui nous apporte la preuve qu'il ait existé un mammifère mésozoïque capable d'affronter un dinosaure. Les mammifères — ou les reptiles à apparence de mammifères — de l'époque mésozoïque semblent n'avoir été que d'obscurs petits animaux de la taille d'une souris et d'un rat ; ils pondaient probablement encore des œufs et ne revêtirent que lentement le pelage qui les distingue. Ils vivaient loin des grandes eaux, peut-être sur des plateaux désolés, comme les marmottes d'à présent : ceci afin d'échapper à la poursuite des grands dinosaures carnivores. Certains devaient marcher à quatre pattes ; quelques-uns, marchant surtout sur leurs pattes de derrière, grimpaient à l'aide de leurs membres antérieurs. Ils ont pris si rarement l'aspect fossile que pas un squelette complet n'a encore été mis au jour pour nous permettre de contrôler ces diverses hypothèses.

Ces petits thériomorphes, ces ancêtres des mammifères, virent leur corps se couvrir de poils. Les poils, comme les plumes, sont de longues écailles, savamment spécialisées. Les poils, voilà qui nous explique peut-être comment ces premiers mammifères échappèrent à la catastrophe. Menant une vie incertaine, loin des marécages et des régions tempérées, ils se virent dotés d'un manteau qui ne le cédait, par sa capacité à retenir la chaleur et à s'opposer au passage de celle-ci, qu'au duvet et aux plumes des oiseaux de mer des régions arctiques. C'est pourquoi ils tinrent bon pendant les siècles si rigoureux qui séparent l'époque mésozoïque de l'époque caïnozoïque, époque durant laquelle la plupart des grands reptiles succombèrent.

Les principaux caractères de la flore et de la faune qui disparurent à la fin de la période mésozoïque étaient ceux qui s'adaptaient le mieux à un climat régulier et à des régions marécageuses. Mais, dans le cas des êtres caïnozoïques, poils et plumes donnèrent à ceux qui les portaient *une puissance de résistance aux températures variables* telle qu'aucun reptile n'en avait possédé de semblable ; de plus, ces attributs leur assuraient une liberté de déplacement dont aucun animal n'avait joui jusqu'alors.

L'espace dont disposait la vie à l'époque paléozoïque inférieure était limité aux eaux tièdes.

L'espace dont disposait la vie à l'époque paléozoïque supérieure était limité aux eaux tièdes, ou aux marécages tièdes, et aux terrains humides.

L'espace dont disposait la vie à l'époque mésozoïque était limité aux eaux et aux vallées assez profondes, où le climat était régulier.

Cependant, durant chacune de ces périodes, on rencontrait des types qui, involontairement, transgressaient les limites assignées couramment à la vie ; et lorsque les conditions climatériques se faisaient plus rigoureuses, c'étaient ces types marginaux qui survivaient et recueillaient l'héritage du monde dépeuplé.

Tel est le jugement le plus général que nous puissions porter sur l'histoire que nous révèle le Registre des Roches. C'est une histoire dont la scène est de plus en plus vaste. Des classes, des genres et des espèces d'animaux paraissent et disparaissent, mais leur domaine s'élargit sans cesse. Jamais l'empire de la vie n'a été plus grand qu'il ne l'est à présent. La vie, incarnée dans l'homme, s'élève aujourd'hui plus haut vers le ciel qu'elle ne l'a jamais fait ; la puissance de l'homme s'étend du pôle au pôle ; il descend en sous-marin jusque dans les profondeurs des mers, creuse la surface vierge des roches, et, par la science et la pensée, pénètre jusqu'au centre de la terre ou s'envole vers l'étoile la plus lointaine. Et pourtant, parmi tous les vestiges de l'époque mésozoïque, nous ne trouvons aucune trace certaine des êtres qui pourraient être comptés comme ses ancêtres ; ces êtres, comme les ancêtres de tous nos mammifères, furent vraisemblablement des créatures si rares, si obscures et si retirées que c'est à peine si l'on retrouve quelque chose d'elles parmi les vestiges laissés en abondance par les monstres qui s'ébrouaient joyeusement au milieu d'un air chargé de vapeur et d'une abondante végétation, dans la boue des lagunes mésozoïques, ou par ceux qui rampaient, sautaient ou voletaient dans les grandes plaines où coulaient les fleuves de ce temps.

CHAPITRE VI

L'AGE DES MAMMIFÈRES

1. *Une nouvelle phase de la vie.* — 2. *Une tradition se crée dans le monde.* — 3. *L'âge du développement du cerveau.* — 4. *Nouvelles rigueurs climatériques.*

1

La troisième grande division des annales géologiques, l'ère caïnozoïque, s'ouvre à un moment où le monde ressemble, sur beaucoup de points, au monde d'aujourd'hui. Il est probable qu'au début de cette époque les jours étaient sensiblement plus courts qu'à présent, mais l'ensemble du paysage avait un caractère très moderne. Le climat, bien entendu, continuait à être soumis à des variations incessantes et irrégulières ; des terres qui sont aujourd'hui tempérées ont traversé, depuis les débuts de l'ère caïnozoïque, des phases successives de grande chaleur, de froid intense et de sécheresse extrême: mais le tableau, en dépit de toutes ces modifications, ne présentait aucun caractère qu'on ne retrouve de nos jours dans une partie ou l'autre du monde. Au lieu des cycas, des sequoias et des étranges conifères de l'époque mésozoïque, les plantes qui figurent maintenant sur les listes de fossiles comprennent le bouleau, le hêtre, le houx, le tulipier, le lierre, le liquidambar, l'arbre à pain. On rencontre des fleurs, et aussi des abeilles et des papillons. Le palmier tient à présent une place très importante. On trouvait déjà la trace de ces arbres dans les dernières couches du mésozoïque (crétacé américain), mais maintenant ils occupent une place prépondérante. L'herbe se répandit dans le monde. On trouvait bien certaines herbes à la fin du mésozoïque, mais ce n'est qu'à l'époque caïnozoïque que les prairies et les gazons s'étendirent sur un monde dont la surface n'avait été jusqu'alors que de la pierre stérile.

Cette période s'ouvre par une longue phase de chaleur ; puis le monde se refroidit. Et au moment où commence le troisième livre de nos annales: l'ère caïnozoïque, un plissement gigantesque de l'écorce terrestre, conduisant à l'apparition de chaînes de montagnes, est en cours. Les Alpes, les Andes, l'Himalaya sont tous des chaînes de montagnes caïnozoïques ; pour être vraiment typique, le fond d'un paysage des premiers temps du caïnozoïque doit être constitué par un volcan en éruption. Ce dut être une période de grands tremblements de terre.

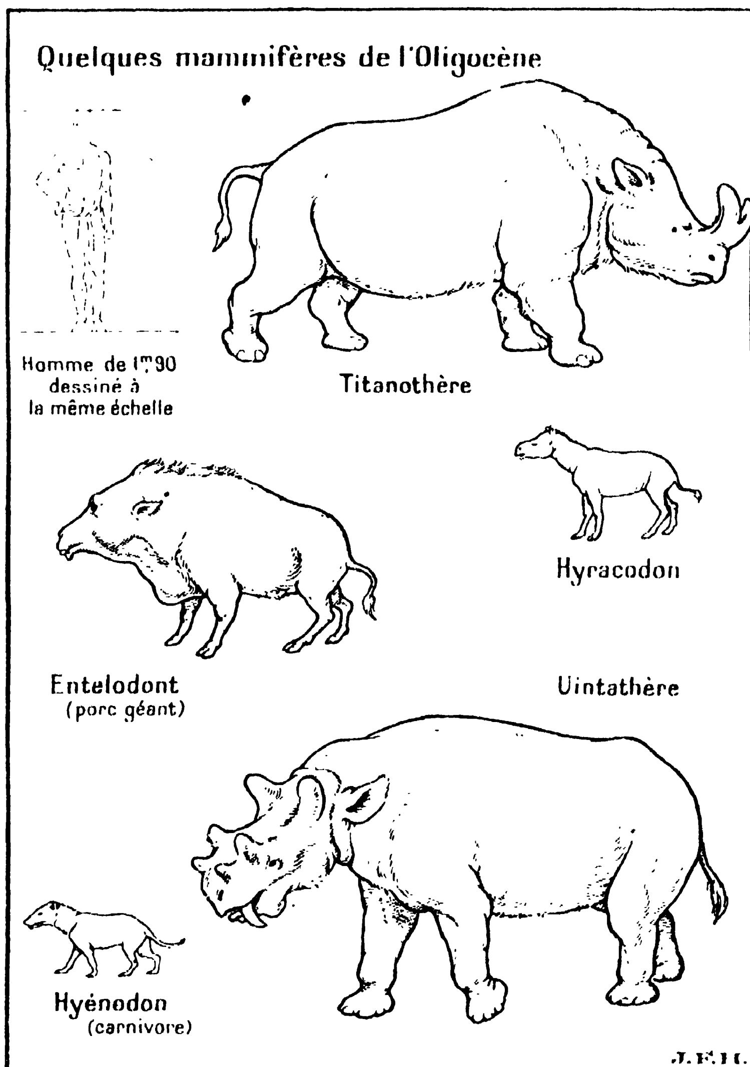
Les géologues se plaisent à subdiviser l'ère caïnozoïque ; voyons quelles sont ces subdivisions et quel climat correspond à chacune. Tout d'abord vient l'*éocène* (aube de la vie moderne), époque d'une chaleur exceptionnelle qui comprend l'ancien et le nouvel éocène: puis l'*oligocène* (quelques formes seulement de vie moderne), qui jouit encore d'un climat égal. Le *miocène* (espèces actuellement vivantes encore en minorité) est la grande époque des formations montagneuses, la température baissant d'une façon générale. Durant le *pliocène* (plus d'espèces actuellement vivantes que d'espèces disparues), le climat était très voisin du climat d'aujourd'hui ; mais avec le *pléistocène* (grande majorité d'espèces actuellement vivantes) nous entrons dans une longue période de conditions extrêmes : ce fut la grande époque glaciaire. Puis vient une période de réchauffement partiel qui se prolongera jusqu'à nos jours. Il est fort possible que ce réchauffement s'accentue encore et que les hommes qui vivront dans un demi million d'années connaissent des jours plus ensoleillés et plus agréables que les nôtres.

2

Dans les forêts et sur les herbages qui couvraient les plaines de l'éocène parurent

pour la première fois, nombreux et variés, les mammifères Avant de passer à la description de ces animaux, il sera bon d'indiquer brièvement ce qu'est au juste un mammifère.

Depuis l'apparition des animaux vertébrés, au début de l'ère paléozoïque, depuis l'époque où les poissons, pour la première fois, pullulèrent dans les océans, il y avait eu un développement continu et progressif des êtres vertébrés. Un poisson est un animal vertébré qui respire au moyen d'ouïes et ne peut vivre que dans l'eau. On peut définir l'amphibie comme un poisson qui, au pouvoir de respirer par des ouïes, joint celui d'aspirer l'air, quand il a atteint sa forme adulte, au moyen de sa vessie natatoire, et chez qui les nageoires du poisson ont été remplacées par des membres terminés par cinq doigts. Un têtard est, pendant un temps, poisson, puis, en se développant, devient animal terrestre. Le reptile représente une nouvelle phase dans cet affranchissement progressif d'une existence aquatique ; c'est un amphibie qui n'est plus amphibie ; il traverse dans l'œuf la phase du têtard, c'est-à-dire celle du poisson. Dès le début de sa vie, il doit respirer à l'air libre ; il ne peut jamais respirer sous l'eau, comme le fait le têtard. Or, un mammifère actuel pourrait être sommairement défini comme une sorte de reptile dont le corps s'est couvert d'une enveloppe protectrice : les poils ; de plus, il conserve ses œufs dans le corps jusqu'au moment où ils éclosent, de sorte qu'il met au monde des petits déjà vivants (il est vivipare) ; même après leur naissance il prend soin d'eux et les nourrit au moyen de ses mamelles, pendant une période plus ou moins longue. Certains reptiles, certaines vipères, par exemple, sont vivipares, mais aucun ne s'occupe de ses petits comme le font les mammifères véritables. Les oiseaux et les mammifères, qui échappèrent aux forces destructrices fatales aux reptiles mésozoïques et qui survécurent, pour dominer finalement dans le monde caïnozoïque, possèdent en commun les deux traits suivants : d'abord, ils sont plus efficacement protégés contre les changements de température que toutes les variétés de reptiles précédentes ; secondement, ils prennent un soin particulier de leurs œufs : l'oiseau durant l'incubation, le mammifère en retenant ses œufs à l'intérieur de son corps et en se montrant enclin à s'occuper de ses petits après leur naissance. Les reptiles montrent, par comparaison, une insouciance complète à l'égard de leur descendance.



Les poils furent évidemment ce qui dis-

tingua tout d'abord les mammifères. Il est difficile de dire si les reptiles thériodontes qui se couvrirent de poils au début du mésozoïque étaient vivipares. Deux mammifères survivent encore qui non seulement n'allaitent pas leurs petits[1], mais qui pondent des œufs : l'*ornithorynque* et l'*echidné*, et, au cours de l'éocène, il y eut beaucoup de formes apparentées à celles-ci. Ces dernières espèces sont les survivantes d'une multiplicité de petits animaux velus et pondeurs d'œufs, qui sautaient, grimpaient ou couraient, et qui furent les ancêtres mésozoïques de tous les mammifères existants, l'homme compris. 13527.

Nous pouvons présenter sous une autre forme nos remarques sur la reproduction des mammifères. *Le mammifère est un animal qui vit en famille.* Et la vie familiale va rendre possible une expérience dont la nouveauté sera d'être continue. Comparez la vie parfaitement isolée du lézard avec celle d'un mammifère de l'ordre le plus inférieur. L'esprit du premier ne conçoit rien qui ne se rapporte à lui-même ; c'est un petit globe autonome d'expériences qui n'a en vue que ses propres desseins et que ses propres buts ; le second, au contraire, « reçoit » un héritage de sa mère et le « transmet » à ses enfants. Tous les mammifères, sauf les deux espèces que nous avons mentionnées, avaient déjà atteint avant l'éocène inférieur ce stade de dépendance et d'imitation au cours des premiers moments de leur vie. Ils étaient plus ou moins dotés pendant leur jeunesse de la faculté d'imitation et étaient, jusqu'à un certain point, éducables ; tous, — et ils n'auraient pu se développer sans cela — recevaient une certaine somme de soins, certains exemples, et même certains ordres, de leur mère. Ceci est aussi vrai de l'hyène et du rhinocéros que du chien ou de l'homme ; les différences de degrés dans la faculté d'éducation de ces différents êtres sont énormes, mais le fait qu'ils sont protégés et peuvent être éduqués durant leur jeune âge est indéniable. Ainsi donc, en ce qui concerne les vertébrés, ces nouveaux mammifères, vivipares, aptes à protéger leurs jeunes, et ces nouveaux oiseaux, capables de couver leurs œufs et également protecteurs de leurs petits, introduisent, au début de la période caïnozoïque, un élément nouveau dans l'histoire de la diffusion de la vie : à savoir ce phénomène d'ordre social qu'est l'association ; une *tradition* vient s'ajouter à l'instinct, dur et inflexible, et l'organisation nerveuse des êtres se modifie dans un sens qui les rend aptes à recevoir une telle tradition.

Toutes les innovations qui se sont effectuées dans l'histoire de la vie ont eu un début fort humble. L'adaptation de vaisseaux sanguins à la vessie natatoire de la loche des rivières torrentielles du paléozoïque inférieur, qui permit à ce poisson de survivre durant les saisons de sécheresse, n'aurait guère attiré l'attention d'un visiteur descendu dans ce monde de requins, de poissons cuirassés, de scorpions de mer, de rochers de corail et d'algues marines ; mais un tel phénomène ouvrait la voie étroite par laquelle les vertébrés terrestres atteignirent le premier rang. La loche aurait tout juste fait l'effet d'une pauvre créature cherchant un refuge contre la vie surpeuplée et contre les agresseurs du monde océanique. Mais une fois que les poumons eurent fait leur apparition sur la terre, toute lignée d'animaux pourvue de poumons perfectionna ces organes. De même, au cours du paléozoïque supérieur, le fait que certains animaux perdirent leur caractère amphibie, en raison du retard subi dans l'éclosion de leurs œufs, n'aurait semblé qu'une simple protection de la nature contre les terribles dangers qui menaçaient alors le jeune têtard. Et cependant cette modification prépara la conquête de la terre ferme par la multitude triomphante des reptiles mésozoïques. Une voie nouvelle s'ouvrait de ce fait vers une vie terrestre libre et vigoureuse, et dans cette voie tous les reptiles s'engagèrent. De même cette transformation dans l'organisme des mammifères, au cours d'une période d'épreuves et d'infériorité relative, qui les rendit vivipares et les amena à prendre soin de leurs petits, introduit dans le monde un phénomène nouveau, une continuité de perceptions, dont l'homme d'aujourd'hui commence à peine à saisir la portée.

3

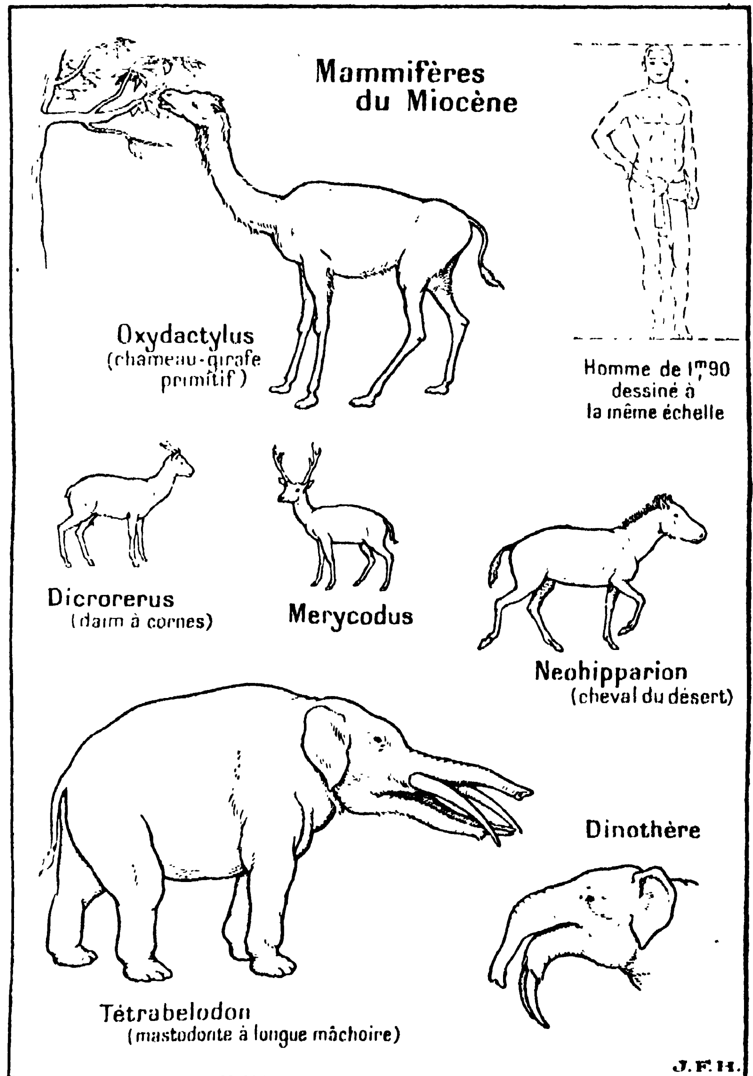
Un certain nombre de types de mammifères apparaissent déjà au cours de l'éocène. Certains se différencient dans un sens, certains dans un autre ; certains se perfec-

[1] Ils secrètent un liquide nutritif par des glandes répandues sur toute la surface de la peau. Celles-ci ne sont pas rassemblées en des mamelles terminées par des tétines. Le liquide suinte, la mère reste couchée sur le dos, et le petit broute sur la peau humide.

tionnent en tant que quadrupèdes herbivores, d'autres sautent et grimpent aux arbres, d'autres enfin retournent à l'eau pour y nager, mais, chez tous ces types, le cerveau, instrument qui leur permet d'emmagasiner les connaissances et les rend éducables, joue un rôle important et augmente de volume. Dans les terrains de l'éocène, nous trouvons les vestiges d'un ancêtre du cheval, animal de petite taille, l'*éohippus*, de chameaux de petites dimensions, de porcs, de tapirs, de hérissons, de singes et de lémures, d'opposums et de carnivores.

Or, si toutes ces espèces sont apparentées à des formes actuellement vivantes, chez toutes la boîte cranienne est beaucoup plus réduite que chez ces dernières. Par exemple, chez le *titanothère*, animal voisin du rhinocéros, le cerveau n'atteint pas le dixième de celui du rhinocéros actuel. Celui-ci ne représente nullement le type parfait de l'animal capable d'observer et d'étudier ce qui se passe autour de lui, mais, tel qu'il est, il est dix fois plus intelligent et plus éducable que son prédécesseur. Ceci est vrai de tous les ordres et de toutes les familles qui ont survécu. Tous les mammifères caïnozoïques, sous l'empire d'une commune nécessité, durent se soumettre à une même transformation anatomique : leur cerveau augmenta de volume. Il y eut là un développement parallèle. Dans un ordre ou dans une famille animale d'aujourd'hui le cerveau est de six à dix fois plus gros que chez l'ancêtre du temps de l'éocène.

Le monde se couvrit d'herbe, et simultanément l'on vit paraître d'énormes bêtes graminivores dont aucun spécimen ne subsiste aujourd'hui. Tels furent les uintathères et les titanothères. A la poursuite de ces animaux se lancèrent des hordes de chiens primitifs, dont certains étaient aussi gros que des ours, et les premiers chats, dont l'un, le smilodonte ou tigre à dents de sabre, particulièrement féroce, aux canines pareilles à des lames, devait donner naissance à des formes encore plus énormes. Dans les dépôts du miocène, en Amérique, on trouve une grande variété de chameaux : les uns, au long cou, font songer à des girafes, d'autres ont l'apparence d'une gazelle, d'autres ressemblent à des lamas, d'autres enfin sont pareils aux chameaux d'à présent. Le nord de l'Amérique, durant la plus grande partie de la période caïnozoïque, semble avoir été en communication facile avec l'Asie, et quand finalement les glaciers de la grande époque glaciaire, puis le Détroit de Behring vinrent séparer les deux grandes régions continentales, la



dernière de ces variétés de chameaux resta dans le Vieux Monde, alors que les lamas demeurèrent dans le Nouveau.

Au cours de l'éocène, on voit paraître dans le nord de l'Afrique les ancêtres de l'éléphant, animaux dont la tête se terminait par un groin ; l'éléphant à trompe ne fit son apparition qu'avec le miocène.

Un certain groupe d'êtres prend un intérêt particulier dans une histoire qui est avant tout une histoire de l'humanité. Nous trouvons, au cours de l'éocène, des fossiles de lémuriens, mais il est un être dont nous ne possédons pas encore un seul ossement complet. Cet être était d'un type intermédiaire entre les grands et les petits singes ; il grimpait aux arbres et courait, probablement très vite, sur ses pattes de derrière. Comparé aux espèces actuelles, son cerveau était petit, mais il possédait des mains très souples avec lesquelles il pouvait palper les fruits, briser des noisettes contre les rochers, et peut-être saisir des bâtons et des pierres pour frapper ses semblables. Bien que nous n'ayons aucune preuve matérielle, les données de la science biologique nous obligent presque à croire à l'existence de cette créature, ancêtre commun des singes anthropoïdes et des deux espèces d'hommes que nous décrirons au chapitre suivant.

4

Pendant des millions de générations simiesques, la terre continua à tourner autour du soleil ; lentement son orbite, qui a pu être presque circulaire pendant les jours égaux du début de l'éocène, prit, par suite de l'attraction de planètes plus éloignées qu'elle, une forme elliptique. Son axe de rotation, qui avait toujours été incliné vers le plan de son orbite, comme le mât d'un navire qui est sous voiles s'incline vers la surface de l'eau, se coucha imperceptiblement. Et, chaque année, son solstice d'été s'écartait un peu plus du périhélie. C'étaient là évidemment des changements bien minimes puisqu'ils ne concernaient qu'une boule de deux centimètres et demi de diamètre tournant à une distance de 300 mètres autour d'un soleil en fusion large de 2 m. 70, et qu'il leur fallut, pour se produire, des millions d'années. Pour un astronome immortel, contemplant la terre de Neptune, ils auraient été presque imperceptibles. Mais, pour les mammifères qui survécurent au miocène, ils eurent une importance profonde. A mesure que les siècles s'écoulaient, les hivers, dans leur ensemble, devenaient plus froids et rigoureux, et, à chaque millier d'années, empiétaient de quelques heures sur l'été. Chaque siècle, la neige de l'hiver demeurait un peu plus tard sur la terre au printemps, tandis que les glaciers des montagnes du nord avançaient d'un centimètre, reculaient d'un demi-centimètre, avançaient de nouveau de quelques centimètres...

Le Registre des Roches témoigne du refroidissement croissant de la température. Le pliocène fut une époque tempérée, et beaucoup de plantes et d'animaux qui étaient avides de chaleur disparurent. Puis avec quelque hésitation, la glace envahit tout.

Une faune arctique : bœufs musqués mammouths, rhinocéros velus, lemmings annonça l'arrivée du pléistocène. Sur l'Amérique septentrionale, comme sur l'Europe et sur l'Asie, la glace avançait. Elle avança pendant des milliers d'années, puis, pendant d'autres milliers d'années, elle recula, pour avancer de nouveau. L'Europe jusqu'aux rives de la Baltique, l'Angleterre jusqu'à la Tamise, l'Amérique septentrionale jusqu'à la Nouvelle-Angleterre, et, dans la partie centrale, jusqu'à l'Ohio, reposaient sous une couche de glace. D'énormes masses d'eau furent soustraites aux océans et enfermées dans ces formidables calottes glacées, ce qui occasionna un changement mondial dans les nivaux relatifs de la terre et des mers. De vastes surfaces furent exposées à l'air libre qui se trouvent aujourd'hui de nouveau au fond des mers.

Le monde émerge encore lentement à présent de la dernière de quatre grandes vagues de froid. Il ne se réchauffe pas, d'ailleurs, d'une façon continue. Il a passé par bien des fluctuations. Des vestiges de chênes des marais, qui prospéraient il y a deux ou trois mille ans, ont été retrouvés en Ecosse à des latitudes où le chêne le plus rabougri ne vivrait pas aujourd'hui. Et c'est parmi le flux et le reflux de ces vagues de froid qu'apparaissent les premières formes dans lesquelles nous puissions reconnaître des hommes. L'invasion du monde par la glace, des conditions de vie d'une terrible rigueur, l'apparition de l'homme, voilà ce qui marqua le point culminant de l'Age des Mammifères.

CHAPITRE VII

LES ANCÊTRES DE L'HOMME

1. *L'homme descend d'un singe marcheur.* — 2. *Les premières traces d'une créature d'apparence humaine.* — 3. *Le sous-homme de Heidelberg.* — 4. *Le sous-homme de Piltdown.*

1.

Les origines de l'homme sont encore très obscures. On affirme communément qu'il est descendu d'un grand singe à forme humaine tel que le chimpanzé, l'orang-outang ou le gorille, mais c'est là une affirmation aussi raisonnable que de dire que vous, lecteur, êtes personnellement « descendu » de quelque Hottentot ou de quelque Esquimau aussi jeune ou plus jeune que vous. D'autres gens, sensibles à cette objection, disent que l'homme est descendu de l'ancêtre commun du chimpanzé, de l'orang-outang et du gorille. Certains anthropologistes ont même émis l'hypothèse que l'homme pourrait avoir une double ou une triple origine ; le nègre descendrait d'un ancêtre à forme de gorille, le Chinois d'un ancêtre à forme de chimpanzé, et ainsi de suite. Ce sont là des idées des plus fantaisistes, dont on ne peut faire mention que pour les écarter aussitôt. On a cru autrefois que l'ancêtre de l'homme était « probablement arboricole », mais l'opinion commune des gens qualifiés est que cet ancêtre fut un singe qui vivait sur le sol, et que ce sont au contraire les singes actuellement existants qui ont évolué dans un sens arboricole.

Bien entendu, si l'on place côte à côte le squelette d'un homme et celui d'un gorille, leur ressemblance générale est si grande qu'on est tenté de sauter sur la conclusion que le premier descend du second, et ne s'en distingue que par le volume du cerveau et par un affinement général. Mais si l'on examine de plus près une ou deux des différences que présentent ces squelettes, on les trouve moins voisins. On a récemment prêté une attention particulière à la façon dont les deux êtres s'appuient sur leurs pieds. L'homme marche sur son gros orteil et sur son talon ; son gros orteil lui sert de levier principal, comme chacun pourra s'en apercevoir en examinant les empreintes de ses pas sur le parquet de la salle de bains et en recherchant quel est le point où, ces empreintes perdant de leur netteté, le pression continue à s'exercer. Son pouce est le roi de ses orteils.

Parmi toutes les races de singes, grandes ou petites, le seul groupe chez qui le gros orteil se soit développé de la même façon que chez l'homme est celui des lémures. Le babouin marche à plat et sur tous ses orteils, faisant surtout porter son poids sur le doigt du milieu, à la façon de l'ours. Et les trois grandes espèces de singes marchent, à l'opposé de l'homme, sur la partie extérieure du pied.

Les grands singes habitent les forêts ; ce n'est que tout à fait accidentellement qu'ils marchent ; ils ne sont vraiment à l'aise que dans les arbres ; ils ont une méthode particulière pour y grimper ; ils se balancent beaucoup plus à l'aide des bras que ne le font les petits singes, et, à l'opposé de ceux-ci, ne s'enlèvent pas en sautant. Ils ont conçu, répétons-le, pour l'ascension des arbres, une méthode particulière. Mais l'homme marche si aisément et court si rapidement qu'on a tout de suite l'idée que depuis de longs âges il a l'habitude de se mouvoir sur le sol. Par opposition, il ne grimpe aujourd'hui qu'avec hésitation et précaution. Il faut de plus remarquer qu'il ne nage pas naturellement ; il lui faut apprendre à nager, et ceci indique que depuis très longtemps, il a vécu à l'écart des rivières, des lacs et de la mer. Il est presque certain que l'ancêtre de l'homme était un être plus petit et plus menu que ses actuels descendants. On peut supposer que cet ancêtre, au début de l'ère caïnozoïque, était un singe cou-

reur qui vivait surtout sur le sol, et qui se cachait plutôt parmi les rocs que parmi les arbres. Pourtant, il était encore capable de grimper dans ceux-ci et pouvait tenir des objets entre son pouce et son second orteil (à la façon des Japonais) ; il devait d'ailleurs descendre lui-même d'un ancêtre mésozoïque, qui, lui, était arboricole. Il est très facile à comprendre qu'une telle créature mourait très rarement dans l'eau, ce qui explique que ses os ne soient pas devenus fossiles.

Il ne faut jamais oublier que, entre autres imperfections, le Registre des Roches présente celle de ne contenir en abondance que les traces d'êtres aquatiques ou d'êtres terrestres risquant d'être fréquemment et facilement noyés. Les raisons qui font que l'on trouve rarement et malaisément dans les roches mésozoïques les vestiges des ancêtres des mammifères expliquent également la quasi impossibilité où nous sommes de nous procurer en fouillant les rocs caïnozoïques, des vestiges des ancêtres de l'homme. La plupart des connaissances que nous possédons sur les premiers hommes, ce sont les cavernes qui nous les ont fournies. Jusqu'à l'époque si rude du pléistocène, ils vécurent et moururent à l'air libre, et leurs corps étaient dévorés lorsqu'ils ne pourrissaient pas.

Mais il faut également se souvenir que l'on n'a qu'imparfaitement étudié les données fournies par les roches. Cette étude ne se poursuit que depuis quelques générations, et fort peu d'hommes s'y sont livrés au cours de chaque génération. La plupart des individus ont été trop occupés à faire la guerre, à tirer profit d'opérations commerciales, à s'adonner à des travaux que la machine aurait pu effectuer en dix fois moins de temps, ou tout simplement à s'amuser, pour prêter une attention quelconque à ces questions, dont l'intérêt était pourtant autrement vif. Il peut exister, il existe probablement, des milliers de dépôts encore inexplorés, contenant un nombre infini de fragments et de vestiges relatifs à l'homme et à ses ancêtres. En Asie particulièrement, dans l'Inde ou aux Indes Orientales, la clé de l'énigme peut se trouver cachée. Ce que nous savons aujourd'hui des premiers hommes n'est que pacotille à côté de ce que l'on saura bientôt.

La différence entre les grands et les petits singes semble être déjà marquée au début de l'ère caïnozoïque, et il y a un grand nombre de singes de l'oligocène et du miocène dont nous n'avons pas encore défini les rapports ni marqué la ressemblance avec l'espèce humaine. Parmi ces derniers singes nous pouvons mentionner le *dryopithèque* de l'époque du miocène. Dans les collines de Siwalik, au nord de l'Inde, on a découvert les restes de certains singes très intéressants, parmi lesquels le *sivapithèque* et le *paléopithèque*, qui ont pu être étroitement apparentés avec l'ancêtre de l'homme. Il est possible que ces animaux se servissent déjà d'outils. Charles Darwin nous montre des babouins ouvrant des noisettes en les brisant entre des pierres, utilisant des pieux pour soulever des rochers lors de leur chasse aux insectes, et frappant leurs ennemis avec des bâtons et des pierres [1]. Le chimpanzé se construit une sorte de cabane en entrelaçant les branches de l'arbre où il vit. Des pierres, apparemment taillées pour un certain usage, ont été trouvées dans des couches de la période de l'oligocène à Boncelles, en Belgique. Il se peut que notre tendance à nous servir d'outils se soit déjà manifestée chez les ancêtres mésozoïques dont nous sommes descendus.

2

Parmi les premières traces d'une créature humaine, ou tout au moins d'apparence plus humaine que celle d'aucun des grands singes qui vivent sur la terre, on relève un certain nombre de silex et de pierres taillés et façonnés très grossièrement, de façon à pouvoir être tenus dans la main. Ces pierres étaient probablement employées comme haches. Ces premiers instruments (éolithes) sont souvent si rudimentaires qu'on s'est pendant longtemps demandé s'ils devaient être considérés comme des produits naturels ou comme artificiels. L'époque des premiers d'entre eux serait, d'après les géologues, le pliocène — c'est-à-dire qu'*ils seraient antérieurs à la première période glaciaire.* On en trouve aussi durant tout le cours de la première période interglaciaire. Nous n'avons, par contre, rencontré ni en Europe, ni en Amérique, le moindre vestige des créatures quasi-humaines qui, il y a un demi-million d'années, ont façonné et utilisé ces instruments. Ces créatures s'en servaient comme de marteaux et peut-être aussi comme d'armes : il se peut qu'elles aient employé des

[1] *The Descent of Man.*

morceaux de bois pour des usages identiques[1].

Mais à Trinil, à Java, dans des couches que l'on dit correspondre, soit aux débuts du pliocène, soit à la première époque glaciaire d'Amérique et d'Europe, on a trouvé les ossements éparpillés d'un être qui a bien pu être l'ouvrier de ces premiers outils. On a découvert le sommet de son crâne, quelques dents, et un fémur. Le crâne peut contenir un cerveau d'un volume intermédiaire entre celui du chimpanzé et celui de l'homme, mais le fémur est celui d'un être aussi apte que l'homme à se tenir debout et à courir, et aussi libre, en conséquence, de se servir de ses mains. Cette créature n'était ni un homme, ni un singe arboricole comme le chimpanzé. C'était un singe marcheur. Il est désigné par les naturalistes sous le nom de *pithecanthropus erectus* (l'homme-singe marcheur). Nous ne pouvons dire que ce fut un ancêtre direct de l'homme, mais nous pouvons supposer que les créatures qui ont laissé derrière elles ces premiers outils de pierre eurent avec l'espèce humaine des rapports étroits, et que notre ancêtre a dû être un être de ce genre-là. Ces quelques fragments d'os de Trinil, qui tiendraient dans un plateau, voilà quelles sont, en dehors d'un tout petit nombre d'instruments de pierre, les plus anciennes reliques connues relatives à l'espèce humaine ou à celle qui fut la plus voisine de celle-ci.

Tandis que ces premiers hommes ou « sous-hommes » parcouraient le continent européen, il y a quatre ou cinq cent mille ans, celui-ci était peuplé de mammouths, de rhinocéros, d'une espèce énorme d'hippopotames, de castors géants, de bisons et de bétail sauvage. Il y avait aussi des chevaux sauvages et l'on rencontrait encore fréquemment le tigre à dents de sabre. Il n'y avait pas trace de lions ou de véritables tigres à cette époque en Europe, mais on y trouvait des ours, des loutres, des loups et une espèce de sangliers. Il se peut que le sous-homme ait joué à l'égard du tigre à dents de sabre le rôle de chacal, et ait achevé de dévorer les cadavres du sang desquels le tigre venait de se gorger.

[1] Certains auteurs supposent que l'Age du Bois et du Coquillage a précédé l'Age de Pierre. Les habitants des Iles des Mers du Sud, les Nègres et les Boschimans se servent encore, en guise d'outils, de coquillages terrestres et de mollusques d'eau à bords aiguisés,

3

Il faut attendre plusieurs centaines de milliers d'années avant que les couches explorées par les géologues nous offrent un nouveau spécimen d'ossements pouvant être assignés à l'homme ou à une créature voisine. Ce n'est que lorsque nous atteignons, deux cent mille ans plus tard, — c'est-à-dire à une époque qui est encore éloignée de nous de deux cent à deux cent cinquante mille ans, — des dépôts relevant de la seconde période interglaciaire, qu'un autre fragment d'os nous est révélé. Puis nous découvrons une mâchoire. Cette mâchoire fut découverte dans une sablière près de Heidelberg à une profondeur de trente-sept mètres, elle rappelle en tous points celle de l'homme, si ce n'est qu'on n'y trouve absolument aucune trace de menton; elle est aussi plus massive que celle de l'homme, et on estime que l'étroitesse de la partie postérieure ne donnait pas à la langue assez de place pour qu'un langage articulé ait été possible. Ce n'est pas la mâchoire d'un grand singe ; les dents sont humaines. Le possesseur de cette mâchoire a été dénommé *homo heidelbergensis* ou *paloeanthropus heidelbergensis*, selon qu'elle a été considérée par les experts comme appartenant à un homme ou à un sous-homme. Il vivait dans un monde qui ressemblait encore par bien des points à celui où se mouvait le sous-homme créateur des premiers instruments dont il a déjà été fait mention ; les dépôts dans lesquels ces restes ont été trouvés renfermaient aussi ceux d'éléphants, de chevaux, de rhinocéros, de bisons, et ceux d'un élan ; mais le nombre des tigres à dents de sabre diminuait et le lion se répandait en Europe. Les instruments de cette époque (chelléenne) marquent un progrès considérable sur ceux de l'époque du pliocène. Ils sont fort bien ouvragés, mais *beaucoup plus volumineux* qu'aucun instrument vraiment humain. L'homme de Heidelberg a peut-être eu un corps d'un volume considérable et des membres antérieurs très développés. Ce fut sans doute une créature velue et étrange.

4

Il nous faut tourner les feuillets du Registre qui correspondent à cent mille autres années avant que n'apparaissent de nouveaux vestiges d'un homme ou d'un sous-homme. Puis, dans un dépôt qui semble

relever de la troisième période interglaciaire, période dont les débuts remontent à cent mille ans et qui en a duré cinquante mille, des fragments avec lesquels il est possible de reconstituer un crâne tout entier ont été retrouvés. Le dépôt est fait d'un sable qui provient sans doute lui-même du passage des eaux sur des couches sablonneuses encore plus anciennes, et ce crâne peut en réalité fort bien remonter à la première période glaciaire. Les fragments d'os découverts à Piltdown, dans le Sussex, appartiennent à une créature dont la structure marque un léger progrès sur celle du sous-homme.

Les premiers morceaux de ce crâne furent trouvés dans une excavation d'où l'on tirait le sable nécessaire au chargement des routes. On rechercha dans la carrière, pièce par pièce, les autres morceaux. C'est un crâne épais, plus épais que celui d'aucune des races d'hommes qui vivent aujourd'hui, et la place réservée au cerveau est intermédiaire entre celle qu'il occupe chez le pithécanthropus et chez l'homme. Cette créature a reçu le nom d'*éoanthropus* : l'homme de l'aube. Dans la même sablière on a trouvé des dents de rhinocéros, d'hippopotame, et l'os de la jambe d'un daim portant des marques qui pourraient être des incisions. Un singulier instrument, fait d'os d'éléphant, et affectant la forme d'une chauve-souris, a été simultanément découvert.

On a en outre trouvé, parmi ces vestiges, une mâchoire que l'on a tout d'abord attribuée à l'éoanthropus ; mais on a ensuite suggéré qu'elle devait appartenir à un chimpanzé. Elle ressemble extraordinairement à celle du chimpanzé, mais le Dr. Keith, l'une des plus grandes autorités en cette matière, l'attribue, à la suite d'une analyse approfondie, au crâne à côté duquel elle a été trouvée. En tant que mâchoire, elle a un caractère bien moins humain que celle, beaucoup plus ancienne, de l'*homo heidelbergensis*, mais les dents sont, à certains égards, plus voisines de celles de l'homme.

Le Dr. Keith, tirant argument de la forme de la mâchoire, ne croit pas que l'éoanthropus, en dépit de son nom, soit une créature dont l'homme soit directement descendu. Il représente encore bien moins une forme intermédiaire entre l'homme de Heidelberg et l'homme de Neanderthal que nous décrirons bientôt. Il n'est apparenté au véritable ancêtre de l'homme que dans la mesure où l'orang-outang est apparenté au chimpanzé. Il était sans doute au nombre de ces singes coureurs dont l'intelligence était supérieure à celle de leurs congénères, et, s'il n'appartint pas à la lignée royale, tout au moins en fut-il un très proche collatéral.

Après nous avoir révélé pour la première fois des morceaux de crâne, le Registre ne nous fournit plus rien, pendant bien des siècles, que des instruments de silex, de plus en plus perfectionnés. Il en est un, de forme très caractéristique, qui ressemble à une sole, dont le côté plat a été taillé d'un seul coup et dont l'autre est ouvragé. Puis les archéologues, à mesure qu'ils feuillettent le Registre, découvrent des instruments à racler, à forer, des couteaux, des traits, des pierres servant de projectiles, etc. Le progrès est maintenant plus rapide ; rien qu'en quelques siècles, des améliorations sensibles sont apportées à la forme de la hache. Un moment arrive où l'on découvre une quantité considérable de vestiges. La quatrième époque glaciaire atteint son point de rigueur extrême. L'homme se réfugie dans les cavernes et y laisse des débris de toutes sortes ; à Krapina en Croatie et à Neanderthal, près de Dusseldorf, à Spy, on a trouvé des vestiges humains, crânes et ossements, appartenant à une créature qui fut certainement un homme. C'est il y a environ cinquante mille ans, si ce n'est plus tôt, qu'est apparu l'*homo neanderthalensis* (appelé aussi *homo antiquus* et *homo primigenius*), qu'on peut très bien accepter comme un homme. Son pouce n'était pas tout à fait égal en flexibilité à celui de l'homme d'aujourd'hui ; il se tenait incliné en avant et ne pouvait tenir la tête droite, comme le font nos semblables, et il était peut-être incapable de parler ; il était de stature grossière ; il y avait de curieuses différences entre l'émail et les racines de ses dents et celles des nôtres ; en un mot, il n'était pas absolument humain, mais il reste incontestable qu'on peut le rattacher au genre *Homo*. Il ne descendait certainement pas de l'éoanthropus, mais sa mâchoire ressemble tellement à celle de l'homme de Heidelberg que l'on peut supposer que l'*homo heidelbergensis*, plus grossier et plus lourd, qui avait vécu mille siècles avant lui, était de son sang et de sa race.

CHAPITRE VIII

L'HOMME DE NEANDERTHAL, RACE AUJOURD'HUI DISPARUE

(Début de l'Age Paléolithique)[1]

1. *Le monde il y a cinquante mille ans.* — **2.** *La vie quotidienne des premiers hommes.*

1

Durant la troisième période interglaciaire les contours de l'Europe et de l'Asie Occidentale étaient très différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. A l'ouest et au nord-ouest, de vastes étendues, que recouvrent maintenant les eaux de l'Atlantique, étaient alors à sec. La Mer d'Irlande et la Mer du Nord étaient des vallées où coulaient des rivières. Au nord du continent, une énorme calotte de glace, telle que celle qui recouvre aujourd'hui le centre du Groenland envahissait les terres, reculait, pour avancer de nouveau. Cette vaste calotte qui couvrait les deux régions polaires du globe, enlevait à l'océan de formidables masses d'eau, ce qui faisait baisser le niveau de la mer et découvrait d'importantes étendues de terres, qui se trouvent maintenant de nouveau submergées. Toute la Méditerranée était probablement une grande vallée plus basse que le niveau général des eaux et qui renfermait deux mers intérieures séparées des océans. Le climat de ce bassin de la Méditerranée était modérément froid, et la région du Sahara, plus au sud, n'était pas alors un désert de rocs dénudés et de sables chassés par le vent, mais une contrée fertile et bien arrosée. Entre les glaces du nord et les Alpes et la Méditerranée au sud s'étendait une région morne et désertique dont le climat, d'abord rigoureux, devint clément, pour redevenir rigoureux avec la quatrième époque glaciaire.

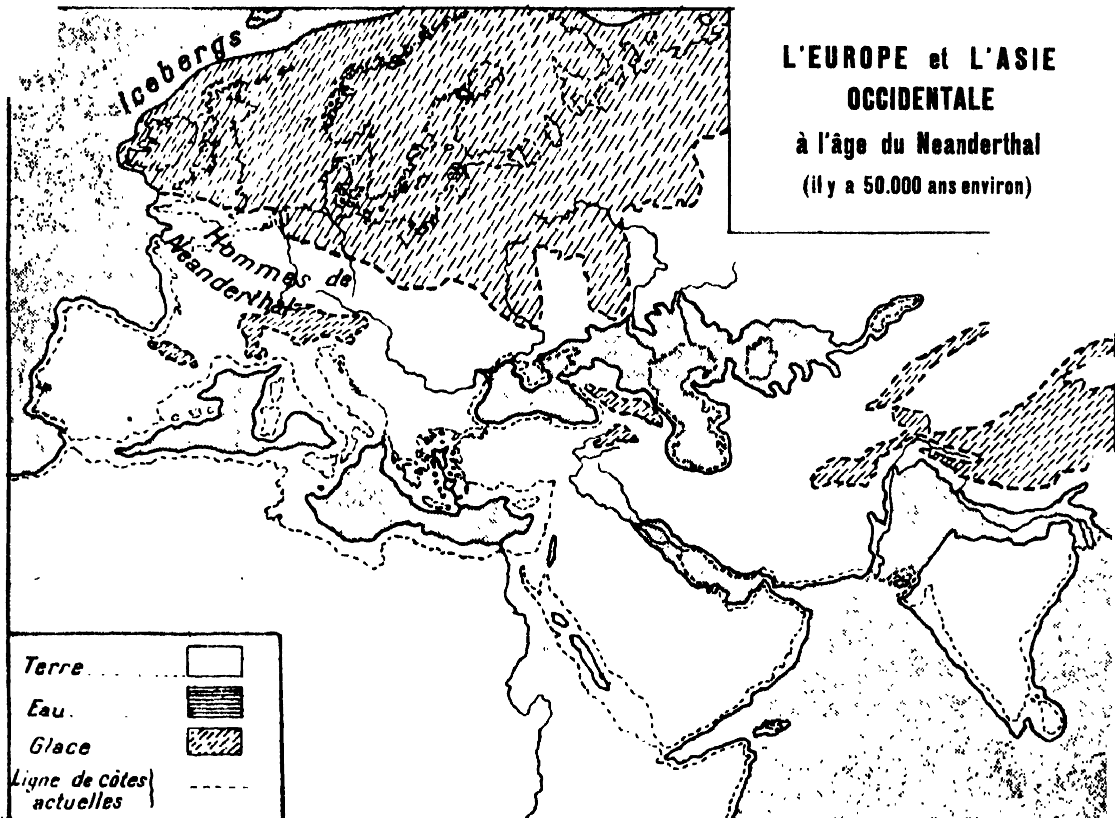
A travers cette étendue déserte, qui est maintenant la grande plaine d'Europe, errait une faune des plus variées. Tout d'abord, ce furent des rhinocéros, des mammouths et des éléphants. Le tigre à dents de sabre tendait à disparaître. Puis, l'air se refroidissant, l'hippopotame et les autres animaux qui recherchaient la chaleur cessèrent de s'aventurer aussi au nord. Le mammouth velu, le rhinocéros velu, le bœuf musqué, le bison, l'auroch et le renne devinrent les espèces prédominantes et la végétation tempérée fit place à une végétation d'un type plus arctique. Avec la quatrième période glaciaire (il y a 50.000 ans), les glaciers atteignirent les terres les plus au sud, puis se retirèrent de nouveau. Durant la phase précédente, la troisième période interglaciaire, un certain nombre de petits groupes d'hommes (*Homo Neanderthalensis*) et probablement aussi de sous-hommes (*Eoanthropus*) avaient erré sur le continent, mais seuls quelques instruments de silex témoignent de leur présence. Ils se servaient probablement aussi d'une multitude d'instruments de bois des plus variés ; c'est en travaillant le bois qu'ils apprirent sans doute à adapter chaque forme d'objet à un usage particulier, connaissance qu'ils appliquèrent ensuite à la pierre ; mais aucun de ces ustensiles de bois n'a été retrouvé, et nous ne pouvons que nous livrer à des suppositions relatives à leur forme et à leur usage. Comme la température atteignait son maximum de rigueur, les hommes de Neanderthal, qui semblaient déjà con-

[1] On distingue trois phases dans l'histoire des hommes avant qu'ils n'aient tiré parti des métaux : 1° l'Age Eolithique (début des instruments de pierre); 2° l'Age Paléolithique (instruments de pierre très anciens) ; 3° une Epoque où les instruments sont habilement façonnés et fréquemment finis et polis (Période Néolithique).

naître le feu, commencèrent à se réfugier sous des bancs de rochers et dans des cavernes — laissant désormais des vestiges derrière eux. Jusqu'alors ils s'étaient tenus accroupis au grand air autour de leur feu, et près de leurs réserves d'eau. Mais ils étaient assez intelligents pour s'adapter aux conditions nouvelles. (Quant aux sous-hommes ils semblent avoir succombé aux rigueurs de cette quatrième époque glaciaire. Tout au moins, les types les plus grossiers d'instruments paléolithiques disparaissent bientôt.)

Ce ne fut pas seulement l'homme qui se réfugia dans les cavernes. Il y eut aussi à cette époque un lion, un ours et une hyène des cavernes. Il fallut déloger ces créatures de leur repaire et les empêcher d'y rentrer ; et, sans aucun doute, le feu fut pour l'homme, à cet égard, un moyen très efficace. Il est probable que les premiers hommes ne pénétrèrent pas profondément dans les cavernes, parce qu'ils ne savaient encore comment éclairer leurs retraites. Ils s'enfonçaient dans celles-ci tout juste assez pour être à l'abri des intempéries, et accumulaient le bois et les provisions dans quelque recoin. Peut-être barricadaient-ils les entrées des cavernes. La seule lumière dont ils disposaient pour s'aventurer plus loin était celle des torches.

Quel gibier chassaient ces hommes du Neanderthal ? Leurs seules armes contre des créatures aussi gigantesques que le mammouth, l'ours des cavernes, ou même le daim, étaient des épieux, des massues de bois, ainsi que de gros morceaux de silex qui sont parvenus jusqu'à nous : les instruments « moustériens » et « chelléens »[1]. Il est probable qu'ils se contentaient de poursuivre le petit gibier ; mais ils mangeaient certainement la chair des gros animaux quand l'occasion s'offrait à eux, et peut-être les suivaient-ils quand ils étaient malades ou épuisés par les combats, ou fondaient-ils sur eux lorsqu'ils étaient embourbés dans quelque marécage ou qu'ils se débattaient dans la glace ou dans l'eau. (Les Indiens du Labrador tuent encore le caribou avec des lances aux passages difficiles des rivières.) A Dewlish, dans le Dorset, on a découvert une tranchée artificielle, que l'on



[1] Le Moustier et Chelles, en France.

suppose avoir été, à l'époque paléolithique[1], un piège pour éléphants. Nous savons que les Neanderthaliens mangeaient le gibier qu'ils tuaient là où il tombait, mais ils rapportaient les gros os à moelle jusqu'à leurs cavernes, puis les brisaient et s'en repaissaient à loisir. On trouve en effet fort peu de côtes et de vertèbres dans ces cavernes, mais de grandes quantités d'os longs brisés et fendus. Ils se servaient des peaux, que les femmes apprêtaient probablement pour s'en faire des vêtements.

Nous savons aussi que, comme les hommes modernes, ils étaient droitiers : le côté gauche de leur cerveau (qui commande à la droite du corps) est en effet plus développé que le droit. Mais, alors que les parties postérieures de ce cerveau, dont dépendent la vue, le toucher et toute l'énergie du corps sont bien développées, les parties antérieures, qui sont en relation avec la pensée et le langage, sont relativement petites. Ce cerveau était aussi gros que le nôtre, mais d'un modèle différent. Cette espèce d'*homo* a eu une mentalité certainement très distincte de la nôtre ; les individus étaient non seulement plus grossiers et d'esprit moins développé que nous, mais leurs facultés ne ressemblaient en rien aux nôtres. Il se peut qu'ils ne parlassent pas du tout, ou qu'ils ne le fissent que rarement. En tout cas, ils ne possédaient rien qui ressemblât à un langage.

2

Le livre de Worthington Smith : *L'Homme sauvage primitif*, nous offre une description très vivante de l'existence des hommes du début de la période paléolithique, d'où le tableau qui va suivre est en grande partie tiré. Ce savant semble croire à une vie sociale plus complexe, à des communautés plus étendues et à une division du travail plus poussée que nous ne sommes portés à l'admettre maintenant après la publication d'ouvrages tels que la mémorable étude d'Atkinson sur *La Loi Primitive*[2].

Au lieu de la petite tribu décrite par Smith, nous considérerons donc un groupe familial obéissant aux ordres d'un Ancêtre unique, et il sera également tenu compte des remarques d'Atkinson relatives aux fonctions de cet Ancêtre.

Smith décrit une sorte de camp près d'un ruisseau : l'homme primitif, n'ayant ni pots ni autres récipients, devait en effet se tenir à proximité d'un cours d'eau, et dans le voisinage de quelque falaise crayeuse, d'où pouvait être extrait le silex nécessaire à la confection des outils. L'air était froid, et l'on devait prendre le plus grand soin du feu, car, lorsqu'il s'éteignait, il n'était pas facile de le rallumer. Quand on ne s'en servait pas, on le recouvrait de cendres. Pour allumer un feu on frottait vraisemblablement contre un silex un morceau de pyrite de fer, au milieu d'un lit de feuilles mortes ; on trouve en Angleterre des concrétions de pyrites de fer et de silex dans les lieux où voisinent l'argile et la craie. Le petit groupe se tenait accroupi sur un lit de fougères et de mousse. Un certain nombre de femmes et d'enfants devaient être sans cesse occupés à ramasser du combustible pour alimenter le feu. C'était là une tradition qui s'était établie de bonne heure, les jeunes imitant leurs aînés. D'un côté du camp se trouvaient peut-être de grossiers abris de branchages.

L'Ancêtre, père et maître du groupe, était sans doute occupé près du feu, à travailler des silex à coup de marteau. Les enfants l'imitaient et apprenaient à se servir des fragments ainsi aiguisés. Certaines des femmes partaient à la recherche de silex de bonne qualité, elles les extrayaient de la craie avec des bâtons et les apportaient au campement.

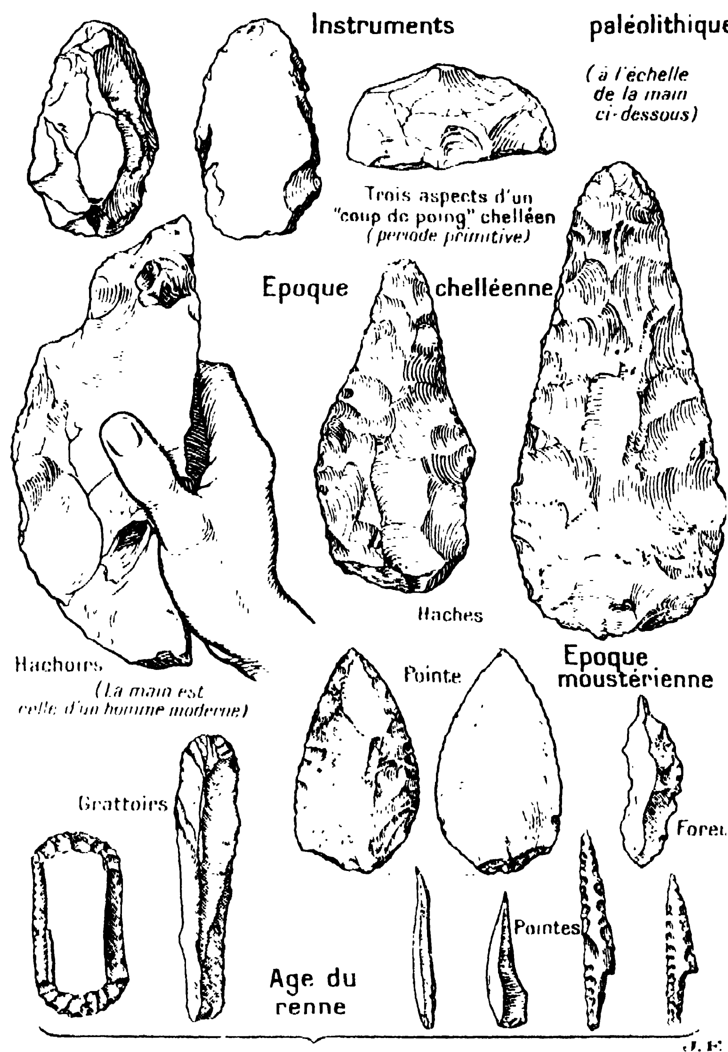
Des peaux étaient étalées çà et là. Il est probable que de très bonne heure les hommes primitifs tirèrent parti des peaux de bêtes. On en enveloppait les enfants et on se couchait dessus quand le sol était humide et froid. Le groupe accroupi comprenait sans doute une femme qui était occupée à préparer une de ces peaux, dont l'intérieur avait été débarrassé de la chair qui y était restée attachée, au moyen de silex taillés ; puis on l'étirait et on la fixait à plat sur le sol pour qu'elle séchât au soleil.

Loin du feu, d'autres membres du groupe familial erraient en quête de nourriture, mais la nuit tous se rassemblaient autour du foyer et y entassaient le combustible, car il était leur seule protection contre les ours et les autres bêtes de proie. L'Ancêtre est le seul adulte mâle du petit groupe. Celui-ci comprend des femmes, des filles et des garçons, mais dès que ces derniers sont assez grands pour éveiller la jalousie

[1] Osmond Fisher, cité dans Wright : *Quarternary Ice Age.*

[2] *Social Origins*, par Andrew Long, et *Primal Law*, par J.-J. Atkinson.

de l'Ancêtre, ce dernier se jette sur eux, les chasse ou les tue. Quelques filles suivent peut-être les exilés, ou bien deux ou trois de ces jeunes gens errent ensemble pendant quelque temps jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un autre groupe, qu'ils obligent à leur livrer une compagne. Puis ils en viennent aux mains. Un jour, l'Ancêtre qui commence à vieillir, dont les dents s'usent et dont l'énergie faiblit, voit se dresser contre lui un mâle plus jeune qui le tue et règne à sa place. Il n'y a guère de répit pour les vieillards. Dès qu'ils perdent leurs forces et que leur caractère s'aigrit, les sévices et la mort fondent sur eux.



De quoi se nourrit-on au campement ?

L'homme primitif est généralement représenté en train de chasser le grand mammouth velu, l'ours et le lion, mais il est fort improbable que le sauvage humain ait jamais chassé des animaux plus gros que le lièvre, le lapin et le rat. L'homme était plus chassé que chasseur.

Le sauvage primitif était à la fois herbivore et carnivore. Il se nourrissait de noisettes, de faînes, de rhizomes et de glands. Il pouvait librement cueillir la pomme, la poire, la cerise et les groseilles sauvages, la prune et le fruit du sorbier, la prunelle, la mûre, le fruit de l'if et de l'églantier, l'azerole, le cresson d'eau, les champignons, le nostoc (que les paysans appellent « étoile tombée »), les rhizomes ou tiges souterraines des *labiées*, charnues, succulentes, semblables à celles de l'asperge. A son menu figuraient les œufs et les petits des oiseaux, le miel et les rayons des abeilles sauvages, les salamandres, les escargots et les grenouilles — friandises encore très estimées en Normandie et en Bretagne. Il disposait aussi des poissons, morts ou vivants, et des moules d'eau douce : il pouvait facilement attraper les premiers avec ses mains ou leur tendre des nasses. Au bord de la mer, il trouvait des poissons, des mollusques et des algues. Avec des pierres, des bâtons ou de simples pièges, il pouvait abattre ou capturer des grands oiseaux et des petits mammifères. Il se nourrissait encore de serpents, d'orvets et d'écrevisses, de toutes sortes de vers et d'insectes, de grosses larves de scarabées et de chenilles. Le goût pour les chenilles s'est conservé en Chine, où on les vend au marché en paquets desséchés. Un aliment important et aux vertus très nutritives était certainement constitué par des os écrasés et réduits en une sorte de pâte épaisse.

L'homme primitif (c'est là un fait d'une grande portée), n'attachait pas une importance particulière à ce que sa nourriture fût d'une fraîcheur extrême. Il trouvait presque toujours les animaux à l'état de cadavres, et s'ils étaient entrés en putréfaction il ne

les appréciait pas moins — le goût pour le gibier avancé ou à demi putréfié s'est du reste conservé. S'il était poussé par la faim et ne trouvait rien à manger, il dévorait fort bien ses compagnons les plus faibles, de même que les enfants maladifs qui étaient une charge pour la famille. Les grands animaux, affaiblis ou mourants, étaient certainement un gibier très recherché ; quand il ne s'en trouvait pas, on se contentait de bêtes mortes et à moitié pourries. Une odeur déplaisante n'offusquait personne.

Les sauvages étaient assis pêle-mêle, serrés les uns contre les autres autour de leur feu, devant un repas de fruits, d'os et de chair à demi putréfiée. Nous pouvons nous représenter l'Ancêtre et ses femmes écartant de leurs épaules, de leur front, de leur bouche les mouches qui les piquaient et les tyrannisaient. Nous pouvons nous représenter les grandes narines humaines, indices d'un odorat aigu, reniflant, à coups rapides et répétés, l'odeur de la viande avant de l'engloutir. A cette odeur nauséabonde, personne ne trouvait à redire.

L'homme de cette époque n'était pas un animal *dégradé*, car il n'était jamais parvenu plus haut : c'était donc un animal d'un rang élevé, et quel que soit le mépris avec lequel nous le jugeons maintenant, il représentait ce que le règne animal avait encore produit de plus noble.

CHAPITRE IX

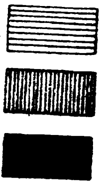
LES PREMIERS HOMMES VÉRITABLES

1. *Apparition d'hommes semblables à nous.* — 2. *Les chasseurs cèdent la place aux bergers.* — 3. *Pas de sous-hommes en Amérique.*

1

Le type d'homme de Neanderthal domina en Europe pendant au moins dix milliers d'années. Durant une succession de siècles en comparaison de laquelle l'ensemble de l'histoire n'est qu'une chose d'hier, ces créatures quasi-humaines régnèrent sans conteste. Si la mâchoire de Heidelberg est bien celle d'un Neanderthalien, et si on n'a pas commis d'erreur dans l'évaluation de l'âge de cette mâchoire, on peut dire que la race de Neanderthal eut une durée de plus de deux cent mille ans. Finalement, il y a de quarante à vingt-cinq mille ans, alors que la quatrième Epoque Glaciaire commençait à céder devant des conditions climatériques plus tempérées, un type d'homme différent entra en scène, et, à ce qu'il semble, extermina l'*Homo Neanderthalensis*[1]. Ce type nouveau s'était probablement développé dans l'Asie du Sud ou dans l'Afrique du Nord, ou sur les terres maintenant submergées du bassin de la Méditerranée. A mesure que de nouveaux vestiges seront recueillis et que de nouveaux témoignages s'accumuleront, les hommes apprendront plus de choses sur les premières phases de leur histoire. A présent, nous en sommes réduits à des suppositions quant aux lieux où, durant le lent déroulement des siècles, ces premiers *hommes véritables*, issus d'un ancêtre plus voisin du grand singe, évoluèrent parallèlement avec leurs cousins de Neanderthal. Pendant des centaines de siècles, leurs mains et leurs bras vont gagner en habileté, leur cerveau en volume et en puissance, dans ce cadre encore ignoré. Ils sont déjà bien au-dessus du niveau des Neanderthaliens au moment où ils deviennent connus de nous, et ils se sont

[1] L'opinion que la race de Neanderthal *(Homo Neanderthalensis)* est une race éteinte qui ne se croise pas avec celle des hommes véritables *(Homo sapien)* est soutenue par le professeur Osborn, et l'auteur du présent livre a montré qu'il inclinait vers ce point de vue ; mais il est juste d'indiquer que beaucoup de savants adoptent une opinion contraire. Ils retrouvent des « Neanderthaliens » dans les populations contemporaines. L'un d'entre eux en a découvert dans l'ouest de l'Irlande ; un autre en Grèce. Ces prétendus « Neanderthaliens vivants » n'ont aucune des particularités du cou, du pouce ou des dents qui distingu la race neanderthalienne antérieure à l'apparition de l'homme. Nous devons nous souvenir que jusqu'à pré-



L'EUROPE ET L'ASIE OCCIDENTALE
à la fin de l'époque paléolithique

déjà subdivisés en au moins deux races très distinctes.

Ces nouveaux venus n'émigrent pas en Europe, au sens strict du mot, mais, à mesure que le climat s'améliore, ils suivent dans les régions nouvelles où ils peuvent se développer les animaux et les plantes auxquels ils sont accoutumés. La glace reculait, la végétation gagnait chaque jour du terrain, le gros gibier se faisait plus abondant. Steppes et pâtures nourrissaient de grands troupeaux de chevaux sauvages. Les ethnologistes groupent ces nouvelles races humaines et toutes celles qui suivirent sous le nom spécifique d'*Homo sapiens*. La boîte cranienne et les mains de l'Homo sapiens sont bien celles d'un homme. Ses dents et son cou sont au point de vue anatomique entièrement semblables aux nôtres.

Nous connaissons deux sortes de squelettes de cette époque, les uns se rapportant à une race connue sous le nom de race de Cro-Magnon, les autres à une race, dite de Grimaldi ; mais la plupart des empreintes humaines et les objets ayant servi à l'homme qui ont été découverts n'étant accompagnés d'aucun ossement humain nous ne pouvons définir le type physique auquel ils se rapportent. Il a pu y avoir beaucoup plus de races que les deux races en question. Il a pu y avoir des types intermédiaires. C'est dans les grottes de Cro-Magnon que les squelettes complets d'un des principaux types d'homme de la fin du paléolithique, d'hommes véritables, ont été trouvés, et c'est pourquoi on désigne ceux-ci sous le nom de race de Cro-Magnon.

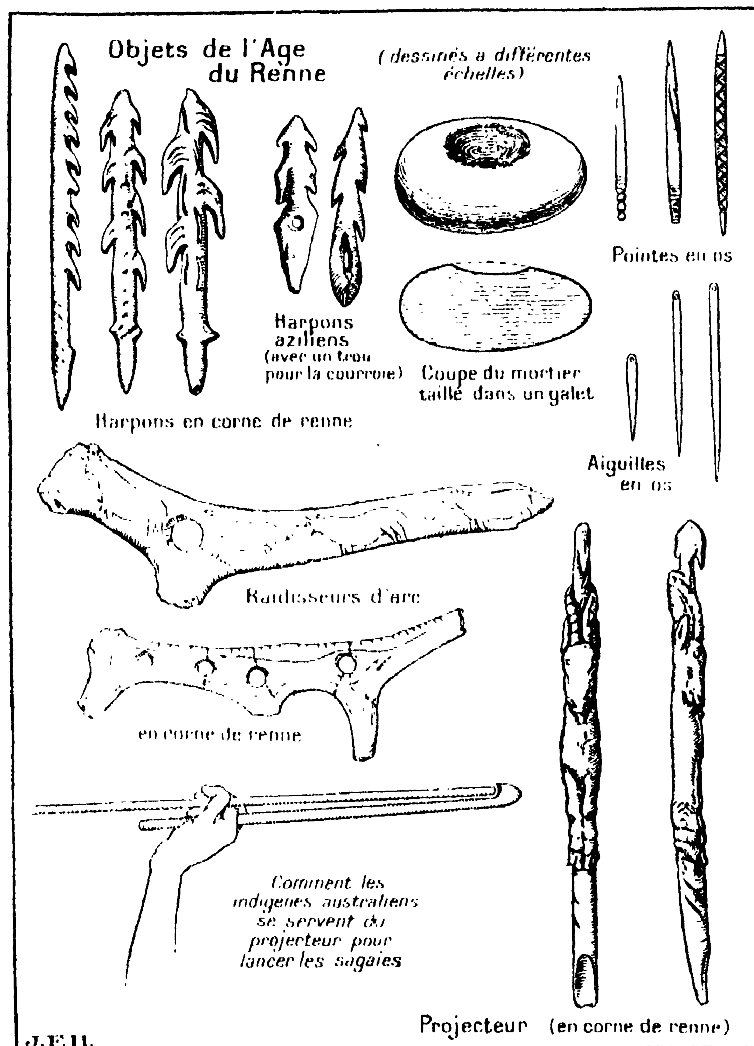
Ces hommes de Cro-Magnon étaient de taille élevée, au visage très plat, au nez proéminent et au cerveau prodigieusement développé. Le volume de la boîte cranienne de la femme qui fut découverte dans la caverne est supérieur à celui du mâle moyen d'aujourd'hui. Elle semble avoir eu la tête défoncée par un coup violent. Il y avait dans la même caverne le squelette complet d'un homme plus âgé, les fragments d'un squelette d'enfant et les squelettes de deux jeunes gens. On y a aussi trouvé des intruments de silex et des coquilles marines perforées, ayant sûrement servi d'ornements. Dans la caverne de Grimaldi, près de Menton, on a trouvé deux squelettes appartenant aussi à la dernière période paléolithique, d'un type très différent, et qui, par bien des particularités, font songer au type nègre. Il est indubitable que cette époque a connu deux races d'hommes tout à fait opposées, peut-être davantage. Elles ont pu empiéter l'une sur l'autre ; les hommes de Cro-Magnon sont peut-être descendus de la race de Grimaldi, et nous pouvons fort bien être en face de contemporains des derniers hommes de Neanderthal. Les savants ont adopté sur ce point des opinions différentes, mais ce sont tout au plus des opinions.

L'apparition de ces peuples vraiment humains représente sans aucun doute un énorme saut en avant dans l'histoire de l'humanité. Ces deux races principales avaient un front humain, une main humaine, une intelligence très semblable à la nôtre. Elles chassèrent de ses cavernes et de ses carrières de pierre l'*Homo Neanderthalensis*. Et elles se trouvèrent, semble-t-il, d'accord avec nos modernes anthropologistes pour le considérer comme une espèce différente d'elles-mêmes. A l'opposé des conquérants sauvages qui ravissent les femmes du parti battu et s'unissent à elles, ces premiers hommes refusèrent tout rapport avec les hommes et les femmes de Neanderthal. Il n'y eut aucune relation entre les deux races, si ce n'est que les nouveaux venus, qui employaient également le silex, s'établirent dans les lieux que leurs prédécesseurs avaient occupés. Nous ne savons rien de l'aspect de l'homme de Neanderthal, mais cette absence de tout croisement nous ferait admettre qu'il était velu, laid, et qu'il y avait quelque chose d'étrange et de repoussant dans son front bas, ses sourcils épais, son cou de singe, et sa taille inférieure. Il se peut aussi qu'il ait été trop féroce pour se laisser domestiquer. Sir Harry Johnston, dans son étude sur les origines de l'homme moderne écrit :

sent, seule la partie occidentale de l'Europe a été convenablement explorée au point de vue des vestiges de l'époque paléolithique, et que, en fait, tout ce que nous connaissons de l'espèce de Neanderthal vient de cette zone (voir notre carte). Il est hors de doute que l'ancêtre de l'*Homo Sapiens* (espèce qui englobe les Tasmaniens) était une créature très voisine de l'*Homo Neanderthalensis*. Et nous ne sommes pas assez éloignés de cet ancêtre pour avoir éliminé tous les types non pas directement reliés à l'homme de Neanderthal, mais « Neanderthaloïdes ». L'existence de tels types ne prouve pas plus que l'espèce de Neanderthal, auteur des instruments chelléens et moustériens se soit croisée avec l'*Homo sapiens* sur le continent européen, que l'existence d'individus à figure simiesque ne prouve qu'il y a eu un croisement de l'homme et du singe, ou que celle d'individus à visage chevalin ne prouve que nos populations ont du sang de cheval.

« Les vagues réminiscences que garde notre race de ces monstres à forme de gorille, avec leur cerveau rusé, leur démarche traînante, leur corps velu, leurs grosses dents, et peut-être leurs instincts cannibales, peuvent avoir été l'origine de l'ogre des *folklore...* »

Ces hommes véritables de l'âge paléolithique, qui remplacèrent les Neanderthaliens, virent le jour dans un climat plus tempéré que ceux-ci, et bien qu'ils utilisassent les cavernes et les abris de leurs prédécesseurs, une bonne partie de leur existence se passait au grand air. C'étaient des peuples chasseurs, et certains d'entre eux, sinon tous, poursuivaient le mammouth et le cheval sauvage, de même que le renne, le bison et l'auroch. Ils mangeaient beaucoup de cheval. Dans un grand camp, découvert à Solutré, où l'on croit que se tinrent pendant plusieurs siècles des réunions annuelles, on a trouvé les ossements de cent mille chevaux, sans compter ceux de rennes, de mammouths et de bisons. Ces hommes suivaient probablement dans leurs déplacements des hordes de chevaux, les petits poneys barbus de l'époque, vers leurs pâtures nouvelles. Ils se tenaient sur les flancs du troupeau, et bientôt ils surent une foule de choses sur les habitudes et l'humeur de ces animaux.

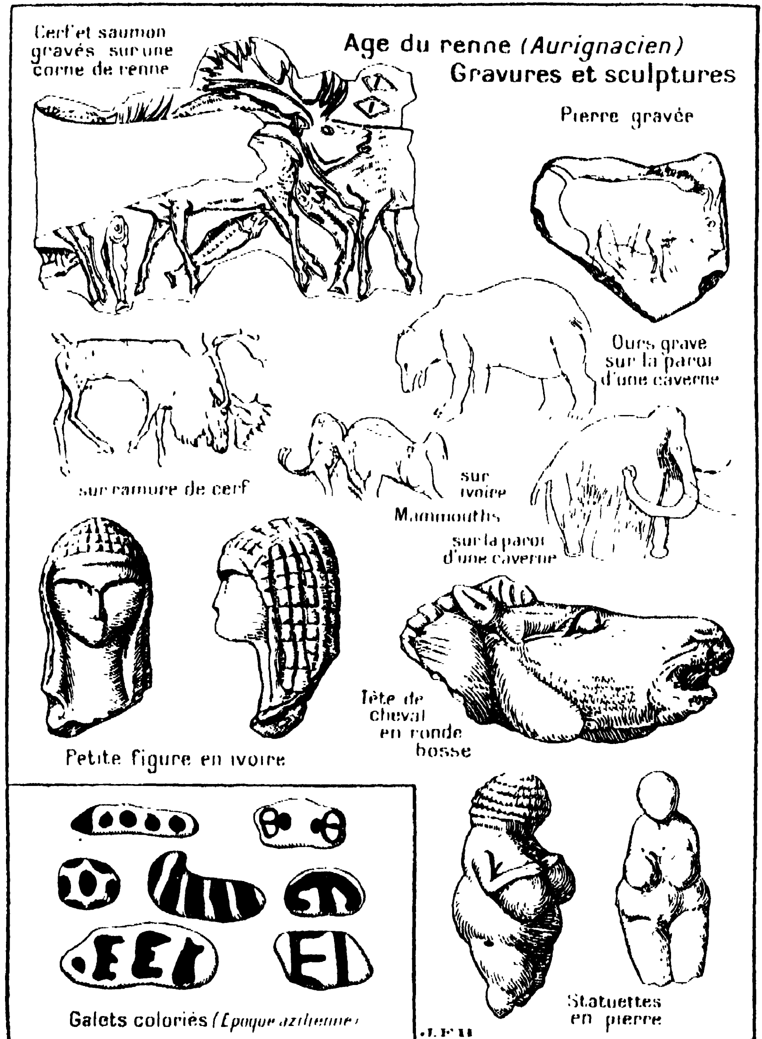


On ne sait encore si les hommes primitifs apprivoisèrent et domestiquèrent le cheval. Peut-être y parvinrent-ils très lentement, avec les siècles. Quoi qu'il en soit, nous trouvons des dessins de chevaux de la fin de l'âge paléolithique présentant autour de la tête des marques qui font songer à une bride, et il existe une tête de cheval sculptée autour de laquelle on remarque ce qui semble bien être une corde, faite d'une peau tordue ou d'un tendon. Mais, même si ces premiers hommes apprivoisèrent le cheval, il reste fort douteux qu'ils s'en soient servi comme de monture ou qu'ils l'aient soumis à un usage quelconque. Le seul cheval qu'ils connussent était un poney sauvage et barbu, incapable de porter un homme sur une longue distance. Il est improbable que nos lointains ancêtres aient déjà pris l'habitude — habitude contre nature — d'employer comme aliment le lait des animaux. Si finalement ils domestiquèrent le cheval, on peut dire que ce fut le seul animal qu'ils domestiquèrent jamais. Ils n'avaient pas de chiens, pas plus que de moutons ou d'autre bétail domestique.

Le fait que les premiers hommes furent capables de dessiner nous aide puissamment à dégager leur fonds commun d'humanité. Les deux races, semble-t-il, dessinaient avec une étonnante perfection. C'étaient à tous égards des sauvages, mais des sauvages artistes. Ils dessinaient mieux que ne devaient le

faire leurs successeurs jusqu'aux commencements de l'histoire. Ils dessinaient et peignaient sur les falaises et les murs des cavernes qu'ils avaient arrachées aux hommes de Neanderthal. Et les dessins qui subsistent sont d'un puissant secours aux ethnologistes qui peinent sur leurs ossements. Ils dessinaient sur des os et sur des cornes, et sculptaient même de petites statuettes.

Ces gens de la fin de l'époque paléolithique, non seulement nous ont laissé, par leurs remarquables dessins, une précieuse documentation, mais, grâce au contenu de leurs tombes, nous savons aujourd'hui toutes sortes de choses intéressantes sur leur vie. Ils enterraient leurs morts souvent avec des ornements, des armes et des vivres, et sans aucun doute enduisaient de couleur les cadavres. De ceci on peut inférer qu'ils se peignaient aussi le corps leur vie durant. La peinture tenait une très grande place dans leur existence. C'étaient des peintres invétérés ; ils se servaient de couleurs noires, rouges, jaunes et blanches, et ces couleurs se retrouvent dans les cavernes de France et d'Espagne. De toutes les races modernes, aucune n'a montré plus de dispositions pour la peinture ; celle qui vient après est celle des Indiens d'Amérique.

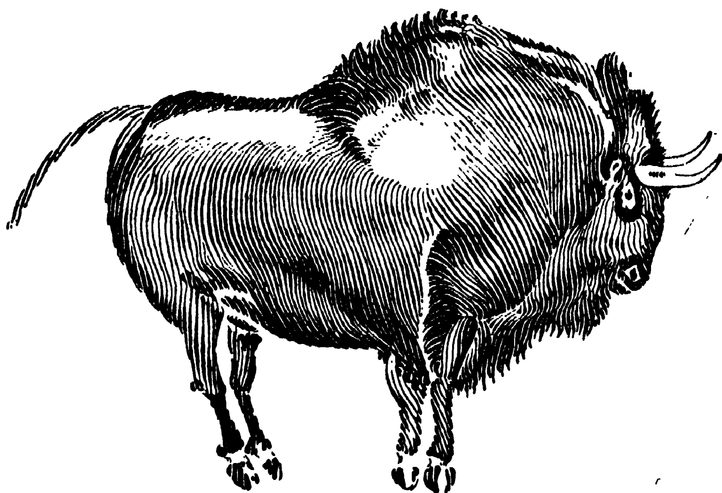


Ces dessins et ces peintures des hommes de la fin de l'époque paléolithique restèrent en honneur pendant de longs siècles, mais avec des hauts et des bas. Nous donnons ci-dessous quelques premières ébauches, qui nous montrent quel intérêt prêtaient les premiers hommes au bison, au cheval, à l'ours des cavernes et au renne. Au début, le dessin est souvent aussi primitif que celui d'un gamin adroit ; les quadrupèdes sont généralement représentés avec une seule patte de derrière et une seule patte de devant, à la manière des enfants. Mettre en position les pattes de chaque côté de l'animal, c'était trop demander à la technique de l'artiste. Il se peut que les premiers dessins aient eu la même origine que ceux de nos enfants, que leurs auteurs aient éraflé par hasard une surface quelconque. Le sauvage ayant rayé avec un silex une surface rocheuse dénuée d'aspérités, se souvenait par la suite d'une ligne ou d'un geste. Les premiers dessins témoignent d'une incapacité complète à grouper les animaux. A mesure que les siècles s'écoulent, on voit paraître des artistes plus complets. La représentation des animaux devint finalement d'un réalisme stupéfiant. Mais, même dans tout leur talent, ces artistes continuèrent à dessiner de profil comme le font les enfants ; la perspective et les raccourcis, qui sont nécessaires pour représenter une vision de dos ou de face, était hors de leur portée. Ils faisaient rarement le portrait de leurs semblables. La grande ma-

jorité de leurs dessins représentent des animaux. Le mammouth et le cheval étaient leurs modèles les plus courants. Certains de ces hommes, principalement ceux de Grimaldi et ceux de Cro-Magnon, confectionnent aussi de petites statuettes d'ivoire et de stéatite, parmi lesquelles celles de femmes très grasses. Ces dernières font songer plutôt au type de Grimaldi qu'à celui de Cro-Magnon. Elles rappellent les femmes Boschimans. La sculpture humaine de l'époque primitive tendait vers la caricature, et en général la forme humaine est représentée avec beaucoup moins de vigueur et de véracité que les animaux.

Par la suite, il y eut plus de grâce et moins de grossièreté dans la représentation du corps humain. On a trouvé une petite tête d'ivoire qui est celle d'une jeune fille à la coiffure compliquée. Ces peuples se mirent aussi par la suite à graver l'os et l'ivoire. Certaines figures parmi les plus intéressantes sont gravées autour d'un os, principalement autour de baguettes faites d'os de renne, si bien qu'il est impossible de voir tout le sujet à la fois. Certaines images ont été aussi modelées avec de l'argile, bien que les hommes de l'époque paléolithique ne se soient pas servis de poterie.

Beaucoup de ces peintures se trouvent dans les profondeurs de cavernes obscures. Elle sont d'un accès souvent difficile. Les artistes devaient se servir de lampes pour faire leur travail ; on a découvert des lampes creuses en stéatite dans lesquelles on devait brûler de la graisse. Ces peintures étaient-elles montrées au peuple au cours de quelque cérémonie ou à quelque autre occasion ? C'est ce que nous ignorons complètement.



Fresque en couleurs de l'époque paléolithique. (Caverne d'Altamira, près Santander, Espagne.)

2

Il semble que, finalement, les événements se soient montrés contraires à ces peuples qui pendant si longtemps avaient prospéré en Europe. Ils disparurent. De nouvelles espèces humaines surgirent et prirent leur place. Ces dernières semblent avoir introduit l'usage de l'arc et des flèches ; elles eurent des animaux domestiques et cultivèrent le sol. De nouvelles méthodes de vie — méthodes néolithiques — se répandirent sur toute la surface de l'Europe ; le renne et le chasseur de renne, après un règne qui compte plus de siècles que la période qui sépare notre civilisation actuelle des premiers temps de l'histoire, disparaissent du continent européen.

Il y a douze mille ans, moins peut-être, que le développement des forêts et une profonde transformation de la faune enlevèrent à la chasse une partie de l'importance qu'elle avait en Europe. Le renne disparut. Un changement de conditions entraîne souvent l'apparition de maladies nouvelles. Il se peut qu'il y ait eu de grandes épidémies préhistoriques. Pendant de nombreux siècles aucun homme ne se rencontra peut-être dans l'Europe Centrale (Wright). Durant un temps, il y eut dans l'Europe du sud des communautés nomades d'hommes très peu connus que l'on a dénommés les Aziliens[1]. Générations éphémères ou race distincte, nous l'ignorons. Certains savants sont portés à admettre que les Aziliens ont constitué la première vague d'une race qui, nous le verrons plus tard, a joué un grand rôle dans le peuplement de l'Europe : la race à peau sombre, méditerranéenne ou ibérienne. Ces Aziliens ont laissé derrière

[1] De la caverne du Mas d'Azil, dans l'Ariège.

eux une multitude de cailloux portant, grossièrement barbouillés, des dessins dont la signification nous échappe. L'usage ou le sens de ces cailloux aziliens demeure un profond mystère. Constituaient-ils des signes graphiques, étaient-ce les pions de quelque jeu ? Les Aziliens s'amusaient-ils avec ces cailloux, ou s'en servaient-ils pour raconter une histoire, comme le font aujourd'hui les enfants dotés d'imagination avec des bouts de bois et de pierre ? Nous sommes incapables de répondre présentement à ces questions.

3

De même nous n'avons aucune preuve absolument convaincante de l'apparition de l'homme en Amérique avant la fin du pléistocène. L'adoucissement du climat qui rendit possible la retraite des chasseurs de rennes vers la Russie et la Sibérie, à mesure que les tribus néolithiques avançaient, leur permit aussi de s'aventurer sur les terres qui sont maintenant séparées par le détroit de Behring et d'atteindre ainsi le continent américain. De là ils descendirent graduellement vers le Sud. Quand ils atteignirent l'Amérique du sud, ils y trouvèrent le paresseux géant (le megatherium) le glyptodonte et beaucoup d'autres animaux à présent disparus. Le glyptodonte était un armadillo monstrueux du sud de l'Amérique, et près de Roth on a découvert un squelette humain voisinant avec une carapace semblable à celle de la grande tortue de mer.

Tous les restes humains trouvés en Amérique sont du type Amerindien. En Amérique, il ne semble pas qu'il y ait eu de races de sous-hommes antérieures à ces restes. L'homme était vraiment l'homme quand il occupa l'Amérique. Le vieux monde fut le berceau des sous-races de l'humanité.

Nous ne nous occuperons pas ici des divers autres peuples qui ont laissé quelques rares vestiges à la fin de l'âge paléolithique, pas plus que nous ne parlerons de l'envahissement des anciennes steppes par les forêts ou du déclin de la chasse, il y a de 10.000 à 12.000 ans. Nous passerons tout de suite à la description de la nouvelle communauté humaine que l'on voit maintenant se répandre sur l'hémisphère septentrional, et dont l'apparition marque le début de ce que l'on appelle l'*Age néolithique*. La carte du monde présentait alors des contours très voisins de ses contours actuels, le paysage, la flore, la faune étaient en train de prendre les caractères qu'ils ont à l'heure actuelle. Les animaux qui régnaient en maîtres dans les forêts d'Europe étaient le cerf royal, le grand bœuf et le bison. Le mammouth et le bœuf musqué avaient disparu. Le grand bœuf ou auroch a survécu dans les forêts de Germanie jusqu'à l'époque de l'Empire Romain. Il ne fut jamais domestiqué. Il avait près de 3 mètres 50 de haut, au niveau de l'épaule, soit la hauteur d'un éléphant. Il y avait encore des lions dans la péninsule balkanique, où ils demeurèrent jusqu'en 1.000 ou 1.200 avant J.C. Les lions du Wurtemberg et de l'Allemagne du Sud avaient à cette époque deux fois la taille du lion moderne. Le sud de la Russie et l'Asie Centrale étaient couvertes d'épaisses forêts, et il y avait des éléphants en Mésopotamie et en Syrie ; en Algérie la faune avait un caractère tropical.

Jusqu'alors l'homme ne s'était jamais aventuré en Europe plus au nord que la Mer Baltique ou que les *midlands* anglais, mais à présent l'Irlande, la péninsule scandinave et peut-être la Grande Russie vont lui offrir une zone d'occupation propice. Il n'y a pas de vestiges paléolithiques en Suède ou en Norvège, pas plus qu'en Irlande ou en Ecosse. L'homme, quand il pénétra dans ces pays, en était déjà au stade néolithique de son développement social.

CHAPITRE X

L'HOMME NÉOLITHIQUE EN EUROPE

1. *L'homme commence à cultiver le sol.* — 2. *Où débuta la culture néolithique ?* — 3. *La vie quotidienne à l'époque néolithique.*

1

Les débuts de la période néolithique datent en Europe de dix à douze mille ans. Mais il est probable que les hommes avaient atteint ailleurs le stade néolithique quelques milliers d'années plus tôt. Les hommes néolithiques firent lentement leur apparition en Europe, venant du sud ou du sud-ouest, au moment où les steppes cèdent devant les forêts et où les conditions de vie deviennent celles de l'Europe moderne.

La phase néolithique est caractérisée : 1° Par la présence d'instruments de pierre polie, en particulier de la *hache* de pierre, qui était perforée de façon à pouvoir être plus ou moins solidement fixée à un manche de bois, et dont l'on se servait probablement davantage comme outil que comme arme. On trouve aussi des têtes de flèche en abondance. Le fait que certains instruments sont de pierre polie n'implique pas l'absence d'autres instruments de pierre brute. Mais les outils non polis de la période néolithique diffèrent sensiblement de ceux de la période paléolithique. 2° Par l'apparition d'une sorte d'agriculture, et l'utilisation de plantes et de graines. Il y a cependant des preuves abondantes que la chasse avait encore une grande importance à l'époque néolithique. L'homme néolithique ne s'adonna pas tout de suite à l'agriculture. Il arrachait au passage des touffes d'herbes comestibles. Ce n'est que plus tard qu'il se fixa sur le sol. 3° Par l'emploi de poterie, permettant la cuisson des aliments. On ne mange plus de cheval. 4° Par la domestication des animaux : le chien apparaît de tres bonne heure. L'homme néolithique domestique le bétail : moutons, chèvres et porcs. C'est un chasseur, devenu berger des troupeaux qu'il avait autrefois pourchassés. 5° Par la torsion et le tissage des fibres végétales.

Ces peuples néolithiques « émigrèrent » probablement en Europe, de la même façon que leurs prédécesseurs : les chasseurs de rennes ; c'est-à-dire qu'avec chaque génération, avec chaque siècle, ils avancent à la suite de leur nourriture accoutumée. Ce ne sont pas des « nomades ». Le nomadisme, comme la civilisation, appartient encore à l'avenir. Nous ne pouvons dire si les peuples néolithiques furent tout à fait de nouveaux venus, et si leurs méthodes furent créées ou simplement perfectionnées par les descendants des pêcheurs et des chasseurs de la fin de l'époque paléolithique.

Quelles que soient nos conclusions en cette matière, il est une chose que nous pouvons avancer avec certitude : il n'y a pas eu de grande interruption, pas de substitution d'une espèce d'hommes à une autre, entre l'apparition de la vie néolithique et notre propre temps. Il y a eu des invasions, de grands courants d'émigration et de nombreux croisements, mais dans l'ensemble, les races continuent à s'adapter dans les espaces où elles se sont fixées au début de la période néolithique. Les hommes néolithiques de l'Europe étaient des blancs, et ils sont les ancêtres des Européens modernes. Il se peut que leur teint ait été plus foncé que celui de beaucoup de leurs descendants. Mais le développement de la civilisation a été continu depuis leur époque jusqu'au moment (dix-huitième siècle) où s'ouvre l'âge du charbon, de la vapeur et de la machine mue par des agents physiques.

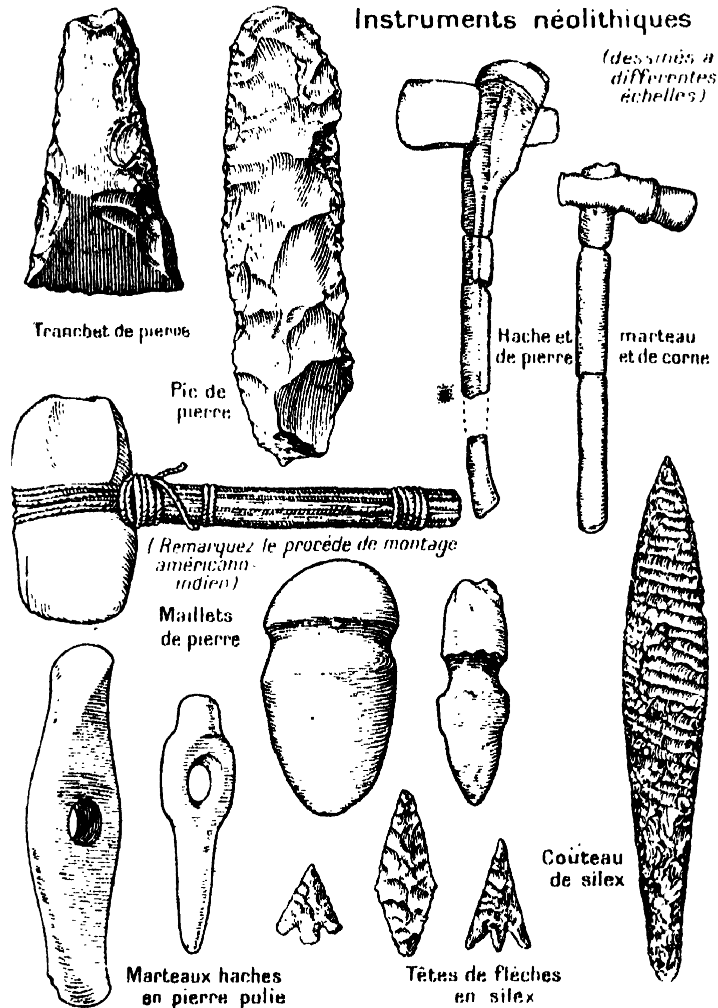
L'or, le premier des métaux connus, prend enfin sa place au milieu des ornements d'os, en même temps que le jais et l'ambre. Les vestiges néolithiques d'Irlande sont particulièrement riches en or. Puis, il y a peut-être de cela six ou sept mille ans, les peuples néolithiques d'Europe commencèrent à se servir du cuivre dans certains centres, en fabri

quant avec ce métal des instruments d'un modèle à peu près analogue à ceux de pierre. Ils versaient le cuivre dans des moules pris sur leurs instruments de pierre. Il est possible qu'ils aient d'abord découvert le cuivre à l'état pur et l'aient façonné à coups de marteau [1]. Plus tard — nous ne nous risquerons pas à donner des chiffres — les hommes trouvèrent le moyen d'extraire le cuivre du minerai. Peut-être découvrirent-ils le secret de la fusion des métaux un jour où des morceaux de minerai de cuivre s'étaient trouvés par hasard mélangés aux pierres communes avec lesquelles ils construisaient les foyers servant à cuire leurs aliments. En Chine, en Hongrie, en Cornouaille et ailleurs, le minerai de cuivre et le minerai d'étain se rencontrent associés dans les mêmes filons ; c'est là une association très courante, et c'est ainsi, plutôt par manque de soin que par habileté, que les premiers fondeurs produisirent le bronze, qui est un alliage de cuivre et d'étain. Le bronze n'est pas seulement plus dur que le cuivre, mais il est aussi plus fusible et plus aisément réductible. Les soi-disant instruments de cuivre pur contiennent généralement une petite proportion d'étain ; en revanche on ne connaît pas d'ustensiles d'étain, pas plus qu'il n'y a de preuve que les premiers hommes aient connu l'étain à l'état de métal isolé. On a trouvé en Espagne un outillage préhistorique servant à fondre le minerai de cuivre, et, dans diverses localités, le matériel employé pour la fonte du bronze. Aux Indes, où le minerai de cuivre et le minerai de zinc se trouvent confondus, le laiton (qui est un alliage de ces deux métaux) fut découvert de façon identique.

[1] On en trouve encore en Italie, en Hongrie, en Cornouaille, et dans beaucoup d'autres lieux.

Les changements qu'apporta dans la vie des individus l'introduction du bronze furent si minimes que pendant longtemps les haches de bronze que l'on confectionnait furent fondues dans des moules pris sur les instruments de pierre qu'elles étaient destinées à remplacer.

Finalement, il y a peut-être trois mille ans de cela en Europe, et davantage encore en Asie Mineure, l'homme commença à fondre le fer. L'art de fondre étant connu des hommes, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils aient découvert ce dernier métal. Ils fondaient le fer en soufflant sur un feu de charbon de bois et ils le travaillaient en le martelant à chaud. Au début, ils n'en produisirent que des morceaux relativement petits ; l'apparition du fer entraîna une révolution graduelle dans la fabrication des armes et des outils ; mais cela ne devait pas suffire à modifier le caractère général



de la vie. L'existence quotidienne de l'homme néolithique d'il y a dix mille ans était la même que celle du paysan du début du dix-huitième siècle dans les coins un peu écartés d'Europe.

On parle couramment de l'Age de Pierre, de l'Age de Bronze, et de l'Age de Fer en Europe, mais on commettrait une erreur en s'imaginant que chacun de ces âges ait eu une importance égale dans l'histoire. Il est beaucoup plus juste de dire qu'il y a eu :

1° Une époque *paléolithique primitive*, d'une longue durée ; 2° une période *paléolithique avancée*, qui n'a pas duré le dixième de la précédente; et 3° une période de *culture du sol*, correspondant à l'apparition de l'homme blanc en Europe, qui a commencé il y a dix, ou tout au plus douze mille ans, en même temps que l'âge néolithique, et dans laquelle nous nous trouvons encore.

2

Nous ignorons encore dans quelle région les ancêtres des peuples brunâtres de l'âge néolithique parvinrent à s'élever au-dessus du niveau de civilisation qu'avaient atteint les hommes de l'époque paléolithique. Ce fut probablement dans la partie sud de l'Asie occidentale, ou dans quelque zone à présent submergée du bassin de la Méditerranée ou de l'Océan Indien. Ce fut là que, tandis que les hommes de Neanderthal menaient leur rude vie dans une Europe désolée et envahie par les glaces, les ancêtres paléolithiques de l'homme blanc cultivèrent leurs arts grossiers. Mais ils n'atteignirent jamais à la perfection artistique de leurs cousins du nord, les races d'Europe de l'âge paléolithique avancé. Et, pendant des centaines de siècles, alors que les chasseurs de rennes vivaient dans des conditions relativement stagnantes sur les steppes de France, d'Allemagne et d'Espagne, ces peuples du sud, plus favorisés et plus portés vers le progrès, s'habituaient à la vie agricole, apprenaient à tirer parti de leurs outils, apprivoisaient le chien, domestiquaient le bétail, et, à mesure que le climat du nord s'adoucissait et que celui des régions équatoriales devenait plus tropical, remontaient vers le pôle. Tous ces premiers chapitres de notre histoire n'ont pas encore été exhumés. On les découvrira probablement en Asie Mineure, en Perse, en Arabie, dans l'Inde, ou dans le nord de l'Afrique, à moins qu'ils ne reposent sous les eaux de la Méditerranée. Il y a douze mille ans environ — il ne saurait être encore question d'une chronologie précise — les peuples néolithiques étaient disséminés sur toute l'Europe, le nord de l'Afrique et l'Asie. Leur degré de culture était égal à celui des habitants des îles de la Polynésie au dernier siècle, et pourtant ils étaient les peuples les plus avancés du monde.

3

Il ne sera pas sans intérêt de donner ici une brève description de la vie des peuples néolithiques européens avant l'apparition des métaux. Nos renseignements nous viennent de différentes sources. Les gens de cette époque éparpillaient autour de leurs demeures les restes de leurs aliments, et dans certains lieux (notamment sur la côte danoise) ils en faisaient d'énormes tas (*kjækkenmødding*). Ils enterraient certains personnages de marque avec beaucoup de soin et de respect, et faisaient de grands tas de terre au-dessus de leurs sépultures ; ces tas ne sont autres que les tumulus et les dolmens, qui caractérisent maint paysage d'Europe, de l'Inde ou d'Amérique. En relation avec ces monticules, ou indépendamment d'eux, ils érigèrent de grandes pierres (mégalithes), soit isolément, soit en groupes, dont Stonehenge, dans le Wiltshire, et Carnac, en Bretagne, nous offrent les meilleurs specimens. En certains endroits, on peut retrouver les traces de leurs villages.

L'une de nos plus précieuses sources de renseignements sur la vie néolithique est en Suisse, et nous fut révélée pour la première fois pendant l'été très sec de 1854, alors que l'eau de l'un des lacs, baissant à un niveau encore inconnu, découvrit les fondations de demeures préhistoriques sur pilotis, datant de l'époque néolithique et des débuts de l'âge de bronze ; ces maisons étaient construites au-dessus de l'eau, à la manière de celles qui existent aujourd'hui à Célèbes et en d'autres lieux. Non seulement le bois de ces anciennes plate-formes était dans un état suffisant de conservation, mais un grand nombre d'ustensiles et d'ornements de bois, d'os, de pierre et de poterie, ainsi que des débris d'aliments purent être retrouvés dans la tourbe accumulée au-dessous. On mit à jour jusqu'à des lambeaux de filets et de vêtements. Des demeures lacustres du même genre existaient en Ecosse, en Irlande et ailleurs. Ces villages lacustres

avaient une valeur défensive considérable, et il y avait, au point de vue de l'hygiène, un avantage réel à vivre au-dessus d'une eau courante.

Il est probable que les bâtiments sur pilotis dont on a retrouvé les traces en Suisse n'ont pas abrité les plus vastes communautés de cette époque. C'étaient là les demeures de petits groupes patriarcaux. Ailleurs, sur les plaines fertiles et dans des régions plus découvertes, les groupements de maisons étaient plus importants que dans ces vallées montagneuses. On a retrouvé les traces d'une association de familles considérable en Angleterre, dans le Wiltshire ; les restes du cercle de pierre d'Avebury, près du mont Silbury, furent jadis considérés « comme la plus belle ruine mégalithique d'Europe »[1]. Elle consistait en deux cercles de pierres entourés d'un cercle plus large et d'un fossé ; le tout couvrait un ensemble de onze hectares. Deux avenues de pierres, chacune longue de deux kilomètres et demi, s'en détachaient, se dirigeant vers l'ouest et vers le sud, de chaque côté de Silbury Hill. Cette dernière colline est le plus élevé des monticules artificiels préhistoriques d'Angleterre. Les dimensions de cette éminence, centre d'une foi et d'une vie sociale à présent complètement oubliées, montrent qu'un très grand nombre d'hommes dont les intérêts convergeaient, bien qu'ils fussent disséminés dans l'ouest, le sud et le centre de l'Angleterre, étaient alors capables d'un effort concerté. Ces hommes s'assemblaient sans doute à une époque particulière de l'année, en une sorte de foire. La communauté tout entière aidait à construire ces sortes de monts et à hisser les pierres. Les habitants des maisons suisses construites sur pilotis semblent, au contraire, avoir vécu dans des villages pratiquement autonomes.

Ces hommes des villages lacustres étaient sensiblement plus avancés, par leurs méthodes et par leur savoir, que les premiers hommes néolithiques qui, sur les côtes de Danemark et d'Ecosse, édifièrent les monticules de coquillages connus sous le nom de « restes de cuisine ». Il se peut que ces constructeurs de monticules aient fait leur apparition dix mille ans avant J.-C. ou même plus tôt ; par contre, les demeures lacustres furent probablement occupées d'une manière continue de l'an 5.000 ou de l'an 4.000 avant J.C. jusqu'aux débuts des temps historiques. Les peuples constructeurs de monticules furent parmi les plus barbares des temps néolithiques : leurs haches de pierre étaient grossières et ils ne possédaient pas d'animaux domestiques, à l'exceptiondu chien. Les habitants des lacs, au contraire, avaient, en plus du chien, qui chez eux atteignait une taille moyenne, le boeuf, la chèvre et le mouton. Plus tard, comme on approchait de l'âge de bronze, ils connurent aussi le porc. On trouve surtout parmi leurs débris des restes de gros bétail et de chèvres : il est probable que ces bêtes étaient abritées l'hiver dans les bâtiments sur pilotis, et que l'on faisait pour elles des provisions de fourrage. Les


Poteries lacustres.

animaux vivaient dans les mêmes maisons que les hommes, comme c'est à présent le cas dans les chalets de montagne. On trayait probablement les vaches et les chèvres, et le lait devait jouer un rôle important dans l'économie domestique des gens de cette époque. Mais de cela nous ne sommes nullement certains. Le lait n'est pas un aliment naturel pour les adultes ; ceux-ci durent d'abord le considérer comme un produit bizarre et ce ne fut sans doute qu'à la suite d'un long entraînement que vaches et chèvres furent à même de fournir à l'homme du lait d'une façon continue. Certains savants croient que l'usage du lait, du beurre, du fromage et autres produits de laiterie se généralisa plus tard, quand l'homme devint nomade. Nous sommes cependant enclins à attribuer aux hommes néolithiques le mérite de la découverte du lait. S'ils consommaient celui-ci (et alors nul doute qu'ils ne l'employassent aussi sous forme de caillé, mais pas sous

[1] Lord Avebury.

celle de beurre ou de fromage), ils devaient le conserver dans des pots de terre, car ils connaissaient les objets de poterie ; ceux-ci étaient grossiers il est vrai et confectionnés non avec la roue du potier mais avec la main. Les hommes néolithiques complétaient leur nourriture avec les produits de la chasse. Ils tuaient et mangeaient le daim rouge et le chevreuil, le bison et le sanglier. Et ils mangeaient aussi le renard, nourriture un peu forte, dont on ne se serait pas contenté à une époque d'abondance. Chose curieuse, ils ne semblent pas avoir consommé le lièvre, bien qu'il y eût abondance de ces animaux. Comme les sauvages d'aujourd'hui, ils craignaient sans doute que la chair d'une bête aussi timide les rendît, par contagion, peureux.

Sur leurs méthodes agricoles, nous ne savons que peu de chose. On n'a trouvé ni charrues, ni sarcloirs. Ceci doit tenir à ce que ces instruments étaient de bois et se sont corrompus. Les hommes néolithiques cultivaient et consommaient le blé, l'orge, le millet, mais ils ignoraient l'avoine et le seigle. Ils grillaient les grains, les broyaient entre des pierres et les conservaient dans des pots, pour être mangés au fur et à mesure de leurs besoins. Leur pain était excessivement dur et compact, car on en a retrouvé dans les dépôts, des plaques rondes et plates. Ils ignoraient la levure, et en conséquence les boissons fermentées. Leur orge était de l'espèce de celle qui fut plus tard cultivée par les Grecs, les Romains et les Egyptiens ; ils possédaient aussi une variété de blé égyptien, ce qui montre que leurs ancêtres s'étaient initiés à la culture dans le sud-est. Le centre de diffusion du blé se trouvait quelque part dans la région de la Méditerranée orientale. Une variété sauvage se retrouve encore dans le voisinage du mont Hermon. Quand les habitants des lacs ensemençaient en Suisse leurs petits champs de blé, ils suivaient déjà une pratique immémoriale de l'humanité. Ces habitants des lacs mangeaient aussi des pois et des pommes sauvages — les seules qui existassent alors. — La culture par la sélection n'avait pas encore produit le fruit que nous connaissons aujourd'hui.

Ils s'habillaient surtout avec des peaux, mais ils confectionnaient également avec le lin un tissu grossier. On a découvert des fragments de ce tissu. Leurs filets étaient aussi faits de lin ; ils ne connaissaient pas encore le chanvre, ni la corde de chanvre. Avec l'apparition du bronze, les épingles et toutes sortes d'ornements prennent une place importante dans leur habillement. Leurs cheveux étaient disposés en masses épaisses que soutenaient des épingles d'os, et plus tard de métal. A en juger par l'absence de sculptures, de gravures et de peintures réalistes, ils ne décoraient pas leurs vêtements, ou, s'ils les décoraient, c'était avec des carrés d'étoffe, des pois, des dessins entrelacés, ou autres ornements conventionnels. Avant la découverte du bronze, il ne se trouve pas trace de tables ni de tabourets ; les hommes néolithiques se tenaient probablement accroupis sur leur sol de glaise battue. Il n'y avait pas de chats dans ces habitations lacustres ; les souris et les rats ne s'étaient pas encore adaptés aux demeures humaines ; l'homme n'entendait pas autour de lui le gloussement de la poule, et l'œuf de celle-ci ne faisait pas partie de son alimentation[1].

L'outil et l'instrument principal de l'homme néolithique était sa hache ; puis venaient son arc et ses flèches. Les têtes de flèches étaient faites de silex admirablement façonné, et elles étaient solidemen attachées à leur baguette de bois. Le sol à ensemencer était préparé avec une perche, à laquelle était peut-être fixée une corne de cerf. Le poisson était capturé avec l'hameçon ou le harpon. Ces instruments étaient rangés à l'intérieur de la maison, aux murs desquels pendaient les filets à prendre les oiseaux. Sur le sol, fait d'argile ou de bouse de vache durcie (comme dans les huttes de l'Inde d'aujourd'hui) étaient alignés les pots, les jarres, les paniers, contenant le grain, le lait et autres denrées. Certains récipients étaient accrochés aux murs par des boucles de cordes. A l'une des extrêmités de la pièce étaient parqués les animaux, qui contribuaient à adoucir, en hiver, la température, par la chaleur qu'ils dégageaient. Les enfants menaient paître les vaches et les chèvres et les ramenaient le soir avant que loups et ours fussent sortis des bois.

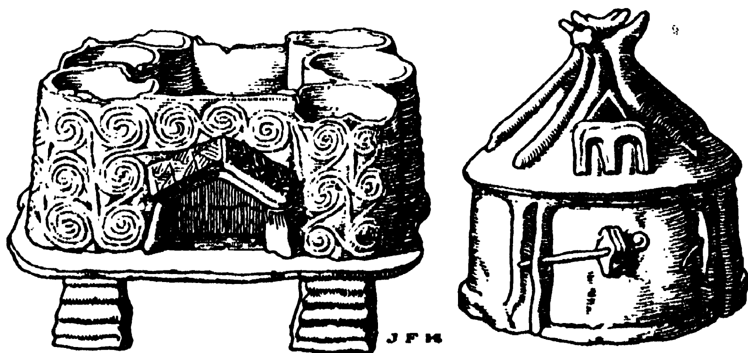
L'homme néolithique ayant conçu l'arc, on peut admettre qu'il inventa aussi les instruments à cordes ; la résonance rythmique de la corde de l'arc devait en effet lui suggérer l'idée de tels instruments. Il disposait aussi de tambours de terre cuite, au travers desquels des peaux étaient tendues ;

[1] Aucune mention de la poule dans l'Ancien Testament ou dans Homère. La poule fut, semble-t-il, domestiquée tout d'abord en Birmanie. Elle passa en Chine vers l'an 1.100 av. J. C. ; en Grèce, au temps de Socrate.

peut-être aussi utilisait-il comme caisse une branche d'arbre creuse. Nous ignorons quand les hommes commençèrent à chanter, mais ils faisaient évidemment de la musique, et puisqu'ils étaient capables de prononcer des mots, des chansons durent être composées. Au début, l'homme laissa peut-être tout simplement aller sa voix, comme le font les paysans italiens qui chantent derrière leur charrue des airs sans paroles. En hiver, après la tombée du jour, il restait assis dans sa maison, parlait, chantait, et façonnait ses instruments, en se laissant guider par le toucher plutôt que par la vue. Il n'était que pauvrement éclairé, sans doute rien que par la lueur du foyer, mais il y avait toujours du feu dans le village, en été comme en hiver. Le feu donnait trop de mal à allumer pour que les hommes le laissassent s'éteindre. Parfois un grand désastre survenait dans ces villages lacustres, le feu se communiquait aux alentours, et les agglomérations devenaient la proie des flammes. Les dépôts suisses contiennent la preuve évidente de telles catastrophes.

Un tel mode de vie est séparé du stade paléolithique par un vaste espace de plusieurs milliers d'années, fertiles en inventions. Nous n'avons qu'une faible idée des progrès lentement accomplis. D'abord simple chasseur, se déplaçant sans cesse sur le flanc des troupeaux de moutons et de bétail sauvage, ayant le chien pour concurrent, l'homme, par degrés insensibles, en vient à se considérer comme le propriétaire des animaux et, de son rival de race canine, fait son associé. Il apprend à faire faire demi-tour au bétail quand celui-ci s'aventure trop loin ; son cerveau s'ingénie à le diriger vers des pâturages nouveaux. Il le parque dans des vallées et des enclos où il est sûr de pouvoir le retrouver. Quand ces bêtes manquent de nourriture, il leur en fournit, et ainsi les apprivoise lentement. L'emmagasinement du fourrage fut pour lui le début de l'agriculture. Il récolta, sans aucun doute, avant d'avoir appris à semer. L'ancêtre paléolithique complétait la ration précaire que lui fournissait la chasse par l'addition de racines, de fruits et de graines sauvages. L'homme néolithique emmagasina les graminées pour son bétail, puis en vint un jour à battre le grain pour son propre usage.

Les rudiments de la vie civilisée se développèrent en des temps extrêmement éloignés de nous, dans des zones qui ont été encore à peine explorées par les archéologues, probablement en Asie ou en Afrique, dans une région qui est maintenant le fond de la Méditerranée, ou dans celle de l'Océan Indien ; cependant qu'en Europe le chasseur de renne perfectionnait ses méthodes. L'homme néolithique qui, il y a douze mille ou dix mille ans, se répand sur l'Europe et l'Asie Occidentale, a déjà depuis longtemps dépassé ce stade ; quelques milliers d'années seulement le séparent de l'aube de la tradition écrite et du moment où l'histoire de l'humanité commence à se fixer. Sans qu'il y eût aucune réaction violente dans



Urnes en forme de huttes. La première représente, sans doute, une demeure sur pilotis.

l'évolution du genre humain, le bronze fit enfin son apparition, donnant, à la guerre, un grand avantage aux tribus qui furent les premières à l'utiliser. La période de l'histoire écrite s'est déjà ouverte quand le fer se répand en Europe et remplace le bronze.

Déjà s'organise, en ces jours, une sorte de commerce primitif. Le bronze et les armes de bronze, les pierres rares et dures, telles que le jade, l'or, ce dernier à cause de ses qualités plastiques et de son emploi possible comme ornement, les peaux, le filet de lin et le drap, s'échangent, ou passent de main en main après avoir été volés. Le sel est aussi probablement un objet de négoce. Avec un régime carné, les hommes peuvent vivre sans sel, mais les peuples qui se nourrissent de grains en ont besoin, au même titre que les animaux her-

bivores. Hopf fait remarquer que les tribus du désert soudanais se sont fait une guerre acharnée il y a quelques années pour la possession des dépôts de sel entre Fezzan et Murzuk. Au début, le troc, le tribut extorqué des faibles terrorisés, le tribut simple et le vol accompagné de violence ne sont séparés que par d'insensibles degrés. Les hommes se procurent par n'importe quels moyens ce dont ils ont besoin.

Jusqu'ici nous avons considéré une histoire sans événements, une histoire de vastes périodes et de lents développements. Mais, avant de poursuivre notre récit, il nous faut signaler un fait d'une importance primordiale et d'un caractère tragique ; l'invasion de la grande vallée méditerranéenne par les eaux de l'Atlantique.

Le lecteur ne doit pas oublier que nous faisons tout notre possible pour lui offrir des faits indiscutables, des affirmations sûres. Nous avons dit que la fin de l'époque glaciaire et l'apparition du premier homme véritable remontent à quarante mille ou trente-cinq mille ans environ. Mais n'oublions pas cet « environ ». Le chiffre exact peut être de soixante, comme de vingt mille années. De même, le tracé de notre carte de géographie préhistorique est tout à fait approximatif. On peut dire seulement que les continents avaient à peu près ces contours, que telles mers et telles masses terrestres existaient. Ni Mr. Horrabin qui a dessiné cette carte, ni moi-même qui lui en ai suggéré l'idée, ne sommes des géologues assez expérimentés pour nous lancer dans des recherches originales en cette matière. Mais sur un point nous pouvons être un peu plus affirmatifs. Il est à peu près certain qu'à une époque extrêmement reculée la Méditerranée consistait en deux bassins marins entièrement entourés de terre, et sans communication l'un avec l'autre, en dehors de celle que pouvait créer le débordement d'une rivière torrentueuse. Le bassin oriental était le plus frais des deux ; il était alimenté par le Nil, la rivière « Adriatique », la rivière « de la Mer Rouge », et peut-être aussi par une rivière qui descendait des montagnes qui constituent maintenant l'Archipel Grec. Il est presque certain que des créatures humaines, et peut-être même des hommes néolithiques erraient dans cette vallée méditerranéenne aujourd'hui submergée.

Il y a de très bonnes raisons de s'arrêter à une telle idée. Aujourd'hui encore la Méditerranée est une mer d'évaporation. Les rivières qui s'y déversent ne compensent pas l'évaporation de la surface. Un courant d'eau constant passe de l'Atlantique dans la Méditerranée, un autre arrive du Bosphore et de la mer Noire. Car la mer Noire reçoit des rivières qui déversent plus d'eau qu'elle n'en a besoin, et tend à déborder. On conçoit donc que, lorsque la Méditerranée était coupée de l'Atlantique et de la mer Noire, le niveau de ses eaux devait baisser bien au-dessous de celui de l'Océan voisin. Tel est aujourd'hui le cas de la Mer Caspienne. Tel est encore davantage celui de la Mer Morte.

Mais si ce raisonnement est juste, il faut admettre que là où roulent aujourd'hui les flots bleus de la Méditerranée, ont existé autrefois de vastes étendues de terres, qui jouissaient d'un climat très agréable. La situation se présente probablement ainsi durant le dernier âge glaciaire, et nous ignorons l'époque où s'opéra le changement qui ramena les eaux de l'Océan dans le bassin de la Méditerranée. Il est certain qu'il y a eu des hommes de l'espèce de Grimaldi, et peut-être aussi des hommes néolithiques et aziliens dans les vallées et les forêts de ces régions aujourd'hui submergées. Il se peut aussi que les blancs à peau sombre de l'époque néolithique aient créé une civilisation assez avancée dans cette ancienne vallée de la Méditerranée.

Mr. W. B. Wright[1] nous offre, à ce sujet, quelques considérations très suggestives. D'après lui, il y aurait eu dans le bassin de la Méditerranée deux lacs ; dans la dépression orientale, existait un lac d'eau douce dont les flots se déversaient dans celui de la dépression occidentale. Il est intéressant d'imaginer ce qui put se produire lorsque, le niveau de l'Océan s'élevant de nouveau, par suite de la fonte des nappes de glace, ses eaux commencèrent à affluer dans la région de la Méditerranée. Le flux, d'abord léger, dut croître par la suite dans d'énormes proportions, le fond du canal d'écoulement s'affaissant par érosion, tandis que le niveau de l'Océan montait lentement. A supposer que les matériaux formant l'entrée du détroit fussent fragiles, une véritable débâcle dut s'ensuivre : hypothèse plus que vraisemblable, car il aurait fallu un temps infini à un torrent, même énorme, pour remplir un bassin tel que celui de la Méditerranée. Ce qui montre que notre supposition n'est pas téméraire,

[1] *The Quaternary Ice Age.*

c'est que lorsque nous examinons une carte sous-marine du Détroit de Gibraltar, nous apercevons qu'une énorme vallée, reliant les profondeurs de la Méditerranée à celles de l'Atlantique, passe juste sous le Détroit. Cette vallée ou cette gorge est probablement l'œuvre des eaux de l'Océan, à la fin de leur période d'écoulement. Le remplissage de la Méditerranée, qui, si nous nous exprimons au moyen de la chronologie grossière dont nous nous sommes servis dans ce livre, a dû s'effectuer entre l'an trente mille et l'an dix mille avant J.-C., a été l'un des grands événements de la préhistoire de notre race. Si c'est la dernière de ces deux dates qui est la vraie, il faut admettre que les débuts grossiers de notre civilisation, les premières habitations lacustres, les premières tentatives de culture du sol, durent se rencontrer autour du Lac Oriental, dans lequel venaient se déverser non seulement le Nil, mais les deux grandes rivières qui sont maintenant l'Adriatique et la Mer Rouge. Puis, brusquement, l'Océan bondit par-dessus les collines occidentales et se déversa sur ces peuples primitifs. Le lac, qui avait été d'abord leur demeure et leur ami, devint leur ennemi ; ses eaux montèrent sans interruption ; toutes ces colonies humaines furent submergées, le flot poursuivant les fuyards. Un grand nombre d'individus durent être surpris par ce torrent salé qui montait sans cesse, ignorant tous les obstacles, s'élevait plus haut que les arbres et que les montagnes, jusqu'au moment où le bassin de la Méditerranée tout entier se trouva comblé et où le flot vint battre contre les falaises montagneuses de l'Arabie et de l'Afrique.

CHAPITRE XI

L'AUBE DE LA PENSÉE

1. *La philosophie primitive.* — 2. *La place de l'Ancêtre dans la religion.* — 3. *La peur et l'espérance dans la religion.* — 4. *Les étoiles et les saisons.* — 5. *Récits et Mythes.* — 6. *La complexité des origines de la religion.*

1

Avant de relater comment, il y a six ou sept mille ans, les hommes commencèrent à se rassembler dans les premières villes et à former des agglomerations d'un ordre plus élevé que la simple tribu, entre les membres de laquelle n'existait qu'un lien très lâche, il nous faut parler un peu de ce qui se passait à l'intérieur de ces cerveaux dont nous avons retracé la croissance et le développement au cours de la période de cinq cent mille années qui commence avec l'âge du pithécanthropus.

Qu'est-ce que l'homme pensait de lui-même et du monde, au cours de ces jours lointains ?

Tout d'abord, il ne prit d'intérêt que dans les objets qui tombaient directement sous ses sens. Ses pensées étaient du genre de celle-ci : « Voici un ours ; que ferai-je ? » ou : « Voici un écureuil ; comment puis-je l'attraper ? » Jusqu'à ce que le langage eût atteint un certain degré de perfection, sa pensée ne put dépasser le cercle de ses expériences réelles, car le langage est l'instrument de la pensée au même titre que la comptabilité est l'instrument des affaires. Il enregistre la pensée, la fixe, et lui permet d'aller vers des idées de plus en plus complexes. C'est la main dont se sert l'esprit pour saisir et pour conserver. L'homme primitif, avant de savoir parler, voyait probablement avec beaucoup de netteté, se livrait à une mimique très habile, faisait des gestes, riait, dansait et vivait, sans guère se demander d'où il venait ou pourquoi il vivait. Il craignait, sans aucun doute, l'obscurité, les orages, les grands animaux, les objets étranges et tout ce qu'il voyait en rêve ; et, tout aussi sûrement, il cher-

chait, par certains actes, à se rendre propices les forces qu'il craignait, à faire tourner la chance en sa faveur et à satisfaire les puissances imaginaires qui habitaient le roc, l'animal ou la rivière. Il ne faisait pas de distinction bien nette entre les objets animés et inanimés ; si un bâton le blessait, il le frappait du pied ; si la rivière écumait ou débordait, il croyait qu'elle lui était hostile. Sa pensée était probablement à peu près au niveau de celle d'un petit garçon de notre temps, âgé de quatre ou cinq ans et d'esprit éveillé. Ses transitions étaient aussi insaisissables et aussi déraisonnables, les bornes de son raisonnement étaient identiques. Mais, comme il ne parlait pas ou ne disposait que d'un langage rudimentaire, il n'était pas enclin à traduire en jugements les fantaisies qui lui venaient, à les utiliser en vue d'actes concertés, ou à en faire le point de départ d'une tradition.

Même les dessins de l'homme à la fin de l'ère paléolithique ne nous font pas supposer qu'il prêtait attention au soleil, à la lune, aux étoiles ou aux arbres. Il ne se souciait que des animaux et des hommes. Il considérait probablement le jour et la nuit, le soleil et les étoiles, les arbres et les montagnes, comme faisant partie de l'ordre naturel des choses, tout comme le fait un enfant en ce qui concerne l'heure de ses repas ou l'escalier de la maison. Autant que nous pouvons en juger, il ne dessinait pas d'objets fantastiques ou de fantômes. Les dessins de l'homme de l'âge du renne représentent des objets familiers, incapables de faire naître la crainte et ne traduisent aucun sentiment religieux ou occulte. Dans toutes ces œuvres, on ne découvre rien qui puisse être considéré comme un symbole religieux. Sans doute il dut y avoir dans la vie de tels hommes une part de *fétichisme* : lorsqu'ils voulaient atteindre un certain but, il leur arrivait de faire des choses que nous considérerions aujourd'hui comme déraisonnables ; mais leur fétichisme n'était à tout prendre qu'une fausse méthode scientifique ; ils se laissaient conduire par d'incertaines conjectures ou par de fausses analogies ; il n'y avait dans tout ceci rien de l'esprit de la religion. Sans doute l'homme d'alors était excité par ses rêves, et, ceux-ci, se mêlant aux images que lui fournissait la réalité, produisaient chez lui une étrange incertitude. De ce qu'il enterrait ses morts, plaçant même près d'eux des aliments et des armes, on a conclu qu'il croyait à une vie future, mais on peut tout aussi bien admettre qu'il se livrait à ces pratiques parce qu'il ne croyait pas que le défunt fût vraiment mort (ce qui ne revenait pas à croire qu'il eût une âme immortelle) : cette conviction pouvait être d'ailleurs fortifiée par l'apparition des disparus dans ses rêves. Il faisait des morts des sortes de loups-garous et cherchait à se les concilier.

L'homme à l'âge du renne était trop intelligent et trop pareil à nous pour ne pas avoir été doté d'une sorte de langage, mais ce langage ne pouvait lui servir pour exprimer autre chose que des faits directement observés ou des besoins immédiats. Il vivait en des communautés plus vastes que celles où trouvait place l'homme de Néanderthal, mais sur l'importance exacte desquelles nous n'avons aucune donnée. Sauf quand le gibier abonde, les communautés chasseresses ne doivent pas former de groupes trop considérables, ou elles risquent de mourir de faim. Les Indiens du Labrador, dont le caribou est la seule nourriture, vivent probablement dans des conditions semblables à celles qui étaient imposées à l'homme de l'âge du renne. Ils s'éparpillent en petits groupes familiaux au moment où les caribous eux-mêmes se dispersent, en quête de nourriture ; mais lorsque ces caribous se réunissent, lorsque l'époque de la migration est venue, les Indiens se rassemblent aussi. C'est l'époque des affaires, des fêtes et des mariages.

A Solutré, en France, on a trouvé les traces d'un vaste campement et d'un lieu de réjouissance. En de telles circonstances, les hommes devaient échanger des nouvelles, mais on peut douter qu'ils échangeassent des idées. On ne voit pas quelle place pouvaient occuper dans leur vie la théologie, la philosophie, une superstition ou une spéculation quelconque. Des craintes, oui ; mais pas de craintes systématiques ; des fantaisies, des caprices de l'imagination, le tout personnel et fugace.

Dans toutes ces questions relatives aux origines de la pensée et de la religion, nous ne devons pas oublier que l'étude des peuples sauvages qui sont nos contemporains ne projette que peu de lumière sur la condition mentale des hommes avant que le langage ne se fût complètement développé. Aucune tradition ne s'exerça en effet

sur l'homme primitif avant que le langage se fût constitué. Tous les peuples sauvages d'aujourd'hui sont au contraire imprégnés de traditions — traditions léguées par des milliers de générations. Leurs méthodes, leurs armes peuvent ressembler à celles de leurs lointains ancêtres, mais là où il n'y avait que de légères impressions, on trouve dans leur esprit des empreintes profondes et complexes.

2

Bien avant que l'homme ne fût en possession du langage, son esprit renfermait un certain nombre de données fondamentales. Tout d'abord il y avait la crainte de l'Ancêtre de la tribu. Les enfants grandissaient dans cette crainte. Il était défendu de toucher aux objets qui lui appartenaient : sa lance, par exemple ; on n'avait pas le droit de s'asseoir à sa place ; de même, de nos jours, les petits garçons n'ont pas le droit de toucher à la pipe de leur père ou de s'asseoir sur sa chaise. Il était probablement le maître de toutes les femmes. L'idée de *quelque chose de défendu*, d'objets *tabou*, sur lesquels on ne devait porter ni la main ni les yeux, a donc pu s'introduire dans l'esprit humain de très bonne heure. J.-J. Atkinson, dans une analyse très ingénieuse des *tabous* qui s'imposent à tous les peuples sauvages du globe, tabou qui sépare le frère et la sœur, tabou qui fait fuir l'homme devant la seconde femme de son père, découvre qu'ils n'ont pas d'autre origine. Ce n'est qu'en respectant cette loi essentielle que le jeune homme peut espérer échapper à la colère du chef. Celui-ci devait jouer dans maint cauchemar un rôle de premier plan. Et l'on comprend fort bien que chacun cherchât à se le concilier, même après sa mort. On n'était jamais sûr qu'il fût mort. Il pouvait tout simplement dormir et *feindre* d'être mort. Bien après la disparition de l'Ancêtre, quand rien ne rappelait son souvenir en dehors d'un monticule ou d'un mégalithe, les femmes disaient à leurs enfants quel être terrible et merveilleux il avait été durant sa vie. Et, demeurant un objet de terreur pour sa petite tribu, celle-ci pouvait espérer qu'il épouvanterait de même les autres peuples hostiles. Durant son existence, il avait combattu pour sa tribu, tout en la menant un peu rudement. Pourquoi ne continuerait-il pas à la protéger une fois mort? On voit que cette idée de l'Ancêtre était une idée qui, tout naturellement, devait s'imposer à l'esprit des hommes primitifs, et dont la portée pouvait être considérable.

3

Une autre idée naquit aussi de bonne heure, consécutive à l'apparition mystérieuse de certaines maladies infectieuses ; ce fut l'idée d'impureté, et aussi celle d'une malédiction pesant sur certains individus. De là vint qu'on évita certains lieux et certaines personnes, ou celles qui étaient dans un certain état de santé.

Ce fait explique l'origine d'une nouvelle classe de tabou. L'homme, dès l'aube de sa vie mentale, a pu avoir le sentiment du caractère sinistre de certains lieux et de certains objets. Les animaux, qui craignent les pièges, ont ce sentiment. Un tigre abandonnera sa route coutumière à travers la jungle à la vue de quelques fils de coton. Comme la plupart des jeunes animaux, les jeunes êtres humains sont facilement mis en garde contre tel ou tel objet par leurs nourrices ou par leurs aînés. Un second ordre d'idées, idées de répulsion et de prudence, se développa donc naturellement dans l'esprit des hommes.

Aussitôt que le langage commença à se perfectionner, son effort porta sur ces sentiments primitifs et il s'appliqua à les systématiser et à leur donner une valeur permanente. En conversant, les hommes renforcèrent leurs craintes mutuelles, créèrent une tradition commune de tabou, de choses défendues et de choses impures. De l'idée d'impureté naquirent celles de purification et d'exorcisme. On procédait aux purifications sous les auspices et avec l'assistance de sages, hommes et femmes, et c'est là qu'il faut chercher le germe des premières religions et de la sorcellerie.

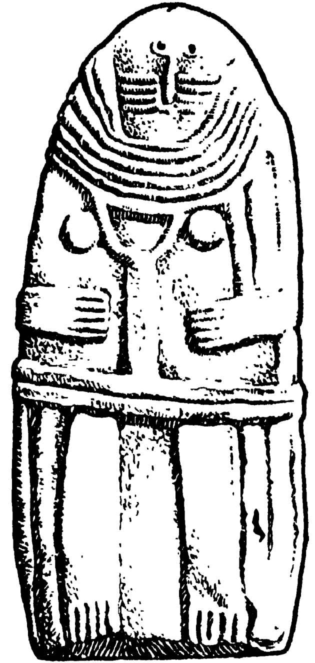
Dès le début, le langage permit de donner un nouveau tour à l'éducation, qui jusqu'alors avait été purement imitative; simple affaire de coups et de bourrades de la part de parents qui ne pouvaient s'exprimer que par gestes. Les mères se mirent à instruire et à gronder leurs petits. Les hommes s'aperçurent aussi qu'ils avaient dans le langage un instrument de persuasion absolument neuf, qu'ils disposaient d'une puissance encore inconnue. De ces premiers avantages, ils se plurent à faire autant de secrets. Il y a dans l'esprit

humain une double tendance : une tendance à garder toute chose secrète, et une autre, plus récente, qui nous pousse à impressionner et à étonner nos semblables par nos dires. Beaucoup de gens aiment à disposer d'un secret pour le seul plaisir de le révéler. Ces secrets, les premiers hommes se complurent à les communiquer aux jeunes ou aux individus particulièrement impressionnables, plus ou moins honnêtement, avec plus ou moins d'autorité, au cours d'un processus d'initiation. De plus, l'esprit pédagogique habite chacun de nous ; la plupart des gens aiment à faire connaître à autrui ce qu'il doit se garder de faire. Ainsi apparurent de très bonne heure dans l'histoire un grand nombre de prohibitions, toutes arbitraires, qui s'imposèrent aux jeunes gens, aux jeunes filles et aux femmes.

L'idée qu'il y avait des puissances hostiles, eut comme corollaire celle qu'on pouvait se les rendre favorables ; de là à la notion que certains objets peuvent être acceptés comme offrandes, aux cours de cérémonies particulières, par les puissances qui menacent les hommes, il n'y avait qu'un pas facile à franchir.

4

C'est d'un tel ensemble d'idées, et d'un amas d'idées connexes, que surgirent les premières notions quasi-religieuses qui dominèrent la vie des hommes. Avec chaque nouveau perfectionnement du langage, il va devenir possible d'intensifier et de développer cette tradition de tabou, de prohibitions et de cérémonies. Il n'est pas aujourd'hui de race sauvage ou barbare qui ne soit prise dans le filet d'une telle tradition. Avec l'apparition des premiers bergers, cette pratique allait prendre une extension considérable. Des choses auxquelles on n'avait pas jusqu'alors prêté attention prennent pour l'homme une signification profonde. L'homme néolithique était nomade, mais d'une toute autre façon que le chasseur primitif, qui, chaque jour, lorsque le soleil se levait, partait en quête de nourriture. Cet homme néolithique était un berger tenu de savoir ce qu'il y avait derrière les espaces sur lesquels il menait paître ses troupeaux. La nuit comme le jour, il devait veiller sur ses bêtes. Le soleil durant le jour et les étoiles durant la nuit lui servaient de guide au cours de ses migrations ; après bien des siècles, il commença à s'apercevoir que les étoiles sont des guides plus sûrs que le soleil. Dès lors il observa ces dernières et les groupes qu'elles formaient ; et comme il tendait à faire de tout objet un individu, ces étoiles devinrent bientôt pour lui autant d'êtres nobles et sûrs dont l'œil le considérait des hauteurs du ciel. Ses premiers essais de culture renforcèrent la notion qu'il avait déjà des saisons. Certaines étoiles régnaient dans le ciel quand venait l'époque des semis. Jusqu'en un certain point de l'horizon, un pic par exemple, un astre radieux s'avançait un peu plus chaque nuit. Il s'arrêtait là, puis graduellement reculait. Evidemment, c'était là un présage. Les débuts de l'agriculture s'effectuèrent dans la zone sub-tropicale, ou même plus près de l'équateur, là où des étoiles de première grandeur brillent avec une splendeur inconnue dans les régions plus tempérées.



Un menhir de la période néolithique.

Et l'homme néolithique commença à compter, à être sensible à la magie des nombres. Il y a des langues barbares qui ne possèdent aucun vocable au delà du chiffre cinq. Certains peuples ne peuvent même pas dépasser le nombre deux. Mais l'homme néolithique, dans son pays d'origine, c'est-à-dire en Afrique et en Asie plus encore qu'en Europe, faisait déjà l'inventaire de ses connaissances accumulées. Bientôt il se servit de tailles, nota l'application au triangle du chiffre trois, et au rectangle du chiffre quatre, observa que certaines quantités, telles que douze, pouvaient être divisées de plusieurs façons, alors que d'autres, telles que treize, ne se prêtent à aucune division. Douze devint pour eux un nombre familier, noble, généreux, alors que treize n'était qu'une sorte de proscrit, de réputation plutôt douteuse.

Il est probable que l'homme commença à mesurer le temps à l'horloge des pleines et des nouvelles lunes. La clarté de la lune est une chose importante pour des bergers qui ne se contentent pas de suivre les animaux, mais ont aussi à veiller sur ceux-ci. Le clair de lune était aussi peut-être pour lui le moment de l'amour, comme il l'avait été pour l'homme primitif et pour le singe terrestre. Mais, à mesure que la culture se perfectionnait, l'homme ne se contenta plus de prêter attention aux phases de la lune: il s'intéressa aussi à la succession des saisons. L'homme primitif se bornait à fuir devant l'hiver. L'homme néolithique arriva à prévoir la venue de celui-ci, et à faire en conséquence ses provisions de fourrage et de grain. Il avait à fixer à l'avance une époque pour les semis, sinon toute la récolte pouvait se trouver compromise. On compta au début par lunes et par générations. Le premier procédé est celui qui est en usage dans le livre de la Genèse: si l'on ne perd pas ce point de vue, la vie des patriarches tels que Mathusalem qui se succédèrent avant le déluge est ramenée à des limites normales. Mais, avec le développement de l'agriculture, il fallait faire rentrer les mois lunaires dans l'année solaire : tâche difficile, dont les incertitudes de notre calendrier sont la rançon. Pâques, on le sait, varie d'année en année, au grand dam de nos écoliers, venant tantôt trop tôt, tantôt trop tard, tout cela parce que l'homme a cherché à mettre le temps en accord avec les phases lunaires.

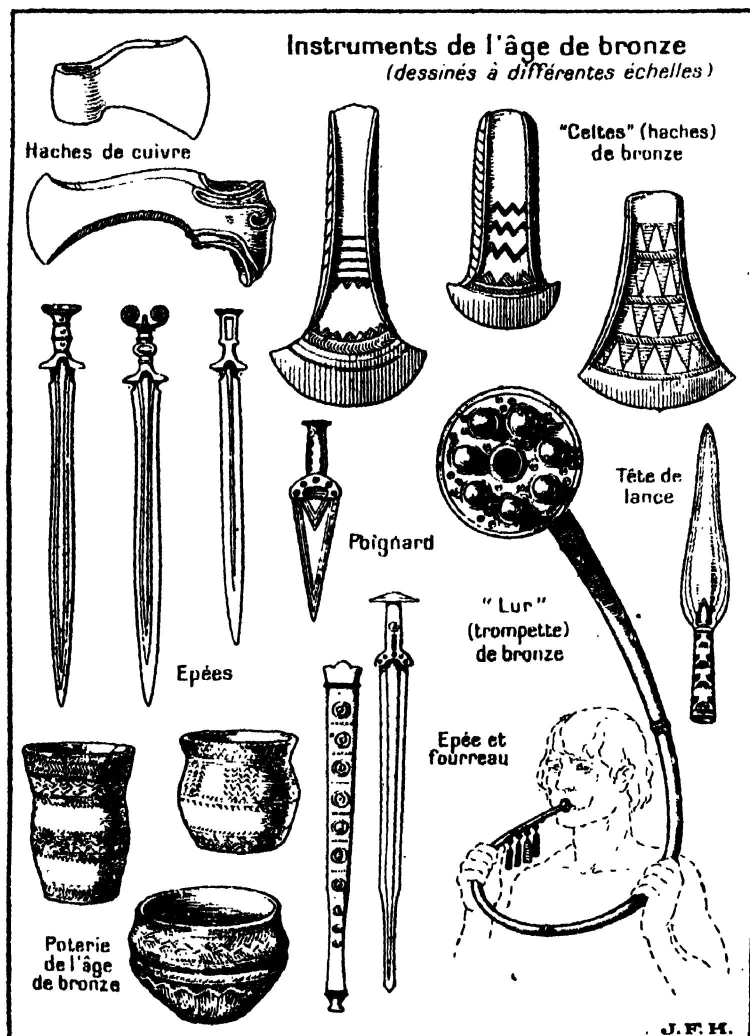
Et lorsque l'homme commença à se déplacer dans un but précis, emmenant avec lui ses animaux et tout ce qu'il possédait, il eut la curiosité de savoir ce que pouvaient bien être ces lieux vers lesquels il se rendait. Lorsqu'il s'arrêtait un moment dans une vallée, se souvenant de l'endroit qu'il avait quitté, il se disait: « Comment puis-je être ici, avec ce que je possède ? » Il commença à se demander ce que l'on trouve derrière les montagnes, ce que devient le soleil après s'être couché, et ce qu'il y a au-dessus des nuages.

5

Le pouvoir de narration que l'homme possédait jusqu'ici s'accrut en même temps que son vocabulaire. Des conceptions fantasques, individuelles, des fétiches, des tabous sans relation les uns avec les autres, de l'homme paléolithique, l'esprit humain fit enfin quelque chose d'un peu coordonné. Les hommes se mirent à raconter des histoires sur leur propre compte, sur la tribu, sur le tabou, sur le monde et sur le pourquoi du monde. On vit se développer un esprit de tribu, une tradition. L'homme paléolithique était certainement plus librement individualiste, plus artiste, en même temps que plus sauvage que l'homme néolithique. Ce dernier avait fait son apparition dans un monde que gouvernaient déjà certaines lois ; dès son jeune âge on lui inculquait l'idée qu'il fallait faire certaines choses et n'en pas faire d'autres ; il n'avait plus l'entière liberté de se faire du monde l'idée qu'il lui plaisait. On l'obligeait à accueillir certaines pensées, certaines suggestions. Disposer de plus de mots, prêter plus d'attention aux mots, ce n'est pas seulement accroître notre activité mentale ; les mots constituent par eux-mêmes une puissance et un danger. Les mots de l'homme paléolithique n'étaient sans doute que de simples noms. Leur auteur s'en servait uniquement pour désigner les objets auxquels ils s'appliquaient. Mais l'homme néolithique se mit à réfléchir aux qualités d'un grand nombre de choses; pourtant son vocabulaire était si confus qu'il arrivait à des conclusions singulières. Le langage était comme un fil servant à relier les multiples éléments de sa race, mais ce même fil lui enserrait les membres. Grâce au langage, il allait prendre place dans des groupes plus vastes et plus puissants, mais non sans avoir à payer un certain prix. L'un des caractères les plus notables de l'époque néolithique est l'absence totale de ce sens artistique, si direct et si libre, qui était le don suprême des hommes de la fin de l'âge paléolithique. Nous trouvons à la période suivante des gens très industrieux, très habiles, des doigts desquels vont sortir des instruments de pierre polie, des objets de poterie à la décoration conventionnelle; des gens capables de coopérer, mais qui ne manifestent jamais un esprit vraiment original et créateur. Les hommes sont, dès ce moment, dans l'obligation de sacrifier une part de leur individualité. Ils se trouvent engagés sur le chemin tortueux et difficile qui les mènera vers une vie organisée en vue du bien commun, chemin qu'ils sont encore aujourd'hui en train de parcourir.

Certains objets se retrouvent fréquemment dans la mythologie de l'humanité. Les

serpents produisirent sur les hommes néolithiques une très profonde impression; de plus, ces mêmes hommes cessèrent de considérer le soleil comme une chose naturelle. Presque partout où s'étend la culture néolithique, il y a une tendance naturelle à associer le serpent et le soleil dans l'art et dans la religion. Le culte primitif du serpent se répandit par la suite bien au delà des régions où ce reptile se rencontre fréquemment.



6

Avec l'agriculture, un nouveau cercle d'idées s'imposa à l'esprit des hommes. Nous avons déjà montré avec quelle facilité ceux-ci en étaient venus à associer l'idee d'ensemencement à celle de funérailles. Sir J.G. Frazer a indiqué les formes ultérieures de cette association; d'où est dérivée la notion d'une catégorie spéciale d'individus offerts en sacrifice à l'époque de la moisson, celle d'une classe purifiée appelée à immoler les victimes (ce furent les premiers prêtres), et celle enfin d'un *sacrement*, cérémonie au cours de laquelle la tribu mangeait le corps de la victime, afin que chacun eût sa part des bienfaits du sacrifice.

Tous ces facteurs, le respect et la terreur de l'ancêtre, le désir d'échapper aux maladies infectieuses, celui de s'assurer, par les vertus de la magie, pouvoir et succès, l'idée d'un sacrifice à l'époque de la moisson, joints à un nombre incalculable de croyances, d'expériences et d'illusions, se fondaient en un tout complexe, qui, peu à peu, se fraya une place dans la vie des hommes, créant entre eux un lien mental et émotionnel, les amenant à penser et à agir en commun. Ce quelque chose de nouveau, nous l'appellerons *religion* (Lat. *religare*, lier). Il ne s'agissait pas d'une notion simple et logique, mais d'un enchevêtrement d'idées relatives à des êtres et à des esprits supérieurs, aux dieux, à toutes sortes de commandements et de prohibitions. Comme dans tout ce qui touche à la vie des hommes, il y a eu, en matière religieuse, un processus de croissance. Il est évident que l'homme primitif, et à plus forte raison ses ancêtres : les singes et les mammifères mésozoïques, n'avait pas la moindre notion de Dieu ni d'une religion ; ce n'est que très lentement que le cerveau de l'homme s'ouvrit à des conceptions aussi générales. L'idée religieuse a crû à mesure que les hommes venaient franchement à la vie de société. C'est l'homme qui a découvert Dieu, qui le découvre encore.

Ce livre n'est pas un livre de théologie, mais que serait une histoire de l'humanité qui ne ferait pas une large place à l'étude de la naissance et du développement des idées religieuses et de leur influence sur l'activité des hommes ? Tous les facteurs que nous

avons examinés jusqu'ici ont certainement dû contribuer à ce développement. Ce dont nous devons nous souvenir, c'est que l'homme néolithique n'était parvenu qu'à un médiocre degré de développement mental ; ses idées étaient confuses, s'associaient en dehors de toute logique, cela à un point qui paraîtrait presque incroyable à une personne cultivée de nos jours. Les notions les plus contradictoires s'entassaient dans son esprit, sans se dresser les unes contre les autres ; il était dominé tantôt par l'une, tantôt par l'autre ; ses craintes, ses actes se succédaient sans lien, comme chez un enfant.

Confusément, sous l'impulsion du besoin, et à mesure que s'offraient aux hommes de nouvelles occasions de coopérer, le monde néolithique sentit la nécessité d'une direction intelligente. Les hommes se rendaient compte qu'individuellement ils étaient impuissants ; ils étaient d'avance prêts à se soumettre à un pouvoir qui les conduirait, les protègerait, les débarrasserait de leurs impuretés. Confusément, en réponse à cet appel, surgirent des hommes fiers, sagaces, habiles ou rusés, qui devinrent magiciens, prêtres, chefs, rois. Il serait injuste de considérer ces individus comme des fourbes ou des usurpateurs, dont le reste de l'humanité aurait été dupe. Tous les hommes sont mus par un ensemble complexe de mobiles ; mille sentiments les poussent à imposer leur autorité à leurs semblables, mais ces sentiments ne sont pas tous bas et mauvais. Les magiciens avaient plus ou moins foi dans la vertu de leur propre magie, les prêtres dans celles de leurs cérémonies, les chefs dans la valeur de leurs droits. L'histoire de l'humanité, à partir de ce moment, sera celle de tentatives, plus ou moins conscientes, visant à assigner aux individus un but commun qui, s'ils ne le perdent pas de vue, leur permettra de vivre heureux, ainsi qu'à constituer une conscience et un fonds de savoir collectifs, grâce auxquels ledit but sera mieux mis en évidence. Sous mille formes, rois et prêtres font leur apparition dans le monde néolithique. Partout l'humanité recherche les centres du savoir et de la puissance ; partout des individus, honnêtes ou malhonnêtes, se déclarent prêts à gouverner, à diriger, à être les magiciens qui mettront en harmonie les aspirations confuses de la communauté.

A plus d'un égard, la simplicité, le réalisme et l'indépendance des peintures de la fin de l'époque paléolithique suscitent davantage nos sympathies d'hommes modernes que la mentalité de ces êtres néolithiques, dont l'esprit est rempli par la crainte de quelque Ancêtre, devenu le dieu de la tribu, et obsédé par l'idée de sacrifices propitiatoires, de vengeances et de meurtres magiques. Sans doute, le chasseur de rennes était un être impitoyable, une créature combative et passionnée, mais il tuait pour des raisons que nous comprenons encore ; l'homme néolithique, sous l'influence des mots et d'une pensée confuse, tuait par théorie, par soumission à des idées monstrueuses ; par crainte et par ordre, il égorgeait ceux qu'il chérissait. Non seulement ces hommes néolithiques faisaient des sacrifices humains à l'époque des semailles, mais il y a toutes les raisons de penser qu'ils massacraient aux funérailles de leurs chefs, des épouses et des esclaves ; ils tuaient aussi des hommes, des femmes et des enfants chaque fois qu'ils traversaient une période d'adversité et qu'ils croyaient leurs dieux altérés. Ils pratiquaient l'infanticide. Toutes ces pratiques se perpétuèrent jusqu'à l'âge de bronze.

Auparavant la conscience du monde avait dormi, d'un sommeil sans rêves. Mais, avant de s'éveiller, elle allait connaître de terribles cauchemars.

On songe au tableau qui pouvait s'offrir, il y a trois ou quatre mille ans, avant l'aube de l'histoire, sur un plateau du Wiltshire, aux premières heures d'un matin d'été. Les torches pâlissaient dans la lumière grandissante. Une procession se déroulait le long de l'avenue de pierre : d'abord les prêtres, dignitaires barbus et en longues robes, avec peut-être un accoutrement fantastique fait de peaux et de cornes, et d'horribles masques peints. Ils ne font en rien songer aux Druides de nos peintres modernes. Puis viennent les chefs, couverts de fourrures ornées de colliers de dents, portant des lances et des haches, leur longue crinière maintenue par des épingles d'os. Ils sont suivis de femmes en robes de lin, et d'une multitude d'hommes aux cheveux entremêlés et d'enfants nus. Ces gens arrivent d'un lieu très lointain ; le sol, entre les avenues et la colline de Silbury, est criblé de leurs tentes Une certaine gaîté prévaut dans cette foule. Et parmi ses rangs marchent les victimes humaines, dociles, passives, les yeux fixés vers l'autel qui fume au loin et sur lequel elles doivent mourir, afin que la moisson soit bonne et que la tribu prospère... Tel est le chemin parcouru par la vie, entre l'époque où elle avait pris naissance parmi la boue des grèves et l'an 4.000 d'avant notre ère.

CHAPITRE XII

LES RACES DE L'HUMANITÉ

1. *L'humanité se différencie-t-elle encore ?* — 2. *Les principales races de l'humanité.* — 3. *Les peuples bruns.*

1

Le moment est venu de nous demander quel est le sens exact d'une expression dont on se sert souvent sans discernement : « Les Races de l'Humanité ».

Il ressort clairement de notre Chapitre III que l'homme, dont l'espèce s'était répandue sur de vastes territoires et avait par là même été soumise à des climats d'une grande variété, consommant dans chaque région une nourriture différente, ayant à faire face à des ennemis différents, fut nécessairement l'objet de modifications et de différenciations profondes. L'humanité a donc toujours tendu à se différencier en plusieurs espèces. Chaque fois qu'un groupe d'individus s'est trouvé coupé, par des océans, par des déserts ou par des montagnes, du reste de l'humanité, il a presque tout de suite commencé à revêtir des caractères particuliers, adaptés aux conditions locales. Mais, d'autre part, l'homme est un animal vagabond et hardi, pour qui il n'existe pas de barrières insurmontables. Un peuple cherche à en imiter un autre, l'attaque, le vainc, se croise avec lui. Pendant des milliers d'années, deux systèmes de forces ont agi concurremment, tendant l'un à diviser l'humanité en une multitude de variétés locales, l'autre à fondre de nouveau ces variétés avant qu'une espèce nouvelle ait eu le temps de se constituer.

L'action relative de ces deux forces a pu varier dans le passé. L'homme paléolithique, par exemple, s'est montré plus vagabond, a parcouru de plus vastes espaces que l'homme néolithique ; il était moins attaché que ce dernier à une demeure ou à une autre : moins d'objets entraient dans son existence. Chasseur, il était obligé de suivre le gibier dans ses migrations. Une suite de mauvaises saisons suffisait pour le faire se déplacer de plusieurs centaines de kilomètres. Dans ces conditions, tous les groupes étaient tenus de fusionner et bien peu d'espèces différentes purent se constituer.

L'apparition de l'agriculture tendit à fixer les communautés qui s'y adonnaient dans les régions les plus aisées à cultiver, et favorisa ainsi un processus de différenciation. La fusion ou la différenciation des éléments d'une société ne dépend pas du degré qu'atteint sa civilisation ; maintes tribus sauvages errent à présent sur des centaines de kilomètres ; maints villageois du XVIIIe siècle, par contre, ne se sont jamais éloignés de plus de dix kilomètres de leur village, pas plus que ne l'avaient fait leurs parents ou leurs grands parents. Les peuples chasseurs se répandent souvent sur d'énormes espaces. Le Labrador, par exemple, est habité par quelques milliers d'Indiens qui suivent chaque année, vers le nord, puis vers le sud, un seul grand troupeau de caribous. Cette poignée d'individus occupe un territoire aussi grand que la France. Les peuples nomades se déplacent aussi largement. Certaines tribus Kalmoukes doivent parcourir, dit-on, plus de 1500 kilomètres pour franchir l'espace qui sépare leurs pâturages d'hiver de leurs pâturages d'été.

Ce qui semble démontrer que les hommes paléolithiques parcouraient d'immenses espaces et étaient uniformément répartis sur toute la surface du globe qu'ils peuplaient, c'est que les vestiges paléolithiques que l'on a trouvés présentent partout, à un degré étonnant, les mêmes caractères. Citons sir John Evans : « Les instruments découverts dans des pays lointains sont si semblables à nos specimens d'origine britannique qu'ils auraient pu être fabriqués par les mêmes mains... Sur les bords du Nil, à cent mètres au-dessous du niveau actuel du fleuve, on

a trouvé des instruments du type européen ; tandis qu'au Somaliland, dans une ancienne vallée fort au-dessus du niveau de la mer, sir H.W. Seton-Karr a réuni un grand nombre d'outils faits de silex et de quartz grenu, qui auraient tout aussi bien pu être extraits des dépôts de diluvium de la Somme, de la Seine, de la Tamise ou de l'ancien Solent. »[1]

Les phases de diffusion et de croisement ont probablement alterné, dans l'histoire du monde, avec des phases de fixation et de spécialisation. Mais il est probable qu'entre l'époque paléolithique et une date qui remonte tout au plus à quelques centaines d'années l'humanité a toujours tendu à se diviser. L'espèce humaine, durant cette période, s'est scindée en un grand nombre de variétés, dont beaucoup ont, du reste, fusionné de nouveau; ces variétés se sont à leur tour répandues, ont subi de nouvelles différenciations, ou se sont éteintes. Chaque fois que les conditions de vie locale ont pris un caractère très distinct et très net, et qu'il y a eu un obstacle absolu à tout croisement, on doit admettre qu'une nouvelle variété humaine est apparue. De ces variétés locales, il a dû y avoir une infinité.


Spécimens du type nègre.

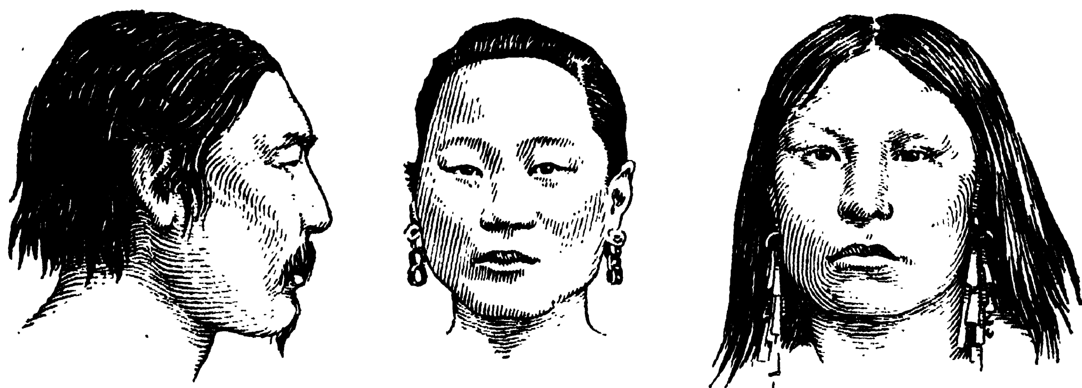
Dans un coin reculé du monde, la Tasmanie, un petit peuple entièrement coupé du reste de la terre a vécu dans les conditions du début de l'âge paléolithique, jusqu'au moment où cette île a été découverte par les Hollandais (1642). Cette race est maintenant malheureusement éteinte. Le dernier Tasmanien mourut en 1877. Ces hommes ont pu rester isolés du reste de l'humanité de quinze à vingt-cinq mille années.

Parmi les nombreux obstacles, permanents ou passagers, s'opposant à tout croisement, il a existé certaines grandes barrières principales, telles que l'Océan Atlantique, les hauts plateaux de l'Asie Centrale, et les mers, aujourd'hui comblées, de la même région. Pendant de longs siècles, de vastes groupements ont pu être ainsi isolés d'autres groupements aussi vastes. Ces groupements ont très vite été dotés de caractères distincts. La plupart des variétés humaines dans l'Asie Orientale et en Amérique, mais pas toutes, ont maintenant ceci de commun qu'elles ont la peau jaunâtre, les cheveux raides et noirs, et les pommettes saillantes. La plupart des peuples d'Afrique au sud du Sahara, mais pas tous, ont la peau noire ou noirâtre, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux crépus. Dans le nord et l'ouest de l'Europe un grand nombre de gens ont les cheveux blonds, les yeux bleus, le teint coloré ; dans le voisinage de la Méditerranée prévalent des peuples blancs aux yeux sombres et aux cheveux noirs. La chevelure de beaucoup de ces blancs à peau sombre est raide, sans être pourtant aussi touffue et aussi lisse que celle des peuples jaunes. Cette chevelure est plus raide dans l'est que dans l'ouest. Dans l'Inde méridionale, nous rencontrons des peuples à peau brunâtre et aux cheveux noirs et raides, qui font place, à mesure que nous nous déplaçons vers l'est, à d'autres peuples plus franchement jaunes. Dans diverses îles isolées, ainsi qu'en Nouvelle-Guinée, nous trouvons une autre série de peuples noirs ou brunâtres, d'un type vulgaire, aux cheveux crépus.

Mais il ne faut pas perdre de vue que ce sont là des généralisations très élastiques. Certaines des zones et des poches isolées que forme l'humanité sur le continent asiatique ont pu se trouver soumises à des conditions très voisines de celles qui ont prévalu sur le continent européen. Certaines zones d'Afrique ont un caractère très asiatique. Nous trouvons au Japon une race aux cheveux ondulés, blanchâtre et velue, les Aïnos, dont le visage ressemble plus à celui des Européens qu'à celui des autres Japonais à peau jaune qui l'entourent. Il se peut que ce soit là une peuplade expulsée d'Europe ou un peuple tout à fait distinct. Nous trouvons des nègres primitifs dans les Iles Andaman, très loin de l'Australie et de

[1] Cité dans l'*Encycl. britann.*, vol. IX.

l'Afrique, Il y a une teinte de sang noir chez les peuples du sud de la Perse et de certaines parties de l'Inde. Aucune preuve n'existe que tous ces noirs aient eu une origine commune : tout ce que l'on peut dire c'est qu'ils ont vécu pendant de très longues périodes dans des conditions similaires. Il serait imprudent de postuler que pour tous les êtres humains de l'Asie orientale la différenciation se soit produite dans un sens unique, et pour tous les êtres humains de la zone africaine dans un autre sens. Il y a eu, il est vrai, certaines tendances générales, mais il y a eu aussi des reflux, des tourbillons, des mélanges, et des fuites. Une carte en couleur du monde, montrant la place occupée par chaque race, ne nous révélerait pas simplement quatre grandes zones de teinte uniforme ; le cartographe aurait eu à faire usage d'une multitude de teintes et de nuances intermédiaires, les unes simples, les autres composées, empiétant les unes sur les autres.



Spécimens du type mongol.

Au moment où s'ouvre en Europe la période néolithique — c'est à dire il y a dix à douze mille ans — l'espèce humaine est en pleine différenciation dans tout l'univers et comprend déjà un certain nombre de variétés, mais elle ne s'est jamais scindée en *espèces* différentes. Ce qui distingue une « variété » d'une « espèce », c'est que diverses variétés peuvent se croiser entre elles, alors que les espèces ne le peuvent pas; si par hasard elles y réussissent, elles donnent naissance à des produits, qui, tel le mulet, sont stériles. Or, tous les membres de l'espèce humaine peuvent se croiser librement, peuvent apprendre le même langage, peuvent s'adapter à un travail commun.

A l'heure présente, l'homme n'est plus soumis à aucun processus de différenciation. La civilisation tend à unir et à coordonner plus qu'à isoler. L'humanité, au point de vue du biologiste, est une espèce animale en état de différenciation arrêtée et de réintégration possible.

2

C'est seulement au cours des cinquante ou soixante dernières années que l'on en est venu à considérer toutes les variétés de l'espèce humaine sous un tel jour : c'est-à-dire comme une masse soumise à un système complet de forces de différenciation, dont les unes ont cessé d'agir, dont les autres se manifestent encore. Avant cette époque les savants qui étudiaient l'humanité étaient plus ou moins influencés par l'histoire de Noé, de ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, et de l'Arche, et avaient tendance à classer les hommes en trois ou quatre grandes races, considérées chacune comme une sorte de corps de tout temps isolé, ayant des ancêtres distincts. Ils ne tenaient aucun compte des fusions qui pouvaient s'opérer entre races, des cas spéciaux d'isolement et des variations locales. Sans doute, les procédés de classification ont varié considérablement, mais l'on s'est montré trop empressé à croire que l'humanité est nécessairement divisible en trois ou quatre groupes principaux. Les ethnologistes se sont vivement querellés au sujet d'une foule de petits peuples, se demandant s'ils appartenaient à telle ou telle race primaire, ou s'ils constituaient un «mélange», ou s'ils représentaient des formes primitives qui auraient dévié. Mais toutes les races sont plus ou moins mêlées. Il y a, sans doute, quatre groupes principaux, mais chacun d'eux est un composé, et il y a, par contre, des petits

groupes qui ne peuvent trouver place dans aucune de ces vastes divisions.

Avec de telles réserves, et étant nettement entendu que lorsque nous parlons de divisions principales nous désignons, non des races pures, mais des groupements de races, cette classification élémentaire peut faciliter la discussion. L'Europe, le bassin de la Méditerranée et l'Asie occidentale sont peuplés depuis des milliers d'années de blancs communément appelés Caucasiens, subdivisés en deux ou trois races secondaires : la race blonde du nord ou nordique ; une prétendue race intermédiaire, sur l'existence de laquelle beaucoup de savants ont des doutes : la race alpine, et enfin une race méridionale de blancs à peau sombre : la race méditerranéenne ou ibérique. Dans l'Asie Orientale et en Amérique un second groupe prévaut : celui des Mongols, à la peau généralement jaune, aux cheveux noirs et raides, au corps trapu. En Afrique dominent les nègres, et dans la région de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée d'autres noirs, les Australoïdes primitifs. Ce sont là des termes commodes, à la condition que l'étudiant ne les considère pas comme trop rigides.

Spécimens du type caucasien.



Méditerranéen.
(Juif algérien)



Nordiste.
(Européen du Nord)



Méditerranéen
(Berbère)

La race méditerranéenne ou ibérique, subdivision de la race caucasienne, s'étendait au début sur des espaces plus considérables, et était dotée de caractères moins nets que la race nordique. Il est difficile de tracer avec certitude les frontières qui au sud la séparaient de la race nègre, ou d'isoler les traces qu'elle a laissées dans l'Asie Centrale de celles des premiers Mongols. Wilfred Scawen Blunt affirme qu'Huxley « avait depuis longtemps soupçonné l'origine commune des Egyptiens et des Dravidiens de l'Inde et cru à l'existence possible d'une longue ceinture d'hommes à peau brune s'étendant en ces temps primitifs de l'Inde jusqu'à l'Espagne ».

Il se peut même que cette « ceinture » de blancs à peau sombre imaginée par Huxley se soit étendue plus loin que l'Inde, qu'elle ait atteint les rivages du Pacifique, et qu'elle ait englobé tous les fondateurs de la culture néolithique, pionniers de ce que nous appellons la civilisation. Les peuples nordique et mongol ne sont peut-être que les rameaux nord-occidental et nord-oriental de cette souche fondamentale. On peut aussi admettre que la race nordique eut seule un caractère de dérivée, tandis que la race mongole, tout comme la race nègre, constitua une autre souche distincte, à laquelle les hommes à peau brune vinrent se rattacher dans la Chine du sud. Troisième hypothèse : les peuples nordiques évoluèrent séparément à partir de l'âge paléolithique.

Il semble bien qu'à une certaine période de l'histoire humaine, on vit se répandre sur le monde une culture néolithique, culture aux caractères si nets, si spéciaux, qu'on ne saurait admettre qu'elle ait pu naître sous des formes isolées qui se seraient développées parallélement dans des régions différentes du globe. Cette culture se propagea à travers toutes les régions habitées par la race brune de la Méditerranée, puis gagna l'Inde, les côtes de la Chine baignées

par le Pacifique, et, enfin, le Mexique et le Pérou. Elle ne prit racine que dans les zones côtières, et ne gagna jamais profondément vers l'intérieur des terres.

Un aspect particulier de la culture néolithique, auquel Elliot Smith a donné le nom de culture *héliolithique*, comportait tout un ensemble de pratiques, parmi lesquelles : 1° la circoncision ; 2° la très étrange coutume d'envoyer le père se coucher quand un enfant naissait, coutume à laquelle on a donné le nom de *couvade* ; 3° la pratique du massage ; 4° la momification des corps ; 5° la construction de monuments mégalithiques ; 6° la déformation volontaire de la tête des enfants au moyen de bandages ; 7° le tatouage ; 8° l'association religieuse du soleil et du serpent ; et 9° l'emploi d'un symbole, connu sous le nom de *swastika*, pour conjurer le mauvais sort. Ce singulier petit symbole, tel une toupie, fait joyeusement son tour du monde ; il semble peu croyable que les hommes aient pu, en deux lieux différents, inventer ce jouet favori. Elliot Smith prétend que ces pratiques étaient inséparables et formaient une sorte de constellation visible des rives de la Méditerranée jusqu'à celles de l'Océan Indien et du Pacifique. Où l'une se rencontre, on est sûr de retrouver la plupart des autres. Mais cette constellation ne monte pas dans le ciel nordique ou mongolien, pas plus qu'elle ne règne, au sud, plus bas que l'Afrique équatoriale. Pendant des milliers d'années, de l'an quinze mille à l'an mille avant J.-C., cette culture héliolithique va pénétrer insensiblement jusque dans les régions les plus torrides, ses adeptes se lançant sur de légers canots à travers les vastes mers. Son berceau a dû être la Méditerranée et l'Afrique du nord. Elle a pu s'implanter sur la côte du Pacifique, puis, prenant les îles comme marche-pied, gagner l'Amérique. Bien des peuples des Indes Orientales, de la Malaisie et de la Polynésie en étaient encore à ce stade de développement héliolithique quand ils furent découverts au XVIIIe siècle par des navigateurs européens. Les premières civilisations de l'Egypte, de la vallée de l'Euphrate et de celle du Tigre eurent probablement leur origine immédiate dans cette culture primitive si largement répandue. Nous aurons plus tard à nous demander si la civilisation chinoise eut une origine différente. Les peuples sémitiques nomades du désert de l'Arabie semblent aussi avoir passé par ce stade héliolithique.

CHAPITRE XIII

LES LANGUES DE L'HUMANITÉ

1. *Pas de langue primitive unique.* — 2. *Les langues aryennes.* — 3. *Les langues sémitiques.* — 4. *Les langues chamitiques.* — 5. *Les langues ouralo-altaïques.* — 6. *Les langues chinoises.* — 7. *Autres groupes de langues.* — 8. *Langues submergées et disparues.*

1

Il est improbable qu'il y ait jamais eu une langue commune à l'humanité tout entière. Nous ne savons rien de la langue de l'homme paléolithique ; nous ne savons même pas si l'homme paléolithique pouvait librement s'exprimer.

Nous savons que l'homme paléolithique avait un sentiment très vif de la forme et des attitudes ; ses dessins en sont la preuve ; et nous avons suggéré qu'il communiquait surtout ses pensées au moyen de gestes. Il est probable que les mots dont se servirent les premiers hommes étaient surtout des cris d'alarme ou de passion, ou correspondaient à des objets concrets ; dans beaucoup de cas, c'étaient de simples bruits rappelant ceux produits par les objets désignés.

Les premières langues furent probablement de petits amalgames de ces mots, composés uniquement de noms et d'interjections. Les noms étaient peut-être prononcés avec des intonations différentes

quand on voulait leur donner un sens différent. Si l'homme paléolithique avait un mot pour « ours », il spécifiait probablement par le ton ou par le geste : « l'ours vient », « l'ours s'en va », « on va chasser l'ours », « l'ours est mort », « l'ours a passé par ici », « l'ours a fait ceci », etc. Ce n'est que très lentement que l'esprit humain en est venu à concevoir une méthode pour indiquer d'une manière formelle les actions, ainsi que les rapports existant entre les choses. Les langues modernes comprennent plusieurs milliers de mots, mais les langues primitives n'en contenaient que quelques centaines. On affirme que même de nos jours les paysans d'Europe peuvent se tirer d'affaire avec un peu moins d'un millier de mots, et l'on peut fort bien admettre que, jusqu'au début de l'ère néolithique, ce fut là la limite du vocabulaire humain. Il est probable que les hommes d'alors ne s'adonnaient ni à la conversation ni aux descriptions. Lorsqu'ils voulaient raconter quelque chose, ils dansaient ou mimaient, plutôt qu'ils ne parlaient. Ils n'avaient aucune méthode pour compter, sinon celle, très grossière, d'exprimer par un vocable l'idée de deux et de répéter ce vocable autant de fois qu'il le fallait. Le développement du langage fut d'abord un processus très lent, et les formes grammaticales ainsi que l'expression des idées abstraites, n'apparurent sans doute que très tard dans l'histoire de l'humanité, il y a peut-être seulement quatre ou cinq cents générations.

Les hommes qui étudient les langues (les philologues) affirment qu'ils n'ont pu découvrir aucun caractère commun à toutes les langues de l'humanité. Ils ne peuvent même pas trouver d'éléments communs à l'ensemble des langues caucasiennes. On trouve, disséminés sur certaines vastes régions, des groupes linguistiques qui possèdent des racines similaires et ont des façons similaires d'exprimer la même idée : mais par contre, on rencontre, en d'autres régions, des langues qui diffèrent les unes des autres jusque dans leur structure fondamentale et dans leur agencement grammatical. Par exemple, un important groupe linguistique couvre à présent toute l'Europe, s'étendant jusqu'aux Indes : il comprend l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol, l'italien, le grec, le russe, le persan, l'arménien, et diverses langues de l'Inde. On l'appelle famille indo-européenne ou aryenne. Les mêmes racines fondamentales, les mêmes idées grammaticales se retrouvent dans toute cette famille. Comparez, par exemple, l'anglais *father, mother*, l'allemand *vater, mutter*, le latin *pater, mater*, le grec *pater, meter*, le français *père, mère*, l'arménien *hair, mair*, le sanscrit *pitar, matar*, etc. De même les langues aryennes suivent une loi de variation appelée Loi de Grimm, l'*f* des langues germaniques devenant *p* en latin. Les peuples qui les utilisent pensent de la même façon.

Il se peut qu'à un certain moment, dans un passé très lointain, à l'époque néolithique, c'est-à-dire il y a six mille ans ou davantage, il y ait eu une langue unique, simple, originale, dont toutes les langues aryennes seraient dérivées. Entre l'Europe centrale et l'Asie occidentale devaient errer des tribus suffisamment mêlées pour utiliser une seule et même langue. Pour la commodité de la discussion, nous appellerons ces tribus : peuples aryens. Elles appartiennent principalement au groupe des races caucasiennes et à la subdivision blonde et septentrionale de ce groupe, c'est-à-dire à la race nordique.

Ici il nous faut mettre en garde le lecteur. Il y eut un temps où les philologues étaient enclins à confondre les langues et les races, à supposer que les peuples qui ont autrefois parlé la même langue sont de même sang. Le lecteur se rendra compte combien ce raisonnement est fallacieux s'il songe aux nègres des Etats-Unis qui tous parlent maintenant l'anglais, ou aux Irlandais qui — sauf au cours de démonstrations politiques — ne parlent plus la vieille langue erse mais l'anglais, ou enfin aux gens de Cornouaille, qui n'emploient plus leur antique langue celtique. Ce que démontre l'existence d'un langage commun, c'est l'existence de relations entre peuples, c'est la possibilité de croisements entre ceux-ci; et si elle ne prouve pas une origine commune, elle indique du moins un avenir commun.

Mais même cette langue aryenne originale, qui fut une langue parlée quatre mille ou trois mille ans avant J.-C., n'était pas une langue *primordiale*, c'est-à-dire la langue d'une tribu sauvage. Les hommes qui utilisaient cette langue avaient atteint ou dépassé le stade de civilisation néolithique. Elle présentait des formes grammaticales et des arrangements verbaux relativement

complexes. Il est probable que les derniers peuples paléolithiques, les Aziliens, ou même les premiers peuples néolithiques, constructeurs de *kjœkken-mœddings* s'exprimaient sous une forme beaucoup plus grossière que celle de l'aryen le plus élémentaire. Il est probable que ce groupe des langues aryennes prit une forme distincte dans une région étendue, dont le Danube, le Dnieper, le Don et le Volga étaient les fleuves principaux, et qui s'étendait à l'est par-delà les monts Oural, au nord de la mer Caspienne. La zone à travers laquelle erraient les hommes qui parlaient l'aryen n'atteignit pas pendant longtemps l'Atlantique, et, au sud de la mer Noire, ne dépassa pas l'Asie Mineure. L'Europe n'était pas alors, à l'endroit du Bosphore, séparée de l'Asie. Le Danube coulait dans la direction de l'est vers une vaste mer qui s'étendait sur la région du Volga, au sud-est de la Russie, atteignait le Turkestan, et englobait l'actuelle Mer Noire, la Caspienne et la Mer d'Aral. Peut-être projetait-elle des bras vers l'Océan Arctique. Ce dut être là une barrière très effective entre les peuples qui parlaient l'aryen et ceux du nord-est de l'Asie. Au sud de cette mer s'étendait une grève continue allant des Balkans à l'Afghanistan. Au nord-ouest, une région de marécages et de lagunes atteignait la Baltique.

3

Les philologues distinguent ensuite un autre groupe de langues qui semble s'être constitué tout à fait indépendamment des langues aryennes : celui des langues sémitiques. L'hébreu et l'arabe sont des langues connexes, mais les mots qui jouent le rôle de racines dans ces langues ne sont pas les mêmes que ceux qui jouent un rôle identique dans les langues aryennes : ces deux groupes expriment les relations entre objets d'une façon différente ; leur grammaire est fondée sur des idées générales différentes. Les langues sémitiques furent, selon toute probabilité, élaborées par des communautés humaines sans contact avec les Aryens. L'hébreu, l'arabe, l'abyssin, le vieil assyrien, le vieux phénicien, et un certain nombre de langues connexes peuvent être par conséquence considérées comme dérivées d'une seconde langue primaire, à laquelle on a donné le nom de sémitique. Au commencement de l'histoire écrite, nous trouvons Aryens et Sémites guerroyant et faisant le commerce à l'est de la Méditerranée, mais les différences fondamentales que l'on relève dans leurs langues nous forcent à admettre qu'au début de l'âge néolithique, avant la période historique, il a dû y avoir pendant des milliers d'années une séparation complète entre ces deux races. Les Sémites semblent avoir vécu dans le sud de l'Arabie ou dans le nord-est de l'Afrique. Durant les premiers siècles de l'âge néolithique ces deux groupes vécurent pour ainsi dire dans des mondes différents, et n'eurent qu'un minimum de relations. Au point de vue de la race, il semble pourtant qu'ils aient eu une origine commune, bien que très lointaine. On les classe les uns et les autres parmi les Caucasiens ; mais tandis que les premiers hommes qui parlèrent l'aryen semblent avoir été de race nordique, les premiers Sémites étaient plutôt d'un type méditerranéen.

4

Les philologues diffèrent d'avis au sujet d'un troisième groupe de langages, le groupe chamitique, que certains déclarent distinct, d'autres allié du groupe sémitique. L'opinion incline maintenant à admettre une relation primitive entre ces deux groupes. Le groupe chamitique est certainement beaucoup plus étendu et plus varié que le sémitique ou l'aryen. Les langues sémitiques ont pu d'abord paraître sous la forme d'un groupe proto-chamitique, aux caractères très distincts, tout comme les oiseaux sont sortis d'un groupe particulier de reptiles (Ch. IV). Une hypothèse très tentante, mais qui ne s'appuie sur aucun fait, a été énoncée par certains auteurs qui supposent que le groupe ancestral, grossier et primitif, des langues aryennes n'est qu'une ramification des formes de langage proto-chamitiques qui s'est développée à une époque encore plus lointaine que celle où les langues sémitiques ont pris un aspect distinct. Les peuples actuels de langue chamitique, comme ceux de langue sémitique, appartiennent principalement à la race caucasienne méditerranéenne. Parmi les langues chamitiques on trouve le vieil égyptien et le copte, les langues berbères (celles des habitants des montagnes de l'Afrique du Nord, des Touaregs masqués, etc.) et ce qu'on appelle le groupe éthiopien des langues de l'Afrique Orientale, y compris la langue des Gallas et des Somalis. Le grou-

pement général de ces diverses langues laisserait croire qu'elles sont nées à l'ouest, comme les langues sémitiques sont nées à l'est, de la Mer Rouge. Celle-ci constituait une ligne de partage beaucoup plus effective encore à l'époque du pléiostocène ; la mer recouvrait l'isthme de Suez, et une grande partie de l'Egypte était sous les eaux. Bien avant l'aube de l'histoire, cependant, l'Asie et l'Afrique se soudèrent à l'endroit de Suez et les deux systèmes de langage furent ainsi mis en contact. Et en admettant même que l'Asie et l'Afrique aient été séparées à Suez, elles pouvaient fort bien se joindre par l'Arabie et l'Abyssinie.

Ces langues chamitiques rayonnèrent, sans doute, d'un centre qui se trouvait sur la côte africaine de la Méditerranée, et, en utilisant les terres qui n'avaient pas encore été submergées, elles purent se répandre largement dans l'ouest de l'Europe.

Ces trois grands groupes linguistiques : l'aryen, le sémitique et le chamitique, ont un trait commun qu'ils ne partagent avec aucun autre langage ; ce trait, c'est le *genre* grammatical ; mais c'est au philologue et non à l'historien à se demander s'il y a dans ce trait une preuve de l'origine commune des trois groupes. Il n'en reste pas moins évident qu'au cours de la préhistoire les peuples qui parlaient l'une ou l'autre de ces langues furent pendant très longtemps séparés.

Les ethnologues placent l'ensemble des peuples de langue sémitique et chamitique de pair avec les Aryens, parmi le groupe des races caucasiques. Tous sont « des blancs ». Les « races » sémitique et nordique ont une physionomie beaucoup plus distincte que la seconde ; il y a chez elles, comme dans leur langage, un caractère de spécialisation qu'on ne trouve pas chez les peuples chamitiques.

5

Au nord-est des zones aryenne et sémitique a dû exister autrefois un système linguistique indépendant qui est à présent représenté par un groupe de langues connu sous le nom de touranien ou ouralo-altaïque. Ce groupe comprend le lapon de Laponie et le dialecte samoyède de Sibérie, le finnois, le magyar, le turc ou tartar, le mandchou et le mongol ; en tant que groupe, il n'a pas été étudié aussi à fond que les autres par les philologues européens, et l'on ne sait pas encore avec certitude s'il comprend ou non les langues coréenne et japonaise.

6

Une cinquième région de formation linguistique est le sud-est de l'Asie, où prévaut encore un groupe de langues consistant en monosyllabes sans inflexions, dans lesquelles le ton d'après lequel les mots sont prononcés leur donne leur signification. Ce groupe peut être appelé le groupe chinois ou monosyllabique, et il comprend le chinois, le birman, le siamois, et le thibétain. La différence entre ces langues chinoises et les langues européennes est profonde. Dans la forme pékinoise du chinois il y a seulement quatre cent vingt monosyllabes primaires, et en conséquence chacun de ceux-ci doit servir à désigner un grand nombre d'objets, les différents sens étant indiqués, soit par le contexte, soit par le ton sur lequel le mot est prononcé. Les relations qu'ont ces mots entre eux s'expriment par des méthodes toutes différentes de celles de nos grammaires. Beaucoup d'écrivains déclarent qu'il n'y a pas de grammaire chinoise, et cela est vrai si nous désignons par grammaire l'ensemble des lois qui règlent les inflexions et les concordances de temps. Une traduction littérale de chinois en anglais, par exemple, est donc une impossibilité[1]. La marche même de la pensée est différente. C'est à cause de cela que la philosophie des Chinois est encore en grande partie pour les Européens lettre close, et inversement.

7

Le philologue connaît encore d'autres grandes familles linguistiques. Les langues américano-indiennes, qui diffèrent profondément les unes des autres, sont absolument distinctes de tout autre groupe du Vieux Monde. Ici nous considérons moins une famille qu'un assemblage. Il y a aussi en Afrique, s'étendant depuis une région un peu au nord de l'équateur jusqu'à l'extrémité sud de ce continent, un groupe important : le bantou. On trouve finalement deux groupes probablement séparés : le dravidien dans l'Inde du sud, et le malayo-polynésien,

[1] Par exemple, les quatre caractères : « Affaires, recherches, impératif, vieux », placés dans cet ordre, signifient : « Pourquoi marcher dans les chemins anciens ? » Le Chinois ne donne que le noyau de sa pensée : l'Anglais n'arrive au sens que par une métaphore hardie. Il vous parlera du conservatisme en matière de cuisine ou de reliure et dira cependant : « Pourquoi marcher dans les chemins anciens ? »

s'étendant sur toute la Polynésie, et englobant maintenant un certain nombre de langues indiennes.

On est en droit de conclure de ces différences fondamentales que, vers l'époque où les hommes commencaient à former des communautés plus vastes que la tribu familiale, à raconter entre eux de longues histoires, à argumenter et à échanger des idées, les êtres humains étaient répartis dans le monde sur un certain nombre de zones qui ne communiquaient que très peu les unes avec les autres. Ils étaient séparés par des océans, des mers, d'épaisses forêts, des déserts ou des montagnes. A cette époque lointaine, il y a de cela quinze mille ans ou davantage, il y eut peut-être des tribus et des familles aryennes, sémitiques, chamitiques, touraniennes, américaines et chinoises, dont chacune avait sa région de chasse et de pâture, dont chacune atteignait à peu près au même degré de culture et s'était forgé son propre instrument linguistique. Il est probable que chacune de ces tribus originales n'était pas plus nombreuse que ne le sont aujourd'hui les Indiens du territoire de la Baie d'Hudson. L'agriculture sous sa forme systématique était une chose toute nouvelle et jusqu'à ce que son développement eût rendu possible une plus grande densité de population, les hommes devaient se rencontrer aussi rarement que les grands singes.

En plus de ces tribus néolithiques, il dut y avoir divers peuples des forêts, encore plus primitifs, en Afrique et dans l'Inde. L'Afrique Centrale, à partir du Haut-Nil était alors une vaste forêt, impénétrable à l'homme, et dont les forêts actuelles du Congo ne sont que les derniers vestiges.

Les divisions linguistiques du philologue s'accordent manifestement, d'une façon générale, avec la classification des races effectuée par l'ethnologue : elles démontrent, au même titre, l'isolement prolongé de larges fractions d'humanité. A l'époque glaciaire, les glaces, ou tout au moins un climat trop rude pour que les peuples pussent se répandre librement, s'étendaient du pôle nord jusqu'au centre de l'Europe, et, à travers la Russie et la Sibérie, jusqu'aux grands plateaux de l'Asie Centrale. Après le dernier Age Glaciaire, le climat des régions septentrionales s'adoucit lentement : cependant il n'y eût dans ces parages d'autre population que des chasseurs errants, qui se dirigeaient vers l'est, franchissant même le Détroit de Behring. Ce n'est qu'à une époque très proche de nous, il y a peut-être dix à douze mille ans, que le climat de l'Europe et de l'Asie septentrionales et centrales devint suffisamment tempéré pour que l'agriculture pût s'y développer ; entre l'époque du chasseur et celle du laboureur la terre se couvrit d'épaisses forêts.

Cette période forestière fut en même temps une période de grande humidité. On l'a appelée la période pluviale ou lacustre. Nous ne devons pas perdre de vue que les contours des terres de notre globe se sont grandement transformés au cours des cent derniers siècles. Le sol de la Russie d'Europe depuis la Baltique jusqu'à la Caspienne, à mesure que la glace se retirait, se trouva couvert de nappes d'eau et de marais infranchissables ; la mer Caspienne et la mer d'Aral, ainsi que certaines parties du désert du Turkestan sont les restes d'une vaste mer qui atteignait la vallée du Volga et envoyait l'un de ses bras rejoindre la mer Noire. Des barrières montagneuses, bien plus hautes alors qu'elles ne le sont maintenant, ainsi qu'un bras de mer qui est maintenant la région de l'Indus, achevaient d'isoler les premières races nordiques des races mongolique et dravidienne et rendirent possible la différenciation raciale de ces deux groupes.

De même la région du Sahara — le Sahara n'est pas une mer desséchée, mais un désert créé par le vent, et ce fut jadis une plaine fertile et peuplée — vint isoler les Caucasiens des populations nègres éparses dans la région forestière du centre de l'Afrique.

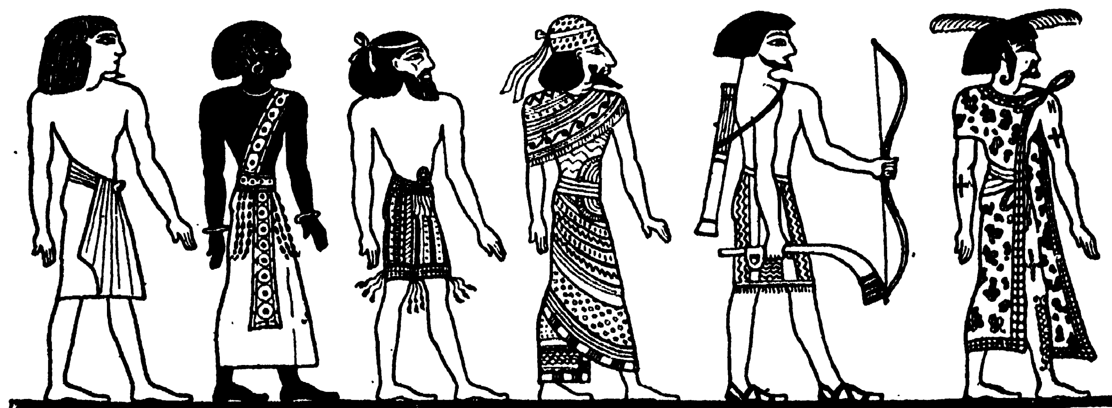
Le Golfe persique s'étendait bien plus au nord qu'aujourd'hui et concourait avec le Désert syrien à couper des régions orientales les peuples sémitiques, tandis que, par ailleurs, l'Arabie du sud, bien plus fertile qu'elle ne l'est à présent, venait rejoindre, à travers ce qui est maintenant le golfe d'Aden, l'Abyssinie et le Somaliland. La Méditerranée et la mer Rouge étaient peut-être des vallées fertiles, renfermant, à l'époque pluviale, un cordon de lacs d'eau douce. L'Himalaya et les grands plateaux de l'Asie centrale, la baie du Bengale, qui s'étendait au nord jusqu'à l'actuelle vallée du Gange, séparaient les Dravidiens des Mongols. Un ensemble de mers et de lacs — aujourd'hui désert de Gobi, — ainsi que le système montagneux qui va du centre jusqu'au nord-est de l'Asie, coupaient les races mongoles en deux groupes linguistiques : le groupe chinois et le groupe ouralo-altaïque.

Le détroit de Behring, lorsqu'il s'ouvrit, avant ou après la Période pluviale, isola les amerindiens.

8

Les langues fondamentales des neuf groupes linguistiques principaux que nous avons relevés ne constituaient pas tout le langage humain à l'époque néolithique. Il dut y avoir d'autres centres qui furent par la suite submergés par les peuples dont la langue a survécu. Il dut y avoir des langues élémentaires qui se sont naturellement éteintes. Il y a dans le monde d'étranges petits îlots de langage qui ne semblent avoir aucune relation avec les langues qui les entourent. Quelquefois, cependant, une enquête approfondie fait miroiter devant nous l'espoir que ces îlots sans relation les uns avec les autres pourraient être rattachés à une forme plus simple, plus vaste, plus fondamentale et plus universelle de langage. Un groupe linguistique dont il a été beaucoup parlé est le groupe des dialectes basques. Les Basques vivent maintenant sur les versants nord des Pyrénées. Ils sont, en tout, six cent mille en Europe et sont restés un peuple très énergique et d'une âme très indépendante. Leur langue, sous sa forme actuelle, est une langue complètement développée. Mais elle s'est développée selon un mode totalement différent de celui des langues aryennes qui l'entourent. Des journaux basques ont été publiés en Argentine et aux Etats-Unis à l'usage de groupes d'émigrants prospères. Les premiers colons français au Canada étaient basques, et on trouve beaucoup de noms basques parmi les Canadiens-Français d'aujourd'hui. Certains vestiges indiquent que le peuple et la langue basques furent beaucoup plus largement répandus autrefois dans la péninsule ibérique. Pendant longtemps, la langue basque intrigua considérablement les érudits, et sa structure les amena à suggérer qu'elle pourrait être apparentée à quelque langue amerindienne. A. H. Keane groupe un certain nombre d'arguments militant en faveur d'une parenté — parenté très lointaine — avec la langue berbère du nord de l'Afrique et, par cet intermédiaire, avec l'ensemble des langues chamitiques ; mais d'autres philologues mettent en doute cette filiation. Ils déclarent que le basque est plutôt apparenté à certains vestiges linguistiques perdus quelque part dans les montagnes du Caucase, et ils sont portés à le considérer comme le dernier membre survivant d'un groupe autrefois très répandu de langues pré-chamitiques en usage parmi les peuples méditerranéens à peau brune qui occupaient la plus grande partie de l'Europe occidentale et australe et de l'Asie occidentale.

Il est fort possible que dans l'ouest et le sud de l'Europe s'étendissent il y a huit à dix mille ans des groupes linguistiques qui ont complètement cédé le pas aux races aryennes. Plus tard, nous admettrons en passant l'existence possible de trois groupes linguistiques aujourd'hui perdus, représentés par : 1° l'ancien crétois, le lydien, etc. (bien que, d'après certains savants, ces langues aient pu appartenir au groupe basque-caucasien-dravidien) ; 2° le sumérien ; 3° l'élamite. On a aussi suggéré que l'ancien sumérien a pu servir de lien entre le basque-caucasien primitif et les groupes mongols primitifs. Si cela est vrai, nous aurions dans le groupe basque-caucasien-dravidien-sumérien-proto-mongolique, un système



Spécimens de races diverses.

Peinture d'un tombeau égyptien (d'après Champollion).

de langues encore plus ancien et plus ancestral que le chamitique fondamental. Ce système vénérable aurait eu la même relation avec les langues anciennes sémitiques et chamitiques que le lézard de la fin des temps paléozoïques avec les mammifères, les oiseaux et les dinosauriens.

On dit que le hottentot fondamental a des affinités avec les langues chamitiques, dont il est séparé par toute l'étendue de l'Afrique centrale qui parle le bantou. Une langue qui ressemble au hottentot et n'est pas sans rapport avec le boschiman, est encore parlée dans l'est de l'Afrique équatoriale, et ceci renforce l'idée que toute l'Afrique orientale parlait autrefois des langues chamitiques. Les langues et les peuples bantous se répandirent, à une époque relativement récente, d'un centre d'origine quelque part dans l'ouest de l'Afrique Centrale, et isolèrent les Hottentots des autres peuples chamitiques. Mais il est au moins aussi probable que le hottentot est un groupe de langues séparé.

Parmi d'autres petits langages lointains et isolés, on peut citer le Papou de la Nouvelle Guinée et l'Australien indigène. La langue tasmanienne, aujourd'hui éteinte, est peu connue. Ce que nous en savons confirme nos suppositions relatives à l'absence de langage chez l'homme paléolithique.

CHAPITRE XIV

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS

1. *Les premières cités et les premiers nomades.* — 2A. *Les Sumériens.* — 2B. *L'Empire de Sargon I.* — 2C. *L'Empire d'Hammourabi.* — 2D. *Les Assyriens et leur Empire.* — 2E. *L'Empire Chaldéen.* — 3. *Les débuts de l'histoire d'Egypte.* — 4. *Les débuts de la civilisation de l'Inde.* — 5. *Les débuts de la civilisation de la Chine.* — 6. *Pendant que se développent les premières civilisations....*

1

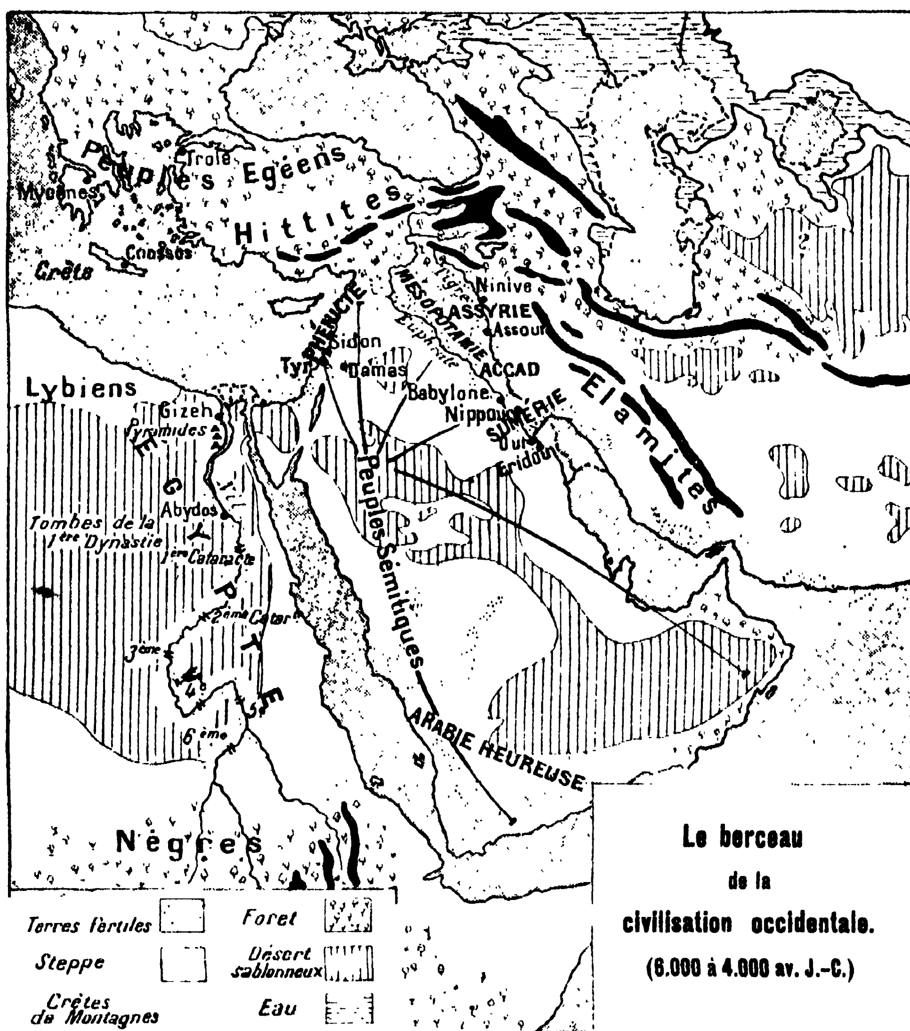
Ce fut la culture dite héliolithique, décrite par nous au chapitre XII, qui donna naissance aux premiers rudiments d'une véritable civilisation. On ne sait encore si ce fut en Mésopotamie ou en Egypte, que, pour le première fois, des communautés fixes s'établirent dans des villes. Ce qu'on sait, c'est que vers l'an quatre mille avant J.-C. il existait déjà de semblables communautés dans ces deux régions du monde, et qu'elles y étaient même établies depuis un temps considérable. Les fouilles faites par une mission américaine à Nippour ont mis au jour des vestiges certains d'une communauté urbaine qui devait exister en l'an 4.000, date à laquelle nous ne savons encore rien sur l'Egypte.

M. Aaron Aaronson découvrit, il y a quelque temps, du véritable blé sauvage sur les pentes du Mont Hermon, et ce fut certainement en un point de cette région, point peut-être submergé aujourd'hui, que la culture du froment fut pour la première fois tentée, pour rayonner de là sur tout l'hémisphère oriental. Mais sol cultivé et civilisation ne sont pas des termes synonymes.

En même temps que la culture néolithique se répandait sur le monde, c'est-à-dire bien avant les débuts de toute civilisation, le blé faisait son apparition de l'Atlantique au Pacifique. Une civilisation est quelque chose d'autre qu'un ensemencement fortuit de la terre. Elle est constituée lorsque, dans une zone continuellement cultivée et formant un objet de possession, des hommes vivant dans des demeures toujours habitées, observant une règle commune, se trouvent groupés dans une même cité ou une même citadelle. Il se peut que pendant longtemps une civilisation se soit ainsi développée en Mésopotamie, sans aucune

relation avec celle qui, parallèlement, progressait en Egypte. Il se peut aussi que ces deux civilisations aient eu un berceau commun, quelque part dans la région de la Méditerranée, de la Mer Rouge ou de l'Arabie du sud.

Pour que l'homme néolithique pût se fixer effectivement dans une région, il fallait avant tout qu'il eût à sa disposition pendant toute l'année un bon approvisionnement d'eau, du fourrage pour les animaux, des aliments pour lui-même, et des matériaux de construction. Cette condition se trouvait remplie dans beaucoup de vallées d'Europe et d'Asie ; c'est pourquoi dans nombre de ces vallées, comme dans les demeures lacustres de la Suisse, les hommes s'établirent de très bonne heure ; mais nulle part la situation n'était plus favorable, et cela d'une façon aussi permanente, qu'en Egypte et dans le pays compris entre le cours supérieur de l'Euphrate, celui du Tigre et le Golfe Persique. Là, sous un soleil ardent, on trouvait toujours de l'eau ; chaque année apportait sa moisson ; le blé, nous dit Hérodote rapportait en Mésopotamie[1] à celui qui le semait deux cents grains pour un ; Pline affirme qu'on coupait ce blé deux fois et qu'il donnait encore après cela un excellent fourrage pour les moutons ; il y avait en abondance des palmiers et toutes sortes de fruits ; quant aux matériaux de construction, on trouvait, en Egypte, de l'argile et une pierre facile à travailler ; en Mésopotamie, une glaise qui, au soleil, se transformait en brique. Dans de tels pays les hommes perdaient tout naturellement leurs habitudes errantes ; ils se multipliaient et s'apercevaient que leur

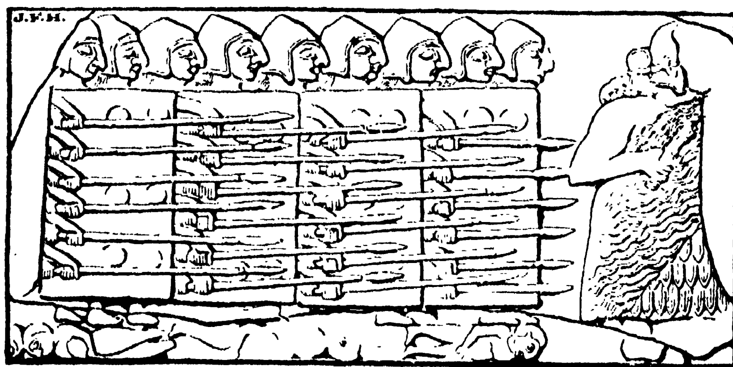


Le berceau de la civilisation occidentale. (6.000 à 4.000 av. J.-C.)

[1] Nous entendons par Mésopotamie la région Tigre-Euphrate.

nombre les mettait à l'abri de l'assaillant. Ainsi crût une population plus dense que toutes celles que la terre avait connues ; les demeures se firent plus confortables, les bêtes sauvages furent exterminées sur de vastes espaces, la sécurité de la vie devint telle que l'homme du commun put circuler dans les villes et à travers les campagnes sans avoir à porter d'armes. Ces peuples, à l'intérieur de leurs frontières du moins, prirent des habitudes pacifiques. C'est ainsi que l'homme commença à prendre racine.

Mais dans les contrées moins fertiles et plus soumises aux caprices des saisons qui entouraient ces terres bénies, dans les forêts d'Europe, les déserts d'Arabie, les pâturages saisonniers de l'Asie Centrale, on vit croître des populations plus clairsemées, plus actives ; ce furent les peuples nomades primitifs. En opposition avec les peuples sédentaires et agricoles, ces nomades vivaient librement, au milieu des dangers. Ils étaient, par comparaison, maigres et affamés. Bien que bergers, ils étaient encore chasseurs ; il leur fallait conquérir de vive force leurs pâturages, au milieu de tribus hostiles. Ils tirèrent profit, pour la confection de leurs armes, de la découverte des métaux faite par les peuples sédentaires. Ils passèrent en même temps qu'eux de la phase néolithique à l'Age de bronze. Il est même possible qu'ils furent les premiers à se servir du fer. Munis ainsi d'armes meilleures, leurs instincts guerriers se développèrent, leur rapidité de mouvement s'accrut, en même temps que se perfectionnaient leurs moyens de transport. On ne doit pas s'imaginer qu'un stade de vie nomade précéda, dans l'histoire des hommes, un stade de vie sédentaire. Au début, l'homme se déplaçait lentement, suivant sa nourriture. Puis une catégorie d'hommes commença à se fixer, tandis qu'une autre se faisait plus franchement nomade. L'espèce sédentaire fit de plus en plus du grain sa nourriture, alors que l'espèce nomade commença à utiliser le lait. Cette dernière se mit à élever des vaches uniquement dans ce but. Les deux formes d'existence se spécialisèrent dans des directions opposées. Il était inévitable que les sédentaires et les nomades s'entre-choquassent, que les seconds fussent considérés comme des barbares par les premiers, et les premiers comme des êtres mous et efféminés, qu'il était très légitime de piller, par les seconds.



Guerriers sumériens en phalange.
(Pierre gravée. Débuts de la civilisation sumérienne).

La guerre entre sédentaires et nomades se ramenait à des incursions des seconds dans les régions frontières. Les sédentaires avaient pour eux le nombre ; les bergers pouvaient pousser des pointes chez leurs ennemis, mais non s'établir chez eux. Ce frottement aurait pu durer pendant de longues générations. Mais, de temps à autre, nous trouvons quelque chef ou quelque tribu capable d'imposer, au milieu du désordre de ces nomades indépendants et libres, une sorte d'unité aux tribus voisines ; et alors, malheur à la civilisation la plus proche ! On voit bientôt les nomades unis dévaler sur les plaines paisibles et non fortifiées, et une guerre de conquête s'ensuivre. Au lieu d'emporter le butin, les conquérants s'établissent sur le pays subjugué ; villageois et gens des villes sont réduits au servage ou doivent payer un tribut ; ils deviennent les serviteurs des nomades, dont les chefs se font proclamer rois, princes, maîtres et nobles. A leur tour, ces derniers s'assimilent les arts, tous les raffinements du pays conquis, ils cessent d'être maigres et affamés, mais, pendant bien des générations, ils gardent quelque chose de leurs vieilles habitudes nomades, pratiquent la chasse et les exercices en plein air, les courses de chars; ils considèrent le travail, principalement la travail agricole, comme le lot d'une race et d'une classe inférieures.

Tel a été, avec mille variations, l'un des

principaux épisodes de l'histoire durant les soixante-dix derniers siècles. Dès les premières pages qu'il nous est possible de déchiffrer dans le grand livre de la civilisation, nous trouvons une distinction très nette entre une classe dirigeante, qui ne travaille pas, et la masse laborieuse de la population. Et nous découvrons aussi qu'après un certain nombre de générations, l'aristocratie, s'étant fixée au sol, commence à respecter les arts et les lois, à perdre quelque peu de sa rudesse initiale. Elle épouse les filles des vaincus, instaure en faveur de ceux-ci un régime de tolérance. Elle échange avec eux des idées religieuses, et apprend les leçons qu'imposent le sol et le climat. Elle devient, en un mot, une partie de la civilisation dont elle s'est rendue maîtresse; cependant qu'une nouvelle invasion se prépare.

2 A

Ce cycle de colonisation, de conquêtes, d'adaptation à un milieu civilisé, de nouvelles conquêtes, puis d'adaptation nouvelle, s'observe particulièrement dans la région du Tigre et de l'Euphrate, laquelle s'ouvre de tous côtés sur de vastes zones qui ne sont pas assez arides pour constituer de véritables déserts, mais qui ne sont pas non plus assez fertiles pour nourrir des populations civilisées. Le premier peuple qui édifia dans cette partie du monde — peut-être même dans le monde tout entier — de véritables cités, fut un peuple aux origines mystérieuses : les Sumériens. Ceux-ci avaient sans doute quelque affinité avec les Ibériens à peau sombre ou avec les Dravidiens. Ils employaient une sorte d'écriture qu'ils gravaient dans l'argile, et on a pu déchiffrer leur langue. Celle-ci ressemble aux langues caucasiennes non encore classées, plus qu'à aucune autre. Il se peut que cet ensemble linguistique ait été apparenté au basque et représente ce qui fut jadis un immense groupement, s'étendant de l'Espagne et de l'Europe Occidentale jusqu'à l'Inde Orientale et, dans le sud, jusqu'à l'Afrique Centrale. Ces peuples se rasaient la tête et portaient de simples tuniques de laine. Ils se fixèrent d'abord sur le cours inférieur du grand fleuve, non loin du Golfe Persique, qui en ce temps-là s'enfonçait de deux cents kilomètres de plus qu'à présent dans l'intérieur des terres. Ces Sumériens fertilisaient leurs champs au moyen de tranchées d'irrigation, et ils devinrent graduellement de très habiles ingénieurs en matière d'hydraulique ; ils avaient du bétail, des ânes, des moutons et des chèvres, mais pas de chevaux ; leurs petits villages composés de cabanes de boue, devinrent des villes, et leur religion éleva des temples semblables à des tours.

L'argile, séchée au soleil, jouait un grand rôle dans la vie de ces peuples. Dans cette contrée des vallées inférieures du Tigre et de l'Euphrate on ne trouvait guère de pierre. On construisait avec des briques ; les habitants faisaient de la poterie et des statuettes de terre ; ils dessinaient et bientôt ils furent capables d'écrire sur de minces plaques d'argile, pareilles à des briques. Ils ne semblent s'être servi ni de papier, ni de parchemin. Leurs livres, leurs archives et jusqu'à leur correspondance consistent en morceaux d'argile.

A Nippour, les Sumériens construisirent une grande tour de brique en l'honneur de leur dieu principal : El-lil (Enlil), tour qu'on suppose être à l'origine de l'histoire de la Tour de Babel. Ils semblent avoir été divisés en états-cités, qui guerroyaient entre eux et, pendant plusieurs siècles, conservèrent leur caractère militaire. Leurs soldats portaient de longues piques et des boucliers, et combattaient en formations serrées. Les Sumériens ne se faisaient la guerre qu'entre eux, et pendant longtemps la Sumérie n'eut à subir le joug d'aucune race étrangère. Ils perfectionnèrent leur civilisation, leur écriture, leurs vaisseaux, pendant une période qui peut être double de celle qui sépare de nos jours les débuts de l'ère chrétienne.

Le premier de tous les empires connus fut fondé par le grand-prêtre du dieu de la cité sumérienne d'Erech. Cet empire s'étendait, selon une inscription relevée à Nippour, de la mer Inférieure (Golfe Persique) à la Mer Supérieure (Méditerranée ou Lac de Van ?). C'est parmi la boue des vallées du Tigre et de l'Euphrate que reposent les archives de cette vaste période de l'histoire, de cette première moitié de l'Age de la culture du sol. C'est là que se dressèrent les premiers temples et que furent consacrés les premiers prêtres-rois qu'ait connus l'humanité.

2 B

A l'extrémité occidentale de ce pays parurentdes tribus nomades de langue sémitique

qui firent le commerce et plus tard la guerre avec les Sumériens pendant un grand nombre de générations. Puis surgit parmi ces Sémites un grand chef, Sargon (2.750 avant J.-C.), qui leur imposa une loi unique, et, non seulement vainquit les Sumériens, mais étendit sa domination du Golfe Persique, à l'est, jusqu'à la Méditerranée, à l'ouest. Le peuple sur lequel règnait Sargon s'appelait les Accadiens et son empire, l'Empire accadien-sumérien. Cet empire dura plus de deux cents ans.

Mais bien que les Sémites eussent vaincu les cités sumériennes et leur eussent donné un roi, ce fut la civilisation sumérienne qui prévalut sur la culture sémitique, plus grossière. Les nouveaux-venus apprirent l'écriture sumérienne (écriture cunéïforme) et la langue sumérienne. Celle-ci devint pour ces barbares la langue de la science et de la puissance, de même que le latin fut la langue de la science et de la puissance pour les peuples barbares de l'Europe médiévale. La science sumérienne eut une très grande vitalité. Elle était appelée à survivre à travers la longue série de conquêtes et de transformations qui allaient s'opérer dans la vallée des deux rivières.

2 C

Tandis que les habitants de l'empire sumérien-accadien perdaient de leurs vertus politiques et guerrières, ils eurent à subir la double invasion d'un peuple venant de l'est, les Elamites, [1] et de Sémites qui venaient de l'ouest, les Amorites. Les Amorites se fixèrent dans une petite ville du cours supérieur du fleuve, nommée Babylone : et, après cent ans de guerre, ils devinrent les maîtres de toute la Mésopotamie. Ceci se passa sous un grand roi, Hammourabi (2.123-2.080 avant J.-C.), qui fonda le premier empire babylonien.

De nouveau régnèrent la paix, la sécurité ; de nouveau reculèrent les instincts d'agression, mais, cent ans plus tard, d'autres nomades venant de l'est envahirent la Babylonie, apportant avec eux le cheval et le char de guerre, et installèrent leur propre roi dans Babylone.

2 D

Plus haut encore vers les sources du Tigre, en deçà des terres argileuses, dans des régions où l'on trouvait de la pierre taillable, un peuple sémite, les Assyriens, vint se fixer, alors que les Sumériens n'avaient pas encore été conquis par les Sémites, autour d'un certain nombre de cités, dont Assour et Ninive étaient les principales. Avec leur long nez et leurs lèvres épaisses, ils ressemblaient beaucoup au type commun du Juif polonais d'aujourd'hui. Ils portaient de longues barbes, et leurs cheveux étaient bouclés ; ils étaient vêtus de longues robes et de grands bonnets. Eux, et les Hittites à l'ouest, étaient sans cesse en état de guerre. Ils furent vaincus par Sargon I, puis recouvrèrent leur liberté ; un certain Tushratta, roi de Mitanni, au nord-ouest, s'empara de leur capitale, Ninive, et l'occupa pendant un certain temps ; ils intriguèrent avec l'Egypte contre Babylone et furent à la solde des Egyptiens ; ils portèrent l'art militaire à un très haut point de perfection, et se livrèrent à des incursions sur les territoires voisins qui leur payaient tribut ; finalement, adoptant le cheval et le char de guerre, ils réglèrent leurs comptes avec les Hittites, puis, sous Tiglatphalasar I[er] (vers l'an 1.100 avant J.-C.) s'emparèrent de Babylone. Mais leur possession de ces terres basses, plus anciennes et plus civilisées, était mal assurée, et Ninive, la cité de pierre (en opposition avec Babylone, la ville de brique) resta leur capitale. Pendant un grand nombre de siècles, le pouvoir appartint tantôt à Ninive, tantôt à Babylone ; quelquefois c'était un Assyrien, quelquefois un Babylonien qui prétendait au titre de « roi du monde ». Pendant quatre siècles, l'Assyrie fut arrêtée dans son expansion vers l'Egypte par une poussée vers le nord d'un autre groupe de peuples sémitiques, les Araméens, dont la principale cité était Damas, et dont les descendants sont les Syriens d'aujourd'hui. A travers le domaine de ces Syriens, les rois assyriens cherchèrent à s'étendre vers le sud-ouest. En 745 avant J.-C. surgit un autre Tiglatphalasar : Tiglatphalasar III, celui de la Bible[1]. Non seulement il prescrivit le transfert des Israélites en Médie (les « Dix tribus perdues » dont le destin final a intrigué tant d'esprits

[1] De langue et de race inconnues, « ni Sumériens ni Sémites », écrit Sayce. Leur principale cité était Suse. Nous ne savons encore presque rien de leur archéologie. On croit que les Elamites étaient d'un type voisin du nègre.

[1] *Rois* XV, 29, et XVI, 7.

curieux), mais il conquit et gouverna Babylone. Son fils, Salmanasar IV, mourut pendant le siège de Samarie, [1] et fut remplacé par un usurpateur, qui, sans doute pour flatter les susceptibilités babyloniennes, prit l'antique nom accadien-sumérien de Sargon (Sargon II). Le premier semble avoir donné aux forces assyriennes des armes de fer. Ce fut probablement Sargon II qui déporta les Dix Tribus.

Cet exil de populations entières devint l'une des particularités des méthodes politiques du nouvel Empire assyrien. Des nations, qu'il était difficile d'administrer dans leur pays d'origine, étaient ainsi déportées en masse dans des régions inconnues d'elles, au milieu de voisins étrangers, où leur seul espoir de survie résidait pour elles dans une obéissance totale au pouvoir suprême.

Le fils de Sargon, Sennachérib, conduisit les armées assyriennes jusqu'aux frontières d'Egypte. Là, l'armée de Sennachérib fut frappée par la peste, désastre décrit dans le dix-neuvième chapitre du second livre des Rois.

« Et il arriva cette nuit-là que l'ange du Seigneur fut envoyé et tua dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille guerriers ; et quand on fut levé aux premières heures du matin, ils n'étaient plus que des cadavres. Aussi Sennachérib, roi des Assyriens, s'en retourna vers Ninive où il resta dès lors. »

Le petit-fils de Sennachérib, Assurbanipal, appelé par les Grecs Sardapanale, réussit, lui, à conquérir et à conserver pendant un certain temps la Basse-Egypte.

Ainsi va l'histoire. En 330 avant J. C., ainsi que nous le verrons plus tard, un conquérant grec, Alexandre le Grand, contemplera le cadavre du dernier des rois perses.

L'histoire des civilisations du Tigre et de l'Euphrate, dont nous n'avons jusqu'ici donné que l'esquisse, est celle d'une succession de conquêtes, chacune ayant pour effet de substituer aux anciens chefs et aux anciennes classes dirigeantes de nouveaux chefs et de nouvelles classes ; des races comme les Sumériens et les Elamites se croisent et se perdent, leur langue disparaît, l'Assyrien se transforme en Chaldéen et en Syrien, les Hittites deviennent un peuple aryen et perdent leur caractère distinct ; les Sémites, qui ont absorbé les Sumériens, cèdent la place à des maîtres aryens ; les Mèdes et les Perses prennent celle des Elamites ; une langue aryenne, le persan, s'impose à l'Empire jusqu'au moment où le grec, autre langue aryenne, le chasse de la vie officielle. Durant tout ce temps, la charrue fait son office chaque année, on récolte les moissons, les ouvriers construisent des demeures selon les plans qui leur sont fournis, les négociants travaillent et conçoivent de nouvelles opérations ; la science de l'écriture se répand, le cheval, les véhi-



Guerrier assyrien.
(Bas-relief du palais de Sargon II).

2 E

L'empire assyrien ne dura que cent cinquante ans après Sargon II. De nouveaux nomades sémites venant du sud-est, les Chaldéens, aidés de peuples venant du nord, les Mèdes et les Perses, se liguèrent contre eux, et prirent Ninive en 606 avant J. C.

L'empire chaldéen, dont la capitale fut Babylone (second empire babylonien), se maintint sous Nabuchodonosor le Grand (Nabuchodonosor II) et ses successeurs, jusqu'en 539 avant J.-C., date où il s'effondra sous les attaques de Cyrus, le fondateur de la puissance perse.

[1] *Rois* XVII, 3.

cules à roues, le fer font leur apparition et deviennent partie de l'héritage commun de l'humanité ; sur mer, à travers le désert, les transactions se multiplient, le cercle des idées humaines s'élargit, et le savoir s'accroît. Il y a des reculs, des massacres, des épidémies, mais dans l'ensemble le progrès est indéniable. Pendant quatre mille ans, cette chose nouvelle, la civilisation, qui a enfoncé ses racines dans le sol séparant les deux fleuves, croît comme croît un arbre ; tantôt perdant une branche, tantôt dépouillé par l'orage, sans que sa poussée s'en trouve pourtant interrompue. Quatre mille ans plus tard, guerriers et conquérants continueront à s'agiter dans cette civilisation croissante qu'ils ne comprennent pas ; mais à ce moment les hommes connaissent (330 avant J.-C.) le fer, le cheval, l'écriture, le calcul, la monnaie et disposent d'une plus grande variété d'aliments et de matières textiles.

Le temps qui s'écoula entre la fondation de l'empire de Sargon I et la conquête de Babylone par Alexandre le Grand équivaut, pour le moins, à celui qui sépare le règne d'Alexandre le Grand du moment présent. Mais, avant l'époque de Sargon, des hommes s'étaient déjà fixés sur la terre sumérienne, vivant dans des villes, adorant dans des temples, menant une vie agricole néolithique bien ordonnée dans une communauté organisée ; et tout cela occupe une période qui n'est pas moins longue que celle qui va suivre. « Eridou, Lagash, Our, Ourouk, Larsa, avaient déjà un passé immémorial quand, pour la première fois, leur nom paraît dans l'histoire [1]. »

L'une des choses les plus difficiles, à la fois pour celui qui écrit et pour celui qui étudie l'histoire, c'est de se représenter ces lointaines époques avec leur exacte durée, sans qu'elles se trouvent diminuées dans la perspective de leur imagination. La moitié de l'histoire de la civilisation humaine, la clé de toutes les institutions de celle-ci, se trouvent contenues dans la période qui *précède* le règne de Sargon I.

3

Tandis qu'une civilisation se créait ainsi en Sumérie, une autre, dont on ne sait si elle fut plus ou moins ancienne, si elle eut la même origine, se développait en Egypte.

L'histoire de la Vallée du Nil depuis l'aube de l'histoire jusqu'à l'époque d'Alexandre le Grand n'est pas très différente de celle de Babylone ; mais, tandis que la Babylonie était ouverte de toute part à l'invasion, l'Egypte était protégée par le désert à l'ouest et par le désert et la mer à l'est ; au sud, enfin, elle n'avait à craindre que des peuplades nègres. Son histoire en conséquence est moins interrompue par des invasions de races étrangères que celle de l'Assyrie et de Babylone ; et jusqu'au VIII[e] siècle avant J.-C., époque où l'Egypte tombe sous le joug d'une dynastie ethiopienne, chaque fois qu'un conquérant s'introduit chez elle, il arrive d'Asie par la voie de l'isthme de Suez.

Les vestiges de l'Age de pierre, en Egypte, sont d'une date très incertaine : il y en a de paléolithiques, il y en a de néolithiques. Il n'est pas certain que les peuples pasteurs néolithiques qui laissèrent ces vestiges derrière eux aient été les ancêtres directs des futurs Egyptiens. A plus d'un égard, ils diffèrent totalement de leurs successeurs. Ils enterraient leurs morts, mais, avant de le faire, ils les découpaient en morceaux et mangeaient quelques-uns de ces morceaux. Ils se livraient, semble-t-il, à cette pratique par respect pour le défunt, à moins que les survivants n'espérassent ainsi acquérir une partie de la vigueur et des vertus de celui qui n'était plus. Ces coutumes barbares étaient répandues dans l'Europe occidentale avant la diffusion des peuples aryens ; elles gagnèrent l'Afrique nègre, où elles commencent seulement à s'éteindre à l'heure présente.

Vers l'an 3.500 avant J.-C., ou même plus tôt, on perd la trace de ces peuples primitifs, et les vrais Egyptiens entrent en scène. Les premiers ne construisaient que de simples cabanes ; les seconds sont au contraire des peuples néolithiques déjà civilisés : ils construisent des maisons de brique et de bois, et ils travaillent la terre. Très vite, ils atteignirent l'Age de bronze. Ils possédaient un système d'écriture imagée presque aussi développé que celui des Sumériens leurs contemporains, mais d'un caractère très différent. Il se peut que ce peuple soit venu de l'Arabie du sud par la voie d'Aden, envahissant la Haute Egypte, pour descendre en-

[1] Winckler Craig, *History of Babylonia and Assyria.*

suite lentement le Nil jusqu'à son delta. Le Dr Wallis Budge les appelle « les conquérants venus de l'est ». Mais, par leurs dieux, leurs coutumes, leur écriture, ils diffèrent des Sumériens. L'une des premières images connues de leurs dieux est une déesse-hippopotame, c'est-à-dire d'un caractère nettement africain.

L'argile du Nil n'est pas aussi fine et aussi plastique que l'argile sumérienne, et les Egyptiens ne l'utilisaient pas comme tablettes. Mais ils tirèrent bientôt parti de bandes du roseau papyrus qu'ils attachaient ensemble, d'où est venu notre mot papier.

Les principaux traits de l'histoire de l'Egypte sont beaucoup plus simples que ceux de l'histoire de Mésopotamie. Ce fut longtemps la coutume de grouper les maîtres de l'Egypte en dynasties, et lorsqu'on fait allusion aux périodes successives de l'histoire d'Egypte, on parle de la première, de la seconde, de la quatorzième dynastie. Les Egyptiens furent conquis plus tard par les Perses, après leur établissement à Babylone, et quand finalement l'Egypte échut à Alexandre le Grand (332 avant J.-C.) elle en était à sa trente-et-unième dynastie. Dans cette longue histoire de plus de quatre mille ans, qui s'étend sur une période beaucoup plus longue que celle qui sépare de notre temps le règne d'Alexandre-le-Grand, certaines phases peuvent être considérées isolément. Il y eut une phase connue sous le nom de « l'ancien empire » qui atteignit son point culminant sous la quatrième dynastie ; cette dynastie assura au pays une ère de richesse et de splendeur, et ses monarques étaient obsédés par un besoin de construire, qui ne se préoccupait d'ailleurs nullement de l'usage possible des monuments projetés, et tel que les hommes n'en ont jamais depuis connu de semblable. Ce furent Cheops[1], Chephren et Mycerinus, tous appartenant à cette quatrième dynastie qui élevèrent à Gizeh la Grande Pyramide[2], ainsi que la seconde et la troisième pyramides. Ces énormes masses de pierre, qui servirent de sépulcres, mais dont on ne peut s'expliquer les formidables dimensions, furent construites à une époque où la science architecturale n'en était encore qu'à ses débuts ; elles épuisèrent les ressources de l'Egypte pendant trois longs règnes, et la laissèrent aussi appauvrie que si elle avait traversé une guerre.

L'histoire de l'Egypte de la quatrième à la quinzième dynastie est celle d'une suite de conflits entre capitales rivales et religions concurrentes, de la division du pays en royaumes nouveaux, ou de la réunion de ces royaumes. C'est, au fond, une histoire purement intérieure. Parmi cette longue série de Pharaons, mentionnons Pepi II, qui régna quatre-vingt-dix ans — ce fut le plus long règne de l'histoire — laissant après lui une grande abondance d'inscriptions et de monuments. Finalement il arriva à l'Egypte ce qui devait arriver si fréquemment aux civilisations de Mésopotamie. Elle fut conquise par des Sémites nomades, qui fondèrent une dynastie de « pasteurs » celle des Hyksos (de 1700 à 1580), laquelle fut finalement expulsée par les indigènes. Cette invasion eut probablement lieu au moment où l'Empire babylonien qu'avait fondé Hammourabi était en pleine prospérité, mais il est difficile de fournir une date exacte. Ce ne fut qu'après une longue période de servitude qu'un soulèvement populaire chassa les étrangers.

Après la guerre de libération (vers 1.600 avant J.-C.) s'ouvrit pour l'Egypte une période de grande prospérité, le *Nouvel Empire*. L'Egypte devint un grand Etat militaire unifié, et dirigea des expéditions jusqu'à l'Euphrate. C'est ainsi que commença la lutte séculaire entre la puissance égyptienne et la puissance babylono-assyrienne.

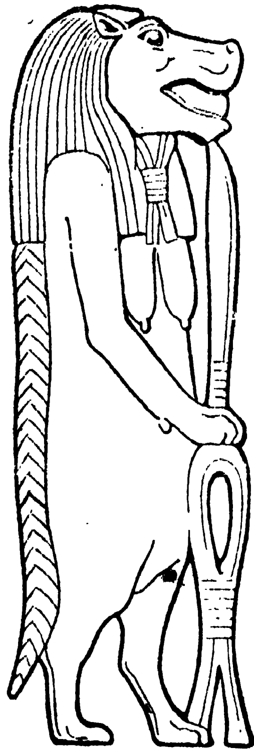
Pendant quelque temps l'Egypte eut le dessus. Thothmès III et son fils Aménophis III (XVIIIe dynastie) régnèrent de l'Ethiopie jusqu'à l'Euphrate au quinzième siècle avant J.-C. Pour différentes raisons, leur nom brille d'un éclat particulier dans les annales égyptiennes. Ces rois furent de grands constructeurs et laissèrent beaucoup de monuments et d'inscriptions. Aménophis III fonda Louqsor, et agrandit considérablement Karnak. A Tel-el-Amarna on a découvert une foule de lettres, correspondance des rois avec les monarques babyloniens et hittites (parmi lesquels le Tushratta qui s'empara de Ninive) ; ces lettres projettent un flot de lumière sur la politique et la condition sociale de l'époque.

Nous parlerons plus tard d'Aménophis IV, mais nous ne disposons pas d'assez de place pour nous occuper de l'un des souve-

1 3.733 avant J.-C.
2 Elle a 150 mètres de haut, 330 mètres de long et pèse 4.883.000 tonnes.

rains les plus extraordinaires et les plus capables de l'Egypte, la reine Hatasou. Les monuments la représentent en costume masculin, portant une longue barbe, symbole de la sagesse.

L'Egypte fut ensuite occupée pendant quelque temps par les Syriens, puis on vit se succéder deux dynasties, la XIXe et la XXe, dont la première comprend Ramsès II, grand constructeur de temples, lequel régna soixante-sept ans (de 1317 à 1250 avant J.-C.) et est considéré par certains comme le Pharaon de Moïse; et la XXIIe, qui comprend Shishak, lequel pilla le temple de Salomon (vers 930). Un conquérant éthiopien du Haut-Nil fonda la XXVe dynastie, dynastie étrangère, qui céda la place (670) au nouvel empire assyrien créé par Tiglat-phalasar III, Sargon II et Sennachérib.



Déesse-hippopotame. (Début de la civilisation égyptienne).

Les jours de la suprématie de l'Egypte sur les nations étrangères tiraient à leur fin. Avec Psammétique I, de la XXVIe dynastie (664-610), un gouvernement indigène fut restauré pendant quelque temps, et Néchao II recouvra les vieilles possessions égyptiennes de Syrie jusqu'à l'Euphrate, tandis que les Mèdes et les Chaldéens attaquaient Ninive. Mais après la chute de cette ville, Néchao II fut chassé de ses conquêtes par Nabuchodonosor II, le grand roi chaldéen, le Nabuchodonosor de la Bible. Les Juifs qui avaient été les alliés de Néchao II furent emmenés captifs par Nabuchodonosor à Babylone.

Quand, au VIe siècle avant J.-C., la Chaldée tomba entre les mains des Perses, l'Egypte eut le même sort; mais une révolte la rendit de nouveau indépendante pendant soixante ans; en 332 elle accueillit avec enthousiasme son vainqueur Alexandre-le-Grand; elle fut toujours gouvernée à partir de ce moment par des étrangers, d'abord les Grecs, puis les Romains, puis successivement par les Arabes, les Turcs, les Anglais.

Tel est le résumé de l'histoire de l'Egypte depuis ses origines; d'abord isolée, elle entre, à mesure que se développent les moyens de communication, dans des rapports de plus en plus suivis et de plus en plus étroits avec les autres nations.

4

Sur l'Inde nous aurons encore moins de choses à dire que sur l'Egypte. A l'époque d'Hammourabi, ou plus tard, une des ramifications du peuple nomade de langue aryenne qui occupait alors le nord de la Perse et l'Afghanistan poussa, par les défilés du nord-ouest, jusqu'à l'Inde. Ces éléments subjuguèrent d'abord les populations à peau sombre du nord de la Péninsule, puis se répandirent sur l'ensemble de celle-ci. Ils n'établirent pourtant jamais dans l'Inde un gouvernement unifié; leur histoire est celle de rois et de républiques perpétuellement en état de guerre.

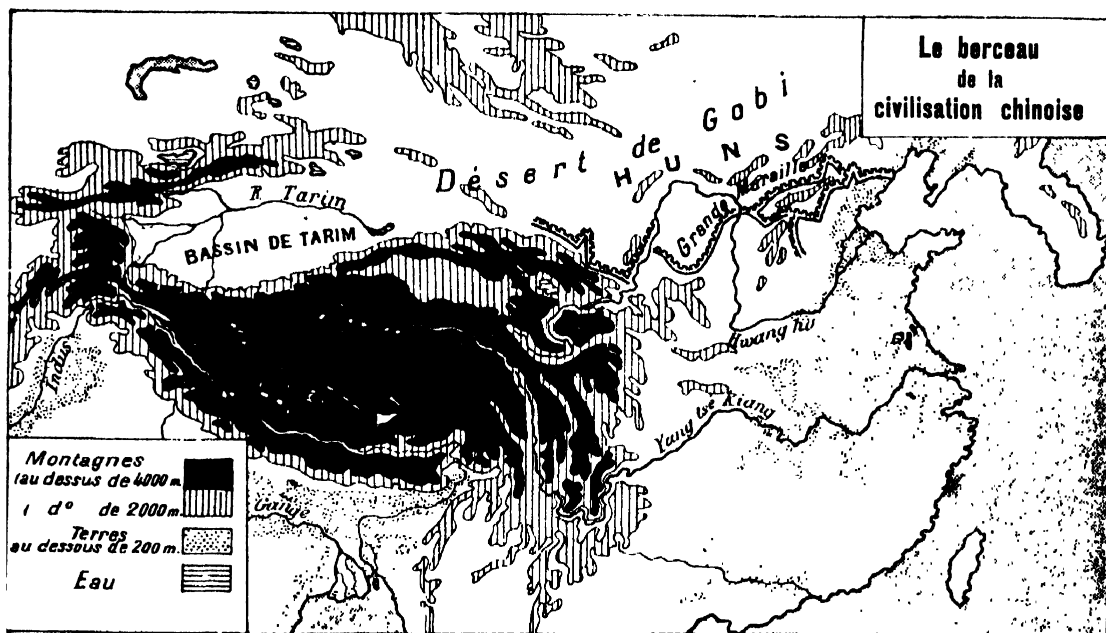
L'empire perse, après la capture de Babylone, porta ses frontières au delà de l'Indus, et, plus tard, Alexandre le Grand atteignit les limites du désert qui sépare le Punjab de la vallée du Gange. Contentons-nous de ce bref exposé : nous aurons plus tard à revenir sur l'histoire de l'Inde.

5

Tandis que ce triple système de civilisation blanche se développait dans l'Inde et dans la région où l'Asie, l'Afrique et l'Europe se rencontrent, une autre civilisation, complètement distincte, partant de la vallée, alors fertile, du Tarim et des pentes des montagnes de Kuen-lun, se répandait en deux directions : vers l'embouchure du Hwang-ho et dans la vallée du Yang-tsé-kiang. Nous ne savons pratiquement rien de l'archéologie de la Chine, nous ignorons tout de l'âge de pierre dans cette partie du globe, et nos idées actuelles sur cette civilisation primitive sont toutes dérivées de la littérature chinoise, encore très imparfaitement explorée. On peut dire pourtant que, dès le début, ce fut une civilisation mongole. Jusqu'après l'époque d'Alexandre le Grand on ne relève guère en Chine de traces d'une influence sémitique ou aryenne, encore moins d'une influence chamitique.

Ces derniers éléments étaient encore contenus dans un autre monde, séparés du monde chinois par des montagnes, des déserts et des tribus nomades. Les Chinois semblent avoir créé tout seuls leur civilisation. Certains écrivains modernes semblent admettre qu'ils furent en relation avec l'ancienne Sumérie. Bien entendu, la Chine et la Sumérie eurent comme source commune de leur civilisation une culture néolithique, répandue sur le monde tout entier ; mais le Tarim et le cours inférieur de l'Euphrate sont séparés par des montagnes et des déserts qui constituèrent des obstacles infranchissables pour les peuples qui s'y étaient fixés et qui auraient voulu se rejoindre.

Mais, bien que la civilisation chinoise soit et que, sous la forme où elle apparaît dans l'histoire deux mille ans avant J.-C., elle est le résultat d'une longue suite de conflits, de croisements et d'échanges entre une culture méridionale et une culture septentrionale, cultures dont la première fut peut-être la plus ancienne. Les Chinois du sud jouèrent à l'égard des Chinois du nord un rôle analogue à celui des Chamites et des Sumériens à l'égard des peuples aryens ou sémitiques, dans l'ouest ; ou à celui des Dravidiens, déjà fixés au sol, à l'égard des Aryens de l'Inde. Ce furent peut-être les premiers agriculteurs et les premiers constructeurs de temples. Mais nous possédons trop peu de détails sur ce point pour nous arrêter bien longtemps.



tout mongolienne, il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait eu que des racines septentrionales. Si elle se développa d'abord dans la vallée du Tarim, à l'opposé de toutes les autres civilisations (y compris la civilisation mexicaine et la civilisation péruvienne), elle n'emprunte aucun trait à la culture héliolithique. Nous autres Européens connaissons jusqu'ici fort peu de chose de la préhistoire et de l'ethnologie de la Chine du sud. Dans cette région les Chinois se rencontrèrent avec des peuples apparentés, comme les Siamois et les Birmans, et semblent même avoir lancé un pont vers les peuples dravidiens à peau plus sombre et vers les Malais. On a la preuve que la civilisation chinoise eut des origines méridionales aussi bien que septentrionales

Les étrangers dont il est fait surtout mention dans les annales de la Chine primitive sont les Huns, peuple ouralo-altaïque de la frontière nord-orientale, contre lequel guerroyèrent certains des premiers empereurs.

L'histoire chinoise est encore très peu connue des Européens et ce que nous savons de ses premiers temps est particulièrement réduit. De 2700 à 2400 avant J.-C. régnèrent cinq empereurs, dont la vie fut si exemplaire qu'on peut à peine y croire.

On voit se succéder après ces cinq premiers empereurs une série de dynasties sur lesquelles, à mesure que nous avançons les détails se font de plus en plus nombreux et de plus en plus suggestifs. La Chine présente une longue histoire de guerres de

frontières et de luttes plus sérieuses entre peuples sédentaires et peuples nomades. Au début, la Chine, comme la Sumérie et comme l'Egypte, était une terre de villes-Etats. Plusieurs rois gouvernent d'abord; un lien féodal assez lâche se créa entre eux et un empereur, comme cela se passait en Egypte; ce n'est que plus tard — toujours comme chez les Egyptiens — que nous trouvons un empire centralisé. La dynastie Chang (1750 à 1125 avant J.-C.) et la dynastie Tcheou (1125 à 250 avant J.-C.) sont considérées comme les deux grandes dynasties de la période féodale. On possède de cette époque de magnifiques vases de bronze, d'un style très particulier, et qui témoignent du très haut degré de culture de la Chine, même avant l'époque des Chang.

C'est peut-être le sens de la symétrie qui portera plus tard les historiens égyptiens et chinois à faire allusion aux dynasties sous lesquelles vécurent ces deux pays au cours des premiers stades de leur développement dans les mêmes termes que de celles qui vinrent ensuite, à parler de l'« Empereur » Ménès (Egypte) ou des Cinq Premiers Empereurs (Chine). Les premières dynasties exercèrent un pouvoir bien moins centralisé que les dernières. L'unité que la Chine possédait sous la dynastie Chang était plus religieuse que politique. Le « Fils du Ciel » offrait des sacrifices au nom de tous les Chinois. Il y avait une religion commune, une civilisation commune, et un ennemi commun : le Hun.

Le dernier représentant de la dynastie Chang fut un monarque stupide et cruel qui se brûla lui-même vivant dans son palais (1125 ans avant J.-C.), après avoir été battu par Wou-Wang, le fondateur de la dynastie Tcheou. Ce Wou-Wang semble avoir été soutenu par des tribus du sud-ouest, aussi bien que par une révolte populaire.

Pendant quelque temps, la Chine resta unie par un lien très lâche sous les empereurs Tcheou, à peu près à la façon de l'Europe du moyen âge; ces empereurs Tcheou étaient devenus les grands-prêtres traditionnels de tout le pays à la place des Chang, et ils prétendirent exercer une sorte de contrôle sur la Chine tout entière, mais, peu à peu, les raisons sentimentales qui favorisaient cette sorte d'unité cessèrent d'agir. Des peuples huns, au nord et à l'ouest, s'assimilèrent la civilisation chinoise. Certains princes féodaux commencèrent à se considérer comme indépendants. M. Liang-Chi-Chao, l'un des représentants de la Chine à la Conférence de Paris de 1919, affirme[1] qu'entre le VIIIe et le IVe siècle « il n'y avait pas dans les vallées du Hwang-Ho et du Yang-Tsé moins de cinq à six mille petits Etats dominés par douze Etats plus puissants ». Le pays vivait dans un état de guerre perpétuel (Epoque de la Confusion) ; au VIe siècle avant J.-C. les grandes puissances en conflit étaient Ts'i et Ts'in, qui étaient des Etats du nord du Hwang-ho, et Ch'ou, état agressif et vigoureux de la vallée du Yang-Tsé. Une confédération se forma contre Ch'ou qui maintint la paix pendant une centaine d'années; la ligue vainquit et s'incorpora Ch'ou, après quoi vint un traité général de désarmement. Un nouvel empire pacifique fut de la sorte fondé.

L'usage du fer fut introduit en Chine à une date inconnue, mais les armes de fer ne furent couramment employées que vers 500 avant J.-C., c'est-à-dire deux ou trois cents ans ou davantage après que l'Assyrie, l'Egypte et l'Europe les eurent adoptées. Le fer fut probablement introduit en Chine par les Huns.

Les derniers dirigeants de la dynastie Tcheou furent chassés par les rois de Ts'in ; ceux-ci s'emparèrent des trépieds sacrés de bronze servant aux sacrifices, et devinrent ainsi « Fils du Ciel » à leur tour. Cette dynastie Ts'in gouverna avec plus d'énergie qu'aucune de ses devancières. Le règne de Che-Houang-Ti (ce qui veut dire « le premier empereur universel ») est considéré comme marquant la fin de la Chine féodale et divisée. Cet empereur semble avoir joué dans l'est un rôle d'unification semblable à celui qu'Alexandre le Grand aurait pu jouer dans l'ouest, s'il avait vécu plus longtemps: l'unité qu'il réalisa fut d'ailleurs permanente, tandis que l'empire d'Alexandre-le-Grand s'écroula à la mort de celui-ci. Che-Houang-Ti, entre autres faits, s'occupa de l'érection de la Grande Muraille de Chine, dressée contre les Huns. Une guerre civile suivit immédiatement son règne, et se termina par l'avènement de la dynastie Han. Sous cette dynastie Han, l'empire s'étendit bien au delà de ses deux vallées originelles, les Huns furent énergiquement contenus, et les Chinois s'avancèrent vers l'ouest jusqu'au moment où ils connurent des civilisations autres que la leur.

Vers l'an 100 avant J.-C. les Chinois

[1] *China and the League of Nations.*

avaient entendu parler de l'Inde, leur puissance s'étendait au delà du Thibet et jusque dans le Turkestan occidental ; par leurs caravanes de chameaux, ils faisaient le commerce avec la Perse et le monde occidental. Bornons-nous présentement à ces quelques remarques sur la Chine. Nous reviendrons plus tard sur les caractères distinctifs de sa civilisation.

6

Durant les milliers d'années où, pas à pas, l'homme abandonnait la barbare culture héliolithique pour parvenir, dans ces antiques centres, à un état de civilisation, que se passait-il dans le reste du monde ? Au nord, depuis le Rhin jusqu'au Pacifique, les peuples nordiques et mongols apprenaient, comme nous l'avons dit, l'usage des métaux ; mais tandis que les civilisations se créaient, ces hommes des grandes plaines devenaient nomades. Au sud de la zone civilisée, dans l'Afrique centrale et australe, la race nègre se développait plus lentement, apparemment sous l'action d'une invasion de tribus blanches venues de la Méditerranée qui apportaient avec elles l'art de cultiver le sol et celui de travailler les métaux. Ces blancs pénétrèrent chez les nègres par deux routes : à travers le Sahara, se dirigeant vers l'ouest, passèrent les Berbères et les Touaregs : ils se croisèrent avec les noirs, donnant naissance à des races presque blanches, telles que les Foulas ; d'autres tribus empruntèrent la voie du Nil : les Baganda d'Ouganda ont peut-être une lointaine origine blanche. Les forêts africaines étaient alors plus épaisses qu'aujourd'hui, et s'étendaient à l'est et au nord du Haut-Nil.

Il y a trois mille ans, les îles des Indes Orientales étaient probablement encore habitées, çà et là, par des groupes d'Australoïdes paléolithiques qui s'y étaient aventurés à l'époque lointaine où un pont terrestre existait entre les Indes Orientales et l'Australie. Les îles de l'Océanie, par contre, n'étaient pas habitées. La diffusion par voie de mer de peuples héliolithiques dans les îles du Pacifique ne s'effectua que beaucoup plus tard, pas avant l'an 1000 avant J.-C. Ce n'est que plus tard encore que ces peuples atteignirent Madagascar. Les magnifiques paysages de la Nouvelle-Zélande étaient encore inconnus de l'humanité ; l'animal le plus grand qui vécût sur cette terre était une sorte d'autruche, le moa, aujourd'hui disparu, et le kivi, dont les plumes sont pareilles à un poil grossier et qui n'a que des rudiments d'ailes.

Dans le nord de l'Amérique, un groupe de tribus mongoloïdes était à présent complètement coupé du Vieux Monde. Ces tribus se répandirent lentement vers le sud, ayant pour gibier les innombrables bisons des plaines. Il leur restait à découvrir le secret d'une agriculture spéciale, ayant pour base le maïs, à apprivoiser le lama, dans le sud de l'Amérique, et à créer au Mexique et au Pérou deux civilisations qui eurent beaucoup de traits communs avec celle de Sumer, mais qui en différèrent aussi à d'autres d'égards ; elles survenaient d'ailleurs six ou sept mille ans plus tard.

Quand les hommes atteignirent l'extrémité sud de l'Amérique, le *mégathorium* (paresseux géant), et le *glyptodonte* (armadillo géant) s'y trouvaient encore.

L'obscure histoire des premières civilisations américaines exerce sur l'imagination une véritable fascination. Il y eut là un développement indépendant. Un moment vint enfin où le courant des Amerindiens en marche vers le sud rencontra un courant de culture héliolithique, qui, lui, était en direction de l'est, et qui avait le canot comme véhicule. Mais il s'agissait là d'une culture néolithique à sa première phase, avant l'emploi des métaux. Comme témoignage du second de ces apports, on peut mentionner les figures à tête d'éléphant qui ont une place dans certains dessins de l'Amérique centrale. L'art de travailler les métaux se développa peut-être spontanément en Amérique : peut-être fut-il introduit par les sculpteurs d'images d'éléphants. Ces peuples d'Amérique employèrent le bronze et le cuivre, mais non le fer ; ils connaissaient l'or et l'argent ; ils portèrent l'art de travailler la pierre, la poterie, le tissage, la teinture à un très haut point de perfectionnement. En tous ces domaines, le produit américain ressemble jusqu'à un certain point à celui du Vieux Monde, mais il possède toujours quelque trait distinctif. Les civilisations américaines connurent une écriture imagée, mais elle n'égala pas même les hiéroglyphes primitifs de l'Égypte. Au Pérou, on remplaça très vite l'écriture par un système compliqué de nœuds faits à des ficelles de différentes longueurs. Il paraît que même les lois et les

règlements pouvaient être communiqués de la sorte. Ces paquets de ficelles s'appelaient *quipus*, mais, bien que l'on trouve encore des quipus dans des collections, on a perdu l'art de les déchiffrer. Les histoires de Chine, déclare M. L. Y. Chen, font aussi mention de cordes nouées, employées comme registres, avant l'apparition de l'imprimerie. Les Péruviens savaient en outre tracer des cartes et se servaient de cadres pour compter. « Mais malgré tous ces expédients, ils ne pouvaient transmettre d'une génération à l'autre le résultat de leurs expériences, pas plus qu'ils ne pouvaient fixer et résumer les acquisitions intellectuelles qui servent de fondement à une littérature et à une science »[1].

Quand les Espagnols arrivèrent en Amérique, les Mexicains ne savaient rien des Péruviens, ni les Péruviens des Mexicains. Il n'y avait entre eux aucune relation. Par exemple, les Mexicains ignoraient la pomme de terre, qui était le principal aliment des Péruviens. En 5000 avant J.-C., Sumériens et Egyptiens se connaissaient aussi peu. L'Amérique avait à cet égard sur le Vieux Monde six mille ans de retard.

[1] Ratzel, *History of Mankind*.

CHAPITRE XV

PEUPLES MARINS ET PEUPLES MARCHANDS

1. *Les premiers navires et les premiers marins.* — 2. *Les cités égéennes avant l'histoire.* — 3. *Les premiers voyages d'exploration.* — 4. *Les premiers marchands.* — 5. *Les premiers voyageurs.*

1

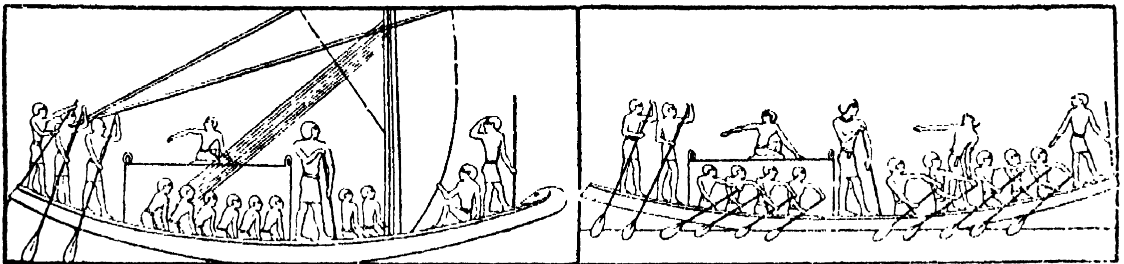
Les premiers navires furent construits de très bonne heure à l'époque néolithique par les peuples fixés en bordure des rivières et des lacs. Ce ne furent d'abord que de simples arbres ou des morceaux de bois flottants que l'homme employait pour se soutenir quand il nageait. Puis on creusa l'intérieur de ces arbres ; enfin, quand les peuples eurent en main les outils nécessaires, ils firent de véritables navires, grossièrement charpentés. En Egypte et en Mésopotamie on construisit des navires d'osier calfatés avec du bitume. De cette espèce était la nacelle dans laquelle Moïse fut caché par sa mère. Dans d'autres cas, on recouvrait une charpente d'osier de peaux d'animaux. Encore aujourd'hui des navires d'osier recouverts de peau de vache (coracles) sont employés sur la côte d'Irlande, où il y a beaucoup de bétail et très peu de gros arbres. On utilise également ces sortes de navires sur l'Euphrate. Dans les vallées des grands fleuves, le bateau a dû devenir de bonne heure un instrument important de communications ; et l'on peut admettre que ce fut de l'embouchure des mêmes grands fleuves que l'homme, mais cette fois sur un vaisseau plus robuste, se lança à la conquête des océans vierges.

Il est certain que ce fut pour y pêcher qu'il s'aventura d'abord sur la mer : il avait appris dans les baies et dans les lagunes l'art de diriger un navire. Des vaisseaux sillonnaient le Lac levantin avant que la Méditerranée n'eût été remplie par les eaux de l'Atlantique. Le canot formait partie intégrante de la culture néolithique, et un jour vint où il fut connu jusqu'en Amérique. On rencontrait non seulement des canots, mais des navires sumériens sur l'Euphrate et le Tigre, à l'époque où ces deux fleuves (7000 avant J.-C.), se déversaient par deux embouchures distinctes dans le Golfe Persique. La cité sumérienne d'Eridou, bâtie au bord du Golfe Persique, dont elle est maintenant séparée par deux cent trente-cinq kilomètres d'alluvions, avait alors une flotte. Nous possédons aussi les preuves d'une vie maritime très intense,

il y a six mille ans, à l'extrêmité orientale de la Méditerranée ; peut-être à la même époque rencontrait-on des canots parmi les îles les plus rapprochées des Indes Orientales. On trouve des images néolithiques égyptiennes, antérieures aux dynasties, représentant des navires voguant sur le Nil, assez considérables pour transporter des éléphants.

De très bonne heure, les marins durent se rendre compte des libertés et des facilités particulières que le navire leur assurait. Ils pouvaient se diriger vers les îles ; nul chef, nul roi n'était sûr de pouvoir rejoindre un navire à la course : et sur son navire chaque capitaine était roi. Les marins se constituaient facilement des repaires dans les îles et sur certains points fortifiés du continent. Ils y installaient des ports, s'adonnaient à la pêche et à une certaine forme d'agriculture ; mais ils aimaient surtout à se lancer dans des expéditions à travers les océans ; ces expéditions avaient rarement un but commercial ; le plus souvent elles n'étaient qu'une suite d'actes de piraterie.

Du fait que la navigation se développa chez les anciens au milieu des eaux tièdes et tranquilles de la Méditerranée orientale, de la Mer Rouge, du Golfe Persique, et de la corne occidentale de l'Océan Indien, elle revêtit certains caractères qui contrastent vivement avec ceux de la navigation océanique des quatre derniers siècles, laquelle fera un grand usage de la voile. « La Méditerranée, écrit M. Torr[1], est une mer où un navire à voiles peut être arrêté par un calme de plusieurs jours, alors qu'un navire à rames traversera aisément ces eaux immobiles, en restant toujours à portée de côtes ou d'îles qui peuvent lui offrir un abri en cas d'orage. En conséquence, dans cette mer, la rame devint le principal instrument de navigation, et le principal problème pour les constructeurs de navires fut d'en tirer le meilleur parti. Aussi longtemps que les nations méditerranéennes dominèrent l'Europe occidentale, des vaisseaux du type méridional continuèrent à être construits chez les peuples du nord, bien qu'il y eût dans ces dernières régions assez de vent pour permettre l'usage de la voile, et que les vagues fussent trop fortes pour que la rame eût quelque efficacité.... C'est sur le Nil que l'on trouve d'abord trace de vaisseaux à rames. On voit des représentations de ces vaisseaux sur les plus anciens monuments égyptiens (2500 avant J.-C.) ; et, bien que parfois l'équipage soit figuré en train de pagayer le visage tourné vers l'avant, d'autres matelots rament tournés vers la poupe. L'habitude fut sans doute d'abord de pagayer, car l'hiéroglyphe *chen* dépeint deux bras tenant une rame dans le geste de pagayer et l'on sait que les hiéroglyphes furent inventés dans les tout premiers âges. Il se peut du reste que cette pratique ait disparu avant l'an 2500, en dépit du témoignage des monuments de l'époque ; car dans d'autres monuments, qui datent de 1250 avant J.-C., les équipages sont représentés en train, incontestablement, de ramer, le visage tourné vers la poupe : et cependant ils tiennent leurs rames comme s'ils pagayaient : on en peut déduire que même alors les artistes égyptiens se laissaient guider par l'hiéroglyphe auquel leurs mains étaient accoutumées. Dans ces bas-reliefs, les navires du Nil portent vingt rameurs et ceux de la Mer Rouge trente ; mais dans les spécimens primitifs le nombre des rameurs varie considérablement, et semble dépendre de la place dont disposait le sculpteur. »

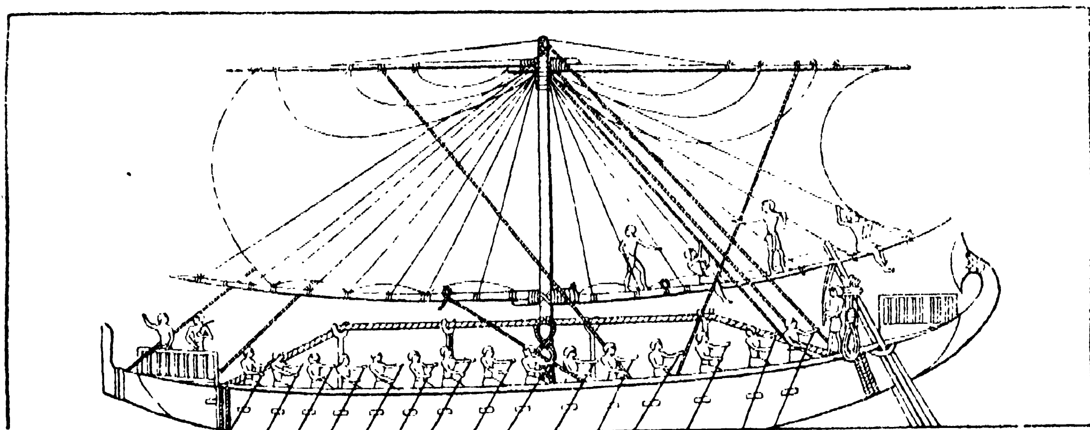


Bateaux sur le Nil (2000 ans environ av. J.-C.)

Les peuples de langue aryenne se lancè-

[1] Cecil Torr. *Ancient Ships*.

rent fort tard sur la mer. Les premiers navires furent soit sumériens, soit chamitiques; les peuples sémitiques suivirent de près ces pionniers. Le long de l'extrémité orientale de la Méditerranée, les Phéniciens, peuple sémite, créèrent un cordon de ports indépendants, dont Acre, Tyr et Sidon furent les principaux ; par la suite, ils poussèrent plus à l'ouest et fondèrent Carthage et Utique, dans l'Afrique du Nord. Il est possible qu'il y ait eu déjà des nefs phéniciennes dans la Méditerranée vers l'an 2000. Au début Tyr et Sidon furent construites dans des îles, aisément défendables contre des incursions parties de la terre. Mais avant de passer au récit des exploits maritimes de cette grande race de marins, nous parlerons d'un nid singulier de gens de mer dont les vestiges ont été découverts en Crète.



Bateau égyptien sur la Mer Rouge (1.350 ans environ av. J.-C.)

2

Ces premiers Crétois appartenaient à une race apparentée aux Ibériens de l'Espagne et de l'Europe occidentale et aux blancs à peau sombre de l'Asie-Mineure et de l'Afrique du Nord ; de leur langue nous ignorons tout. Cette race se rencontrait non seulement en Crète, mais à Chypre, en Grèce, en Asie-Mineure, en Sicile et dans le Sud de l'Italie. Elle avait atteint un haut degré de civilisation bien avant que les Grecs nordiques se fussent répandus, à travers la Macédoine, vers le sud. A Cnossos, en Crète, on a trouvé des ruines et des vestiges absolument étonnants ; c'est pourquoi Cnossos tend, dans notre imagination, à éclipser toutes les autres colonies ; mais nous ne devons pas oublier que les Egéens eurent plusieurs autres grandes villes. Il est possible que tout ce qui nous reste d'eux ne soit que l'indice d'une civilisation héliolithique-néolithique beaucoup plus étendue, aujourd'hui submergée par les eaux de la Méditerranée.

A Cnossos, il y a des vestiges néolithiques aussi vieux ou plus vieux que toutes les ruines pré-dynastiques de l'Égypte. L'Age de bronze s'ouvrit en Crète au même moment qu'en Egypte, et des savants ont trouvé en Egypte des vases qu'ils attribuent à la première dynastie, et qu'ils prétendent importés de Crète. On a découvert en Crète des récipients de pierre d'une forme qui est caractéristique de la quatrième dynastie, et il est hors de doute qu'il y eut un commerce actif entre la Crète et l'Egypte à l'époque de la XIIe dynastie. Ceci dura jusque vers l'an 1000 avant J.-C. Il est clair que cette civilisation insulaire qui surgit sur le sol de la Crète est au moins aussi ancienne que la civilisation égyptienne, et qu'elle se répandit par mer dès l'an 4000 avant J.-C.

Mais les grands jours de la Crète ne vinrent que plus tard. Ce n'est que vers l'an 2000 avant J.-C. que l'île semble avoir réalisé son unité sous un maître unique. Alors commença une ère de paix et de prospérité sans exemple dans l'histoire de l'antiquité. A l'abri des invasions, jouissant d'un climat délicieux, commerçant avec toutes les communautés civilisées, les Crétois purent cultiver librement tous les arts et connaître toutes les douceurs de la vie. Cette Cnossos n'était pas tant une ville qu'un vaste palais, abritant le roi et son peuple. Il n'était pas même fortifié. Les

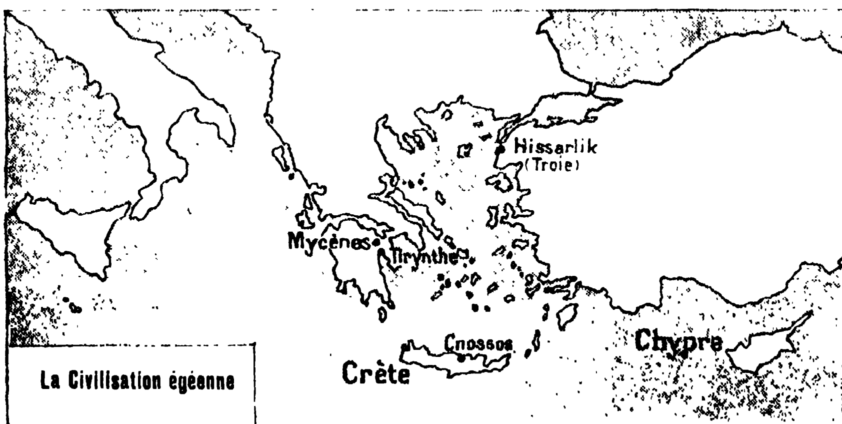
rois, semble-t-il s'appelaient tous Minos, comme les rois d'Egypte s'appelaient tous Pharaon. Dans les premières légendes grecques, le roi de Crète est le roi Minos, qui vivait dans le Labyrinthe et entretenait un monstre horrible, moitié homme, moitié taureau, le Minotaure, auquel un certain nombre de garçons et de vierges d'Athènes étaient livrés chaque année. Ces histoires font partie de la littérature grecque, et ont été connues de tout temps, mais c'est seulement au cours des dernières décades que les fouilles faites à Cnossos ont montré combien elles étaient voisines de la réalité. Le Labyrinthe de Crète était le monument le plus magnifique et le plus complexe qu'ait connu l'antiquité. On y trouvait, entre autres agencements: des conduites d'eau, des salles de bain, et maints autres raffinements que nous considérons à tort comme les derniers apports de la vie moderne. La poterie, les tissus, la sculpture et la peinture, furent chez ce peuple d'une qualité incomparable : l'humanité n'a rien produit de plus parfait que ses ivoires, ses gemmes, ses travaux de marqueterie. Il aimait les fêtes et les cérémonies, était friand de courses de taureaux et de spectacles athlétiques. Le costume des femmes était extraordinairement « moderne » ; elles portaient des corsets et des robes à volants. Les Crétois avaient un système d'écriture qui n'a pas encore été déchiffré.

On a pris l'habitude de s'émerveiller de ces travaux, et l'on a considéré volontiers les Crétois comme un peuple d'un incroyable pouvoir artistique, qui aurait prospéré à l'aube de la civilisation. Mais nous ne devons pas oublier que ce n'est que bien après cette aube, vers l'an 2000 que la civilisation crétoise atteignit son apogée. Les mérites des Crétois nous sembleront un peu moindres si nous considérons que pendant 3000 ans ils ne connurent aucune invasion et vécurent en paix pendant un millier d'années. Leurs artisans eurent ainsi le loisir de perfectionner leur technique ; les hommes et les femmes celui de multiplier les raffinements. Chaque fois qu'une race s'est trouvée à l'abri de la violence, elle a cultivé les arts et aimé la beauté. Etant données des circonstances favorables, toutes les races manifestent un penchant artistique. La légende grecque veut que ce soit en Crète que Dédale ait tenté de confectionner la première machine volante. Dédale (l'habile artisan) était une sorte de personnification de la science mécanique. On aime à se demander quelle part de réalité il y a dans son histoire et dans celle de son fils Icare dont les ailes de cire fondirent et le laissèrent choir au fond de la mer.

Mais les conditions de vie des Crétois se trouvèrent finalement modifiées, car d'autres peuples, les Grecs et les Phéniciens, commençaient à leur tour à lancer sur les mers des flottes puissantes. Nous ne savons pas exactement quelles furent les causes du désastre qui s'ensuivit, ni qui l'infligea ; mais aux environs de 1400, Cnossos fut mise à sac et brûlée, et, bien que la civilisation crétoise végétât encore pendant quatre siècles, le coup final lui fut porté vers l'an 1000 avant J.-C. (c'est-à-dire aux jours de la domination assyrienne en Orient). Le palais fut détruit, et ne fut jamais reconstruit. Il est possible que cette destruction ait été accomplie par les vaisseaux d'un peuple nouveau venu dans la Méditerranée, les Grecs barbares, groupe de tribus de langue aryenne qui infligèrent à Cnossos le sort qu'elles devaient infliger à Troie. La légende de Thésée suggère l'idée d'une telle expédition. Il pénétra dans le Labyrinthe (sans doute le palais de Cnossos), avec l'aide d'Ariane, fille de Minos, et tua le Minotaure.

L'Iliade indique clairement que Troie fut détruite parce que les Troyens avaient ravi des femmes grecques. Des écrivains modernes ont, par contre, cherché à prouver qu'en attaquant Troie, les Grecs entendaient s'ouvrir une nouvelle voie commerciale ou s'assurer quelque autre avantage de même genre. Si tel était le cas, il faut avouer que les auteurs de l'Iliade surent voiler avec beaucoup d'habileté les mobiles de leurs héros. Il serait, à mon sens, aussi raisonnable d'affirmer que les Grecs d'Homère firent la guerre aux Troyens pour s'assurer à l'avance une station sur le chemin de fer Berlin-Bagdad. Les Grecs d'Homère étaient un peuple barbare et sain, qui n'avait que des idées très vagues sur le commerce et les « routes commerciales » ; ils firent la guerre aux Troyens parce qu'ils en avaient assez de voir ces derniers venir leur voler leurs femmes. La légende de Minos et le témoignage des ruines de Cnossos nous fournissent la preuve que les Crétois étaient des voleurs de jeunes gens et de vierges, dont ils faisaient des esclaves, des athlètes, qu'ils opposaient à leurs taureaux et qu'ils offraient peut-être même en sacrifice à leurs dieux.

Un autre grand peuple marin était les Phéniciens. Ceux-ci étaient grands marins, parce que grands commerçants. Leur colonie de Carthage (fondée par Tyr vers l'an 800 avant J.-C.) devint finalement plus importante que n'importe laquelle des vieilles cités phéniciennes, mais dès 1500 avant J.-C., Sidon et Tyr avaient des comptoirs sur la côte africaine. Carthage était à l'abri des attaques des armées assyriennes et babyloniennes, et, tirant parti du long siège de Tyr par Nabuchodonosor II, elle devint la plus grande puissance maritime que le monde eût encore connue. Elle prétendit faire de la Méditerranée occidentale son domaine et s'emparait de tous les navires qu'elle rencontrait à l'ouest de la Sardaigne. Les écrivains romains taxent les Carthaginois de cruauté. Ceux-ci disputèrent aux Grecs la Sicile, et plus tard (au second siècle avant J.-C.), engagèrent la lutte contre Rome. Alexandre-le-Grand nourrit le projet de conquérir Carthage ; mais il mourut, comme nous le verrons plus tard, avant d'avoir pu mettre ce plan à exécution.



La Civilisation égéenne

3

Lorsqu'elle atteignit son point culminant, Carthage compta — chiffre inconnu jusqu'alors — une population d'un million d'âmes. Cette population était surtout industrielle, et les tissus qu'elle fabriquait étaient partout célèbres. Non seulement elle se livrait à un commerce côtier, mais elle faisait par voie de terre des opérations considérables avec l'Afrique centrale : elle vendait des esclaves nègres, de l'ivoire, des métaux, des pierres précieuses, à tous les peuples méditerranéens ; elle exploitait les mines de cuivre de l'Espagne, et ses vaisseaux se rendaient jusque dans l'Atlantique, croisant sur les côtes de Portugal, de France, remontant même jusqu'aux Cassiterides (les Iles Scilly, ou la Cornouaille, en Angleterre), pour se procurer de l'étain. Vers l'an 520 avant J.-C. un certain Hannon fit un voyage d'exploration qui est resté l'un des plus fameux de l'histoire du monde. Cet Hannon, si nous nous fions au *Périple d'Hannon*, traduction grecque de sa relation, suivit la côte d'Afrique en se dirigeant vers le sud, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux confins de Libéria. Il avait à sa disposition soixante gros navires, et sa tâche principale était de fonder des établissements carthaginois sur la côte du Maroc. Puis il poussa vers le sud. Il fonda une colonie dans le Rio del Oro (Ile de Kerne ou de Herne) et dépassa l'embouchure du Sénégal. Finalement, après avoir vogué sept jours au delà de la Gambie, les voyageurs débarquèrent dans une île. Mais ils s'enfuirent pris de panique, car, bien que durant tout le jour un grand silence s'étendit sur l'île, silence de la forêt tropicale, la nuit ils entendaient le son des flûtes, des tambours et des gongs, et le ciel, tout rouge, reflétait l'embrasement de la brousse. Toute la côte, pendant le reste du voyage, ne fut plus qu'un ruban de feu. Des torrents de feu descendaient des collines vers la mer, et l'incendie atteignit finalement une telle hauteur qu'il semblait vouloir gagner les cieux. Trois jours plus tard les voyageurs se trouvèrent devant une île qui contenait un lac (Ile Sherbro ?) Au milieu de ce lac, il y avait une autre île (Ile Macaulay ?), et dans cette dernière, ils rencontrèrent des hommes et des femmes couverts de poils « que les interprètes appelaient gorilles ». Les Carthaginois, s'étant emparés de quelques femelles de ces « gorilles » (c'étaient probablement des chimpanzés), firent voile vers leur patrie, et plus tard déposèrent les peaux de leurs captives — qui s'étaient montrées à bord des hôtes insupportables — dans le temple de Junon.

Hérodote nous fait le récit d'un voyage encore plus extraordinaire des Phéniciens, voyage qui fut longtemps mis en doute, mais dont certains témoignages archéologiques semblent confirmer la réalité. L'historien grec nous apprend que le Pharaon Nechao, de la XXVI[e] dynastie, chargea un certain nombre de Phéniciens de faire le tour de l'Afrique. Quittant le golfe de Suez, en direction du sud, ceux-ci regagnèrent finalement, par la Méditerranée, le delta du Nil. Il leur fallut trois ans pour effectuer ce voyage. Chaque année ils débarquaient, puis ils semaient et récoltaient une moisson de froment avant de poursuivre leur route.

4

Ces grandes cités marchandes des Phéniciens montrent quel fut de très bonne heure l'apport des races sémitiques au fonds commun de l'humanité: le commerce et l'échange. Tandis que les Phéniciens se répandaient sur les mers, un autre peuple sémite, les *Araméens* qui, nous l'avons déjà vu, avait occupé Damas, améliorait les routes de caravanes à travers les déserts de l'Arabie et de la Perse, et devenait le principal peuple marchand de l'Asie Occidentale. Les peuples sémitiques, plus vite civilisés que les Aryens, ont toujours montré, et montrent encore, un sens plus grand de la valeur des marchandises ; c'est à leur besoin de tenir des livres qu'est dû le développement de l'écriture alphabétique et tous les grands progrès du calcul sont leur œuvre. Nos signes numéraux sont arabes ; notre algèbre et notre arithmétique sont des sciences essentiellement sémitiques.

Notons que jusqu'à l'heure présente les peuples sémitiques ont gardé le goût des chiffres et ont eu un sens très fort des équivalences et des compensations. L'enseignement moral des Hébreux était saturé d'idées telles que : « Ce que vous ferez à autrui, attendez-vous à ce qu'autrui vous le fasse. » D'autres races et d'autres peuples ont imaginé des dieux divers, capricieux et merveilleux, mais ces Sémites marchands ont les premiers conçu Dieu comme un honnête marchand, tenant ses engagements, s'acquittant même envers le plus modeste de ses créanciers, et tirant de son côté vengeance de tout acte dolosif.

Tout le commerce, avant le sixième ou le septième siècle avant J.-C., se ramenait à un troc. On n'accordait guère de crédit, et l'on ne connaissait pas la monnaie. Chez les premiers Aryens, l'étalon de valeur était le bétail, comme c'est encore le cas chez les Zoulous et chez les Cafres. Dans l'Iliade, la valeur respective de deux boucliers est exprimée en têtes de bétail, et le mot romain qui veut dire monnaie, *pecunia*, est dérivé du *pecus*, bétail. Le bétail, comme monnaie, avait un avantage ; il se déplaçait par ses propres moyens, et, s'il exigeait des soins et de la nourriture, en revanche il fructifiait. Mais il était mal commode de le transporter par navires ou par caravanes. Beaucoup d'autres objets ont ensuite servi d'étalon de valeur: souvenons-nous que le tabac eut un moment cours légal chez les colons de l'Amérique du Nord, et que dans l'Afrique



Statuette crétoise en poterie.

Occidentale on fait payer les amendes en bouteilles de genièvre. Parmi les marchandises dont les Asiatiques trafiquèrent de bonne heure figuraient les métaux; et le métal en bloc d'un poids déterminé apparut bientôt comme un type de monnaie plus commode que les bœufs ou que les moutons : tout le monde en avait besoin ; on pouvait en mettre de côté un nombre illimité, il n'exigeait ni place ni entretien. Le fer, que les Hittites furent les premiers à extraire de son minerai, devint vite une substance ardemment convoitée de tous. Aristote nous dit qu'on s'en servit pour faire les premières monnaies[1]. Dans la collection de lettres dé-

[1] En Grande-Bretagne, on se servait comme monnaie de barres de fer d'un poids fixe. César, *De Bello Gallico*.

couvertes à Tel-al-Amara, lettres soit adressées à Aménophis III (déjà cité) et à son successeur Aménophis IV, soit expédiées par ceux-ci, on en trouve une d'un roi hittite, qui, parlant d'un prochain envoi de fer, fait valoir la magnificence d'un tel présent. L'or, à cette époque comme maintenant, était considéré comme la plus précieuse, et par conséquent la plus facilement transportable, de toutes les valeurs. En Egypte, l'argent resta presque aussi rare que l'or jusqu'après la XVIIIe dynastie. Plus tard, l'étalon de valeur du monde oriental fut estimé au poids.

Au début, les métaux circulaient en lingots, et étaient pesés lors de chaque transaction. Puis on les frappa pour garantir leur pureté. Les premières monnaies véritables furent frappées vers l'an 600 avant J.-C. en Lydie, pays à l'ouest de l'Asie-Mineure où l'on trouvait de l'or. Ces pièces d'or furent fabriquées par Crésus, dont le nom est resté synonyme de richesse et qui fut vaincu, comme nous le verrons plus tard, par Cyrus le Perse, le même que celui qui prit Babylone en 539 avant J.-C. Mais il est probable que des monnaies eurent cours avant cette époque. Le « shekel », morceau d'argent frappé, avait presque tous les caractères d'une monnaie. La promesse, écrite sur « cuir » (parchemin), de payer une somme d'or ou d'argent, promesse qui était revêtue du sceau de quelque grande maison de commerce, constitua peut-être un moyen de libération aussi ancien ou plus ancien que toutes les monnaies. Les Carthaginois se servaient de cette « monnaie de cuir ». Nous ne savons que fort peu de chose sur la manière dont se réglaient les petites opérations. Les gens du commun qui, dans ce temps-là, vivaient sous la dépendance de quelqu'un, semblent n'avoir disposé d'aucune sorte de monnaie. Ils ne connaissaient que le troc. Les premières peintures égyptiennes nous les montrent occupés à ce troc[1].

A Athènes il y avait des pièces d'argent presque aussi petites qu'une tête d'épingle. Un personnage d'Aristophane, attaqué, avale la monnaie dont il est porteur.

5

Quand on songe qu'il n'y eut ni petite monnaie ni aucun instrument d'échange aisément transportable avant les jours d'Alexandre, on se rend compte de l'impossibilité en ce temps-là de tout voyage individuel. Les premières « auberges » — sans doute des sortes de caravansérails — passent pour avoir été ouvertes en Lydie au troisième ou au quatrième siècle avant J.-C. Il semble, pourtant, que cette date soit trop tardive. Il y a de bonnes raisons de penser qu'il y eut des auberges dès le sixième siècle. Eschyle en fait deux fois mention. Le mot qu'il emploie est « maison ouverte à tous ». Les voyages privés devaient être déjà assez communs à cette époque chez les Grecs, ainsi que dans les colonies. Mais ces voyages privés n'en avaient pas moins un caractère de nouveauté. Les premiers historiens, Hecatée et Hérodote furent de grands voyageurs. « Je crois bien, écrit le professeur Gilbert Murray, que ces voyages d'histoire, ou de découverte, furent une invention des Grecs. On croit que Solon et même Lycurgue, en entreprirent de cette nature....» Les premiers voyageurs furent des marchands qui se déplaçaient en caravanes ou par mer, emportant avec leurs produits, leurs mines et leurs shekels de métal, leurs gemmes et leurs ballots de riches étoffes, à moins que ce ne fussent des personnages officiels voyageant avec des lettres d'introduction et une suite. Il y avait aussi sans doute quelques mendiants et, dans certaines régions, des pèlerins religieux.

Avant l'an 600, tout « étranger » voyageant seul était considéré comme une créature anormale ; tous les soupçons s'attachaient à lui, tous les dangers le menaçaient, il était exposé aux plus affreuses tortures, car il n'y avait guère de loi pour le protéger. Aussi, bien peu d'individus erraient-ils à l'aventure. On vivait et on mourait attaché à quelque tribu patriarcale si l'on était nomade, à quelque grande famille si l'on était civilisé, ou à l'un des grands temples dont nous parlerons plus tard, à moins que l'on ne fût un esclave parqué en un troupeau. On ne savait rien, en dehors de quelques légendes monstrueuses, sur le reste de l'univers. Nous connaissons plus de choses aujourd'hui sur l'état du monde en l'an 600 qu'aucun des êtres qui l'habitaient. Nous en pouvons tracer la carte, nous pouvons marquer ses rapports avec le passé et le futur. Nous pouvons dire ce qui se passait simultanément en Egypte et en Espagne, en Médie, dans l'Inde et en Chine. Nous pouvons, par l'imagination, nous représenter non seulement les matelots émerveillés d'Hannon,

[1] **Les premières monnaies de la côte ouest d'Asie-Mineure furent en electrum, mélange d'or et d'argent ; on ne sait au juste si elles furent frappées par des cités, des temples ou des banquiers privés.**

mais aussi les hommes qui allumaient sur la rive leurs fanaux avertisseurs. Nous savons que ces « montagnes envoyant leurs flammes jusqu'au ciel » n'étaient que des tas d'herbes sèches que, selon la coutume, on faisait brûler à cette époque de l'année. Notre savoir s'accroît de jour en jour. Dans les années qui viendront nous comprendrons encore mieux ce que purent être ces existences du passé, jusqu'au moment où elles n'auront plus de secrets pour nous.

CHAPITRE XVI

L'ÉCRITURE

1. *L'écriture idéographique.* — 2. *L'écriture syllabique.* — 3. *L'écriture alphabétique.* — 4. *La place de l'écriture dans la vie humaine.*

1

Nous avons, au cours des cinq précédents chapitres, montré à grands traits quel a été le développement des principales communautés humaines depuis les débuts de la culture héliolithique jusqu'à la fondation des grands empires et des grands royaumes historiques du sixième siècle avant J.-C. Il nous faut maintenant étudier d'un peu plus près les transformations sociales, la croissance des idées humaines, la multiplication des relations entre les peuples, qui s'opèrent entre l'an 10.000 et l'an 500 avant J.-C. Nous nous sommes borné jusqu'ici à dessiner la carte des principaux empires, à faire mention de leurs chefs, à définir les rapports qui, dans le temps et dans l'espace, existèrent entre l'Assyrie, l'Egypte, la Phénicie, Cnossos, etc. Il nous faut maintenant considérer ce qui constitue la substance même de l'histoire, pénétrer, sans s'arrêter aux formes extérieures, jusqu'à la pensée et la vie des individus.

L'événement de beaucoup le plus important de ces cinquante ou soixante siècles de progrès social fut l'invention de l'écriture et l'importance croissante que prit celle-ci dans les relations humaines. L'esprit des hommes se trouvait soudain doté d'un nouvel instrument, son champ d'action était du coup formidablement accru, une continuité dans l'expression de la pensée était assurée. Nous avons vu comment, à la fin de l'époque paléolithique et au début de l'époque néolithique, le langage articulé fournit à l'homme le moyen de penser avec suite, et décupla les possibilités de coopération entre individus. Pendant quelque temps, cette nouvelle acquisition de l'esprit humain semble avoir éclipsé la science, plus primitive, du dessin et réduit même la portée des gestes. Mais le dessin reparut, avec une valeur de signe, ce qui n'empêcha pas l'homme de dessiner pour la joie de dessiner. Avant l'écriture proprement dite, parut l'écriture imagée, telle que l'utilisent encore les Amérindiens, les Boschimens, les sauvages et les peuples barbares de toutes les parties du monde. Elle consiste essentiellement en une représentation picturale d'objets et d'actions, complétée par l'indication héraldique des noms propres, par des traits et des points exprimant les jours, les distances et autres notions de nature quantitative.

Très voisin de cette écriture idéographique est le système pictographique usité de nos jours dans les indicateurs de chemins de fer internationaux, où un petit signe noir ayant la forme d'une coupe indique le buffet, un couteau et une fourchette croisés un restaurant, un petit vapeur une correspondance de bateau, et un cor de postillon une diligence. Les guides Michelin se servent du même système ; une enveloppe désigne un bureau de poste, la qualité d'un hôtel est marquée par la quantité de pignons dont s'orne un bâtiment en miniature. Enfin songeons à nos routes et à leurs signaux avertisseurs ; une ligne courbe indique un tournant dangereux, une autre signe un passage à niveau, etc. De ces signes pictographiques aux premiers éléments de l'écriture chinoise il n'y a pas très loin.

Dans l'écriture chinoise, on relève encore un grand nombre de pictographies. La plupart sont maintenant difficiles à reconnaître. Une bouche, par exemple, était représentée au début par un trou rond ; mais, pour la commodité du travail au pinceau, on en a fait un carré; un enfant, qui apparaissait d'abord comme un petit homme très reconnaissable est maintenant figuré par une sorte de tire-bouchon, tracé d'une main hâtive, et par une croix ; le soleil, à l'origine un grand cercle avec un point au centre, a été converti en un rectangle traversé par une croix. Par la combinaison de ces pictographies, on arrive à exprimer un second ordre d'idées. Par exemple, la pictographie signifiant : bouche, combinée avec la pictographie signifiant vapeur, exprime l'idée de : mots.

De ces combinaisons on passe à ce qu'on appelle les *idéogrammes* : le signe « mots » et le signe « langue » se combinent pour donner « langage » ; le signe « toit » et le signe « porc » veulent dire ensemble « demeure », car, à l'origine, dans la vie domestique des Chinois, le porc avait une place aussi importante que celle qu'il avait autrefois en Irlande. Mais, comme nous l'avons déjà fait observer, la langue chinoise consiste en un nombre relativement réduit de monosyllabes, qui peuvent êtres employés avec un grand nombre de sens différents, et les Chinois vont bientôt découvrir que beaucoup de ces pictographies et de ces idéographies peuvent être également employées pour exprimer d'autres idées, qu'il n'est pas aussi facile de traduire en images, mais qui ont le même son. Les caractères ainsi employés s'appellent *phonogrammes*. Par exemple, le son *fang* signifiait non seulement « bateau », mais « lieu », « filer », « odorant », « demander », et encore plusieurs autres choses, selon le contexte. Mais, tandis qu'il est facile de dessiner un bateau, la plupart des autres sens ne peuvent être rendus par le dessin. Comment dessiner « odorant » ou « demander » ? Les Chinois, par suite, se servirent du même signe pour rendre tous les sens de *fang*, mais ajoutèrent dans chaque cas un signe distinctif, le *déterminatif*, pour montrer de quelle sorte de *fang* il s'agissait. Un « lieu » fut indiqué par le même signe que « bateau » *(fang)*, plus le signe déterminatif « terre », le « tissage » par le signe de *fang* et le signe « soie », « demander » par le signe *fang* et le signe « mots », et ainsi de suite.

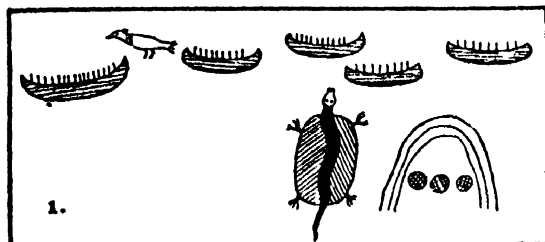
Il est manifeste que cette écriture par signes des Chinois est un procédé extrêmement complexe. On doit commencer par apprendre un très grand nombre de caractères et il faut pour s'en servir toute une gymnastique de l'esprit. Nous autres occidentaux ne pouvons encore nous rendre compte des facilités qu'il offre pour l'expression et pour la discussion des idées, mais nous pouvons nous demander si avec un tel instrument il sera jamais possible de créer une mentalité moyenne, vaste et uniforme, semblable à celle que notre alphabet occidental, plus simple et plus rapide, a permis de développer. En Chine, les difficultés de l'alphabet ont conduit à la constitution d'une classe spécialisée d'individus capables de lire : les mandarins, qui sont en même temps la classe officielle et dirigeante. En concentrant toute leur attention sur les mots et les formes classiques, plutôt que sur les idées et les réalités, ces savants semblent avoir entravé le développement social et économique de la Chine, ce qui n'empêche pas d'ailleurs le peuple chinois d'être l'un des plus pacifiques du monde et de compter un grand nombre d'individus d'une haute valeur intellectuelle. Il reste probable que c'est à la complexité de son écriture et de son langage que la Chine doit d'être restée, socialement et politiquement, en tant que nation, une sorte de mare stagnante, alors qu'elle aurait pu être la première puissance du monde.

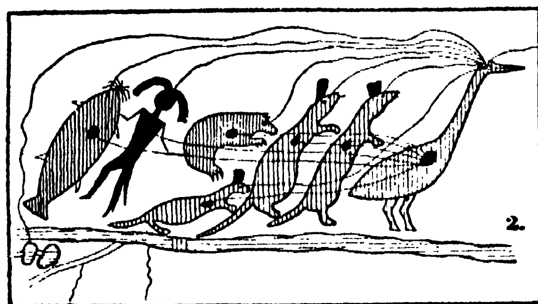
2

Mais, tandis que les Chinois forgeaient un instrument d'une structure trop compliquée, d'un usage trop difficile, d'une forme trop inflexible pour constituer l'instrument d'échange, simple, rapide, exact et lucide dont le monde avait besoin, les civilisations qui se développaient dans l'ouest s'appliquaient à résoudre le problème de la notation écrite selon une méthode toute différente et, en somme, plus heureuse. Ce n'est pas qu'elles prirent la résolution de perfectionner leur écriture, en la rendant plus simple et plus rapide, les circonstances le leur imposèrent. L'écriture imagée des Sumériens, que l'on traçait sur de l'argile au moyen de petits stylets, lesquels se prêtaient mal au tracé des lignes incurvées, dégénéra bientôt, par la substitution aux premières empreintes de touches légères, d'un caractère conventionnel, ayant la forme de coins (cunéiforme = en forme de coin), en compositions bizarres dans lesquelles on ne reconnaissait rien des formes qu'on voulait représenter. Peu satisfaits de

leurs dessins, les Sumériens apprirent à écrire vraiment. Ils adoptèrent de très bonne heure les pictographies, les idéographies et les phonogrammes des Chinois, mais ils dépassèrent ce stade.

La plupart des gens savent ce que c'est qu'un rébus. C'est une façon de représenter





Spécimens d'écriture imagée des amérindiens.

1. — Peint sur un rocher de la rive du Lac Supérieur, retrace une expédition à travers ce lac à laquelle participèrent cinq canots. Les traits droits de chacun de ces canots indiquent l'importance de l'équipage, et l'oiseau représente un chef (le martin-pêcheur). Les 3 cercles (soleil sous l'arche du ciel) indiquent que le voyage dura trois jours, et la tortue, symbole de la terre, marque la bonne arrivée des voyageurs.

2. — Une supplique envoyée au Congrès des E.U. par un groupe de tribus indiennes demandant le droit de pêche dans certains petits lacs; ours, poissons, poissons-chats, conduits par la grue ; les lignes reliant le cœur et l'œil de chaque animal au cœur et à l'œil de la grue, indiquent que tous sont d'accord, et une ligne part de l'œil de la grue pour rejoindre les lacs, lesquels apparaissent sous forme d'une petite carte rudimentaire dans le coin gauche inférieur.

les mots par l'image, non des objets auxquels ces mots s'appliquent, mais d'autres objets ayant le même son. La langue sumérienne était fort bien adaptée à cette forme de figuration. Les mots, très longs et polysyllabiques étaient composés de syllabes très distinctes et inaltérables, et beaucoup de syllabes prises séparément étaient des noms d'objets concrets. De sorte que cette écriture cunéiforme se transforma rapidement en une écriture syllabique, dans laquelle chaque signe exprime une syllabe, de même que dans une charade chaque scène représente une syllabe. Quand plus tard les Sémites vainquirent les Sumériens, ils adaptèrent le système syllabique de ces derniers à leur propre langue, si bien que l'écriture sémitique faisait correspondre un signe avec chaque son. C'est sous cette forme qu'elle fut usitée par les Assyriens et les Chaldéens. Mais ce n'était pas une écriture par *lettres*, c'était une écriture par *syllabes*. Cette écriture cunéiforme fut en usage pendant de longs siècles en Assyrie, en Babylonie et dans tout l'Orient. On en retrouve quelques vestiges dans certaines des lettres de notre alphabet actuel.

3

Mais durant ce temps, en Egypte et sur les côtes de la Méditerranée, un autre système d'écriture se développait. On en trouve les rudiments dans l'écriture imagée des prêtres égyptiens (hiéroglyphes), qui, selon le procédé habituel, devint en partie un système de signes adaptés à des sons. Comme nous le montrent les monuments égyptiens le système hiéroglyphique consiste en figures décoratives, rigides et compliquées : mais, pour la correspondance, les prêtres se servaient d'une écriture beaucoup plus simple et plus courante, l'écriture *hiératique*. A côté de cette écriture hiératique en parut une autre, dérivée probablement aussi des hiéroglyphes ; elle est aujourd'hui perdue, mais elle a été reprise par différents peuples non égyptiens de la Méditerranée : les Phéniciens, les Libyens, les Lydiens, les Crétois, les Celtes-Ibériens, qui s'en servaient dans leurs transactions commerciales. Entre les mains de ces étrangers, l'écriture en question fut pour ainsi dire isolée de ses racines. Elle perdit[1] tout caractère imagé. Elle cessa d'être pictographique ou idéographique; elle devint un simple système de signes équivalant à des sons : un *alphabet*.

Il y eut par la suite, dans le bassin de la Méditerranée, diverses écritures alphabétiques différant profondément les unes des autres. Il faut remarquer que l'alphabet phénicien (d'autres encore furent peut-être dans le même cas) ignorait les voyelles. Les voyelles étaient prononcées et donnaient aux mots un certain sens, mais elles n'étaient pas notées. L'un de ces alphabets méditerranéens parvint de bonne heure entre les mains des Grecs, et ils s'efforcèrent de fixer, grâce à lui, les sons limpides et magnifiques de leur propre langue aryenne. Ils n'eurent

[1] Cette étape avait, du reste, été déjà franchie par nombre d'écritures, notamment par l'écriture cunéiforme.

au début que des consonnes, ils ajoutèrent eux-mêmes les voyelles. L'écriture fut pour eux un moyen commode de fixer les traditions que leurs bardes se transmettaient.

4

Ce fut ainsi que, par une série de tâtonnements très naturels, l'écriture s'implanta dans la vie de l'homme. Pendant de longs siècles, elle resta le secret de quelques rares individus d'une classe particulière, simple complément du dessin. Mais il y avait certains avantages très manifestes à ce que l'écriture fût d'une interprétation un peu plus difficile que l'image. Des messages, grâce à elle, pouvaient être expédiés sous une forme compréhensible pour l'envoyeur et pour le destinataire, mais qui demeurait secrète pour les non-initiés. Un autre avantage, c'est que grâce à l'écriture, on pouvait enregistrer une foule de matières et rafraîchir sa mémoire comme celle de ses amis, sans pour cela livrer trop de connaissances au vulgaire. Parmi les premiers écrits égyptiens, par exemple, on trouve des recettes médicales et des formules magiques. Des comptes, des lettres, des itinéraires, des recettes, des listes de noms, constituèrent les premiers documents écrits. Puis, comme l'art d'écrire et de lire se répandait, on vit naître ce singulier désir, ce désir pathétique, si répandu parmi nous, d'étonner les hommes à venir. Les premiers civilisés se plurent à graver quelque part une pensée, un secret qui, plus tard, frapperait la vue et l'esprit du lecteur. Déjà les Sumériens couvraient leurs murs d'inscriptions, et tous les vestiges du monde antique, ses rocs, ses constructions, nous disent les noms et les exploits des rois, ces premiers maîtres de la réclame. La moitié peut-être des premières inscriptions humaines sont de cette nature. N'oublions pas que la plupart des épitaphes étaient rédigées à l'avance par ceux dont elles devaient orner la tombe.

Pendant longtemps il n'y eut pas d'autres écrits que ces listes de noms et ces communications secrètes. Mais un autre désir, d'un caractère plus social, le désir de communiquer à autrui ses pensées, commençait à se faire jour. Il fallut pourtant bien des siècles avant que l'écriture assumât ce qui devait être son véritable rôle ; définir, accroître, transmettre nos connaissances. Mais, avant d'aller plus loin, il ne sera pas inutile de récapituler un certain nombre de faits qui concernent la vie des hommes, faits sur lesquels nous avons déjà insisté dans nos premiers chapitres.

1 - La vie se réduisit d'abord à une répétition d'états de conscience, sans aucune continuité, cette conscience s'éteignant lorsque les individus mouraient et renaissant lorsque d'autres venaient au monde.

Un être tel qu'un reptile a un cerveau qui le rend apte à certaines expériences, mais quand l'individu meurt, ses expériences meurent avec lui. La plupart de ses mobiles sont purement instinctifs, et toute sa vie mentale est déterminée par son hérédité.

2 - Les mammifères communs ont ajouté au pur instinct la *tradition*, tradition d'expériences qui leur est inculquée par l'exemple maternel, et aussi, comme dans le cas du chat, du singe ou du chien, par une sorte d'enseignement muet. Par exemple, la chatte châtie les fautes de ses petits.

3 - L'homme primitif ajoute à cette faculté de transmission des expériences auxquelles il s'est livré, l'art et le langage. On voit se constituer des archives, dont peintures et sculptures formeront le fonds, et une *tradition verbale*.

Les bardes poussèrent au plus haut degré de perfection cette tradition verbale. Ce sont eux qui firent en grande partie du langage ce qu'il est aujourd'hui.

4 - Avec l'invention de l'écriture, qui sortit de la peinture, la tradition humaine devint plus nourrie et plus exacte. La tradition verbale, qui avait varié de siècle en siècle, se fixa. Des hommes séparés par des centaines de kilomètres purent se communiquer leurs pensées. Un nombre toujours croissant d'êtres humains purent puiser à un même fonds de connaissances et se faire une idée identique du passé et de l'avenir. La pensée devint une vaste opération à laquelle participèrent des centaines d'esprits disséminés dans le temps et dans l'espace.

5 - Pendant des centaines de générations, le monde n'aperçut pas tout le parti qu'on pouvait tirer de l'écriture parce que pendant longtemps l'idée de multiplier les textes en prenant des empreintes d'un premier exemplaire ne vint à personne. La seule façon d'arriver à cette pluralité d'exemplaires était de copier toute une série d'épreuves, ce qui rendit les livres rares et coûteux. De plus, la tendance à conserver secrète toute connaissance, afin de s'assurer un avantage sur la généralité des hommes, a toujours été très forte. Aussi n'est-ce guère que de nos jours que les masses apprennent à lire et peuvent

tendre la main vers les trésors de science et de pensée renfermés depuis longtemps dans les livres.

Cependant, dès les premiers temps de l'écriture, une nouvelle sorte de tradition, durable et immortelle, s'implanta dans l'esprit des hommes. La vie, incarnée dans l'humanité, prit une conscience de plus en plus distincte d'elle-même et du monde. Ce ne fut d'abord, dans un monde d'ignorance et d'oubli, qu'un mince filet de lumière, pareil à celui qui s'insinue dans une pièce sombre par l'entrebaîllement de la porte qui s'ouvre. Puis le filet grandit. Finalement vient un temps où, sous la poussée de l'imprimeur, la porte s'ouvre largement. C'est alors un flamboiement de connaissances, lesquelles ont enfin cessé d'être le privilége d'une minorité. De nos jours, la porte laisse entrer encore plus de lumière; et cependant cette lumière ne nous atteint qu'à travers un brouillard, un nuage de poussière.

CHAPITRE XVII

LES DIEUX ET LES ÉTOILES, LES PRÊTRES ET LES ROIS

1. *Le prêtre fait son apparition dans l'histoire.* — 2. *Les prêtres et les étoiles.* — 3. *Les prêtres et l'aube de la science.* — 4. *Rois contre prêtres.* — 5. *Comment Bel-Marduk lutta contre les rois.* — 6. *Les dieux-rois de l'Egypte.* — 7. *Shi-Hwang-ti détruit les livres.*

1

Dès que nous tournons nos regards vers les groupements humains qui commencent à s'établir en Egypte et en Mésopotamie, nous nous apercevons qu'un des traits les plus frappants de chaque cité est un temple ou un ensemble de temples. Dans certains cas un palais royal se dresse tout à côté, mais le plus souvent c'est le temple qui domine le palais de sa masse. On rencontre également un temple dans les cités phéniciennes, chez les Grecs et chez les Romains. Le palais de Cnossos, où plaisirs et confort allaient de pair, ainsi que les cités similaires des peuples de la mer Egée, contenaient des autels, mais en Crète on trouvait aussi des temples en dehors du fameux palais qui abritait toute une cité. Nous en trouvons dans tout le monde antique civilisé ; chaque fois qu'une civilisation primitive s'implantait en Afrique, en Europe, ou dans l'Asie occidentale, un temple se dressait bientôt, et là où la civilisation est la plus ancienne, en Egypte et à Sumer par exemple, le temple occupe la situation la plus en vue. Quand Hannon atteignit le point qu'il jugeait le plus occidental de l'Afrique, il éleva un temple à Hercule. La phase qui s'ouvre dans l'histoire de l'humanité peut être appelée la phase du temple.

Dans chacun de ces temples il y avait un tabernacle, que surmontait généralement la figure de quelque monstre, mi-homme, mi-animal[1]; par devant se trouvait un autel sur lequel on offrait les sacrifices. La figure en question représentait ou symbolisait le dieu pour le culte duquel le temple avait été construit. Attachés au temple, on trouvait un nombre souvent considérable de prêtres et de prêtresses, et aussi de serviteurs, qui portaient généralement un costume distinctif et qui constituaient une importante fraction de la population de la cité. Ce clergé n'appartenait à aucune maison. Il composait une caste et une classe distinctes, attirant à lui les éléments intelligents de la population.

Le premier devoir de ces prêtres était d'assurer le culte du dieu et de veiller sur

[1] Dans les temples grecs et romains l'image était généralement celle d'une divinité qui avait revêtu une forme humaine.

les sacrifices qui lui étaient offerts. Ces sacrifices avaient lieu à des époques et à des saisons spéciales. L'homme, avec son troupeau et ses champs, commençait à sentir la différence entre les saisons et même entre les jours. Il travaillait et avait besoin de périodes de repos. Le temple, par les fêtes qui s'y célébraient, annonçait le commencement et la fin des époques ; il jouait dans la cité antique le rôle de la pendule et du calendrier sur notre table de travail.

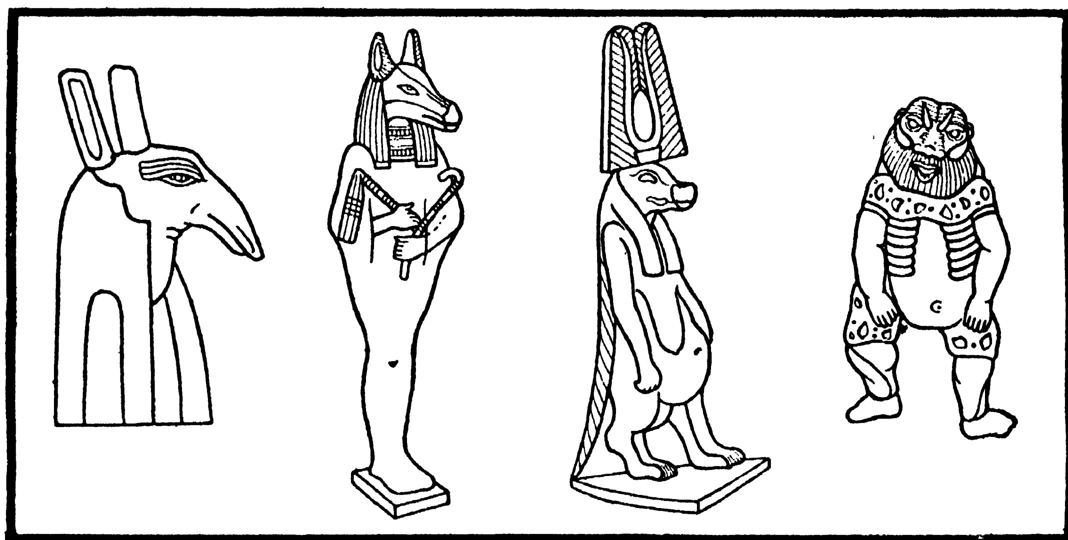
Mais il était le centre d'autres fonctions. Ce fut dans les temples que l'on tint pour la première fois registre des principaux événements et que l'écriture naquit. Le temple était aussi la demeure de la science. Non seulement le peuple s'y rendait en masse pour assister aux cérémonies, mais les individus allaient y chercher une aide. Les premiers prêtres étaient en même temps docteurs et magiciens. Dans les temples, nous trouvons déjà de petites offrandes semblables à celles que l'on rencontre de nos jours dans les chapelles des églises catholiques (*ex-votos*) : par exemple des réductions de cœurs soulagés et de membres guéris.

Il est manifeste que nous sommes là en présence d'éléments sociaux : guérisseurs, gardiens d'autels, gardiens de registres, qui n'avaient qu'un rôle peu important chez les premiers nomades, mais dont les fonctions, à mesure que nous passons de l'état de barbarie à l'état de civilisation, tendent à devenir essentielles. Il est également manifeste que la terreur qu'inspiraient aux hommes certains êtres étranges, leur désir de se concilier les puissances inconnues, leur volonté de se purifier, et aussi leur recherche de la puissance et du savoir, donnèrent naissance au temple, ce nouveau facteur de la loi sociale.

Une série de nécessités complexes, de besoins multiples conduisent chaque peuple à construire des temples, et le dieu qui étend son ombre sur l'édifice est lui-même l'œuvre collective d'une foule d'imaginations ; il est fait de toutes sortes d'impulsions, d'idées, complètes ou imparfaites. Un système d'idées s'exprimait dans tel dieu, un autre dans tel autre. Il est bon d'insister sur la diversion qui règne en cette matière. Beaucoup d'écrivains, en effet, traitant de l'origine des religions, font allusion à telle ou telle idée directrice, comme si elle eût été la seule qui fût parvenue à s'affirmer. Le professeur Max Muller par exemple revient toujours aux légendes et au culte du soleil. Il prétend nous faire croire que les premiers hommes n'avaient ni désirs, ni craintes, ni cauchemars, ni fantaisies, qu'ils n'étaient pas avides de puissance, mais qu'ils vivaient en perpétuelles méditations sur la source bienfaisante de lumière et de vie qui réside dans le ciel. Il est indéniable que l'aube et le soleil jouent un rôle très dramatique dans la vie de tous les jours, mais ils n'ont pas à cet égard un privilège absolu. Les hommes primitifs avaient des cerveaux faits comme les nôtres. Ce qui constitue le fond des premières religions, les rêveries de notre enfance et de notre adolescence peuvent nous le faire deviner ; et tous ceux d'entre nous qui se souviennent de ces expériences mentales de leur jeune âge comprendront très facilement combien monstrueuse et incohérente fut la collection des premiers dieux. On trouve dans l'histoire des premiers temples des dieux du soleil, mais on y trouve aussi des dieux-hippopotames et des dieux-éperviers ; il y avait des déesses à corps de vache, il y avait des dieux de terreur, et des dieux à la fois étranges et adorables ; il y avait des dieux constitués par des morceaux de météores qui étaient tombés du ciel, à la grande stupéfaction du peuple ; il y avait enfin des dieux qui n'étaient que de simples pierres que signalait leur forme bizarre. Certains dieux, comme le Marduk de Babylone et le Baal (le Seigneur) des Phéniciens et des Cananéens étaient très probablement au fond de simples êtres de légende, de la même espèce que ceux que crée l'imagination de nos petits garçons. Nous devons remarquer que les premiers Sémites, dès qu'ils avaient inventé un dieu, lui donnaient une femme ; la plupart des dieux égyptiens et babyloniens étaient mariés. Mais les dieux des Sémites nomades n'avaient pas ce penchant pour le mariage. Les habitants des steppes stériles n'étaient guère disposés à se charger d'enfants.

Il était naturel de pourvoir chaque dieu d'une femme, mais il l'était encore plus de lui construire une maison où des offrandes pourraient lui être apportées. De cette maison, l'homme de la science, le magicien devint tout naturellement le gardien. Le prestige du dieu se trouvait accru s'il vivait dans un certain isolement, s'il se tenait à l'écart des hommes. Il est facile de suivre les modifications qui s'opérèrent dans la structure du temple et dans l'orga-

nisation de la classe sacerdotale entre le moment où une population agricole commença à se fixer au sol et celui où l'on édifia de véritables temples, édifices oblongs, dont l'une des extrémités était occupée par l'image du dieu, le tabernacle et l'autel, tout le reste consistant en une longue nef où se tenaient les fidèles. Ce temple, avec ses registres, ses secrets, où le peuple venait à chaque instant chercher des conseils devint tout naturellement le cerveau des communautés en voie de croissance. L'attitude des petits cultivateurs qui menaient leurs troupeaux vers le temple était faite de foi et d'humilité. C'était là que, rarement aperçu et, par suite, grossi par l'imagination des hommes, vivait ce dieu, dont la bienveillance assurait votre prospérité, dont la colère entraînait votre ruine ; on pouvait se le rendre propice par de menus présents et l'on pouvait s'assurer la faveur de ses serviteurs. Sa puissance et sa science étaient telles qu'il ne faisait pas bon lui manquer de respect, même par la pensée. Il faut pourtant reconnaître que parmi les prêtres les idées religieuses étaient d'un ordre plus élevé.



Set. Anubis. Typhon. Bes.

Dieux et déesses de l'Egypte.

2

Il nous faut maintenant mettre en lumière une particularité fort intéressante relative aux principaux temples de l'Egypte, et — autant que l'état de leurs ruines nous permet de le conjecturer — de ceux de Babylone. Ces temples étaient « orientés » — c'est-à-dire que chaque catégorie d'édifices avait son entrée et son tabernacle placés dans une même direction[1]. Cette direction, pour les temples babyloniens, était l'est, c'est-à-dire celle du lever du soleil au 21 mars et au 21 septembre, dates des équinoxes ; et il faut noter que c'était lors de l'équinoxe de printemps que l'Euphrate et le Tigre débordaient. Les Pyramides d'Egypte sont aussi orientées à l'est et à l'ouest ; le sphinx regarde très nettement à l'est, mais beaucoup de temples égyptiens au sud du delta du Nil sont orientés, non absolument vers l'est, mais vers le point où le soleil se lève le matin du jour le plus long — et en Egypte c'est à peu près la date de l'inondation. D'autres temples, cependant, sont construits face au nord, d'autres face au point où se lève l'étoile Sirius ou quelque étoile de première grandeur. Cette importance donnée à l'orientation des temples montre qu'il y eut de bonne heure une association très étroite entre les différents dieux, le soleil et les étoiles fixes. Sans se soucier de ce que pensait la masse, les prêtres commençaient à établir une relation entre le mouvement de ces corps célestes et la volonté du dieu qu'abritait leur temple. Le dieu qu'ils servaient leur semblait maintenant doté d'un pouvoir

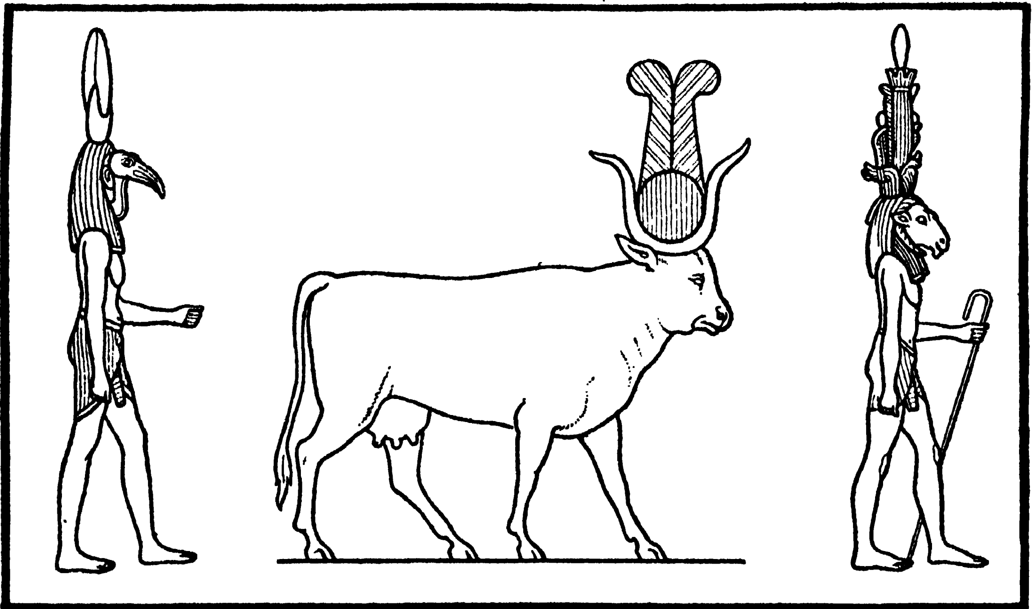
[1] Les temples étaient orientés par leurs angles ou par leurs faces.

nouveau. Et un moment vint où ils considérèrent comme naturel que ces corps radieux, irrégulièrement distribués et décrivant solennellement et silencieusement leurs cercles, eussent une puissante influence sur les destinées des humains.

L'orientation des temples permettait de fixer la date des fêtes de la nouvelle année et facilitait la célébration de ces dernières. Un matin, et un seul matin par an, pour le temple qui était orienté vers le point où le soleil se levait le jour du solstice d'été, les premiers rayons du soleil venaient dissiper l'obscurité du temple, filaient le long de la longue allée centrale, et, frappant l'image du dieu, l'inondaient de clarté. Les temples antiques, étroits et sombres, semblent avoir été conçus en vue de ce magnifique effet de lumière. Le peuple s'était rassemblé bien avant l'aube ; il chantait dans l'ombre des hymnes et offrait peut-être des sacrifices : le dieu seul restait invisible et muet. Prières et invocations montaient vers lui. Puis, aux yeux émerveillés des fidèles, dont l'obscurité avait décuplé le pouvoir de vision, lentement, tandis que par derrière le soleil montait, le dieu se mettait à resplendir.

Le problème de l'orientation peut être ainsi expliqué. Non seulement cette orientation est un fait évident dans les temples d'Egypte, d'Assyrie, de Babylone et de l'Orient, mais elle se retrouve dans les temples grecs ; Stonehenge est orienté vers le lever du soleil au solstice d'été, de même la plupart des cercles mégalithiques d'Europe. Le temple du ciel à Pékin est orienté vers le lever du soleil au solstice d'hiver ; l'un des devoirs les plus importants de l'Empereur était d'aller prier dans ce temple et d'y offrir des sacrifices au jour du solstice, afin d'assurer au pays une année propice.

Les prêtres égyptiens avaient, vers l'an 3000 avant J.-C., dressé la carte des étoiles de chaque constellation et divisé le zodiaque en douze signes.



Thot. Hathor (Isis). Chnemu.

Dieux et déesses de l'Egypte.

3

Il y a dans tout ce qui précède un témoignage certain de l'importance que tendait à prendre pour les hommes l'étude des astres, mais cette science n'était qu'une de celles auxquelles on s'adonnait dans l'enceinte du temple. Il y a une sérieuse tendance chez les écrivains modernes à parler des prêtres comme s'ils avaient été de tout temps des charlatans et des imposteurs, cherchant à tirer profit de la simplicité des esprits. La vérité est que pendant longtemps, ces prêtres constituèrent la seule classe capable d'écrire, le seul public capable de lire, les seuls savants et les

seuls penseurs. Ils représentaient toute la vie intellectuelle, toute la littérature. Leurs temples étaient non seulement des observatoires, des bibliothèques et des cliniques ; ils servaient de musées, d'abris pour tous les trésors. Le *Periple* original d'Hannon fut suspendu dans l'un des temples de Carthage et la peau de ses « gorilles » dans un autre. Tout objet qui enrichissait la communauté était sûr d'y trouver une place. Hérodote, le premier historien grec (485-425) trouva la plupart de ses matériaux chez les prêtres des pays où ses voyages le portèrent ; il est évident que ces prêtres lui firent le plus généreux accueil, mettant à sa disposition toutes les ressources dont ils disposaient. Hors des temples, il n'y avait qu'un monde grossier, illettré, vivant au jour le jour, sans souci des idées. Il faut du reste remarquer que ces premières communautés n'avaient qu'estime et affection pour leurs prêtres. Même les plus grands conquérants avaient le souci de se concilier, à cause de leur énorme influence, les prêtres des nations ou des cités qu'ils prétendaient subjuguer.

Sans doute l'esprit et la qualité morale des prêtres variaient avec chaque temple et avec chaque culte. Certains d'entre eux étaient cruels, d'autres rapaces et vicieux ; beaucoup étaient trop absolus dans leurs doctrines ou d'intelligence lourde, mais il y avait une limite à ces tares. Il fallait en effet que les prêtres conservassent leur influence sur l'esprit populaire. Ce que le peuple n'aurait pas admis, ils ne pouvaient le faire : ils ne pouvaient s'élever trop haut, ni descendre trop bas. Leur autorité reposait, en fin de compte, sur la croyance universelle que leur activité était utile à la nation.

Il est clair que les premiers gouvernements civilisés furent essentiellement des gouvernements ecclésiastiques. Ce ne furent ni des rois ni des capitaines qui les premiers mirent l'homme à la charrue, lui imposèrent une vie régulière. Ce qui agit au début sur la vie des hommes, ce fut l'idée des dieux, la notion d'abondance. Les premiers chefs que nous trouvons à Sumer étaient tous des prêtres, ils n'étaient rois que parce qu'ils étaient les premiers des prêtres. Un gouvernement ecclésiastique a ses faiblesses ; il a aussi une force d'une nature particulière, et ses racines plongent très profondément. Le pouvoir du prêtre ne s'exerce que sur son propre peuple, qu'il subjugue en éveillant en lui des craintes et des espoirs mystérieux. Le prêtre peut appeler son peuple à la guerre : mais les traditions et les méthodes qu'il représente le rendent inapte à conduire une armée. Contre l'ennemi du dehors, un peuple mené par des prêtres reste en état d'infériorité.


Un roi assyrien et son ministre.

De plus un prêtre est un homme qui a prononcé certains vœux, qui est consacré, qui appartient à un corps spécial, et qui nécessairement est mû par un *esprit de corps* très intense. Il a donné sa vie à son temple et à son dieu. Ceci est excellent pour le corps

auquel il appartient et même pour le dieu pour lequel il est prêt à mourir. Mais dans la ville ou le village d'à côté, il y a un autre temple, avec un autre dieu. C'est la préoccupation constante du prêtre d'empêcher le peuple d'aller rendre hommage à cet autre dieu. C'est ainsi que tous les clergés sont sectaires par nature ; ils veulent convertir, subjuguer ; mais ils s'opposent à toute fusion. Ce que nous voyons en Sumérie, durant la période incertaine qui précède l'histoire, ce sont des prêtres et des dieux en perpétuel conflit ; et les ruines des temples d'Egypte portent les cicatrices de luttes du même genre. Il était impossible qu'il en fût autrement, étant donnés les éléments dont les religions étaient issues.

Ces deux grandes faiblesses de tout clergé, à savoir son impuissance à assumer le commandement des armées et l'inévitable jalousie d'un culte à l'égard des autres, furent la cause de l'apparition de rois séculiers. Tantôt c'était l'ennemi étranger qui l'emportait et imposait un roi au peuple vaincu, tantôt c'étaient les prêtres entre lesquels l'union ne pouvait se faire, qui confiaient la direction des troupes à un chef militaire, lequel gardait après la paix une des parties de son pouvoir. Ce roi séculier groupa autour de lui toute une série de fonctionnaires et, en plus de son rôle militaire, commença à assumer, à la place du prêtre, celui d'administrateur des affaires publiques. C'est ainsi qu'apparaît sur la scène du monde le roi, dont le pouvoir, issu de celui du prêtre, se développera concurremment. Une grande partie de l'histoire va désormais être faite du conflit inconscient ou déclaré des deux systèmes : celui du temple et celui du palais. Ce fut d'ailleurs dans les premiers centres de civilisation que cet antagonisme se manifesta surtout. Les peuples aryens, dans leur marche vers la civilisation, ne connurent pas le gouvernement du temple ; ils ne deviennent civilisés qu'à une époque où le drame est déjà à moitié joué. Ils empruntent leurs idées du temple et de la royauté, déjà très perfectionnées, aux peuples chamitiques ou sémitiques qu'ils ont conquis.

L'importance souveraine des dieux et des prêtres, durant les premiers temps de l'histoire de la civilisation mésopotamienne, ressort avec netteté : mais, graduellement, le palais affirme son autorité, et un moment vient où il est en état d'affronter la lutte pour le pouvoir suprême. Au début, le palais n'est soutenu par personne ; il n'est à aucun degré le refuge de la science ; les prêtres seuls sont capables de lire, ils sont seuls redoutés par le peuple. Mais les dissensions entre les clergés des différents cultes fournissent au palais une occasion favorable. Des autres cités, des rangs des captifs, et même des cultes vaincus et abolis, surgissent des hommes qui, eux aussi, savent lire et pratiquer la magie[1] et qui vont chercher un asile au palais. La cour possèdera bientôt ses érudits et ses archives; le roi se montre capable de penser par lui même, il acquiert un certain sens politique. Des commerçants, des étrangers affluent vers la cour, et si le roi ne possède pas toute l'instruction des prêtres, s'il ne détient pas autant de documents, il a une connaissance plus directe et plus fraîche d'une foule de choses. Le prêtre entre au temple alors qu'il est encore très jeune ; il y passe beaucoup d'années en qualité de néophyte ; ce n'est que lentement et laborieusement qu'il apprend à déchiffrer les caractères grossiers des époques primitives ; il devient ainsi un érudit plus qu'un homme. Rien ne nous garantit d'ailleurs que, parmi les jeunes prêtres d'esprit actif, beaucoup ne regardent pas la cour d'un œil d'envie. Le conflit du prêtre et du roi, de l'homme qui s'est fait lui-même et de l'homme bien né, de la science et de l'originalité, de la connaissance fixe et de l'imagination, de l'usage et de la volonté créatrice, se complique et se modifie sans cesse à travers les âges. Tantôt c'est le roi qui lutte contre une caste de prêtres étroitement conservateurs ; tantôt c'est le prêtre qui défend contre un roi sauvage, égoïste et réactionnaire, les conquêtes de la civilisation.

C'est tout juste si nous pouvons faire place ici à un ou deux des premiers incidents de cette lutte politique fondamentale, entre l'an 4000 avant J.-C. et l'époque d'Alexandre.

Aux premiers jours de Sumer et d'Accad, les rois des diverses cités étaient prêtres et médecins plutôt que rois, et ce ne fut que lorsque des conquérants étrangers cherchèrent à s'imposer que la distinction entre prêtre et roi devint réellement nette. Mais le dieu continua à être le souverain

[1] Cf. Moïse et les magiciens égyptiens.

maître du pays, des rois, et des prêtres à la fois. Il était en quelque sorte le propriétaire universel. La richesse de ses temples et des autres fondations pieuses surpassait celle des rois. Cela était surtout vrai à l'intérieur des murs de la cité. Hammourabi, le fondateur du premier empire babylonien, est l'un des premiers monarques qui se soit saisi d'une main ferme des affaires de la communauté. Il le fit du reste avec une infinie politesse pour les dieux. Sur une inscription qui mentionne ses travaux d'irrigation en Sumérie et en Accadie, nous lisons : « Quand Anu et Bel me confièrent le gouvernement de Sumer et d'Accad... ». Nous possédons un code de lois rédigé par ce même Hammourabi (c'est le premier code connu), et en tête de ce code il est représenté recevant la loi des mains de celui au nom de qui elle est promulguée, le dieu Shamash.

Un acte de la plus grande importance politique était le transfert du dieu de la cité vaincue dans l'un des temples du conquérant, où ce dieu ne faisait plus dorénavant figure que de subordonné. Ceci était bien plus important que la mise en tutelle d'un roi par un autre roi. Merodach, le Jupiter babylonien, fut ainsi emporté par les Elamites, et Babylone ne recouvra qu'à son retour le sentiment de son indépendance. Mais il arrivait quelquefois qu'un conquérant avait peur du dieu qu'il avait conquis. Dans la collection des lettres adressées à Aménophis III et à Aménophis IV, collection à laquelle il a déjà été fait allusion, figure une missive d'un certain Tushratta, roi de Mitani, qui avait conquis l'Assyrie et emporté la statue de la déesse Ishtar. Apparemment, il avait expédié cette statue en Egypte pour en faire hommage à Aménophis, mais aussi parce qu'il redoutait son courroux. La Bible raconte comment l'Arche d'alliance du Dieu des Hébreux fut emportée par les Philistins et transférée dans le temple du dieu-poisson, Dagon, à Ashdod, et comment la statue de Dagon chancela un jour, s'abattit, se brisa, comment aussi le peuple d'Ashdod fut terrassé par la maladie (Samuel I, V,). Dans cette dernière histoire le dieux et les prêtres occupent toute la scène ; aucun roi n'y figure.

Dans les Empires babylonien et assyrien aucun monarque ne se sentait tout à fait sûr du pouvoir tant qu'il n'avait pas « tenu la main de Bel », c'est-à-dire été adopté par les prêtres de « Bel », en qualité de fils et de représentant du dieu. A mesure que nous connaissons mieux l'histoire de l'Assyrie et de la Babylonie, nous découvrons plus nettement que la politique de ces empires, les révolutions, les usurpations de pouvoir, les changements de dynasties les intrigues avec des puissances étrangères, avaient toutes pour point de départ le conflit d'un clergé puissant et riche et d'une royauté dont l'autorité tendait à s'affirmer, mais était encore instable. Le roi s'appuyait sur son armée, généralement mercenaire et composée d'étrangers, prompte à se mutiner, et qui se vendait facilement. Nous avons déjà relevé, parmi les souverains de l'empire de Babylonie, le nom de Sennachérib, fils de Sargon II ; Sennachérib était engagé dans une querelle violente avec le clergé de Babylone ; il ne prit jamais « la main de Bel », et, finalement, décida de frapper cette puissance en détruisant complétement la partie sainte de la ville de Babylone (691) et en transférant la statue de Bel-Marduk en Assyrie. Il fut assassiné par l'un de ses fils, et son successeur, Esar-haddon (un autre fils) trouva expédient de ramener Bel-Marduk, de reconstruire son temple, et de faire sa paix avec le dieu.

Assurbanipal (en grec, Sardanapale), fils de cet Esar-haddon, est une figure particulièrement intéressante en ce qui touche les rapports du clergé et des rois. La réconciliation de son père avec les prêtres de Bel-Marduk fut poussée si loin qu'il lui donna une éducation babylonienne, au lieu de l'éducation assyrienne, laquelle avait un caractère militaire. Il se plut à réunir des documents d'argile relatifs au passé, et sa bibliothèque, qui a été mise au jour, est maintenant la source la plus précieuse de renseignements historiques qu'il y ait au monde. Mais, malgré toute sa science, il se montra général énergique ; il conquit temporairement l'Egypte, écrasa une rebellion à Babylone, et entreprit un certain nombre d'expéditions heureuses. Comme nous l'avons dit au chapitre XVI, il fut presque le dernier des monarques assyriens. Les tribus aryennes, qui s'occupaient plus de guerre que de religion, en particulier les Scythes, les Mèdes et les Perses, harcelaient depuis longtemps l'Assyrie, venant du nord et du nord-est. Les Mèdes et les Babyloniens formèrent une alliance avec les Sémites chaldéens du sud pour opérer avec eux la conquête de l'Assyrie. Ninive, la capitale de l'Assyrie,

tomba en 606 avant J.-C. aux mains de ces Aryens.

Soixante-sept ans après la prise de Ninive par les Aryens, la Babylonie étant attribuée aux Sémites chaldéens, le dernier monarque de l'Empire chaldéen (le second Empire babylonien), Nabonide, père de Balthazar, fut renversé par Cyrus le Perse. Ce Nabonide fut lui aussi un monarque de haute éducation, qui apportait une intelligence trop large et une imagination trop active dans les affaires de cette époque, lesquelles exigeaient une sagesse un peu bornée. Il organisa toutes sortes de recherches relatives à l'antiquité, et c'est lui qui fixa à l'an 3750 le début du règne de Sargon I[1], date qui est encore acceptée par beaucoup de nos savants. Il était fier de cette découverte, dont diverses inscriptions nous font part. Il fut en matière religieuse un innovateur ; il construisit des temples, modifia la structure d'autres lieux du culte, et tenta de faire de Babylone un centre religieux en transportant un grand nombre de dieux locaux dans le temple de Bel-Marduk. Il avait compris combien cette multiplicité de cultes ennemis affaiblissait l'État, et il rêvait sans doute d'une unité religieuse.



Chéfren, roi d'Egypte de la IVe dynastie.

Mais ces innovations éveillèrent les soupçons et l'hostilité des prêtres de Bel. Ils se liguèrent avec les Perses. « Les soldats de Cyrus entrèrent dans Babylone sans coup férir. Nabonide fut fait prisonnier, et des sentinelles perses furent postées aux grilles du temple de Bel, où le service continua à être assuré sans relâche. » Cyrus, en fait, lorsqu'il rattacha Babylone à l'empire perse, appela sur lui la bénédiction de Bel-Marduk. Il donna satisfaction aux instincts conservateurs des prêtres en reexpédiant les dieux locaux vers leurs temples ancestraux. Il renvoya aussi les Juifs à Jérusalem. Tous ces actes étaient d'une haute politique. Mais les prêtres, en acceptant ainsi la protection des Aryens, payaient, sans s'en rendre compte, un prix trop élevé. Ils auraient été bien plus sages s'ils s'étaient pliés aux innovations de Nabonide, cet hérétique qui, lui au moins, prenait les choses au sérieux, s'ils avaient prêté l'oreille à ses idées, s'ils avaient tenu compte des besoins d'un monde en train d'évoluer. Cyrus entra dans Babylone en 539 avant J.-C. ; en 521, il y eut une nouvelle insurrection, et, en 520, un autre monarque perse, Darius, rasait les murailles de la ville. Moins de deux cents ans après, toute vie religieuse était morte dans la cité, et les constructeurs ne voyaient plus dans le temple de Bel-Marduk qu'une carrière de pierres.

6

En Egypte, l'histoire des prêtres et des rois présente des caractères communs avec celle de Babylone, mais son évolution n'est pas parallèle. Les rois de Sumérie et d'Assyrie étaient des prêtres devenus rois, des prêtres sécularisés. Le Pharaon d'Egypte n'est point passé ainsi d'un état à un autre. Les documents les plus anciens démontrent que le Pharaon avait un pouvoir et une importance surpassant ceux de tous les prêtres. Il est, en fait, plus qu'un prêtre et plus qu'un roi : un dieu véritable. Nous ignorons comment il atteignit à un tel rang. Il n'est pas de monarque de Sumérie, de Babylonie ou d'Assyrie qui aurait pu obtenir de son peuple un travail semblable à celui que les Pharaons de la IVe dynastie exigèrent du leur lorsqu'ils firent construire les Grandes Pyramides. Les premiers Pharaons étaient probablement considérés comme l'incarnation du dieu principal. Le dieu-faucon Horus regarde par-dessus la tête de la grande statue de Chéfren. Ramsès III (XIXe dynastie) qui appartient cependant à une époque très avancée, est représenté sur son sar-

[1] Nabonide se trompa. L'école française admet que Sargon I régna de 2790 à 2745.

cophage revêtu du symbole distinctif des trois grands dieux du système égyptien. Il tient dans ses mains les deux sceptres d'Osiris, le dieu du jour et de la résurrection. Sur sa tête on voit les deux cornes de la déesse vache Hathor, ainsi que le globe solaire et les plumes d'Ammon Ra. Il ne se borne pas à porter le symbole de ces dieux, comme un dévôt babylonien portait les symboles de Bel-Marduk. Il *est* ces trois dieux réunis en une seule personne.

Un grand nombre de sculptures et de peintures renforcent l'opinion que les Pharaons étaient réellement fils des dieux. Par exemple, l'ascendance divine et la naissance d'Aménophis III (de la XVIII[e] dynastie) sont figurées avec un extraordinaire luxe de détails, à Louqsor, dans une série de sculptures. De plus, il était admis que les Pharaons, étant d'essence divine, ne pouvaient épouser des individus faits d'une argile commune ; en conséquence, les mariages entre consanguins étaient normaux chez eux, et ils épousaient même leurs sœurs.

La lutte entre le temple et le palais s'ouvrit donc dans l'histoire égyptienne dans des conditions très différentes de celles de l'histoire de la Babylonie. Elle s'ouvrit cependant. Le professeur Maspero (dans son livre : *Aperçus nouveaux sur l'ancienne Egypte*) nous donne un compte rendu très intéressant de la lutte d'Aménophis IV contre le clergé, particulièrement contre les prêtres du grand dieu Ammon Ra, Seigneur de Karnak. La mère d'Aménophis IV n'était pas de la race des Pharaons, il semble que son père, Aménophis III, avait fait un mariage d'amour avec une sujette, une belle Syrienne nommée Tii, et le professeur Maspero voit dans l'hostilité et les vexations du clergé à l'égard de la reine, l'origine possible du conflit. Elle inspira sans doute à son fils une haine farouche contre Ammon Ra. Mais Aménophis put fort bien céder à des mobiles plus élevés. Comme le Babylonien Nabodine, qui régna un millier d'années plus tard, il songea peut-être à réaliser l'unité morale de son peuple. Nous avons déjà noté qu'Aménophis règna de l'Ethiopie jusqu'à l'Euphrate ; les lettres qui lui furent adressées ainsi qu'à son fils prouvent en outre qu'il exerçait au dehors une la: influence. Quoi q en soit, Amén phis IV se décida fermer tous les temples égyptiens et syriens, qui abritaient une foule de petites sectes, et à établir partout le culte d'un dieu unique : Aton, le disque solaire. Il abandonna sa capitale Thèbes, qui était encore plus dominée par le dieu Ammon Ra que Babylone ne le fut plus tard par le dieu Bel-Marduk, et il se fixa à Tel-Amarna. Il transforma son nom d'« Aménophis » (consacré à Ammon ou Amen) en celui d' « Akhnaton » (la Gloire du Soleil), il soutint énergiquement la lutte contre tous les prêtres de son empire et mourut Pharaon.



Ramsès III, sous la forme d'Osiris, entre les déesses Nephtys et Isis.
(Relief du couvercle du sarcophage.)

1. — Inscription autour du couvercle du sarcophage : « O Osiris ! roi des Egyptes Supérieure et Inférieure, souverain des deux pays... Fils du Soleil, aimé des dieux ! Seigneur des diadèmes; Ramsès, prince d'Héliopolis, triomphant ! tu jouis de la condition d'un Dieu, tu ressusciteras sous la forme d'Usr, tu ne redoutes aucun ennemi, je t'assure le triomphe sur ceux-ci.

Les opinions sur Aménophis ou Akhnaton différent sensiblement. Certains le considèrent comme l'instrument de la haine de sa mère contre Ammon et comme l'époux trop épris d'une femme fort belle. Il est certain qu'il aima passionnément sa femme : il lui rendit de grands honneurs — l'Egypte honorait les femmes et fut gouvernée par plusieurs reines ; une sculpture nous le montre même à genoux devant elle ; dans une

autre il est assis à côté d'elle sur un char et lui donne un baiser ; mais un homme vivant sous la tutelle de sa femme n'aurait su défendre l'empire contre les attaques des éléments hostiles qui s'y étaient puissamment organisés. D'autres parlent de lui comme « d'un sombre fanatique ». Il est rare que de sombres fanatiques soient heureux en ménage. Il est beaucoup plus raisonnable de considérer Aménophis IV comme un Pharaon qui refusa d'être dieu. Ce ne sont pas simplement sa politique religieuse et les manifestations si candides de ses sentiments conjugaux qui font de lui une figure forte et originale. Il avait aussi des idées esthétiques très personnelles. Il ne voulut pas que sur ses portraits ses traits fussent empreints de la beauté facile que l'on se plaisait à prêter au dieu-pharaon, et son visage, après trente-quatre siècles, nous apparaît, au milieu de tant d'images insipides, comme celui d'un homme.



Akhnaton (Aménophis IV).

Un règne de dix-huit ans n'était pas suffisamment long pour que s'accomplît la révolution qu'il avait en vue, et son gendre lorsqu'il lui succéda, se réinstalla à Thèbes et fit la paix avec Ammon Ra.

Jusqu'à la fin de l'histoire, l'idée que les rois étaient fils de dieux hanta l'esprit des Egyptiens, et elle a continué à infecter la pensée d'autres races plus saines. Quand Alexandre-le-Grand atteignit Babylone, le prestige de Bel-Marduk déclinait singulièrement, mais, en Egypte, Ammon Ra faisait encore suffisamment figure de dieu pour que le vainqueur grec s'humiliât devant lui.

Les prêtres d'Ammon Ra, au temps de la XVIIIe dynastie (vers 1.400 avant J.-C.), avaient dressé dans une oasis du désert un temple et un oracle. Et l'on y voyait une image du dieu qui pouvait parler, remuer la tête, accepter ou rejeter un parchemin sur lequel les demandes étaient formulées. Cet oracle resta fort en vogue jusqu'en 332 avant J.-C. Le jeune maître du monde fit un détour spécial pour aller le consulter. Il pénétra dans le sanctuaire et l'image, cachée par l'ombre, s'avança à sa rencontre. Il y eut entre le Grec et le dieu un échange tout à fait typique de salutations. Le second employa des formules du genre de celles-ci (Professeur Maspero) : « Viens, fils de mes entrailles, toi qui me montres tant d'amour, que je te donne la royauté de Ra et la royauté de Horus ! Je te donne la vaillance. Tous les peuples et toutes les religions, tu les tiendras sous tes pieds ; toutes les nations unies contre toi, tu les frapperas de ton bras ! »

Ce fut ainsi que les prêtres d'Egypte conquirent leur conquérant, et qu'un monarque aryen devint dieu pour la première fois.

7

Nous ne disposons pas d'assez de place pour retracer les phases de la lutte entre prêtres et rois en Chine. Bien que cette lutte ait eu, elle aussi, un caractère distinct, nous retrouvons le même effort chez le dirigeant pour briser une tradition qui divise son peuple. L'Empereur de Chine, le « Fils du Ciel », était lui-même grand-prêtre, et son principal devoir était d'offrir les sacrifices ; au cours des phases les plus agitées de l'histoire de son pays, il cesse de gouverner pour ne plus se consacrer qu'aux sacrifices. La classe littéraire se sépare du clergé à une date très récente. Elle devient un corps bureaucratique au service des rois et des gouvernants. Ceci crée une différence fondamentale entre l'histoire de la Chine et celle de l'Occident. Tandis qu'Alexandre envahissait l'Asie Occidentale, la Chine, sous les derniers prêtres-empereurs de la dynastie Tcheou, s'enfonçait dans un désordre croissant. Chaque pro-

vince cherchait à maintenir jalousement sa nationalité séparée et ses traditions, si bien que les Huns se répandirent sur tout le pays.

Le roi de T'sin (qui vécut environ quatre-vingts ans avant Alexandre-le-Grand), impressionné par les maux causés par la tradition, résolut de détruire toute la littérature chinoise, et son fils, Shi Hwang-ti, rechercha tous les ouvrages classiques, afin de les livrer aux flammes. Bientôt il n'en resta plus trace, et Shi régna sans s'appuyer sur aucune tradition, imposant à la Chine une unité qui dura plusieurs siècles. Le premier monarque de la dynastie suivante (dynastie Han, 206 avant J.-C.) ne poursuivit pas cette campagne contre les *literati*, et son successeur, faisant la paix avec eux, rétablit les textes classiques.

CHAPITRE XVIII

SERFS, ESCLAVES, CLASSES SOCIALES ET INDIVIDUS LIBRES

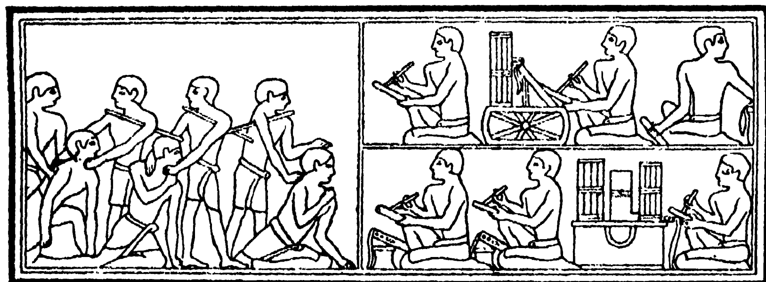
1. *L'homme du commun dans l'antiquité.* — 2. *Les premiers esclaves.* 3. *Les premiers « indépendants ».* — 4. *Les classes sociales d'il y a trois mille ans.* — 5. *Les classes deviennent des castes.* — 6. *Les castes dans l'Inde.* — 7. *Le système du Mandarinat.* — 8. *Un coup d'œil sur cinq milliers d'années.*

1

Nous avons montré, au cours des quatre derniers chapitres, comment s'étaient développés les états civilisés issus de l'organisation purement agricole qui s'était implantée en Mésopotamie il y a quinze mille ou peut-être vingt mille ans. A vrai dire, c'est à l'horticulture, plutôt qu'à l'agriculture, que l'homme s'adonna au début ; son outil fut la houe avant d'être la charrue, et cette occupation nouvelle ne fit que s'ajouter à sa tâche principale, qui était de garder et de mener paître moutons, chèvres et bœufs. Nous avons vu comment dans des lieux d'une exceptionnelle fertilité, les premiers villages étaient devenus des villes ; comment l'autel, le médecin du village avaient fait place au temple et au clergé de la cité. Nous avons montré comment la guerre avait pris une forme organisée, d'abord simple querelle entre villages, puis lutte plus disciplinée entre le prêtre-roi et le dieu d'une cité et le prêtre et le dieu d'une autre. Après avoir passé en revue les conquêtes effectuées par Sumer il y a six ou sept mille ans, nous nous sommes arrêté devant le spectacle de grands empires en voie de croissance, avec leurs routes et leurs armées, leurs inscriptions et leurs documents écrits, leur clergé dépositaire de la science, leurs rois et leurs chefs s'appuyant sur une tradition déjà ancienne. Nous avons fait voir le choc et la succession de ces empires, qui s'étaient établis au bord des fleuves. Nous avons dirigé notre attention vers les manifestations d'idées politiques d'une envergure plus grande encore, idées qui inspirent les actes et les discours d'un Nabonide et d'un Aménophis IV. Ainsi les hommes ont accumulé les expériences pendant dix ou quinze mille ans, ce qui représente un espace de temps considérable comparé au reste de l'histoire, mais une période très brève si l'on songe à l'interminable suite de générations qui nous séparent des créatures grossières de l'aube de la période pléistocène. Mais, dans ces quatre derniers chapitres, nous n'avons fait que parler d'hommes capables de penser, d'hommes qui pouvaient dessiner, lire et écrire, d'hommes occupés à changer la physionomie de leur monde. Au-dessous de l'activité de cette élite, quelle était la vie des multitudes muettes ?

Bien entendu, l'existence de l'homme du commun subissait le contre-coup de ces changements, tout comme la vie des animaux domestiques et l'aspect des terres cultivées

étaient affectés par eux, mais c'était là une transformation passive. La lecture et l'écriture n'étaient pas encore à la portée de l'homme du peuple. Il cultivait son coin de terre, aimait sa femme, ses enfants, battait son chien, prenait soin de ses bêtes, grognait un peu quand le sol ne rendait pas, craignait la magie des prêtres et le pouvoir des dieux, souhaitait simplement que les puissances qu'il savait au-dessus de lui le laissassent en paix. Tel il était en l'an 10.000 avant J.-C. tel il demeurera au temps d'Alexandre le Grand ; tel il reste encore de nos jours sur la plus grande partie de la surface du globe. Dans l'ensemble, le peuple était probablement très satisfait de vivre sous l'autorité du seigneur, du roi ou du dieu, et d'obéir à leurs commandements. Une pareille vie était à l'abri du danger. Elle était de toutes la plus facile. Tous les animaux — et l'homme ne fait pas exception — vivent au début dans un état de dépendance. La plupart des hommes ne s'affranchissent jamais du désir de découvrir quelque part des chefs et des protecteurs.



Paysans égyptiens arrêtés pour n'avoir pas payé l'impôt. (Epoque des Pyramides.)

2

Les premières guerres ne comportèrent pas de campagnes lointaines et prolongées; on n'assistait qu'à la levée de quelques groupes d'hommes du commun. Mais la guerre entraîne l'apparition d'une nouvelle catégorie de biens : le butin, et d'un nouveau facteur social : le captif. Au début, on ne conserva le captif que pour le torturer ou pour l'offrir en sacrifice aux dieux victorieux ; quant aux femmes et aux enfants, ils étaient absorbés par la tribu. Mais plus tard, lorsque les captifs possédaient des dons exceptionnels ou avaient des talents spéciaux, on les épargna pour en faire des esclaves. Les rois et les capitaines s'approprièrent d'abord ces esclaves, sur lesquels ils pouvaient exercer une autorité bien plus grande que sur les paysans de leur race. L'esclave obéissait à des ordres auxquels les seconds auraient refusé d'obtempérer, à cause de leur attachement à leur coin de terre. Dès les premiers temps, l'artisan fut souvent un esclave, et la fabrication des marchandises d'échange : tissus, poterie, objets de métal qui tenaient une grande place dans la cité-palais de Minos à Cnossos, fut probablement dès l'origine une industrie d'esclaves. Sayce, dans ses *Babyloniens et Assyriens*, mentionne un certain nombre de contrats babyloniens, relatifs à l'initiation des esclaves à certains métiers et à l'utilisation des produits fabriqués par eux. Les enfants des esclaves étaient eux-mêmes esclaves. De plus, la perte de la qualité d'hommes libres par ceux qui ne pouvaient payer leurs dettes augmentait le nombre des esclaves. Il est probable qu'à mesure que les cités grandissaient, la population comprenait une fraction de plus en plus importante d'artisans et de serviteurs esclaves, logés dans les grandes demeures. Leur condition n'était nullement abjecte; plus tard, à Babylone, leur vie et leurs biens furent protégés par des lois très précises. Tous ne venaient d'ailleurs pas du dehors. Les parents pouvaient vendre leurs enfants, et les frères leurs sœurs orphelines, comme esclaves. L'esclavage était le sort de tout débiteur insolvable. L'apprentissage, de plus, était une sorte d'esclavage à terme limité. Par un processus inverse, de la population esclave émergeaient des affranchis, qui travaillaient pour un salaire et possédaient des droits individuels encore mieux définis. Comme à Babylone, les esclaves pouvaient être propriétaires ; beaucoup économisaient et se rachetaient. Il est probable que les esclaves urbains étaient plus à l'aise et aussi libres que les cultivateurs ; la population rurale s'accroissant, leurs fils et leurs filles, tantôt serfs, tantôt libres, vinrent grossir les rangs des artisans.

A mesure que le gouvernement devenait un système plus complexe, le nombre des foyers se multipliait. Au-dessous de la maison du roi, on vit s'élever celles de ses ministres et de ses fonctionnaires ; il est aisé de saisir

comment demeures et pièces de terre, cessant ainsi d'appartenir au dieu, leur propriétaire originel, devinrent la propriété de leurs occupants. Les premiers empires d'Egypte et de Chine passèrent tous les deux par un stade féodal, durant lequel d'anciennes familles de fonctionnaires devinrent indépendantes et nobles. La dernière période de la civilisation babylonienne nous montre une classe, dont l'importance va croissant, de propriétaires qui ne sont ni paysans, ni prêtres, ni fonctionnaires, mais qui englobe les veuves et les descendants des susdits éléments, ainsi que des commerçants enrichis et toutes sortes de gens sans maîtres. Des commerçants arrivaient aussi de l'extérieur. Babylone était pleine de marchands araméens, qui possédaient d'importants établissements, avec des esclaves, des affranchis et des employés de toute espèce. Leur comptabilité était une chose extrêmement compliquée, et nécessitait un nombre infini de tablettes d'argile que l'on conservait dans de grandes jarres. En relation avec ces individus plus ou moins libres, on trouvait une autre catégorie d'agents : négociants, détaillants, qui pourvoyaient à leurs besoins. Sayce (*op. cit.*) nous donne le détail d'un contrat passé pour l'installation et l'agencement d'une taverne et d'une brasserie. Le passant, l'homme qui se trouve simplement sur les lieux, devient un nouveau facteur social.

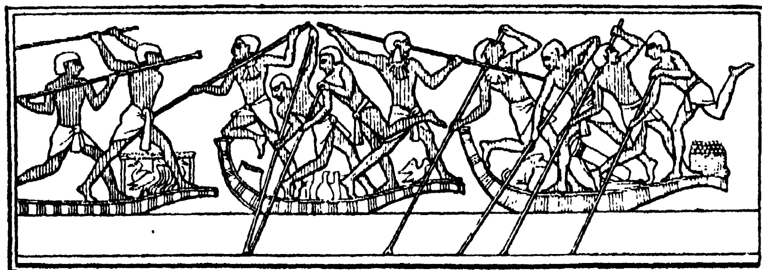
Mais une autre forme d'esclavage, plus rude celle-là, surgit aussi dans les anciennes civilisations ; ce fut l'esclavage *par équipes*. Si on ne le rencontrait guère dans les cités, il était très en honneur partout ailleurs. Le roi fut, au début, le principal *entrepreneur*. Il creusait des canaux et faisait des travaux d'irrigation. Il exploitait des mines. Il semble même (à Cnossos, par ex.) avoir fabriqué des marchandises pour l'exportation. Il se peut que les Pharaons de la première dynastie aient déjà exploité les mines de cuivre et de turquoises de la péninsule de Sinaï. Pour de tels travaux, des équipes de captifs revenaient beaucoup moins cher et étaient plus dociles que des levées d'ouvriers indigènes. De très bonne heure, ce furent sans doute des captifs qu'on employa comme rameurs sur les galères : Torr observe cependant que jusqu'à l'époque de Périclès (450 avant J.-C.) les libres Athéniens ne considéraient pas cette tâche comme au-dessous d'eux. En outre, le monarque trouvait commode d'utiliser les esclaves dans ses expéditions militaires. Ces hommes, n'ayant plus de foyer, ne montraient dans la guerre nulle impatience. Les Pharaons allèrent chercher des esclaves jusqu'en Nubie pour pourvoir aux besoins de leurs expéditions de Syrie. Très voisines de ces esclaves militaires, étaient les troupes barbares et mercenaires que les monarques avaient attirées par l'appât du pillage. Avec le développement des civilisations, on vit ces armées mercenaires remplacer de plus en plus les contingents nationaux : le travail servile par équipe tendait en même temps à devenir un facteur de plus en plus important du système économique. Bientôt ces équipes de serfs furent utilisées pour la culture. Les nobles et le clergé des temples firent effectuer par elles leurs travaux. Enfin des équipes d'ouvriers agricoles commencèrent à se substituer au serf-laboureur, tout juste capable de mettre en valeur de petites parcelles de terrain.

3

Nous avons ainsi montré en quelques paragraphes comment la structure sociale élémentaire des premières cités sumériennes avait fait place à une organisation complexe, englobant des individus de toutes races, de toutes traditions, n'ayant ni les mêmes fonctions, ni la même richesse, ni les mêmes libertés, ni la même utilité ; c'est d'un tel agrégat que sont faites les grandes cités des dix derniers siècles avant l'ère chrétienne. Ce qui est le plus remarquable, c'est le développement, au milieu de cette multitude hétérogène, d'une catégorie qu'on peut appeler celle des individus libres : personnalités isolées qui ne sont ni prêtres, ni rois, ni fonctionnaires, ni serfs, ni esclaves, qui ne sont pas contraintes de travailler, qui ont le temps de lire et d'apprendre. Simultanément, on voit la propriété privée prendre plus d'importance et la sécurité régner dans la cité L'argent monnayé tend à l'emporter sur les autres instruments d'échange. Enfin les opérations commerciales des Araméens et des autres peuples sémitiques ont comme corollaire l'organisation du crédit et d'un système de valeurs monétaires. Au début, la seule forme de propriété connue, à l'exception de quelques objets mobiliers, consistait en droits sur la terre et sur les maisons ; plus tard, on put mettre en dépôt et prêter des valeurs ; on s'en allait, et, à son retour, on trouvait son bien intact. Vers le milieu

de l'Empire perse, vécut un individu libre, Hérodote, qui nous intéresse particulièrement en ce qu'il a été le premier historien intelligent et d'esprit critique, par opposition aux prêtres et aux chroniqueurs de cour. Jetons un rapide coup d'œil sur sa vie. Plus tard nous aurons l'occasion de citer quelques passages de son histoire.

Nous avons déjà dit que Babylone fut conquise par les Perses aryens sous le règne de Cyrus en 539 avant J.-C. Nous avons, de plus, noté que l'Empire perse s'étendit jusqu'en Egypte, bien qu'il n'ait pu conserver ce pays que de façon fort précaire, et qu'il engloba toute l'Asie Mineure. Hérodote naquit aux environs de 484 dans une cité grecque d'Asie Mineure, du nom d'Halicarnasse, qui était sous la tutelle des Perses et sous le gouvernement direct d'un tyran local. Il ne semble pas que le futur historien ait eu besoin de gagner sa vie, ni de consacrer beaucoup de temps à l'administration de ses biens. Nous ne savons pas grand chose sur ses affaires, mais il est clair que, dans cette petite cité grecque, sous un joug étranger, il put se procurer, lire et étudier presque tous les manuscrits de langue grecque d'avant son temps. Il semble qu'il voyagea, tout à loisir et avec beaucoup de confort, dans l'Archipel grec. Il visita Babylone et Suse, la nouvelle capitale bâtie par les Perses en Babylonie, à l'est du Tigre ; il fit le tour de la Mer Noire, récoltant une foule de documents sur les Scythes, peuple aryen alors répandu dans la Russie du Sud ; il visita aussi le sud de l'Italie, les monuments antiques de Tyr, navigua sur les côtes de Palestine, débarqua à Gaza, et séjourna longtemps en Egypte. Il parcourut ce dernier pays, étudiant les temples et les autres monuments. Nous tenons de lui — et aussi d'autres sources — que les temples et les pyramides (qui dataient déjà de près de trois mille ans) étaient visités par des caravanes de touristes, auxquels certains prêtres servaient de guides. Les inscriptions que ces visiteurs se plaisaient à graver sur les murs subsistent encore, et beaucoup d'entre elles ont été déchiffrées.



Querelle entre bateliers.
(Tombeau de Ptah-Hetep. Epoque des Pyramides.)

Le bagage scientifique d'Hérodote devenant assez respectable, il conçut l'idée d'écrire une grande histoire des tentatives des Perses pour subjuguer la Grèce ; mais, comme introduction à cette histoire, il composa une étude du passé de la Grèce, de la Perse, de l'Assyrie, de Babylone, de l'Egypte, de la Scythie, comprenant la géographie de ces pays et la description des peuples qui y étaient fixés. Il chercha alors à intéresser à son histoire ses amis d'Halicarnasse en leur en récitant des fragments, mais ils ne la goûtèrent que médiocrement ; il se rendit alors à Athènes, la plus florissante des cités grecques de son temps. Là son œuvre reçut le plus chaleureux accueil. Nous le voyons occuper le centre d'un cercle d'esprits brillants, intelligents et actifs, et les dirigeants de la cité lui votèrent une récompense de dix talents (l'équivalent de 2.400 fr.).

Nous nous bornerons à ces remarques au sujet de la biographie de cet homme si prodigieusement intéressant, et nous ne ferons pas la critique de son histoire, si captivante, pleine de racontars et de récits merveilleux. Il n'est pas de lecteur cultivé qui n'en ait déjà apprécié ou ne soit appelé à en apprécier le charme. Nous n'avons donné tous ces détails que pour montrer que dès le cinquième siècle avant J.-C. un facteur nouveau intervient dans l'histoire de l'intelligence humaine. La lecture et l'écriture ne sont déjà plus l'apanage du temple ou des scribes de cour. Une nouvelle catégorie d'individus, disposant de ressources et de loisirs suffisants, s'enquièrent, se communiquent leurs points de vue, donnent libre cours à leurs idées. Ainsi, s'intercalant entre monarques et capitaines, d'une part, et la masse des hommes illettrés et dépourvus de curiosité de l'autre, nous voyons grandir un facteur dont l'importance est aujourd'hui souveraine : *la libre intelligence de l'humanité.*

Sur cette libre intelligence, nous aurons bien d'autres choses à dire dans le chapitre que nous consacrerons aux Grecs.

Nous pouvons résumer les matières discutées au cours des derniers chapitres en dressant la liste des principaux éléments qui, se dégageant de la masse, ont contribué à créer la civilisation de Babylone et celle de l'Egypte, telle qu'elle nous apparaît il y a deux mille cinq cents ou trois mille ans. Ces éléments se sont développés et différenciés, il y a cinq ou six mille ans, dans les grandes vallées fluviales. Notre civilisation contemporaine n'a fait que poursuivre, compléter, réadapter l'œuvre mentale de ces premiers groupements; elle s'est inspirée de leurs traditions ; les relations qui existèrent alors entre les hommes sont celles qui existent entre nos contemporains. De ce monde, nous sommes les héritiers. Ce n'est que par une étude libre et attentive de ses origines que nous pouvons nous affranchir des préjugés, des idées préconçues de la classe à laquelle nous appartenons, et commencer à comprendre les questions politiques et sociales de notre temps.

(1) Tout d'abord venait le clergé, *le système du temple*, qui fut le noyau et l'intelligence directrice autour de laquelle s'organisa la civilisation primitive. Ce clergé exerçait encore, à une époque avancée de l'histoire du monde, une puissance considérable ; il était le principal dépositaire de toute science ; son influence s'exerçait sur tous; il était le ciment de la communauté. Mais il n'était plus, comme dans les premiers temps, tout puissant ; par sa nature même il était, en effet, conservateur et inadaptable. Il n'avait plus le monopole du savoir, et n'était plus la source de toutes les idées nouvelles. La science s'était déjà infiltrée parmi les éléments moins inféodés au pouvoir, et pensant d'une façon autonome. Autour du temple sont groupés prêtres et prêtresses, scribes, médecins, magiciens, frères laïques, trésoriers, régisseurs, etc. Le temple possédait de vastes domaines et d'importants trésors.

(2) En opposition avec le clergé, et souvent sorti de ses rangs, on trouve le *système de la cour*, dont la pièce maîtresse est un roi ou un « roi des rois », personnage qui n'était en Assyrie qu'une sorte de capitaine et de contrôleur laïc, mais qui, en Egypte, était un homme-dieu, affranchi de la tutelle des prêtres. Autour du monarque s'entassent les scribes, les conseillers, les gardiens de registres, les agents d'exécution, les capitaines et les gardes. Beaucoup de fonctionnaires du roi, particulièrement ses fonctionnaires provinciaux, possédaient de grands biens et tendaient constamment à devenir indépendants. La noblesse des antiques vallées fluviales eut donc son origine dans le système de la cour. Elle différa profondément par ses origines de celle des premiers Aryens, qui était une noblesse républicaine de chefs et d'aînés de famille.

(3) A la base de la pyramide sociale se trouvait la classe la plus vaste et la plus nécessaire dans toute communauté, celle des *cultivateurs du sol*. Leur statut variait avec les époques et avec les pays ; ils étaient soit de libres paysans payant la taxe, soit des serfs du dieu, soit des serfs du roi, des nobles, ou de quelque propriétaire, à qui ils payaient l'impôt ; dans la plupart des cas, taxe et impôt étaient acquittés en nature. Dans les états qui bordaient les fleuves, chacun cultivait son propre lot de terrain, lot généralement de faible surface. Par prudence, ces éléments vivaient groupés dans des villages, ayant intérêt à s'entendre pour maintenir en bon état leurs canaux d'irrigation. La culture du sol est une occupation qui laisse peu de liberté; les saisons, le soleil au moment de la moisson, n'attendent pas leur homme ; les enfants peuvent être mis à la tâche de très bonne heure, et, ainsi, le classe rurale est une classe médiocrement éduquée, travailleuse, superstitieuse et facilement trompée. Elle peut offrir par moments une forte résistance passive, mais son unique souci est d'avoir une bonne moisson, de ne pas s'endetter et de mettre de l'argent de côté pour les mauvais jours. Elle a conservé tous ces caractères dans la majeure partie de l'Europe et de l'Asie.

(4) Différant profondément, tant par son origine que par ses qualités, de ces cultivateurs du sol, vient ensuite la classe des *artisans*. Elle fut constituée tout d'abord partiellement par des esclaves urbains, auxquels s'étaient joints des paysans qui s'étaient spécialisés dans un certain état. Mais, en perfectionnant sa technique, technique qui avait toujours quelque chose de mystérieux, chaque métier en vint à présenter une certaine indépendance, à avoir

conscience de la communauté de ses buts et de ses sentiments. Les artisans avaient plus de facilités pour se réunir et s'entretenir de leurs affaires que les travailleurs du sol, et ils étaient capables de former des associations pour limiter la production, maintenir le taux des salaires, et protéger leurs intérêts communs.

(5) Lorsque la puissance des chefs babyloniens s'étendit, au delà des zones originelles de culture intensive, sur des terres à pâturage et des districts moins fertiles, on vit se constituer une classe de *pasteurs*. Dans le cas de Babylone, ces bergers étaient des Sémites nomades, des Bédouins, semblables à ceux d'aujourd'hui. Ils menaient probablement paître leurs troupeaux sur de vastes étendues, à la façon des *ranchers* de Californie. Ils étaient mieux payés et plus considérés que les cultivateurs.

(6) Les premiers *marchands* furent soit, comme les gens de Tyr et de Cnossos, des propriétaires de navires, soit des nomades qui échangeaient des marchandises au cours de leurs pérégrinations. Dans le monde babylonien et assyrien, les commerçants étaient surtout des Araméens sémitiques, ancêtres des Syriens actuels. Ces marchands devinrent un élément distinct du reste de la communauté ; ils formèrent de grandes maisons indépendantes. L'usure se développa largement au cours des mille ans qui précédèrent l'ère chrétienne. Les commerçants avaient besoin d'avances ; les cultivateurs désiraient réaliser leurs récoltes avant terme. Sayce, dans l'ouvrage déjà cité, nous décrit la banque babylonienne d'Egibi, qui prospéra pendant plusieurs générations et survécut à l'Empire chaldéen.

(7) Une classe de *petits détaillants* se constitua probablement lorsque la société prit une forme plus complexe, vers la fin des premiers empires, mais elle n'eut jamais une grande importance.

(8) Une classe de *petits propriétaires indépendants* comprenait un nombre croissant d'individus.

(9) Lorsque la vie devint plus facile, on vit se développer à la cour, dans les temples, dans les maisons prospères, une classe de *domestiques* : esclaves, affranchis, jeunes paysans engagés comme serviteurs.

(10) *Travailleurs par équipes.* — Cette classe était recrutée parmi les prisonniers de guerre, les individus incapables de payer leurs dettes, ceux que l'on saisissait sur des territoires étrangers ou que l'on déportait.

(11) *Soldats mercenaires.* — Ceux-ci étaient souvent aussi des captifs. Quelquefois ils provenaient de populations étrangères amies où l'esprit militaire était encore vivace.

(12) *Gens de mer.*

Dans toutes les discussions relatives à des problèmes économiques, nous sommes un peu trop facilement portés à parler des « travailleurs ». On a dit beaucoup de choses sur la solidarité du monde du travail, sur son sentiment de ses intérêts communs. Il convient de noter que le « travail » est représenté dans ces premières civilisations par cinq classes distinctes, différant dans leurs origines, leurs traditions et leur organisation — à savoir les classes numérotées 3, 4, 5, 9, 10 (plus les rameurs de la classe 12). La « solidarité du travail » est — nous le verrons lorsque nous étudierons la révolution industrielle du dix-neuvième siècle après J.-C. — une notion relativement nouvelle, ouvrant des perspectives encore inconnues.

Jusqu'à quel point les différentes classes sociales qui se développèrent au sein des premières civilisations eurent-elles un caractère fixe ? Les classes que nous avons numérotées 9, 10, 11 et 12, celles des domestiques, des travailleurs par équipes et des esclaves, des soldats et, à un moindre degré, des matelots, étaient recrutées d'une façon très large ; elles ne s'établissaient guère, pour y faire souche, dans des demeures ; elles étaient alimentées par le flot des captifs, par les faillis de toutes les autres classes, surtout par ceux de la classe des petits commerçants, et aussi par les cultivateurs, amenés, par persuasion ou par force, à quitter leurs champs. Mais, en ce qui concerne les marins, nous devons distinguer entre les simples rameurs et les propriétaires de navires de ports tels que Tyr et Sidon. On passait, il est vrai, de la classe des armateurs à la classe marchande par d'insensibles degrés ; mais il reste que les navigateurs constituaient une communauté particulière dans les grands ports, où ils avaient leurs demeures et où ils transmettaient à leurs fils les secrets de leur profession. Notre huitième classe était certainement de constitution très précaire ; elle était continuellement grossie par un flot d'héritiers et de clients ; les riches et les puissants quand ils se reposaient, ainsi

que leurs veuves, y trouvaient place ; mais elle était continuellement réduite par la mort de ces individus, leur faillite et la dispersion de leurs propriétés. D'autre part, les prêtres et les prêtresses, au moins en ce qui concerne le monde à l'ouest de l'Inde, constituaient une classe qui ne se reproduisait guère ; le célibat était en général de règle chez le clergé, et là aussi nous sommes en présence d'une classe qui se recrutait au dehors. De même en ce qui concerne les serviteurs. Ceci laisse comme classes jouant un rôle vraiment vital dans les vieilles communautés civilisées :

a) La classe royale et aristocratique : fonctionnaires, officiers, etc.

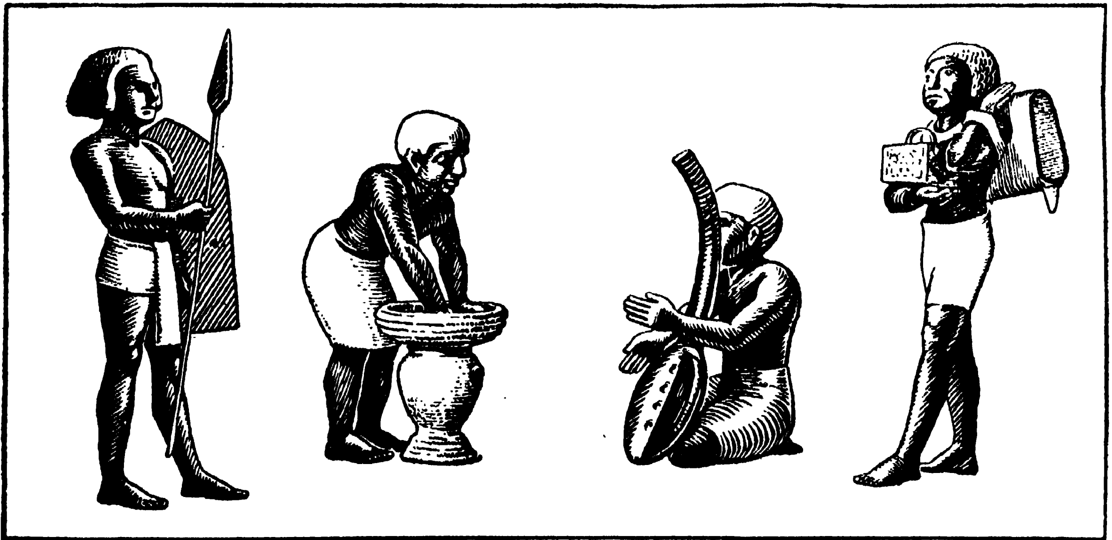
b) Les marchands.

c) Les artisans des villes.

d) Les cultivateurs du sol ; et

e) Les bergers.

Chacune de ces classes élevait ses enfants à sa manière, et maintenait ainsi intacts les caractères qui la distinguaient des autres. L'éducation générale n'était pas organisée dans ces états antiques ; l'instruction était une matière entièrement privée, du domaine du foyer, et ainsi il était tout naturel que les fils suivissent les traces de leur père et épousassent des femmes habituées elles aussi, à leur genre de vie. Sauf, aux époques de profondes modifications politiques, il y avait une séparation permanente entre les diverses classes ; ce qui n'empêchait pas, d'ailleurs, des individus exceptionnels de passer d'une classe dans une autre ou de se marier en dehors de leur classe. Les aristocrates pauvres épousaient des membres de la classe marchande ; des bergers, des artisans, des marins ambitieux se transformaient en riches marchands. Il est à présumer que telle était la condition de la société en Egypte et en Babylonie. On se figurait autrefois que les classes avaient en Egypte un caractère absolument fixe. C'est là une erreur qui est due à une fausse interprétation d'Hérodote. La seule classe qui se refusait à tout mariage avec le reste de la société était, en Egypte, la famille royale, de nature semi-divine, et encore ce fait n'est-il pas admis par tous les savants.



Soldat d'infanterie. Brasseur. Musicien. Domestique portant des bagages.

Statuettes de tombeaux égyptiens.

Il est probable que les classes cherchèrent à élever des barrières contre l'envahissement d'éléments étrangers. Par exemple, les artisans, dont les pratiques étaient secrètes, ont tendu, chez toutes les races et à toutes les époques, à créer des organisations corporatives limitant l'exercice de leur profession et s'opposant au mariage de leurs membres en dehors de cette profession. Les conquérants, surtout quand ils appartenaient à une race différente de la race subjuguée, se tenaient strictement à l'écart de celle-ci, et constituaient bientôt une aristocratie fermée. Ces restrictions à un libre commerce entre classes ont tenu une place, tantôt importante, tantôt minime, dans l'histoire des civilisations de

longue durée. Les peuples aryens ont généralement eu tendance à distinguer les familles nobles (patriciennes) des familles vulgaires (plébéiennes) : cette tendance se manifeste dans la littérature et la vie de l'Europe d'aujourd'hui, et elle trouve une expression pittoresque dans la « science » de l'héraldique. Cette tradition est toujours active, même dans la démocratique Amérique. L'Allemagne, la plus méthodique des nations européennes, a eu au moyen âge une conception très claire de la fixité de ces distinctions. Au-dessous des princes (qui constituent eux-mêmes une classe fermée, ne se mariant jamais avec des éléments inférieurs) nous trouvons :

a) les Chevaliers, classe militaire et officielle, avec ses armoiries et sa science héraldique.

b) et *c*) le Burgerstand, marchands, marins et artisans ; et

d) le Bauernstand, serfs et paysans cultivant le sol..

L'Allemagne médiévale alla aussi loin qu'aucun des héritiers des premières grandes civilisations dans cette fixation des classes. Par contre, les instincts des peuples de langue anglaise, des Français et des Italiens les portèrent à admettre le libre passage d'une classe à l'autre. Ce furent les classes supérieures qui, les premières, semblent avoir eu l'idée de cette ceinture protectrice, mais, comme contre-partie toute naturelle, la masse des exclus se trouva bientôt en franc antagonisme avec ses supérieurs. Ce fut en Allemagne, ainsi que nous le verrons dans les derniers chapitres de cette histoire, que la conception d'un conflit nécessaire, « d'une guerre de classes », entre la foule bigarrée des déshérités (le « prolétariat conscient » des marxistes) et les chefs industriels, se fit d'abord jour. C'était là une idée plus acceptable pour un cerveau allemand que pour un cerveau anglais ou un cerveau français....

6

Si maintenant nous nous tournons vers l'Orient, vers l'histoire sociale de l'Inde au cours des deux mille années qui précèdent l'ère chrétienne, nous découvrons certains contrastes, très marqués et très intéressants. Tout d'abord, les classes prennent dans l'Inde un caractère de fixité qu'elles n'ont nulle part ailleurs. Cette fixité aboutit à une institution connue aux Européens sous le nom de *caste*[1]. Les origines de cette institution sont encore obscures, mais elle avait déjà pris racine dans la vallée du Gange avant l'époque d'Alexandre-le-Grand. C'est une division horizontale et fort compliquée de la structure sociale en classes ou castes, dont les membres ne peuvent ni manger, ni se marier avec ceux de l'ordre inférieur sous peine d'être rejetés par leurs égaux ; ils peuvent, par ailleurs, perdre leur « caste » s'ils négligent certaines formes rituelles et ont été atteints par certaines souillures. Lorsqu'il perd sa caste un homme ne tombe pas dans la caste inférieure ; il est désormais en dehors de toute caste. Les subdivisions des castes constituent un système très complexe ; un grand nombre sont, en fait, des organisations de métiers. Chaque caste a son organisation locale qui veille à la discipline, distribue les aumônes, protège les intérêts de ses membres, examine les lettres de créance des étrangers venus des autres districts. Au début, les quatre castes principales semblent avoir été :

Les *Brahmines* — les prêtres et les éducateurs,

Les *Kshatryas* — les guerriers.

Les *Vaisyas* — les bergers, les marchands, les prêteurs d'argent et les propriétaires fonciers.

Les *Sudras*.

Et, en dehors de toute caste, les *Pariahs*.

Mais ces divisions primitives ont depuis longtemps pris un caractère très complexe du fait de l'apparition d'une multitude de castes secondaires, aussi exclusives les unes que les autres et imposant à leurs membres un mode de vie particulier. Au Bengale les Kshatryas et les Vaisyas ont presque complètement disparu.

Ajoutons que les Brahmines, c'est-à-dire les prêtres et les éducateurs du monde hindou se marient et font souche, à l'opposé de ce qui se passe dans beaucoup de clergés occidentaux, et ne se recrutent dans aucune autre couche sociale.

Quels qu'aient pu être les facteurs qui ont contribué dès l'origine à cette fixation des castes dans l'Inde, il est hors de doute que les Brahmines, comme gardiens de la tradition, ont eu à cet égard un rôle important. Certains supposent que les trois premières castes, connues aussi sous le nom de « deux

[1] De *casta*, mot d'origine portugaise ; le mot indien est *varna* : couleur.

fois nées », étaient les descendantes des Aryens védiques, conquérants de l'Inde, qui créèrent ces séparations rigides pour éviter le fusionnement des hommes de leur sang avec les Sudras et les Pariahs vaincus. On suppose que les Sudras représentent une vague précédente de conquérants venus du Nord, et que les Pariahs ne sont autre chose que les Dravidiens qui peuplèrent l'Inde primitivement. Mais ces hypothèses ne sont pas universellement admises, et il se peut fort bien que l'uniformité des conditions de vie dans la vallée du Gange pendant de longs siècles ait été la raison dominante de cette division en castes, dont le monde occidental, si mobile et si changeant, ne nous offre pas l'équivalent.

Quelle que soit l'origine des castes, il est indéniable que nous sommes en présence d'une idée qui eut une prise extraordinaire sur la mentalité indienne. Au sixième siècle avant J.-C. parut Gautama, le grand prédicateur bouddhiste, qui laissa tomber ces paroles : « De même que les quatre rivières qui se déversent dans le Gange perdent leur nom dès qu'elles ont mêlé leurs eaux au saint fleuve, de même tous ceux qui croient en Bouddha cessent d'être Brahmines, Kshatryas, Vaisyas, et Sudras».

Son enseignement triompha dans les Indes pendant quelques siècles ; il se répandit en Chine, au Thibet, au Japon, en Birmanie, à Ceylan, au Turkestan, en Mandchourie; il constitue aujourd'hui la religion d'un tiers de la race humaine, mais finalement l'Inde, tant était vivante la secte des Brahmines et leurs idées de caste, le rejeta.

En Chine, nous trouvons un système social qui s'est développé sur un plan absolument distinct de celui des civilisations indienne et occidentale. La civilisation chinoise, plus encore que l'hindoue, est organisée en vue de la paix, et le guerrier n'y joue qu'un rôle médiocre. Comme chez les Hindous, la classe dirigeante est une classe intellectuelle ; mais ceux qui la composent sont moins des prêtres que des fonctionnaires. A l'opposé des Brahmines, les Mandarins, c'est-à-dire les lettrés de la Chine, ne constituent pas une caste ; on est mandarin, non par naissance, mais par éducation ; les mandarins sont recrutés, par voie d'examens, dans toutes les classes de la société, et le fils d'un mandarin ne succède nullement de droit à son père. Par suite de cette différence, tandis que les Brahmines de l'Inde sont, en tant que classe, ignorants jusque de leurs textes sacrés, d'une mentalité paresseuse, pleins de prétention, les mandarins chinois font preuve de l'énergie qui est la conséquence d'un dur travail mental. Mais leur éducation se ramenant à l'étude de la littérature classique de la Chine, leur influence a été entièrement conservatrice. Avant les jours d'Alexandre le Grand, la Chine avait pris conscience d'elle-même et choisi la voie dans laquelle nous la voyons marcher encore en l'an 1900 après J.-C. Les envahisseurs et les dynasties s'étaient succédé, mais la civilisation jaune restait toujours soumise à la même routine.

Le système social chinois reconnaît quatre classes principales au-dessous du prêtre-empereur.

a) La classe littéraire, qui correspondait en partie aux fonctionnaires du monde occidental, en partie à ses maîtres et à ses prêtres. Au temps de Confucius, l'éducation de cette classe comprenait le tir à l'arc et l'équitation. Les rites et la musique, l'histoire et les mathématiques complétaient les « Six Talents ».

b) Les cultivateurs du sol.

c) Les artisans.

d) La classe marchande.

Mais, dès l'origine des temps, ce fut l'habitude chez les Chinois de diviser la terre d'un mort entre ses fils ; aussi n'y a-t-il jamais eu dans l'histoire chinoise une classe de grands propriétaires, louant le sol à des fermiers, comme cela s'est vu presque partout ailleurs. Ces petites parcelles de terre chinoise sont cultivées selon une méthode intensive. Quand une pièce de terre, à force d'être divisée, ne peut plus nourrir un homme, on la vend à quelque voisin prospère, et le précédent propriétaire s'en va vers l'une des grandes villes de Chine grossir la masse des salariés. Pendant des siècles, il y a eu en Chine de ces masses urbaines, formées d'individus sans propriété, ni serfs, ni esclaves, mais attachés à leur travail quotidien par un manque complet de ressources. C'est dans ces masses que le gouvernement chinois recrute ses soldats, ainsi que les équipes dont il a besoin pour creuser des canaux ou construire des murailles. Les captifs de guerre et les esclaves jouent un moindre rôle dans l'his-

toire de la Chine que dans celle d'aucun autre peuple occidental, avant l'ère chrétienne.

Les trois structures sociales dont nous venons de montrer le développement présentent un caractère commun : c'est l'immense pouvoir exercé par la classe instruite au cours des phases où la couronne, d'une part, la masse, de l'autre, étaient encore incapables de lire et de penser. Aux Indes, la classe des Brahmines, en raison de son caractère fermé, conserve jusque de nos jours toute son influence ; avec un caractère tout différent, le mandarinat exerce encore, en raison de la complexité du langage écrit, son ascendant sur les masses. La diversité de races et de tradition dans le monde occidental, plus varié, plus riche en événements, a retardé, peut-être empêché pour toujours, toute organisation parallèle des éléments nettement intellectuels de la société en une classe prédominante. Dans le monde occidental, nous l'avons déjà fait observer, l'éducation a de bonne heure « fait tache d'huile », et, par sa diffusion, a échappé au contrôle d'une classe particulière ; elle s'est dégagée de l'emprise des castes et des clergés pour s'insinuer dans la vie de la communauté tout entière. L'écriture et la lecture ont été si simplifiées qu'il n'est plus possible d'en faire un culte et un mystère.

Nous avons donné, au cours des six derniers chapitres, un aperçu du processus par lequel, en 5.000 ou 6.000 années — c'est-à-dire en 150 à 200 générations — l'humanité est passée de la forme néolithique de culture du sol, où la tribu familiale, vêtue de peaux de bêtes, moissonne avec des faucilles de pierre et entasse dans ses cabanes de boue le fourrage et les céréales, à l'état de civilisation du quatrième siècle avant J.-C. Alors, tout autour des rives de la Méditerranée, le long du Nil, à travers l'Asie jusqu'à l'Inde, puis sur toutes les vastes surfaces alluviales de la Chine, on voit s'étendre des champs cultivés par l'homme, se dresser des cités actives, d'énormes temples, et rouler sans discontinuer le flot du commerce. Des galères, des navires à voiles latines vont chercher ou décharger des marchandises dans les ports, au milieu des nefs déjà amarrées ; puis, avec précaution, ces vaisseaux font route de cap en cap, d'île en île, se tenant toujours à proximité de la terre. Des bâtiments phéniciens, dont les maîtres sont Egyptiens, voguent vers les Indes orientales et atteignent peut-être le Pacifique. A travers les déserts de l'Afrique et de l'Arabie, ainsi qu'à travers le Turkestan, cheminent les caravanes transportant leurs marchandises vers de lointaines destinations ; déjà, l'on voit affluer en ces centres d'une vie nouvelle la soie de Chine, l'ivoire de l'Afrique Centrale, l'étain de la Grande-Bretagne. Les hommes ont déjà appris à tisser la toile fine et les draps délicats de laine teinte ; ils connaissent le cuivre, le bronze, l'argent et l'or ; ils excellent dans la fabrication des ouvrages de poterie et de porcelaine ; il n'est guère de pierre précieuse qu'ils n'aient déjà taillée et polie, ils savent lire et écrire, modifier le cours des rivières, ériger des pyramides et construire des murs longs de plusieurs milliers de kilomètres. Les cinquante ou soixante siècles au cours desquels tout ceci fut accompli peuvent sembler longs en regard des quelque soixante-dix ans que compte une vie humaine ; mais ils ne sont que bien peu de chose lorsqu'on songe à l'immensité des temps géologiques. Si de l'époque des cités alexandrines on remonte jusqu'aux jours des premiers instruments de pierre, la période que l'on embrasse ainsi est cent fois plus longue que celle que nous venons de décrire.

Nous avons tenté, en nous aidant de cartes et de figures, de donner une idée exacte de la physionomie de ces cinquante ou soixante siècles.

Nous n'avons cité que quelques noms d'individus (par la suite le nombre de ces noms ira sans cesse en croissant). Mais les quelques cartes et les quelques dessins que nous venons de présenter feront sûrement travailler l'imagination du lecteur. Nous sommes en présence d'une vie qui se rapproche de plus en plus de la nôtre. Nous avons montré comment le sauvage nu de l'époque paléolithique fait place au cultivateur néolithique, type d'homme que l'on rencontre encore dans quelques lieux écartés du globe. Nous avons reproduit des images de guerriers, de marins, d'artisans et de marchands.

L'on pouvait voir alors presque quotidiennement quelque individu à la peau brunâtre sculpter des figures identiques, et notre homme, sans doute, sifflait en travaillant.

En ce temps, la plaine du delta égyptien fourmillait d'équipes de travailleurs noirs qui déchargeaient les pierres amenées par la voie du Nil pour permettre de pousser plus avant l'érection de quelque pyramide. On peut se représenter mille autres tableaux de la même époque ; par exemple un colporteur égyptien présentant son fonds de vêtements babyloniens à quelque élégante ; une foule bariolée se pressant, pour assister à une fête religieuse, entre les pylones d'un temple thébain ; un auditoire surexcité de Crétois contemplant, comme les Espagnols d'aujourd'hui, une course de taureaux, les toréadors en culottes, serrés dans leur ceinture, absolument pareils aux toréadors d'à présent ; un groupe d'enfants en train d'apprendre leurs signes cunéiformes ; à Nippour on a découvert des tablettes d'argile sur lesquelles des écoliers faisaient leurs exercices ; ou bien encore c'était une femme dont le mari était malade et qui se glissait dans quelque temple de Carthage pour promettre une offrande s'il guérissait. Ce pouvait être aussi un Grec farouche, vêtu d'une peau de bête, et armé d'une hache de bronze, immobile sur la crête de quelque montagne illyrienne, frappé de stupeur devant le spectacle, nouveau pour lui, d'une galère crétoise aux rameurs nombreux, rampant tel un gros insecte, sur le miroir d'améthyste de la mer Adriatique. L'homme rentre aussitôt au village et raconte à ses voisins l'histoire d'un monstre, Briarée [1], aux cent bras. Le tissu de l'histoire, au cours de ces deux cents générations est fait de milliers de détails semblables.

[1] Cette interprétation du mythe de Briarée est sujette à caution (N. d. T.)

CHAPITRE XIX

LES HÉBREUX, L'ÉCRITURE ET LES PROPHÈTES

1. *La place des Israélites dans l'Histoire.* — 2. *Saül, David et Salomon.* — 3. *Les Hébreux, peuple d'origines diverses.* — 4. *L'importance des prophètes hébreux.*

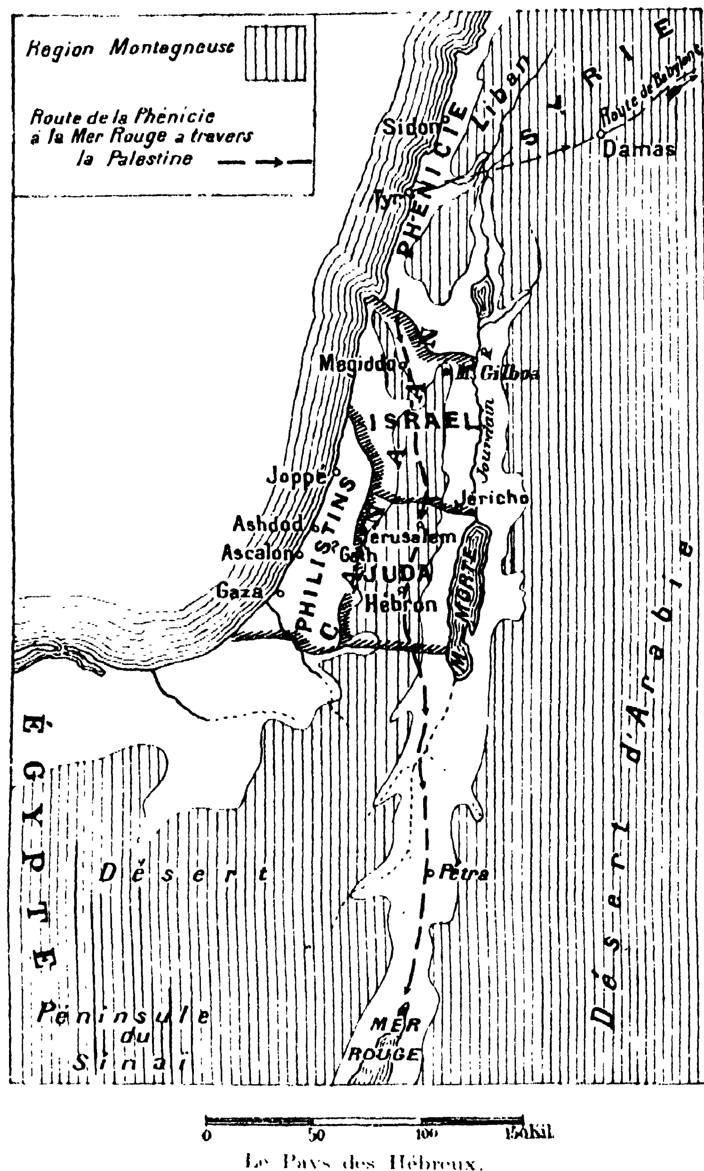
1

Nous sommes maintenant à même de déterminer la place qu'occupe dans l'évolution générale de l'humanité le peuple israélite, ainsi que le plus remarquable ensemble de documents offert par l'antiquité, collection connue par tous les chrétiens sous le nom d'Ancien Testament ; ces documents projettent une lumière particulière sur le développement de la civilisation, ainsi que sur l'esprit nouveau qui prévaut au cours de la lutte engagée entre l'Egypte et l'Assyrie, lutte dont l'enjeu est l'empire du monde.

L'ensemble des livres qui constituent l'Ancien Testament existait certainement — et sous une forme très voisine de la forme actuelle — en l'an 100 avant J.-C. Il est même probable que la plupart d'entre eux étaient considérés comme textes sacrés au temps d'Alexandre-le-Grand (330 avant J.-C.). Ils constituaient la littérature sacrée d'un peuple, les Juifs, qui, à l'exception de quelques éléments inférieurs, avaient été déportés à Babylone (587 avant J.-C.) par Nabuchodonosor II, le Chaldéen. Ces Juifs avaient pu regagner leur cité, Jérusalem, avaient reconstruit leur temple sous les auspices de Cyrus, le conquérant perse, qui, nous l'avons déjà indiqué, avait vaincu Nabonide, le dernier des maîtres chaldéens de Babylone (539 avant J.-C.). La captivité de Babylone avait duré environ soixante-dix ans, et beaucoup d'auteurs croient que, durant cette période, il y eut, tant au point de vue de la race qu'à celui des idées, une fusion entre Juifs et Babyloniens.

La position de la terre de Judée et de Jérusalem, sa capitale, est toute particulière.

Le pays forme une sorte de ruban entre la Méditerranée à l'ouest et le désert d'au delà du Jourdain, à l'est. A travers la Judée passe la grand'route qui relie la Syrie, l'Assyrie, la Babylonie, pays du nord, à l'Egypte, pays du sud. C'était donc un pays destiné à avoir une histoire troublée. L'Egypte et la puissance qui dominait au nord considéraient



Le Pays des Hébreux.

la Judée comme un champ de bataille; elles cherchaient en outre à se frayer à travers ce pays une voie commerciale. La Judée n'avait ni une étendue, ni des ressources agricoles ou minérales suffisantes pour jouer, par elle-même, un rôle important.

L'histoire du peuple juif, telle qu'elle ressort des Ecritures, semble n'être qu'un commentaire en marge d'une grande histoire : celle des deux systèmes de civilisation du nord et du sud, et des peuples occidentaux voisins de la mer. Les Ecritures sont composées d'éléments différents. Les cinq premiers livres, le *Pentateuque*, furent de bonne heure considérés avec un respect particulier. Ils commencent sous forme d'une histoire universelle, avec un récit de la création du monde et de l'humanité, des premiers temps de la race, et d'un grand déluge, au cours duquel, à l'exception d'un certain nombre d'individus privilégiés, l'humanité fut entièrement détruite. L'histoire de ce déluge peut n'être qu'une réminiscence de l'invasion par les flots de la vallée de la Méditerranée, à l'époque éolithique. Des fouilles ont révélé des versions babyloniennes de l'histoire de la création et de celle du déluge, antérieures au retour des Juifs à Jérusalem, et certains critiques ont par suite suggéré que ces premiers chapitres ont fort bien pu correspondre à des notions acquises par les Juifs pendant leur captivité. Ces histoires constituent les dix premiers chapitres de la Genèse.

Suit une histoire des ancêtres et des fondateurs de la nation juive, Abraham, Isaac et Jacob. On les représente comme des patriarches bédouins, menant la vie des bergers nomades dans le pays qui sépare la Babylonie de l'Egypte. La version biblique ne fait, d'après les critiques, que coordonner plusieurs versions pré-existantes. Mais, quelles que soient ses origines, cette histoire, sous sa forme actuelle, est pleine de couleur et de vie. Ce qu'on appelle aujourd'hui Palestine s'appelait alors la terre de Canaan; celle-ci était habitée par un peuple sans doute sémitique, les Cananéens, proches parents des Phéniciens, fondateurs de Tyr et de Sidon, et des Amorites qui prirent Babylone, et, sous Hammourabi, fondèrent le premier empire

babylonien. Les Cananéens étaient un peuple sédentaire, lorsque — c'était probablement à l'époque d'Hammourabi — les troupeaux et les bergers d'Abraham vinrent à traverser leur contrée. Le Dieu d'Abraham, déclare le récit biblique, promit à ce dernier, pour lui et pour ses enfants, ce pays riant aux cités prospères. Le lecteur verra dans le livre de la Genèse comment Abraham, étant sans enfant, mit en doute cette promesse et comment deux fils lui furent donnés : Ismaël et Isaac. Dans la Genèse également, il trouvera la vie d'Isaac et de Jacob, dont le nom fut changé en celui d'Israël, et des douze fils d'Israël ; il y verra aussi comment, aux jours de la grande famine, les Juifs durent descendre vers l'Égypte. Sur cet épisode se clôt la Genèse, le premier livre du Pentateuque. Le livre suivant, l'Exode, a trait à l'histoire de Moïse.

L'histoire des années durant lesquelles les Juifs furent retenus captifs en Égypte est pleine de points obscurs. Un document égyptien relate que certains peuples sémitiques se fixèrent sur la terre de Gosen au temps de Ramsès II, poussés par la famine. Mais aucun texte égyptien ne fait mention de la vie et du rôle de Moïse, pas plus que des plaies d'Egypte ou du Pharaon qui aurait été noyé dans la Mer Rouge.

Fort troublante est la découverte d'une tablette d'argile, missive des gouverneurs égyptiens d'une ville de Canaan au Pharaon Aménophis IV, de la XVIII[e] dynastie, qui vient avant Ramsès II. Cette lettre semble faire mention des Hébreux et déclare qu'ils sont en train de se répandre sur la terre de Canaan. On voit mal comment les Hébreux auraient pu conquérir Canaan du temps de la XVIII[e] dynastie, et être emmenés en captivité, avant d'avoir conquis cette terre de Canaan, par Ramsès II de la XIX[e] dynastie. Mais il est très normal que l'histoire de l'Exode, écrite longtemps après les événements qu'elle relate, ait concentré et simplifié les faits, et présenté sous une forme personnelle et symbolique ce qui fut en réalité une suite longue et compliquée d'invasions.

Une tribu juive descendit peut-être vers l'Egypte et fut réduite en esclavage, tandis que les autres attaquaient les villes situées aux frontières de Canaan. Il est même possible que la terre de captivité fût non pas l'Egypte (en hébreu, Misraim), mais Misrim au nord de l'Arabie, de l'autre côté de la Mer Rouge.

Deux autres livres du Pentateuque : le Deutéronome et le Lévitique, traitent de la Loi et des devoirs des prêtres.

Le livre des Nombres relate les pérégrinations des Israélites à travers le désert et leur invasion de la terre de Canaan.

De quelque façon que se soit opérée l'invasion de Canaan par les Hébreux, il est hors de doute que le pays qu'ils envahirent s'était profondément modifié depuis l'époque de la promesse légendaire faite à Abraham. C'était alors une contrée profondément sémite, avec de nombreuses villes commerçantes et très prospères. Mais de puissantes vagues étrangères étaient venues balayer cette côte. Nous avons déjà raconté comment des peuples ibériens ou méditerranéens de l'Italie et de la Grèce, les peuples de cette civilisation égéenne dont Cnossos fut l'apogée et l'œuvre maîtresse, eurent à subir l'assaut de races de langue aryenne venues du nord, telles que les Italiens et les Grecs, comment Cnossos elle-même fut mise à sac en 1400 avant J.-C. et complètement détruite aux environs de l'an 1000. Il est maintenant établi que les peuples de ces ports égéens traversèrent la mer, en quête d'abris plus sûrs. Ils envahirent le delta égyptien et la côte africaine plus à l'ouest, et formèrent alliance avec les Hittites et autres races aryennes ou aryanisées. Ceci se passe après l'époque de Ramsès II, sous le règne de Ramsès III. Les monuments égyptiens font mention de grandes batailles sur mer, ainsi que d'une marche des peuples dont nous venons de parler, le long de la côte de la Palestine, en direction de l'Égypte. Ils se servaient, pour leurs transports, de chars traînés par des bœufs, ce qui est caractéristique des tribus aryennes. Il est évident que ces Crétois agissaient en accord avec d'autres envahisseurs aryens établis avant eux. Nous ne possédons que des récits fragmentaires sur ces querelles de peuples entre 1300 et 1000 avant J.-C., mais il ressort du texte biblique que lorsque les Hébreux, conduits par Josué, entreprirent de subjuguer les habitants de la Terre Promise, ils se heurtèrent à un peuple nouveau, les Philistins, inconnus d'Abraham. Ces Philistins s'étaient établis le long de la côte, dans une série de villes dont Gaza, Gath, Ashdod, Ascalon et Joppa étaient les principales, et n'étaient autres que les Crétois venus du nord par voie de mer. L'invasion des Juifs qui, au début, se réduisit à une attaque contre les Cananéens, se transforma en peu de temps

en une lutte, longue et souvent malheureuse, contre un ennemi autrement formidable : les Philistins.

La Terre Promise ne fut jamais complètement aux mains des Hébreux. A la suite du Pentateuque, on trouve dans la Bible les livres de Josué, des Juges, de Ruth, de Samuel (I et II), et des Rois (I et II) ; puis viennent les Chroniques, où l'on retrouve, avec quelques variantes, la matière des livres de Samuel (II) et des Rois. Toute la dernière partie de ce récit dégage une impression croissante de réalité ; nous y voyons les Philistins solidement établis dans les terres fertiles du sud, tandis qu'au nord les Cananéens et les Phéniciens tiennent en échec les Israélites. Les triomphes du temps de Josué n'ont pas de lendemain. Le Livre des Juges n'est que la mélancolique énumération d'échecs répétés. Le peuple se décourage. Il abandonne le culte de son Dieu, Yahveh, se met à adorer Baal et Ashtaroth (Bel et Ishtar). Il se croise avec les Philistins, les Hittites, et devient, ce qu'il n'a plus cessé d'être, un peuple de sang mêlé. Sous la conduite d'une série de sages et de héros, les Hébreux mènent contre leurs ennemis une guerre que le succès couronne rarement et durant laquelle ils ne savent maintenir un front uni. Ils sont successivement battus par les Moabites, des Cananéens, les Midianites et les Philistins. L'histoire de ces conflits, où Gédéon, Samson et autres héros rendent par moment un peu d'espoir au peuple infortuné d'Israël, est racontée dans le livre des Juges. Dans le premier livre de Samuel se trouve le récit du grand désastre que les Hébreux subirent à Eben-Ezer aux jours où Eli était juge. Ce fut une véritable bataille rangée, au cours de laquelle les Israélites perdirent trente mille hommes. Ils avaient précédemment subi un sérieux revers et perdu quatre mille hommes, à la suite duquel ils avaient amené le plus sacré de leurs symboles, l'Arche de l'alliance avec Dieu.

« Lorsque l'arche de l'alliance de l'Eternel rentra dans le camp, tout Israël poussa de grands cris de joie, et la terre en fut ébranlée. Le retentissement de ces cris fut entendu des Philistins, et ils dirent : Que signifient ces grands cris qui retentissent dans le camp des Hébreux ? Et ils apprirent que l'arche de l'Eternel était arrivée au camp. Les Philistins eurent peur, parce qu'ils crurent que Dieu était venu dans le camp. Malheur à nous ! dirent-ils, car il n'en a pas été ainsi jusqu'à présent. Malheur à nous ! Qui nous délivrera de la main de ces dieux puissants ? Ce sont ces dieux qui ont frappé les Egyptiens de toutes sortes de plaies dans le désert. Fortifiez-vous et soyez des hommes, Philistins, de peur que vous ne soyez asservis aux Hébreux, comme ils vous ont été asservis ; soyez des hommes et combattez ! Les Philistins livrèrent bataille, et Israël fut battu. Chacun s'enfuit dans sa tente. La défaite fut très grande, et il tomba d'Israël trente mille hommes de pied. L'arche de Dieu fut prise, et les deux fils d'Eli, Hophni et Phinées, moururent.

» Un homme de Benjamin accourut du champ de bataille et vint à Silo le même jour, les vêtements déchirés et la tête couverte de terre. Lorsqu'il arriva, Eli était dans l'attente, assis sur un siège près du chemin, car son cœur était inquiet pour l'arche de Dieu. A son entrée dans la ville, cet homme donna la nouvelle, et toute la ville poussa des cris. Eli, entendant ces cris, dit : Que signifie ce tumulte ? Et aussitôt l'homme vint apporter la nouvelle à Eli : J'arrive du champ de bataille et c'est du champ de bataille que je me suis enfui aujourd'hui. Eli dit : Que s'est-il passé, mon fils ? Celui qui apportait la nouvelle dit en réponse : Israël a fui devant les Philistins, et le peuple a éprouvé une grande défaite ; et même tes deux fils, Hophni et Phinées, sont morts, et l'arche de Dieu a été prise. A peine eut-il fait mention de l'arche de Dieu, qu'Eli tomba de son siège à la renverse, à côté de la porte ; il se rompit la nuque et mourut, car c'était un homme vieux et pesant. Il avait été juge en Israël pendant quarante ans.

» Sa belle-fille, femme de Phinées, était enceinte et sur le point d'accoucher. Lorsqu'elle entendit la nouvelle de la prise de l'arche de Dieu, de la mort de son beau-père et de celle de son mari, elle se courba et accoucha, car les douleurs la surprirent. Comme elle allait mourir, les femmes qui étaient auprès d'elle lui dirent : Ne crains point, car tu as enfanté un fils ! Mais elle ne répondit pas et n'y fit pas attention. Elle appela l'enfant I-Kabod, en disant : La gloire est bannie d'Israël. C'était à cause de la prise de l'arche de Dieu, et à cause de son beau-père et de son mari. Elle dit : La gloire est bannie d'Israël, car l'arche de Dieu est prise. » (I Sam. chap. IV.)

Le successeur d'Eli et le dernier des Juges fut Samuel, et à la fin de son gouvernement

se produisit dans l'histoire d'Israël un événement dont toutes les grandes nations avoisinantes avaient d'ailleurs donné l'exemple. Un roi surgit. La lutte entre la forme la plus ancienne de gouvernement, celle des prêtres, et le mode nouveau nous est retracée en un langage imagé.

« Tous les anciens d'Israël se rassemblèrent et vinrent trouver Samuel à Rama et lui dirent : Voici, tu es vieux, et tes fils ne marchent pas sur tes traces ; maintenant, établis sur nous un roi pour nous juger, comme il y en a chez toutes les nations. Samuel vit avec déplaisir qu'ils disaient : Donne-nous un roi pour nous juger. Et Samuel pria l'Eternel. L'Eternel dit à Samuel : Ecoute la voix du peuple dans tout ce qu'il te dira ; car ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi qu'ils rejettent, afin que je ne règne plus sur eux. Ils agissent à ton égard comme ils ont toujours agi depuis que je les ai fait monter d'Egypte jusqu'à ce jour ; ils m'ont abandonné pour servir d'autres dieux. Ecoute donc leur voix ; mais donne-leur des avertissements et fais-leur connaître les droits du roi qui règnera sur eux.

» Samuel rapporta toutes ces paroles de l'Eternel au peuple qui lui demandait un roi. Il dit : Voici quel sera le droit du roi qui règnera sur vous. Il prendra vos fils, et il les mettra sur ses chars et parmi ses cavaliers, afin qu'ils courent devant son char ; il s'en fera des chefs de mille et des chefs de cinquante, et il les emploiera à labourer ses terres, à récolter ses moissons, à fabriquer ses armes de guerre et l'attirail de ses chars. Il prendra vos filles, pour en faire des parfumeuses, des servantes et des boulangères. Il prendra la meilleure partie de vos champs, de vos vignes et de vos oliviers, et la donnera à ses serviteurs. Il prendra la dîme de vos troupeaux, et vous-mêmes serez ses esclaves. Et alors vous crierez contre votre roi que vous vous serez choisi, mais l'Eternel ne vous exaucera pas.

» Le peuple refusa d'écouter la voix de Samuel. Non ! dirent-ils, mais il y aura un roi sur nous, et nous aussi nous serons comme toutes les nations : notre roi nous jugera, il marchera à notre tête et conduira nos guerres. » (I Sam. chap. VIII.)

2

Mais la nature et la situation de leur pays ne favorisaient pas les Hébreux, et leur premier roi, Saül, ne fut pas plus heureux que leurs juges. Les longues intrigues de l'aventurier David contre Saül sont relatées dans la fin du premier livre de Samuel. Saül fut à la fin complètement défait sur le mont Guilboa. Son armée fut écrasée par les archers philistins.

« Le lendemain, les Philistins vinrent pour dépouiller les morts, et ils trouvèrent Saül et ses trois fils tombés sur la montagne de Guilboa. Ils coupèrent la tête de Saül, et enlevèrent ses armes. Puis ils firent annoncer ces bonnes nouvelles par tout le pays des Philistins dans les maisons de leurs idoles et parmi le peuple. Ils mirent les armes de Saül dans la maison des Astartés, et ils attachèrent son cadavre sur les murs de Beth-Scham. » (II Sam. chap. XXXI.)

David (990 avant J.-C.) se montra meilleur politique et réussit mieux que son prédécesseur ; il semble qu'il se plaça sous la protection d'Hiram, roi de Tyr. Cette alliance avec les Phéniciens consolida son pouvoir, et fut l'élément essentiel de la grandeur de son fils Salomon. L'histoire de David, avec ses assassinats et ses exécutions perpétuelles, ressemble plus à celle de quelque chef sauvage qu'à celle d'un monarque civilisé. Elle est racontée en un style très imagé dans le second livre de Samuel.

Le premier livre des Rois débute par le récit du règne de Salomon (960) ; ce qui nous intéresse le plus dans ce règne, c'est l'attitude de Salomon à l'égard du clergé et de la religion nationale, ses relations avec le tabernacle, le prêtre Zadok et le prophète Nathan.

Le début du règne de Salomon fut aussi sanglant que celui de son père. La dernière fois que David prend la parole, c'est pour règler dans le détail le meurtre de Shimeï et avant de fermer les yeux il a encore le mot « sang » sur les lèvres : « Tu feras descendre ensanglantés ses cheveux blancs dans le séjour des morts ! » s'écrie-t-il, faisant observer que si le vieux Shimeï était protégé par un vœu que lui, David, avait fait au Seigneur, ce vœu ne liait en rien Salomon. Ce dernier met à mort son frère qui avait recherché le trône, mais, au dernier moment, avait hésité et fait sa soumission, puis il conclut un accord avec ses partisans. La médiocre action qu'avait alors la religion sur ces Hébreux, de race si mêlée et d'esprit si confus, se manifeste dans la désinvolture avec laquelle Salomon remplace le grand-

prêtre qui lui était hostile par son propre partisan Zadok, et, d'une façon plus frappante encore, par le meurtre, en plein tabernacle, de Joab par Benaiah, l'homme à tout faire de Salomon, auquel il importe peu que la victime fasse valoir la sainteté du lieu et se cramponne à l'autel de Jehovah. Alors Salomon se met à l'œuvre pour refondre, dans un esprit qu'on peut qualifier de franchement moderne, la religion de son peuple. Il maintient son alliance avec Hiram, roi de Sidon, qui utilise le royaume de Salomon comme grand'route vers la mer Rouge, où il est en train de construire une flotte; cette alliance vaut à Jérusalem un prodigieux afflux de richesses. Le travail par équipes fait alors son apparition dans Israël; Salomon envoie vers le Liban des troupes d'ouvriers qui, par relais, coupent du bois de cèdre sous les ordres d'Hiram, et il organise un service de porteurs à travers tout le pays. (Tout ceci fait songer aux relations de quelque chef de l'Afrique Centrale avec une compagnie de commerce européenne.) Salomon se fait alors construire un palais pour son propre usage et un temple presque aussi grand pour Yahveh. Jusqu'alors l'Arche de l'Alliance, le symbole divin des vieux Hébreux, était abritée sous une vaste tente que l'on transportait d'une éminence à l'autre; des sacrifices avaient ainsi été offerts au Dieu d'Israël sur un grand nombre de lieux élevés. A présent l'Arche va se trouver logée au milieu des splendeurs dorées du sanctuaire d'un temple dont les pierres sont protégées par des plaques de cèdre; elle est placée entre deux grandes figures ailées en bois d'olivier doré; c'est sur l'autel érigé devant le sanctuaire que seront offerts les sacrifices.

Cette innovation, qui traduit une idée centralisatrice, rappelle Akhnaton et Nabonide : elle indique que le prestige, les traditions et la science du clergé sont tombés à un niveau très bas.

Salomon rétablit ainsi, sous une forme nouvelle, le culte de Yahveh à Jérusalem. Au début de son règne, Dieu lui apparut et eut un entretien avec lui. Mais cela ne l'empêcha pas, dans sa vieillesse, de faire les yeux doux à divers autres dieux. Il se maria à de nombreuses reprises, sans doute pour des raisons d'Etat et aussi pour manifester une fois de plus sa splendeur, et il chercha à complaire à ses femmes en sacrifiant à chacune de leurs divinités nationales : à la déesse sidonienne Ashtaroth (Ishtar), à Kemosh, un dieu moabite, à Moloch, etc. Tout ce que la Bible nous dit de Salomon révèle un roi superstitieux, d'une grande instabilité mentale, règnant sur un peuple à l'esprit confus, qui n'est guère plus religieux que ses voisins.

Un trait d'un intérêt considérable dans l'histoire de Salomon — qui marque une phase nouvelle dans l'histoire de l'Egypte — est son mariage avec une des filles du Pharaon. Ce dut être l'un des Pharaons de la XXIe dynastie. Aux grands jours d'Aménophis III, ainsi qu'en témoignent les lettres de Tel Amarna, le Pharaon pouvait condescendre à recevoir dans son harem une princesse babylonienne, mais il se refusait formellement à donner en mariage à un monarque babylonien la créature divine qu'était une princesse égyptienne.

C'est un signe du déclin continu de l'Egypte, qu'un aussi minuscule monarque que Salomon ait pu, trois siècles plus tard, s'unir, sur un pied d'égalité, avec une princesse égyptienne. Sous la dynastie suivante (XXIIe), l'Egypte se redressa pourtant; et le Pharaon Shishak, son fondateur, tirant partie de la scission qui s'était opérée entre Juda et Israël, sous le règne de David et de Salomon, prit Jérusalem et mit au pillage le nouveau temple et la maison du roi.

Ce Shishak semble avoir aussi subjugué le pays des Philistins. Il est à noter qu'à partir de son règne les Philistins comptent de moins en moins. Ils avaient déjà oublié leur langue crétoise et adopté celle des Sémites qu'ils avaient conquis, et bien que leurs cités gardassent quelque indépendance, ils vont être graduellement absorbés par la Palestine.

Il est à peu près sûr que le compte rendu original, grossier, mais frappant, du règne de Salomon, de ses meurtres, de son alliance avec Hiram, de la construction de son temple et de son palais, et de toutes les folies qui finalement entraînèrent la division de son royaume, a été soumis à de copieuses interpolations et a été développé ultérieurement par un écrivain soucieux d'exagérer la prospérité et de glorifier la sagesse du monarque. Ce n'est pas ici le lieu de faire la critique des origines de la Bible, mais le sens commun, plus encore que l'érudition, nous incitent à considérer comme authentique la relation qui nous est fournie des règnes de David et de Salomon; seul, un écrivain contemporain

peut donner une telle place aux faits les plus crûs, sûr qu'il est que ces faits seront tôt ou tard révélés ; on n'en remarque que davantage les passages interpolés, où la source de vérité fait place à l'adulation. Ce récit biblique témoigne de la puissance, supérieure à celle des réalités, qu'a sur l'esprit des hommes toute affirmation écrite. Non seulement dans le monde chrétien, mais dans le monde musulman, la croyance s'est implantée que Salomon n'était pas seulement le plus magnifique, mais aussi le plus sage des monarques. Le premier livre des Rois nous décrit dans le détail toutes les splendeurs de son règne ; et cependant lorsqu'on songe aux monuments ou aux travaux de grands monarques tels que Thotmès III, Ramsès II, Sargon II, Sardanapale ou Nabuchodonosor le Grand, ces splendeurs n'apparaissent plus que comme bien pâles. Le temple de Salomon mesurait environ 35 pieds de large — c'est la largeur d'une petite villa — et 100 pieds de long. Quant à la sagesse et à la haute politique du monarque, il n'est pas besoin d'aller plus loin que la Bible pour voir que Salomon ne fit que seconder les desseins, d'assez vaste envergure d'ailleurs, du roi commerçant Hiram, et que son royaume ne fut qu'un passage entre la Phénicie et l'Egypte. Il ne tira son importance que d'un affaiblissement passager de l'Egypte, qui stimula les ambitions des Phéniciens et les obligea à se concilier le gardien de la clé d'une grande voie commerciale. Vis-à-vis de ses sujets, Salomon fut un monarque prodigue et tyrannique, et, avant même qu'il fût mort, son royaume commençait, aux yeux de tous, à se désagréger.

Avec le règne du roi Salomon s'achève la brève période de gloire que connurent les Hébreux ; la partie septentrionale — la plus riche — de son royaume, qui avait eu à faire les frais de ses somptueuses entreprises, se sépare de Jérusalem pour devenir le royaume d'Israël ; par cette rupture, la Judée cesse de servir de trait d'union entre Sidon et la mer Rouge, ce qui avait fait sa fortune au temps de Salomon. Jérusalem reste la capitale d'une seule tribu, la tribu de Juda, contrée de collines stériles, coupée de la mer par les Philistins et entourée d'ennemis.

Guerres, conflits religieux, usurpations, assassinats, luttes fratricides pour le trône, se poursuivent pendant trois siècles. C'est une période franchement barbare. Israël guerroie avec Juda et les Etats voisins, conclut des alliances, tantôt avec l'un tantôt avec l'autre. L'étoile de la puissance syrienne brille sinistre au-dessus des Hébreux, puis derrière eux se lève l'astre grandissant du dernier empire assyrien. Pendant trois siècles la vie des Hébreux fut pareille à celle d'un homme qui tient absolument à s'installer au milieu de la chaussée d'une artère fréquentée, et se fait tout le temps renverser par les omnibus et les camions.

« Pul » (qui correspond, semble-t-il, à Tiglatphalasar III) est, si l'on se rapporte à la Bible, le premier monarque assyrien dont la menace assombrisse l'horizon des Hébreux, mais Menahem s'assure sa faveur par mille talents d'argent (738). Mais la puissance assyrienne prétend dominer l'Egypte, à présent vieillissante et décadente, et la ligne d'attaque passe à travers la Judée ; Tiglatphalasar III reparaît, suivi de près par Shalmanazar ; le roi d'Israël cherche alors, par l'intrigue, à s'assurer le secours de l'Egypte, mal lui en prend, car, en 721, comme nous l'avons déjà indiqué, son royaume est complètement balayé par l'ennemi, les habitants sont emmenés en captivité, et l'histoire cesse de s'occuper d'Israël. Le même sort menace Juda, mais pendant quelque temps encore cette province peut s'y soustraire. Nous avons déjà dit quel avait été le sort de l'armée de Sennachérib sous le règne du roi Ézéchias (701), et comment ce dernier avait été assassiné par ses fils (II Rois. XIX, 37). De l'asservissement ultérieur de l'Egypte par l'Assyrie, il n'est pas fait mention dans l'Ecriture, mais il est certain qu'avant le règne de Sennachérib, le roi Ézéchias avait entretenu une correspondance diplomatique avec Babylone (700) qui était en état de révolte contre Sargon II d'Assyrie. Vint alors la conquête de l'Egypte par Esarhaddon, puis pendant un temps l'Assyrie eut à faire face à ses propres difficultés: les Scythes, les Mèdes et les Perses la menaçaient au nord, et Babylone était en état d'insurrection. L'Egypte, momentanément soulagée de la pression des Assyriens, connut une nouvelle phase de renaissance, d'abord sous Psammetique, puis sous Néchao II.

De nouveau le petit pays qui sépare les deux empires va commettre des erreurs dans sa politique d'alliances. Il est vrai que ni l'un ni l'autre ne lui offrait de réelle sécurité. Josias, se mesura avec Néchao et

fut tué à la bataille de Megiddo (608 avant J.-C.). Le roi de Juda devint tributaire de l'Egypte. Puis, quand Néchao, après avoir poussé jusqu'à l'Euphrate, succomba devant Nabuchodonosor II, Juda tomba avec lui (604). Nabuchodonosor, après avoir brûlé la maison de Dieu et rasé les murailles de Jérusalem, emmena en captivité à Babylone la plus grande partie du peuple (604) ; le reste, après s'être soulevé et avoir massacré des fonctionnaires babyloniens, chercha en Egypte un refuge contre la vengeance de la Chaldée.

Ainsi s'achevèrent pour les Hébreux quatre siècles de royauté. Mais tout cela n'est qu'un simple incident si l'on songe à l'histoire, si vaste, de l'Egypte, de la Syrie et de l'Assyrie. Pourtant, cet incident devait avoir des conséquences intellectuelles et morales d'une importance capitale pour toute l'humanité.

3

Les Juifs, lorsqu'ils rentrèrent à Jérusalem, au temps de Cyrus, étaient un peuple fort différent des adorateurs de Baal et de Yahveh, toujours en lutte les uns contre les autres, sacrifiant sur les hauts lieux ou dans le temple de Jérusalem selon qu'il s'agissait d'Israël ou de Juda. Ce qui ressort nettement du récit biblique, c'est que les Juifs étaient des barbares lorsqu'ils partirent pour Babylone, et qu'ils en revinrent civilisés. Ils n'étaient, au départ, qu'une multitude confuse et divisée, sans conscience nationale ; ils revinrent dotés d'un esprit national, intense et exclusif. Ils n'avaient, au départ, aucune littérature commune : ce n'est que quarante ans avant la captivité que le roi Josias découvrit « un livre de la loi » dans le temple (II Rois, XXII) ; lorsqu'ils revinrent, les Juifs rapportaient avec eux la plupart des matériaux de leur Ancien Testament. Il est évident que, libérés de leurs rois, cruels et tyranniques, n'ayant plus à s'occuper de politique et placés dans l'atmosphère, intellectuellement stimulante, du monde babylonien, l'esprit juif devait faire au cours de la captivité un grand pas en avant.

En Babylonie, les temps étaient tout à la science et aux recherches historiques. Les tendances étaient les mêmes qu'à l'époque où Sardanapale réunissait à Ninive une grande bibliothèque de manuscrits anciens. Nous avons déjà dit que Nabonide était si préoccupé de recherches relatives à l'antiquité qu'il en oublia de mettre son royaume en état de défense contre Cyrus. Tout poussait donc les Juifs exilés à se préoccuper de leur propre histoire ; ils trouvèrent un chef et un inspirateur dans le prophète Ezéchiel. A l'aide de documents cachés ou oubliés qu'ils avaient emportés avec eux, de généalogies, de récits de contemporains relatifs à David, à Salomon et aux autres rois, de légendes et de traditions, ils rédigèrent et amplifièrent leur propre histoire, la racontèrent aux Babyloniens, se la racontèrent entre eux. L'histoire de la Création et du Déluge, une grande partie de l'histoire de Moïse, de celle de Samson, sont probablement de source babylonienne et ont été incorporées dans le reste du texte. Quand les Juifs rentrèrent à Jérusalem, seul le Pentateuque avait été réuni en un seul livre, mais le groupement du reste des livres historiques devait suivre nécessairement.

De toute cette littérature se dégageaient un certain nombre d'idées dominantes. D'abord l'idée, contredite par le détail de ces livres même, que le peuple juif était tout entier du sang d'Abraham. Puis l'idée d'une promesse faite par Yahveh à Abraham, d'après laquelle la race juive serait élevée au-dessus de toutes les autres races. En troisième lieu venait la croyance que Yahveh était le plus puissant des dieux de la tribu, puisqu'il était un dieu au-dessus de tous les autres dieux, et finalement qu'il était le seul vrai dieu. Les Juifs furent ainsi amenés à conclure qu'ils étaient le peuple choisi par le seul Dieu de toute la terre.

Ces trois idées donnèrent tout naturellement naissance à une quatrième : celle de la venue d'un chef, d'un sauveur, d'un Messie qui réaliserait les promesses trop lointaines de Yahveh.

Cette fusion des Juifs en un seul peuple, uni par une tradition au cours des « soixante-dix années », est le premier exemple qu'offre l'histoire de la puissance nouvelle de la parole écrite. Mais cette consolidation mentale eut un effet plus considérable encore que de réaliser l'union du peuple qui rentrait à Jérusalem. L'idée que l'on appartient à une race choisie, destinée à occuper le premier rang, est des plus attrayantes. Elle s'imposa également à ceux des Juifs qui étaient restés en Baby-

lonie. La littérature nouvelle atteignit les Juifs établis en Egypte. Elle eut une action certaine sur le peuple hybride de Samarie, la vieille capitale des rois d'Israël au temps où les douze tribus avaient été déportées en Médie. Elle incita un grand nombre de Babyloniens à revendiquer Abraham comme père, et à imposer leur société aux Juifs qui regagnaient leur pays. Les Ammonites et les Moabites y adhérèrent. Le livre de Néhémie est plein de lamentations sur cette participation de peuples étrangers aux privilèges du peuple élu. Les Juifs étaient déjà dispersés dans un grand nombre de pays et de cités lorsqu'ils en vinrent à avoir un même sens de leur histoire et les mêmes espérances. Mais, au début, ils ne se montrent exclusifs qu'en prétendant maintenir dans sa pureté la doctrine et le culte ; ils ont, en effet, été mis en garde par des défaillances lamentables, telle celle du roi Salomon. N'oublions pas qu'aux prosélytes sincères de race étrangère, le Judaïsme tendit pendant longtemps une main amie.

Pour les Phéniciens, après la chute de Tyr et de Carthage, se convertir au Judaïsme dut être chose particulièrement facile et attrayante. Leur langue était très voisine de celle des Hébreux. Il se peut que la grande majorité des Juifs africains et espagnols ait été d'origine phénicienne. Il y eut aussi de nombreuses conversions parmi les populations arabes. Nous verrons que, plus tard, il y eut même des Juifs mongols dans le sud de la Russie.

4

Les livres historiques, depuis la Genèse jusqu'à Néhémie, sur lesquels est venue se greffer plus tard l'idée d'une promesse faite au peuple élu, constituent l'épine dorsale de l'unité mentale des Hébreux, mais ils ne sont pas à eux seuls toute la littérature hébraïque, dont l'ensemble constituera finalement la Bible. Nous n'avons pas le temps de nous occuper ici de livres tels que celui de Job, que l'on dit être une imitation de la tragédie grecque, du Cantique de Salomon, des Psaumes, des Proverbes, mais nous devons, par contre, nous étendre un peu sur les livres connus sous le nom de « Prophètes ». Car ces livres sont le premier, et, à coup sûr, le meilleur témoignage de l'apparition d'une nouvelle force dirigeante au sein des sociétés.

Ces prophètes ne constituent pas une classe nouvelle ; ils ont les origines les plus diverses — Ezéchiel appartient à la caste sacerdotale et ses sympathies vont aux prêtres, et Amos est un berger ; mais les prophètes ont ceci de commun qu'ils font pénétrer dans la vie sociale un élément religieux, indépendant des sacrifices et du formalisme du clergé et du temple. Les premiers prophètes ressemblèrent beaucoup aux premiers prêtres : ils émettaient des oracles, donnaient des conseils et prédisaient les événements ; ils dansaient, semble-t-il, à la façon des Derviches ; leur costume distinctif était un manteau de poil de chèvre. Ils suivaient les traditions nomades, par opposition aux nouvelles tendances qui poussaient les peuples à se fixer sur le sol. Mais lorsque le temple fut construit et que l'organisation du clergé fut complétée, le prophète se situa tout à fait en dehors du système religieux établi. Il est probable qu'il fut toujours pour le prêtre un sujet d'ennuis. Le prophète donnait officieusement son avis sur les affaires de l'Etat, dénonçait le péché, ne relevant que de lui-même, ne connaissant d'autre guide que la lumière intérieure qui était en lui. « Alors la voix du Seigneur se fit entendre à — un tel ou un tel » : telle était la formule.

Durant les derniers jours, si troublés, du royaume de Juda, alors que l'Egypte, l'Arabie du nord, l'Assyrie, et plus tard Babylone, resserraient leur étreinte, ces prophètes prirent une importance et eurent une puissance toute particulière. Ils s'adressaient aux esprits troublés et timorés ; tout d'abord, ils se bornèrent à exhorter les hommes au repentir, réclamant la destruction des lieux du culte situés sur les hauteurs et le retour du dit culte à Jérusalem. Mais dans certaines de ces prophéties résonne un accent qui fait songer à celui de nos « réformateurs sociaux ». Les riches « broient le visage du pauvre » ; les gens adonnés au luxe consomment le pain des enfants ; des individus influents et chargés de biens font leurs amis d'étrangers, dont ils imitent la splendeur et les vices, sacrifiant le menu peuple à ces modes nouvelles ; tout ceci est haïssable à Yahveh, qui châtiera certainement le pays. Mais le champ des prophéties s'élargit lorsque les idées elles-mêmes prennent plus d'ampleur après la captivité. La conception mesquine d'un dieu de la tribu

fait place à celle d'un dieu d'une universelle justice. Ce n'était pas d'ailleurs seulement chez les Juifs, mais chez tous les peuples de race sémitique, que l'influence du prophète tendait à s'affirmer. Nations et royaumes s'amalgamaient pour former de vastes, bien qu'instables empires, cultes et clergés s'effondraient, chaque temple cherchait à jeter le discrédit sur l'autre : l'esprit humain s'affranchissait progressivement et de vastes perspectives s'ouvraient à lui en matière religieuse. Les temples servaient d'abri à des amoncellements de vaisselle d'or, mais ils avaient perdu toute action sur l'imagination des hommes. Jamais la vie n'était apparue comme aussi insupportable. Sauf chez les femmes et chez les faibles, il n'y avait plus aucune croyance dans la vertu des rites et des sacrifices. Tel était le monde auquel les derniers prophètes d'Israël commencèrent à parler du seul Dieu, et de sa Promesse qu'un jour l'univers connaîtrait la paix, l'unité, le bonheur. Ce Dieu puissant, que les hommes étaient en train de découvrir, vivait dans un temple « qu'aucune main n'avait bâti, qui était éternel comme les cieux. » Il est à peu près certain que de telles idées avaient cours dans des cercles étendus, à Babylone, en Egypte, et dans tout l'Orient sémite. Les livres prophétiques de la Bible ne sont que des spécimens des prophéties de cette époque....

Nous avons déjà montré comment l'écriture et la science avaient graduellement cessé d'être l'apanage des prêtres, étaient sorties de l'enceinte du temple, sorte de coquille à l'intérieur de laquelle l'une et l'autre s'étaient tout d'abord développées. L'historien Hérodote constituait un spécimen intéressant de ce que nous avons appellé la libre intelligence de l'humanité. Nous nous trouvons maintenant en présence d'un débordement identique d'idées morales se répandant sur la communauté. Les prophètes hébreux, la diffusion graduelle à travers le monde de leur doctrine d'un Dieu unique, représentent un développement parallèle de la libre conscience de l'humanité. A partir de cette époque, on retrouve dans la pensée humaine, tantôt à peine perceptible, tantôt puissante, l'idée d'un gouvernement unique s'imposant à l'univers entier, l'idée qu'une paix magnifique et agissante, non seulement peut être atteinte par l'humanité, mais qu'elle lui est promise. D'abord simple religion du temple, la religion juive devient, dans une large mesure, une religion prophétique, d'un type tout nouveau. Un prophète succède à un autre prophète. Plus tard, nous le verrons, surgira un prophète d'une puissance inégalée, Jésus, dont les disciples fonderont le Christianisme, l'un des grandes religions universelles. Plus tard encore un autre prophète, Mahomet, paraîtra en Arabie, et fondera l'Islam. En dépit de traits individuels très marqués, ces deux prophètes n'ont fait que poursuivre l'œuvre des prophètes hébreux. L'historien n'a pas à se demander si une religion est vraie ou fausse, mais il est dans son rôle de signaler l'apparition de toutes les grandes idées constructives. Il y a deux mille quatre cents ans, c'est-à-dire, six, sept ou huit mille ans après l'érection des murailles des premières cités sumériennes, la double idée d'une paix mondiale et de l'unité morale de l'humanité se fait enfin place.

CHAPITRE XX

LES PEUPLES DE LANGUE ARYENNE A L'ÉPOQUE PRÉHISTORIQUE

1. *La diffusion des peuples de langue aryenne.* — 2. *La vie des Aryens primitifs.* — 3. *La vie quotidienne des peuples aryens primitifs.*

1

Nous avons dit que les langues aryennes étaient probablement nées dans la région du Danube et du sud de la Russie, d'où elles s'étaient ensuite répandues. Nous disons « probablement », parce qu'il n'est pas complètement prouvé que leur centre de rayonnement fût bien là. Il y a à cet égard de profondes divergences d'opinion. L'aryen fut au début la langue d'un groupe de peuples de race nordique. A mesure qu'il se répandit, il se divisa en un grand nombre de langues secondaires. A l'ouest et au sud, il se heurta au basque, qui était alors très répandu en Espagne, et peut-être aussi à diverses langues du bassin de la Méditerranée.

Avant que les Aryens se fussent répandus au sud et à l'ouest, la race néolithique de la Méditerranée, la race ibérienne, était disséminée sur la Grande-Bretagne, l'Irlande, la France, l'Espagne, le nord de l'Afrique, le sud de l'Italie, et, couvrit, à une époque plus civilisée, la Grèce et l'Asie Mineure. Cette dernière race était étroitement apparentée à la race égyptienne. A en juger par certains vestiges égyptiens, il s'agissait d'un type humain relativement petit, avec un visage généralement ovale et une longue tête. Ces Ibériens enterraient leurs chefs et les gens de rang élevé dans des chambres mégalithiques — c'est-à-dire faites de grosses pierres — couvertes seulement par des monticules de terre. Ils s'abritaient par moments dans des cavernes et y enterraient aussi certains de leurs morts : de la découverte de restes d'ossements humains brisés et calcinés, y compris des ossements d'enfants, on peut conclure qu'ils étaient cannibales. Ces tribus ibériennes, petites et à la peau sombre, furent rejetées, en même temps que les Basques, vers l'ouest, vaincues et réduites au servage par le flot lent des Aryens, à la stature plus élevée et aux cheveux blonds, qui s'avançaient en direction du sud et de l'ouest, à travers l'Europe centrale et qui sont connus sous le nom de Celtes. Les Basques seuls résistèrent à l'envahissement des Aryens victorieux. Graduellement, ces peuples de langue celtique se frayèrent un chemin jusqu'à l'Atlantique, et tout ce qui reste aujourd'hui d'Ibériens se trouve noyé au milieu d'une population celtique. A quel point cette invasion celtique affecta la population irlandaise, c'est là une question qui n'a pas encore été résolue ; les Celtes n'ont peut-être été qu'une simple caste conquérante, qui imposa sa langue à une population sujette. On peut même se demander si le nord de l'Angleterre n'est pas de sang pré-celtique plus encore qu'aryen. Il existe certains types de Gallois, petits et bruns, et certains types d'Irlandais qui sont de race ibérienne. Les Portugais modernes sont aussi en grande partie de sang ibérien.

Les Celtes parlaient une langue, le celtique, qui se divisa pour donner naissance aux langues de la Gaule, du Pays de Galles, au breton, à l'écossais, au gaélique irlandais. Ces Celtes enterraient les cendres de leurs chefs et des personnages notoires dans des tumulus ronds. Tandis que ces celtes nordiques se répandaient vers l'ouest, d'autres peuples aryens pesaient sur la race à peau brune qui peuplait les péninsules italique et grecque. Un dernier groupe de tribus aryennes traversait la Baltique, gagnait la Scandinavie ; ses dialectes devinrent le vieux norrois — langue-mère du suédois, du danois, du norvégien et de l'islandais — le gothique, et le bas et le haut-allemand.

Même phénomène à l'est. Au nord des Carpathes et de la Mer Noire, les tribus de langue aryenne devenaient de plus en plus nombreuses ; elles se servaient d'un dialecte distinct appelé le slave, dont sont dérivés le russe, le serbe, le polonais, le bulgare et plusieurs autres langues ; d'autres variétés linguistiques, enfin, s'implantant en Asie Mineure et en Perse, devinrent l'arménien et l'indo-iranien, qui a donné naissance au sanscrit et au persan. Nous nous sommes servi du mot aryen pour désigner cette famille de langues, mais on se sert parfois du vocable indo-européen pour désigner leur ensemble, le terme aryen s'appliquant seulement à la langue indo-iranienne. Cette dernière était destinée à se diviser par la suite en un grand nombre de dialectes ; l'un d'entre eux, le sanscrit, fut l'idiome d'Aryens à peau blanche qui, poussant vers l'est, pénétrèrent dans l'Inde, entre l'an 3000 et l'an 1000 et vainquirent les peuples dravidiens à peau sombre qui y étaient alors installés.

2

Dépassant les territoires sur lesquels elles erraient à l'origine, d'autres tribus aryennes se répandirent au nord et au sud de la Mer Noire, et plus tard, au nord et à l'est de la Caspienne : ainsi elles commencèrent à se heurter, et aussi à s'unir, aux peuples mongols du groupe linguistique ouralo-altaïque, aux gardeurs de chevaux des steppes gazonnées de l'Asie Centrale. Ces races mongoles apprirent, semble-t-il, aux Aryens l'usage du cheval, comme animal de selle et de combat. Il y avait en Europe et en Asie deux ou trois variétés préhistoriques ou sous-espèces de cheval, mais ce fut la steppe ou les terres semi-désertiques qui, pour la première fois, produisirent des chevaux dont la structure était adaptée à d'autres usages qu'un usage alimentaire. Tous ces peuples, ne l'oublions pas, changeaient très rapidement de pâtures : une suite de mauvaises saisons pouvait les amener à se déplacer de plusieurs centaines de milles, et ce n'est que très approximativement que l'on peut indiquer leurs mouvements. Chaque été ils remontaient vers le nord, chaque hiver ils redescendaient vers le sud. Sur la carte on marque en général une ligne droite l'avance de ces peuples nomades, mais cette avance ressemblait plutôt à celle du balai que la servante pousse le long du corridor, tantôt vers sa droite, tantôt vers la gauche. S'étendant au nord de la Mer Noire, et probablement au nord de la Caspienne, depuis les espaces occupés par les tribus teutoniques originaires du centre et du centre-nord de l'Europe jusqu'à ceux qu'habitaient les peuples iraniens qui devaient devenir les Mèdes, les Perses et les Hindous (aryens), se trouvaient les pâturages d'un ensemble fort confus de tribus, sur lesquelles nous n'avons que des données fort vagues, telles que les Cimmériens, les Sarmates et les Scythes ; ces derniers, unis aux Mèdes et aux Perses, entreront en contact avec l'Empire assyrien vers l'an 1000, ou même plus tôt.

A l'est et au sud de la Mer Noire, entre le Danube, les Mèdes et les Perses, et au nord des peuples sémitiques et méditerranéens établis sur les côtes et dans les péninsules, on trouvait une autre série de tribus aryennes également mal définies qui se déplaçaient avec la plus grande facilité et se croisaient librement, pour le désespoir des historiens futurs. Ces derniers éléments paraissent avoir disloqué et s'être assimilé la civilisation hittite, qui était probablement pré-aryenne d'origine.

Quelle était la vie de ces Aryens préhistoriques, de ces Aryens nordiques qui sont les principaux ancêtres de la plupart des Européens, de la plupart des Américains de peau blanche, aussi bien que des Arméniens, des Persans et des Hindous des hautes castes ?

Pour répondre à cette question, nous pouvons puiser à une autre source de renseignements que celle qui nous a servi dans le cas des prédécesseurs des Aryens. Nous avons non seulement à notre disposition des vestiges et des objets divers tirés du sol, mais aussi le langage. Une étude méticuleuse des langues aryennes permet d'arriver à un certain nombre de conclusions relatives à la vie des peuples aryens d'il y a quatre ou cinq mille ans. Toutes ces langues ont quelque ressemblance ; de même, toutes nous l'avons déjà dit, opèrent leurs changements sur un certain nombre de racines communes. Quand la même racine se retrouve dans toutes ces langues ou dans la plupart d'entre elles, il est raisonnable de conclure que l'objet désigné par cette racine devait être connu des ancêtres communs. Bien entendu, si une racine se retrouve sous une forme exactement semblable dans les différentes langues, la même

conclusion ne s'impose plus ; ce peut être le cas d'un objet nouveau ou d'une idée nouvelle, récemment vulgarisés dans le monde tout entier. Le mot *gaz*, par exemple, a été créé par Van Helmont chimiste hollandais, vers 1625, et a été adopté par presque tout le monde civilisé ; le mot *tabac* est un mot américain-indien qui a été adopté dans presque tous les lieux où l'on a pris l'habitude de fumer. Mais si le même mot se retrouve dans un certain nombre de langues, et *s'il suit les modifications qui caractérisent chacune de ces langues*, nous pouvons être assurés qu'il a fait corps avec elles depuis les origines. Nous savons, par exemple, que les mots qui veulent dire *chariot* et *roue* se retrouvent modifiés dans toutes les langues aryennes, et nous pouvons conclure que les Aryens primitifs, les Aryens plus purement nordiques, possédaient des chariots ; par contre, l'absence dans ces langues de toute racine commune aux mots *rayon*, *jante* ou *essieu* indique que les roues de ces Aryens n'étaient pas des roues de charron, avec des rayons, mais étaient faites de troncs d'arbres façonnés et réunis par un axe.

Ces chariots primitifs étaient tirés par des bœufs. Les premiers Aryens ne se servirent pas du cheval. Les chasseurs de rennes connaissaient le cheval, mais les Aryens néolithiques élevaient uniquement des bovins. Ils mangeaient du bœuf, et non du cheval, et après de longs siècles, ils commencèrent à se servir du bœuf comme bête de trait. Ils comptaient leur richesse par vaches. Ils erraient, à la recherche de nouvelles pâtures, et transportaient leurs biens, comme le font les Boërs de l'Afrique du Sud, dans des chariots attelés de bœufs, bien que ces chariots fussent plus lourds que ceux que l'on trouve aujourd'hui. Ils erraient probablement sur de très vastes régions. Ils étaient migrateurs, mais pas absolument à la façon des nomades ; ils se mouvaient plus lentement, plus lourdement que les peuples nomades, lesquels apparurent plus tard. Ils remplacèrent par une vie de migration la vie plus sédentaire « des défricheurs de forêts » du début de l'époque néolithique. Les changements de climat qui firent succéder le pâturage à la forêt, et aussi des incendies de forêts favorisèrent, sans doute, cette transformation sociale.

Nous avons déjà décrit le genre de maisons qu'occupaient les Aryens primitifs, ainsi que leur vie domestique, autant que les restes des habitations suisses sur pilotis nous permettent d'en juger. La plupart des maisons étaient faites de matériaux trop légers, probablement de claies et de boue, pour avoir pu se conserver jusqu'à nous, et il est probable que leurs occupants les abandonnaient au moindre prétexte. Ces peuples aryens brûlaient leurs morts, coutume qui s'est perpétuée dans l'Inde, alors que leurs prédécesseurs ibériens les enterraient assis. Dans certains tumulus funéraires, l'urne contenant les cendres du défunt a la forme d'une maison, sorte de cabane arrondie au toit de chaume.

Le pâturage, chez l'Aryen primitif, comptait plus que l'agriculture. Tout d'abord, il cultiva le sol avec une houe de bois grossière ; puis lorsqu'il eut commencé à se servir du bœuf comme bête de trait, il se mit à labourer réellement, se servant d'une branche incurvée comme de charrue. Il dut d'abord cultiver, non des champs, mais simplement l'enclos qui entourait sa maison. La majeure partie de la terre qu'occupait sa tribu était propriété commune, sur laquelle tous les bestiaux allaient paître.

Les Aryens ne se servirent pas de pierres pour la construction des murs de leurs maisons avant l'époque historique. Ils n'employaient la pierre que pour les foyers et quelquefois pour les fondations. Pourtant, ils édifiaient des sortes de maisons de pierre au centre des grands monticules dans lesquels ils enterraient leurs morts illustres. Ils empruntèrent peut-être cette coutume à leurs voisins et à leurs prédécesseurs ibériens. C'est à ces blancs à peau sombre de la culture héliolithique, et non aux Aryens primitifs, que nous devons les premiers temples, tels que ceux de Stonehenge ou de Carnac.

Ces Aryens étaient groupés, non en cités, mais en districts de pâturages. Ils formaient des ligues d'assistance mutuelle, sous des chefs choisis ; il existait des centres où ils pouvaient se rassembler avec leur bétail en cas de danger et ils édifiaient des camps entourés de murailles de terre ou de palissades, dont beaucoup se retrouvent encore dans nos paysages d'Europe. Les chefs sous lesquels les hommes combattaient en cas de guerre n'étaient souvent autres que les purificateurs, chargés des sacrifices, qui furent leurs premiers prêtres.

Le bronze fut connu assez tard en Europe. Les Européens nordiques avaient derrière

eux sept ou huit mille ans d'évolution lorsque l'usage des métaux se répandit enfin. A ce moment la vie sociale avait déjà un caractère à ce point complexe que l'on trouvait toute une gamme d'occupations ainsi qu'une grande diversité de rangs. Il y avait des hommes qui travaillaient le bois et le cuir, des potiers et des sculpteurs. Les femmes filaient, tissaient et brodaient. Il y avait des chefs et des familles qui s'étaient signalés par leur noblesse et leur autorité. Ces Aryens apportaient quelque variété à la monotonie de leurs occupations pastorales en consacrant aux dieux certaines entreprises, en célébrant des triomphes, en tenant des assemblées funéraires, et en marquant par des fêtes les saisons de l'année. Nous avons déjà dit comment ils se nourrissaient : ils avaient un goût marqué pour les boissons fermentées qu'ils fabriquaient avec du miel, de l'orge, et — lorsque les tribus aryennes se répandirent plus tard vers le sud — avec du raisin. Ils se grisèrent et connurent la joie. Il est difficile de savoir s'ils utilisèrent d'abord le levain pour rendre leur pain plus léger ou pour faire fermenter leur boisson.

A ces fêtes assistaient des individus doués du pouvoir de faire rire, mais il existait aussi une catégorie d'hommes qui eut une grande importance de son temps, et qui en a encore plus pour l'historien ; celle des bardes ou rhapsodes. Ces *bardes* existaient chez tous les peuples de langue aryenne ; leur apparition fut une conséquence du développement du langage parlé, lequel constitua le plus grand progès réalisé par l'humanité à l'époque néolithique : ce fut en même temps l'un des facteurs de la future évolution linguistique. Les bardes psalmodiaient ou récitaient des histoires du passé, ou des histoires relatives au chef et à son peuple ; ils en racontaient aussi d'autres, qu'ils inventaient. Ils tiraient parti des rythmes, des rimes, des allitérations et de toutes les ressources que pouvait offrir le langage, et ils contribuèrent à fixer les formes grammaticales. Ce furent les premiers grands artistes de l'oreille, tout comme, plus tard, les peintres de l'époque aurignacienne furent les premiers grands artistes de l'œil et de la main. Ils accompagnaient sans doute leurs chansons de gestes appropriés ; mais leur principal souci c'était de faire du langage quelque chose de doux, de puissant et d'ordonné.

Avec eux l'esprit humain élargit encore un peu son rayon d'action. Ils entretinrent et développèrent dans l'intelligence des hommes le sentiment de quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes et que leur tribu ; celui d'une vie s'étendant très loin dans le passé. Non seulement ils rappelaient les haines et les batailles de jadis, mais aussi les alliances anciennes et parlaient d'un héritage commun. Ils faisaient revivre les exploits des héros.

Comme la plupart des choses humaines, cette tradition cultivée par les bardes crut d'abord lentement, puis plus rapidement. Au moment où le bronze fit son apparition en Europe, il n'y avait pas un peuple aryen qui ne possédât ses bardes. Entre leurs mains, la langue atteignit à une beauté qui n'a jamais été surpassée. Ces bardes étaient des livres vivants, des hommes-histoires, les gardiens et les artisans d'une nouvelle tradition humaine. Chaque peuple aryen nous a ainsi transmis ses longues archives poétiques, ses sagas (teutoniques), ses poèmes épiques (grecs), ses védas (sanscrits). Chez les premiers Aryens, la voix joua le rôle principal. Le récit prévalait même dans les cérémonies et dans les danses dramatiques par lesquelles les traditions se transmettaient également.

A cette époque il n'y avait pas d'écriture, et quand l'art d'écrire commença à se répandre en Europe, il apparut comme une méthode de notation trop lente, trop grossière, trop dénuée de vie, pour que les hommes acceptassent d'immobiliser sous cette forme les magnifiques et radieux trésors contenus dans leur mémoire. L'écriture ne fut d'abord utilisée que pour les comptes et la vie de tous les jours. Les bardes et les rhapsodes continuèrent à être en vogue longtemps après son apparition. Ils survécurent en Europe, sous le nom de ménestrels, jusqu'au moyen âge.

Malheureusement leur tradition n'avait pas la fixité d'un témoignage écrit. Par suite, nous n'avons que des vestiges altérés de cette littérature parlée de l'époque préhistorique. L'un des monuments les plus intéressants et les plus instructifs du monde aryen est l'*Iliade* des Grecs. Une version primitive de l'*Iliade* fut probablement récitée vers l'an 1000 avant J.-C. mais il n'y eut pas de version écrite jusqu'en l'an 700 ou l'an 600. Un grand nombre d'individus ont contribué à sa rédaction, mais une tradition grecque assez tardive l'attribua à un barde aveugle du nom d'Homère. On voit aussi dans celui-

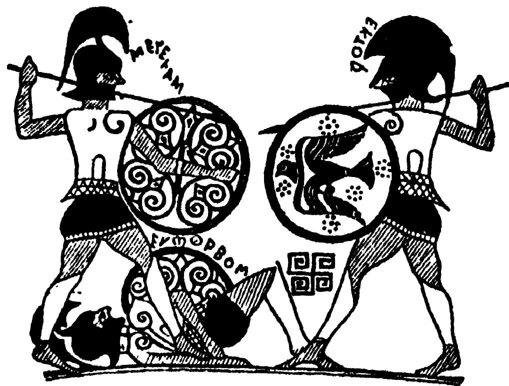
ci l'auteur de l'*Odyssée,* œuvre d'une inspiration et d'un caractère pourtant bien différents. D'après le professeur J. L. Myres on aveuglait les bardes pour les empêcher de sortir de la tribu. M. L. Lloyd a vu en Rhodésie le musicien d'une troupe de danseurs indigènes qui avait été aveuglé par son chef pour cette même raison. Les Slaves appelaient tous les bardes *sliepac,* mot qui signifiait aussi aveugle. La première version récitée de l'*Iliade* est plus ancienne que celle de l'*Odyssée.* « L'*Iliade* est plus ancienne en tant que poème complet que l'*Odyssée,* mais les matériaux de l'*Odyssée,* folk-lore d'une date indéterminée, sont plus anciens qu'aucun de ceux, tout historiques, de l'*Iliade.* » (Gilbert Murray). Les deux œuvres épiques prirent ultérieurement une ou plusieurs formes écrites ; de même que le poète Tennyson donna, dans ses *Idylles du Roi,* une nouvelle forme à la *Mort d'Arthur* de Sir Thomas Malory (1450), faisant d'ailleurs parler ses personnages comme des contemporains, et leur prêtant des sentiments conformes aux tendances de son temps.

Mais les événements qui se déroulent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée,* les mœurs qui y sont décrites, l'esprit qui anime les hommes, appartiennent aux derniers siècles de l'âge préhistorique. Ces sagas, ces poèmes épiques, ces védas sont pour nous, en plus de l'archéologie et de la philologie, une source de renseignements précieux sur cette époque disparue.

3

Les poèmes épiques de la Grèce nous font voir que les premiers Grecs ne connaissaient ni le fer ni l'écriture ; ils nous les montrent à une époque où aucune cité n'avait encore été construite par eux, installés dans une région qu'ils avaient tout récemment conquise. Ils étaient en marche vers le sud, ayant quitté leur pays d'origine, nouveaux venus dans une zone occupée jusqu'alors par un peuple de peau plus sombre, que l'on suppose maintenant avoir appartenu à la race méditerranéenne ou ibérienne.

Au risque de nous répéter, il nous faut insister sur un point. L'*Iliade* ne nous décrit pas la vie néolithique qui se rencontrait primitivement dans cette région d'origine aryenne ; elle nous montre une vie évoluant déjà très nettement vers des conditions nouvelles. De cette vie néolithique primitive, avec ses animaux apprivoisés et domestiqués, ses ustensiles de poterie, sa cuisine, ses lambeaux de culture grossière, nous avons déjà donné une esquisse. Entre l'an 15000 et l'an 6000 avant J.-C., les procédés de vie néolithique s'étaient répandus en même temps que les forêts et l'abondante végétation de la période pluviale, sur la majeure partie du vieux monde, du Niger au Hwang-Ho, et de l'Irlande au sud de l'Inde. A présent que de larges étendues de terrain retrouvaient leur sécheresse et qu'il y avait plus d'espaces découverts, la vie néolithique primitive évoluait dans deux directions divergentes. D'une part, des hommes adoptaient une existence errante, impliquant une migration constante entre pâturages d'été et pâturages d'hiver, à laquelle on a donné le nom de *nomadisme ;* d'autre part, dans certaines vallées qui rece-



Combat de Ménélas et d'Hector.

vaient la lumière du soleil et que baignait une rivière, certains éléments s'évertuèrent à capter les eaux dans un but d'irrigation, se rassemblèrent dans les premières villes et créèrent la première *civilisation.* Nous avons montré comment, pendant plusieurs milliers d'années, une sorte de rythme lance les nomades à l'assaut des civilisations, mais nous devons observer ici que les Grecs, tels que les décrit l'Iliade, ne sont ni de simples nomades néolithiques, éloignés de toute civilisation, ni des hommes vraiment civilisés. Ce sont des nomades qu'un premier contact avec la civisation a mis dans un état d'effervescence et qui ne voient dans celle-ci qu'une occasion de guerre et de pillage.

Ces Grecs primitifs de l'Iliade sont de rudes guerriers, mais sans discipline ; leurs batailles consistent en une infinité de combats singuliers. Ils ont des chevaux, mais pas de cavalerie ; ils se servent du cheval,

conquête récente des Aryens, pour tirer dans la bataille des chars de combat grossiers. Le cheval est encore pour eux un objet si nouveau qu'il leur inspire une sorte de crainte. Comme bêtes de trait, on se servait du bœuf.

Les seuls prêtres de ces Aryens sont les gardiens d'autels et d'autres lieux sacrés. Il y a des chefs, qui sont les premiers des familles et qui ont la charge des sacrifices, mais il ne semble pas que leur religion soit entourée de beaucoup de mystère ou de ferveur sacramentelle. Quand les Grecs vont en guerre, les chefs et les anciens tiennent conseil et désignent un roi, dont les pouvoirs ne sont que très vaguement définis. Il n'y a pas de lois, mais seulement des coutumes; il n'y a pas non plus de morale fixe.

La vie sociale de ces premiers Grecs convergeait autour des demeures des chefs. Sans doute on rencontrait des cabanes pour les bergers, et des bâtiments de ferme ; mais le palais du chef était le vaste centre où chacun se rendait pour festoyer, pour écouter les bardes, pour participer aux jeux et aux exercices physiques. Les artisans primitifs s'y réunissaient aussi. A l'entour se trouvaient des étables à bœufs, des écuries et autres dépendances. Les petites gens dormaient n'importe où, ainsi que le firent plus tard les individus de la suite du seigneur dans les châteaux du moyen âge, et comme le peuple le fait encore dans les demeures indiennes. Sauf en ce qui concernait quelques objets purement personnels, le régime de la tribu était encore le communisme patriarcal. La tribu, ou le chef en tant que dirigeant de la tribu, possédait les terres à pâture ; les forêts et les rivières étaient sans possesseurs.

L'organisation aryenne semble, comme toutes les communautés primitives, avoir ignoré les petites demeures séparées, qui jouent le rôle de cellule sociale dans l'Europe et l'Amérique d'aujourd'hui. La tribu était une grande famille, la nation un groupe de tribus ; chaque foyer contenait souvent des centaines d'individus. Il y eut une société humaine à partir du moment où la famille retarda l'instant où elle se disloquait. Le même processus se retrouve dans le monde animal. Les lions de l'Afrique Orientale sont en train de devenir plus sociaux, les jeunes demeurant auprès de la mère bien après avoir atteint l'âge adulte, et chassant dès lors en groupes. Si les hommes et les femmes ne restent pas attachés aujourd'hui à leur famille comme autrefois, c'est parce que l'Etat et la communauté leur offrent une sécurité, un appui et des facilités qu'on ne rencontrait jadis que dans le groupe familial.

Dans la communauté hindoue d'aujourd'hui on rencontre encore ces vastes familles des premiers stades de la société humaine. M. Bhupendranath Basu nous a récemment décrit un intérieur hindou fort caractéristique[1]. Plusieurs milliers d'années de civilisation ont apporté leurs raffinements et leurs adoucissements, mais, socialement, il s'agit d'une structure identique à celle des demeures dont nous parlent les poèmes épiques des Aryens.

« La vie familiale en commun, écrit M. Basu, existe chez nous depuis un temps immémorial et le système patriarcal des Aryens s'étend encore sur l'Inde. Cette organisation, bien que fort ancienne, demeure pleine de vie. La communauté des familles est une corporation coopérative, dans laquelle les hommes et les femmes ont une place bien définie. A la tête de la corporation, se trouve le membre le plus ancien de la famille, généralement l'individu mâle le plus âgé, mais, en son absence, la femme la plus âgée exerce souvent le pouvoir. (Cp. Pénélope dans l'Odyssée).

» Tous les membres qui sont sains de corps doivent faire bénéficier la communauté de leur travail et de leurs gains, qu'ils soient dus à leur habileté personnelle, à l'agriculture ou au commerce; les membres les plus faibles, les veuves, les orphelins, les parents pauvres, doivent être secourus ; les fils, les neveux, les frères, les cousins, tous doivent recevoir le même traitement, car toute marque de préférence injustifiée pourrait rompre le lien familial. Nous n'avons pas de mot spécial pour désigner les cousins : on les appelle frères ou sœurs, et nous ignorons les cousins au second degré. Les enfants de votre cousin germain sont vos neveux et vos nièces, absolument au même titre que les enfants de vos frères et de vos sœurs. Un homme ne peut pas plus épouser sa cousine, quelque éloignée qu'elle soit, qu'il ne peut épouser sa propre sœur, sauf dans certaines parties de Madras, où un homme peut épouser la fille de son oncle maternel. Les affections de famille, les liens de famille sont toujours très forts ; par suite il n'est pas si difficile qu'il semble à première vue de maintenir une égalité de traitement parmi les membres

[1] *Some Aspects of Social Life in India.*

d'une famille. De plus, la vie a un caractère très simple. Jusqu'à une époque récente, on ne portait pas de chaussures à la maison, mais seulement des sandales avec des attaches de cuir. J'ai connu une famille aisée de la classe moyenne, composée de plusieurs frères et cousins, qui ne possédait en tout que deux ou trois paires de chaussures de cuir, ces chaussures n'étant employées que quand on avait l'occasion de sortir ; les choses se passent de même lorsqu'il s'agit de vêtements coûteux comme les châles, qui durent pendant plusieurs générations, et que l'on traite avec une tendre sollicitude, car ils ont été portés par des aïeules dont le souvenir est vénéré.

» Cette grande famille reste parfois unie pendant plusieurs générations, jusqu'à ce qu'elle devienne trop énorme, et alors elle se divise en plusieurs familles plus petites ; vous pouvez voir des villages entiers habités par les membres d'un même clan. J'ai dit que la famille est une société coopérative, qu'on peut la comparer à un petit état et qu'elle est consolidée par une forte discipline, fondée sur l'amour et l'obéissance. Vous pouvez voir presque chaque jour les plus jeunes membres venir trouver le chef et ramasser la poussière de ses pieds comme un gage de bénédiction ; chaque fois qu'ils partent pour quelque entreprise, ils prennent congé de lui et lui demandent de les bénir... Mille liens unissent les différents membres de la famille : liens de sympathie, de plaisirs, de chagrins communs ; quand une mort survient, tous les membres prennent le deuil ; quand il y a une naissance ou un mariage, toute la famille se réjouit. Au-dessus de tous trône la divinité familiale, une image de Vishnou, le protecteur ; elle a sa place dans une pièce séparée, généralement connue comme la chambre du dieu, ou, chez les gens à l'aise, dans un temple attenant à la maison ; chaque jour la famille va l'y adorer. Celle-ci éprouve pour l'image du dieu une sorte d'attachement personnel, car cette image a généralement été léguée par plusieurs générations ; elle a peut-être été acquise il y a très longtemps, par quelque pieux ancêtre... Aux dieux du foyer est intimement associé le prêtre familial. Il vit avec son troupeau. Ce n'est pas généralement un homme de beaucoup de savoir ; il est cependant au courant des traditions rituelles... Il ne constitue pas pour la famille une charge bien lourde ; il se contente de peu, de quelques poignées de riz, de quelques bananes ou de quelques légumes cultivés à la maison, d'un peu de sucre brut produit par le village : quelques piécettes de cuivre sont pour lui un salaire suffisant... La description de notre vie familiale serait incomplète si l'on n'y faisait figurer les domestiques. La servante s'appelle au Bengale « jhi », c'est-à-dire la fille ; elle est la fille de la maison ; elle appelle le maître et la maîtresse père et mère, les jeunes gens et les jeunes femmes de la famille, frères et sœurs. Elle participe aux avantages de la vie familiale ; elle accompagne la maîtresse dans les lieux du culte, car elle ne pourrait y aller seule ; bref, elle passe sa vie avec sa famille d'adoption ; celle-ci prend soin de ses enfants. Les serviteurs mâles sont traités de la même façon. Ces serviteurs, hommes et femmes, appartiennent généralement aux castes les plus humbles, mais entre eux et les membres de la famille se développe un sentiment d'attachement personnel, et, plus tard, la jeunesse leur donne le nom de frères aînés, d'oncles, de tantes, etc. Dans une maison aisée il y a toujours un précepteur à demeure qui instruit les enfants de la famille, aussi bien que les autres garçons du village ; il n'y a pas à vrai dire de coûteux bâtiments d'école, mais on trouve toujours de la place dans quelque véranda ou sous quelque abri pour les enfants et pour leur maître, les enfants des castes inférieures sont admis gratuitement dans ces classes. Ces écoles indigènes sont modestes, mais elles constituent un instrument d'éducation à l'usage des masses dont aucun pays n'offre probablement l'équivalent....

» L'un des traits qui caractérisent la vie hindoue, c'est le devoir traditionnel d'hospitalité. C'est un devoir pour le maître de maison d'offrir un repas à tout étranger qui se présente avant midi. La maîtresse de maison ne s'assied à table que lorsque tous les membres de la famille ont été servis, et, comme quelquefois il ne reste que sa part, elle ne mange que tard dans l'après-midi, de peur qu'un étranger affamé vienne à se présenter »....

Nous n'avons pu nous empêcher d'emprunter à M. Basu cette longue citation ; nous avons en effet devant nous une peinture extraordinairement vivante de l'organisation domestique qui, non seulement s'appliquait aux communautés humaines à l'époque néolithique, mais qui prévaut encore de nos jours dans l'Inde, en Chine, et dans l'Extrême-Orient ; en Occident, cette orga-

nisation cède rapidement devant un système d'éducation municipal ou d'état, et devant un industrialisme à grande échelle, dans le cadre duquel l'individu jouit d'une indépendance et d'une liberté qui sont inconnues dans ces vastes demeures...

Mais revenons aux données historiques qui nous ont été transmises par les poèmes épiques des Aryens.

Les poèmes sanscrits content une histoire très voisine de celle qui constitue le fond de l'Iliade, l'histoire d'un peuple blond, se nourrissant de viande de bœuf ; ce n'est que plus tard qu'il devient végétarien, descend de la Perse dans la plaine au nord de l'Inde, et se fraie lentement un chemin vers l'Indus. De l'Indus, il se répand dans l'Inde, mais là, il emprunte aux dravidiens à peau sombre qu'il conquiert un grand nombre de coutumes et il oublie les traditions transmises par les bardes.

La littérature orale des peuples celtiques qui poussèrent vers l'ouest n'a pas été aussi complètement conservée que celle des Grecs ou des Indiens ; elle fut rédigée beaucoup plus tard, et elle ne contient aucun témoignage certain d'une période de migration vers des terres déjà habitées. Si les pré-Aryens sont représentés dans ces œuvres, c'est sous la forme du peuple de fées des histoires irlandaises. L'Irlande, qui fut la plus isolée de toutes les communautés celtiques, conserva très tard sa vie primitive ; et le *Tain*, l'Iliade irlandaise, nous décrit la vie des bergers qui, au cours de leurs luttes, emploient encore les chars et les chiens de guerre ; avec la tête des ennemis tués dans la bataille on fait des colliers que l'on place autour du cou des chevaux. Le *Tain* est l'histoire d'une incursion de ravisseurs de bestiaux. On retrouve la même organisation sociale que dans l'Iliade ; les chefs tiennent conseil et festoyent dans de grandes salles, les bardes chantent et racontent des histoires, on boit et on s'enivre. Les prêtres n'occupent pas une place importante dans la vie sociale, mais on trouve une sorte de médecin qui vend des philtres et qui prophétise.

CHAPITRE XXI

LES GRECS ET LES PERSES

1. *Les peuples helléniques.* 2. *Caractères distinctifs de la civilisation hellénique.* — 3. *La monarchie, l'aristocratie et la démocratie en Grèce.* — 4. *Le royaume de Lydie.* — 4. *L'avènement des Perses en Orient.* — 6. *L'histoire de Crésus.* — 7. *Darius envahit la Russie.* — 8. *La bataille de Marathon.* — 9. *Les Thermopyles et Salamine.* — 10. *Platée et Mycale.*

1

Les Grecs, lorsqu'on les considère dans la lumière indécise qui précède l'aube de l'histoire (soit vers l'an 1500 avant J.-C.), nous apparaissent comme l'un de ces peuples aryens, errants et imparfaitement nomades, qui, peu à peu, reculèrent vers le sud, c'est-à-dire vers la péninsule balkanique, la limite de leurs pâturages et, par là même, se heurtèrent à la civilisation égéenne, dont Cnossos était la capitale.

Dans les poèmes homériques, ces tribus grecques parlent une même langue ; une tradition commune, entretenue par les poèmes épiques, suffit pour créer entre eux une sorte d'unité, d'ailleurs assez lâche ; ces poèmes donnent aux diverses tribus grecques un seul nom : celui d'*Hellènes*. Il est probable que ces tribus arrivèrent en trois vagues successives. La langue grecque présente en effet trois formes principales : l'ionien, l'éolien et le dorien. Il y avait en outre une grande variété de dialectes.

Les Ioniens semblent avoir précédé les

autres Grecs, et avoir très intimement fusionné avec les peuples civilisés qu'ils venaient de submerger. Au point de vue de la race, il se peut que les habitants de cités telles qu'Athènes ou Milet aient été moins nordiques que méditerranéens. Les Doriens semblent avoir constitué la dernière, et la plus puissante, de ces vagues migratrices. Ces tribus helléniques détruisirent presque totalement la civilisation égéenne qui existait avant leur arrivée ; et sur ces cendres, ils édifièrent une civilisation propre. Ils mirent à la voile, et, faisant escale aux îles, débarquèrent en Asie Mineure ; en outre, après avoir traversé les Dardanelles et le Bosphore, ils constituèrent des colonies sur la côte sud, puis sur la côte nord de la Mer Noire. Ils s'établirent aussi dans le sud de l'Italie, qu'on appella finalement la Grande Grèce, et tout autour de la côte nord de la Méditerranée. Ils fondèrent la ville de Marseille sur l'emplacement d'une ancienne colonie phénicienne. Ils commencèrent dès 735 avant J.-C. à coloniser la Sicile, où ils se heurtèrent aux Carthaginois.

Derrière les Grecs proprement dits, vinrent les Macédoniens et les Thraces, peuples de même sang ; à leur aile gauche, les Phrygiens traversèrent le Bosphore et passèrent en Asie Mineure.

Les Grecs s'étaient déjà fixés en divers endroits lorsque s'ouvre l'ère de l'histoire écrite. Au VII[e] siècle avant J.-C. — c'est-à-dire à l'époque de la captivité des Juifs à Babylone — tous les monuments de l'antique civilisation pré-hellénique ont disparu. Tirynthe et Cnossos sont devenus des sites sans importance : Mycène et Troie ne survivent que dans la légende ; les grandes cités de ce nouveau monde grec sont Athènes, Sparte, Corinthe, Thèbes, Samos, Milet. Le monde que nos grands-parents appelaient « la Grèce antique » s'était élevé sur les ruines d'une Grèce encore plus antique, aussi civilisée, douée d'un sens artistique aussi profond, d'une Grèce dont les fouilles commencent seulement à nous révéler quelques aspects. Si la nouvelle « Grèce antique », celle dont nous avons à parler maintenant, a laissé des traces aussi vives dans l'imagination et dans les institutions des hommes, elle le doit en partie à sa langue, une langue aryenne d'une grande beauté et d'une grande force d'expression, qui a avec la nôtre de nombreux traits communs, qui avait adopté l'alphabet méditerranéen et l'avait perfectionné en y ajoutant des *voyelles*, si bien que la lecture et l'écriture étaient à la portée de tous et que chacun, par les actes qu'il rédigeait, contribuait à grossir la documentation que devaient utiliser les âges futurs[1].

2

Or, cette civilisation grecque, que nous voyons se développer dans l'Italie du sud, en Grèce et en Asie Mineure au VII[e] siècle avant J.-C., diffère à beaucoup d'égards des deux grands systèmes qui s'étaient déjà constitués : celui du Nil et celui des deux fleuves de Mésopotamie. Ces dernières civilisations avaient progressé pendant de longs siècles sur les lieux mêmes où nous les découvrons ; simples communautés agricoles au début, elles se développent autour du temple ; prêtres-rois et dieux-rois consolident ces états-cités et en font des empires. Mais les bergers grecs, pillards et barbares, descendaient vers un monde chez qui la civilisation était déjà chose ancienne. Navigation et agriculture, écriture, cités entourées de murailles, tout était déjà en place. Les Grecs ne créèrent donc pas une civilisation qui fut leur œuvre propre ; ils en détruisirent une, et sur ses ruines, avec ses ruines, ils en édifièrent une autre.

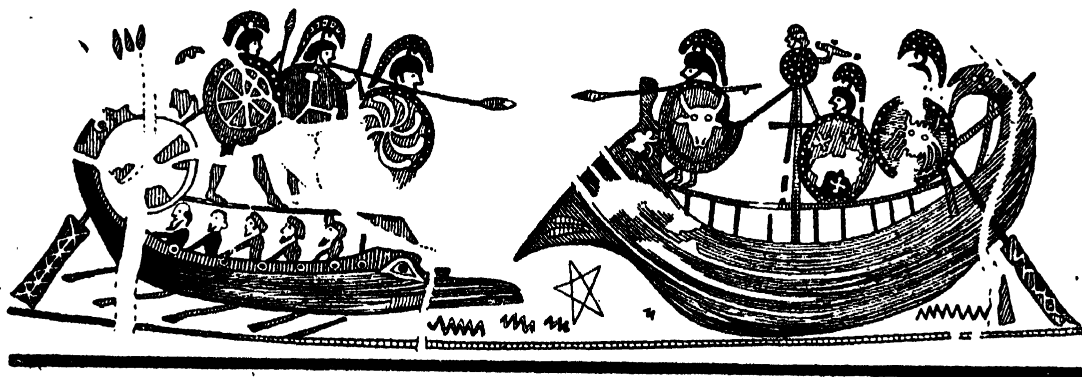
C'est cette particularité qui explique l'absence dans l'histoire grecque du stade durant lequel l'Etat se confond avec le temple, l'absence de prêtres-rois. Les Grecs réalisèrent du premier coup l'organisation qui, dans l'est, s'était lentement développée autour du temple. Temple et cité étaient pour eux naturellement associés. Ce qui les impressionnait le plus dans la cité, c'était probablement ses murailles. Il est douteux qu'ils se soient tout de suite soumis à la vie du citoyen. Ils s'établirent d'abord dans des villages ouverts, en dehors des cités qu'ils avaient détruites, mais ces glorieux débris exerçaient sur eux une perpétuelle fascination. Ils considérèrent d'abord la cité comme un lieu où l'on

[1] Les langues sémitiques avaient moins besoin de voyelles. Dans les premiers alphabets sémitiques, seuls A, I et U sont représentés par des caractères distincts, mais dans une langue telle que le grec, dans laquelle un grand nombre de terminaisons infléchies sont constituées par des voyelles, il faut de nombreux signes pour représenter ces dernières.

était en sûreté aux époques de combat, lieu dont le temple était simplement l'ornement. Leurs cerveaux, lorsqu'ils s'assimilèrent cette civilisation plus ancienne, étaient encore pleins d'idées et de traditions acquises dans les forêts. Le système social, tout héroïque, que nous décrit l'Iliade s'implanta dans les régions conquises et s'adapta aux conditions nouvelles. A mesure que nous avançons dans l'histoire, les Grecs, subissant l'influence des éléments conquis, deviennent de plus en plus religieux et superstitieux.

Nous avons déjà dit que le système social des Aryens primitifs comportait deux classes : les nobles et les roturiers ; les frontières entre ces deux classes étaient imprécises et toutes deux étaient conduites à la guerre par un roi, qui était simplement le chef de l'une des familles nobles, *primus inter pares*. La conquête des populations indigènes et la construction de villes compliqua cette division très simple en deux classes ; on vit se constituer une couche de travailleurs agricoles et d'ouvriers, qualifiés et non-qualifiés, qui, pour la plupart, étaient des esclaves. Mais toutes les communautés grecques n'étaient pas de ce type « conquérant ». Il y avait aussi des cités de « réfugiés », représentant des communautés détruites ; chez celles-ci les deux classes originelles étaient absentes.

Souvent, au début, les survivants de la population primitive formaient une classe sujette, esclave de l'Etat, comme c'était le cas des îlotes de Sparte. Les nobles et les roturiers devinrent propriétaires fonciers ou gentilshommes campagnards ; c'était eux qui dirigeaient les entreprises de constructions navales et faisaient le commerce. Un certain nombre de citoyens libres, mais pauvres, s'adonnaient aux arts mécaniques, consentant même à tenir, contre argent, la rame dans une galère. Les prêtres qu'on rencontrait dans le monde grec étaient, soit les gardiens des autels et des temples, soit des fonctionnaires chargés des sacrifices. Aristote, dans sa *Politique*, fait de ce clergé une simple subdivision de sa classe officielle. Le citoyen servait comme guerrier dans sa jeunesse, comme agent de l'Etat dans son âge mûr, comme prêtre dans sa vieillesse. La *classe* sacerdotale n'avait, par rapport à l'Egypte ou à Babylone, qu'une très faible importance. Les dieux des Grecs proprement dits, des Grecs héroïques, n'étaient, nous l'avons déjà montré, que des êtres humains glorifiés, et ils n'inspiraient ni trop de crainte ni trop de respect. Mais derrière ces dieux des peuples conquérants s'en dissimulaient d'autres, appartenant aux peuples subjugués et qu'adoraient en secret les esclaves et les femmes. Les dieux primitifs des Aryens n'étaient pas considérés comme devant accomplir des miracles ou comme ayant une action sur la vie des hommes. Mais les Grecs, comme la plupart des peuples du monde oriental aux environs de l'an 1000 avant J.-C. aimaient fort à consulter des *oracles* ou des devins. Delphes était particulièrement célèbre pour son oracle. « Quand les Anciens de la tribu ne pouvaient dire à un homme ce qu'il devait faire, écrit Gilbert Murray, il allait consulter les morts bienheureux. Tous les oracles étaient au lieu de la tombe des Héros. Ceux-ci faisaient savoir ce qui était « Thémis », la



Combat naval grec.
(D'après un vase peint, environ 550 ans av. J.-C.)

chose qu'il convenait de faire, ou comme disent aujourd'hui les gens religieux, la volonté de Dieu. »

Les prêtres et les prêtresses de ces temples n'étaient pas groupés en une seule classe, et ils n'exerçaient aucun pouvoir en tant que classe. L'Etat grec était constitué par les nobles et les bourgeois libres, deux classes qui, dans certains cas, étaient confondues en un même corps de citoyens. Souvent le nombre des esclaves et des étrangers non affranchis dépassait de beaucoup celui des citoyens. Mais seuls ces derniers pouvaient légalement faire appel à l'Etat; s'il étendait sa protection aux autres, c'était par pure bienveillance. L'Etat était libre de tolérer ou de rejeter l'esclave ou l'homme venu du dehors, mais ni l'un ni l'autre n'avait voix au chapitre lorsque l'on délibérait sur les affaires publiques — pas plus que s'il eût vécu sous un monarque despotique.

Cette organisation sociale différait profondément de celle que nous offraient les monarchies orientales. Le sentiment jaloux qu'a le citoyen grec de son importance nous rappelle celui des enfants d'Israël, à la fin de l'histoire juive ; mais on ne trouve pas chez les Grecs l'équivalent des prophètes et des prêtres, ni l'idée d'un Jehovah maître du monde.

La Grèce contraste également avec les communautés humaines que nous avons étudiées jusqu'ici par son état de division, permanent et incurable. Les civilisations de l'Egypte, de Sumer, de la Chine et de l'Inde septentrionale nous offrent d'abord le spectacle d'un certain nombre de cités-états indépendantes, comportant chacune une ville avec quelques kilomètres de villages agricoles et de terres cultivées ; mais bientôt ces cités fusionnent et l'on voit paraître des royaumes et des empires. Or, jusqu'à la fin de leur histoire comme peuple indépendant, les Grecs ne fusionnent pas. On a l'habitude d'expliquer ce phénomène par les conditions géographiques auxquelles ce peuple était soumis. La Grèce est découpée en une multitude de vallées par des masses montagneuses et des bras de mer qui rendent les communications fort difficiles entre elles ; si difficiles que peu de cités furent capables d'en tenir longtemps un grand nombre d'autres sous leur dépendance. De plus, beaucoup de cités grecques étaient bâties sur des îles disséminées le long de côtes lointaines. Les plus vastes états de la Grèce n'eurent jamais une superficie supérieure à celle de beaucoup de comtés anglais ; certains n'atteignirent que quelques kilomètres carrés. Athènes, l'une des plus importantes cités grecques, n'eut jamais, même au moment de sa plus grande puissance, une population supérieure à trois cent mille âmes. Bien peu d'autres cités possédaient cinquante mille habitants. De ces derniers, la moitié, ou même davantage, étaient des esclaves ou des étrangers, et les deux-tiers des citoyens libres étaient des femmes et des enfants.



Rameurs athéniens, environ 400 ans av. J.-C.
(Fragment d'un bas-relief trouvé sur l'Acropole.)

3

Le gouvernement de ces cités-états variait profondément selon les lieux. Lorsqu'ils se fixèrent après leurs conquêtes, les Grecs conservèrent pendant un certain temps leurs rois, mais ils revinrent peu à peu au gouvernement d'une classe aristocratique. A Sparte (Lacédémone) on trouve encore des rois au VIe siècle avant J.-C. Les Lacédémoniens avaient institué un curieux système de double royauté ; deux rois, tirés de deux familles différentes, régnaient en même temps. Mais la plupart des cités grecques étaient devenues des républiques aristocratiques bien avant le VIe siècle. Cependant, là comme partout, on constata que les familles qui gouvernaient par droit héréditaire perdaient une part de leur énergie et de leur talent ; et, à mesure que les Grecs se lancèrent sur les mers, fondèrent des colonies, et développèrent leur commerce, on vit surgir de

nouvelles familles riches, qui évincèrent les premières et s'emparèrent du pouvoir. Ces *nouveaux riches* formèrent une classe dirigeante plus étendue que l'ancienne, et donnèrent naissance au mode de gouvernement connu sous le nom d'*oligarchie* (gouvernement de quelques-uns).

Dans beaucoup de cités, des individus d'une exceptionnelle énergie, tirant parti de quelque conflit social, s'assurèrent dans l'état un pouvoir plus ou moins irrégulier. Un phénomène analogue peut être constaté de nos jours aux États-Unis, avec les *bosses*. En Grèce on appelait de tels gens *tyrans*. Mais le tyran était quelque chose de plus qu'un *boss* ; on voyait en lui un véritable monarque, et il prétendait avoir des pouvoirs égaux à ceux de ce dernier. Le *boss* moderne, s'abrite, de plus, derrière des formes légales qu'il a su capter, et les utilise dans son intérêt propre. Parfois le tyran était soutenu par la classe populaire, mécontente de ses maîtres. Pisistrate, par exemple, qui fut tyran d'Athènes, sauf pendant deux intervalles d'exil, entre 560 et 527 avant J.-C., eut l'appui des montagnards athéniens dont la misère était intolérable. Quelquefois, comme dans la Sicile grecque, le tyran prenait le parti du riche contre le pauvre. Quand, plus tard, les Perses commencèrent à subjuguer les cités grecques d'Asie Mineure, ils établirent des tyrans qui leur étaient favorables.

Aristote, le grand professeur philosophe, qui était né sous la monarchie héréditaire macédonienne, et qui fut pendant quelques années le précepteur du fils du roi, marque dans sa *Politique*. la distinction entre les rois qui, tel Philippe de Macédoine, règnent en vertu d'un droit reconnu et les tyrans qui règnent en dehors du consentement des gouvernés. Pratiquement, il est difficile de concevoir un tyran régnant sans le consentement d'un grand nombre de gens, et la collaboration d'une bonne partie de ses sujets ; par contre, les « rois véritables », en dépit de leur prétendu désintéressement, ont fait bien des sceptiques et bien des mécontents. Aristote a pu dire aussi que, tandis que le roi gouvernait pour le bien de l'état, le tyran gouvernait dans son propre intérêt. Sur ce point, de même que lorsqu'il considérait l'esclavage comme une chose naturelle ou la femme comme un être indigne de la liberté ou des droits politiques, Aristote était d'accord avec les tendances de son époque.

Une troisième forme de gouvernement, qui jouit d'une faveur croissante aux VIe, Ve et IVe siècles avant J.-C. est connue sous le nom de *démocratie*. Comme le monde d'aujourd'hui a sans cesse ce mot sur les lèvres, et comme la démocratie représentait dans les cités-états grecs quelque chose de complètement différent de ce qu'elle représente chez nous, il n'est pas inutile d'entrer, à ce sujet, dans quelques explications. La démocratie était alors le gouvernement par la communauté, le *dèmos* : c'était le gouvernement par le corps tout entier des citoyens, par la majorité, en opposition avec la minorité. Mais le lecteur voudra bien donner toute son attention au mot « citoyen ». L'esclave, l'affranchi, l'étranger ne possèdaient pas cette qualité ; même le Grec né dans la cité, et dont le père était originaire d'un lieu distant de huit ou dix kilomètres des frontières de cette dernière en était privé. Les premières démocraties (pas toutes) exigeaient du citoyen qu'il fût propriétaire, et il n'y avait alors qu'une seule espèce de propriété : la terre ; cette condition devint par la suite moins rigoureuse, mais le lecteur n'en comprendra pas moins qu'il y avait là quelque chose de très différent de ce qui se passe dans les démocraties modernes. A la fin du Ve siècle avant J.-C. la restriction concernant la propriété avait été abolie à Athènes ; mais Périclès, un grand homme d'Etat athénien dont nous aurons à nous occuper plus tard, réserva par une loi (451 avant J.-C.) la qualité de citoyen à ceux qui pouvaient établir qu'ils étaient, par leur père et par leur mère, de descendance athénienne. Ainsi, dans les démocraties grecques, tout comme dans les oligarchies, les citoyens formaient une *corporation fermée*, régissant parfois, comme aux grands jours d'Athènes, une vaste population de serfs, d'esclaves et d'étrangers. Si le politicien moderne, accoutumé à l'idée que dans une démocratie parfaite, tout adulte, homme ou femme, doit posséder une voix, s'était trouvé transporté dans la plus avancée des démocraties grecques, il aurait très vite conclu que le régime qu'on lui présentait n'était rien d'autre qu'une oligarchie. La seule différence réelle entre une « oligarchie » et une « démocratie » grecques, c'est que, sous le premier régime, les citoyens les plus pauvres et les moins en vue n'avaient point de part au gouvernement, alors que, sous le second, tout citoyen en avait une. Aristote, dans sa *Politique*, nous

laisse très clairement entendre quelles étaient les conséquences d'une telle différence. Les impôts ne pesaient que légèrement sur les riches dans les oligarchies : les démocraties, par contre, taxaient les riches, et versaient généralement aux citoyens indigents une pension alimentaire et des indemnités spéciales. A Athènes, des indemnités étaient payées aux citoyens, rien que pour assister aux assemblées générales. Mais la majeure partie du peuple, en dehors de ce bienheureux ordre des citoyens, se contentait de travailler et de faire ce qu'on lui disait ; si quelqu'un voulait obtenir la protection de la loi, il lui fallait aller trouver un citoyen pour qu'il plaidât sa cause. Car seul le citoyen avait ses entrées dans les cours de justice. L'idée moderne que tout le monde dans l'état doit être citoyen aurait profondément choqué les démocrates privilégiés d'Athènes.

L'une des conséquences les plus faciles à saisir de cette mise en tutelle de l'Etat par la classe des citoyens fut de donner au patriotisme de ces privilégiés une forme étroite et outrée. Ils consentaient bien à conclure des alliances, mais jamais à fusionner avec d'autres cités ; tous les avantages qui leur étaient assurés auraient en effet été, dans ce cas, effacés. Les limites étroites de ces états grecs tendaient à accroître encore l'intensité de leurs sentiments. L'amour d'un homme pour son pays était renforcé par son amour pour sa ville natale, sa religion et son foyer ; car cela était tout un. Bien entendu, les esclaves ne partageaient pas les dits sentiments, et très souvent, dans les états oligarchiques, la classe exclue du pouvoir faisait passer sa haine de l'étranger bien après celle de ses oppresseurs. Mais, dans l'ensemble, le patriotisme était en Grèce une passion toute personnelle, qui pouvait soulever les âmes, mais aussi atteindre à une dangereuse acuité. Comme l'amour malheureux, il était susceptible de se transformer en un sentiment ressemblant à la haine. L'exilé grec ressemblait au futur émigré français ou russe en ce qu'il était prêt à fondre sur sa patrie bien-aimée pour la libérer des démons humains qui s'étaient emparés de son âme et l'avaient poussée à jeter dehors ses meilleurs fils.

Au cinquième siècle avant J.-C., Athènes forma, avec un certain nombre d'autres cités grecques, un système d'alliances, système auquel les historiens ont souvent donné le nom d'Empire athénien. Mais toutes les autres cités-états conservèrent leur gouvernement. L'un des achèvements de cet Empire athénien fut la suppression complète de la piraterie ; un autre fut l'institution d'une sorte de droit international. Ce droit, il est vrai, était la loi d'Athènes ; mais les instances pouvaient maintenant être introduites par les citoyens des différents Etats de la Ligue et les décisions étaient applicables à tous, ce qui autrefois eût été impossible. L'Empire athénien était né en fait d'une ligue de défense mutuelle contre la Perse. Son siège avait été à l'origine l'île de Délos, et les alliés avaient réuni dans cette île un trésor commun ; le trésor de Délos fut transporté à Athènes, car il était exposé à une incursion des Perses. Puis une cité après l'autre proposa de substituer une contribution pécuniaire au service militaire que chacune s'imposait ; le résultat fut qu'à la fin Athènes faisait presque tout le travail et recevait presque tout l'argent. Elle était soutenue par une ou deux des plus grandes îles. C'est ainsi que la « Ligue » devint graduellement l'« Empire », mais les citoyens des états alliés restèrent, sauf lorsqu'il y avait des traités spéciaux réglant les mariages entre individus de peuples différents, étrangers les uns aux autres. Les meilleurs défenseurs de l'Empire étaient surtout les citoyens pauvres d'Athènes qui sans cesse donnaient de leur personne. Tout citoyen était astreint au service militaire, chez lui et dans le reste de l'Empire, entre l'âge de dix-huit ans et celui de soixante, pour défendre tantôt Athènes elle-même, tantôt les cités de l'Empire dont les citoyens s'étaient rachetés. L'Assemblée athénienne ne comptait vraisemblablement pas un seul homme de plus de vingt-cinq ans qui n'eût fait plusieurs campagnes sur un point ou un autre de la Méditerranée ou de la mer Noire, et qui ne s'attendît à servir de nouveau. Les adversaires de l'impérialisme moderne dénoncent celui-ci comme l'exploitation du monde par les riches ; l'impérialisme athénien fut l'exploitation du monde par les citoyens pauvres d'Athènes.

Une autre différence entre le monde grec et notre monde contemporain, due à la petite dimension des cités-états grecques, est que dans la démocratie antique, tout citoyen avait le droit de prendre place, de parler et de voter dans l'assemblée populaire.

Dans la plupart des villes, cette assemblée ne comptait guère que quelques centaines d'habitants ; les plus grandes groupaient tout au plus quelques milliers de citoyens. Rien de tel n'est possible dans une « démocratie » moderne, qui compte peut-être plusieurs millions de votants. La participation du « citoyen » moderne aux affaires publiques est limitée au droit de voter pour l'un ou l'autre des candidats que lui présentent les partis. On admet qu'à partir de ce moment le citoyen acquiesce à tout ce que fait le gouvernement qui est sorti des élections. Aristote, qui aurait certainement fort goûté les méthodes électorales de nos démocraties modernes, montre avec beaucoup de finesse que l'on a un moyen très facile de priver pratiquement de leurs droits politiques les citoyens des campagnes éloignées de la ville elle-même ; il suffit de convoquer l'assemblée populaire trop fréquemment pour qu'ils puissent y assister régulièrement. Dans les démocraties grecques d'une époque plus avancée (Ve siècle) la désignation des fonctionnaires publics, sauf pour les postes qui réclamaient des connaissances très spéciales, se faisait au sort. On croyait ainsi protéger la corporation des citoyens privilégiés contre la prédominance trop prolongée des riches, des gens en place et des habiles.

Certaines démocraties (Athènes et Milet) possédaient une institution appelée l'ostracisme, qui permettait de contraindre, en temps de « crise » ou de conflit, tout citoyen à s'exiler pour dix ans. Cette institution peut sembler, aux yeux du lecteur moderne, être un fruit de l'envie. Mais elle avait un but assez louable. Son avantage était de permettre d'arriver à une décision lorsque l'opinion politique était si divisée qu'on risquait de se trouver dans une impasse. Il y avait dans les démocraties grecques des partis et des chefs de partis, mais aucun gouvernement régulier ni aucune opposition régulière. Il n'y avait donc pas moyen d'appliquer une politique donnée, même quand elle avait la faveur du peuple, lorsqu'un chef ou un groupe énergique se dressait contre elle. Mais, grâce à l'ostracisme, le chef le moins populaire ou celui en qui on avait le moins de confiance était contraint de se retirer, cela sans atteinte à son honneur et sans perte de ses biens.

L'institution de l'ostracisme [1] a immortalisé un membre obscur et plutôt illettré de la démocratie athénienne. Un certain Aristide s'était acquis une grande réputation dans les cours de justice par son équité. Il se prit de querelle avec Thémistocle, qui était partisan d'une « marine forte », et l'affaire semblait insoluble. On eut alors recours à l'ostracisme. Plutarque raconte qu'alors que, dans l'attente du vote, Aristide se promenait dans les rues, il fut accosté par un citoyen d'allures étranges, un agriculteur des environs, qui, peu exercé dans l'art d'écrire, lui tendit un morceau de tuile pour qu'il y écrivît son propre nom.

« Mais pourquoi ? » demanda-t-il. « Est-ce qu'Aristide t'a fait quelque tort ? »

« Non », répondit le citoyen. « Je ne l'ai jamais vu. Mais voilà ! je suis las de l'entendre appeler le Juste. »

Sur quoi, ajoute Plutarque, Aristide, sans plus de discours, écrivit son nom comme l'homme le lui demandait...

Lorsque l'on comprend la véritable portée de ces constitutions grecques, et en particulier la limitation des pouvoirs politiques, dans les démocraties comme dans les oligarchies, à une classe de privilégiés locaux, on se rend compte qu'il était impossible de réaliser une union effective des centaines de cités grecques éparses dans toute la région de la Méditerranée, ou même une coopération de ces cités dans un but commun. Chacune était entre les mains de quelques centaines d'hommes, souvent de beaucoup moins, à qui son état d'isolement apparaissait comme la chose la plus désirable du monde. Seule la conquête par un élément étranger aurait pu pousser les Grecs à s'unir. Quand finalement cette conquête vint, la déchéance fut si complète que la question de l'unité cessa d'avoir quelque importance ; ce fut une unité dans l'esclavage.

Et pourtant il exista toujours chez les Grecs une certaine tradition d'unité, fondée sur une communauté de langue et d'écriture, sur la possession d'un fonds commun de poèmes épiques et héroïques, et sur des relations constantes que rendaient possibles la situation maritime des différents états. De plus, certains liens religieux existaient entre eux : des autels, tels que ceux du dieu Apollon dans l'île de Délos et à Delphes étaient par exemple, entretenus, non par des états isolés, mais par des ligues d'états ou amphictyonies (ligue des voisins), lesquelles — c'était le cas de l'amphictyonie

[1] *D'ostrakon*, coquille ; le votant écrivait le nom sur une tuile ou une coquille.

delphique — pouvaient atteindre des proportions considérables. La ligue protégeait le temple et la sécurité des pèlerins, et entretenait les routes qu'ils devaient suivre, assurait la paix à l'époque de certaines fêtes, veillait à ce que certaines règles fussent observées pendant la guerre, et — c'était spécialement le cas de la Ligue délienne — réprimaient la piraterie. Un lien encore plus important pour les Hellènes était celui des jeux olympiques, qui avaient lieu tous les quatre ans à Olympie. Les courses à pied, les combats de boxe, la lutte, le jet du javelot et du disque, le saut en hauteur, les courses en char et à cheval étaient les principaux jeux pratiqués, et l'on tenait un registre des vainqueurs et des visiteurs de marque. A partir de l'année 776 avant J.-C.[1], ces jeux eurent lieu chaque année et ils contribuèrent beaucoup à entretenir, au-dessus de l'étroite politique des cités-états, le sens d'une vie grecque collective.

Mais tous ces liens de sentiment ne purent contrebalancer le « séparatisme » des institutions politiques grecques. Par l'*Histoire* d'Hérodote, l'étudiant pourra se faire une idée de l'intensité et de la persistance des querelles qui tenaient le monde grec dans un état de guerre chronique (VI[e] siècle avant J.-C.).

Jusqu'au VI[e] siècle, on trouve en Grèce un nombre élevé de grandes familles, et le vieux système domestique des Aryens, avec son esprit de clan si marqué et ses éternelles rivalités, y prévaut encore. Toute l'histoire d'Athènes est dominée, pendant de nombreuses années, par la querelle de deux grandes familles, les Alcméonides et les Pisistrates, dont la seconde, bien qu'aristocratique, tirait son pouvoir de l'appui de la populace et de l'exploitation des griefs de cette dernière. Plus tard, aux VI[e] et V[e] siècles, la limitation du nombre des naissances et la réduction des familles à deux ou trois membres — phénomène qu'Aristote constate sans pouvoir en indiquer la cause — entraîna la disparition des vieux clans aristocratiques, et les guerres ultérieures furent dûes plutôt à des querelles commerciales et aux griefs causés ou avivés par des aventuriers isolés que par des vendettas familiales.

Il est facile de comprendre, dès que l'on a saisi l'intensité du sentiment séparatiste chez les Grecs, la facilité avec laquelle les Ioniens d'Asie et des îles tombèrent d'abord sous la domination du royaume de Lydie, puis, quand Cyrus eut vaincu Crésus, roi de Lydie, sous celle des Perses. Ils ne se révoltèrent que pour être conquis une seconde fois. Puis vint le tour de la Grèce européenne. On est surpris — les Grecs le furent eux-mêmes, — de constater que la Grèce continentale ne tomba pas sous la domination des Perses, ces Aryens, maîtres barbares des antiques civilisations de l'Asie Occidentale. Mais avant d'entrer dans le détail de ces luttes, il nous faut examiner rapidement la situation des Asiatiques contre lesquels les Grecs étaient ligués ; et particulièrement celle des Mèdes et des Perses qui, en 538 avant J.-C., étaient déjà en possession de l'Assyrie, de la Babylonie, et se préparaient à subjuguer l'Egypte.

4

Nous avons déjà eu l'occasion de faire mention du royaume de Lydie. Il se peut que la population primitive de la majeure partie de l'Asie-Mineure ait été apparentée à celle de la Grèce et de la Crète. Dans ce cas, elle aurait été de race « méditerranéenne ». Il se peut aussi que nous soyons en présence d'une autre branche de la souche, plus considérable encore, d'individus à peau sombre qui donna naissance à la race méditerranéenne, à l'ouest, et aux Dravidiens, à l'est. On trouve çà et là en Asie-Mineure des vestiges de l'art qui caractérise Cnossos et Mycènes. Mais, de même que les Grecs nordiques, descendant vers les régions qui devaient devenir la Grèce, fusionnèrent avec les indigènes après les avoir vaincus, de même certaines autres tribus nordiques, traversant le Bosphore, passèrent en Asie-Mineure. Dans quelques zones, ces peuples aryens, s'imposant sans conteste, formèrent le noyau de la population et conservèrent leur langue originelle. Tels étaient les Phrygiens, peuple dont la langue était presque aussi voisine du grec que l'idiome des Macédoniens. Mais dans d'autres régions, les Aryens ne l'emportèrent pas. En Lydie, par exemple, la race originelle put se maintenir. Les Lydiens étaient donc un peuple non-aryen, parlant une langue non-aryenne ; de cette langue, quelques mots seulement nous ont été conservés. Sardes était leur capitale.

Leur religion était aussi non-aryenne. Ils adoraient une Grande Déesse, Mère de la

[1] Année de la Première Olympiade.

Terre. De même les Phrygiens, bien qu'ayant conservé leur langue, voisine du grec, suivaient une religion mystérieuse; la plupart des pratiques mystiques et des rites secrets qui fleurirent à Athènes à une date ultérieure furent d'ailleurs d'origine phrygienne (sauf lorsqu'ils venaient de Thrace).

Au début, les Lydiens occupèrent la côte occidentale d'Asie-Mineure, mais ils en furent chassés par des Grecs ioniens, qui arrivèrent par mer et fondèrent des cités. Plus tard, cependant, ces cités grecques-ioniennes furent assujetties par les rois de Lydie.

L'histoire de ce pays n'est pas clairement connue, mais au VIIIe siècle avant J.-C. parut un monarque nommé Gygès qui mérite d'être signalé. Le pays sur lequel il régnait fut soumis à une autre invasion aryenne ; certaines tribus nomades appelées les Cimmériens se répandirent sur l'Asie et ne furent repoussées qu'avec difficulté par Gygès, son fils, et son petit-fils. Sardes fut prise et brûlée deux fois par ces barbares. Il est de plus établi que Gygès dut payer un tribut à Sardanapale. Plus tard, Gygès se révolta contre l'Assyrie, et envoya des troupes pour aider Psammétique Ier à libérer l'Egypte, que les Assyriens avaient momentanément asservie.

Ce fut Alyattès, petit-fils de Gygès, qui fit de la Lydie une grande puissance. Il régna pendant sept ans, et parvint à assujettir la plupart des cités ioniennes d'Asie-Mineure. Le pays devint l'un des grands centres de commerce entre l'Asie et l'Europe; il avait toujours été très productif, très riche en or, mais à cette époque le monarque de Lydie passa pour le plus riche de l'Asie. Il y eut de grands courants d'échanges entre la Mer Noire et la Méditerranée, et entre l'Orient et l'Occident. Nous avons déjà noté que la Lydie était célèbre par ses monnaies frappées et qu'elle offrait aux voyageurs et aux marchands le luxe, très rare alors, d'auberges. La dynastie lydienne semble avoir été une dynastie commerçante du type de celle des Minos en Crète, avec toutes sortes d'institutions bancaires et financières.

5



Tandis qu'en Grèce une série d'envahisseurs de langue aryenne évoluaient comme nous venons de l'indiquer, en Grande-Grèce, et tout autour des rives de la Mer Noire, une autre catégorie de peuples, également de langue aryenne, dont le sang nordique était peut-être teinté d'un élément mongol, s'établissait et se répandait au nord et à l'est des empires assyrien et babylonien. Nous avons déjà parlé de la dispersion en forme d'arc des peuples nordiques, au nord de la Mer Noire et de la Caspienne ; il est probable que c'est par cette route que des races de langue aryenne descendirent vers le pays qui est maintenant la Perse ; une partie d'entre elles gagna l'Inde (deux mille à mille ans avant J.-C. ?) ; cependant que d'autres éléments croissaient et multipliaient dans la région des hauts-plateaux de la Perse, jusqu'à ce qu'ils fussent devenus assez forts pour assaillir d'abord l'Assyrie (650 avant J.-C.), puis Babylone (536 avant J.-C.).

La question des modifications du climat de l'Europe et de l'Asie au cours des derniers dix mille ans n'a pas encore été élucidée. Les glaces de la dernière époque glaciaire fondaient graduellement, et, pendant une longue période, la grande plaine de l'Europe resta soumise à des conditions qui ne permettaient pas d'autre végétation que celle de la steppe ou de la prairie. Il y a environ dix mille ou douze mille ans, cet état de choses se modifia, et le climat devint propice à l'apparition des forêts. Nous avons déjà montré comment, à la suite de ces changements, les chasseurs de chevaux solutréens firent place aux pêcheurs et aux chasseurs de daims de l'époque magdalénienne, lesquels, à leur tour, furent remplacés par les bergers et les agriculteurs de l'époque néolithique. Il semble bien que, pendant quelques milliers d'années, le climat de l'Europe ait été plus chaud qu'il ne l'est aujourd'hui. Une grande mer s'étendait de la péninsule balkanique jusqu'à l'Asie Centrale, tandis qu'au nord elle atteignait la Russie Centrale. En même temps que les premières civilisations s'organisaient dans les vallées fluviales, cette mer se rétrécit, ce qui amena un accroissement de la rigueur du climat du sud de la Russie et de l'Asie Centrale. Bien des indices indiquent que les conditions étaient plus favorables en Europe et en Asie Occidentale il y a quelques milliers d'années qu'aujourd'hui, et que la végétation y avait une autre richesse. Il y avait dans la Russie du sud et dans la région qui constitue maintenant le Turkestan, aujourd'hui toute en steppes et en déserts, de vastes forêts. D'autre part, il y a mille cinq cents à deux mille ans, la région Aral-Caspienne était probablement

plus sèche, et ces mers étaient plus petites qu'à présent.

Nous pouvons noter à cet égard que Thotmès III (XV[e] siècle avant J.-C.), au cours de son expédition au delà de l'Euphrate, chassa dans cette région un troupeau de cent vingt éléphants. De plus, sur un poignard égéen de Mycènes, datant d'environ deux mille ans avant J.-C. est figurée une chasse au lion. Les chasseurs portent de grands boucliers et des lances et se tiennent en ligne les uns derrière les autres. Le premier d'entre eux porte un coup de pique au lion, puis, quand la bête blessée saute sur lui, s'aplatit contre le sol, à l'abri de son bouclier, laissant à l'homme qui suit le soin de porter au fauve un nouveau coup. Ce procédé de chasse est encore pratiqué de nos jours par les Massaï, mais il ne pouvait s'imposer qu'en un lieu où les lions abondaient. Or, abondance de lions implique abondance de gibier, et par suite de végétation. Vers l'an 2000 avant J.-C. la rigueur croissante du climat dans les parties centrales du Vieux Monde, à laquelle nous avons déjà fait allusion, et qui fit disparaître lions et éléphants d'Asie-Mineure et de Grèce, poussa les peuples nomades aryens à se tourner vers le sud, c'est-à-dire vers les champs et les forêts de nations plus fixes et plus civilisées.

Ces peuples aryens descendent des régions de la Caspienne Orientale, et commencent à se faire une place dans l'histoire à peu près au temps où Mycènes, Troie et Cnossos tombent aux mains des Grecs. Il est difficile de démêler les races et les tribus qui apparaissent, dans les documents de l'époque, sous une multitude de noms. Mais de telles distinctions ont très peu d'importance pour un ouvrage semblable au nôtre. Un peuple appelé les Cimmériens se montre dans les districts des lacs Urumiya et de Van, et, peu de temps après, les Aryens s'étendent de l'Arménie jusqu'à l'Elam. Au neuvième siècle avant J.-C., on trouve mention dans les inscriptions assyriennes d'un peuple appelé les Mèdes, proches parents des Perses, leurs voisins de l'est. Téglatphalasar III et Sargon II se vantent de leur avoir fait payer tribut. Les inscriptions les désignent sous le nom de « dangereux Mèdes ». Ils ne forment encore qu'une tribu et n'obéissent pas à un roi unique.

Vers le neuvième siècle avant J.-C. l'Elam et les Elamites, dont la capitale était Suse et qui possédaient une tradition au moins aussi ancienne que les Sumériens, disparaissent soudainement de l'histoire. Nous ignorons ce qui leur est arrivé. Il semble que ces populations aient été envahies, et absorbées par leurs vainqueurs. Suse se trouve à ce moment aux mains des Perses.

Un quatrième peuple, apparenté à ces tribus aryennes, et qui figure dans les récits d'Hérodote, est constitué par les « Scythes ». Pendant quelque temps, les monarques d'Assyrie opposent les uns aux autres ces peuples de même sang : Cimmériens, Mèdes, Perses et Scythes. Des princesses assyriennes (par exemple, des filles d'Esarhaddon) épousent des chefs scythes. Nabuchodonosor le Grand, d'autre part, épouse une fille de Cyaxare, qui est devenu roi de tous les Mèdes. Les Scythes aryens sont en faveur des Assyriens sémites ; les Mèdes aryens sont en faveur des Babyloniens sémites. C'est ce Cyaxare qui prit Ninive, la capitale assyrienne, en 606 avant J.-C. et, libérant ainsi Babylone du joug assyrien, fonda, sous la domination chaldéenne, le second Empire babylonien. Après quoi, les alliés scythes de l'Assyrie disparaissent complètement de l'histoire. Ils continuent à vivre tranquillement dans le nord, sans s'occuper des peuples du sud. Un regard sur la carte



Scythes (d'après un vase grec).

de cette époque montre que, pendant deux tiers de siècle, la configuration du second Empire babylonien fut celle d'un agneau entre les pattes du lion mède.

Nous n'entrons pas dans le détail des luttes intestines des Mèdes et des Perses, qui se terminèrent en 550 avant J.-C. par l'accession au trône de Cyaxare de Cyrus « le Perse ». L'empire sur lequel Cyrus allait règner s'étendait des frontières de Lydie jusqu'à la Perse, et peut-être jusqu'à l'Inde.

6

Mais il y avait par le monde un monarque qui avait conscience de la menace constituée par la puissance nouvelle de Cyrus. Ce monarque était Crésus, roi de Lydie. Son fils avait été tué dans des circonstances tragiques que relate Hérodote, mais sur lesquelles nous n'insisterons pas. Hérodote écrit :

« Puis, pendant deux ans, Crésus demeura en paix, observant un grand deuil, car son fils lui avait été enlevé ; mais après ce temps, le fils de Cyaxare ayant été renversé par Cyrus et la puissance des Perses ne cessant de croître, Crésus se décida à s'arracher à son deuil et à réduire par tous les moyens qui s'offraient à lui la puissance des Perses, alors que celle-ci était en train de croître et n'avait pas encore pris toute son ampleur. »

Il voulut alors mettre à l'épreuve les différents oracles.

« Aux Lydiens qui devaient porter ces présents aux temples, Crésus demanda de poser cette question à l'Oracle : Crésus devait-il marcher contre les Perses, et, dans l'affirmative, devait-il se faire accompagner d'une armée recrutée parmi ses amis ? Et lorsque les Lydiens furent arrivés sur les lieux où on les avait envoyés et eurent présenté les offrandes votives, ils s'adressèrent à l'Oracle, disant : « Crésus, roi de Lydie et autres nations, considérant que ces oracles sont les seuls véritables, vous présente des dons dignes de vos révélations, et vous demande de nouveau s'il devra marcher contre les Perses, et, dans l'affirmative, s'il se fera accompagner d'une armée d'hommes qui seront ses alliés. » Ils s'informèrent ainsi, et les deux oracles se trouvèrent d'accord pour répondre que si Crésus marchait contre les Perses, il détruirait un grand empire... Aussi, quand les réponses furent rapportées à Crésus et qu'il les entendit, il se réjouit de ce qu'avait dit l'oracle, et s'attendant à détruire à coup sûr le royaume de Cyrus, il envoya de nouveau consulter la Pythie, et offrit deux statères d'or à chacun des hommes de Delphes, après les avoir dénombrés ; en retour, les gens de Delphes donnèrent à Crésus et aux Lydiens un droit de priorité lorsqu'ils voudraient consulter l'oracle, l'exemption de toute contribution, le droit d'occuper aux jeux des sièges avancés, et aussi le privilège perpétuel, pour tous ceux d'entre eux qui le désireraient, de devenir citoyens de Delphes. »

C'est ainsi que Crésus conclut une alliance défensive avec les Lacédémoniens et avec les Egyptiens. « Et, continue Hérodote, tandis que Crésus se préparait à marcher contre les Perses, l'un des Lydiens, qui déjà avant cette époque était considéré comme sage, mais devait par la suite, en raison de ses conseils, s'attirer une renommée plus grande encore de sagesse, parla à Crésus de la sorte : « O Roi, tu te prépares à marcher contre des hommes qui portent des culottes de peau, et dont le reste du vêtement est de peau également : la nourriture qu'ils mangent n'est pas celle qu'ils désirent mais celle qu'ils peuvent se procurer, car ils habitent dans un pays âpre et rude ; et de plus, ils ne boivent pas de vin, mais seulement de l'eau ; et pour leur dessert, ils n'ont ni figues, ni autres friandises. D'une part, si tu les vaincs, que leur enlèveras-tu, puisqu'ils n'ont rien ? D'autre part, si tu es vaincu, songe à toutes les bonnes choses que tu perdras ; car, une fois qu'ils auront goûté à tout ce qu'il y a de bon chez nous, ils ne voudront plus s'en dessaisir, et il ne sera pas possible de les chasser. Pour ma part, je suis plein de gratitude envers les dieux de ce qu'ils n'ont pas mis en tête des Perses de marcher contre les Lydiens. » Il parla de la sorte, mais sans convaincre Crésus ; car il est vrai que les Perses, avant qu'ils eussent vaincu les Lydiens, ne connaissaient ni le luxe ni les douceurs de la vie. »

Crésus et Cyrus livrèrent à Ptéria une bataille indécise ; Crésus battit en retraite, suivi par Cyrus qui l'attaqua de nouveau devant sa capitale, la ville de Sardes. La force principale des Lydiens résidait dans leur cavalerie ; cette troupe, bien qu'indisciplinée, était excellente, et combattait avec de longues piques.

« Cyrus, voyant les Lydiens disposés en ordre de bataille et redoutant leur cavalerie,

céda à la suggestion d'un certain Mède du nom d'Harpagos. Il réunit tous les chameaux qui suivaient l'armée et qui portaient les provisions et les bagages ; il les fit débarrasser de leur charge, mettant à la place des hommes équipés en cavaliers ; et, les ayant ainsi pourvus, il leur ordonna de se placer en tête de l'armée et d'aller à la rencontre des cavaliers de Crésus ; derrière les chameaux, il fit marcher l'infanterie ; et derrière l'infanterie, il disposa sa cavalerie tout entière. Puis, quand tous ses hommes eussent été mis à la place qui leur était assignée, il leur commanda de ne pas épargner un seul des Lydiens, de tuer tout ce qui se trouverait sur leur passage, à l'exception de Crésus, qui devait être épargné, même s'il offrait de la résistance quand on s'emparerait de lui. Tel était son ordre : et s'il fit avancer les chameaux contre les cavaliers, c'est parce que le cheval a une peur instinctive du chameau, ne pouvant supporter sa vue, ni son odeur ; ce stratagème devait ainsi rendre inutile la cavalerie de Crésus, c'est-à-dire le corps que le roi de Lydie espérait précisément voir se couvrir de gloire. Et, dès que la bataille s'engagea, les chevaux, ayant vu et senti les chameaux, firent volte-face, et les espoirs de Crésus se trouvèrent ruinés. »

Quatorze jours après, Sardes était prise d'assaut, et Crésus était fait prisonnier... « Si bien que les Perses s'étant saisis de lui l'amenèrent en présence de Cyrus ; et celui-ci fit élever un grand bûcher et ordonna que l'on y fit monter Crésus entouré de ses liens, et avec lui deux fois sept fils de Lydiens, soit qu'il voulût présenter cette offrande à quelque dieu comme prémices de sa victoire, soit qu'ayant entendu dire que Crésus vivait dans la crainte des dieux il désirât savoir si, une fois monté sur le bûcher, quelque puissance céleste interviendrait pour le sauver et lui éviter d'être brûlé vif. Quelles que fussent ses raisons, ses ordres demeurèrent tels; mais Crésus, se tenant sur le bûcher se souvint, en dépit de sa triste situation, de ce qu'avait dit Solon un jour qu'il était inspiré par les dieux, à savoir qu'aucun être durant sa vie ne peut se dire heureux. Et l'on rapporte que lorsque cette pensée lui entra dans l'esprit, il soupira profondément et gémit tout haut, après avoir été longtemps silencieux, et prononça trois fois le nom de Solon. En entendant cela, Cyrus ordonna aux interprètes de demander à Crésus qui était cette personne qu'il appelait; ils s'approchèrent de lui et le lui demandèrent. Et Crésus garda pendant un moment le silence, mais ensuite, étant pressé de questions, il dit : « Un homme que, plus que d'être riche, j'aurais souhaité voir converser avec tous les monarques ». Ces paroles n'ayant pas été clairement comprises, on lui demanda de nouveau ce qu'il voulait dire ; et, comme les gens de Cyrus montraient de l'insistance et ne voulaient pas le laisser en paix, il raconta comment Solon, un Athénien, était venu le voir, et, ayant fait le compte de toutes ses richesses, en avait parlé avec détachement, et comment tout ce qu'il avait prédit était arrivé, ne visant pas dans son récit Crésus lui-même, mais la race humaine tout entière, et spécialement ceux qui se considéraient comme des gens heureux. Et, tandis que Crésus racontait ces choses, le bûcher était déjà allumé, et ses premiers degrés commençaient à flamber. Alors on rapporta que Cyrus, entendant de la bouche des interprètes ce que Crésus avait dit, changea de dessein et comprit qu'il n'était lui-même qu'un homme et qu'il était en train de livrer au feu un autre homme, dont la félicité n'avait pas été jusqu'ici inférieure à la sienne ; de plus, il craignit des représailles et considéra que rien n'était sûr de ce que les hommes possédent ; il ordonna donc d'éteindre aussitôt que possible le feu qui avait été allumé et de descendre du bûcher Crésus et ceux qui y avaient été placés avec lui ; mais, en dépit de leurs efforts, les serviteurs ne purent se rendre maîtres des flammes. Les Lydiens racontent alors que Crésus, ayant appris que Cyrus avait changé d'avis et voyant que l'on s'efforçait vainement d'empêcher le feu de gagner, invoqua à haute voix Apollon, lui demandant, dans le cas où l'un des dons qu'il avait offert au dieu lui aurait paru acceptable, de le délivrer du mal auquel il était à présent exposé. Et tandis qu'il suppliait le dieu avec des larmes dans les yeux, les nuages s'amoncelèrent dans le ciel jusqu'alors serein et clair, un orage éclata et une telle averse s'abattit sur la terre que le bûcher se trouva éteint.

« Alors Cyrus, s'étant aperçu que Crésus était homme de bien et aimait les dieux, ordonna qu'on le fit descendre du bûcher et lui parla ainsi : « Crésus, dis-moi donc qui, parmi les hommes, t'a poussé à marcher contre mon royaume et à devenir mon ennemi, alors que tu pouvais être mon ami ? » Et Crésus répondit : « O roi, de ce que j'ai

fait est sorti ta gloire et mon malheur, et l'auteur de tout ceci fut le dieu des Hellènes, qui m'a poussé à me mettre en marche avec mon armée. Car personne ne serait assez fou pour préférer, de son propre gré, la guerre à la paix, étant donné que dans la paix les fils enterrent leurs pères, alors que, dans la guerre, ce sont les pères qui enterrent leurs fils. Mais j'imagine qu'il a plu aux puissances divines que les choses se passassent ainsi ».

C'est ainsi que Crésus devint le conseiller de Cyrus et vécut à Babylone. Après que la Lydie eut été soumise, Cyrus se retourna vers Nabonide, qui régnait à Babylone. Il battit l'armée babylonienne, commandée par Balthazar, devant Babylone, puis mit le siège devant la ville. Il y entra (528 avant J.-C.) avec la complicité des prêtres de Bel.

7

Cyrus eut pour successeur son fils Cambyse, qui conduisit une armée en Egypte. (525). Une bataille fut livrée dans le delta, au cours de laquelle des mercenaires grecs combattirent des deux côtés. Hérodote déclara que cinquante ou soixante ans plus tard, il trouva sur le champ de bataille des ossements des tués et il fait diverses remarques sur le peu d'épaisseur du crâne des Perses. Après quoi, Cambyse s'empara de Memphis et de la plus grande partie de l'Egypte.

On raconte qu'en Egypte Cambyse devint fou. Il prit toutes sortes de libertés avec les temples égyptiens, et, lorsqu'il fut établi à Memphis il « ouvrit les tombes antiques pour examiner les cadavres ». Il avait, avant de venir en Egypte, fait assassiner Crésus, l'ex-roi de Lydie, et son propre frère, Smerdis. Il mourut en Syrie, alors qu'il rentrait à Suse, d'une blessure fortuite, et ne laissa pas d'héritiers. Il eut pour successeur Darius le Mède (521 avant J.-C.), fils d'Hystaspe, l'un des principaux conseillers de Cyrus.

L'empire de Darius I était plus vaste qu'aucun de ceux dont nous avons jusqu'ici retracé la croissance. Il comprenait toute l'Asie Mineure et la Syrie, c'est-à-dire les anciens empires lydien et hittite, et la totalité des empires assyrien et babylonien ; il englobait en outre l'Egypte, les régions du Caucase et de la Caspienne, la Médie, la Perse, et s'étendait peut-être jusqu'à l'Indus. Seuls de tous les peuples qui constituent ce que nous appelons maintenant le Proche Orient, les Arabes nomades ne payaient pas de tribut aux satrapes (gouverneurs provinciaux) de Darius. Jamais empire ne fut organisé avec une énergie plus féconde. De grandes routes, servant d'artères, relièrent les provinces entre elles et un système de postes royales fut créé ; à des intervalles fixes, des chevaux étaient toujours prêts pour transporter jusqu'à l'étape suivante les messagers du roi ou les voyageurs, s'ils avaient un laisser-passer du gouvernement. Sous réserve du contrôle des routes par l'autorité impériale et de l'obligation de payer tribut, les gouvernements locaux possédaient des libertés très étendues. On leur défendait pourtant, mais c'était pour leur bien, de se faire la guerre mutuellement. Au début, les cités grecques du continent asiatique payaient tribut et participaient au maintien de la paix perse.

Darius fut, pour la première fois, poussé à attaquer les Grecs d'Europe par un médecin grec de la cour, qui désirait à tout prix revoir son pays. Darius avait déjà tracé les plans d'une expédition européenne, visant non la Grèce, mais les territoires au nord de celle-ci. Il voulait frapper la Russie du Sud, qu'il croyait être le pays d'origine des nomades scythes qui menaçaient ses frontières du nord et du nord-est. Mais il prêta l'oreille aux conseils du tentateur, et envoya des agents en Grèce.

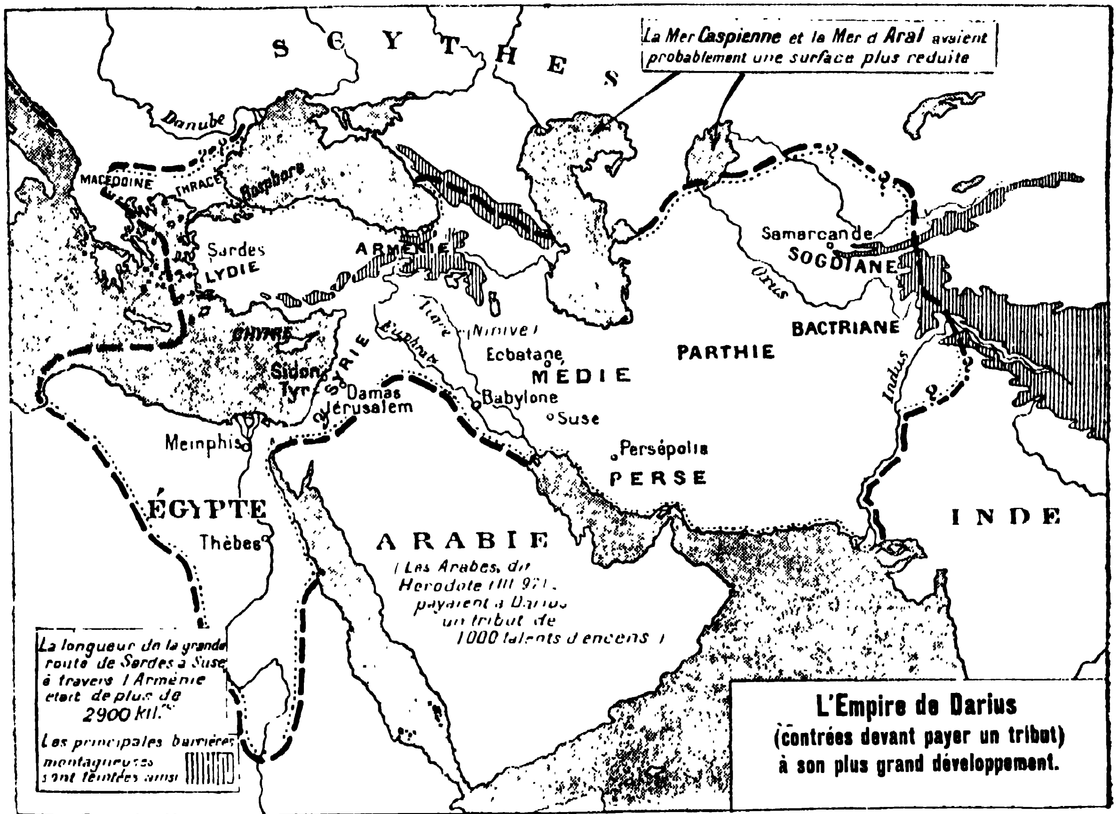
Cette grande expédition de Darius élargit le champ de notre enquête. Un voile se lève, découvrant les pays balkaniques situés en arrière de la Grèce et dont nous n'avons jusqu'ici rien dit. Nous atteignons maintenant, et nous dépassons même, le Danube. Le noyau de l'armée de Darius, parti de Suse, fut grossi de divers contingents à mesure qu'il avançait vers le Bosphore. Là, des alliés grecs (Grecs ioniens d'Asie) avaient fait un pont de bateaux, et l'armée put passer sur ce pont ; puis, ces mêmes alliés, faisant voile vers le Danube, débarquèrent à deux journées de son embouchure, et établirent un autre pont flottant. Durant ce temps, Darius et son armée avançaient le long de la côte du pays qui est aujourd'hui la Bulgarie, mais qui était alors appelé la Thrace. Ils traversèrent le Danube, et s'apprêtèrent à livrer bataille à l'armée des Scythes et à s'emparer de leurs villes.

Mais les Scythes n'avaient pas de villes ; ils refusèrent la bataille, et la guerre dégénéra en une poursuite, fatigante et stérile, d'un

ennemi plus mobile que son adversaire. Les puits étaient obstrués et les pâtures détruites par les nomades. Les cavaliers scythes harcelaient les flancs de la grande armée, qui était composée principalement de fantassins, mettaient la main sur les traînards et rendaient impossible le ravitaillement ; ils s'efforcèrent en outre de convaincre les Grecs ioniens, qui avaient construit et gardaient le pont lancé sur le Danube, de détruire ce pont, ce qui aurait entraîné la ruine de Darius. Mais, tant que Darius continua à avancer, les Grecs restèrent loyaux.

lui tous les feux allumés, ne changeant rien aux bruits et aux mouvements coutumiers. Le jour suivant, les hommes qui avaient été laissés dans le camp se rendirent compte du tour que leur monarque leur avait joué, et ils se mirent à la merci des Scythes ; mais Darius s'était assuré son avance, et il put atteindre le pont de bateaux avant que ceux qui le poursuivaient l'eussent rejoint. Mais, arrivés au bord du fleuve, les Perses « connurent l'extrême limite de la peur », car ils s'aperçurent que la partie nord du pont avait été détruite.

Et là une voix, qui résonne à travers les



Cependant les privations, la fatigue et la maladie paralysaient l'armée de Darius ; celui-ci perdit un grand nombre de traînards et épuisa ses vivres ; finalement, le roi fut amené à cette triste conclusion qu'une retraite en deçà du Danube était nécessaire s'il voulait éviter l'épuisement complet et la défaite de ses troupes.

Afin de s'assurer une bonne avance sur l'ennemi, il sacrifia ses malades et ses blessés. Il fit annoncer à ses hommes qu'il allait attaquer les Scythes à la nuit tombante, et, sous ce prétexte, se glissa hors du camp avec des troupes d'élite, laissant derrière

siècles, se fit entendre. Imaginez le groupe des Perses, frappés de stupeur, et entourant le grand roi sur la rive du fleuve torrentueux ; des masses de troupes sont arrêtées, affamées, lasses de la guerre ; une longue ligne de transports, en pitoyable état, s'étend jusqu'à l'horizon, sur laquelle peuvent tomber au premier instant les cavaliers ennemis. En dépit de la multitude, il n'y a que peu de bruit ; c'est plutôt un silence interrogateur. A travers le fleuve s'avance, pareil à une jetée, ce qui reste du pont de bateaux. Nous ne pouvons discerner s'il y a des

hommes de l'autre côté. Les navires des Grecs ioniens semblent toujours échoués sur la rive opposée, mais si loin...

« Or, il y avait avec Darius un Egyptien, dont la voix était plus sonore que celle d'aucun autre homme, et à cet Egyptien Darius ordonna de se poster sur la rive de l'Ister (Danube), et de héler Histiée de Milet. »

Ce personnage — un jour viendra, nous le verrons plus tard, où l'on apportera sa tête à Darius, à Suse — monte sur un bateau et traverse lentement le fleuve.

Il s'entretient avec Darius et l'impression qui se dégage de son discours est « que tout est normal ».

Ses explications sont cependant fort embrouillées. On a vu paraître des Scythes, mais ils sont repartis, sans doute des éclaireurs. Il semble qu'il y ait eu une discussion entre Scythes et Grecs. Les Scythes voulaient que l'on détruisît le pont ; ils se chargeraient alors, disaient-ils, d'en finir avec l'armée perse, Darius et son empire : et les Grecs d'Ionie habiteraient de nouveau dans des villes libres. Miltiade, l'Athénien, était partisan d'accepter cette proposition. Mais Histiée avait été plus rusé. Il préférait, avait-il répondu, voir les Perses complètement détruits avant de les abandonner. Les Scythes ne seraient-ils pas disposés à retourner en arrière et à détruire les Perses pendant que les Grecs, de leur côté, couperaient le pont ? D'ailleurs, il lui semblait clair que, de quelque côté que les Grecs se rangeassent, il était sage à eux de détruire l'extrémité nord du pont, car autrement les Scythes pourraient y passer. En fait, au moment même où ils parlementaient avec les Scythes, les Grecs se mettaient au travail et démolissaient sans plus tarder l'extrémité qui les reliait aux Scythes. Ecoutant les suggestions d'Histiée, les Scythes se mirent à la recherche des Perses, et ainsi les Grecs se trouvèrent, quoi qu'il dût advenir, à l'abri : si Darius échappait au désastre, ils seraient à même de l'aider ; si ses forces étaient détruites, ils n'auraient rien fait dont les Scythes pussent se plaindre.

Histiée ne présenta pas naturellement à Darius les choses exactement sous cette forme. Il déclara qu'on ne pouvait nier qu'il avait conservé intacts ses navires et la plus grande partie du pont. Il se déclara le loyal ami de la Perse, et Darius était dans une situation où un homme doit fermer les yeux. Les navires ioniens furent ramenés sur la rive nord. Et, avec un sentiment d'immense soulagement, ce qui restait de l'armée perse put bientôt voir le ruban d'acier du fleuve barrer la route aux cavaliers lancés à sa poursuite....

Il est évident que l'expédition d'Europe ne présentait plus d'attrait ou d'intérêt pour Darius. Il rentra à Suse, laissant une armée en Thrace, sous les ordres d'un général en qui il avait pleine confiance : Megabaze. Ce Megabaze s'appliqua à soumettre la Thrace. Parmi les autres états qui ne se pliaient qu'impatiemment à l'autorité de Darius, se trouvait un royaume dont il est pour la première fois fait mention dans l'histoire : le royaume de Macédoine, habité par un peuple si étroitement apparenté aux Grecs que l'on avait déjà permis à l'un de ses princes de prendre part aux jeux olympiques, où il avait remporté un prix.

Darius était disposé à récompenser Histiée en lui permettant de se construire une cité en Thrace, mais Megabaze avait une opinion différente sur la fidélité du même Histiée ; il put imposer son avis au roi et fit transporter Histiée à Suse, où tout en lui conférant le titre de conseiller, on le tint prisonnier. Histiée fut d'abord flatté d'occuper une telle position à la cour, mais il comprit bientôt quelle était sa véritable situation. Il fut pris d'un désir passionné de revoir Milet. Il commença alors à s'agiter et provoqua chez les Grecs ioniens du continent une révolte contre les Perses. Nous ne retracerons pas les diverses péripéties de cette lutte, au cours de laquelle Sardes fut brûlée par les Ioniens et la flotte grecque battue à la bataille de Ladé (495). C'est une suite compliquée de trahisons, de haines et d'actes de cruautés, si noire que la mort du rusé Histiée crée presque un épisode réjouissant. Le gouvernement perse de Sardes, ville par laquelle il dut passer lorsqu'on le ramena prisonnier à Suse, ayant sur lui la même opinion que Megabaze, et sachant combien il était capable d'en imposer à Darius, le fit exécuter et envoya seulement la tête à son maître.

Chypre, les Iles grecques, et finalement Athènes furent bientôt engagées dans le conflit qu'avait provoqué Histiée. Darius se rendit compte de l'erreur qu'il avait commise en tournant à droite, et non à gauche, après avoir traversé le Bosphore, et il se décida à conquérir la Grèce tout entière. Il commença par les Iles. Tyr et Sidon étaient sujettes de la Perse, et les

Phéniciens, ainsi que les Grecs ioniens mirent à la disposition de cette dernière une flotte grâce à laquelle les Iles grecques furent l'une après l'autre soumises.

8

La première attaque contre la Grèce proprement dite eut lieu en 490 avant J.-C. Ce fut une attaque par mer visant Athènes. Les forces qui devaient y participer avaient été soigneusement entraînées à cette tâche ; la flotte était notamment pourvue de bâtiments spécialement adaptés au transport des chevaux. Cette expédition débarqua près de Marathon, en Attique. Les Perses furent guidés par un renégat grec, Hippias, fils du Pisistrate qui avait été tyran d'Athènes. Il était convenu que si Athènes tombait, Hippias en deviendrait tyran sous le protectorat des Perses. La situation était si grave pour l'Hellas qu'un homme, héraut et coureur, oubliant les luttes passées, s'en fut en toute hâte vers Sparte, et là il s'écria : « O Lacédémoniens, les Athéniens vous supplient de venir à leur secours et de ne pas permettre qu'une cité fondée depuis si longtemps parmi les Hellènes devienne l'esclave des Barbares. » Cet homme, Pheidippidès, parcourut la distance qui sépare Athènes de Sparte, soit cent quatre-vingts kilomètres à vol d'oiseau, en un peu moins de quarante-huit heures.

Mais avant que les Spartiates fussent arrivés sur les lieux, la bataille était commencée. Les Athéniens chargèrent l'ennemi.

Cette lutte est restée mémorable ; car ils furent, à notre connaissance, les premiers des Hellènes qui attaquèrent l'ennemi à la course et purent supporter la vue des Mèdes et leur accoutrement ; jusqu'à cette époque, le seul nom de Mède suffisait à glacer de terreur les Hellènes.

Les ailes de l'armée perse cédèrent devant cette attaque impétueuse, mais le centre tint bon. Les Athéniens, cependant, montrèrent autant de sang-froid que d'énergie ; ils attendirent que les ailes se fussent débandées et ils exécutèrent alors un mouvement enveloppant contre le centre ; sur quoi, le corps principal des Perses s'enfuit vers ses navires. Sept vaisseaux tombèrent entre les mains des Athéniens ; le reste prit la mer, et après une tentative stérile pour s'emparer d'Athènes avant que l'armée eût eu le temps d'y rentrer, la flotte tout entière fit voile vers l'Asie. Hérodote termine son histoire par un paragraphe qui nous montre mieux que tout ce qui précède le formidable prestige des Mèdes à cette époque.

« Des Lacédémoniens, il vint à Athènes deux mille, après la pleine lune, faisant grande hâte pour arriver à temps, de sorte qu'ils atteignirent l'Attique le troisième jour après qu'ils avaient quitté Sparte ; et, bien qu'ils fussent arrivés trop tard pour la bataille, ils voulurent cependant contempler les Mèdes ; ils se rendirent donc à Marathon et regardèrent les cadavres des ennemis tués ; puis ils rentrèrent chez eux, après avoir loué les Athéniens pour la besogne qu'ils avaient faite. »

9

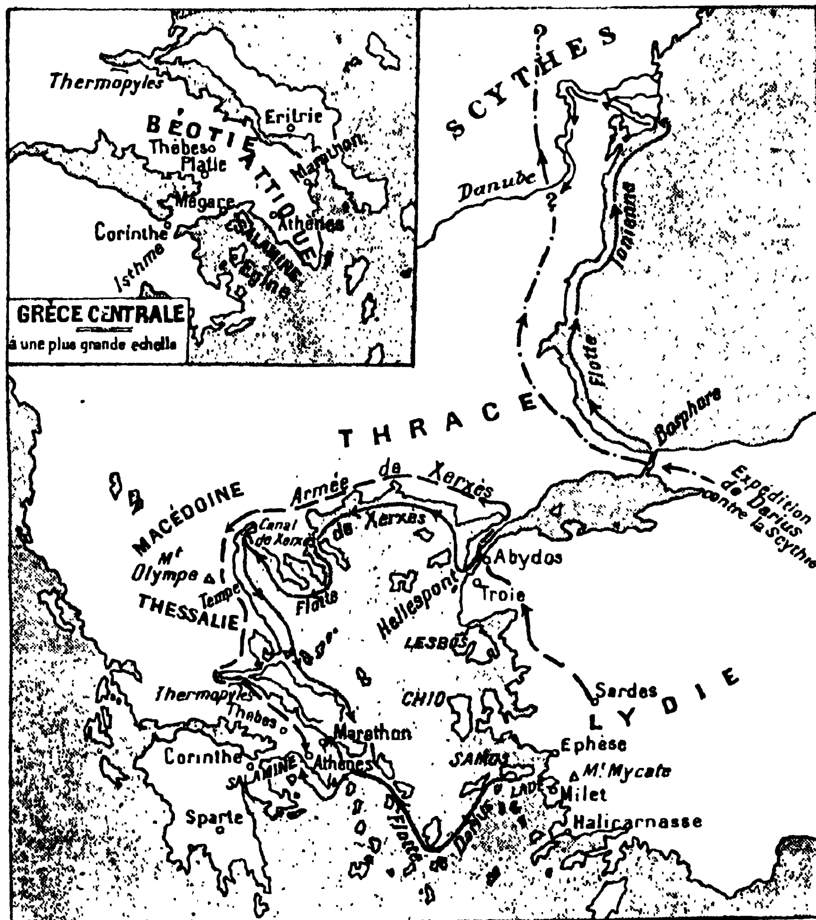
C'est ainsi que la Grèce, unifiée pour un temps par la peur, gagna sa première victoire sur les Perses. La nouvelle de cet échec parvint à Darius en même temps que celle d'une rebellion en Egypte, et il mourut avant d'avoir pu décider auquel des deux dangers il ferait face. Son fils et successeur, Xerxès, se tourna d'abord contre l'Egypte et y installa un satrape perse ; puis, pendant quatre ans, il prépara une seconde attaque contre la Grèce. Hérodote qui, nous devons nous en souvenir, était un Grec patriote, écrit à ce sujet (nous atteignons le point le plus pathétique de son histoire) :

« Car quelle est la nation d'Asie que Xerxès ne conduisit pas contre l'Hellas ? Et quelle eau ne fut pas épuisée, servant à désaltérer son armée, si ce n'est celle des grands fleuves ? Car certains fournirent les navires, et d'autres furent désignés pour servir dans l'armée de mer ; certains fournirent de la cavalerie, et d'autres des vaisseaux pour transporter les chevaux, ce qui ne les empêcha pas de prendre part eux-mêmes à l'expédition ; d'autres reçurent l'ordre de fournir des navires de guerre pour les ponts, et d'autres encore des navires chargés de provisions. »

Xerxès passa en Europe, non comme Darius l'avait fait en utilisant le Bosphore qui avait un kilomètre de large, mais l'Hellespont (les Dardanelles). Dans le récit qu'il fait de la concentration de la grande armée et de sa marche, de Sardes vers l'Hellespont, le poète qui est en Hérodote prend le pas sur l'historien. La grande armée passe, dans toute sa splendeur, par Troie ;

et Xerxès, qui, bien que Perse et barbare, semble avoir reçu une éducation classique, fait un détour pour visiter la citadelle de Priam. Un pont fut lancé à Abydos sur l'Hellespont, et sur une colline l'on installa un trône de marbre d'où Xerxès pouvait contempler toute son armée déployée.

« Et voyant l'Hellespont tout entier couvert de navires et toutes les rives et les plaines d'Abydos fourmillant d'hommes, Xerxès se déclara le plus heureux des hommes, mais sitôt après il se mit à pleurer. Artabanus, son oncle, — le même qui lui avait d'abord hardiment déconseillé de marcher contre l'Hellas — voyant ceci, s'écria : « O roi, combien ce que tu fais à présent diffère de ce que tu faisais il n'y a qu'un instant ! car après t'être déclaré un homme heureux, voici que tu verses des larmes. » Et Xerxès répondit : « Oui, car après avoir fait le compte des choses, mon esprit s'est senti pris de pitié en songeant combien brève est la vie de l'homme : car je me dis que de ces multitudes rien ne survivra lorsque cent ans se seront écoulés. »



Les guerres des Grecs et des Perses.

Ce n'est peut-être pas là absolument de l'histoire, mais c'est en tout cas de la grande poésie. Il n'y a rien de plus magnifique dans les *Dynastes.*

La flotte perse, avançant de promontoire en promontoire, fit conduite à cette multitude dans sa marche vers le sud ; mais un violent orage causa d'importants dégâts à la flotte, et quatre cents navires, y compris des transports à blé, furent perdus. Finalement les Hellènes unis marchèrent à la rencontre de l'envahisseur jusqu'à la vallée de Tempé, près du Mont Olympe, mais ils durent ensuite battre en retraite à travers la Thessalie, et finalement ils décidèrent d'attendre les Perses en un lieu appelé les Thermopyles, où — le paysage s'est profondément modifié depuis 2.300 ans — il y avait une grande falaise du côté de la terre, séparée de la mer par un chemin à peine assez large pour qu'un char pût y passer. Le grand avantage qu'avaient les Thermopyles pour les Grecs, c'est que l'endroit rendait impossible l'emploi de la cavalerie et des chars, et que, sur un front aussi étroit, leur infériorité numérique se trouvait compensée. C'est là que Grecs et Perses engagèrent la bataille par un jour d'été de l'an 480 avant J.-C.

Pendant trois jours, les Grecs continrent la puissante armée de leurs adversaires, leur tuant beaucoup de monde et en perdant peu, mais le troisième jour un détachement ennemi parut sur leur arrière : il s'était fait indiquer par un paysan un chemin à travers les montagnes. Les Grecs tinrent un rapide conseil ; certains étaient pour

qu'on battît en retraite, d'autres pour que l'on tînt ferme. Le chef de la troupe, Léonidas, était parmi ces derniers ; il conserverait, disait-il, avec lui trois cents Spartiates ; pendant ce temps le reste de l'armée grecque pourrait s'écouler vers un second défilé susceptible d'être défendu. Un contingent thespien de sept cents hommes refusa cependant de battre en retraite ; il préférait demeurer et mourir avec les Spartiates. De même, un contingent de quatre cents Thébains. Mais comme Thèbes se joignit plus tard aux Perses, on suggère que c'est contre leur gré que les Thébains restèrent. Quoi qu'il en soit, ces mille quatre cents hommes demeurèrent, et, après un combat héroïque, furent massacrés jusqu'au dernier. Deux Spartiates, souffrant d'ophthalmie, étaient restés à l'écart du champ de bataille. On leur apprit les nouvelles : l'un d'entre eux était trop malade pour marcher ; l'autre se fit conduire par son guide ilote jusqu'au champ de bataille, et là il frappa comme un fou jusqu'à ce qu'il fût lui-même tué. Le premier, Aristodème, fut emmené avec les troupes qui battaient en retraite, et rentré à Sparte, fut à partir de ce moment connu sous le nom de Trésas, « l'homme qui avait fui ». Ce fut assez pour le distinguer de tous les autres Spartiates, et il se fit tuer l'année suivante à la bataille de Platée, en accomplissant des prodiges de courage.... Pendant un jour entier, cette petite troupe avait tenu le défilé, assaillie par devant et par derrière, par l'ensemble des forces perses. Elle avait couvert la retraite du gros de l'armée grecque ; elle avait infligé des pertes graves à l'adversaire ; elle avait élevé le prestige du guerrier grec au-dessus de celui du guerrier mède, mieux encore que ne l'avait fait la bataille de Marathon.

La cavalerie et les transports perses s'infiltrèrent lentement à travers l'étroit couloir des Thermopyles, et marchèrent sur Athènes, tandis que se déroulait toute une série de rencontres navales. La flotte hellénique dut se retirer devant la flotte perse, qui ignorante des détails de la côte et des brusques changements de temps particuliers à ces régions, eut cependant beaucoup à souffrir. La force du nombre amena l'armée perse devant Athènes ; après la perte des Thermopyles, il n'y avait pas de ligne de défense plus rapprochée que l'Isthme de Corinthe, ce qui impliquait l'abandon de tout le territoire intermédiaire, y compris Athènes. La population avait le choix entre fuir et se soumettre aux Perses. Thèbes, avec toute la Béotie, se soumit, et les habitants furent enrôlés de force dans l'armée perse, à l'exception de ceux de la ville de Platée qui se réfugièrent à Athènes. Le tour d'Athènes vint ensuite ; on fit les plus grands efforts pour la persuader d'accepter les conditions de l'ennemi ; mais la population tout entière décida de se rendre à bord des navires. Les femmes et les non-combattants furent transportés à Salamine et autres îles voisines. Seuls, quelques vieillards, intransportables, et quelques dissidents demeurèrent dans la ville que les Perses occupèrent et brûlèrent. Les objets sacrés, statues, etc, se trouvant dans les bâtiments qui avaient été la proie du feu, furen enterrés par les Athéniens, lors de leur retour, dans l'Acropole ; lorsque, de nos jours, on les a exhumés, ces objets portaient la marque des flammes.



Monument à un soldat athénien, trouvé près de Marathon.

Xerxès envoya à Suse un messager monté, porteur de ces nouvelles, et invita les fils de Pisistrate, qui l'accompagnaient, à rentrer dans leur héritage et à sacrifier, à la manière athénienne, sur l'Acropole.

Pendant ce temps, la flotte des confédérés helléniques avait gagné Salamine, et, au cours du conseil de guerre qui se tint dans cette île, les opinions les plus divergentes furent émises et la discussion prit une extrême âpreté. Corinthe et les états de derrière l'Isthme voulaient que la flotte fût ramenée sur cette dernière position, et que l'on abandonnât les villes de Mégare

et d'Egine. Thémistocle insista de toutes ses forces pour que l'on combattît dans le détroit de Salamine. La majorité penchait fortement en faveur de la retraite, lorsque arriva la nouvelle que celle-ci était coupée. Les Perses avaient fait le tour de Salamine et se tenaient maintenant de l'autre côté de l'île. La nouvelle fut apportée par ce même Aristide le Juste qui avait été frappé naguère d'ostracisme ; sa sagesse et son éloquence aidèrent singulièrement Thémistocle à fortifier le courage des chefs qui étaient hésitants. Ces deux



Soldats perses.
(D'après une frise de la salle d'audience de Darius, à Suse.)

hommes avaient été jusqu'alors de farouches adversaires ; mais, avec une générosité bien rare à cette époque, ils oublièrent leurs différends en face du danger commun. A l'aube les navires grecs engagèrent la bataille.

La flotte qu'ils avaient devant eux était plus composite, moins bien coordonnée, que la leur. Mais elle était à peu près trois fois aussi forte. A une aile se trouvaient les Phéniciens, à l'autre, les Grecs Ioniens d'Asie et des Iles. Certains de ces derniers combattirent avec ardeur ; d'autres se souvinrent qu'après tout ils étaient grecs. Les vaisseaux grecs, par contre, étaient manœuvrés par des hommes libres qui luttaient pour leurs foyers. Pendant les premières heures, la bataille fit rage, mais tout se passa dans la plus extrême confusion. Puis Xerxès, qui d'un observatoire surveillait le combat, s'aperçut soudain que sa flotte essayait de fuir. Cette fuite allait bientôt se transformer en désastre.

Xerxès vit ses galères éperonnées par les proues acérées des galères ennemies, leurs défenseurs percés de traits, les Grecs montant à l'abordage. A cette époque l'éperon était la grande arme de combat ; les grosses galères écrasaient l'adversaire en se lançant sur lui, ou lui arrachaient ses rames et le mettaient ainsi dans l'impossibilité de manœuvrer. Bientôt Xerxès se rendit compte que quelques-uns de ses navires, désemparés, demandaient à se rendre. Il apercevait dans l'eau la tête des Grecs qui gagnaient la terre à la nage ; mais « des barbares, le plus grand nombre périt en mer, ne sachant pas nager ». La tentative maladroite de la première ligne des Perses, durement pressée, pour virer de bord engendra un indescriptible désordre. Certains de leurs vaisseaux furent éperonnés par ceux du même parti, qui se trouvaient derrière eux. Le vent soufflait de l'ouest, et bon nombre des navires perses avariés partirent à la dérive, pour aller se perdre, loin de là, sur les côtes. D'autres furent remorqués par les Grecs jusqu'à Salamine. D'autres, enfin, capables encore de combattre, firent voile vers les plages voisines pour se mettre sous la protection de l'armée. Partout, sur la mer lointaine, par delà les promontoires, formes imprécises, des navires fuyaient, poursuivis par d'autres navires. Lentement, dans toutes ses péripéties, le désastre s'était déroulé devant les yeux du monarque.. Nous pouvons nous représenter les mouvements des messagers, les ordres inutiles, les changements de plan, tous les détails de cette journée. Le matin de la bataille, Xerxès s'était muni de tablettes, pour y inscrire, en vue d'une récompense, les noms des commandants qui se seraient le plus distingués. Au coucher du soleil il pouvait voir sombrer la puissance maritime de la Perse, tandis que la flotte grecque, intacte et triomphante, reformait ses rangs, ne pouvant croire encore à la victoire.

L'armée des Perses resta quelques jours indécise près du lieu du combat, puis elle commença à battre en retraite vers la Thessalie, où elle se disposa à hiverner avant de recommencer la campagne. Mais, Xerxès, comme jadis Darius I, était dégoûté de toutes les campagnes européennes. Il craignait en outre la destruction de son pont de bateaux. Il repassa 'Hellespont avec une partie de son armée, laissant les forces principales en Thessalie sous les ordres d'un général, Mardonius. Sur la retraite des soldats du roi, l'historien écrit :

« Quelles que fussent les pays qu'ils traversassent et les nations qu'ils rencontrassent, ils s'emparaient des céréales et s'en servaient comme de provisions ; et quand il n'y avait pas de céréales, alors ils prenaient l'herbe qu'ils trouvaient sur le sol, dépouillaient les arbres de leur écorce, arrachaient les feuilles et les dévoraient ; même sort était réservé aux arbres cultivés qu'aux arbres sauvages ; et ils ne laissaient rien derrière eux : ceci à cause de la famine. Alors la peste et la dysenterie fondirent sur l'armée et la décimèrent ; le roi laissa en arrière une partie des blessés, abandonnant aux villes qui se trouvaient sur sa route le soin de s'occuper d'eux ; il en laissa en Thessalie, à Siris de Paionie, et en Macédoine.... Quand, au sortir de Thrace, les contingents perses arrivèrent aux Détroits, ils se hâtèrent de traverser l'Hellespont et de gagner Abydos sur leurs navires, car les ponts flottants qu'ils comptaient trouver n'étaient plus là, ayant été emportés par une tempête. S'étant arrêtés quelque temps à Abydos, on leur distribua une ration de nourriture plus abondante que toutes celles qu'on leur avait données durant leur retraite, si bien que dans la partie de l'armée qui était demeurée intacte, beaucoup de soldats moururent d'indigestion ou des suites du changement d'eau. Le reste arriva avec Xerxès à Sardes. »

10

Le reste de l'armée des Perses demeura en Thessalie sous les ordres de Mardonius ; et, pendant une année, celui-ci mena contre les Grecs une série d'opérations offensives. Il fut finalement vaincu et tué dans une bataille rangée à Platée (479 avant J.-C.) ; le même jour, la flotte perse, ainsi qu'une armée de terre, connurent le désastre aux pieds du Mont Mycale, sur le continent asiatique, entre Ephèse et Milet. Les navires perses, dans la crainte des Grecs, avaient été halés sur le rivage et un mur avait été construit autour d'eux ; mais les Grecs débarquèrent et emportèrent d'assaut cette défense. Ils firent ensuite voile vers l'Hellespont pour y détruire ce qui restait du pont de bateaux, si bien que, plus tard, les fugitifs perses, qui battaient en retraite depuis Platée, durent traverser le Bosphore sur des navires, ce qu'ils ne firent qu'avec difficulté.

Encouragées par ces désastres successifs de l'autorité impériale, les cités ioniennes d'Asie, nous dit Hérodote, commencèrent à se révolter, pour la seconde fois, contre les Perses.

Sur cet épisode se clôt le neuvième livre de l'*Histoire* d'Hérodote. Cet écrivain était né vers 484 avant J.-C., si bien qu'à l'époque de la bataille de Platée, il n'était encore qu'un enfant de cinq ans. La plupart des éléments de son histoire lui furent fournis par des acteurs et des témoins du grand drame qu'il devait décrire. La guerre traîna encore longtemps ; les Grecs soutinrent une rébellion qui avait éclaté en Egypte contre les Perses, et essayèrent, mais vainement, de s'emparer de Chypre ; les opérations ne se terminèrent pas avant l'an 449. Les côtes grecques d'Asie Mineure et les cités grecques de la Mer Noire avaient recouvré à ce moment leur liberté, mais Chypre et l'Egypte continuèrent à être gouvernées par les Perses. Hérodote, qui était né sujet perse, dans la cité ionienne d'Halicarnasse, était, à la fin de la guerre, âgé de trente-cinq ans, et il saisit l'occasion qui s'offrit à lui presque tout de suite après la paix, de visiter Babylone et la Perse. Il se rendit vraisemblablement en 438 à Athènes, avec son *Histoire* toute prête à réciter.

Hérodote ne fut pas complètement étranger à l'idée d'une grande ligue offensive de la Grèce contre la Perse. Certains de ses lecteurs soupçonnent qu'il écrivit surtout dans le but de rendre cette idée populaire. Elle était en tout cas dans l'air à cette époque. Hérodote nous montre Aristagoras, le gendre d'Histiée, montrant aux Spartiates « une tablette de bronze, sur laquelle était gravée une carte de la terre tout entière, avec toutes ses mers et ses rivières. » Il fait dire à Aristagoras :

« Ces barbares ne sont pas vaillants dans les combats. Mais, d'autre part, vous n'avez pas encore atteint la complète maîtrise de l'art de la guerre. Ils combattent avec des arcs, des flèches et de courtes piques ; ils portent, pendant la bataille, un pantalon et ont une casquette sur la tête. Vous avez perfectionné vos armes et votre discipline. Ils se laisseront facilement vaincre. Toutes les autres nations du globe ne possèdent pas ce qu'ils possèdent ; l'or, l'argent, le bronze, les vêtements brodés, les bêtes et les esclaves ; *et tout ceci pourrait être à vous, si seulement vous le vouliez.* »

Il fallut cent ans pour que ce conseil portât ses fruits.

Xerxès fut assassiné dans son palais vers l'an 465 avant J.-C., et, par la suite, la Perse ne fit plus d'autre tentative pour conquérir l'Europe. Nous ne savons que fort peu de chose sur l'Empire du grand roi, comparativement à ce que nous savons sur les petits états de la Grèce Centrale. La Grèce avait commencé à se constituer une littérature, et à tenir, comme aucune autre nation ne l'avait fait, registre de ses hauts faits. Après 479 (Platée), le gouvernement des Mèdes et des Perses n'est plus qu'un gouvernement sans âme. L'Empire du grand roi entre dans une période de décadence. Un Artaxerxès, un second Xerxès, un second Darius, traversent la scène ; il y a des rebellions en Egypte et en Syrie ; les Mèdes se révoltent ; un second Artaxerxès et un second Cyrus, son frère, luttent pour le trône. Nous trouvons là une histoire semblable à toutes les vieilles histoires de Babylonie, d'Assyrie et d'Egypte, celle d'une aristocratie retournant à sa condition normale, avec son cortège de crimes de palais, sa magnificence teinte de sang, sa turpitude morale. Mais la dernière des luttes que nous venons de mentionner inspira l'un des chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Le second Cyrus, ayant réuni une armée de dix mille mercenaires grecs marcha sur la Babylonie, où il fut tué au moment même où il triomphait d'Artaxerxès II. Sur quoi, ses dix mille Grecs, personne n'ayant plus besoin de leurs services, battirent en retraite vers la côte (401 avant J.-C.) ; cette retraite a été immortalisée dans un livre, le premier livre de guerre d'un caractère personnel, l'*Anabase*, écrit par le chef de la troupe : Xénophon.

Meurtres, révoltes, répressions sanglantes, désastres, alliances astucieuses et basses trahisons, sans qu'il y eût un Hérodote pour les raconter, telle est la trame de l'histoire perse. Un certain Artaxerxès III, tout couvert de sang, projette un pâle éclat pendant quelque temps. « On dit qu'Artaxerxès III fut assassiné par Bagoas, qui mit sur le trône Arsès, le plus jeune des fils du roi, pour le tuer, du reste, à son tour, le jour où il manifesta quelques vélléités d'indépendance[1]. » Et ainsi de suite.

Athènes, après avoir repoussé les Perses, connut une période de prospérité, mais elle fut frappée par la peste, qui causa la mort du plus grand de ses chefs : Périclès (428 avant J.-C.) Remarquons que les Dix Mille, de Xénophon, s'étaient maintenant répandus parmi les cités grecques, et répétaient d'après leur propre expérience l'affirmation d'Aristagoras : que l'Empire perse était un pays riche, mais désorganisé, qui serait vite conquis par des hommes résolus.

[1] Winkler, dans *Universal History*, d'Helmot.

CHAPITRE XXII

LA PENSÉE GRECQUE DANS SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ HUMAINE

1. *L'Athènes de Périclès.* — 2. *Socrate.* — 3. *Platon et l'Académie.* — 4. *Aristote et le Lycée.* — 5. *La philosophie perd contact avec le monde extérieur.* — 6. *La nature et les limites de la pensée grecque.*

1

L'histoire grecque, pendant les quarante ans qui suivent Platée et Mycale, est faite d'une paix et d'un calme relatifs. Il y eut encore des guerres, mais rien de très grave. Pendant quelque temps, les gens à l'aise connurent à Athènes une vie de loisir et trouvèrent l'occasion de révéler leurs talents. Grâce à un concours particulier de circonstances, grâce aux efforts d'un petit groupe d'individus, on vit surgir une série de chefs-d'œuvre qui sont demeurés immortels. Un grand nombre de monuments littéraires virent alors le jour ; les arts plastiques prospérèrent, et les fondations de la science moderne, déjà posées par les premiers philosophes des cités grecques ioniennes, furent consolidées. Puis, après un intervalle de cinquante ans environ, l'hostilité sourde d'Athènes et de Sparte éclata soudain, et l'on vit s'ouvrir une guerre farouche et épuisante, dans laquelle se perdit finalement tout ce qu'il y avait de vitalité dans le mouvement créateur que nous venons de mentionner.

Cette guerre est connue dans l'histoire sous le nom de Guerre du Péloponèse : elle se prolongea pendant près de trente ans. Au début, Athènes eut le dessus ; puis ce fut le tour de Sparte ; mais à ce moment, la puissance de Thèbes, cité qui était à un peu plus de 80 kilomètres d'Athènes, s'affirma et Sparte fut rejetée dans l'ombre. Athènes reprit sa place à la tête de la Confédération hellénique. Nous sommes donc en présence d'une suite de rivalités mesquines et de haines inexplicables, qui seraient depuis longtemps oubliées des hommes si elles ne se reflétaient dans une grande littérature.

Pendant tout ce temps, la Perse paraît et reparaît, comme alliée tantôt d'une ligue, tantôt d'une autre. Vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C., la Grèce commence à se rendre compte qu'une influence nouvelle s'exerce sur sa politique, celle de Philippe, roi de Macédoine. La Macédoine, en effet, grandit à l'arrière de cette Grèce incurablement divisée, comme l'empire des Mèdes et des Perses avait grandi à l'arrière de l'Empire chaldéen. Et le moment vient où l'esprit grec oublie ses propres querelles et où les peuples rivaux, enfin unis, aperçoivent, effarés, l'énorme silhouette du Macédonien. Une longue suite de meurtres et de querelles sans causes reste une suite de meurtres et de querelles sans cause même lorsque c'est un Thucydide qui les décrit ; de ces luttes intestines qui livrent aux flammes tantôt une cité grecque, tantôt une autre, nous n'avons guère le temps de nous occuper ; sur la simple bille qu'est notre planète, la Grèce n'est plus qu'un point imperceptible ; et dans le bruit du torrent qui emporte les nations et les hommes, se trouve perdu celui des pauvres disputes qui constituent la trame de la vie des Grecs, entre l'époque de Salamine, de Platée et l'avènement de Philippe.

Mais ce qui a gardé toute sa grandeur, c'est la littérature à laquelle la Grèce a donné naissance pendant quelques moments d'éclaircie : elle est devenue partie intégrante de la vie intellectuelle des peuples qui ont suivi, une des assises de notre mentalité.

Voici ce qu'écrit le Professeur Murray en parlant des Grecs : « L'histoire de leur politique extérieure comme celle de toutes les autres nations, est un tissu de guerres, de ruses diplomatiques, d'actes de cruauté et de supercheries. Ce qui est grand chez eux, c'est

la vie intérieure, c'est l'histoire de la pensée du sentiment et du caractère. Ce peuple avait à faire face à des difficultés qui ne se trouvent plus maintenant sur notre chemin. Pratiquement, il n'avait aucune expérience; il faisait tout pour la première fois; ses ressources matérielles étaient extrêmement faibles, et ses émotions, « ses désirs, ses craintes et ses fureurs », étaient probablement plus violents, plus farouches que les nôtres. Et cependant il produisit l'Athènes de Périclès et de Platon ».

Cette étonnante puissance créatrice, cette énergie, depuis longtemps accumulée, de l'esprit grec, ce flambeau tendu dans la nuit du passé et qui aujourd'hui encore sert de guide à tous les hommes d'intelligence dont il stimule l'effort, c'est après Marathon et Salamine qu'il prend sa valeur souveraine. Athènes est libre alors et a banni la crainte; sans grand déploiement de puissance, elle occupe la première place dans son monde. L'œuvre accomplie le fut par un très petit groupe d'hommes. Pendant la majeure partie d'une génération, les citoyens vécurent dans des conditions égales à celles, qui, à toutes les époques, ont incité les hommes à produire des œuvres bonnes et utiles; ils ne connaissaient pas la peur, ils étaient libres et fiers; et la tentation que nous avons tous, lorsque nous croyons disposer d'un pouvoir sans limites, de faire violence à nos frères, ne se présentait pas à eux. Même lorsque la vie politique se fut rétrécie et que toutes les énergies physiques se furent épuisées dans une guerre criminelle et fratricide contre Sparte, on vit subsister une flamme spirituelle que rien, ni pendant cette période orageuse, ni pendant la brève existence d'Alexandre le Grand, ne put éteindre.

Fouetté par la victoire et par le sens d'une liberté chèrement conquise, le peuple d'Athènes s'éleva pendant quelque temps vers une véritable noblesse. Sous la direction d'un grand démagogue, Périclès, qui était le premier des fonctionnaires de l'assemblée générale athénienne, en même temps qu'un homme d'Etat remarquable, il s'appliqua à reconstruire la ville et à étendre son commerce. Ces hommes étaient capables de suivre généreusement un chef généreux, et le destin leur donna ce chef généreux. Chez Périclès l'habileté politique était associée de la façon la plus étrange à une passion réelle pour ce qui était profond, élevé et beau. Il se maintint au pouvoir pendant plus de trente ans. C'était un homme d'une extraordinaire vigueur et d'une grande libéralité d'esprit. Il imprima ses qualités à son temps. La démocratie athénienne prit pendant ces années le visage de Périclès. Il fut soutenu par une très grande et très noble affection. Il avait près de lui une femme d'une éducation exceptionnelle, Aspasie, de Milet, qu'il ne pouvait épouser, parce que la loi prohibait le mariage des citoyens d'Athènes avec des individus qui n'étaient pas nés dans la Cité; en fait, elle se comporta comme sa femme. Elle contribua plus que n'importe qui à grouper autour de lui des hommes d'un talent hors de pair. Tous les grands écrivains de son temps la connaissaient et plusieurs ont loué sa sagesse. Plutarque, il est vrai, l'accuse d'avoir été l'instigatrice d'une guerre, inopportune et dangereuse, contre Samos; mais, lui-même nous le montre plus tard, cette guerre fut rendue nécessaire par l'hostilité navale des Samiens, laquelle menaçait le commerce maritime d'Athènes, source de la prospérité de la république.

Périclès trouva sa satisfaction à servir Athènes comme chef plutôt qu'à la dominer comme tyran.

Des alliances furent formées sous son égide, des colonies et des comptoirs nouveaux furent fondés depuis l'Italie jusqu'à la Mer Noire; et les trésors de la Ligue furent transportés de Délos à Athènes. Convaincu qu'il était à l'abri des coups de la Perse, Périclès fit servir le trésor de guerre des alliés à l'embellissement de la cité.

Ce virement n'est pas, d'après nos principes modernes, des plus réguliers; mais Périclès en agissant ainsi, n'obéissait à aucun intérêt, à aucun mobile qui ne fût noble. Athènes avait exécuté la tâche que lui avait assignée la Ligue délienne, et celui qui a bien travaillé ne mérite-t-il pas un salaire? Ces fonds furent pour les architectes et pour les artistes un exceptionnel stimulant. Le Parthénon d'Athènes, dont les ruines nous frappent encore par leur beauté, ne fut que le couronnement d'un ensemble de merveilleux édifices reconstruits par Périclès. Les sculptures de Phidias, de Myron, de Polyclète qui nous sont parvenues sont un suffisant témoignage de la qualité artistique de cette époque.

Le lecteur ne doit pas perdre de vue la lumineuse remarque de Winckler : à savoir qu'Athènes renaissante eut pour un temps le visage de Périclès. Ce fut grâce au génie particulier de ce gouvernant, grâce à

l'atmosphère qu'il sut créer, que les hommes qui l'entouraient purent prendre leur essor, et que des individus d'une grande vigueur intellectuelle répondirent à l'appel d'Athènes. Cette ville garda donc pendant quelque temps, comme un masque, le visage de Périclès, puis elle fut prise d'une sorte d'agitation, et n'eut dès lors plus qu'une idée : se débarrasser du grand homme. Il n'y avait chez la moyenne des Athéniens que fort peu de grandeur et de générosité. Nous avons montré, à propos de l'ostracisme d'Aristide, ce qu'était la mentalité de l'électeur moyen, et Lloyd (dans l'*Epoque de Périclès)*, déclare que les Athéniens ne pouvaient souffrir que le nom de Miltiade fut associé à la bataille de Marathon. L'austérité des frustes électeurs se révolta bientôt à la vue des splendides architectures au milieu desquelles ils vivaient ; ils s'indignèrent de voir accorder tant de faveurs à des sculpteurs tels que Phidias, alors qu'on laissait dans l'ombre d'autres artistes qui étaient les idoles de la populace ; ils protestèrent contre les donations faites à de simples étrangers, tels qu'Hérodote d'Halicarnasse ; contre l'inclination marquée et vraiment outrageante de Périclès pour la société et la conversation d'une femme de Milet. La vie publique de Périclès frappait par son extrême dignité, ce qui naturellement donna à penser à l'homme du commun que sa vie privée devait présenter plus d'une tare. Il semble bien du reste que Périclès était froid et réservé dans son attitude, et que par moments il trahissait quelque mépris pour ces citoyens dont il était le serviteur.

« Non seulement Périclès avait acquis une grande élévation de sentiments, une noblesse et une pureté de style qui étaient fort éloignées des modes d'expression du vulgaire, mais son visage était empreint d'une gravité qui bannissait le rire; sa voix était ferme et égale, son port était aisé, et son costume lui-même gardait une ligne qui jamais, même dans les plus violentes discussions, ne se trouvait altérée. Par ces caractères, et par d'autres de même nature, Périclès provoquait l'admiration chez tout ceux qui le voyaient. Lorsque quelque individu, vil et sans retenue, l'accablait tout un jour de reproches et d'insultes, calme, il laissait passer le flot et continuait à expédier les affaires urgentes. Le soir venu, il rentrait chez lui sans hâte, traînant toujours derrière lui l'impudent coquin, qui continuait à lui adresser les injures les plus grossières. Et, comme il faisait noir lorsqu'il arrivait à sa porte, il ordonnait à l'un de ses domestiques de prendre une torche et d'introduire le maraud. Cependant, le poète Ion nous affirme que Périclès était hautain et dédaigneux dans sa conversation et que, dans la dignité de ses manières, il y avait beaucoup de vanité et de mépris d'autrui... Il ne paraissait pas dans les rues, si ce n'est lorsqu'il se rendait au Forum ou au Sénat. Il déclinait les invitations de ses amis, et refusait toutes les distractions qu'offre la vie de société ; au point que, pendant tout le temps que dura son gouvernement, et il fut fort long, Périclès n'alla souper qu'une fois chez l'un de ses amis : ce fut lors du mariage de son neveu Euryptol; Périclès ne resta d'ailleurs que jusqu'à la fin des libations. Il estimait qu'en s'adonnant sans réserve au plaisir on risque d'avilir les fonctions qu'on exerce, et que la dignité s'accorde mal avec la familiarité... »[1]



Pallas-Athéné.
(Parthénon).

Il n'y avait pas encore, à cette époque, de bas journalisme pour révéler au monde les tares des gens en place. Mais l'homme du commun était alors flatté dans sa vanité par la comédie, qui était extrêmement florissante. Les auteurs de comédie tiraient parti du penchant que nous avons presque tous à nous réjouir de voir mettre en pièces ceux dont l'apparente excellence blesse notre amour-propre. Ces auteurs se complurent à déverser l'ordure sur Périclès et sur ses amis. On représentait Périclès coiffé d'un casque ; cette coiffure lui seyait fort

[1] Plutarque.

bien, et il ne le savait que trop. On provoquait aussi l'hilarité de la foule en lui faisant une tête effroyablement déformée, une tête d'oignon. Les faits et gestes d'Aspasie étaient aussi une source d'inspiration fort commode pour les poètes de la rue.

Des esprits rêveurs, blessés par la vulgarité de notre époque, souhaiteraient se voir transporter à l'Age sublime de Périclès. Mais à supposer que quelque génie les laissât choir au milieu de l'Athènes d'alors, ils se trouveraient dans une atmosphère rappelant celle des plus vulgaires de nos music-halls, au milieu de passions analogues à celles qui se reflètent dans notre presse populaire : mêmes dénonciations tapageuses, mêmes insinuations immondes, même « patriotisme » rapace : en somme un milieu très « moderne ». A mesure que le souvenir de Platée et de Salamine s'effaçait et que l'on s'accoutumait aux édifices nouveaux, le tempérament fruste de la foule prenait davantage ombrage de la gloire de Périclès et de la splendeur d'Athènes. Sans doute Périclès ne connut jamais l'ostracisme, le prestige dont il jouissait auprès des citoyens modérés lui épargna cette épreuve, mais les attaques se firent contre lui plus hardies et plus tenaces. Il vécut et mourut pauvre ; il fut peut-être le plus honnête des démagogues : mais cela ne lui évita pas un procès pour concussion, dont il se tira d'ailleurs fort bien. Battus, ses ennemis cherchèrent à l'atteindre par un moyen détourné ; ils le frappèrent dans ses amis.

L'intolérance religieuse et les accusations d'ordre moral sont les armes naturelles qu'emploient les envieux contre les chefs. Damon, ami de Périclès, fut ostracisé. Phidias fut accusé d'impiété. Sur le bouclier de la grande statue de la déesse Athéna, Phidias avait eu l'audace de donner son propre visage et celui de Périclès à deux des soldats engagés dans le combat que se livraient Grecs et Amazones. Phidias mourut en prison. Anaxagore, un étranger accueilli par Périclès — alors qu'il y avait, disait-on, dans la ville assez de braves gens capables de satisfaire toutes les curiosités légitimes du peuple — disait les choses les plus étranges sur le soleil et les étoiles, et laissait clairement entendre qu'il n'y avait pas de dieux, mais un esprit unique, animateur (*nous*) du monde. Les auteurs de comédie s'aperçurent subitement de la profondeur et de la susceptibilité de leurs propres sentiments religieux et Anaxagore fut obligé de fuir devant les menaces de persécution. Puis vint le tour d'Aspasie. Athènes voulait la déporter, et Périclès était déchiré entre la femme qui était l'âme de sa vie et l'ingrate cité qu'il avait sauvée, défendue, parée d'un éclat immortel. Quand il se leva pour défendre Aspasie, une vague d'émotion très humaine submergea son cœur, et il pleura. Ses larmes, pour un temps, sauvèrent Aspasie.

Les Athéniens étaient heureux d'humilier Périclès, mais il les avait servis si longtemps qu'ils n'étaient pas disposés à se passer de lui. Il y avait maintenant un tiers de siècle qu'il était leur chef.

En 431 avant J.-C., commença la guerre avec Sparte. Plutarque accuse Périclès d'en avoir été l'instigateur : il sentait, suggère-t-il sa popularité décroître si vite qu'une guerre seule pouvait le rendre indispensable.

« Et comme il arrivait à être lui-même mal vu du peuple, à cause de Phidias, et qu'il craignait d'être appelé à se justifier, il poussa à la guerre, laquelle était encore douteuse, et souffla sur un feu que l'on avait jusqu'alors étouffé. Il espérait ainsi prévenir ses accusateurs et apaiser les fureurs des envieux ; car il savait bien, tant étaient grands ses mérites et sa puissance, que dans toutes les affaires importantes et dans tous les grands dangers, la république devrait mettre en lui seul sa confiance ».

Mais la guerre traîna et mit plus d'une fois Athènes en péril, si bien que le peuple montra quelque impatience. Un certain Cléon surgit, qui avait l'ambition de supplanter Périclès. On réclama à grands cris la fin de la guerre. Cléon se décida à être « l'homme qui gagnerait la guerre ».

Une expédition conduite par Périclès fut malheureuse, et Cléon se prévalut de l'occasion pour citer Périclès devant les tribunaux. Ce dernier fut suspendu de son commandement et condamné à l'amende. L'histoire dit que son fils aîné — non le fils d'Aspasie, mais celui qu'il avait eu d'une première femme — se retourna contre lui et lui lança à la face d'immondes et invraisemblables accusations. Ce jeune homme fut emporté un peu plus tard par la peste. Puis ce fut la sœur de Périclès qui mourut, puis son dernier fils légitime. Quand, selon la coutume du temps, il déposa sur l'enfant les guirlandes funéraires, il ne put retenir ses sanglots. Bientôt il prit lui-même le mal, et mourut (428 avant J.-C.).

Ce qui ressort de ce bref exposé, c'est la disproportion qu'il y a entre le carac-

tère de Périclès et celui de la moyenne de ses concitoyens. L'éclosion intellectuelle et artistique qui se produisit alors à Athènes fut, sans aucun doute, favorisée par les conditions de l'époque, mais elle fut également due à l'apparition d'hommes d'une qualité très exceptionnelle. Il n'y eut pas là un mouvement général ; il n'y eut qu'un mouvement créé par un petit groupe d'individus qui, par leurs dons et leur situation, étaient en dehors du commun.

Une autre figure, qui se plaça, à Athènes, en tête du mouvement intellectuel, qui par sa vigueur, contribua autant que Périclès à imprimer à son temps un caractère d'éternelle grandeur, et qui est, elle aussi, en désaccord avec son milieu, est celle d'un homme du nom de Socrate, le fils d'un maçon. Il naquit seize ans après Hérodote, et commençait à être connu au moment où Périclès mourut. Lui-même n'écrivit rien, mais c'était son habitude de parler dans les lieux publics. Beaucoup de gens s'adonnaient avec passion à cette époque à la poursuite de la sagesse : il y avait une multitude de maîtres appelés sophistes qui raisonnaient sur la vérité, la beauté, la vie droite, et alimentaient ainsi la curiosité et l'imagination, chaque jour plus vives, de la jeunesse. La raison en était qu'il n'y avait pas en Grèce de grandes écoles ecclésiastiques. Un homme se mêla à ces discussions: son physique était lourd et malpropre, il marchait pieds-nus, et groupait autour de lui une troupe d'admirateurs et de disciples.

Sa méthode était profondément sceptique; il croyait que la seule vertu possible était la vraie science ; il n'acceptait aucune croyance, aucun espoir qui ne se laissât soumettre à l'épreuve de cet acide qu'est la vérité. Se plier à ce contrôle, c'était, pour lui, pratiquer la vertu ; mais pour beaucoup de ses disciples, d'un caractère plus faible, c'était s'affranchir aussi des croyances et des habitudes morales qui gênent les instincts. Ces êtres débiles devinrent de francs coquins, à l'existence relâchée, habiles à trouver une excuse à leurs pires actions. Parmi les jeunes disciples de Socrate, on comptait Platon, qui, par la suite, immortalisa sa méthode en une série de dialogues philosophiques, et fonda l'école des Philosophes de l'Académie, laquelle dura neuf cents ans ; Xénophon, l'un des Dix Mille qui retraça la mort de Socrate ; Isocrate, l'un des plus sages penseurs politiques de la Grèce ; mais il y avait aussi parmi eux Critias, qui, lorsque Athènes eut été complètement battue par Sparte, fut l'un des Trente Tyrans nommés par les Spartiates pour maintenir à terre la cité vaincue[1] ; Charmide, qui fut tué aux côtés de Critias quand les Trente furent renversés, et Alcibiade, un traître d'une intelligence brillante et complexe, qui contribua à lancer Athènes dans une désastreuse expédition contre Syracuse, trahit son pays en faveur des Spartiates, et, finalement, fut assassiné alors qu'il se rendait à la cour de Perse pour tramer quelque nouveau complot contre sa patrie. Les trois derniers élèves de Socrate n'étaient pas les seuls jeunes gens dont l'avenir s'annonçait brillant et dont Socrate détruisit la foi et le patriotisme, d'espèce fort vulgaire sans doute, sans rien mettre à leur place. Son ennemi le plus acharné était un certain Anytus, dont le fils, disciple fidèle de Socrate, était devenu un ivrogne invétéré. Anytus obtint finalement que Socrate fut poursuivi comme « corrupteur » de la jeunesse d'Athènes ; le philosophe fut condamné à boire un breuvage empoisonné, fait avec de la ciguë (399 ans avant J.-C.).

Sa mort est décrite, en un style d'une beauté parfaite, dans le dialogue de Platon intitulé le *Phédon*.

[1] « Mais ce n'était pas seulement à la vie, aux biens et aux libertés des citoyens athéniens que s'attaquaient les Trente. Ils ne cherchaient pas moins à étouffer tout ce qu'il y avait dans la cité conquise de vigueur intellectuelle et de volonté éducatrice ; ce dessein s'accordait si bien avec le sentiment et les pratiques de Sparte, que les Trente comptèrent sur l'appui de leurs alliés étrangers. Parmi les ordonnances qu'ils promulguèrent, il y en avait une qui interdisait formellement « d'enseigner l'art des mots ». En fait, l édit des Trente ne tendait à rien de moins qu'à supprimer tous les maîtres et tous les professeurs d'un rang supérieur à celui de grammairien élémentaire. Si un tel édit avait pu rester en vigueur pendant une génération, il aurait ramené, de même que les autres ordonnances des Trente, le niveau intellectuel de la cité où Sophocle et Euripide venaient de mourir, où Platon et Isocrate étaient dans tout leur talent, à celui des plus médiocres communautés de la Grèce. Il n'était pas rare, en effet, qu'un despote grec supprimât les assemblées où les jeunes gens s'entraînaient en commun, physiquement ou intellectuellement, aussi bien que les banquets publics, les cercles ou les associations, sous le prétexte qu'ils mettaient en péril son autorité et qu'ils tendaient à glorifier le courage des citoyens et à développer chez eux la conscience de leurs droits politiques. »

GROTE, *Histoire de la Grèce*.

Platon était d'une mentalité extrêmement différente de celle de Socrate. C'était un écrivain d'une grande délicatesse artistique, alors que Socrate ne pouvait pas écrire deux phrases à la suite. Il recherchait la beauté, que dédaignait Socrate. Il avait, à un haut degré, le souci de mettre plus d'harmonie dans les affaires publiques et se plaisait à concevoir un ordre où des relations plus justes existeraient entre les hommes ; Socrate, lui, ne se préoccupait ni du chaud ni du froid, ni de l'opinion de ses concitoyens, il concentrait toute sa pensée sur une sorte de vision sereine, loin de toute illusion. La vie, disait-il, n'apporte rien : il n'y a que l'âme qui vive. Platon avait la plus grande affection pour ce vieux maître si fruste ; il trouvait que rien ne valait sa méthode pour débrouiller et clarifier les opinions, et il fait de lui la figure centrale de ses immortels dialogues ; mais, par disposition intellectuelle et par humeur naturelle, il rejettait l'attitude sceptique. Dans beaucoup de ses dialogues, la voix est celle de Socrate, mais la pensée est celle de Platon. Celui-ci vivait à une époque de doute où toutes les relations humaines étaient remises en question. Aux grands jours de Périclès, avant 450, il semblait bien que tout le monde à Athènes fût satisfait des institutions politiques et sociales. Pourquoi aurait-on mis en doute leur valeur ? Les hommes se sentaient libres, les communautés étaient prospères, si l'on souffrait c'était seulement par jalousie. L'*Histoire* d'Hérodote ne contient guère de plaintes au sujet des institutions politiques d'Athènes.

Mais Platon, qui naquit vers l'époque où Hérodote mourut, et qui grandit dans l'atmosphère créée par une guerre désastreuse et toutes sortes de difficultés sociales, se trouva, dès le début de sa vie, en face de discordes humaines et d'institutions mal adaptées. Il y avait là comme un appel, auquel l'esprit de Platon ne se déroba pas. L'une de ses premières œuvres, de même que la dernière, envisage avec beaucoup de hardiesse et de pénétration, la question d'une amélioration possible des rapports humains. Socrate avait enseigné à Platon de ne rien considérer comme un fait acquis, pas même les relations du mari et de la femme ou celles du père et de l'enfant. Sa *République*, la première de toutes les utopies, est le rêve que fait un jeune homme d'une cité où la vie humaine serait ordonnée selon un plan neuf et meilleur ; son dernier ouvrage, d'ailleurs inachevé : *Les Lois*, envisage l'organisation d'une autre Utopie du même genre. Il y a dans Platon une foule de choses dont nous ne pouvons songer à nous occuper ici, mais son œuvre constitue l'un des jalons de notre histoire ; c'est quelque chose de nouveau dans l'évolution de l'humanité que l'apparition de cette volonté de donner une base encore inconnue aux relations humaines. Jusqu'alors l'humanité avait vécu dans la tradition, dans la crainte des dieux. Mais voici qu'un homme vient dire hardiment à notre race, comme s'il s'agissait d'une observation toute raisonnable et toute naturelle : « Prenez en main votre vie. La plupart des choses qui causent votre misère, vous pouvez les éviter ; la plupart des choses qui vous écrasent, vous pouvez vous en débarrasser. Dans ce domaine, votre volonté est souveraine ».

En dehors des conflits de son époque, un fait devait inciter Platon à adopter cette attitude. Aux jours de Périclès, Athènes avait fondé outre-mer divers établissements et, depuis ce temps, l'idée qu'une communauté peut, non seulement s'accroître, mais être créée de toutes pièces, était devenue familière à l'esprit des hommes.

En rapports étroits avec Platon se trouvait un plus jeune homme, qui tenait aussi école à Athènes, et qui vécut jusqu'à un âge plus avancé que lui. Ce jeune homme était Isocrate. Sa profession le rapprochait de celle du publiciste moderne ; il était écrivain plus qu'orateur, et il s'appliquait surtout à développer l'idée, chère à Hérodote, d'une grande union de toute la Grèce contre l'Empire perse ; il voyait dans cette entreprise un remède à la bassesse et au désordre de la politique locale et aux ruines causées par des luttes intestines. Les horizons politiques d'Isocrate étaient à certains égards plus vastes que ceux de Platon, et, durant ses dernières années, il en vint à considérer la monarchie, particulièrement la monarchie macédonienne de Philippe, comme une méthode de gouvernement plus capable d'assurer l'unité et l'épanouissement d'une communauté que la démocratie des villes. La même évolution vers les idées monarchiques s'était produite chez Xénophon, l'auteur de l'*Anabase*. Dans sa vieillesse, celui-ci écrivit la *Cyropédie* « justification, à la fois théorique et pratique, de la monarchie absolue, telle qu'elle apparaissait dans l'organisation de l'Empire perse ».

4

Platon enseignait à l'Académie. Dans sa vieillesse, il vit venir vers lui un garçon de bonne mine, originaire de Stagire, en Macédoine : Aristote, fils du médecin du roi. Cet Aristote avait un tour d'esprit très différent de celui du grand Athénien. Il était naturellement plein de scepticisme à l'égard de la volonté conduite par l'imagination, mais avait au plus haut degré la compréhension et le respect des faits établis. Plus tard, quand Platon mourut, il ouvrit une école au Lycée d'Athènes et y enseigna, critiquant avec une certaine rudesse Platon et Socrate. La grande ombre d'Alexandre le Grand s'étendait sur les libertés de la Grèce, et Aristote se disait partisan de l'esclavage et de la monarchie constitutionnelle. Il avait été auparavant le précepteur d'Alexandre, à la cour de Philippe de Macédoine. Les hommes que guidait leur intelligence étaient alors découragés et ils commençaient à douter que nous soyons capables de façonner notre propre existence. Il n'y avait plus d'Utopies. La poussée des événements était alors trop forte pour que l'effort d'organisation de quelques individus doués d'une noble intelligence pût porter ses fruits. On pouvait songer à refondre la société humaine, lorsque la société humaine était constituée par une petite ville de quelques milliers d'habitants ; mais maintenant les philosophes se trouvaient au centre d'un véritable cataclysme ; c'était le système politique du monde tout entier qui se trouvait refondu, et cette révolution intéressait une masse de cinquante à cent millions d'individus. Jamais encore le progrès n'avait travaillé sur une pareille échelle. L'esprit humain en était comme écrasé ; il en revenait à la conception d'une énorme et implacable Destinée. D'instinct, les hommes s'agrippaient à tout ce qui, dans l'ordre social, leur apparaissait comme stable et capable de maintenir entre eux quelque cohésion. La monarchie, par exemple, en dépit de ses vices manifestes, se présentait comme une forme de gouvernement appliquable à plusieurs millions d'individus ; elle avait jusqu'à un certain degré fait ses preuves ; elle imposait une volonté directrice, dans un domaine où il semblait qu'une volonté collective ne pût se manifester. Ce changement dans la mentalité de l'époque s'harmonisait fort bien avec le respect naturel d'Aristote pour les faits. Si, d'une part, il l'incite à se déclarer partisan de la monarchie, de l'esclavage, de la mise en tutelle des femmes, par contre il stimule son désir d'atteindre à une connaissance méthodique des réalités du monde physique et de la nature humaine. Ainsi les rêves créateurs de la génération précédente se trouvent oubliés; Aristote est un homme terriblement raisonnable, terriblement lucide dans ses exposés, mais complètement incapable de cet enthousiasme qui fait accepter à l'individu tous les sacrifices. Il se demande si Platon est bien sage lorsqu'il exige que les poètes soient bannis de son Utopie, car, dit-il, la poésie est une force. Il est en avance sur Bacon et le mouvement scientifique moderne lorsqu'il se rend compte de l'importance d'une connaissance méthodique des faits. Lui-même se mit à rassembler et à ordonner les matériaux de la science qu'il concevait ; il fut le premier historien de la nature. D'autres hommes avant lui avaient formulé des hypothèses sur l'essence des choses ; mais lui, de même que tous les jeunes gens qui acceptaient de collaborer avec lui, entreprit de les classifier et de les comparer. Platon avait dit : « Saisissons-nous de la vie, et façonnons-la d'après un plan nouveau » ; ce successeur plus modéré déclare : « Apprenons d'abord à mieux connaître la vie et, en attendant, servons le roi ». Ce conseil n'était pas en opposition avec le premier, mais il en limitait singulièrement la portée.

Les relations particulières d'Aristote et d'Alexandre le Grand assurèrent au premier des facilités de travail telles que, pendant de longs siècles, il n'en fut pas offert de semblables aux hommes qui s'occupaient de recherche scientifique. Aristote avait à sa disposition pour ses dépenses plusieurs centaines de talents (un talent = 5.600 frs). A un moment donné, il eut sous ses ordres un millier d'hommes, chargés de rassembler dans toute l'Asie et dans toute la Grèce les matériaux de son histoire naturelle. C'étaient, bien entendu, des observateurs sans grandes connaissances, de simples collecteurs de documents, mais jamais cependant on n'avait rien entrepris de pareil. Cette époque marque le début des sciences naturelles, aussi bien que des sciences politiques. Les étudiants du Lycée firent, sous la direction d'Aristote, l'analyse de cent cinquante huit constitutions politiques.

Mais ce premier rayon de la science fut des plus fugitifs. La mort prématurée

d'Alexandre et l'émiettement de son empire, presque avant qu'il se fût constitué, mirent fin pour deux mille ans à de pareilles largesses. Ce ne fut qu'en Egypte, au Musée d'Alexandrie, que l'on continua à s'adonner, et cela pendant quelques générations seulement, aux recherches scientifiques. Du Musée nous parlerons plus tard. Cinquante ans après la mort d'Aristote, le Lycée avait perdu toute importance sociale.

5

Le mouvement des esprits durant les dernières années du quatrième siècle avant J.-C. ne s'accordait guère avec les tendances qu'apportait Aristote, et peu de gens se souciaient de réunir péniblement les matériaux qu'aurait pu utiliser la science. Il est même probable que si Aristote n'avait pas reçu du roi l'aide que l'on sait, le Stagyrite ne tiendrait qu'une petite place dans l'histoire intellectuelle du monde. Mais, grâce à cette aide, sa splendide intelligence put trouver à la fois un aliment et un emploi. L'homme du commun préfère les chemins faciles, et s'inquiète peu de savoir s'ils aboutissent à un cul-de-sac. Découvrant que le cours des événements était trop puissant pour que l'on pût y résister, la plupart des philosophes de cette époque abandonnaient leurs plans de cités modèles, leurs conceptions d'un nouveau mode de vie et n'élaboraient plus que des systèmes fort beaux et fort consolants, qui permettaient de se mettre en dehors de la réalité.

C'est peut-être là présenter les choses sous une forme un peu sommaire et avec quelque injustice. Laissons donc la parole au Professeur Gilbert Murray ;

« Les Cyniques ne se préoccupaient que de la vertu, et des relations de l'âme avec Dieu ; le monde, ses honneurs, la science elle-même n'étaient pour eux qu'une gangue. Les Stoïciens et les Epicuriens, si éloignés à première vue les uns des autres, se ressemblaient beaucoup par le but qu'ils poursuivaient. Ils n'avaient souci que de la morale, c'est-à-dire de savoir comment, dans la pratique, l'homme doit ordonner sa propre vie. Les uns et les autres donnaient une partie de leur temps à la science — les Epicuriens à la physique, les Stoïciens à la logique et à la rhétorique mais c'était là seulement pour eux de simples moyens conduisant à une fin donnée. Les Stoïciens cherchaient à gagner le coeur et l'opinion des hommes par la subtilité de leurs arguments abstraits ou par l'éblouissante sublimité de leur pensée et de leur langage. Les Epicuriens étaient résolus à assurer la marche en avant de l'humanité, sans que celle-ci eût à s'humilier devant des dieux capricieux ou à sacrifier le libre-arbitre. Ils condensaient leur évangile en quatre maximes : « On ne doit pas craindre Dieu ; la Mort n'est qu'une illusion ; on peut atteindre le Bien ; tout ce que nous redoutons peut être supporté et vaincu ».

Et, durant ce temps, le flot des évènements continuait à couler, se préoccupant aussi peu des philosophes que ceux-ci se préoccupaient de lui.

6

Si nous voulons tirer profit de la lecture des classiques grecs, il faut considérer ceux-ci comme des hommes tout pareils à nous. Il convient de tenir compte des traditions, du champ d'action et des insuffisances de ces hommes. On est toujours enclin, lorsqu'on admire, à pousser trop loin les choses. La plupart de nos textes classiques ont été profondément mutilés, et tous furent au début l'œuvre d'êtres humains placés au milieu de toutes sortes de difficultés et qui vivaient à une époque si sombre, aux perspectives si étroites, que la nôtre semble en regard baigner dans une éblouissante clarté. Ce que nous perdrons en respect en adoptant cette attitude familière, nous le gagnerons en sympathie à l'égard de ce groupe d'esprits agités, indécis et très modernes. Les écrivains athéniens furent, en fait, les premiers des modernes. Ils discutaient des questions que nous discutons encore, leurs problèmes furent les mêmes que les nôtres. C'est dans eurs ouvrages que luit notre aurore[1].

[1] Jung, dans sa *Psychologie de l'Inconscient*, a écrit d'excellentes choses au sujet de l'opposition de la pensée antique (pré-athénienne) et de la pensée moderne. Il appelle la première : Pensée Non-Dirigée, et la seconde ; Pensée Dirigée. L'une, semblable au rêve, n'utilise que les images ; l'autre utilise les mots. La science est une organisation de la pensée dirigée. L'esprit antique (avant les penseurs grecs), constitua non une science, mais une mythologie. Le monde de l'esprit chez les anciens était un monde de fantaisies subjectives, semblable au monde des sauvages et du rêve. La pensée enfantine et les rêves sont comme un rappel de la vie préhistorique ou sauvage. Les mythes sont les rêves collectifs des peuples, et les rêves les mythes des individus. L'œuvre de rude discipline intellectuelle, réalisée au moyen de mots et de jugements soigneusement analysés, œuvre dont les Grecs furent les promoteurs et qui fut reprise par les philosophes scolastiques, constitue le préliminaire de la science moderne.

Ils commencèrent une enquête, et n'eurent pas le temps d'atteindre à une solution. Nous ne pouvons prétendre avoir apporté une réponse aux questions qu'ils se posèrent. L'esprit des Hébreux, nous l'avons montré, prenant subitement conscience des misères et des désordres infinis de notre vie, découvrit que ces misères et ces désordres sont en grande partie dus à une violation de la loi, et en conclut que le salut ne peut nous être assuré que si nous nous plions au service d'un seul Dieu, maître du ciel et de la terre. Le Grec, bien qu'éprouvant les mêmes angoisses, n'était pas préparé à cette idée d'une divinité patriarcale ; il vivait dans un monde où il y avait, non pas un Dieu, mais des dieux ; peut-être sentait-il que le pouvoir de ceux-ci était limité, mais alors il plaçait derrière eux le Destin, froid et impersonnel. Si bien que le problème qu'il avait à résoudre se ramenait pour lui à celui de la vie droite, et il ne se demandait pas quelle relation il peut y avoir entre l'homme qui mène une vie droite et la volonté divine... Pour nous qui considérons les choses à un point de vue purement historique, nous pouvons présenter ce même problème sous une forme qui concilie le point de vue hébraïque et le point de vue grec. Nous avons vu comment notre espèce dépassa la vie inconsciente de l'animal pour s'élever jusqu'à une conscience raciale continue, capable de sentir la condition misérable qui lui était imposée du fait de la diversité de ses buts, capable de comprendre les inévitables tragédies qui sont la conséquence de toute affirmation de notre personnalité ; lentement, obscurément, cette conscience collective élabore une notion qui ramène à leur juste place les membres de l'espèce et leur sert de lien, qui les préserve des souffrances et des accidents auxquels est soumis l'individu isolé. L'idée du dieu-roi, l'idée de la tribu, l'idée de la cité : telles sont les conceptions qui, pendant un temps, se sont imposées au culte des hommes, grâce auxquelles ils ont dépouillé une partie de leur égoïsme, de leur orgueil individuel et se sont élevés jusqu'à la compréhension d'une vie plus durable et plus fixe. Et pourtant, ainsi que le démontrent nos guerres et nos désastres, aucune de ces grandes idées n'a encore été assez grande. Les dieux ont failli à leur mission de protecteurs, la tribu s'est montrée vile et cruelle, la cité a condamné à l'ostracisme ses meilleurs et ses plus fidèles soutiens, le dieu-roi s'est transformé en brute...

Lorsque nous relisons les livres de la grande période grecque qui s'occupent de ces problèmes, nous nous rendons compte que trois barrières enserraient l'esprit des Grecs, barrières au-dessus desquelles ils purent rarement s'élever, mais que nous commençons à être capables de franchir.

La première de ces restrictions fut l'idée — c'était presque une obsession chez les Grecs — que la cité constituait le suprême état concevable. Dans un monde qui avait vu se succéder des empires dont chacun était plus vaste que celui qui l'avait précédé, dans un monde à travers lequel les hommes et la pensée se déplaçaient de plus en plus librement, dans un monde qui était visiblement en voie d'unification, les Grecs, par suite des conditions physiques et politiques dans lesquelles ils vivaient, caressaient encore le rêve impossible d'une petite cité-état, compacte, fermée à toutes les influences étrangères, mise par sa vaillance à l'abri des coups du monde entier. Le nombre des citoyens que doit contenir un Etat idéal varie, selon Platon, entre 1 000 (*La République*) et 5.040 (*Les Lois*).[1] Cet état devait être prêt à faire la guerre et à se défendre contre les autres cités de même taille. Et ceci est écrit moins de deux générations avant que les armées de Xerxès eussent passé l'Hellespont !

Les Grecs croyaient peut-être que le temps des empires mondiaux était passé à jamais, alors qu'il ne faisait que commencer. Ils ne pouvaient s'imaginer un groupement plus étendu qu'une alliance ou qu'une ligue. Il y avait à la cour d'Artaxerxès des hommes qui avaient bien autre chose en tête que ces pauvres petits bras de mer, avec leurs rochers, que ces îles ou que ces vallées enserrées par un cirque de montagnes. Mais l'idée de s'unir contre les puissances qui grandissaient en dehors du monde hellénique était de celles que dédaignait l'esprit grec. On acceptait bien l'argent perse ; tout le monde acceptait l'argent perse ; mais qu'est-ce que cela signifiait ? Ou bien l'on s'enrôlait pour quelque temps (comme Xénophon) dans l'armée perse, dans l'es-

[1] « Pour la bonne administration de la justice, et l'exacte répartition de l'autorité, il est nécessaire que les citoyens se connaissent mutuellement ; autrement toutes sortes de malheurs se produisent, tant dans l'exercice de l'autorité que dans l'administration de la justice ; car il n'est pas juste de décider arbitrairement, comme cela arrive lorsque la population est excessive. » Aristote, dans sa *Politique*.

poir de ramener quelque riche prisonnier. Athènes ne resta sans doute pas neutre dans les affaires d'Egypte, et mena même de petites guerres contre la Perse, mais la conception d'une politique commune ou d'un avenir commun pour la Grèce lui était étrangère... Un moment vint enfin où, à Athènes, une voix se mit à clamer : « Macédoine ! », à hurler, comme celle du chien de garde : « Macédoine ! ». Cette voix, c'était celle de Démosthène, orateur et démagogue, qui, en un langage véhément, dénonçait et menaçait le roi Philippe de Macédoine, lequel avait appris la politique, non seulement chez Platon et chez Aristote, mais aussi chez Isocrate et Xénophon, et jusqu'à Babylone et à Suse, et qui se préparait tranquillement, habilement et fermement, à dominer toute la Grèce et à conquérir, en se servant de celle-ci, tout le monde connu...

Une seconde particularité entravait le développement de l'esprit grec ; c'était l'institution de l'esclavage domestique. L'esclavage était, dans la vie des Grecs, une chose qui allait pour ainsi dire de soi ; les Hellènes ne pouvaient concevoir qu'il y eût, à son défaut, de bien-être ou de dignité. Mais l'esclavage n'a pas seulement pour effet d'engendrer chez une classe la haine d'une autre classe ; il groupe les possesseurs d'esclaves en une organisation dirigée contre tous les étrangers. Il se forme, grâce à lui, une tribu d'élection. Platon, obéissant à sa claire raison, à cet esprit noble et sain qui voyait plus loin que son temps, aurait voulu abolir l'esclavage. Une bonne partie du sentiment public, ainsi que la « Nouvelle Comédie », étaient opposés à cette institution. Les Stoïciens et les Epicuriens, dont beaucoup étaient des esclaves, la condamnaient, comme contre nature ; puis, s'apercevant qu'elle était trop profondément enracinée, ils décrétèrent qu'elle ne pouvait avoir de prise sur l'âme et que l'on devait simplement l'ignorer : pour le sage, il n'y avait ni esclaves ni hommes libres. Par contre, aux yeux du très positif Aristote, et vraisemblablement de la plupart des gens pratiques, l'abolition de l'esclavage était une chose que l'on ne pouvait pas même concevoir. Aussi ces derniers déclarèrent-ils qu'il y avait dans le monde « des esclaves naturels »... Finalement la pensée des Grecs était paralysée par une forme d'ignorance qui est presque inconcevable aujourd'hui. Ils ne savaient absolument rien du passé de l'humanité ; c'est tout au plus s'ils avaient à cet égard quelques intuitions assez fines. Toutes leurs connaissances géographiques étaient limitées au bassin de la Méditerranée et aux frontières de la Perse. Nous savons bien mieux que les Grecs ce qui se passait à Suse, à Persépolis, à Babylone et à Memphis au temps de Périclès. Leurs idées sur l'astronomie n'étaient encore que des hypothèses rudimentaires. Anaxagore, qui était un esprit très hardi, croyait que le soleil et la lune étaient de vastes globes, si vastes que le soleil était probablement aussi grand que le Péloponèse. Leurs idées en matière de physique et de chimie étaient par contre le résultat de profondes méditations ; on est stupéfait lorsqu'on constate qu'ils eurent la notion de la structure atomique. Il faut, en effet, tenir compte de l'extrême pauvreté de leur matériel expérimental. Ils se servaient, comme d'ornement, du verre coloré, mais ils ne connaissaient pas le verre blanc ; ils n'avaient aucun moyen précis de mesurer les brefs intervalles du temps ; ils n'avaient pas de notation numérique vraiment pratique, pas de balances précises, pas de télescopes ni de microscopes. Si un de nos savants retournait vers l'Athènes de Périclès, il éprouverait la plus grande difficulté à communiquer à son auditoire les premiers éléments de sa science. Il lui faudrait créer, dans les pires conditions, les appareils les plus grossiers, ceci devant une foule à laquelle Socrate répétait sans cesse combien il était absurde de chercher à atteindre la vérité avec des bouts de bois, des ficelles, et des morceaux de métal, semblables à ceux dont les gamins se servent pour pêcher. De plus, notre professeur de physique courrait le danger constant de se voir poursuivi pour impiété.

Notre monde d'aujourd'hui puise à une réserve relativement inépuisable de connaissances concrètes. C'est à peine si, à l'époque de Périclès, les premières gouttes commencent à sourdre. Lorsque nous songeons à cette différence, nous cessons de nous étonner que les Grecs, malgré qu'ils fussent fort bien doués pour toutes les spéculations d'ordre politique, aient été insensibles aux dangers qui, du dedans comme du dehors, menaçaient leur civilisation, et aussi à la nécessité d'une action collective.

Ce n'est pas dans les résultats qu'ils obtinrent, mais bien dans la tentative qu'ils effectuèrent, que réside pour nous l'intérêt de ce groupe d'écrivains et d'orateurs grecs. Peu importe qu'ils aient ou non donné une

réponse à certaines questions; le tout est qu'ils les aient posées. Jamais encore l'homme n'avait lancé un tel défi au monde au milieu duquel il était né. Jamais encore il ne s'était dit qu'il pouvait en modifier les conditions. Depuis des temps immémoriaux la tradition et une apparente nécessité l'avaient tenu attaché à la vie sous la forme où celle-ci se présentait à lui dans sa tribu. Jusqu'alors, le monde avait été aussi peu pour lui matière à interrogations que le sont pour les enfants le foyer paternel et les coutumes parmi lesquelles ils ont été élevés.

De sorte qu'aux cinquième et quatrième siècles avant J.-C. nous discernons non seulement en Judée et à Athènes, mais, en fait, au-delà de ces centres, les premiers indices d'un mouvement à la fois intellectuel et moral, les premiers appels en faveur de la justice et de la vérité, d'une voix qui s'élève au milieu du remous des passions et des menus faits de l'existence. Ce moment fait songer à celui où le sens des responsabilités s'éveille chez un jeune homme et où celui-ci découvre soudain que la vie n'est ni facile ni dépourvue de buts. L'humanité est en pleine croissance. Pendant vingt-trois siècles, l'histoire sera surtout faite de la diffusion, des progrès, de l'affirmation de ces grandes idées directrices. Les hommes s'éveillent, lentement mais sûrement, à l'idée que la confraternité humaine est une réalité, que les guerres, toutes les formes de cruauté et d'oppression sont, non seulement condamnables, mais inutiles, et qu'enfin il est possible d'offrir à tous les membres de notre espèce un but commun. Chacune des générations qui vont suivre nous montrera des individus travaillant à la venue de cet ordre meilleur. Mais chaque fois que ces grandes notions constructives s'emparent de l'esprit d'un homme, ses appétits, ses jalousies, ses soupçons, tout ce qui est au fond de notre nature, entre en lutte contre elles. Les vingt-trois derniers siècles de l'histoire nous montrent un être immortel, violent et impulsif, faisant effort pour penser clairement et vivre noblement. Les bévues succèdent aux bévues ; des débuts pleins de promesses s'achèvent en résultats grotesques et décevants ; des courants d'eau claire sont empoisonnés par la coupe qui les porte aux lèvres assoiffées de l'humanité. Mais, après chaque désastre, l'espérance humaine prend de nouveau son vol....

CHAPITRE XXIII

LA CARRIÈRE D'ALEXANDRE LE GRAND

Philippe de Macédoine. — 2. Le meurtre du roi Philippe. — 3. Les premières conquêtes d'Alexandre. — 4. Alexandre errant. — 5. Alexandre fut-il vraiment Grand ? — 6. Les successeurs d'Alexandre. — 7. Pergame, refuge de la culture. — 8. Le règne d'Alexandre, présage d'une unité mondiale.

1

Le vrai héros de l'histoire d'Alexandre est moins Alexandre que son père, Philippe. L'auteur d'une pièce ne reçoit pas, comme l'acteur, la lumière de la rampe, mais ce fut Philippe qui conçut la plupart des grands exploits accomplis par son fils, qui posa les fondations de la demeure que ce dernier édifia, forgea ses instruments de travail, et qui avait déjà, en fait, au moment de sa mort, entrepris l'expédition de Perse. Philippe fut, sans aucun doute, l'un des plus grands monarques que la terre ait connus ; c'était un homme d'une profonde intelligence, d'une habileté considérable, et le champ de ses idées était plus étendu que celui des individus de son temps. Il fit son ami d'Aristote. Il conçut avec lui des plans pour l'organisation de

la vraie science, plans que le philosophe devait mettre à exécution plus tard, grâce aux subventions d'Alexandre. Philippe, autant que nous en pouvons juger, semble avoir été le « Prince » d'Aristote. Ce dernier se tourna vers lui ; les hommes vont naturellement vers ceux, et rien que vers ceux, qu'ils admirent et en qui ils ont confiance. De même Isocrate fit appel à Philippe, comme au grand chef qui était capable d'unifier et d'ennoblir la vie publique, si chaotique, de la Grèce.

On trouve écrit dans beaucoup de livres que Philippe était un homme d'un cynisme incroyable et d'appétits déréglés. Il est vrai qu'aux fêtes, comme tous les Macédoniens de son temps, il se laissait aller à boire — on considérait probablement comme peu courtois de ne pas se griser dans les banquets ; mais, à l'appui des autres accusations dirigées contre lui, on n'apporte aucune preuve sérieuse, et, en guise de témoignages, nous n'avons que les railleries d'adversaires tels que Démosthène, le démagogue et l'orateur athénien, chez qui la rhétorique était plus forte que tout sentiment. Il suffira de traduire une ou deux phrases de Démosthène pour montrer jusqu'où la fureur patriotique pouvait conduire un homme. Ces phrases sont tirées des *Philippiques* : « Philippe... un homme qui non seulement n'est pas Grec, n'est en rien apparenté aux Grecs, mais n'atteint pas même au niveau d'un barbare provenant de quelque pays respectable... non, une peste venue de Macédoine, contrée dont nous n'avons jamais même pu tirer un esclave convenable ». Ce qui suit est du même style. Nous savons qu'en réalité les Macédoniens étaient un peuple aryen, très proche parent des Grecs, et que Philippe était probablement l'homme le mieux éduqué de son temps.


Guerrier macédonien (Bas-relief de Pella)

Quand Philippe devint roi de Macédoine (359 avant J.-C.), son pays, qui était fort petit, n'avait ni port, ni industrie, ni ville tant soit peu importante. La population était toute paysanne, presque grecque par la langue, et ses sympathies ne demandaient qu'à aller aux Grecs ; mais les Macédoniens étaient d'un sang plus nordique qu'aucun des autres peuples grecs. Philippe fit de cette petite nation barbare un grand Etat ; il créa la plus solide organisation militaire que le monde eût encore vue, et, à l'époque de sa mort, il se trouvait à la tête d'une confédération qui englobait presque toute la Grèce. Sa qualité la plus extraordinaire, la faculté qu'il avait de s'élever par la pensée au-dessus des idées courantes de son temps, se révéla moins dans ces réalisations que dans la façon dont il prépara son fils à poursuivre sa politique. Il est un des rares monarques de l'histoire qui se soient soucié de leur successeur. Alexandre reçut en effet une éducation toute spéciale : il fut élevé pour l'empire. Aristote ne fut que l'un des précepteurs éminents choisis pour lui par son père. Philippe l'initia à sa politique et, dès qu'il eut seize ans, lui confia une part d'autorité. Alexandre commanda la cavalerie à Chéronée, sous l'œil de son père.

Celui qui lit avec soin l'histoire d'Alexandre doit reconnaître que ce dernier disposait, au début de sa carrière, d'un fonds intellectuel tel qu'aucun prince n'en avait été pourvu de semblable. Dès qu'il s'écarta des sages notions que ses précepteurs lui avaient inculquées, il accumula les bévues et les erreurs de conduite, semblant parfois être poussé par une véritable folie. Bien avant sa mort, les défauts de son caractère avaient triomphé des heureuses tendances qu'avait suscitées chez lui son éducation.

Philippe était un roi à l'ancienne manière, un chef, le premier parmi ses pairs, selon la vieille conception aryenne nordique. L'armée qu'il trouva en Macédoine avait été recrutée au moyen d'une levée générale de fantassins et comprenait aussi un ordre équestre, noble celui-là, appelé « les compagnons ». Le peuple était composé de fermiers et de chasseurs, quelque peu ivrognes, mais se pliant bien à la discipline, et d'une bonne valeur combative. Pendant plusieurs générations, le langage de la cour avait été le grec attique (athénien), et cette cour était suffisamment civilisée pour accueillir des personnalités telles qu'Euripide, qui y mourut en 406 avant J.-C., et Zeuxis l'artiste. De plus, Philippe

avait passé, avant son accession au trône, quelques années en Grèce comme otage. Son éducation avait été tout ce que la Grèce pouvait donner de meilleur à cette époque. Il était donc familiarisé avec ce que nous pourrions appeler « le rêve d'Isocrate », qui, on s'en souvient, avait préconisé une grande union des états grecs d'Europe, dans le but de dominer le monde oriental. Philippe savait aussi combien la démocratie athénienne était incapable, en raison de sa constitution et de ses traditions, de saisir l'occasion qui s'offrait à elle. Faire l'union, c'était, pour les Athéniens et pour les Spartiates, permettre « à un tas d'étrangers » de goûter les avantages de la vie de citoyen. C'était s'abaisser, disaient-ils, à traiter en égaux et en camarades les Macédoniens, peuple chez qui l'on ne pouvait même pas trouver « un esclave convenable ».

Il n'y avait aucun moyen d'obtenir l'assentiment unanime des Grecs à l'entreprise projetée, en dehors d'une action politique révolutionnaire. Ce n'était pas l'amour de la paix qui tenait les Grecs éloignés d'une telle aventure : c'étaient leurs divisions politiques. Les ressources des divers Etats s'étaient épuisées au cours d'une série de guerres intestines, qui éclataient sous le moindre prétexte et que les orateurs faisaient tout pour envenimer davantage. Les Phocéens, par exemple, s'étant mis à labourer certaines terres sacrées près de Delphes, une guerre sanglante s'ensuivit.

Philippe consacra les premières années de son règne à discipliner son armée. Jusque-là le rôle principal était dévolu dans les batailles à l'infanterie. Dans les très anciennes images sumériennes représentant un combat, nous voyons les piquiers engagés seuls en formations serrées dans l'action principale, exactement comme cela se passait encore chez les Zoulous au XIXe siècle ; les troupes grecques du temps de Philippe bataillaient de la même façon ; la phalange thébaine était une masse d'infanterie munie de piques, les derniers rangs projetant leurs longues armes entre les soldats de la première ligne. De telles formations enfonçaient toute troupe ennemie qui était moins disciplinée qu'elles. Bien entendu, des archers montés pouvaient infliger des pertes considérables auxdites formations ; c'est pourquoi lorsque le cheval fut introduit dans les batailles on put voir paraître, en marge de l'action principale, des cavaliers qui jouaient un rôle accessoire. Le lecteur ne doit pas oublier que le cheval ne fut vraiment utilisé dans les guerres occidentales qu'avec les Assyriens, et encore ne servit-il au début qu'à tirer les chars. Les chars chargeaient en plein dans les masses d'infanterie et essayaient de les rompre ; et, à moins que la discipline ne fût très ferme, ils y parvenaient. Les batailles homériques furent des batailles de chars. Ce n'est guère qu'au cours des derniers mille ans avant l'ère chrétienne que nous voyons des soldats montés, distincts des conducteurs de chars, jouer un rôle dans la guerre. Au début, ces cavaliers semblent avoir combattu par éléments isolés, chaque homme essayant de réaliser quelque exploit personnel. C'est de cette façon que les Lydiens combattirent contre Crésus. Philippe semble avoir été le créateur de la cavalerie de charge. Il fit entraîner dans ce but ses « compagnons ». Il renforça aussi sa phalange en donnant aux hommes des derniers rangs des piques plus longues que celles qu'ils avaient eues jusqu'alors, ce qui accrut la profondeur de la masse. La phalange macédonienne ne fut qu'une réplique plus vigoureuse de la phalange thébaine. Mais ces formations massives d'infanterie n'étaient pas assez souples pour soutenir une attaque effectuée sur leurs flancs ou sur leur arrière. Elles n'avaient que de médiocres facultés manœuvrières. Les victoires de Philippe et de son fils furent donc la conséquence d'un plan général de coopération entre les


Philippe de Macédoine.

deux armes. La phalange s'avançait au centre et retenait le gros des forces adverses; tantôt sur une aile, tantôt sur l'autre, les charges de cavalerie balayaient les soldats montés de l'ennemi, puis elles se déployaient en enveloppant le flanc et l'arrière de sa phalange, sur le front de laquelle l'infanterie macédonienne faisait déjà porter ses coups. Lorsqu'il eut gagné plus d'expérience en matière militaire, Alexandre, étendant l'usage des catapultes, vastes engins lanceurs de pierres, s'en servit pour rompre l'infanterie ennemie. Avant son époque, les catapultes étaient employées pendant les sièges, mais jamais dans les batailles. C'est donc lui qui fut l'inventeur de la « préparation d'artillerie ».

Ayant en main sa nouvelle armée, Philippe dirigea d'abord son attention vers le nord de la Macédoine. Il fit des expéditions en Illyrie, et jusqu'au Danube ; il étendit aussi sa domination le long de la côte jusqu'à l'Hellespont. Il s'assura la possession d'un port, Amphipolis, et de certaines mines d'or toutes voisines. Après plusieurs expéditions à travers la Thrace, il se tourna enfin sérieusement vers le sud. Il prit le parti de l'amphictyonie delphique contre les Phocéens sacrilèges, et se posa ainsi en champion de la religion hellénique.

Nous ne devons pas oublier qu'il y avait parmi les Grecs un fort parti pan-hellénique, disposé à reconnaître Philippe comme chef. Le principal écrivain qui soutint ce mouvement fut Isocrate. Athènes, d'autre part, s'était mise à la tête de l'opposition contre Philippe; Athènes qui n'hésitait pas à manifester sa sympathie pour la Perse et qui envoyait même des ambassadeurs au Grand Roi pour l'avertir des dangers que lui ferait courir une Grèce unie. En 338 avant J.-C., la lutte qui se poursuivait depuis longtemps entre les partisans d'une Grèce divisée et les pan-hellénistes fut marquée par un événement décisif, et Philippe infligea à la bataille de Chéronée une défaite écrasante à Athènes et à ses alliés. Les conditions de paix qu'il accorda à Athènes furent extraordinairement généreuses ; il était bien décidé, en effet, à se concilier cette implacable cité, et, en 338 avant J.-C., un congrès d'Etats grecs le proclama capitaine-général et le chargea de diriger la guerre contre la Perse.

C'était maintenant un homme de quarante-sept ans. Il semblait qu'il eût le monde à ses pieds. Il avait fait de son petit pays le premier des Etats d'une grande ligue gréco-macédonienne. Cette unification ne devait être que le prélude d'une autre, plus importante encore, celle du monde occidental et de l'empire perse, réalisant un seul Etat mondial de tous les peuples connus. Qui peut douter que Philippe ait eu ce rêve ? Les écrits d'Isocrate nous convainquent qu'il habita bien son cerveau. Qui peut nier que, ce rêve, Philippe était capable de le réaliser ? Il pouvait raisonnablement espérer vivre encore et conserver toute son activité pendant un autre quart de siècle. En 336 avant J.-C., son avant-garde passait en Asie....

Mais jamais ni lui, ni ses forces principales ne s'avancèrent à la suite de celle-ci. Philippe fut assassiné.

2

Il est maintenant nécessaire de donner quelques détails sur la vie domestique du roi Philippe. Cette vie, ainsi que celle de son fils, fut profondément soumise à l'influence d'une femme, remuante et méchante, Olympias, mère d'Alexandre.

Elle était la fille du roi d'Epire, pays à l'ouest de la Macédoine, et, comme la Macédoine, à peu près grec. Elle rencontra Philippe, ou plutôt on la mit sur sa route, au cours de quelque assemblée religieuse tenue à Samothrace. Plutarque déclare que leur mariage fut un mariage d'amour ; il faut reconnaître que parmi les défauts dont on charge Philippe, il avait, comme la plupart des hommes d'énergie et d'imagination, celui de se laisser aller à de violents mouvements amoureux. Il épousa Olympias alors qu'il était déjà roi, et trois ans plus tard Alexandre naquit.

Peu de temps s'écoula avant que la discorde et l'acrimonie fissent leur apparition dans le ménage d'Olympias et de Philippe. Elle se montrait jalouse, mais sa passion pour les mystères religieux fut une source plus grave encore de désaccord. Nous avons déjà observé que, par-dessous la religion nordique des Grecs, si belle et si mesurée, on rencontrait en abondance, dans le pays, des cultes religieux, plus anciens et plus ténébreux, cultes aux secrètes initiations, où les célébrations s'accompagnaient d'orgies, où les rites étaient souvent cruels et obscènes. Ces religions de l'ombre, ces pratiques de femmes, de paysans et d'esclaves, fournirent

à la Grèce ses cultes orphiques, dionysiaques, ainsi que ceux de Déméter ; ils ont pénétré dans les traditions de l'Europe et se sont maintenus presque jusqu'à nos jours. La sorcellerie du moyen âge, avec l'emploi qu'elle faisait du sang des nouveau-nés, des restes des criminels suppliciés, des incantations et des cercles magiques, ne semble guère avoir été autre chose qu'une survivance de ces cérémonies des peuples blancs à peau sombre. Olympias était experte en la matière, et Plutarque relate qu'elle acquit une célébrité considérable en faisant évoluer des serpents apprivoisés au cours de ces pieuses réunions. Les serpents étaient admis jusque dans ses appartements privés, mais l'historien ne nous dit pas si, en leur présence, Philippe se sentait envahi par l'exaspération ou par une terreur religieuse. Ces passe-temps de son épouse devaient en tout cas indisposer Philippe, car le peuple macédonien en était encore à une période très rude de l'évolution sociale, où il n'y a place ni pour l'enthousiasme religieux ni pour les femmes un peu trop libres.

Toutes sortes de petits traits nous montrent que le père et la mère vivaient à couteaux tirés. Il est évident qu'Olympias était jalouse des conquêtes de Philippe ; elle détestait sa renommée. Il semble bien qu'elle fit tout ce qu'elle put pour opposer son fils à son mari. Plutarque, dans ses *Vies*, nous raconte que « chaque fois que l'on apportait la nouvelle d'une victoire de Philippe, de la prise d'une cité ou du gain de quelque grande bataille, il (Alexandre) ne paraissait pas en éprouver une grande joie ; au contraire, il avait coutume de dire à ses camarades de jeu : « Mon père va récolter tous les lauriers, mes amis, et il ne me laissera aucune grande entreprise à partager avec vous ».

Il n'est pas naturel qu'un adolescent envie ainsi son père, à moins qu'il ne soit inspiré par quelqu'un. Une phrase comme celle-là ne peut être qu'un écho.

Philippe ne pensait pourtant qu'au règne de son fils, et son plus grand désir était de mettre dans les mains de l'enfant gloire et puissance. Toutes ses pensées allaient à l'édifice politique qu'il était en train de construire, mais la mère n'était guidée, elle, que par sa vanité et son désir de gloire. Elle cachait sa haine pour son mari sous le manteau de la sollicitude qu'une mère peut avoir pour l'avenir de son fils. Quand, en 337, Philippe, selon la coutume des rois de cette époque, épousa une seconde femme native de Macédoine, Cléopâtre, « dont il était passionnément amoureux », Olympias fit un grand tapage.

Plutarque nous décrit une scène pénible qui se déroula lors du mariage de Philippe et de Cléopâtre. On but beaucoup de vin au banquet, et Attale, le père de la mariée, étant ivre, laissa voir l'hostilité générale que le peuple éprouvait pour Olympias et pour l'empire, disant qu'il espérait bien que le mariage serait fécond et qu'il donnerait au peuple un véritable héritier macédonien. Sur quoi, Alexandre, bondissant sous l'outrage, s'écria : « Et que suis-je donc ? » et lança sa coupe à la face d'Attale. Philippe, furieux, se leva, tira son épée, mais ce ne fut que pour trébucher et retomber. Alexandre, aveuglé par la rage et par la jalousie, se mit alors à se moquer de son père. « Macédoniens, dit-il, regardez ce général qui voudrait passer d'Europe en Asie et ne peut même pas aller d'une table à l'autre ! ».

Comme toute cette scène est vivante ! L'homme par terre, les visages rougis par la colère et par le vin, la voix furieuse du jeune homme. Le lendemain, Alexandre partait avec sa mère, et Philippe ne faisait rien pour les retenir. Olympias rentra en Epire, Alexandre se rendit en Illyrie. De là, Philippe le persuada de revenir.

Mais il devait y avoir d'autres difficultés.

Alexandre avait un frère d'intelligence débile, Aridéus, que le gouverneur perse de Carie recherchait comme gendre. « Les amis d'Alexandre et sa mère lui suggérèrent, sans aucune raison, que cette noble union qui pouvait valoir à Philippe un si précieux appui, était l'indice de l'intention de ce dernier de laisser la couronne à Aridéus. Alexandre, pris de soupçon, envoya en Carie un certain Thessalus, acteur de son métier, qu'il chargea de faire entendre à l'illustre personnage qu'il serait bon d'écarter Aridéus, lequel était de naissance douteuse et d'intelligence médiocre, et de s'allier plutôt avec l'héritier légitime de la couronne. Cette proposition plut infiniment, bien entendu, à Pixodarus. Mais sitôt que Philippe eut eu vent de la démarche d'Alexandre, il se rendit dans l'appartement de celui-ci, accompagné de Philotas, fils de Parménion, l'un de ses amis et de ses compagnons les plus intimes ; en présence de ce dernier, il reprocha à Alexandre de

n'être qu'un dégénéré, à l'esprit vulgaire, puisqu'il songeait à devenir le gendre d'un homme de Carie, l'un des esclaves d'un roi barbare... En même temps, il écrivait aux Corinthiens, les priant instamment de lui renvoyer Thessalus chargé de chaînes. Harpale et Néarc, Phrygius et Ptolémée, compagnons du prince, furent bannis. Mais Alexandre les rappela par la suite, et les traita avec beaucoup de faveur. »

Il y a quelque chose de très touchant dans cette histoire d'un père suppliant le fils qu'il aimait tant et ne pouvant le gagner, tant était épais le tissu de viles suggestions dont on avait entouré l'imagination du jeune homme.

Ce fut au cours du mariage de sa fille avec l'oncle de celle-ci, qui était roi d'Epire et frère d'Olympias, que Philippe fut poignardé. Il se rendait processionnellement au théâtre, sans armes, en robe blanche, lorsqu'il fut abattu par un des hommes de son corps de garde. Le meurtrier tenait un cheval tout prêt pour fuir, mais le pied du cheval se prit dans une vigne sauvage et l'assassin fut projeté de sa selle et tué par les soldats qui le poursuivaient.

C'est ainsi, qu'à l'âge de vingt ans, Alexandre vit ses inquiétudes au sujet de la succession se dissiper et qu'il fut proclamé roi de Macédoine.

Olympias reparut alors en Macédoine, toujours orgueilleuse, et vengée. On dit qu'elle insista pour qu'on rendit les mêmes honneurs funèbres à la mémoire du meurtrier qu'à celle de Philippe. En Grèce, il y eut de grandes réjouissances à l'occasion de cet heureux évènement, et Démosthène, lorsqu'il reçut la nouvelle, se rendit à l'assemblée publique d'Athènes en un costume aux vives couleurs, un chapelet autour du cou, cela bien qu'il eût perdu sa propre fille sept jours auparavant.

S'il reste quelque incertitude sur les sentiments d'Olympias à l'égard de l'assassin de son mari, l'histoire ne nous laisse aucun doute sur la façon dont elle traita la femme qui l'avait supplantée : Cléopâtre. Dès qu'Alexandre se fut un peu eloigné, — une révolte des montagnards du nord l'y avait obligé — elle fit tuer dans les bras de sa mère l'enfant nouveau-né de Cléopâtre, puis elle fit étrangler cette dernière, après l'avoir vraisemblablement accablée de ses sarcasmes. Ces excès d'humeur féminine choquèrent, dit-on, Alexandre, mais cela ne l'empêcha pas de donner à sa mère un pouvoir considérable lorsqu'il quitta la Macédoine. Elle lui écrivit pendant son absence des lettres sur des questions de politique et de morale, et il se montra de son côté un fils respectueux de ses devoirs, en lui envoyant toujours une bonne part de son butin.

3

Il était bon de faire une place à ces histoires, parce que, sans elles, l'histoire ne se comprendrait pas. Que voyons-nous ? Le vaste monde des hommes, entre l'Inde et l'Adriatique, prêt à s'unir, prêt, comme il ne l'avait jamais été, à se soumettre au pouvoir qui aurait réalisé cette unité ; l'empire perse, largement organisé, avec ses routes, ses relais, sa paix et sa prospérité, mûr pour subir l'influence fertilisante de l'esprit grec. Mais les histoires que nous venons de relater montrent quelle était la qualité des êtres humains auxquels s'offraient ces vastes perspectives. Voici Philippe, qui était grand et noble, et qui pourtant s'enivrait et ne savait imposer la paix dans son foyer. Voici Alexandre, doué à bien des égards mieux qu'aucun autre homme de son temps, et qui était pourtant vaniteux, passionné, soupçonneux, et avait eu l'esprit vicié par sa mère.

Nous commençons à comprendre un peu ce que le monde aurait pu être, ce que notre race aurait pu devenir, si notre humanité avait été faite d'une substance moins grossière. C'est à peine si soixante-dix générations nous séparent du temps d'Alexandre et si quatre à cinq cents générations se sont succédé depuis l'époque des farouches chasseurs qu'étaient nos ancêtres, mangeurs de viande crue. Une espèce n'a guère le temps de se modifier profondément en quatre ou cinq cents générations. Que la jalousie, la crainte, l'ivresse ou la colère envahissent l'être humain, et vous verrez luire des yeux rouges qui rappellent ceux de l'homme des cavernes. Nous lisons et nous écrivons ; nous avons la science et la puissance ; nous avons apprivoisé les bêtes sauvages et canalisé l'éclair ; mais nous ne marchons encore que d'un pas traînant vers la lumière. Nous avons vaincu les instincts de la bête ; il nous reste à vaincre les nôtres.

Dès le début de son règne, Alexandre montre par ses exploits à quel point il avait su s'assimiler les plans de son père,

et quels vastes dons il possédait. Il ne nous faut rien de moins qu'une carte du monde connu pour suivre sa carrière. Tout d'abord, après avoir reçu des Grecs l'assurance qu'ils le considéraient comme leur capitaine-général, il marcha, à travers la Thrace, vers le Danube ; il traversa ce fleuve et brûla un village, il était le second des grands monarques qui se fût avancé à travers le pays scythe, au-delà du Danube ; puis il retraversa le fleuve, marcha vers l'ouest et descendit ainsi en Illyrie. La cité de Thèbes était alors en état de rebellion, et ce fut en Grèce qu'Alexandre porta le second de ses coups. Thèbes — qui, bien entendu, n'était pas soutenue par Athènes — fut prise et mise à sac ; tous ses bâtiments, excepté le temple et la maison du poète Pindare, furent rasés, et trente mille habitants furent vendus comme esclaves. La Grèce resta stupéfaite, et Alexandre eut dès lors toute liberté pour poursuivre sa campagne contre les Perses.

Cette destruction de Thèbes montre qu'il y avait chez le nouveau maître des destinées humaines un terrible fond de violence. C'était là un coup trop rude, l'acte d'un barbare. Si l'esprit de rebellion était tué, l'esprit de solidarité l'était aussi. Les Etats grecs restèrent dès lors inertes, aussi incapables de gêner Alexandre que de lui fournir une aide quelconque. Ils ne voulurent même pas mettre leur flotte à sa disposition, ce qui fut pour lui une cause grave d'embarras.

Plutarque raconte au sujet de ce massacre thébain une histoire qu'il semble mettre au crédit d'Alexandre, mais qui montre seulement jusqu'à quel point le côté extravagant et le côté raisonnable de sa nature étaient en conflit. Il est question dans ce récit d'un officier macédonien et d'une dame thébaine. Cet officier était l'un de ceux qui conduisaient le pillage ; il entra dans la maison de cette femme, l'abreuva d'insultes, lui infligea les pires outrages, et finalement lui demanda si elle avait caché quelque part de l'or et de l'argent. Elle lui répondit que tous ses trésors avaient été cachés dans un puits, où elle le mena ; puis, comme il se penchait pour regarder, elle l'y poussa et le tua en jetant sur lui de grosses pierres. Des soldats alliés se présentèrent à ce moment : ils s'emparèrent de la femme et la conduisirent devant Alexandre pour être jugée.

Elle brava le souverain. Déjà les instincts furieux qui avaient poussé Alexandre à ordonner le massacre avaient perdu de leur violence, et non seulement il épargna la femme, mais il lui fit rendre, ainsi qu'aux siens, tous ses biens. Plutarque fait de cette décision un acte de générosité, mais le cas est bien plus compliqué qu'il ne croit. C'était le même Alexandre qui avait brimé, pillé, vendu comme esclaves les Thébains ; or, cette pauvre brute, dont le cadavre recroquevillé gisait au fond d'un puits, n'avait pas fait autre chose que ce qu'on lui avait dit qu'il pouvait faire. Est-ce qu'un commandant est en droit de donner des ordres féroces, puis d'absoudre et de récompenser ceux qui maltraitent ses instruments? Cette lueur de remords provoquée par les paroles d'une femme ne manque sans doute ni de dignité tragique ni de beauté, mais elle ne contrebalance pas le meurtre d'une grande cité.

Mais, dans l'esprit d'Alexandre, l'héritage de folie que le jeune monarque tenait d'Olympias se heurtait aux sages conseils et aux préceptes reçus de Philippe et d'Aristote. Il est certain que cette histoire thébaine laissa chez Alexandre un certain sentiment de malaise ; chaque fois que, par la suite, il se trouvait en face d'un Thébain, il le traitait avec une faveur particulière. Thèbes — et cela est à son crédit — le hantait.

Cependant le souvenir de Thèbes ne fut pas assez fort pour préserver trois autres grandes cités de ces sortes d'orages intellectuels. Tyr fut détruite ainsi que Gaza, et une cité de l'Inde ; au cours de la prise de cette dernière, Alexandre fut renversé et blessé ; pas une âme, pas un enfant ne fut épargné. Il fallait qu'Alexandre ait eu vraiment très peur pour se venger aussi cruellement.

Au début de la guerre, les Perses possédèrent un avantage suprême : ils étaient pratiquement les maîtres de la mer. Les navires des Athéniens et de leurs alliés restaient confinés dans une neutralité boudeuse ; Alexandre, pour se rendre en Asie, dut passer par l'Hellespont. Mais, s'il s'enfonçait profondément dans l'intérieur de la Perse, il courait le risque d'être coupé de sa base. Sa première tâche fut d'abord de paralyser l'ennemi sur mer, ce à quoi il ne put parvenir qu'en avançant le long de la côte d'Asie-Mineure et en capturant un port après l'autre, jusqu'à ce que toutes les bases des Perses eussent été détruites. Si les Perses avaient refusé la bataille et s'étaient accrochés à ses lignes de communication qui

s'allongeaient sans cesse, ils auraient probablement détruit ses forces, mais ils ne le firent pas. Une armée perse qui n'était pas beaucoup plus importante que la sienne lui livra bataille sur les rives du Granique (334) et fut taillée en pièces. Alexandre put dès lors s'emparer de Sardes, d'Ephèse, de Milet, et, après une lutte féroce, d'Halicarnasse. Pendant tout ce temps, la flotte perse se tenait sur son flanc droit et l'isolait de la Grèce ; mais bien qu'elle menaçât beaucoup, elle n'accomplit rien.

En 333, poursuivant son attaque contre les bases navales de l'ennemi, Alexandre marcha le long de la côte jusqu'à ce qu'il eût atteint le fond d'un golfe appelé maintenant Golfe d'Alexandrette. Une puissante armée perse, conduite par le Grand Roi Darius III, se trouvait à sa hauteur ; Alexandre dépassa cette force ennemie, sans que les Perses ou lui-même se fussent doutés qu'ils s'étaient trouvés un instant si près les uns des autres. Il est évident que, des deux côtés, le service d'éclaireurs était très mal organisé. L'armée perse n'était qu'un vaste et incohérent agrégat de soldats, de transports, de gens marchant à la suite des camps. Darius lui-même était accompagné de son harem, d'une horde d'esclaves, de musiciens, de danseurs et de cuisiniers. Certains des principaux officiers avaient fait venir leur famille pour leur montrer comment on allait faire la chasse aux envahisseurs macédoniens. Il y avait eu des levées de troupes dans toutes les provinces de l'empire ; et chez ces troupes il n'y avait pas de traditions, pas même l'idée d'une action combinée. S'étant mis en tête de couper Alexandre le Grand de la Grèce, Darius fit avancer cette multitude par delà les montagnes, vers la mer ; il eut la chance de pouvoir franchir les cols sans rencontrer d'opposition, et il établit son camp dans la plaine d'Issus, entre les montagnes et la côte. C'est là qu'Alexandre, qui avait fait volte-face, vint l'attaquer. Les charges de cavalerie, l'élan de la phalange pulvérisèrent cette grande armée si friable, comme une pierre mettrait en pièces une bouteille. Les troupes perses furent mises en déroute. Darius quitta en hâte son char — cet instrument démodé — et s'enfuit à cheval, laissant jusqu'à son harem aux mains d'Alexandre.

Tous les récits s'accordent pour nous montrer Alexandre dans toute la plénitude de sa beauté morale, après cette bataille. Il était à la fois maître de lui-même et magnanime. Il traita avec la plus grande civilité les princesses persanes. Il garda en outre son sang-froid, et ne se départit pas un instant de son plan. Il laissa Darius s'enfuir, sans chercher à le poursuivre, jusqu'en Syrie, et il continua sa marche sur les bases navales des Perses — c'est-à-dire sur les ports phéniciens de Tyr et de Sidon.

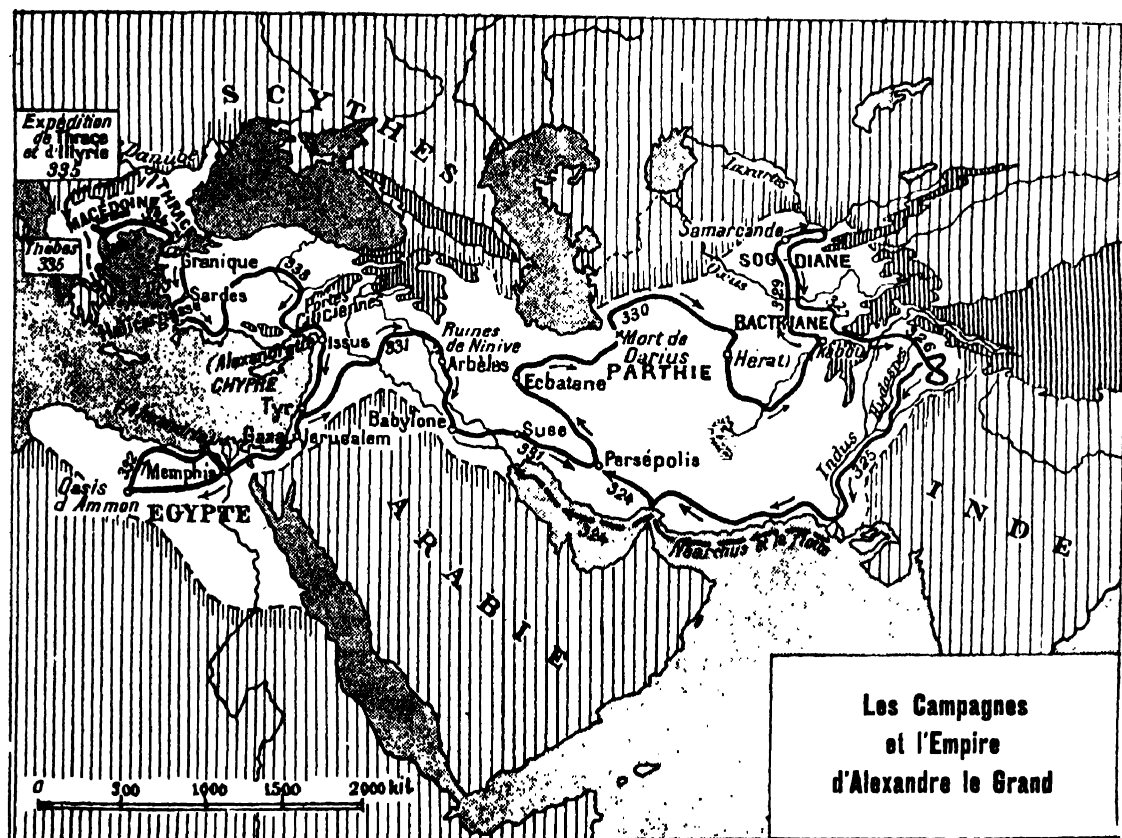
Sidon se rendit à lui ; Tyr lui résista.

C'est en cette circonstance, plus qu'en aucune autre peut-être, qu'Alexandre donna la preuve de sa grande science militaire. Son armée était une création de son père, mais Philippe n'avait jamais brillé dans les sièges. Alors qu'Alexandre n'était qu'un jeune homme de seize ans, il avait vu son père repoussé par les défenseurs de Byzance, sur le Bosphore. Il se trouvait maintenant face à face avec une cité inviolée, qui avait soutenu siège sur siège, qui, pendant quatorze ans, avait résisté à Nabuchodonosor le Grand. Dans ce genre de défense, les Sémites méritaient la palme. Tyr était une île, à un demi-mille de la côte, et sa flotte était intacte. Alexandre s'était déjà fort instruit au cours du siège de la citadelle d'Halicarnasse ; il s'était attaché un corps d'ingénieurs, venus de Chypre et de Phénicie ; la flotte des Sidoniens était de son côté, et bientôt le roi de Chypre se joignit à lui, lui apportant cent vingt vaisseaux, ce qui lui assura la maîtrise de la mer. En outre, la grande Carthage, soit qu'elle jugeât la métropole assez forte pour se tirer d'affaire, soit qu'elle la trahît simplement — elle était de plus engagée dans une guerre contre la Sicile — n'envoya à Tyr aucune aide.

La première des mesures que prit Alexandre fut de construire une digue unissant l'île à la terre ferme, digue qui subsiste encore ; sur la partie de cette construction qui était la plus reprochée des murailles de Tyr, il dressa ses tours et ses béliers. Tout près des murailles, il amarra des navires qui portaient aussi tours et béliers. Les Tyriens se servirent de brulôts contre cette flottille, et, de leurs deux ports, firent plusieurs sorties. Au cours d'une attaque par surprise contre les navires cypriens ils se firent terriblement malmener ; plusieurs de leurs bateaux furent éperonnés, une grande galère à cinq rangs de rameurs, et une autre à quatre, furent capturées. Finalement, une brèche fut faite dans la

muraille, et les Macédoniens, escaladant les décombres, prirent la ville d'assaut.

Le siège avait duré sept mois. Gaza tint pendant deux mois. Il y eut dans chaque cas un massacre, la cité fut mise au pillage et les survivants furent vendus comme esclaves. Puis, vers la fin de l'an 332 avant J.-C., Alexandre pénétra en Egypte et s'assura ainsi la maîtrise de la mer. La Grèce, dont, pendant tout ce temps, la politique avait été hésitante, s'aperçut finalement qu'elle était du côté d'Alexandre, et le conseil des Etats grecs vota à Corinthe une ments religieux du peuple vaincu. Il n'arracha pas, comme Cambyse l'avait fait, les bandelettes des momies ; il ne prit pas de libertés avec Apis, le bœuf sacré de Memphis. Dans les grands temples, Alexandre découvrait les témoignages d'une religiosité mystérieuse et irrationnelle, qui réveillaient dans son esprit le souvenir des secrets et des mystères qui avaient charmé sa mère et frappé son enfance. Pendant les quatre mois qu'il passa en Egypte, Alexandre joua, pour ainsi dire, avec ses propres émotions religieuses.



Campagnes → Empire Z[illegible] non ombrée).

résolution accordant au roi de Macédoine, « capitaine-général », la couronne d'or de la victoire. A partir de ce moment, les Grecs furent les alliés des Macédoniens.

Les Egyptiens étaient aussi du côté des Macédoniens. Et ils s'étaient montré dès le début partisans d'Alexandre. Ils avaient vécu près de deux cents ans sous la domination perse, et pour eux l'arrivée d'Alexandre signifiait simplement un changement de maître, un changement pour le mieux. Le pays se rendit sans combattre. Alexandre montra le plus grand respect pour les senti-

Nous ne devons pas oublier qu'il n'était encore qu'un très jeune homme, en lutte contre lui-même. La robuste intelligence qu'il avait héritée de son père avait fait de lui un grand soldat ; les leçons d'Aristote lui avaient donné une conception quelque peu scientifique de l'ordre du monde. Il avait détruit Tyr ; en Egypte, à l'une des embouchures du Nil, il fonda une nouvelle ville : Alexandrie, qui, dans sa pensée, devait prendre la place de cet antique centre commercial. Au nord de Tyr, près d'Issus, il fonda un second port, Alexandrette, qui, pendant un

certain temps, fut peut-être la plus vaste cité du monde. Mais, par contre, Alexandre avait hérité de sa mère d'une imagination désordonnée, d'un caractère instable et émotif et, en même temps qu'il accomplisait toutes ces grandes choses, il se lançait dans de singulières aventures religieuses. Les dieux de l'Egypte s'emparèrent de son esprit. Il fit un voyage de sept cents kilomètres pour aller consulter l'oracle, dans l'Oasis d'Ammon. Il voulait éclaicir certains doutes touchant son hérédité. Sa mère avait enflammé son imagination par toutes sortes d'insinuations et de vagues paroles relatives à son père véritable. Un être humain aussi vulgaire que Philippe de Macédoine pouvait-il être réellement son père ?

Pendant près de quatre cents ans, l'Egypte n'avait eu en politique qu'un rôle méprisable, passant des mains des Ethiopiens en celles des Assyriens, des Babyloniens et des Perses. Pour oublier les hontes du présent, les Egyptions aimaient à se perdre dans les splendeurs de leur passé, ou dans celles d'un autre monde. Les religions les plus arrogantes naissent chez les peuples les plus humiliés. Les vaincus peuvent dire aux triomphateurs : « Tout cela ne compte pour rien aux yeux des vrais dieux ». C'est ainsi que, parmi les temples gigantesques, le fils de Philippe de Macédoine, le capitaine-général de la Grèce, eut le sentiment de sa petitesse. Or chez lui, comme chez tous les jeunes gens, il y avait le désir très naturel d'impressionner la foule. Quelle joie dès lors de découvrir qu'il était quelque chose de plus qu'un mortel heureux, qu'un de ces Grecs vulgaires, que son essence était divine, qu'il était le fils d'un dieu, le dieu-pharaon Ammon Ra !

Déjà, dans un chapitre précédent, nous avons fait allusion à cette rencontre dans le temple désert.

Remarquez que le jeune homme n'était pas entièrement convaincu. Il avait ses moments de foi ; puis il passait par des phases plus raisonnables, où toutes ces prétentions ne lui apparaissaient plus que comme une facétie. En présence des Grecs et des Macédoniens, il avait plus d'un doute sur son origine divine. Quand le tonnerre grondait, Aristarque le débauché pouvait impunément lui demander : « Peux-tu faire la même chose, ô Fils de Zeus ? » Mais l'absurde idée n'en restait pas moins fixée dans son esprit, et le moindre excès de vin ou la moindre flatterie venait l'enflammer.

Au printemps suivant (331 avant J.C.), il revint à Tyr, d'où il marcha vers l'Assyrie, laissant à sa droite le désert de Syrie. Près des ruines de Ninive oubliée, il trouva une grande armée perse, qui s'était rassemblée depuis la bataille d'Issus et qui l'attendait. C'était encore une fois un assemblage bariolé de toutes sortes de contingents, et cette armée comptait tirer parti de l'instrument démodé qu'était le char de combat. Chaque char, semble-t-il, était traîné par quatre chevaux, si bien que si une seule des bêtes était atteinte par un javelot, tout l'équipage était immobilisé. Contre un corps de fantassins précédemment rompu ou contre des combattants isolés, de tels véhicules pouvaient avoir un effet formidable ; mais Darius commenca par lancer ses chars contre la cavalerie et l'infanterie légère. Bien peu atteignirent leurs objectifs, et même ceux-là furent rapidement mis hors de combat. On manœuvra pour s'assurer de meilleures positions. Les Macédoniens, bien entraînés, avancèrent de biais et en bon ordre à travers le front ennemi ; les Perses, se prêtant à ce mouvement, car ils cherchaient à atteindre le flanc de leurs adversaires, ouvrirent des brèches dans leur propre dispositif. Alors, brusquement, la cavalerie macédonienne chargea droit sur l'une de ces brèches et frappa au centre l'armée des Perses. L'infanterie suivit de près la cavalerie. Le centre et la gauche des Perses furent bousculés. Pendant un moment, la cavalerie légère de l'aile droite perse gagna du terrain sur la gauche d'Alexandre, mais ce ne fut que pour se faire tailler en pièces par la cavalerie de Thessalie, qui à cette époque était devenue aussi brillante que son modèle macédonien. Les forces perses cessèrent dès lors de ressembler à une armée. Elles se décomposèrent en un flot de fugitifs qui s'écoula sous des nuages de poussière, sans signe de ralliement, à travers la plaine brûlante, vers l'Arabie. Les vainqueurs harcelaient sans cesse ces éléments en déroute, tuant jusqu'au moment où la nuit les arrêtait. Darius conduisait la retraite.

Telle fut la bataille d'Arbèles. Elle fut livrée le 1er octobre de l'an 331. Si nous connaissons aussi exactement sa date, c'est que des deux côtés, onze jours avant la lutte, les devins étaient fort occupés à dégager le sens d'une éclipse de la lune.

Darius s'enfuit vers le pays des Mèdes, tandis qu'Alexandre marchait sur Babylone. L'antique cité d'Hammourabi, de Nabuchodonosor le Grand et de Nabonide était

encore, à l'opposé de Ninive, un centre important et prospère. Pareils en cela aux Egyptiens, les Babyloniens ne se préoccupèrent guère d'un changement qui les faisait passer du joug des Perses sous celui des Macédoniens. Le temple de Bel-Marduk était en ruines, simple carrière où l'on allait chercher des matériaux; mais la tradition des prêtres chaldéens gardait encore quelque vie, et Alexandre promit de restaurer le monument. De là, il marcha sur Suse, jadis la principale cité des Elamites, peuple dont le souvenir s'était effacé, et à présent capitale de la Perse. Il s'avança ensuite vers Persépolis, où, au cours d'une orgie, il mit le feu au grand palais du roi des rois. Il déclara ensuite que c'était là simple vengeance des Grecs pour l'incendie d'Athènes par Xerxès.

C'est alors que commence une nouvelle phase dans l'histoire d'Alexandre. Au cours des sept années suivantes, on le vit errer au nord et à l'est de ce qui était alors le monde connu, avec une armée composée principalement de Macédoniens. Tout d'abord nous assistons à la poursuite de Darius. Puis... Mais quel but Alexandre poursuivait-il ? Voulait-il procéder à un inventaire systématique du monde, avant de le fondre en une vaste organisation ? Etait-il mené par quelque chimère ? Ses propres soldats, ses intimes penchèrent pour la seconde hypothèse, et, finalement, arrêtèrent à l'Indus la course vagabonde du chef.

La poursuite de Darius eut une conclusion qui ne peut que nous remplir de pitié. Après la bataille d'Arbèles, ses propres généraux se révoltèrent contre lui : ils le firent prisonnier et l'emmenèrent avec eux, alors qu'il manifestait son intention de se livrer à un vainqueur qu'il savait généreux. Ils firent de Bessus, le satrape de Bactrie, leur chef. Les Macédoniens s'élancèrent sur les traces de la caravane qui accompagnait le roi des rois prisonnier. A l'aube, ils l'aperçurent dans le lointain. La fuite devint une course éperdue. Les bagages, les femmes, tout fut abandonné par Bessus et ses capitaines. Il laissèrent aussi derrière eux un autre objet qui les embarrassait; au bord d'une mare, assez à l'écart de la route, un troupier macédonien découvrit un attelage de mules abandonné, dont les animaux portaient encore leur harnais. Dans le chariot était étendu Darius : son corps, percé en dix endroits, était exsangue. Il s'était refusé à suivre plus loin Bessus, et à enfourcher le cheval qu'on lui avait amené. Si bien que ses capitaines l'avaient percé de leur lance et l'avaient laissé là... Darius demanda de l'eau aux soldats qui venaient de s'emparer de lui. Nous ne savons rien de ce qu'il dit ensuite. Les historiens ont jugé bon de mettre dans sa bouche un discours d'adieu, d'une longueur et d'une tenue tout à fait invraisemblables. Il est probable que Darius ne put prononcer que fort peu de paroles.

Quand, un peu après le lever du soleil, Alexandre arriva, Darius était mort...

Pour un historien de l'univers, les pérégrinations d'Alexandre prennent un intérêt absolument distinct de la lumière qu'elles projettent sur son caractère. De même que la campagne de Darius I avait soulevé un coin du rideau qui nous cachait les pays situés derrière la Grèce et la Macédoine, et nous avait révélé quelques aspects du silencieux arrière-plan s'étendant au nord des civilisations primitives dont l'histoire a enregistré les exploits, de même les campagnes d'Alexandre nous font pénétrer dans des régions sur lesquelles on n'avait encore recueilli aucun témoignage digne de foi, régions qui n'étaient nullement des étendues désertiques, mais de vastes foyers d'une civilisation originale, où des peuples étaient en train de se grouper et de s'organiser.

Alexandre marcha vers les rives de la Caspienne, d'où il poursuivit sa route vers l'est, à travers ce que nous appelons aujourd'hui le Turkestan occidental ; il fonda là la ville d'Hérat ; il remonta ensuite vers le nord et, par Kaboul et par Samarcande, pénétra dans les montagnes du Turkestan central. Il livra sur l'Indus supérieur, contre un roi chevaleresque et de haute stature, Porus, une grande bataille au cours de laquelle l'infanterie macédonienne rencontra un contingent d'éléphants et le battit. Il se peut qu'Alexandre ait été disposé à pousser encore plus à l'est, à travers les déserts, vers la vallée du Gange, mais ses troupes refusèrent de le suivre. Peut-être, si elles s'étaient montrées plus dociles, aurait-il poursuivi sa marche jusqu'au moment où, perdu dans l'Orient lointain, il aurait cessé de compter pour l'histoire. Mais il fut contraint de faire demi-tour. Il construisit alors une flottille et descendit l'Indus jusqu'à son embouchure. Là, il divisa ses forces. Il ramena son armée principale le long de la côte

déserte jusqu'au Golfe Persique; cette armée fut décimée par la soif. La flotte prit la mer et le rejoignit à l'entrée du Golfe Persique. Au cours de ce voyage de six années, Alexandre livra maintes batailles, reçut la soumission de nombreux peuples étrangers et fonda des cités. Il avait pu contempler en juin 330 le cadavre de Darius ; en 324, il rentra à Suse. Il trouva son empire en proie au désordre ; les satrapes provinciaux levaient des armées pour leur propre compte, la Bactrie et la Médie étaient en état d'insurrection et Olympias rendait en Macédoine tout gouvernement impossible. Harpalus, le trésorier royal, avait pris le large avec tout ce qui était transportable du trésor royal, et, achetant tous ceux qu'il rencontrait, se dirigeait vers la Grèce. On dit qu'une partie de l'argent d'Harpalus passa dans la poche de Démosthène.

Mais, avant de passer au dernier chapitre de l'histoire d'Alexandre, disons un mot ou deux de ces régions septentrionales au travers desquelles il erra. Il est évident que depuis la région du Danube jusqu'au sud de la Russie, jusqu'aux pays au nord et à l'est de la Caspienne, jusqu'aux masses montagneuses du Plateau de Pamir, et jusqu'au bassin du Tarim dans le Turkestan oriental s'échelonnaient toute une série de tribus également barbares, de peuples ayant atteint à peu près le même niveau de culture, pour la plupart aryens de langue, et peut-être de race nordique. Ces peuples, généralement nomades, n'avaient que peu de cités ; ils s'arrêtaient par moments pour cultiver le sol. Ils fusionnaient déjà dans l'Asie Centrale avec les tribus mongoles, qui d'ailleurs, ne dominaient pas encore dans ces régions.

Au cours des derniers dix mille ans, de formidables changements géographiques s'étaient produits dans cette zone. Il est fort probable qu'il y a dix mille ans, une barrière d'eau continue existait entre le bassin de l'Obi et la mer Aral-Caspienne. Lorsque cette barrière se fut desséchée et que les marécages furent devenus des steppes, les nomades nordiques venus de l'ouest et les nomades mongols venus de l'est se rencontrèrent et fusionnèrent ; c'est à ce moment que le cheval de course fait sa réapparition dans le monde occidental. Ces vastes plaines devinrent ainsi un lieu de rencontre pour les peuples barbares. Un lien très lâche tenait ceux-ci attachés à la terre qu'ils occupaient. Ils vivaient sous des tentes et dans des chariots, plutôt que dans de vraies maisons. Un cycle de quelques années abondantes et saines, l'autorité d'un chef qui imposait une trêve aux tribus rivales, suffisait pour amener un accroissement considérable de la population; mais que survinssent deux ou trois années rigoureuses, et les tribus repartaient, en quête de nourriture.

Il nous faut bien comprendre que, depuis les débuts de l'histoire, l'énorme réservoir humain constitué par la région qui s'étend entre le Danube et la Chine s'est par instants ouvert, et qu'alors il a littéralement plu des tribus sur le sud et sur l'ouest. C'était comme si un énorme fond de nuages s'était constitué derrière les pays occupés par les peuples sédentaires; brusquement il crevait et se dissolvait en une grêle d'envahisseurs. Nous avons vu comment les peuples celtiques s'étaient infiltrés vers l'ouest, comment les Italiens, les Grecs et leurs cousins épirotes, macédoniens et phrygiens, étaient descendus vers le sud. Nous avons également montré comment, semblables à une trombe d'eau, les Cimmériens s'étaient répandus vers l'est, à travers l'Asie Mineure ; comment les Scythes, les Mèdes et les Perses s'étaient avancés vers le sud ; et comment les Aryens avaient gagné l'Inde. Un siècle avant Alexandre, il y avait eu une nouvelle invasion aryenne de l'Italie par un peuple celtique, les Gaulois, qui s'étaient établis dans la vallée du Pô. Ces diverses races émergent des brumes du nord pour entrer dans la lumière de l'histoire; et pendant ce temps le réservoir se charge de nouvelles eaux. La marche d'Alexandre à travers l'Asie Centrale apporte dans notre histoire des noms que nous n'avions pas encore rencontrés; par exemple, les Parthes, race d'archers montés, qui étaient destinés à jouer, un siècle ou deux plus tard, un rôle important dans l'histoire, et les Bactriens, qui vivaient dans des contrées sablonneuses, terre d'origine du chameau. Partout Alexandre semble avoir rencontré des peuples de langue aryenne. Personne ne soupçonnait l'existence des barbares mongols du nord-est, personne ne s'imaginait que, par delà les Scythes, il y eût au nord de la Chine un autre vaste nuage, qui bientôt commencera à se déplacer vers l'ouest et vers le sud, se grossissant au passage de tous les Scythes nordiques et des autres peuples de mêmes mœurs. Jusqu'alors les Huns n'étaient connus que de la Chine ; il n'y avait pas de Turcs dans le Turkestan oriental, ni nulle part ailleurs ;

le monde ne connaissait pas davantage les Tartares.

Cette rapide découverte du Turkestan au quatrième siècle avant J.-C., est l'un des aspects les plus intéressants des pérégrinations d'Alexandre ; un autre est son incursion à travers le Pundjab. Du point de vue du narrateur, il est un peu exaspérant qu'Alexandre n'ait pas poussé jusqu'au pays du Gange, et que nous ne possédions par suite aucun récit objectif fait par les écrivains grecs de la vie de l'ancien Bengale. Consolons-nous en nous disant qu'il existe une littérature écrite en diverses langues indiennes, traitant de l'histoire et de la vie sociale du pays, et qui n'a pas encore été mise à la portée des lecteurs européens.

Alexandre avait été pendant six ans le maître absolu de l'empire perse. Il avait à présent trente et un ans. Il n'avait créé que fort peu de chose au cours de ces six années. Il avait conservé la plupart des rouages de l'organisation provinciale perse, nommant tantôt de nouveaux satrapes, tantôt conservant les anciens ; les routes, les ports, l'administration de l'empire, tout était resté dans l'état où Cyrus l'avait laissé ; en Egypte, Alexandre avait simplement remplacé les gouverneurs ; dans l'Inde, il avait battu Porus, puis lui avait rendu toutes ses attributions, sa contentant de lui donner le titre de satrape. Alexandre, il est vrai, avait tracé le plan d'un grand nombre de villes, dont certaines devaient devenir de vastes cités ; il avait fondé en tout dix-sept Alexandries; mais il avait détruit Tyr, et, avec Tyr, la sécurité des routes maritimes qui, jusqu'alors, avaient relié la Mésopotamie à l'Occident. Les historiens disent qu'il hellénisa l'Orient. Mais les Grecs pullulaient en Babylonie et en Egypte avant son époque. Il ne fut pas la cause, il ne fut qu'un des facteurs de cette hellénisation. Pendant un certain temps, le monde tout entier, de l'Adriatique jusqu'à l'Indus, n'eut, il est vrai, qu'un seul chef ; à cet égard, Alexandre avait réalisé les rêves d'Isocrate et de Philippe. Mais jusqu'à quel point travailla-t-il à rendre cette union permanente et durable ? La couronne du monde était-elle autre chose pour lui qu'une auréole magnifique, mais à l'éclat passager.

Il ne construisit pas de grandes routes, ne chercha pas à créer de sûres communications maritimes. Il serait puéril de l'accuser de s'être désintéressé de l'éducation ; l'idée que les empires doivent être cimentés par l'éducation était, en effet, encore étrangère à la pensée humaine. Mais il ne songea ni à former des hommes d'Etat, ni à se préparer un successeur ; il ne se soucia pas d'établir une tradition ; tout ce qui l'intéressait, c'était la légende qui se créait autour de sa personne. L'idée que le monde continuerait à tourner après qu'Alexandre serait mort, qu'il aurait à s'occuper d'autres choses que de perpétuer le magnifique souvenir du conquérant, dépassait la mentalité de celui-ci. Alexandre était encore jeune, il est vrai ; mais, bien avant que



Alexandre le Grand.
(Monnaie d'argent de Lysimaque, 321-281 avant J.-C.)

Philippe eût atteint trente et un ans, il s'était préoccupé de l'éducation de son fils.

Alexandre fut-il même un homme d'Etat ? Parmi ceux qui ont étudié sa carrière, les uns répondent : oui. Lorsqu'il était à Suse, observent-ils, il songeait à un puissant empire mondial, à un empire qui aurait été autre chose qu'une simple conquête, qui aurait été constitué par la fusion d'une foule de traditions de race. Une de ses décisions donne quelque valeur à cette hypothèse : Alexandre fit célébrer une grande fête nuptiale au cours de laquelle quatre-vingt-dix de ses généraux et de ses amis furent mariés à des vierges perses. Lui-même épousa une fille de Darius, bien qu'il possédât déjà une femme asiatique en la personne de Roxane, fille du roi de Samarcande. Ce mariage à la grosse fut l'occa-

sion de réjouissances splendides ; le même jour, tous ceux des soldats macédoniens — ils étaient plusieurs milliers — qui avaient épousé de jeunes asiatiques, reçurent des cadeaux de noce. On a appelé cette cérémonie le mariage de l'Europe et de l'Asie ; les deux continents devaient être unis, écrit Plutarque, « par le lien d'un hymen légitime et par la communauté de leur descendance ». Puis Alexandre commença à exercer les recrues qu'il avait tirées de la Perse et du nord ; Parthes, Bactriens, etc., et à les plier aux disciplines très spéciales de la phalange et de la cavalerie. Voulait-il encore fondre l'Europe et l'Asie, ou simplement se rendre indépendant de ses Macédoniens ? Ceux-ci, en tout cas, penchèrent pour la seconde hypothèse et se mutinèrent : ce ne fut qu'avec difficulté qu'il les ramena à de meilleurs sentiments et les amena à participer à une fête à laquelle les Perses étaient, eux aussi, invités. Les historiens ont mis dans sa bouche, pour la circonstance, un long et fort éloquent discours ; mais ce qui en constitua le fond, ce fut l'ordre donné aux Macédoniens de partir, sans que du reste aucune indication leur fut fournie sur la façon dont ils pourraient quitter la Perse. Après trois jours d'épouvante, les soldats se soumirent et implorèrent le pardon d'Alexandre.

La question que pose cet incident est des plus intéressantes. Alexandre avait-il vraiment en vue une fusion de races ou, séduit par la pompe et le caractère divin des monarques orientaux, avait-il le désir de se débarrasser de ses Européens, pour qui il n'était qu'un conducteur d'armée ? Les écrivains de son époque, et ceux qui vécurent aussitôt après, penchent beaucoup vers cette seconde alternative. Ils insistent sur l'immense vanité du monarque. Ils racontent comment il commença par porter la robe et la tiare des monarques perses. Il ne revêtit d'abord ces déguisements que devant les barbares et en petit comité ; puis il s'en affubla en public, lorsqu'il siégeait pour l'expédition des affaires de l'Etat. Et bientôt il exigea de ses amis des génuflexions tout orientales.

Un détail semble confirmer cette grande vanité personnelle d'Alexandre. Son image fut fréquemment peinte ou sculptée, et chaque fois on le représente comme un beau jouvenceau, dont les boucles admirables, rejetées en arrière, découvraient un vaste front. Jusque-là, la plupart des hommes avaient porté la barbe. Mais Alexandre, épris de sa beauté juvénile, ne voulut pas dire adieu à cette beauté ; il resta jusqu'à trente-deux ans un faux adolescent ; il se rasait le visage, et ainsi institua en Grèce et en Italie une mode qui dura pendant de longs siècles.

Sa mémoire est chargée du récit de toute une série d'actes de violence et de vanité, perpétrés surtout durant les dernières années de sa vie. Il prêta l'oreille à toutes sortes de ragots visant Philotas, le fils de Parmenion, l'un de ses plus fidèles généraux. Philotas, dit-on, s'était vanté, auprès d'une femme qu'il courtisait, de pouvoir traiter Alexandre comme un simple gamin, ajoutant que, sans des hommes comme son père et lui-même, jamais la Perse n'aurait été conquise. Il y avait une part de vérité dans ces assertions. La femme fut conduite devant Alexandre, qui donna un plein crédit à ses paroles perfides. Bientôt Philotas fut accusé d'avoir conspiré, et, sur d'incertains témoignages, fut torturé et exécuté. Alors Alexandre songea à Parmenion, dont les deux autres fils étaient morts pour lui sur le champ de bataille. Il dépêcha de rapides messagers, avec mission d'assassiner le vieillard avant qu'il eût le temps d'apprendre la mort de son enfant. Or, Parmenion avait été l'un des plus valeureux soldats de Philippe, et c'était lui qui avait conduit l'armée macédonienne en Asie-Mineure, avant le meurtre de ce roi. Nous savons aussi qu'Alexandre fit mettre à mort Calisthène, neveu d'Aristote, qui refusait à Alexandre les honneurs dus aux dieux, et « montrait de cela autant d'orgueil que s'il eût renversé la tyrannie, tandis que les jeunes gens lui faisaient cortège, comme s'il eût été le seul homme libre entre dix mille ». Fort suggestif aussi est le récit de la scène d'orgie au cours de laquelle Alexandre tua Clitus. Le monarque et ses invités avaient bu plus que de raison, et à la fin du banquet les langues s'étaient déliées. Chacun flattait « le jeune dieu » tout en rabaissant Philippe, ce qui mettait sur les lèvres d'Alexandre un sourire de satisfaction. Cette fatuité mit hors d'eux les Macédoniens ; le frère de lait d'Alexandre, Clitus, ne put retenir son indignation. Clitus reprocha à Alexandre son costume médique et fit l'éloge de Philippe ; il y eut une violente querelle, et finalement Clitus fut poussé par ses amis hors de la salle. Mais il avait atteint ce point de l'ivresse où l'on ne peut faire démordre

les gens de leurs idées, et Clitus rentra par une autre porte. On l'entendit citer au dehors Euripide « d'un ton hardi et irrespectueux » :

« Sont-ce là vos coutumes ? Est-ce ainsi que la Grèce récompense ses combattants ? Un seul homme s'attribuera-t-il les trophées conquis par mille autres ? »

Sur quoi Alexandre saisit la pique de l'un de ses gardes et en perça le corps de Clitus, au moment où ce dernier soulevait le rideau pour rentrer.

Il faut bien admettre que telle fut la véritable atmosphère dans laquelle se déroula la vie du jeune conquérant. De même, il doit y avoir une part de vérité dans le récit qui nous a été transmis des manifestations frénétiques de sa douleur et de ses actes de cruauté lors de la mort d'Héphestion. Son esprit mal équilibré et égoïste semblait ne considérer l'empire du monde, avec toutes ses richesses, que comme une scène sur laquelle il pouvait se livrer à des accès de « générosité », et dépouiller une multitude au bénéfice d'un seul homme, muet de stupeur.

Héphestion, étant malade, fut mis à une diète rigoureuse ; mais en l'absence de son médecin, qui était au théâtre, il mangea une volaille rôtie et but un flacon de vin glacé : sur quoi il mourut. Alexandre résolut alors de se livrer à une grande manifestation de douleur. Ce fut la douleur d'un fou. Il fit crucifier le médecin. Il fit tondre tous les chevaux et toutes les mules de Perse, et raser les fortifications des cités voisines. Il interdit pendant longtemps toute musique dans son camp, et s'étant emparé de certains villages des Cosséens, il fit massacrer tous les adultes, les offrant en sacrifice aux mânes d'Héphestion. Finalement, il consacra dix mille talents (un talent = 5.600 francs), ce qui était une somme énorme pour l'époque, à l'érection d'un tombeau. On ne voit pas quel avantage Héphestion recueillit de tout ceci, mais le monde, frappé de terreur, sut du moins quelle chose formidable pouvait être la douleur d'Alexandre.

Cette dernière histoire, ainsi que beaucoup d'autres du même genre peuvent être des mensonges ou des exagérations, mais elles ont toutes un fond commun.... Après une beuverie à Babylone, Alexandre prit la fièvre, languit et mourut (323 avant J.-C.). Il n'avait que trente-trois ans. Presque aussitôt, l'empire du monde, dont il s'était emparé par surprise, et qu'il tenait dans ses mains comme un enfant tiendrait un vase précieux, vint s'écraser sur le sol et se briser en mille fragments.

L'idée d'une organisation mondiale qui, un instant, avait pu luire dans l'imagination des hommes, s'évanouit entièrement à la mort d'Alexandre. L'histoire ne nous parle plus dans les années qui suivent que d'une vague et confuse juxtaposition d'autocraties barbares. Partout, des gouverneurs provinciaux s'établissent pour leur propre compte. En quelques années, la famille entière d'Alexandre fut anéantie. Roxane, son épouse barbare, ne tarda pas à assassiner sa rivale, la fille de Darius. Elle mit bientôt au monde un fils posthume, qui s'appela aussi Alexandre. Mais ce fils fut assassiné, en même temps qu'elle-même : quelques années plus tard, Hercule, le fils survivant d'Alexandre, fut également assassiné. De même Aridéus, son demi-frère, qui était faible d'esprit. Plutarque nous montre Olympias exerçant, pendant quelque temps encore, le pouvoir en Macédoine, accusant tantôt l'un, tantôt l'autre, d'avoir empoisonné son fils. Elle tua, dans sa rage, un grand nombre de gens. Elle fit déterrer le corps d'un certain nombre de compagnons d'Alexandre qui étaient morts après lui, sans que nous sachions si ces exhumations projetèrent quelque lumière sur les circonstances de son trépas. Finalement Olympias fut tuée en Macédoine par les amis de ceux qu'elle avait fait assassiner.



Séleucus Ier.
(Tétradrachme)

6

De ce sanglant abîme, on voit bientôt émerger trois figures principales. Une grande partie du vieil empire perse, depuis l'Indus à l'est jusqu'à la Lydie à l'ouest, était entre les mains d'un général, Séleucus, qui

fonda une dynastie, la dynastie séleucide. La Macédoine tomba entre les mains d'un autre général macédonien : Antigone ; un troisième macédonien, Ptolémée, s'assura la possession de l'Egypte, et faisant d'Alexandrie sa capitale, affirma suffisamment sa suprématie navale pour pouvoir occuper également Chypre et la plus grande partie de la côte d'Asie-Mineure. Les empires ptolémique et séleucide eurent une durée considérable. Par contre, l'Asie Mineure et les Balkans connurent des formes de gouvernement plus instables et les frontières politiques eurent une instabilité presque kaléidoscopique.

Antigone fut battu et tué à la bataille d'Ipsus (301), laissant comme successeurs, également passagers, Lysimaque, gouverneur de Thrace, et Cassandre, gouverneur de Macédoine et de Grèce. D'autres gouverneurs de plus mince importance, se taillèrent des domaines plus petits. Pendant ce temps, les barbares, venant de l'ouest et de l'est, se disposaient à fondre sur le monde civilisé, si morcelé et si affaibli. De l'ouest, arrivèrent les Gaulois, peuple étroitement apparenté aux Celtes. Ils poussèrent une pointe jusqu'à Delphes, à travers la Macédoine et la Grèce, et, en 227, deux groupes d'entre eux, traversant le Bosphore, entrèrent en Asie-Mineure, où ils se firent d'abord employer comme mercenaires, puis s'établirent pour leur compte comme pillards. Finalement, après s'être avancés presque jusqu'au Taurus, ils se fixèrent dans l'antique terre des Phrygiens, d'où ils levèrent un tribut sur les peuples voisins. (Ces Gaulois de Phrygie devinrent les Galates de l'Epître de Saint-Paul). L'Arménie et les rivages du sud de la Mer Noire tombèrent aux mains d'une suite de maîtres tout à fait instables et aux pouvoirs des plus confus. Des rois, de tendance hellénique, parurent en Cappadoce, dans le Pont (rive sud de la Mer Noire), en Bithynie et à Pergame. Venus de l'est, les Scythes, les Parthes et les Bactriens, descendirent aussi vers le sud... Pendant un certain temps, on vit des états bactriens, administrés par des gouverneurs grecs, prendre un caractère de plus en plus nettement oriental ; au second siècle avant J.-C., des aventuriers grecs, partant de Bactriane, firent une incursion dans l'Inde du Nord et y fondèrent des royaumes éphémères, dernière poussée des Grecs vers l'est; puis graduellement un rideau barbare retomba entre l'Inde et la civilisation occidentale.

7

Parmi toutes ces poussières de royaume, vestiges de l'empire hellénique, bulle à à présent crevée, se détache un petit état qui mérite qu'on lui consacre une section particulière : le royaume de Pergame. Nous entendons pour la première fois parler de cette ville, comme d'un centre indépendant, au cours de la lutte qui se termine par la bataille d'Ipsus. Lorsque le flot de l'invasion gauloise déferla en écumant sur l'Asie-Mineure, entre l'an 277 et l'an 241, Pergame paya sans doute son tribut à l'envahisseur, mais elle garda, dans l'ensemble, son indépendance, et finalement, sous Attale I, elle se refusa à tout nouveau versement et battit les Gaulois au cours de deux batailles décisives. Pendant plus d'un siècle (jusqu'en 133), Pergame demeura libre, et fut peut-être pendant toute cette période l'Etat le plus civilisé du monde. Sur la colline de l'Acropole se dressait un groupe de magnifiques monuments : palais, temples, et aussi un musée et une bibliothèque capables de rivaliser avec ceux d'Alexandrie, dont nous parlerons plus tard. Sous les princes de Pergame, l'art grec fleurit de nouveau; les bas-reliefs de l'autel du temple de Zeus et les statues de Gaulois combattant et mourant qui remontent à cette époque sont parmi les plus précieux trésors artistiques de l'humanité.

Au bout de peu de temps, comme nous le verrons plus tard, l'influence d'une puissance nouvelle commença à se faire sentir dans la Méditerranée orientale : celle de la République romaine, amie d'ailleurs de la Grèce et de la civilisation hellénique ; à Rome, les communautés helléniques de Pergame et de Rhodes trouvèrent une alliée naturelle contre les Galates et contre l'empire séleucide oriental. Nous relaterons comment la puissance romaine pénétra en Asie, comment elle vainquit l'empire séleucide à la bataille de Magnésie (190 avant J.-C.) et le refoula hors d'Asie-Mineure, au-delà des montagnes du Taurus, et comment, finalement, en 133, Attale III, dernier roi de Pergame, cédant devant l'inéluctable destinée, fit de la République romaine l'héritière de son royaume, qui devint dès lors la province romaine d'« Asie ».

8

Presque tous les historiens sont enclins à considérer la carrière d'Alexandre comme

marquant l'une des grandes époques de l'histoire de l'humanité. Alexandre groupa, reconnaissons-le, tout le monde connu, à l'exception de la Méditerranée occidentale, et l'associa à un même drame. Mais l'opinion que les hommes se sont faite d'Alexandre lui-même varie considérablement. Les historiens se répartissent à cet égard en deux écoles. Nous trouvons d'abord un type d'érudit qui est fasciné par ce qu'il y a de juvénile et de magnifique chez Alexandre. Ces adorateurs du monarque grec acceptent l'opinion qu'il avait de lui-même, excusent ses crimes et ses folies, comme simple ébullition d'une nature généreuse, ou comme les conséquences douloureuses, mais fatales, d'un plan gigantesque ; ces historiens estiment en effet que la vie du monarque est subordonnée à un plan, plan politique d'une telle envergure qu'avec nos idées d'à présent nous sommes à peine capables de le concevoir. D'autre part, on trouve des gens qui voient en Alexandre l'agent néfaste dont l'intervention vint ruiner toute espérance de voir se constituer un monde hellénisé, libre et tranquille, monde qui était en train de se développer lentement.

Avant d'attribuer à Alexandre ou à son père Philippe des plans de politique mondiale, tels qu'en pourrait concevoir un historien philosophe du vingtième siècle, nous ferons bien de nous demander quelles étaient à cette époque les limites extrêmes de la science et de la pensée. Le monde de Platon, d'Isocrate et d'Aristote n'avait pratiquement aucune perspective historique; en fait, l'histoire, distincte des simples chroniques écrites par le clergé, resta inconnue des hommes jusqu'aux deux derniers siècles. Les gens les plus instruits n'avaient sur la géographie et les pays étrangers que les idées les plus restreintes. Pour la plupart, le monde était une surface plate et illimitée. La philosophie politique ne s'appuyait sur d'autre expérience que celle de minuscules états-cités, et ne songeait pas aux empires. On ne savait rien des origines de la civilisation. On n'avait aucune notion d'économie politique. On ne se demandait pas quelle réaction une classe pouvait avoir sur une autre. Nous sommes trop portés à considérer la carrière d'Alexandre comme le couronnement d'un processus qui se poursuivait depuis longtemps, comme le point culminant d'un crescendo. On prend pour une fin ce qui n'est qu'un commencement ; pour la première fois se trouve révélée aux imaginations humaines l'unité de notre vie. L'idée la plus hardie dont fût capable l'esprit grec avant l'époque d'Alexandre était celle d'un empire perse hellénisé, d'un monde où l'élément macédonien et grec aurait été prédominant. Avec Alexandre, et bien davantage encore après sa mort, une notion nouvelle se fait jour : celle d'une loi et d'une organisation mondiales.

Pendant quelques générations, Alexandre le Grand fut pour l'humanité le symbole et l'incarnation de cet ordre nouveau. On fit de lui un être fabuleux. Sa tête, ornée des symboles divins du demi-dieu Hercule ou du dieu Ammon Ra, est gravée sur les monnaies de ceux de ses successeurs qui pouvaient prétendre être ses héritiers Plus tard, la même idée d'une organisation mondiale sera reprise par un autre grand peuple, lequel, pendant plusieurs siècles, montrera un génie politique considérable : les Romains; et la figure d'un autre aventurier de marque, César, éclipsera pour la moitié occidentale du vieux monde celle d'Alexandre.

Ainsi, dès le début du troisième siècle avant J.-C., nous voyons s'affirmer dans la civilisation occidentale trois des grandes idées qui gouvernent la mentalité de l'humanité contemporaine. Nous avons montré par quelles voies l'écriture et le savoir se dégagèrent des secrets, des mystères, des initiations du clergé ; comment prit corps la notion d'une science universelle, d'une histoire et d'une philosophie accessibles à tous, transmissibles à tous. Hérodote et Aristote furent ceux qui les premiers surent la mettre en évidence. Nous avons également montré comment chez les Babyloniens, chez les Juifs et chez d'autres peuples sémitiques la religion avait pris un caractère de plus en plus général, passant du culte obscur célébré dans le temple ou quelque autre lieu consacré au dieu local à l'hommage rendu publiquement à un Dieu d'universelle justice ayant le monde pour temple. Et voici que nous voyons germer une troisième idée : celle d'une politique mondiale. La suite de l'histoire de l'humanité sera en grande partie faite du progrès de ces trois notions : science, universelle justice, communauté humaine, passant du cerveau des hommes ou de peuples exceptionnels chez qui elles ont pris naissance jusque dans la conscience générale de la race.

CHAPITRE XXIV

LA SCIENCE ET LA RELIGION A ALEXANDRIE

1. *La Science à Alexandrie.* — 2. *La Philosophie à Alexandrie.* — 3. *Alexandrie, pépinière de religions.*

1

L'un des éléments les plus prospères de l'empire mondial, si éphémère, d'Alexandre le Grand, fut l'Egypte, qui échut à Ptolémée, le compagnon d'Alexandre que Philippe, on s'en souvient, avait banni. Ce pays était hors de l'atteinte du Gaulois ou du Parthe pillard ; de plus, la destruction de Tyr et de la marine phénicienne, ainsi que la création d'Alexandrie assurèrent pour un temps à l'Egypte la suprématie navale dans la Méditerranée orientale. Alexandrie atteignit à des dimensions qui firent d'elle la rivale de Carthage ; vers l'est, son commerce maritime s'étendait à travers la Mer Rouge, jusqu'à l'Arabie et jusqu'à l'Inde ; vers l'ouest, elle concurrençait les Carthaginois. Les Egyptiens trouvèrent, dans les gouverneurs macédoniens et grecs nommés par les Ptolémées, des maîtres plus bienveillants et plus supportables que tous ceux qu'ils avaient connus depuis qu'ils avaient cessé d'être un empire indépendant. En fait, il serait plus exact de dire que l'Egypte conquit et s'annexa politiquement les Ptolémées que de dire que les Macédoniens gouvernèrent l'Egypte.

Il y eut un retour aux idées politiques égyptiennes, plutôt qu'une tentative d'hellenisation du gouvernement de ce pays. Ptolémée devint Pharaon, dieu-roi, et son administration continua les antiques traditions de Pepi, de Thotmès, de Ramsès et de Néchao. Alexandrie eut cependant, dans les limites de son activité municipale et sous le contrôle du divin Pharaon, une constitution dans le genre de celle des cités grecques. La langue de la cour et de l'administration était le grec antique. Le grec devint à un tel point la langue de tous les gens instruits en Egypte que les communautés juives qui s'y étaient établies jugèrent nécessaire de traduire leur bible en grec, un grand nombre de leurs coreligionnaires n'étant plus capables de comprendre l'hébreu. On peut dire que le grec fut, pendant les siècles qui précédèrent et qui suivirent le venue du Christ, la langue de tous les hommes éduqués, depuis l'Adriatique jusqu'au Golfe persique.

De tous les jeunes compagnons d'Alexandre, Ptolémée semble bien être celui qui travailla le plus à mettre en pratique l'idée d'une organisation systématique de la science, idée qu'Aristote avait rendue familière aux hommes qui vivaient à la cour de Philippe de Macédoine. Ptolémée était un homme extraordinairement bien doué, d'un tour d'esprit à la fois modeste et créateur, et l'on comprend assez le dédain cynique qu'il avait pour tout ce qui, chez Alexandre, rappelait plus ou moins Olympias. L'histoire qu'il écrivit des campagnes d'Alexandre a été perdue, mais elle fut la source à laquelle puisèrent la plupart des narrateurs contemporains dont les récits nous ont été conservés.

Le Musée que Ptolémée fonda à Alexandrie fut, en fait, la première université du monde. Comme son nom l'indique, il était consacré au service des Muses, ce qui avait été aussi le cas de l'école péripatéticienne d'Athènes. Ce corps n'avait cependant une destination religieuse que pour la forme ; il fallait bien satisfaire aux exigences légales visant les fondations, dans un monde qui n'avait jamais prévu qu'il pût y avoir un processus intellectuel d'ordre séculier. Le Musée était avant tout un collège de savants qui poursuivaient des recherches et tenaient registre de leurs découvertes, mais qui aussi donnaient une partie de leur temps à l'enseignement. Au début, et pendant deux ou trois générations, le Musée d'Alexandrie s'orna d'une constellation de savants telle qu'Athènes, même en ses plus beaux jours, n'avait rien connu de semblable. C'est surtout en mathématiques et en géographie qu'Alexandrie

fit œuvre solide et excellente. Les noms d'Euclide, familier à tous les écoliers, d'Eratosthène, qui mesura les dimensions de la terre et, à quatre-vingts kilomètres près, donna le chiffre de son véritable diamètre, d'Apollonius qui écrivit un traité sur les sections coniques, ont un relief particulier. Hipparque essaya le premier de dresser un catalogue et une carte des étoiles, en vue de contrôler tous les changements qui pourraient survenir dans le ciel. Héron conçut la première machine à vapeur. Archimède vint étudier à Alexandrie, et resta en correspondance suivie avec le Musée. L'école de médecine d'Alexandrie était également fameuse. Pour la première fois dans l'histoire du monde, on posa comme principe que le praticien doit posséder un minimum de connaissances. On dit qu'Hérophile, le plus grand des anatomistes d'Alexandrie, se livra à des opérations de vivisection sur des criminels condamnés. D'autres maîtres, adversaires d'Hérophile, condamnèrent l'étude de l'anatomie et perfectionnèrent la science des drogues. Mais cet éclat scientifique d'Alexandrie ne se prolongea pas au delà d'un siècle. L'organisation du Musée n'était pas conçue de façon à assurer une activité mentale durable et continue. C'était un collège « royal » ; ses professeurs étaient nommés et payés par les Pharaons. « Le caractère républicain des corporations privées que l'on appelait à Athènes écoles ou académies les rendait beaucoup plus stables et plus indépendantes.[1] » Le patronage royal fut une fort bonne chose tant que le Pharaon fut un Ptolémée I, ou un Ptolémée II ; bientôt les Ptolémées tombèrent sous l'influence traditionnelle du clergé égyptien, qui s'appliqua à détruire tout ce qu'il y avait d'aristotélicien dans la mentalité du Musée.

Celui-ci n'avait pas cent ans d'existence, que déjà toute son énergie scientifique avait disparu.

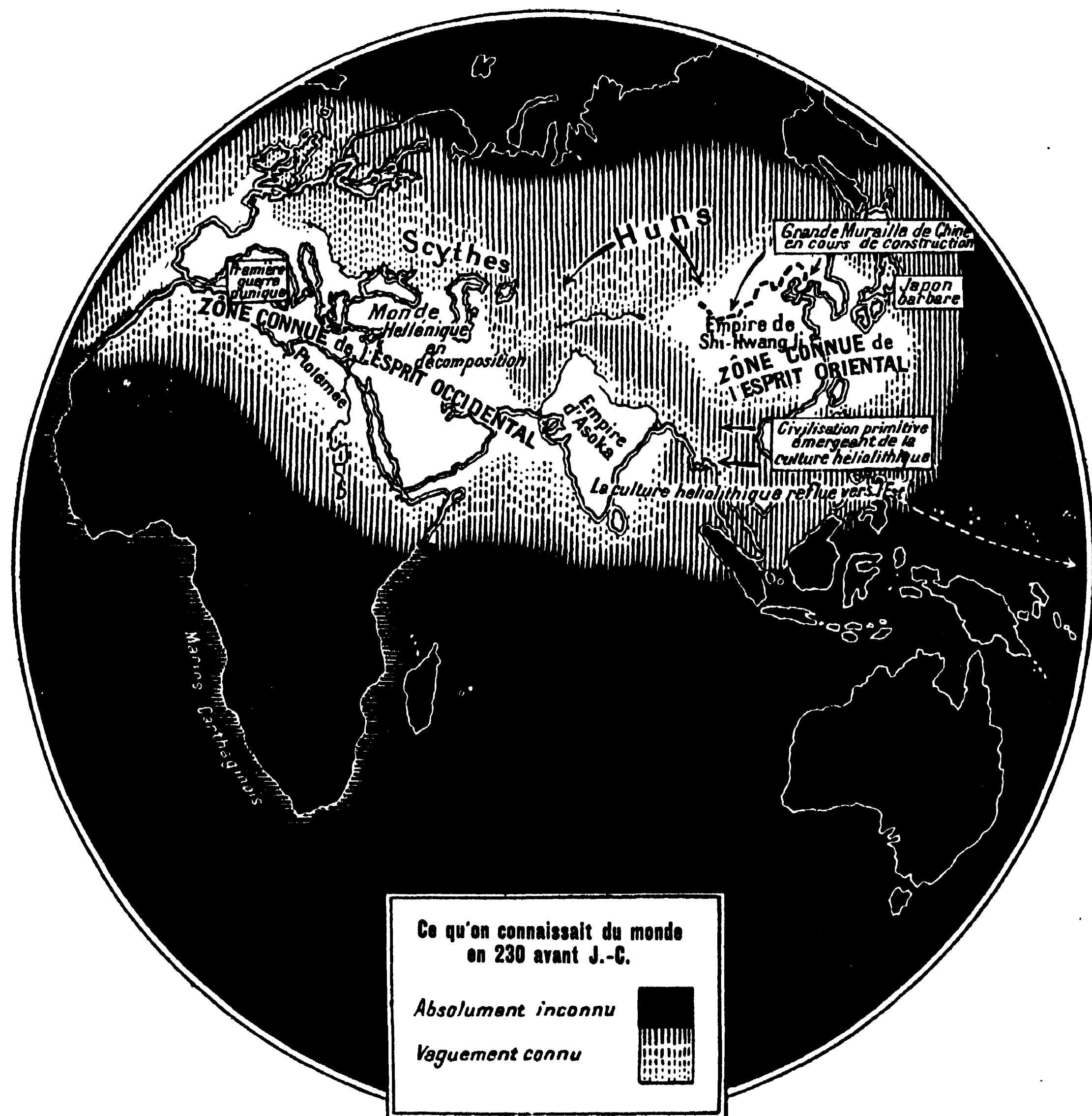
A côté du Musée, Ptolémée I créa, avec la Grande Bibliothèque, un monument plus durable de sa propre grandeur. Celle-ci était, sur une échelle encore inconnue, à la fois bibliothèque d'Etat et office de publication. Elle devait avoir un caractère absolument encyclopédique. Si quelque étranger introduisait en Egypte un livre ignoré, il était tenu de le faire copier pour cette collection, et toute une équipe de copistes était perpétuellement occupée à reproduire les ouvrages les plus populaires et les plus indispensables. La bibliothèque, tout comme nos presses universitaires, vendait ses livres au dehors. Callimaque, chef de la bibliothèque sous le règne de Ptolémée II et de Ptolémée III, entreprit de classer et de cataloguer systématiquement tous les trésors que celle-ci pouvait contenir. Il faut se souvenir qu'à cette époque les livres n'étaient pas disposés en pages, si bien que le lecteur qui voulait consulter un passage donné devait rouler ou dérouler le manuscrit, procédé qui le fatiguait et endommageait le livre. Chaque fois qu'un livre était lu, il passait ainsi tout entier par deux mains moites. Ce fut pour réaliser une économie de temps dans la lecture que Callimaque divisa en « livres », ou volumes, de longs ouvrages, tels que l'*Histoire* d'Hérodote, chaque volume étant transcrit sur un rouleau distinct. La bibliothèque d'Alexandrie attira beaucoup plus d'étudiants que les maîtres du Musée. Et la population d'Alexandrie fournissait à cette foule d'étudiants le gîte et le couvert réalisant ainsi des bénéfices considérables,

Il est curieux de constater combien lentement se perfectionne l'aspect mécanique de la vie intellectuelle. Que l'on compare les facilités offertes par la bibliothèque familiale d'un Anglais de la classe moyenne avec les matériaux médiocres et incommodes dont pouvait disposer un écrivain alexandrin, et l'on comprendra à quelles énormes pertes de temps cet écrivain était exposé, quelle somme d'efforts et d'attention il devait fournir : et il en fut ainsi pendant des siècles. Devant l'auteur du présent livre se trouvent disposés une douzaine d'ouvrages, dont trois sont suivis d'index. Il peut à tout instant ouvrir l'un de ces ouvrages, consulter un texte, vérifier une citation, sans presque s'arrêter d'écrire. Qu'on songe au malheureux obligé de dérouler son manuscrit ! A portée de ma main, se trouvent deux encyclopédies, un dictionnaire, un atlas du monde, un dictionnaire biographique, et d'autres livres de références. Ces livres n'ont pas, il est vrai, d'index marginaux ; mais c'est peut-être trop demander à l'heure actuelle. Le monde, en 300 avant J.-C., n'offrait aucune ressource de ce genre. On ne trouvait à Alexandrie ni grammaire ni dictionnaire. Le présent livre est d'abord composé sous forme manuscrite ; il est alors confié à une dactylographe qui, très fidèlement, le transcrit. Il peut alors être très facilement relu, largement modifié et corrigé, dac-

[1] Mahaffy, *Greek Life and Thought.*

tylographié à nouveau et corrigé une seconde fois. L'écrivain alexandrin devait dicter ou recopier chacun de ses mots. Avant de pouvoir se reporter à ce qu'il avait dit précédemment, il devait sécher les dernières lignes en agitant la feuille ou en la saupoudrant de sable; il ne disposait même pas de buvard. Un texte devait être recopié autant de fois qu'il était appelé à avoir de lecteurs, de fastidieux. Sans doute un jour viendra où nos bibliothèques privées et nos tables de travail apparaîtront comme lourdes et mal commodes ; mais, à côté de ce qu'offrait Alexandrie ces instruments de travail sont pratiques et économisent notre énergie mentale et nerveuse.

Il n'y eut aucun essai d'impression à Alexandrie.



et chaque fois le copiste introduisait quelque erreur nouvelle. Chaque fois que l'on avait besoin de quelque carte ou de quelque diagramme, de nouvelles difficultés surgissaient. Une science telle que l'anatomie, par exemple, qui s'appuie sur des dessins exacts, a dû être fort entravée par cette médiocrité des copistes. La reproduction des ouvrages de géographie dut être également quelque chose

C'est là un fait qui frappe au premier abord. Le monde réclamait des livres à grands cris ; en outre, toutes sortes d'avis, de proclamations, étaient destinés à toucher le public. Et pourtant, jusqu'au quinzième siècle, le monde occidental ne connaîtra pas de procédé méritant le nom d'imprimerie. Remarquez que l'imprimerie n'est pas un art bien profond, subordonné à

des découvertes préalables. C'est le plus simple des artifices. En principe, l'imprimerie a toujours existé. Il y a, nous l'avons déjà dit, des raisons de supposer que les hommes paléolithiques de la période magdalénienne imprimaient des dessins sur leurs vêtements de cuir. Les « sceaux » de l'antique Sumer étaient aussi des instruments d'imprimerie ; les monnaies sont des pièces de métal imprimées ; de tout temps, les gens illettrés se sont servis de timbres de bois ou de métal pour apposer leur signature. Guillaume I, par exemple, le conquérant normand de l'Angleterre, se servait d'un timbre imprégné d'encre pour signer les documents.

En Chine, on imprima des ouvrages classiques dès le second siècle avant J.-C. Et cependant, soit parce que de petites difficultés avaient surgi à propos de l'encre, du papyrus ou de la forme des livres, soit parce que les propriétaires des esclaves copistes offraient de la résistance, soit parce que la méthode employée contentait tout le monde, on ne songea pas en Europe à recourir à l'imprimerie, pas même pour la reproduction exacte des illustrations. Mais la raison maîtresse d'un tel retard réside, sans aucun doute, dans le fait qu'on ne disposait pas en abondance d'une substance de contexture uniforme et de dimensions commodes sur laquelle l'impression aurait pu se faire. On ne pouvait se procurer le papyrus qu'en quantités limitées ; chaque bande devait être ajustée à la suivante, et les feuilles n'étaient pas d'un format régulier. Même s'il y avait eu des presses, elles seraient restées inactives pendant tout le temps nécessaire à la confection des rouleaux de papyrus. Mais on ne voit pas trop pourquoi, par contre, on ne se servit pas de blocs pour l'impression des gravures et des diagrammes.

Ces restrictions suffisent à nous faire comprendre pourquoi Alexandrie, en dépit de ses étonnantes réalisations dans l'ordre intellectuel — l'opération effectuée par Eratosthène suffit pour mettre ce savant, si l'on tient compte de la médiocrité de son équipement, sur le même plan qu'un Newton ou qu'un Pasteur — n'a eu qu'une médiocre action sur la vie, sur la politique, sur la pensée des peuples qui l'entouraient. Son Musée et sa Bibliothèque étaient des centres de lumière, mais cette lumière était placée dans une lanterne aux volets fermés. On ne disposait d'aucun moyen qui permît de communiquer à l'ensemble de l'humanité les découvertes qui pouvaient être effectuées. Les étudiants devaient venir à grands frais s'installer dans un centre déjà surpeuplé, car il n'y avait pas d'autre moyen de s'assurer quelques bribes de savoir. On trouvait à Athènes et à Alexandrie, chez les libraires, de qui l'on pouvait les acquérir à des prix raisonnables, des livres de valeur inégale, mais s'il avait fallu communiquer aux basses classes ou aux populations étrangères la science infuse dans ces livres, les réserves de papyrus auraient été bientôt épuisées. L'instruction ne pénétra donc pas dans les masses ; celui qui voulait recevoir une instruction un peu approfondie devait dire adieu au monde et mener pendant de longues années une existence précaire autour de sages qui disposaient de peu de livres ou d'instruments et étaient déjà surchargés de travail. On n'était, certes, pas obligé pour s'instruire de se cloîtrer au même degré que celui qui embrassait le sacerdoce, mais le sacrifice n'était pas beaucoup moindre.

Très rapidement, l'atmosphère de liberté, de franchise et d'énergie, en dehors de laquelle une véritable vie intellectuelle ne peut se développer, commença à se raréfier. Dès le début, le patronage de Ptolémée I eut pour effet de limiter le champ des discussions politiques. Bientôt les dissensions des écoles firent pénétrer dans le domaine réservé à la science toutes les superstitions et tous les préjugés de la foule.

La science s'éloigna d'Alexandrie, laissant derrière elle le pédantisme. A l'usage des livres succéda l'adoration des livres. Très rapidement les savants se transformèrent en une classe étrange de spécialistes, au caractère fort déplaisant. A peine une douzaine de générations s'étaient-elles écoulées depuis la fondation du Musée, qu'Alexandrie était déjà familiarisée avec un nouveau type d'êtres humains, timides, excentriques, sans idées pratiques, incapables de remonter aux faits essentiels, passionnés seulement pour d'insignifiants détails de texte, haïssant aussi farouchement le collègue que l'ignorant. Le scoliaste alexandrin était aussi intolérant qu'un prêtre, aussi obscurantiste qu'un magicien. Aucun travail de copie ne pouvait le rebuter, aucun livre rare n'était considéré par lui comme inaccessible. C'était une sorte de sous-produit de l'évolution intellectuelle de l'humanité. Pendant mainte génération, les flambeaux nouvelle-

ment allumés de l'intelligence humaine allaient être obscurcis par lui.

Ce n'est qu'au grand jour que l'on peut penser juste, et la seule science et la seule histoire qui aient une pleine valeur pour les hommes sont celles qui embrassent des vérités largement et clairement connues. Ceci a l'air d'un aphorisme, mais nous en sommes encore à chercher le moyen de préserver nos centres de philosophie et de recherche de l'infiltration des produits lourds et obscurs secrétés par des spécialistes étroits et à l'esprit borné. Nous avons encore à veiller à ce que l'homme de science ne soit pas l'opposé de l'homme d'affaires et que tout ce qui existe dans le monde de pensée et de connaissance se trouve mis, très simplement, très loyalement, à la libre disposition du commun des hommes et des femmes.

2

Au début, l'activité mentale d'Alexandrie eut pour centre le Musée, et elle eut un caractère surtout scientifique. La philosophie, qui, en un âge plus vigoureux, apprenait à l'homme à se rendre maître de lui-même et du monde extérieur, devint, sans pourtant abandonner ouvertement ses premiers buts, une doctrine de consolation secrète. Le stimulant se changea en opiat. Le philosophe laissera le monde, ce monde dont nous faisons partie, poursuivre sa folle ronde, et se consolera en affirmant, sous des formes très belles et très fines, que la vie n'est qu'illusion et qu'il y a dans l'homme quelque chose de délicat et de sublime, qui est en dehors et au-dessus du monde. Athènes, dont l'importance politique était devenue insignifiante, mais qui jusqu'au quatrième siècle demeura un vaste marché, considéré à la fois avec respect et avec mépris par toutes les puissances guerrières et par tous les aventuriers de l'univers, était le centre qui convenait à un tel enseignement philosophique. Il fallut au moins deux siècles pour que les écoles d'Alexandrie prissent une place égale.



Isis et Horus.

3

Si Alexandrie ne donna qu'assez tard le jour à une philosophie nouvelle, elle prit de bonne heure un grand relief comme manufacture et comme lieu d'échange des idées religieuses.

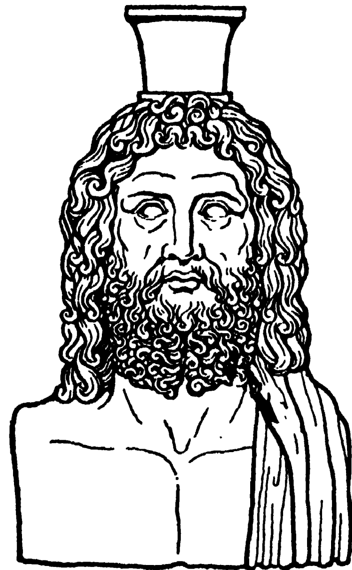
Le Musée et la Bibliothèque ne représentaient que l'un des trois aspects de la triple cité d'Alexandrie. Ils représentaient l'élément aristotélicien, hellénique et macédonien. Mais Ptolémée I avait introduit deux autres facteurs dans ce centre étrange. Tout d'abord, il y avait un grand nombre de Juifs, amenés surtout de Palestine, mais provenant aussi de colonies formées en Egypte par des Hébreux qui n'étaient jamais retournés à Jérusalem ; c'étaient les Juifs de la Diaspora ou de la Dispersion, race qui, comme nous l'avons déjà remarqué au Chapitre XXI, n'avait pas partagé la captivité de Babylone, mais qui néanmoins lisait la Bible et correspondait d'une façon suivie avec tous ses coreligionnaires répandus dans le monde. Ces Hébreux tenaient une telle place à Alexandrie que la ville devint la plus vaste cité juive du monde et qu'elle contenait plus d'Israélites qu'il n'y en avait à Jérusalem. Nous avons déjà noté que ces Juifs éprouvèrent le besoin de traduire leur bible en grec. Finalement, il y avait une importante population d'Egyptiens indigènes, dont la plupart parlaient le grec, mais qui avaient le tempérament superstitieux des blancs à peau sombre, et qui gardaient au fond de l'esprit la tradition, vieille de quarante siècles, d'une religion où le temple et les sacrifices tenaient la première place. A Alexandrie, trois types d'esprit se rencontraient ainsi, qui correspondaient aux types principaux de la race blanche : la mentalité lucide et critique des Grecs aryens, la ferveur et le monothéisme des Juifs sémitiques, et la notion, profondément enracinée chez les peuples de la Méditerranée, d'une religion fondée sur des mystères et des sacrifices.

Tels étaient les trois éléments de la civilisation d'Alexandrie. Mais, sur le port et dans les marchés, se rencontraient des hommes appartenant à toutes les races connues, et qui se plaisaient à comparer leurs

religions et leurs coutumes. Il est de même relaté qu'au troisième siècle avant J.-C. des missionnaires bouddhistes vinrent de la cour du roi Asoka dans l'Inde. Aristote remarque dans sa *Politique* que les croyances religieuses des hommes sont portées à emprunter leurs formes aux institutions politiques : « les hommes prêtent à leurs dieux une vie, aussi bien qu'une forme corporelle, analogue à la leur » ; et cette époque de grands empires de langue grecque, dirigés par des monarques absolus, faisait paraître singulièrement falotes les vieilles divinités locales de la tribu et de la cité. Les hommes éprouvaient le besoin de dieux d'une envergure égale à celle des empires eux-mêmes, et, sauf lorsque quelque clergé puissant, atteint dans ses intérêts, faisait de l'opposition, l'on assistait à une curieuse fusion de tous les dieux. Les hommes découvraient que, quoiqu'il y eût un grand nombre de dieux, ceux-ci se ressemblaient par bien des traits. De là à croire qu'il n'y avait qu'un seul dieu, régnant sous une diversité de noms, il n'y avait qu'un pas. Ce dieu avait régné partout, sous des masques différents. Le Jupiter romain, le Zeus grec, l'Ammon des Egyptiens, le père putatif d'Alexandre et le vieil adversaire d'Aménophis IV, le Babylonien Bel-Marduk, se ressemblaient assez pour qu'on pût les croire identiques. « Père adoré de tous, en tout âge, sous tout climat, par le saint, par le sauvage et par le sage, Jéhovah, Jupiter ou Seigneur. »

Là où l'on rencontrait entre les dieux des différences très nettes, on s'en tirait en disant que l'on était en présence des différents *aspects* d'un même dieu. Bel-Marduk, cependant, n'était plus qu'un dieu fort décadent, qui ne put survivre que sous un pseudonyme ; Assour, Dagon et les autres pauvres vieux dieux des nations déchues étaient depuis longtemps sortis de la mémoire de tous et n'entrèrent pas dans l'amalgame. Osiris, dieu très populaire chez la populace égyptienne, s'identifiait déjà avec Apis, le taureau sacré du temple de Memphis, et était même jusqu'à un certain point confondu avec Ammon. Sous le nom de Sérapis, il devint le Grand Dieu de l'Alexandrie hellénique. Ce fut Jupiter-Sérapis. La déesse-vache égyptienne, Hathor ou Isis, devint, humanisée, la femme d'Osiris, de qui elle eut le petit enfant Horus, qui, lorsqu'il atteignit l'âge d'homme, prit la forme d'Osiris lui-même. Présentés sous une forme aussi nue, ces faits peuvent sembler étranges à un esprit moderne, mais toutes ces confusions d'un dieu avec un autre sont très caractéristiques de l'effort de l'intelligence humaine, devenue très active, pour rendre ses dieux plus raisonnables et plus universels, tout en conservant les religions, avec leurs liens émotionnels et le sentiment de confraternité qu'elles font naître.

Cette fusion de plusieurs dieux en un seul s'appelle *théocrasie*, et nulle part ce processus ne s'est développé plus vigoureusement qu'à Alexandrie. Deux peuples seulement s'y montrent rebelles à cette époque : les Juifs, qui avaient déjà foi en



Sérapis.

un Dieu Unique, Maître du Ciel et de la Terre, Jéhovah ; et les Perses qui s'adonnaient à un culte monothéiste du soleil.

Ce fut Ptolémée I qui fonda, non seulement le Musée d'Alexandrie, mais le Sérapeum, consacré au culte de la trinité de dieux qui était le résultat d'un processus de théocrasie appliqué plus particulièrement aux dieux de la Grèce et de l'Egypte.

Cette trinité était composée du dieu Sérapis (= Osiris + Apis), de la déesse Isis (= Hathor, la déesse vache et lune) et du dieu-enfant Horus. Tous les dieux faisaient corps avec l'un ou l'autre de ces trois aspects du seul Dieu, même le dieu-soleil, le Mithra des Perses. Et les trois dieux qui composaient cette trinité se confondaient en un seul.

Ils étaient adorés avec ferveur, au cours

de cérémonies qu'accompagnait le *sistre*, sorte de cadre entouré de clochettes.

Pour la première fois aussi, nous découvrons que l'idée d'immortalité est devenue l'idée dirigeante d'une religion qui s'étend au-delà de l'Egypte. Ni les premiers Aryens, ni les premiers Sémites ne semblent s'être beaucoup préoccupés de l'immortalité; celle-ci n'avait eu que peu d'action sur l'esprit des Mongols; mais, chez les Egyptiens, la continuation de la vie individuelle après la mort avait été une préoccupation dominante. Elle jouait maintenant un grand rôle dans le culte de Sérapis. On parle de celui-ci, dans la littérature sacrée, comme « du sauveur et du conducteur des âmes; de celui qui conduit les âmes vers la lumière et qui les reçoit de nouveau ». Sérapis est aussi « celui qui fait se dresser les morts, qui montre à ceux qui voient, et dont les tombes saintes contiennent des multitudes de livres sacrés, la lumière du soleil depuis si longtemps attendue » ; et, plus loin : « nous ne pouvons nous soustraire à lui ; il nous sauvera, et, après notre mort, nous serons encore sous la garde de sa providence.»[1]

Au cours des cérémonies du Sérapeum on brûlait en grande pompe des cierges et l'on offrait des ex-votos, c'est-à-dire de petites reproductions de parties du corps humain, qui, malades, avaient besoin de l'intervention du dieu. Isis attirait aussi beaucoup de dévots, qui lui faisaient l'offrande de leur vie. Ses images se dressaient dans le temple ; elle portait la couronne de la Reine du Ciel, et elle tenait dans ses bras le petit enfant Horus. Les cierges brûlaient et coulaient devant elle, et tout autour de ses autels étaient suspendus des ex-votos de cire. Le novice était soumis à une longue et méticuleuse préparation ; il faisait vœu de chasteté, et quand il était initié on lui rasait la tête et on lui passait un vêtement de toile....

Dans ce culte de Sérapis, qui se répandit très largement à travers tout le monde civilisé au cours des IIIe et IIe siècles avant J.-C., nous trouvons une étonnante anticipation des usages et des modes d'expression qui devaient s'imposer au monde européen pendant toute l'ère chrétienne. L'idée essentielle, l'esprit vivant du Christianisme devait être, nous l'allons voir, quelque chose de nouveau dans l'histoire de l'esprit et de la volonté de l'homme ; mais le vêtement de rites, de symboles et de formules qu'à porté le Christianisme, et qu'il porte encore dans beaucoup de pays, fut certainement tissé dans les temples de Jupiter, de Sérapis et d'Isis ; il fut préparé par les adeptes d'un culte qui, se répandant plus loin qu'Alexandrie, gagna, en cet âge de théocrasie, tout le monde civilisé ; cela au cours du IIe et du Ier siècle avant Jésus-Christ.

[1] Legge. *Forerunners and Rivals of Christianity.*

CHAPITRE XXV

LA NAISSANCE ET LE DÉVELOPPEMENT DU BOUDDHISME

1. *L'histoire de Gautama.* — 2. *Le conflit de l'Enseignement et de la Légende.* — 3. *L'Evangile de Gautama Bouddha.* — 4. *Le Bouddhisme et Asoka.* — 5. *Les grands maîtres chinois.* — 6. *Corruption du Bouddhisme.* — 7. *Le domaine actuel du Bouddhisme.*

I

Délaissons maintenant l'activité mentale et morale d'Athènes et d'Alexandrie, ainsi que le développement de la pensée humaine dans le monde méditerranéen, pour nous tourner vers la vie intellectuelle, presque complètement autonome, de l'Inde. Nous nous trouvons en face d'une civilisation dont les racines plongent dans le pays lui-même et dont le caractère est franchement original. Elle a été isolée des

civilisations voisines, tant à l'ouest qu'à l'est, par de vastes barrières montagneuses et des régions désertiques. Les tribus aryennes qui étaient descendues dans la péninsule avaient bientôt perdu contact avec celles auxquelles elles étaient apparentées et elles avaient évolué selon un mode autonome. Ceci était particulièrement vrai des tribus qui étaient passées dans le pays du Gange, et même au-delà. Elles se trouvèrent en face d'une civilisation déjà répandue sur l'Inde, la civilisation dravidienne. Celle-ci était, au même titre que les civilisations sumérienne, crétoise et égyptienne, un produit indépendant de la culture héliolithique. Ces tribus rajeunirent et transformèrent la civilisation dravidienne, tout comme les Grecs l'avaient fait pour la civilisation égéenne et les Sémites pour la civilisation sumérienne.

Ces Aryens indiens vivaient dans des conditions très différentes de celles qui prévalaient dans le nord-ouest. Ils vivaient dans un climat plus chaud, où une alimentation à base de bœuf et de liquides fermentés aurait été ruineuse pour l'organisme ; en conséquence, ils furent obligés de se soumettre à un régime végétarien, et, grâce à la fécondité du sol, ils purent se procurer en abondance et sans effort tout ce dont ils avaient besoin. Ils n'avaient plus de raisons de mener une existence errante : les moissons, les saisons étaient sûres. La question du vêtement et du logement les inquiétait à peine. Il leur fallait si peu de chose que le commerce n'existait pour ainsi dire pas. Il y avait de la terre pour tous ceux qui désiraient en cultiver une parcelle — et une très petite parcelle était suffisante. Leur vie politique était simple et presque sans danger ; aucune grande puissance conquérante n'avait encore surgi dans l'Inde, et les barrières naturelles du pays suffisaient à faire obstacle aux visées impérialistes de ses voisins de l'est et de l'ouest. Sur toute la surface de l'Inde, on trouvait, disséminées, des milliers de petites républiques et de petites principautés, souvent réduites à un village, dont le caractère était assez pacifique. Il n'y avait pas dans l'Inde d'activité maritime[1], pas de pirates, pas de marchands étrangers. On pourrait écrire sans jamais faire allusion à la mer une histoire de l'Inde qui s'arrêterait à quatre siècles de nous.

La vie que menaient les habitants de l'Inde était donc plus heureuse, moins cruelle, plus baignée de rêve que celle d'aucun autre peuple. Les nobles, les rajahs, s'adonnaient à la chasse ; l'existence était en grande partie un tissu d'aventures amoureuses. Çà et là un maharajah surgissait parmi les rajahs et bâtissait une cité, capturait et domestiquait un grand nombre d'éléphants, tuait un grand nombre de tigres, et laissait derrière lui une tradition de magnificence.

Ce fut entre 500 et 600 avant J.-C., alors que Crésus était le maître de la Lydie et que Cyrus se préparait à arracher Babylone à Nabodine, que naquit dans l'Inde le fondateur du Bouddhisme. Il vit le jour dans une petite communauté républicaine du nord du Bengale, au pied de l'Himalaya. Cette contrée, aujourd'hui envahie par la jungle, borde le Népal. Le petit État était gouverné par une famille, le clan des Sakyas, dont cet homme, Siddhattha Gautama, était membre. Siddhattha était un petit nom, comme Caïus ou Jean ; Gautama, ou Gôtama, un nom de famille, comme César ou Smith ; Sakya, un nom de clan, comme Julius. L'institution des castes n'était pas encore généralisée dans l'Inde, et les Brahmanes, bien que privilégiés et influents, ne s'étaient pas encore hissés jusqu'au sommet de l'échelle sociale; mais il y avait déjà, entre les nobles aryens et le peuple de couleur plus sombre, des distinctions de classes fortement marquées et une cloison pratiquement étanche. Gautama appartenait à la première de ces races. Son enseignement, remarquons-le, s'appela le *Chemin aryen* : la Vérité aryenne.

C'est seulement au cours du dernier demi-siècle, grâce à l'étude de plus en plus approfondie de la langue pale, dans laquelle la plupart des enseignements originaux de Gautama ont été écrits, que l'on a atteint à une connaissance réelle de la vie et de la pensée véritables du maître. Jusqu'alors son histoire disparaissait sous un monstrueux amas de légendes, et le sens de son enseignement était grossièrement déformé. Mais à présent ce que nous savons de Bouddha est à la fois très humain et très clair.

C'était un jeune homme riche, intelligent et de bonne mine. Jusqu'à l'âge de vingt-

[1] Cette affirmation est contredite par Redhakumud Mookerje, dans : *A history of ancient shipping and maritime activity from the earliest times.*

neuf ans il mena la vie des aristocrates de son temps. Cette vie n'était pas d'une très grande intellectualité. Il n'y avait pas de littérature en dehors de la tradition orale des Vedas, et celle-ci était en grande partie le monopole des Brahmanes ; une place moindre encore était faite à la science. Le monde était borné au nord par l'Himalaya, avec ses neiges, et s'étendait à l'infini vers le sud. La ville de Bénarès, qui avait un roi, était à environ cent milles de là. Tout ce que la vie pouvait offrir de joies, Gautama y goûta. On le maria à dix-neuf ans à une belle cousine. Pendant plusieurs années cette union resta stérile. Gautama chassait, jouait, se promenait dans un monde de jardins ensoleillés, de bosquets bien irrigués et de rivières. Et ce fut au milieu de cette vie qu'il se sentit envahi par une grande détresse. Sa tristesse était celle d'un noble esprit qui ne trouve pas son emploi. Il vivait au milieu de l'abondance et de la beauté, il passait d'un plaisir à l'autre, et cependant son âme n'était pas satisfaite. C'était comme s'il avait entendu l'appel des destinées de sa race. Il sentait que l'existence qu'il menait était sans relation avec les réalités de la vie, qu'elle n'était rien de plus qu'un jour de vacances — un jour de vacances qui se serait trop longtemps prolongé.

Tandis qu'il traversait cette crise, quatre objets se présentèrent à ses yeux, qui donnèrent à sa pensée son cours définitif. Il voyageait pour son plaisir, quand il rencontra un homme terriblement courbé par l'âge. Le spectacle de cette pauvre créature, misérable et pliée, frappa son imagination. « Tel est le chemin de la vie », prononça Channa, son cocher, « et à cela nous devons tous venir ». Alors qu'il avait encore cette scène dans l'esprit, Gautama rencontra un homme qui, atteint d'un mal hideux, se tordait dans des souffrances atroces. « Tel est le chemin de la vie », prononça Channa. La troisième vision fut celle d'un cadavre laissé sans sépulture, gonflé, sans yeux, déchiqueté par les oiseaux et les bêtes. « Tel est le chemin de la vie », prononça une fois encore Channa.

L'idée de la maladie et de la mort, du caractère précaire et dérisoire de toute joie, s'implanta dans l'esprit de Gautama. Alors lui et Channa aperçurent l'un de ces ascètes errants qui pullulaient déjà dans l'Inde. Ces hommes se soumettaient à des règles sévères, donnant beaucoup de leur temps aux méditations et aux discussions religieuses. Car beaucoup d'individus, dans ce pays aux jours monotones et ensoleillés, avaient trouvé, comme Gautama, que la vie est à la fois angoissante et mystérieuse. Ces ascètes passaient pour être en quête d'une réalité plus profonde, et un désir passionné de faire comme eux s'empara de Gautama.

Il méditait sur ce projet, dit l'histoire, quand on lui apporta la nouvelle que sa femme venait de mettre enfin au monde un fils. « Encore un lien qu'il faut rompre! », déclara Gautama.

Il retourna au village, au milieu des réjouissances de ses compagnons de clan. On y donnait une grande fête et une danse *nautch*, pour célébrer cette naissance, et au milieu de la nuit, Gautama s'éveilla dans l'angoisse, « semblable à un homme auquel on apprend que sa maison est en feu ». Dans l'antichambre, les danseuses reposaient en longues files, les unes entourées d'ombre, les autres baignées par la lune. Il appela Channa, et lui dit de préparer son cheval. Alors il se glissa jusqu'au seuil de la chambre de sa femme, et la vit qui dormait paisiblement, à la lueur d'une petite lampe à huile, entourée de fleurs, tenant son bébé dans les bras. Il eut une très forte envie de serrer, pour la première et la dernière fois, son enfant contre lui avant de partir, mais la crainte de réveiller sa femme l'en empêcha, et finalement il revint sur ses pas, alla trouver Channa qui, dans le jardin lunaire, l'attendait avec les chevaux, enfourcha sa monture et partit.

Tandis que, de concert avec Channa, il chevauchait dans la nuit, il lui sembla que Mara, le Tentateur de l'Humanité, occupait tout le ciel et discutait avec lui. « Rentre », disait Mara, « sois roi, et je ferai de toi le plus grand des rois. Poursuis ta route, et tu trouveras ta ruine. Sans cesse je resterai attaché à tes pas. Les désirs sensuels, les instincts mauvais, la colère te trahiront au moment où tu ne seras pas sur tes gardes; tôt ou tard, tu m'appartiendras. »

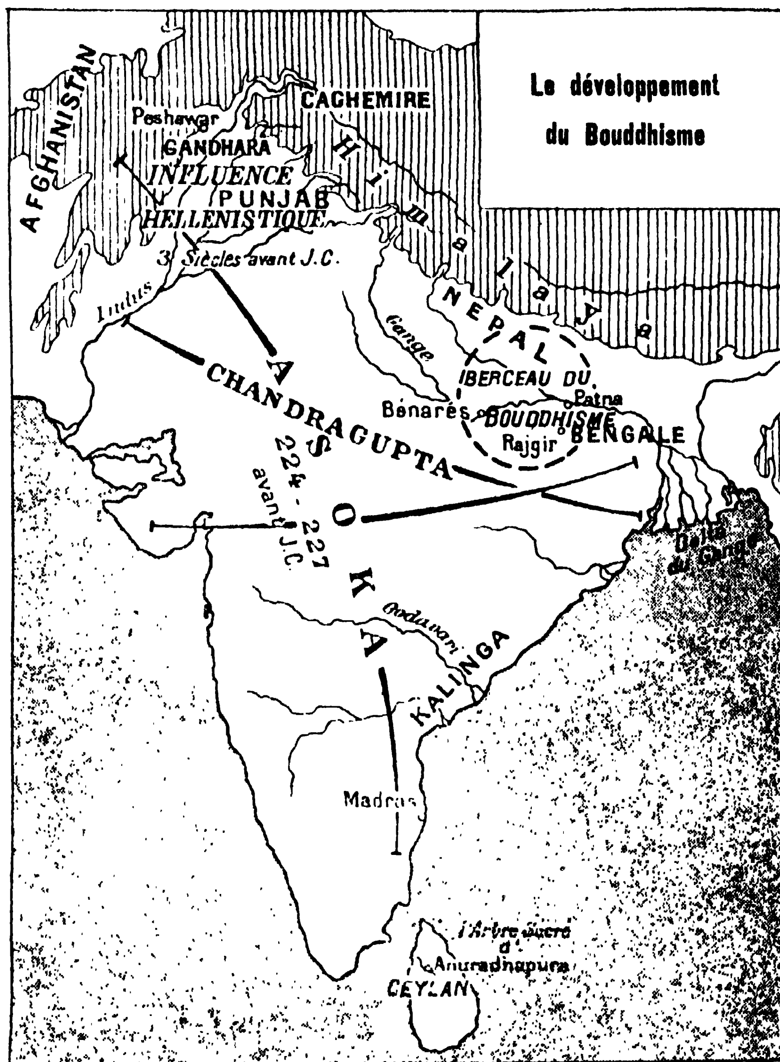
Ils allèrent très loin cette nuit-là ; le matin venu, Gautama s'arrêta hors des limites de son clan et mit pied à terre près d'une rivière sablonneuse. Là, il coupa avec son épée ses boucles abondantes, se dépouilla de tous ses ornements, et pria Channa de rentrer à la maison, avec ornements, cheval et épée. Peu de temps après, il

rencontra un homme en guenilles et troqua ses vêtements contre les siens : ainsi libéré de toute attache mondaine, il était maintenant libre de poursuivre sa recherche de la sagesse. Il marcha vers le sud jusqu'à ce qu'il eût atteint un lieu servant de retraite à des ermites et à des prédicateurs, situé tout près de la ville de Rajgir, sur un éperon qui se détachait des montagnes de Vindhya et s'avançait vers le nord à travers le Bengale. Là vivaient un grand nombre de sages dont les cavernes formaient un véritable terrier; ils allaient à la ville pour pourvoir à leurs très simples besoins, et communiquaient leur science à tous ceux qui se montraient disposés à venir jusqu'à eux.

L'enseignement donné par ces sages devait revêtir le même caractère que les discussions socratiques qui furent en vogue à Athènes deux siècles plus tard. Gautama devint très versé dans la métaphysique de l'époque. Mais son intelligence pénétrante ne fut pas satisfaite par les solutions qui lui étaient offertes.

L'esprit indien a toujours été porté à croire que l'on peut atteindre à la puissance et au savoir par un extrême ascétisme, par des jeûnes, des veilles, des macérations, et c'est cette idée que Gautama décida dès lors de mettre en pratique. Il se retira avec cinq de ses compagnons et disciples dans une gorge des montagnes de Vindhya, au milieu de la jungle, et là il s'adonna au jeûne et à de terribles mortifications. Sa renommée se répandit « comme le son d'une grande cloche suspendue sous la voûte du ciel ». Mais il n'avait pas, malgré tout, le sentiment d'avoir construit sa vie sur la vérité. Un jour qu'il marchait, essayant de penser en dépit de sa faiblesse physique, il trébucha et tomba sans connaissance sur le sol. Quand il revint à lui, il avait compris ce qu'il y avait d'absurde dans une poursuite de la sagesse qui tenait tant de la magie.

Il stupéfia et épouvanta ses cinq compagnons en réclamant des aliments ordinaires et en refusant de mener plus longtemps une vie d'ascétisme. Il avait compris que si la vérité peut être atteinte, elle le sera plus facilement par un cerveau bien nourri, dans un corps sain. Une telle conception était absolument contraire aux idées du pays et du temps. Les disciples de Gautama l'abandonnèrent, et, mélancoliquement, prirent le chemin de Bénarès. La grande cloche s'était tue. Gautama le merveilleux était déchu.



Le développement du Bouddhisme

Pendant quelque temps Gautama erra

seul, seul comme aucun homme ne le fut dans l'histoire, se frayant péniblement un chemin vers la lumière.

Lorsque l'esprit s'attaque à un problème vaste et compliqué, il progresse, il consolide ses positions, pas à pas, se rendant à peine compte des progrès accomplis, jusqu'à ce que subitement, comme si une grande lumière se répandait sur lui, sa victoire lui apparaisse. Il semble que les choses se soient passées ainsi pour Gautama. Il s'était assis pour manger sous un grand arbre, auprès d'une rivière, lorsqu'il se sentit baigné de clarté. Il lui sembla que la vie était à présent chose très facile. On raconte qu'il resta tout le jour et toute la nuit perdu dans ses pensées, et qu'ensuite il se leva pour communiquer au monde sa vision.

2

Telle est la simple histoire de Gautama : elle ressort d'une comparaison des textes primitifs. Mais, à la moyenne des hommes, il faut des étonnements et des merveilles de pacotille. Ce n'est pas assez pour eux qu'à la surface de cette petite planète se meuve enfin une créature capable de songer au passé, à l'avenir, aux mystères de sa propre existence. Aussi devons-nous nous contenter du récit de quelque digne scribe *pali*, qui se donne d'ailleurs beaucoup de mal :

« Lorsque la guerre éclata entre le Sauveur du Monde et le Prince du Mal on vit choir mille épouvantables météores....Les rivières remontèrent vers leur source ; les pics et les hautes montagnes sur lesquels, pendant des siècles, s'étaient dressés des arbres innombrables s'effondrèrent et roulèrent sur le sol.... le sol s'enveloppa d'effroyables ténèbres, et une horde d'esprits sans tête remplit les airs..... »[1]

Jamais semblables phénomènes n'ont été enregistrés par l'histoire. Au lieu de cela, elle nous offre l'image d'un homme qui, solitaire, s'en va vers Bénarès.

On a accordé une extraordinaire importance à l'arbre sous lequel Gautama eut le sentiment qu'une grande clarté entrait en lui : c'est un arbre du genre du figuier, et dès le début il fut traité avec une vénération particulière. On l'appela l'Arbre de la Bodhi. Il a péri depuis longtemps, mais tout auprès se dresse un autre arbre de taille gigantesque qui pourrait fort bien être son descendant. De nos jours, on rencontre à Ceylan un arbre, le plus vieil arbre historique du monde, que l'on est sûr d'être une bouture de l'Arbre de la Bodhi, plantée en l'an 245 avant J.-C. Depuis cette époque, ladite bouture a été soignée et arrosée avec le plus grand zèle ; ses énormes branches sont soutenues par des piliers, et la terre a été ameublie de telle sorte tout à l'entour qu'il peut continuellement donner de nouvelles racines. Nous nous rendons compte de la brièveté de l'histoire humaine lorsque nous voyons ainsi toute une série de générations trouver place à l'ombre d'un seul arbre. Les disciples de Gautama se sont malheureusement plus préoccupés de la conservation de cet arbre que de celle de sa pensée, qu'ils déformèrent dès le début.

A Bénarès, Gautama rechercha ses cinq élèves qui continuaient à mener leur vie ascétique. On raconte qu'ils hésitèrent à le reconnaître lorsqu'ils le virent s'approcher. C'était évidemment un apostat. Mais une telle force se dégageait de sa personnalité qu'elle vainquit leur froideur, et ils durent prêter l'oreille aux croyances nouvelles de Gautama. Quand celui-ci les eût finalement convaincus que la lumière était en lui, ils le saluèrent du nom de Bouddha. La croyance existait alors déjà dans l'Inde qu'à de longs intervalles de temps, la sagesse redescendait sur la terre et était révélée à l'humanité par la bouche d'un individu choisi, appelé le Bouddha. Les Indiens pensaient qu'il y avait déjà eu un grand nombre de ces Bouddhas : Gautama Bouddha n'est que le dernier de la série. Mais il est douteux qu'il ait lui-même accepté ce titre ou admis cette théorie. Dans ses discours, il ne se désigne jamais lui-même comme le Bouddha.

Il forma alors avec les disciples qu'il avait retrouvés une sorte d'Académie, dans le Parc aux Daims de Bénarès. Ils se construisirent des cabanes et s'adjoignirent une soixantaine, ou davantage, de partisans. Pendant la saison des pluies, ils passaient leur temps à discourir dans cette retraite, et l'été ils se répandaient dans le pays, chacun fournissant sa version propre des nouvelles doctrines. Tout cet enseignement était donné, semble-t-il, de vive voix. Il n'y avait probablement pas encore d'écriture dans l'Inde. Il est probable que l'alphabet méditerranéen, avec lequel sont composés la plupart des textes indiens, n'avait

[1] *Madhurattha Vilasini.*

pas encore été introduit dans l'Inde. Le maître, en conséquence, élabora et composa un certain nombre de versets, brefs et nerveux, d'aphorismes, dressa des listes de « sujets », qui devaient être développés dans les discours de ses disciples. Pour la commodité de ces données, les sujets et aphorismes furent numérotés. L'esprit moderne est hostile à la tendance qu'a l'esprit indien de tout exprimer au moyen de nombres ; la Voie aux Huit Embranchements, les Quatre Vérités. etc., mais cette forme d'énumération constituait une nécessité mnémotechnique dans un monde où l'on ne possédait aucune documentation écrite.

3

L'enseignement fondamental de Gautama — ceci ressort clairement de l'étude des sources — est simple, lucide, et en parfaite harmonie avec nos idées modernes. C'est sans aucun doute le fruit d'une des intelligences les plus pénétrantes que le monde ait jamais connues.

Nous possédons sans conteste, sous leur forme authentique, les paragraphes des discours de Gautama à ses cinq disciples qui incarnent l'essence de sa doctrine. Il donne comme cause à toutes les misères et tous les mécontentements de la vie notre insatiable égoïsme. La souffrance, dit-il, est due à notre avide individualité, aux tourments du désir rapace. Jusqu'à ce qu'un homme se soit débarrassé de toutes les formes du désir personnel, sa vie n'est que souci, et il ne trouve au bout de cette vie que le chagrin. Le désir revêt trois formes principales, et toutes sont mauvaises. Le premier est la sensualité. Le second est le désir d'une immortalité personnelle. Le troisième est le désir des richesses. Il faut que tous ces désirs aient été maîtrisés — c'est-à-dire, il faut que l'homme ait cessé de vivre pour lui-même — pour que nous puissions vivre dans une parfaite sérénité. Mais lorsque ces désirs sont vaincus et ne dominent plus notre vie, quand la première personne du pronom a été éliminée de notre pensée, alors nous atteignons à la plus haute sagesse, au Nirvana, à la sérénité de l'âme. Car Nirvana ne signifie pas, comme tant de gens le croient à tort, extinction de l'être conscient, mais suppression des buts futiles et personnels qui, nécessairement, rendent la vie vulgaire, pitoyable ou terrible.

Nous avons là assurément la plus complète analyse du problème de la paix de l'âme. Toute religion digne de ce nom, toute philosophie, nous conseille de nous perdre dans quelque chose de plus grand que nous-même.

L'enseignement de l'histoire, tel que nous la révèle ce livre, s'accorde strictement avec l'enseignement du Bouddha. Ni l'ordre social, ni la sécurité, ni la paix, ni le bonheur, ni la domination, ni la royauté ne peuvent être fondés sur la justice, si les hommes ne se perdent dans quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes. L'étude de l'évolution biologique nous révèle exactement le même processus — l'absorption de nos pauvres particules individuelles par un être plus vaste (qu'on compare ce qui a été dit aux chapitres XII et XVIII). S'oublier pour ne songer qu'à des intérêts plus vastes, c'est sortir d'une prison.

L'oubli de soi doit être complet. Du point de vue de Gautama, la terreur de la mort, le désir ardent que nous avons de voir se perpétuer indéfiniment notre existence individuelle est une chose aussi laide et aussi pernicieuse que la luxure, l'avarice ou la haine. La religion de Gautama s'oppose nettement aux religions « d'immortalité ». Et son enseignement s'oppose de toutes ses forces à l'ascétisme, simple tentative pour atteindre à une gloire personnelle par des souffrances personnelles.

Mais lorsque nous en venons à la règle de vie elle-même, au chemin aryen, grâce à laquelle nous échappons aux trois désirs vulgaires qui déshonorent la vie humaine, l'enseignement de Gautama ne nous apparaît plus aussi clair. Ceci pour une raison très manifeste : Gautama n'avait ni la connaissance ni la vision de l'histoire ; il ne se rendait pas compte de ce qu'avait été l'immense et complexe aventure de l'homme à travers le temps et l'espace. Il ne connaissait que les idées de son époque et de son peuple ; et ce peuple voyait dans la vie un perpétuel recommencement. C'était toujours le même cercle : un univers succédait à un autre univers, un Bouddha à un autre Bouddha. L'idée que l'humanité est une grande famille poursuivant une destinée éternelle, sous la conduite d'un Dieu de Justice, idée qui déjà se faisait jour à Babylone dans la conscience sémitique, ne se présente pas au Bouddha. Et cependant, sous ces réserves, sa conception du Chemin aux Huit Embranchements est empreinte d'une profonde sagesse.

Passons brièvement en revue les huit éléments du chemin aryen. Tout d'abord, les croyances droites : Gautama voulait qu'une critique rigoureuse de toutes les opinions, qu'une recherche constante de la vérité fut la première préoccupation de ses disciples. Il leur demandait de rejeter toutes les superstitions, quelque flatteuses qu'elles fussent. Il condamnait par exemple la croyance, courante alors, en la transmigration des âmes[1]. Dans l'un des premiers dialogues bouddhiques on trouve une analyse qui tend à ruiner la notion d'une âme personnelle et éternelle. Puis vient la volonté droite ; la nature ayant horreur du vide, et tous les bas désirs devant être chassés de nous, nous devons en concevoir d'autres : celui de donner à autrui, en l'aidant, une preuve de notre amour, celui d'agir justement. Le bouddhisme, sous sa forme originale et non corrompue, préconisait, non la suppression du désir, mais une transformation de la nature de celui-ci. S'adonner à la science ou à l'art, chercher à améliorer l'ordre du monde, voilà qui s'accorde fort bien avec la volonté droite, pourvu que de tels buts ne fassent pas place à la jalousie ou à un appétit de gloire. Nous ne ferons que mentionner ici le langage droit, l'action droite, les moyens d'existence droits. Le sixième sur la liste figure l'effort droit, car Gautama ne se contente pas de bonnes intentions ; le disciple doit sans cesse critiquer ses propres actes, et se demander s'il n'agit pas avec mollesse. Le septième élément du chemin, l'attention droite, c'est la vertu qui constamment nous tient en garde contre la recherche d'une satisfaction ou d'une gloire personnelle, à l'occasion de ce que nous avons fait ou de ce que nous avons évité. Et finalement vient la méditation droite, qui s'oppose aux extases stériles du simple dévôt, aux transes du genre de celles auxquelles se laissaient aller les gens d'Alexandrie lorsque vibraient les sistres.



Hariti.

Nous ne discuterons pas ici la doctrine bouddhiste du Karma, parce qu'elle appartient à un monde d'idées qui tend à disparaître. Le bien ou le mal réalisé dans chacune de nos vies était supposé être la cause du bonheur ou du malheur d'une future existence, laquelle, par un procédé inexplicable, s'identifiait avec la précédente. Nous comprenons aujourd'hui que chacun de nous se survit, en ce sens que l'avenir est affecté par les conséquences de nos actes, mais nous n'estimons pas nécessaire que chaque vie individuelle recommence. Or, nous venons de le dire, l'esprit indien est plein de l'idée de recommencements prenant la forme d'un cycle ; toute chose pour lui est tenue de se reproduire un jour. Il est tout naturel que des hommes aient formulé une telle hypothèse; et, en fait, tout semble se passer ainsi jusqu'au moment où intervient l'analyse. La science moderne démontre clairement que rien ne se reproduit aussi rigoureusement que nous sommes enclins à le croire; chaque jour est, d'une quantité infinitésimale, plus long que le jour précédent ; aucune génération n'est une fidèle réplique de la génération précédente ; l'histoire ne se répète jamais ; il y a, dans tous les ordres, des possibilités de changement presque inépuisables. Il n'y a rien qui ne soit neuf dans le monde. Mais cette opposition entre nos idées générales et celles du Bouddha ne nous empêche pas de priser la sagesse, inégalée jusqu'alors, l'excellence et la grandeur du plan tendant à l'affranchissement

[1] Il y croyait, mais il enseignait le moyen de s'en affranchir.

de la vie conçu par Gautama au sixième siècle avant J.-C.

Si Gautama ne parvint pas à grouper tous ceux qu'il convertit en une armée aux multiples éléments qui aurait mené, dans le temps et dans l'espace, le combat de notre race contre les forces de la mort, du moins consacra-t-il sa propre vie et celle de ses disciples immédiats à répandre progressivement dans un monde tout brûlant de fièvre sa doctrine du Nirvana ou de l'apaisement de l'âme. Mais tout le monde ne peut prêcher ou enseigner ; une vie juste ne se manifeste pas seulement dans une bonne doctrine. Il est également désirable qu'un homme puisse — et ce ne sera pas moins difficile — cultiver le sol, gouverner une cité, tracer des routes, bâtir des maisons, construire des machines, s'instruire et propager sa science, tout cela avec un parfait désintéressement, et dans une parfaite sérénité. Toutes ces choses étaient impliquées dans l'enseignement de Gautama, mais la doctrine y tenait plus de place que les applications ; et il semble bien que cette doctrine recommandait de se tenir à l'écart des activités de chaque jour, plutôt que d'ajouter à la noblesse de celles-ci.

A certains autres égards, ce bouddhisme primitif différait de toutes les religions que nous avons considérées jusqu'ici. Il était avant tout une règle de vie, et non une religion d'observances et de sacrifices. Le bouddhisme n'avait pas de temples, et, comme il ne faisait pas de place aux sacrifices, il n'avait pas besoin de prêtres consacrés. Il n'avait pas non plus de théologie. Il ne reconnaissait ni ne niait l'existence réelle des dieux innombrables, et souvent grotesques, qui étaient adorés dans l'Inde à cette époque. Il les ignorait simplement.

Dès le début l'on faussa le sens de ce nouvel enseignement. Jusqu'à un certain point, cela était fatal. Les hommes n'ayant pas encore la notion du développement continu de la vie et de l'effort que celui-ci présuppose, étaient trop portés à confondre le renoncement à soi-même avec le renoncement à une vie active. L'expérience personnelle de Gautama l'avait démontré : il est plus facile de fuir le monde que de fuir sa propre personne. Les premiers disciples du Bouddha étaient des penseurs et des éducateurs énergiques, mais ceux qui suivirent devaient tout naturellement subir l'attirance d'une vie d'isolement monastique, tout indiquée sous un climat tel que celui de l'Inde, où une extrême simplicité d'existence offrait autant de charmes que d'avantages, et où l'effort est plus pénible qu'en aucun autre pays du monde.

Ce fut de bonne heure le destin de Gautama, comme celui de la plupart des fondateurs de religion qui l'avaient précédé, d'être transformé par ses disciples, désireux d'éblouir le monde, en une créature tenant du prodige. Nous avons déjà dit qu'un des fidèles du Bouddha était resté convaincu que le moment où l'esprit du maître s'était éclairé avait été marqué par une sorte de convulsion des éléments. C'est là un petit échantillon de toutes les légendes, aussi merveilleuses que grossières, qui se greffèrent bientôt sur le souvenir de Gautama.

Il est hors de doute que, pour une multitude d'êtres humains, — alors comme maintenant — l'idée qu'on peut s'émanciper d'une vie personnelle est des plus difficiles à saisir. Il est probable que, même parmi les prédicateurs que le Bouddha envoyait de Bénarès, il y en avait beaucoup qui n'en comprenaient pas la portée et qui étaient encore moins capables de la faire saisir à leurs auditeurs. Ils comprenaient que l'on atteignait le salut, non en se libérant de soi-même — cela était bien au-dessus d'eux — mais en échappant aux misères et aux souffrances qui nous atteignent dans cette vie et dans celles qui doivent suivre. Ils trouvaient dans les superstitions populaires, surtout dans l'idée de la transmigration de l'âme après la mort — cette notion était pourtant contraire à l'enseignement du Maître lui-même — l'exact instrument qu'il leur fallait pour agir sur les instincts pusillanimes des foules auxquelles ils s'adressaient. A leurs auditeurs, ils recommandaient d'être vertueux, faute de quoi ils renaîtraient sous une forme dégradée ou misérable, ou tomberaient dans l'un de ces innombrables enfers que les brahmanes avaient déjà rendus familiers à leurs esprits. Le Bouddha leur apparaissait ainsi comme l'homme qui pouvait les sauver de supplices infinis.

Il semble qu'il n'y ait pas de limite aux mensonges que des disciples, honnêtes mais stupides, sont prêts à raconter pour la gloire de leur maître et pour le succès de leur propagande. Tels hommes qui auraient honte de dire un mensonge dans la vie quotidienne

deviennent des fourbes et des menteurs sans vergogne dès qu'ils se livrent à une besogne de propagande ; c'est là l'un des traits les plus absurdes, et les plus troublants de notre nature humaine. On vit bientôt de très bonnes âmes dépeindre à leurs auditeurs les miracles qui avaient accompagné la naissance du Bouddha — ils ne l'appelaient plus maintenant Gautama, ce nom étant trop familier — ses exploits de jeunesse, les faits merveilleux de sa vie quotidienne, et terminer leur récit en racontant comment son corps était devenu, au moment de sa mort, une source de lumière. Bien entendu, il eût été impie de croire que le Bouddha fût le fils d'un père mortel. Il avait été miraculeusement conçu au moment où sa mère rêvait d'un merveilleux éléphant à six défenses ! Il avait été du reste lui-même, autrefois, un éléphant à six défenses ; il avait fait don de ces dernières à un chasseur nécessiteux ; il avait même aidé celui-ci à scier ses propres défenses. La suite était du même genre....

De plus, toute une théologie se constitua autour du Bouddha. On découvrit qu'il était un Dieu. Il faisait partie d'une série d'êtres divins : les Bouddhas. Il y avait un immortel « Esprit de tous les Bouddhas » ; il y avait une longue série de Bouddhas passés et de Bouddhas (ou Bodhisattvas) à venir. Mais nous ne pouvons nous perdre dans les détails compliqués de cette théologie asiatique.

Au troisième siècle avant J.-C., le bouddhisme gagna en richesse et en puissance, et le groupe de modestes cabanes où, pendant la saison des pluies, se réunissaient les prédicateurs de l'Ordre fit place à d'importants édifices monastiques. C'est à cette période que l'on peut faire remonter les premières manifestations de l'art bouddhique. Si nous nous souvenons maintenant que l'aventure d'Alexandre était chose toute récente, que le Punjab tout entier était encore sous la domination des Séleucides, que toute l'Inde abondait en aventuriers grecs, et que les communications par voie de terre et par voie de mer avec Alexandrie étaient encore des plus aisées, on ne sera pas surpris de constater que cet art bouddhique primitif fut d'un caractère nettement grec, et que le nouveau culte de Sérapis et d'Isis eut une influence extraordinaire sur son développement.

Le royaume de Gandhara, à la frontière nord-occidentale, près de Peshawar, qui atteignit au troisième siècle avant J.-C. à un extraordinaire degré de prospérité, était un lieu de rencontre très caractéristique du monde hellénique et du monde indien. C'est là que l'on rencontre les premières sculptures bouddhiques, dans la composition desquelles entrent des figures représentant, sans aucun doute, Sérapis, Isis et Horus. Nul doute que les artistes grecs qui vinrent à Gandhara n'étaient pas disposés à abandonner un thème familier. Cependant on nous dit qu'Isis n'est plus Isis, mais Hariti, déesse malfaisante que le Bouddha convertit et amena à des sentiments plus doux. Foucher prétend qu'Isis fut adoptée par la Chine elle-même, mais dans le cas de ce dernier pays d'autres influences, qu'il serait trop difficile de démêler ici, étaient à l'œuvre. La Chine possédait une divinité taoiste, la Sainte-Mère, la Reine du Ciel, qui prit le nom (primitivement masculin) de Kuan-Yin et qui arriva à ressembler à Isis. Comme cette dernière, elle était Reine des Mers, Stella Maris. Au Japon, on l'appelait Kwannon. Il semble qu'il y ait eu de perpétuels échanges, en ce qui concerne les formes extérieures du culte, entre l'occident et l'orient. Huc, dans ses *Voyages*, nous dit combien ses compagnons de mission et lui-même furent embarrassés du fait que des religions très différentes pouvaient avoir les mêmes formes de culte. « La croix, dit-il, la mître, la dalmatique, la chape que les Grands Lamas portent pendant leurs voyages, ou lorsqu'ils célèbrent quelque cérémonie hors du temple, le service, avec les doubles chœurs, la psalmodie, les exorcismes, l'encensoir suspendu par cinq chaînes, que l'on peut ouvrir ou fermer à volonté ; les bénédictions données par les Lamas en étendant la main droite sur la tête des fidèles ; le chapelet, le célibat des prêtres, l'isolement spirituel, le culte des saints, les jeûnes, les processions, les litanies, l'eau bénite, tous ces traits constituent autant d'analogies entre le bouddhisme et notre propre culte. »

Le culte et la doctrine de Gautama, avec toutes les corruptions et les variations que lui firent subir le brahmanisme, de même que l'hellénisme, se répandirent à travers l'Inde aux quatrième et troisième siècles avant J.-C.. grâce aux efforts d'une multitude croissante de prédicateurs. Pendant quelques générations tout au moins, culte et doctrine gardèrent une grande partie de la beauté morale et quelque chose de la simpli-

cité de cette phase initiale. Beaucoup de gens qui n'ont pas assez de vigueur intellectuelle pour saisir ce qui fait l'essence du sacrifice et de l'abnégation sont cependant sensibles à la splendeur dont ces vertus se trouvent revêtues. Le bouddhisme, en ses débuts, suscita certainement de nobles vies, put compter sur le concours d'êtres doux, secourables, admirables en tous points, qui, rien que par leur foi, forçaient la croyance chez autrui.

De très bonne heure, le bouddhisme se heurta aux prétentions croissantes des brahmanes. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, cette caste ecclésiastique s'efforçait encore de dominer l'Inde au temps de Gautama. Elle possédait déjà de grands avantages. Elle avait le monopole de la tradition et des sacrifices religieux. Mais son pouvoir était mis en échec par les progrès de la royauté, car les hommes qui devenaient rois et chefs de clan n'appartenaient pas d'ordinaire à la caste brahmanique.

L'institution royale fut favorisée du fait de l'invasion du Punjab par les Perses et les Grecs. Nous avons déjà fait mention du roi Porus, qu'en dépit de ses éléphants Alexandre vainquit et dont il fit un satrape. Dans le camp grec établi près de l'Indus se présenta aussi un certain aventurier dénommé Chandragupta Mauria, que les Grecs appelèrent Sandracottus, et qui apportait un plan pour la conquête du pays du Gange. Ce plan fut mal accueilli par les Macédoniens que révoltait l'idée de marcher plus avant dans l'intérieur de l'Inde, et Sandracottus dut s'enfuir du camp. Il erra parmi les tribus de la frontière nord-occidentale, s'assura leur appui, et après le départ d'Alexandre, envahit le Punjab, en chassant les représentants des Macédoniens. Il conquit alors le pays du Gange (321 avant J.-C.), fit contre Séleucus (Séleucus I) une guerre heureuse, après que ce dernier eût essayé de reconquérir le Punjab, et constitua un grand empire qui, à travers toute la plaine de l'Inde septentrionale, s'étendit de la mer occidentale à la mer orientale. Et ce roi Chandragupta se heurta au pouvoir des brahmanes ; ce fut le renouvellement du conflit de la couronne et du sacerdoce, conflit que nous avions déjà vu éclater en Babylonie, en Egypte et en Chine. Il vit dans la doctrine grandissante du bouddhisme un allié contre l'autorité du clergé et des castes. Il lui donna un appui matériel et moral.

Chandragupta eut pour successeur son fils qui conquit Madras, et fut à son tour remplacé par Asoka (264 à 227 avant J.-C.), l'un des plus grands monarques de l'histoire, dont les domaines s'étendaient de l'Afghanistan jusqu'à Madras. C'est le seul monarque militaire dont l'histoire fasse mention qui ait renoncé à la guerre après la victoire. Il avait envahi le Kalinga (225 avant J.-C.), pays situé sur la côte orientale de Madras, sans doute avec l'intention d'achever la conquête de l'extrémité de la péninsule. Cette expédition réussit, mais Asoka fut dégoûté par ce qu'il vit des horreurs de la guerre. Il déclara — certaines inscriptions en témoignent — qu'il ne chercherait plus à conquérir par la violence, mais par la religion, et le reste de sa vie fut consacré à répandre le bouddhisme à travers le monde.


Kuan-Yin.

Il semble avoir régi son vaste empire d'une façon fort pacifique et avec une grande habileté. Ce n'était pas un simple fanatique. Mais, durant l'année de sa seule et unique guerre, il s'affilia comme laïque à la communauté bouddhique, et, quelques années plus tard, devint sans réserve membre de l'Ordre. Il s'appliqua, en pratiquant la voie aux huit embranchements à atteindre le Nirvana. Son existence montre combien le mode de vie recommandé par Gautama s'accorde avec les formes d'activité les plus utiles et les plus bienfaisantes. La volonté droite, l'action droite, l'effort droit distinguèrent sa carrière. Il fit creuser dans l'Inde une énorme quantité de puits, et fit planter des arbres pour protéger le pays contre le soleil. Il désigna des fonctionnaires pour le contrôle des œuvres charitables. Il fonda des hôpitaux et des jardins publics. Il créa des jardins pour la culture des plantes médicinales. S'il avait eu un Aristote pour l'inspirer, il se serait sans aucun doute adonné aux recherches scientifiques sur une grande échelle. Il créa un

ministère spécial pour la protection des indigènes et des races sujettes. Il prit diverses mesures pour l'instruction des femmes. Il fut le premier monarque qui tenta de donner à son peuple une idée des buts et du sens de la vie. Il combla de bienfaits les ordres enseignants bouddhistes et essaya de les amener à une étude plus approfondie de leur propre littérature. Dans tout le pays, il fit graver de longues inscriptions qui rappelaient l'enseignement de Gautama sous une forme simple et humaine et sans les additions absurdes qu'on y fit plus tard. Trente-cinq de ces inscriptions existent encore aujourd'hui. De plus, il envoya des missionnaires répandre l'enseignement noble et raisonnable de son maître à travers le monde, vers Cachemire, vers Ceylan, chez les Séleucides et chez les Ptolémées. Ce fut l'une de ces missions qui porta à Ceylan la bouture de l'Arbre de la Bodhi dont nous avons déjà parlé.

Pendant vingt-huit ans, Asoka travailla avec une claire intelligence à satisfaire les besoins réels des hommes. Au milieu des mille noms de monarques qui couronnent les colonnes de l'histoire, des Majestés, des Grâces, des Altesses Sérénissimes, le nom d'Asoka brille, et brille seul, pareil à une étoile. Du Volga jusqu'au Japon, ce nom est honoré encore. La Chine, le Thibet, et même l'Inde — bien qu'elle ait abandonné sa doctrine, — conservent la tradition de sa grandeur. Plus d'hommes vivants vénèrent sa mémoire qu'il n'y en a dont soit connu le nom de Constantin ou de Charlemagne.

5

Certaines gens estiment que les bienfaits dont Asoka combla le bouddhisme entraînèrent la corruption de cette doctrine en attirant vers l'Ordre des adhérents hypocrites et poussés par un intérêt mercenaire Il est en tous cas hors de doute que la diffusion rapide de la nouvelle religion à travers l'Asie fut due en grande partie à ce stimulant.

Le bouddhisme se fraya un chemin, à travers l'Afghanistan et le Turkestan, jusque dans l'Asie Centrale, et gagna ainsi la Chine. L'enseignement de la nouvelle doctrine était déjà largement répandu en Chine dès l'an 200 avant J.-C. Le bouddhisme se heurta dans ce pays à une religion populaire, le taoïsme, qui avait son origine dans des pratiques occultes et magiques très anciennes. Chang Tao Ling en fit un culte distinct au temps de la dynastie Han. Tao signifie la voie, ce qui correspond exactement à la notion du chemin aryen. Les deux religions se développèrent parallèlement et subirent des modifications identiques, si bien qu'aujourd'hui les formes extérieures de leur culte sont presque similaires. Le bouddhisme trouva aussi sur sa route le confucianisme, qui avait un caractère encore moins théologique et était surtout un code de conduite. Et finalement il eut à se mesurer avec les enseignements de Lao Tseu, « philosophe, anarchiste, évolutionniste, pacifiste et moral, » qui constituaient moins une religion qu'une morale. Les doctrines de ce Lao Tseu furent plus tard incorporées à la religion taoïste par Chen Tuan, le fondateur du taoïsme moderne.

Confucius, le fondateur du confucianisme, vécut, de même que le grand maître du sud, Lao Tseu, et que Gautama, au VIe siècle avant J.-C. Sa vie présente d'intéressants points communs avec celle des philosophes grecs du Ve et du IVe siècles, dont les tendances étaient plus spécialement politiques. Au VIe siècle avant J.-C. régnait, d'après les historiens chinois, la dynastie Tchéou, mais l'autorité de cette dynastie n'était plus alors que nominale; l'empereur dirigeait les sacrifices traditionnels du Fils du Ciel, et par là même, était tenu en un certain respect. Mais l'empire sur lequel il régnait nominalement n'occupait pas la sixième partie de la Chine d'aujourd'hui; pratiquement la Chine était constituée par une multitude d'Etats en lutte les uns contre les autres, sans défense contre l'invasion des barbares du nord. Confucius naquit en l'un de ces Etats, le Lou; il était de naissance aristocratique, mais pauvre; et, après avoir occupé diverses situations officielles, il institua, dans le Lou, une sorte d'académie pour la découverte et la diffusion de la sagesse. Nous voyons aussi Confucius voyager en Chine d'état en état, à la recherche d'un prince qui voulût bien le prendre pour conseiller et devenir ainsi le centre d'un monde réformé. Platon, deux siècles plus tard, joue ce rôle auprès du tyran Denys de Syracuse, et nous avons déjà montré quelle avait été l'attitude d'Aristote et d'Isocrate à l'égard de Philippe de Macédoine.

L'enseignement de Confucius, le fondateur du confucianisme, avait pour centre l'idée

d'une vie noble, qu'il incarnait dans un personnage idéal : l'homme aristocratique. Il présenta à son temps le modèle d'un homme dévoué au bien public. Confucius eut, bien plus que Gautama ou que Lao Tseu, le souci de la politique. Son esprit était très préoccupé de la condition de la Chine, et s'il tenta de susciter un homme aristocratique, ce fut en grande partie dans le but de produire un état noble. On peut citer de lui les paroles suivantes : « Il est impossible de se tenir à l'écart du monde, et de vivre dans la compagnie des oiseaux et des animaux qui n'ont avec nous aucune affinité. De qui partagerai-je la vie, si ce n'est des hommes qui souffrent ? Le désordre que l'on voit prévaloir partout, voilà ce qui sollicite notre effort. Si des principes justes avaient cours dans le royaume, je n'aurais pas besoin de changer la condition de celui-ci ».



Vishnou. Brahma. Siva.

Le fondement politique de l'enseignement de Confucius semble caractériser les idées morales de la Chine ; il y a, dans cet enseignement, des allusions plus directes à l'Etat que dans la plupart des doctrines religieuses et morales de l'Inde et de l'Europe. Pendant un temps, il fut magistrat à Tchung-Tou, ville du royaume de Lou, et là il tenta de réglementer la vie dans les plus petits détails, de soumettre tous les rapports et toutes les actions des hommes à une étiquette compliquée. « Un cérémonial minutieux, tel qu'on ne le voit pratiqué que dans les cours et dans les demeures des plus hauts dignitaires, devint obligatoire chez le commun du peuple, et tous les aspects de la vie quotidienne furent soumis à une règle rigide. On fit des ordonnances visant les aliments que chaque classe avait le droit de consommer ; les sexes n'eurent pas le droit de marcher de compagnie dans la rue ; l'épaisseur des cercueils, les dimensions et l'emplacement des sépultures furent réglementés »[1].

Tout ceci est, selon l'expression courante, très chinois. Aucun autre peuple n'avait considéré l'ordre moral et la stabilité sociale sous l'angle des belles manières. Les méthodes de Confucius s'imposèrent à la Chine avec une étonnante facilité et aucun peuple contemporain n'a, autant que le peuple chinois, le culte du décorum et de la discipline intérieure.

Par la suite, l'influence que Confucius eut sur son prince se trouva sapée par des rivaux et il rentra dans la vie privée. Ses derniers jours furent assombris par la mort de certains de ses disciples en qui il avait mis toute sa confiance : « Aucun chef intelligent, disait-il, ne me réclame comme maître, et mon heure est venue de mourir... »

[1] Hirth, *The Ancient History of China*.

Mais il ne mourut que pour entrer dans la vie éternelle. Hirth écrit en effet : « Il est hors de doute que Confucius a eu une plus grande influence sur le développement du caractère national chinois qu'une longue suite d'empereurs. On peut donc dire de lui qu'il est l'une des figures essentielles de l'histoire de la Chine. Mais le fait qu'il ait pu avoir une telle influence sur cette nation tient davantage, selon moi, au caractère particulier de cette dernière qu'à la personnalité de l'homme. S'il avait vécu dans une autre partie du monde, son nom serait peut-être déjà oublié. Comme nous l'avons vu, son caractère et son point de vue personnel sur l'existence humaine avaient été influencés par une étude approfondie de la philosophie morale, pour laquelle les générations précédentes avaient eu tant de goût. Ce qu'il prêchait à ses contemporains n'était donc pas tout à fait neuf pour eux ; mais, ayant lui-même, au cours de son étude des vieux documents, entendu les voix lointaines des sages du passé, il devint, pour ainsi dire, le phonographe mégaphone, par l'intermédiaire duquel furent soumis à la nation des aperçus qui dataient, en réalité, des premiers temps de son histoire.... La grande influence de la personnalité de Confucius sur la vie nationale de la Chine est due, non seulement à ses écrits et à son enseignement, tel qu'il a été enregistré par d'autres, mais aussi à ses actes. Sa physionomie personnelle, telle qu'elle a été décrite par ses disciples et par des écrivains ultérieurs, dont certains appartiennent peut-être à la légende, a servi de modèle à des millions d'individus enclins à imiter les manières d'un grand homme.... Le moindre de ses actes publics était réglé par le menu au point de vue du cérémonial. Il est d'ailleurs juste d'admettre que ce cérémonial était en vigueur en Chine bien des siècles avant Confucius. Mais son autorité et son exemple contribuèrent à perpétuer des pratiques sociales qu'il considérait comme hautement désirables. »

Les Chinois parlent du bouddhisme et des doctrines de Lao Tseu et de Confucius comme des « Trois Enseignements ». Ceux-ci constituent la base et le point de départ de toute la pensée chinoise. Ce n'est qu'après les avoir étudiés à fond que l'on peut jeter un pont, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral, entre le monde oriental et le monde occidental.

Ces trois maîtres, dont Gautama fut certainement le plus grand et le plus profond, qui dominent encore par leurs doctrines la pensée de la majorité des êtres humains, présentent plus d'un caractère commun. Ils sont en outre en opposition avec les idées et les sentiments qui bientôt allaient s'imposer au monde occidental. Leurs doctrines, tout d'abord, ont un caractère de tolérance et sont tout individuelles ; elles indiquent à l'homme la voie qu'il doit suivre, la noblesse à laquelle il peut atteindre, et n'ont rien à voir avec les prescriptions d'une église. Elles sont muettes au sujet de l'existence et du culte des dieux révérés jusqu'alors. Les philosophes athéniens avaient, remarquons-le, la même indifférence théologique ; Socrate était tout prêt à s'incliner courtoisement devant n'importe quelle divinité ou à lui offrir, pour la forme, un sacrifice, gardant pour lui son intime opinion. Une telle attitude était en complète opposition avec l'état d'esprit qui se manifestait de plus en plus parmi les communautés juives de la Judée, de l'Egypte, de la Babylonie, chez qui la notion d'un Dieu unique tenait la première place. Ni Gautama, ni Lao Tseu, ni Confucius ne pouvaient concevoir, même vaguement, un Dieu *jaloux*, un Dieu qui fût incapable de tolérer aucun autre dieu, un Dieu d'une vérité terrible, refusant tout compromis avec la magie, la sorcellerie, les sacrifices offerts au dieu-roi, ou avec les libertés prises par certains à l'égard de la rigide unité du monde.

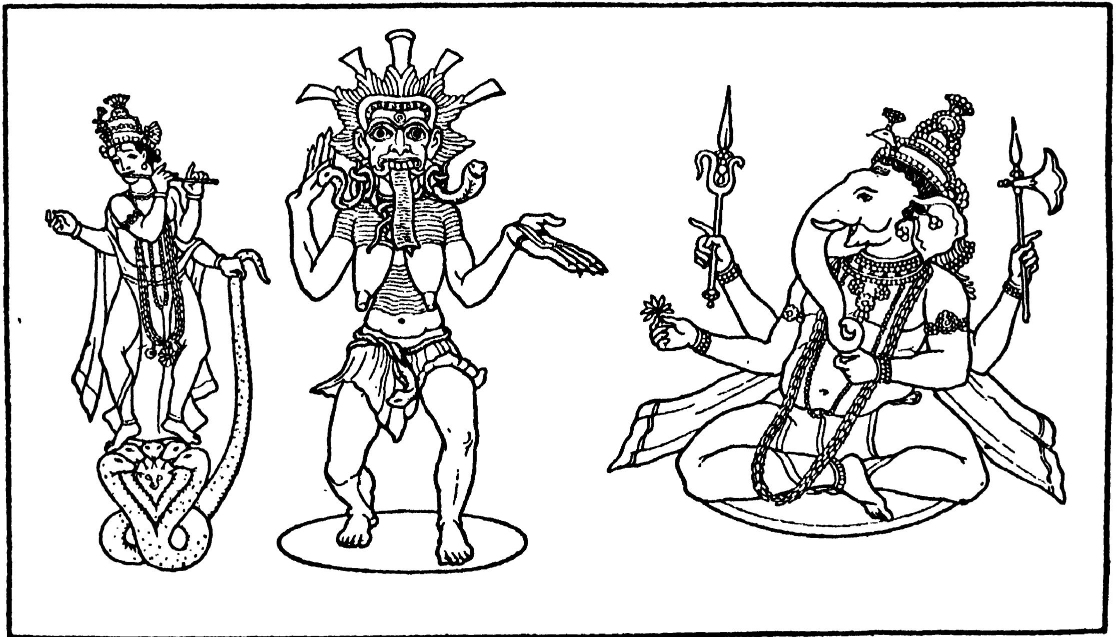
6

L'esprit juif, grâce à son intolérance, put maintenir dans toute leur pureté et leur nudité les caractères essentiels de la foi. Par contre, l'absolu dédain des maîtres de l'Orient, qui, en matière théologique, n'affirmaient ni ne niaient, explique que, dès l'origine, une multiplicité de rites, savants et compliqués, aient vu le jour. En dehors des croyances droites, sur lesquelles Gautama revient sans cesse, et dont on oublia bientôt de tenir compte, il n'y a place, ni dans le bouddhisme, ni dans le taoïsme, ni dans le confucianisme pour l'idée d'une purification personnelle. On n'y trouve aucune prohibition réelle de la superstition, de l'évocation des esprits, des incantations, des prosternations, etc. Si bien que, de très bonne heure, chacune de ces fois nouvelles

se chargea des vices des religions corrompues qu'elle cherchait à remplacer ; elles adoptèrent les idoles et les temples, les autels et les encensoirs.

Le Thibet d'aujourd'hui est un pays bouddhique ; pourtant Gautama, s'il revenait sur la terre, pourrait errer d'un bout à l'autre du Thibet, et chercher en vain quelque trait qui rappelât son propre enseignement. Il trouverait, assis sur son trône, le dieu-roi, le Dalaï-Lama, le « Bouddha vivant ». A Lhassa, il découvrirait un temple immense, peuplé de prêtres, d'abbés et de lamas — lui qui n'avait construit que des huttes et qui n'avait pas consacré de prêtres — et, sur un autel élevé, il contemplerait une énorme idole d'or, dont on lui apprendrait que le nom est « Gautama Bouddha » ! Il assisterait aux services célébrés devant cette divinité, au cours desquels certains préceptes, vaguement connus de lui, seraient chuchotés, en guise de répons. Des cloches, de l'encens, des prosternations joueraient leur rôle dans cette étonnante cérémonie. A un moment donné, on sonnerait une cloche et on élèverait un miroir, tandis que l'assistance tout entière, saisie de respect, s'inclinerait encore plus bas....

A travers tout ce paysage bouddhique, Gautama découvrirait de singulières petites machines, de petites roues mues par l'eau et par le vent, sur lesquelles sont inscrites de brèves prières. Chaque fois que ces machines se mettent en mouvement, se trouve dite, apprendrait-il, une prière. « Adressée à qui ? » demanderait-il. En outre, il apercevrait, un peu partout, des mâts portant de forts beaux drapeaux de soie, avec cette intrigante inscription : *Om Mani padme hum* (le joyau est dans le lotus). Chaque fois que le vent fait claquer le drapeau, cela compte pour une prière, laquelle vaut toutes sortes de bienfaits au gentilhomme qui a offert le drapeau et au pays en général. Des équipes d'ouvriers, au service de personnes pieuses, parcourraient la contrée, gravant dans la craie et dans la pierre cette précieuse formule. Voilà donc ce que le monde aurait fait de sa religion ! Sous tout ce clinquant aurait disparu la route qui conduit à la sérénité de l'âme.


Krishna. Kali. Gonesa.

Nous avons déjà signalé l'absence de toute idée de développ ment dans le bouddhisme primitif. En cela encore ce bouddhisme contrastait avec le judaïsme. La notion d'une promesse donnait au judaïsme une qualité que n'avait possédée aucune religion jusqu'ici ; elle lui donnait un caractère historique et dramatique. Sa farouche intolérance était justifiée par le fait qu'il avait un but. Si, en dépit de tout ce qu'il y avait de juste et de profond dans l'enseignement de Gautama, le bouddhisme demeura une religion stagnante et

se corrompit finalement, ce fut précisément à cause de l'absence de toute idée directrice.

Le judaïsme, il faut en convenir, ne pénétra pas, durant les premiers stades, jusqu'à l'âme des hommes; il les abandonna à leur concupiscence, à leur avarice, à leurs superstitions ; mais, en les assurant de la venue d'un divin chef qui les conduirait vers un but divin, il demeura, par rapport au bouddhisme, une religion de joie et de confiance, religion que l'on garde comme une épée dont on aura un jour à se servir.

7

Pendant quelque temps, le bouddhisme connut la faveur de l'Inde. Mais le brahmanisme, avec ses dieux multiples et son infinie variété de cultes, continua à prospérer à ses côtés, jusqu'au moment où les brahmanes, devenus tout puissants, se retournèrent contre ce culte qui niait la valeur des castes et l'expulsèrent complètement de l'Inde. L'histoire de cette lutte ne saurait être retracée ici ; il y eut des persécutions et des réactions, mais dès le onzième siècle, en dehors d'Orissa, personne ne prêchait plus le bouddhisme dans l'Inde. Une bonne partie cependant de ce qu'il apportait de douceur et de charité avait été incorporé dans le brahmanisme.

Le bouddhisme est encore vivant dans des régions étendues de l'univers ; et il est fort possible qu'au contact de la science occidentale, inspiré par l'esprit de l'histoire, l'enseignement original de Gautama, rajeuni et purifié, joue encore un rôle important dans les destinées de l'humanité.

Mais, avec la perte de l'Inde, le bouddhisme cessa d'avoir une influence sur la vie d'un peuple aryen quelconque. Il est curieux d'observer qu'alors que la seule grande religion aryenne est maintenant presque exclusivement l'apanage de peuples mongoliques, les Aryens sont soumis à deux religions : le christianisme et l'islam, qui sont, nous le montrerons, essentiellement sémitiques. Mais le bouddhisme et le christianisme ont ceci de commun qu'ils portent un vêtement de rites et de formules qui, par l'intermédiaire de la Grèce, leur fut légué par la terre des temples et du sacerdoce : l'Egypte.

CHAPITRE XXVI

LES DEUX RÉPUBLIQUES OCCIDENTALES

1. *Les origines du peuple latin.* — 2. *Une nouvelle sorte d'Etat.* — 3. *Carthage, la République des riches.* — 4. *La première guerre punique.* — 5. *Caton l'Ancien et l'Esprit de Caton.* — 6. *La seconde guerre punique.* — 7. *La troisième guerre punique.* — 8. *Comment la guerre punique sapa les libertés romaines.* — 9. *Comparaison entre la République romaine et un Etat moderne.*

1

Le moment est venu de nous occuper des deux grandes républiques de la Méditerranée occidentale, Rome et Carthage, et de relater comment Rome réussit à conserver intact pendant plusieurs siècles un empire plus grand encore que celui qu'avaient édifié les conquêtes d'Alexandre. Mais ce nouvel empire était, nous essayerons de le démontrer, un organisme politique qui différait profondément par sa nature de tous les grands empires orientaux qui l'avaient précédé. De grands changements dans la composition des sociétés humaines, et dans leurs relations s'étaient effectués au cours des derniers siècles. La monnaie, instrument de plus en plus souple et de plus en plus mobile, était devenue une véritable puissance, et, comme toute puissance en des mains inexpertes, elle constituait un danger. Elle bouleversait les relations

des riches avec l'Etat et les citoyens plus pauvres. Ce nouvel empire, l'Empire romain, à l'opposé des empires précédents, n'était pas la création d'un grand conquérant. Ni Sargon, ni Thothmès, ni Nabuchodonosor, ni Cyrus, ni Alexandre, ni Chandragupta n'en avaient été les fondateurs. Il fut l'œuvre d'une république. Il se constitua par une sorte de nécessité, sous l'action de forces d'unification qui jouaient un rôle de plus en plus important dans les affaires humaines.

Mais il est tout d'abord nécessaire de donner un aperçu de la condition de l'Italie centrale au cours des siècles qui précédèrent immédiatement l'apparition de Rome sur la scène de l'univers.

Jusqu'en l'an 1200 av. J. C., c'est-à-dire avant la constitution de l'empire assyrien, le siège de Troie et la destruction finale de Cnossos, mais aussi après l'époque d'Aménophis IV, l'Italie, comme l'Espagne, fut probablement habitée par des blancs à peau sombre appartenant au vieux fonds de race ibérien ou méditerranéen.

Cette population primitive était clairsemée et arriérée. Mais déjà, en Italie comme en Grèce, arrivaient les Aryens, descendant du nord.

Dès l'an 1.000 avant J.-C. des immigrés s'étaient établis dans toute la région du nord et du centre de l'Italie et, comme en Grèce, ils s'étaient croisés avec leurs prédécesseurs de peau plus sombre ; ils avaient fondé un groupe de langues aryennes, le groupe italique, plus étroitement apparenté qu'aucun autre au groupe celtique (gaélique) ; le plus intéressantde ces dialectes fut, au point de vue historique, celui qui était parlé par les tribus latines installées dans les plaines au sud et à l'est du Tibre.

Les Grecs, cependant, s'étaient établis en Grèce ; on les voit prendre la mer et débarquer des contingents dans 'Italie du sud, ainsi qu'en Sicile. Par la suite, ils fondent des colonies le long de la côtes sud des Gaules et, sur les ruines d'une vieille colonie phénicienne, édifient la ville de Marseille.

Un autre peuple fort intéressant avait aussi gagné l'Italie par mer, peuple râblé et à peau brunâtre, si l'on en juge par les images qu'il nous a laissées de lui-même. Ce n'était autre que l'une de ces tribus égéennes que les Grecs avaient chassées devant eux en Grèce, Asie-Mineure et dans les îles intermédiaires. Nous avons fait mention de Cnossos et des colonies de Philistins établies en Palestine; tous ces gens étaient de même race. Les Etrusques, comme on les appelait en Italie, furent connus dès l'antiquité comme étant d'origine asiatique, et l'on est tenté — sans raisons très valables, il faut du reste en convenir — de se rallier à la version de l'Enéide, le poème épique du grand Virgile, lequel voit des émigrés troyens venus d'Asie-Mineure dans les fondateurs de la civilisation latine. (Mais les Troyens étaient probablement eux-mêmes un peuple aryen allié aux Phrygiens.)

Ces Etrusques conquirent la majeure partie de l'Italie au nord du Tibre sur les tribus aryennes qui étaient éparpillées dans tout le pays. Il est probable que les Etrusques tinrent sous le joug une population italienne, renversant les rôles par rapport à ce qui se passait en Grèce, où les Aryens étaient les maîtres.

De tous les peuples établis en Italie, les Etrusques étaient à beaucoup près les plus civilisés. Ils construisirent de solides forteresses du type mycénien ; ils avaient une industrie du métal ; ils se servaient de poteries grecques d'un fort beau type. Les tribus latines de l'autre côté du Tibre étaient par comparaison barbares.

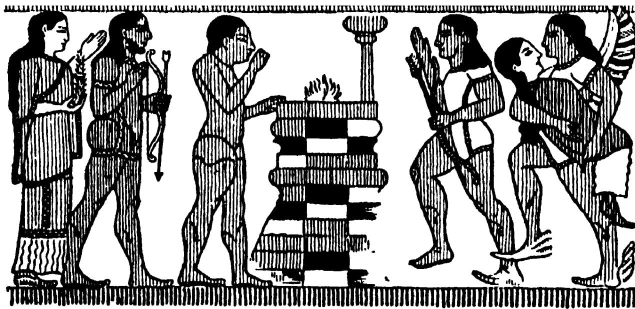
Les Latins étaient encore un peuple grossier et agricole. Le centre de leur culte était un temple élevé sur le Mont Albain au dieu de leur tribu, Jupiter. Ils s'assemblaient là pour célébrer des fêtes qui ressemblaient à celles des tribus primitives. Ce lieu de réunion n'était pas une ville, mais une sorte de vaste place, sur une éminence. La Ligue latine comprenait cependant douze villes. Il y avait un gué en un certain point du Tibre, et, par là, des relations commerciales s'établirent entre Latins et Etrusques. Telle fut l'origine de Rome. Les marchands se réunissaient à l'endroit du gué, et les réfugiés des douze villes trouvaient en ce centre un asile et un emploi. Sur les sept collines qui étaient voisines du gué, un certain nombre de colonies furent créées qui, s'amalgamant, devinrent une ville.

Presque tout le monde connaît l'histoire des deux frères Romulus et Remus, qui fondèrent Rome et qui, bébés abandonnés, furent recueillis et allaités par une louve. Les historiens modernes ne donnent du reste que peu de crédit à ce conte.

La péninsule italique n'était pas alors le pays riant de vignes et d'olivettes qu'elle est devenue depuis. C'était encore une terre

rude de marécages et de forêts, sur laquelle les fermiers faisaient paître leur bétail ou qu'ils défrichaient tant bien que mal. Rome, aux confins du Latium et de l'Etrurie n'était pas dans une position très favorable au point de vue de la défense. Il y eut sans doute tout d'abord des rois latins à Rome ; puis la cité tomba entre les mains de chefs étrusques, dont la conduite tyrannique amena l'expulsion, et Rome devint finalement une république de langue latine. Les rois étrusques furent chassés de Rome au VIe siècle avant J.-C., c'est-à-dire à l'époque où, avec la tolérance des Mèdes, les successeurs de Nabuchodonosor régnaient sur Babylone, où Confucius cherchait un roi qui mît un terme aux désordres de la Chine, et où Gautama enseignait, à Bénarès, le chemin aryen à ses disciples.

Nous ne pouvons retracer ici les épisodes de la lutte entre Romains et Etrusques.



Incinération d'un cadavre.
(D'après une peinture étrusque.)

Les Etrusques étaient les mieux armés, les plus civilisés et les plus nombreux, et les Romains auraient eu la partie difficile s'ils s'étaient trouvés seuls en face d'eux. Mais deux désastres s'abattirent sur les Etrusques, et les affaiblirent à un point tel que les Romains purent finalement en venir à bout. Le premier fut la destruction de leur flotte, au cours d'une guerre contre les Grecs de Syracuse (474 avant J.-C.), et le second fut une vaste incursion des Gaulois venus du nord. Ce dernier peuple se répandit en foule dans la vallée du Pô, vers la fin du Ve siècle avant J.-C., tout comme, deux siècles plus tard, des éléments de même origine devaient se répandre sur la Grèce et l'Asie-Mineure et s'établir en Galatie.

Les Etrusques étaient ainsi pris entre l'enclume et le marteau, et après une longue guerre, coupée d'intervalles de paix, les Romains purent s'emparer de Veii, forteresse étrusque à quelques kilomètres de Rome, qui, jusqu'ici, avait été pour eux une menace constante.

Mais l'invasion des Gaulois fut pareille à l'un de ces cataclysmes qui ne laissent rien debout.

Ils poussèrent droit à travers la péninsule italienne, dévastant toute l'Etrurie. Ils prirent Rome et la mirent à sac (390 avant J.-C.).

Selon une légende romaine — sur laquelle on peut garder quelque doute — la citadelle, qui était bâtie sur le Capitole tint bon, mais elle aurait été capturée la nuit par surprise si des oies n'avaient été réveillées par les mouvements furtifs de l'ennemi et, par leurs cris, n'avaient donné l'alarme.

Par la suite, les Gaulois qui étaient mal équipés pour des opérations de siège et dans le camp desquels la maladie était installée, acceptèrent, moyennant le versement d'une somme d'argent, de reprendre le chemin du nord ; et, bien qu'ils dussent se livrer par la suite à d'autres incursions, ils n'atteignirent plus jamais Rome.

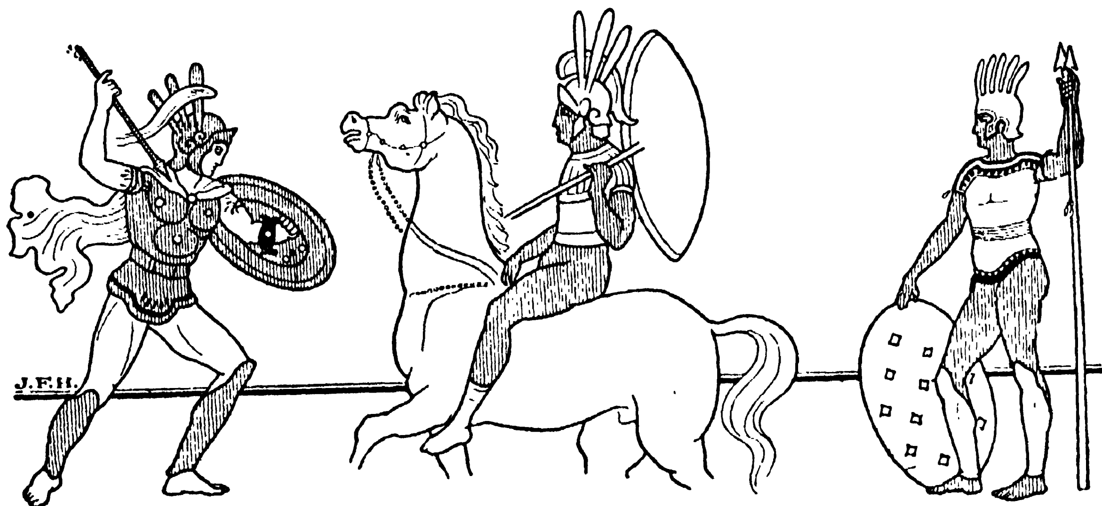
Le chef des Gaulois qui mit Rome à sac s'appelait Brennus. On raconte que lorsque le moment fut venu de peser la rançon, une discussion s'éleva au sujet des poids, sur quoi il jeta son épée dans la balance, en s'écriant : « Malheur aux vaincus ! » (*Vœ victis !*).

Pendant les cinquante années qui suivirent cette épreuve, Rome eut à soutenir toute une série de guerres avant de s'établir à la tête des tribus latines. L'incendie de la cité elle-même stimula, plus qu'il ne la paralysa, son énergie. Si elle avait souffert, la plupart de ses voisines avaient été atteintes encore davantage. En l'an 290 avant J.-C. Rome dominait toute l'Italie centrale depuis l'Arno jusqu'au sud de Naples. Elle avait complètement vaincu les Etrusques ; ses frontières, au nord, étaient communes avec celles des Gaules, au sud avec celles des colonies grecques d'Italie (Magna Graecia). Tout le long des premières elle avait installé des garnisons et créé des centres de colonisation ; ce fut grâce à cette ligne de défense que les incursions des Gaulois dévièrent vers l'est, c'est-à-dire vers les Balkans.

Après ce que nous avons déjà dit sur l'histoire de la Grèce et la constitution de

ses cités, le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que les Grecs de Sicile et d'Italie étaient partagés en un grand nombre de gouvernements séparés, dont Syracuse et Tarentum (la moderne Tarente) étaient les principaux. Ces Grecs n'avaient aucune politique commune, mais, alarmés par l'extension de la puissance romaine, ils cherchèrent une aide de l'autre côté de l'Adriatique ; ils trouvèrent un allié dans l'ambitieux Pyrrhus, roi d'Epire. Ces Grecs de la Grande-Grèce occupaient entre les Romains et Pyrrhus la même position que celle qu'avait occupée la Grèce proprement dite entre les Macédoniens et les Perses, un demi-siècle plus tôt.

Le lecteur se souvient que l'Epire, la partie de la Grèce qui est la plus proche du talon de l'Italie, était le pays natal d'Olympias, mère d'Alexandre. Au cours des changements, vraiment kaleïdoscopiques, de la carte du monde, après la mort d'Alexandre, l'Epire fut tantôt absorbée par la Macédoine, tantôt indépendante. Le Pyrrhus dont nous venons de parler était un parent d'Alexandre le Grand ; intelligent et actif, il semble avoir eu en vue la conquête de l'Italie et de la Sicile. Il était à la tête d'une armée admirable, contre laquelle les Romains, encore novices, furent à peu près impuissants au début. Cette armée était dotée de tous les perfectionnements militaires de l'époque ; elle comprenait une phalange d'infanterie, de la cavalerie thessalienne et vingt éléphants de combat fournis par l'Orient. Il mit les Romains en déroute à Héraclée (280 avant J.-C.), et les battit de nouveau sur leur propre territoire (279 avant J.-C.). Mais, au lieu de les poursuivre, il conclut une trêve avec eux, et tourna ses regards vers la Sicile, ce qui entraîna une alliance militaire de Carthage et de Rome. Carthage considérait en effet une Sicile forte comme le pire des dangers. L'idée qu'un nouvel Alexandre le Grand pourrait gouverner la Sicile lui fit oublier la menace romaine. Une flotte carthaginoise se présenta donc à l'embouchure du Tibre pour ranimer le courage des Romains, et Rome et Carthage se trouvèrent définitivement alliées contre l'envahisseur.



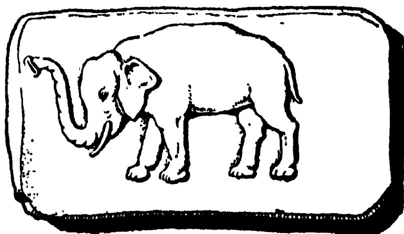
Guerriers samnites. (D'après des vases peints.)

Cette intervention de Carthage fut fatale à Pyrrhus. Sans qu'il y eût de bataille décisive, la puissance de ce dernier pâlit, et après avoir subi un terrible échec devant le camp romain de Benevent, il dut se retirer en Epire (275 avant J.-C.).

On raconte que lorsque Pyrrhus quitta la Sicile, il prédit que celle-ci serait le champ de bataille de Rome et de Carthage. Il fut tué trois ans plus tard au cours d'une lutte dans les rues d'Argos. La guerre contre Pyrrhus fut gagnée par la flotte carthaginoise, et Rome récolta plus que sa part du fruit de la victoire. La Sicile échut en entier à Carthage ; et Rome, installée maintenant à l'extrémité de la botte italienne, eut les yeux fixés, à travers le détroit de Messine, sur sa nouvelle rivale. En moins de douze ans (264 avant J.-C.) la prophétie de Pyrrhus se trouva réalisée, et la première guerre contre Carthage, la première des trois guerres puniques, s'engagea.

Nous écrivons « Rome » et les « Romains » sans avoir encore expliqué ce qu'était ce peuple qui se mettait à jouer le rôle de conquérant jusqu'à présent réservé à des monarques ambitieux.

Ces Romains constituaient, au cinquième siècle avant J.-C., une république du type aryen, ressemblant, à beaucoup d'égards, à une république grecque aristocratique. Les premières peintures de la vie sociale à Rome s'appliquent à une communauté aryenne d'un modèle très primitif. « Durant la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C., Rome était encore une communauté aristocratique de paysans libres, occupant une zone de près de 700 kilomètres carrés, avec une population qui ne dépassait certainement pas 150.000 habitants et qui, presque également distribuée sur toute l'étendue du pays, était divisée en dix-sept districts



Pièce de monnaie romaine, frappée pour commémorer la victoire remportée sur Pyrrhus et ses éléphants.

ou tribus rurales. La plupart des familles possédaient un champ et une chaumière, où le père et les fils vivaient et travaillaient en commun, avec çà et là un carré de vignes ou d'oliviers. Ils envoyaient paître leurs quelques têtes de bétail sur la pâture commune ; ils fabriquaient eux-mêmes à la maison leurs vêtements et leurs instruments de culture rudimentaires. Ce n'est qu'à de rares intervalles et dans des circonstances exceptionnelles qu'ils se rendaient à la ville fortifiée, centre de leur religion et de leur gouvernement. C'est là que se dressaient les temples de leurs dieux, les maisons des riches, les boutiques des artisans et des commerçants ; c'est là que le blé, l'huile ou le vin pouvaient être échangés en petites quantités contre des outils grossiers et des armes de fer[1]. »

Cette communauté se divisait, selon la coutume, en aristocrates et en simples citoyens ; ils recevaient, à Rome, le nom de patriciens et de plébéiens. L'ensemble de ces deux classes constituait les citoyens. L'esclave ou l'étranger ne jouait, pas plus qu'en Grèce, un rôle dans l'Etat. Mais la constitution romaine différait de toutes les constitutions grecques en ce qu'une grande partie de l'autorité était concentrée entre les mains d'un corps appelé Sénat, qui n'était ni purement héréditaire, ni directement élu. Il était *désigné*, et, dans les premiers temps, cette désignation port exclusivement sur les patriciens. Ce corps existait avant l'expulsion des rois, et, au temps de ceux-ci, ce fut le souverain qui désigna les sénateurs. Mais, après l'expulsion des rois (500 avant J.-C.), le gouvernement suprême fut confié à deux chefs élus, les *consuls* ; et ce furent ces derniers qui, dès lors, désignèrent les sénateurs. Aux premiers temps de la République, seuls les patriciens pouvaient être choisis comme consuls ou comme sénateurs, et les plébéiens n'avaient pour tout droit que celui de voter pour les consuls et les autres fonctionnaires publics. Et, même dans ce cas, leurs votes n'avaient pas une valeur égale à celle des patriciens. Ils avaient pourtant assez de poids pour amener ces derniers à se préoccuper, avec plus ou moins de sincérité, des doléances de la plèbe. De plus, durant les premières phases de la puissance romaine, les plébéiens, non seulement furent exclus des emplois publics, mais ne purent épouser des individus de la classe patricienne.

L'administration romaine était donc éminemment aristocratique, et pendant les deux siècles et demi qui séparent l'expulsion du dernier roi étrusque, Tarquin le Superbe, de la première guerre punique (264 avant J.-C.), l'histoire intérieure de Rome fut faite surtout de la lutte pour le pouvoir des patriciens et des plébéiens. Cette lutte rappelle, à tous égards, celle de l'aristocratie et de la démocratie dans les Etats-cités de la Grèce, et, comme dans le cas de la Grèce, des classes entières de la communauté : esclaves, affranchis, étrangers, etc., se tinrent en dehors de la mêlée. Nous avons déjà relevé la différence essentielle entre la démocratie grecque et celles que nous offre le monde d'aujourd'hui. Un autre terme employé à contre-sens est le mot romain *prolétariat*, par lequel, dans notre jargon moderne, nous désignons les éléments qui, dans l'Etat, sont dépourvus de tous biens.

[1] Ferrero, *Grandeur et Décadence de Rome*.

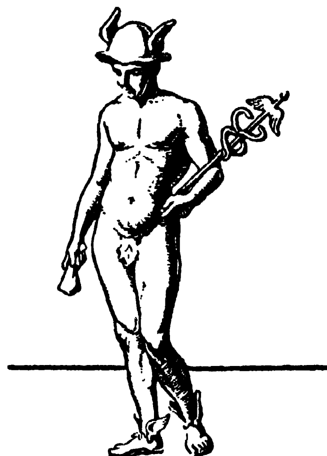
A Rome, les *proletarii* étaient une classe d'électeurs jouissant de tous les droits et dont la fortune était inférieure à 10.000 as de cuivre (soit 6875 fr.). L'État les estimait surtout à cause de leur fécondité (*proles* = descendance), et c'était de leurs rangs qu'étaient tirés les colons qui s'en allaient fonder de nouvelles cités latines ou tenir garnison sur les points importants. Mais, par leurs origines, les prolétariens différaient complètement des esclaves, des affranchis ou de l'écume des villes.

Nous ne pouvons songer à entrer dans les détails de la lutte entre patriciens et plébéiens. Les Romains s'y révélèrent comme un peuple d'une singulière habileté, ne poussant jamais les choses jusqu'au point où la vie de l'Etat aurait été elle-même menacée, mais se montrant, dans les limites de cette prudence, de rudes joueurs. Les patriciens, après chaque guerre heureuse, tiraient parti d'une façon fort peu noble de leur situation politique pour s'enrichir aux dépens, non seulement des ennemis vaincus, mais des plébéiens, qui, pendant la durée de leur service militaire s'étaient endettés et avaient négligé leurs fermes. Les mêmes plébéiens étaient exclus du partage des territoires conquis, et l'introduction de la monnaie donna des facilités nouvelles à l'usurier, en même temps qu'elle compliquait la situation de l'emprunteur.

Trois faits contribuèrent à accroître la part des plébéiens dans le gouvernement du pays et les avantages qui pouvaient résulter pour eux de l'extension de la puissance romaine. Le premier fut la grève générale des plébéiens. Par deux fois, ils sortirent en masse de Rome, menaçant de construire une nouvelle cité, en amont de la ville actuelle. Le second fut la crainte d'une tyrannie. De même qu'en Attique (le petit Etat dont Athènes était la capitale), Pisistrate s'était élevé jusqu'au pouvoir en s'appuyant sur les régions les plus pauvres, de même on vit surgir à Rome chaque fois que la plèbe grondait, un ambitieux prêt à faire figure de chef et à arracher le pouvoir au Sénat. Pendant longtemps, les patriciens romains furent assez habiles pour déjouer les manœuvres de ces aspirants à la dictature en faisant aux plébéiens un certain nombre de concessions. Finalement, il y avait des patriciens d'esprit large qui sentaient le besoin d'une réconciliation avec les plébéiens.

C'est ainsi qu'en 509 avant J.-C., Valerius Publicola, consul, décréta que, chaque fois que la vie ou les droits d'un citoyen seraient en jeu, il pourrait en appeler de la sentence des magistrats à l'assemblée générale. Cette « Lex Valeria » devint « l'Habeas Corpus » de Rome, et elle mit les plébéiens à l'abri des pires dangers auxquels la haine de classe pouvait les exposer devant les les tribunaux.

En 494 avant J.-C. se produisit la première grève. « Après la guerre latine, le poids des dettes était devenu intolérable et les citoyens virent avec indignation ceux de leurs amis qui avaient vaillamment servi dans les légions chargés de chaînes et réduits à l'esclavage, à la demande de créanciers patriciens. La guerre faisait rage contre les Volsques ; mais les légionnaires, lorsqu'ils rentrèrent victorieux, refusèrent d'obéir plus longtemps aux consuls et marchèrent en bon ordre sur le Mont Sacré, par delà l'Anio (en remontant le Tibre). Là, ils se préparèrent à fonder une cité nouvelle, étant donné que les droits du citoyen leur étaient refusés dans l'ancienne. Les patriciens furent obligés de céder, et les plébéiens, rentrant à Rome, après cette « première Sécession », obtinrent le privilège d'avoir leurs propres officiers, leurs tribuns et leurs édiles [1]. »


Mercure, dieu du commerce.

En 486 avant J.-C. parut un consul, Spurius Cassius, qui fit voter une loi agraire assurant des terres publiques aux plébéiens. Mais l'année suivante, on l'accusa de convoiter le pouvoir royal, et il fut condamné à mort. Sa loi ne fut jamais appliquée.

Les plébéiens luttèrent ensuite pour qu'une forme écrite fût donnée aux lois de Rome, ce qui les mettrait à l'abri des défaillances de mémoire des patriciens. En 451-450 avant J.-C. fut publiée la loi des

[1] J. Wells, *Petite Histoire de Rome jusqu'à la mort d'Auguste.*

Douze Tables, fondement de tout le droit romain.

Mais pour rédiger la loi des Douze Tables, un comité de dix (les decemviri) fut désigné, en lieu et place des magistrats ordinaires. Un second decemvirat tenta, à l'instigation d'Appius Claudius, une contre-révolution aristocratique. Les plébéiens se retirèrent de nouveau sur le Mont Sacré, et Appius Claudius se tua dans sa prison.

En 440 survint une famine, puis Spurius Maelius, un riche plébéien, chercha à tirer parti des griefs populaires pour établir une tyrannie ; il fut finalement assassiné.

Après le sac de Rome par les Gaulois (390 avant J.-C.), Marcus Manlius, qui avait le commandement du Capitole le jour où il fut sauvé par les oies, joua un rôle de premier plan comme chef populaire. Les plébéiens souffraient gravement de la rapacité des patriciens, et étaient obligés de s'endetter lourdement pour reconstruire leurs fermes. Manlius dépensa toute sa fortune pour leur venir en aide. Il fut accusé par les patriciens de visées tyranniques, et condamné à subir la peine des traîtres : on le précipita de la Roche tarpéienne, point dominant un précipice, à l'extrémité de ce même Capitole qu'il avait défendu.

En 376 avant J.-C., Licinius, qui était l'un des dix tribuns du peuple, entra en conflit avec les patriciens en proposant que la portion de terres publiques possédée par un seul citoyen fût limitée, de telle sorte que chacun pût être servi ; il demandait aussi que les hommes qui s'acquitteraient de leurs dettes fussent dispensés des intérêts, et que dorénavant l'un au moins des deux consuls fût un plébéien. La lutte se prolongea dix ans. Les plébéiens usèrent tant qu'ils le purent de leur droit d'arrêter la marche des affaires publiques, grâce au veto de leurs représentants : les tribuns. En cas de danger national, la coutume était d'écarter tous les autres magistrats et de nommer un chef : le dictateur. Rome avait eu recours à cette mesure lorsque la situation militaire l'avait exigé, mais cette fois les patriciens instituèrent un dictateur en un temps de paix profonde, avec l'idée d'écraser définitivement Licinius. Ils désignèrent Camille, qui avait enlevé Veii aux Etrusques. Mais Camille était plus sage que ses partisans ; il établit entre les deux ordres un compromis qui sur la plupart des points donnait satisfaction aux plébéiens ; puis (366 avant J.-C.), il consacra un temple à la déesse Concorde, et se démit de ses fonctions.

Après quoi, la lutte des deux ordres s'apaisa. La raison en fut surtout que les différences sociales entre patriciens et plébéiens étaient de moins en moins sensibles. Rome, à mesure que sa puissance croissait, devenait un centre commercial ; beaucoup de plébéiens s'enrichirent ainsi, et beaucoup de patriciens devinrent relativement pauvres. Une modification de la loi rendait maintenant possibles les mariages entre membres des deux ordres qui, socialement, commencèrent à fusionner. Tandis que les riches plébéiens devenaient, sinon aristocratiques, du moins oligarchiques dans leurs habitudes et leurs sympathies, de nouvelles classes se faisaient jour à Rome, représentant des intérêts encore inconnus et sans position politique bien définie. On trouvait notamment en très grand nombre des affranchis, c'est-à-dire des esclaves rendus à la liberté : la majeure partie d'entre eux étaient artisans, d'autres commerçants, et tous s'enrichissaient. Le Sénat, qui avait cessé d'être une assemblée purement aristocratique -- diverses fonctions officielles y conduisant étaient ouvertes aux plébéiens — groupait maintenant tout ce que le pays comptait d'hommes riches, capables et énergiques. On allait bientôt se trouver en face d'une nouvelle forme d'antagonismes. Les riches de toute origine allaient être ligués contre les pauvres, dont les idées étaient communistes.

En 390 avant J.-C., Rome n'était qu'une misérable petite cité, aux confins de l'Etrurie, que les Gaulois venaient de mettre à sac ; en 275 avant J.-C., la ville dominait une Italie unifiée, de l'Arno jusqu'au détroit de Messine. Le compromis de Camille (367 avant J.-C.) avait mis fin aux luttes intestines et avait permis à Rome de consacrer toute son énergie à cet effort d'expansion. Elle montra dans sa politique étrangère le même mélange de prudence et d'égoïsme agressif qu'au cours de la lutte entre les différents ordres. Elle comprit l'importance d'avoir des alliés ; elle sut s'assimiler les peuples qu'elle avait vaincus ; elle sut, à cette époque du moins, modérer ses appétits et se montrer sage et équitable. Ce fut là la grande force de Rome. Et c'est par là qu'elle réussit, alors qu'Athènes avait échoué.

La démocratie athénienne souffrait de ce patriotisme étroit qui entraîne la ruine de toutes les nations.

Athènes était haïe et enviée par son propre empire, qu'elle dominait égoïstement ; les cités-sujettes ne se sentaient pas atteintes par ses désastres. Les sénateurs, nobles et avisés, de la grande époque romaine, c'est-à-dire d'avant la première guerre punique, non seulement en étaient venus à partager leurs privilèges avec la masse, mais ils cherchaient à faire entrer dans le sein de la patrie romaine leurs adversaires les plus acharnés. Résolument, bien qu'avec prudence, ils accordaient à des éléments de plus en plus nombreux le droit de cité. Certaines cités devinrent romaines, et obtinrent même le droit de vote. D'autres reçurent leur autonomie, et leurs habitants eurent le droit de commercer et de se marier avec les Romains, mais sans posséder pour cela les droits complets du citoyen. Par contre, des garnisons de citoyens furent établies sur certains points stratégiques, et des colonies, dont les privilèges variaient, furent fondées parmi les peuples simplement conquis. Dès le début, les Romains sentirent à quel point il importait que les communications fussent assurées parmi cette foule toujours croissante de citoyens. Il n'y avait encore ni imprimerie, ni papier permettant les échanges intellectuels ; mais un système de grandes routes se développa partout où pénétraient la langue latine et la loi de Rome. La première de ces routes, la Voie Appienne, partant de la ville, s'avança finalement jusqu'au talon de la botte. Elle fut commencée par le censeur Appius Claudius (qu'il ne faut pas confondre avec le decemvir Appius Claudius qui ne parut qu'un siècle plus tard) en 312 avant J.-C.

D'après un recensement effectué en 265 avant J.-C., il y avait déjà dans les possessions romaines, c'est-à-dire dans l'Italie au sud de l'Arno, 300.000 citoyens. Tous étaient intéressés au bien-être de l'Etat. C'était là une situation absolument nouvelle dans l'histoire. Les Etats, les royaumes et les empires de quelque importance ne tenaient leur caractère de communauté que de l'obéissance collective à un chef, à un monarque, dont dépendait le bien public. Aucune république n'avait jusque là dépassé la condition d'un Etat-cité. Le soi-disant « empire » athénien n'était qu'un Etat-cité régentant ses alliés et les villes qu'il avait subjuguées. En quelques décades, ce fut au contraire le sort de la République romaine de recruter des citoyens dans la vallée du Pô, d'absorber les Gaulois, de remplacer leur langue par le latin, et de fonder une cité latine, Aquilée, au fond de la mer Adriatique. En 89 avant J.-C., tous les habitants libres de l'Italie devinrent citoyens romains ; en 212 après J.-C., la qualité de citoyen fut étendue à tous les hommes libres de l'Empire.

Cette extraordinaire organisme politique fut sans aucun doute l'ébauche de tous les Etats modernes du type occidental. Il présente donc, pour celui qui étudie les sciences politiques, un intérêt égal à celui qu'offre un amphibie de l'époque carbonifère, ou un *archéoptérix*, pour celui qui s'intéresse à l'évolution zoologique. Nous sommes en présence d'un type qui s'est généralisé dans le monde moderne. Les expériences de cette sorte projettent leur lumière sur toute la suite de l'histoire politique.

L'une des conséquences naturelles de la croissance de cette démocratie de plusieurs centaines de mille citoyens, disséminés sur la plus grande partie de la surface de l'Italie, fut l'extension des pouvoirs du Sénat. Au cours du développement de la constitution romaine, nous voyons l'assemblée populaire revêtir toute une variété de formes : assemblée populaire, assemblée plébéienne, assemblée par centuries, etc. Mais l'idée s'implanta qu'à l'assemblée populaire devait revenir l'initiative des lois. Il convient de remarquer qu'une sorte de parallélisme dans les institutions gouvernementales apparaît avec ce système. L'assemblée par tribus ou par centuries était une assemblée du *corps tout entier des citoyens*, patriciens aussi bien que plébéiens ; l'assemblée des plébéiens, par contre, était une assemblée ne groupant que cette seule classe. Chaque assemblée avait ses propres fonctionnaires ; la première, les consuls, la seconde, les tribuns. Tant que Rome fut un petit Etat de quarante kilomètres carrés, il fut possible de convoquer une assemblée du peuple ayant un caractère représentatif, mais il est manifeste qu'avec les maigres moyens de communication existant en Italie à l'époque dont nous nous occupons, la plupart des citoyens étaient incapables de savoir ce qui se passait à Rome ; ils l'étaient bien plus encore de participer d'une façon effective à la vie politique de la cité. Aris-

tote dans sa *Politique* avait montré que le droit de vote de ceux qui vivaient loin de la ville et dont les occupations étaient agricoles, n'était que théorique. Cette remarque pouvait s'appliquer à l'immense majorité des citoyens romains. A mesure que Rome prit de l'extension, les assemblées politiques furent dominées par des mercenaires et par la racaille de la ville, et représentèrent de moins en moins ce qu'il y avait d'honorable dans le pays. C'est au IV[e] siècle avant J.-C. que l'assemblée populaire atteignit son maximum de puissance et de dignité. A partir de cette période, elle perdit graduellement de son influence, et le nouveau Sénat, qui n'était plus un corps de patriciens suivant une noble tradition, mais un simple agrégat d'hommes riches: ex-magistrats, gros fonctionnaires, aventuriers hardis, devint pendant trois siècles la puissance dominante du monde romain.

Deux méthodes, que le monde devait connaître plus tard, auraient permis au gouvernement populaire de Rome d'atteindre un autre degré de développement que celui auquel il parvint au IV[e] siècle, c'est-à-dire à l'époque d'Appius Claudius le Censeur ; mais l'esprit romain ne songea ni à l'une ni à l'autre d'entre elles. La première de ces méthodes eût été une bonne utilisation de l'imprimerie. Lorsque nous parlions des premiers temps d'Alexandrie, nous marquions quelque étonnement que les livres imprimés n'aient pas fait leur apparition aux IV[e] et III[e] siècles avant J.-C. La même remarque est suggérée par l'étude de l'organisation romaine. Pour l'esprit moderne, il est clair qu'il y a une véritable nécessité d'hygiène à ce qu'un vaste gouvernement populaire fasse profiter les citoyens d'un courant continu d'informations exactes concernant les affaires publiques. Les gouvernements populaires qui, dans le monde moderne, ont surgi des deux côtés de l'Atlantique au cours des deux derniers siècles n'ont pu subsister que grâce à la critique, plus ou moins honnête et plus ou moins approfondie, que la presse exerce sur les affaires publiques. Mais, en Italie, le gouvernement n'avait pas d'autre moyen d'entrer en communication avec un corps de citoyens que de lui envoyer un héraut ; avec les citoyens pris isolément, il n'avait aucune relation.

La seconde méthode, dont les Anglais ont été les initiateurs, et dont les Romains ne se servirent jamais, bien que ses avantages crévassent également les yeux, était celle du gouvernement représentatif. A la vieille Assemblée populaire (sous sa triple forme), il aurait été possible de substituer une réunion de délégués. Plus tard, les Anglais, lorsque leur Etat commença à grandir, comprirent cette nécessité. Certains hommes, les Chevaliers du Comté, furent convoqués à Westminster pour y faire connaître et pour marquer par leur vote les sentiments des populations. La situation du monde romain appelait une réforme de ce genre. Elle ne fut jamais faite.

Lorsque l'on réunissait les *comitia tributa* (l'une des trois formes principales de l'Assemblée populaire), un héraut lançait une proclamation qui, bien entendu, n'atteignait qu'une minorité de gens en Italie, dix-sept jours avant la date de l'assemblée. Les augures, héritage des Etrusques, examinaient, la veille, les entrailles des animaux offerts en sacrifice, et si ces sanglants présages avaient pour eux mauvais aspect, les *comitia tributa* devaient se disperser. Si, au contraire, les choses se présentaient bien, on sonnait du cor au Capitole et sur les murailles de la cité, et l'assemblée poursuivait ses travaux. Elle se tenait en plein air, soit dans le petit Forum situé derrière le Capitole, soit dans un espace encore plus réduit qui donnait sur le Forum, ou sur le champ de manœuvres militaires : le Champ de Mars ; ce dernier constitue aujourd'hui la partie la plus peuplée de la Rome moderne, mais à cette époque, c'était un espace découvert. La séance s'ouvrait à l'aube par une prière. Il n'y avait pas de sièges, et cette particularité rendait plus acceptable aux citoyens la règle d'après laquelle la réunion devait prendre fin au coucher du soleil.

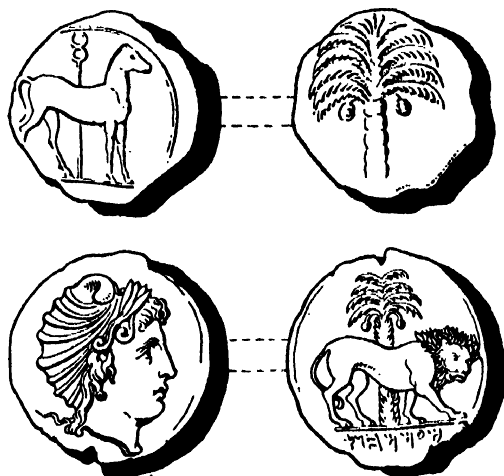
Après la prière inaugurale, une discussion s'ouvrait, portant sur les mesures qui devaient être soumises à l'assemblée, et on lisait les propositions qui avaient été précédemment rédigées. Si des exemplaires de celles-ci étaient distribués, ce ne pouvait être que sous une forme manuscrite, et chaque copie pouvait être entachée d'erreurs et de falsifications volontaires. Il semble bien qu'aucune question ne fût permise, mais les simples citoyens pouvaient parler à l'assemblée, avec la permission du magistrat président.

La multitude était alors conduite par tribu vers des sortes d'enclos semblables à des parcs à moutons, et chaque tribu votait

sur la mesure proposée. La décision était alors prise, non à la majorité des citoyens, mais à la majorité des tribus, et elle était annoncée par les hérauts.

L'Assemblée populaire par centuries, *comitia centuriata*, était d'un caractère très voisin, sauf qu'au lieu de trente-cinq tribus il y eut, au troisième siècle avant J.-C., 373 centuries, et qu'on commençait indifféremment par un sacrifice ou par une prière. Les centuries, d'origine militaire (comme les « cent » des gouvernements locaux de l'Angleterre primitive), n'avaient depuis longtemps plus rien à voir avec le nombre cent. Certaines ne comprenaient que quelques individus ; d'autres en contenaient un très grand nombre. Il y avait dix-huit centuries de chevaliers (*equites*) ; ces chevaliers étaient au début les hommes capables de pourvoir à l'entretien d'un cheval et de servir dans la cavalerie ; mais, plus tard, la chevalerie romaine ne se distingua par aucune supériorité militaire, mentale ou morale. Ces *equites* devinrent, lorsque Rome se livra au commerce et s'enrichit, une classe très importante. A partir de l'an 200 avant J.-C. les sénateurs se virent privés du droit de faire le commerce. Les *equites* devinrent, en conséquence, hommes d'affaires, *negotiatores*, et, en tant que *publicani*, ils prirent à ferme les impôts. Il y avait de plus quatre-vingts centuries de riches (dont la fortune était supérieure à 100.000 as), vingt-deux d'hommes possédant plus de 75.000 as, etc. La classe des ouvriers et celle des musiciens constituaient chacune deux centuries et les *proletarii* en formaient une. Les décisions des *comitia centuriata* étaient prises à la majorité des centuries.

Il n'y a pas lieu de s'étonner si, avec l'extension de l'Etat romain et la complexité croissante des affaires, le pouvoir passa graduellement des mains d'une telle assemblée populaire en celles du Sénat, lequel était un corps homogène, comprenant de trois cents à neuf cents membres (chiffre qu'il atteignit sous César), ayant tous la pratique de l'administration, en relations personnelles les uns avec les autres et soumis aux mêmes traditions politiques. Ce furent d'abord les consuls qui eurent le droit de désigner et de convoquer les sénateurs ; quand, un peu plus tard, des « censeurs » furent créés et que bon nombre des pouvoirs des consuls leur eurent été dévolus, ce droit leur fut aussi conféré. Appius Claudius, qui fut l'un des premiers censeurs à l'exercer, appela au Sénat des fils d'affranchis. Mais cette décision blessa les instincts conservateurs de l'époque ; les consuls ne voulurent pas reconnaître le Sénat d'Appius, et les censeurs suivants (304 avant J.-C.) annulèrent ces nominations. Cette tentative montre cependant à quel point le Sénat avait évolué depuis l'époque où il était encore purement patricien. Semblable à la Chambre des Lords britannique, il était devenu une réunion de gros négociants, de politiciens énergiques, d'aventuriers heureux et de grands propriétaires terriens ; sa dignité patricienne n'était plus qu'un trompe-l'œil pittoresque ; mais, à l'opposé de la Chambre des Lords, sa puissance n'était légalement limitée que par celle de l'Assemblée populaire sans autorité que nous avons décrite, et des tribuns élus par l'assemblée plé-


Monnaies carthaginoises.

béienne. Le Sénat n'avait qu'un contrôle médiocre sur les consuls et les proconsuls ; son pouvoir exécutif était fort restreint ; sa force et son influence venaient de son prestige et de son expérience. Les intérêts de ses membres étaient naturellement opposés à ceux de l'ensemble du corps des citoyens, mais, pendant plusieurs générations, les masses n'eurent aucun moyen d'exprimer leur mécontentement des mesures prises par cette oligarchie. Tout essai de gouvernement populaire direct avait échoué, faute d'une presse, d'un système d'éducation publique et d'institutions représentatives. Mais, pour la première fois, nous voyons se poser une série de problèmes que l'intelligence politique de notre époque s'efforce encore de résoudre.

Le Sénat se réunissait généralement dans

un bâtiment spécial sur le Forum ; pourtant il arrivait qu'il fût convoqué dans tel ou tel temple ; et lorsqu'il devait recevoir des ambassadeurs étrangers ou ses propres généraux (qui n'avaient pas le droit d'entrer dans la ville tant qu'ils restaient à la tête des troupes), il s'assemblait au Campus Martius, en dehors des murailles.

3

Il nous a semblé nécessaire d'étudier en détail l'organisation politique de la République romaine, à cause de l'énorme importance qu'elle conserve pour nous. La constitution de Carthage ne nous retiendra pas aussi longtemps.

L'Italie, sous la domination de Rome, était un pays républicain ; Carthage était quelque chose de beaucoup plus ancien : une cité républicaine. Elle avait un « empire », formé, tout comme celui d'Athènes, d'états tributaires qui n'avaient aucune affection pour elle ; une bonne partie de sa population était constituée par des esclaves sans loyalisme aucun

Dans la cité, il y avait deux « rois » élus, les *suffètes*, qui correspondaient aux censeurs romains ; leur nom sémitique avait le même sens que celui de *juge* chez les Juifs. Il y avait à Carthage une assemblée publique sans grande autorité et un Sénat composé des personnages les plus marquants : mais le pouvoir était exercé en fait par deux commissions de ce Sénat, les Cent Quatre et les Trente, qui, bien que théoriquement élues, constituaient une oligarchie formée des hommes les plus riches et les plus influents. Ils mettaient leurs alliés et leurs concitoyens aussi peu qu'ils le pouvaient au courant de leurs décisions, et ils les consultaient aussi peu que possible. Il est clair que dans leurs discussions l'intérêt de Carthage était subordonné à celui de leur groupe. Ils étaient hostiles aux hommes nouveaux et aux mesures nouvelles, et étaient convaincus qu'une suprématie maritime ayant duré deux siècles faisait partie de l'ordre naturel des choses.

4

Il n'est pas sans intérêt de se demander ce que l'humanité serait devenue si Rome et Carthage s'étaient mises d'accord et avaient conclu une alliance permanente. Si Alexandre le Grand avait vécu, il aurait poussé vers l'ouest et aurait ainsi fait naître chez ces deux puissances le sentiment de leurs intérêts communs. Mais une telle solution n'aurait pas fait l'affaire de l'oligarchie carthaginoise, avec ses rêves de gloire et de magnificence ; de plus, le nouveau Sénat de la plus grande Rome avait pris le goût du pillage et, à travers le détroit de Messine, considérait d'un œil avide les possessions des Carthaginois en Sicile. Les sénateurs romains redoutaient pourtant la puissance maritime de Carthage ; mais le peuple était moins porté à se demander quel pourrait être le coût d'un conflit. L'alliance à laquelle Pyrrhus avait contraint Rome et Carthage se maintint pendant onze ans, mais Rome était mûre pour ce que nous appelons, dans notre jargon politique moderne, une guerre « offensive défensive ». L'occasion surgit en 264 avant J.-C.

A cette époque, la Sicile n'était pas complètement aux mains des Carthaginois. La partie orientale était encore au pouvoir du roi grec de Syracuse, Hiéron, successeur du Denys qui avait offert l'hospitalité à Platon. Une bande de mercenaires, qui avaient été au service de Syracuse, s'empara de Messine (289 avant J.-C.), d'où elle se livra à des attaques répétées contre le commerce de Syracuse ; si bien que finalement Hiéron fut forcé de prendre des mesures pour s'en débarrasser (270 avant J.-C.). Sur quoi Carthage, qui avait aussi un intérêt vital à ce que l'on mît un terme à la piraterie, vint à l'aide d'Hiéron et établit une garnison carthaginoise à Messine. C'était là une mesure entièrement justifiée. A présent que Tyr était détruite, Carthage seule était capable d'assumer la charge de gardienne de la loi dans la Méditerranée.

Les pirates de Messine en appelèrent à Rome, et l'envie et la haine qui fermentaient dans le cœur des Romains les poussèrent à prendre le parti des pirates. Une expédition, conduite par le consul Appius Claudius (c'est le troisième Appius Claudius dont il soit fait mention dans cette histoire) fut envoyée à Messine.

Ainsi débuta la plus ruineuse et la plus désastreuse des guerres qui aient obscurci l'histoire de l'humanité. Les Romains s'emparèrent de Messine, et Hiéron abandonnant les Carthaginois, se rangea de leur côté. Puis, pendant quelque temps, la lutte se poursuivit autour de la ville d'Agrigente. Les Romains mirent le siège devant celle-ci, et une période de guerre de tranchées s'ensuivit. Les deux partis souffrirent cruellement

de la peste et du manque de vivres ; les Romains perdirent 30.000 hommes ; mais finalement (261 avant J.-C.) les Carthaginois évacuèrent la place et se retirèrent vers leurs villes fortifiées de la côte occidentale de l'île, dont Lilybée était la principale. Ces villes pouvaient être facilement ravitaillées par le continent africain, et, aussi longtemps qu'elles conservèrent leur suprématie navale, elles purent tenir les Romains en échec.

Alors s'ouvrit une phase nouvelle et tout à fait inattendue de la guerre. Les Romains prirent la mer, et à l'étonnement des Carthaginois, étonnement qui n'eut d'égal que leur propre surprise, ils battirent la flotte de leurs adversaires. Depuis les jours de Salamine, la science des constructions navales avait pris un développement considérable. A cette époque, le type prédominant de navire était la trirème, galère à trois rangs de rameurs : à présent les Carthaginois possédaient des quinquerèmes, galères beaucoup plus importantes, à cinq rangs de rameurs, capables d'éperonner ou d'arracher les avirons de tout navire plus faible. Les Romains, lorsqu'ils entrèrent en guerre, n'avaient aucun de ces derniers navires. Ils se mirent à construire des quinquerèmes, prenant pour modèle l'un de ces bâtiments carthaginois qui s'était échoué. En deux mois, ils construisirent cent quinquerèmes et trente trirèmes. Mais ils n'avaient que de médiocres marins et des rameurs malhabiles ; ils cherchèrent à compenser cette infériorité en s'adressant à leurs alliés grecs et en inventant une nouvelle tactique. Au lieu de tenter d'éperonner, selon la coutume, les bâtiments de l'adversaire ou de briser ses rames, ce qui était au-dessus de leur science, ils se décidèrent en faveur de l'abordage ; ils construisirent une sorte de pont-levis, retenu à un mât par une poulie et terminé par des crochets. Ils chargèrent aussi leurs galères de soldats. Au moment où les Carthaginois éperonnaient ou frôlaient ces dernières, le *corvus*, comme on l'appelait, était abaissé et les soldats se précipitaient sur le bâtiment ennemi.

Ce procédé était des plus simples, et cependant son succès fut complet. Il changea le cours de la guerre, et avec lui, le destin du monde. Les chefs carthaginois furent incapables du petit effort d'imagination qui leur aurait permis de neutraliser la menace constituée par le *corvus*. A la bataille de Miles (260 avant J.-C.) les Romains gagnèrent leur première victoire navale et capturèrent ou détruisirent cinquante vaisseaux. A la grande bataille d'Ecnomus (256 avant J.-C.), qui fut sans doute la plus importante rencontre navale de l'antiquité, et dans laquelle sept ou huit cents gros navires se trouvèrent engagés, les Carthaginois montrèrent qu'ils n'avaient en rien profité de la leçon du dernier désastre. Les Romains coulèrent trente de leurs navires et en capturèrent soixante-quatre.

La guerre continua avec diverses fluctuations, mais sans que au point de vue de l'énergie, de la solidarité et de l'initiative, cessât de s'affirmer la supériorité des Romains. Après Ecnomus, les Romains envahirent l'Afrique par mer, et y envoyèrent une armée qui, après un certain nombre de succès initiaux et la capture de Tunis (à moins de 20 kilomètres de Carthage), fut complètement vaincue. A la suite d'une tempête, ils perdirent leur supériorité navale ; ils la regagnèrent d'ailleurs en construisant en moins de trois mois une seconde flotte de deux cent vingt navires. Ils s'emparèrent de Palerme, infligeant dans cette ville une grande défaite aux Carthaginois (251 avant J.-C.), et prirent cent quatre éléphants, ce qui leur permit, rentrés chez eux, d'organiser une procession triomphale, telle que Rome n'en avait jamais vue. Ils mirent en vain le siège devant Lilybée, la dernière forteresse qui restait aux Carthaginois en Sicile. Ils perdirent leur seconde flotte à la grande bataille navale de Drépane (249 avant J.-C.) ; cent quatre-vingts de leurs navires, sur deux cent dix, furent coulés ; une troisième flotte de cent vingt navires et de huit cents transports fut détruite la même année, en partie au cours d'une bataille, en partie par l'effet d'une tempête.

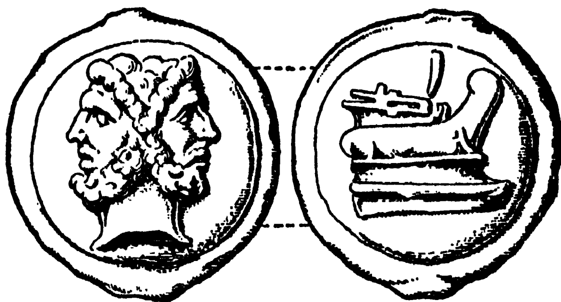
Pendant sept ans, la guerre se poursuivit entre deux adversaires également épuisés, guerre de coups de mains et de menus sièges, pendant laquelle les Carthaginois eurent l'avantage sur mer. Alors, par un suprême effort, Rome lança une quatrième flotte de deux cents carènes et battit ce qui restait des forces carthaginoises à la bataille des Iles Egades (241 avant J.-C.) ; après quoi Carthage demanda la paix (240 avant J.-C.).

Aux termes de cette paix, toute la Sicile, à l'exception des possessions de Hiéron de Syracuse, devint « propriété » du peuple romain. Il n'y eut pas, comme dans le reste

de l'Italie, un processus d'assimilation ; la Sicile devint une province conquise, payant un tribut et rapportant des profits, comme les provinces des anciens empires. De plus, Carthage paya une indemnité de guerre de 3.200 talents (17.920.000 frs.).

5

Pendant vingt-deux ans, la paix régna entre Rome et Carthage. Ce fut une paix sans prospérité. Les deux combattants souffraient de la pénurie et de la désorganisation qui suivent fatalement toutes les grandes guerres. A Carthage régnait partout le plus violent désordre ; les soldats démobilisés, ne pouvant toucher leur solde, se mutinaient et pillaient ; les terres restaient en friche. Amilcar, le général carthaginois, vint à bout de ces émeutes par une atroce répression : des hommes furent crucifiés par milliers. La Sardaigne et la Corse se révoltèrent. La « paix de l'Italie » était à peine mieux assurée. Les Gaulois se soulevèrent et marchèrent vers le sud ; ils furent vaincus, et 40.000 d'entre eux furent tués à Telamon. Il était manifeste que l'Italie resterait incomplète tant qu'elle n'aurait pas atteint les Alpes. Des colonies romaines furent fondées dans la vallée du Pô et l'on commença la construction de la grande artère se dirigeant vers le nord : la Via Flaminia. L'état de dégradation morale qui suivit la guerre se manifeste dans le fait qu'au moment où les Gaulois menaçaient Rome, des sacrifices humains furent offerts aux dieux. Carthage cessa d'exercer son droit de police sur les mers ; l'Adriatique fut sillonnée par les pirates illyriens, si bien qu'après deux guerres, l'Illyrie fut annexée et constitua une seconde « province ». En envoyant des expéditions en Sardaigne et en Corse, provinces carthaginoises révoltées, les Romains préparèrent la seconde guerre punique.



Monnaie romaine, en bronze, 4 siècles av. J.-C., (réduite de moitié).

La première guerre punique avait démontré que les forces de Rome et de Carthage s'équilibraient. Avec un peu plus de sagesse des deux côtés, avec un peu plus de générosité de la part de Rome, on aurait pu arriver à une paix durable. Mais Rome se montra sans merci dans sa victoire. Elle s'empara sans aucune raison de la Corse et de la Sardaigne, augmenta l'indemnité de guerre imposée à l'ennemi de 1.200 talents, et interdit aux Carthaginois qui s'étaient établis en Espagne de s'avancer plus loin que l'Ebre. Il y avait à Carthage un parti très puissant, dont le chef était Hannon, qui aurait voulu que l'on se conciliât la faveur de Rome ; mais il était naturel que beaucoup de Carthaginois eussent voué à l'ennemi national une haine farouche.

La haine est l'une de ces passions qui peuvent s'emparer en maîtresse d'une vie, de plus, certains tempéraments sont enclins à considérer l'existence comme une sorte de mélodrame dans lequel les hommes sont au service de la « justice » et d'un esprit de vengeance. Les terreurs et les jalousies de la caverne primitive n'ont pas encore été extirpées de notre sein. Les grandes guerres, toute l'Europe le sait aujourd'hui, donnent un énorme champ d'activité à ces tempéraments que mène la haine, et la première guerre punique, avec son débordement d'appétits, d'orgueil et de cruauté, fit surgir une riche moisson de monomanes xénophobes. La figure dominante qu'offrit à cet égard Carthage fut celle d'un homme qui était à la fois un grand général et un grand administrateur : Amilcar Barca, lequel s'appliqua à circonvenir et à ébranler la puissance romaine. Cet Amilcar était le beau-père d'Hasdrubal et le père d'un garçon, Annibal, qui devait plus tard mettre l'épouvante dans le cœur des sénateurs romains. Il semblait que la première des mesures qui s'imposassent à Carthage fût la reconstruction de sa flotte, mais Amilcar, semble-t-il, ne put obtenir un effort sérieux dans ce sens. Il décida donc de faire de l'Espagne une base d'attaque terrestre contre l'Italie. Il se rendit dans ce pays, en qualité de gouverneur, en 236 avant J.-C. Annibal raconta plus tard que son père lui avait fait alors jurer — il n'avait que onze ans — une haine éternelle aux Romains.

Que cette famille Barca ait consacré

tout ce qu'il y avait en elle d'énergie à cette entreprise de vengeance, voilà qui suffit à démontrer à quel point une lutte prolongée avait pu déséquilibrer l'esprit des hommes et quel fond d'amertume elle avait déposé dans leur vie. Un quart de siècle de guerres avait laissé le monde occidental dans un état de misère et de complète décadence intellectuelle. Au moment où Annibal, âgé de onze ans, jurait de haïr éternellement Rome, un gamin de deux ans, d'un caractère fort désagréable, Marcus Porcius Cato, faisait ses premiers pas autour d'une petite ferme de Tusculum. Ce gamin devait atteindre l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et sa passion maîtresse devait être une haine farouche pour tout bonheur humain, en dehors du sien. Ce fut certainement un bon soldat, et il fit une belle carrière politique. Il obtint un commandement en Espagne, où il se signala par ses atrocités. Il se posa en champion de la religion et de la morale publique, et, sous ce dehors commode, il fit pendant toute sa vie une guerre acharnée à tout ce qui était jeune, aimable et agréable. Il fit voter, et appliqua toute une série de lois contre l'excès de parure féminine, les divertissements et la liberté de discussion ; il parvint à se faire nommer censeur, ce qui lui assura un droit de contrôle étendu sur la vie privée des gens en place. Il put ainsi ruiner l'influence de ses adversaires, en déchaînant autour de leur nom toute une série de scandales. Il fit chasser Manlius du Sénat, parce qu'il avait donné en plein jour à sa femme un baiser devant leur fille. Il persécuta la littérature grecque, dont il ignorait d'ailleurs le premier mot. A la fin de sa vie, pourtant, il lut et admira Démosthène. Il écrivit en latin sur l'agriculture et les vertus, trop oubliées, de l'ancienne Rome. Ses écrits projettent sur son caractère une vive lueur. L'une de ses maximes était que, quand un esclave ne dort pas, il doit travailler. Il déclarait aussi que les bœufs et les esclaves, quand ils sont vieux, doivent être vendus. Lorsqu'il quitta l'Espagne pour l'Italie, il laissa dans le premier de ces pays son cheval de guerre, pour faire l'économie des frais de transport. Il ne pouvait souffrir que les gens eussent des jardins, et il fit couper l'eau qui servait à l'arrosage. Lorsqu'il donnait une réception, il sortait après le dîner, muni d'une courroie de cuir, pour administrer une correction à tous les serviteurs qui s'étaient rendus coupables de quelque négligence. Il prisait à l'extrême ses propres vertus, et les énumérait avec complaisance dans ses écrits. Parlant d'une bataille livrée aux Thermopyles contre Antiochus le Grand, il fait observer « que ceux qui le virent charger, mettre en déroute et poursuivre l'ennemi, déclarèrent que Caton devait moins au peuple de Rome que le peuple de Rome à Caton ». Dans sa vieillesse, ses sens prirent le dessus, et il entretint avec une esclave des relations coupables. Finalement, après que son fils eût protesté contre cette situation irrégulière, il épousa une jeune femme, fille de son secrétaire, qui n'était pas en position de décliner son offre. (Quant à l'esclave, on ne nous dit pas ce qu'il advint d'elle : il est probable qu'elle fut vendue.) Cet abrégé de toutes les antiques vertus romaines mourut à un âge avancé, craint et respecté. L'un de ses derniers actes publics fut de proclamer la nécessité d'une nouvelle guerre punique et de la destruction complète de Carthage. Il avait été envoyé à Carthage comme commissaire pour régler certaines difficultés entre cet État et la Numidie, et la vue du bien-être et du bonheur des Carthaginois l'avait véritablement exaspéré. Depuis ce moment, Caton terminait chacun des discours qu'il prononçait au Sénat par ces mots, prononcés d'une voix de vieux corbeau : *Delenda est Carthago* (il faut détruire Carthage).

Tel fut l'homme qui se dressa en face d'Annibal et de ceux qui, à Carthage, poussaient à la revanche ; par son style et par celui de son adversaire, nous pouvons juger du caractère de cette époque.

Les deux grandes puissances occidentales, Rome surtout, se trouvaient épuisées mentalement et moralement à la suite des épreuves de la première guerre. Les mauvais instincts avaient pris le dessus. L'histoire de la Seconde et de la Troisième Guerres puniques (219 à 201 et 149 à 146 avant J.-C.) nous montre aux prises deux peuples qui n'avaient pas toute leur raison. Les historiens sont absurdes lorsqu'ils parlent de l' « instinct politique » des Romains et des Carthaginois. C'était à de tout autres instincts que ces peuples avaient donné libre cours. De nouveau l'on voyait luire l'œil rouge du singe ancestral. Tout homme raisonnable était hué en ce temps, et avait des chances d'être

assassiné. On peut se faire une idée de ce que vaut cette époque, lorsque l'on considère les augures penchés sur les entrailles encore chaudes des victimes humaines sacrifiées à Rome, au cours de la panique qui précède la bataille de Telamon. Le monde occidental fourmille de ces monomanes de l'assassinat. Deux grands peuples, également nécessaires à l'avenir du monde, se jetèrent l'un sur l'autre, et finalement Rome réussit à égorger Carthage.

6

Nous ne donnerons que fort peu de détails sur la seconde et la troisième guerres puniques. Nous avons dit comment Amilcar entreprit de faire de l'Espagne une base d'opérations, et comment les Romains lui interdirent de s'avancer au delà de l'Ebre. Il mourut en 228 et eut pour successeur son gendre Hasdrubal qui fut assassiné à son tour en 221 avant J.-C. Annibal, alors âgé de vingt-six ans, le remplaça. La guerre fut provoquée par les Romains qui, violant les conditions fixées par eux-mêmes, voulurent intervenir au sud de l'Ebre. Sur quoi Annibal s'avança à travers le sud de la Gaule, puis, passant les Alpes, entra en Italie (218 avant J.-C.).

L'histoire des quinze années qui suivent est celle d'une des plus brillantes, et en même temps des plus futiles expéditions qu'ait connues l'histoire. Pendant quinze ans, Annibal ignora la défaite en Italie. Les généraux romains n'étaient pas à la hauteur du Carthaginois, et chaque fois qu'ils le rencontraient ils étaient battus. Un chef cependant, P. Cornelius Scipio, eut assez de sens stratégique pour entreprendre une opération qui devait priver Annibal des fruits de sa victoire. Lorsque la guerre éclata, Scipion fut envoyé à Marseille pour arrêter Annibal: il arriva avec trois jours de retard ; mais, au lieu de poursuivre son ennemi, il se dirigea avec son armée vers l'Espagne, afin de couper Annibal de ses approvisionnements et de ses renforts.

Cette situation se prolongea pendant toute la guerre, et le général carthaginois demeura « en l'air », incapable d'entreprendre des opérations de siège ou de consolider ses conquêtes.

Chaque fois qu'Annibal rencontra les Romains en terrain découvert, il les battit. Il remporta deux grandes victoires dans l'Italie du nord et gagna les Gaulois à sa cause. Il poussa vers le sud, et entra en Etrurie ; il surprit, entoura et battit complètement une armée romaine au Lac de Trasimène. En 216, à Cannes, il fut assailli par une autre armée, commandée par Varron, très supérieure en nombre à la sienne ; il la tailla cependant en pièces. Cinquante mille hommes furent tués et dix mille furent faits prisonniers. Mais Annibal, faute de matériel de siège, fut incapable de s'emparer de Rome.

Mais la victoire de Cannes produisit d'autres fruits. Une grande partie de l'Italie du sud, y compris Capoue, la ville qui venait tout de suite après Rome, se joignit à Annibal, et les Macédoniens conclurent une alliance avec lui. De plus, Hiéron de Syracuse, le fidèle allié de Rome, était maintenant mort, et son successeur, Hiéronymus, passa aux Carthaginois. Néanmoins les Romains poussèrent la guerre avec beaucoup de vigueur et de décision ; ils refusèrent de traiter avec Annibal après Cannes, ils firent patiemment le siège de Capoue et finalement emportèrent la ville, tandis qu'une autre armée tentait de réduire Syracuse. Le siège de Syracuse est resté mémorable par le rôle qu'y joua le philosophe Archimède, qui, grâce à ses inventions, tint longtemps les Romains en échec. Nous avons déjà indiqué que cet Archimède était l'un des élèves et des correspondants du Musée d'Alexandrie. Il fut tué au cours de l'assaut final de la ville. Tarentum (209), le principal port d'Annibal, celui par lequel il recevait ses approvisionnements de Carthage, eut le même sort que Syracuse (212) et que Capoue (211) et les communications d'Annibal ne furent plus assurées que d'une façon fort irrégulière.

L'Espagne fut aussi arrachée lambeau par lambeau aux Carthaginois. Des renforts furent expédiés à Annibal, sous les ordres de son frère Hasdrubal, mais ils ne parvinrent en Italie que pour être exterminés à la bataille du Métaure (207) : les ennemis d'Annibal l'informèrent de ce désastre en projetant dans son camp la tête d'Hasdrubal.

Annibal se trouva ensuite bloqué dans la Calabre. Ses forces ne lui permettaient plus d'entreprendre aucune opération importante, et il rentra à Carthage, juste à temps pour conduire les Carthaginois à une dernière bataille. Celle-ci, la bataille de Zama (202 avant J.-C.), fut livrée tout près de la métropole.

Ce fut la première fois qu'Annibal connut la défaite ; aussi convient-il de prêter quelque attention à la personnalité de son vainqueur, le premier Scipion l'Africain qui fait dans l'histoire figure de grand soldat et d'homme fort généreux. Nous avons déjà fait mention d'un certain P. Cornelius Scipio, qui frappa Annibal dans sa base d'Espagne ; le vainqueur de Zama n'était autre que le fils de ce dernier ; après cette bataille, il prit le nom d'Africain. Il avait tout ce qu'il fallait pour s'attirer la haine et la méfiance des Romains de l'école de Caton : jeune, heureux, intelligent et généreux il connaissait admirablement la littérature grecque et penchait plutôt vers les formes religieuses récemment empruntées aux Phrygiens que vers les divinités plus austères de Rome. Il trouvait que la stratégie des Romains pêchait par une excessive prudence.

Après les défaites du début de la seconde Guerre punique, Rome avait confié la direction des opérations à un général, Fabius, qui posait comme une sorte de dogme qu'il convenait d'éviter toute rencontre avec Annibal. Pendant dix ans la « tactique fabienne » resta en vogue en Italie. Les Romains cherchaient à bloquer les forces ennemies, coupaient leurs convois, attaquaient les éléments isolés et prenaient la fuite chaque fois qu'Annibal était en vue. Il est certain qu'au début cette tactique était raisonnable, mais Rome fut, pendant toute la seconde guerre punique, la puissance la plus forte ; et, comme telle, elle n'aurait pas dû tolérer que la guerre s'éternisât ; elle aurait dû au contraire s'attacher à réparer ses pertes, à découvrir des généraux capables, et à réduire les forces de l'ennemi.

Le jeune Scipion trouvait détestable cette forme de guerre, dans laquelle l'Italie, aussi bien que Carthage, s'épuisait. Il demandait à grands cris que l'on attaquât l'ennemi sur son propre sol.

Mais Fabius mit l'alarme dans la cité, comme si ce jeune homme imprudent et inconsidéré allait faire courir à la République les plus redoutables dangers ; bref, il fit et dit tout ce qui était possible pour détourner ses compatriotes d'un tel dessein. Il fit adopter son point de vue par le Sénat. Mais le peuple croyait que l'hostilité de Fabius pour Scipion avait pour cause l'envie ou une crainte secrète; sans doute, si le jeune héros accomplissait quelque haut fait, mettait fin à la guerre ou portait celle-ci sur un sol étranger, on imputerait à l'indolence ou à la timidité du temporisateur la durée des opérations qui se poursuivaient depuis tant d'années. Fabius s'adressa donc à Crassus, le collègue de Scipion, et chercha à le persuader de ne pas se dessaisir en faveur de ce dernier, mais de se rendre lui-même à Carthage, au cas où la guerre prendrait un cours nouveau. Il fit en même temps tout ce qu'il put pour empêcher toute levée de subsides, et Scipion dut pourvoir tant bien que mal aux frais de son expédition.... Fabius tenta de dissuader les jeunes gens qui voulaient suivre Scipion comme volontaires de se faire inscrire, et déclarait à tous, au Forum comme au Sénat, que, « non seulement Scipion évitait personnellement Annibal, mais que son projet était d'entraîner à sa suite tous ceux qui en Italie étaient encore à même de combattre. N'invitait-il pas les jeunes gens à abandonner leurs parents et leurs femmes et leurs villes natales, alors qu'un ennemi invaincu et toujours puissant était encore à leurs portes ? » Par ces affirmations, Fabius terrifia si bien le peuple qu'on ne permit à Scipion d'emmener avec lui que les légions qui étaient cantonnées en Sicile, plus trois cents des hommes qui l'avaient servi avec tant de fidélité en Espagne.... A peine Scipion était-il passé en Afrique, que Rome était mise au courant de ses étonnants et glorieux exploits. L'envoi d'un riche butin confirma ces nouvelles. Un roi numide fut fait prisonnier ; deux camps furent brûlés et détruits, dont l'un contenait un grand nombre d'hommes, d'armes et de chevaux ; les Carthaginois envoyèrent à Annibal l'ordre d'abandonner une entreprise qui ne pouvait plus qu'être stérile et de venir assurer la défense de son pays natal. Alors que tout le monde applaudissait aux exploits de Scipion, Fabius proposa qu'on lui nommât un successeur, sous prétexte « qu'il était dangereux de s'en rapporter, dans de telles entreprises, à un seul homme, qui ne saurait toujours être victorieux ».... Lorsque Annibal eut embarqué son armée, et eut lui-même quitté l'Italie, Fabius ne cessa de troubler la joie générale et de refroidir les enthousiasmes, allant jusqu'à affirmer « que la république allait maintenant connaître la dernière et la plus dure épreuve ; que jamais Annibal ne se montrerait plus dangereux qu'après être rentré chez lui et qu'il attaquerait les fils de Rome sous les murs de Carthage; Scipion,

ajoutait-il, aurait affaire à une armée rouge encore du sang d'une foule de généraux, de dictateurs et de consuls romains. Tous ces propos déclamatoires alarmèrent la cité qui, bien que la guerre se déroulât maintenant en Afrique, s'imagina que Rome n'avait jamais été plus directement menacée. »

Avant la bataille de Zama, il y avait eu une courte trêve et des négociations qui échouèrent par la faute des Carthaginois. La date exacte de la bataille de Zama, comme de celle d'Arbèles, peut être fixée grâce à une éclipse qui se produisit au milieu du combat. Les Romains avaient trouvé des alliés dans les Numides, peuple voisin de Carthage, ce qui, pour la première fois, leur assura une grande supériorité en cavalerie sur l'ennemi. Les ailes de la cavalerie d'Annibal furent refoulées, tandis que l'infanterie de Scipion, par une habile tactique, ouvrait de larges passages à la charge des éléphants de guerre carthaginois, évitant ainsi toute panique. Annibal essaya d'étendre sa ligne d'infanterie, pour envelopper la masse d'infanterie des Romains ; mais alors qu'à Cannes il avait pu, grâce à une armée bien entraînée et se prêtant à la manœuvre, encercler et massacrer une foule de soldats ennemis, cette fois il se heurta à une ligne d'infanterie plus solide que la sienne. Celle-ci, ayant pris trop d'extension, fut rompue par la charge de la légion romaine, et la journée fut ainsi perdue. La cavalerie romaine, qui avait d'abord poursuivi celle d'Annibal, changea cette défaite en déroute.

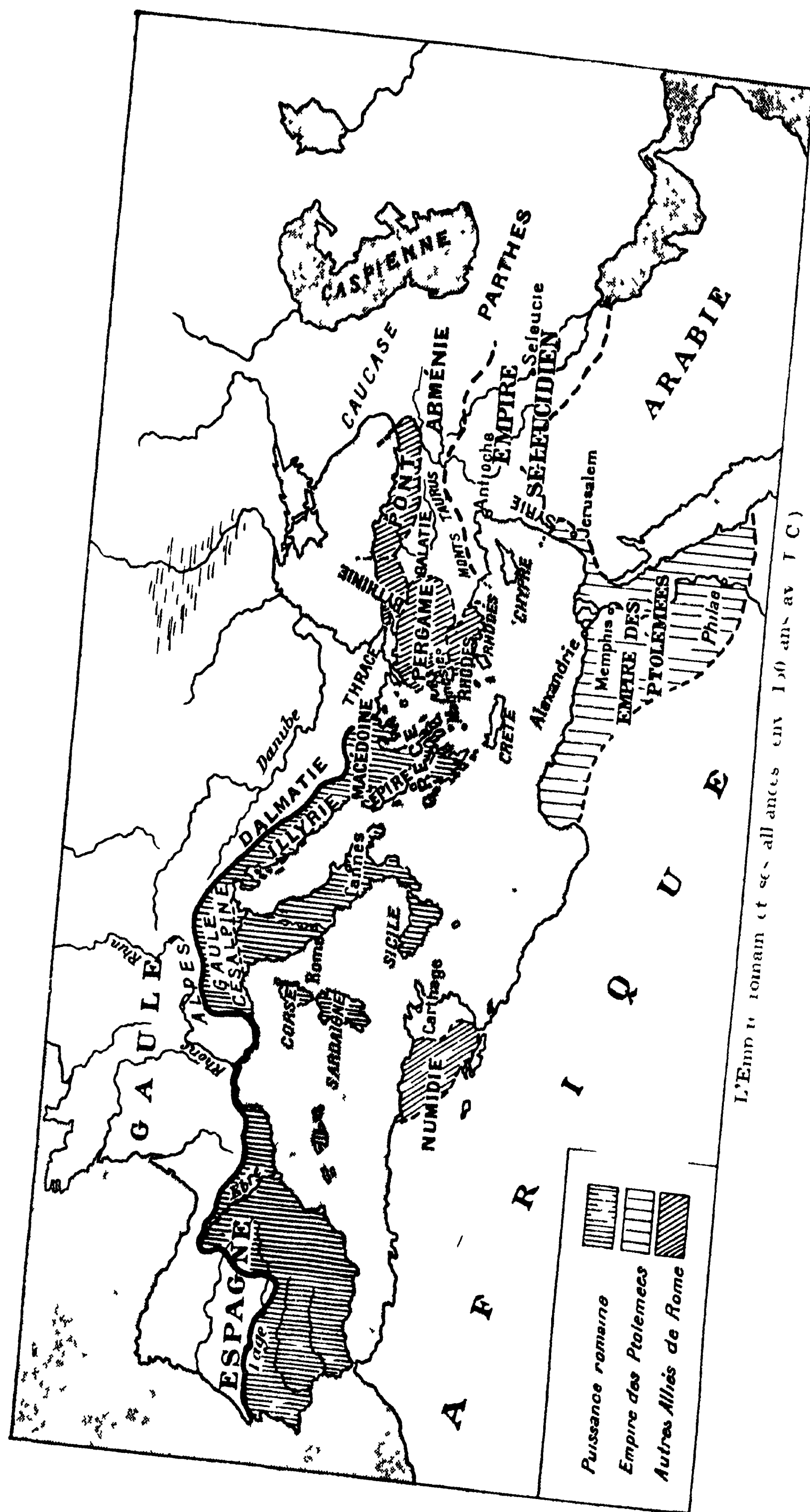
Carthage se soumit sans chercher à lutter davantage. Les conditions qui lui furent imposées furent des plus rigoureuses, mais du moins ne lui retiraient-elles pas l'espérance d'un avenir honorable. Elle dut abandonner l'Espagne à Rome, livrer sa flotte de guerre à l'exception de dix vaisseaux, payer 10.000 talents et — c'était là le plus dur — s'engager à ne pas faire la guerre sans l'autorisation de Rome. Une clause supplémentaire portait qu'Annibal serait livré à Rome. Mais le général vaincu épargna à ses concitoyens cette humiliation en s'enfuyant en Asie.

C'étaient là des conditions exorbitantes, et dont Rome aurait dû se contenter. Mais il y a des nations qui ne se bornent pas à vaincre leurs ennemis ; il faut qu'elles les anéantissent.

7

L'histoire de Rome, pendant les cinquante-six ans qui séparent la bataille de Zama du dernier acte de la tragédie : la troisième guerre punique, est caractérisée par une série de conquêtes à l'extérieur et par la lente destruction, due à l'usure et la rapacité des riches, de la libre population agricole. L'âme de la nation devenait de plus en plus rude et de plus en plus vulgaire ; on ne cherchait plus à accroître le nombre des citoyens, à s'assimiler, selon une méthode généreuse, les populations étrangères dont les tendances étaient identiques à celles de Rome elle-même. L'Espagne était fort mal administrée ; l'Illyrie et la Macédoine étaient réduites à la condition de provinces tributaires ; il était évident que l'intention de Rome était de faire supporter par l'étranger le poids de l'impôt, afin d'exonérer ses propres habitants. Après l'année 168, le vieille taxe foncière cessa d'être perçue en Italie, et les seuls revenus publics tirés dorénavant de ce pays furent ceux des domaines de l'Etat, auxquels s'ajoutait la taxe prélevée sur les importations de produits d'outre-mer. Les revenus de la province d'Asie étaient suffisants pour défrayer l'Etat de toutes ses dépenses. Dans la péninsule, des hommes du genre de Caton se faisaient consentir des emprunts qui leur permettaient d'acquérir les fermes d'individus appauvris par la guerre : ils évinçaient de leurs terres les libres citoyens et exploitaient leurs propriétés d'une façon impitoyable et intensive : les esclaves leur fournissaient en effet une main-d'œuvre abondante et peu coûteuse. Ces propriétaires considéraient les populations étrangères comme un composé d'esclaves que l'on avait oublié d'importer. La Sicile fut livrée aux fermiers d'impôt. Grâce au blé que fournissait ce dernier pays, on put convertir en pâtures le sol de la métropole. D'où une exode des populations rurales vers les villes, vers Rome principalement.

Certaines voix s'élevaient pourtant contre la bassesse et la grossièreté de cette époque. Nous avons déjà montré comment Scipion l'Africain, grâce à son énergie, mit un terme à l'état de corruption et d'énervement que la seconde guerre punique avait engendré en se prolongeant. Lorsque le Sénat avait hésité à le laisser partir en qualité de général romain, il l'avait menacé d'en appeler au peuple. La clique sénatoriale,



L'Empire romain et ses alliances en 150 ans av. J. C.

qui rêvait de convertir l'Italie, terre de petits cultivateurs, en une sorte de *ranch*, le traita dès lors en ennemi ; on essaya de le perdre, avant qu'il eût atteint l'Afrique ; on ne lui confia que des forces insuffisantes, et après la guerre on l'écarta de toute fonction. Caton s'attaqua aussi à lui par intérêt et par méchanceté naturelle.

Le premier Scipion l'Africain, homme au tempérament fougueux, généreux, refusa d'exploiter dans son propre intérêt le mécontentement général et de tirer parti de sa grande popularité. Il se plaça sous les ordres de son frère Lucius Scipio, lorsque ce dernier prit le commandement de la première armée romaine qui se fût encore avancée en Asie. A Magnésie, en Lydie, une grande armée commandée par Antiochus III, le monarque séleucide, eut le même sort (190 avant J.-C.) que les armées perses cent quarante ans auparavant. Cette victoire fit dévier sur Lucius Scipio la haine du Sénat, qui l'accusa d'avoir detourné certaines sommes reçues d'Antiochus. Cette accusation remplit l'Africain d'une noble colère. Au moment où Lucius se levait au Sénat, ses comptes à la main, pour confondre ses accusateurs, l'Africain lui arracha les documents et les déchira en mille morceaux. Son frère s'écriat-il, avait versé au Trésor 200.000 sesterces (50.000.000 de francs). Allait-on le mettre à la question à propos d'insignifiants détails ? Quand, plus tard, Lucius fut poursuivi et condamné, l'Africain le libéra de vive force. Mis en accusation, il rappela au peuple que ce jour-là était l'anniversaire de Zama, et, aux applaudissements de la foule, il lança un défi aux autorités.

Mais Scipion l'Africain n'avait pas l'étoffe d'un chef démocratique ; il n'avait rien d'un César et n'était pas homme à se plier aux nécessités vulgaires de la vie politique. Après ces événements, il quitta Rome, écœuré, et se retira dans ses terres, où il mourut en 183 avant J.-C.

Annibal mourut la même année. Il s'empoisonna dans un geste de désespoir. Il avait erré de cour en cour, obsédé par la crainte du Sénat romain, qui faisait pression sur chacun de ses protecteurs pour qu'il le livrât. Lorsque la paix fut conclue avec Antiochus III, la livraison d'Annibal constitua l'une des clauses du traité. Finalement, le roi de Bithynie se saisit du Carthaginois, dans le dessein de l'envoyer à Rome, mais depuis longtemps Annibal portait une bague contenant du poison, et, sans hésiter, il mit fin à ses jours.

Ce fut un autre Scipion, Scipion Nasica, qui, parodiant le *Delenda est Carthago* de Caton, terminait tous ses discours au Sénat par ces paroles : « Il faut que Carthage reste debout ». Il fut assez sage pour comprendre que Carthage, en agissant sur Rome comme stimulant, contribuait à la prospérité générale de ce pays.

Et pourtant, il était réservé à un quatrième Scipion, le second Africain, petit-fils par adoption du premier, de prendre et de détruire Carthage. Le seul crime de Carthage, crime qui déclancha la troisième et dernière guerre punique, fut d'avoir continué à faire du commerce et de s'être enrichi. Le commerce carthaginois ne faisait pas concurrence à celui de Rome: lorsque Carthage fut détruite, la plus grande partie de son négoce disparut avec elle, et l'Afrique du nord commença à décliner au point de vue économique. Mais les Romains de l'ordre équestre ne pouvaient tolérer la vue d'aucune richesse, en dehors de la leur. Rome poussa les Numides à faire des incursions en territoire carthaginois ; jusqu'au moment où Carthage, exaspérée, fut amenée à prendre les armes. Rome fondit alors sur elle et déclara qu'elle avait violé le traité : elle avait fait la guerre sans autorisation.

Les Carthaginois envoyèrent les otages que Rome exigeait, ils livrèrent leurs armes, ils se préparèrent même à livrer des fractions de leur territoire. Mais cette soumission ne fit qu'accroître l'arrogance des Romains et la rapacité de l'ordre équestre, lequel avait la prédominance dans les conseils. Rome exigea que Carthage fût abandonnée et que les habitants fussent transportés en un point éloigné d'au moins deux kilomètres de la mer. Demande monstrueuse, si l'on songe qu'il s'agissait d'une population qui ne vivait que de son commerce d'outremer.

Cette invraisemblable prétention poussa les Carthaginois à un geste de désespoir. Ils rappelèrent leurs exilés et se préparèrent à la résistance. Depuis un demi-siècle, les Romains, pervertis par des gouvernants étroits et vulgaires, avaient négligé la science militaire, et les premières attaques de la ville (149) les menèrent presqu'à un désastre. Le second Scipion ne se distingua que médiocrement durant ces opérations. L'année suivante fut aussi mauvaise pour les incapables du Sénat. Ce corps auguste, d'abord menaçant, fut soudain pris de panique. On nomma consul le jeune Scipion surtout à cause de son nom, et on l'ex-

pédia en Afrique pour sauver sa précieuse patrie.

Alors se déroula le plus acharné et le plus terrible des sièges. Scipion construisit un môle à travers le port et coupa Carthage de toute subsistance par terre, aussi bien que par mer. Les Carthaginois souffrirent terriblement de la faim, mais ils tinrent jusqu'au moment où la ville fut prise d'assaut. Il y eut un combat de rues qui dura six jours, et lorsque, finalement, la citadelle capitula, la population d'un demi-million d'âmes était réduite à cinquante mille. Les survivants furent réduits à l'esclavage, la ville fut entièrement brûlée, la charrue passa sur ses ruines, et une malédiction solennelle fut à l'avance prononcée contre tous ceux qui tenteraient de la reconstruire.

La même année (146 avant J.-C.), le Sénat romain et l'ordre équestre égorgèrent une autre grande cité qui semblait porter préjudice à leurs monopoles commerciaux : Corinthe. Les Romains pouvaient dire, pour se justifier, que Corinthe avait pris les armes contre eux, mais c'était là une excuse fort insuffisante.

8

Nous devons nous étendre un instant sur un changement survenu dans l'organisation militaire des Romains après la seconde guerre punique, changement qui devait avoir des conséquences énormes. Jusqu'à cette époque, les armées romaines avaient été recrutées grâce à des levées de citoyens libres. Le droit de voter et le droit de combattre allaient toujours de pair ; l'assemblée publique par centuries était la suite d'un simulacre de mobilisation militaire, et les citoyens, conduits par les centuries équestres, marchaient vers le Champ de Mars. Ce système ressemblait à celui qui était en vigueur chez les Boers avant la dernière guerre sud-africaine. Le citoyen romain, comme le boer, était généralement fermier ; à l'appel du pays, il se rendait « *on commando* ». Les Boers furent à beaucoup d'égards les derniers représentants de l'aryanisme. Ils se battaient avec une bravoure extraordinaire, mais ils avaient derrière la tête l'idée de retourner le plus vite possible à leur ferme. Lorsque les opérations devaient se prolonger, comme au siège de Véies, les Romains établissaient des relèves entre leurs troupes : les Boers procédèrent de la même façon au siège de Ladysmith.

La nécessité de subjuguer l'Espagne après la seconde guerre punique avait rendu évident le besoin d'armées d'un type différent. L'Espagne était trop éloignée de Rome pour que l'on pût songer à lui appliquer ces relèves périodiques, et la guerre exigeait des troupes un entraînement auquel ne pouvaient être soumis des hommes qui, sans cesse, étaient en mouvement entre leur foyer et le champ des opérations. On se décida dès lors à enrôler des hommes pour une période plus longue et à les *payer*. C'est la première fois que l'on voit paraître le soldat mercenaire dans la vie romaine. A la solde venait s'ajouter le butin. Caton, lorsqu'il commandait en Espagne, distribua ainsi à ses troupes de nombreux objets d'argent, et il est également avéré qu'il attaqua Scipion l'Africain pour avoir distribué du butin à ses troupes de Sicile. Grâce à cette institution de la paye, l'armée romaine devint rapidement une armée de professionnels ; un siècle plus tard la majeure partie des citoyens, dont la condition à Rome et dans les grandes villes était de plus en plus précaire, avait rendu leurs armes. Les grandes guerres avaient été gagnées, les fondations de l'empire avaient été solidement posées, avant l'an 200, par les fermiers armés de Rome. Le rôle de ceux-ci cesse bientôt, et, après la réorganisation de l'armée par Marius, nous nous trouvons en présence d'un corps qui ne se sent plus solidaire du reste des citoyens. Mais c'est précisément dans ce qui les isole de la communauté et les oppose à celle-ci que les « légions » trouvent un nouveau lien. Elles se serrent autour de leurs chefs, qui leur assurent solde et pillage. Avant les guerres puniques, les ambitieux courtisaient les plébéiens; ils vont se mettre maintenant à courtiser les légions.

9

L'histoire de la République romaine a donc un caractère plus moderne que celle de tous les Etats qui l'avaient précédée. Pour la première fois, nous nous trouvons en présence d'une « nation », dont les limites sont de beaucoup supérieures à celles d'une cité, se gouvernant elle-même et décidée à rester maîtresse de ses destinées. Pour la première fois, une même loi est acceptée sur une vaste étendue de territoire. Dans le Sénat et l'Assemblée populaire se heurtent des groupes et des personnalités qui discutent

librement et exercent sur les affaires publiques un contrôle autrement efficace que celui de toutes les autocraties, et autrement souple que celui de tous les clergés. Pour la première fois, nous rencontrons des conflits sociaux comparables aux nôtres. Le troc a fait place à l'argent et le capital est devenu fluide et mobile. Les guerres puniques furent des guerres de peuples. Les grandes lignes, les grandes idées, les grands conflits de notre monde contemporain sont déjà nettement perceptibles à cette époque.

Mais, comme nous l'avons déjà indiqué, certains des avantages essentiels et certaines des idées politiques courantes qui caractérisent notre temps n'apparaissent pas encore dans la Rome des Guerres puniques. Il n'y avait pas alors de journaux[1] et les assemblées populaires ne renfermaient pas, en fait, de représentants élus. Une autre faiblesse, que nous nous expliquons fort bien aujourd'hui, était l'absence à Rome d'une éducation politique élémentaire, tant soit peu généralisée. Les plébéiens avaient eu vaguement l'idée, lorsqu'ils avaient insisté pour que fût publiée la Loi des douze Tables, que, sans instruction, le bulletin de vote ne saurait rendre un homme libre ; mais il n'avaient pas été jusqu'à réclamer que l'instruction des masses fut poussée plus avant. Ce n'est que de nos jours que les hommes commencent à comprendre que « savoir c'est pouvoir ». Deux Trade Unions britanniques, par exemple, ont récemment fondé une Université du Travail, capable de fournir aux mieux doués d'entre les ouvriers des connaissances suffisantes en histoire, en politique et en sociologie. Mais l'instruction dépendait à Rome du caprice des parents et était un privilège de la fortune et du loisir. Elle était donnée la plupart du temps par des Grecs, qui étaient généralement des esclaves. L'exemple de Lucrèce et de Cicéron démontre qu'il y avait à Rome un mince courant d'une très noble et très délicate culture, mais celle-ci ne se répandit pas dans la masse du peuple. Le Romain vulgaire était ignorant, non seulement de l'histoire de l'humanité, mais aussi de la condition des peuples étrangers ; il ne connaissait rien des lois économiques, et c'est à peine s'il comprenait ses propres intérêts.

Mais ce n'est pas seulement par ces insuffisances relatives à l'éducation, à la diffusion des nouvelles et à l'organisation du gouvernement représentatif que le système politique des Romains diffère du nôtre. Lorsque nous lisons l'histoire romaine, nous entendons parler de débats et de réformes, de campagnes et de politiques, de capital et de travail, puis brusquement nous éprouvons un choc, comme si, allant à la rencontre d'un visiteur, nous sentions brusquement dans notre main la patte grossière et velue de *l'Homo Neanderthalensis* et voyions se pencher sur nous sa face bestiale et sans menton. Nous avons dit que l'on se livrait encore à des sacrifices humains au troisième siècle avant J.-C., et ce que nous savons de la religion de la Rome républicaine se rapporte moins à une époque de dieux nobles et dignes qu'à une époque de magie et d'incantations.

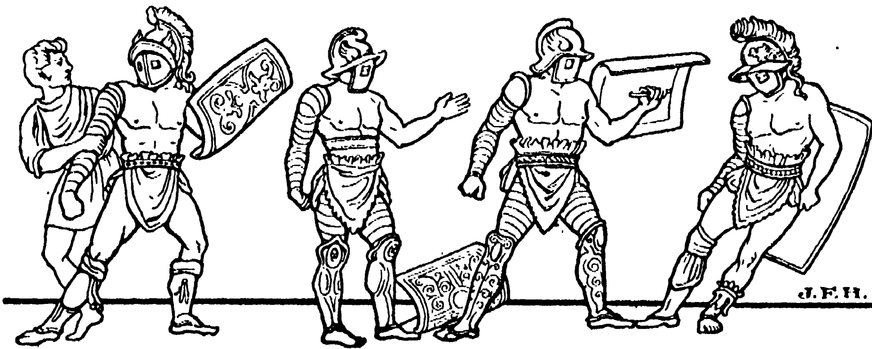
L'esclavage à Rome était une institution sauvage, plus vile encore que l'esclavage à Babylone. On nous montre le vertueux Caton trônant au milieu de ses esclaves, au second siècle avant J.-C. Bien plus, au IIIe siècle, alors que dans l'Inde se déroule le règne, plein de lumière et de douceur, du roi Asoka, les Romains, revenant à une pratique étrusque, font leur divertissement de combats d'esclaves, qui doivent lutter jusqu'à la mort. Ce terrible jeu fait également songer à la coutume préhistorique du massacre des captifs, lors de l'enterrement du chef, dans l'Afrique Occidentale. Un certain caractère religieux s'attachait enfin à ces combats : les esclaves qui, munis de crochets, tiraient hors de l'arène les cadavres des morts portaient le masque de Charon, l'infernal passeur. En 264 avant J.-C., l'année où s'ouvrent le règne d'Asoka et la première guerre punique, est organisé, au forum de Rome, à l'occasion des funérailles d'un membre de la vieille famille des Brutus, le premier combat de gla-

[1] Jules César (60 avant J.-C.) donna une certaine publicité aux délibérations du Sénat en les faisant transcrire sur des murs, *in albo* (sur le blanc). La coutume était de publier sous cette forme l'édit annuel du prêteur. Il y avait des écrivains professionnels qui expédiaient les nouvelles par courriers à leurs riches correspondants, et ceux-ci copiaient sur l'Album (tableau blanc) les renseignements qu'ils se procuraient ainsi. Cicéron, lorsqu'il était gouverneur de Cilicie, était tenu au courant des nouvelles par un de ces correspondants professionnels. Il se plaint dans une lettre qu'on ne lui donne pas ce qu'il demande ; qu'on s'étend trop sur les courses de chars et pas assez sur les derniers événements politiques. Il est évident que ce système de renseignements par lettres n'était à la portée que des hommes publics ayant une fort belle situation de fortune.

diateurs. Il n'y eut au début que trois couples d'adversaires, mais bientôt des centaines de gladiateurs s'affrontèrent dans un même combat. Le goût de ces sortes de spectacles se développa rapidement, et les guerres fournissaient des captifs en abondance. Les vieux moralistes romains qui condamnaient avec tant de rigueur les parures féminines, la philosophie grecque et jusqu'à un innocent baiser, ne trouvèrent pas une parole de blâme contre cette nouvelle institution. Tant qu'il s'agissait d'infliger la souffrance, la morale romaine était, semble-t-il, satisfaite.

Si la Rome républicaine fut la première des communautés nationales modernes à gouvernement autonome, elle ne s'éleva pas au-dessus du type représenté, dans l'histoire humaine, par l'homme de Neanderthal.

Au cours des deux ou trois siècles qui suivirent, les combats de gladiateurs prirent dans la vie romaine une énorme importance. Au début, lorsque les guerres étaient fréquentes, les gladiateurs furent recrutés parmi les prisonniers. Ils se présentaient dans l'arène avec leurs armes nationales, Bretons au corps tatoué, Maures, Scythes, nègres, etc. et ces exhibitions présentaient quelque intérêt militaire. Plus tard, on se servit également de criminels condamnés à mort. Le monde antique ne comprenait pas qu'un criminel condamné à mort eût encore des droits, mais il faut reconnaître que le traitement qui lui était infligé était moins barbare que celui que réservaient à ses semblables les vivisecteurs du Musée d'Alexandrie. Lorsque ces sortes d'entreprise commencèrent à produire d'énormes profits et qu'il y eut une demande considérable de combattants, on vendit des esclaves ordinaires aux entraîneurs de gladiateurs ; tout esclave était ainsi exposé à être vendu à l'un des établissements qui louaient des combattants. De jeunes prodigues, à court d'argent, des risque-tout n'hésitaient pas, comptant sur leur adresse, à entrer dans l'arène. Certains riches achetaient une troupe de gladiateurs, s'en servaient comme de corps de garde, ou la louaient aux entrepreneurs de spectacles. La représentation commençait par un défilé (*processio*) et un combat simulé (*proelusio*). Une sonnerie de trompettes annonçait le véritable combat. Les gladiateurs qui, pour une raison quelconque, refusaient de se battre étaient poussés à coups de fouet ou de fer rouge. Quelquefois un blessé implorait pitié en élevant l'index. Les spectateurs agitaient alors leurs mouchoirs pour montrer qu'ils faisaient grâce, ou ils condamnaient le blessé à mort en tendant le poing et en abaissant le pouce.[1] Les morts et les mourants qui avait encouru la colère de son maître étaient traînés vers un lieu, le *spoliarum*, où on les dépouillait de leurs armes et de tout ce qu'ils possédaient, et où ceux qui respiraient encore étaient achevés.



Gladiateurs (d'après une fresque de Pompéi).

Cette organisation du meurtre sous forme de jeux et de spectacles nous aide à mesurer l'étendue de l'abîme qui sépare notre idéal moral de celui des Romains. Sans doute des actes inhumains et monstrueux s'accomplissent encore dans le monde d'aujourd'hui, mais ce n'est pas au nom de la loi, ni sans que des protestations se fassent entendre. Or, jusqu'à l'époque de Sénèque (Ier siècle avant J.-C.) aucune voix ne s'élève contre ces pratiques. La conscience de l'humanité était certainement moins

[1] Les avis diffèrent sur ce point. Mayor estime que le pouce relevé (vers la poitrine) était synonyme de mort et que le pouce abaissé voulait dire : « Laissez tomber l'épée ».

développée alors qu'elle ne l'est à présent. Ce n'est qu'avec la diffusion du christianisme qu'une grande force morale la soulèvera. L'esprit de Jésus de Nazareth sera, dans le dernier état du monde romain, l'implacable adversaire de ces spectacles cruels, aussi bien d'ailleurs que de l'esclavage : à mesure que le christianisme gagne du terrain, ces deux détestables institutions périclitent et disparaissent.[1]

CHAPITRE XXVII

DE TIBERIUS GRACCHUS AU DIEU-EMPEREUR

1. *Comment le simple citoyen perd toute sa puissance.* — 2. *Les finances de l'Etat romain.* — 3. *Les dernières années de politique républicaine.* — 4. *L'ère des généraux aventuriers.* — 5. *La fin de la République.* — 6. *Les Princes.* — 7. *Pourquoi la République romaine fit faillite.*

1

Nous avons déjà par deux fois remarqué que la communauté romaine avait à peu près autant de rapports avec l'état démocratique moderne que l'homme de Neanderthal en a avec l'homme d'aujourd'hui. Par la forme, l'un et l'autre ont plus d'un trait commun, mais l'esprit chez eux diffère profondément. Les institutions politiques et sociales de Rome, surtout au cours des cent ans qui séparent la chute de Carthage de l'apparition de César et du césarisme, font songer à celles de même ordre, que nous rencontrons dans les Etats-Unis d'Amérique ou dans l'Empire britannique. La ressemblance est accrue par l'emploi, souvent fort impropre d'ailleurs, dans le monde romain comme dans le monde moderne, de termes tels que « sénat », « démocratie », « prolétariat », etc. Mais, chez les Romains, la vie sociale a un caractère prématuré, fruste et gauche ; les injustices sont plus criantes, les conflits plus accentués. Il n'y a chez eux que peu d'instruction et peu d'idées générales; l'œuvre scientifique d'Aristote n'est lue à Rome qu'à partir du premier siècle avant J.-C. Ferrero, il est vrai, nous présente un César familiarisé avec la *Politique* d'Aristote, et rêvant de fonder une « Rome selon Périclès », mais il semble bien que l'écrivain italien se laisse ici entraîner par son imagination et son goût du pittoresque.

Nous avons déjà attiré l'attention sur l'opposition profonde du monde romain et de notre monde contemporain, due à l'absence chez le premier de toute presse, de toute éducation populaire et de toute assemblée ayant un caractère vraiment représentatif. Nous sommes nous-mêmes encore loin d'avoir résolu le problème de la représentation et d'avoir su créer des organes qui soient un reflet et une émanation de la pensée et de la volonté de la communauté : nos élections ne sont pour la plupart du temps qu'un trompe-l'œil ; grâce à la puissance des partis, l'électeur, au lieu de pouvoir voter pour le meilleur homme, en est réduit à faire son choix entre deux mercenaires politiques, qui lui paraissent égalemeut méprisables ; mais, même dans ces conditions, le bulletin de vote est un instrument politique d'une réelle puissance en comparaison de celui

[1] Quelques remarques supplémentaires s'imposent. Les Grecs déclaraient que les combats de gladiateurs suffisaient pour justifier l'épithète de *Barbaroi* qu'ils octroyaient aux Romains, et il y eut des rixes lorsqu'un proconsul romain essaya d'introduire ces combats à Corinthe. Chez les Romains, les hommes les plus distingués n'avaient aucun goût pour ces spectacles, mais une sorte de timidité les empêchait d'en dénoncer le caractère franchement cruel. Par exemple, Cicéron, quand il devait se rendre au Cirque, prenait avec lui des tablettes et emmenait son secrétaire ; pas un instant, il ne regardait. Il exprime d'une façon spéciale le dégoût que lui causa la mise à mort d'un éléphant ; Tacite parle de quelqu'un qui fut impopulaire (Drusus, *Ann.* I. 76) parce qu'il aimait trop à voir couler le sang des gladiateurs — *quamquam vili sanguine nimis gaudens* (se réjouissant trop de voir couler le sang, bien que ce fût un sang indigne). La philosophie grecque condamnait les jeux sans réserve.

dont disposait la généralité des citoyens romains. Un grand nombre d'historiens parlent du « parti populaire » et du droit de vote que possédait le peuple, comme s'il s'agissait là de réalités solides et substantielles ; mais les politiciens et les sénateurs romains faisaient tout ce qui dépendait d'eux pour que ces réalités restassent de simples illusions.

Nous avons déjà montré dans quelles conditions se réunissaient les comices populaires ; mais ces assemblées grossières, tenues dans des parcs à moutons, ne nous donnent qu'une faible idée de tous les tripotages auxquels on se livrait à Rome en matière de représentation populaire. Chaque fois que l'on affranchissait une nouvelle classe de citoyens, il n'y avait pas de manœuvres et de contre-manœuvres auxquelles on n'eût recours pour introduire les votants nouveaux dans le plus grand, ou le plus petit nombre possible des trente vieilles « tribus » ou pour empêcher qu'on les groupât en un trop grand nombre de tribus nouvelles. Les votes étant exprimés par tribus, il était évident que, quel que fût le nombre des nouveaux venus, leur puissance ne pouvait qu'à peine se faire sentir dès l'instant où ils ne constituaient qu'une seule tribu ; d'autre part, si on les répartissait dans un trop grand nombre de tribus, leurs voix se trouvaient pour ainsi dire noyées. Toute une série d'opérations se trouvait donc indiquée, capable de séduire les forbans de la politique. Les *comitia tributa* pouvaient être manipulées de telle sorte que leur vote allait droit à l'encontre du sentiment populaire. Et, comme nous l'avons déjà observé, la grande masse des votants en Italie se trouvait, du fait de la distance, n'avoir qu'un pouvoir théorique. On comptait, vers le milieu des guerres puniques, environ trois cent mille citoyens romains ; vers l'an 100 avant J.-C., il y en avait plus de neuf cent mille ; mais, en fait, c'est tout au plus si une cinquantaine de mille citoyens, résidant à Rome ou dans les environs, exerçaient leur droit de vote. Et ces votants étaient si bien « travaillés » que Tammany, la grande organisation électorale de New-York, semble, en regard, une entreprise aussi honnête qu'inoffensive. Les électeurs romains appartenaient à des clubs, *collegia sodalicia*, qui affectaient un caractère religieux des plus raffinés ; le politicien débutant qui cherchait à arriver au pouvoir empruntait chez les usuriers l'argent grâce auquel il se faisait recevoir dans ces cercles. Si, dans des cas particulièrement graves, les électeurs des campagnes se décidaient à venir en foule à la ville, il était toujours possible de différer le scrutin en déclarant que les présages n'étaient pas favorables ; si les villageois arrivaient sans armes, il était facile de leur faire peur ; si, au contraire, ils étaient armés, on criait au complot contre la République, et un massacre s'ensuivait.

Il est hors de doute qu'au cours du siècle qui suivit la destruction de Carthage, l'empire fut en proie à un terrible malaise, fait de gêne, d'inquiétude et de mécontentement ; un petit groupe d'hommes s'enrichissait rapidement, tandis que la masse du peuple se débattait au milieu de difficultés croissantes, causées par la spéculation et l'incertitude des prix. Et cependant, il était impossible de traduire sous une forme claire ce mécontentement général, encore moins d'y mettre un terme. Il n'y eut pas une seule tentative en vue de transformer l'assemblée populaire en un organe honnête et efficace. L'opinion publique ressemblait à un géant muet qui est, à l'occasion, capable d'un vigoureux effort, au moment d'un vote par exemple, et qui parfois aussi se laisse aller à de véritables violences. Tant qu'ils ne se sentirent pas directement menacés, sénateurs et financiers, cliques ou partis, sans souci du bien public, poursuivirent leur politique néfaste. La volonté populaire ne se manifeste pas à cette époque en Italie dans les *comitia tributa*, mais dans les grèves et les insurrections, seules armes qu'aient à leur disposition les peuples trompés ou opprimés. Le même phénomène se produit de nos jours en Angleterre : les masses déçues par les politiciens, qui ne se servent que dans leur intérêt propre de la machine électorale, ont moins de respect qu'autrefois pour le gouvernement parlementaire et penchent de plus en plus vers les méthodes inconstitutionnelles.

Une population mécontente, lorsqu'elle ne voit son salut que dans l'insurrection, a besoin d'un chef, et l'histoire de la Rome républicaine est pleine de ces chefs révolutionnaires et contre-révolutionnaires. La plupart des premiers furent sans aucun doute des aventuriers sans scrupules qui spéculèrent sur le malheur public. Les historiens de cette période sont restés eux-mêmes des hommes de parti, et sont de tendance soit aristocratique, soit violemment démocratique ; mais personne, en

fait, dans ces discussions complexes, ne poursuit de but très noble, ni n'a les mains tout à fait propres. Le Sénat et l'ordre équestre ne comprennent que des hommes aussi vulgaires que rapaces, pleins de mépris pour le peuple, lequel est d'ailleurs ignorant, versatile et d'une égale avidité. Les Scipions font, en comparaison, figure de véritables gentilhommes. Une autre personnalité de ce temps, Tiberius Gracchus, obéit peut-être à des mobiles également nobles. Mais autour de ces individus exceptionnels, nous ne trouvons que des hommes habiles et rusés, d'apparence fort brillante, redoutables en tant qu'adversaires, mais complètement dépourvus de sagesse et de distinction intellectuelle. « Une créature au pas traînant, velue, animale, mais probablement très rusée, avec une cervelle volumineuse, *derrière la tête* », telle est, je crois, la description que Sir Harry Johnston nous donne de l'*Homo Neanderthalensis*. C'est en des termes à peu près semblables qu'il nous faudrait dépeindre aujourd'hui l'âme du politicien. Le véritable homme d'Etat n'a pas encore délogé le politicien de sa tanière. L'histoire n'est pas encore le récit des faits et gestes d'une créature qui, par sa dignité, se placerait au-dessus de toutes les autres.

2

Il est un autre trait par lequel l'organisation romaine semble, bien que sous une forme encore grossière, annoncer la nôtre : pour la première fois dans l'histoire du monde, la monnaie et le crédit tiennent une grande place dans la vie économique. Les peuples ne connaissaient la monnaie que depuis quelques siècles. Mais son emploi était de plus en plus répandu. Un instrument d'échange parfaitement mobile se trouvait ainsi mis à lá disposition du commerce, et les conditions économiques en étaient profondément altérées. Dans la Rome républicaine, le financier et l'homme d'affaires commencent à jouer un rôle qui ressemble à celui qui leur est assigné aujourd'hui.

Nous avons déjà observé — en parlant d'Hérodote — que la première conséquence de l'apparition de la monnaie, a été de donner des loisirs et une grande liberté de mouvement à un nombre considérable d'individus qui, autrement, n'auraient jamais joui de ces privilèges. Et c'est en cela que la monnaie représente surtout un progrès pour l'humanité. Au lieu que le travailleur soit payé en nature et par là contraint de consommer un nombre d'articles limités, l'argent lui donne la liberté de faire son choix parmi les marchandises, les plaisirs et les commodités qui s'offrent à lui. Il peut convertir son argent en aliments, en faire don à un temple, s'en servir pour s'instruire, ou le mettre de côté en vue de temps difficiles. L'avantage de l'argent, c'est d'être convertible en une foule de biens. Mais la liberté qu'il donne au pauvre n'est rien à côté de celle qu'il assure au riche. L'argent rompt le lien qui attachait ce dernier à la terre, aux maisons, aux troupeaux. Il peut se déplacer comme il l'entend, modifier la nature de ses biens. Cette sorte de libération commence, aux troisième et second siècles avant J.-C., à modifier profondément la vie économique du monde romain et du monde hellénisé. Les gens achètent de la terre, non pour leur propre usage, mais pour la revendre avec profit ; ils empruntent afin d'acheter ; la spéculation se donne libre cours. Il n'est pas douteux qu'il y ait eu des banquiers à Babylone dès l'an 1000 avant J.-C., mais leurs prêts revêtaient une forme beaucoup plus concrète et limitée : celle de barres de métal et d'approvisionnements. Ce monde primitif était un monde de troc et de paiement en nature ; les affaires s'y faisaient plus lentement, mais aussi avec moins d'à-coups. La Chine a vécu dans de telles conditions presque jusqu'à notre époque.

Les grandes cités, avant l'apparition de Rome, étaient marchandes et manufacturières. Telles étaient Corinthe, Carthage et Syracuse. Mais Rome n'abrita jamais une population industrielle très importante, et ses entrepôts n'égalèrent jamais ceux d'Alexandrie. Le petit port d'Ostie satisfit toujours à ses besoins. Rome était une capitale politique et financière, et, à ce dernier égard tout au moins, elle représentait quelque chose de neuf. Elle prélevait sur le monde des tributs de toute sorte, et ne renvoyait en échange que fort peu de chose.

Les quais d'Ostie servaient surtout au déchargement des blés venus de Sicile et d'Afrique, ainsi que du butin, en provenance du monde tout entier.

Après la chute de Carthage, l'imagination romaine se laissa éblouir par les perspectives qui s'ouvraient en matière de finances. La monnaie, comme la plupart des inventions, s'offrait à l'humanité comme un présent inattendu, et il manquait aux hommes ce

qui leur manque encore aujourd'hui — une science et une morale de l'argent. La vie et les écrits de Caton le Censeur démontrent que la monnaie prend une place de plus en plus grande dans l'existence quotidienne. Au début, Caton a contre les usuriers des accès de vertueuse indignation ; mais plus tard il conçoit toutes sortes de plans ingénieux à l'usage de ceux qui veulent pratiquer l'usure en toute sécurité.

Au sujet de ce siècle vraiment intéressant de l'histoire romaine, nous voyons les hommes se demander les uns après les autres, « Que s'est-il donc passé à Rome ? » A cette question, chacun donne une réponse différente ; l'un parle de décadence religieuse, l'autre de l'affaiblissement des vertus ancestrales ; un autre enfin de « poison intellectuel » introduit par les Grecs. Mais celui qui considère le problème de plus haut s'aperçoit que ce qu'il y a de nouveau à Rome, c'est l'argent, avec toutes les libertés, les occasions et les hasards, qui en sont la suite. Celui-ci est le flot sur lequel les Romains s'embarquent, quittant la terre ferme ; chacun veut posséder, chacun s'endette ; si l'empire s'étend à l'est, c'est pour s'emparer de l'argent qui dort dans les temples et les salles secrètes. L'ordre équestre, en particulier, devient une puissance financière. Les fermiers cessent de s'intéresser au blé et au bétail, empruntent de l'argent, achètent des esclaves et s'adonnent maintenant à la culture intensive de l'olivier et de la vigne. Les hommes n'ont pas encore une grande expérience en matière financière, et les fluctuations de l'argent sont considérables : tantôt il est abondant, tantôt rare. Des groupes d'individus rusés se livrent à des tentatives d'accaparement et font monter les prix. Par contre, beaucoup de patriciens se trouvent appauvris et, furieux, se livrent maintenant à des pratiques douteuses. Dans la classe moyenne, les gens passent des plus folles espérances aux plus amères désillusions. Enfin la masse expropriée est envahie par le sentiment vague, incurable, d'avoir été dupée d'une inexplicable façon, sentiment qui crée un terrain favorable pour les explosions révolutionnaires.

Le premier des chefs qui surent tirer parti des tendances révolutionnaires, chaque jour plus actives en Italie, fut Tiberius Gracchus. Nul homme, en dehors de Scipion l'Africain, ne fait davantage, en cette période de l'histoire, figure d'honnête homme. Tout d'abord, Tiberius Gracchus fut un réformateur modéré, d'un type plutôt réactionnaire. Il voulait restituer aux petits cultivateurs leurs propriétés, car il estimait que cette classe constituait l'armature de l'armée, et sa propre expérience militaire en Espagne, avant et après la destruction de Carthage, lui avait démontré que les légions perdaient chaque jour un peu de leur valeur combative. Il était donc l'homme « du retour à la terre ». Mais il ne comprenait pas, semblable en cela à beaucoup de nos contemporains, qu'il est autrement facile de transporter une population des campagnes dans les villes que de la faire revenir après coup aux fatigues et aux routines de la vie agricole. Il voulait faire revivre les lois liciniennes, qui avaient été édictées deux siècles et demi plus tôt, lorsque Camille avait construit son temple de la Concorde, et qui avaient eu pour effet de diviser les grands domaines et de restreindre le travail servile.

Ces lois liciniennes avaient été depuis, tantôt remises en vigueur, tantôt réduites à l'état de lettre morte. Ce ne fut que lorsque les grands propriétaires du Sénat s'opposèrent à sa proposition, que Tiberius Gracchus se tourna vers le peuple et suscita une formidable agitation en faveur d'un gouvernement populaire. Il institua une commission chargée d'examiner les titres de tous les propriétaires fonciers. Pendant qu'il se démenait ainsi se produisit l'un des événements les plus extraordinaires de l'histoire. Attale, roi du riche pays de Pergame, en Asie Mineure, vint à mourir et légua son royaume au peuple romain (133 avant J.-C.).

Il nous est difficile de démêler les mobiles qui poussèrent Attale à faire ce legs. Pergame était un royaume allié de Rome, et, par suite, à l'abri de toute agression. L'effet du testament fut de provoquer une véritable mêlée dans la clique sénatoriale, ainsi qu'entre le peuple et celle-ci, pour le partage de ces riches dépouilles. Bien entendu, il y avait un grand nombre d'hommes d'affaires italiens établis à Pergame, et aussi un fort parti de riches indigènes, en relations suivies et intimes avec Rome. Pour ceux-ci l'union avec Rome était parfaitement souhaitable. Josèphe nous assure qu'un égal désir d'annexion, contraire aux vœux du roi et du peuple, se manifestait chez les riches de Syrie. Ce legs

de Pergame, étonnant en lui-même, eut un résultat encore plus surprenant : celui de susciter des imitateurs dans d'autres régions du monde. En 96 avant J.-C., Ptolémée Apion légua à Rome la Cyrénaïque, au nord de l'Afrique ; en 81, Alexandre II, roi d'Egypte, suivit cet exemple : mais, cette fois, le présent était trop important pour l'appétit, sinon pour le courage des sénateurs, et ils refusèrent ; en 74 avant J.-C., Nicomède, roi de Bithynie, légua à Rome ce dernier pays. Nous ne nous étendrons pas sur ces derniers caprices testamentaires. Mais il est évident que la largesse d'Attale fournit à Tiberius Gracchus une excellente occasion de dénoncer la rapacité des riches et de proposer que les trésors du roi de Pergame fussent attribués à la communauté. Il demanda que toutes ces richesses servissent à acheter des semences, du bétail et des instruments pour la remise en valeur de la terre.

Mais bientôt le mouvement qu'il avait déclanché se trouva arrêté à la faveur des complications du système électoral romain. Par suite du défaut de méthodes électorales simples et directes, les mouvements populaires de tous les temps se sont heurtés à une infinité de subtilités constitutionnelles, et il en est résulté presque nécessairement une effusion de sang. Pour poursuivre son œuvre, il aurait fallu que Tiberius Gracchus demeurât tribun, et il ne pouvait légalement remplir cette fonction plus d'une fois. Il franchit les barrières de la légalité et se présenta une seconde fois au tribunat ; les paysans, en armes, accoururent en foule des campagnes afin de voter pour lui ; le Sénat le dénonça au pays comme un nouveau tyran ; les amis de la « loi et de l'ordre » se rendirent solennellement au Capitole, suivis d'une cohue armée de piques et de gourdins ; il y eut un massacre de révolutionnaires, et Tiberius Gracchus fut lui-même assommé, à coups de débris de bancs, par deux sénateurs.

Les sénateurs tentèrent ensuite une sorte de contre-révolution et proscrivirent un grand nombre des partisans de Tiberius Gracchus ; mais l'opinion publique était si troublée et si menaçante qu'ils durent renoncer à cette entreprise et que Scipion Nasica, qui était accusé d'avoir trempé dans l'assassinat de Tiberius, dut prendre le large, bien que sa position de pontifex maximus, chargé des sacrifices, eût dû le retenir à Rome.

Le malaise était tel dans le pays que le second Scipion l'Africain crut bon de proposer que l'on accordât le droit de vote à tous les habitants de l'Italie. Mais il mourût avant d'avoir pu faire mettre ce projet à exécution.

C'est alors que paraît Caius Gracchus, frère de Tiberius, dont la politique trouble n'est encore que difficilement comprise par l'historien. Il accrut le poids des impôts qui pesaient sur les provinces, dans l'intention, semble-t-il, de mettre en opposition les financiers modernes chevaliers (equites) et les sénateurs propriétaires fonciers. Il afferma aux premiers les impôts afférents aux provinces d'Asie nouvellement léguées, et, ce qui est pire, il leur donna la haute main sur les cours spéciales chargées d'empêcher toute extorsion. Il fit entreprendre d'importants travaux publics, en particulier la construction de nouvelles routes, et on l'accusa de s'être servi des contrats pour accroître son influence politique. Il reprit la proposition tendant à accorder le droit de vote à toute l'Italie. Il fit augmenter les distributions de blé à bon marché. Mais cette politique, que nous ne pouvons juger, heurtait les intérêts des groupes qui dominaient le Sénat. Il fut massacré par les champions de « la loi et de l'ordre », en même temps que trois mille de ses partisans, dans les rues de Rome, en 121 avant J.-C. Sa tête fut apportée au Sénat au bout d'une pique.

(Plutarque raconte que l'on avait promis pour cette tête une somme d'or égale à son poids, et que l'homme qui s'en saisit remplit de plomb la boîte cranienne avant que le trophée ne fût posé sur la balance.)

Mais, en dépit de ces mesures énergiques, le Sénat ne put jouir longtemps des bienfaits de la paix, ni des avantages qu'il tirait du contrôle des ressources impériales. Moins de dix ans après, le peuple était de nouveau en pleine révolte.

En l'an 118 avant J.-C., le trône de Numidie, royaume semi-barbare qui s'était constitué sur les ruines de Carthage, fut la proie d'un certain Jugurtha, homme fort capable qui avait servi en Espagne dans les armées romaines et qui connaissait à fond le caractère romain. Une intervention militaire de Rome s'ensuivit. Mais les Romains découvrirent que leur puissance militaire, sous un Sénat de financiers et de propriétaires, était loin d'être ce qu'elle était naguère, même au temps de Scipion Emilien. « Jugur-

tha acheta les commissaires chargés de le surveiller, les sénateurs chargés de le poursuivre, et les généraux chargés d'opérer contre lui ».[1] Le proverbe romain « *pecunia non olet* » (l'argent n'a pas d'odeur) se trouva en défaut, car l'argent de Jugurtha répandit jusqu'à Rome sa mauvaise odeur. Le peuple s'agita, et une vague d'indignation porta au consulat un soldat habile, bien que d'humble origine, Marius (107 avant J.-C.). Marius, à l'opposé des Gracques, n'essaya pas de restituer à l'armée son armature en rendant son ancienne puissance à la classe paysanne. Il prit par le plus court chemin, leva des troupes parmi les pauvres, qu'ils fussent de la ville ou de la campagne, leur donna de bons gages, leur imposa une discipline de fer, et en 106 avant J.-C., mit fin à la guerre de sept ans contre Jugurtha en amenant à Rome ce chef, chargé de chaînes. Personne ne se rendit alors compte que Marius venait de créer une armée professionnelle dont seul l'attrait d'une haute solde assurait la cohésion. Il se maintint, plus ou moins illégalement, au consulat pendant plusieurs années, et, en 102 et 101 avant J.-C., arrêta un mouvement en avant des Germains qui, à travers la Gaule, poussaient une pointe vers l'Italie. Marius gagna deux victoires, dont l'une sur le sol italien. Il fut salué comme le sauveur de la patrie, comme un second Camille (100 avant J.-C.).

Mais, au point de vue social, la situation était autrement tendue qu'à l'époque de Camille. Le Sénat voyait son autorité s'accroître du fait de la victoire de Marius, mais le mécontentement, vague et inexprimé, des masses cherchait toujours une issue. Les riches devenaient plus riches et les pauvres plus pauvres : c'était là un fait que tous les tours de passe-passe politique ne pouvaient supprimer. Le peuple italien ne possédait pas encore le droit de vote. Deux chefs démocratiques, Saterninus et Glaucia, furent assassinés, mais ce remède, dont le Sénat usait volontiers, fut, cette fois, sans effet sur la population. En 92 avant J.-C. un fonctionnaire aristocratique, Rufus, qui s'était efforcé de mettre un terme aux exactions des financiers en Asie Mineure, fut condamné, pour tentative de corruption, sur des témoignages si visiblement suspects qu'ils ne donnèrent le change à personne ; et, en 91 avant J.-C., Livius Drusus, un tribun du peuple nouvellement élu, qui, prétendait tirer parti de la mise en jugement de Rutilius Rufus pour avancer ses affaires, fut assassiné. Il avait proposé, lui aussi, que tous les Italiens eussent le droit de vote; il avait préconisé, non seulement une nouvelle loi agraire, mais l'abolition générale des dettes. Et pourtant, en dépit de toutes ces manifestations violentes des usuriers et des accapareurs, la foule des affamés et des inquiets continuait à gronder. Le meurtre de Drusus fut la dernière goutte qui fit déborder la coupe du mécontentement populaire ; une formidable insurrection embrasa toute l'Italie.

Vinrent deux années d'une farouche guerre civile : la Guerre Sociale (socii = alliés). La notion d'une Italie unie se heurta à celle d'un Sénat exerçant une autorité souveraine. Rome entra en guerre contre ses alliés italiens. « Les généraux romains, à qui l'on avait appris à considérer toute guerre comme une entreprise coloniale, parcouraient l'Italie en tous sens, semant la terreur, brûlant les fermes, mettant les villes à sac, emmenant les hommes, les femmes et les enfants, pour les vendre comme esclaves sur le marché, ou pour les faire travailler par équipes sur leurs terres. » Marius et un général aristocrate, Sylla, qui avait été en Afrique son rival, en même temps que son compagnon d'armes, exerçaient le commandement du côté des Romains. Mais, en dépit des défaites et des pertes de toute nature subies par les insurgés, aucun des deux généraux ne put conduire la guerre à une fin heureuse. En fait, le Sénat dut souscrire à un plan de réforme (89 avant J.-C.). L'insurrection, après cette concession de principe, n'avait plus de raison d'être ; on s'arrangea du reste très vite pour enlever toute portée pratique au droit de vote qui venait d'être conféré aux populations italiennes.

Dès l'année suivante (88 avant J.-C.), le bon vieux train de vie avait repris son cours. On allait cependant avoir à compter avec les intrigues personnelles que Marius et Sylla menaient l'un contre l'autre, et aussi avec le fait que les réformes militaires du premier avaient donné naissance à un nouveau type de légionnaire, soldat sans terre, que rien n'intéressait en dehors de sa paie et du pillage, et qui ne connaissait d'autre loi que celle du général victorieux. Un tribun populaire, Sulpicius, proposa le vote de nouvelles lois relatives aux dettes,

[1] Ferrero.

et les consuls n'évitèrent l'orage qu'en déclarant suspendues toutes les affaires publiques. Il y eut alors comme d'habitude une explosion de violence, et les partisans de Sulpicius chassèrent les consuls du forum. Mais à ce moment la puissance nouvelle constituée par l'armée entra en jeu. Le roi du Pont, Mithridate, souverain hellénisé des rives sud de la Mer Noire, à l'est de la Bithynie, s'était attiré l'hostilité des Romains. Sulpicius avait proposé, dans l'une de ses lois, que Marius prît le commandement des armées envoyées contre ce Mithridate. Sur quoi Sylla fit avancer sur Rome l'armée qu'il commandait depuis la Guerre Sociale ; Marius et Sulpicius s'enfuirent, et une ère nouvelle, celle des pronunciamentos militaires, s'ouvrit.

Nous ne saurions ici conter dans le détail comment Sylla quitta Rome, après s'être fait nommer commandant en chef de l'armée dirigée contre Mithridate, comment des légions fidèles à Marius s'emparèrent alors du pouvoir, comment Marius lui-même rentra en Italie fit massacrer ses adversaires et, rassasié, mourut de la fièvre. Notons seulement que pendant ce régime de terreur une mesure fut prise qui, dans l'ordre social, produisit une détente considérable : ce fut l'abolition des trois quarts de toutes les dettes. Nous ne raconterons pas davantage comment Sylla fit avec Mithridate (qui avait massacré cent mille Italiens d'Asie Mineure) une paix honteuse, afin de pouvoir ramener ses légions à Rome, puis battit les partisans de Marius à la bataille de la Porte Colline, et abrogea tous les décrets pris par son adversaire. Sylla rétablit l'ordre et la loi en proscrivant et en faisant exécuter plus de cinq mille individus. Il sema la ruine sur des régions entières de l'Italie, rendit au Sénat son autorité, puis, dégoûté de la politique et ayant amassé des richesses considérables, rentra, en prenant une attitude très digne, dans la vie privée; mais ce fut seulement pour s'y adonner à des vices abominables et y mourir bientôt, rongé par un mal immonde, conséquence de ses excès.

4

Les massacres et les confiscations de Marius et de Sylla eurent moins, sur la vie politique de l'Italie, l'effet d'un calmant que celui d'un coup de massue. Les années qui suivirent nous offrent le spectacle d'une série d'aventuriers qui, comptant de plus en plus sur l'appui des légions, intriguent pour s'emparer de la dictature. En 73 avant J.-C., toute l'Italie est terrifiée par un soulèvement d'esclaves, en particulier de gladiateurs, conduits par un homme de Thessalie : Spartacus. Celui-ci s'était enfui, avec soixante-dix de ses compagnons, d'une « ferme de gladiateurs » de Capoue. Des soulèvements similaires avaient déjà éclaté en Sicile. Pendant deux ans, les forces que dirigeait Spartacus se maintinrent dans le sud de l'Italie, utilisant notamment comme forteresse naturelle le cratère, en apparence éteint, du Vésuve. Les Italiens, en dépit de leur faveur pour les combats de gladiateurs, goûtèrent peu cette transformation de leur pays en arène, et lorsque, finalement, Spartacus fut vaincu, la terreur fit place à la fureur : six mille captifs furent crucifiés : des kilomètres de victimes, les mains et les pieds percés de clous, le corps affaissé, se succédèrent le long de la Voie Appienne.

Nous ne pouvons que mentionner le nom de Lucullus, qui envahit le Pont, lutta contre Mithridate et importa en Europe le cerisier cultivé; et indiquer en passant l'habile manœuvre grâce à laquelle Pompée le Grand priva Lucullus de son triomphe, ainsi que d'une partie du prestige qu'il s'était acquis en Arménie, au delà du Pont. Nous ne montrerons pas non plus dans le détail comment Jules-César acquit dans l'ouest une réputation grandissante en faisant la conquête de la Gaule, en battant sur le Rhin les tribus germaniques et en effectuant jusqu'en Grande-Bretagne, de l'autre côté du Détroit de Douvres, une expédition de châtiment. Les légions prennent une importance croissante ; le Sénat et les assemblées romaines n'ont plus qu'un rôle effacé. Mais l'histoire d'un certain Crassus présente un tel caractère de sombre ironie que nous ne pouvons la laisser complètement de côté.

Ce Crassus était un important prêteur d'argent et un spéculateur. Très représentatif du nouveau type équestre, il correspondait dans l'ordre social à nos modernes profiteurs de guerre. Il s'enrichit d'abord en achetant les propriétés des gens qui avaient été proscrits par Sylla. Sa première campagne fut contre Spartacus, dont il exigea des paiements considérables. Puis, à la suite de toutes sortes de tractations compliquées, il se fit donner le commandement de l'armée

d'Orient et se prépara à marcher sur les traces de Lucullus et de Pompée.

Son ignorance de l'état de l'univers était celle de tous les Romains de cette époque. Il traversa l'Euphrate, s'attendant à trouver en Perse un autre royaume hellénisé, semblable au Pont. Mais, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, les grands réservoirs de peuples nomades qui, du Danube s'étaient répandus à travers la Russie jusque dans l'Asie Centrale, avaient vu leurs eaux refluer sur les territoires, compris entre la Mer Caspienne et l'Indus, qu'Alexandre avait convertis à l'hellénisme. Crassus trouva de nouveau en face de lui le « Scythe », et des tribus mobiles de cavalerie conduites par un monarque en costume mède.[1] La variété particulière de Scythes qu'il rencontra s'appelait les Parthes. Il est possible que ces Parthes fussent un composé de sang mongol et de sang aryen ; mais la campagne de Crassus par delà l'Euphrate a une ressemblance singulière avec la campagne de Darius au delà du Danube. De nouveau des masses d'infanterie furent lancées contre d'insaisissa' les cavaliers. Mais Crassus comprit moins vite que Darius la nécessité de battre en retraite, et les Parthes étaient de meilleurs archers que les Scythes. Leurs arcs étaient faits de plusieurs couches de corne et ils lançaient, avec un grand bruit, un projectile plus vigoureux qu'une flèche ordinaire. Les légions romaines accablées de chaleur, mourant de faim et de soif, furent massacrées au cours d'une bataille qui dura deux jours (53 avant J.-C.). Elles s'avançaient vainement à travers le sable, chargeant un ennemi qui se dérobait en les criblant de flèches. Vingt mille hommes furent tués, et dix mille furent emmenés vers l'est, pour être vendus dans l'Iran comme esclaves.

On ne sait pas nettement ce qu'il advint de Crassus. Certains racontent pourtant qu'il tomba entre les mains des Parthes, qui le firent mourir en lui versant dans la gorge du plomb fondu, juste châtiment de l'usure qu'il avait tant pratiquée.

Mais ce désordre prend une importance toute particulière dans notre histoire de l'humanité. Il sert à nous remémorer que, du Rhin jusqu'à l'Euphrate, en passant par le nord des Alpes, le Danube et la Mer Noire, s'étendait un nuage continu de peuples nomades et semi-nomades, que la Rome impériale, en dépit de sa science du gouvernement, ne fut jamais capable de pacifier ou de civiliser, et que sa science militaire ne put jamais subjuguer.

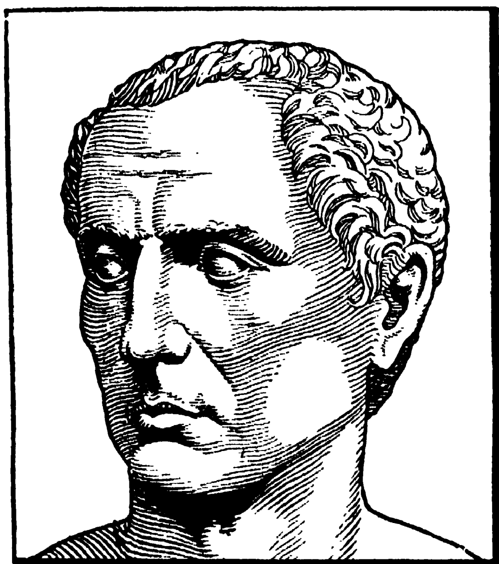
Le second Empire babylonien, l'Empire chaldéen, ressemblait comme nous l'avons dit à un agneau étreint par la puissance mède. L'Empire romain occupait une position exactement similaire : un vaste croissant formé par des peuples barbares s'étendait autour de lui. Mais il y avait plus : jamais Rome ne fut capable d'établir dans la Méditerranée un système vraiment sûr de communications entre ses diverses possessions. Totalement inconnues encore des Romains, les tribus mongoles du nord-est de l'Asie, les Huns et autres peuples apparentés, refoulés de la Chine par les dynasties Tsi et Han, marchaient en direction de l'ouest, fusionnant avec les Parthes, les Scythes et les Teutons, ou chassant ces derniers devant eux.

Jamais, à aucun moment, les Romains ne réussirent à pousser les limites de leur empire plus loin que la Mésopotamie, et ils ne parvinrent même pas à tenir d'une façon sûre ce dernier pays. Avant la fin de la République, la puissance d'assimilation qui avait été le secret de leur succès céda devant un exclusivisme et une rapacité « patriotiques ». Rome pilla et ravagea l'Asie Mineure et Babylone, qui étaient les bases nécessaires pour tout mouvement d'expansion vers l'Inde, tout comme elle avait détruit Corinthe et Carthage, d'où elle aurait pu s'avancer vers l'intérieur de la Grèce et vers l'Orient. Les historiens de l'Europe occidentale, impressionnés par le fait que, plus tard, Rome romanisa et civilisa la Gaule et la Grande-Bretagne du sud, et rétablit dans leur ancienne prospérité les zones qu'elle avait autrefois dévastées en Espagne, ont trop tendance à ignorer que, dans des régions beaucoup plus étendues, au sud et à l'est, elle laissa péricliter les conquêtes de la civilisation hellénique et permit au barbare de s'y installer de nouveau.

Mais les politiciens de l'Italie ne possédaient pas au premier siècle avant J.-C. la carte de l'Allemagne et de la Russie, de l'Afrique et de l'Asie Centrale ; ils n'auraient d'ailleurs pas été assez intelligents pour l'étudier si elle avait existé.

[1] Plutarque.

Jamais Rome n'eut de ces nobles curiosités qui poussèrent Hannon et les marins du pharaon Nechao à s'aventurer sur les côtes d'Afrique. Quand, au Ier siècle avant J.-C., les émissaires de la dynastie Han atteignirent les côtes orientales de la Mer Caspienne, ils n'y trouvèrent que des récits touchant une civilisation qui s'était déjà retirée. Le souvenir d'Alexandre vivait encore dans ces pays, mais de Rome on ne savait rien, sinon que Pompée était parvenu jusqu'aux côtes occidentales de la Caspienne, puis s'en était retourné, et que l'armée de Crassus avait été taillée en pièces. Rome avait chez elle de graves soucis. Toute l'énergie mentale qui restait au citoyen romain après qu'il s'était enrichi



Jules César.
(D'après le buste du Musée de Naples.)

personnellement et avait assuré sa sécurité personnelle, il la dépensait à épier les stratagèmes, les manœuvres et les contre-manœuvres des divers aventuriers qui luttaient maintenant, aux yeux de tous, pour le pouvoir suprême.

Les historiens ont coutume de parler de toutes ces luttes avec un extrême respect. La figure de César en particulier est présentée comme une étoile de première grandeur, et d'une importance suprême pour l'histoire de l'humanité. Un examen impartial des faits ne saurait justifier la théorie qui fait de César un demi-dieu. Même Alexandre le Grand, ce naufrageur de tant de splendides espoirs, n'a pas été paré à ce point, ni offert à l'admiration des lecteurs insouciants et dépourvus d'esprit critique. Il existe un certain type d'érudit, qui, sans preuves, ou avec des preuves insignifiantes, prend plaisir à prêter aux figures un peu en vue de l'histoire d'extraordinaires desseins politiques. On nous dit, par exemple, qu'Alexandre projetait la conquête de Carthage et de Rome, et que la mort seule l'arrêta. Tout ce que nous savons, c'est qu'il conquit l'Empire perse, et ne dépassa jamais beaucoup les frontières de celui-ci ; et qu'au moment précis où son imagination était sensée se perdre dans ces vastes rêves, il se livrait à toutes sortes de pitreries dont la mort de son ami Héphestion était le prétexte. De même, on met au compte de Jules César le projet, nullement irréalisable d'ailleurs, d'avoir voulu conquérir et civiliser l'Europe, de la Baltique jusqu'au Dniéper, ce qui aurait eu pour effet, nous venons de le montrer, de supprimer les causes qui devaient entraîner l'effondrement final de l'Empire romain. César, dit Plutarque, avait l'intention de marcher sur l'Allemagne, de s'enfoncer ensuite à travers le pays des Scythes et des Parthes, et de remonter finalement par le nord de la Mer Caspienne et de la Mer Noire. Cela est fort bien. Mais qu'était à ce moment l'homme soi-disant prêt à mettre à exécution ce sage et magnifique projet ? César, déjà chauve, vieillissant, ayant dépassé l'âge aimable des ardeurs amoureuses, passait la meilleure partie de l'année en Egypte à festoyer et à faire le beau auprès de la reine de ce pays : Cléopâtre. Par la suite, il fit venir cette dernière à Rome, où on lui fit comprendre un peu vivement que l'influence qu'elle exerçait sur César était loin d'être heureuse. Ces intrigues compliquées avec une femme sont plutôt le fait d'un vieillard sensuel et sentimental — il avait cinquante-quatre ans au début de cette liaison — que du maître du monde.

Ceux qui voient dans César un surhomme font état d'un certain buste du Musée de Naples. Le visage est fin et intellectuel, d'une expression très noble et on songe en le considérant à la légende d'après laquelle la tête de César, à sa naissance, était d'une exceptionnelle grosseur et d'une parfaite formation. Mais il n'y a aucune preuve convaincante que ce buste célèbre fut réellement celui de César, et il est difficile d'admettre que ces traits sereins et austères aient été ceux d'un homme auquel s'attachait une réputation de violence passionnée.

Il est hors de doute que, jeune homme, César mena une vie de folie et de débauche : en Bithynie, où il s'enfuit, menacé par Sylla, il déchaîna de nombreux scandales ; il fut le compagnon de l'indigne Clodius et du conspirateur Catilina, et il n'est pas un trait de sa carrière politique qui démontre qu'il ait eu un but plus élevé que son propre avancement, que la poursuite des avantages et de la gloire qui s'attachent au pouvoir. Bien qu'appartenant à une vieille famille patricienne, il fut, à ses débuts, l'enfant chéri du peuple. Il dépensa des sommes considérables et s'endetta lourdement pour organiser des fêtes populaires. Refusant de s'incliner, comme tant d'autres, devant la mémoire de Sylla, il était plein d'une tendre piété pour celle de Marius, son oncle par alliance. Pendant un certain temps, il travailla d'accord avec Crassus et Pompée, mais, après la mort de Crassus, Pompée et lui entrèrent en conflit. En 49 avant J.-C., les deux hommes, César venant de l'ouest, Pompée venant de l'est, cherchèrent ouvertement à assurer leur prédominance sur l'Etat romain. César avait violé la loi en faisant franchir à ses légions le Rubicon, limite de son commandement et de l'Italie proprement dite. A la bataille de Pharsale, en Thessalie (48 avant J.-C.), Pompée fut mis en déroute, s'enfuit en Egypte et fut assassiné, laissant César plus complètement maître du monde romain que Sylla lui-même ne l'avait été.

Il fut en 46 nommé dictateur pour dix ans, et l'année d'après il fut nommé dictateur à vie. C'était bien là un retour à la monarchie, sinon héréditaire, du moins électorale et à vie. César avait dès lors les mains libres pour accomplir l'œuvre que le monde attendait. Par ce qu'il réalisa au cours de ces quatre années de dictature, nous pouvons nous faire une idée de l'homme, et le juger. César semble avoir procédé à une certaine réorganisation de l'administration locale ; il semble aussi avoir repris un projet qui présentait un caractère d'évidente nécessité : celui de rendre la vie aux deux ports de Carthage et de Corinthe, dont la destruction avait entraîné la ruine de tout le commerce maritime de la Méditerranée. Mais l'influence de Cléopâtre et de l'Egypte sur l'esprit de César était encore plus marquée. Comme Alexandre, il était hanté par la tradition du roi-dieu, et les adulations de la charmante déesse héréditaire qu'était Cléopâtre rendaient plus forte encore cette hantise. Il y eut, sur ce point, le même conflit entre César et ses amis qu'entre Alexandre et les siens. Mais, alors que l'Orient hellénisé était assez disposé à rendre à ses dirigeants les honneurs divins, Rome, où la tradition aryenne était encore vivante, se cabrait à cette seule idée.

Antoine, qui avait été son second à la bataille de Pharsale, était parmi les principaux flatteurs. Plutarque nous montre Antoine essayant, au cours des jeux publics, de faire accepter par César une couronne, que celui-ci, après un petit accès de modestie et en face du mécontentement évident de la foule, refuse finalement. Mais il avait déjà adopté le sceptre d'ivoire et le trône, insignes traditionnels des anciens rois de Rome. Son image était portée, au milieu de celles des dieux, au cours de la *pompe* par laquelle s'ouvraient les spectacles de l'arène, et sa statue se dressait dans un temple, avec l'inscription : « Au Dieu Invincible ! » Des prêtres étaient désignés pour veiller sur cette divinité. Ce ne sont pas là des marques de grandeur, mais des symptômes de mégalomanie chez un homme très vulgaire.

Finalement (44 avant J.-C.) il fut assassiné par un groupe de ses propres amis et de ses partisans, à qui ses prétentions divines étaient devenues intolérables. Il fut entouré par ce groupe alors qu'il était au Sénat, frappé de vingt-trois coups de poignard, et il tomba, mourant, au pied de la statue de son rival, Pompée le Grand. Cette scène nous montre à quel point de démoralisation était parvenu le corps des gouvernants de l'ancienne Rome. Brutus, le chef des conjurés, voulut adresser un discours aux sénateurs, mais, pris de panique, ceux-ci se sauvèrent dans toutes les directions. Pendant la plus grande partie d'un jour, Rome ne sut quel parti tirer d'un semblable événement ; les meurtriers parcouraient avec leurs armes ensanglantées une cité indécise, où personne n'osait leur reprocher ce qu'ils avaient fait, mais où fort peu de gens se joignaient cependant à eux. Puis, brusquement, l'opinion publique se tourna contre eux ; leurs maisons furent brûlées, et pour sauver leur vie ils durent se cacher ou s'enfuir.

Mais la marche des événements était telle que la monarchie devenait une sorte de

fatalité. Pendant treize ans la lutte des personnalités se poursuivit. Un seul homme montra qu'il était inspiré par des idées un peu larges et une ambition qui n'était pas complètement égoïste : Cicéron. C'était un homme d'origine modeste, qui, grâce à son éloquence et à ses talents littéraires, s'était acquis une place éminente au Sénat. Selon le procédé de Démosthène, il avait un peu trop tendance à accabler ses adversaires ; il ressort cependant comme une figure tout à fait noble, émouvante, et impuissante, plaidant devant un Sénat avili et dégénéré la cause d'un haut idéal républicain. Ecrivain délicat et méticuleux, ses discours et ses lettres privées sont les seuls monuments qui, pour le lecteur contemporain, fassent revivre cette période. Il fut proscrit et assassiné en 43 avant J.-C. et sa tête et ses mains furent clouées dans le forum romain. Octave, qui devint finalement le monarque de Rome, semble avoir fait quelques efforts pour sauver Cicéron ; en tout cas, ce meurtre ne fut pas son œuvre.

Nous ne disposons pas d'assez de place pour donner une idée de la suite d'alliances et de trahisons qui aboutit au triomphe du même Octave, fils adoptif de Jules César. Le destin des principales figures de ce drame se confond avec celui de Cléopâtre.

Cette reine, après la mort de Jules-César, s'appliqua à tirer parti de la sensibilité et de la vanité d'Antoine, qui était beaucoup plus jeune que César, et qu'elle devait déjà connaître. Pendant quelque temps, Octave, Antoine et un personnage plus obscur, Lépide, se partagèrent le monde romain, tout comme l'avaient fait César et Pompée. Octave se chargea du gouvernement de l'Occident, et consolida son pouvoir. Antoine eut pour lui les splendeurs de l'Orient et Cléopâtre. A Lépide échut un os déjà rongé : l'Afrique carthaginoise. Ce Lépide se montra du reste honnête homme et songea plus à faire renaître Carthage qu'à assurer sa propre fortune. L'esprit d'Antoine fut troublé, comme l'avait été celui de Jules César, par l'antique notion d'une royauté divine. En compagnie de Cléopâtre, il s'adonna à l'amour, aux plaisirs, à un rêve de gloire sensuelle, jusqu'au moment où Octave sentit qu'il pouvait sans danger supprimer ces deux divinités orientales.

En 32 avant J.-C., Octave invita le Sénat à retirer à Antoine son commandement en Orient, et il se disposa à attaquer son collègue. Une grande bataille navale fut livrée à Actium (31) ; la désertion absolument inattendue de Cléopâtre, avec soixante de ses vaisseaux, décida du sort du combat. Y eut-il trahison préméditée, ou simple caprice de jolie femme ? On ne sait. Le désarroi se mit dans la flotte d'Antoine, désarroi que vint accroître la fuite précipitée de cet amant modèle, pressé de rejoindre sa belle. Il partit dans une galère rapide, sans même prévenir ses commandants et en laissant ses troupes se débrouiller comme elles le pourraient. La rencontre ultérieure des deux amants et leur réconciliation a suggéré à Plutarque un certain nombre d'observations ironiques.

Mais le filet d'Octave se resserrait lentement autour de son rival. Il n'est pas improbable qu'il y ait eu quelques tractations secrètes entre Octave et Cléopâtre, comme déjà il y en avait eu, au temps de Jules César, entre la reine et Antoine. Celui-ci, pendant le dernier acte de son petit drame, se livra à toutes sortes de démonstrations de douleur, coupées de scènes d'amour. Pendant quelque temps, il se posa en imitateur du cynique Timon, affectant d'avoir perdu toute foi en l'humanité. On peut se demander si ce n'aurait pas été plutôt aux marins qu'il avait abandonnés à Actium à prendre une telle attitude. Finalement, lui et Cléopâtre se trouvèrent assiégés dans Alexandrie. Antoine remporta quelques menus avantages ; il lançait d'ailleurs de bruyants défis à Octave, le sommant de terminer l'affaire en combat singulier. Ayant des raisons de croire que Cléopâtre s'était tuée, cet astre du ciel romantique se poignarda, mais le coup fut, à ce qu'il semble, mal porté, car il eut le temps de se faire transporter en présence de sa bien-aimée, aux pieds de laquelle il mourut (30 avant J.-C.).

Plutarque nous affirme qu'Antoine était d'une trempe héroïque, et son jugement s'appuie sur le témoignage de gens qui l'avaient vu et connu. Il le compare au demi-dieu Hercule, dont il prétendait, du reste, descendre, et aussi au Bacchus indien. Par contre, il nous le montre essayant de parler au Sénat en état d'ébriété, et devant s'arrêter, vaincu par l'une des réactions physiologiques que cet état comporte.

Pendant quelque temps, Cléopâtre se flatta de séduire Octave en lui offrant de tenir le rôle quasi-divin que venaient de jouer successivement César et Antoine. Elle eut une rencontre avec Octave, durant laquelle, fort légèrement vêtue, elle plaida la cause de

la beauté malheureuse. Mais quand elle eut acquis la certitude qu'Octave était dépourvu de l'étincelle divine et que, s'il avait quelques égards pour elle, c'était afin que sa santé ne s'altérât pas jusqu'au moment où il lui ferait suivre à travers les rues de Rome son char de triomphe, elle mit, à son tour, fin à ses jours. Un aspic lui fut secrètement apporté, caché dans un panier de figues, et sa piqûre produisit un effet foudroyant.

Octave semble avoir été presque complètement affranchi des ambitions divines de Jules César et d'Antoine. Ce ne fut ni un dieu, ni un héros romantique : ce fut un homme. Il eut certainement plus de largeur d'idées et plus de talent qu'aucun de ceux qui jouèrent un rôle au cours de ce dernier acte du drame républicain. Il renonça volontairement aux pouvoirs extraordinaires qu'il détenait depuis l'an 43, et, pour citer ses propres paroles, « transmit au Sénat et au peuple de Rome la direction des affaires de la République ». La vieille machine constitutionnelle fut remise en marche une fois de plus ; le Sénat, l'assemblée et les magistrats reprirent leurs fonctions et Octave lui-même fut salué « comme le restaurateur de la république et le champion de la liberté ». Il était plus malaisé de définir la nature des rapports qui existeraient désormais entre le maître véritable du monde romain et la république ressuscitée. Son abdication, au sens moderne du mot, aurait eu pour effet de faire renaître le désordre. L'intérêt de la paix et de l'ordre voulait qu'il conservât au moins les réalités du pouvoir ; ce but fut atteint, et l'autorité des empereurs se trouva fondée selon un procédé qui est resté unique dans l'histoire. Il ne pouvait être question de rétablir le titre de roi, et Octave lui-même se refusait formellement à exercer la dictature. Mais le peuple et le sénat lui avaient accordé, comme à beaucoup d'autres citoyens avant lui, certains pouvoirs spéciaux, cela en vertu des vieilles règles constitutionnelles ; il put ainsi prendre place aux côtés des magistrats officiellement désignés de la république ; seulement, pour marquer sa prééminence, le sénat décréta qu'il porterait le surnom d' « Auguste » ; dans la langue de tous les jours, il fut à partir de ce moment désigné sous le nom de Princeps, titre de simple courtoisie, très employé parmi les républicains et signifiant seulement que celui auquel il était attribué était considéré comme supérieur en mérites à ses concitoyens. Ainsi se trouvait, en apparence, réalisé le plan esquissé par Cicéron dans sa *République* d'une libre république dirigée par un président constitutionnel. Nous disons bien, *en apparence* ; car, en fait, les prérogatives spéciales accordées à Octave lui rendaient tous les attributs de l'autorité autocratique dont il s'était volontairement dépouillé ; si bien, qu'entre la république restaurée et son nouveau *princeps*, la balance du pouvoir penchait d'une façon bien marquée en faveur du second.

7

C'est ainsi que la Rome républicaine fit place à une Rome gouvernée par un *princeps*, ce qui marqua l'échec de la première grande tentative de self-gouvernement effectuée sur une échelle plus étendue que celle de la tribu cité.

La cause prédominante de cet échec fut que la République ne put conserver son unité. Durant les premiers stades, les citoyens, tant patriciens que plébéiens, observaient une tradition de justice et de bonne foi, admettaient que tout le monde doit se soumettre à la loi et que celle-ci doit avoir pour but le bonheur de tous. Jusqu'au premier siècle avant J.-C., cette idée de l'importance et de la sainteté de la loi s'impose aux mentalités. Mais la place soudain prise par la monnaie, les complications introduites dans les méthodes électorales, les facilités offertes à la corruption, les tentations de toutes sortes qui furent la conséquence des conquêtes du régime impérial, vinrent ruiner ces saines traditions.

Le lien qui unissait les Romains avait toujours été plus moral que religieux ; leur religion était purement affaire de sacrifices et de superstitions ; elle ne faisait guère de place à la notion d'un chef divin et d'une mission sacrée, analogue à celle qui avait prise sur les Juifs. Lorsque le peuple romain n'eut plus, les circonstances ayant changé, qu'une notion affaiblie des devoirs du citoyen, aucune unité interne ne put s'imposer à lui. Chaque homme tendit de plus en plus à faire ce qu'il considérait personnellement comme étant le bien.

Dans ces conditions, il n'y avait de choix possible qu'entre le chaos et un retour à la monarchie, c'est-à-dire la soumission de tous à une personnalité choisie dont la volonté serait la seule force unificatrice de l'Etat. Bien entendu, l'on s'attendait à ce que, par une opération magique, le monarque

cessât d'être ce que nous sommes tous, de pauvres petites créatures bornées et mesquines, et à ce qu'il s'élevât à une compréhension noble et généreuse des besoins de l'empire : attente qui, invariablement, allait se trouver déçue. En passant rapidement en revue les empereurs de Rome, nous chercherons à montrer quelle fut l'étendue de cet échec. Finalement, nous nous trouverons en face du plus constructif d'entre ces empereurs, Constantin le Grand, qui, sentant combien insuffisants étaient ses moyens, tirera parti de l'un des nouveaux mouvements religieux de son empire, mouvement qui précisément apportait aux hommes le sentiment profond d'une étroite solidarité qui leur manquait totalement.

Avec César, la civilisation de l'Europe et de l'Asie Occidentale retourne à la monarchie ; aidée bientôt par le christianisme organisé, cette civilisation va chercher pendant près de dix-huit siècles à assurer au monde l'ordre, la paix, la justice et le bonheur. Puis brusquement, dans un pays après l'autre, nous assisterons à un retour vers la forme républicaine ; les puissances nouvelles : le livre imprimé, la presse, l'instruction, les idées religieuses, aux tendances universelles, qui ont pénétré une longue suite de générations, incitent les hommes à s'attacher de nouveau à la réalisation d'un Etat mondial républicain et d'un plan, également mondial, de justice économique, toutes choses que les Romains avaient été impuissants à créer.

Nous commençons à comprendre que certaines conditions sont impérieusement requises si l'on veut aboutir en cette matière, conditions qui, à un Romain de l'époque pré-chrétienne, devaient paraître invraisemblables. Même maintenant, quelles que soient nos espérances, les difficultés de réalisation semblent immenses. Il faut d'abord qu'à l'esprit de tous les hommes s'impose la notion de l'Etat, apanage de chacun, donnée essentielle qui est à la base de tous nos devoirs. Aux premiers jours de Rome, alors que l'Etat romain s'étendait sur une trentaine de kilomètres carrés, une telle notion pouvait être inculquée aux petits enfants sans qu'ils quittassent la maison ; la vie politique de leur père leur servait de démonstration ; mais, au temps des guerres contre Pyrrhus, un enseignement systématique de l'histoire, de ses lois, des relations de la collectivité et de l'individu eût dû être organisé, si l'on avait voulu sauvegarder l'unité morale de la nation. Malheureusement, un tel besoin ne fut jamais ressenti, et l'on n'essaya même pas d'organiser un semblable enseignement. C'eût d'ailleurs été une chose impossible à cette époque. Il n'y avait ni science de gouvernement, ni maîtres, rien de semblable à ce que le christianisme, avec ses dogmes, ses catéchismes, ses sermons, allait tenter plus tard avec tant de bonheur.

Mais une éducation universelle de cet ordre ne représente que la base sur laquelle repose un Etat républicain sainement conçu. Il faut en outre que les citoyens disposent de renseignements rapides, véridiques et abondants sur ce qui se passe dans l'Etat, et qu'une libre et loyale discussion puisse s'ensuivre. Ces fonctions ne sont encore que très imparfaitement remplies par notre presse, nos publicistes et nos politiciens ; mais enfin elles le sont d'une certaine manière qui reste perfectible. Chez les Romains, au contraire, tout ce que les citoyens apprenaient sur les événements politiques, c'était de la rumeur publique ou d'un orateur de hasard qu'ils le tenaient. A moitié étouffé parmi la foule qui se pressait dans le forum, c'est tout juste si l'électeur pouvait saisir quelque bribe de phrase, et c'est à peine s'il distinguait les points sur lesquels allait porter son vote.

Incapables de surmonter les obstacles qui s'opposaient à l'établissement d'un gouvernement populaire, loyal et actif, l'instinct politique des Romains les porta à chercher un remède dans la monarchie. Mais cette monarchie n'allait pas être du type adopté de nos jours, le type héréditaire. Le *princeps* avait, en fait, les pouvoirs attribués à un président américain au cours d'une guerre, avec la différence qu'il était élu, non pour quatre ans, mais à vie, qu'il nommait les sénateurs, au lieu de dépendre d'un sénat élu, et qu'il avait affaire à la masse, au lieu d'avoir affaire à une chambre des représentants. Le *princeps* était aussi *pontifex maximus*, chef des sacrificateurs ; et, pratiquement, il en était venu à désigner et à préparer son successeur, choisissant pour cet honneur un fils, un fils adoptif ou un proche parent auquel il pouvait se fier. La puissance du *princeps* était si énorme qu'on se demande comment on put songer à en charger un seul individu, sans qu'aucun contrôle adéquat s'exerçât sur lui. Mais ce pouvoir se trouva encore accru lorsque la tradition du monarque-dieu, déjà largement répandue dans tout

l'Orient hellénisé, commença à avoir cours à Rome, entretenue par chaque esclave oriental, par chaque immigrant. Sûrement, bien qu'insensiblement, la notion du dieu-empereur arriva à dominer tout le monde romain.

Une seule institution restait debout, capable de rappeler au dieu-empereur qu'il était d'une essence mortelle : c'était l'armée. Jamais il ne se sentit en sécurité sur l'Olympe du Mont-Palatin, sauf quand il était le capitaine chéri de ses légions. Seuls les empereurs entreprenants qui, sans cesse tenaient en haleine leurs légions, connurent de longs règnes. S'ils en abandonnaient la direction à des généraux, ils étaient sûrs d'être bientôt remplacés par ceux-ci. Cet aiguillon stimula plus d'un empereur défaillant. La Chine, autre empire plus vaste, plus cohérent et plus sûr, n'avait pas le même besoin de légions ; aussi ses monarques ne furent-ils pas exposés aux coups rapides qui venaient frapper à Rome les princes indolents, puérils ou débauchés.

CHAPITRE XXVIII

LES CÉSARS ENTRE LA MER ET LES GRANDES PLAINES DU VIEUX MONDE

1. *Un catalogue des Empereurs.* — 2. *La civilisation romaine atteint son point culminant.* — 3. *Les points faibles de la mentalité romaine.* — 4. *Les grandes plaines s'agitent.* — 5. *L'Empire d'Occident se recroqueville.* — 6. *L'Empire d'Orient.*

1

Les écrivains occidentaux ont tendance, par patriotisme, à surestimer l'organisation et l'œuvre civilisatrice de la monarchie absolue qui s'implanta à Rome après l'avènement d'Auguste. La Grande-Bretagne, la France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie se sont inspirées, dans toutes leurs institutions politiques, des exemples donnés par Rome ; et ces pays occupent, bien entendu, le premier plan dans la perspective des historiens européens. Mais, considéré à l'échelle de l'histoire du monde, l'Empire romain perd beaucoup de son importance. Il avait à peine duré quatre siècles qu'il était déjà complètement ébranlé. Il ne se survécut pas, comme certains l'imaginent, dans l'empire byzantin ; celui-ci ne fut que l'Empire hellénique d'Alexandre ressuscité ; sa langue était le grec ; son monarque, sans doute, portait un titre romain ; mais il en a été de même du dernier tsar de Bulgarie. Encore, au cours de ces quatre siècles, l'empire de Rome passa-t-il par plus d'une phase de luttes intestines et de chaos ; le total des années de prospérité additionnées n'équivaut pas à plus de deux siècles. Lorsqu'on songe à l'expansion paisible et continue, à l'ordre, à la mission civilisatrice de l'Empire chinois contemporain, de l'Egypte d'entre l'an 4.000 et l'an 1.000 avant J.-C., ou de Sumer avant la conquête sémitique, ces deux siècles n'apparaissent que comme un simple incident. L'Empire perse de Cyrus, qui s'étendait de l'Hellespont jusqu'à l'Indus, atteignit à un aussi haut degré de civilisation et demeura inviolé pendant plus de deux cents ans. L'Empire mède, qui précéda l'Empire romain, avait duré un demi-siècle. Un moment submergé par Alexandre le Grand, il ressuscita et devint l'Empire séleucidien ; celui-ci subsista intact pendant plusieurs siècles, puis il se resserra au point de ne plus comprendre que la région à l'ouest de l'Euphrate, et il fut enfin absorbé par l'Empire romain. Mais les Parthes fondèrent un nouvel empire perse, gouverné d'abord par les Arsacides, puis par les Sassanides, qui survécut à l'Empire de Rome. Les Sassanides portèrent plus d'une

fois la guerre dans l'Empire byzantin, et tinrent fermement la ligne de l'Euphrate. En 616 avant J.-C., sous Chosroès II, ils étaient maîtres de Damas, de Jérusalem, de l'Egypte et ils menaçaient l'Hellespont. Et pourtant la tradition des Sassanides n'a été conservée par aucun état moderne et personne n'a célébré leur gloire. La prospérité des héritiers de Rome explique en grande partie la célébrité de cette dernière.

L'histoire distingue deux groupes principaux d'empereurs romains, qui furent de grands administrateurs. Le premier de ces groupes débute avec :

Auguste (27 avant J.-C. à 14 après J.-C.), l'Octave du chapitre précédent, qui s'appliqua résolument à réorganiser les gouvernements provinciaux et à réformer les finances. Il donna à la bureaucratie le sens de la légalité et de l'honnêteté, et protégea le citoyen des provinces contre les pires abus en lui accordant le droit d'en appeler à César. Mais il assigna comme frontières européennes à l'Empire le Rhin et le Danube, laissant ainsi à son état barbare la Germanie, laquelle aurait dû cependant constituer l'épine dorsale d'une Europe sûre et prospère ; de même, à l'est, il prit l'Euphrate comme frontière, si bien que l'Arménie indépendante devint un os que se disputèrent sans arrêt les Arsacides et les Sassanides. On ne sait si Auguste considérait ces frontières comme définitives, ou s'il songeait simplement à consolider pendant un certain nombre d'années les conquêtes faites par Rome, avant de pousser cette dernière à s'étendre plus loin.

Tibère (14 à 37 après J.-C.) nous est également représenté comme un chef capable, mais il devint profondément impopulaire et il semble qu'il s'adonnait à des vices infâmes et crapuleux. Pourtant, en dépit de ses vices, de ses actes de cruauté et de sa tyrannie, l'Empire ne perdit rien de sa prospérité générale. Il est difficile de porter un jugement sur cet empereur, toutes nos sources d'informations lui étant visiblement hostiles.

Caligula (37 à 41 après J.-C.) était fou, mais l'Empire était assez solide pour résister aux quatre années d'excentricités de son chef. Il fut finalement assassiné dans son palais par ses serviteurs et il semble qu'il y ait eu une tentative en vue de rétablir le gouvernement sénatorial ; mais cette tentative échoua rapidement devant l'opposition des légions.

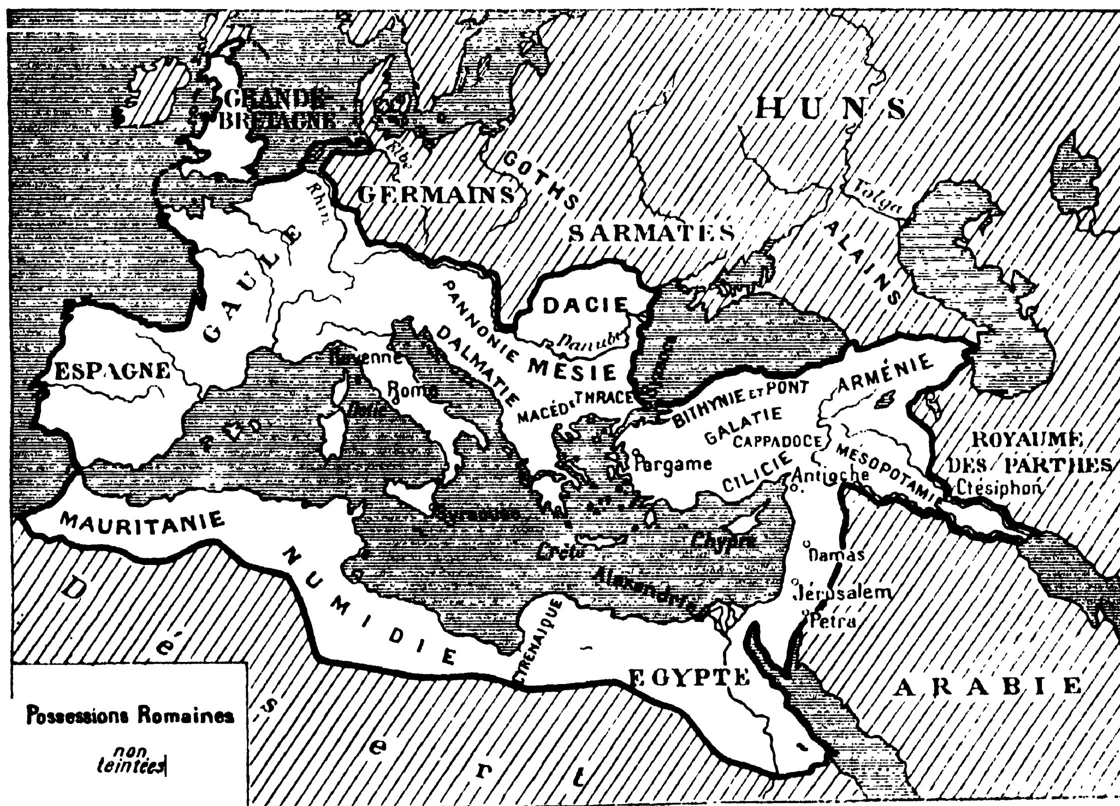
Claude (41 à 54), l'oncle de Caligula, sur qui s'arrêta le choix des légions, bien qu'un peu bizarre, se montra administrateur capable et diligent. Il recula les limites occidentales de l'empire et annexa la moitié sud de la Grande-Bretagne. Il fut empoisonné par Agrippine, mère de son fils adoptif Néron, femme d'un grand charme et d'une grande force de caractère.

Néron (54 à 68) a été accusé, comme Tibère, de toutes sortes de vices monstrueux et de multiples actes de cruauté, mais l'empire gardait toujours assez de vigueur pour ne pas trop souffrir de ses débordements. Il est certain qu'il fit assassiner sa mère, très dévouée mais assez encombrante, et sa femme, cette dernière pour complaire à une jeune personne du nom de Poppée, qu'il épousa ensuite. Mais les infortunes domestiques des Césars sont en dehors du cadre de cette histoire. Le lecteur avide de détails trouvera chez l'écrivain classique Suétone tout ce qu'il pourra désirer au sujet de ces crimes. Remarquez que ces Césars et leurs compagnes n'étaient pas, par nature, beaucoup plus mauvais que la plupart des êtres humains que dominent leurs passions. Mais ils n'avaient pas de religion, étant eux-mêmes des dieux, pas de nobles ambitions, étant ignorants de toute chose ; leurs femmes étaient violentes et souvent illettrées, et la loi, pas plus que la coutume, n'avait d'action sur eux. Ils étaient entourés de créatures qui flattaient leurs moindres désirs et étaient prêts à traduire en actes leurs impulsions les plus vagues. Ce qui n'est chez nous qu'humeur noire ou simple mouvement de colère devenait chez eux des principes d'action redoutables. Avant donc de traiter de monstre un homme comme Néron, nous ferons bien de scruter un peu notre conscience et nos pensées secrètes. Quoi qu'il en soit, Néron devint fort impopulaire à Rome, non pas du reste parcequ'il assassina et empoisonna ses proches, mais parce qu'une insurrection ayant éclaté en Grande-Bretagne où régnait une certaine Boadicée, les armées romaines subirent un terrible désastre (61), et aussi parce que l'Italie du sud eut à souffrir d'un tremblement de terre qui causa d'innombrables ruines. La population romaine, fidèle en cela à ses origines étrusques, était aussi superstitieuse qu'elle était peu religieuse ; il lui importait peu que le César fût perverti, mais elle voyait de sérieux inconvénients à ce qu'il ne la protégeât pas du mauvais

sort. Les légions espagnoles se révoltèrent et acclamèrent comme empereur un général de soixante-treize ans, Galba. Celui-ci, porté sur une litière, s'avança vers Rome. Néron, ne trouvant aucun appui, mit fin à ses jours (68).

Galba ne tarda pas cependant à se heurter à d'autres postulants. Les généraux qui commandaient les légions du Rhin, les troupes du Palatin et les armées d'Orient essayèrent tous de s'emparer du pouvoir. Rome connut quatre empereurs en un an : Galba, Othon, Vitellius et Vespasien ; le quatrième seul parvint à se maintenir au pouvoir (69 - 79). Avec Néron, la lignée des Césars par droit de naissance ou d'adoption s'était éteinte. César cessa d'être le nom de famille des empereurs romains, pour devenir un simple titre, Divus Caesar : le dieu César. L'institution monarchique prenait ainsi un caractère franchement oriental.

Vespasien (69 à 79) et ses fils Titus (79) et Domitien (81) constituèrent en fait une seconde dynastie : celle des Flaviens ; puis, après l'assassinat de Domitien parut un groupe d'empereurs apparentés non par le sang, mais par l'adoption : les empereurs adoptifs. Nerva (96) fut le premier et Trajan (98) le second représentant de cette lignée. Puis vinrent l'infatigable Hadrien (117), Antonin le Pieux (138) et Marc-Aurèle (161 à 180). Sous les Flaviens et les Antonins, les frontières de l'empire furent de nouveau graduellement reculées. Le nord de la Grande-Bretagne fut annexé en 84, l'angle formé par le Rhin et le Danube fut réduit, et de ce qui est maintenant la Transylvanie on fit une nouvelle province : la Dacie. Trajan envahit également le pays des Parthes et annexa l'Arménie, l'Assyrie, et la Mésopotamie. Sous son gouvernement, l'empire atteignit ses limites extrêmes. Hadrien, son successeur, fut un prince plus timoré : il abandonna les nouvelles conquêtes orientales de Trajan, ainsi que le nord de la Grande-Bretagne. Il adopta l'idée chère aux Chinois d'un mur dressé contre les barbares, idée qui ne vaut que lorsque la pression de la population est plus forte à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il construisit à travers la Grande-Bretagne



L'Empire romain sous Trajan.

le mur qui porte son nom, et bâtit une palissade entre le Rhin et le Danube. Mais le flot des conquêtes romaines était déjà étale, et, sous le règne de son successeur, l'on eut à parer dans la région du nord à la menace d'invasion des tribus teutoniques et slaves.

Marc-Aurèle Antonin est l'une des figures de l'histoire sur lesquelles les avis diffèrent le plus profondément. Pour certains critiques ce fut un esprit plein de suffisance ; il faisait de la religion une sorte de passe-temps, et il prenait plaisir à conduire, en costume sacerdotal, diverses cérémonies ; les mêmes critiques lui reprochent de n'avoir pas su mettre un terme aux débordements de sa femme Faustina. Ses infortunes conjugales ne sont pas cependant prouvées, bien qu'il soit évident que son fils Commode ne fut pas le fruit d'un ménage bien uni. D'autre part, il est hors de doute que Marc-Aurèle s'acquitta de ses fonctions avec autant de zèle que de dévouement et qu'il sut maintenir l'ordre à travers une série désastreuse d'années marquées par des inondations, des disettes, des incursions de barbares, et finalement par une terrible épidémie, d'un caractère mondial. F. W. Farrar, que cite l'*Encyclopédie britannique*, écrit de lui : « Il se considérait, en fait, comme le serviteur de tous. La tenue des registres sur lesquels étaient inscrits les citoyens, la suppression des litiges, l'amélioration de la morale publique, l'intérêt des mineurs, la restitution de leurs privilèges aux sénateurs, la compression des dépenses publiques, la suppression des combats de gladiateurs et autres spectacles du même genre, l'entretien des routes, la désignation de magistrats offrant toutes les garanties, tels furent quelques-uns des devoirs qui absorbaient son temps, au point que, malgré sa santé médiocre, il devait fournir un dur travail depuis l'aube jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il était cependant parfois contraint, par ses fonctions, d'assister à des jeux et à des spectacles ; mais, loin d'y prendre plaisir, on le voyait en ces circonstances lire, écrire ou prendre des notes. Il était de ces gens qui prétendent que rien ne doit être fait à la hâte et qu'il est peu de crimes plus graves qu'une perte de temps ».

Mais ce ne sont pas ces labeurs qui ont fait vivre sa mémoire. Il fut l'un des hommes qui contribuèrent le plus à répandre la philosophie stoïcienne, et dans ses *Méditations*, suite de notes prises dans les camps comme à sa cour, se révèle une âme si profondément humaine, qu'elle trouve dans chaque génération nouvelle une moisson d'amis et d'admirateurs.

Marc-Aurèle mort, ce fut la fin de tout gouvernement honnête, la fin aussi de l'unité du monde romain. Avec son fils Commode s'ouvre une ère de désordre. Pendant deux cents ans, l'empire avait joui de la paix intérieure. Mais maintenant, pendant des siècles, l'histoire romaine se confond avec la criminologie de toute une série d'empereurs incapables, qui ne songent qu'à satisfaire leurs vices, tandis que la frontière commence à céder sous la pression des barbares. Seuls deux ou trois de ces empereurs font encore figure honorable : tels Septime Sévère, Aurélien et Probus. Septime Sévère était un Carthaginois dont la sœur ne put jamais apprendre le latin ; elle donnait à sa maison ses ordres en langue punique, ce qui devait faire se dresser dans sa tombe Caton l'Ancien. Les autres empereurs de cette période furent avant tout des aventuriers dont les actes ne valent pas la peine d'être relatés. Seuls l'empereur Decius, qui fut vaincu et tué au cours d'une grande incursion des Goths en Thrace (251) et l'empereur Valérien, qui fut capturé, lors de la prise de l'importante cité d'Antioche, par le schah sassanide de Perse (260), peuvent nous intéresser ; leur fin nous apporte en effet la preuve de l'état d'insécurité du monde romain à cette époque et des terribles dangers qui le menaçaient du dehors. Claudius, « le conquérant des Goths » remporta pourtant à Nisch en Serbie (270) une grande victoire contre ces peuples barbares ; il mourut, comme Périclès, de la peste.

Durant tous ces siècles, d'ailleurs, des épidémies intermittentes contribuaient à affaiblir les races et à transformer les conditions sociales. Une grande peste ravagea, par exemple, tout l'empire entre 164 et 180, sous le règne de Marc-Aurèle ; elle créa certainement un terrain propice aux troubles qui éclatèrent sitôt après l'avènement de Commode. Cette même peste dévasta la Chine, ainsi que nous le verrons au § 4 du présent chapitre. Il y eut aussi aux premier et second siècles de profondes fluctuations climatériques qui astreignirent les populations à toutes sortes d'exodes et de privations. Mais, avant de parler de l'irruption des barbares et des

tentatives des derniers empereurs, Dioclétien et Constantin, pour maintenir à flot le navire de l'Etat, qui faisait eau de toute part, il nous faut dire quelques mots sur ce que fut la vie dans l'empire romain, au cours des deux siècles de prospérité qu'il connut.

Seul l'observateur superficiel sera enclin à considérer la période d'ordre qui s'étend entre 27 et 180 comme l'une des plus riches de promesses qu'ait connues l'humanité. Ce fut une époque où celle-ci dépensa plus qu'elle ne créa, un âge d'architecture et de commerce, au cours duquel le riche devint plus riche et le pauvre plus pauvre, tandis que l'âme et l'esprit de l'homme se corrompaient. Celui qui, d'un aéroplane volant à quelque mille mètres d'altitude, aurait embrassé du regard le monde romain, n'aurait eu aucun doute sur sa prospérité générale. Partout, d'York à Cyrène et de Lisbonne à Antioche, il aurait aperçu des villes vastes et bien construites, avec leurs temples, leurs théâtres, leurs amphithéâtres, leurs marchés, d'immenses aqueducs et de grandes routes admirablement entretenues. Il aurait vu des champs bien cultivés, mais, à cette hauteur, n'aurait pu distinguer les misérables esclaves chargés de leur culture. Sur la Méditerranée et la Mer Rouge un important mouvement de navires se serait révélé à lui, mais notre aviateur ne se serait certainement pas douté que, sur deux vaisseaux voguant en apparence de concert, l'un était un pirate en train de dévaliser l'autre.

Et pourtant, même considérée de moins haut, la vie de l'empire présentait des signes multiples de progrès. Les mœurs s'étaient adoucies et affinées depuis le temps de Jules-César. Les hommes étaient devenus plus sensibles. Sous les Antonins, des lois protégeant les esclaves contre les pires sévices furent mises en vigueur et il fut interdit de les vendre aux écoles de gladiateurs. Non seulement les villes étaient plus magnifiquement construites, mais, dans les demeures des riches, les arts décoratifs étaient à présent savamment appliqués. On s'habillait avec plus d'élégance et de splendeur. On importait de la Chine lointaine les étoffes de soie, car la culture du mûrier et l'élevage du ver à soie n'avaient pas encore été introduits en Occident. Lorsque le fil précieux atteignait les rives latines, il valait son poids d'or. Et pourtant, les riches Romains en faisaient un usage abondant. En échange, on expédiait en Orient les métaux précieux. En matière de festins et de divertissements, on avait fait aussi des progrès considérables. Pétrone nous décrit une banquet donné par un riche patricien sous les premiers Césars, banquet dont le luxe et la délicatesse dépassent tout ce que pourrait concevoir un de nos milliardaires américains. Ces festins étaient entrecoupés de musique, de tours de prestidigitation, de danses sur la corde raide, de récitations de poèmes homériques. Les mêmes riches disposaient de multiples moyens de culture ; il y avait une abondance de livres inconnue avant l'époque des Césars. Certains citoyens étaient fiers de leur bibliothèque, même quand leurs occupations ne leur permettaient d'avoir sur leur contenu que des notions toutes superficielles. La connaissance du grec se répandit vers l'est et celle du latin vers l'ouest, et si le riche habitant d'une cité bretonne ou gallique ne possédait pas lui-même une culture grecque suffisante, il pouvait toujours s'adresser dans son embarras à quelque esclave, dont la science lui avait été garantie par le marchand avec lequel il avait traité.

La génération de Caton avait méprisé les Grecs et leur langue ; mais à présent tout était changé. Le prestige de la culture grecque — ou du moins d'une certaine culture d'un type très orthodoxe — était aussi grand dans la Rome d'Antonin le Pieux qu'il devait l'être à Oxford et à Cambridge à l'époque victorienne. L'érudit qui s'adonnait à l'étude du grec jouissait du même respect irraisonné, et était tenu à un égal degré à l'écart de la vie. En fait, l'admiration que l'on avait pour les lettres grecques ne tendait à rien moins qu'à détruire l'esprit grec lui-même ; on donnait tant de prix aux préceptes d'Aristote qu'on en oubliait de poursuivre ce qui était la partie la plus originale de son œuvre : l'organisation de la recherche scientifique. Un fait singulier, c'est qu'alors que la pensée d'Aristote, étudiée dans sa langue originale, ne prit jamais racine dans le sol rocheux de la Rome antique, les traductions syriennes et arabes du même maître eurent une influence prodigieuse, mille ans plus tard, sur la civilisation arabe. Les latins ne renoncèrent pas, du reste, à toute manifestation esthétique en cet âge d'érudition grecque. Tout comme les Grecs, ils voulurent avoir leur poème épique. Le siècle d'Auguste fut une époque d'imitation littéraire. Virgile, dans *l'Enéide*, s'appliqua, modestement, mais

résolument, et non sans bonheur, à donner à ses concitoyens l'équivalent de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Si maintenant nous considérons d'un peu plus près que nous n'avons pu le faire de notre aéroplane la vie du peuple lui-même et si, oubliant un moment le mouvement des rues, les amphithéâtres et les banquets, nous cherchons à pénétrer dans l'esprit et dans l'âme des hommes, nous devons reconnaître que ces manifestations très impressionnantes d'une prospérité matérielle, ne sont que le manteau brillant d'une politique insouciante des problèmes qui se posaient dans le monde des faits, aussi bien que dans celui de la pensée, et qui ne s'est pas davantage préoccupée de l'avenir. Lorsque l'on compare les deux siècles qui marquent le point culminant de la puissance romaine, et les deux siècles de culture hellénique qui commencent aux environs de 466, c'est-à-dire au moment ou Périclès devient maître d'Athènes, on est surpris, je ne dirai pas seulement de l'infériorité, mais de l'absence de toute science à Rome, L'indifférence des riches et des gouvernants, dans le monde romain, était encore plus massive et plus monumentale que leur architecture.

Et cependant il est une branche dans laquelle les Romains auraient pu montrer une certaine activité : c'est la géographie. Il eût été de leur intérêt de s'enquérir continuellement de ce qui se passait au-delà de leurs frontières; or ils ne songèrent jamais à une telle enquête. La littérature romaine ne renferme aucun récit de voyage poussé plus loin que les limites de l'Empire, aucune relation du genre de celle qu'Hérodote nous fournit sur les Scythes et sur les Africains, aucune description analogue à celles que les Chinois nous ont données de l'Inde et de la Sibérie primitives. Les légions romaines pénétrèrent une fois en Ecosse, et cependant aucun texte ne nous parle des Pictes et des Scots. Jamais un Romain n'aurait eu assez d'imagination pour concevoir un voyage d'exploration tels que ceux qu'entreprirent Hannon ou le Pharaon Néchao. Il est probable qu'après la destruction de Carthage, le nombre des navires qui s'aventuraient dans l'Atlantique, par le détroit de Gilbraltar, devint insignifiant. Ce monde de richesse vulgaire, d'intelligence asservie et de gouvernement bureaucratique était encore plus incapable, peut-être, de poursuivre des recherches analogues à celles auxquelles s'était adonné Alexandre en matière d'astronomie et de physiographie. Les Romains ne se demandaient même pas quelle pouvait être la nature de ces peuples qui tissaient la soie, préparaient les épices, ou récoltaient l'ambre et les perles qui affluaient sur leurs marchés. Et pourtant une enquête leur eût été facile.

« Les districts les plus lointains du vieux monde étaient mis au pillage pour que les goûts pompeux ou délicats des Romains reçussent satisfaction. Les forêts de Scythie fournissaient des fourrures de prix. L'ambre arrivait par voie de terre des rives de la Baltique et du Danube, et les barbares étaient surpris du prix qu'on leur payait un produit aussi inutile. Les tapis de Babylone et autres produits fabriqués par l'Orient étaient très recherchés ; mais c'était surtout avec l'Arabie et l'Inde que se faisait le commerce. Chaque année, à l'époque du solstice, une flotte de cent vingt vaisseaux quittait Myos-Hormos, port d'Egypte situé sur la Mer Rouge. Les moussons lui étant favorables, elle traversait l'océan en quarante jours environ. La côte de Malabar ou l'île de Ceylan étaient d'ordinaire le terme de son voyage, et c'était là que les marchands venus des régions les plus lointaines de l'Asie l'attendaient. Le retour de cette flotte vers l'Egypte était fixé aux mois de décembre et de janvier, et dès que sa riche cargaison avait été transportée, à dos de chameau, de la Mer Rouge jusqu'au Nil, puis, en descendant ce fleuve, jusqu'à Alexandrie, on la dirigeait sans tarder vers la capitale de l'empire [1]. »

Et pourtant Rome festoyait, s'enrichissait, contemplait les luttes de gladiateurs, sans se demander un seul instant ce que pouvaient être l'Inde, la Chine, la Perse ou la Scythie, Bouddha ou Zoroastre, les Huns, les Nègres, le peuple de Scandinavie ou les secrets de la Mer Occidentale.

Mais l'atmosphère sociale si déprimante de l'époque suffirait à expliquer cette indifférence, ainsi que l'absence chez les Romains de toute science physique ou chimique. A Rome, la plupart des physiciens étaient des Grecs, dont beaucoup demeuraient esclaves, car les riches ne comprenaient même pas qu'un esprit vendu est un esprit perdu. Il ne faut pas cependant déduire de ce fait que le peuple romain était dépourvu de tout génie naturel ; il était simplement victime des conditions sociales et économiques qui lui étaient im-

[1] Gibbon.

posées. Depuis le moyen âge jusqu'à l'heure présente, l'Italie a donné naissance à un très grand nombre de savants remarquables. Et l'un des écrivains scientifiques les plus fins et les plus profonds du monde romain fut un Italien, Lucrèce, qui vécut entre l'époque de Marius et celle de Jules César (de 100 à 55 ans avant J.-C.). Cet homme extraordinaire était de la race des Vinci et des Newton. Il écrivit un long poème latin sur les méthodes que suit la nature, *De Natura Rerum*, où l'on trouve des aperçus géniaux sur la constitution de la matière et les débuts de l'histoire de l'humanité. Mais il n'y avait là qu'une manifestation individuelle, une graine qui ne porta pas de fruits. La science romaine était mort-née, étouffée par une atmosphère de richesse sordide et d'oppression militaire. L'homme qui symbolise l'attitude des Romains à l'égard de la science n'est pas Lucrèce, mais le soldat qui tailla en pièces Archimède, après le siège de Syracuse.

Si les sciences physiques et biologiques s'étiolèrent et périrent sur le sol rocheux de la prospérité romaine, les sciences politiques et sociales ne parvinrent même pas à germer. Toute discussion politique eût été considérée comme une trahison envers l'empereur, et toute enquête d'un caractère social ou économique eût constitué une menace pour les riches. Si bien que jusqu'au moment où les pires désastres fondirent sur elle, Rome ne se demanda jamais si son organisation sociale était vraiment saine et si ses rudes fonctionnaires servaient ses véritables intérêts. Elle ne comprit pas combien il était grave de n'avoir pas développé chez les citoyens une imagination qui leur eût permis de se représenter l'empire comme un tout, de ne leur avoir pas inculqué un fond d'idées communes qui les eût incités à se porter à la défense de la patrie, comme à celle d'un être cher. Mais les dirigeants de l'empire romain ne souhaitaient nullement que les citoyens eussent un esprit combatif. La populace se contentait des repas que les riches lui faisaient servir. Les légions étaient pleines de Germains, de Bretons, de Numides ; et, jusqu'au bout, les nobles romains s'imaginèrent qu'ils pouvaient acheter assez de mercenaires barbares pour être protégés contre l'ennemi à l'extérieur et contre les pauvres révoltés à l'intérieur.

La décadence intellectuelle de l'époque est mise en lumière dans un traité sur le Sublime, œuvre d'un écrivain grec qui vécut on ne sait trop quand, entre le second et le quatrième siècle après J.-C., et qui est peut-être Longinus Philologus. Cet auteur aperçoit très bien l'un des principaux éléments de la maladie mentale dont semble atteint le monde romain. Gibbon écrit de lui : « Le sublime Longin qui, à la cour de la reine de Syrie, Zénobie, sut conserver l'esprit de l'Athènes antique, se lamente sur l'état de dégénérescence de ses contemporains, dont les sentiments étaient avilis, le courage énervé et le talent appauvri. Comme certains enfants, dit-il, restent toute leur vie semblables à des pygmées, parce que leurs membres ont été comprimés, de même notre esprit encore tendre, enserré par les préjugés et les habitudes d'une juste servitude, est incapable de se développer ou d'atteindre à cette grandeur bien équilibrée que nous rencontrons chez les anciens ; ceux-ci, en effet, vivant sous un gouvernement populaire, écrivaient avec la même liberté qu'ils parlaient. »

Mais ce critique n'aperçoit que l'un des aspects des entraves qui limitaient l'activité mentale des Romains. Les lisières dans lesquelles était tenu leur esprit étaient constituées par une double servitude, économique aussi bien que politique. Le récit que fait Gibbon de la vie d'un certain Hérode Atticus, au temps d'Hadrien, prouve combien le citoyen romain participait peu aux magnificences de son temps. Cet Atticus avait une immense fortune et il se plaisait à faire don aux villes de monuments d'énormes dimensions. A Athènes, il octroya un champ de courses, ainsi qu'un théâtre en bois de cèdre, bizarrement sculpté, en souvenir de sa femme ; il fit construire à Corinthe un autre théâtre, des bains aux Thermopyles, un aqueduc à Canusium, et ainsi de suite. On est frappé par le spectacle de ce monde d'esclaves et de petites gens, par-dessus la tête desquels ce Crésus pouvait se livrer à de telles largesses et multiplier les marques de son bon goût. Sur de nombreuses inscriptions, en Grèce et en Asie, on relève le nom d'Hérode Atticus, « patron et bienfaiteur », qui se promenait à travers l'empire comme si ce fût son jardin particulier, et, multipliant les embellissements, veillait à ce que sa mémoire fût préservée de l'oubli. Cet Hérode ne se contenta pas d'être un constructeur d'édifices magnifiques, il fut aussi philosophe, mais aucun des livres que lui dicta sa sagesse n'est

parvenu jusqu'à nous. Il possédait près d'Athènes une vaste villa, où les philosophes recevaient un accueil cordial, dès l'instant où ils pouvaient fournir à leur patron la preuve qu'ils ne se paraient pas d'un titre usurpé ; il fallait aussi qu'ils écoutassent ses discours avec respect, et ne l'offensassent pas par une controverse insolente.

Il est évident que le monde ne fit aucun progrès au cours de ces deux siècles de prospérité romaine. Mais était-il au moins heureux dans sa stagnation? Il y a des signes certains que la grande masse des habitants de l'empire —mettons cent à cent cinquante millions d'individus — vivait, sous ce voile de magnificence, dans une misère profonde. On doit, il est vrai, reconnaître qu'à l'intérieur de l'empire il n'y avait pas de grandes guerres, que la famine, les actes de violence de la soldatesque étaient assez rares ; mais, par contre, le gouvernement, d'une part, les riches, de l'autre, réduisaient singulièrement le champ d'activité de presque tout le monde. La vie de ceux qui n'étaient ni riches ni fonctionnaires, qui n'appartenaient pas à la suite féminine de ces derniers éléments ou à la classe des parasites devait être dure et fastidieuse, à un degré que nous pouvons à peine concevoir aujourd'hui.

Trois symptômes de cet état général de découragement peuvent être relevés. Le premier est l'extraordinaire apathie des populations devant les grands événements politiques. La vie de l'État avait cessé de les intéresser ; tout espoir était mort. Lorsque le flot des barbares commença à déferler sur l'empire, on n'eut rien à lui opposer que les légions. L'envahisseur n'eut à compter avec aucun soulèvement populaire. Si le peuple avait voulu résister, il est certain que les barbares auraient succombé sous le nombre, mais le peuple ne résista pas. Il est manifeste qu'aux yeux de la masse de ses habitants, l'empire romain ne valait pas la peine que l'on combattît pour lui. Aux esclaves et aux petites gens, les barbares promettaient sans doute plus de liberté que les maîtres présents, et ils avaient pour eux autant d'égards que les fonctionnaires orgueilleux qui les régentaient et que les employeurs qui les exploitaient. L'incendie et la mise à sac des palais, entrecoupés de quelques massacres, s'ils choquèrent profondément les riches et les gens cultivés, n'indignèrent que médiocrement le bas-peuple. Il est même probable qu'un grand nombre d'esclaves et de gens du commun se joignirent aux barbares, qui n'avaient pas de préjugés de race et étaient prêts à faire bon accueil à n'importe quelles recrues. Sans doute, les populations s'aperçurent par la suite, dans plus d'un cas, que le barbare était quelque chose de pire que le collecteur d'impôts ou que le conducteur d'esclaves, mais cette découverte vint trop tard.

Un second symptôme de la misère et de la lassitude du peuple au temps des Antonins, c'est la dépopulation de l'empire. Les gens refusaient de se charger d'enfants. Ils ne se sentaient pas, même chez eux, à l'abri de l'oppression. Chez les esclaves, le mari n'était jamais sûr de ne pas être brutalement séparé de sa femme et il ne voyait aucun avenir pour les enfants qu'il pourrait avoir de celle-ci. Dans les Etats modernes, les campagnes ont toujours été les zones les plus prolifiques ; le paysan éprouve, en effet, plus qu'aucun autre élément, un sentiment de sécurité. Mais, dans l'empire romain, le paysan et le petit cultivateur étaient criblés de dettes ; ils étaient pris dans un filet de règlements qui leur ôtait tout courage ; parfois même ils devaient céder la place à des équipes d'esclaves.

La propagation de mouvements religieux nouveaux à travers l'empire peut être considérée comme le troisième indice de ce malaise général. Nous avons vu que dans un petit pays tel que la Judée, la nation tout entière peut être pleine de l'idée que la vie en elle-même est mauvaise, et que seule une intervention surnaturelle peut la rendre meilleure. Toute la mentalité des Juifs cristallisait donc autour de la notion de la promesse d'un seul vrai Dieu et de la venue d'un Sauveur ou Messie. Très différentes furent les idées qui se répandirent à travers le monde romain. Elles n'étaient, à tout prendre, qu'une réponse à cette question, d'un ordre universel : « Que devons-nous faire pour assurer notre salut ? » Une conséquence fréquente et naturelle de notre dégoût de la vie, c'est de rejeter l'imagination vers une autre vie, qui rachètera toutes les misères et toutes les injustices de ce bas-monde. Cette croyance en une telle compensation agit sur notre douleur comme un calmant. Depuis longtemps, la religion égyptienne était toute saturée de ces anticipations d'une immortalité, et nous avons vu quelle place le culte de Sérapis et d'Isis tenait à Alexandrie.

Les antiques mystères de Démèter et d'Orphée, chers à la race méditerranéenne, ressuscitèrent et formèrent avec ces nouveaux cultes une sorte de *théocrasie*.

Un second grand mouvement religieux fut le mithraïsme, développement du zoroastrianisme, une très ancienne religion aryenne dont les sources se retrouvent jusque chez le peuple indo-iranien, avant qu'il se fût divisé en Persans et en Hindous. Mithra était un dieu de lumière, un Soleil de justice, et, dans les temples où son culte était célébré, on le représentait toujours en train d'égorger un taureau sacré, dont le sang était la semence de vie. Mélangé à beaucoup d'autres ingrédients, ce culte de Mithra fit son apparition dans l'empire romain vers l'époque de Pompée le Grand et commença à se répandre très largement sous les Césars et les Antonins. Semblable en cela à la religion d'Isis, le mithraïsme promettait l'immortalité. Ses adeptes étaient surtout des esclaves, des soldats et des misérables. Par certaines de ses pratiques, notamment celle qui consistait à faire brûler des cierges devant l'autel, le mithraïsme présente certaines ressemblances extérieures et superficielles avec le christianisme, le troisième des grands mouvements religieux qui se propagèrent dans le monde romain.

Ce christianisme fut aussi une doctrine de salut et d'immortalité, et il recruta ses premiers adeptes parmi les humbles et les malheureux. Des écrivains modernes ont accusé le christianisme d'être une religion d'esclaves. C'est ce qu'il fut à l'origine. Il se penchait sur les esclaves, sur tous ceux que la société foule aux pieds; il leur rendait l'espérance, avec le sentiment de leur dignité ; si bien qu'ils se déclaraient prêts, en hommes, à défendre la cause de la justice et à affronter tous les supplices. Mais, sur les origines et la valeur morale du Christianisme, nous aurons l'occasion de nous étendre au cours du prochain chapitre.

Nous avons déjà montré pourquoi le système impérial romain était, à notre sens, une organisation d'une valeur plus que douteuse. On n'a même pas le droit de dire qu'il poursuivait une politique. C'était tout au plus une administration bureaucratique, qui, pendant un certain temps, parvint à maintenir la paix dans le monde, mais fut incapable d'assurer le règne définitif de cette dernière.

Quels furent, en résumé, les principaux facteurs de cet échec ? Avant tout, l'absence complète d'une libre activité mentale et d'une organisation quelconque ayant en vue l'accroissement, le développement et l'application de la science. Ce peuple respectait la richesse et méprisait la science. Il donnait le gouvernement aux riches et s'imaginait que le marché aux esclaves lui fournirait toujours les hommes sages et instruits dont il aurait besoin. De tous les empires, celui-là fut le plus ignorant, le plus dépourvu d'imagination. Il ne sut rien prévoir.

Ne sachant rien de la géographie et de l'ethnologie, il ne pouvait avoir aucune notion stratégique originale. Il ignorait tout de la Russie, de l'Asie centrale et de l'Orient. Il se contenta d'établir ses frontières sur le Rhin et sur le Danube et ne fit aucun effort pour faire accepter par les Germains sa civilisation. Or, il suffit de regarder une carte montrant la position, tant en Europe qu'en Asie, de l'empire romain, pour s'apercevoir que sans une Germanie volontairement associée à ce dernier, il ne pouvait y avoir de sécurité pour l'Europe occidentale. Exclue du système impérial, la Germanie devenait le coin sur lequel n'avait qu'à frapper le marteau des Huns pour que tout ce système se disloquât.

Ce n'était pas tout. Les Romains, en négligeant de reculer leurs frontières du nord jusqu'à la Baltique, transformèrent cette mer, ainsi que la Mer du Nord, en une sorte de champ de manœuvre pour les marins norois de Scandinavie, de Danemark et de la côte frisone. Mais Rome, qui n'avait d'yeux que pour la Méditerranée, ne se demanda pas si une forme autrement redoutable de piraterie n'était pas en train de surgir dans le nord.

Les Romains ne cherchèrent même pas, dans la Méditerranée, à multiplier les routes maritimes. Quand bientôt les barbares descendirent vers les mers plus chaudes, Rome ne songea pas à établir des transports rapides de troupes qui, parties d'Espagne, d'Afrique ou d'Asie, seraient venues défendre l'Italie et les côtes de l'Adriatique. Au lieu de cela, nous voyons les Vandales se rendre maîtres de la Méditerranée occidentale sans qu'une seule bataille navale leur ait été livrée.

Les Romains avaient été arrêtés sur l'Euphrate par des corps d'archers montés. Il était évident que la légion, telle qu'elle

était conçue, perdait toute valeur combattive dans les vastes zones découvertes, et il était non moins clair que, tôt ou tard, les nomades montés de la Germanie orientale, de la Russie du sud et du pays des Parthes essayeraient de porter à l'empire un coup mortel. Mais, deux cents ans après la mort de César, les troupes romaines avaient conservé le même ordre de marche ; c'étaient toujours les mêmes cohortes massives, au pas lourd, que des cavaliers agiles pouvaient entourer sans difficulté et cribler de leurs flèches. Même la bataille de Carrhée n'avait rien appris à l'empire.

On est également surpris par le peu de progrès réalisé par les Romains en matière de transports. Il saute aux yeux que la force et l'unité du pays dépendaient de la rapidité de déplacement des troupes et des approvisionnements d'une partie à l'autre de l'empire. La république avait tracé un réseau de routes magnifiques ; l'empire ne songea même pas à le perfectionner. Quatre cents ans avant les Antonins, Héron d'Alexandrie avait construit la première machine à vapeur. Mais c'étaient là des semences qui tombaient sur un sol pierreux. Les armées et les coursiers de Marc-Aurèle avançaient péniblement sur les mêmes routes que les troupes de Scipion l'Africain trois siècles auparavant.

Les écrivains romains se lamentaient sans cesse sur le caractère efféminé de l'époque. Dans leurs plaintes il y avait une part d'hypocrisie. Ils reconnaissaient que les hommes libres de la forêt, des steppes et du désert étaient de plus rudes combattants que leurs concitoyens, mais ils se gardaient bien d'en conclure que le seul moyen de rétablir l'équilibre entre les armées romaines et les armées barbares, c'eût été de développer la production industrielle du pays, afin que les premières fussent pourvues d'un équipement scientifique. Au lieu de cela, ils enrôlaient des barbares dans leurs légions, faisaient leur éducation militaire, puis, leur ayant appris cette leçon, les renvoyaient dans leur pays d'origine.

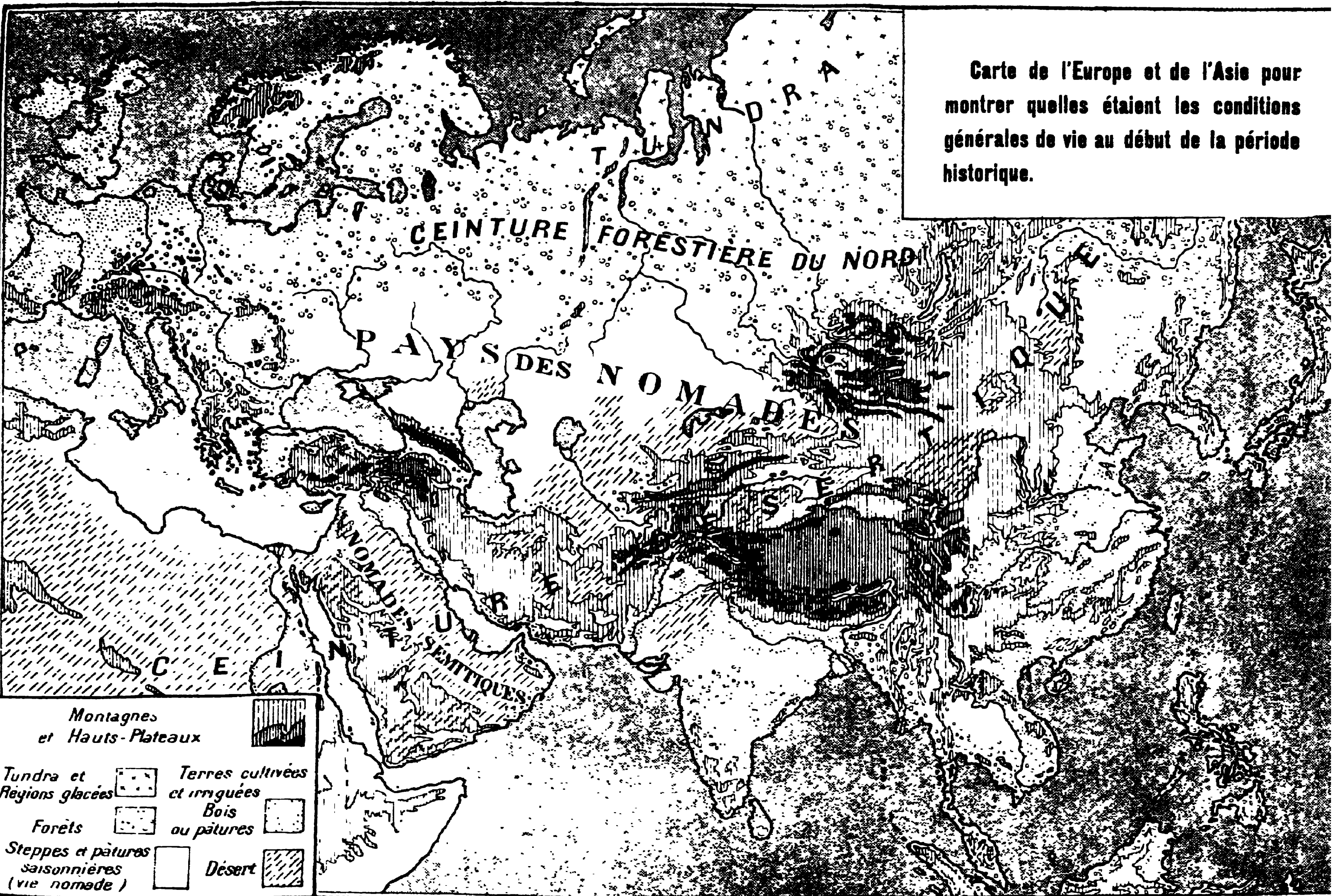
Dès le second ou le troisième siècle après J.-C., cet Empire sans âme, dans lequel la religion était un instrument aux mains de l'Etat, où la science, la littérature, l'enseignement étaient l'apanage d'esclaves dressés et vendus comme le sont des chevaux ou des chiens, commença à chanceler et s'achemina vers sa ruine.

Et maintenant, si nous voulons connaître l'exacte condition de l'empire romain, il nous faut regarder par delà ses frontières septentrionales et orientales, vers les plaines qui s'étendaient presque sans interruption de la Hollande jusqu'aux montagnes de l'Asie Centrale et de la Mongolie, englobant l'Allemagne et la Russie; il nous faut aussi accorder un peu de notre attention à la Chine, cet autre empire qui parvenait graduellement à une unité morale et intellectuelle autrement durable et résistante que celle qu'avaient pu réaliser les Romains.

« C'est devenu une habitude, écrit M. E. H. Parker, même chez les Européens les plus cultivés, de proclamer en phrases sonores que nous sommes les « maîtres du monde », que nous avons courbé le front de tous les peuples de la terre, alors qu'il ne s'agit en réalité que d'un petit coin de la Méditerranée ou d'une pointe poussée, pour un temps, en Perse et en Gaule. Cyrus et Alexandre, Darius et Xerxès, César et Pompée entreprirent, à l'intérieur, des campagnes très intéressantes, mais, tout considéré, elles ne furent pas menées sur une plus grande échelle et n'eurent pas une portée plus considérable que celles qui se déroulaient à l'autre extrémité de l'Asie. La civilisation occidentale réalisa toutes sortes d'achèvements littéraires et scientifiques, qui laissèrent les Chinois indifférents ; mais, par contre, les Chinois pouvaient s'enorgueillir d'une littérature historique et critique, d'une courtoisie d'allure, d'un luxe de vêtements, et d'un système administratif que l'Europe aurait pu leur envier. En un mot, l'histoire de l'Extrême-Orient est tout aussi intéressante que celle de l'Extrême-Occident. Mais, il faut savoir la lire. Nous écartons dédaigneusement de notre histoire les événements formidables qui se déroulèrent dans les plaines de Tartarie ; mais ne blâmons pas les Chinois d'avoir refusé de s'intéresser aux faits et gestes des Etats, pour eux insignifiants, qui s'égrenaient autour de la Méditerranée et de la Caspienne et qui, à cette époque, constituaient toute l'Europe. »[1]

Nous avons déjà fait mention (Chap. XVI) du nom de Shi-Hwang-Ti qui consolida un empire, beaucoup plus réduit que la Chine actuelle, mais cependant d'étendue et de population considérables, empire qui com-

[1] F.-H. Parker, *A Thousand Years of the Tartars.*



Carte de l'Europe et de l'Asie pour montrer quelles étaient les conditions générales de vie au début de la période historique.

mençait aux vallées du Hoang-ho et du Yang-Tse. Ce Shi-Hwang-Ti devint roi de Chine en 246 avant J.-C. et régna jusqu'en 210. Pendant ce tiers de siècle, il réalisa dans son pays une œuvre analogue à celle qu'Auguste César devait accomplir à Rome deux siècles plus tard. Après sa mort, il y eut pendant quatre ans des troubles dynastiques ; puis (206) une dynastie nouvelle, celle des Hans, s'imposa et régna pendant deux cent vingt-neuf ans. Les vingt-cinq premières années de l'ère chrétienne furent troublées par un usurpateur ; puis la dynastie Han reprit le pouvoir et régna pendant encore un siècle et demi, c'est-à-dire jusqu'au moment où une terrible épidémie, qui dura onze ans, vint mettre le désarroi dans le pays tout entier. Cette épidémie fut la même que celle qui, au temps des Antonins, bouleversa pour un siècle le monde occidental (voir § 1). Mais, jusqu'à ce moment, c'est-à-dire pendant quatre cents ans, la Chine connut les bienfaits de la paix, d'un gouvernement sage et d'une prospérité dont le monde occidental ne nous fournit pas d'exemple.

Seul le premier des monarques Han poursuivit la politique de Shi-Hwang-Ti contre les *literati*. Son successeur remit les classiques en honneur ; il comprenait en effet que, puisque c'en était fini de la vieille tradition séparatiste, seul un enseignement uniforme pouvait constituer le ciment de l'unité chinoise. Alors que le monde romain refusait de reconnaître le besoin d'une organisation intellectuelle universelle, les empereurs Han instituaient un système uniforme d'instruction et de grades littéraires, grâce auquel, ce pays, toujours grandissant, a pu montrer dans l'ordre mental, une étonnante solidarité. Les bureaucrates romains étaient d'origine et de tradition les plus diverses ; les bureaucrates chinois étaient, et sont encore, façonnés dans le même moule, et suivent tous une même tradition. Depuis l'époque des Hans, la Chine a passé par toutes sortes d'épreuves politiques, mais celles-ci n'ont jamais transformé son caractère fondamental ; elle a été divisée, mais elle a toujours retrouvé son unité ; elle a été conquise, mais elle a toujours absorbé et assimilé ses conquérants.

Mais, au point de vue qui nous occupe, la conséquence la plus importante de cette consolidation de la Chine au temps de Shi-Hwang-Ti et des Hans, fut sa réaction sur les tribus nomades voisines de ses frontières septentrionales et occidentales. Au cours des siècles agités qui précédèrent l'époque de Shi-Hwang-Ti, les Hiung-nu ou Huns avaient occupé la Mongolie, ainsi que de vastes territoires de la Chine septentrionale, et très fréquemment ils se livraient à des incursions jusqu'au cœur du pays, intervenant dans sa politique. Mais, grâce à l'organisation nouvelle de la civilisation chinoise, cet état de choses prit fin une fois pour toutes.

Déjà, lorsque il a été question des origines de la Chine, nous avons relevé l'existence de ces Huns. Il convient d'expliquer maintenant brièvement ce qu'était ce peuple. En employant indifféremment le mot Huns ou le mot Hiung-nu, nous nous aventurons sur un terrain mouvant. Dans nos récits touchant à l'évolution du monde occidental nous avons eu l'occasion de faire mention des Scythes et d'expliquer combien il est difficile de distinguer clairement les Cimmériens des Sarmates, des Mèdes, des Perses des Parthes, des Goths et autres peuples plus ou moins nomades, plus ou moins aryens qui se déplaçaient perpétuellement le long d'un grand arc tendu entre le Danube et l'Asie Centrale. Tandis que certaines fractions des Aryens se dirigeaient vers le sud, créant une civilisation, d'autres peuples de même race prenaient l'habitude d'une existence mobile et nomade ; ils s'adaptaient à la vie de la tente, du char et du troupeau ; ils faisaient aussi du lait leur nourriture fondamentale, renonçaient à leurs occupations agricoles, ne cherchant même plus à récolter en hâte quelque moisson. Ces transformations étaient favorisées par une modification lente du climat, dont l'effet était de substituer aux marécages, aux forêts de la Russie méridionale et de l'Asie Centrale, des steppes, c'est-à-dire de vastes pâturages sur lesquels nos nomades pouvaient mener une vie mobile et saine, qui comportait un déplacement annuel entre les pâtures d'été et les pâtures d'hiver. Ces peuples n'avaient que des institutions politiques rudimentaires ; ils se divisaient, puis fusionnaient à nouveau. Des races diverses avaient des coutumes identiques : c'est pourquoi il est pour ainsi dire impossible d'établir entre elles des distinctions bien nettes. Le cas des races mongoles, au nord et au nord-ouest de la Chine, est presque identique. Il est infiniment probable que les Hiung-nu, les Huns, et le peuple qui plus tard s'appellera les Mongols étaient de très proches parents, et aussi que les Turcs et les Tartares ne sont qu'une ramification

ultérieure de cette même souche mongole. Les Kalmouks et les Buriats sont aussi de même sang. Nous nous servirons donc du terme « Hun » pour désigner l'ensemble de ces tribus, de même que nous avons donné un sens très large au terme « Scythe » en Occident.

Pour les peuples huns, la consolidation de la Chine fut une affaire très grave. Jusqu'alors leur excédent de population s'était insinué dans une Chine divisée, comme l'eau pénètre dans l'éponge. Mais voilà qu'un mur se dresse brusquement devant eux, qu'un gouvernement ferme et des armées disciplinées les expulsent des plaines herbeuses. De plus, le mur qui va retenir les Huns ne retient pas les Chinois. Ceux-ci se sont multipliés pendant des siècles de paix, et partout où le sol le permet ils construisent des demeures et font passer la charrue. Ils se répandent vers l'ouest jusque dans le Thibet et, au nord et au nord-est, jusqu'aux confins du désert de Gobi. Ils envahissent les demeures, les pâtures, les terrains de chasse des nomades huns, exactement comme les blancs des Etats-Unis envahirent beaucoup plus tard les terrains de chasse des Peaux-Rouges. Leurs ennemis avaient beau faire : ils étaient invincibles, parce qu'ils avaient pour eux le nombre et pouvaient toujours requérir l'assistance d'un gouvernement fort et prompt à les venger. Même privée d'un tel secours, la civilisation chinoise, à base de petite culture, a une puissance de pénétration considérable. Elle a lentement, mais continuellement, gagné du terrain au cours des trois derniers mille ans ; elle en gagne encore de nos jours en Mandchourie et en Sibérie. Partout où elle s'étend, elle prend profondément racine.

Une partie des Huns fut civilisée et assimilée par les Chinois. Ceux qui étaient plus au nord furent arrêtés et leur surabondance d'énergie trouva une issue vers l'ouest. Les Huns du sud s'amalgamèrent avec la population impériale.

Si le lecteur examine la carte de l'Asie Centrale, il observera que de grandes barrières montagneuses séparent les peuples du sud, de l'ouest et de l'est. Du massif central trois grands systèmes de montagnes rayonnent vers l'est : l'Himalaya, au sud du Thibet, vers le sud-est; le Kuen Lun, au nord du Thibet, vers l'est: et le Tian Shan, qui rejoint les monts Altaï, vers le nord-est. Plus au nord s'étend la grande plaine qui est encore en voie de dégel et de dissécation. Entre le Tian Chan et le Kuen Lun est comprise une région de rivières (bassin du Tarim) dont aucune n'atteint la mer, mais qui aboutissent à des marécages et à des lacs intermittents. Ce bassin était bien plus fertile dans le passé qu'il ne l'est à présent. La barrière montagneuse à l'ouest de ce bassin du Tarim est élevée, mais non infranchissable ; un grand nombre de routes praticables descend vers le Turkestan, et il est possible de se rendre, soit par les collines qui sont au pied du Kuen Lun, soit par la vallée du Tarim, de Chine jusqu'au Kashgar, où les deux routes se rencontrent, puis, de là, par les montagnes jusqu'à Kokande, Samarkande et Bokhara. C'est là que se trouvera dans l'histoire le point de rencontre naturel des Aryens et des Mongols.

Nous avons raconté comment Alexandre le Grand atteignit en 329 avant J.-C. l'un des côtés de la barrière. En un point très élevé des montagnes du Turkestan un lac a conservé son nom. Le souvenir de son grand raid s'est si bien conservé qu'à toute catastrophe causée par un éboulement montagneux on donne encore en Asie Centrale le nom « d'Iskander ». Il n'y a là qu'une rapide lueur, après laquelle un voile d'obscurité retombe sur cette région. Lorsque de nouveau celle-ci rentre dans le champ de l'histoire, c'est le versant oriental et non plus le versant occidental de ces montagnes qui se trouve éclairé. Très loin à l'est, Shi-Hwang-Ti a mis en déroute les Huns et élevé un mur contre eux. Une fraction de ce dernier peuple est bien restée dans la Chine du nord, où elle s'amalgamera aux indigènes, mais une section considérable s'est tournée vers l'ouest, chassant devant elle un peuple de même race, les Yueh-Chi, jusque dans la région, jadis aryenne, du Turkestan occidental. Ces Yueh-Chi, conquirent le royaume, légèrement hellénisé, de Bactriane et s'unirent à sa population aryenne. Plus tard, seuls ou unis à des éléments aryens, ils constituèrent un peuple appelé les Indo-Scythes qui, descendant par le défilé de Khyber, conquit des régions de l'Inde septentrionale jusqu'à Bénarès (100-150 après J.-C.), effaçant ainsi les derniers vestiges de la domination héllénique dans l'Inde. Derrière les Yueh-Chi venaient les Huns, et derrière les Huns, qu'elle refoulait maintenant vers le nord, se tenait la puissante dynastie Han. Sous le règne

du plus grand des monarques Han, Wu-ti, (140-86 avant J.-C.) les Huns furent subjugués ou chassés de tout le Turkestan Oriental. Le bassin de Tarim fourmilla alors de colons chinois, et des caravanes, chargées de soie, de laque et de jade, allaient échanger ces marchandises contre l'or et l'argent de l'Arménie et de Rome.

L'histoire a enregistré ce mouvement vers l'ouest des Yueh-Chi, mais il est à peu près certain qu'elle a oublié de faire mention des déplacements des diverses fractions du peuple hun. De 200 avant J.-C. à 200 après J.-C., l'Empire chinois opposa au nomadisme une barrière rigide qui, de plus, avançait sans cesse. Devant la poussée chinoise, les nomades cherchèrent d'abord une issue vers la Bactriane. Les Parthes du Ier siècle avant J.-C. étaient probablement un composé d'éléments scythes et mongols. Les « flèches chantantes » qui détruisirent l'armée de Crassus avaient sans doute été taillées dans l'Altaï et dans le Tian Chan. Après le Ier siècle avant J.-C., la ligne de moindre résistance et d'attraction maxima s'étendit pendant un certain temps au nord de la Caspienne. En un siècle, tout le pays connu sous le nom de Turkestan oriental fut « mongolisé », et il l'est encore aujourd'hui. Un coup violent porté par la Chine accéléra l'exode en direction de l'ouest des nomades. En 102, Pan Eshau, général chinois, envoya des éclaireurs jusqu'à la Caspienne (certains disent jusqu'au Golfe Persique), pour se renseigner sur les forces des Romains. Mais leurs observations furent telles qu'il décida de ne pas pousser plus avant.

Dès le Ier siècle après J.-C., on pouvait observer aux frontières orientales de l'Europe des concentrations de peuples nomades mongols, déjà très mélangés avec des nomades aryens et avec des éléments aryens déracinés de la région Caspienne-Pamir. Entre la Caspienne et l'Oural s'étaient établis des peuples huns, à l'ouest desquels se trouvaient les Alains, peuple également mongol, mais avec quelques gouttes de sang nordique, qui avait combattu contre Pompée le Grand lorsqu'il était en Arménie (65 avant J.-C.). C'étaient là les éléments les plus aventurés vers l'ouest de la nouvelle avance mongole, et, jusqu'au IVe siècle après J.-C. ils ne cherchèrent pas à pousser plus loin.

Au nord-ouest les Finnois, peuple mongol, s'étaient depuis longtemps établis sur la Baltique.

A l'ouest des Huns, au delà du Don, se trouvaient des tribus purement aryennes, les Goths. Ces Goths s'étaient répandus au sud-est de leur région d'origine : la Scandinavie. C'était un peuple teuton, qui avait traversé la Baltique.

Ces Goths continuèrent à se déplacer, à travers la Russie, en direction du sud-est, utilisant les rivières et n'oubliant jamais leur science de marins. Il est hors de doute qu'ils s'assimilèrent d'importantes populations scythes, à mesure qu'ils se répandaient vers la Mer Noire.

Au Ier siècle après J.-C., ils se subdivisèrent en Ostrogoths, les Goths de l'est, entre le Don et le Dniéper, et en Wisigoths, les Goths de l'ouest, à l'ouest du Dniéper. Le Ier siècle fut une époque de tranquillité dans les grandes plaines ; le IIe et le IIIe furent marqués par des saisons relativement humides, d'où abondance d'herbe dans les pâturages.

Mais aux IVe et Ve siècles le temps devint plus sec, l'herbe se raréfia et les tribus nomades commencèrent à s'agiter.

Pourtant, avant de parler des coups qui allaient s'abattre sur l'Empire Romain et des efforts d'un ou deux grands hommes pour retarder l'effondrement de celui-ci, nous avons à dire quelques mots des mœurs et de la valeur morale de ces Mongols barbares, qui s'étendaient à présent des confins de la Chine jusqu'à la Mer Noire et à la Baltique. C'est encore la coutume européenne de faire crédit aux écrivains romains et de représenter ces Huns et leurs alliés comme des hommes d'une incroyable cruauté, mus par un besoin aveugle de destruction. Mais nous ne devons pas oublier que tous les récits des Romains furent écrits durant des périodes de panique, et que, de plus, le Romain savait mentir, lorsqu'il s'agissait de ses ennemis, avec un sang-froid et une énergie que pourraient envier nos modernes propagandistes. Il faisait de la « foi punique » un synonyme de perfidie, au moment même où il traitait Carthage avec une abominable déloyauté, et lorsqu'il accusait tel ou tel peuple de cruauté systématique, c'était généralement pour excuser à l'avance les massacres ou le pillage qu'il avait lui-même en vue. Comme nos contemporains, il tenait à montrer en toutes circonstances qu'il était dans son droit. Nous ne devons pas oublier non plus que cette indignation en face des actes de sauvagerie des Huns

venait de gens dont les luttes de gladiateurs était le principal amusement et qui, en cas d'insurrection ou de sédition, mettaient en croix tous ceux qu'ils considéraient comme coupables. L'empire romain fit ainsi mourir des centaines de mille d'individus. En outre, une importante fraction de la population de l'empire était composée d'esclaves qui devaient se prêter à tous les caprices, même les plus cruels, de leurs maîtres et qui ne durent pas trouver les barbares pires que ces derniers. Il est bon de tenir compte de tous ces faits avant de considérer l'envahissement de l'empire romain par les barbares comme la défaite de ce qui, dans la vie, était beau et noble, par ce qu'elle renfermait de sombre et de laid.

En réalité, il semble que les peuples huns ont fait pendant, en orient, aux aryens primitifs, et qu'en dépit de profondes différences raciales et linguistiques, ils se sont croisés sans difficulté avec des restes de populations de langue aryenne, nomades et semi-nomades, au nord du Danube et en Perse. Au lieu de massacrer les peuples qu'ils avaient vaincus, ils les enrôlaient ou ils contractaient des mariages avec eux. Ils possédaient ces deux qualités essentielles chez ceux qui veulent prédominer : la tolérance et le don d'assimilation. Ils apparaissent à une époque relativement avancée, et leur vie nomade était plus perfectionnée que celle des aryens primitifs. Ceux-ci se servaient de chariots traînés par des bœufs et n'adoptèrent le cheval que plus tard comme animal de trait. Les peuples huns, au contraire, avaient grandi à côté du cheval. Entre l'an 1.200 et l'an 1.000 avant J.-C. ils s'initièrent à l'équitation. Le mors, la selle, l'étrier ne sont pas des objets primitifs, mais ils devinrent nécessaires dès que l'homme et le cheval durent parcourir ensemble de vastes étendues. Nous ne devons pas perdre de vue que l'équitation est une science toute moderne. C'est tout au plus s'il y a trois mille ans que l'homme se fait porter par le cheval. Nous avons noté au passage l'apparition graduelle du char de guerre, de l'homme monté, et finalement d'une cavalerie disciplinée. Tout cela nous vient des régions mongoles de l'Asie. Aujourd'hui encore les hommes, dans l'Asie Centrale, se trouvent plus à leur aise en selle que sur leurs propres jambes. Ratzel écrit: « On trouve dans les steppes un nombre énorme de chevaux vigoureux, au long cou. Pour les Mongols et les Turcomans, monter à cheval n'est pas un luxe ; même les bergers mongols gardent à cheval leurs troupeaux. De très bonne heure, on apprend aux enfants à monter à cheval ; souvent on voit un enfant de trois ans prendre sa première leçon d'équitation sur une selle spéciale et faire des progrès très rapides. »

Il est impossible d'admettre que les Huns et les Alains aient différé beaucoup des habitants actuels de la steppe ; or, presque tous les observateurs s'accordent à nous dépeindre ces derniers comme des gens très francs et très cordiaux. Ils sont profondément honnêtes et indépendants, fiers, sobrement éloquents, bien qu'irritables, indolents et vindicatifs. Ils n'ont aucun fanatisme et se montrent profondément hospitaliers. Ajoutons que la vie nomade interdit toute inégalité trop marquée et s'accorde mal avec l'esclavage.

Bien entendu, ces peuples venus d'Asie étaient complètement illettrés et sans aucun sens artistique. Mais il n'en faut pas conclure qu'ils ressemblaient aux barbares primitifs, et que le niveau de leur civilisation n'était pas supérieur à celui qui avait précédé l'âge de la culture du sol. Ils avaient, eux aussi, réalisé des progrès, mais des progrès d'un genre différent. Leur vie intellectuelle était moins compliquée, mais ils avaient plus de dignité personnelle et le ciel et les vents n'avaient pas de secrets pour eux.

Les premières irruptions sérieuses des tribus germaniques dans l'empire romain datent du troisième siècle, époque où le pouvoir central commence à décliner. Nous ne fatiguerons pas le lecteur par une énumération des tribus germaniques, pas plus que nous ne nous demanderons si elles avaient un caractère distinct ou étaient apparentées les unes avec les autres. En 236, un peuple appelé les Francs, franchit la frontière du Bas-Rhin, et un autre, les Alamans, se répand sur l'Alsace. Une poussée bien plus sérieuse encore vers le Sud fut celle des Goths. Nous avons déjà noté la présence de ce peuple dans la Russie du sud et nous avons dit comment le Dniéper l'avait divisé en Goths occidentaux et en

[1] *History of Mankind*, V, C.

Goths orientaux. Sur les rives de la Mer Noire, les Goths étaient redevenus ce qu'ils étaient au début : un peuple de marins (ils avaient d'ailleurs, pour venir de Suède, emprunté des routes fluviales) et ils avaient ravi à l'empire romain la domination des mers orientales. Bientôt, ils se livrent à des incursions sur les côtes de Grèce. Ils traversèrent aussi le Danube au cours d'une grande expédition (247), et battirent et tuèrent l'empereur Décius dans la région qui est maintenant la Serbie. La province de Dacie cesse de figurer dans l'histoire romaine. En 270, les Goths furent battus à Nisch, en Serbie, par Claude, et en 276, ils se livrèrent à une incursion dans la région du Pont. La faiblesse de l'Empire à cette époque est mise en lumière par le fait que les régions de Gaule ne trouvèrent rien de mieux pour combattre les Francs et les Alamans que de nommer un empereur indépendent.

Puis, pendant un certain temps, les barbares furent contenus, et, en 276, l'empereur Probus força les Francs et les Alamans à repasser le Rhin. Mais Rome continua à se sentir si inquiète qu'Aurélien (270-275) fit fortifier la capitale, laquelle, depuis le commencement de l'empire, avait été une ville ouverte.

En 321, les Goths passèrent de nouveau le Danube, pillant la zone qui correspond à la Serbie et la Bulgarie actuelle. Ils furent repoussés par Constantin le Grand, dont nous aurons à parler plus longuement au cours du prochain chapitre. Vers la fin de son règne (337), les Vandales, peuple très voisin des Goths, étant pressés par ces derniers, obtinrent la permission de traverser le Danube, et de s'établir en Pannonie, région à laquelle correspond aujourd'hui la partie de la Hongrie qui est à l'ouest du fleuve.

Mais, vers le milieu du IVe siècle, les Huns recommencèrent à s'agiter en orient. Ils avaient depuis longtemps subjugué les Alains, et ils avaient fait des Ostrogoths, les Goths de l'est, leurs tributaires. Les Visigoths (ou Goths de l'ouest) suivirent l'exemple des Vandales et demandèrent à traverser le Danube, pour venir s'établir en territoire romain. Mais les négociations furent trop laborieuses, et les Visigoths, devenus furieux, prirent l'offensive et battirent à Andrinople l'empereur Valens, qui fut tué au cours de l'action. On leur permit alors de s'établir dans la zone correspondant à la Bulgarie actuelle, et leur armée devint nominalement une armée romaine, bien qu'elle conservât ses propres chefs, dont le premier fut Alaric. Un fait qui montre jusqu'à quel point l'empire romain était déjà « barbarisé», c'est que le principal adversaire d'Alaric le Goth, Stilicon, était un Vandale pannonien. Les légions de Gaule étaient commandées par un Franc, et l'empereur Théodose I (379-395) était un Espagnol qui s'appuyait surtout sur des auxiliaires goths.

L'Empire allait enfin se diviser en deux moitiés : l'Empire d'Orient (de langue grecque), et l'Empire d'Occident (de langue latine). Théodose le Grand eut pour successeur ses fils : Arcadius, à Constantinople, et Honorius, à Ravenne. Alaric se servit comme d'une marionnette du monarque oriental ; Stilicon en fit autant du monarque occidental. Au cours de cette lutte entre l'Orient et l'Occident, la frontière céda, si toutefois l'on peut appeler frontière la ligne qui séparait les barbares de l'extérieur des barbares qui sont au service de l'Empire. De nouveau, des Vandales, des Goths, des Alains, des Suèves marchent librement vers l'ouest, vivant des ressources du pays. Mais, au milieu de toute cette confusion, un événement d'une importance capitale se produisit Alaric le Goth descendit en Italie, et, après un siège rapide, s'empara de Rome (410).

Vers 425, les Vandales (dont nous avions d'abord constaté la présence dans l'Allemagne de l'est) et une fraction des Alains (que nous avions trouvés dans le sud-est de la Russie) avaient traversé la Gaule et les Pyrénées, et, après avoir fusionné, s'étaient établis dans le sud de l'Espagne. Les Huns étaient en possession de la Pannonie et les Goths de la Dalmatie. En Bohême et en Moravie s'était établi un peuple slave, les Tchèques (451). En Portugal et au nord des Vandales d'Espagne, on trouve des Visigoths et des Suèves. La Gaule était partagée entre les Visigoths, les Francs et les Burgondes. La Grande-Bretagne était envahie par des tribus bases-germaniques : les Jutes, les Angles, et les Saxons, devant qui s'enfuient les Bretons celtiques du sud-ouest ; passant la mer, ceux-ci allèrent s'établir dans la partie de la France qui s'appelle maintenant la Bretagne. On s'accorde à donner comme date de cette invasion l'année 449, mais elle eut probablement lieu plus tôt que cela. La conséquence des intrigues de deux politiciens impériaux fut que les Vandales du Sud de l'Espagne, sous les ordres de

leur roi Genséric, s'embarquèrent en masse pour l'Afrique du Nord (429), s'emparèrent de Carthage (449), s'assurèrent la maîtrise de la mer, se saisirent ensuite de Rome, qu'ils mirent au pillage, puis passèrent en Sicile, où ils fondèrent un royaume indépendant, qui subsista cent ans environ (jusqu'en 534). A l'époque de son apogée (477), le royaume vandale engloba également la Corse, la Sardaigne, les Iles Baléares, ainsi qu'une grande partie de l'Afrique du Nord.

Au sujet de ce royaume vandale on donne des faits et des chiffres qui montrent fort bien quelle fut la nature de ces irruptions barbares. Il ne s'agissait nullement de la défaite d'un peuple et d'une race et de leur remplacement par une autre race ; on se trouva en face d'une révolution sociale, provoquée par une minorité de conquérants étrangers. Les Vandales qui passèrent d'Espagne en Afrique étaient à peine au nombre de quatre-vingt mille, femmes et enfants compris. C'est là un point dont nous sommes sûrs, parce que nous savons comment se posa pour eux le problème du transport de ces éléments. Le Dr. Schürtz nous apprend « qu'il n'y eut pas trace de résistance sérieuse de la part des habitants ; Boniface (le gouverneur romain de l'Afrique du Nord) avait défendu Hippone avec des mercenaires goths, la population indigène n'offrant aucune aide appréciable, et les tribus nomades de la région se montrant, soit indécises, soit prêtes à tirer parti des embarras du gouverneur romain pour se livrer à des expéditions de pillage. Cette démoralisation des populations avait pour cause des conditions sociales qui étaient peut-être pires en Afrique que dans le reste de l'empire romain. Depuis longtemps, les paysans libres étaient devenus les serfs des grands propriétaires, et étaient à peine mieux en point que la foule des esclaves que l'on rencontrait partout. Et les grands propriétaires eux-mêmes étaient devenus à leur tour les victimes d'une politique d'extorsion pratiquée plus ouvertement par des gouverneurs sans scrupules à mesure que le pouvoir impérial perdait de sa dignité. Aucun homme ayant quelque chose à perdre ne consentait plus à faire partie du sénat des grandes villes, ce qui naguère était le but des ambitieux ; car les sénateurs étaient invités à combler de leur poche les trous que l'on découvrait dans le budget, trous qui étaient très fréquents et très profonds.... Souvent des insurrections sanglantes éclataient, toujours causées par une taxation excessive.... »[1]

Manifestement les Vandales apportèrent aux opprimés un réel secours. Ils exterminèrent les grands propriétaires, firent une croix sur les registres des prêteurs d'argent, et abolirent les derniers vestiges de service militaire. Les cultivateurs se trouvèrent plus à l'aise ; les petits fonctionnaires conservèrent leur emploi ; ce fut moins une conquête qu'une libération.

Alors que les Vandales étaient encore en Afrique, un grand chef, Attila, surgit parmi les Huns. Le siège de son gouvernement était dans les plaines à l'est du Danube et pendant un certain temps il fut maître d'un empire considérable, formé de tribus de Huns et de Germains, qui s'étendait du Rhin jusqu'à l'Asie Centrale. Il négociait d'égal à égal avec l'empereur chinois. Il terrorisa Ravenne et Constantinople pendant dix ans. Honoria, petite-fille de Théodose II, empereur d'Orient, une de ces jeunes exaltées qui causent tant d'ennuis autour d'elles, ayant été séquestrée à la suite d'une intrigue qu'elle avait nouée avec un chambellan de la cour, envoya son anneau à Attila, lui demandant d'être son mari et son sauveur. Genséric le Vandale, qui avait à faire face à une alliance des empereurs d'Orient et d'Occident, le poussait aussi à attaquer l'empire d'Orient.

Attila se mit en marche vers le sud et ne s'arrêta que sous les murailles de Constantinople, après avoir détruit, nous dit Gibbon, soixante-dix villes ; il imposa à l'empereur une paix onéreuse, qui ne semble pas cependant avoir comporté la libération d'Honoria et sa remise aux mains de son héros.

Ces faits sont trop lointains pour que nous puissions découvrir la cause de cette omission. Attila continua cependant à appeler Honoria sa fiancée, et à prétexter de l'admiration qu'elle lui inspirait pour se livrer à de nouvelles agressions. Durant les négociations qui suivirent, un certain Priscus accompagna l'ambassade qui fut envoyée au camp du monarque hun, et les fragments de son récit qui sont parvenus jusqu'à nous peuvent donner une idée du genre de vie que menait le grand conquérant.

L'ambassade était elle-même un corps assez bizarrement composé. A sa tête était Maximin, un brave diplomate qui partit

[1] Schürtz, dans Helmot : *History of the World.*

de très bonne foi. Inconnu de lui, et aussi de Priscus, était un certain Vigilius, interprète de l'expédition, auquel la cour de Théodose avait enjoint secrètement d'acheter quelques Huns dans le but d'assassiner Attila. La petite expédition emprunta la voie de Nisch; elle traversa le Danube dans des canots taillés dans un tronc d'arbre, se faisant nourrir par des habitants des villages par lesquels elle passait. Les ambassadeurs constatent qu'à mesure qu'ils avancent la nourriture change de nature ; le vin fait place à l'hydromel, le blé au millet ; on leur offre aussi une boisson faite d'orge distillée ; ce voyage à travers la Hongrie est pour eux aussi fertile en incidents que le sera à l'époque victorienne un voyage à travers l'Afrique Centrale. On offre aussi très courtoisement aux envoyés de Rome des épouses d'une nuit.

La capitale d'Attila était plutôt un vaste camp et un village qu'une ville. Elle ne contenait qu'un seul bâtiment de pierre : un établissement de bains construit sur le modèle romain. La grande majorité des gens vivait dans des cabanes ou sous des tentes ; Attila et ses principaux chefs occupaient des palais de bois, au milieu d'espaces entourés de vastes palissades ; ils avaient auprès d'eux leurs femmes et leurs ministres. Il y avait un grand étalage de butin, mais Attila lui-même affichait une simplicité toute nomade ; on lui servait ses aliments dans des tasses et de la vaisselle de bois et il ne touchait jamais au pain. Il travaillait beaucoup, donnait librement audience devant la porte du palais, et était presque toujours en selle. La coutume primitive des Aryens, comme des Mongols, de donner des fêtes dans la grande salle du palais était toujours en vigueur, et l'on buvait copieusement. Priscus nous montre les bardes chantant devant Attila. « Ils récitèrent les vers qu'ils avaient composés pour célébrer sa valeur et ses victoires. Un silence profond règnait dans la grande salle et les hôtes étaient captivés par cette voix harmonieuse qui faisait revivre et perpétuait leurs propres exploits ; une ardeur martiale se lisait dans les yeux des guerriers, qui brûlaient de combattre de nouveau, et les larmes des vieillards marquaient leur généreux désespoir de ne pouvoir plus partager les périls et la gloire du champ de bataille. A ce divertissement, qui pouvait être considéré comme une leçon de vertu militaire, succédait une farce qui était une insulte à la dignité de la nature humaine. Un bouffon maure et un bouffon scythe excitaient à tour de rôle l'hilarité des rudes spectateurs par toutes sortes de grimaces, par leur accoutrement et leurs gestes ridicules, par leur langage, mélange inintelligible de latin, de goth et de hun : la salle entière résonnait, à ce spectacle, d'un rire bruyant et licencieux. Seul, au milieu de ce débordement, Attila gardait un visage grave et impassible. »[1]

Bien qu'Attila eût été mis au courant des secrets desseins de Vigilius, il permit à l'ambassade de repartir sans être inquiétée pour Constantinople ; il la couvrit même de riches présents. Puis il envoya à son tour à Théodose un ambassadeur qu'il chargea de dire au monarque romain ce qu'il avait sur le cœur. « Théodose, déclara l'envoyé, est le fils d'un père illustre et respectable ; Attila, de même, est le descendant d'une noble race ; mais, alors que Théodose s'est montré indigne de l'honneur paternel, et, en consentant à payer tribut, s'est mis au-dessous du rang d'esclave, Attila, lui, a accru, par ses hauts faits, l'héritage qu'il a reçu de son père Munzuk. Il est donc juste que Théodose ait le respect de l'homme que la fortune et le mérite ont mis au-dessus de lui, et qu'il cesse, comme un perfide esclave, de conspirer clandestinement contre son maître. »

Devant cette terrible semonce, l'empereur se soumit ignominieusement. Il implora le pardon d'Attila et paya une rançon élevée.

En 451, Attila déclara la guerre à l'Empire d'Occident. Il envahit la Gaule. Les forces impériales proprement dites n'offrirent aucune résistance, et il put mettre à sac la plupart des villes de France, jusqu'au sud d'Orléans. Mais les Francs et les Visigoths s'unirent contre lui et, après une bataille acharnée livrée à Troyes, bataille qui coûta 150.000 hommes à chaque parti, le monarque hun dut battre en retraite, ce qui sauva l'Europe d'une domination mongole. Ce désastre ne découragea du reste pas Attila. Il regarda alors du côté du sud, et envahit l'Italie septentrionale. Il brûla Aquilée et Padoue, mit Milan à sac, mais, à la demande du pape Léon I, consentit à faire la paix. Il mourut en 453....

A partir de ce moment les Huns d'Attila cessent de jouer un rôle dans l'histoire de l'Europe. Ils se perdent au milieu des populations environnantes. Ils étaient probable-

1 Gibbon.

ment d'ailleurs déjà d'un sang très mêlé, et plutôt aryens que mongols. Ils ne peuplèrent pas, comme certaines gens le croient, la Hongrie, bien qu'ils aient laissé beaucoup de descendants en ce pays, Cent ans plus tard, un autre peuple hun, les Avars, venu d'Orient se répandit sur la Hongrie, mais il fut refoulé en 791-95 par Charlemagne. Les Magyars, les Hongrois modernes, n'avancèrent vers l'ouest que plus tard. C'était un peuple turco-finnois. Le magyar est un idiome qui appartient à la branche finno-ugrienne des langues ouralo-altaïques. Dès 550, ces Magyars étaient sur le Volga. Ils se fixèrent en Hongrie vers l'an 900.... Mais nous anticipons.

6

Bien que dans toute l'Europe occidentale et l'Afrique du Nord, le système impérial romain se fût disloqué, bien que le crédit eût disparu et que la monnaie se cachât, bien que les créanciers fissent en vain appel à leurs débiteurs et que les esclaves fussent maintenant sans maîtres, la tradition des Césars survivait à Constantinople. Nous avons eu déjà l'occasion de mentionner deux figures qui occupent une place à part parmi les derniers Césars : Dioclétien (284) et Constantin le Grand (312). Ce fut grâce aux efforts de ce dernier qu'un nouveau centre impérial put être créé à Constantinople. De très bonne heure, les Romains n'ayant pas su tirer parti de la mer, la position défavorable de Rome comme capitale mondiale était apparue. La destruction de Carthage et de Corinthe avait marqué la fin de tout trafic dans la Méditerranée. Le centre de l'administration étant à Rome, et la mer restant inutilisée, légions et courriers devaient remonter vers le nord et parcourir la moitié de l'Italie, avant d'être dirigés vers l'ouest ou vers l'est. En conséquence, presque tous les empereurs un peu actifs durent établir leur quartier général dans une région plus commode. Sirmium (sur la Save), Milan, Lyon, Nicomédie (en Bithynie) furent parmi ces capitales supplémentaires. Sous Dioclétien, Durazzo joua pendant un certain temps le rôle de capitale impériale. Ravenne, presqu'au fond de l'Adriatique, fut la capitale des derniers empereurs romains au temps d'Alaric et de Stilicon.

Ce fut Constantin le Grand qui résolut de transférer d'une façon définitive le centre du pouvoir impérial sur les rives du Bosphore. Nous avons déjà fait mention de Byzance, que Constantin choisit comme le noyau de sa nouvelle capitale. Si le lecteur veut bien considérer la position de cette cité, il reconnaîtra, qu'aux mains d'une lignée d'empereurs capables, elle aurait pu, comme centre d'une population brave, unie, habituée à la mer, jouer un rôle considérable. Ses galères auraient pu pénétrer, en remontant les fleuves de Russie, jusqu'au cœur de ce pays et prendre de flanc les barbares. Elle aurait pu être maîtresse de toutes les routes commerciales conduisant en Orient et tenir en respect la Mésopotamie, l'Egypte, la Grèce, et toutes les régions prospères et civilisées de cette époque. Ceci était si vrai que, même gouverné par d'indignes monarques et dans une atmosphère d'immoralité générale, ce qui restait de l'Empire romain put, avec Constantinople comme centre, se maintenir pendant près de mille ans.

Constantin le Grand voulait incontestablement que Constantinople fût la capitale d'un empire uni. Mais la situation géographique de l'Europe et de l'Asie occidentale, ainsi que les modes de transport en vogue à cette époque s'opposaient à une centralisation absolue du gouvernement. Rome regardait trop à l'ouest, mais Constantinople était à une distance pratiquement infranchissable de la Gaule. La civilisation méditerranéenne affaiblie, après avoir essayé de maintenir l'Italie dans son orbite, dut, en fait, abandonner l'occident à son propre sort ; elle se trouva dès lors concentrée en une région qui n'était autre que la souche, le cœur de l'ancien empire d'Alexandre. La langue grecque reprit son ascendant ; jamais elle n'avait été d'ailleurs sérieusement menacée par le latin officiel. On parle souvent de cet empire « oriental » ou byzantin comme s'il avait continué la tradition romaine. En fait, c'est avec celle d'Alexandre qu'il renoue.

La langue latine n'avait pas assez de vigueur intellectuelle, elle ne s'incarnait pas dans une littérature ou une science assez originale pour qu'un homme intelligent pût voir en elle un instrument nécessaire, et pour qu'elle prît définitivement le pas sur le grec. Aucune langue, quand bien même une armée de fonctionnaires chercherait à l'imposer, ne l'emportera sur une autre, si elle n'a produit une littérature aussi riche que celle-ci et n'est pas une

source aussi abondante d'informations. Une langue agressive doit être une source inépuisable de présents, et, à cet égard, le grec avait sur le latin une immense supériorité. Dès qu'il se sépara de l'Empire d'occident, l'Empire d'orient parla donc grec et continua, bien que sous une forme dégénérée, la tradition hellénique. Son centre intellectuel n'était cependant plus la Grèce, mais Alexandrie. Sa mentalité n'était plus celle de citoyens à l'esprit libre et au parler franc, du stagirite Aristote ou du grec Platon ; c'était celle d'une secte de pédants, incapables de rien créer dans l'ordre politique ; sa philosophie était une négation pompeuse de la réalité et l'esprit de recherche scientifique était mort chez lui. Pourtant, il restait hellénique. Le Romain était venu, et s'en était allé. Il avait d'ailleurs également abandonné une bonne partie de l'occident. Aux VIIe et VIIIe siècles, il n'y a plus de purs romains que dans la région qui entoure Rome. La langue latine subit dans tout l'occident de profondes modifications : en Gaule, où les Francs apprennent une forme gallique du latin qui donnera naissance au français ; en Italie, où, sous l'influence des envahisseurs Teutons, Lombards et Goths, le latin se scinde en toute une variété de dialectes italiens ; en Espagne et en Portugal, où il devient l'espagnol et le portugais. La latinité fondamentale des langues de ces régions démontre qu'il y eut moins, dans l'Empire occidental, conquête et remplacement d'une population par une autre, que révolution politique et sociale. Le district du Valais et le canton des Grisons, en Suisse, conservèrent aussi une langue dont la base était latine ; mais le plus curieux fut, qu'en Dacie et en Mésie inférieure, dans les vastes territoires au nord du Danube qui sont devenus la Roumanie moderne (Romanie), territoires qui ne furent ajoutés que fort tard à l'Empire et qui furent perdus presque aussitôt, la langue latine s'est conservée.

En Grande-Bretagne, le latin fut pratiquement évincé par les conquérants anglo-saxons, dont les divers dialectes fournirent bientôt, à l'anglais, ses racines.

Mais, en dépit de ce processus de décomposition, la tradition glorieuse de l'empire mondial de Rome, de l'autorité suprême des Césars, allait survivre dans l'esprit des hommes. Depuis l'époque d'Alexandre, l'humanité était hantée par l'idée que l'unité politique de la race était chose réalisable. Les rudes chefs et les rois barbares qui parcouraient avec leurs troupes cet empire en décomposition, étaient capables d'imaginer, au milieu de cet immense désordre, un roi des rois qui serait plus grand qu'eux-mêmes, et qui donnerait à tous les hommes une loi véritable. César avait été ce roi des rois, et César pouvait revenir. Ce titre de César, ils le respectaient et l'enviaient, et le plaçaient bien au-dessus de leurs propres titres. L'histoire internationale de l'Europe, à partir de ce moment, est faite en grande partie des exploits de rois et d'aventuriers qui se sont promis d'être césar et imperator

Nous parlerons, le moment venu, d'un certain nombre d'entre eux. Ce « césarisme » était devenu si universel que la grande guerre de 1914-18 ne faucha pas moins de quatre Césars : le kaiser allemand, le kaiser autrichien, le tsar russe et le tsar de Bulgarie. Déjà l' « imperator » français (Napoléon III) était tombé en 1870. Personne ne reste plus à l'heure actuelle pour porter le titre d'empereur ou perpétuer la tradition de Cesar Divus, que le sultan de Turquie et le monarque britannique. Le premier, pour rappeler qu'il règne sur Constantinople, a pris le nom de Kaisar-i-Roum ; le second porte celui de César de l'Inde (pays qu'aucun véritable César ne contempla jamais) : Kaisar-i-Hind.

CHAPITRE XXIX

L'AVÈNEMENT, LES PROGRÈS ET LES DIVISIONS DU CHRISTIANISME

1. *La Judée à l'époque du Christ.* — 2. *L'enseignement de Jésus de Nazareth.* — 3. *Les nouvelles religions universelles.* — 4. *La mise en croix de Jésus de Nazareth.* — 5. *Les Doctrines ajoutées à l'Enseignement du Christ.* — 6. *Epoque de Luttes et de Persécutions.* — 7. *Constantin le Grand.* — 8. *L'Etablissement du Christianisme officiel.* — 9. *La Carte de l'Europe en l'an* 500 *après J.-C.* — 10. *La Science sauvée par le Christianisme.*

1

Pour comprendre quelles furent les qualités essentielles du christianisme, doctrine qui va jouer un rôle important dans notre histoire et ouvrira les yeux des hommes à la perspective d'un monde unifié, il nous faut revenir de quelques siècles en arrière et montrer sous quel régime vivaient la Palestine et la Syrie, pays qui furent le berceau du christianisme. Nous avons déjà parlé de l'origine et des traditions de la nations juive, du diaspora, de l'état d'éparpillement du peuple juif dès ses origines, et de la croissance chez lui de l'idée d'un seul Dieu de justice gouvernant la terre, et tenu, par une promesse spéciale, d'assurer la sécurité et la gloire du peuple juif. L'idée juive offrait et offre encore une combinaison curieuse d'un large esprit théologique et d'un intense patriotisme racial. Les Juifs attendaient un sauveur spécial, un messie, qui ramènerait vers le bien l'humanité, tout en ressuscitant, perspective agréable, les gloires fabuleuses de David et de Salomon, et finalement mettrait le monde tout entier sous le talon, bienveillant mais ferme, de la Judée. Lorsque la puissance politique des peuples sémites déclina, lorsque Carthage s'enfonça après Tyr dans la nuit et que l'Espagne devint une province romaine, ce rêve se précisa et se répandit. On peut admettre que les Phéniciens, disséminés en Espagne, en Afrique et dans tout le bassin de la Méditerranée, devinrent des prosélytes du judaïsme. Des phases d'un prosélytisme vigoureux alternent en effet dans l'histoire des Juifs avec des phases d'un exclusivisme jaloux. Par exemple, les Iduméens, ayant été vaincus, furent convertis de force au judaïsme. Certaines tribus arabes étaient juives au temps de Mahomet, et au IXe siècle il y avait dans le sud de la Russie un peuple de sang turc qui était en grande partie composé de Juifs. Le judaïsme est en fait un idéal politique auquel beaucoup de peuples éprouvés apportèrent leur contribution. C'est aux Phéniciens et à des Araméens installés à Babylone que l'on doit faire remonter la tradition commerciale et financière des Juifs. La conséquence de tous ces fusionnements et de ces assimilations, fut que, dans presque toutes les villes de l'empire romain, et bien au delà vers l'orient, il y eut des communautés juives qui faisaient entre elles le commerce et qui prospéraient, la Bible constituant entre elles un lien que complétait une solide organisation religieuse et éducative. La plupart des Juifs ne résidèrent jamais en Judée, et ne vinrent jamais de ce pays.

Il est manifeste que ces communautés judaïsées qui communiquaient entre elles étaient, financièrement et politiquement, très privilégiées. Elles pouvaient drainer des ressources, agir comme ferments de

révolte ou comme agents de pacification. Elles n'étaient ni si abondantes ni si civilisées que les communautés grecques, mais il y avait chez elles une plus forte tradition de solidarité. Le Grec était hostile au Grec ; le Juif était toujours aux côtés du Juif. Partout où un Juif se rendait, il était sûr de rencontrer un homme de même mentalité et de même tradition que lui. Il trouvait partout un gîte, des vivres, un prêt d'argent, et une aide légale. Et, en raison de cette solidarité, les gouvernants étaient tenus d'avoir de la considération pour un peuple qui était pour eux une source d'emprunts fructueux ou une cause de tourments. C'est ainsi que les Juifs ont pu durer comme peuple, alors que l'hellénisme est devenu pour l'humanité une lumière universelle.

Nous ne chercherons pas à conter dans le détail l'histoire de la très petite fraction du peuple juif qui vivait en Judée. Ces Juifs se retrouvaient exposés aux mêmes dangers qu'autrefois ; demeurer en Judée, c'était pour ainsi dire, chercher la tranquillité au milieu de la grand'route. Jadis les Juifs avaient été coincés entre la Syrie et l'Assyrie au nord et l'Egypte au sud ; maintenant, ils étaient coincés entre les Séleucides au nord et les Ptolémées au sud; et quand les Séleucides disparurent, la puissance romaine s'abattit sur eux. L'indépendance de la Judée fut donc toujours chose relative et précaire. Le lecteur devra se reporter aux *Antiquités judaïques* et aux *Guerres des Juifs* de Flavius Josèphe, écrivain abondant et d'un patriotisme délirant, s'ils veulent connaître la suite de leurs chefs, de leurs monarques-grands-prêtres, des Macchabées, des Hérodes, etc. Ces chefs étaient pour la plupart du type oriental, rusés, perfides et sanguinaires. Trois fois Jérusalem fut prise, et le temple fut détruit. Ce ne fut que grâce à l'appui de la Diaspora, beaucoup plus puissante qu'eux, que les Juifs durent de n'être pas complètement balayés ; en 70 après J.-C. Titus, fils adoptif et successeur de l'empereur Vespasien, après un siège qui égala en horreur ceux de Tyr et de Carthage, s'empara de Jérusalem et détruisit complètement la ville et le temple. Titus voulait écraser ainsi le judaïsme, mais en détruisant le seul point où celui-ci était sensible et vulnérable il ne fit que le rendre plus fort.

Durant les cinq siècles de guerres et de désordres civils qui séparent le retour de captivité des Juifs de la destruction de Jérusalem, certains traits constants subsistèrent chez les Juifs, du moins chez les orthodoxes. Ils restèrent obstinément monothéistes ; ils ne voulurent avoir d'autres dieux que le seul vrai Dieu. A Rome comme à Jérusalem, ils se dressèrent virilement contre le culte de César Dieu. Et, de leur mieux, ils s'efforcèrent d'observer le pacte conclu avec Dieu. Aucune image sculptée ne pouvait pénétrer dans Jérusalem ; même les étendards romains avec leurs aigles devaient rester en dehors des portes.

Deux courants de pensée se manifestent chez les Juifs au cours de ces cinq cents ans. A droite, les Juifs de l'Eglise « étroite »: les pharisiens, très orthodoxes, très pointilleux même sur les plus infimes détails de la loi, d'un patriotisme intense et exclusif. Jérusalem tomba une fois entre les mains d'un monarque séleucide, Antiochus IV, et cela uniquement parce que les Juifs se refusèrent à défendre leur ville le jour du sabbat, jour ou tout travail était interdit. C'est aussi parce que les Juifs ne firent aucun effort pour détruire dans les mêmes circonstances le matériel de siège de Pompée le Grand que celui-ci put prendre Jérusalem. Mais, contre ces Juifs « étroits », se dressaient les Juifs « larges », les Juifs de gauche, qui étaient hellénisés; parmi eux se plaçaient les saducéens, qui ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme. Ces Juifs « larges » étaient assez disposés à se laisser assimiler par les Grecs et les peuples hellénisés qui les entouraient. Ils étaient prêts à accepter des prosélytes, et ainsi à accorder au reste de l'humanité une part de leur Dieu et de ses promesses. Mais ce qu'ils gagnaient en générosité, ils le perdaient en droiture morale. Ils étaient les mondains de la Judée. Nous avons déjà dit que les Juifs hellénisés oublièrent leur hébreu,[1] et durent faire traduire leur Bible en grec.

Sous le règne de Tibère, surgit un grand prédicateur qui allait renforcer la notion d'un Dieu juste et immuable, ainsi que celle des obligations morales de l'homme envers Dieu: cette notion faisait la force du judaïsme orthodoxe, mais il convenait qu'elle fut dépouillée de tout ce qui s'y

[1] Les autres aussi ; ils n'entendaient plus que l'araméen.

mêlait d'avidité et d'étroit exclusivisme. Ce prédicateur, ce fut Jésus de Nazareth; il fut l'annonciateur, plus que le fondateur, du christianisme.

2

Ce livre sera surtout lu par des chrétiens, avec peut-être çà et là quelques Juifs, et les premiers tout au moins considèrent Jésus de Nazareth comme quelque chose de plus qu'un simple prédicateur humain; pour eux son apparition constitue, non un fait historique naturel, mais un événement surnaturel qui a modifié le cours du progrès continu de la vie vers une conscience et une volonté communes, progrès que nous avons essayé de retracer dans cet ouvrage. Mais cette conviction, pour répandue qu'elle soit en Europe et en Amérique, n'est pas la conviction de tous les hommes, ni même de la grande majorité de l'humanité, et, en composant cette esquisse d'une histoire de la vie, nous nous efforçons, dans la mesure du possible, de ne formuler aucun jugement qui puisse prêter à controverse. Nous essayons d'écrire comme si ce livre devait être lu par des Hindous, des Musulmans ou des Bouddhistes, aussi bien que par des Américains et des Européens occidentaux. Nous nous en tiendrons donc strictement à l'exposé des faits, et nous nous garderons de prendre parti à l'égard des diverses interprétations théologiques auxquels lesdits faits ont été soumis. Nous dirons quelle idée certains individus se sont faite de Jésus de Nazareth, mais nous verrons dans ce dernier ce qu'il semble qu'il fût, à savoir un homme, procédant comme le peintre qui ne peut représenter un tel modèle que sous des traits humains.

Nous traiterons comme de simples documents humains les documents qui font mention des actes et de l'enseignement de Jésus. Si une lumière divine brille à travers notre récit, nous ne ferons rien pour en accroître ou pour en réduire l'éclat. C'est ainsi que nous avons procédé dans le cas de Bouddha, et c'est ainsi que nous procèderons lorsqu'il sera question de Mahomet. En ce qui concerne Jésus, nous avons à écrire, non une théologie, mais une histoire, et nous nous demanderons, non pas quelle est la signification théologique et spirituelle de la vie de Jésus, mais quels ont été les effets de celle-ci sur la vie politique et sur l'existence quotidienne des hommes.

Presque toutes nos informations quant à la personnalité de Jésus sont tirées des quatre évangiles, et d'allusions à la vie du Christ contenues dans les lettres (Épitres) des premiers propagandistes chrétiens. Beaucoup de gens admettent que les trois premiers évangiles, ceux de Matthieu, de Marc et de Luc utilisent les documents les plus anciens; l'Evangile de saint Jean a, par contre un caractère plus personnel et il se colore d'une théologie d'un type plus fortement hellénique. Les critiques sont portés à considérer l'Evangile de saint Marc comme la peinture la plus fidèle ou tout au moins la plus contemporaine de la personnalité de Jésus et comme la reproduction la plus exacte de ses paroles. Mais les quatre évangélistes s'accordent à nous décrire une personnalité très nettement définie; ils nous convainquent de la réalité de son existence, tout comme les premiers récits sur Bouddha nous avaient convaincus de l'existence de ce dernier. En dépit d'additions miraculeuses et incroyables, on est obligé de dire: « Il y avait là un homme. Cette partie du récit n'aurait pu être inventée. »

Mais, de même que la personnalité de Gautama Bouddha n'apparaît plus que déformée et obscurcie lorsqu'on considère la petite figure raide et accroupie, idole dorée des bouddhistes ultérieurs, de même on sent que la personnalité vigoureuse de Jésus a complètement disparu sous le déguisement irréel et conventionnel dont, par un faux sentiment de respect, l'a affublée l'art moderne chrétien. Jésus était un prédicateur pauvre, qui vagabondait à travers la terre poussiéreuse et rongée par le soleil de la Judée, ne se nourrissant que de ce qui lui était octroyé par charité: pourtant on le représente toujours droit, net, lisse et peigné, dans une tunique immaculée, figé dans une sorte d'immobilité, semblant glisser dans l'air. Et ceci suffit à faire douter de l'existence réelle de Jésus beaucoup de gens qui ne savent pas distinguer son histoire de tous les ornements dont l'ont chargée des disciples dénués d'intelligence, ni la dégager des vues de foi et des contaminations mythiques qui l'ont corrompue.

Il se peut que la première partie des Evangiles ne soit faite que d'additions du même genre. Les circonstances miraculeuses de la naissance de Jésus, la grande étoile qui guida vers l'étable les sages de l'Orient, le massacre, consécutif à ces

présages, par ordre d'Hérode, de tous les enfants de la région de Bethléem, la fuite en Egypte, tout cela semble bien avoir un caractère adventice et être d'inspiration multiple. Le moins que l'on puisse dire de ces faits, c'est qu'ils n'ajoutent rien à l'enseignement du Christ, et qu'ils lui retirent beaucoup de la force et de la puissance qu'il possède quand on le dépouille de tant d'éléments accessoires. La même remarque s'applique à toutes les généalogies contradictoires fournies par Matthieu et par Luc, et par lesquelles ces auteurs s'efforcent de démontrer que Joseph, le père du Christ, descendait en ligne directe du roi David, comme si c'était un honneur pour Jésus ou pour n'importe qui d'avoir un tel ancêtre. Ces listes généalogiques sont d'autant plus déplacées que, selon la légende, Jésus n'était pas, par la chair, le fils de Joseph, mais avait été conçu miraculeusement.

Si nous laissons de côté tous ces accessoires, nous restons en présence d'une figure très humaine, grave et passionnée, sujette à de brusques accès de colère, et qui vint enseigner au monde une doctrine simple et profonde, à savoir l'amour égal d'un Dieu, père des hommes, pour tous ses enfants, et la venue du Royaume de Dieu. Jésus — pour se servir d'une expression courante — fut vraisemblablement une personnalité d'une puissance magnétique hors du commun. Il attirait à lui les disciples et les remplissait d'amour et de courage. Les faibles et les malades étaient réconfortés et guéris par sa présence. Il est cependant probable que lui-même était d'un physique délicat ; la rapidité avec laquelle il mourut sur la croix suffirait à le prouver. La légende veut qu'il se soit évanoui lorsque, selon la coutume, il dut porter sa croix jusqu'au lieu de l'exécution. La première fois qu'on lui vit prendre figure de maître, il avait atteint l'âge de trente ans. Pendant trois ans, d'après Jean, il parcourut le pays, répandant sa doctrine ; puis, il vint à Jérusalem et fut accusé d'avoir essayé de fonder en Judée un royaume étranger ; il fut jugé sous ce chef d'accusation et crucifié en même temps que deux voleurs. Bien avant que ceux-ci eussent expiré, les souffrances de Jésus avaient pris fin.

Il est un fait certain : c'est qu'on ne découvre dans les Evangiles presque rien qui corrobore les affirmations théologiques dont l'ensemble constitue le christianisme. Nulle part, le lecteur pourra s'en rendre compte par lui-même, on ne trouve, franchement, clairement affirmées dans ces livres, les doctrines que les prédicateurs chrétiens de toutes sectes considèrent comme nécessaires au salut. Il est difficile de trouver une parole sortie de la bouche de Jésus d'où l'on puisse inférer que celui-ci se considérait comme le Messie juif (en grec « le Christ ») ou qu'il croyait participer de la divinité ; Jésus n'explique pas davantage la doctrine de la rédemption ou n'indique à ses partisans la nécessité des sacrifices ou des sacrements (c'est-à-dire des rites célébrés par le clergé). Nous verrons comment plus tard le Christianisme fut déchiré par des discussions relatives à la Trinité. Or, il n'y a aucune preuve que les apôtres de Jésus aient jamais entendu parler de la Trinité, tout au moins par le Maître. L'observance du sabbat juif est un trait essentiel de beaucoup de cultes chrétiens ; mais Jésus viola délibérément le sabbat et proclama que celui-ci était fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. De même, il ne dit pas un mot du culte de sa mère Marie, qui fait songer à Isis, Reine du ciel. Des écrivains sceptiques ont eu la témérité de dénier à Jésus le titre de chrétien. Le lecteur qui voudra expliquer ces extraordinaires lacunes dans l'enseignement du Christ consultera ses propres guides religieux. Ici nous avons été tenu de faire mention desdites lacunes, à cause de tous les problèmes et de toutes les controverses qu'elles ont fait naître, mais nous sommes également tenu de ne pas en grossir l'importance.

Une autre particularité remarquable, c'est l'importance énorme donnée par Jésus, dans son enseignement, à ce qu'il appelle le Royaume des cieux, et la faible place qu'occupe ce dernier dans les rites et dans la doctrine de la plupart des églises chrétiennes.

Cette doctrine du Royaume des cieux, qui constitue le fond de l'enseignement de Jésus et qui joue un si petit rôle dans les églises chrétiennes, est certainement l'une des doctrines les plus révolutionnaires qui aient jamais fait tressaillir et transformé la pensée humaine. Il ne faut pas s'étonner que le monde de l'époque n'ait pas saisi sa pleine signification, et ait reculé d'épouvante avant d'avoir même aperçu quelle menace elle comportait pour les habitudes établies et les institutions de l'humanité. Rien d'étonnant à ce que le nouveau converti et le disciple encore hésitant soient retournés bientôt aux vieilles idées familières du

temple et de l'autel, d'une divinité farouche et de rites propitiatoires, de prêtres consacrés et de mystérieuses bénédictions, et que — une juste place ayant été faite à toutes ces choses — ils soient revenus à leur chère petite vie familière de haines, de profits, de concurrence et d'orgueil. Car la doctrine du Royaume du ciel, telle que Jésus semble l'avoir prêchée, n'était rien de moins qu'un appel hardi et intransigeant en faveur d'une réforme et d'une purification complète de notre race en lutte contre elle-même, une purification totale, opérée du dedans comme du dehors. Le lecteur trouvera dans les Evangiles tout ce qui a été conservé de ce formidable enseignement ; ici nous n'avons à nous occuper que de leur violente répercussion sur les idées établies.

Les Juifs étaient convaincus que Dieu, le seul Dieu de tout l'univers, était un dieu juste, mais ils le considéraient aussi comme un dieu commerçant qui avait fait un marché avec leur père Abraham, marché qui était une très bonne affaire pour eux, puisqu'il devait finalement leur assurer la prédominance sur toutes les autres nations du monde. Ils entendirent avec stupeur et colère Jésus faire litière de toutes ces chères garanties. Dieu, disait-il, n'est pas un marchand ; il n'y a pas de peuple élu ni de favoris dans le royaume de Dieu. Dieu est le père aimant de toutes les créatures, aussi incapable que l'est le soleil d'octroyer une faveur spéciale. Et tous les hommes étaient frères, tous pécheurs, et tous fils chéris du divin Père. Dans la parabole du bon Samaritain, Jésus raille cette tendance naturelle à laquelle nous cédons tous de porter aux nues notre propre nation et de diminuer les vertus des autres sectes et des autres races. Dans la parabole des laboureurs, il écarte la prétention qu'ont les Juifs de posséder une sorte d'hypothèque sur Dieu lui-même[1]. Dieu, disait-il, traite de la même manière tous ceux qu'il introduit dans son Royaume ; il traite tout le monde également, parce que sa bonté n'a pas de mesure. De tous les hommes, d'ailleurs, comme l'indique la parabole du talent enfoui et l'incident du denier de la veuve, il exige un maximum d'efforts. Il n'y a ni privilèges, ni rabais, ni excuses dans le Royaume du ciel.

Mais ce n'est pas seulement dans leur intense patriotisme de tribu que Jésus blessa les Juifs. Ceux-ci avaient un sentiment profond de la famille ; or, que pouvait compter le lien étroit et restrictif des affections familiales en regard du flot puissant de l'amour de Dieu ? Les disciples du Christ devaient avoir le Royaume de Dieu tout entier pour famille. On nous raconte que « comme Jésus s'adressait encore à la foule, sa mère et ses frères qui étaient dehors, cherchèrent à lui parler. Quelqu'un lui dit : Voici, ta mère et tes frères sont dehors, et ils cherchent à te parler. Mais Jésus répondit à celui qui le lui disait : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? puis étendant la main sur ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère[1] ».

Et, non seulement Jésus portait atteinte au sentiment patriotique et aux liens de famille, au nom de Dieu, le Père universel, et de la confraternité des hommes, mais il semble que son enseignement condamnait toutes les inégalités du système économique en vigueur, toutes les formes de richesse privée et de bénéfice personnel. Tous les hommes appartenaient au royaume ; tous leurs biens appartenaient au royaume ; la vie juste, la seule vie juste, c'était le service de Dieu, avec tout ce que nous sommes, avec tout ce que nous possédons. A mainte reprise, il dénonce les richesses privées, et les avantages que tendent à se réserver ceux qui mènent une vie personnelle :

« Comme Jésus se mettait en chemin, un homme accourut, et se jetant à genoux devant lui : Bon maître, lui demanda-t-il, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle? Jésus lui dit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a de bon que Dieu seul. Tu connais les commandements : Tu ne commettras point d'adultère ; tu ne tueras point ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignage ; tu ne feras tort à personne ; honore ton père et ta mère. Il lui répondit : Maître, j'ai observé toutes ces choses dès ma jeunesse. Jésus, l'ayant regardé, l'aima, et lui dit : Il te manque une chose ; va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens, et suis-moi. Mais, affligé de cette parole, cet homme s'en alla tout triste ; car il avait de grands biens. Jésus,

[1] L'authenticité de ces paroles semble aujourd'hui douteuse.

[1] Matt XII. 46-50.

regardant autour de lui, dit à ses disciples : Qu'il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! Les disciples furent étonnés de ce que Jésus parlait ainsi, et, reprenant, il leur dit : Mes enfants, qu'il est difficile à ceux qui vivent dans les richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! Il est moins difficile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu[1] ! »

De plus, dans son étonnante prophétie d'un Royaume qui doit réunir en Dieu tous les hommes, Jésus manifeste une vive impatience à l'égard de l'esprit de marchandage des religions établies. Une autre et imposante partie de son enseignement est dirigée contre les pratiques méticuleuses de ceux qui prétendent mener une vie pieuse. « Les pharisiens et quelques scribes, venus de Jérusalem, s'assemblèrent auprès de Jésus. Ils virent quelques-uns de ses disciples prendre leur repas avec des mains impures, c'est-à-dire non lavées. — Or, les pharisiens et tous les Juifs ne mangent pas sans s'être lavé soigneusement les mains, conformément à la tradition des anciens ; et quand ils reviennent de la place publique, ils ne mangent qu'après s'être purifiés. Ils ont encore beaucoup d'autres observances traditionnelles, comme le lavage des coupes, des cruches et des vases d'airain. Et les pharisiens et les scribes lui demandèrent : Pourquoi tes disciples ne suivent-ils pas la tradition des anciens, mais prennent-ils leurs repas avec des mains impures ? Jésus leur répondit : Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé sur vous, ainsi qu'il est écrit :

» Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi. C'est en vain qu'ils m'honorent en donnant des préceptes qui sont des commandements d'hommes.

» Vous abandonnez le commandement de Dieu, et vous observez la tradition des hommes. Il leur dit encore : Vous anéantissez fort bien le commandement de Dieu pour garder votre tradition[2] ».

De même, nous le voyons railler en vingt endroits cette vertu chérie des formalistes : l'observance du sabbat.

Ce n'était pas seulement une révolution morale et sociale que Jésus proclamait. Son enseignement nous semble avoir une portée politique des plus claires. Il est vrai qu'il déclare que son royaume n'est pas de ce monde; que c'est dans le cœur des hommes, et non sur un trône, qu'il prétend régner. Mais il est également clair que, dans la mesure où son royaume s'établirait dans le cœur des hommes, dans la même mesure le monde extérieur serait bouleversé et rénové.

Les auditeurs de Jésus ont été trop sourds et trop aveugles pour saisir le sens de toutes ses paroles, mais il est clair qu'ils ne se sont pas trompés sur son intention de révolutionner le monde. Certaines des questions posées au Christ et les réponses qu'il leur donna nous permettent de conjecturer ce que put être la partie de son enseignement dont il ne nous est pas resté de traces. Sur la vigueur de certaines de ses attaques, des incidents tels que celui-ci ont une valeur de témoignage égale à celle d'une médaille :

« Ils envoyèrent auprès de Jésus quelques-uns des pharisiens et des hérodiens, afin de le surprendre par ses propres paroles. Et ils vinrent lui dire : — Maître, nous savons que tu es vrai, et que tu ne t'inquiètes de personne : car tu ne regardes pas à l'apparence des hommes, et tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité. Est-il permis ou non de payer le tribut à César ? Devons-nous payer, ou ne pas payer ? Jésus, connaissant leur hypocrisie, leur répondit : — Pourquoi me tentez-vous ? Apportez-moi un denier afin que je le voie. Ils en apportèrent un. — De qui sont cette effigie et cette inscription ? — De César, lui répondirent-ils. Alors il leur dit : — Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu[1] ». Si l'on tenait compte de ce qu'il avait déjà enseigné, bien légère devait être la part qui reviendrait à César du cœur et des biens de chaque homme.

Le caractère de l'opposition qui lui fut faite, les circonstances de son jugement et de son exécution montrent qu'aux yeux de ses contemporains — et les apparences étaient conformes aux réalités — il proposait de transformer, d'élargir et de fondre en une seule toutes les vies humaines. Mais, même ses disciples ne comprirent pas la vaste et profonde portée d'une telle suggestion. Leur esprit était dominé par l'idée du vieux rêve juif d'un roi, d'un Messie

[1] Marc X, 17-25.
[2] Marc VII.

[1] Marc XII, 13-17.

qui débarrasserait le pays des Hérodes hellénisés et du contrôle romain, et lui ferait de nouveau connaître les gloires fabuleuses de David. Ils négligeaient la substance de son enseignement, quelque simple et frappant qu'il fût. Ils considéraient évidemment que c'était là sa façon, personnelle mystérieuse et singulière, de présenter une aventure dont la conclusion serait son installation sur le trône de Jérusalem. Ils le considéraient comme un roi, dans la suite interminable des rois, mais un roi à moitié sorcier qui, en propos plus ou moins magiques, prêchait une forme de vertu impossible à atteindre.

« Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : — Maître, nous voudrions que tu fisses pour nous ce que nous te demanderons. Il leur dit : — Que voulez-vous que je fasse pour vous ? — Accorde-nous, lui dirent-ils, d'être assis l'un à ta droite, l'autre à ta gauche, quand tu seras dans ta gloire. Jésus leur répondit : — Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire la coupe que je dois boire, ou être baptisés du baptême dont je dois être baptisé ? — Nous le pouvons, dirent-ils. Et Jésus leur répondit : — Il est vrai que vous boirez la coupe que je dois boire, et que vous serez baptisés du baptême dont je dois être baptisé ; mais, pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, cela ne dépend pas de moi, et ne sera donné qu'à ceux à qui cela est réservé. Les dix, ayant entendu cela, commencèrent à s'indigner contre Jacques et Jean. Jésus les appella, et leur dit : Vous savez que ceux qu'on regarde comme les chefs des nations les tyrannisent, et que les grands les dominent. Il n'en est pas de même au milieu de vous. Mais quiconque veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur ; et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie comme la rançon de plusieurs. »

C'était là une maigre consolation pour ceux qui attendaient dans la suite la juste récompense de leurs services et de leurs privations. Ils ne pouvaient admettre cette rude doctrine d'un royaume où servir portait en soi une récompense surpassant toutes les autres. Même après la mort de Jésus sur la croix, ils revinrent, le premier moment de stupéfaction passé, à la croyance qu'il était de la race des rois, que bientôt, par quelque stupéfiant miracle, il reviendrait de chez les morts, et, dans toute sa splendeur et sa grâce, s'asseoirait sur le trône de Jérusalem. Ils considéraient sa vie comme un stratagème, et sa mort comme un tour de passe-passe.

Il était trop grand pour ses disciples. Et comment s'étonner si, en l'entendant parler, les riches et les heureux de ce monde voyaient avec un sentiment d'horreur s'ouvrir devant eux d'étranges perspectives, sentaient vaciller le monde auquel ils étaient accoutumés ? Peut-être les prêtres, les dirigeants et les riches comprirent-ils cela mieux que ses disciples. Tous les petits bénéfices privés qu'ils s'étaient assurés en marge du devoir social, il les soumettait à la lumière crue d'une religion de vie universelle. Il était pareil à quelque terrible chasseur moral forçant l'humanité à sortir des petits terriers confortables où elle avait jusqu'à présent vécu. Dans la blanche lumière du royaume de Dieu, il ne devait y avoir ni propriété, ni privilèges, ni orgueil, ni hiérarchie ; aucun autre mobile et aucune autre récompense que l'amour. Qu'y a-t-il de surprenant à ce que les hommes aient été éblouis, aveuglés, et se soient révoltés contre lui. Même ses disciples, lorsqu'il les inonda de cette lumière, se révoltèrent. Qu'y a-t-il de surprenant à ce que les prêtres aient senti qu'entre cet homme et eux il n'y avait aucune commune mesure, que lui ou la prêtrise devait disparaître ? Qu'y a-t-il de surprenant à ce que les soldats romains, placés en face d'une pensée qui planait bien au-dessus de leur compréhension et qui menaçait leurs disciplines, aient été pris d'un rire fou, aient couronné Jésus d'épines, l'aient vêtu de pourpre et travesti en César ? Car le prendre au sérieux, c'était s'embarquer dans une vie étrange et inquiétante, abandonner ses habitudes, se rendre maître de ses instincts et de ses impulsions, partir à la recherche d'un presque incroyable bonheur...

Qu'y a-t-il de surprenant qu'aujourd'hui même ce Galiléen soit trop grand pour nos cœurs trop petits ?

3

Il est de nombreux points du véritable enseignement du Christ qu'un riche, un prêtre, un marchand, un fonctionnaire impérial ou un citoyen respectable ne pouvait accepter sans révolutionner son mode de vie ; par contre, cet enseigne-

ment ne contient rien auquel les hommes qui suivaient les vraies leçons de Gautama Sakya n'eussent été prêts à souscrire ; rien ne s'opposait à ce qu'un bouddhiste primitif ne fût aussi un Nazaréen, ni à ce qu'un disciple personnel du Christ ne se déclarât prêt à suivre les voies indiquées par le Bouddha.

Que l'on considère maintenant le ton de ces paroles d'un Chinois, Mo Ti, qui vivait au IVe siècle avant J.-C., alors que les doctrines de Confucius et de Lao Tse prédominaient en Chine, c'est-à-dire avant que le bouddhisme n'eût été introduit dans ce pays ; n'ont-elles pas une teinte nettement « nazaréenne » ?

« Les violences exercées par un Etat sur un autre Etat, par une famille sur une autre famille, le vol, l'absence de bonté chez le souverain et de loyauté chez le ministre, la dureté des rapports entre le père et l'enfant et les manquements au devoir filial, voilà ce qui fait tort à l'empire. Et tous ces actes mauvais ont leur origine dans l'absence d'un amour mutuel. Si cette seule vertu pouvait devenir universelle, les princes n'iraient plus sur les champs de bataille, les chefs de famille ne tenteraient plus d'usurper le bien d'autrui ; les hommes ne commettraient plus de vols ; les dirigeants et les ministres seraient miséricordieux et loyaux ; les pères et les fils se chériraient, les frères vivraient en harmonie et se réconcilieraient aisément. Si les hommes s'aimaient tous les uns les autres, les faibles ne seraient plus la proie des forts, les foules ne chercheraient plus à piller ceux qui possèdent, les riches n'insulteraient plus les pauvres, les nobles ne seraient plus insolents à l'égard des humbles ; et les astucieux ne chercheraient plus à en faire croire aux simples. »

Tout ceci ressemble extraordinairement, sous une forme politique, à l'enseignement de Jésus de Nazareth. Le monde qu'entrevoyait Mo Ti était très voisin du Royaume du ciel.

Ce qui caractérise ces grandes religions mondiales, c'est qu'elles sont identiques dans leur essence. Par leurs origines, elles diffèrent profondément des cultes chez lesquels le prêtre, l'autel et le temple jouent le premier rôle, des cultes qui ont pour but l'adoration de dieux finis et définis et qui tiennent une si grande place dans l'évolution de l'humanité entre l'an 15.000 et l'an 600 avant J.-C.

Les nouvelles religions mondiales qu'on voit paraître à partir de l'an 600 avant J.-C., furent essentiellement des religions du cœur, et d'un ciel universel. Elles balayèrent les dieux divers et limités qui s'étaient si bien adaptés aux besoins de l'esprit humain depuis les temps où les premières communautés avaient été amalgamées par la terreur et par l'espérance. Bientôt, avec l'Islam, nous rencontrerons pour la troisième fois cette même doctrine fondamentale qui exige la soumission de tous les hommes à une volonté unique. Averti par l'expérience du christianisme, Mahomet, d'ailleurs, déclara avec insistance qu'il n'était rien de plus qu'un homme.

Nous avons l'habitude de considérer comme des rivales les grandes religions qui surgirent entre la conquête de Babylone par les Perses et l'écroulement de l'empire romain ; mais la cause de cette rivalité réside seulement dans leurs défauts, dans l'opposition de certains caractères qu'elles revêtirent bien après leur fondation, dans des différences de langues et de formules ; ce qui importe ce n'est pas que l'une ait pu triompher de l'autre, ou qu'elle ait été elle-même remplacée par quelque nouvelle variante ; non, ce que nous devons considérer, c'est la vérité qui subsiste lorsqu'on a débarrassé chacune d'elles de sa gangue, et qui, dans tous les cas, est la *même* vérité : à savoir que le cœur des hommes, leur vie, leurs institutions, doivent être soumis à une volonté commune, qui les gouverne tous.

Ajoutons que, quelles que soient les sottises que l'on a écrites sur l'antagonisme de la science et de la religion, ce dernier n'existe pas. Tout ce que ces religions mondiales, guidées par leur inspiration et leur pénétration ont proclamé, l'histoire, à mesure qu'elle gagne en clarté, et la science, à mesure que son domaine s'accroît, le donnent comme un fait véritable et démontrable ; l'une et l'autre nous apprennent que les hommes ne forment qu'une même famille, qu'ils ont une origine commune, que leur vie individuelle, les nations qu'ils forment, les races elles-mêmes fusionnent sans cesse pour finalement se perdre dans une même destinée humaine, dont le théâtre est une petite planète perdue au milieu des étoiles. Et le psychologue marche maintenant la main dans la main avec le prédicateur, puisqu'il nous assure qu'il n'est pas de paix raisonnée

du cœur, pas d'équilibre et pas de sécurité pour l'âme, tant que l'homme n'a pas retrouvé la vie en la perdant, n'a pas éduqué et discipliné ses désirs et sa volonté, ne s'est placé plus haut que ses appétits, ses jalousies, ses craintes, ses instincts et ses affections étroites. L'histoire de notre race et celle de ses expériences religieuses se déroulent en un parallélisme si complet que, pour l'observateur contemporain, elles semblent une seule et même chose ; toutes deux révèlent l'évolution d'un être, d'abord aveugle, vivant dans un état d'éparpillement et d'entière confusion mentale, qui se fraie lentement un chemin vers un état de salut et de sérénité, dans lequel tous nos desseins deviennent harmonieux et cohérents. Telle est, sous sa forme élémentaire, la marche même de l'histoire, et, que nous soyons guidés par des mobiles religieux ou que nous soyons entièrement dégagés de tels mobiles, les grandes lignes de cette évolution restent les mêmes.

4

En l'an trente, alors que Tibère était empereur de Rome et que Ponce-Pilate était procurateur de Judée, quelque temps avant la fête de Pâques, Jésus de Nazareth vint à Jérusalem. Jusqu'alors il avait surtout prêché en Galilée, notamment aux environs de la ville de Capernaum. A Capernaum, il avait prêché dans la synagogue.

Son entrée à Jérusalem fut, d'après l'Evangile, un triomphe pacifique. Il avait réuni une grande suite en Galilée — quelquefois même la foule était si dense sur les rives du lac de Galilée qu'il devait prêcher d'un bateau — et sa renommée l'avait précédé dans la capitale.

De grandes foules vinrent à sa rencontre. Il est clair qu'elles ne connaissaient pas le sens véritable de son enseignement, et qu'elles partageaient la conviction générale qu'il devait, par quelque miracle de justice, renverser l'ordre établi. Il entra dans la cité sur le dos d'un ânon qu'avait fourni quelque disciple. La foule le suivait avec des cris de triomphe et clamait « Hosanna ! », ce qui était un terme d'allégresse.

Il se rendit au temple. Les cours extérieures étaient encombrées par les tables des changeurs et par les étalages de ceux qui vendaient aux visiteurs pieux des colombes que ceux-ci remettaient en liberté. Lui et ses disciples chassèrent ces trafiquants et renversèrent les tables. Ce fut presque son seul acte positif d'autorité.

Puis, pendant une semaine, il enseigna à Jérusalem, entouré d'un nombre si considérable de partisans que l'autorité hésita à l'arrêter. Enfin cette dernière rassembla tout son courage et se décida à agir contre cet intrus extraordinaire. L'un des disciples, Judas, consterné et désappointé de voir le faible parti que Jésus tirait de cette conquête de Jérusalem, alla trouver les prêtres juifs, leur conseilla d'arrêter Jésus, s'offrant même à les assister. Trente pièces d'argent furent la récompense de ce service. Le grand-prêtre et les Juifs en général avaient beaucoup de raisons de redouter cette insurrection pacifique qui remplissait d'une foule exaltée les rues de Jérusalem : ils craignaient notamment que les Romains ne se méprissent sur son caractère ou en tirassent prétexte pour brimer le peuple juif tout entier. C'est pourquoi le grand-prêtre Caiaphas, voulant manifester son loyalisme envers l'autorité romaine, joua le premier rôle dans le procès qui fut fait à ce Messie désarmé, et c'est pourquoi aussi les prêtres et la foule orthodoxe de Jérusalem furent parmi les principaux accusateurs de Jésus.

Comment celui-ci fut arrêté dans le jardin de Gethsemani, comment il fut jugé et condamné par Ponce-Pilate, le procurateur romain, comment il fut fustigé et bafoué par les soldats romains, et finalement crucifié sur la colline appelée Golgotha, c'est ce que les Evangiles relatent avec une simplicité et une dignité sans égales.

Le mouvement révolutionnaire avait complètement échoué. Les disciples de Jésus l'abandonnèrent sans hésiter, et Pierre, étant pris pour l'un d'eux, dit : « Je ne connais pas cet homme ». Ce n'était pas là le dénouement qu'ils attendaient lorsqu'ils étaient venus en triomphe à Jérusalem. Quelques femmes et quelques intimes furent les seuls témoins de l'agonie du maître. A la fin d'un long jour de souffrance le chef abandonné fit un suprême effort, et s'écria à voix haute : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Et après ces mots dont l'écho devait retentir à travers la suite des âges, ces mots qui restent pour les fidèles une énigme, il mourut.

Il était inévitable que de simples croyants

cherchassent à rehausser la froide terreur de cette tragédie par toutes sortes d'histoires stupides relatives à des perturbations physiques, analogues à celles qu'on prétendit avoir accompagné la conversion de Gautama. On nous dit qu'une grande obscurité s'abattit sur la terre, et que le voile du temple se déchira en deux ; mais si de tels phénomènes se produisirent, ils n'eurent pas à l'époque le plus léger effet sur l'esprit du peuple de Jérusalem. Il est difficile de croire aujourd'hui que la nature puisse se livrer à des commentaires aussi dépourvus de sens. Combien il est plus émouvant d'imaginer un monde indifférent à ces trois croix dressées dans le rouge crépuscule et au petit groupe de veilleurs perplexes et désolés! L'ombre tombait sur la colline ; la ville lointaine se livrait aux préparatifs de la Pâques ; personne, si ce n'est ce groupe de gens en pleurs qui regagnaient leur logis, ne se demandait si Jésus de Nazareth était encore mourant ou était déjà mort....

L'âme des disciples fut plongée pendant un temps dans une complète obscurité. Bientôt certains propos furent chuchotés parmi eux, et des bruits coururent, bruits fort peu concordants d'ailleurs, d'après lesquels le corps de Jésus ne se trouvait plus dans le tombeau où il avait été placé, qu'une personne, puis une autre avait vu le Christ vivant. Enfin les mêmes disciples se consolèrent en se disant qu'il était ressuscité d'entre les morts, qu'il s'était montré à un grand nombre de gens, et qu'aux yeux de la foule, il était monté dans les cieux. On trouva des témoins pour déclarer qu'ils avaient vu Jésus s'élever positivement sous sa forme corporelle. Il était remonté jusqu'à Dieu, à travers la voûte azurée. Les disciples acquirent bientôt la conviction qu'il reviendrait avant peu, dans toute sa puissance et toute sa gloire, pour juger l'humanité tout entière. Il reviendrait, affirmaient-ils ; et, se laissant de nouveau emporter par leur vieux rêve d'une splendeur temporelle, ils oubliaient la grande, la formidable anticipation que le Christ leur avait donnée du Royaume de Dieu.

5

L'histoire des premiers temps du christianisme est celle d'une lutte entre les véritables enseignements et l'esprit de Jésus de Nazareth, et l'interprétation, trop étroite ou trop large, les contre-sens des hommes, très inférieurs à lui, qui l'avaient aimé et suivi depuis la Galilée, et qui maintenant étaient les porteurs et les gardiens du message adressé par le Christ à l'humanité. Les Evangiles et les Actes des apôtres constituent un récit bigarré et de valeur inégale, mais il est hors de doute que, dans l'ensemble, ce récit des débuts du christianisme est tout à fait sincère.

Les premiers Nazaréens, ce fut le nom donné aux partisans du Christ, offrent dès le début le spectacle de gens sollicités à la fois par deux forces ; l'enseignement de Jésus d'une part, les gloses et les interprétations de ses disciples, de l'autre. Pendant un temps, ils continuèrent à se soumettre aux disciplines que le maître avait recommandées et qui tendaient au complet asservissement du moi ; tous leurs biens étaient mis en commun, il n'y avait d'autre lien entre eux que l'amour. Néanmoins, ils édifiaient leur foi sur les histoires qui couraient au sujet de la résurrection, l'ascension surnaturelle du Christ, et la promesse de son retour. Peu d'entre eux comprenaient que le renoncement à soi-même contient sa propre récompense, qu'avec lui nous entrons directement dans le Royaume des cieux ; ils considéraient ce renoncement comme un sacrifice qui leur donnerait droit à la domination du monde, au jour prochain où Jésus reviendrait. Ils identifiaient maintenant Jésus et le Messie si longtemps attendu par le peuple juif. Ils découvrirent dans les prophètes l'annonce de la Croix (l'évangile de Matthieu insiste spécialement sur ces prophéties). Ravivée par ces espoirs, tirant une force nouvelle de la douceur et de la pureté de vie d'un grand nombre d'adeptes, la doctrine nazaréenne commença à se répandre en Judée et en Syrie.

Et bientôt l'on vit surgir un autre grand prédicateur, que beaucoup d'écrivains modernes faisant autorité considèrent comme le vrai fondateur du christianisme, Saul de Tarse, ou Paul. Saul était apparemment le nom juif, et Paul le nom romain. Paul était citoyen romain, et c'était un homme d'une instruction beaucoup plus vaste et d'une intelligence beaucoup plus étroite que Jésus. Il était probablement juif de naissance ; certains auteurs juifs le nient pourtant ou déclarent qu'il fut un mauvais juif ; en tout cas, il avait été éduqué par des maîtres juifs. Mais il était

très versé dans les théologies helléniques d'Alexandrie, et sa langue était le grec : certains érudits déclarent du reste que son grec n'était pas des meilleurs ; Paul se servait non pas du grec d'Athènes, mais du grec commun, langue des inscriptions populaires et des papyrus, et il s'en servait avec une force singulière. C'était un théoricien religieux, et il enseigna bien avant d'avoir entendu parler de Jésus de Nazareth ; dans les récits du Nouveau Testament il nous est tout d'abord présenté comme un critique acerbe et comme un adversaire des théories nazaréennes.

L'auteur du présent livre n'a pu trouver nulle part l'exposé des idées religieuses de Paul, avant qu'il fût devenu un disciple de Jésus. Elles ont dû certainement servir de base à ses conceptions nouvelles, et la phraséologie des premières se retrouve certainement dans les doctrines subséquentes, leur donnant leur couleur propre. Nous sommes dans une ignorance presque aussi complète au sujet de l'enseignement de Gamaliel, que l'on désigne comme le maître juif de Paul. Nous ne savons pas non plus quelles sont les idées des Gentils qui parvinrent jusqu'à lui. Il est très probable qu'il subit l'influence du mithraïsme. Ses expressions ont un tour étrangement mithraïstique. Ce qui ressort clairement d'une lecture comparée de ses Epitres et des Evangiles, c'est que son esprit était imbu d'une idée qui n'est nullement mise en relief dans les paroles et dans l'enseignement de Jésus : l'idée d'un individu offert en sacrifice, livré à Dieu en expiation de nos péchés. Ce que Jésus prêchait, c'était une rénovation de l'âme humaine; ce que Paul prêcha c'était l'antique religion du prêtre, de l'autel, et du sang versé pour rendre les dieux propices. Jésus était pour lui l'agneau pascal, la traditionnelle victime humaine, libre de toute tache et de toute souillure, que l'on retrouve dans toutes les religions des peuples blancs à peau sombre. Paul, lorsqu'il se présenta aux Nazaréens, fit sur eux une formidable impression, parce qu'il leur apportait une explication entièrement satisfaisante de la tragédie du Calvaire.

Paul n'avait jamais vu Jésus. Ce qu'il savait de Jésus et de son enseignement, c'est de la bouche de ses disciples originaux qu'il le tenait. Il est clair qu'il comprit les tendances de Jésus, ainsi que sa doctrine d'une seconde naissance ; mais il s'en servit pour édifier un système théologique, un système très complexe et très ingénieux, qui, jusqu'à aujourd'hui, s'est surtout adressé aux intelligences. Et il est évident qu'il fit de la foi des Nazaréens, qui était une doctrine de vie, une doctrine de *croyance*. Il y avait chez les Nazaréens, lors qu'il les rencontra, une flamme et une espérance ; il les quitta chrétiens, avec les rudiments d'une foi. Mais le mieux est de renvoyer le lecteur, s'il veut se faire une idée de l'enseignement de Paul, aux Actes des Apôtres et aux Epitres. C'était un homme d'une formidable énergie ; il enseigna à Jérusalem, à Antioche, à Corinthe, à Ephèse et à Rome.

Il est possible qu'il allât en Espagne.

Nous ne connaissons pas exactement les circonstances de sa mort ; on sait seulement qu'il fut tué à Rome pendant le règne de Néron. Un grand incendie ayant détruit une importante partie de Rome, on accusa la nouvelle secte d'en avoir été la cause.

La diffusion rapide de l'idée chrétienne est sans doute l'œuvre de Paul plus que d'aucun autre individu isolé. Deux décades ne s'étaient pas écoulées depuis le crucifiement de Jésus que la nouvelle religion attirait déjà l'attention de l'autorité romaine dans plusieurs provinces. Si le christianisme avait reçu des mains de saint Paul une théologie, il conservait cependant encore une bonne partie du caractère révolutionnaire et élémentaire qu'il tirait de l'enseignement de Jésus. Il avait plus de tolérance pour la propriété privée ; il acceptait des adhérents riches sans insister pour qu'ils missent en commun leurs biens, et saint Paul a trouvé des excuses à l'institution de l'esclavage (« Esclaves, obéissez à vos maîtres ! ») ; mais son opposition était restée d'airain à l'égard de certaines institutions fondamentales du monde romain. Il n'admettait pas la divinité de César ; pas même par un geste muet esquissé devant l'autel les chrétiens ne consentaient à adorer l'empereur : et pourtant leur vie était en jeu. Il dénonçait les combats de gladiateurs. Sans armes, mais possédant un énorme pouvoir de résistance passive, le christianisme se présentait ainsi dès le début comme une rebellion, visant ce qu'il y avait d'essentiel, politiquement sinon économiquement, dans le système impérial. Nous trouvons les premières allusions au christianisme, en dehors de la littérature chrétienne, dans les lettres où les fonctionnaires romains

commencent, perplexes, à échanger leurs vues sur cette rebellion contagieuse de gens qui, à tout autre égard, étaient inoffensifs.

Une grande partie de l'histoire des chrétiens au cours des deux premiers siècles de notre ère est des plus obscures. Ils se répandirent à travers toutes les régions du monde, mais nous savons peu de chose sur leurs idées, leurs cérémonies et leurs méthodes à cette époque. Ils n'avaient pas encore de croyances bien fixes, et leurs conceptions et leurs disciplines variaient largement d'une localité à l'autre. Mais, malgré ces différences locales, partout l'esprit de Jésus semblait être vivant en eux ; et, en dépit des inimitiés qu'ils firent naître et d'une active contre-propagande, les accusations mêmes que l'on formula contre eux témoignent de la rectitude de leur vie.

Pendant cette période mal définie, une sorte d'amalgame du culte chrétien, du culte mithraïstique et du culte de Sérapis-Isis-Horus paraît s'être opérée. Au second il semble que le christianisme ait emprunté le Jour du soleil, qui prend, en tant que jour d'adoration, la place du sabbat juif, l'usage de lumières en abondance dans les cérémonies religieuses, la légende de l'adoration des bergers, et probablement aussi des idées et des expressions, encore usitées chez certaine sectes, relatives aux êtres qui sont « lavés dans le sang » du Christ, et au sacrifice sanglant de celui-ci. Nous devons en effet nous souvenir que la mort par crucifiement est à peine plus sanglante que celle par pendaison ; dire du Christ qu'il a répandu son sang pour l'humanité c'est se servir d'une formule des plus inexactes ; même si l'on tient compte du fait qu'il fut fustigé, qu'il porta une couronne d'épines, et qu'il eut le flanc percé d'une lance, nous sommes encore loin « d'une fontaine pleine de sang ». Mais toute la religion mithraïque a pour centre les mystères, aujourd'hui oubliés, au cours desquels Mithra sacrifie un taureau sacré qui s'offre de lui-même au couteau ; dans tous les temples mithraïques, il semble y avoir eu une image de Mithra en train de tuer ce taureau, qui, d'une blessure reçue au côté, laisse échapper un sang abondant, sang dont jaillit une nouvelle vie. Les adeptes du mithraïsme se baignaient effectivement dans le sang du taureau du sacrifice et connaissaient ainsi « une seconde naissance. ». Le jour de son initiation, le fidèle se plaçait au-dessous d'une plate-forme sur laquelle on tuait le taureau, et il se trouvait inondé par le sang de ce dernier.

L'apport du culte alexandrin à la pensée et aux pratiques chrétiennes fut encore plus considérable. Dans la personne d'Horus, qui, tout en étant le fils de Sérapis, restait identique à celui-ci, il était tout naturel que les chrétiens découvrissent une figure rendant claire par analogie celle que leur avaient révélée les mystères pauliens. De là à l'identification de Marie avec Isis et de son élévation à un rang quasi divin, en dépit des paroles de Jésus relatives à sa mère et à ses frères, paroles que nous avons déjà citées, il n'y avait qu'un pas qui fut tout naturellement franchi. Il était aussi naturel que le christianisme adoptât, presque insensiblement, les méthodes pratiques des religions populaires de l'époque. Ses prêtres se rasèrent la tête comme les prêtres égyptiens et adoptèrent le costume de ces derniers. Ces traits d'imitation se succédèrent. Presque insensiblement, l'enseignement du début, si révolutionnaire par ses tendances, se trouva enfoui sous ces acquisitions fournies par la coutume. Nous avons déjà essayé de nous imaginer Gautama Bouddha revenant au Tibet, et sa stupéfaction de se voir adoré sous la forme où on l'adore à Lassa. Demandons-nous maintenant quel pourrait être l'étonnement de quelque nazaréen qui aurait suivi son Maître à travers la terre brûlante de Galilée, tout poussiéreux et épuisé par le voyage, et qui, soudain ressuscité, assisterait à une messe célébrée à Saint-Pierre de Rome et apprendrait que l'hostie qu'il verrait sur l'autel n'est autre chose que Jésus crucifié.

La religion, dans une communauté mondiale, forme un tout, et il était inévitable que toutes les fois religieuses qui florissaient à l'époque, toutes les philosophies qui vinrent en contact avec le christianisme, se soient jusqu'à un certain point mises d'accord avec ce dernier, et aient échangé avec lui des expressions et des idées. Les premiers Nazaréens, dans leurs espérances, avaient identifié Jésus et le Christ ; l'esprit brillant de Paul avait donné à la vie de Jésus une signification mystique. Jésus avait convié les hommes à une entreprise gigantesque, à un renoncement total à leur personnalité, à une seconde naissance dans le royaume de l'amour. Le converti qui suivait le Maître d'un pas fatigué devait

avoir naturellement tendance à s'écarter, en prenant son intelligence pour guide, de cette doctrine si simple, de cette croyance si nue, et à chercher un refuge dans des théories et des cérémonies compliquées — qui laissent à l'individu la disposition des trésors intimes qui lui sont les plus chers. Combien il est plus facile de s'asperger de sang, que de laver tout mal et toute envie ; de manger du pain et de boire du vin en prétendant que l'on a absorbé la personne divine, d'offrir des cierges, au lieu de son vrai cœur, de se raser la tête, tout en fomentant en secret dans son cerveau mille petits complots! Le monde resta plein de cette philosophie fuyante et de ce fatras théologique durant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Il ne nous appartient pas de faire connaître en détail les caractères distinctifs du néo-platonisme, du gnosticisme, du philonisme, et des autres doctrines qui pullulaient dans le monde alexandrin. Mais ce monde ne faisait qu'un avec celui dans lequel vivaient les premiers chrétiens. Les écrits d'hommes tels qu'Origène, Plotin et Augustin, témoignent des inévitables échanges de cette époque.

Jésus s'intitulait le Fils de Dieu et aussi le Fils de l'Homme ; mais peu lui importait au fond qui il était ou ce qu'il était ; ce qui le préoccupait, c'était le Royaume de Dieu. En déclarant qu'il était plus qu'un homme, qu'il avait un caractère divin, Paul et ses autres partisans, qu'ils aient eu raison ou tort, ouvrirent un vaste champ de discussion. Jésus était-il Dieu ? Ou Dieu l'avait-il créé ? Etait-il identique à Dieu ou distinct de Dieu ? La fonction de l'historien n'est pas de répondre à de telles questions, mais il est tenu de les signaler, à cause de l'immense influence qu'elles ont eue par la suite sur toute la vie de l'humanité occidentale. Vers le quatrième siècle de l'ère chrétienne, nous trouvons toutes les communautés chrétiennes si agitées, si exaspérées par des arguments tortueux et fuyants relatifs à la nature de Dieu qu'elles en arrivent à oublier les simples enseignements de charité, de dévouement et de fraternité que Jésus leur avait inculqués.

Les principaux points de vue qu'ait à relever l'historien sont ceux des Ariens, des Sabelliens et des Trinitariens. Les Ariens suivaient la doctrine d'Arius, qui enseignait que le Christ était moins que Dieu ; les Sabelliens enseignaient qu'il était un mode ou un aspect de Dieu ; Dieu était Créateur, Sauveur et Consolateur exactement comme un même homme peut être à la fois père, gérant d'un bien, et hôte d'un autre homme. Les Trinitariens, dont Athanase était le grand chef, enseignaient que le Père, le Fils et le Saint-Esprit formaient trois personnes distinctes, et pourtant ne faisaient qu'un seul Dieu. Le lecteur devra se reporter au Credo d'Athanase s'il veut se faire une idée exacte de ce dernier mystère et connaître les conséquences redoutables que peut avoir pour lui tout glissement ou toute interprétation un peu libre. C'est, d'autre part, Gibbon qu'il devra consulter s'il veut saisir le côté ridicule de ces controverses. L'auteur de ce livre se refuse autant à les considérer avec respect qu'à les tourner en ridicule ; elles correspondent, pourtant, il doit l'avouer, à un état d'effervescence de l'esprit humain vraiment désastreux et entièrement incompatible avec le récit si simple de la vie de Jésus qui nous est fourni par les Evangiles. L'orthodoxie devint une pierre de touche, non seulement pour ceux qui voulaient occuper une fonction dans l'Eglise chrétienne, mais même pour ceux qui voulaient commercer avec les chrétiens ou en attendaient un secours. D'un tout petit point de doctrine dépendait la fortune ou la ruine d'un homme. Il est difficile de lire ce qui nous reste de la littérature de ce temps si l'on n'a pas une exacte notion du dogmatisme, des querelles, des rivalités et du pédantisme des hommes qui mirent en pièces le christianisme par amour de ces subtilités théologiques. La plupart des argumentateurs trinitariens (car ce sont surtout des documents trinitariens qui nous sont parvenus) accusent leurs antagonistes, probablement avec raison, d'être animés par des mobiles vils et sans relation directe avec leur cause; mais ils le font d'une façon qui trahit leur propre bassesse. Arius, par exemple, est accusé d'avoir adopté des opinions hérétiques parce qu'il n'avait pas été nommé évêque d'Alexandrie. Des émeutes, des excommunications, des bannissements ponctuaient ces controverses, et finalement vinrent les persécutions officielles. Tous ces subtils *distinguo* sur la constitution de la divinité se greffaient sur des querelles politiques et internationales. Des hommes qui se disputaient au sujet de leurs affaires, des femmes qui voulaient ennuyer leur mari, se plai-

saient à adopter des points de vue contradictoires sur ce thème très respectable. La plupart des envahisseurs barbares de l'empire étaient des Aryens ; il est probable que leur esprit simpliste trouvait incompréhensible le point de vue trinitarien.

Il est facile pour le sceptique de se moquer de ces querelles. Mais quand même nous estimerions que ces tentatives pour définir exactement la relation de Dieu avec lui-même aient été présomptueuses et intellectuellement monstrueuses, nous serions tenus de reconnaître que, sous ces incroyables subtilités, se découvre souvent une passion réelle pour la vérité. Dans les deux partis l'on rencontre de véritables martyrs. Et, dans le zèle de ces controverses, zèle souvent vil et méchant, les sectes chrétiennes devinrent des agents d'éducation et de propagande tout à fait vigoureux. D'ailleurs, quoique ces querelles malheureuses aient obscurci l'histoire du christianisme au IVe et au Ve siècle, l'esprit de Jésus conservait sa noble influence sur un grand nombre de vies chrétiennes. Le texte des Evangiles, bien que l'on prît quelques libertés à son égard durant cette période, ne fut jamais détruit ; et Jésus de Nazareth, dans son évidente et inimitable grandeur, faisait toujours entendre sa voix à travers ce texte. De même, ces querelles n'empêchaient pas le christianisme de conserver un front uni en face des spectacles de gladiateurs et du culte dégradant des idoles et de César-dieu.

6

En tant qu'il menace la divinité de César et les institutions caractéristiques de l'empire, le christianisme peut être considéré comme une rebellion et comme un mouvement de désintégration, et c'est ainsi qu'il fut considéré par la plupart des empereurs avant Constantin le Grand. Il eut à compter avec des forces violemment hostiles, et finalement avec des tentatives systématiques visant à sa suppression. Decius fut le premier empereur qui organisa une persécution officielle, mais la grande ère des martyres fut l'époque de Dioclétien (années 303 et suivantes). La persécution de Dioclétien marqua en fait la lutte finale entre la vieille idée de l'empereur-dieu et l'organisation, déjà nombreuse et puissante, qui niait cette divinité. Dioclétien avait réorganisé la monarchie selon des principes rigoureusement absolutistes ; il avait aboli les derniers vestiges des institutions républicaines ; il fut le premier empereur qui s'entoura de la pompe impressionnante d'un monarque oriental. Il était forcé, pour être logique à ses principes, de chercher à supprimer complètement un système qui leur déniait toute valeur. L'épreuve imposée à chaque chrétien s'il ne voulait être persécuté, ce fut d'offrir un sacrifice à la personne de l'empereur.

« Bien que Dioclétien, encore hostile à l'effusion du sang, eût modéré la fureur de Galérius, qui proposait que tous ceux qui refuseraient d'offrir le sacrifice fussent immédiatement brûlés vifs, les pénalités infligées aux chrétiens endurcis peuvent être considérées comme suffisamment rigoureuses. Il était décrété que leurs églises, dans toutes les provinces de l'empire, seraient rasées ; et la peine de mort devait châtier tous ceux qui tiendraient des assemblées secrètes pour organiser un culte religieux. Les philosophes, qui acceptaient maintenant d'être les guides de ces persécutions fanatiques et aveugles, avaient étudié avec soin la nature et le génie de la religion chrétienne ; et, comme ils n'ignoraient pas que les doctrines de foi, sous leur forme théorique, étaient contenues dans les écrits des prophètes, des évangélistes et des apôtres, ils suggérèrent probablement au pouvoir de donner l'ordre aux chrétiens de remettre leurs livres sacrés entre les mains des magistrats, auxquels on commanda, sous les pénalités les plus sévères, de les brûler publiquement et solennellement. Par le même édit, les propriétés de l'Eglise furent immédiatement confisquées, une partie en fut vendue à l'encan, les autres furent incorporées au domaine impérial, attribuées aux villes et aux corporations, ou livrées à des courtisans rapaces. Après qu'on eût pris ces mesures efficaces pour abolir le culte et pour dissoudre le gouvernement des chrétiens, on jugea nécessaire de soumettre au traitement le plus rigoureux et le plus intolérable les individus pervers qui rejetteraient encore la religion de la nature, de Rome et des ancêtres. Les personnes de naissance libre furent déclarées inaptes à occuper un poste ou à jouir d'un honneur quelconque ; les esclaves virent s'évanouir jusqu'à l'espoir de recouvrer leur liberté ; et le corps entier du christianisme fut mis en dehors de la protection de la loi. Les juges furent autorisés à accueillir

et à instruire toute plainte déposée contre les chrétiens, mais les chrétiens durent subir en silence tous les dommages, et ces infortunés sectateurs furent exposés aux foudres et privés des bienfaits de la justice publique.... A peine cet édit avait-il été exposé aux yeux du public, dans l'endroit le plus en vue de Nicomédie, qu'il fut arraché par les mains d'un chrétien, qui exprima en même temps, avec toutes sortes d'invectives, son mépris aussi bien que son horreur de ces gouverneurs impies et tyranniques. Son crime, même en tenant compte des lois les plus douces, équivalait à une trahison et méritait la mort, et comme le délinquant était une personne de haut rang et de bonne éducation, ces circonstances ne pouvaient qu'aggraver son forfait. Il fut brûlé, ou plutôt rôti, sur un feu lent, et ses exécuteurs, voulant montrer leur zèle en vengeant l'insulte personnelle faite aux empereurs, épuisèrent tous les raffinements de cruauté sans être capables de vaincre sa patience, ou de mettre fin au sourire insultant qu'il conserva jusque dans les affres de la mort [1]. »

La mort de ce martyr inconnu marqua le commencement de la grande persécution. Mais, comme Gibbon le fait remarquer, nous ne possédons, quant au degré de rigueur qu'elle atteignit, que des informations d'une valeur contestable. L'historien estime que le nombre total des victimes ne dépassa pas deux mille, et met en contraste ce chiffre et celui des multitudes de chrétiens qui furent martyrisés par leurs coreligionnaires à l'époque de la réforme. Gibbon est fort mal disposé à l'égard du christianisme et il semble qu'il ait tendance à réduire l'importance des tourments infligés aux chrétiens et à ne pas tenir compte de leur force d'âme. Dans beaucoup de provinces, sans doute, on n'appliqua pas l'édit sans répugnance. Mais on rechercha tous les exemplaires des Saintes Ecritures, et dans beaucoup d'endroits il y eut une destruction systématique des églises chrétiennes. Il y eut des tortures et des exécutions, et les prisons regorgèrent de prêtres et d'évêques chrétiens. Nous devons tenir compte du fait que la communauté chrétienne constituait maintenant un élément très considérable de la population, et qu'un nombre important de fonctionnaires influents chargés de l'application de l'édit appartenait à la religion proscrite.

Galère, qui avait la haute main sur les provinces orientales, compta parmi les plus farouches persécuteurs, mais finalement, à son lit de mort (311), il comprit la futilité de ces attaques contre une communauté aussi étendue, et il lui accorda le droit d'exercer son culte, cela dans un édit dont Gibbon nous donne en ces termes la substance :

« Parmi les soucis importants qui ont occupé notre esprit, désireux de travailler au bien et à la conservation de l'empire, nul ne l'emportait sur notre intention de corriger et de réadapter toutes choses selon les lois antiques et la discipline publique des Romains. Nous étions particulièrement soucieux de remettre dans les voies de la nature et de la raison les chrétiens égarés qui avaient renoncé à la religion et aux cérémonies instituées par leurs pères ; et qui, méprisant dans leur orgueil, les leçons de l'antiquité, avaient inventé des lois et des doctrines extravagantes, dictées par la seule fantaisie, et avaient su recruter une foule bigarrée d'adeptes dans les différentes provinces de notre empire. Les édits que nous avons publiés pour rendre obligatoire l'adoration des dieux ayant exposé un grand nombre de chrétiens à toutes sortes de dangers et de misères, entraîné la mort de beaucoup d'entre eux et privé les autres du droit de célébrer en public un culte quelconque, nous sommes disposés à étendre à ces malheureux les bienfaits de notre habituelle clémence. Nous les autorisons donc à professer leurs opinions privées et à s'assembler dans leurs conventicules sans crainte d'être molestés, pourvu qu'ils observent le respect qui sied à l'égard des lois et du gouvernement établis. Par un autre rescrit, nous ferons connaître nos intentions aux juges et aux magistrats ; et nous espérons que notre indulgence engagera les chrétiens à offrir leurs prières à la divinité qu'ils adorent pour notre salut et notre prospérité, pour la leur, et pour celle de la république. »

Quelques années plus tard Constantin le Grand montait sur le trône, d'abord comme empereur associé (312), puis comme chef unique (324), et ce fut la fin des épreuves du christianisme. Si celui-ci constituait une force rebelle et destructrice à l'égard de la Rome païenne, il était aussi une force unificatrice et organisatrice à l'intérieur de la communauté. C'était là un fait que saisit tout de suite le génie de Constantin. L'esprit

[1] Gibbon.

de Jésus, en dépit de toutes les controverses doctrinales, créait une vaste franc-maçonnerie, au dedans et même en dehors des limites de l'empire. La foi nouvelle se répandait, par delà les frontières, parmi les barbares ; elle gagnait la Perse et l'Asie Centrale. Elle offrait le seul espoir de solidarité morale que l'empereur pût discerner dans le monde tout fourmillant d'intrigues et d'égoïsmes sur lequel il devait régner. Le christianisme, et lui seul, était capable de cette *volonté* organisatrice, faute de laquelle l'empire s'en irait par morceaux comme une toile pourrie. En 312, Constantin eut à combattre pour la possession de Rome, contre Maxence. Il fit peindre le monogramme chrétien sur les boucliers et sur les étendards de ses troupes, et il prétendit que le Dieu des chrétiens avait combattu pour lui et lui avait donné une victoire complète au Pont Milvius, juste aux portes de Rome. Il cessait ainsi d'insister sur ces caractères divins que la vanité d'Alexandre le Grand avait introduits pour la première fois dans le monde occidental, et, aux applaudissements et avec l'appui enthousiaste des chrétiens, il se transforma en un monarque encore plus absolu que Dioclétien.

Au bout de quelques années, le christianisme était devenu la religion officielle de l'empire, et, en 337, Constantin lui-même reçut le baptême sur son lit de mort.

La physionomie de Constantin tient dans l'histoire une place aussi grande que celle d'Alexandre le Grand ou d'Auguste César. Nous savons très peu de choses sur sa personnalité ou sur sa vie privée ; ni Plutarque, ni Suétone ne nous fournit de détails intimes vivants sur cet empereur. Dans certains textes, nous voyons ses ennemis déverser l'injure sur lui ; dans d'autres, ses amis le louent tout aussi grossièrement ; mais aucun de ces écrivains ne donne de lui une peinture dans laquelle il revive vraiment ; il est pour eux un symbole de parti, un drapeau. Son ennemi Zosime déclare que, comme Sargon I, il était de naissance illégitime ; son père était un général distingué, et sa mère, Hélène, la fille d'un aubergiste de Nisch, en Serbie. Gibbon est pourtant d'avis qu'il y eut entre ceux-ci un mariage régulier. En tout cas, ce fut une union très modeste, et si le génie personnel de Constantin put s'affirmer, ce fut en dépit de sérieuses difficultés. Il était relativement illettré, il savait peu ou point de grec. Il semble exact qu'il ait banni et fait exécuter son fils aîné Crispus, à l'instigation de la belle-mère du jeune homme, Fausta ; on raconte qu'il acquit ensuite la preuve de l'innocence de Crispus, et fit exécuter Fausta, selon les uns en la faisant bouillir dans son bain, selon les autres en l'exposant nue aux bêtes féroces sur une montagne désolée ; il y a par contre des documents fort probants qui démontrent que cette femme lui survécut. Si elle fut exécutée, le fait demeure que ses trois fils, furent, en même temps que deux neveux, désignés pour être les héritiers de Constantin. Il est clair que l'on ne saurait rien tirer de ce fatras diffamatoire, bien qu'avec ces matériaux épars, Gibbon soit arrivé à confectionner un admirable soufflé (ch. XVIII). Gibbon, à cause de son tempérament anti-chrétien, est hostile à Constantin ; mais il admet qu'il ait été chaste et sobre. Il l'accuse de prodigalité à cause des vastes constructions publiques qu'il entreprit, et d'avoir été orgueilleux et de mœurs relâchées, cela parce que dans sa vieillesse il portait une perruque, un diadème et des robes magnifiques. Mais tous les empereurs après Dioclétien portèrent des diadèmes et des robes magnifiques.

Cependant si la personnalité de Constantin garde quelque chose de spectral, si les détails que nous avons sur sa vie domestique ne révèlent rien d'autre qu'une vague tragédie, nous pouvons assez bien deviner ce qu'il y avait au fond de son esprit. Il dut être, dans les dernières années de sa vie, un chef très solitaire. Il fut un autocrate, plus qu'aucun des empereurs qui l'avaient précédé — c'est-à-dire qu'il y eut moins de gens autour de lui qu'autour d'eux pour le conseiller. On ne trouvait plus d'hommes sincères et dévoués à l'Etat ; aucun sénat, aucun ami ne l'aidait à mettre au point ses projets. Nous pouvons supposer, sans chercher plus loin, qu'il comprit quelle était la faiblesse géographique de son empire, qu'il vit venir le désastre tout proche qui le menaçait. Il fit de Nicomédie, en Bithynie sa vraie capitale; Constantinople, de l'autre côté du Bosphore, était encore en voie de construction quand il mourut. Comme Dioclétien, il semble s'être rendu compte que son empire n'avait pas d'épine dorsale, et il dirigea son attention sur les pays voisins, particulièrement sur la

Hongrie, la Russie du sud et la mer Noire. Il réorganisa tout le mécanisme officiel de l'empire ; il donna à celui-ci une nouvelle constitution et chercha à créer une dynastie. Il fallait que sans cesse il touchât à toute chose. Il essaya de mettre un peu de fixité dans la confusion de la société du temps, en favorisant le développement d'un système de castes. Il continuait ainsi l'œuvre de son grand prédécesseur Dioclétien. Il essaya de constituer une caste de paysans et de petits cultivateurs, et à limiter leur droit de se déplacer. En fait il chercha à en faire des serfs. On trouvait moins d'esclaves sur le marché, parce que Rome n'était plus une puissance envahissante, mais envahie ; à cet égard, il vit un remède dans le servage. Ses efforts créateurs nécessitèrent un système d'impôts tels qu'on n'en avait jamais vu d'aussi lourds. Tout ceci semble dénoter un cerveau solitaire et puissant. L'originalité de Constantin, c'est, en somme, d'avoir compris qu'une force unificatrice était nécessaire pour que l'empire subsistât.

Ce fut seulement après être passé au christianisme qu'il semble s'être rendu compte des farouches dissentiments qui existaient entre théologiens. Il fit un grand effort pour réconcilier ces adversaires afin qu'il n'y eût plus dans toute la communauté qu'un enseignement uniforme et harmonieux, et, sur son initiative, un concile général de l'Église fut tenu à Nicée, ville voisine de Nicomédie, presque en face de Constantinople (325). Eusèbe nous donne un compte rendu curieux de cette étrange réunion, que présidait l'empereur, qui n'avait pourtant pas encore reçu le baptême. Ce n'était pas son premier conseil ecclésiastique, car il avait déjà présidé un concile à Arles. Il siégea au milieu du concile de Nicée sur un trône d'or, et comme il ne savait que peu de grec, il en fut réduit à épier les gestes et les attitudes des argumentateurs et à prêter l'oreille à leurs intonations. Le concile fut orageux. Quand le vieil Arius se leva pour parler, un certain Nicolas de Myra le frappa au visage, et quand il eut fini, beaucoup d'autres assistants se sauvèrent en se bouchant les oreilles, pour marquer leur horreur des hérésies du vieillard. On aime à s'imaginer le grand empereur, angoissé à l'idée de ce qu'allait devenir l'âme de son empire, fermement résolu à mettre fin à ces divisions, se penchant vers les interprètes pour leur demander ce que signifiait cette clameur.

La doctrine qui l'emporta a été incorporée dans le Credo de Nicée. Les Trinitariens avaient gain de cause, et l'empereur leur promit son appui. Mais plus tard, lorsque Athanase traita les Ariens avec trop de rudesse, il le fit bannir d'Alexandrie ; et lorsque l'église d'Alexandrie excommunia Arius, il l'obligea à l'admettre de nouveau dans la communion.

8

Cette date (325) est une date très commode pour notre histoire. C'est celle du premier concile général (œcuménique) de l'ensemble du monde chrétien : celui d'Arles, dont nous avons fait mention, n'avait groupé que les délégués de la moitié occidentale. Elle marque l'entrée définitive sur la scène du monde de l'Eglise chrétienne et du christianisme, ce mot ayant le sens qu'on lui donne aujourd'hui. Enfin, par le credo de Nicée, l'enseignement du christianisme se trouve exactement délimité.

Il est nécessaire de ramener l'attention du lecteur sur les différences profondes qui existent entre le christianisme pleinement développé de Nicée et l'enseignement de Jésus de Nazareth. Tous les chrétiens maintiennent, il est vrai, que le second est entièrement contenu dans le premier, mais c'est là une question qui est hors de notre domaine. Ce qui est évident, c'est que l'enseignement de Jésus est un *enseignement prophétique*, du type nouveau qu'inaugurèrent les prophètes hébreux. Il ne comptait pas de prêtres. Il n'avait ni temples consacrés ni autels. Il n'admettait ni rites ni cérémonies. Son seul sacrifice était celui « d'un cœur humble et contrit ». Sa seule organisation était une organisation de prédicateurs, et sa fonction principale était le sermon. Mais le christianisme adulte du quatrième siècle, bien qu'il ait gardé comme noyau l'enseignement donné par Jésus dans les Evangiles, fut avant tout une *religion sacerdotale*, d'un type que le monde connaissait déjà depuis des milliers d'années. Le centre de son rituel compliqué était l'autel, et l'acte essentiel du culte le sacrifice de la messe, offert par un prêtre consacré. Et l'on vit rapidement se développer une organisation de diacres, de prêtres, et d'évêques.

Mais si le christianisme était arrivé à présenter extérieurement une ressemblance extraordinaire avec les cultes de Sérapis, d'Ammon, de Bel-Marduk, de Mithra nous devons

nous souvenir que son clergé avait un certain nombre de caractères nouveaux. Il n'y avait pas de temple principal contenant le dieu, parce que Dieu était partout. Il n'y avait pas de Saint des Saints. Les autels, disséminés dans tout l'univers, s'adressaient tous à une Trinité universelle et invisible. Même sous son aspect le plus archaïque, il y avait donc dans le christianisme quelque chose de neuf.

Une chose très importante que nous devons noter, c'est le rôle joué par l'empereur dans la codification du christianisme. Non seulement le concile de Nicée, mais tous les grands conciles: ceux de Constantinople (381 et 553), d'Ephèse (431) et de Chalcédoine (451) furent convoqués par le pouvoir impérial. Et il est très manifeste que dans l'histoire du christianisme de cette époque l'esprit de Constantin le Grand se fait sentir autant et peut-être même davantage que l'esprit de Jésus. Cet empereur était, nous l'avons dit, un pur autocrate. Les derniers vestiges du républicanisme romain s'étaient évanouis depuis le temps d'Aurélien et de Dioclétien. Se fiant à sa seule intelligence, sans conseillers, sans opinion publique derrière lui, sans se douter qu'il aurait eu besoin des uns et des autres, il chercha à refaire cet empire affolé. C'est bien une idée d'autocrate, l'idée d'un homme qui ne peut travailler que dégagé de toute opposition et de toute critique, que celle qui pousse Constantin à supprimer tout esprit de controverse et de division, à écraser toute pensée, en imposant aux croyants un dogme unique. C'est de lui que l'Eglise tient son esprit autoritaire et dogmatique, sa tendance à créer une organisation centralisée, parallèle à celle de l'empire romain.

Un second grand autocrate qui contribua bientôt à imprimer au christianisme catholique ce caractère de dogmatisme intransigeant fut Théodose, Théodose le Grand (379-395). Il défendit aux non orthodoxes de tenir des réunions, attribua toutes les églises aux Trinitariens, ordonna de renverser dans tout l'empire les temples païens, et, en 390, fit détruire la grande statue de Sérapis à Alexandrie. Ainsi la rigide unité de l'Eglise devait cesser d'être menaçée.

Nous ne saurions nous occuper ici de tous les troubles internes de l'Eglise, de ses indigestions d'hérésie ; des Ariens et des Pauliciens, des Gnostiques et des Manichéens. Si elle avait été moins autoritaire et plus tolérante de divergences intellectuelles, elle aurait pu être un corps encore plus puissant qu'elle ne le devint. Mais, en dépit de tous ces désordres, elle conserva pendant un certain temps un sens de l'unité humaine, plus intime et beaucoup plus étendu que tout ce que l'on avait vu jusqu'ici. Dès le cinquième siècle, le christianisme était devenu plus grand, plus fort, plus stable qu'aucun empire ne l'avait jamais été ; cela parce qu'il n'était pas, comme d'autres gouvernements, imposé aux hommes, mais faisait partie de la contexture même de leur esprit. Il était répandu, hors des limites les plus extrêmes de l'empire, jusqu'en Perse, en Arménie, en Abyssinie, en Irlande, en Germanie, dans l'Inde et dans le Turkestan. « Bien que formé de congrégations extrêmement éparpillées, on le considérait comme un tout : le corps du Christ, le peuple de Dieu. Cette unité idéale s'exprimait de bien des manières. Les relations entre communautés chrétiennes étaient très actives. Les chrétiens en voyage étaient toujours sûrs de recevoir un chaleureux accueil et une large hospitalité chez leurs coreligionnaires. Il y avait des échanges constants de messagers et de lettres d'une église à l'autre. Des missionnaires et des évangélistes circulaient continuellement entre un lieu et un autre. Une large diffusion était donnée à des documents de diverses sortes, y compris les Evangiles et les Epîtres des apôtres. Ainsi, sous diverses formes, ce sentiment d'une unité trouvait son expression, et les différentes familles chrétiennes, bien que souvent fort éloignées les unes des autres, se développaient en conformité plus ou moins étroite avec ce type commun[1] ».

Le christianisme resta, tout au moins extérieurement, fidèle à cette tradition d'unité spirituelle jusqu'en 1054, date où l'Eglise occidentale, qui parlait latin, se sépara de l'Eglise grecque ou « orthodoxe », la plus ancienne et la plus importante des deux, pour la raison que la première voulait ajouter deux mots au credo. Le credo primitif déclarait que « le Saint-Esprit procédait du Père ». Les latins voulaient ajouter, et ajoutèrent « *Filioque* » (et du Fils), et exclurent les Grecs de la communion parce qu'ils se refusaient à les suivre dans cette innovation. Mais, dès le début du cinquième siècle, les chrétiens de la Syrie orientale, de la Perse, de l'Asie centrale il y avait des églises à Merv, à Herat et

[1] *Encyclopédie britannique.*

Samarkande et de l'Inde avaient repris leur liberté pour des raisons identiques. Ces chrétiens d'Asie, extrêmement intéressants, sont connus dans l'histoire sous le nom d'Eglise nestorienne, et leur influence s'étendait jusqu'en Chine. Les Eglises égyptienne et abyssine se détachèrent de même de très bonne heure. Mais, bien avant la séparation officielle des deux moitiés de l'Eglise principale, parlant l'une le grec l'autre le latin, il y eut une séparation effective, consécutive à la division de l'empire. Et cela, dès le début, donna à ces fractions de christianisme un caractère distinct. Alors que l'Empire grec d'Orient gardait sa cohésion et que l'empereur de Constantinople restait le chef de l'Eglise, la moitié latine de l'empire, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'effrondra, et l'Eglise cessa d'être assujettie au contrôle impérial. De plus, alors que l'autorité ecclésiastique, dans l'empire de Constantinople, était divisée entre les hauts-évêques, ou patriarches, de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, l'autorité, à l'ouest, était concentrée entre les mains du patriarche, ou pape de Rome. L'évêque de Rome avait toujours été reconnu comme le premier d'entre les patriarches, et tout conspirait à justifier ses prétentions à une domination quasi-impériale. Avec la chute finale de l'Empire d'occident, il prit l'ancien titre de *pontifex maximus*, que les empereurs avaient adopté, et devint ainsi le prêtre-sacrificateur suprême de la tradition romaine. Sa suprématie sur les chrétiens d'occident fut pleinement reconnue, mais, dès le début, dans les Etats soumis à l'autorité des empereurs d'Orient et à la juridiction des quatre autres patriarches, il fut contraint de n'exercer ses pouvoirs qu'avec mesure et circonspection.

L'idée d'un gouvernement universel exercé par l'Eglise s'imposait déjà au quatrième siècle. Saint Augustin, citoyen d'Hippone dans l'Afrique du Nord, qui écrivit entre 354 et 430, donna une expression à ces idées politiques de l'Eglise en voie de développement dans son livre, *La Cité de Dieu*. L'auteur cherche très ouvertement à faire admettre par les esprits la possibilité de transformer l'univers en un Royaume du Ciel, théologique et organisé. La cité, selon saint Augustin, « est une société spirituelle de fidèles prédestinés » ; mais d'une telle idée à son application politique il n'y avait qu'un pas, facile à franchir. L'Eglise devait, au-dessus de toutes les nations, exercer le gouvernement du monde ; conduite elle-même par Dieu, elle devait diriger une vaste ligue des Etats terrestres. Plus tard, ces idées prirent corps en une théorie et une politique nettement définies. Comme les races barbares se fixaient et adoptaient la foi chrétienne, le pape commença à revendiquer un droit de tutelle sur leurs rois. Au bout de quelques siècles, le pape était devenu en théorie, et jusqu'à un certain point dans la pratique, le grand-prêtre, le censeur, le juge et le monarque divin du christianisme ; son influence s'étendait en occident au delà des limites extrêmes du vieil empire, sur l'Irlande, la Norvège, la Suède, et sur toute l'Allemagne. Pendant plus de mille ans, on vit s'imposer à l'Europe cette idée de l'unité du christianisme, du christianisme considéré comme une sorte d'amphictyonie, dont les membres, même en temps de guerre, étaient tenus, par un sentiment de confraternité et par amour pour l'Eglise, de ne pas se laisser aller à certains excès. L'histoire de l'Europe, du cinquième au quinzième siècle, est en grande partie celle des vaines tentatives de réalisation de cette grande idée d'un gouvernement divin et mondial.

9

Nous avons indiqué, au cours du chapitre précédent, quelles avaient été les principales irruptions des races barbares. Nous pouvons maintenant, avec l'aide d'une carte, donner un bref aperçu des divisions politiques de l'Europe à la fin du cinquième siècle. Aucun vestige de l'Empire d'Occident, de l'empire romain original, ne subsistait sous forme de division politique distincte et séparée. Politiquement, l'empire était complètement brisé. Diverses parties de l'Europe admettaient encore une sorte de suzeraineté légendaire de l'empire d'Orient, considéré comme l'Empire. L'empereur de Constantinople était, en théorie tout au moins, encore empereur. En Grande-Bretagne, les Angles teutoniques, absolument barbares, les Saxons et les Jutes avaient conquis la moitié orientale de l'Angleterre ; à l'ouest de l'île, les Bretons tenaient toujours, mais étaient graduellement refoulés dans le Pays de Galles et dans la Cornouaille. Les Anglo-Saxons semblent avoir été les plus implacables des conquérants barbares, car, partout où ils l'emportèrent, leur langue remplaça

complètement le celtique, qui était, à moins que ce ne fût le latin, la langue des Gaulois. Ces Anglo-Saxons n'étaient pas encore christianisés. Par contre, la plus grande partie de la Gaule, la Hollande et la Rhénanie dépendaient du royaume franc, royaume assez vigoureux, christianisé et beaucoup plus civilisé. Mais la vallée du Rhône dépendait d'un autre royaume : celui des Burgondes. L'Espagne et une partie du sud de la France étaient sous la dépendance des Visigoths, alors que les Suèves possédaient l'angle nord-ouest de la péninsule. Nous avons déjà parlé du royaume vandale d'Afrique ; l'Italie, encore romaine dans sa population et dans ses mœurs, était soumise aux Ostrogoths. Il ne restait pas d'empereur à Rome ; Théodoric I fut le premier d'une lignée de rois gothiques, et sa domination s'étendit à travers les Alpes jusqu'en Pannonie et, dans l'Adriatique, jusqu'en Dalmatie et en Serbie. A l'est du royaume gothique, les empereurs de Constantinople régnaient sans conteste. Les Bulgares n'étaient encore qu'une tribu nomade de cavaliers mongols établis dans la région du Volga ; les Serbes aryens, descendant vers les rives de la mer Noire, s'étaient installés dans la terre d'origine des Visigoths ; les Magyars, turko-finnois, n'avaient pas encore atteint l'Europe. Les Lombards étaient encore au sud du Danube.

Avec le sixième siècle, nous assistons à une vigoureuse action de l'empire d'Orient, gouverné par l'empereur Justinien (527-565). Le royaume vandale fut reconquis en 534 et les Goths chassés d'Italie en 553. Sitôt après la mort de Justinien, les Lombards descendirent en Italie et s'établirent en Lombardie, mais ils laissèrent Ravenne, Rome, l'Italie du sud, et le nord de l'Afrique au pouvoir de l'Empire d'Orient.

Telle était la situation politique du monde dans lequel se développa l'idée chrétienne. La vie quotidienne n'atteignait guère à cette époque, physiquement, intellectuellement et moralement, qu'à un niveau très bas. On a dit fréquemment que l'Europe, aux sixième et septième siècles, retourna à la barbarie, mais ceci n'est pas conforme aux faits. Il est plus correct de dire que la civilisation de l'empire romain était descendue à un degré de démoralisation extrême. La barbarie est un ordre social d'un type élémentaire, présentant, dans ses limites, un certain ordre : mais l'état de l'Europe, si l'on regarde ce qui se cache sous son morcellement politique, est un état de désordre social. Sa *morale* n'est pas celle d'un kraal, mais celle d'un taudis. Dans son kraal, le sauvage sait qu'il appartient à une communauté, et il vit et agit en conséquence ; dans un taudis, l'individu ne se sent pas relié à un ensemble qui le dépasse.

Ce n'est que lentement et à un faible degré que le christianisme rendit aux hommes ce sentiment perdu d'une communauté et leur apprit à se rallier à l'idée d'un monde chrétien. La structure sociale et économique de l'empire romain était en ruines. Cette civilisation avait été une civilisation de richesse et de puissance politique et n'avait été rendue possible que par la mise en esclavage de la grande masse de l'humanité. Elle avait présenté un spectacle de splendeur extérieure, de luxe et de raffinement, mais, sous ces brillants aspects, il n'y avait que cruauté, stupidité et stagnation. Il fallait déblayer tout cela, avant que quelque chose de meilleur pût être fondé.

Nous avons déjà attiré l'attention sur la pauvreté intellectuelle de cette époque. Pendant trois siècles, elle ne produisit ni science, ni littérature. C'est seulement là où les hommes ne sont ni assez puissants ni assez riches pour se laisser aller aux caprices les plus fous, et ne sont d'autre part ni assez pauvres ni assez asservis pour ne se préoccuper d'autre chose que de leurs besoins quotidiens, que l'on peut voir éclore ces curiosités désintéressées et ces impulsions sereines qui donnent naissance à une philosophie saine, à une science et à un art vraiment grands. Or, la ploutocratie de Rome avait rendu impossible la constitution d'une classe capable d'un aussi noble effort. Quand les hommes et les femmes ne connaissent ni restrictions, ni contraintes, l'histoire nous apprend qu'ils deviennent de véritables monstres d'égoïsme ; quand, d'autre part, ils sont pourchassés et malheureux, on les voit chercher un refuge dans des résolutions d'un tragique exagéré, à moins qu'ils ne se révoltent ou n'aillent vers la vie, austère et intense à la fois, que donne la religion.

On n'a peut-être pas le droit de dire que le monde fut réduit à une condition misérable durant l'« âge sombre » auquel nous sommes maintenant parvenu ; il est plus conforme à la vérité de dire que le régime frauduleux, violent et vulgaire, qu'était l'impérialisme romain, que ce monde de politiciens, d'aventuriers, de propriétaires

fonciers et de financiers, s'engloutit dans un océan de misère qui existait déjà. L'histoire de ces temps ne repose que sur un petit nombre de faits : il y avait peu d'endroits où les hommes pussent écrire, et peu d'encouragement à écrire ; personne n'était sûr que son manuscrit ne lui serait pas ravi, personne n'était sûr qu'il serait lu. Mais ce que nous savons, c'est que cette époque fut une époque non seulement de guerre et de pillage, mais de famines et d'épidémies. Le monde ne connaissait encore aucune organisation sanitaire, et tout ce que l'hygiène pouvait avoir à son actif était aussitôt ruiné par les perpétuelles migrations de l'époque. Les ravages d'Attila dans le nord de l'Italie prirent fin à la suite d'une épidémie de fièvre en 452. Il y eut une grande épidémie de fièvre bubonique vers la fin du règne de Justinien (565), qui contribua beaucoup à faire faiblir la défense de l'Italie contre les Lombards. En 543, dix mille hommes moururent en un seul jour à Constantinople. (Gibbon dit « chaque jour »). La peste fit rage à Rome en 590. Le septième siècle fut aussi un siècle de peste. Gibbon met sur le même rang l'épidémie de peste du temps de Justinien, la grande comète de 531 et les tremblements de terre très sérieux et très fréquents du même règne. «Beaucoup de villes d'Orient furent abandonnées par leurs habitants, et dans plusieurs districts d'Italie les moissons et les vignes se desséchaient sur le sol. » Il prétend « qu'il y eut dans l'un des plus beaux pays de la terre une diminution de l'espèce humaine qui jamais depuis n'a été compensée. » Pour beaucoup de gens, il semblait, en ces jours sombres, que toute science, tout ce qui rend la vie aimable et désirable, était en train de périr.

Il est très difficile de savoir si la masse du peuple fut plus malheureuse dans cette atmosphère de malpropreté et d'insécurité qu'elle ne l'avait été sous la pierre meulière du système impérial. Il se peut fort bien que les conditions aient changé d'une localité à l'autre, tel pays étant tyrannisé par une brute sanguinaire, tel autre jouissant d'un régime de liberté et de mansuétude ; une année de famine pouvait être suivie d'une année d'abondance. Si les voleurs étaient nombreux, les créanciers et les collecteurs d'impôts avaient disparu. Des rois, comme ceux des royaumes franc et gothique, n'étaient pour la plupart de leurs soi-disants sujets que des souverains fantômes ; la vie, dans chaque district, n'atteignait qu'un niveau très bas, avec peu de commerce et peu de déplacements. Des zones plus ou moins étendues étaient dominées par quelque personnage habile, revendiquant, à tort ou à raison, le titre de seigneur, de comte ou de duc, en se rattachant à la tradition du bas-empire ou du roi. Ces nobles locaux groupaient des bandes de partisans et se construisaient des forteresses. Souvent ils adaptaient à leur usage des bâtiments qui existaient déjà. Le Colisée de Rome, par exemple, l'arène qui servait aux grandes luttes de gladiateurs, fut converti en forteresse, de même l'amphithéâtre d'Arles et le grand tombeau d'Adrien à Rome. Dans les villes et les cités malsaines et menaçant ruine, des corps d'artisans très réduits tenaient de leur mieux et satisfaisaient aux besoins des cultivateurs des villages voisins, se plaçant sous la protection de quelque noble des alentours.

10

Une part très importante de l'œuvre de recristallisation des VIe et VIIe siècles, consécutive à l'écroulement social du IVe et du Ve siècles, fut assumée par les ordres monastiques chrétiens qui surgissaient partout dans le monde occidental.

Des monastères avaient existé avant l'époque du christianisme. Pendant la période, si malheureuse pour les Juifs, qui précéda la naissance de Jésus de Nazareth, il y eut une secte d'Esséniens qui vivait, séparée du monde, en communautés vouées à une existence austère de solitude, de pureté et d'abnégation. Le bouddhisme aussi avait donné naissance à des communautés d'hommes qui menaient, loin de tout effort et de toute agitation, une vie d'austérité et de contemplation. En vérité, l'histoire du Bouddha montre que des idées analogues s'étaient répandues dans l'Inde longtemps avant son époque, et que, finalement, il les avait répudiées. De bonne heure dans l'histoire du christianisme, on voit naître un mouvement similaire, qui préconise une vie éloignée de celle toute d'agitation, de fièvre, et de concurrence, qui s'impose au commun des hommes. En Egypte particulièrement, un grand nombre d'hommes et de femmes se retiraient dans le désert et y menaient une existence solitaire de prière et de contemplation, vivant dans une pauvreté absolue dans des cavernes ou sous des ro-

chers, et ne subsistant que des aumônes de ceux sur qui leur sainteté faisait impression. De telles vies n'ont que peu de sens pour l'historien, elles sont même par leur nature en dehors de l'histoire ; elles ne commencent à intéresser le premier qu'au moment où, chez les peuples européens, plus énergiques et plus pratiques, ces tendances monastiques prennent un tour entièrement nouveau.

Une des figures dominantes dans l'histoire du développement des ordres monastiques en Europe est celle de saint Benoît, qui vécut entre 480 et 544. Il était né à Spalato en Italie, et c'était un jeune homme de bonne famille et de grande intelligence. L'ombre des temps tomba sur lui, et, comme Bouddha. il vint à la vie religieuse et dès le début son austérité ne connut pas de limites. A quatre-vingts kilomètres de Rome se trouve Subiaco, et là, à l'extrémité de la gorge d'Anio, enfoui dans une véritable jungle, s'élevait un palais déserté construit par l'empereur Néron; ce palais avait vue sur un lac artificiel créé, au temps d'une prospérité disparue, en refoulant à l'aide de digues les eaux de la rivière. C'est dans ce lieu que Benoît, avec une chemise de crin pour tout bien, s'établit ; il s'installa dans une caverne creusée dans la haute falaise qui est tournée vers le sud et qui surplombe la rivière, dans une position si inaccessible que sa nourriture devait lui être envoyée au bout d'une corde par un fidèle admirateur. Il vécut trois ans en cet endroit, et sa renommée se répandit comme s'était répandue celle de Bouddha, dans des circonstances similaires, un millier d'années auparavant.

Bientôt nous retrouvons le saint, non plus occupé à mortifier sa chair, mais dirigeant un groupe de douze monastères, lieu de réunion d'un grand nombre de gens. On lui amenait des jeunes gens pour qu'il se chargeât de leur instruction, et le caractère de sa vie s'était tout à fait transformé.

De Subiaco il gagna, se dirigeant vers le sud, le Mont Cassin, à mi-chemin de Rome et de Naples ; c'était une montagne magnifique et solitaire, au milieu d'un grand cirque de hauteurs majestueuses. Il est intéressant de relever qu'il trouva là, en plein VIe siècle, un temple d'Apollon et un buisson sacré où les paysans du voisinage venaient encore prier. Son premier travail fut donc un travail de missionnaire, et ce n'est que difficilement qu'il persuada à ces paysans simplistes de démolir leur temple et de raser leur bosquet. Pendant toute la vie de son fondateur, l'établissement du Monte Cassin resta un centre puissant et renommé. En dépit de toutes les inventions de moines hantés par le goût du merveilleux, on peut se faire une idée de ce que fut le véritable esprit de Benoît. Particulièrement significatives sont les histoires qui nous le représentent comme décourageant toute excessive mortification. Il envoya un message plutôt réfrigérant à un solitaire qui avait inventé un nouveau degré de sainteté en s'enchaînant à un roc dans une caverne étroite. « Romps ta chaîne, lui disait Benoît, car le véritable serviteur de Dieu est attaché, non aux rochers par le fer, mais à la justice par le Christ. »

Ce qui caractérise Benoît, ce n'est pas seulement qu'il décourageait toutes les formes de torture solitaire, c'est aussi son insistance à recommander un travail rigoureux. Toutes les légendes indiquent clairement que ce n'est pas sans peine qu'il vint à bout de ses disciples et de ses étudiants patriciens, qui étaient obligés de travailler sous la direction de frères d'une catégorie inférieure, au lieu de mener une vie de loisir et d'austérité. Un troisième trait distingant Benoît, c'est son influence politique. Il entreprit de réconcilier les Goths et les Italiens, et il est clair que Totila, son roi gothique, vint lui demander conseil et fut profondément influencé par lui. Quand Totila reprit Naples aux Grecs, les Goths respectèrent les femmes et traitèrent même les soldats prisonniers avec humanité. Quand Bélisaire, le général de Justinien, s'était emparé de la même ville dix années auparavant, il avait célébré son triomphe par un massacre général.

L'organisation monastique de Benoît ouvre une grande époque dans l'histoire du monde occidental. L'un de ses adeptes les plus en vue fut le pape Grégoire le Grand (540-604), le premier moine qui devint pape ; ce fut l'un des papes les plus habiles et les plus énergiques : il envoya des missions, dont le succès fut complet, aux non convertis et particulièrement aux Anglo-Saxons. Il gouverna Rome comme un roi indépendant, organisant des armées, faisant des traités. A son influence est due l'obligation pour presque tous les monastères latins de se conformer à la règle bénédictine.

En relation étroite avec ces deux noms qui illustrent l'histoire d'une organisation mo-

nastique dont les tendances civilisatrices contrastaient avec celles des premiers reclus qui, pour des fins purement égoïstes, s'imposaient toutes sortes de mortifications, on relève le nom de Cassiodore (490-585). Il était plus âgé que le pape Grégoire et plus jeune de dix ans que Benoît, et appartenait, lui aussi, à une famille patricienne de Syriens établis en Italie. Il avait fait une fort belle carrière officielle chez les rois goths ; et quand, entre 545 et 553, le renversement de ces rois et la grande peste eurent ouvert la voie au nouveau gouvernement barbare des Lombards, il chercha un refuge dans la carrière monastique. Il fonda un monastère sur ses propriétés privées et décida que les moines qu'il avait groupés travailleraient selon les règles bénédictines. On ne saurait mettre en doute l'influence qu'eut Cassiodore sur le développement de ce grand ordre qui travaillait, enseignait et étudiait à la fois.

Il est évident qu'il fut profondément impressionné par le déclin universel de l'instruction et par l'idée que toute science et toute littérature anciennes allaient être perdues pour le monde ; et, dès le début, il assigna à ses frères la tâche de veiller à la conservation de ces biens. Il réunit les vieux manuscrits, ordonna qu'ils fussent recopiés. Il construisit des cadrans solaires, des horloges mues par l'eau, et autres appareils similaires, dernière lueur de la science expérimentale, au milieu de l'obscurité grandissante. Il écrivit une histoire des rois goths, et, ce qui montre encore mieux qu'il comprenait les besoins de son temps, il donna une série de livres scolaires sur les arts libéraux, ainsi qu'une grammaire. Il est probable que son influence fut encore plus grande que celle de saint Benoît lorsqu'il s'agit de transformer les monastères en un instrument puissant pour la restauration de l'ordre social dans l'Europe occidentale.

La diffusion des monastères de l'ordre ou du type bénédictin, au VII[e] et au VIII[e] siècles, fut très rapide. Partout on les voit, véritables centres de lumière, s'efforcer de maintenir et d'élever d'un degré le niveau de la culture, veillant à ce que fût conservé un rudiment d'instruction élémentaire, répandant les arts utiles, multipliant les livres et constituant des fonds de bibliothèque, offrant au monde le spectacle d'une véritable armature sociale. Pendant huit siècles, le système monastique européen constitua une série d'îlôts de lumière dans ce qui autrement n'aurait été qu'un monde entièrement chaotique. En relation étroite avec les monastères bénédictins, étaient les écoles qui, se développant, devinrent bientôt les universités médiévales. Les écoles du monde romain avaient été complètement balayées dans l'effondrement général de la société. Il fut un temps où très peu de prêtres en Bretagne et en Gaule étaient capables de lire l'Evangile ou les livres d'office. Ce ne fut que graduellement que la science fit sa réapparition dans le monde. Mais quand elle y rentra, ce fut non pour servir d'occupation à quelque esclave instruit et travaillant par ordre, mais pour s'adapter aux buts religieux d'une classe particulière d'hommes dévoués.

En Orient, il y eut aussi une solution de continuité en matière d'éducation, mais la cause en fut moins le désordre social que l'intolérance religieuse, et l'interruption ne fut pas, à beaucoup près, aussi complète. Justinien ferma et dispersa les écoles d'Athènes (529), mais c'était surtout pour détruire la rivale de la nouvelle école que lui-même venait de fonder à Constantinople, et qui était plus directement sous le contrôle impérial. Comme le nouvel enseignement latin en voie de développement dans les universités occidentales n'avait ni textes ni littérature propres, il fut obligé, bien que, pour des raisons théologiques il y répugnât, de se servir des classiques latins et des traductions latines de la littérature grecque. Il fut contraint de conserver une bien plus grande partie de cette splendide littérature qu'il n'était naturellement disposé à le faire.

CHAPITRE XXX

SEPT SIÈCLES EN ASIE (DE 50 AVANT J.-C. A 650 APRÈS J.-C.)

1. *Justinien le Grand.* — 2. *L'Empire sassanide en Perse.* — 3. *Le déclin de la Syrie sous les Sassanides.* — 4. *Le premier message de l'Islam.* — 5. *Zoroastre et Mani.* — 6. *Les Peuples huns dans l'Asie Centrale et dans l'Inde.* — 7. *La grande époque de la Chine.* — 8. *Les entraves intellectuelles de la Chine.* — 9. *Les voyages de Yuan Chwang.*

1

Nous avons concentré notre attention, dans le chapitre précédent, sur l'écroulement, en une période relativement brève de quatre siècles, de l'organisation sociale dans la partie occidentale du grand empire romain de César et de Trajan. Nous avons montré combien total avait été cet effondrement. Des hommes intelligents et préoccupés du bien public, comme saint Benoît ou Cassiodore, devaient être convaincus que le flambeau de la civilisation était en train de s'éteindre à jamais. Mais, lorsque l'on dispose d'un recul suffisant, on est amené à considérer ces siècles d'obscurité comme une phase, phase nécessaire, de la marche de l'humanité vers des idées sociales et politiques plus nobles et plus élevées ; nous ne devons d'ailleurs pas oublier que si une atmosphère tragique enveloppe l'Europe occidentale il est de vastes portions de l'univers qui ne sont pas soumises au même recul.

Tout imbus d'idées occidentales, les écrivains européens sont trop enclins à sous-estimer la vigueur et la durée de l'empire oriental dont le centre était Constantinople. Cet empire reposait sur une tradition beaucoup plus ancienne que celle de Rome. Si le lecteur veut se donner la peine de jeter un coup d'œil sur la carte qui indique l'étendue du dit empire au VIe siècle, et s'il considère que le grec était devenu sa langue officielle, il admettra que les territoires dont nous allons nous occuper maintenant ne constituaient que nominalement une branche de l'empire romain. En fait, il s'agit de l'empire hellénique, dont rêvait Hérodote, et qu'avait fondé Alexandre le Grand. Il est vrai qu'il portait le nom de romain, que ses habitants s'appelaient les « Romains » et qu'aujourd'hui encore certains dialectes parlés en Turquie s'intitulent « romaïque ». Il est vrai également que Constantin le Grand ne connaissait pas le grec et que Justinien avait un accent déplorable. Mais ces anomalies ne peuvent voiler le fait que l'empire était bien hellénique, et, qu'alors que le véritable empire romain se recroquevilla complètement en quatre siècles, cet « empire romain » hellénique subsista pendant plus de onze siècles, de 312, début du règne de Constantin le Grand, à 1453, date de la chute de Constantinople entre les mains des Turcs ottomans.

En Orient, aucun effondrement de l'ordre social. Villes et cités continuent à prospérer, les campagnes sont toujours bien cultivées, le commerce se développe. Pendant de nombreux siècles, Constantinople resta la plus grande et la plus riche cité du globe. Nous ne nous occuperons pas ici de ses empereurs, de leurs crimes, de leurs folies, de leurs intrigues. Comme la plupart des monarques des grands Etats, ils ne dirigèrent pas leurs empires ; ils furent menés par eux. Nous avons déjà parlé de Constantin le Grand (312-337), nous avons cité Théodose le Grand (379-395), qui refit pour un temps l'unité de l'empire, et Justinien Ier (527-565). Bientôt nous parlerons d'Héraclius (610-641). Justinien, comme Constantin, eut peut-être du sang slave dans les veines. C'était un homme d'une grande ambition, d'une grande puissance d'organisation, et il eut la bonne fortune d'avoir pour épouse une femme d'une capacité

égale ou supérieure à la sienne, l'impératrice Théodora, qui, dans sa jeunesse, avait été une actrice d'une réputation quelque peu douteuse. Mais l'ambition qu'il avait de rendre à son empire son ancienne grandeur n'était pas proportionnée aux ressources dont il disposait. Rappelons qu'il reprit aux Vandales la province africaine et aux Goths la plus grande partie de l'Italie. Il recouvra aussi le sud de l'Espagne. Il construisit la grande et belle église de Sainte Sophie (dédiée à la " Sagesse Divine ") de Constantinople, fonda une université et codifia les lois. A son passif, on doit placer la fermeture des écoles d'Athènes. Une terrible épidémie dévasta alors le monde, et, à la mort de Justinien, son empire ressuscité s'affaissa comme un ballon crevé par une épingle. Les Lombards occupèrent la majeure partie des conquêtes réalisées en Italie. Ce pays était devenu en fait à cette époque un vrai désert ; les historiens lombards affirment qu'ils pénétrèrent dans des régions vides de population. Les Avares et les Slaves dévalèrent des plaines du Danube vers l'Adriatique, tandis que des populations slaves s'établissaient dans ce qui est maintenant la Serbie, la Croatie, la Dalmatie : ce sont les Yougo-Slaves d'aujourd'hui. En outre, une lutte terrible et épuisante s'engagea avec l'empire sassanide de Perse.

Mais, avant de parler de cette lutte, au cours de laquelle les Perses manquèrent par trois fois de s'emparer de Constantinople et qui s'acheva par leur défaite à Ninive (627), il est nécessaire de donner une esquisse de l'histoire de la Perse depuis l'époque des Parthes.

2

Nous avons comparé les quatre siècles d'impérialisme romain à la longue période durant laquelle, dans la vallée Tigre-Euphrate, l'impérialisme oriental fit preuve d'une si étonnante vitalité. Nous avons jeté un rapide coup d'œil sur les monarchies hellénisées, bactrienne et séleucide, qui, pendant trois siècles, prospérèrent dans la moitié occidentale des régions conquises par Alexandre. Nous avons dit comment les Parthes étaient descendus en Mésopotamie au dernier siècle avant J.-C. Nous avons raconté la bataille de Carrhae et la fin de Crassus. Pendant les deux siècles et demi qui suivirent, la dynastie parthe des Arsacides domina l'Orient, tandis que les Romains gouvernaient l'Occident, l'Arménie et la Syrie servant de tampon entre les deux puissances, et les frontières se déplaçant dans un sens ou dans l'autre, selon que l'un ou l'autre parti devenait plus puissant. Nous avons montré (voir carte chap. XXIX) que l'Empire romain avait atteint sous Trajan ses extrêmes limites orientales et nous avons ajouté que c'était à peu près à la même époque que les Indo-Scythes s'étaient abattus sur l'Inde.

En 227, se produisit une révolution, et la dynastie des Arsacides fit place à celle des Sassanides, autrement énergique et d'un caractère vraiment national ; son fondateur fut Ardashir Ier, dont l'empire présente, à certains égards, un curieux parallélisme avec celui sur lequel devait régner Constantin le Grand cent ans plus tard. Ardashir essaya de consolider son empire en réalisant son unité religieuse, et il adopta comme religion d'Etat la croyance de Zoroastre, dont nous aurons l'occasion de parler plus longuement.

Ce nouvel empire sassanide se montra tout de suite agressif et, sous Sapor Ier, fils et successeur d'Ardashir, s'empara d'Antioche. Nous avons dit comment l'empereur Valérien fut vaincu (260) et fait prisonnier. Mais comme Sapor rentrait chez lui, après sa marche victorieuse en Asie Mineure, il fut soudainement attaqué et battu par Odenathus, le roi arabe d'un grand centre situé au milieu du désert, Palmyre.

Sous le règne, fort bref, d'Odenathus, et sous celui de sa veuve Zénobie, Palmyre devint un Etat considérable, conquis ensuite et détruit par l'empereur Aurélien, qui emmena Zénobie enchaînée, pour orner son triomphe à Rome (272).

Nous ne tenterons pas de décrire la fortune variable des Sassanides pendant les trois siècles qui suivirent. Durant tout ce temps, la guerre entre la Perse et l'empire de Constantinople ravagea l'Asie - Mineure comme une fièvre. Le christianisme gagna beaucoup de terrain et fut persécuté, car, après que Rome eût embrassé la religion du Christ, le souverain perse resta le seul dieu-roi que connût l'univers, et il ne vit dans le christianisme qu'une arme de propagande de Byzance, sa rivale. Constantinople devint la protectrice des chrétiens, et la Perse celle des zoroastriens ; par un traité de 422 le premier de ces empires accepta de tolérer la religion de Zoroastre, le second celle du Christ. En 483, les

chrétiens d'Orient se séparèrent de l'Eglise orthodoxe et fondèrent l'Eglise nestorienne qui, nous l'avons déjà démontré, envoya des missionnaires dans toute l'Asie centrale et orientale. Cette séparation d'avec l'Europe, en affranchissant les évêques chrétiens d'Orient de l'autorité des patriarches de Byzance et en les lavant du soupçon qui pesait sur eux de favoriser les ennemis de l'empire, conduisit à une tolérance complète du christianisme en Perse. Avec Chosroès Ier (531-579), la dynastie sassanide fait pour la dernière fois preuve de quelque vigueur. Ce Chosroès fut le contemporain de Justinien et eut les mêmes ambitions. Il réforma le régime des impôts, rétablit la religion de Zoroastre dans sa forme orthodoxe, étendit sa domination jusque dans l'Arabie du sud (Yémen) qui était gouvernée par les chrétiens abyssins, recula sa frontière septentrionale jusqu'à l'intérieur du Turkestan occidental, et entreprit une série de guerres contre Justinien. Sa réputation de roi éclairé était si bien établie que lorsque Justinien ferma les écoles d'Athènes, les derniers philosophes grecs se réfugièrent à sa cour. Ils crurent trouver en lui le roi philosophe, ce mirage que déjà, en leur temps, Confucius et Platon avaient poursuivi. Les philosophes s'aperçurent bientôt que l'atmosphère du Zoroastrianisme orthodoxe était encore moins à leur goût que celle du christianisme orthodoxe, et, en 549, Chosroès eut la bonté de faire insérer dans l'armistice qu'il venait de signer avec Justinien une clause autorisant le retour de ces sages en Grèce et spécifiant qu'ils ne seraient pas inquiétés pour leurs doctrines païennes ou pour leur attitude amicale à l'égard de la Perse.

C'est à propos de Chosroès que nous entendons parler pour la première fois d'un nouveau peuple hun : les Turcs qui, de l'Asie centrale, s'alliaient d'abord avec lui, puis avec Constantinople.

Chosroès II (590-628), petit-fils de Chosroès Ier, connut d'extraordinaires fluctuations de fortune. Au début de sa carrière, il remporta des succès extraordinaires sur l'empire de Constantinople. Par trois fois (608, 615 et 627) ses armées atteignirent Chalcédoine, qui est en face de Constantinople ; il s'empara d'Antioche, de Damas et de Jérusalem (614); dans cette dernière ville il se saisit d'une croix que l'on prétendait être celle sur laquelle Jésus avait péri, et il la transporta dans sa capitale Ctésiphon. (Il est vrai qu'une autre vraie croix avait été déjà apportée à Rome par l'Impératrice Hélène, la mère canonisée de Constantin). En 619, Chosroès s'empara de l'Egypte, pays qui semblait ouvert à tout venant. Cette suite de conquêtes fut finalement arrêtée par l'empereur Héraclius (610) qui se décida à relever la puissance militaire de Constantinople.

Jusqu'à ce qu'il eût groupé ses forces, Héraclius évita toute grande bataille. Il n'ouvrit sérieusement la campagne qu'en 623. Les Perses subirent une série de défaites, dont la dernière et la plus grave fut celle de Ninive (627) ; mais aucun des deux partis n'eut la force de poursuivre à fond ses avantages. A la fin de la lutte, il y avait encore une armée perse invaincue sur le Bosphore, bien qu'il y eut aussi des contingents byzantins victorieux en Mésopotamie. En 628, Chosroès II fut déposé et assassiné par son fils. Une paix bâtarde fut conclue entre les deux empires un an plus tard, qui rétablissait leurs anciennes frontières. La vraie croix fut renvoyée à Héraclius et remise, en grande pompe, à son ancienne place.

3

Nous avons ainsi brièvement énuméré les principaux événements de l'histoire de l'Empire perse et de l'Empire byzantin. Il est plus difficile de marquer les changements qui s'opérèrent dans les modes d'existence de la population de ces deux empires au cours de la période considérée. Tout ce que nous savons, c'est que de terribles épidémies décimèrent cette population et désorganisèrent la vie sociale, tout comme elles l'avaient fait dans l'empire romain et dans l'empire chinois.

Sir Mark Sykes nous donne, dans *Le dernier héritage du Calife*, un aperçu très vivant de la vie du Proche-Orient à l'époque que nous étudions.

« Durant les premiers siècles de notre ère, écrit-il, l'administration militaire et la gestion des finances impériales constituaient un domaine entièrement distinct, dans l'esprit des hommes, de la science pratique du gouvernement ; en dépit de la plus odieuse tyrannie exercée par les idiots, les ivrognes, les fous, les sauvages ou les femmes abandonnées qui, de temps à autre, tiennent les rênes du gouvernement, la Mésopotamie, la Babylonie et la Syrie renferment des populations énormes ; leurs canaux et leurs

digues sont toujours bien entretenus, leur commerce et leur architecture sont florissants ; cependant des armées ennemies sillonnent sans cesse le pays, et la nationalité des gouverneurs varie sans cesse. Le paysan ne connaît que la ville dont il dépend ; et le citoyen n'est préoccupé que du développement et de la prospérité de sa cité ; l'apparition d'une armée ennemie est souvent accueillie avec satisfaction, surtout si sa victoire est sûre et si ses réquisitions sont immédiatement payées.

» Par contre, une incursion des gens du nord (Touraniens du Turkestan ou Avares du Caucase) devait être très redoutée. Les villageois devaient alors s'abriter derrière les murs des cités, d'où ils pouvaient voir s'élever les nuages de fumée qui marquaient les incendies allumés par les nomades. Pourtant, tant que les canaux n'étaient pas détruits (et ils étaient si solidement et si habilement agencés que les risques étaient minimes), le dommage n'était pas irréparable....

» En Arménie et dans le Pont, les conditions de vie étaient toutes différentes. Il s'agissait là de districts montagneux, habités par des tribus farouches qui avaient à leur tête une puissante noblesse indigène, elle-même soumise à des rois exerçant un pouvoir légitime, tandis que, dans les vallées et dans les plaines, le paisible cultivateur pourvoyait aux besoins économiques du pays.... La Cilicie et la Cappadoce étaient à présent complètement soumises à l'influence grecque et outre qu'elles possédaient une marine marchande considérable, renfermaient des villes nombreuses, riches et très civilisées. De la Cilicie à l'Hellespont, toute la côte méditerranéenne était semée de riches cités et de colonies grecques, cosmopolites de langue et de pensée, qui manifestaient ces ambitions municipales et locales qui sont le propre du caractère grec. La zone grecque s'étendait jusqu'à Sinope, sur la mer Noire, changeant ensuite graduellement de caractère ».

La Syrie était divisée en un véritable damier de principautés et de royaumes municipaux ; on trouvait d'abord, en commençant par le nord, les Etats presque barbares de Commagène et d'Edesse (Orfa). Plus au sud se dressait Bambyce, avec ses temples immenses et ses gouverneurs ecclésiastiques. Vers la côte. des villages et des villes , à la population très dense, étaient groupés autour des cités indépendantes d'Antioche, d'Apamea et d'Emesa (Homs); tandis que dans le désert Palmyre, la grande cité marchande sémitique, gagnait chaque jour en richesse et en importance ; c'était là le terrain neutre sur lequel s'échangeaient les marchandises de Rome et du pays des Parthes. Entre le Liban et l'anti-Liban nous trouvons, au sommet de sa gloire, Héliopolis (Baalbek) dont les ruines provoquent notre admiration.... Faisant saillie sur la Galilée, nous rencontrons les prodigieuses cités de Gerasa et de Philadelphie (Amman) que relient de solides routes de maçonnerie et qu'alimentent de gigantesques viaducs.... La Syrie est encore si riche en ruines et en vestiges de cette époque qu'il n'est pas difficile de se faire une idée de sa civilisation. Les arts de la Grèce, importés depuis longtemps, avaient graduellement fait place à des constructions si magnifiques qu'elles frisaient la vulgarité. La richesse de l'ornementation, le goût de la dépense, l'ostentation des classes fortunées montrent que les goûts des Sémites artistes et voluptueux étaient déjà ce qu'ils sont maintenant. En Syrie, on disposait d'assez d'esclaves pour édifier des bâtiments en robustes matériaux, mais le sens artistique était si dégradé que le résultat n'aurait pas été plus médiocre si tout avait été fait à la machine comme dans nos immeubles modernes. Par contre, les gens des villages devaient loger, comme aujourd'hui encore, dans des maisons de boue, aux murs de pierre sèche ; tandis que, dans les lointaines pâtures, les Bédouins gardaient en liberté leurs troupeaux, sous le gouvernement de rois nabathéens qui étaient de leur race, à moins qu'ils ne remplissent les fonctions de gardiens ou de conducteurs des grandes caravanes marchandes.

« Par delà encore, s'étendaient les déserts brûlants, frontières impénétrables et remparts de l'empire Perse d'au delà de l'Euphrate où se dressaient les grandes villes de Ctésiphon, de Séleucie, d'Hatra, de Nisibin, d'Harran, et de cent autres dont le nom a été oublié. Ces villes étaient nourries par les terres à blé de la Mésopotamie, prodigieusement fertiles à cause de leurs canaux qui avaient été creusés par des hommes dont le nom se perdait déjà dans les brouillards de l'antiquité ; Babylone et Ninive avaient disparu ; les successeurs du Perse et du Macédonien avaient fait place au Parthe ; mais le peuple et le mode de culture étaient les mêmes qu'au temps où

Cyrus le Conquérant avait, pour la première fois, soumis le pays. La langue de beaucoup de ces villes était le grec, et les citoyens cultivés de Séleucie étaient capables de faire la critique des philosophies et des tragédies d'Athènes ; mais la population agricole étant aussi ignorante de ces choses qu'un paysan de l'Essex peut l'être aujourd'hui de ce qui se passe à Londres. »

Comparons à cet état florissant la condition du pays à la fin du septième siècle.

« La Syrie était maintenant une contrée appauvrie et frappée de toutes sortes de maux ; ses grandes villes, bien qu'encore très peuplées, devaient être encombrées de ruines que l'Etat n'était pas assez riche pour déblayer. Damas et Jérusalem elles-mêmes ne s'étaient pas relevées du coup que leur avaient porté de terribles sièges : Amman et Gerash étaient devenus de misérables villages sur lesquels le Bédouin régnait en maître. Le Hauran présentait peut-être encore quelques-uns des signes de la prospérité qui l'avait rendu célèbre au temps de Trajan, mais les misérables monuments et les inscriptions grossières de l'époque sont l'indice d'un rapide et triste déclin. Au milieu du désert, Palmyre se dressait, vide et désolée, son château occupé par une garnison. Sur la côte et dans le Liban une ombre de l'activité et de la richesse d'autrefois était encore visible ; mais, au nord, la ruine, la désolation, l'abandon étaient la règle dans un pays qui pendant cent ans avait été exposé à des incursions constantes, et qui pendant quinze ans avait été occupé par l'ennemi. L'agriculture avait dû décliner, et la peste et les privations avaient sensiblement réduit la population.

» La Cappadoce s'était lentement enfoncée dans la barbarie ; les grandes basiliques et les cités que leurs grossiers habitants ne savaient ni entretenir ni reconstruire avaient été nivelées au ras du sol. La péninsule d'Anatolie avait été labourée par les armées perses ; les grandes cités avaient été mises à sac. »

4

Alors qu'Héraclius était occupé à remettre un peu d'ordre dans cette Syrie déjà désolée après la mort de Chosroès II et avant la paix finale avec la Perse, un étrange message lui fut apporté. Le cavalier porteur de ce message s'était avancé jusqu'à Bostra, avant-poste impérial dans le désert au sud de Damas. La lettre était écrite en Arabe, l'obscure langue sémitique des peuples nomades des déserts du sud ; il est probable que l'interprète n'en fournit à Héraclius qu'une interprétation tendancieuse et le dissuada d'en tenir compte.

Il s'agissait d'un défi, formulé dans une langue singulière et fleurie, lancé par un individu qui avait pris le nom de « Mahomet, prophète de Dieu ». Ce Mahomet, semble-t-il, sommait Héraclius de reconnaître le seul vrai Dieu et de le servir. Le reste du document était d'un caractère très vague[1].

Mais à Ctésiphon on savait plus de choses sur ce Mahomet. On disait que c'était un faux prophète, bavard et insupportable, qui avait poussé l'Yémen , la riche province de l'Arabie méridionale, à se révolter contre le Roi des Rois. Kavadh était à ce moment très occupé. Il avait déposé et assassiné son père Chosroès II, et il essayait de réorganiser les forces militaires de la Perse. Un message, semblable à celui qui avait atteint Héraclius, lui parvint. Il fut saisi d'une violente colère, déchira la lettre, en lança les morceaux à la tête de l'envoyé et lui ordonna de sortir.

Quand, dans la misérable petite ville de Médine, celui qui avait envoyé le message apprit ce qui s'était passé, la fureur le prit, et il s'écria : « Puisqu'il en est ainsi, Seigneur, arrache son royaume à cet homme ! » (628).

5

Mais, avant de parler de l'Islam et de ses conquêtes, il convient de compléter cet aperçu de la situation de l'Asie à l'aube du VIIe siècle. Nous aurons donc à dire quelques mots de la marche des événements religieux au sein de la communauté perse, pendant la période sassanide.

A partir du règne de Cyrus, la religion de Zoroastre l'avait emporté sur le culte des divinités locales de Ninive et de Babylone[2]. Zoroastre (orthographe grecque de l'iranien *Zarathoustra*) était arien, comme Bouddha. Nous ne savons pas à quelle époque il vécut ; certains historiens affirment que ce fut vers l'an 1000, d'autres en font un contemporain de Bouddha ou de Confucius ; nous sommes aussi mal rensei-

[1] Ceci n'est pas prouvé historiquement.

[2] Tous les savants ne sont pas d'accord sur ce point.

gnés sur sa nationalité. Ses enseignements ont été conservés dans le Zend Avesta, mais, comme leur action est aujourd'hui à peu près nulle, nous ne nous en occuperons pas ici. Le conflit d'un dieu bon, Ormuzd, dieu de lumière, de vérité, de franchise, du soleil, et d'Ahriman, dieu de la ruse, de la diplomatie, de l'obscurité et de la nuit, forme le cœur de cette religion. Celle-ci comporte tout un cérémonial, ainsi qu'un système sacerdotal ; elle ne fait pas place aux images, mais elle a des prêtres, des temples et des autels, sur lesquels brûle un feu sacré et où l'on offre des sacrifices. L'une de ses particularités était qu'elle défendait l'incinération et l'inhumation des morts. Les Parsis de l'Inde, qui sont les derniers Zoroastriens, déposent encore leurs morts dans certaines tours ouvertes, les Tours du Silence, où les vautours viennent s'en repaître.

Sous les rois sassanides, à partir d'Ardashir (227), cette religion devint la religion officielle ; son chef venait tout de suite après le roi, lequel passait pour être d'essence divine ou quasi-divine et pour vivre dans l'intimité d'Ormuzd.

Mais l'état de fermentation religieuse dans lequel le monde se trouvait ne permit pas au zoroastrisme de dominer sans conteste l'empire Perse. Non seulement le christianisme se répandait largement vers l'est, mais de nouvelles sectes, incarnant les idées du temps, surgirent en Perse. Nous avons déjà fait mention d'une des premières religions dérivées du zoroastrisme : le mithraïsme. Celui-ci se répandit en Europe au premier siècle avant J.-C., après les campagnes orientales de Pompée le Grand. Il connut chez les soldats et dans le peuple une énorme popularité et, jusqu'à l'époque de Constantin le Grand, fut un rival redoutable pour le christianisme. En fait, l'un des successeurs de Constantin, Julien l'Apostat (361-363), essaya tardivement de le substituer à la religion établie. Mithra était un dieu de lumière, « procédant » d'Ormuzd et né d'une façon miraculeuse, à peu près comme la deuxième personne de la Trinité chrétienne procède de la première. Au IIIe siècle après J.-C., surgit une autre religion, le manichéisme, dont il convient de dire quelques mots.

Manès, le fondateur du manichéisme, était issu d'une bonne famille d'Ecbatane, la vieille capitale de la Médie (216). Il fut élevé à Ctésiphon. Son père était un sectaire religieux, et il fut élevé dans une atmosphère de querelles religieuses. Il acquit un jour la conviction que la vérité complète était en lui, ce qui est la force motrice de tous les fondateurs de religions. En 242, année de l'avénement de Sapor I, le second monarque sassanide, il commença sa prédication.

Fait caractéristique des tendances de l'époque, son enseignement était fondé sur une sorte de synthèse religieuse. Il ne venait, disait-il, proclamer rien de nouveau. Les grands fondateurs de religions qui l'avaient précédé ne s'étaient pas trompés : Moïse, Zoroastre, Bouddha, Jésus-Christ, tous avaient été de grands prophètes, mais il lui avait été réservé de clarifier et de compléter leur enseignement imparfait et confus. C'est ce qu'il essaya de faire, en un langage zoroastrien. Les difficultés et les contradictions de la vie se ramènent, d'après lui, à un conflit entre la lumière et l'obscurité. Ormuzd était Dieu, et Ahriman Satan. Sur l'explication qu'il donne de la création de l'homme, de sa chute de la lumière dans les ténèbres, de son rachat, du rôle joué par Jésus, nous garderons le silence, ce livre s'occupant d'histoire et non de théologie. Mais ce qui est très intéressant à notre point de vue, c'est que Manès ne se contenta pas de prêcher à travers l'Iran cette doctrine qu'il croyait définitive, mais qu'il chercha à convertir le Turkestan, l'Inde et pénétra même en Chine. Il est indéniable que les facilités de déplacement s'étaient considérablement accrues. Nous sommes également amenés à la conclusion que le Turkestan n'était plus une région de nomades dangereux, mais un pays aux villes florissantes, où les hommes recevaient une sérieuse instruction et avaient le loisir de se livrer à des discussions théologiques. Les idées de Manès se répandirent vers l'est et vers l'ouest avec une grande rapidité et, pendant plus de mille ans, elles furent pour le monde chrétien un véritable mine d'hérésies.

Vers 270, Manès revint à Ctésiphon et fit beaucoup de convertis, ce qui le mit en conflit avec la religion officielle et avec le clergé. En 277, le souverain régnant le fit crucifier et écorcher, et de terribles persécutions s'abattirent sur ses disciples. Néanmoins, la manichéisme conserva pendant plusieurs siècles, avec le christianisme nestorien et le Zoroastrisme orthodoxe (mazdéisme) la situation qu'il avait en Perse.

6

Il apparaît de plus en plus nettement qu'aux Ve et VIe siècles après J.-C., non seulement la Perse, mais les régions qui constituent à présent le Turkestan et l'Afghanistan jouissaient d'une civilisation plus avancée que la France et l'Angleterre de l'époque. Le voile qui recouvrait l'histoire de ces régions a été soulevé au cours des vingt dernières années, et l'on a découvert toute une littérature rédigée dans des langues du groupe turc. Les premiers de ces manuscrits datent du VIIe siècle, leur alphabet est une adaptation du syrien, il fut introduit par des missionnaires manichéens, et nombre de pièces — certains parchemins tenaient dans les fenêtres la place des vitres — peuvent être comparés, par la beauté de l'écriture, aux travaux des bénédictins. A côté de cette littérature



Une monnaie éphthalite.

manichéenne, on trouve des traductions des Saintes Ecritures chrétiennes et des textes bouddhiques. On en peut conclure que ces siècles, qui sont pour l'Europe des siècles de désastres et de régression, marquent pour l'Asie une période de progrès relatif.

On peut encore constater au VIe siècle un exode vers le nord de la Caspienne des peuples huns, qui s'appellent à présent les Tartares et les Turcs, mais il s'agit plutôt de l'écoulement d'un trop-plein que d'une véritable migration de peuples entiers. Le monde, des frontières du Danube à celles de la Chine, était encore en grande partie nomade : çà et là, des villes et des cités surgissaient sur les grandes voies commerciales. Sans cesse, les peuples turcs du Turkestan occidental sont en conflit avec des Perses du sud, Touraniens contre Iraniens. Il n'y a pas de grands mouvements des Perses vers le nord, mais, par contre, on assiste à des incursions vers le sud des Touraniens qui sont à l'est, et des Alains qui sont à l'ouest de la Caspienne, jusqu'au moment où, aux IIIe et IVe siècles, un grand élan porte Alains et Huns jusqu'au cœur de l'Europe. Simultanément, on constate un mouvement des nomades vers l'est de la Perse, et, à travers l'Afghanistan, vers l'Inde. Ces courants nomades se répandent des deux côtés de la Perse. Nous avons déjà parlé des Yue-Chi (ch. XXIX, § 4), qui, finalement, descendirent vers l'Inde, au IIe siècle, et devinrent les Indo-Scythes. Une fraction attardée de ces Yue-Chi demeura dans l'Asie Centrale, se multiplia dans les plaines du Turkestan : on les appela les Ephthalites ou Huns blancs. Après avoir inquiété les Perses pendant trois siècles, ils s'avancèrent dans l'Inde, sur les talons de leurs frères, un quart de siècle après la mort d'Attila (470) ; ils ne s'établirent pas à vrai dire dans la péninsule ; ils ramassaient du butin, puis rentraient, chargés de celui-ci, dans leur pays, tout comme, plus tard, les Huns s'établirent dans la grande plaine du Danube, d'où leurs bandes rayonnaient à travers toute l'Europe.

L'histoire de l'Inde pendant les sept siècles que nous passons en revue est marquée par ces deux invasions des Yue-Chi : les Indo-Scythes, qui effacèrent les dernières traces de la domination hellénique, et les Ephthalites. Mais, avant même que les Indo-Scythes se fussent établis dans l'Inde, une vague d'éléments déracinés, les Sakas, avait passé sur le pays. De sorte qu'en fin de compte l'Inde connut trois invasions barbares ; en l'an 100, en l'an 120 et en l'an 470. Mais seule la seconde eut le caractère d'une conquête permanente. Les Indo-Scythes établirent leur quartier général à la frontière du nord-ouest, et fondèrent une dynastie, celle des Kushans, qui régna sur l'Inde septentrionale jusqu'à Bénarès.

Le plus marquant de ces monarques kushan fut Kanishka (date inconnue) qui annexa à l'Inde septentrionale Kashgar, Yarkand et Khotan. Comme Asoka, il fut un énergique propagandiste du bouddhisme et, par ses conquêtes, il dut être en rapports constants avec la Chine et le Thibet.

Nous ne nous occuperons pas ici de l'hostilité des diverses autorités qui administrent l'Inde ou de leur fusionnement, ni des dynasties qui font suite à celles des Kushans. Tantôt l'Inde est un véritable

damier d'Etats, tantôt des empires, comme celui des Guptas, s'étendent sur de vastes régions. Ces changements ont, du reste, peu d'influence sur les idées, la religion, et les mœurs courantes des peuples indiens. Le brahmanisme maintient ses positions en face du bouddhisme, et les deux religions progressent parallèlement. La masse de la population avait alors à peu près le même mode de vie qu'aujourd'hui ; vêtement, culture, habitation étaient les mêmes.

L'invasion des Ephthalites est restée mémorable, moins à cause de ses conséquences que des atrocités qui furent commises par les envahisseurs. Ces Ephthalites faisaient songer par leur barbarie aux Huns d'Attila ; ils se contentaient de faire des expéditions de pillage, tandis que leurs chefs demeuraient à leur quartier général, dans le Turkestan oriental. Mihiragula, le plus capable de leurs généraux, a été appelé l'Attila de l'Inde. L'un de ses amusements favoris était de faire précipiter dans des abîmes des éléphants dont il épiait ensuite l'agonie. Ses atrocités poussèrent à la révolte les princes indiens, ses tributaires, et il fut finalement détrôné (528). Ce ne furent cependant pas les Indiens qui mirent fin aux méfaits des Ephthalites, mais les Turcs, qui, d'accord avec les Perses, détruisirent leur établissement principal sur l'Oxus (565). Certains clans du Rajputana, dans l'Inde du nord, descendraient cependant, semble-t-il, des Huns blancs.

7

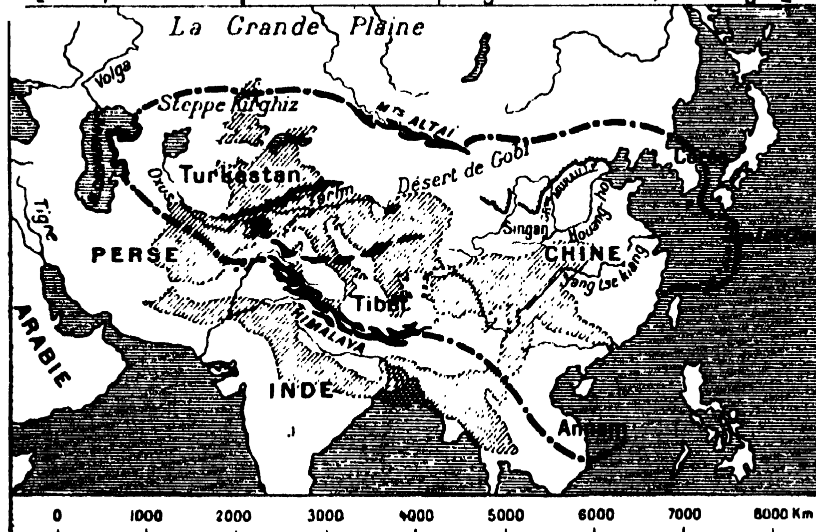
Ces sept siècles qui virent l'avènement et le déclin des empereurs de Rome, l'effondrement, et la reconstitution, sur un nouveau plan, de la vie sociale, économique, politique et religieuse de l'Europe occidentale, furent aussi témoins de très profonds changements dans le monde chinois. Les historiens chinois ou japonais se trompent, tout comme les historiens européens, lorsqu'ils supposent que la Chine ne fut soumise qu'à des changements superficiels entre la fin de la dynastie Han (220) et les débuts de la dynastie Tang (619). On part du principe que les Chinois ne sont alors divisés que par des questions d'ordre politique et territorial ; et, comme la Chine occupe à peu près la même place en Asie à la fin qu'au commencement de la période considérée, que la culture, l'écriture, le fonds d'idées restent les mêmes, on n'aperçoit pas que le processus de décomposition et de reconstruction qui agit en Europe se retrouve dans cette région du monde.

Il est vrai que la catastrophe ne fut jamais aussi complète dans le monde chinois que dans le monde européen. Il y eut des zones considérables où les arts continuèrent à fleurir. Jamais il n'y eut un mépris aussi complet qu'en occident de la propreté du corps, des lettres, de la beauté, du confort et de la joie. Par exemple, ce fut en Chine, au VIe siècle, que le thé fit son apparition en tant que boisson ; et il y eut des poètes chinois pour écrire des morceaux charmants sur les effets de la première tasse, de la seconde, de la troisième, etc. La Chine continue à produire d'admirables tableaux bien après la chute de la dynastie Han. Les plus ravissants paysages que l'homme ait jamais peints sortirent des mains des artistes chinois, des IIe, IIIe et IVe siècles. Il y eut de même toujours de beaux vases, de belles sculptures, de beaux bâtiments délicieusement décorés. L'imprimerie sur blocs de bois devient d'un usage courant au moment même où la consommation du thé se vulgarise, et au VII siècle il y eut une remarquable renaissance de la poésie.

Le grand empire d'Orient offrait avec celui d'Occident certains contrastes qui devaient tendre assurément à accroître sa stabilité. La Chine n'avait pas de système de monnaie généralisé. Sa vie économique n'avait pas l'intensité, quelque peu fébrile, que l'institution du crédit, à la fois si féconde et si dangereuse, avait donnée à celle du monde occidental. Ce n'est pas à dire que l'idée de monnaie fût inconnue des Chinois. Pour les transactions de peu d'importance, les provinces se servaient de « pièces » de zinc et de cuivre perforées ; mais, pour les affaires plus importantes, on ne se servait que de lingots estampés. Dans ce grand empire, la plupart des transactions commerciales se faisaient sur la base du troc, comme cela se passait à Babylone au temps des marchands araméens. Il en fut ainsi jusqu'à l'aube du XIIe siècle.

Nous avons vu comment, sous la République romaine, l'ordre social et économique fut ruiné, du fait que la monnaie avait donné à la propriété un caractère beaucoup trop fluide. La monnaie devint une sorte d'abstraction, sans contact avec les valeurs réelles qu'elle était censée représenter. Individus

et communautés s'endettèrent formidablement, et le monde fut dominé par une classe de riches créanciers, qui ne maniaient ni n'administraient aucune richesse réelle, mais qui avaient le pouvoir de faire venir à eux l'argent. Jamais la « finance » ne prit cette importance en Chine. La richesse y demeura réelle et visible. Et la Chine n'eut pas besoin d'une loi licinienne, ni d'un Tiberius Gracchus. L'idée de propriété ne s'étendit pas en Chine au delà des choses visibles. Il n'y eut pas d'esclaves « ouvriers », ni de serfs travaillant par équipes. L'occupant du sol était, dans la plupart des cas, propriétaire, et avait, comme tel, à payer une taxe foncière. Il y avait bien quelques propriétaires qui ne cultivaient pas eux-mêmes,



mais ils restaient sans grands domaines. Les individus qui ne possédaient pas de terre recevaient généralement des gages en nature, comme c'était le cas dans l'ancienne Babylonie.

Toutes ces particularités donnaient à la civilisation chinoise un caractère de grande stabilité, tout comme la configuration géographique de la Chine assurait son unité ; néanmoins, la vigueur de la dynastie Han allait en diminuant, et quand, à la fin du second siècle, la grande épidémie de peste qui déjà avait plongé dans la confusion le monde romain, s'abattit sur la Chine, cette dynastie s'effondra, comme un arbre pourri devant une rafale. On constata alors dans l'est comme dans l'ouest une division des empires en Etats toujours en lutte et une intervention de chefs barbares dans les affaires du pays. En Chine, comme dans l'empire occidental, la foi s'éteignait. On attribue l'état de prostration de la Chine à cette époque à un épicurisme qui découle du scepticisme individualiste de Lao-Tse. Cette période de luttes intestines est connue sous le nom de « Période des Trois Empires ». Le IVe siècle vit une dynastie de Huns plus ou moins civilisés exercer sa domination sur la province de Shen-si. Ce royaume hun engloba, non seulement la Chine du nord, mais une grande partie de la Sibérie, et la dynastie qui règnait sur elle, s'assimilant la civilisation chinoise, fit connaître cette dernière jusque dans les régions arctiques. M. Fu compare la monarchie sibérienne à l'empire de Charlemagne ; le chef barbare fut absorbé par le système chinois, tout comme le barbare Charlemagne fut absorbé par le système romain. De la fusion de ces éléments sibériens et des éléments chinois du nord sortit la dynastie Souei, qui fit la conquête du sud. La dynastie Souei va présider à une véritable renaissance de la Chine. Sous un monarque Souei, les îles Lu-Chu furent annexés à la Chine, et il y eut dans tout le pays une grande activité littéraire. Les bibliothèques impériales continrent à cette époque jusqu'à 54.000 volumes. Enfin, à l'aube du VIIe siècle, paraît la grande dynastie Tang, qui devait durer trois siècles.

Cette renaissance de la Chine, qui s'ouvre avec les Souei et atteint son point culminant sous les Tang, donne au pays, nous assure M. Fu, comme une nouvelle vie.

« L'esprit de la nation, écrit-il, se transforme, et donne à la civilisation Tang des caractères absolument distincts. Quatre facteurs principaux opèrent simultanément : 1° la culture libérale chinoise, 2° le classicisme chinois, 3° le Bouddhisme indien, et 4° la bravoure du nord. Une nouvelle Chine venait d'apparaître, Le système provincial,

l'administration centrale et l'organisation militaire de la dynastie Tang furent entièrement différents de tout ce qui avait précédé. Les arts avaient été régénérés, grâce à l'influence de l'Inde et de l'Asie Centrale. La littérature était plus qu'une simple continuation de l'ancienne, c'était une production vraiment neuve. Les écoles religieuses et philosophiques du bouddhisme constituaient aussi un trait nouveau.

» Il peut être intéressant de comparer l'état de la Chine d'alors avec celui de l'empire romain en ces derniers jours. De même que le monde romain était divisé en deux moitiés, l'une occidentale et l'autre orientale, de même le monde chinois était divisé en deux parties, l'une méridionale et l'autre septentrionale. Les barbares, dans le cas de Rome comme dans celui de la Chine, se livrèrent à de grandes invasions ; leur domination fut d'un même caractère. L'empire de Charlemagne eut comme pendant celui de la dynastie sibérienne (dernière dynastie Wei) ; tout comme Justinien reprit en main l'empire d'Occident, Liu Yu recouvra pour un temps les territoires du nord. La suite des empereurs byzantins correspond aux dynasties du sud. Mais, à partir de ce moment, les deux mondes suivent une ligne divergente. La Chine retrouva son unité ; l'Europe resta divisée. »

Les possessions de l'empereur Tai-tsung (627), le second monarque Tang, s'étendaient au sud jusqu'à l'Annam, à l'ouest jusqu'à la mer Caspienne. Sa frontière méridionale était commune avec celle de la Perse. Celle du nord suivait les Monts Altaï depuis la steppe des Kirghis, au nord du désert de Gobi. Mais son empire n'englobait pas la Corée, qui fut seulement conquise par son fils. Cette dynastie Tang civilisa toute la population du sud et l'incorpora dans la race chinoise, et, de même que les Chinois du nord s'appellent « les hommes de Han », ceux du sud s'appellent « les hommes de Tang ». La loi fut modifiée, le système des examens littéraires fut réformé, et une édition exacte et complète de tous les classiques chinois fut publiée.

Une ambassade fut envoyée par Byzance à la cour de Tai-tsung, et, trait encore plus caractéristique, il arriva de Perse une troupe de missionnaires nestoriens (631). Ces derniers furent reçus par Tai-tsung avec un grand respect ; il les pria de lui exposer les principaux articles de leur religion, et ordonna de faire traduire en chinois, en vue d'un examen ultérieur, les Écritures chrétiennes. En 638, il fit savoir qu'il considérait la nouvelle religion comme tout à fait raisonnable, et qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce qu'elle fût prêchée à travers son empire. Il autorisa aussi la construction d'une église et la fondation d'un monastère.

Une ambassade encore plus singulière s'était présentée à la cour de Tai-tsung en 628, trois ans avant les Nestoriens. C'était une compagnie d'Arabes, qui, partant de Yanbu, le port de Médine en Arabie, avaient gagné Canton sur un vaisseau marchand. Ces Arabes avaient été envoyés par le Mahomet dont nous avons déjà parlé, lequel avait pris le titre de « Prophète du Seigneur » ; le message que les Arabes apportaient à Tai-tsung était probablement identique à celui qu'ils avaient présenté à l'empereur de Byzance, Héraclius, et à Kavadh, dans Ctésiphon. Mais le monarque chinois ne mit pas le message au rebut, comme l'avait fait Héraclius, et n'insulta pas les messagers, comme l'avait fait le parricide Kavadh. Il les traita, au contraire, avec beaucoup d'égards, écouta avec intérêt leurs exposés théologiques, et les aida, dit-on, à construire une mosquée à Canton, pour les commerçants arabes, mosquée qui existe encore aujourd'hui et qui serait la plus vieille du monde.

L'urbanité, la culture, et la puissance de la Chine sous les premiers monarques Tang contraste si vivement avec l'état de décomposition et de division du monde occidental, que l'on ne peut s'empêcher de se poser une question, l'une des plus intéressantes de toute l'histoire de la civilisation. Pourquoi l'empire chinois n'est-il pas resté le hardi pionnier que son retour rapide à l'ordre et à l'unité avait fait de lui ? Pourquoi, dans le domaine de la culture, comme dans celui de la politique, ne tient-il pas la tête dans le monde d'aujourd'hui ?

Il est incontestable que pendant très longtemps la Chine fut à la tête du progrès. Ce n'est que mille ans plus tard, aux XVIe et XVIIe siècles, avec la découverte de l'Amérique, la diffusion des livres imprimés, le développement de l'éducation et de l'esprit de recherche scientifique, que le monde occidental dépassera son rival chinois. Sous les monarques Tang, la vraiment

grande époque, sous la dynastie, très artiste mais un peu décadente des Soung (960-1276), sous les Ming enfin (1358-1644), la Chine offrit, à un degré qui ne fut atteint par aucun Etat contemporain, le spectacle d'une nation heureuse, prospère, débordante d'activité artistique. Pourquoi son effort s'arrêta-t-il là ? Les mers étaient sillonnées par les navires chinois et l'Empire faisait un grand commerce avec les pays d'outre-mer. Pourquoi les Chinois ne découvrirent-ils pas l'Amérique et l'Australie ? Il y avait parmi eux une foule d'esprits inventifs et ingénieux. Les Chinois connurent la poudre dès le VIe siècle ; ils utilisèrent le charbon et le chauffage par le gaz plusieurs siècles avant que l'Europe n'eût songé à en tirer parti ; ils étaient d'admirables constructeurs de ponts et de machines hydrauliques ; leurs laques, leurs émaux montraient quelle connaissance ils avaient de la matière. Pourquoi ne s'organisèrent-ils pas collectivement pour créer un système de documentation et de recherche collective, semblable à celui dont la science moderne a doté le monde ? Et pourquoi, chez ce peuple si bien élevé, si maître de lui, l'instruction n'a-t-elle pas pénétré jusque dans les masses ?

L'habitude est de donner à ces questions des réponses assez plates. On nous dit que le Chinois est le plus conservateur des êtres humains, que son esprit est uniquement tourné vers le passé, qu'il est l'esclave docile de l'étiquette et de la coutume. On nous le montre avec une mentalité si particulière que l'on pourrait presque se demander si la structure de son crâne n'est pas différente de celle des occidentaux. Les appels de Confucius à la sagesse des anciens sont toujours cités en confirmation de ce point de vue.

Si cependant nous examinons d'un peu près cette théorie très générale, nous la voyons s'évanouir. L'esprit d'initiative, d'entreprise, de recherche qui, soi-disant, caractériserait la mentalité occidentale, ne se manifeste dans l'histoire qu'à de certaines périodes et dans des circonstances exceptionnelles. Dans l'intervalle, le monde occidental se montre aussi conservateur et traditionaliste que le monde chinois. Par contre, sous l'action des mêmes stimulants, l'esprit chinois s'est montré aussi inventif, aussi versatile que l'esprit occidental ; quant à l'esprit japonais il est encore plus actif. Si l'on prend le cas des Grecs, on est obligé de convenir que toute leur énergie mentale tient durant la période qui s'étend entre le VIe siècle avant J.-C. et le déclin du Musée d'Alexandrie, sous les derniers Ptolémées, au IIe siècle avant J.-C. Il y eut des Grecs après, comme il y en avait eu avant cette époque, mais les mille années d'histoire byzantine nous montrent un monde hellénique plongé dans une stagnation intellectuelle au moins égale à celle de la Chine. La mentalité italienne fut relativement stérile au cours de la période romaine : par contre, elle montre, à l'époque de la Renaissance, une admirable fécondité. L'esprit anglais brille d'une lumière très vive aux VIIe et VIIIe siècles, puis s'éteint jusqu'au XVe. L'étoile du génie arabe resplendit pendant les deux siècles qui suivent l'avènement de l'Islam, puis se trouve définitivement obscurcie. Par contre, on trouve à tout moment en Chine un grand nombre d'inventeurs isolés, et l'art y refleurit sous des formes toujours nouvelles.

Nous exagérons le respect des Chinois pour leurs pères ; le parricide étant un crime beaucoup plus fréquent chez les empereurs chinois que chez les dirigeants de la Perse. Il y eut, de plus, en Chine, de nombreux mouvements de protestation contre le culte exagéré du passé et contre les « usages anciens ».

Nous avons déjà laissé entendre que, dans une communauté, les phases de véritable progrès intellectuel semblent liées à l'existence d'une classe d'individus suffisamment à l'aise pour ne pas être entièrement absorbés par les travaux de la vie quotidienne, et cependant assez raisonnablement riches pour ne pas sombrer dans le luxe, les plaisirs absurdes et cruels. Nous avons ajouté que les membres de cette classe devaient pouvoir converser et communiquer librement entre eux ; il ne faut pas qu'ils soient inquiétés pour cause d'hérésie ou poursuivis pour leurs idées. Il est certain qu'une telle classe exista aux meilleurs jours de la Grèce.

Nous trouvons en Chine, à l'époque des Tang, des Soung et des Ming, un grand nombre de familles aisées, du genre de celles qui envoyèrent leurs fils à l'Académie d'Athènes, de celles qui, par leur brillante intelligence, firent de la Renaissance italienne une des plus glorieuses périodes de l'histoire, et, pourtant, la Chine ne sut pas profiter de semblables

circonstances pour se livrer à un grand effort de classification et d'analyse.

Beaucoup de gens sont d'avis que cette stagnation de la civilisation chinoise tient à la complexité de son écriture, à une pensée si compliquée et si subtile que toute l'énergie mentale du pays s'est consumée dans l'effort qu'ont dû faire ses habitants pour s'en rendre maîtres. Voyons ce que vaut un tel argument.

Nous avons déjà donné un aperçu des particularités de la langue et de l'écriture chinoises. L'écriture japonaise dérive de la première et consiste en un système de formes tracées encore plus rapidement. Un grand nombre de ces formes sont des idéogrammes empruntés aux Chinois et employés exactement de la même façon, mais il y a aussi un certain nombre de signes qui servent à exprimer des syllabes ; il y a un syllabaire japonais, du genre du syllabaire sumérien que nous avons décrit au chapitre XVIII. L'écriture japonaise reste un système grossier, aussi grossier que le système cunéiforme, mais pas aussi grossier que le système chinois ; aussi y a-t-il eu au Japon un mouvement en faveur de l'adoption de l'alphabet occidental. La Corée a, depuis longtemps, dépassé ce stade et s'est créé un vrai alphabet, d'origine également chinoise. Tous les autres grands systèmes d'écriture en vigueur dans le monde utilisent les alphabets méditerranéens et sont, sans comparaison, plus faciles à apprendre que les caractères chinois. Alors que les autres peuples parviennent aisément à mettre sur le papier la langue qui leur est familière, le Chinois doit se rendre maître d'une foule de signes et de groupes de mots des plus complexes. Non seulement il lui faut apprendre ces signes, mais les systèmes de clés correspondant à des sens différents. Il est donc tenu de se familiariser avec un certain nombre de classiques. Par suite, alors que l'on rencontre en Chine un grand nombre de gens qui connaissent la signification des caractères les plus fréquents et les plus familiers, on n'en rencontre que fort peu qui soient suffisamment instruits pour saisir le sens d'un alinéa de journal, et encore moins qui soient capables de mprendre les subtilités et les nuances la phrase écrite. Ceci est vrai pour le on, quoiqu'à un moindre degré. Sans e y a-t-il en Europe diverses catégories ecteurs qui, selon l'étendue de leur vocabulaire, sont capables de lire telle ou telle catégorie d'ouvrages ; mais leur effort n'est rien à côté de celui que doivent fournir les Chinois. Toute l'éducation d'un mandarin se ramène à apprendre à lire.

Le mal que se donnent en Chine les classes éduquées pour se rendre maîtres des classiques suffit à les leur rendre chers. On n'abandonne pas volontiers pour des nouveautés ce qui vous a donné tant de peine à acquérir. C'est là une disposition commune à l'Occident et à l'Orient, commune aux érudits des universités anglaises et américaines et aux mandarins chinois. C'est elle qui explique que nous autres Anglais refusions avec tant d'obstination d'abandonner notre orthographe barbare pour un alphabet et une orthographe phonétiques.

La prospérité et le bonheur que la Chine a connus dans le passé suffiraient à expliquer la robustesse des instincts conservateurs de ce pays. Aucun animal ne modifie ses habitudes tant qu'elles lui permettent de vivre et de prospérer. Jusqu'au XIXe siècle, c'est-à-dire pendant deux mille ans, toute l'histoire de son pays fortifiait dans l'esprit du Chinois l'idée qu'il appartenait à une civilisation supérieure à celle de tous les autres pays, et qu'il n'y avait dès lors aucune raison d'en changer. La Chine était riche en œuvres d'art, sa poésie était exquise, sa cuisine délicieuse, et des générations de gens heureux se succédaient. Ses navires empruntaient son merveilleux système de voies d'eau intérieures et prenaient rarement la mer ; un voyage aux Indes ou à Bornéo représentait pour eux la plus hardie des aventures. Les Chinois ne connaissaient ni les tracasseries, ni les misères, ni les indignes traitements que les riches imposaient aux pauvres dans l'empire romain. Il y avait sans doute en Chine des indigents et des mécontents, mais indigence et mécontentement n'avaient pas un caractère social et populaire. Il y eut là-bas des changements de dynasties, des rebellions, des famines et des épidémies ; deux grandes invasions mirent sur le trône du Fils du Ciel des monarques étrangers. Mais le système lui-même ne fut jamais menacé, et la vie quotidienne resta ce qu'elle était. Les empereurs et les dynasties pouvaient changer ; les mandarins, les classiques et les traditions demeuraient en place.

9

En l'an 629, année de l'arrivée à Canton des ambassadeurs de Mahomet un certain bouddhiste, aussi instruit que dévot, nommé Yuan Chwang, quitta Singan, la capitale de Tai-tsung, en route pour un grand voyage dans les Indes. Il fut seize ans absent, revint en 645 et écrivit une relation de ses voyages qui est considérée comme un des trésors de la littérature classique de la Chine. Quelques-unes de ses observations nous intéressent, comme fournissant un apport précieux au tableau que nous essayons de donner de l'état du monde au VIIe siècle après J.-C.

Ce Yuan Chwang était aussi crédule qu'Hérodote, et avait autant que lui le goût du merveilleux, mais il n'avait pas autant que l'écrivain grec le sens de l'histoire. Il avait sans doute, comme tous les Chinois, une trop haute idée de la littérature pour condescendre à nous raconter dans le détail comment il voyageait, quelle était sa suite, comment il logeait, ce qu'il mangeait ou comment il payait ses dépenses — détails qui seraient précieux pour l'historien ; il ne pouvait passer devant un monument ou une ruine sans accueillir quelque histoire fabuleuse à son sujet ; cependant il nous donne sur la Chine, l'Asie Centrale et l'Inde de l'époque un certain nombre d'aperçus qui sont absolument éblouissants.

Son itinéraire fut quelque chose de formidable. Il partit et revint par la voie du Pamir. Il prit la route du nord, traversant le désert de Gobi, longea les pentes du Thien Shan, côtoya le grand lac bleu d'Issik Kul, et gagna ainsi Tashkend et Samarkande, puis, marchant sur les traces d'Alexandre le Grand, s'avança dans la direction du défilé de Khaïber et vers Peshawer. Il revint par la route du sud, traversant le plateau de Pamir, de l'Afghanistan jusqu'à Kashgar, empruntant la ligne de retraite que les Yue-Chi avait suivi en sens contraire sept siècles plus tôt, et, finalement, par Yarkand et les pentes du Kuen Lun, retrouva sa première route, à l'extrémité de la Grande Muraille qui donne dans le désert. Nous ignorons le chemin qu'il suivit au cours de son voyage dans l'Inde ; nous savons seulement qu'il y demeura quatorze ans, et qu'il parcourut toute la péninsule, du Népal jusqu'à Ceylan.

Il y avait à cette époque un édit impérial proscrivant les voyages à l'étranger, de sorte que Yuan Chwang dut quitter Singan comme un criminel en rupture de ban. On se lança à sa poursuite pour l'empêcher de mettre son projet à exécution. Sa *Vie* nous apprend comment il acheta un cheval maigre, au pelage roux, auquel un barbon avait appris tous les sentiers du désert, comment il déjoua la vigilance d'un garde-frontière, grâce à la complicité d'une « personne étrangère » qui lui fit un pont de broussailles un peu en aval de la rivière, comment il traversa le désert, guidé par les ossements d'hommes et de bestiaux, comment il vit un mirage, et comment deux fois il manqua d'être percé de flèches au moment où il puisait de l'eau près des tours du guet, sur la piste du désert. Dans le désert de Gobi, il s'égara, et pendant quatre jours et quatre nuits il resta sans eau ; et, plus tard dans les montagnes, douze hommes de sa suite furent gelés.

Tuan Chwang nous montre les Turcs, ces nouveaux représentants de la tradition des Huns, en possession, non seulement du Turkestan, mais de toute la route du nord. Il fait mention d'un grand nombre de cités et parle de régions admirablement cultivées. Il nous apprend qu'il fut l'hôte de divers chefs, plus ou moins alliés ou tributaires de la Chine, parmi lesquels le khan des Turcs, personnage magnifique vêtu de satin vert avec un chapelet de turquoises dans sa longue chevelure.

Les broderies de sa vaste tente éblouissaient les yeux ; les ministres attachés à sa personne étaient assis, de chaque côté de lui, en longues files sur des nattes. Ils étaient vêtus de magnifiques robes de brocart ; le reste de la suite se tenait derrière le souverain. Bien que simple chef de la région frontière, une impression d'élégance et de distinction se dégageait de toute sa personne. Le khan fit trente pas hors de sa tente, pour venir à la rencontre de Yuan Chwang. Après les premières salutations, les ambassadeurs chinois ainsi que Kao-Chang furent autorisés à présenter leurs dépêches et leurs lettres de crédit, que le khan parcourut aussitôt. Cette lecture le ravit, et il pria les envoyés de s'asseoir. Il ordonna alors que l'on fît passer le vin r la ronde et que l'on fît jouer les musicier s. quant au pélerin, on lui servit du si ses de raisins. Chacun des convives but la santé des autres, et l'on n'entendit plus les

le bruit des coupes, tandis que s'élevait la musique des divers instruments : bien que ceux-ci ne jouassent que les chants populaires d'un peuple étranger, ils réjouissaient cependant les sens et égayaient l'esprit. Après un moment d'interruption, on servit à tous les convives, sauf au pélerin, du bœuf et du mouton rôti ; à ce dernier l'on présenta des gâteaux, du lait, des sucreries, du miel et des raisins. Après ces agapes, on fit passer de nouveau le sirop de raisins, et le khan pria Yuan Chwang de rendre complète la joie de l'assistance en prenant la parole, sur quoi le pèlerin se mit à exposer la doctrine des dix vertus, de la pitié à l'égard des animaux, des « paramitas » et de l'émancipation. Le khan, levant les mains, s'inclina, et déclara qu'il donnait bien volontiers son assentiment à une telle doctrine.

Yuan Chwang nous décrit Samarkande comme une cité vaste et prospère, « comme un grand entrepôt commercial, entourée d'une campagne fertile, pleine d'arbres, de fleurs, et produisant beaucoup de beaux chevaux ». Nous ne devons pas oublier qu'à cette époque l'Angleterre anglo-saxonne ne contenait pas une seule ville.

Mais la partie du livre qui touche à l'Inde n'est qu'une suite d'histoires monstrueuses relatives à d'invraisemblables miracles. Cependant, des descriptions qu'il renferme nous pouvons conclure que les maisons, le vêtement des Indiens de l'époque ressemblaient beaucoup à ceux d'aujourd'hui. Alors, comme maintenant, la variété kaléïdoscopique des foules indiennes contrastait singulièrement avec l'uniformité bleue de la multitude chinoise. Il est douteux qu'au temps de Bouddha le peuple de l'Inde sût lire et écrire ; lecture et écriture sont aujourd'hui des talents communs. Yuan Chwang nous donne une description intéressante de la grande Université bouddhiste de Nalanda, dont les ruines ont été récemment mises au jour. Nalanda et Taxila furent des centres d'éducation aussi avancés que les écoles d'Athènes. Yuan Chwang s'aperçut, qu'en dépit des enseignements du Bouddha, le système des castes était en pleine vigueur, et que les Brahmanes n'avaient jamais eu plus d'ascendant. Il mentionne les quatre castes principales dont nous avons parlé au chapitre XVIII, § 4, mais il ne leur attribue pas tout à fait les mêmes fonctions. Les Sudra, dit-il, étaient les cultivateurs du sol. Certains écrivains indiens déclarent que leur rôle était de servir les trois classes « deux fois nées » qui étaient au-dessus d'eux.

Mais, répétons-le, tous ces tableaux très réels disparaissent sous un amas de légendes et de pieuses inventions. C'est d'elles que Yuan Chwang tire tout son plaisir. La doctrine de Bouddha, qui à l'époque d'Asoka et jusqu'aux jours de Kanishka était restée une pure et généreuse aspiration vers une vie morale plus haute, se perd dans une véritable jungle de manifestations surnaturelles : immaculées conceptions par des éléphants à six défenses, princes charitables se donnant en pâture à des tigresses affamées, temples construits sur une rognure d'ongle sacrée, etc.

Le retour de Yuan Chwang à Singan, la capitale chinoise, fut triomphal. Des courriers furent envoyés à sa rencontre ; il y eut un jour de congé pour tous ; les rues étaient pleines de bannières aux joyeuses couleurs et de bruyantes fanfares. Vingt chevaux furent nécessaires pour transporter tous les objets qu'Yuan rapportait de ses voyages, parmi lesquels des centaines de livres bouddhiques écrits en sanscrit, faits de feuilles de palmiers et d'écorce de bouleau disposés en couches, d'images grandes et petites du Bouddha, en or, en argent, en cristal et en bois de santal, plus cent cinquante reliques authentiques du même personnage. Yuan Chwang fut présenté à l'empereur, qui le traita en ami, et l'interrogea avidement pendant plusieurs jours sur ce qu'il avait vu. Mais à toutes les questions qui lui étaient posées sur l'Inde, le pélerin ne répondait que par des propos ayant trait au bouddhisme.

Deux incidents, dans la suite de l'histoire de Yuan Chwang, projettent une vive lueur sur la mentalité de l'illustre empereur Tai-tsung, qui était probablement musulman ou chrétien autant que bouddhiste. Le défaut des spécialistes en matière religieuse, c'est qu'ils connaissent trop bien leur propre religion, ainsi que les points sur lesquels elle se distingue des autres. Pour des hommes d'Etat créateurs, comme Tai-tsung et Constantin le Grand, toutes ces différences ne comptent que fort peu. Tai-tsung estimait que ces religions, soi-disant opposées, étaient fondées sur un même principe, en tous points excellent. Aussi proposa-t-il tout naturellement à Yuan Chwang d'abandonner la vie religieuse et d'accepter un poste à son ministère des affaires étrangères, ce que Yuan Chwang refusa avec indignation. L'empereur insista

alors pour qu'il écrivit un récit de son voyage. Cette fois, Yuan Chwang accepta, ce qui nous a valu un admirable classique. Finalement Tai-tsung invita ce bouddhiste fervent à tirer parti de sa connaissance du sanscrit en traduisant dans cette langue, pour le plus grand profit des Indiens, les œuvres du grand maître chinois Lao Tse. Il estimait que c'était là simple échange de politesse, et que c'était en même temps rendre hommage aux vérités fondamentales que contiennent toutes les religions. Lao Tse valait bien Bouddha après tout, et si son œuvre était présentée aux brahmanes pourquoi ne lui feraient-ils pas bon accueil ? C'est dans le même esprit que Constantin le Grand avait fait tous ses efforts pour qu'Arius et Athanase arrivassent à un accord. Mais Yuan Chwang repoussa naturellement une telle suggestion. Il se retira dans un monastère et passa le reste de ses jours à traduire en un chinois élégant tout ce qu'il put de la littérature bouddhique qu'il avait rapportée.

CHAPITRE XXXI

MAHOMET ET L'ISLAM

1. *L'Arabie avant Mahomet.* — 2. *La vie de Mahomet jusqu'à l'Hégire.* — 3. *Mahomet devient prophète et homme de combat.* — 4. *Les enseignements de l'Islam.* — 5. *Les califes Abou Bekr et Omar.* — 6. *Les grands jours des Ommeyades.* — 7. *Le déclin de l'Islam sous les Abbassides.* — 8. *La vie intellectuelle de l'Arabie islamique.*

1

Nous avons déjà dit qu'en l'an 628 les cours d'Héraclius, de Kavadh et de Tai-tsung reçurent la visite d'ambassadeurs arabes envoyés par un certain Mahomet, « le Prophète de Dieu », qui habitait la petite ville commerçante de Médine, en Arabie. Il nous faut dire maintenant quel était ce prophète qui avait surgi parmi les nomades et les marchands du désert arabique.

Depuis des temps immémoriaux, l'Arabie, sauf la bande fertile du Yémen, au sud, semble-t-il, avait été une terre de nomades, le quartier général et la terre d'origine des peuples sémitiques. A plusieurs reprises, des vagues de ces nomades avaient déferlé vers le nord, l'est et l'ouest, c'est-à-dire l'Egypte, la côte de la Méditerranée et la Mésopotamie. Nous avons constaté que les Sumériens furent submergés par ces vagues sémitiques ; nous avons montré comment les Phéniciens et les Cananéens sémitiques s'établirent le long des rives orientales de la Méditerranée, comment les Babyloniens et les Assyriens devinrent des peuples sédentaires, comment les Hyksos conquirent l'Egypte, comment les Araméens se fixèrent en Syrie, avec Damas pour capitale, et comment les Hébreux conquirent en partie leur « terre promise ». A une date inconnue, les Chaldéens abandonnèrent l'Asie centrale et vinrent s'établir dans les vieilles terres de la Sumérie du sud. Avec chaque invasion, c'est tantôt une section, tantôt une autre de peuples sémitiques qui fait son apparition dans l'histoire. Mais chacun de ces essaims laisse derrière lui un noyau qui fournira leurs contingents aux invasions à venir.

L'histoire des empires les mieux organisés de l'âge du cheval et du fer : les empires des routes et de l'écriture nous montrent l'Arabie engagée comme un coin entre l'Egypte, la Palestine et la région Tigre-Euphrate ; elle reste un réservoir de tribus nomades qui se livrent à des incursions, font le commerce et rançonnent les caravanes ; elle est vaguement soumise à tout une série de dominations passagères : celles de l'Egypte, de la Perse, de la Macédoine,

de Rome, de la Syrie, de Constantinople, puis de la Perse encore. Sous Trajan, il y eut une province romaine d'« Arabie », qui englobait la région la plus fertile du Hauran et s'étendait aussi loin que Pétra. De temps à autre, on voit quelque chef arabe et sa ville marchande atteindre à une splendeur temporaire. Tel fut le cas d'Odenath de Palmyre, dont nous avons retracé la brève carrière au chapitre XX ; Baalbeck fut une autre de ces villes du désert, dont la gloire fut passagère, et dont les ruines étonnent le voyageur.

Après la destruction de Palmyre, les documents persans et romains commencent à désigner les Arabes du désert par l'appellation de Sarrazins.

Au temps de Chosroès II, le Perse prétendit exercer un certain contrôle sur les affaires de l'Arabie, et entretint dans la région du Yémen des fonctionnaires et des collecteurs d'impôts. Antérieurement à cette date, le Yémen avait été soumis aux chrétiens d'Abyssinie pendant quelques années ; mais il avait été auparavant gouverné pendant sept siècles par des princes indigènes qui, il convient de le noter, professaient la foi judaïque.

Jusqu'aux premières années du VIIe siècle, les Arabes du désert ne donnèrent aucun signe d'une activité inaccoutumée et dangereuse. Ces Arabes menaient un genre de vie analogue à celle qu'ils avaient menée pendant une longue suite de générations. Là où l'on trouvait quelques parcelles fertiles, c'est-à-dire là où il y avait une source ou un puits, une maigre population agricole pouvait subsister ; elle vivait dans des villes entourées de murs, par crainte des Bédouins qui parcouraient le désert avec leurs moutons, leur bétail et leurs chevaux. Sur les principales routes de caravanes s'élevèrent des cités qui atteignirent une prospérité moyenne ; en tête de ces cités étaient Médine et la Mecque. Au commencement du VIIe siècle, Médine était une ville d'environ 15.000 habitants ; la Mecque pouvait en avoir de 20 à 25.000. Medine était une ville relativement bien irriguée, et possédait d'abondantes plantations de dattiers ; ses habitants étaient des Yéménites, et venaient de la terre fertile du sud de l'Arabie. La Mecque était une ville d'un caractère différent, bâtie près d'une source amère, et habitée par des Bédouins récemment établis.

La Mecque n'était pas seulement, et n'avait pas été à l'origine, un centre commercial ; c'était un lieu de pélerinage. Entre les tribus arabes avait longtemps existé une sorte d'amphyctionie qui avait son centre à La Mecque et en d'autres sanctuaires. En outre, un certain élément olympique s'était développé au cours de ces réunions ; les Arabes commençaient à se rendre compte de la valeur esthétique de leur langue, et il y avait des récitations de poésies de guerre et de chants d'amour. Les cheiks des tribus, sous la présidence d'un « roi des poètes », jouaient le rôle de juges et accordaient des prix ; les chansons primées étaient chantées dans toute l'Arabie.

La Kaaba, le sanctuaire de La Mecque, était un monument très ancien, petit temple carré bâti en pierres noires, dont un météorite formait la pierre angulaire. Ce météorite était considéré comme un dieu, et tous les petits dieux de tribus de l'Arabie étaient placés sous sa protection. Les habitants sédentaires de la Mecque étaient une tribu de Bédouins qui s'étaient emparés du temple et s'en étaient institués les gardiens. Durant les mois de trêve, un important concours de peuple se dirigeait, en grande cérémonie, vers la Kaaba, s'inclinait, baisait la pierre, puis se livrait au commerce et à des récitations poétiques. Les Mecquains tiraient grand profit de ces visites.

Tout ceci nous rappelle singulièrement l'état des affaires politiques et religieuses de la Grèce quatorze siècles auparavant. Mais le paganisme de ces Arabes primitifs avait déjà eu à faire face à plusieurs assauts. Les Juifs avaient fait beaucoup de prosélytisme chez les Arabes au temps des Macchabées et des Hérodes ; et, nous l'avons déjà dit, le Yémen avait été successivement sous la domination de Juifs (c'est-à-dire d'Arabes convertis au judaïsme), de Chrétiens et de Zoroastriens. Il est évident que l'on devait beaucoup discuter sur des matières religieuses au cours des foires de pélerins à La Mecque et autres centres. La Mecque était la forteresse du vieux culte païen, auquel la ville devait son importance et sa prospérité ; Médine, par contre, penchait vers les Juifs, et il y avait des colonies juives dans les environs. Il était inévitable que La Mecque et Médine fussent en état de rivalité et se querellassent sans cesse.

2

Ce fut à La Mecque, aux environs de l'an 570, que naquit Mahomet, le fonda-

teur de l'Islam. Le milieu d'où il sortait était des plus pauvres, et son éducation, eu égard même à celle que recevaient les fils du désert, fut des plus rudimentaires ; on ne sait même pas s'il apprit jamais à écrire. Il fut pâtre pendant quelques années ; puis il devint le domestique d'une certaine Kadidja, veuve d'un riche marchand. Il est probable que sa tâche était de prendre soin des chameaux de la dame et de l'assister dans ses opérations commerciales ; on dit qu'il accompagna des caravanes dans le Yémen et en Syrie. Il ne semble pas qu'il se soit beaucoup distingué comme marchand, mais il eut la bonne fortune de plaire à sa maîtresse, et elle l'épousa, malgré l'opposition de sa famille. Il avait alors vingt-cinq ans. On n'est pas sûr que sa femme ait été beaucoup plus âgée que lui, bien que la tradition veuille qu'elle ait eu quarante ans à l'époque du mariage. Il est probable qu'après celui-ci, Mahomet cessa ses grands voyages. Le couple eut plusieurs enfants, dont l'un fut appelé Abd Manif, c'est-à-dire le serviteur du dieu de La Mecque, ce qui démontre qu'à cette époque Mahomet n'avait guère fait de découvertes religieuses.

En fait, jusqu'à l'âge de quarante ans, il mena à La Mecque une vie très banale, époux d'une femme aux affaires prospères. On a quelque raison de supposer qu'il fut associé à une entreprise de production agricole. A quelqu'un qui aurait visité La Mecque aux environs de l'an 600, il se serait présenté comme une sorte de flâneur, timide, mais d'assez bonne mine, assis devant quelque porte et écoutant parler les gens, un médiocre poète et, en somme, un homme de tout à fait second rang.

Sur sa vie intérieure, nous ne pouvons formuler que des hypothèses. Des écrivains imaginatifs ont supposé qu'il fut en proie à de grandes luttes spirituelles, qu'il s'en allait au désert, dans les affres du doute, et brûlant du désir divin. « Dans le silence de la nuit déserte, et dans la chaleur éclatante de midi, Mahomet, comme tout homme, s'était su et s'était senti seul, sans pourtant être dans la solitude, car le désert vient de Dieu, et dans le désert personne n'oserait nier Dieu[1]. » Tout cela peut être vrai, mais il n'y a aucune preuve de ces voyages dans le désert. Et pourtant il est certain que Mahomet réfléchissait profondément sur le monde qui l'entourait. Il se peut qu'il ait vu des églises chrétiennes en Syrie ; presque certainement il savait beaucoup de choses sur les Juifs et leur religion, et il les avait entendu railler la pierre noire de la Kaaba qui était placée au-dessus des trois cents dieux des tribus d'Arabie. Il vit les foules venues en pélerinage, et aperçut tout ce que recélait de mensonge et de superstition le paganisme de la ville. Son esprit en fut affecté. Les Juifs l'avaient peut-être converti à leur croyance en un seul vrai Dieu, sans qu'il se fût rendu compte de ce qui s'était passé en lui.

Un moment vint où il ne put garder pour lui seul les sentiments qui l'agitaient. Et, au moment où il atteignait sa quarantième année, il commença à parler du vrai Dieu, tout d'abord, semble-t-il, uniquement à sa femme et à quelques intimes. Il leur montra certains vers, qu'il prétendit lui avoir été dictés par un ange. Dans ces vers, l'unité de Dieu se trouvait proclamée, on y trouvait aussi certaines idées fort acceptables relatives à une justice universelle. De même, Mahomet insistait sur une vie future, sur la crainte que les négligents et les méchants doivent avoir de l'enfer, sur les joies réservées au paradis aux seuls croyants en un Dieu unique. En dehors du fait que Mahomet prétendait être un nouveau prophète, ses doctrines ne semblent avoir apporté rien de bien nouveau ; pourtant, à La Mecque elles avaient un caractère séditieux, car la ville demeurait attachée à son culte polythéiste, et restait fidèle à des idoles que le reste du monde rejetait. Mahomet affirmait que les prophètes qui l'avaient précédé, spécialement Jésus et Abraham, avaient été des maîtres divins, mais qu'il lui avait été réservé de compléter leur doctrine. Il ne fait pas mention du bouddhisme, sans doute parce qu'il ne le connaît pas. Au point de vue théologique l'Arabie désertique était une simple mare, coupée du courant principal.

Pendant quelques années, la nouvelle religion resta le secret d'un petit groupe de gens d'esprit fort simple : Kadidja, la femme du prophète, Ali, un fils adoptif, Zeid, un esclave, et Abou Bekr, un ami et un admirateur. Pendant quelques années, on ne se trouva en présence que d'une secte obscure qui ne recrutait d'adeptes que dans quelques rares maisons de La Mecque, secte qui se contentait de railler tout bas les idoles, si obscure et de si peu d'importance que

[1] Mark Sykes.

les notables de la ville ne s'en préoccupaient même pas. Plus tard, cette secte prit conscience de sa force, Mahomet commença à prêcher à visage découvert, à enseigner la doctrine d'une vie future, et à menacer des feux de l'enfer ses adversaires. Il semble que ses prédications produisirent un effet considérable. Beaucoup de gens crurent qu'il cherchait à instituer à La Mecque à son profit une sorte de dictature, et à attirer à lui toutes sortes de gens susceptibles et mécontents. Aussi essaya-t-on de faire avorter le nouveau mouvement.

La Mecque était un lieu de pélerinage et un sanctuaire, et l'on ne pouvait répandre le sang à l'intérieur de ses murs ; cependant, les choses se gâtèrent tout à fait pour les disciples du nouveau prédicateur. Ils furent mis à l'index et on confisqua leurs biens. Certains durent aller chercher un refuge en Abyssinie chrétienne. Mais le prophète lui-même s'en tira sans dommages grâce à ses relations . ses adversaires, d'ailleurs, ne voulaient pas s'engager dans une lutte sanglante. Nous ne tenterons pas de suivre ici les fluctuations de la lutte, mais il est nécessaire de noter un incident assez troublant dans le caractère du nouveau prophète, incident qui, comme l'écrit sir Mark Sykes, « prouve qu'il était l'Arabe des Arabes ». Après qu'il eût donné une telle importance à l'idée de l'unité de Dieu, on le vit hésiter. Il pénétra dans la cour de la Kaaba, et déclara que les dieux et les déesses de La Mecque pouvaient bien, après tout, constituer une famille de saints, capables d'intercéder auprès du Très-Haut.

Sa rétractation fut reçue avec enthousiasme, mais à peine avait-il parlé qu'il se repentit, et son repentir prouve que la crainte de Dieu habitait bien en lui. Sa défaillance passagère est la meilleure preuve de son honnêteté. Il fit tout ce qu'il put pour réparer le mal qu'il avait fait. Il déclara que sa langue avait été possédée par le démon, et il dénonça l'idolâtrie avec une vigueur redoublée. La lutte contre les divinités désuètes fut reprise plus farouchement que jamais, et cette fois sans espoir de conciliation.

Pendant un certain temps, les partisans de la tradition eurent le dessus. Après dix ans de prophéties, Mahomet, qui était alors un homme de cinquante ans, n'avait connu à La Mecque que des échecs. Kadidja, sa première femme, était morte, et plusieurs de ses principaux partisans venaient aussi de mourir. Il chercha un refuge dans la ville voisine de Tayf, mais à Tayf on le chassa à coups de pierres et on le couvrit d'injures, puis, brusquement, au moment où tout était sombre pour lui, le destin lui devint favorable. Il découvrit que, dans des cercles où il ne croyait pas avoir d'amis, son enseignement avait été étudié et approuvé. La ville de Médine était déchirée par des luttes intestines, et beaucoup de ses habitants, au cours de leur pélerinage à La Mecque, avaient été séduits par les paroles de Mahomet. Il est probable que les Juifs, qui étaient nombreux à Médine, s'étaient affranchis de l'ancienne idolâtrie populaire. Une invitation fut envoyée à Mahomet, par laquelle on le priait de venir gouverner à Médine, au nom de son Dieu.

Il ne s'y rendit pas tout de suite. Il parlementa pendant deux ans, envoyant à Médine un disciple pour y prêcher et détruire les idoles. Puis il commença à expédier de La Mecque à Médine, pour qu'ils l'y attendissent, tous les partisans qu'il pouvait avoir ; il ne voulait pas se fier à une cité étrangère, à des adhérents inconnus. Cette exode des fidèles continua, jusqu'à ce que lui et Abou Bekr fussent demeurés seuls.

La Mecque avait beau avoir un caractère de sanctuaire, il s'en fallut de peu qu'il y fût assassiné. Les vieux habitants de la ville étaient au courant de ce qui se préparait à Médine, et ils comprirent le danger qui les menaçait si le prophète séditieux se trouvait bientôt maître d'une cité jalonnant la route que suivaient leurs caravanes pour se rendre en Syrie. La coutume, pensèrent-ils, doit céder devant la nécessité ; et ils décidèrent, qu'avec ou sans effusion de sang, Mahomet mourrait. Ils prirent leurs dispositions pour le faire assassiner dans son lit ; et, pour se décharger d'une partie de leurs responsabilités, ils désignèrent un comité qui se chargeait de l'affaire et qui comprenait des représentants de toutes les familles de la cité, celle de Mahomet exceptée. Mais Mahomet avait déjà préparé sa fuite ; et, quand, la nuit venue, les assassins pénétrèrent dans sa chambre, ils ne trouvèrent qu'Ali, son fils adoptif, qui dormait ou feignait de dormir.

Cette fuite (l'hégire) fut des plus mouvementée. Le fugitif fut vigoureusement poursuivi. D'habiles pisteurs prirent la direction du nord à la recherche des empreintes, mais Mahomet et Abou Bekr

s'étaient dirigés vers le sud où des chameaux et des provisions avaient été cachés dans des cavernes, à leur intention ; de là ils se rendirent à Médine, par un grand détour. Mahomet et son fidèle compagnon atteignirent cette ville le 20 septembre 622, et y furent reçus avec un grand enthousiasme. C'était la fin des épreuves du prophète et le commencement de sa puissance.

8

Jusqu'à l'hégire, c'est-à-dire jusqu'au moment où Mahomet atteignit l'âge de cinquante et un ans, on en est réduit à des conjectures quant au caractère du fondateur de l'Islam. Mais par la suite, il se trouve placé en pleine lumière. Nous découvrons en lui un homme d'une grande puissance d'imagination, mais, comme tous les Arabes, d'un esprit tortueux, et avec la plupart des vertus et des défauts du Bédouin.

Les débuts de son règne furent tout à fait « à la mode bédouine ». Le gouvernement du seul Dieu de toute la terre, ayant Mahomet comme interprête, se livra d'abord à une série d'incursions, qui pendant plus d'un an échouèrent invariablement, contre les caravanes de la Mecque. Puis éclata un grave scandale, la rupture de l'antique trêve de l'Amphyctionie arabe, pendant le mois sacré de Rabah. Un parti de musulmans attaqua traîtreusement, au cours de cette période de paix profonde, une petite caravane et tua un homme. Ils avaient agi par ordre du prophète.

Peu de temps après, il y eut bataille. Une troupe de sept cents hommes était sortie de la Mecque pour convoyer une autre caravane, et, en route, elle rencontra un corps de trois cents pillards. On en vint aux mains : ce fut la bataille de Badr, où les Mecquains eurent le dessous. Il y eut cinquante à soixante tués et autant de blessés. Mahomet rentra triomphalement à Médine, où poussé par Allah et par ses propres succès, il fit assassiner un certain nombre des Juifs de la ville, ses adversaires, qui s'étaient permis de parler légèrement de ses dons prophétiques.

Mais la Mecque résolut de venger l'échec subi à Badr, et à la bataille d Uhud, près de Médine, infligea une défaite, qui pourtant ne fut pas complète, aux partisans du prophète. Mahomet fut projeté à terre et presque tué, tandis que ses disciples s'empressaient de prendre la fuite. Les Mecquains, cependant, ne surent pas tirer parti de leurs avantages et s'arrêtèrent devant Médine.

Pendant un certain temps, toutes les énergies du prophète furent consacrées à rallier ses partisans, qui avaient évidemment perdu courage. Il suffit de lire le Coran pour comprendre combien, à cette époque, les âmes étaient remplies d'amertume. « Les *sourates* du Coran, écrit Sir Mark Sykes, qui sont attribuées à cette période, surpassent toutes les autres par leur majesté et leur sublime confiance. » Nous donnerons, pour éclairer la religion du lecteur, un exemple de ces formules majestueuses, d'après la récente traduction orthodoxe de Maulvi Mahomet Ali.

» Oh, vous qui croyez ! Si vous obéissez à ceux qui nient, ils vous feront tourner sur les talons, et vous vous retrouverez ayant tout perdu.

» Non ! Allah est votre protecteur, et il est pour vous le meilleur des soutiens.

» Nous verserons la terreur dans le cœur de ceux qui nient, parce qu'ils ont attribué à Allah des intentions dont il ne nous a envoyé aucune preuve, et leur demeure est dans le feu : et le mal est la demeure de ceux qui ne pratiquent pas la justice.

» Et certainement Allah a rempli la promesse qu'il vous avait faite, lorsque vous les avez tués avec sa permission, jusqu'au moment où vous montrâtes un cœur pusillanime et vous mîtes à raisonner sur toutes ces choses et où vous désobéîtes à ses ordres, à lui qui vous avait montré ce que vous aimiez ; parmi vous, il y en avait qui désiraient ce monde, et il y en avait aussi qui désiraient un autre monde ; alors il vous détourna de l'un et de l'autre afin de vous éprouver ; et il vous a certainement pardonné, et Allah est plein de miséricorde pour les croyants.

» Quand vous vous enfuîtes précipitamment, sans attendre personne, et que l'apôtre, resté en arrière, vous rappelait, alors il changea votre chagrin pour un autre chagrin, afin que vous ne vous plaigniez pas de ce qui vous avait échappé, ni de ce qui vous était arrivé ; et Allah sait fort bien ce que vous faites.

» Après les jours de tristesse il vous envoya des jours plus sûrs, et un certain nombre d'entre vous sentirent descendre sur eux un grand apaisement, d'autres au contraire s'inquiétaient de l'état de

leur âme ; ils feignaient, fort injustement, d'ignorer les volontés d'Allah, disant : Nous n'avons rien à voir dans toute cette affaire. Dites : cette affaire est tout entière entre les mains d'Allah. Ils gardent cachés dans leur âme tout ce qu'ils ne veulent pas vous révéler. Ils disent : Si nous avions participé à l'affaire, nous n'aurions pas été tués. Dites : si vous étiez restés dans vos demeures, ceux dont le meurtre avait été ordonné se seraient certainement dirigés vers le lieu où ils auraient été tués, cela afin qu'Allah pût faire l'épreuve de ce qu'il y avait dans vos poitrines, et pour qu'il pût purger vos cœurs de toute impureté ; et Allah sait ce qu'il y a dans vos poitrines.

» Quant à ceux qui firent volte-face le jour où les deux armées se rencontrèrent, seul le diable chercha à leur inspirer cette défaillance, cela à cause de certains actes qu'ils avaient faits, et certainement Allah leur a pardonné ; car Allah est tout pardon et toute indulgence. »

Les hostilités continuèrent, avec des résultats indécis, pendant quelques années, et finalement la Mecque se décida à faire un effort pour écraser une fois pour toutes Médine, dont la puissance croissait sans cesse. On réunit péniblement une armée fort bigarrée de 10.000 hommes, ce qui était une force énorme pour l'époque et pour le pays. Bien entendu, il ne s'agissait que d'un corps tout à fait indiscipliné de fantassins, de cavaliers, de conducteurs de chameaux, qui n'avaient d'autre pratique que celle des coups de mains dans le désert. Ces soldats n'avaient pour toutes armes que des arcs, des épieux et des épées. Quand l'armée de la Mecque entrevit, à travers un nuage de poussière, les huttes et les maisons de Médine, elle se trouva en présence d'un phénomène vraiment déconcertant ; au lieu de troupes, moins nombreuses que celles de l'adversaire, rangées en ordre de bataille, elle n'avait devant les yeux qu'une tranchée et un mur. Aidé par un Persan qu'il avait converti, Mahomet s'était retranché dans Médine !

Cette tranchée fut considérée par les Bédouins comme l'arme la plus déloyale qui jamais ait été employée dans l'histoire. Ils galopèrent autour de la ville, faisant connaître, à grands cris, aux assiégés, la déplorable opinion qu'ils avaient d'eux. Ils lancèrent quelques flèches, puis dressèrent leur camp, afin de discuter tout au long entre eux au sujet de ce procédé outrageant. Ils ne purent parvenir à une décision. Mahomet se refusa à sortir ; les pluies commencèrent à tomber, les tentes des alliés prenaient l'eau et la cuisine était difficile ; les points de vue ne pouvaient s'accorder, les tempéraments s'aigrissaient, et finalement la grande armée se dispersa sans avoir livré bataille (627). Des éléments qui la composaient, il ne resta rien qu'un nuage de poussière.

Près de Médine, les Juifs avaient un château : Mahomet était déjà furieux contre eux à cause de leur dédain de sa théologie. Ils s'étaient montrés prêts à embrasser le parti du vainqueur quel qu'il fût, et Mahomet fondit sur eux, tuant les hommes, qui étaient au nombre de neuf cents, et vendant comme esclaves les femmes et les enfants. Jamais, après cet étrange échec, La Mecque ne s'attaqua plus à Mahomet ; un à un les notables de la ville passèrent de son côté.

Nous n'entrerons pas dans les détails du traité par lequel l'autorité du prophète devait désormais s'étendre à la Mecque. L'article le plus important du pacte est celui qui portait que les fidèles se tourneraient, lorsqu'ils prieraient, vers la Mecque au lieu de se tourner vers Jérusalem, et que la Mecque serait le centre de pélerinage de la nouvelle foi. Il semble bien que, tant que ces pélerinages se continuèrent, les habitants de la Mecque se soucièrent peu de savoir si la foule se réunissait pour adorer un ou plusieurs dieux. Mahomet avait perdu l'espoir de convertir en gros les Juifs et les chrétiens, et il cessa d'insister sur l'idée que toutes ces religions adoraient en réalité un seul et même Dieu. Allah, lié par son traité avec la pierre météorique de la Kaaba, devenait de plus en plus le dieu particulier du prophète, et cessait par suite d'être le père de toute l'humanité. Déjà le prophète avait manifesté l'intention d'arriver à un arrangement avec la Mecque, et finalement celui-ci fut conclu. Règner sur cette ville valait bien une telle concession. Après une phase de négociations difficiles, et une dernière lutte, Mahomet entra dans la ville qui s'était donnée à lui. Il écrasa sous ses pieds, en entrant à la Kaaba, l'image de Manif, le dieu dont il avait jadis donné le nom à son fils.

Son pouvoir, à partir de ce moment s'étendit ; il y eut une succession de batailles, de trahisons et de massacres, jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de l'Arabie ; à ce

moment, c'est-à-dire quand il eut soixante-deux ans, il mourut (632).

Pendant les onze années qui s'étendent entre l'hégire et la mort de Mahomet, la conduite de Mahomet fut à peu près analogue à celle de tous les hommes qui sont arrivés à fondre plusieurs peuples en une seule monarchie. Ce qui le distingue surtout, c'est qu'il employa comme ciment la religion créée par lui. Il se montra diplomate, perfide, impitoyable, ou prêt à négocier, selon ce qu'exigeaient les circonstances, cela comme n'importe quel autre roi arabe ; l'on peut même dire que l'esprit ne joua qu'un faible rôle dans la royauté de Mahomet. Sa vie domestique, d'autre part, à une époque qui fut pour lui toute de puissance et de liberté, ne fut pas exceptionnellement édifiante. Jusqu'à la mort de Kadidja, c'est-à-dire jusqu'à sa cinquantième année, il fut l'honnête époux d'une seule femme ; puis, comme il arrive à beaucoup d'hommes lorsqu'ils commencent à vieillir, il prêta aux femmes une attention exagérée et un peu pénible.

Il épousa deux femmes après la mort de Kadidja : l'une fut la jeune Aiesha, qui devint et resta sa favorite et eut sur lui une grande influence ; par la suite, un grand nombre de femmes légitimes ou de concubines vinrent s'ajouter à son train de maison. Il en résulta toutes sortes de troubles domestiques, et, en dépit d'un certain nombre de révélations spéciales d'Allah, qui venaient fort à point, les partisans du prophète ne peuvent nous faire admettre toutes ces situations compliquées qu'à grand renfort d'explications et d'arguments. Allah dut aussi faire connaître très clairement son avis au sujet de l'appétit que montrait la maison des femmes « pour la vie du monde et ses élégances », et pour les « colifichets». Il y eut ensuite quelques bruits lorsque le prophète maria sa jeune cousine Zaïnib à son fils d'adoption Zaïd, puis, « après que Zaïd eût satisfait le désir qu'il avait d'elle », l'épousa lui-même ; mais, c'est là un point que le livre inspiré de Dieu met bien en évidence, Mahomet n'agit ainsi que pour marquer la différence qu'il y a entre un fils adoptif et un véritable fils. « Nous te l'avions donnée comme femme, afin que les croyants ne se trouvent pas embarrassés quant à leurs droits sur les femmes de leurs fils adoptifs, après que ceux-ci auront satisfait le désir qu'ils ont d'elles, et la volonté d'Allah sera accomplie. » Et pourtant quelques mots du Coran auraient suffi, sans qu'il fût besoin de cette démonstration réaliste à l'excès. Il y eut, de plus, une mutinerie dans le harem, à cause des faveurs excessives accordées par le prophète à une concubine égyptienne qui lui avait donné un fils, un garçon auquel il portait la plus grande affection, aucun des fils de Kadidja n'ayant survécu. Ces troubles domestiques colorent de façon indélébile l'idée que nous nous faisons de la personnalité du prophète. L'une de ses femmes était une juive, Safiïa, qu'il avait épousée le soir même de la bataille où son mari avait été fait prisonnier et exécuté. Il aperçut la captive à la fin de la journée, elle lui plut, et il la fit conduire à sa tente.

Tels sont les faits saillants des onze dernières années de la carrière de Mahomet. Comme, lui aussi, fut le fondateur d'une religion, il y a des gens qui mettent ce chef voluptueux et rusé sur le même pied que Jésus de Nazareth, Gautama ou Mani. Mais il est manifeste qu'il était fait d'une argile plus vulgaire ; il était vain, égoïste, tyrannique, cherchait à s'en faire accroire à lui-même ; nous fausserions toutes les proportions de cette histoire si, par un feint respect pour nos lecteurs musulmans, nous présentions les faits sous un autre jour.

Cependant, nous nous montrerions injustes si nous ne reconnaissions pas que plus d'un trait compensait sa vanité, son égoïsme, son manque de sincérité, et l'ardeur de ses désirs. Si nous répudions comme extravagantes les suggestions des Croyants, ce n'est pas pour nous rejeter vers d'autres suggestions tout aussi extravagantes. Est-ce qu'un homme qui ne possède pas quelque solide vertu peut retenir longtemps un ami ? Or, ce sont ceux qui ont le mieux connu Mahomet qui ont le plus cru en lui. Kadidja crut en lui pendant toute sa vie — mais peut-être ne fut-elle qu'une femme trop tendre. Abou Bekr est un meilleur témoin, et jamais son dévouement pour lui ne fut diminué par la plus petite défaillance. Abou Bekr croyait au prophète, et on a beaucoup de mal, lorsqu'on lit l'histoire de cette époque, de ne pas croire à Abou Bekr. Ali risqua sa vie pour le prophète aux jours les plus sombres. Mahomet, en tout cas, n'était pas un imposteur, bien que parfois sa vanité l'ait porté à agir comme si Allah était toujours prêt à paraître à son appel, et comme si ses

propres pensées étaient nécessairement celles de Dieu. Et si sa passion, teinte de sang, pour Safiïa surprend et dégoûte nos esprits modernes, son amour pour le petit Ibrahim, le fils de Marie l'Egyptienne, et son désespoir lorsque l'enfant mourut le font rentrer dans la communauté de ceux qui ont connu l'amour et la perte d'un être cher.

Il égalisa de ses propres mains la terre sur la petite tombe. « Cela fait du bien à un cœur affligé, dit-il, le mort n'en tire pas avantage, pas plus qu'il n'en pâtit, mais c'est un réconfort pour le vivant. »

4

Mais c'est une chose que la valeur personnelle de Mahomet, et c'en est une autre que la valeur de l'Islam, la religion que fonda Mahomet. Mahomet ne se dressa pas contre Jésus ou contre Mani ; la question de la valeur de sa personnalité par rapport à celle des deux derniers n'est donc qu'une question toute secondaire ; c'est, non Mahomet, mais l'Islam, qui se dressa contre le christianisme corrompu du VIIe siècle et contre la tradition décadente des mages zoroastriens ; et c'est cela qui intéresse surtout l'historien. Qu'il y ait là une action directe du prophète, ou que cela se soit fait à son insu, que la religion nouvelle ait bénéficié de certaines circonstances particulières qui ont entouré sa naissance, que le désert parle par sa voix, peu importe ; ce qui est hors de doute c'est que l'islam possède un grand nombre de beaux et nobles caractères. Ce n'est pas toujours par l'intervention d'individus sublimes que les grands mouvements débutent dans le monde.... Il n'y a que les disciples d'esprits bornés qui soient assez fous pour s'attendre à ce que la majestueuse vérité et la justice immaculée revêtent des oripeaux miraculeux.

Une année avant sa mort, à la fin de la dixième année de l'hégire, Mahomet fit son dernier voyage de Médine à la Mecque. Il adressa alors un grand sermon à son peuple, qui nous a été transmis sous la forme que l'on va lire. Il y a bien entendu quelque doute quant à l'authenticité des mots eux-mêmes, mais il est avéré que le monde de l'Islam, un monde qui groupe trois cents millions d'êtres, considère ces paroles comme sa règle de vie, règle qu'il fait tous ses efforts pour mettre en pratique. Le lecteur remarquera que le premier paragraphe interdit pour l'avenir tous les actes de pillage et tout conflit sanglant entre adeptes de l'Islam. Le dernier fait du croyant nègre l'égal du calife. Ce ne sont peut-être pas des paroles sublimes comme certaines paroles de Jésus ; mais elles vont créer dans le monde une grande tradition de noblesse et de loyauté, elles respirent la générosité ; elles sont à la fois humaines et pratiques. Grâce à elles une société va se créer, débarrassée, plus que celles qui l'avaient précédée, de toute cruauté et de toute forme d'oppression sociale.

« O peuple ; écoute mes paroles ; car je ne sais si, après cette année, je serai encore parmi toi. Chacun doit tenir pour sacrés et inviolables la vie et le bien du prochain, et cela jusqu'à la fin des temps.

» Le Seigneur a assigné à chaque homme sa part d'héritage ; un testament n'est pas légal s'il porte préjudice aux autres héritiers.

» L'enfant appartient au père ; et celui qui aura violé les lois du mariage sera lapidé.

» Quiconque prétend à tort qu'un autre est son père, ou qu'un autre est son maître verra s'abattre sur lui la malédiction de Dieu, des anges, et de toute l'humanité.

» O mon peuple ! L'homme a des droits sur la femme, et la femme a des droits sur l'homme. Il convient que les femmes ne violent pas la loi conjugale et ne commettent aucun acte indécent ; si elles se rendent coupables de tels péchés, vous avez le droit de les enfermer dans des chambres isolées et de les battre avec des lanières, pas trop rudement cependant. Mais si elles se gardent de tels actes, donnez-leur de bons vêtements et une nourriture convenable. Traitez vos femmes avec égards, car elles sont comme des captives et des prisonnières ; elles n'ont pouvoir sur rien de ce qui les concerne ; et vous les avez prises confiants dans la parole de Dieu, et pour vous les attacher légalement, vous vous êtes servis des paroles de Dieu.

» Quant à vos esclaves, donnez-leur la même nourriture que celle que vous mangez, et que leur vêtement soit taillé dans la même étoffe que le vôtre. Et s'ils commettent une faute que vous ne soyez pas disposés à pardonner, vendez-les, car ce sont les esclaves du Seigneur, et on ne doit pas leur infliger de tourments.

» O peuple ! Ecoute mes paroles et cherche à les comprendre. Sache que chaque

Musulman est le frère des autres Musulmans. Vous êtes tous égaux entre vous. »

Cette insistance sur la bonté dont on doit faire preuve au cours de la vie de chaque jour est l'une des principales vertus de l'Islam, mais ce n'est pas la seule. Egalement important est le monothéisme intransigeant, sans être exclusif comme celui des Juifs, que prêche le Coran. L'Islam fut, dès le début, garanti contre toutes les subtiles discussions théologiques qui ont inquiété et fait dévier le christianisme, et étouffé l'esprit de Jésus. Et la troisième source d'où il tire sa vigueur, c'est la minutie avec laquelle sont réglées les pratiques du culte et de la prière, le soin avec lequel se trouve expliquée l'importance que l'on doit donner à la ville de la Mecque. Tout sacrifice est interdit au fidèle ; aucune fissure par laquelle le prêtre sacrificateur des religions plus anciennes puisse s'introduire dans la nouvelle foi. L'Islam n'était du reste pas seulement une nouvelle foi, une religion purement prophétique, comme l'était la religion de Jésus ou la religion de Gautama pendant la vie de Gautama ; il reçut tout de suite la forme qu'il devait garder. L'Islam a eu de savants docteurs, des maîtres, et des prédicateurs ; mais il n'a pas de prêtres.

La religion de Mahomet était imprégnée d'un réel esprit de bienveillance, de générosité et de fraternité : c'était une religion simple et compréhensible ; elle était pleine des sentiments chevaleresques propres aux peuples du désert ; et elle s'adressait directement aux instincts qui composent la mentalité de l'homme du commun. Contre elle se trouvèrent ligués : le judaïsme, qui avait fait de Dieu le trésor d'une race ; le christianisme occupé maintenant à prêcher sans fin sur des trinités, des doctrines, et des hérésies auxquelles aucun homme normal ne comprenait goutte ; et le mazdéïsme, le culte des mages zoroastriens, qui avait provoqué la mise en croix de Mani. La masse des gens auxquels l'Islam lançait son appel ne se souciait guère de savoir si Mahomet aimait ou non le plaisir, ou s'il avait fait un certain nombre d'actes d'une moralité douteuse ; ce qui le frappait c'est qu'Allah, le dieu qu'il prêchait, apparaissait, à la lumière de leur conscience, comme un dieu de justice, et qu'en acceptant loyalement sa doctrine et ses méthodes, on introduisait dans un monde où tout était doute, perfidie, divisions, une vaste communauté d'hommes loyaux et sûrs, en même temps qu'on se préparait un paradis ne ressemblant en rien à ceux où les élus adressent au Seigneur de perpétuelles louanges, où les saints, les prêtres, et les rois oints par Dieu occupent les premières places ; tout le monde s'y retrouverait sur un pied d'égalité, et des délices très simples et très réelles dont les âmes ont soif seraient libéralement octroyées. Sans symbolisme ambigu, loin de l'obscurité des autels et du plain-chant des prêtres, Mahomet avait élaboré cette doctrine si attrayante, qu'il avait fait pénétrer dans le cœur de l'humanité.

5

Ce n'est pas Mahomet qui personnifie vraiment l'esprit de l'Islam ; mais son intime ami et partisan, Abou Bekr. Il est hors de doute que si Mahomet fut l'intelligence et l'imagination de l'Islam primitif, Abou Bekr en fut la conscience et la volonté. Durant la vie de ces deux hommes, c'était toujours Mahomet qui disait les choses, mais c'était Abou Bekr qui y croyait. Abou Bekr était l'homme que n'agitait aucun doute, ses croyances pénétraient dans la réalité, comme un tranchant bien affilé; et devenaient des actes. Quand Mahomet hésitait, c'était Abou Bekr qui lui donnait du courage. Nous pouvons être sûrs qu'Abou Bekr n'aurait jamais temporisé au sujet des dieux secondaires de La Mecque, ni n'aurait eu besoin de l'inspiration d'Allah pour expliquer sa vie privée. Quand, dans la onzième année de l'hégire (632) le prophète fut atteint par la fièvre et mourut, ce fut Abou Bekr qui lui succéda comme calife et conducteur du peuple (kalifa-successeur), et ce fut grâce à son inébranlable confiance en la justice d'Allah qu'Abou Bekr empêcha une scission entre Médine et La Mecque, écrasa un vaste soulèvement des Bédouins provoqué par les taxes imposées pour la cause commune, et effectua une vaste expédition de pillage en Syrie, projetée par le prophète. Puis Abou Bekr, avec la foi qui soulève les montagnes, entreprit très simplement et très raisonnablement de soumettre le monde tout entier à la loi d'Allah — avec de petites armées de 3.000 à 4.000 Arabes — conformément aux lettres que le Prophète avait écrites de Médine en 628 à tous les monarques du monde.

Et il s'en fallut de très peu que l'entreprise réussît. S'il y avait eu dans l'Islam

une vingtaine d'hommes de la trempe d'Abou Bekr, mais plus jeunes que lui, elle aurait carrément réussi. Elle manqua de réussir parce que l'Arabie était à présent un centre de foi et de volonté, et parce que nulle part au monde, à moins d'aller jusqu'en Chine ou jusqu'aux steppes de la Russie et du Turkestan, l'on ne trouvait d'autre communauté d'hommes d'esprit libre ayant foi dans leurs gouvernants et leurs chefs. Le chef de l'empire byzantin, Héraclius, le vainqueur de Chosroès II, avait dépassé la jeunesse et souffrait d'hydropisie, et son empire était épuisé par la longue guerre avec la Perse. Il n'avait pas davantage, à un moment quelconque, manifesté les qualités exceptionnelles qui lui auraient permis de tirer parti de l'occasion qui lui était offerte. Les peuples bigarrés sur lesquels il régnait savaient peu de choses de lui et ne se préoccupaient guère de sa personne. La Perse avait atteint le dernier degré de dégradation où puisse tomber une monarchie ; le parricide Kavadh II était mort après un règne de quelques mois, et une série d'intrigues dynastiques et d'assassinats romantiques avaient donné quelque animation au palais mais affaibli le pays. La guerre entre la Perse et l'empire byzantin venait tout juste de se clore officiellement au moment où Abou Bekr commença à gouverner. Des deux côtés, on s'était beaucoup servi d'auxiliaires arabes ; sur toute la Syrie étaient disséminées un certain nombre de villes et de colonies d'Arabes christianisés qui, sans raison, proclamaient leur loyalisme à l'égard de Constantinople ; les marches de Perse, entre la Mésopotamie et le désert, étaient sous le contrôle d'un prince tributaire arabe, dont la capitale était à Hira. L'influence arabe était forte dans des villes telles que Damas, où des gentilhommes arabes chrétiens lisaient et récitaient les derniers poèmes des concurrents du désert. L'Islam trouvait ainsi tout préparés une masse de matériaux facilement assimilables.

Les campagnes militaires qui s'ouvrirent à ce moment comptent parmi les plus brillantes de l'histoire du monde. L'Arabie était soudain devenue un jardin d'individus magnifiques. Le nom de Khalid occupe la place la plus brillante dans la constellation des généraux musulmans. Chaque fois qu'il commanda, il fut victorieux, et quand la jalousie du second calife, Omar, se fut exercée sur lui, qu'il eut été injustement dégradé, il n'éleva aucune plainte, mais servit joyeusement Allah, comme subordonné de ceux auxquels il avait jusqu'alors commandé. Nous ne pouvons songer à retracer ici l'histoire de ces guerres ; les armées arabes attaquèrent simultanément la Syrie byzantine et la ville de Hira, à la frontière de Perse ; partout les Arabes donnaient à leurs ennemis le choix entre trois solutions : payer un tribut, reconnaître le vrai Dieu, ou mourir. Ils rencontrèrent des armées nombreuses et disciplinées, mais sans enthousiasme, et ils les battirent. Nulle part, on ne rencontra de véritable résistance populaire. Il était indifférent aux paysans des terres irriguées de Mésopotamie de payer la taxe à Byzance, à Persépolis ou à Médine ; et, des Arabes ou de la cour de Perse, c'étaient manifestement les premiers qui étaient les plus propres, les plus justes et les plus miséricordieux. Les Arabes chrétiens se joignirent très vite aux envahisseurs et, avec eux, beaucoup de Juifs. Pour l'Orient comme pour l'Occident, une invasion tendait à devenir une révolution sociale. Mais c'était aussi, dans le cas qui nous occupe, une révolution religieuse, affectant d'une façon durable la mentalité du peuple conquis.

Ce fut Khalid qui livra la bataille décisive (634) contre l'armée d'Héraclius sur les bords du Yarmuk, affluent du Jourdain. Les légions, comme toujours, étaient dépourvues de la cavalerie nécessaire ; c'était en vain que le fantôme du vieux Crassus avait, pendant sept siècles, hanté l'Orient ; les armées impériales s'étaient fiées aux troupes auxiliaires arabes chrétiennes, et celles-ci passèrent à l'ennemi dès que les deux armées se trouvèrent face à face. Il y eut, chez les Byzantins, un grand déploiement de prêtres, de bannières sacrées, d'images et de reliques, tandis que les moines chantaient pour soutenir le courage des soldats. Mais les reliques n'avaient sans doute pas de vertus magiques et les chanteurs devaient manquer de conviction. Du côté des Arabes, les émirs et les cheiks haranguèrent leurs troupes et, conformément au vieil usage arabe, les femmes, postées à l'arrière, encourageaient les hommes de leur voix aiguë. Les rangs des Musulmans étaient remplis de croyants qui déjà entrevoyaient la victoire ou le paradis. Dès que la cavalerie irrégulière eut fait défection, le résultat cessa d'être douteux. Une tentative de retraite dégénéra en déroute et se termina

en massacre. L'armée byzantine avait combattu le dos à la rivière, que ses morts vinrent bientôt obstruer.

A la suite de cet échec, Héraclius abandonna lentement toute la Syrie, qu'il avait tout récemment enlevée aux Perses. Damas tomba peu après, et, un an plus tard, les Musulmans entraient à Antioche. Une contre-attaque partie de Constantinople les contraignit à abandonner cette ville pour un temps, mais ils la réoccupèrent définitivement.

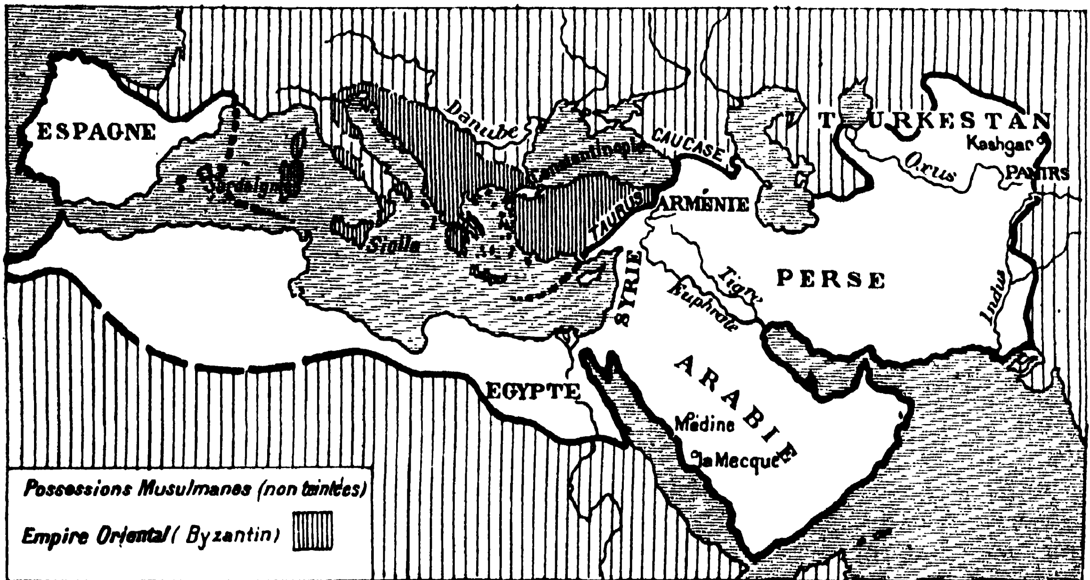
Sur le front oriental, après un rapide succès initial qui donna Hira aux Musulmans, la résistance des Perses s'affermit. Les luttes dynastiques avaient pris fin à la suite de l'avènement d'un roi des rois, et les Perses avaient trouvé en Rustam un général de valeur. Rustam livra bataille à Kadessia (637). Son armée formait un ensemble aussi hétérogène que celle que Darius avait conduite en Thrace ou que celle qu'Alexandre avait battue à Issus. Rustam avait à sa disposition trente-trois éléphants de guerre, il était assis sur un trône d'or lui-même surélevé, d'où il pouvait suivre les mouvements de ses troupes ; ce trône remet en mémoire au lecteur Hérodote, l'Hellespont et Salaminè. La bataille dura trois jours ; chaque jour, les Arabes attaquèrent, et les Perses se cramponnèrent au terrain, jusqu'au moment où la tombée de la nuit appelait une trêve. Le troisième jour, les Arabes reçurent des renforts, et, vers le soir, les Perses essayèrent d'obtenir une décision au moyen d'une charge d'éléphants. Tout d'abord, les énormes bêtes bousculèrent tout ; puis l'une d'entre elles fut sérieusement blessée et se mit à effectuer une série de courses désordonnées entre les deux armées. Sa panique se communiqua aux autres, et pendant un certain temps les deux armées demeurèrent frappées de stupeur, dans la lumière rouge du soleil couchant, témoins des efforts frénétiques de ces monstres gris et barrissants pour échapper aux masses d'hommes armés entre lesquelles ils se trouvaient pris. Ce fut par hasard s'ils se frayèrent un chemin à travers les lignes perses, et non à travers les lignes arabes ; les Musulmans purent ainsi foncer sur les corps ennemis où le désordre s'était mis. La nuit avait succédé au crépuscule, mais cette fois les deux armées ne se lâchèrent pas. Pendant toute la nuit, les Arabes frappèrent au nom d'Allah et poursuivirent les Perses en retraite — Toute la route suivie par l'armée de Rustam était jonchée d'armes et de matériel de guerre abandonnés, de chars, de morts et de mourants. L'estrade et le trône d'or avaient été mis en pièce, et le cadavre de Rustam gisait au milieu d'un amoncellement de morts....

En 634, Abou Bekr était mort et avait été remplacé comme calife par Omar, le beau-frère du prophète, et ce fut sous Omar (634-643) que furent effectuées les principales conquêtes musulmanes. Les Byzantins furent complètement chassés de Syrie. Mais l'attaque musulmane se brisa contre les montagnes du Taurus. L'Arménie fut submergée, toute la Mésopotamie conquise, ainsi que la Perse au delà des fleuves. L'Egypte passa presque passivement de la domination grecque à la domination arabe ; en quelques années, la race sémitique, au nom de Dieu et de son prophète, avait recouvré presque tous les territoires qu'elle avait dû céder mille ans auparavant aux Perses aryens. Jérusalem tomba de bonne heure ; elle traita sans même avoir soutenu de siège ; ainsi la vraie Croix, dont les Perses s'étaient emparé douze ans auparavant, qu'Héraclius avait reconquise avec beaucoup de difficultés, échappa une fois de plus aux chrétiens ; pourtant ceux-ci continuèrent à être tolérés, de même que toutes les reliques restèrent en leur possession.

Jérusalem mit une condition à sa reddition. La ville ne se rendrait qu'au calife Omar en personne. Ce dernier était resté à Médine, organisant des armées et veillant à l'exécution du plan général de la campagne. Il se rendit à Jérusalem (638). Les détails de son arrivée montrent avec quelle rapidité l'énergie et la simplicité qui caractérisaient les Arabes lors de leurs premières attaques avaient dégénéré sous l'influence du succès. Il accomplit ce voyage de près de mille kilomètres avec un seul suivant ; il était monté sur un chameau avec, pour toutes provisions, un sac d'orge, un autre de dattes et une écuelle de bois. Lorsqu'il approcha de la cité, il vit venir à sa rencontre ses principaux capitaines, vêtus de magnifiques robes de soie et montés sur des chevaux richement caparaçonnés. A cette vue, le vieillard entra en fureur ; il se laissa glisser de sa selle, ramassa de la boue et des pierres et les lança à la figure de ces beaux messieurs tout en les accablant d'injures. Se moquait-on de lui ? Que signifiait tout cet apparat ?

Où étaient ses guerriers ? Où étaient les hommes du désert ? Et il refusa de se laisser accompagner par ces perroquets. Il poursuivit sa route avec son compagnon, et les élégants émirs s'éloignèrent au galop, hors de la portée des pierres. Il rencontra, seul à seul, le patriarche de Jérusalem qui avait, semble-t-il, reçu la cité des mains des Byzantins. Avec le patriarche, Omar s'entendit fort bien. Ils firent ensemble le tour des Lieux Saints, et Omar, qui avait retrouvé son calme, prit le parti de se divertir au dépens de ses trop magnifiques généraux.

Très caractéristique des tendances de l'époque, est aussi la lettre d'Omar, par des robes de soie exercèrent de nouveau leur influence paralysante. Le lecteur verra comment cette grande vague vint effacer l'empreinte des pas de Yuan Chwang, et avec quelle facilité les conquêtes des Vandales en Afrique se renouvelèrent en sens inverse. Si, d'ailleurs, le lecteur nourrit l'illusion que quelque noble civilisation, persane, romaine, héllenique ou égyptienne, fut submergée par ce flot, il vaut mieux qu'il se détrompe tout de suite. L'Islam s'imposa parce qu'il constituait le meilleur ordre social ou politique que les temps pussent offrir. Il s'imposa parce que, partout, il rencontrait des peuples politiquement apa-



L'Empire Musulman, 750 après J.-C.

laquelle celui-ci ordonne à l'un de ses gouverneurs, qui s'était bâti un palais à Kufa, de le démolir.

6

Abou Bekr et Omar I dominent, par leur stature, toute l'histoire de l'Islam. Nous ne disposons pas d'assez de place pour entrer dans le détail des guerres grâce auxquelles au bout de cent vingt-cinq ans l'Islam était parvenu à s'étendre de l'Indus à l'Atlantique et à l'Espagne, et de Kashgar, sur les frontières de Chine, jusqu'à l'Egypte supérieure. Deux cartes suffiront pour montrer jusqu'à quel point du globe l'impulsion vigoureuse de la foi nouvelle porta les Arabes, avec leurs idées et leurs écritures ; puis l'esprit mondain, les vieux instincts de négoce et de pillage, et l'attrait magique thiques, volés, opprimés, brutalisés, sans éducation ni organisation, et qu'il n'avait en face de lui que des gouvernements égoïstes et tarés, sans contact avec les peuples. Il introduisait dans l'activité du monde l'idée politique la plus large, la plus vivifiante, que ce monde eût jamais rencontré, et à la masse de l'humanité, il offrait une main secourable. Le système capitaliste de l'empire romain, fondé sur l'esclavage, de même que la littérature, la culture et les traditions sociales de l'Europe étaient en pleine décomposition lorsque l'Islam surgit ; et ce ne fut que lorsque l'humanité eut perdu sa foi dans la sincérité des représentants de la foi nouvelle, que le monde islamique, à son tour, commença à entrer en décadence.

L'Islam dépensa la meilleure part de

son activité dans la conquête et dans l'assimilation de la Perse et du Turkestan. S'il avait fait servir toute son énergie première à conquérir l'empire bysantin, il est hors de doute que, dès le huitième siècle, il se serait emparé de Constantinople et se serait avancé en Europe aussi facilement qu'il atteignit les plateaux de Pamir. Le calife Moawiya, il est vrai, assiégea la capitale pendant sept ans (672 à 678) ; de même Suleïman en 717 et 718 ; mais ils ne purent soutenir un tel effort, et, pendant trois ou quatre siècles encore, l'empire byzantin demeura le bastion de l'Europe. Il est certain que chez les Avares, les Bulgares, les Serbes, les Slaves, les Saxons, encore païens ou fraîchement christianisés, l'Islam aurait opéré des conversions aussi rapides que chez les Turcs de l'Asie Centrale. Et lorsque, au lieu de s'attarder devant Constantinople, il se présenta en Europe, après avoir fait un détour par l'Afrique et l'Espagne, ce fut seulement en France, alors qu'une longue ligne de communications le séparait de l'Arabie, qu'il rencontra une puissance suffisamment vigoureuse pour arrêter son avance.

Dés le début, les aristocrates bédouins de la Mecque dominèrent le nouvel empire. Abou Bekr, le premier calife, fut élu à Médine par acclamations et en dehors de toutes règles formelles ; il en fut de même pour Omar I et pour Othman, le troisième calife, mais tous trois étaient des Mecquains de bonne famille, et non des habitants de Médine. Et si Abou Bekr et Omar furent des hommes d'une parfaite droiture et d'une absolue simplicité, Othman était lui d'un métal moins noble : il était de la même lignée que ces hommes qui aimaient tant les robes de soie ; pour lui, il ne s'agissait pas d'affirmer la puissance d'Allah, mais celle de l'Arabie, en particulier celle de la Mecque, et plus spécialement encore celle de lui-même et de sa famille, les Omeyades.

C'était du reste un digne homme, qui défendait les intérêts de son pays, de sa ville, et des siens. A l'opposé de ses deux prédécesseurs, il ne s'était pas converti de bonne heure ; il avait pris le parti du prophète en bon politique qu'il était, et entendait que le marché profitât aux deux contractants. A partir de l'avènement d'Othman, le calife cesse d'être un homme fabuleux, au langage de feu, et devient un monarque oriental, sembable à beaucoup de monarques orientaux.

Le règne et la mort d'Othman furent la conséquence directe des faiblesses de Mahomet, tout comme la vie d'Abou Bekr et d'Omar témoigne de ce qu'il y avait de divin dans son enseignement. Mahomet s'était montré à une époque où Abou Bekr se serait montré ferme, et l'aristocratie rapace qui, facteur nouveau, apparaît sous Othman, fut l'un des fruits de la politique du prophète. De même, toutes sortes de complications et de jalousies de famille qui, sous le règne des deux premiers califes n'avaient eu que peu d'influence sur les affaires musulmanes, surgissent au premier plan. On voit se poser la question de l'héritage du harem hâtivement réuni par Mahomet. Ali, qui était le neveu, le fils adoptif et le gendre du prophète — il avait épousé sa fille Fatima — se considérait comme le calife légitime. Ses prétentions donnaient plus de force au ressentiment de Médine et des familles rivales de la Mecque devant la rapide fortune des Omeyades. Mais Aiesha, la femme favorite du prophète, avait toujours été jalouse de Fatima et hostile à Ali. Elle prit le parti d'Othman... Ainsi l'histoire de l'islam, qui s'était ouverte de façon si splendide, dégénéra bientôt en une série de basses disputes et de mesquines rivalités entre des veuves et des héritiers.

En 656, Othman, vieillard de quatre-vingts ans, fut lapidé par la foule dans les rues de Médine, contraint de se réfugier dans sa demeure, et assassiné. Ali devint finalement calife, mais ce fut pour être assassiné à son tour (664). Au cours d'une des batailles de cette guerre civile, Aiesha, qui était maintenant une vieille femme très brave, mais insupportable, se distingua en conduisant une charge, montée sur un chameau. Elle fut faite prisonnière et traitée avec égard.

Au moment où les armées de l'Islam avançaient triomphalement à la conquête du monde, la guerre civile vint ainsi brusquement paralyser son cerveau. Qu'importait à Aiesha qu'Allah régnât sur le monde, pourvu qu'elle pût se débarrasser de cette Fatima exécrée, et que pouvait faire aux Omeyaddes et aux partisans d'Ali que le monde fût un jour unifié, pourvu qu'on leur offrît une bonne guerre toute chaude dont le califat était le prix ? Le monde de l'islam était divisé en deux camps par suite des haines, des appétits, de l'étroitesse d'esprit d'une poignée d'hommes et de femmes de Médine. Cette querelle ne s'est

du reste pas encore apaisée. De nos jours encore une fraction importante du monde musulman, les Shiites, considèrent comme un article de foi les droits héréditaires d'Ali au califat. Ces Shiites sont en majorité en Perse et dans l'Inde. Mais une autre section importante, les Sunnites, auxquels l'observateur impartial ne peut que donner raison, se refusent à ajouter ce paragraphe à l'enseignement si simple de Mahomet. Autant que nous puissions nous faire une idée juste d'événements si reculés, Ali devait être un personnage d'une nature fort vulgaire.

Lorsqu'on voit ce schisme venir paralyser lentement le magnifique essor de l'Islam, on se prend à songer au ramolissement d'un cerveau humain. Si le lecteur consulte les nombreux ouvrages publiés sur ce sujet, il apprendra qu'Hassan, le fils d'Ali, fut empoisonné par sa femme, et qu'Hussein, son frère, fut tué. Nous ne mentionnons ces deux noms que parce qu'une portion importante de l'humanité leur a voué un culte sentimental. Hassan et Hussein sont les deux grands martyrs des Shiites. Au cours de tous ces conflits, la vieille Kaaba de la Mecque fut brûlée et l'on discuta longuement pour savoir si on la reconstruirait exactement telle qu'elle était ou selon un plan plus vaste.

Nous avons montré dans ce chapitre, comme dans les précédents l'inévitable lutte entre des facteurs nouvellement apparus, tendant à l'unification du monde, et les instincts et les besoins quotidiens de l'humanité ; de même nous avons vu comment, dès le début, l'organisation compliquée de la maison de Mahomet pesa, comme un legs funeste, sur la nouvelle foi. Nous n'allons maintenant plus être en présence que d'une dynastie orientale normale, avec ses crimes et ses intrigues : et alors on apercevra une troisième faiblesse fondamentale dans les réformes mondiales de Mahomet. Ce dernier était un Arabe illettré, ignorant de l'histoire, complètement ignorant de l'expérience politique tentée par la Grèce et par Rome, et presque aussi ignorant de la véritable histoire de la Judée ; il laissa ses partisans dépourvus de tout plan pour l'organisation d'un gouvernement stable capable d'incorporer et de condenser la volonté générale des fidèles, et de toute forme politique agissante, dans laquelle s'imprimât le véritable esprit de démocratie (ce mot peut être pris dans son sens moderne) qui imprègne tout ce que l'enseignement de l'Islam contient d'essentiel. Son propre gouvernement fut une autocratie illimitée, et l'Islam est demeuré autocratique. Politiquement, l'Islam ne constitue pas un progrès, mais un recul par rapport aux libertés traditionnelles et aux lois habituelles du désert. La violation de la trêve des pélerins qui mena à la bataille de Badr constitue pour la nouvelle religion la plus noire des souillures. Nominalement, Allah est le grand chef du peuple, mais en fait le maître de celui-ci a toujours été l'homme assez vigoureux et assez dépourvu de scrupules pour mettre la main sur le califat : et, bien qu'il faille compter sur les révoltes et les assassinats, la loi suprême du pays a toujours été la volonté de cet homme.

Après la mort d'Ali, la fortune se montra favorable à la famille des Omeyaddes et, pendant près d'un siècle, ce fut elle qui fournit ses chefs à l'Islam.

Les historiens arabes se sont tant occupés des querelles dynastiques et des crimes de cette époque, qu'il est difficile de se faire une idée précise de la suite des véritables événements. Nous constatons que les escadres musulmanes battent en 665 la flotte byzantine sur la côte de Lycie, mais nous ne savons guère comment les Musulmans avaient pu équiper une flotte aussi puissante. Elle était probablement surtout d'origine égyptienne. Pendant un certain nombre d'années l'Islam eut certainement la haute main sur la Méditerranée orientale, et en 662, puis en 672, sous le règne de Muawiya (662-680) le premier grand calife omeyadde, tenta deux attaques par mer contre Constantinople. Il ne pouvait s'agir que d'attaques par mer, car l'Islam, aussi longtemps qu'il resta sous la domination arabe, se heurta à la barrière des Monts Taurus. Durant la même période, les Musulmans poussaient leurs conquêtes de plus en plus profondément vers l'Inde centrale. Alors que chez lui il était en décadence, il recrutait des milliers d'adhérents et éveillait un esprit nouveau parmi les peuples turcs jusqu'alors divisés et sans buts. Médine ne convenait plus comme centre de ses vastes entreprises en Asie, en Afrique et dans la Méditerranée ; c'est ainsi que Damas devint la capitale des califes omeyaddes.

Les principaux de ceux-ci, ceux qui assurèrent à la dynastie ses plus magnifiques succès, furent Abdal Malik (685-705) et

Oualid I (705-715) La frontière occidentale fut portée jusqu'aux Pyrénées, tandis qu'à l'est le domaine des califes touchait la Chine. Le fils d'Oualid, Suleiman (715), exécuta une seconde série d'attaques contre Constantinople, attaques conçues par son père. De même que cinquante ans plus tôt, l'assaut fut livré par mer, et les navires furent fournis par l'Egypte. L'empereur, un usurpateur, Léon l'Isaurien, montra dans la défense une énergie et une science extraordinaires ; il incendia, au cours d'une brillante sortie, presque tous les navires musulmans, coupa de leur base les troupes que l'ennemi avait débarquées sur la rive asiatique du Bosphore, et après une campagne poursuivie en Europe pendant deux années (717-718), il infligea, aidé d'ailleurs par un hiver très rude, une défaite décisive aux Musulmans.

A partir de ce moment, l'on voit décliner la fortune des Omeyaddes. Le formidable élan de l'Islam est brisé. L'Islam avait fait des millions de convertis, mais ces convertis, il ne les avait qu'imparfaitement assimilés. Des cités, des nations, des sectes et des races entières, des Arabes païens, des Juifs, des Chrétiens, des Manichéens, des Zoroastriens, des Touraniens, avaient été absorbés par ce vaste empire des successeurs de Mahomet. L'erreur de tous les grands fondateurs de religions avait été de considérer les idéals moraux et théologiques auxquels ils faisaient appel comme ayant un caractère universel. L'appel de Mahomet, par exemple, s'adressait à la tradition chevaleresque et aux sentiments monothéistes des Arabes intelligents de l'époque. Ces sentiments étaient latents dans l'esprit et dans la conscience des gens de la Mecque et de Médine ; Mahomet ne faisait que les échauffer. Mais lorsque le nouvel enseignement se répandit et se stéréotypa, il tomba sur un sol où il pouvait facilement prendre racine. Son seul livre était le Coran. Pour des esprits insensibles à la musique des mélodies de l'Arabie, ce livre semblait, comme pour beaucoup d'Européens d'aujourd'hui, le mélange d'une rhétorique très noble et d'un bavardage informe et inintelligible. D'innombrables convertis ne purent discerner ce qui en était l'essentiel. C'est ce qui explique que les sections de Perse et de l'Inde firent si facilement cause commune avec les shismatiques shiites, dont ils comprenaient et sentaient au moins les raisons. C'est toujours à la même tentative d'adapter à de vieilles idées un instrument nouveau que nous sommes redevables de l'extravagante théologie que l'on voit se demander bientôt si le Coran n'a pas de tout temps fait corps avec Dieu. Cette notion nous paraîtrait extravagante si nous n'y reconnaissions la tentative de quelque chrétien nouvellement converti pour traduire, en langage islamique, sa croyance « qu'au commencement était le Verbe, et que le Verbe était avec Dieu, et que le Verbe était Dieu ».

Aucun de ces grands fondateurs de religions universelles n'a semblé comprendre la nécessité d'un vaste travail d'éducation, d'un clair exposé de leurs doctrines et d'une organisation intellectuelle du monde. C'est toujours la même histoire d'une diffusion rapide ; on songe à une minime quantité d'eau qui serait répandue sur une large surface, et qui s'y corromprait.

Peu de temps après nous entendons parler d'un calife omeyadde qui se moquait du Coran, mangeait du porc, buvait du vin, et refusait de prier. Ces histoires peuvent avoir été vraies, mais elles ont peut-être été répandues dans un but politique. Puis l'on voit poindre à la Mecque et à Médine un mouvement de réaction puritaine contre le luxe et la légèreté qui règnent à Damas. Une autre grande famille arabe, celle d'Abbas, les Abbassides, gens franchement mauvais, complotait depuis longtemps pour s'emparer du pouvoir, et savait mettre à profit le mécontentement général. La rivalité des Omeyaddes et des Abbassides était plus ancienne que l'islam ; elle existait avant que Mahomet ne fût né. Ces Abbassides se réclamèrent des « martyrs » shiites, Ali et ses fils Hassan et Hussein, et se placèrent dans la tradition de ces derniers. La bannière des Omeyaddes était blanche ; les Abbassides adoptèrent une bannière noire, montrant ainsi qu'ils portaient toujours le deuil d'Hassan et d'Hussein, et aussi parce que le noir est la plus impressionnante des couleurs ; de plus, les Abbassides déclaraient que tous les califes depuis Ali étaient des usurpateurs. En 749, ils firent une révolution soigneusement préparée, et le dernier des califes omeyaddes fut poursuivi jusqu'en Egypte où on l'assassina. Abdul Abbas fut le premier des califes abbassides, et il ouvrit son règne en faisant emprisonner, puis massacrer tous les individus mâles de la lignée des Omeyaddes

sur lesquels il put mettre la main. Leurs corps, dit-on, furent mis en tas, un tapis de cuir fut posé sur ce tas, et, sur la table ainsi improvisée, Abdul Abbas et ses conseillers festoyèrent. De plus, on ouvrit les tombes des califes omeyaddes, on brûla leurs ossements, et les cendres furent jetées à tous les vents. C'est ainsi qu'Ali fut vengé, et que la dynastie des Omeyaddes quitta la scène de l'histoire.

Il convient de noter qu'un soulèvement en faveur des Omeyaddes éclata dans le Khorassan, et qu'il eut l'appui de l'empereur de Chine.

7

Mais les descendants d'Ali n'étaient pas destinés à profiter longtemps de ce triomphe. Les Abbassides étaient des aventuriers et des chefs d'une école qui datait d'avant l'Islam. A présent qu'ils s'étaient servis, pour parvenir à leur fin, de la tradition d'Ali, ils n'eurent plus d'autre pensée que de se débarrasser des membres survivants de la famille de celui-ci, des descendants d'Ali et de Fatima.

Il était visible que les anciennes traditions de la Perse sassanide et de la Perse d'avant les Grecs faisaient leur réapparition. Après l'accession au trône des Abbassides, les califes perdirent la maîtrise des mers, et, avec elle, l'Espagne et l'Afrique du nord, où, dans le premier cas sous la domination d'un survivant des Omeyaddes, s'étaient constitués des Etats musulmans indépendants. Le centre de gravité de l'Islam passa du désert de Damas en Mésopotamie. Mansour, le successeur d'Abdul Abbas, se construisit une nouvelle capitale à Bagdad, près des ruines de Ctésiphon, l'ancienne capitale sassanide. Des Turcs et des Perses devinrent émirs, au même titre que des Arabes, et l'armée fut réorganisée selon des principes sassanides. Médine et la Mecque n'avaient plus maintenant d'importance que comme centres de pélerinage ; c'est vers ces villes que se tournaient les fidèles pendant leurs prières. Mais, comme la langue arabe était belle, et qu'elle était la langue du Coran, l'Arabe continua à se répandre jusqu'à ce qu'il eût remplacé le grec et fût devenu le langage de tous les hommes instruits dans le monde musulman.

Nous ne dirons que peu de choses sur les monarques abbassides qui succèderont à Abdul Abbas. Un état de guerre chronique s'établit en Asie Mineure, où ni Byzance ni Bagdad ne purent s'assurer de gains durables bien qu'une fois ou deux les Musulmans poussèrent des pointes jusqu'au Bosphore. Un faux prophète Makonna, qui prétendait être Dieu, eut une carrière brève, mais tourmentée. Il y eut des complots. Il y eut des insurrections. Ces événements nous paraissent aujourd'hui plats et sans couleur, pareils à des fleurs séchées dans un vieux livre. Nous ne mentionnerons qu'un autre calife abbasside, cela, autant à cause de son importance légendaire, que de son importance réelle : Haroun-al-Rachïd (786-809). Il ne fut pas seulement le calife d'un empire qui, du dehors, semblait prospère, dans le monde de réalités, mais il fut aussi le calife d'un empire immortel dans le monde de la fiction ; il fut l'Haroun-al-Rachid des *Mille et Une Nuits*.

Sir Mark Sykes nous donne un aperçu de ce que fut réellement son empire. Nous citerons quelques passages du livre de cet auteur[1] : « La cour impériale était polie, centre d'un luxe inouï et d'une richesse illimitée ; la capitale, Bagdad, était une gigantesque cité marchande servant d'enceinte à une énorme forteresse administrative, où chaque département occupait des bureaux parfaitement organisés, où les écoles et les collèges abondaient, où les philosophes, les étudiants, les docteurs, les poètes, et les théologiens accouraient en foule de toutes les parties du monde civilisé... Les capitales provinciales s'ornaient de vastes monuments publics et étaient reliées par un service rapide et d'un excellent fonctionnement de postes et de caravanes ; les frontières étaient sûres et occupées par de solides garnisons, l'armée loyale, vaillante toujours prête au combat ; les gouverneurs et les ministres étaient estimés et redoutés ; l'empire, sans présenter un seul point faible, s'étendait des barrières de Cilicie jusqu'à Aden, de l'Egypte à l'Asie centrale. Des chrétiens, des païens aussi bien que des musulmans, étaient au service du gouvernement. On ne trouvait plus dans les possessions musulmanes d'usurpateurs, de généraux rebelles ou de faux prophètes. A la révolution et à la famine avaient succédé l'abondance et la facilité des communications.... En matière de gouvernement, les méthodes frustes et hâtives de l'administration arabe avaient fait place au

[1] *The Caliph's Last Heritage.*

système compliqué des Divans, emprunté en partie aux Romains, mais copié surtout sur le système perse. Les postes, les finances, le sceau privé, les terres de la couronne, la justice, les affaires étrangères étaient gérés par des bureaux séparés, aux mains de ministres et de fonctionnaires ; une armée d'employés, de scribes, d'écrivains, de vérificateurs s'entassait dans ces bureaux et s'emparait graduellement du pouvoir en isolant de ses sujets le Commandeur des Croyants. Le Palais Impérial et l'entourage du calife rappelaient également Rome et la Perse. Des ennuques, des harems de femmes rigoureusement voilées, des gardes, des espions, des émissaires, des bouffons, des poètes et des nains entouraient la personne du Commandeur des croyants ; chacun à son rang, s'efforçant de gagner la faveur royale et de distraire l'esprit du maître des préoccupations que lui donnaient les affaires de la politique. Pendant ce temps, le commerce avec l'Orient faisait affluer l'or vers Bagdad, et venait grossir l'énorme flot de monnaie prélevé sur le pillage auquel se livraient les armées qui harcelaient l'Asie Mineure, l'Inde et le Turkestan. Les esclaves que semblait devoir fournir sans fin la Turquie, le numéraire byzantin, tout cela s'ajoutait aux revenus de l'Irak, et si l'on tient compte des vastes opérations commerciales dont Bagdad était le centre, on comprend qu'une puissante classe financière s'y soit constituée, comprenant des fils de généraux, des fonctionnaires, des propriétaires fonciers, des favoris, des négociants, classe qui encouragea les arts, la littérature, la philosophie et la propriété, qui construisit des palais pour son propre usage ; ses membres rivalisaient dans le luxe de ses divertissements, subornaient les poètes pour qu'ils chantassent leurs louanges, se mêlaient de philosophie, subventionnaient des écoles de pensée et des institutions charitables, et en fait se comportaient comme les riches se sont comportés à toutes les époques.

« J'ai observé que l'empire abbasside présentait, au temps d'Haroun-al-Rachid plus d'un signe de faiblesse, et le lecteur considérera peut-être, après ce que je viens de dire sur la solidarité de l'administration, le bon état de l'armée, l'abondance des richesses, que cette remarque est pour le moins bizarre. Si je l'ai formulée, c'est parce que l'empire abbasside avait perdu contact avec tout ce qui, dans l'Islam, était originel et vital, et était entièrement construit avec des fragments d'empires que l'Islam avait détruits. Il n'y avait rien dans l'empire qui fît appel aux nobles instincts des chefs populaires. La guerre sainte avait dégénéré en une entreprise systématique de pillage. Le calife était devenu un empereur voluptueux, un roi des rois, un système patriarcal, l'administration était devenue une bureaucratie, Les classes riches perdaient rapidement toute foi dans la religion de l'Etat ; les spéculations philosophiques, une vie somptueuse, prenaient la place de l'orthodoxie coranique et de la simplicité arabe. L'unique lien qui aurait pu tenir réunies toutes les parties de l'empire, l'austérité et la simplicité de la foi musulmane, étaient complètement délaissées par le calife et ses conseillers... Haroun-al-Rachid lui-même était un buveur de vin, et son palais était décoré d'images sculptées d'oiseaux, de bêtes et d'hommes...

» Nous sommes au premier abord stupéfaits de la grandeur de la domination abbasside ; puis, brusquement, nous comprenons qu'il n'y a là qu'une cosse de belle apparence, mais qui ne contenait que la poussière et les cendres des civilisations défuntes...»

Haroun-al-Rachid mourut en 809. Après sa mort, son vaste empire fut déchiré par les guerres civiles, et cet état dura jusqu'à ce que, deux cents ans plus tard, se fut produit un grand événement : les Turcs, conduits par la famille des Seldjouks, se répandirent vers le sud, venant du Turkestan, et conquirent, non seulement l'empire de Bagdad, mais l'Asie Mineure avec lui. Arrivant du nord-est, ils purent tourner la grande barrière des Monts Taurus, qui, jusqu'alors, avait retenu les Musulmans. C'était toujours le même peuple dont Yiuan Chwang nous avait dit quelques mots quatre cents ans plus tôt, mais ce peuple était devenu musulman, et sa foi était encore de ce type primitif qui avait ravi Abou Bekr. Les Turcs provoquèrent dans l'Islam une grande renaissance religieuse, et ils encouragèrent les Musulmans à de nouvelles guerres contre la chrétienté. Depuis la déconfiture des Omeyaddes il y avait entre les deux religions une sorte de trêve, et tout se ramenait à des escarmouches de frontières. Avec le XI[e] siècle, au contraire, la lutte reprend son caractère de fanatisme.

8

Mais avant d'en venir aux Turcs et aux Croisades, c'est-à-dire aux grandes guerres

qui vont opposer la chrétienté et l'Islam et qui sont cause que, jusqu'à l'heure actuelle, chacun des deux systèmes religieux a manifesté à l'égard de l'autre une intolérance tout à fait absurde, il est nécessaire de prêter un peu plus d'attention à la vie intellectuelle des peuples de langue arabe qui se répandaient de plus en plus dans des régions dont l'héllénisme avait jusqu'alors été maître. Pendant les quelques générations qui précédèrent Mahomet, l'esprit arabe avait été, pour ainsi dire, semblable à un feu qui couve ; stimulé par le succès, il atteignit bientôt un éclat qui n'avait été surpassé que par l'esprit grec, et encore à la meilleure époque. D'un point de vue neuf, et avec une vigueur nouvelle, il entreprit très noblement de développer systématiquement les sciences positives, ainsi que l'avaient tenté les Grecs. Le Grec avait été le père, l'Arabe fut le père adoptif de la science, c'est-à-dire d'une méthode permettant de s'attaquer, en toute franchise, en toute simplicité, par des notations exactes, par une critique ne laissant rien dans l'ombre, aux problèmes qu'offrait la réalité. Cette lumière, cette faculté, qui nous vient des Grecs, c'est par le canal des Arabes, non par celui des Latins, que le monde moderne les a reçues.

Les conquêtes des Arabes les mirent en contact avec la tradition littéraire des Grecs, non pas directement tout d'abord, mais par les traditions syriennes des écrivains grecs. Les chrétiens nestoriens, c'est-à-dire ceux qui étaient établis à l'est du christianisme orthodoxe, semblent avoir été beaucoup plus intelligents et d'esprit plus actif que les théologiens de cour de Byzance ; de plus le niveau de leur éducation générale était bien plus élevé que celui des chrétiens latins d'occident. Ces Nestoriens avaient été tolérés pendant les derniers jours des Sassanides, et ils furent tolérés par l'Islam jusqu'à ce que les Turcs, au XIe siècle, se fussent rendus maîtres de ce dernier. Ils avaient conservé une bonne part de la science médicale des Hellènes, et y avaient même ajouté quelque chose. Au temps des Omeyaddes, la plupart des médecins que l'on rencontrait sur les terres des Califes étaient des Nestoriens, et il est hors de doute que beaucoup de Nestoriens savants pratiquaient la religion de l'Islam, sans voir grand mal à cela, et sans que leur travail ou leur pensée en fût affectée. Ils avaient conservé beaucoup de passages d'Aristote, à la fois dans des traductions grecques et syriennes. Ils avaient une importante littérature relative aux mathématiques. A côté de ce qu'ils savaient, qu'était-ce que la science d'un Saint-Benoît ou d'un Cassiodore, leurs contemporains ? C'est vers ces maîtres nestoriens que se tournèrent les Arabes, tout fraîchement sortis du désert, à l'esprit vif et curieux ; ils apprirent beaucoup d'eux, et ils ajoutèrent à ce qu'ils en apprirent.

Mais les Nestoriens n'étaient pas les seuls maîtres auxquels pouvaient s'adresser les Arabes. Dans toutes les riches cités de l'Orient, des Juifs étaient disséminés, possédant une littérature et une tradition propres, et l'esprit juif et l'esprit arabe réagissaient l'un sur l'autre pour le bien général. L'Arabe recevait une certaine somme de connaissances, et, en échange, il affinait l'esprit du Juif. Les Juifs, en matière de langage, se sont toujours facilement adaptés : nous avons déjà remarqué qu'un millier d'années avant l'Islam, ils parlaient le grec dans Alexandrie hellénisée, et maintenant, dans ce nouveau monde musulman, ils parlaient et ils écrivaient l'arabe. Quelques-unes des œuvres les plus marquantes de la littérature juive furent écrites en arabe, les livres religieux de Maimonide, par exemple. En fait, il est difficile de dire, en ce qui concerne la culture arabe, où finit le Juif et où commence l'Arabe.

Il y avait pour les Arabes, plus spécialement pour ce qui touche à la science mathématique, une troisième source d'inspiration à laquelle il est difficile à présent de rendre justice : l'Inde. Il est hors de doute que l'intelligence arabe fut, à la meilleure époque, en contact avec la littérature sanscrite et avec les idées de l'Inde, et qu'elle leur emprunta beaucoup de choses.

Déjà les formes d'activité intellectuelle qui caractérisent l'esprit arabe étaient manifestes sous les Ommeyaddes, bien que ce fût sous les Abbassides que cette activité porta ses fruits les plus magnifiques. L'histoire est le commencement et le centre de toute philosophie saine, de toute grande littérature, et les premiers écrivains arabes notoires furent des historiens, des biographes et des poètes quasi-historiques. Et, lorsque lire cessa d'être l'apanage de quelques privilégiés et devint une nécessité pour tous les hommes d'affaires et les jeunes gens de bonne famille, on vit se développer un

système d'éducation et une littérature aux tendances éducatives. Aux IXe et Xe siècles, on trouve non seulement des grammaires, mais de grands lexiques, et toutes sortes de traités de philologie.

En outre, on vit grandir dans le monde musulman, qui était ainsi en avance d'un siècle sur le monde occidental, à Basra, à Koufa, à Bagdad et au Caire, ainsi qu'à Cordoue, toute une série de grandes universités, qui prenaient leur origine dans les écoles religieuses dépendant des mosquées. L'éclat de ces universités fut perçu bien au delà du monde musulman, et fit affluer vers elles des étudiants venus de l'Orient et de l'Occident. A Cordoue en particulier il y eut un grand nombre d'étudiants chrétiens, et l'influence de la philosophie arabe, empruntant la voie de l'Espagne, se fit sentir sur les universités de Paris, d'Oxford, de l'Italie du nord, en fait sur toute la pensée de l'Europe occidentale. Les noms d'Averroès (Ibn-rush) de Cordoue (1126-1198) se détachent spécialement, marquant le point culminant de l'influence arabe sur la pensée européenne. Il continua l'enseignement d'Aristote en traçant une division nette entre la vérité scientifique et la vérité religieuse, et prépara la libération de la recherche scientifique du dogmatisme théologique qui en entravait l'essor, cela dans le christianisme comme dans l'Islam. Un autre grand nom est celui d'Avicenne (Ibnsina), le Prince des médecins (980-1037), qui naquit à l'autre bout du monde islamique, à Bokara et voyagea dans le Khorassan.... L'industrie des copieurs de livres fut florissante à Alexandrie, à Damas, au Caire et à Bagdad, et, vers l'an 970, il y eut vingt-sept écoles libres ouvertes à Cordoue pour l'instruction des pauvres.

« En mathématiques », écrivent Thatcher et Schwill[1], les Arabes édifièrent sur des fondations posées par les mathématiciens grecs. L'origine des nombres dits arabes reste obscure. Sous Théodoric le Grand, Boéthius avait fait usage de certains signes qui ressemblaient assez aux neuf chiffres dont nous nous servons actuellement. L'un des élèves de Gerbert se servait aussi de signes qui sont encore plus semblables aux nôtres, mais le zéro resta inconnu jusqu'au XIIe siècle, époque où il fut inventé par un Arabe du nom de Mahomet-Ibn-Mousa, qui fut aussi le premier à employer la notation décimale, et donna aux chiffres une valeur en relation avec leur position. En géométrie, les Arabes n'ajoutèrent pas grand chose à Euclide, mais l'algèbre est, en fait, leur création ; ils développèrent aussi la trigonométrie sphérique, inventant le sinus, la tangente, et la cotangente. En physique, ils inventèrent le pendule, et écrivirent des ouvrages d'optique. Ils firent faire également des progrès à la science de l'astronomie. Ils bâtirent des observatoires, et construisirent un grand nombre d'instruments astronomiques qui sont encore en usage. Ils calculèrent l'angle de l'écliptique et la précession des équinoxes. Leur science de l'astronomie était sans aucun doute considérable.

« En médecine, ils allèrent beaucoup plus loin que les Grecs. Ils étudièrent la physiologie et l'hygiène, et leurs *materia medica* étaient pratiquement les mêmes qu'à présent. Nous appliquons encore beaucoup de leurs traitements. Leurs chirurgiens comprenaient le rôle des anesthésiques, et pratiquèrent quelques-unes des opérations les plus difficiles que l'on ait connues. Au temps où en Europe la pratique de la médecine était interdite par l'Eglise, qui n'attendait de guérisons que des rites religieux accomplis par le clergé, les Arabes avaient une connaissance réelle de la médecine. En chimie, ils étaient très bien partis. Ils avaient découvert beaucoup de substances nouvelles, telles que l'alcool, la potasse, le nitrate d'argent, le sublimé corrosif, les acides citrique et sulfurique.,.. Au point de vue des objets fabriqués, ils surpassèrent par leur habileté, par la variété et par la beauté du dessin, tout ce que le monde pouvait alors produire. Ils travaillaient tous les métaux : l'or, l'argent, le cuivre, le bronze, le fer et l'acier. Ils fabriquaient de la verrerie et de la poterie de la plus belle qualité. Ils connaissaient tous les secrets de l'art de teindre et fabriquaient le papier. Ils savaient préparer le cuir de diverses manières, et leur travail était réputé dans toute l'Europe. Ils faisaient des teintures, des essences et des sirops Ils extrayaient le sucre de la canne, et avaient plusieurs sortes d'excellents vins. Ils cultivaient le sol d'une façon scientifique, et connaissaient plusieurs procédés d'irrigation. Ils savaient la valeur des engrais, et adaptaient chaque céréale à la nature du sol. Ils excellaient dans l'agriculture, greffaient, s'appliquaient à produire de nouvelles variétés de fruits et de fleurs. Ils introduisirent en Occident

[1] *Histoire générale de l'Europe.*

beaucoup d'arbres et de plantes originaires d'Orient, et écrivirent des traités de culture scientifique. »

Il convient d'insister sur l'une des formes d'activité mentionnées ci-dessus, à cause de son importance pour la vie intellectuelle de l'humanité : la fabrication du papier. Cet art, les Arabes semblent l'avoir appris des Chinois ; les Européens, à leur tour, l'apprirent des Arabes. Jusqu'à cette époque, les livres devaient être écrits sur parchemin ou sur papyrus, et après la conquête de l'Egypte par les Arabes, l'Europe fut coupée de ses approvisionnements de papyrus. Tant qu'on ne put se procurer le papier en abondance, l'art de l'imprimerie ne fut que d'une médiocre utilité, il ne put y avoir de journaux, ni d'éducation populaire par le livre. Les historiens ne semblent pas se rendre compte de l'importance de ce facteur quand on cherche à expliquer le retard de la civilisation européenne sur les autres civilisations à cette sombre époque.

Toute cette activité mentale se développa dans le monde musulman, en dépit d'un grand désordre politique. Jamais les Arabes ne purent se rendre maîtres du problème, problème encore sans solution, de l'organisation d'un Etat stable et progressif ; partout la forme de leur gouvernement était absolutiste et sujette aux convulsions, aux changements, aux intrigues et aux meurtres qui ont toujours caractérisé les formes extrêmes de monarchie. Mais, pendant des siècles, en dépit des crimes, des rivalités de cour et de camp, l'esprit de l'islam sut imposer à la vie une certaine discipline, une certaine modération : l'empire byzantin fut impuissant à ébranler cette civilisation, et ce n'est que très lentement que le danger turc, au nord-est, se précisa. Tant que le Turc ne fondit pas sur l'Islam, la vie intellectuelle de celui-ci continua. Peut-être l'Islam se flattait-il en secret que cette vie intellectuelle se poursuivrait, en dépit des violences et des folies de sa politique.

CHAPITRE XXXII

LA CHRETIENTÉ ET LES CROISADES

1. *Le déclin du monde occidental.* — 2. *Le système féodal.* — 3. *Le royaume franc des Mérovingiens.* — 4. *La conversion au christianisme des barbares d'occident.* — 5. *Charlemagne devient empereur d'Occident.* — 6. *La personnalité de Charlemagne.* — 7. *Français et Allemands deviennent deux peuples distincts.* — 8. *Les Normands, les Sarrazins, les Hongrois et les Turcs seldoukides.* — 9. *Constantinople fait appel à Rome.* — 10. *Les Croisades.* — 11. *La grande épreuve du christianisme.* — 12. *L'empereur Frédéric II.* — 13. *Défauts et insuffisances de la Papauté.* — 14. *Une liste des principaux papes.*

I

Détournons pour un temps notre attention des premiers symptômes de renaissance intellectuelle des anciennes civilisations, pour considérer un peu l'état de l'Occident. Nous avons décrit le complet effondrement économique, social et politique du système romain en Occident, l'état de désordre et d'obscurantisme des VIe et VIIe siècles, les efforts d'hommes comme Cassiodore pour empêcher que s'éteigne au milieu de cette rafale, le flambeau de la science humaine. Il ne saurait être question pendant un certain temps d'Etats ou de chefs. Des aventuriers, petits ou grands, s'emparaient d'un château ou d'une campagne, et régnaient sur une zone indéterminée. Les Iles Britanniques, par exemple, furent divisées entre une multitude de gouvernants ; en Irlande,

en Ecosse, dans le Pays de Galles et en Cornouailles, de nombreux chefs celtiques étaient en lutte, tantôt l'emportant, tantôt succombant ; les envahisseurs de l'Angleterre étaient aussi groupés en un certain nombre de « royaumes » dont les limites variaient sans cesse : le Kent, le Wessex, l'Essex, le Sussex, la Mercie, la Northumbrie, et l'East Anglia, qui étaient perpétuellement en guerre les uns contre les autres. Il en était de même dans la plus grande partie du monde occidental. Tantôt, c'était un évêque qui était le monarque, comme Grégoire le Grand à Rome ; tantôt une ville ou un groupe de villes obéissait à quelque duc ou à quelque prince. Au milieu des vastes ruines de la cité de Rome, des familles semi-indépendantes d'aventuriers quasi-nobles, ainsi que leur suite, se maintenaient encore. Le pape exerçait en ces lieux une sorte d'autorité générale, mais celle-ci était quelquefois plus que contrebalancée par celle du « Duc de Rome ». La vaste arène du Colisée avait été transformée en un château privé ; de même le tombeau circulaire de l'Empereur Adrien. Les aventuriers qui s'emparaient de ces forteresses, ainsi que leurs partisans, étaient toujours en conflits, se battaient et se querellaient jusque dans les rues en ruine de la cité jadis célèbre. Le tombeau d'Adrien fut connu après la mort de Grégoire le Grand sous le nom de Château San-Angelo, le Château du Saint-Ange, parce qu'en traversant le pont sur le Tibre, un jour qu'il se rendait à Saint-Pierre pour demander au ciel la fin de la grande peste qui dévastait la ville, Grégoire avait aperçu un ange de haute stature qui se tenait sur la masse sombre du mausolée et qui remettait son glaive au fourreau ; et il en avait conclu que ses prières seraient exaucées. Ce château de San-Angelo joua un rôle très important dans l'histoire de Rome à cette époque de désordre.

L'Espagne était dans le même état de morcellement politique que l'Italie, la France ou la Grande-Bretagne ; et, en Espagne, la vieille querelle du Carthaginois et du Romain se poursuivait entre leurs descendants et héritiers : le Juif et le Chrétien. De sorte que lorsque le pouvoir du calife se fût étendu, par la côte africaine, jusqu'au détroit de Gibraltar, il trouva dans les Juifs espagnols des auxiliaires tout prêts pour l'invasion projetée de l'Europe. Une armée musulmane d'Arabes et de Berbères, nomades hamitiques du désert africain et de son hinterland montagneux qui avaient été convertis à l'Islam, passa le détroit et battit les Goths occidentaux dans une grande bataille en l'an 711. Quelques années plus tard, le pays tout entier était entre leurs mains.

En 720, l'Islam avait atteint les Pyrénées, et, les débordant par l'est, s'était avancé jusqu'en France ; et pendant quelque temps, il sembla qu'il allait subjuguer la Gaule aussi facilement qu'il avait subjugué la péninsule ibérique. Mais bientôt il se heurta à la résistance de nouveau royaume des Francs qui, depuis deux siècles, s'affermissait dans la région du Rhin et dans le nord de la France.

Sur ce royaume franc, précurseur de la France et de l'Allemagne, qui constituait le rempart occidental de l'Europe contre la foi de Mahomet, de même que l'Empire byzantin, derrière les Monts-Taurus, constituait son rempart oriental, nous aurons bien des choses à dire ; mais il nous faut d'abord donner une idée du nouveau système de groupes sociaux dont il était issu.

2

Il est nécessaire que le lecteur se fasse une idée claire de la condition de l'Europe occidentale au VIIIe siècle. Elle ne vivait pas dans un état de barbarie, L'Europe orientale était encore barbare et sauvage ; peu de progrès avaient été réalisés depuis l'époque décrite par Gibbon dans son récit de la mission qui, commandée par Priscus, vint trouver Attila.. Mais l'Europe occidentale ne donnait plus que le spectacle d'une civilisation chancelante, sans lois, sans administration, avec des routes détruites et un système d'éducation désorganisé ; elle s'appuyait cependant encore sur un grand nombre de gens dont les idées, les habitudes et les traditions étaient celles de civilisés. C'était une époque de confusion, de brigandage, de crimes qui restaient impunis, de crainte universelle. Il est intéressant de rechercher sous quelle forme, au milieu de cette mêlée générale, apparurent les premiers germes d'un ordre nouveau. Si le même effondrement avait lieu de notre temps, on assisterait vraisemblablement à la constitution de sociétés locales de vigilance, qui coordonneraient leur effort et rétabliraient une sorte de police administrative, ainsi qu'un gouvernement grossièrement démocratique. Mais,

dans cet ébranlement de l'Empire d'Occident, aux VIe, VIIe et VIIIe siècles, l'esprit des hommes était plutôt tourné vers des chefs que vers des groupements, et le noyau autour duquel les activités venaient cristalliser était tantôt un chef barbare, tantôt un évêque énergique, ou quelque fonctionnaire romain survivant, qui prétendait avoir encore droit à un poste ; c'était parfois aussi quelque propriétaire reconnu depuis longtemps ou quelque descendant d'une antique famille, ou simplement un usurpateur énergique. Toute vie était menacée. Aussi les hommes étaient-ils obligés de s'unir, de préférence avec des individus plus forts qu'eux-mêmes. L'homme isolé choisissait la personnalité la plus active et la plus puissante de son district, et devenait *son* homme. L'homme libre ou le petit seigneur débile de quelque minuscule territoire était obligé de s'allier à un chef de plus grande envergure. La protection de ce chef (ou la crainte de son inimitié) voyait son prix s'accroître chaque fois qu'un solliciteur nouveau s'adressait à lui. C'est ainsi qu'une nouvelle cristallisation politique s'opéra très rapidement au milieu de cette mer anarchique et troublée, qui était la forme liquéfiée de l'Empire d'Occident. Ces associations et ces alliances naturelles du protecteur et de ses subordonnés se transformèrent bientôt en un système, le *système féodal*, dont des vestiges se retrouvent encore dans la structure sociale de toutes les communautés européennes à l'ouest de la Russie.

Ce processus revêt bientôt des formes particulières et est soumis à des lois propres. Dans un pays tel que la Gaule, il est déjà assez avancé durant les jours d'insécurité *qui précèdent* l'invasion de l'Empire par ses conquérants barbares. Les Francs, quand ils pénétrèrent en Gaule, apportaient avec eux une institution dont il a déjà été question à propos des Macédoniens, et qui était probablement très répandue parmi les peuples nordiques : autour du roi ou du chef guerrier était groupé un corps de jeunes gens de bonne famille, les compagnons ou le *comitatus*, les comtes ou capitaines. Il était naturel, dans le cas de peuples envahisseurs, que les relations d'un seigneur faible et d'un seigneur fort s'inspirassent de celles d'un comité avec son roi, et qu'un chef conquérant divisât entre ses compagnons les domaines saisis et confisqués. L'empire décadent fournit à la féodalité l'idée du groupement pour la protection mutuelle des hommes et des biens ; le monde teutonique lui fournit la notion d'une association de chevaliers, fondée sur le dévouement et le service personnels. Dans le premier cas, nous nous trouvons en présence de l'aspect économique de l'institution, dans le second de son aspect chevaleresque.

L'analogie entre l'agrégation des groupements féodaux et un processus de cristallisation peut être poussée très loin. Lorsque l'historien se penche sur le désordre, sur les remous des IVe et Ve siècles, il commence par constater l'apparition de croissances pyramidales, chacune avec sa tête, ses subordonnés et ses sous-subordonnés, qui se heurtent, se ramifient, se dissolvent, avant de reprendre corps. Nous nous servons du terme « système féodal » par commodité, mais ce terme est inexact en tant qu'il suggère l'idée d'une organisation « systématique ». La féodalité, à l'époque où elle fut le plus florissante, fut tout autre chose que systématique. Elle fut à la fois un état de confusion et un essai d'organisation grossière. La plus grande diversité de coutumes prévalait en tout lieu, et nous ne devons éprouver aucune surprise à trouver, dans chaque seigneurie, quelque trait qui la distingue des autres. La féodalité anglo-normande atteignit aux XIe et XIIe siècles un degré de perfection logique et d'uniformité qu'on ne retrouve pour ainsi dire nulle part sur un territoire aussi étendu, à l'âge féodal proprement dit.

Le fondement des rapports féodaux était le *fief*, qui généralement était une terre, mais pouvait être n'importe quelle chose désirable, comme une fonction, un revenu en argent ou en nature, le droit de lever une taxe ou d'utiliser un moulin. En échange du fief, l'homme acceptait de devenir le *vassal* de son seigneur ; il s'agenouillait devant lui, et les mains entre celles de son seigneur, promettait service et fidélité... L'exécution loyale de tous les devoirs dont il avait promis de s'acquitter au moment de l'hommage créait un droit pour le vassal et son titre à la jouissance du fief. Aussi longtemps qu'il remplissait ces devoirs, lui-même, et son héritier après lui, occupaient le fief comme s'il eût été leur propriété et pouvaient faire valoir leurs droits à l'égard de tous les sous-locataires. Dans la cérémonie de l'hommage et de l'investiture, qui n'est autre que le contrat créateur du lien féodal, les obligations souscrites par les deux parties n'étaient pas, en règle générale,

strictement formulées. Elles étaient déterminées par la coutume locale... Sur beaucoup de points de détail, les services à la charge du vassal différaient profondément selon qu'il s'agissait de telle ou telle partie du monde féodal. Nous pouvons dire, cependant, qu'ils étaient groupés en deux classes, l'une générale, l'autre spécifique. La classe générale comprenait tout ce qui était le corollaire de l'idée de loyauté, comme, par exemple, rechercher l'intérêt du seigneur, garder ses secrets, dévoiler les plans de ses ennemis, protéger sa famille, etc. Les services spécifiques peuvent être énoncés d'une façon plus nette, et ils étaient généralement définis par la coutume et quelquefois mentionnés dans des documents écrits. La plus caractéristique de ces obligations était l'obligation militaire, qui astreignait le vassal à se présenter devant le suzerain, dès qu'il était convoqué, accompagné d'un certain contingent, avec un armement souvent spécifié, et à rester un certain temps à la disposition du seigneur. Il y avait aussi l'obligation d'assurer la garde du château du seigneur et aussi d'appliquer à son propre château les dispositifs adoptés par le seigneur pour la défense du fief.

A un point de vue théorique, la féodalité couvrit l'Europe d'un véritable filet de fiefs, s'étageant les uns au-dessus des autres, depuis le fief du chevalier, à la base, jusqu'à celui du roi au sommet, celui-ci propriétaire suprême, tenant son royaume de Dieu...

Mais c'est là une théorie, tirant, après coup, parti des faits. L'essence de la féodalité, c'était son régime de coopération volontaire.

« L'Etat féodal, a-t-on dit, était un Etat dans lequel le droit privé avait usurpé la place du droit public. » Or, ce qui est vrai, c'est que le droit public s'était effacé, avait disparu, et que le droit privé était venu remplir le vide ainsi créé. Les devoirs envers l'Etat s'étaient transformés en obligations privées.

3

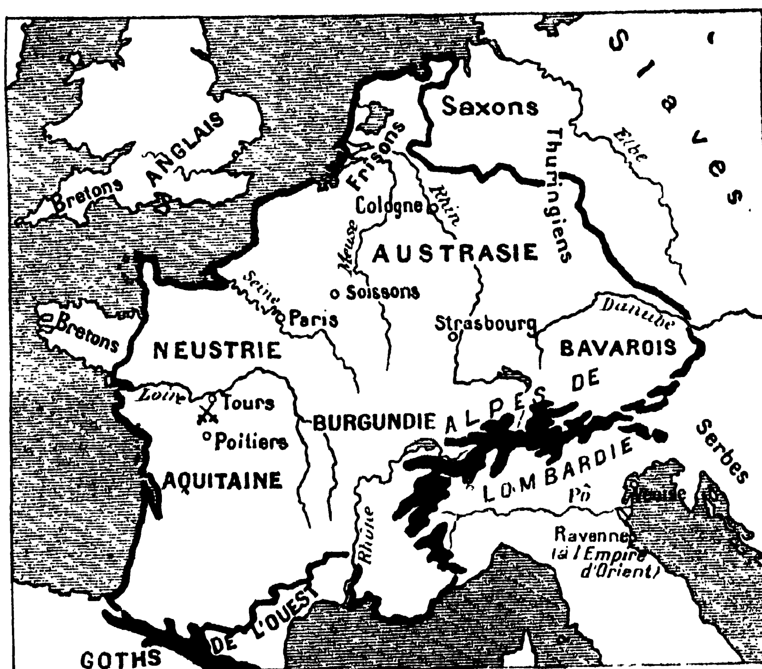
Nous avons déjà fait mention de différents royaumes constitués par des tribus barbares qui établirent une domination plus ou moins factice sur telle ou telle zone couverte par les débris de l'Empire : tels les royaumes des Suèves et des Visigoths en Espagne, le royaume des Ostrogoths en Italie, le royaume lombard qui succéda dans ce même pays à celui des Goths, quand ces derniers eurent été chassés par Justinien et que la grande peste eut dévasté le pays. Le royaume franc fut une autre de ces puissances barbares : il prit d'abord naissance dans la région qui constitue aujourd'hui la Belgique, puis s'étendit vers le sud dans la direction de la Loire ; mais il était composé d'éléments plus énergiques et plus homogènes qu'aucun de ses voisins. Ce fut le premier Etat véritable qui émergea du naufrage universel. Il devint finalement une réalité politique, vaste et vigoureuse, et c'est lui qui donna naissance à deux des grandes puissances de l'Europe moderne : la France et l'Empire germanique. Son fondateur fut Clovis (481-511), d'abord simple roitelet en Belgique, mais qui était parvenu à pousser, au moment de sa mort, ses frontières méridionales jusqu'aux Pyrénées. Il partagea son royaume entre ses quatre fils ; néanmoins les Francs conservèrent une tradition d'unité, et, pendant un certain temps, les guerres que se livrèrent les héritiers de Clovis pour s'assurer la prédominance les rapprochèrent plus qu'elles ne les séparèrent. Une scission plus sérieuse se produisit, cependant, à la suite de la latinisation des Francs occidentaux, occupants de la Gaule romanisée, qui apprirent à parler le latin corrompu des populations sujettes, alors que les Francs de la région du Rhin conservaient leur idiome bas-allemand. A un niveau très bas de civilisation, les différences de langage peuvent être une cause de forte opposition politique. Pendant cent cinquante ans, le monde franc fut coupé en deux parties : la Neustrie, le noyau de la France, qui parlait une langue assez voisine du latin, et l'Austrasie, le pays du Rhin, qui restait germanique.

Nous n'avons pas le temps de parler du déclin de la dynastie mérovingienne, fondée par Clovis, ni de raconter comment en Austrasie un certain fonctionnaire de cour, le maire du palais, devint graduellement roi de fait, se servant du souverain véritable comme d'une marionnette. La position de maire du palais devint héréditaire au VIIe siècle, et, en 687, un certain Pépin d'Héristal, maire du palais d'Austrasie, avait conquis toute la Neustrie et réuni tous les Francs. Il eut pour successeur son fils Charles Martel (714) qui ne porta pas non plus d'autre titre que celui de maire du palais. Ce fut ce Charles Martel qui arrêta l'avance des Musulmans. Ils avaient poussé jusqu'à Tours, et ce fut entre cette

ville et Poitiers qu'il leur infligea une défaite écrasante, qui les démoralisa tout à fait (732). Par la suite, les Pyrénées restèrent la limite extrême de leur avance dans l'Europe occidentale.

Charles Martel partagea son royaume entre ses deux fils, mais l'un abdiqua et se réfugia dans un monastère, laissant son frère Pépin seul maître de la terre des Francs. Ce fut ce Pépin qui retira enfin aux descendants de Clovis le pouvoir purement nominal dont ils disposaient encore. Il envoya un émissaire au pape pour lui demander qui, de l'homme qui détenait le pouvoir, ou de l'homme qui portait la couronne, était le véritable roi ; et le pape, qui avait besoin d'un appui, se décida en faveur du maire du palais. De sorte que Pépin fut désigné comme roi, à une réunion des nobles francs tenue dans la capitale mérovingienne de Soissons, puis oint et couronné. Ceci se passait en 751. La Franco-Germanie qu'il avait unifiée fut consolidée par son fils Charlemagne. Elle garda sa cohésion jusqu'à la mort de son petit-fils Louis (840) ; puis la France et l'Allemagne se séparèrent de nouveau, pour le plus grand dommage de l'humanité. Ce ne fut pas une opposition de race et de tempérament, mais une différence de langue et de tradition, qui provoqua la séparation des deux peuples.

Cette si lointaine séparation de la Neustrie et de l'Austrasie eut de déplorables conséquences, que nous subissons encore. En 1914, le conflit des deux anciennes provinces franques provoqua une nouvelle guerre. Au mois de septembre de l'année 1916, l'auteur de ces lignes, visitant le Soissonnais, venait de traverser le pont de bois provisoire qui, construit par les Anglais après la bataille de l'Aisne, reliait la ville elle-même au faubourg Saint-Médard. Des écrans de toile cachaient les voyageurs engagés sur le pont à la vue des tirailleurs allemands postés dans les tranchées, plus bas, dans la boucle de la rivière. En compagnie de ses guides, l'auteur traversa un champ, puis longea le mur d'un verger où un obus allemand vint exploser au moment où il passait. Finalement, il atteignit les bâtiments en ruine qui sont situés sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de Saint-Médard, où fut déposé le dernier roi mérovingien et où Pépin le Bref fut couronné à sa place. Au-dessous de ces antiques bâtiments se trouvent de vastes cryptes, qui offraient un emploi excellent comme abris, car les lignes avancées des Allemands n'étaient pas à plus de deux cents mètres. Les jeunes soldats français faisaient



La France sous Charles-Martel.

la cuisine ou dormaient dans ces casemates, et certains, étendus tout de leur long, se reposaient au milieu des cercueils de pierre qui contenaient les ossements des rois mérovingiens.

4

Les populations sur lesquelles régnèrent Charles Martel et le roi Pépin atteignaient, selon les districts, des degrés fort variables de civilisation. A l'ouest et au sud, elles consistaient surtout en Celtes chrétiens et latinisés ; dans les régions du centre les gouvernants avaient affaire à des Germains plus ou moins christianisés, tels que les

Francs, les Burgondes et les Alamans ; au nord-est on trouvait encore des Frisons et des Saxons païens ; à l'est étaient les Bavarois, récemment christianisés, à la suite de la propagande de Saint Boniface ; plus à l'est encore, les Slaves païens et les Avares. Le « paganisme » des Germains et des Slaves avait beaucoup de traits communs avec la religion primitive des Grecs ; c'était une religion virile dans laquelle le temple, le prêtre et les sacrifices ne jouaient qu'un rôle effacé, et ses dieux n'étaient en somme que des hommes plus puissants, intervenant, à intervalles irréguliers et d'une façon tout impulsive, dans les affaires humaines. Les Germains avaient un Jupiter qui s'appelait Odin, un Mars qui était Thor, une Vénus qui était Freia, et ainsi de suite. Pendant les VIIe et VIIIe siècles, le christianisme fit pourtant de continuelles recrues parmi les tribus germaniques et slavoniques.

Les missionnaires les plus zélés et les plus heureux dans la conversion des Germains et des Slaves vinrent d'Irlande. Le christianisme avait pris deux fois racine dans les Iles Britanniques. Il y tenait déjà une certaine place lorsque la Grande-Bretagne faisait partie de l'empire romain ; un martyr, saint Albain, donna son nom à la ville de Saint Albans, et presque tous ceux qui ont été à Canterbury ont aussi visité l'antique petite église de Saint-Martin, où l'on officiait déjà à l'époque romaine. De la Grande-Bretagne, le christianisme, franchissant les limites de l'empire, se répandit, comme nous l'avons déjà dit, en Irlande — le plus actif des missionnaires fut saint Patrick — et il y eut un vigoureux mouvement monastique, auquel sont associés les noms de saint Colomban et des établissements religieux d'Iona. Mais, aux Ve et VIe siècles, on voit surgir une Angleterre farouchement païenne qui coupa l'Eglise primitive d'Irlande du corps principal de la chrétienté. Au VIIe siècle, de nouveaux missionnaires chrétiens, venus les uns d'Irlande, les autres de Rome, s'appliquèrent à convertir l'Angleterre. La mission romaine fut envoyée par le pape Grégoire le Grand, tout à fait à la fin du VIe siècle. L'histoire veut qu'il ait vu un jour de petits Anglais mis en vente à Rome, dans un marché d'esclaves. Ils étaient gentils et de bonne mine. Comme il s'enquérait de leur nationalité, on lui répondit que c'étaient des Angles. « Au lieu d'Angles, ce seraient des anges, dit-il, si seulement ils connaissaient la Sainte Ecriture ». Pendant tout le VIIe siècle, cette mission fut à l'œuvre, et avant la fin dudit siècle, la plupart des Anglais étaient devenus chrétiens ; cependant la Mercie, le royaume du centre de l'Angleterre, continua à s'opposer vigoureusement à l'action de prêtres et à défendre sa foi et ses antiques coutumes. L'instruction fit, chez les nouveaux convertis, de rapides progrès. Les monastères du royaume de Northumbrie, au nord de l'Angleterre, devinrent un foyer de lumière et de science : Théodore de Tarse fut l'un des premiers archevêques de Canterbury (669-690). Alors que le grec était complètement inconnu dans l'Europe occidentale, certains des élèves de Théodore se rendirent maîtres de cette langue. Il y eut dans les monastères d'alors de véritables savants. Le plus fameux d'entre eux fut Bède, connu sous le nom de Bède le Vénérable (673-735), moine de Jarrow (sur la Tyne). Il eut pour élèves les six cents moines de ce monastère, outre les nombreux étrangers qui venaient pour l'entendre. Il s'assimila graduellement toute la science de son époque et laissa à sa mort quarante-cinq volumes, dont les plus importants sont « l'Histoire ecclésiastique des Anglais » et une traduction en anglais de l'Evangile de saint Jean. Ses écrits furent largement répandus et en usage dans toute l'Europe. Il fait partir toutes ses dates de la naissance du Christ, et ce furent ses ouvrages qui vulgarisèrent dans toute l'Europe la chronologie chrétienne. Etant donné le grand nombre de monastères et de moines qu'il y avait dans la Northumbrie, cette partie de l'Angleterre fut, pendant un certain temps, en avance sur le sud, au point de vue de la civilisation.

Aux septième et huitième siècles, nous trouvons des missionnaires anglais en pleine activité aux frontières orientales du royaume franc. Le plus important de ces missionnaires fut saint Boniface (680-755), qui était né à Crediton, dans le Devonshire et qui convertit les Frisons, les Thuringiens et les Hessois ; il mourut martyrisé en Hollande.

En Angleterre, aussi bien que sur le continent, les chefs dont l'étoile grandissait mirent la main sur le christianisme et s'en servirent comme d'une force unificatrice pour cimenter leurs conquêtes. Le christianisme devint la bannière des chefs agressifs : on devait l'utiliser beaucoup plus tard

pour les mêmes fins sur la terre d'Afrique, dans l'Ouganda, durant les jours sanglants qui précédèrent l'annexion de ce pays à l'Empire britannique. Après Pépin, qui mourut en 768, vinrent ses deux fils, Charles et Carloman, qui se partagèrent le royaume ; mais Carloman mourut en 771, et Charles devint chef unique du royaume grandissant des Francs. Ce Charles est connu dans l'histoire sous le nom de Charles le Grand ou Charlemagne. Comme dans le cas d'Alexandre le Grand et de Jules César, la postérité a accordé à sa mémoire une importance ridiculement exagérée. Il donna à ses guerres, qui étaient des guerres d'agression, la figure de guerres religieuses. Tout le monde nord-occidental, celui qui comprend aujourd'hui la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, le Danemark, la Norvège et la Suède, fut au neuvième siècle le théâtre de luttes acharnées entre l'ancienne et la nouvelle foi. Des nations tout entières furent converties par le glaive au christianisme, exactement comme l'Arabie, l'Asie Centrale et l'Afrique avaient été converties par l'Islam, un siècle ou deux auparavant.

Par le fer et par le feu, Charlemagne prêcha l'évangile de la croix aux Saxons, aux Bohémiens, et jusqu'aux habitants de la région du Danube qui est maintenant la Hongrie ; il fit triompher la foi sur la côte de l'Adriatique (la Dalmatie d'aujourd'hui) et refoula les Musulmans jusqu'à Barcelone.

De plus, ce fut lui qui donna asile à un exilé du Wessex, Egbert, et l'aida par la suite à se faire couronner roi de cette province (802). Egbert soumit les Bretons de Cornouailles, tout comme Charlemagne soumit lui-même les Bretons de Bretagne; et, à la suite d'une série de guerres qui se prolongèrent après la mort de son patron franc, il se fit finalement reconnaître comme roi de toute l'Angleterre (828).

Mais les attaques de Charlemagne contre les dernières forteresses du paganisme provoquèrent une vigoureuse réaction de la part des non-convertis. Les Anglais christianisés avaient oublié cette science de la navigation qui avait permis à leurs pères de s'aventurer hors du continent, et les Francs n'étaient pas encore devenus des marins. Lorsque la propagande chrétienne de Charlemagne atteignit les rives de la Baltique et de la mer du Nord, les païens furent rejetés à la mer. Ils se vengèrent des persécutions chrétiennes en organisant les expéditions de pillage contre les côtes septentrionales de la France et contre l'Angleterre chrétienne. Ces Saxons et ces Anglais païens du continent, ainsi que leurs cousins du Danemark et de Norvège, ne sont autres que les Danois et les Normands de l'histoire anglaise. On les appelait aussi Vikings, ce qui signifiait « hommes des petites baies » ; ils venaient en effet des fiords profonds de la côte scandinave. Ils se présentaient sur de longues galères noires, ne faisant qu'un faible usage de la voile. Presque tout ce que nous savons des guerres et des invasions de ces Vikings païens est de source chrétienne ; aussi n'est-il pas étonnant que nous ayons d'abondants détails sur les massacres et les atrocités commis au cours de leurs incursions, alors que nous ignorons tout des mauvais traitements infligés à leurs frères païens, les Saxons, par les agents de Charlemagne. Leur haine de la croix, des moines et des nonnes était extrême. Ils prenaient plaisir à faire flamber des monastères et des couvents, et à égorger leurs habitants.

Pendant toute la période comprise entre le cinquième et le neuvième siècles, ces Vikings ou ces Normands apprirent leur métier de marins, s'enhardirent, et étendirent le champ de leurs incursions. Ils bravaient les courroux des mers du nord ; les rivages glacés du Groenland devinrent pour eux un rendez-vous familier, et, au neuvième siècle, ils avaient des colonies — ignorées de l'Europe — en Amérique. Aux dixième et onzième siècles on commença à transcrire en Islande un grand nombre de leur sagas. Pour eux, le monde n'était qu'un champ de valeureux exploits et d'aventures sans nombre. Ils donnaient la chasse au morse, à l'ours et à la baleine. Dans leur imagination, une vaste et riche cité méridionale, composée de Rome et de Byzance, tenait une place énorme et confuse. Ils l'appelaient « Miklagard » (Cour de Michel) ou Micklegarth. L'influence magnétique de Micklegarth devait avoir pour effet de pousser les descendants de ces Normands vers la Méditerranée par deux routes, l'une à l'ouest, l'autre, partant de la Baltique et traversant la Russie. Sur la route de Russie s'engagèrent aussi leurs cousins les Suédois.

Tant que vécurent Charlemagne et Egbert, les Vikings ne furent rien de plus que des bandes de pillards ; mais, vers la fin du neuvième siècle, ces incursions devinrent de véritables invasions organisées. Dans plusieurs districts anglais, l'emprise du christianisme était loin d'être ferme. En Mercie particulièrement, les Normands païens trouvèrent

un appui et des sympathies. En 886, les Danois avaient conquis une bonne partie de l'Angleterre, et le roi des Anglais, Alfred le Grand, avait reconnu leur autorité sur cette région, dans un pacte conclu avec Guthrum, leur chef. Un peu après, en 912, une autre expédition conduite par Rollon se fixa sur la côte de France dans la région connue depuis sous le nom de Normandie. Nous ne dirons rien ici de la seconde conquête de l'Angleterre par les Danois, ni des opérations qui rendirent finalement le duc de Normandie roi d'Angleterre. Il y avait d'ailleurs de très faibles différences raciales ou sociales entre les Angles, les Saxons, les Jutes, les Danois et les Normands ; et bien que tous ces changements tiennent une place considérable dans l'imagination des Anglais, ils ne sont au fond que de toutes petites rides à la surface du fleuve de l'histoire : cela si on les compare aux mouvements qui affectent des régions entières du vaste univers. Bientôt il n'est plus question de lutte entre le christianisme et le paganisme ; par le traité de Wedmore, les Danois acceptèrent d'être baptisés, pourvu qu'on leur garantît leurs conquêtes ; quant aux descendants de Rollon de Normandie, non seulement ils se laissèrent christianiser, mais, oubliant leur langue maternelle, ils demandèrent aux peuples plus civilisés qui les entouraient de leur apprendre le français. Ce qui à une autre importance, au point de vue de l'histoire, ce sont les relations de Charlemagne avec ses voisins du sud et de l'est, et la place que tenait dans son esprit la tradition impériale.

5

En la personne de Charlemagne, la tradition du César romain allait ressusciter en Europe. L'empire romain était mort et tombait en lambeaux ; l'empire byzantin lui-même était dans un état de décomposition avancée ; mais le degré d'éducation de l'Europe et sa mentalité étaient tombées à un niveau si bas qu'aucune idée politique nouvelle et créatrice ne pouvait à présent surgir. Il ne subsistait pas en Europe une parcelle de la vigueur spéculative qui se manifeste, par exemple, dans la littérature athénienne du cinquième siècle avant J.-C. Le christianisme officiel s'était accoutumé à ne plus prêter attention à ces étranges enseignements de Jésus de Nazareth, dont il était issu. L'Eglise romaine, qui tenait surtout jalousement au titre de son chef, le *pontifex maximus*, avait depuis longtemps renoncé à la tâche d'instaurer le Royaume de Dieu sur la terre. Elle se préoccupait surtout de faire revivre la domination de Rome, qu'elle considérait comme son héritage. Elle était devenue un véritable corps politique, utilisant pour ses desseins la foi et les besoins des simples. L'Europe, à partir de ce moment, n'aura plus en vue que le renouvellement des entreprises « impériales », vaines et souvent puériles, dans lesquelles s'était épuisé le passé. Pendant les onze siècles qui suivront celui de Charlemagne, on verra des « empereurs » et des « Césars » errer à travers l'histoire, semblables aux imaginations d'un esprit mal équilibré. Nous aurons à parler d'un vaste processus de croissance mentale, d'horizons qui reculent sans cesse, d'un fonds, chaque jour plus riche, de savoir et de puissance ; mais ce processus se développa indépendamment, et en dépit des institutions politiques de chaque époque, jusqu'au moment où il fit vaciller toutes ces institutions. L'Europe, pendant les onze siècles de ces Césars d'imitation dont la lignée commence avec Charlemagne et s'achève avec le monstrueux carnage de 1914-18, a ressemblé à une usine pleine de vie qui serait la propriété d'un somnambule, tantôt plongé dans une torpeur complète, tantôt intervenant de la façon la plus folle et détraquant tout. Mais, plus encore que d'un somnambule, c'est d'un cadavre, revêtant, par un procédé magique, une apparence de vie, qu'il faudrait parler. L'empire romain chancelle, se traîne un instant à terre, est évincé de la scène, puis reparaît. C'est l'Eglise de Rome qui joue le rôle du magicien et redonne vie au cadavre.

Pendant toute cette période, il y a lutte pour la possession de ce mort entre le pouvoir spirituel et les différents pouvoirs temporels. Nous avons déjà indiqué quel était l'esprit de la *Cité de Dieu* de saint Augustin. Nous savons que Charlemagne lisait ce livre, ou qu'il se le faisait lire. Il aimait à se figurer cet empire chrétien gouverné et maintenu dans son orthodoxie par un grand César tel que lui. Il devait diriger même le pape. Mais, à Rome, on se faisait une idée légèrement différente de l'empire ressuscité. On y estimait que le César chrétien devait être oint et guidé par le pape, qui aurait même le pouvoir de l'excommunier et de le déposer. Dès le temps de Charlemagne, cette différence de point de vue est apparente. Dans les siècles qui suivent, elle va prendre une forme aiguë.

Cette notion de l'empire ressuscité ne se fit une place que graduellement dans l'esprit de Charlemagne. Tout d'abord, celui-ci fut simplement le chef du royaume franc de son père, et les forces dont il disposait furent suffisamment employées dans ses luttes contre les Saxons et les Bavarois, contre les Slaves, contre les Musulmans d'Espagne, et aussi contre diverses insurrections à l'intérieur de son propre domaine. A la suite d'une dispute avec le roi de Lombardie, son beau-père, Charles conquit la Lombardie et l'Italie du nord. Nous avons indiqué que les Lombards s'étaient fixés dans l'Italie du nord après la grande peste (570), et après que les rois goths eussent été chassés par Justinien. Ces Lombards avaient toujours été redoutés par la papauté, et une alliance s'était formée contre eux entre le pape et le roi franc au temps de Pépin. Charlemagne soumit complètement la Lombardie (774), envoya son beau-père dans un monastère et porta ses conquêtes par delà la frontière nord orientale actuelle de l'Italie, c'est-à-dire jusqu'en Dalmatie, (776). En 781, il fit couronner à Rome roi d'Italie l'un de ses fils, Pépin, qui ne lui survécut pas.



L'Europe à la mort de Charlemagne.

En 795 parut un nouveau pape, Léon III, qui semble avoir été dès le début décidé à faire de Charlemagne un empereur. Jusqu'alors la cour de Byzance avait eu sur le pape une autorité plus ou moins vague. Des empereurs énergiques, comme Justinien, avaient malmené les papes, les obligeant à venir à Constantinople : les empereurs plus débiles s'étaient contentés de les tracasser. L'idée d'une rupture avec Constantinople, dans l'ordre séculier comme dans l'ordre religieux, avait pris corps depuis longtemps au Latran, et les papes comprirent que la royauté franque constituerait exactement l'instrument qui permettrait de braver Constantinople. Aussi lorsqu'il prit la tiare, Léon III envoya-t-il les clés du tombeau de saint Pierre, ainsi qu'une bannière, à Charlemagne, comme symbole de sa suzeraineté à Rome, en tant que roi d'Italie. Peu de temps après, le pape dut faire appel au protecteur qu'il avait choisi. Impopulaire à Rome, il fut attaqué et maltraité en pleine rue pendant une procession et contraint de fuir en Allemagne (799). Eginhard dit qu'on lui arracha les yeux et qu'on lui coupa la langue ; il semble cependant qu'il retrouva yeux et langue une

année plus tard. Charlemagne le ramena à Rome et le remit sur son trône (800).

Alors se déroula une scène d'une extrême importance. Le jour de Noël de l'an 800, au moment où Charles se relevait après la prière, dans l'église de Saint-Pierre, à Rome, le pape qui avait tout préparé, lui posa vivement une couronne sur la tête et le salua comme César et Auguste. Il y eut de grands applaudissements parmi le peuple. Mais Eginhard, l'ami et le biographe de Charlemagne, nous dit que le nouvel empereur fut loin d'être charmé de ce « coup » du pape Léon. S'il s'était douté de ce qui allait arriver, dit-il, « il ne serait certainement pas entré dans l'église, bien que ce fût grande fête ». Il est hors de doute que Charlemagne avait songé à se faire reconnaître comme empereur, et avait fait part autour de lui de ses intentions, mais il n'entendait pas devoir son titre au pape. Il avait eu plus ou moins l'idée d'épouser l'impératrice Irène, qui régnait à cette époque à Constantinople, afin de devenir monarque à la fois de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident. Mais voici qu'il était contraint d'accepter la couronne des mains du pape, et cela, sous une forme telle que, du coup, il s'aliénait Constantinople et séparait Rome de l'Eglise byzantine.

Au début, Byzance se montra peu disposée à reconnaître le titre impérial de Charlemagne. Mais, en 810, un grand désastre s'abattit sur l'empire byzantin. Les Bulgares païens, conduits par leur prince Krum (802-814) battirent et détruisirent les armées de l'Empereur Nicéphore, avec le crâne duquel Krum se fit une coupe. La plus grande partie de la péninsule balkanique fut conquise par ce peuple. Après ce malheur, Byzance n'était plus en mesure de s'élever contre la résurrection de l'empire en Occident, et, en 812, Charlemagne fut formellement reconnu par les envoyés byzantins comme Empereur et Auguste.

C'est ainsi que l'Empire de Rome qui était mort sous Odoacre en 476, reparaît en 800 sous la forme du « Saint Empire romain ». Tandis que le centre de sa puissance physique était au nord des Alpes, le centre de ses idées était à Rome. Ce fut donc dès le début un organisme divisé, sans maître bien défini, une construction idéale, faite à coups de revendications et d'arguments, plutôt qu'une réalité nécessaire. Sans cesse, on entendait résonner l'épée germanique dans les chemins qui mènent des Alpes en Italie, tandis que des missions et des légats se frayaient péniblement un chemin en direction contraire. Mais les Allemands ne purent jamais mettre définitivement la main sur l'Italie, parce qu'ils ne pouvaient supporter la malaria qui montait de cette terre en ruines, négligée et mal irriguée. Et à Rome, aussi bien que dans plusieurs autres cités d'Italie, couvait une plus antique tradition, celle d'une république aristocratique, hostile à la fois à l'empereur et au pape.

6

En dépit du fait que nous avons une vie de Charlemagne écrite par son contemporain, Eginhard, il est difficile de se représenter d'une manière positive le caractère et la personnalité du nouvel empereur. Eginhard manque du sens de la vie ; il donne beaucoup de détails, mais pas de ces détails qui font vivre un personnage dans un récit. Charlemagne, dit-il, était grand, avec une voix plutôt faible ; et il avait des yeux brillants et un long nez. « Le sommet de sa tête était rond » (ceci n'est pas très clair) et ses cheveux étaient « blancs ». Il avait un cou épais, plutôt court, et « son ventre était trop proéminent ». Il portait une tunique avec une bordure d'argent, et des bas maintenus par des jarretières. C'était évidemment un homme très actif ; on le voit se déplacer facilement, et ses multiples affaires d'amour n'empiétent pas sur ses occupations militaires et politiques. Il eut beaucoup de femmes et de maîtresses. Il aimait les exercices physiques, la pompe, les cérémonies religieuses, et donnait largement aux pauvres. C'était un homme d'activités fort variées, d'une grande hardiesse intellectuelle, avec une confiance en lui-même qui nous fait songer à Guillaume II, l'ex-empereur allemand, le dernier venu, et peut-être aussi le dernier spécimen de cette série de Césars d'imitation qui commence avec Charlemagne.

La vie mentale de celui-ci, telle que la décrit Eginhard, est intéressante, non seulement parce qu'elle nous donne des aperçus sur un caractère curieux, mais parce qu'elle offre un échantillon de l'intellectualité du temps. Il est probable que Charles savait lire ; aux repas, « il écoutait la musique ou la lecture », mais on nous dit qu'il ne possédait pas la science de l'écriture ; « il avait l'habitude de serrer sous son coussin son cahier et ses tablettes,

afin de pouvoir, aux heures de loisir, exercer sa main à former des lettres ; mais il ne fit que peu de progrès dans un art auquel on l'avait initié trop tard». Il eut, cependant, un sincère respect pour la science et un réel désir de s'instruire, et il fit tout son possible pour attirer à la cour des hommes de science. L'Empereur Charlemagne s'intéressait, pendant les mois d'hiver, — la cour étant généralement à Aix-la-Chapelle ou à Mayence, — à une curieuse institution qu'il appelait son « école » ; dans ces réunions, lui et ses érudits associés affectaient d'écarter toute considération de rang social, s'attribuaient des noms tirés des écrivains classiques ou de la Sainte Ecriture et discouraient sur la théologie et la littérature. Charlemagne lui-même était « David ». Il acquit des connaissances théologiques très étendues, et on lui attribue l'addition au Credo de Nicée (voir chapitre XXX, § 8) des mots *filio que*, addition qui finalement devaient amener la séparation de l'Eglise latine et de l'Eglise grecque.

Nous n'aurons que peu de chose à dire sur l'organisation de son empire. Il était beaucoup trop remuant et trop actif pour se préoccuper de la qualité de son successeur ou des conditions propres à assurer à ses Etats une réelle stabilité politique; ce qui est curieux, c'est qu'il catéchisait souvent son fils et futur successeur, Louis le Débonnaire (814-840), lui recommandant bien de prendre, au jour de son couronnement, la couronne sur l'autel et de la *poser lui-même sur sa tête.* Mais Louis le Débonnaire était trop pieux pour adhérer à des suggestions qui pouvaient lui valoir une remontrance du pape.

La législation de Charlemagne porte la marque de ses lectures bibliques ; il connaissait bien la Bible, du moins pour son temps ; un trait très caractéristique de ses tendances c'est que, sitôt après qu'il eut été couronné empereur, il exigea que tous ses sujets mâles âgés de plus de vingt ans renouvelassent leur serment d'allégeance et s'engageassent à être, non seulement de bons sujets, mais de bons chrétiens. Refuser le baptême ou abandonner le christianisme après le baptême étaient crimes punis de mort. Il encouragea l'architecture, et fit venir d'Italie, surtout de Ravenne, un grand nombre d'architectes italiens, auxquels nous devons les édifices byzantins que l'on voit encore à Worms et à Cologne. Il fonda nombre de cathédrales et d'écoles monastiques, encouragea l'étude du latin classique et fut très amateur de musique d'église. On s'est demandé s'il parlait le latin et comprenait le grec ; il est probable qu'il parlait tout au moins le roman. Le franc était cependant sa langue habituelle. Il réunit une collection de vieilles chansons et de vieux contes allemands, mais elle fut détruite par son successeur Louis le Débonnaire, à cause de son caractère païen.

Il correspondait avec Haroun-al-Raschid, le calife abbasside de Bagdad, qui n'était peut-être pas fâché de le voir traiter un peu rudement les Arabes omeyades d'Espagne. Gibbon croit que « toute cette correspondance publique avait pour fondement la vanité » et que « la situation éloignée des deux hommes les empêchaitd'avoir des intérêts rivaux ». Mais l'existence de l'empire byzantin, qui les séparait à l'est, celle du califat indépendant d'Espagne à l'ouest, enfin le danger que crée pour tous deux la présence des Turcs dans les grandes plaines, furent trois raisons suffisantes pour que se soient établies entre eux des relations cordiales. Haroun-al-Raschid, nous dit Gibbon, envoya par son ambassadeur à Charlemagne une tente splendide, une pendule hydraulique, un éléphant et les clés du Saint Sépulcre. Ce dernier détail fait croire que Charlemagne était considéré jusqu'à un certain point par le monarque sarrazin comme le protecteur des chrétiens et de leurs biens dans ses propres domaines. Quelques historiens déclarent même qu'un traité formel fut conclu à ce sujet.

7

L'empire de Charlemagne ne survécut pas au fils et successeur de celui-ci, Louis le Débonnaire. Chacun des éléments qu'il englobait reprit son autonomie. Les populations celtes et franques latinisées de la Gaule vont constituer un pays ayant des caractères distincts : la France, laquelle resta d'ailleurs encore divisée en un certain nombre de duchés et de principautés n'ayant eux-mêmes qu'une unité toute nominale ; les peuples de langue allemande compris entre le Rhin et les pays slaves commencent de leur côté à donner vaguement l'idée d'une Allemagne encore plus morcelée que la France. Quand, finalement,

un véritable empereur reparaît dans l'Europe occidentale (962), ce n'est pas un Franc, mais un Saxon ; les éléments conquis sont, en Allemagne, devenus les maîtres.

Il nous est impossible de retracer ici dans le détail les événements qui se déroulent au cours des IXe et Xe siècles, de parler des alliances, des trahisons, des revendications et des conquêtes des chefs d'Etat ; partout c'est l'anarchie, la guerre, la lutte pour le pouvoir. En 987, le royaume nominal de France passe des mains des Carolingiens, les derniers descendants de Charlemagne, en celles d'Hugues Capet, qui fonde une nouvelle dynastie. La plupart des seigneurs qui sont théoriquement ses subordonnés restent, en fait, indépendants, prêts à faire la guerre au roi à la moindre provocation. Les domaines du duc de Normandie, par exemple, étaient plus étendus et plus importants que le patrimoine d'Hugues Capet. Ce qui fait l'unité de cette France sur laquelle le roi ne règne que de nom, c'est uniquement que toutes ses grandes provinces sont bien décidées à refuser de se laisser incorporer dans un empire ayant pour chef, soit un souverain allemand, soit le pape. Mais, à part cela, la France est une mosaïque de nobles à peu près indépendants. Nous sommes à une époque où, par toute l'Europe, l'on voit s'élever châteaux et fortifications, une époque de « guerres privées ».

On ne peut donner une idée même affaiblie de la condition de Rome au Xe siècle. La décadence de l'empire de Charlemagne laissait le pape sans protecteur ; il était menacé par les Byzantins et les Sarrazins — qui s'étaient emparés de la Sicile – et il se trouvait face à face avec la noblesse déréglée de la capitale. Parmi les membres les plus puissants de cette noblesse étaient deux femmes, Théodora et Marozia, la mère et la fille, qui occupèrent successivement le château Saint-Ange, dont Théophylacte, l'époux patricien de Théodora, s'était emparé, en même temps que de la plupart des autres biens temporels du Pape ; ces deux femmes étaient aussi hardies, dépourvues de scrupules et libres dans leurs mœurs que n'importe quel homme de rang princier ; les historiens mettent d'ailleurs à leur compte dix fois plus de méfaits qu'elles n'en ont en réalité commis. Marozia s'empara du pape Jean X, le mit en prison (928) et eut vite fait de l'envoyer dans l'autre monde. Elle fit ensuite nommer pape son fils bâtard, Jean XI. Plus tard le petit-fils de Marozia monta sur le trône de saint Pierre sous le nom de Jean XII. Gibbon, lorsqu'il nous parle des mœurs et de la morale de ce Jean XII, est obligé de chercher un refuge dans des notes, et encore de recouvrir celles-ci du voile du latin. Ce pape Jean XII fut finalement déposé par le nouvel empereur allemand, Othon, qui passa les Alpes et se fit couronner en Italie en 962.

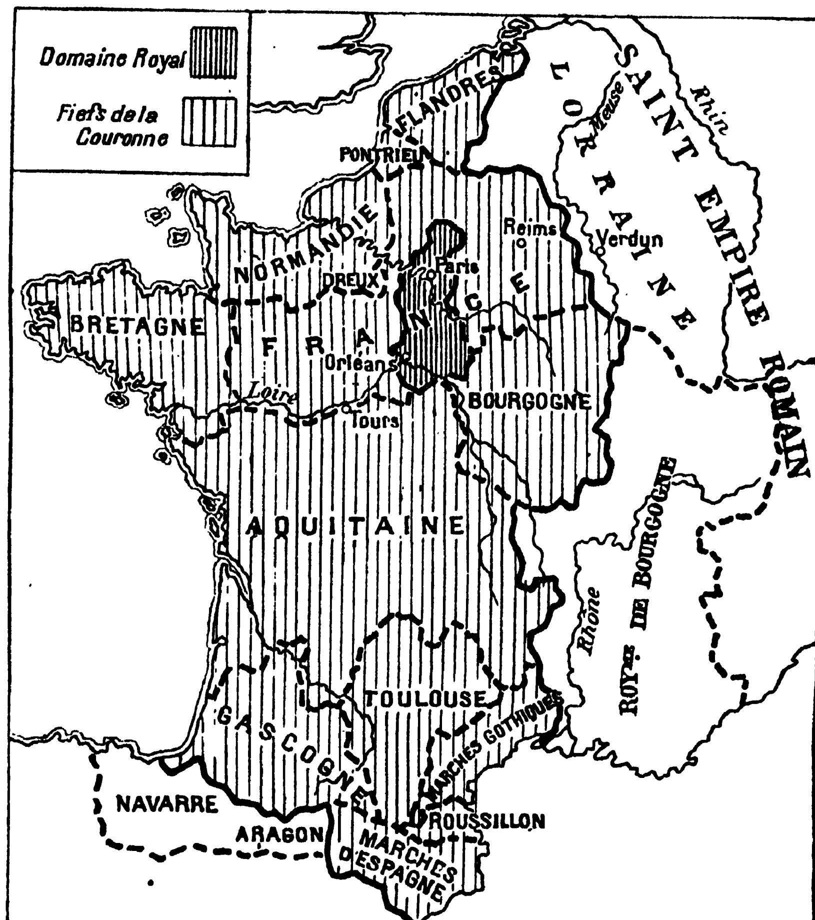
Cette nouvelle ligne d'empereurs saxons qui surgissait ainsi au premier plan descendait d'un certain Henri l'Oiseleur, élu roi d'Allemagne en 919 par une assemblée de nobles, de princes et de prélats allemands. En 936, Henri fut remplacé comme roi par son fils Othon I, surnommé le Grand, qui fut élu à Aix-la-Chapelle comme son prédécesseur, et qui, finalement, sur l'invitation de Jean XII, vint à Rome se faire couronner empereur en 962. Mais la perfidie de ce pape obligea par la suite l'empereur à le déposer. Othon I eut pour successeur Othon II (973-983) ; puis vint un troisième Othon (983-1002).

Cette lutte entre l'empereur et le pape pour la domination du Saint Empire romain joue un très grand rôle dans l'histoire du début du moyen âge, et nous aurons bientôt à en retracer les phases principales. Bien que l'Eglise ne retombât pas aussi bas qu'au temps de Jean XII, son histoire est encore faite de toutes sortes de violences, de désordres et d'intrigues. Pourtant cette histoire purement extérieure du christianisme n'est pas toute l'histoire de celui-ci. On est obligé de constater que la cour du Latran fut aussi rusée, stupide et criminelle que la plupart des autres cours contemporaines ; mais, si nous ne voulons pas fausser le sens de ce récit, ce sont là des faits sur lesquels il ne faut pas exagérément insister. Nous devons nous souvenir que, pendant toute cette époque, un nombre infini d'hommes et de femmes, dont il n'est pas fait mention sur les registres de l'historien, mais dont les actes ont eu des conséquences profondes, furent touchés par l'esprit de Jésus, lequel était, comme il l'est encore, la substance du christianisme ; ces hommes et ces femmes menaient des vies qui étaient dans l'ensemble vertueuses et bienfaisantes, et leurs actes étaient pieux et désintéressés. Ce sont eux qui éclaircirent l'atmosphère de l'époque et préparèrent la venue d'un

ordre meilleur. De même, dans le monde musulman, l'esprit de l'Islam fit lever, avec chaque génération, une moisson de courage, de probité et de bonté.

8

Tandis que le Saint Empire romain et les royaumes de France et d'Angleterre faisaient ainsi leur apparition dans une Europe occidentale politiquement morcelée, cette Europe, ainsi que l'empire byzantin, avait à faire face à une triple attaque : celle des Sarrazins, celle des Normands, et celle, la plus formidable de toutes, des peuples turcs, dont la poussée vers l'ouest s'exerçait à travers la Russie du sud et aussi par la voie de l'Arménie et de l'Empire de Bagdad. Après que les Omeyades eurent été évincés par la dynastie abbasside, l'assaut des Sarrazins contre l'Europe se fit moins énergique. L'Islam avait cessé d'être uni. L'Espagne était gouvernée par un calife omeyade isolé ; l'Afrique du Nord, bien que nominalement soumise aux Abbassides, était en réalité indépendante, et bientôt (960) l'Egypte devint une puissance autonome, avec un calife shiite, qui prétendait descendre d'Ali et de Fatima (califat fatimite). Ces Egyptiens fatimites, les musulmans du Drapeau vert, étaient, par rapport aux Abbassides, des fanatiques, et ils contribuèrent pour beaucoup à aigrir les relations cordiales de l'Islam et de la chrétienté. Ils prirent Jérusalem et voulurent interdire aux chrétiens l'accès du Saint Sépulcre. Sur l'autre flanc du domaine si rétréci des Abbassides, il y avait encore un royaume shiite : celui de Perse. La plus importante conquête sarrazine, au IXe siècle, fut celle de la Sicile ; mais elle ne fut pas effectuée dans le grand style de jadis, en une ou deux années ; il fallut un siècle d'opérations difficiles, coupées de nombreuses retraites. Les Sarrazins espagnols se querellèrent en Sicile avec les Sarrazins d'Afrique. En Espagne même ils durent céder du terrain devant un nouvel effort des chrétiens. Néanmoins, l'empire byzantin et la chrétienté occidentale étaient encore si faibles dans la bassin de la Méditerranée que les pirates venus de l'Afrique du nord pouvaient impunément se livrer à leurs incursions dans l'Italie du sud et parmi les îles grecques.



La France à la fin du Xe siècle.

Mais voici qu'une nouvelle puissance faisait son apparition dans la Méditerranée. Nous avons déjà remarqué que l'Empire Romain n'avait jamais atteint les rives de la Baltique, ni n'avait eu assez de vigueur pour s'emparer du Danemark. Les Aryens nordiques de ces régions négligées apprirent beaucoup de choses de cet empire qui n'avait pas su les subjuguer. Comme nous l'avons déjà noté au § 4, ils firent des

progrès dans l'art des constructions navales, et devinrent de hardis marins ; ils se répandirent vers l'ouest à travers la mer du Nord, puis, traversant la Baltique et remontant les fleuves de Russie, ils parvinrent jusqu'au cœur de ce pays. L'une de leurs premières colonies en Russie fut Novgorod la Grande. Ceux qui étudient l'histoire se trouvent, en ce qui concerne ces tribus du nord, dans le même embarras qu'à l'égard des Scythes de l'époque classique et des Turcs huns de l'Asie orientale et de l'Asie centrale. Ces peuples apparaissent sous une grande variété de noms ; ils se tranforment et fusionnent. Dans le cas de la Grande-Bretagne, par exemple, les Angles, les Saxons, et les Jutes conquirent aux V[e] et VI[e] siècles la plus grande partie de ce qui est maintenant l'Angleterre ; les Danois, seconde vague de peuples pratiquement identiques, suivirent aux VIII[e] et IX[e] siècles; et, en 1013, un roi danois, Canute, régna non seulement sur l'Angleterre, mais aussi sur le Danemark et la Norvège. Pendant un certain temps, il sembla qu'avec Canute et ses fils une grande confédération normande allait se créer. Puis, en 1066, une troisième vague du même peuple déferla sur l'Angleterre, partie de l'Etat normand de France, où les Normands étaient installés depuis l'époque de Rollon (912), et où ils avaient appris à parler le français. Guillaume, duc de Normandie, devint le Guillaume le Conquérant (1066) de l'histoire d'Angleterre! Pratiquement, au point de vue de l'histoire universelle, tous ces peuples ne faisaient qu'un. Vagues parties d'un même fond nordique, ils s'avançaient, non seulement vers l'ouest, mais vers l'est. Nous avons déjà fait mention d'un mouvement très précoce et très intéressant d'éléments identiques, appelés alors les Goths, de la Baltique vers la mer Noire. Nous avons montré comment ces Goths s'étaient scindés en Ostrogoths et Visigoths, et comment, après avoir erré à l'aventure, ils avaient finalement fondé le royaume ostrogoth d'Italie et les Etats visigoths d'Espagne. Au IX[e] siècle, un second mouvement de ces Normands s'effectuait à travers la Russie dans le même temps qu'ils s'installaient en Angleterre et dans le duché de Normandie. Les populations du sud de l'Ecosse, de l'Angleterre, de l'Irlande orientale, des Flandres, de la Normandie et des Russies ont plus d'éléments communs qu'on n'a l'habitude d'admettre. Tous ces peuples sont essentiellement gothiques et nordiques. Jusque dans leurs poids et leurs mesures se révèle la parenté des Russes et des Anglais ; ils se servent les uns et les autres du pouce et du pied norois, et beaucoup d'églises normandes primitives d'Angleterre sont bâties à une échelle qui prouve qu'on se servait alors du sajene (sept pieds) et du quart de sajene, mesures noroises encore en vigueur en Russie. Ces Norois « russes » voyageaient pendant l'été, utilisant les rivières qui abondent en Russie ; ils transportaient ensuite leurs navires par voie de terre jusqu'aux rivières qui coulaient vers le sud. Ils rayonnaient comme pirates et comme marchands dans la Caspienne et dans la mer Noire. Les chroniqueurs arabes notent leur apparition dans la Caspienne, et s'habituent à leur donner le nom de Russes. Ils firent des incursions en Perse, et menacèrent Constantinople avec une grande flotte de menues embarcations (865, 904, 941 et 1043). L'un de ces Norois, Rurik (850), se proclama gouverneur de Novgorod et de Kief, et posa les fondations de la Russie moderne. Les qualités guerrières de ces Vikings russes furent rapidement appréciées à Constantinople ; les Grecs les appellèrent Varangiens, et un corps de garde impérial fut formé avec ces Varangiens. Après la conquête de l'Angleterre par les Normands (1066), un certain nombre de Danois et d'Anglais furent obligés de s'exiler et se joignirent à ces Varangiens russes, dont le langage et les mœurs n'étaient pas tout à fait pour eux ceux d'étrangers.

Pendant ce temps, les Normands de Normandie cherchaient aussi à atteindre la Méditerranée. Ils y parurent d'abord comme mercenaires, et plus tard comme envahisseurs indépendants ; il est bon de remarquer qu'ils ne se déplacèrent pas par mer, mais prirent, en bandes éparses, une voie de terre. Ils descendirent par les pays rhénans et l'Italie, les uns en quête d'un emploi guerrier et de pillage, les autres sous l'habit du pèlerin. Car les pèlerinages prirent aux IX[e] et X[e] siècles une grande extension. Ces Normands, lorsque leur puissance s'accrut, se révélèrent comme des voleurs si rapaces et si vigoureux qu'ils obligèrent l'Empereur d'Orient et le pape à conclure entre eux une alliance timide et inefficace (1053). Ils battirent le pape et le firent prisonnier

puis reçurent son pardon ; ils s'établirent en Calabre et dans le sud de l'Italie, et enlevèrent la Sicile aux Sarrazins (1060-1090) ; enfin, sous Robert Guiscard, qui était entré en Italie comme pèlerin et commença sa carrière comme brigand en Calabre, ils menacèrent l'empire byzantin lui-même (1081). L'armée de Guiscard, qui contenait un contingent de musulmans siciliens, passa de Brindisi en Epire, en suivant une direction contraire à celle qu'avait empruntée Pyrrhus lorsqu'il était venu attaquer la république romaine treize siècles auparavant (275 avant J.-C.).

Guiscard s'empara de Durazzo (1082), mais des difficultés survenues en Italie le rappelèrent en ce pays, et ainsi prit fin cette première attaque normande contre l'empire de Byzance, qui laissa la place libre à une dynastie plus énergique, celle des Comnènes (1081-1204). En Italie, au milieu de conflits d'un caractère trop complexe pour que nous nous y arrêtions ici, il fut réservé à Guiscard d'assiéger Rome et de mettre cette ville à sac (1084); l'historien Gibbon note avec une satisfaction tranquille la présence parmi les pillards, d'un important contingent de musulmans siciliens. Il y eut au XIIe siècle trois autres attaques normandes contre la puissance orientale ; l'une fut conduite par le fils de Robert Guiscard et les deux autres, parties de Sicile, furent menées par voie de mer.

Mais, ni les Sarrazins, ni les Normands n'assénèrent un coup bien lourd au vieil empire de Byzance ou au Saint Empire romain. D'un tout autre caractère fut celui qui leur fut porté à deux reprises par les habitants des centres touraniens de l'Asie centrale. Nous avons déjà signalé le mouvement, en direction de l'Occident, des Avares et des Turcs magyars qui suivirent leur trace. Depuis l'époque de Pépin I, la puissance franque et celle qui lui avait succédé en Germanie étaient en conflit avec ces pillards tout le long des confins orientaux. Charlemagne avait pu les maintenir, les avait châtiés, et avait établi une sorte de suzeraineté jusque dans la région des Carpathes ; mais, par suite de la faiblesse de ses successeurs, ces peuples, auxquels les narrateurs appliquent indistinctement le nom de Hongrois, et qui étaient conduits par les Magyars, recouvrèrent leur complète liberté, et, chaque année, se livrèrent à des incursions jusque dans la région du Rhin. Ils détruisirent, relève Gibbon, le monastère de Saint-Gall, en Suisse, ainsi que la ville de Brême. La grande époque de leurs incursions s'étend de 900 à 950. Ils firent en 938-939 un très gros effort, traversèrent l'Allemagne, entrèrent en France, puis passèrent les Alpes, pour rentrer chez eux par le nord de l'Italie.

Rejetés vers le sud par ces éléments perturbateurs, et par d'autres dont nous aurons bientôt à parler, les Bulgares, dont Krum était le chef, s'établirent entre le Danube et Constantinople. Peuple turc à l'origine, les Bulgares, depuis leur première apparition à l'est de la Russie, étaient devenus, par des croisements répétés, presque entièrement slaves de race et de langage. Pendant quelque temps après leur installation en Bulgarie, ils restèrent païens. Leur roi, Boris (852-884), accueillit des ambassadeurs musulmans, et semble avoir un moment songé à adhérer à l'Islam, mais finalement il épousa une princesse byzantine, et il embrassa, en même temps que son peuple, la foi chrétienne.

La vigoureuse correction qu'Henri l'Oiseleur, roi élu d'Allemagne, puis Othon I, le premier empereur saxon, infligèrent aux Hongrois, inspira à ces derniers un certain respect pour la civilisation. Mais ce ne fut que vers l'an 1000 qu'ils se décidèrent à adopter le christianisme. Ils conservèrent d'ailleurs leur langue turco-finnoise (le magyar), et c'est cette langue qu'ils parlent encore aujourd'hui.

Bulgares et Hongrois n'épuisent cependant pas la liste des peuples turcs qui, à travers la Russie du sud, se ruèrent vers l'ouest. Derrière eux vinrent les Khazars, auxquels s'étaient joints un nombre considérable de Juifs qui avaient été expulsés de Constantinople et qui avaient fait beaucoup de prosélytes. Ce sont ces Juifs khazars qui sont les fondateurs des grandes colonies juives de Pologne et de Russie. Derrière les Khazars, qu'ils dépassèrent bientôt, vinrent les Petschenegs (ou Patzinaks), peuplade sauvage dont on entend parler pour la première fois au IXe siècle et qui était destinée à disparaître, comme ses cousins les Huns avaient disparu cinq siècles auparavant. Tous ces peuples se déplaçaient en direction de l'ouest ; mais, puisque nous parlons de la Russie du sud, nous ne devons pas oublier les perpétuelles allées et venues des Normands entre la Baltique et la mer du Nord ; ces courants

s'entrecroisaient, comme le fil et la trame, avec ceux des Turcs migrateurs ; souvenons-nous enfin qu'il y avait en Russie une foule considérable de Slaves, héritiers et descendants des Scythes et des Sarmates, et qui étaient déjà établis dans ces zones anarchiques, agitées, mais fertiles. Toutes ces races s'entremêlaient et réagissaient les unes sur les autres. La prédominance des langues slaves, générale sauf en Hongrie, démontre pourtant que les populations slaves restaient en majorité. Dans la région qui est aujourd'hui la Roumanie, en dépit du passage de toutes sortes de peuples et de conquêtes successives, les traditions des provinces romaines de la Dácie et de la Mésie inférieure étaient encore vivantes, et la langue latine restait en usage.

Mais ce coup droit porté par les peuples turcs à la chrétienté au nord de la mer Noire n'eut qu'une importance relativement minime si on le compare à l'attaque indirecte qu'ils effectuèrent, au sud de cette mer, à travers l'empire du Calife. Nous ne pouvons nous occuper ici des tribus dont étaient composés les peuples turcs du Turkestan, et de leurs dissentiments, ni indiquer les causes particulières qui mirent au premier plan celles qui étaient sous la domination du clan des Seldjoukides. Au onzième siècle, ces Turcs seldjoukides se répandirent avec une force irrésistible parmi les débris de l'empire musulman, non en une seule armée, mais en un groupe d'armées, commandées par deux frères. Car l'Islam avait depuis longtemps cessé de constituer un empire unique. Le domaine des Abbassides sunnites orthodoxes s'était recroquevillé, au point de ne plus comprendre que l'ancienne Babylonie, et, même à Bagdad, le Calife n'était plus que l'instrument des gardes turcs de son palais. Une sorte de maire du palais, un Turc, était le souverain réel. A l'est du califat, en Perse, et à l'ouest, c'est-à-dire en Palestine, en Syrie, en Egypte, les hérétiques shiites étaient les maîtres. Les Turcs seldjoukides étaient des sunnites orthodoxes ; ils vainquirent et balayèrent les parvenus shiites, et se déclarèrent protecteurs du Calife de Bagdad, assumant les fonctions temporelles du maire du palais. De très bonne heure, ils enlevèrent l'Arménie aux Grecs, puis, faisant tomber le mur qui pendant quatre siècles avait arrêté l'Islam, ils se ruèrent à la conquête de l'Asie Mineure, arrivant presque aux portes de Constantinople. La barrière montagneuse de Cilicie, qui avait si longtemps fait obstacle à la marche des musulmans, venait d'être tournée par le nord-est, grâce à la conquête de l'Arménie. Conduits par Alp Arslan, qui avait groupé toutes les forces seldjoukides, les Turcs écrasèrent l'armée byzantine à la bataille de Manzikert, — ou Melasgird (1071). L'effet de cette bataille sur l'imagination du peuple fut considérable. L'Islam qui semblait dans un état de décomposition avancé, qui était divisé religieusement et politiquement, se redressait soudain, et c'était le vieil empire byzantin, dont la position paraissait si sûre, qui semblait maintenant devoir se désagréger. L'Asie Mineure fut perdue en très peu de temps. Les Seldjoukides s'établirent à Iconium (Konia), dans la région qui constitue maintenant l'Anatolie. Presque aussitôt après, ils s'emparaient de la forteresse de Nicée, juste en face de la capitale.

9

Nous avons déjà parlé de l'attaque des Normands contre l'empire byzantin et de la bataille de Durazzo (1081) ; et nous avons observé que Constantinople avait conservé le souvenir très net d'une attaque par mer de pillards russes (1043). La Bulgarie, il est vrai, avait été domptée, mais une guerre difficile et indécise se poursuivait contre les Petschenegs. Au nord et à l'ouest, l'empereur était donc fort occupé. Cette rapide avance des Turcs dans un pays sur lequel Byzance avait pendant si longtemps régné en toute sécurité semblait présager une catastrophe imminente et définitive. L'Empereur d'Orient Michel VII, en face de tous ces dangers, prit une décision qui eut une immense signification politique. Il appela à son aide le pape, Grégoire VII. Et cet appel fut renouvelé, avec encore plus d'insistance, par son successeur, Alexandre Comnène, qui s'adressait cette fois au pape Urbain II. Rome vit dans cette démarche une occasion suprême d'affirmer l'hégémonie du pape sur tout le monde chrétien.

Nous avons montré dans cette histoire comment s'était développée l'idée d'un gouvernement religieux régissant toute la chrétienté, et, par la chrétienté, l'humanité. Naturellement, nécessairement, car la tradition d'un empire mondial était toujours vivante, elle avait trouvé son centre à Rome. Le pape de Rome était le seul patriarche occidental ; il était le chef religieux d'une vaste région dans laquelle la langue dominante était le latin ; les autres patriarches

de l'Eglise orthodoxe parlaient le grec et ne pouvaient ainsi se faire comprendre par les fidèles du pape ; de plus l'addition des deux mots *filio que* au *Credo* latin avait détaché de Rome les chrétiens byzantins : il s'agissait là d'un de ces points de doctrine, subtils et impalpables, sur lesquels il ne peut y avoir de compromis. (La rupture finale se produisit en 1054.) La vie du Latran changeait de caractère avec chaque occupant du siège de saint Pierre : quelquefois la Rome pontificale était un antre de corruption et de libertinage, comme au temps de Jean XII ; quelquefois elle subissait l'influence d'hommes à la pensée vaste et noble. Mais, derrière le pape, il y avait une assemblée de cardinaux, de prêtres et de fonctionnaires dotés d'une instruction étendue, qui, même aux jours les plus sombres et les plus déréglés, ne perdirent jamais complètement de vue la très grande idée d'un gouvernement divin de l'univers, de cette paix que le Christ ferait régner sur la terre et dont nous avait entretenu saint Augustin. Pendant tout le moyen âge, cette idée s'imposera à la mentalité de Rome. A certaines époques, on voyait prévaloir des esprits vulgaires, dont le rôle était comparable à celui d'une vieille femme vorace, perfide et rusée ; puis venait une phase d'astuce et de réalisme ou une phase d'exaltation. Elle était suivie d'un intervalle de fanatisme ou de pédantisme, où l'on ne se souciait que de la pureté de la doctrine, à moins qu'il n'y eût un effondrement moral, et que le Latran ne devînt le trône de quelque autocrate sensuel ou de quelque esthète, prêt à vendre tous les honneurs ou toutes les espérances dont pouvait disposer l'Eglise pour se procurer l'argent qu'exigeaient sa pompe et ses plaisirs. Et cependant, dans l'ensemble, le vaisseau pontifical ne s'écartait pas trop de sa route, et bientôt le vent gonflait de nouveau ses voiles.

Durant la période à laquelle nous arrivons maintenant, le onzième siècle, nous apercevons une Rome dominée par un homme d'Etat d'une exceptionnelle grandeur, Hildebrand, qui occupa différents postes officiels sous plusieurs papes et finalement devint pape lui-même, sous le nom de Grégoire VII (1073-1085). Sous son influence, tout ce qui était vice, paresse et corruption fut extirpé de l'Eglise, le mode d'élection des papes fut corrigé, et on entama contre l'empereur une lutte à fond sur la question vitale des « investitures » ; il s'agissait de savoir qui, du pape ou des souverains temporels, aurait le dernier mot dans la désignation des évêques. Jusqu'alors le clergé romain avait eu le droit de se marier ; mais, maintenant, pour détacher plus complètement les prêtres du monde et pour en faire les instruments plus dociles de l'Eglise, le célibat fut imposé à tous....

La lutte soutenue par Grégoire VII au sujet des investitures l'avait empêché de répondre au premier appel de Byzance ; mais il laissa un digne successeur en la personne d'Urbain II (1087-1099) ; et quand la lettre d'Alexis fut remise à ce dernier, il saisit immédiatement l'occasion qui lui était offerte de fondre en une même passion et de faire converger vers un même but toute la pensée et toutes les forces de l'Europe occidentale. Il pouvait espérer mettre fin aux guerres privées qui sévissaient alors partout et trouver un débouché à l'immense énergie des Normands. Il y avait là aussi une occasion d'évincer l'Eglise et la puissance byzantines, et d'étendre l'influence de l'Eglise latine sur la Syrie, la Palestine et l'Egypte. Les envoyés d'Alexis furent entendus par un concile ecclésiastique, hâtivement convoqué à Piacenza (Plaisance); et l'année suivante, à Clermont (1095), Urbain tint son second grand concile, au cours duquel toutes les forces de l'Eglise furent organisées pour faire de la propagande en vue d'une guerre universelle contre les musulmans. Toute guerre privée, toute guerre de pays à pays devait cesser parmi les chrétiens jusqu'à ce que les infidèles eussent été balayés et que le Saint Sépulcre fût de nouveau remis entre des mains chrétiennes.

L'accueil chaleureux fait à cette suggestion montre quelle avait été l'importance de l'œuvre d'organisation créatrice poursuivie en Europe occidentale au cours des cinq siècles précédents. Au commencement du VIIe siècle, cette Europe occidentale est politiquement morcelée, et, socialement, dans un état de chaos complet : pas une idée, pas un espoir commun ; rien qu'une poussière d'individus, aux mobiles purement égoïstes. Or, à l'aube du XIe siècle, nous trouvons partout une croyance commune, une idée servant de lien, à laquelle tous les hommes sont prêts à se sacrifier, et qui leur permet de coopérer à une entreprise universelle. Nous comprenons alors, qu'en dépit de toutes ses faiblesses, de ses tares intellectuelles et morales, l'Eglise chrétienne avait fait une réelle besogne, et nous ramenons — à leurs justes proportions, les scandales, les hontes, les meurtres et

les violences de la Rome du Xe siècle. Nul doute que d'un bout à l'autre de la chrétienté, il y ait eu des prêtres paresseux, vicieux, ou déments ; mais il est non moins certain que l'œuvre d'éducation et d'unification à laquelle nous venons de faire allusion n'aurait pu être effectuée sans le concours d'une multitude de prêtres, de moines et de religieuses à la vie droite. Une nouvelle, et plus vaste amphyctionie, l'amphyctionie du christianisme, venait de faire son apparition dans le monde, et elle s'était édifiée sur des milliers de vies fidèles et anonymes.

Et cette réponse à l'appel d'Urbain II ne fut pas limitée à ce que nous pourrions appeler les cercles éduqués. Ce n'étaient pas seulement des chevaliers et des princes qui voulaient aller à la croisade. Côte à côte avec Urbain, se place un homme tel que Pierre l'Ermite, personnalité d'un caractère tout nouveau en Europe, bien qu'elle nous rappelle quelque peu les prophètes hébreux. Nous voyons cet homme prêcher la croisade au menu peuple. Il leur raconte l'histoire — qu'elle soit véridique ou fausse, peu importe — de son pèlerinage à Jérusalem, de l'injustifiable destruction par les Turcs seldjoukides du Saint Sépulcre, dont ils s'étaient emparés en 1073, des exactions, des actes de brutalité et de cruauté dont avaient à souffrir les pèlerins chrétiens se rendant en Terre-Sainte. Pieds nus, vêtu d'une étoffe grossière, monté sur un âne et portant une grande croix, cet homme parcourait la France et l'Allemagne, haranguant partout des foules immenses, dans les églises, dans les rues, sur les places de marché.

Pour la première fois, voici que nous découvrons une Europe, avec une idée et une âme ! Voici que de toute part s'élève un cri d'indignation au récit d'un grief lointain, voici que chacun, pauvre ou riche, comprend qu'il est intéressé à une cause commune ! Réfléchissez, et vous apercevrez qu'un tel événement n'aurait pu se produire dans l'empire de César Auguste, ou à n'importe quelle phase antérieure de l'histoire du globe. Peut-être aurait-il pu y avoir quelque chose d'approchant dans le tout petit monde de l'Hellas, ou dans l'Arabie d'avant l'Islam. Mais le présent mouvement affecte des nations, des royaumes, des langues et des peuples. Il est évident que nous avons cette fois affaire à un phénomène nouveau : l'homme du commun prend conscience qu'un lien existe entre ses intérêts personnels et ceux de l'humanité.

10

Dès le début se mêlent à cet enthousiasme et à cette flamme toutes sortes d'éléments plus vulgaires. Il y avait d'abord le dessein froidement conçu de l'Eglise latine, libre et ambitieuse, de soumettre et de remplacer l'Eglise byzantine, qui obéissait, elle, à un empereur. Il y avait l'instinct de pillage, installé aux cœurs des Normands, qui avaient mis en pièces l'Italie et qui étaient tout disposés à se tourner vers un nouveau et plus riche butin ; et, parmi les multitudes qui regardaient maintenant vers l'est, il y avait quelque chose qui, dans la composition de l'être humain, compte plus que l'amour, à savoir la haine, née de la crainte, la haine que les objurgations passionnées des propagandistes, leurs peintures outrées des cruautés des infidèles avaient transformée en un feu dévorant. D'autres forces entraient encore en action ; les Seldjoukides et les Fatimites constituaient maintenant une barrière infranchissable pour le commerce oriental de Gênes et de Venise qui, jusqu'à présent, avait suivi la route de Bagdad et d'Alep ou de l'Egypte. Il fallait forcer ce passage ou accepter que Constantinople et la route de la mer Noire monopolisassent complètement le commerce avec l'Orient. De plus il y avait eu, en 1094 et 1095, une épidémie de peste et une famine qui avaient sévi de l'Escaut jusqu'en Bohême et qui avaient été suivies d'une très grande désorganisation sociale. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'un courant d'émigration s'établît vers l'est, pareil à celui qui s'établirait de nos jours vers un champ de mines d'or nouvellement découvert, courant qui roulait dans son flot trouble toutes sortes de déchets, des vagabonds et des faillis, des gens marchant à la suite des camps et des revendeurs, des moines fugitifs et des vilains détachés de la glèbe, formant les mêmes groupes bigarrés, brûlant des mêmes fièvres, passant par les mêmes alternatives de misère et d'affluence que nos actuels chercheurs d'or.

Mais il n'y avait dans tout cela que des causes accessoires. Le fait dont l'intérêt est prédominant pour l'historien de l'humanité, c'est *la volonté de Croisade*, révélant un nouvel instinct des masses et ouvrant des perspectives encore inconnues.

L'histoire des croisades est si riche en détails pittoresques et romantiques que l'on est obligé, dans un domaine aussi attrayant, de tenir la bride à son imagination. Les

premières forces qui se mettent en marche vers l'est sont constituées par des foules d'individus sans discipline plutôt que par des armées ; ces forces cherchent à se frayer un chemin par la vallée du Danube, et, de là, par le sud, vers Constantinople. Ce fut la « croisade du peuple ». Jamais auparavant dans l'histoire du monde on n'avait eu un spectacle pareil à celui de ces masses sans chefs, mues par une idée. C'était du reste une idée très naïve. Quand ces gens se trouvèrent au milieu d'étrangers, ils ne comprirent pas que ceux-ci n'étaient pas encore les infidèles. Deux grandes foules, avant-garde de l'expédition, commirent de tels excès en Hongrie, où la langue était incompréhensible pour eux, que les Hongrois furieux, les massacrèrent. Le premier exploit d'une troisième armée fut un vaste pogrom des Juifs dans la région du Rhin ; décidément le sang chrétien était en fermentation ; mais cette multitude fut, à son tour, dispersée. Deux autres armées, conduites par Pierre l'Ermite, purent enfin passer et atteignirent Constantinople, au grand étonnement et au grand effroi de l'empereur Alexis. Les croisés commirent toutes sortes d'actes de pillage et d'attentats, jusqu'au moment où l'empereur les embarqua et les fit passer de l'autre côté du Bosphore, où ils furent massacrés, plutôt que battus, par les Seldjoukides (1096).

Cette première et malheureuse apparition du « peuple », agissant pour son compte, dans l'histoire de l'Europe moderne fut suivie en 1097 par la mise en mouvement de forces, cette fois organisées, qui constituèrent la Première Croisade. Ces contingents arrivaient, par des routes diverses, de France, de Normandie, des Flandres, d'Angleterre, de l'Italie du sud et de Sicile, et les Normands en étaient le nerf et le muscle. Ils traversèrent le Bosphore et s'emparèrent de Nicée, qu'Alexis leur reprit avant qu'ils aient eu le temps de la mettre à sac. Puis, suivant à peu près la même route qu'Alexandre le Grand, les Croisés traversèrent les Portes de Cilicie, négligèrent Konia qui resta aux mains des Turcs, laissèrent derrière eux le champ de bataille de l'Issus, et arrivèrent ainsi à Antioche, qu'ils prirent après une année de siège. Ils battirent ensuite une grande armée de secours venue de Mossoul. La majeure partie des Croisés resta à Antioche, tandis qu'un petit corps conduit par Godefroy de Bouillon (de Belgique) marchait sur Jérusalem. Après un peu plus d'un mois de siège, la ville fut prise (15 juillet). Le carnage fut terrible ; le sang des vaincus coulait en ruisseaux dans les rues, jusqu'à ce que les soldats en fussent tout éclaboussés. A la nuit tombante, les Croisés, « que l'excès de joie faisait sangloter », fatigués de ce rôle de pressoir, se présentèrent devant le Saint Sépulcre, et joignirent dans une prière leurs mains dégouttantes de sang. C'est ainsi, qu'en ce jour de juillet, prit fin la Première Croisade.

Le clergé latin qui suivait l'expédition s'empara immédiatement des pouvoirs du patriarche de Jérusalem, et les chrétiens orthodoxes se trouvèrent dans une situation bien pire sous la domination latine que sous la domination turque. Il y avait déjà des principautés latines à Antioche et à Edessa, et il y eut entre les différents rois et les différentes cours une lutte pour la prédominance ; on assista également à une tentative malheureuse pour faire de Jérusalem la propriété du pape. Mais toutes ces complications ne sont pas de notre ressort.

Qu'on nous permette cependant de citer un passage caractéristique de Gibbon : « Dans un style moins grave que celui qui convient à l'histoire, je comparerai l'empereur Alexis au chacal, qu'on dit suivre les pas et dévorer les restes du lion. Quelles qu'aient été ses craintes et ses labeurs lors du passage de la Première Croisade, les unes et les autres furent largement compensées par les avantages qu'il tira ultérieurement des exploits des Francs. Par sa dextérité et sa vigilance, il se substitua à eux dans Nicée conquise, et de ce poste menaçant obligea les Turcs à évacuer la zone de Constantinople. Tandis que les Croisés, dans leur aveugle vaillance, s'enfonçaient dans l'intérieur des terres, les Grecs rusés surent mettre à profit l'occasion qui s'offrait à eux du fait que le Sultan rappelait sous son étendard les émirs de la côte. Les Turcs furent chassés des îles de Rhodes et de Chio ; les cités d'Ephèse et de Smyrne, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée furent rendues à l'empire, qui, grâce aux efforts d'Alexis, s'étendait maintenant de l'Hellespont aux rives du Méandre et à la côte rocheuse de Pamphylie. Les églises retrouvèrent leur splendeur ; les villes furent reconstruites et fortifiées ; et le désert peuplé de colonies de chrétiens, que l'on éloigna tout doucement de celle des frontières qui était la plus dangereuse et la plus lointaine. Ces préoccupations pater-

nelles d'Alexis peuvent lui faire trouver grâce à nos yeux ; mais il faut oublier dans quelles conditions fut délivré le Saint-Sépulcre. Les Latins le stigmatisèrent du nom de traître et de déserteur. Ils avaient juré fidélité et obéissance à son trône ; mais, en revanche, Alexis s'était engagé à les aider personnellement, ou tout au moins à mettre à leur disposition des hommes et de l'argent ; il battit lâchement en retraite, et c'en fut fait de leurs obligations ; l'épée, qui avait été l'instrument de leur victoire, assura et garantit leur légitime indépendance. Il ne semble pas que l'empereur ait cherché à faire revivre ses droits surannés sur le royaume de Jérusalem, mais les frontières de Cilicie et de Syrie étaient depuis moins de temps en sa possession et étaient plus exposées à ses coups. La grande armée des Croisés fut annihilée ou dispersée ; la principauté d'Antioche resta sans tête ; Bohémond ayant été surpris et emprisonné, sa rançon le laissa en présence d'une lourde dette, et sa suite de Normands était insuffisante pour repousser les attaques des Grecs et des Turcs. En sa détresse, Bohémond prit une résolution magnifique : celle d'abandonner la défense d'Antioche à son parent, le fidèle Tancrède, d'armer l'occident contre l'empire byzantin, et d'exécuter le dessein que les leçons et l'exemple de son père Guiscard avaient fait naître chez lui. Il s'embarqua clandestinement ; il semble, si nous pouvons nous fier au récit donné par la princesse Anne, qu'il traversa la mer où le guettait l'ennemi, caché dans un cercueil. (Anne Comnène ajoute que, pour mieux donner le change, il fit enfermer un coq mort avec lui, et elle condescend à s'étonner que le barbare ait pu s'accoutumer à cette atmosphère étouffante et putride. Cette absurde légende est inconnue des Latins.) En France, il fut reçu avec de grands honneurs, acclamé par le peuple, il épousa la fille du roi ; les plus vaillants hommes de son temps s'enrôlèrent sous la bannière du vétéran ; celui-ci repassa l'Adriatique à la tête de cinq mille cavaliers et de quarante mille fantassins, venus des régions les plus lointaines de l'Europe. La résistance de Durazzo et la prudence d'Alexis, les progrès de la famine et l'approche de l'hiver, déjouèrent ses ambitieux espoirs ; et les confédérés, dans leur vénalité, se laissèrent tenter par l'ennemi. Un traité de paix libéra les Grecs de leurs craintes. »

Si nous nous sommes aussi longuement étendu sur la Première Croisade, c'est parce qu'en elle se manifeste la qualité même de toutes ces expéditions. La lutte entre le système latin et le système byzantin prend un caractère de plus en plus franc. En 1101 arrivent des renforts, dans lesquels les flottes des républiques marchandes de Venise et de Gênes tiennent la première place, et le Royaume de Jérusalem prend une extension plus grande. L'année 1147 vit une seconde Croisade, à laquelle participèrent l'empereur Conrad III et le roi Louis de France. Ce fut une expédition beaucoup plus somptueuse, mais moins enthousiaste et aussi moins riche en résultats que la précédente. Elle fut provoquée par la chute d'Edessa entre les mains des Musulmans en 1144. Une importante division d'Allemands, au lieu de se rendre en Terre Sainte, attaqua et subjugua les Wendes encore païens, à l'est de l'Elbe. Le pape admit que cet exploit pouvait compter comme une croisade, il en fut de même de la capture de Lisbonne et de la fondation du royaume chrétien de Portugal, par des contingents flamands et anglais.

En 1169, un aventurier kurde nommé Saladin devint maître de l'Egypte, pays où l'hérésie shiite avait cédé devant une renaissance sunnite. Ce Saladin groupa les forces de l'Egypte et de Bagdad et prêcha une Jehad, ou guerre sainte, contre-croisade de tous les musulmans contre les chrétiens. Cette Jehad suscita une émotion aussi vive dans l'Islam que la Première Croisade l'avait fait dans la chrétienté. C'était maintenant une affaire de croisade contre croisade ; et en 1187 Jérusalem fut reprise. Ce qui provoqua la Troisième Croisade (1189), autre vaste entreprise dont les détails furent arrêtés conjointement par l'Empereur Frédéric I (connu sous le nom de Frédéric Barberousse), le roi de France et le roi d'Angleterre. La papauté joua un rôle secondaire dans cette expédition ; elle traversait alors une phase d'affaiblissement ; quant à la croisade, ce fut, de toutes, la plus galante, la plus chevaleresque, la plus romanesque. L'âpreté même des sentiments religieux était mitigée par la notion de bravoure chevaleresque qui obsédait Saladin, aussi bien que Richard I (1189-1199) d'Angleterre (Cœur de Lion). La croisade sauva pour un temps la principauté d'Antioche, mais Jérusalem ne put être reprise. Les chrétiens, cependant, rentrèrent en possession de la côte de Palestine.

Lorsqu'on arrive à l'époque de la Troisième Croisade, on s'aperçoit que tout ce qu'il

y avait eu de magique et de merveilleux dans ces entreprises s'était évaporé. Le peuple s'était aperçu de ce qu'il y avait au fond de tout ce branle-bas. Des hommes partaient, mais seuls les rois et les nobles revenaient ; et le plus souvent il avait fallu lever de lourdes taxes pour payer leur rançon. L'idée même qui soutenait les croisades était avilie par leur trop fréquente répétition. Chaque fois maintenant que le pape se prenait de querelle avec quelqu'un, il appelait l'Europe à la croisade, si bien que ce terme devint tout simplement le sel des guerres civiles les plus fades. Il y eut une croisade contre les hérétiques du sud de la France, il y en eut une contre Jean, roi d'Angleterre, il y en eut une contre l'empereur Frédéric II. Les papes ne comprenaient pas que la papauté devait, au moins, garder sa dignité. Ils s'étaient assuré un réel ascendant moral dans le monde chrétien, mais celui-ci commença bientôt à s'effriter. Non seulement ils avilirent l'idée de croisade, mais l'arme formidable qu'était l'excommunication, c'est-à-dire le pouvoir de priver les individus des sacrements, des espérances et des secours de la religion, fut ridiculisée par eux dans de simples disputes politiques. Frédéric II fut l'objet d'une croisade, et, en outre, il fut excommunié, mais sans d'ailleurs s'en porter plus mal. Il fut de nouveau excommunié en 1239, et la sentence fut renouvelée par Innocent IV en 1245.

Le gros des contingents engagés dans la Quatrième Croisade n'atteignit jamais la Terre Sainte. Les Croisés partirent de Venise (1022), s'emparèrent de Zara, campèrent devant Constantinople (1203) et, finalement, en 1204, emportèrent la ville d'assaut. Ce fut ouvertement une attaque combinée contre l'empire byzantin. Venise prit une bonne partie des côtes et des îles de l'Empire, et un Latin, Baudoin de Flandre, fut proclamé empereur de Constantinople. On déclara réunies les Eglises grecques et latines, et les empereurs latins régnèrent comme conquérants à Constantinople de 1204 à 1261.

En 1212, on vit une chose terrible : une croisade d'enfants. L'exaltation à laquelle les adultes sains étaient maintenant réfractaires se répandit parmi les enfants du sud de la France et de la vallée du Rhône. Une foule de plusieurs milliers de jeunes Français se dirigea sur Marseille : là, des marchands d'esclaves les attirèrent à bord et les vendirent en Egypte. Les enfants du pays rhénan marchèrent sur l'Italie ; beaucoup périrent en route, les autres furent dispersés. Le pape Innocent III sut tirer un excellent parti de cette étrange aventure. « Les enfants eux-mêmes nous font honte », déclara-t-il ; et il essaya de fouetter l'enthousiasme de l'Europe et de l'inciter à une Cinquième Croisade. Cette croisade visa à la conquête de l'Egypte, Jérusalem étant maintenant occupée par un sultan égyptien ; ce qui restait de l'expédition revint en 1221, après avoir dû évacuer Damiette, la seule place capturée, mais emportant il est vrai, comme fiche de consolation, quelques débris de la Vraie Croix, don du vainqueur. Nous avons déjà fait allusion aux premières aventures de cette vénérable relique avant l'époque de Mahomet, lorsqu'elle fut emportée par Chosroès II à Ctésiphon, puis retrouvée par l'empereur Héraclius. Il y avait toujours eu cependant des fragments de la Vraie Croix à Rome, dans l'église S. Croce in Gerusalemme, depuis le temps de la reine Hélène (mère de Constantin le Grand), à qui, dit la légende, le lieu où elle était cachée avait été révélé au cours d'une vision qu'elle avait eue durant son pèlerinage en Terre Sainte.

La Sixième Croisade (1229) toucha presque à l'absurde. L'empereur Frédéric II avait promis d'aller à la croisade, mais s'était dégagé de ce vœu. Il avait effectué un faux départ, puis était revenu. Il est probable qu'il avait des croisades par-dessus la tête. Mais le vœu faisait partie du marché par lequel il s'était assuré l'appui d'Innocent III, lors de son élection. Il s'occupa de réorganiser le gouvernement de son royaume de Sicile, bien qu'il eût donné à entendre au pape qu'il abandonnerait ces territoires s'il devenait empereur ; ce qui explique que le pape était très désireux de l'expédier en Terre Sainte, avant qu'il ait eu le temps de consolider ses Etats. Le pape ne voulait ni de Frédéric II, ni d'un autre empereur allemand en Italie, pour la raison qu'il voulait régner lui-même sur ce pays, Comme Frédéric II ne répondait que par des propos évasifs, Grégoire IX l'excommunia, décréta une croisade contre lui et envahit ses possessions d'Italie (1228). Sur quoi l'empereur fit voile avec une armée vers la Palestine. Là, il rencontra le sultan d'Egypte (l'empereur parlait couramment six langues, dont l'arabe) ; et il semble que ces gentilshommes, tous deux d'un tour d'esprit assez sceptique, échangèrent un certain nombre d'aperçus qui s'accordaient assez bien, parlèrent du pape en un langage tout à fait profane, s'occupèrent de la poussée des Mon-

gols vers l'ouest, qui les menaçait également, et finalement tombèrent d'accord sur une convention commerciale et la cession d'une partie du royaume de Jérusalem à Frédéric. C'était là, en vérité, une nouvelle sorte de croisade, une croisade par acte sous seing privé. Comme notre étonnant croisé avait été excommunié, il dut se contenter d'un couronnement purement séculier à Jérusalem, prenant de ses propres mains la couronne sur l'autel, dans une église que tout le clergé avait abandonnée. Il n'y eut probablement personne pour lui montrer les Saints Lieux ; ceux-ci furent du reste bientôt mis en interdit par le patriarche de Jérusalem et cadenassés ; on était loin, on le voit, du rouge assaut de la Première Croisade ; on était même loin de la visite courtoise et pleine d'affabilité du calife Omar six cents ans auparavant. Frédéric sortit de Jérusalem presque seul, rentrant en Italie après ce succès qui n'avait rien de romanesque ; il mit très rapidement de l'ordre dans ses affaires, chassa les armées pontificales de ceux de ses territoires qu'elles avaient envahis, et obligea le pape à lever son excommunication (1230). Cette Sixième Croisade fut, en fait, non seulement la *reductio ad absurdum* de toutes les autres, mais celle des excommunications pontificales. Nous aurons du reste à nous occuper encore de ce Frédéric, car il est très représentatif de certaines forces neuves qui commencent à agir en Europe.

Les chrétiens reperdirent Jérusalem en 1244 ; elle leur fut très facilement reprise par le sultan d'Egypte dès qu'ils essayèrent d'intriguer contre lui. Il en résulta une Septième Croisade, la Croisade de Saint Louis, roi de France (Louis IX), qui fut fait prisonnier en Egypte et pour qui l'on paya rançon en 1250. Ce ne fut pas avant 1918, date où elle tomba aux mains d'un corps mixte de troupes françaises, britanniques et indiennes, que Jérusalem échappa de nouveau aux musulmans....

Il y eut encore une autre Croisade, une expédition contre Tunis conduite par le même Louis IX, qui mourut de la fièvre devant cette ville.

11

Ce qui fait l'intérêt essentiel des Croisades pour l'historien de l'humanité, c'est la vague d'émotion, le souffle unificateur qui suscita la première d'entre elles. Par la suite, ces expéditions prirent de plus en plus un caractère d'institution, cessèrent d'être des élans impulsifs. La Première Croisade fut un événement semblable à la découverte de l'Amérique ; les autres furent tout au plus de petits voyages à travers l'Atlantique. Au XI[e] siècle, l'idée de Croisade devait être comme une lueur étrange et merveilleuse dans le ciel ; au XIII[e] on peut s'imaginer d'honnêtes bourgeois s'écriant d'un ton de protestation : « Quoi ! Une *autre* croisade ! ». L'expérience de Saint Louis, en Egypte, ne peut plus apparaître à l'humanité comme ayant un caractère nouveau. Des événements de ce genre n'ont plus d'importance. L'intérêt de la vie s'est déplacé.

Au début des Croisades, toute l'Europe est comme saturée d'un christianisme naïf, elle est prête à suivre simplement, loyalement, le pape et à en faire son guide. Les scandales du Latran durant ses mauvais jours, scandales qui nous sont aujourd'hui connus, étaient en fait inconnus à l'époque, en dehors de Rome. Grégoire VII et Urbain II avaient du reste effacé toutes ces tares. Mais, intellectuellement et moralement, leurs successeurs, au Latran et au Vatican, ne furent pas à la hauteur des circonstances. La force de la papauté résidait dans la foi que les hommes avaient mise en elle, et de cette foi elle fit un usage si léger qu'elle ne tarda pas à l'affaiblir. Rome avait toujours plutôt montré l'astuce du prêtre que la puissance du prophète. Le XI[e] siècle avait été un siècle d'hommes ignorants et confiants ; le XIII[e] fut un siècle d'hommes avertis et désillusionnés. C'était un monde sans aucun doute plus civilisé, mais aussi profondément sceptique.

Les évêques, les prêtres, et les institutions monastiques de la chrétienté latine d'avant Grégoire VII n'avaient été réunis que par un lien très lâche et d'une qualité très variable ; mais il est clair que pasteurs et monastères vivaient, en général, dans une intimité profonde avec les gens qui les entouraient, et que l'esprit de Jésus était toujours en eux ; on avait confiance en eux, et ils avaient une action profonde sur la *conscience* de leurs fidèles. L'Eglise était bien plus dans la main des laïques et des puissances locales qu'elle ne le sera plus tard ; elle n'avait pas encore son caractère d'universalité. Grégoire VII, lorsqu'il s'appliqua avec énergie à renforcer l'organisation de l'Eglise, dans le but d'accroître le pouvoir central de Rome, brisa plus d'un des

délicats filaments qui rattachaient le prêtre, le monastère, à la contrée environnante. Les hommes de foi et de savoir croient au progrès de l'humanité ; mais les prêtres, même lorsqu'ils sont de la taille de Grégoire VII, ont tendance à croire en la fausse « efficacité » d'une discipline imposée. La querelle des investitures amena tous les princes de la chrétienté à soupçonner les évêques d'être les agents d'une puissance étrangère ; ce soupçon s'infiltra jusque dans les paroisses. Les entreprises politiques de la papauté nécessitèrent de continuels appels de fonds. Déjà au XIIIe siècle, on répétait partout que les prêtres n'étaient pas gens de bien et qu'ils étaient toujours en quête d'argent.

Aux jours d'ignorance, les gens étaient convaincus, dans une mesure qui nous surprend, de l'excellence et de la sagesse du clergé catholique. Il faut s'en féliciter jusqu'à un certain point. L'Eglise, en dehors de ses fonctions spirituelles, s'était vu confier des pouvoirs étendus et des libertés tout à fait extraordinaires. De la confiance qu'on lui témoignait, elle avait tiré tout le parti possible. Au moyen âge, l'Eglise était devenue un Etat dans l'Etat. Elle avait ses propres tribunaux. Les procès qui intéressaient non seulement les prêtres, mais les moines, les étudiants, les croisés, les veuves, les orphelins, les faibles, étaient réservés aux cours ecclésiastiques ; et chaque fois que les rites ou les règles de l'Eglise étaient en cause, celle-ci prétendait exercer sa juridiction en matière de testaments, de mariages, de serments, et, à plus forte raison, d'hérésie, de sorcellerie et de blasphème. Il y avait de nombreuses prisons d'Eglise ou les coupables languissaient toute leur vie. Le pape était le législateur suprême de la chrétienté, et sa cour de Rome le dernier des tribunaux d'appel. L'Eglise levait des impôts ; non seulement elle avait de vastes domaines et des revenus tirés de ses fiefs, mais elle imposait à ses sujets une taxe du dixième, la dîme. Cette dîme, elle ne la réclamait pas comme une subvention pieuse, elle l'exigeait comme un droit. Le clergé, d'autre part, prétendait être exempté de toute taxation laïque.

En essayant de monnayer le prestige dont il jouissait et d'esquiver sa juste part des charges fiscales, le clergé aviva de plus en plus le mécontentement populaire. En dehors de toute considération de justice, son action était profondément impolitique. Ceux qui étaient obligés de payer trouvaient les taxes dix fois plus lourdes. Les immunités dont jouissait l'Eglise attiraient l'attention de l'homme du commun. Une prétention encore plus folle de l'Eglise était de s'arroger le droit de *dispense* ; le pape, dans de nombreux cas, pouvait suspendre l'effet des lois de l'Eglise ; il pouvait permettre à des cousins de se marier, autoriser un homme à avoir deux femmes, ou relever n'importe qui de ses vœux. Or, en agissant ainsi, il reconnaissait que les lois en cause n'étaient pas fondées sur la justice ou la nécessité, qu'elles étaient vexatoires ou restrictives des libertés. Celui qui fait les lois est, plus qu'aucun autre, tenu de les observer ; il doit se comporter comme si elles s'imposaient à lui. Mais c'est une faiblesse commune à tous les hommes de s'imaginer que les biens qu'on nous a donnés à administrer nous appartiennent en propre.

12

L'empereur Frédéric II est un spécimen, très facile à étudier, du scepticisme et de l'esprit de rébellion qu'a pu engendrer le XIIIe siècle. Il ne sera pas sans intérêt de donner quelques détails sur ce personnage, à la fois intelligent et cynique. Frédéric était le fils de l'empereur allemand Henri VI, et le petit-fils de Frédéric Barberousse, et sa mère était la fille de Roger I, roi normand de Sicile. Il avait hérité de ce royaume en 1198, alors qu'il n'avait que quatre ans ; sa mère lui servit de tutrice pendant six mois, et, lorsqu'elle mourut, le pape Innocent III (1198-1216) devint régent et tuteur. Le jeune souverain reçut une instruction d'une exceptionnelle solidité et d'une remarquable variété, et ses talents lui valurent le titre flatteur de *stupor mundi*, l'étonnement du monde. Jugeant le christianisme sous l'angle islamique et l'Islam sous l'angle chrétien, il aboutit à la conclusion que toutes les religions étaient des impostures, sentiment que bien des gens, qui ne pouvaient faire entendre leur voix, partageaient sans doute en cet âge de foi. Mais, lui, fit connaître ses opinions ; ses blasphèmes et ses hérésies ont été enregistrés par l'histoire.

Ayant dû se plier pendant sa jeunesse à l'arrogante autorité d'Innocent III, qui semble ne s'être jamais aperçu que son pupille était devenu majeur, Frédéric acquit un caractère quelque peu fuyant et narquois. La politique papale visait à empêcher toute

nouvelle amalgamation du pouvoir en Allemagne et en Italie ; d'autre part, Frédéric était bien décidé à mettre la main sur tout ce qu'il pourrait. Quand bientôt la couronne impériale se trouva libre, il s'assura l'appui du pape en promettant d'abandonner, s'il était élu, ses domaines de Sicile et de l'Italie du sud et d'abattre l'hérésie en Allemagne. Car Innocent III fut l'un des grands papes persécuteurs ; il était intelligent, avide et agressif. Il avait été élu pape à l'âge tout à fait exceptionnel de trente-sept ans. C'est Innocent qui avait prêché une croisade cruelle contre les hérétiques du sud de la France, croisade qui échappa bientôt à son contrôle et devint une véritable expédition de pillage. Dès que Frédéric eut été élu empereur (1211), Innocent mit en demeure son pupille d'exécuter ses promesses.

Le clergé, notamment, devait échapper à toute juridiction laïque et à toute taxation, et des supplices exemplaires devaient être infligés aux hérétiques. Mais Frédéric fit la sourde oreille. Il ne voulut même pas abandonner la Sicile. Ce pays était pour lui une résidence plus agréable que l'Allemagne.

Innocent III mourut, bafoué, en 1216, et son successeur Honoré III resta inactif. Honoré eut comme successeur Grégoire IX (1227), qui, de toute évidence, monta sur le trône pontifical avec l'intention de dompter cet inquiétant jeune homme. Il l'excommunia sans délai pour s'être refusé à partir pour la croisade, délit qui remontait à quelque douze ans ; puis il dénonça ses vices, ses hérésies et ses crimes dans une lettre publique (1227). A cette lettre, Frédéric répondit dans un document beaucoup plus habile, adressé à tous les princes de l'Europe, et d'une extrême importance dans l'histoire, parce que pour la première fois on voit en opposition nette les prétentions du pape, qui veut être le maître absolu de toute la chrétienté, et celles du pouvoir séculier. Il y avait longtemps que ce conflit était à l'état latent ; il se manifestait tantôt sous une forme, tantôt sous une autre ; mais, à présent, Frédéric exposait ses droits en termes généraux et explicites, capables d'agir sur les hommes et de les porter à se grouper pour la défense d'une même cause.

Ayant porté ce coup, Frédéric partit pour la croisade pacifique dont nous avons déjà parlé. En 1239, Grégoire IX l'excommuniait pour la seconde fois, et se lançait de nouveau dans une controverse publique, dont la papauté avait pourtant eu à souffrir. Les hostilités se poursuivirent sous Innocent IV, successeur de Grégoire IX ; Frédéric écrivit une fois de plus une lettre qui devait vivre dans la mémoire des hommes, et qui agit comme un véritable explosif. Il y dénonçait l'orgueil et l'irréligion du clergé, attribuant à sa morgue et à sa richesse toute la corruption de l'époque. Il proposait aux autres princes la confiscation générale des biens de l'Eglise, cela dans l'intérêt de l'Eglise elle-même. C'était là une suggestion que les souverains européens ne devaient plus jamais oublier.

Nous ne dirons rien des dernières années de la vie de Frédéric ni du désastre de Parme, imputable à sa négligence et qui projeta une ombre sur ses derniers jours. Les événements particuliers de son règne sont moins importants que l'atmosphère qui enveloppa celui-ci. Il est possible de se faire une idée d'ensemble de l'existence qu'il menait à sa cour de Sicile. On dépeint l'empereur, vers la fin de sa vie, comme « rouge, chauve et myope »; mais sa physionomie était agréable. Son train était somptueux, et il avait le goût des belles choses. On prétend qu'il était licencieux. Mais il est évident que son scepticisme religieux ne suffisait pas à nourrir son esprit, qu'il était plein de curiosité et avait le désir de s'instruire. Il attira à sa cour des philosophes juifs et arabes, aussi bien que des philosophes chrétiens, et contribua à faire passer dans l'esprit italien un courant d'influences sarrazines. Grâce à lui, les chiffres arabes et l'algèbre furent connus des étudiants chrétiens ; parmi les philosophes de sa cour figurait Michel Scott, qui traduisit certaines parties de l'œuvre d'Aristote, ainsi que les commentaires donnés sur cette œuvre par le grand philosophe arabe Averroès (de Cordoue). En 1224, Frédéric fonda l'Université de Naples, et il agrandit et enrichit la grande école de médecine de l'Université de Salerne, la plus ancienne des universités. Il fonda aussi un jardin zoologique. Il laissa un livre sur la chasse au faucon, qui montre qu'il était un habile observateur des mœurs des oiseaux, et il fut l'un des premiers Italiens à écrire en vers nationaux. On peut dire que c'est à sa cour que naquit la poésie italienne. Un écrivain très clairvoyant l'a appelé « le premier des modernes », et cette formule exprime fort bien le détachement, l'absence de préjugés de l'intellectuel qu'il était. Son originalité s'appliquait à toutes choses. A un moment où l'or manquait, il répandit et rendit populaire

une monnaie en cuir frappé, portant un engagement de rembourser en or, sorte de billet de banque en cuir.

En dépit du torrent d'injures et de calomnies qui fut répandu sur Frédéric, ce souverain laissa une impression profonde sur l'imagination populaire. Son souvenir est aussi vivace dans l'Italie du sud que celui de Napoléon Ier chez les paysans français; il est là-bas le « Gran Federigo ». Et les érudits allemands déclarent que, malgré l'aversion manifeste de Frédéric pour l'Allemagne, c'est de lui, et non de Frédéric I (Barberousse) que nous parle la légende bien connue, laquelle fait allusion à un grand monarque endormi dans une caverne profonde, dont la barbe s'est, en poussant, enroulée autour d'une table de pierre, et qui, un jour s'éveillera pour rendre au monde, tombé dans l'anarchie, les bienfaits de la paix. Plus tard, semble-t-il, l'histoire fut mise au compte du croisé Barberousse, grand-père de Frédéric II.

Frédéric II fut un enfant qui donna bien du fil à retordre à Notre Sainte-Mère l'Eglise, et le pis est qu'il ne fut que le précurseur d'une suite d'autres enfants tout aussi indociles. Les princes et les gens instruits de toute l'Europe lisaient ses lettres et les discutaient. Les étudiants les plus actifs des universités étaient attirés par l'Aristote arabe, que la traduction latine leur rendait accessible, et se l'assimilaient. Salerne projetait sur Rome une lumière fatale. Beaucoup de gens durent être frappés de la futilité des excommunications et des interdits qui étaient prononcés contre Frédéric.

Nous avons dit qu'Innocent III semble ne s'être jamais rendu compte que son pupille Frédéric II devenait adulte. Il est tout aussi vrai que la papauté ne semble jamais s'être aperçue que l'Europe elle-même devenait adulte. Celui qui étudie de nos jours l'Histoire avec quelque intelligence est obligé de souscrire à l'idée qui avait cours à la cour papale : à savoir qu'il existe une loi universelle de justice capable d'assurer la paix du monde, et doit reconnaître que la politique pratiquée par le Latran contenait beaucoup d'éléments nobles. Il faudra bien que, tôt ou tard, l'humanité connaisse une paix universelle, si l'on ne veut voir la race tout entière détruite par ses propres inventions. Et cette paix universelle prendra nécessairement la forme d'un gouvernement, c'est-à-dire d'une organisation mise au service de la loi et, dans le meilleur sens du mot, religieuse ; d'un gouvernement qui dirigera les hommes, en façonnant leur esprit par l'éducation, et en les préparant à un travail coordonné, fondé sur une conception commune des destinées et de l'histoire humaines.

Nous devons reconnaître que la papauté représente la première tentative consciente et lucide en vue d'assurer à l'univers un tel gouvernement. Nous n'étudierons donc jamais avec trop de soin ses faiblesses et ses insuffisances, car les enseignements que nous en tirerons nous aideront énormément à nous faire une idée juste des relations internationales présentes. Nous avons essayé d'indiquer les principaux facteurs qui avaient contribué à l'écroulement de la République romaine ; il convient maintenant d'établir le diagnostic de l'échec de l'Eglise romaine, après qu'elle eut tenté de donner un corps et une organisation à la bonne volonté de l'humanité.

La première des choses qui frapperont l'observateur c'est le caractère intermittent des efforts de l'Eglise en vue d'établir l'universelle Cité de Dieu. On peut dire que la politique de l'Eglise ne poursuivit pas ce but d'une manière franche et continue. Ce fut seulement de temps à autre qu'une noble personnalité ou un groupe d'élite le lui imposa. Le royaume de Dieu prêché par Jésus de Nazareth fut, nous l'avons montré, oblitéré presque dès le début par les doctrines et les cérémonies traditionnelles de l'époque précédente, toutes d'un type très inférieur au point de vue intellectuel. Le christianisme cessa presque tout de suite d'être purement prophétique et créateur. Il s'embarrassa de toutes sortes de traditions archaïques touchant aux sacrifices humains, à l'idée mithraïque de la purification par le sang, d'une organisation sacerdotale aussi vieille que les sociétés humaines, et de doctrines compliquées relatives à la composition de la divinité. L'index sanglant du *pontifex maximus* des Etrusques vint souligner les enseignements de Jésus de Nazareth ; la mentalité complexe des Grecs d'Alexandrie les embrouilla tout à fait. Dans le choc inévitable de tant de principes incompatibles, l'Eglise était devenue dogmatique. Désespérant de concilier les éléments intellectuels qu'elle contenait, elle ne comptait plus que sur son autorité et son arbitraire. Ses prêtres et ses évêques étaient de plus façonnés par des dogmes, des

croyances et des procédures fixes : lorsqu'ils étaient d'âge à devenir cardinal ou pape, c'étaient déjà des hommes vieillissants, accoutumés aux luttes politiques en vue d'avantages immédiats, et bien incapables d'aperçus universels. Ils ne désiraient plus voir le royaume de Dieu fondé dans le cœur des hommes : ils voulaient voir la puissance de l'Eglise, qui était leur puissance, s'exercer sur tous les hommes. Pour s'assurer cette puissance, ils étaient prêts à pactiser avec les haines, les craintes et les appétits des hommes. Et c'est précisément parce que beaucoup d'entre eux doutaient secrètement de l'entière validité de la vaste et complexe construction doctrinale du christianisme officiel, qu'ils ne voulaient tolérer aucune discussion. Ils n'admettaient ni questions ni réserves, non parce qu'ils étaient sûrs de leur foi, mais parce que celle-ci était vacillante. Ils prétendaient que l'on fût orthodoxe, pour des raisons de politique. Au XIII[e] siècle, l'Eglise manifestait déjà une inquiétude morbide en face des doutes qui, rongeant les soubassements de son édifice factice, risquaient de le faire s'écrouler tout entier. Elle n'avait pas une âme sereine. Elle cherchait partout des hérétiques, tout comme les vieilles dames peureuses regardent, avant de s'endormir, sous le lit et dans les placards, croyant y trouver des voleurs.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler du persan Manès qui fut écorché et crucifié en l'an 277. Il se représentait la lutte entre le bien et le mal comme un conflit entre une puissance de lumière et une puissance de ténèbres, la dernière faisant corps avec l'univers lui-même. Tous ces mystères ne peuvent, bien entendu, être exprimés que par des symboles et des images poétiques, et les idées de Manès sont en accord avec celles de beaucoup d'intellectuels d'aujourd'hui. Les idées manichéennes se répandirent très rapidement en Europe, et particulièrement en Bulgarie et dans le sud de la France. Les gens qui, en cette dernière région, les avaient acceptées s'appelaient les Cathares ou Albigeois. Leurs conceptions juraient si peu avec les principes essentiels du christianisme que ces individus se croyaient les plus dévôts des chrétiens. Ils menaient, avec ostentation, des vies vertueuses et pures, au milieu d'un monde violent, anarchique et perverti. Mais ils mettaient en doute l'autorité doctrinale de Rome et l'interprétation donnée de la Bible par les orthodoxes. Ils considéraient Jésus comme un rebelle, dressé contre le Dieu cruel de l'Ancien Testament, et non comme un fils en harmonie avec celui-ci. En rapports étroits avec les Albigeois, étaient les Vaudois, partisans d'un individu du nom de Valdo, dont, au point de vue théologique, le catholicisme n'était nullement suspect, mais qui fut tout aussi mal vu par l'Eglise, car il dénonçait la richesse et les vices du clergé. C'en était assez pour émouvoir le Latran, et nous assistons bientôt au spectacle d'Innocent III prêchant la croisade contre ces malheureux sectaires, et autorisant l'enrôlement de tous les coquins et de tous les vagabonds sans emploi régulier, pour aller porter le fer, le feu, le viol chez les plus paisibles sujets du roi de France. Le martyre infligé aux premiers chrétiens par les païens semble peu de chose à côté des actes de cruauté et des abominations de cette croisade; ceux-ci nous frappent d'autant plus qu'ils sont incontestables.

Cette sombre et impitoyable intolérance suffisait à corrompre tout plan du gouvernement de Dieu sur la terre. C'était là un esprit entièrement contraire à celui de Jésus de Nazareth. Jamais celui-ci n'avait frappé le visage ou tordu les poignets des disciples récalcitrant ou de ceux dont l'esprit restait fermé. Mais les papes, durant les siècles où leur autorité fut sans limite, étaient pris de véritables accès de fureur dès que quelqu'un se permettait de faire la plus timide observation sur l'extraordinaire suffisance intellectuelle de l'Eglise.

L'intolérance de l'Eglise ne s'exerçait du reste pas seulement dans le domaine religieux. Les vieillards astucieux, pompeux, irascibles qui étaient en majorité dans les conseils de l'Eglise n'étaient les représentants d'aucune science en dehors de la leur, et se défiaient de toute pensée qu'ils ne pouvaient dominer. Ils cherchèrent à tenir sous le joug les savants, dont ils étaient évidemment jaloux. Toute activité mentale, en dehors de la leur, les frappait comme une insolence. Un peu plus tard, l'opinion fut partagée sur la question de la place occupée par la terre dans l'espace et de son mouvement de rotation autour du soleil. Tout ceci n'était pas l'affaire de l'Eglise. Elle aurait pu laisser à la raison les choses qui relevaient de la raison, mais il semble qu'une sorte de nécessité interne l'obligeait à détourner de ses fins la conscience intellectuelle des hommes.

Si cette intolérance avait été la conséquence d'une sincère et profonde conviction, elle aurait déjà été condamnable, mais elle était accompagnée d'un mépris à peine déguisé pour l'intelligence et la dignité mentale de l'homme du commun : et ceci nous rend, comme tous les esprits libres de l'époque, plus sévères encore à l'égard de l'Eglise. Nous avons montré, sans passion aucune, ce qu'avait été la politique de l'Eglise de Rome à l'égard de sa sœur troublée d'Orient. La plupart des moyens et des expédients qu'elle employa furent regrettables. Dans sa façon d'agir à l'égard de ses propres fidèles, elle fit preuve d'une véritable dureté. Elle détruisit son prestige en ne tenant, dans ses actes, aucun compte de son propre enseignement. Nous avons déjà parlé des dispenses. Sa suprême folie au XVIe siècle sera la vente des *indulgences*, pratique grâce à laquelle les souffrances des âmes du purgatoire pouvaient être allégées par le versement d'une certaine somme d'argent. Mais l'esprit qui se manifeste dans cette désastreuse politique était déjà perceptible aux XIIe et XIIIe siècles.

Bien avant que les semences critiques déposées par Frédéric II eussent germé dans l'esprit des hommes et amené leur inévitable moisson de rebellion, il était visible que le monde chrétien avait le sentiment très vif d'une corruption de l'atmosphère spirituelle. Des mouvements prennent naissance au sein de l'Eglise, impliquant une critique, qui n'est du reste pas encore formulée, de ses méthodes et de son organisation. Les hommes sont en quête d'une nouvelle forme de vie juste et noble, en dehors des monastères et de l'état ecclésiastique. Une figure très intéressante à cet égard est celle de saint François d'Assise (1181-1226). Nous n'avons pas assez de place pour raconter comment le charmant adolescent qu'il était renonça à toutes les douceurs de la vie mondaine et s'en fut chercher Dieu : le début de son histoire nous fait songer aux premières expériences de Gautama Bouddha. Au milieu de son existence de plaisir, il fut frappé par une soudaine conversion, et, faisant vœu de pauvreté, il prit le Christ pour modèle, et se mit au service des malades et des misérables, plus particulièrement des lépreux, qui abondaient alors en Italie. Il fit des multitudes de disciples et c'est ainsi que surgirent les premiers Frères de l'Ordre franciscain. Un Ordre féminin fut parallèlement fondé, et, de plus, un grand nombre d'hommes et de femmes formèrent des associations, plus ou moins régulières, du même genre. François prêcha sans être inquiété par les musulmans, en Egypte et en Palestine, cela bien que la cinquième croisade fût en plein développement. Ses relations avec l'Eglise ne sont pas d'une parfaite netteté. Son œuvre reçut la sanction du pape Inoncent III, mais alors qu'il était en Orient, il y eut une reconstitution de son Ordre, renforçant la discipline et substituant l'autorité aux élans de la foi ; François, plutôt que d'accepter ces changements, abandonna la direction de l'Ordre. Jusqu'à la fin, il resta passionnément fidèle à son idéal de pauvreté, mais à peine était-il mort que l'Ordre devint possesseur de domaines qu'il géra par l'intermédiaire de curateurs, et construisit à Assise une grande église et un monastère, en mémoire du saint. La discipline à laquelle furent obligés de se soumettre ceux qui avaient été ses collaborateurs immédiats ne fut qu'une persécution à peine déguisée ; plusieurs des plus zélés apôtres de la vie simple furent fustigés, d'autres furent emprisonnés, l'un fut tué en tentant de s'échapper, et le frère Bernard, le « premier disciple », passa une année dans les bois et les montagnes, traqué comme une bête sauvage.

Cette lutte au sein de l'Ordre franciscain est très intéressante, car elle est annonciatrice de toutes les difficultés qui vont fondre sur la chrétienté. Pendant tout le XIIIe siècle, une section des Franciscains prit quelques libertés avec les règles de l'Eglise, et en 1318 quatre d'entre eux furent brûlés vifs à Marseille, comme hérétiques incorrigibles. Il ne semble y avoir eu que peu de différence entre l'enseignement et l'esprit de saint François et celui de Waldo. Tous deux montrent un enthousiasme passionné pour l'esprit de Jésus de Nazareth. Mais, alors que Waldo se révolta contre l'Eglise, Saint François fit tout son possible pour rester l'enfant obéissant de celle-ci. Tous deux sont pourtant des exemples d'une explosion de conscience contre l'autorité et la procédure ordinaire de l'Eglise. Et il est hors de doute que, dans le second cas, comme dans le premier, celle-ci flaira la rebellion.

Un caractère très différent de saint François fut l'Espagnol saint Dominique (1170-1220) qui était lui, un orthodoxe, si jamais il en fut. Il prenait un plaisir passionné à convertir les hérétiques par ses arguments, et il fut chargé par le pape

Innocent III d'aller prêcher chez les Albigeois où il paraît dans le même temps que la croisade fait rage. Le fait même que l'ordre de Dominique fut reconnu et encouragé par le pape est une preuve que le clergé acceptait maintenant de discuter et que l'autorité suprême de l'Eglise reconnaissait que la force n'est pas le seul remède. A divers égards, le développement de l'ordre des Frères Noirs ou Dominicains — les Franciscains étaient les Frères Gris — montre que l'Eglise de Rome se trouve placée à une sorte de carrefour ; elle décida cependant de lier son sort à celui du dogme rigide et organisé, se mettant ainsi en conflit avec tout ce qu'il y avait d'intelligence et de courage dans l'âme ressuscitée de l'humanité. Elle, dont le devoir était de conduire, préféra contraindre. Le dernier discours de Saint Dominique aux hérétiques qu'il essaya de convertir a été conservé. Il éclaire toute une période de l'histoire. Ce document trahit l'exaspération de l'homme qui a perdu sa foi dans la puissance de la vérité, parce ce que *sa* vérité n'a pu s'imposer. « Pendant bien des années, dit-il, je vous ai vainement exhortés, avec toute la douceur possible, prêchant, priant et pleurant. Mais, comme le dit un proverbe de mon pays : « là où bénir ne sert à rien, les coups peuvent réussir. » Nous soulèverons contre vous des princes et des prélats qui, hélas, armeront contre cette terre des nations et des royaumes.., et ainsi les coups produiront leur effet là où auront été vaines la douceur et les bénédictions. »

Le XIII[e] siècle vit se développer une nouvelle institution de l'Eglise : l'Inquisition papale. Avant cette époque, le pape avait l'habitude de faire, dans telle ou telle région, des enquêtes relatives aux hérésies ; mais maintenant Innocent III trouvait dans le nouvel ordre dominicain l'instrument puissant qui lui permettrait de mettre fin à l'hérésie elle-même. L'Inquisition fut organisée dans ce but en un tribunal permanent, et, par le feu et les tortures, l'Eglise entreprit d'affaiblir cette conscience humaine en laquelle résidait pourtant son unique espoir de domination mondiale. Avant le XIII[e] siècle le supplice du feu n'était que rarement infligé aux hérétiques et aux incroyants. A présent, sur toutes les places de marché de l'Europe les dignitaires de l'Eglise se repaissaient du spectacle offert par les corps calcinés de leurs adversaires, de pauvres gens sans importance pour la plupart ; mais c'était en même temps leur prétention d'être un jour les chefs de l'humanité qui s'en allait en cendres.

Franciscains et Dominicains ne furent que deux des forces nouvelles qui avaient surgi dans la chrétienté, et qui pouvaient affermir ou ébranler l'Eglise, selon la décision que celle-ci prendrait. Elle s'assimila ces deux ordres et sut s'en servir, bien que, dans le cas du premier, elle eut quelques accès de mauvaise humeur. Mais d'autres éléments, moins obéissants et plus franchement critiques, allaient entrer en scène. Un siècle et demi plus tard parut Wycliffe (1320-1384). C'était un savant docteur d'Oxford ; pendant quelque temps, il fut à la tête du Collège de Balliol, et il possédait plusieurs bénéfices. A une période avancée de sa vie, il dénonça ouvertement la corruption du clergé et la folie de l'Eglise. Il constitua une organisation de prêtres pauvres, les Wycliffites, et les chargea d'aller répandre sa parole dans toute l'Angleterre ; et, afin que le peuple pût se prononcer entre l'Eglise et lui, il traduisit la Bible en anglais. Il avait des partisans dans les hautes sphères et de nombreux adeptes parmi le peuple ; et, bien que Rome tonnât contre lui et ordonnât qu'il fut emprisonné, il mourut libre, administrant toujours les sacrements comme prêtre de la paroisse de Lutterworth. Mais l'esprit d'obscurantisme qui allait entraîner la ruine de l'Eglise catholique s'opposa à ce que les restes de Wycliffe reposassent en paix dans leur tombe. Un décret du Concile de Constance (1415) ordonna que ses restes fussent déterrés et brûlés ; l'ordre, communiqué par le pape Martin V, fut exécuté par l'évêque Fleming en 1428. Ce n'était pas l'acte d'un fanatique isolé, mais bien l'acte officiel de l'Eglise elle-même.

14

L'histoire de la papauté est une chose extrêmement confuse pour le lecteur ordinaire, à cause de la multitude et de l'abondance des papes. La plupart de ceux-ci commencèrent à régner, alors qu'ils étaient déjà des vieillards, et leurs règnes furent brefs, en moyenne de moins de deux ans. Pourtant certains de ces papes se détachent du lot et offrent à l'étudiant des points de repère fort commodes. Tel fut Grégoire I le Grand (590-604), le premier moine qui devint pape, l'ami de saint Benoît : ce fut lui qui envoya une mission en Angleterre. D'autres

papes remarquables furent Léon III (795-816) qui couronna Charlemagne, les papes débauchés Jean XI (931-936) et Jean XII (955-963), dont le second fut déposé par l'empereur Othon I, et le grand Hildebrand, qui devint à la fin de ses jours le pape Grégoire VII (1073-1085) : ce fut lui qui établit le célibat du clergé ; insistant sur la suprématie de l'Eglise à l'égard des rois et des princes, il centralisa à Rome le pouvoir de l'Eglise. Le second pape après Grégoire VII fut Urbain II (1087-1099), le pape de la Première Croisade. Durant les cent cinquante ans qui suivirent la mort de Grégoire VII, l'Eglise tenta un grand et ambitieux effort. On assista à une tentative soutenue en vue de grouper toute la chrétienté sous une Eglise purifiée et réorganisée.

La fondation de royaumes latins en Syrie et en Terre-Sainte, en communion religieuse avec Rome, marque, après la Première Croisade, le début d'une ère de conquêtes opérées par Rome dans l'Orient chrétien et qui atteignirent leur point culminant avec l'occupation latine de Constantinople (1204-1261).

En 1176, à Venise, l'empereur Frédéric Barberousse (Frédéric I) s'agenouilla devant le pape Alexandre III, reconnut sa suprématie spirituelle et lui jura fidélité. Mais après la mort d'Alexandre III, en 1181, la faiblesse inhérente à la papauté, sa tendance à tomber aux mains d'hommes âgés et affaiblis devint manifeste. Cinq papes entrèrent en chancelant au Latran, pour y mourir, en l'espace de deux ans. Ce n'est qu'avec Innocent III (1198-1216), qu'un pape énergique reprendra la grande politique de la Cité de Dieu.

Sous Innocent III, tuteur de cet empereur Frédéric II dont nous avons retracé, aux §§ 10 et 12, la carrière, et sous les cinq papes suivants, le pape de Rome fut plus près d'atteindre au rang de monarque d'une chrétienté unifiée qu'il ne l'avait jamais fait et qu'il ne le fera jamais ensuite. L'Empire était affaibli par des dissensions internes, Constantinople était aux mains des Latins ; de la Bulgarie jusqu'à l'Irlande, de la Norvège jusqu'à la Sicile et à Jérusalem l'autorité du pape s'exerçait souverainement. Et pourtant cette suprématie était plus apparente que réelle. Car, comme nous l'avons vu, si, au temps d'Urbain II, la puissance de la foi était grande dans toute l'Europe, au temps d'Innocent III la papauté avait perdu toute prise sur le cœur des princes, et la foi et la conscience du peuple se retournaient contre une Eglise politicienne et égoïste.

L'Eglise du XIII[e] siècle étendait son pouvoir légal sur le monde, et perdait son influence sur la conscience des hommes. Elle convainquait moins, et régnait davantage par la violence. Aucun homme intelligent ne peut songer à cet échec moral sans éprouver des sentiments très partagés. L'Eglise avait abrité et façonné une nouvelle Europe durant de longs siècles de ténèbres et de chaos ; elle avait été la matrice dans laquelle avait été coulée la nouvelle civilisation. Mais cette civilisation était tenue de croître par le seul effet de sa vitalité, et l'Eglise manquait, elle, d'une faculté suffisante de croissance et d'adaptation. Le temps approchait rapidement où la matrice se briserait.

Le premier signe vraiment frappant du déclin des forces vitales de la papauté apparut lorsque les papes se heurtèrent à la puissance croissante des rois de France. Pendant la vie de l'empereur Frédéric II, l'Allemagne cessa d'être unie, et le roi de France commença à jouer le rôle de protecteur, d'auxiliaire et de rival du pape, rôle jusqu'alors dévolu aux empereurs Hohenstaufen. Des princes français furent installés, avec l'aide et l'approbation de Rome, dans les royaumes de Sicile et de Naples, et les rois de France virent luire devant eux la perspective de rétablir à leur profit l'empire de Charlemagne. Lorsque, cependant, la dynastie des Hohenstaufens se fut éteinte et que Rodolphe de Habsbourg eut été élu empereur (1273), la politique du Latran commença à osciller entre la France et l'Allemagne, selon les sympathies particulières de chaque pape. En Orient, les Grecs reprirent en 1261 Constantinople aux empereurs latins, et le fondateur de la nouvelle dynastie grecque, Michel Paléologue, Michel VIII, après avoir fait semblant de vouloir se réconcilier avec Rome, se détacha complètement de la communion romaine ; cet événement, auquel vint s'ajouter la chute des royaumes latins d'Asie, marqua la fin de la suprématie pontificale en Orient.

En 1294, Boniface VIII devint pape. C'était un Italien, hostile aux Français, plein du sentiment des grandes traditions et de la mission de Rome. Pendant un certain temps il mena les choses rondement. En 1300 il tint un jubilé et une foule de

pélerins se rendirent à Rome. « Si grand était l'afflux d'argent dans le trésor pontifical, que deux aides étaient tout le temps occupés à ramasser avec des rateaux les offrandes qui étaient ensuite déposées au tombeau de saint Pierre[1]. » Mais cette fête ne fut qu'un triomphe illusoire. Il est plus facile de lever une armée de touristes qu'une troupe de croisés. Boniface entra en conflit avec le roi de la France en 1302 et en 1303. Alors qu'il allait prononcer contre ce monarque une sentence d'excommunication, il fut surpris et arrêté dans le propre palais de ses ancêtres, à Agnani, par Guillaume de Nogaret. Cet agent du roi de France entra de vive force dans le palais, se fraya un chemin jusqu'à la chambre à coucher du pape épouvanté — il était couché une croix entre les mains — et déversa sur sa tête toutes les menaces et toutes les insultes. Le Pape fût libéré un ou deux jours plus tard par les gens de la ville, et rentra à Rome ; mais là il fut de nouveau fait prisonnier par la famille Orsini et, au bout de quelques semaines, le vieillard, brisé et désespéré, mourut entre les mains de ses geôliers.

Ce qui est important, c'est que le roi de France, en traitant aussi rudement le chef de la chrétienté, agissait avec la pleine approbation de son peuple ; il avait réuni un conseil des trois Etats de France (noblesse, Eglise et tiers-Etat) et obtenu leur consentement avant de se porter à de telles extrémités. Ni en Italie, ni en Allemagne, ni en Angleterre, il n'y eut la plus légère manifestation de désapprobation en face des indignes traitements infligés au Souverain Pontife. L'idée chrétienne était si corrompue qu'elle n'avait plus aucune action sur l'esprit des hommes.

Durant tout le XIVe siècle, la papauté ne fit rien pour recouvrer son autorité morale. Le pape suivant, Clément V, était un Français. Il ne vint jamais à Rome. Il s'installa avec sa cour dans la ville d'Avignon, qui, bien qu'encastrée dans des territoires français, appartenait, non à la France, mais au Saint-Siège ; ses successeurs demeurèrent à Avignon jusqu'en 1377, date où le pape Grégoire XI retourna dans son palais du Vatican, à Rome. Mais Grégoire ne put s'assurer les sympathies de toute l'Eglise. Beaucoup des cardinaux étaient d'origine française, et toutes sortes de liens et d'habitudes les tenaient attachés à Avignon. Quand en 1378 Grégoire XI mourut et qu'un Italien Urbain VI, fut élu, des cardinaux dissidents déclarèrent l'élection viciée et élirent un autre pape, l'anti-pape Clément VII. Cette scission a été appelée le Grand Schisme. Les papes s'installèrent à Rome, et toutes les puissances anti-françaises : l'Empereur, le roi d'Angleterre, la Hongrie, la Pologne et les Etats de l'Europe du nord l'assurèrent de leur loyalisme. Les anti-papes, au contraire, restèrent à Avignon, et eurent l'appui du roi de France, de son allié le roi d'Ecosse, de l'Espagne, du Portugal et des différents princes germaniques. Chaque pape excommuniait et maudissait les partisans de son rival, si bien que la chrétienté tout entière fut damnée pendant cette période (1378-1417). On ne saurait exagérer le lamentable effet de cette scission au point de vue de la solidarité du monde chrétien. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des hommes tels que Wycliffe aient enseigné aux hommes à penser librement quand la parole de vérité se retournait contre elle-même ? En 1417, le Concile de Constance (celui qui ordonna qu'on déterrât et qu'on brûlât les restes de Wycliffe et qui fit brûler Jean Huss) mit fin au Grand Schisme ; à ce concile on se débarrassa à la fois du pape et de l'anti-pape, et un nouvel élu, Martin V, devint le seul chef religieux d'une chrétienté à laquelle son unité était extérieurement rendue, mais qui mentalement restait dans un état singulièrement inquiétant.

Nous ne relaterons pas ici comment du concile de Bâle de 1437 sortit un nouveau schisme et une autre série d'anti-papes (1437).

Telle est, en peu de mots, l'histoire des grands siècles au cours desquels l'autorité pontificale s'affirma, puis déclina. C'est l'histoire d'une tentative avortée dont le but était de traduire en faits l'idée très noble et vraiment magnifique d'un monde religieux unifié. Nous avons montré combien l'héritage d'une théologie complexe et dogmatique avait gêné l'Eglise au cours de cette ambitieuse aventure. Cette dernière était trop chargée de théologie, pas assez de religion. Mais il n'était pas inutile de signaler aussi combien la médiocre valeur individuelle des papes contribua à l'échec final de ce plan grandiose. L'instruction n'avait pas encore atteint un niveau assez élevé pour qu'une longue suite de cardinaux et de papes pût être dotée des connaissances étendues et de la vision profonde qu'exigeait une telle

[1] J.-H. Robinson.

tâche. De plus, la plupart de ces hommes, lorsque le pouvoir leur était enfin confié, étaient trop vieux pour s'en servir. On se demande avec curiosité jusqu'à quel point les affaires de l'Eglise auraient été améliorées si les cardinaux avaient dû se démettre à cinquante ans et si personne n'avait pu être élu pape après cinquante-cinq ans. Un meilleur mode de recrutement des cardinaux, électeurs et conseillers du pape, aurait pu également être imaginé. Les règles et les procédés qui permettent aux hommes d'atteindre le pouvoir ont, pour l'avenir du monde, une importance extrême. La psychologie du chef est une science qui n'a encore été qu'imparfaitement étudiée. Nous avons assisté au naufrage de la République romaine, nous voyons maintenant l'Eglise échouer dans sa mission mondiale : dans un cas comme dans l'autre, cet échec est en grande partie dû à des méthodes électorales défectueuses.

CHAPITRE XXXIII

LE GRAND EMPIRE DE JENGIS KHAN ET DE SES SUCCESSEURS

1. *L'Asie à la fin du XIIe siècle.* — 2. *L'apparition et les victoires des Mongols.* — 3. *Les voyages de Marco Polo.* — 4. *Les Turcs ottomans et Constantinople.* — 5. *Pourquoi les Mongols ne furent pas convertis au christianisme.* — 5a. *Kublai Khan fonde la dynastie Yuan.* — 5b. *Les Mongols reviennent à la vie de tribu.* — 5c. *L'empire Kipsehak et le tsar de Moscovie.* — 5d. *Tamerlan.* — 5e. *L'empire mongol des Indes.* — 5f. *Les Mongols et les Bohémiens.*

1

Il nous reste à faire le récit de la dernière et de la plus importante incursion des nomades à travers la civilisation de l'Occident et celle de l'Orient. Nous avons montré, au cours de cette histoire, comment les deux modes de vie s'étaient développés parallèlement, non sans indiquer qu'à mesure que les sociétés se perfectionnaient, les nomades acquéraient plus d'intelligence et de mobilité et que leurs armes elles-mêmes se modernisaient. Le nomade n'était nullement un barbare, mais un individu spécialisé. Dès le début, sa vie avait réagi sur celle des peuples sédentaires, et réciproquement. Nous avons parlé des incursions des Sémites et des Elamites en Sumérie ; nous avons vu l'empire d'Occident mis en pièces par les nomades des grandes plaines, la Perse conquise et Byzance ébranlée par les nomades de l'Arabie. Lorsque les mauvaises herbes de la richesse et de l'esclavage envahissent le champ de la civilisation, que sa foi se change en cynisme, le nomadisme arrive avec sa charrue, et retourne le sol en vue de moissons nouvelles. L'agression des Mongols, qui commence avec le XIIIe siècle, fut le dernier et le plus étendu de ces labours féconds.

Peuple entièrement obscur, les Mongols font leur apparition dans l'histoire vers la fin du XIIe siècle. Ils se montrent d'abord dans le pays au nord de la Chine, terre d'origine des Huns et des Turcs, et semblent du reste être de même sang que ces peuples. Ils obéissent à un chef au nom trop compliqué pour que nous en chargions la mémoire du lecteur ; sous son fils : Jengis Khan, leur puissance va se développer avec une prodigieuse rapidité.

Le lecteur sait déjà comment l'Islam perdit graduellement son unité première. Au commencement du XIIIe siècle on rencontre un grand nombre d'Etats musulmans rivaux de l'Asie occidentale. On trouve

d'abord l'Egypte, qui englobe la Palestine et une grande partie de la Syrie et sur laquelle règnent les successeurs de Saladin, puis le royaume Seldjoukide en Asie-Mineure, puis le califat des Abbasides de Bagdad, enfin à l'est un empire considérable, l'empire Kharismien, sur lequel règnent les princes turcs de Khiva, qui se sont rendus maîtres d'un grand nombre de petites principautés seldjoukides et dont la puissance s'étend de la vallée du Gange jusqu'au Tibre. Ils ne peuvent cependant que s'imposer partiellement aux populations de la Perse et de l'Inde.

La civilisation chinoise était également dans une situation qui rendait relativement aisée la tâche de l'envahisseur. La dernière fois que nous nous sommes occupés de la Chine, c'était pour montrer (VIIe siècle) l'habile empereur Tai-tsong pesant les mérites respectifs du christianisme nestorien, de l'islam, du bouddhisme et de l'enseignement de Lao Tse, et penchant finalement vers l'opinion que Lao Tse valait n'importe quel maître. Tai-tsung toléra toutes les religions, mais plusieurs de ses successeurs poursuivirent le bouddhisme de façon impitoyable ; il survécut néanmoins à ces persécutions, et ses monastères jouèrent à l'égard de la science, dont ils furent d'abord les protecteurs, puis dont ils retardèrent l'évolution, le même rôle que les monastères chrétiens en Occident. Dès le Xe siècle, la grande dynastie T'ang était en plein déclin; ses princes dégénérés et voluptueux laissèrent la Chine se diviser en un certain nombre d'Etats rivaux. «L'époque des Dix Etats» fut une époque de désordre qui se prolongea jusqu'au milieu du Xe siècle. Puis surgit une dynastie, celle des Song du nord (960-1127) qui rétablirent une unité relative, mais qui était en lutte perpétuelle avec toute une série de peuples huns, lesquels, venus du nord, cherchaient à descendre vers la côte orientale. Pendant un certain temps, les Khitans furent le plus actif de ces peuples. Mais, au XIIe siècle, ils furent tous assimilés par un nouvel empire hun, l'empire de Kin, dont la capitale était Pékin et dont la frontière méridionale passait au sud de Houang-Ho. L'empire Sung se rétrécit graduellement, et en 1138 il transféra sa capitale de K'ai-Foung trop près de la frontière septentrionale, à Hang Tcheou, sur la côte. De 1127 à 1295, les Song ne sont plus désignés que sous le nom de Song du sud. Au nord-ouest de leurs territoires, on trouve à présent l'empire tartare des Hia ; au nord, l'empire des Kin, Etats dans lesquels la population chinoise est soumise à des chefs chez qui les traditions nomades sont encore très fortes. Cette absence totale de sympathie entre les masses et leurs chefs, dans le continent asiatique, explique que les premières soient prêtes à faire accueil au premier conquérant venu.

L'Inde du nord était également un pays conquis au début du XIIIe siècle. Elle faisait d'abord partie de l'empire Khivan, mais en 1206 un aventurier, Kutub, qui, d'abord esclave, était arrivé à être gouverneur de province, fonda un Etat musulman séparé, celui d'Hindoustan, à Delhi. Le brahmanisme avait depuis longtemps évincé le bouddhisme de l'Inde, mais les adeptes de l'Islam, bien qu'exerçant la puissance, n'étaient encore dans le pays qu'une petite minorité.

Telle était encore la condition politique de l'Asie au moment où Jengis Khan allait être reconnu comme chef incontesté par les nomades qui peuplaient les terres d'entre le lac Balkash et le lac Baïkal.

2

La suite des conquêtes de Jengis Khan et de ses successeurs immédiats remplit le monde de stupeur, et personne ne fut sans doute plus étonné que les Khans mongols eux-mêmes.

Au XIIe siècle, les Mongols n'étaient qu'une tribu sujette des Kin qui avaient conquis la Chine du nord-est. Simple horde de cavaliers nomades, ils vivaient sous la tente, et leur principale nourriture était la viande et le lait de jument. Leurs occupations étaient la garde du bétail et la chasse, et, de temps à autre, la guerre. Après la fonte des neiges, ils remontaient vers le nord, puis redescendaient vers le sud, selon la coutume nomade, à l'approche de l'hiver. Ils firent leur apprentissage guerrier au cours d'une insurrection contre les Kin. Dès la fin du XIIe siècle, c'étaient déjà des combattants d'une exceptionnelle qualité.

Pendant les premières années de son extraordinaire carrière, Jengis perfectionna son appareil militaire, et, de ses Mongols, ainsi que des tribus voisines, fit une armée disciplinée. Il contraignit à se joindre à lui les Tartares Kirnghis et les Uigurs, peuple tartare du bassin du Tarim, puis il s'attaqua à l'empire des Kin, et s'empara de Pékin (1214).

L'EUROPE ET L'ASIE
VERS L'AN 1200

Le peuple Khitan, qu'avaient récemment soumis les Kin, prit aussitôt son parti et se montra un auxiliaire très utile. Quant à la population sédentaire de la Chine, elle continua, sans se préoccuper de ce changement de maîtres, à semer, à moissonner et à faire le commerce.

Nous avons déjà fait mention de l'empire kharismien, récemment fondé, lequel embrassait le Turkestan, la Perse et le nord de l'Inde. Cet empire s'étendit vers l'est jusqu'au Kashgar ; l'avenir semblait lui sourire. Jengis Khan, alors que la guerre contre les Kin l'occupait encore, envoya des ambassadeurs à Kharismia. Ceux-ci furent mis à mort ce qui était tout simplement absurde. Le gouvernement kharismien était décidé (pour se servir du jargon politique d'aujourd'hui) à ne pas « reconnaître » Jengis Khan, et manifestait ainsi ses tendances. Là-dessus l'immense armée de cavaliers qui avait été formée et entraînée par Jengis Khan se répandit sur le Pamir et descendit jusque dans le Turkestan. Cette armée était bien équipée ; elle était même probablement munie de canons et de poudre, pour le siège des villes. La Chine se servait en effet de cette substance à l'époque, et c'est elle qui en avait appris l'usage aux Mongols. Kashgar, Kokande, Bokhara tombèrent, et finalement Samarkande, capitale de l'empire

L' EMPIRE DE JENGIS KHAN à sa mort (1227)



kharismien. Mais les Mongols ne s'en tinrent pas là. Ils se répandirent à l'ouest de la Caspienne, puis descendirent, vers le sud, jusqu'à Lahore. Au nord de la Caspienne, une armée mongole se heurta à un corps russe venu de Kieff. Il y eut une série de batailles ; les armées russes furent finalement vaincues et le grand-duc de Kieff fut fait prisonnier. C'est ainsi que les Mongols firent leur apparition sur les rives septentrionales de la mer Noire. La panique se répandit à Constantinople, où l'on se hâta de relever les fortifications. Durant ce temps d'autres armées étaient occupées à faire la conquête de l'empire des Hia. Ce dernier fut annexé, et seule la partie du sud de l'empire Kin resta libre. En 1227 Jengis Khan mourut au milieu de ses triomphes. Son empire s'étendait déjà du Pacifique au Dniéper, et il continuait à grandir.

Comme tous les empires fondés par les nomades, celui-ci fut, au début, une organisation purement militaire et administrative, un cadre plutôt qu'un gouvernement. Le monarque était la seule autorité véritable, et les rapports entre celui-ci et ses sujets étaient limités à la perception des impôts qui servaient à l'entretien de la horde. Mais Jengis Khan avait appelé pour le seconder un des très habiles administrateurs de l'empire Kin, fort au courant des usages

et des traditions de la Chine. Cet homme d'Etat, Yeliu Chutsai, devait diriger la politique des Mongols bien après la mort de Jengis, et il est hors de doute que ce fut l'une des plus remarquables figures de l'histoire. Il maîtrisa les instincts féroces de ses maîtres barbares, et sauva de la destruction d'innombrables cités et œuvres d'art. Il réunit une foule d'archives et d'inscriptions, et losqu'un jour on l'accusa de concussion, on s'aperçut qu'il avait pour toute fortune une collection de documents et quelques instruments de musique. C'est lui, presque autant que Jengis, qui fit de l'armée mongole un magnifique instrument militaire. Remarquons pour finir que, sous le règne de Jengis, la plus parfaite tolérance religieuse fut pratiquée dans toute l'étendue de l'Asie.

A la mort de Jengis, la capitale du nouvel empire était encore la grande ville barbare de Karakorum, en Mongolie. Ce fut là qu'une assemblée de chefs mongols élut son fils Ogdad Khan comme son successeur. La guerre contre ce qui restait de l'empire Kin fut poursuivie avec vigueur, jusqu'à la complète soumission de l'ennemi (1234). Les Mongols trouvèrent des alliés dans les Chinois du sud (empire Song), qui ne se rendirent pas compte qu'ils aidaient ainsi à détruire le seul rempart qui pouvait les protéger contre les terribles conquérants. Puis, les armées mongoles marchèrent droit à travers l'Asie sur la Russie (1235). Kieff fut détruite en 1240, et presque toute la Russie devint tributaire des Mongols. La Pologne fut ravagée, et une armée mixte de Polonais et d'Allemands fut taillée en pièces à la bataille de Leignitz, en Basse-Silésie (1241). L'empereur Frédéric II ne fit pas, semble-t-il, de grands efforts pour arrêter la marée qui s'avançait.

« Ce n'est que tout récemment, écrit Bury dans les notes qui servent de commentaire au *Déclin et Chute de l'Empire romain* de Gibbon, que les historiens européens ont commencé à comprendre que les succès de l'armée mongole qui se répandit sur la Pologne et occupa la Hongrie au printemps de 1241 furent dus à une stratégie consommée et non à une écrasante supériorité numérique. Mais l'opinion courante n'admet pas encore ce point de vue ; elle se représente toujours les Tartares comme une multitude sauvage emportant tout devant elle, galopant à travers l'Europe orientale sans plan stratégique, écrasant tous les obstacles par un effet de masse...

» L'on est étonné de voir avec quelle fidélité et quel succès les plans du chef furent exécutés au cours d'opérations qui se déroulaient de la Basse Vistule jusqu'à la Transylvanie. Aucune armée européenne de l'époque n'aurait pu entreprendre une telle campagne et aucun général européen n'était capable de voir aussi grand. Tous nos militaires, à partir de Frédéric II, n'ont été que des blancs-becs quand on les compare à Subutai. Les Mongols, lorsqu'ils partirent en campagne, connaissaient d'ailleurs parfaitement la situation politique de la Hongrie et de la Pologne ; ils étaient renseignés par une foule d'opinions ; par contre, les Hongrois et les autres puissances chrétiennes, véritables enfants, ne savaient pour ainsi dire rien de leurs ennemis.

» Mais, malgré leur victoire à Leignitz, les Mongols ne poursuivirent pas leur marche vers l'ouest. Ils se trouvaient dans un pays boisé et montagneux qui convenait mal à leur tactique ; aussi, virant vers le sud, se préparèrent-ils à se fixer en Hongrie, où ils massacrèrent ou absorbèrent leurs frères les Magyars, tout comme ceux-ci avaient massacré et absorbé jadis les Scythes, les Avares et les Huns. Des plaines de Hongrie, ils auraient pu se livrer à des incursions vers l'ouest et vers le sud ; mais ils étaient occupés en Asie par une guerre très dure contre l'empire Song ; Ogdad mourut subitement, sa succession entraîna toutes sortes de difficultés, et les armées mongoles, qui n'avaient pas connu la défaite, refluèrent vers l'est, à travers la Hongrie et la Roumanie.

Pour le plus grand soulagement de l'Europe, ces difficultés dynastiques se prolongèrent à Karakorum pendant plusieurs années et des symptômes de division se manifestèrent dans le nouvel empire. Mangou Khan devint Grand Khan en 1251, et il nomma son frère Kublai Khan gouverneur général de Chine. Lentement mais sûrement, l'empire Song fut subjugué, les Mongols de l'est adoptant d'ailleurs de plus en plus les méthodes et la culture des Chinois. Le Tibet fut envahi et dévasté par Mangu, et la Perse et la Syrie soumises, cette fois, à une invasion régulière. Un autre frère de Mangou, Hulagou, exerça le commandement pendant cette dernière guerre. Il tourna ensuite ses armes contre le Califat et captura Bagdad, massacrant dans cette cité toute la population. Bagdad était toujours la capitale religieuse de l'Islam, et les Mongols étaient devenus

violemment hostiles à l'égard des musulmans. Cette hostilité ne faisait qu'exaspérer l'antagonisme naturel du nomade et de l'homme des villes. En 1259 Mangou mourut, et en 1260 — car il fallait du temps pour que les chefs mongols accourussent de toutes les extrémités de ce vaste empire — Kublai fut élu Grand Khan. Les affaires de Chine l'intéressaient d'ailleurs profondément ; il transféra sa capitale de Karakorum à Pékin ; la Perse, la Syrie et l'Asie-Mineure se virent octroyer une indépendance relative, et il leur donna comme chef son frère Hilagu. Les hordes de Mongols établies en Russie et dans le Turkestan devinrent aussi pratiquement autonomes. Kublai mourut en 1294, et avec lui, le titre même de Grand Khan disparut.

A la mort de Kublai l'on comptait un empire mongol principal, comprenant la Chine et la Mongolie, avec Pékin comme capitale ; puis un second grand empire mongol, celui de Kipchak en Russie ; on en trouvait un troisième en Perse, fondé par Houlagou, l'empire Ilkhan, dont les Turcs seldjoukides d'Asie-Mineure étaient les tributaires ; il y avait un Etat sibérien entre le Kipchak et la Mongolie ; enfin un autre Etat distinct, la « Grande Turquie », dans [illegible]urkestan. Il est à noter que l'Inde, au delà de Punjab ne fut jamais envahie par les Mongols au cours de cette période, et qu'une armée commandée par le Sultan d'Egypte battit complètement Ketboga, le général d'Houlagou, en Palestine (1260), barrant ainsi aux Mongols l'entrée de l'Afrique. Aux environs de 1260, les conquêtes mongoles ont atteint leur apogée : une ère de décadence s'ouvre ensuite.

La dynastie mongole que Kublai Khan avait fondée en Chine, la dynastie Yuan, dura de 1260 à 1368. Plus tard, dans un dernier sursaut d'énergie, une monarchie appelée à durer plus longtemps encore allait être fondée dans l'Inde par le même peuple.

3

Ces conquêtes mongoles sont certainement l'un des faits les plus remarquables de toute l'histoire. Celles même d'Alexandre ne leur sont pas comparables en étendue. Et, par leur action sur l'esprit des hommes, elles font songer à la diffusion de la civilisation hellénique, conséquence de l'aventure d'Alexandre. Pendant quelque temps, toute l'Asie et toute l'Europe occidentale furent en rapports libres et suivis ; toutes les routes furent temporairement ouvertes, et des représentants de toutes les nations se présentèrent à la cour de Karakorum. Les barrières qu'avait dressées entre l'Europe et l'Asie la querelle religieuse du christianisme et de l'Islam se trouvèrent abaissées. Le pape se mit à caresser l'espoir de convertir les Mongols au christianisme. Leur seule religion avait été jusqu'ici le shamanisme, c'est-à-dire un paganisme primitif. Des envoyés du pape, des prêtres bouddhistes venus de l'Inde, des artistes parisiens, italiens et chinois, des marchands bysantins et arméniens vivaient en bon accord, à la cour mongole, avec des fonctionnaires arabes, des astronomes et des mathématiciens persans et indiens. On nous parle beaucoup trop dans l'histoire des campagnes et des massacres des Mongols et pas suffisamment de leur incontestable curiosité et de leur désir d'apprendre. Non pas peut-être en tant que créateurs originaux, mais en tant qu'agents de transmission de connaissances scientifiques et de méthodes déjà existantes, leur influence a été énorme. Ce que nous savons de la personnalité romantique d'un Jengis ou d'un Kublai confirme notre impression que ces hommes étaient d'une intelligence aussi ouverte que celle d'un Alexandre le Grand, figure flamboyante mais égoïste, ou qu'un Charlemagne, évocateur de fantômes politiques théologien vigoureux mais illettré.

Les missionnaires envoyés par le pape en Mongolie échouèrent définitivement. Le christianisme perdait graduellement la vertu de persuasion qui était en lui. Les Mongols n'avaient contre le christianisme aucun préjugé ; ils le préférèrent même dans les premiers temps à l'Islam ; mais les missions qu'on leur envoyait se servaient visiblement du noble enseignement de Jésus pour tenter de réaliser le rêve pontifical de domination mondiale. L'esprit des Mongols ne pouvait accepter un christianisme ainsi vicié. Ils auraient admis à la rigueur que leur empire devînt une province du Royaume de Dieu ; mais ils ne pouvaient tolérer qu'il devînt le fief d'un groupe de prêtres français et italiens, dont les prétentions étaient aussi énormes que leur puissance ou leurs buts étaient médiocres, qui étaient tantôt les créatures de l'empereur d'Allemagne, tantôt les agents du roi de France, à moins qu'ils ne fussent simplement conduits par leurs haines et leurs vanités privées. En 1269

Kublai Khan envoya une mission au pape dans le but évident d'arriver à un arrangement avec la chrétienté d'Occident. Il demandait que cent hommes habiles et instruits se rendissent à sa cour pour débattre les termes de cet accord. Mais lorsque la mission arriva en Occident, il n'y avait pas de pape ; la question de la succession pontificale n'avait pu être, en effet, réglée, et elle resta deux ans encore sans solution. Quand enfin un pape fut désigné, il expédia en Orient deux moines dominicains, les chargeant de convertir la plus grande puissance de l'Asie. Ces excellents hommes furent bientôt épouvantés par la longueur et les terribles difficultés de leur entreprise, et ils saisirent la première occasion pour faire demi-tour. Mais cette mission, ni celles du même genre qui cherchèrent à entrer en communication avec l'Asie, ne possédaient la fougue, la fureur de prosélytisme des premiers missionnaires chrétiens. Innocent IV avait déjà envoyé quelques dominicains à Karakorum, et Saint-Louis de France avait expédié des missionnaires et des reliques, par la voie de la Perse. Mangou Khan comptait à sa cour beaucoup de chrétiens nestoriens, et des envoyés du pape atteignirent plus tard effectivement Pékin. Nous apprenons qu'il y eut de nombreuses désignations de légats et d'évêques pour l'Orient, mais beaucoup d'entre eux se perdirent et furent peut-être mis à mort, avant d'atteindre la Chine. Il y avait un légat pontifical à Pékin en 1346, mais il semble n'avoir été qu'un simple diplomate. Avec la chute de la dynastie mongole (Yuan), en 1346, les missions chrétiennes virent s'évanouir leurs dernières chances de succès. A la maison des Yuan succéda celle des Ming, dynastie franchement nationale et, au début très hostile envers tous les étrangers. Il y eut peut être à cette époque un massacre des missions chrétiennes. Jusqu'à la fin du règne des Ming (1644), on n'entend plus guère parler en Chine du christianisme, soit catholique, soit nestorien. Les jésuites firent par la suite une tentative plus heureuse mais cette fois les missionnaires se présentèrent par mer.

En 1298 une bataille navale fut livrée entre les Génois et les Vénitiens, où les seconds furent battus. Parmi les 7.000 prisonniers faits par les Génois se trouvait un gentilhomme vénitien du nom de Marco Polo, qui avait été un grand voyageur, mais dont les récits étaient considérés par ses compagnons comme quelque peu outrés. Il avait fait partie de la première mission envoyée à Kublai Khan, et avait poursuivi sa route, alors que les deux dominicains rebroussaient chemin. Pendant le temps que ce Marco Polo resta prisonnier à Gênes, il trompa son ennui en parlant de ses voyages à un écrivain du nom de Rusticiano, qui, à mesure, prenait des notes. Nous ne nous prononcerons pas sur la rigoureuse authenticité du récit de Rusticiano, mais il est hors de doute que dans l'ensemble ce récit est véridique : il eut une popularité énorme parmi les classes intelligentes, aux XIVe et XVe siècles. *Les voyages de Marco Polo* sont un des grands livres de l'histoire. Il ouvre à notre imagination, comme aucun livre de chroniques purement historiques ne saurait le faire, le monde du XIIIe siècle, ce monde qui vit le règne de Frédéric III et les débuts de l'Inquisition. Il conduisit directement à la découverte de l'Amérique.

Ce livre débute par le récit du voyage en Chine du père de Marco, Nicolo Polo, et de son oncle, Maffeo Polo. C'étaient deux gros marchands vénitiens qui vivaient à Constantinople vers 1200 ils se rendirent à Bokhara, et de là à Kazan ; puis ils se dirigèrent vers Bekhara, où ils rencontrèrent un groupe d'ambassadeurs envoyés par Kublai Khan, de Chine, à son frère Hulagu, qui gouvernait la Perse. Ces ambassadeurs pressèrent les Vénitiens de se rendre chez le Grand Khan qui, à cette époque, n'avait pas encore vu d'échantillons de peuples « latins ». Les Polo se laissèrent convaincre ; il est clair qu'ils firent sur Kublai l'impression la plus favorable, et que ce qu'ils lui dirent au sujet de la civilisation de la chrétienté l'intéressa vivement. Ce furent eux, que le monarque chargea de transmettre au pape sa demande de cent hommes instruits, « au courant des sept arts libéraux capables de diriger une discussion religieuse, et de prouver nettement aux idolâtres et autres gens que la loi du Christ est la meilleure ». Mais quand ils revinrent, la chrétienté était dans un état de grande confusion et ce ne fut que deux ans plus tard qu'ils obtinrent l'autorisation de repartir pour la Chine, en compagnie des deux pusillanimes dominicains. Ils emmenèrent cette fois avec eux le jeune Marco.

Les trois Polo partirent, non plus par la Palestine, mais par la Crimée. Ils avaient dans leur bagage une tablette d'or et d'autres instructions du Grand Khan qui

facilitèrent singulièrement leur voyage. Le Grand Khan leur avait demandé de lui rapporter un peu d'huile de la lampe qui brûlait au Saint-Sépulcre de Jérusalem. Par la Cilicie, ils gagnèrent l'Arménie. S'ils remontaient autant vers le nord, c'était parce que le sultan d'Egypte faisait de fréquentes incursions dans le pays d'Ilkhan à cette époque. Ils marchèrent ensuite, à travers la Mésopotamie, jusqu'à Ormus, sur le Golfe persique, comme s'ils avaient en vue un voyage par mer. A Ormus, ils rencontrèrent des marchands venus de l'Inde. Pour une raison quelconque, ils ne s'embarquèrent pas, prenant à la place la direction du nord, à travers les déserts de Perse ; ils franchirent les montagnes de Pamir, atteignirent Kashgar, puis, par la route de Kotan et du Lob Nor, gagnèrent la vallée du Houang-ho, et finalement arrivèrent à Pékin. Polo donne à Pékin le nom de « Cambulac » ; il appelle la Chine du nord « Cathay » (Kithan) ; et celle du sud « Mansi ». A Pékin, les voyageurs furent reçus avec beaucoup de cordialité par le Grand Khan. Marco particulièrement plut à Kublai ; il était jeune et intelligent et connaissait à fond la langue tartare. On lui donna un poste officiel et on lui confia diverses missions, principalement dans le sud-ouest de la Chine. Son récit trouva d'abord incrédules la plupart de ses lecteurs européens ; mais bientôt il enflamma toutes les imaginations. Polo nous décrit un pays riant et fertile, où l'on rencontre à chaque instant « d'excellentes hôtelleries pour les voyageurs », qui est coupé de « riches vignobles, de champs et de jardins »; il nous parle des « nombreuses abbayes », des moines bouddhistes, de fabriques de « draperies de soie et d'or et de magnifique taffetas », « d'une suite ininterrompue de villes et de bourgades ». Il nous parle aussi de Burmah, de l'une de ses grandes armées aux cent éléphants, de la déroute de ces animaux devant les archers mongols, et aussi de la conquête mongole de Pégou. Il n'oublie pas le Japon, exagérant d'ailleurs considérablement la richesse de ce pays en or. Mais ce qui est le plus étonnant, c'est ce qu'il nous apprend au sujet des chrétiens et des chefs chrétiens de la Chine, notamment d'un certain « Prester Jean », Jean le Prêtre, qui aurait été « roi » d'un peuple chrétien. Ces éléments, que Marco ne rencontra jamais personnellement, devaient être une tribu de Tartares nestoriens établis en Mongolie. Rusticiano, sous le coup d'une émotion bien naturelle, donne à ce détail des proportions si énormes qu'il éclipse toutes les autres constatations. Si bien que « Prester Jean » devint le héros d'une légende qui échauffa d'une façon prodigieuse l'imagination du XIVe et du XVe siècle. L'Europe, ou plutôt les éléments en quête d'aventures, furent bientôt convaincus qu'il y avait en Chine une communauté de leurs coreligionnaires, toute prête à leur faire accueil. Pendant trois ans, Marco exerça les fonctions de gouverneur de la ville de Yang-Tchèou, et il ne fit pas plus aux habitants chinois l'effet d'un étranger que n'importe quel Tartare. Peut-être fut-il aussi envoyé en mission dans l'Inde. Les archives chinoises font mention d'un certain Polo qui faisait partie du Conseil Impérial en 1277, ce qui est une précieuse confirmation de la véracité générale du récit de Polo.

Il avait fallu environ trois ans et demi aux Polo pour atteindre la Chine. Ils y restèrent plus de seize ans. Protégés de Kublai, ils sentaient pourtant que les faveurs qui leur étaient prodiguées pouvaient susciter certaines jalousies, qui se manifesteraient certainement après la mort du Khan. Aussi demandèrent-ils la permission de rentrer chez eux. Celle-ci leur fut d'abord refusée, mais bientôt une occasion favorable se présenta. Argon, le monarque ilkhan de la Perse, petit-fils d'Hulagu, frère de Kublai, avait perdu son épouse mongole, et avait promis à cette dernière, à son lit de mort, de ne pas se remarier à une autre femme qu'à une Mongole de sa propre tribu. Il envoya des ambassadeurs à Pékin, et une princesse remplissant toutes les conditions requises fut choisie. Pour lui éviter les fatigues d'un voyage par la route des caravanes, on décida de la faire venir par mer, avec une escorte convenable. Les « Barons » qui devaient l'accompagner demandèrent que les Polo leur fussent adjoints, ceux-ci étant des voyageurs sages et expérimentés ; nos Vénitiens se saisirent promptement de l'occasion qui leur était offerte. L'expédition mit à la voile dans un port oriental de la Chine du sud ; elle s'attarda longtemps à Sumatra et dans l'Inde méridionale, pour atteindre la Perse après un voyage de deux ans. Ils remirent la jeune princesse entre les mains du successeur d'Argon, car ce dernier était mort, et ce fut son fils qui épousa la femme qui lui était primitivement réservée. Les Polo se rendirent alors par la voie de Tabris, à Trébizonde, s'embar-

quèrent de là pour Constantinople et atteignirent finalement Venise en 1295. On raconte que les voyageurs qui avaient gardé leur costume tartare, se virent refuser l'entrée de leur propre demeure, et qu'il leur fallut quelque temps pour établir leur identité. Beaucoup de gens continuèrent même, longtemps après, à les regarder de travers. Pour dissiper les derniers doutes, ils donnèrent une grande fête, et au moment où elle battait son plein, ils se firent apporter leurs vieux vêtements, qui étaient tout rembourrés ; après avoir renvoyé les domestiques, ils fendirent l'étoffe et un incroyable flot de « rubis, de saphirs, d'escarboucles, d'émeraudes et de diamants » jaillit sous les yeux de la société éblouie. Mais, même après cette preuve, les évaluations données par Marco de la superficie et de la population de la Chine continuèrent à être accueillis avec une discrète ironie. Les beaux esprits lui donnèrent le surnom de *Il Milione*, car sans cesse il parlait de millions d'habitants et de millions de ducats.

Telle fut l'histoire qui rendit songeuse, Venise d'abord, puis toute la civilisation occidentale. La littérature européenne, spécialement le roman du quinzième siècle, est pleine d'allusions au récit de Marco Polo, à Cathay, Cambulac, et autres terres chinoises.

4

Les voyages de Marco Polo ne furent que le commencement de toute une série d'échanges matériels et intellectuels entre les deux civilisations, occidentale et orientale. Ces échanges donnèrent naissance en Europe à un grand nombre d'idées et d'inventions révolutionnaires : la vulgarisation du papier et de l'impression sur des blocs de bois et de métal, l'emploi de la poudre et celui de la boussole ; cette dernière allait permettre aux marins européens de s'aventurer loin des côtes. L'imagination populaire a toujours été portée à considérer ces inventions comme la conséquence merveilleuse des voyages de Marco Polo. Celui-ci est devenu le symbole de ces échanges entre peuples de civilisation différente. En fait, nous ne possédons aucune preuve qu'il ai tcontribué à l'adopti on de ces trois inventions asiatiques. Il y a eu de nombreux Marco Polo qui gardèrent le silence, qui ne trouvèrent pas leur Rusticiano, et dont l'histoire n'a pas enregistré le nom. Mais, avant de montrer comment les horizons mentaux de l'Europe s'étendirent brusquement, il nous faut nous arrêter à l'un des aspects les plus curieux de la conquête mongole, à savoir l'apparition des Turcs ottomans sur les rives des Dardanelles, puis montrer comment se désagrégea l'empire de Jengis Khan et comment se développa chacune de ses parties.

Les Turcs ottomans étaient une petite troupe de fugitifs qui s'étaient enfuis vers le sud-est au moment de l'invasion du Turkestan occidental par Jengis Khan. Venus de l'Asie Centrale, ils eurent à parcourir un long chemin à travers des déserts, des montagnes et des populations étrangères, en quête de nouveaux territoires où ils pourraient s'établir.

Ils firent enfin halte sur les plateaux d'Asie Mineure, et trouvèrent dans les Turcs sedjoukides des voisins de même sang qu'eux et de dispositions favorables. La plus grande partie de ce pays, qui correspond à l'Anatolie moderne, était alors de langue turque et de religion musulmane, bien qu'il y eût dans les villes une proportion assez considérable de Grecs, de Juifs et d'Arméniens. Sans aucun doute le peuple avait encore dans les veines des traces de sang hittite, phrygien, troyen, lydien, grec ionien, cimmérien, galate et italien (depuis l'époque de Pergame), mais il avait oublié ces influences ancestrales. Il se croyait de pure race touranienne, et très supérieur aux chrétiens de l'autre côté du Bosphore.

Peu à peu, les Turcs ottomans prirent de l'importance et enfin occupèrent une place prépondérante parmi les petites principautés nées du morcellement de l'empire seldjoukide : l'empire de « Roum ». Leurs rapports avec l'Empire décadent de Constantinople restèrent pendant plusieurs siècles à la fois hostiles et empreints de tolérance. Ils n'attaquèrent pas le Bosphore, mais ils prirent pied en Europe aux Dardanelles, et utilisant cette voie, celle de Xerxès, et non celle de Darius, ils poussèrent vigoureusement la Macédoine, l'Epire, l'Illyrie, la Yougo-Slavie et la Bulgarie. Les Turcs trouvèrent dans les Serbes (Yougo-Slaves) et les Bulgares des peuples dont la culture et , bien qu'aucun ne l'admît, dont la composition raciale se rapprochait de la leur, avec seulement un peu plus de sang méditerranéen, mongol et nordique. Mais ces peuples balkaniques étaient chrétiens et profondément divisés. Les Turcs, par contre, ne parlaient qu'une seule langue ; ils avaient davantage le sens de leur unité, ils avaient, comme tous les Musulmans, des ha-

bitudes de tempérance et de frugalité, et ils étaient, dans l'ensemble, meilleurs soldats. Ils convertirent à l'islam le plus grand nombre possible des éléments conquis ; ils désarmèrent les chrétiens, et leur firent porter tout le poids des impôts. Graduellement les princes ottomans édifièrent un empire qui s'étendait des montagnes du Taurus, à l'est, jusqu'à la Hongrie et la Roumanie, à l'ouest. Andrinople devint leur principale cité. Ils entouraient ainsi de toutes parts l'empire recroquevillé de Constantinople.

Les Ottomans organisèrent un corps militaire permanent : les janissaires, un peu à la manière des mamelouks, lesquels étaient les vrais maîtres de l'Egypte.

« Ces troupes furent formées au moyen de levées de jeunes gens chrétiens, affiliés à l'ordre Bektashi des derviches, et, bien qu'ils ne furent pas tout de suite obligés d'embrasser la religion islamique, on chercha à les imprégner des idées mystiques de la confrérie à laquelle ils étaient attachés. Bien payés, bien disciplinés, formant une société fermée et jalouse de ses secrets, les janissaires fournirent à l'Etat ottoman, nouvellement formé, un corps d'infanterie très entraîné et mû par un patriotisme intense, lequel à cette époque de cavaleries et de mercenaires, prenait une valeur inestimable......

Les relations entre les sultans ottomans et les empereurs avaient un caractère des plus spéciaux. Les Turcs avaient joué un rôle dans les querelles dynastiques et domestiques de la cité impériale ; des liens de sang les attachaient souvent aux grandes familles; ils fournissaient souvent des troupes pour la défense de Constantinople, et, en échange, louaient des parties de la garnison pour les aider dans leurs campagnes ; les fils des empereurs et les hommes d'état byzantins les accompagnaient souvent dans leurs expéditions, et cependant les Ottomans ne cessèrent pas d'annexer des territoires et des cités impériales, en Asie, comme en Thrace. Ces singulières relations entre la maison d'Osman et le gouvernement impérial eurent une influence profonde sur les institutions ; les Grecs étaient graduellement démoralisés et pervertis par les expédients auxquels ils avaient recours pour compenser leur infériorité militaire ; les Turcs étaient corrompus par l'atmosphère étrangère d'intrigue et de perfidie qui, peu à peu, enveloppait leur vie domestique. Le fratricide et le parricide, les deux crimes qui souillaient le plus fréquemment les annales du palais impérial, devinrent bientôt partie inhérente de la politique de la dynastie ottomane.... L'un des fils de Mourad I complota avec Andronicus, fils de l'empereur grec, la mort de leurs pères respectifs....

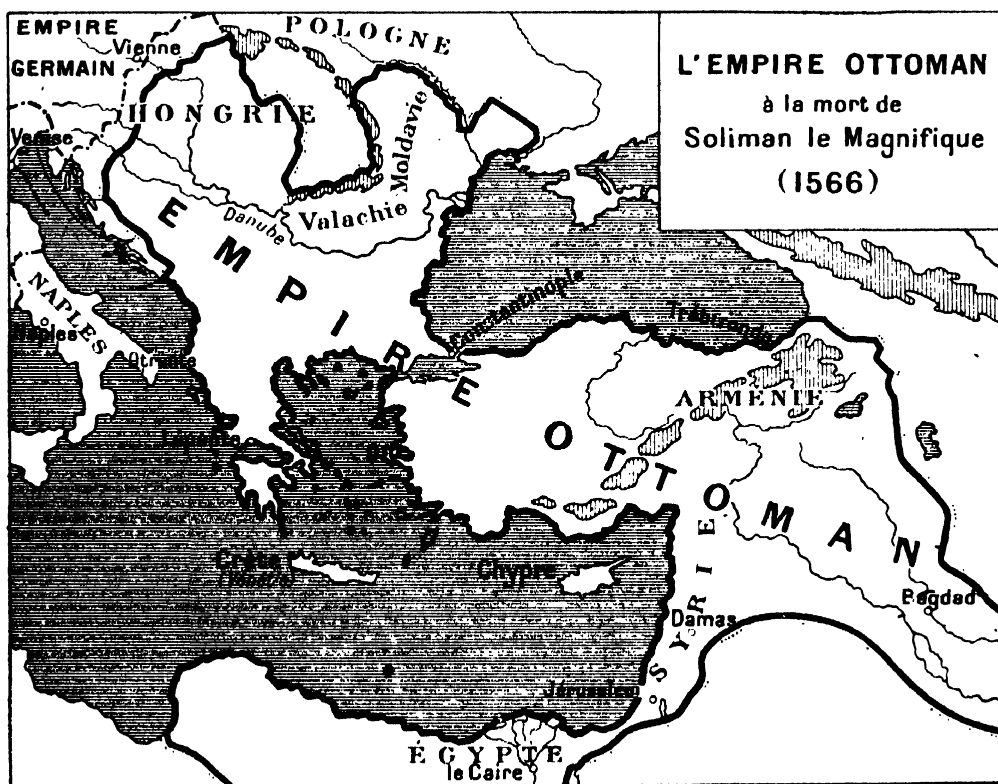
Les Byzantins trouvèrent plus facile de négocier avec les pachas ottomans qu'avec le pape. Pendant des années, Turcs et Byzantins avaient été unis par les liens du mariage et avaient chassé de concert dans d'étranges sentiers diplomatiques. Les Ottomans avaient opposé le Bulgare et le Serbe d'Europe à l'empereur, tandis que celui-ci opposait les émirs asiatiques au sultan ; les princes royaux grecs et turcs avaient convenu de conserver comme prisonniers et comme otages, ceux des rivaux des autres qui leur tomberaient entre les mains, bref, les relations des Turcs et des Grecs étaient devenues si complexes qu'il était impossible de dire si les Turcs considéraient les Grecs comme leurs alliés, leurs ennemis ou leurs sujets, ou si les Grecs regardaient les Turcs comme leurs tyrans, les destructeurs de leur empire, ou ses protecteurs....[1] »

Ce fut en 1453, sous le sultan ottoman Mahomet II, que Constantinople tomba enfin entre les mains des Musulmans. Ceux-ci attaquèrent la ville sur le front d'Europe, avec une très puissante artillerie. L'empereur grec fut tué, et il y eut un massacre et un pillage général. La grande église de Sainte-Sophie que Justinien le Grand avait construite (532) fut dépouillée de ses trésors et convertie sur le champ en mosquée. Cet événement produisit en Europe une impression profonde ; on songea même à organiser une croisade, mais les jours des croisades étaient passés....

Sir Mark Sykes écrit encore : « Pour les Turcs, la capture de Constantinople constituait la victoire suprême, et pourtant elle devait leur porter un coup fatal. Tant que les Ottomans purent venir puiser science, savoir, philosophie, art à cette source vive de civilisation qui jaillissait au milieu de leurs possessions, ils gardèrent, non seulement la force brutale, mais la puissance intellectuelle. Tant que l'empire ottoman eut en Constantinople un port franc, un marché, un centre de finance mondiale, un lac d'or, une bourse, ils ne manquèrent ni d'argent, ni d'aide financière. Mahomet était un grand homme d'état, aussi dès qu'il entra à Constantinople essaya-t-il de limiter le dommage qu'avait causé son

[1] Sir Mark Sykes. *Un Caliphs. Lart Skirtage.*

ambition ; il soutint le patriarche, il se concilia les Grecs, il fit tous ses efforts pour que Constantinople continuât à être la ville des empereurs. Mais le pas fatal avait été franchi; Constantinople, ville des sultans, n'était plus Constantinople ; les marchés furent désertés, toute culture et toute civilisation disparurent, l'organisme complet de la finance se disloqua ; les Turcs avaient perdu des guides et un appui. Par contre, la corruption de Byzance demeura : la bureaucratie, les eunuques, les gardes du palais, les espions, les agents de corruption, les entremetteurs — les Ottomans héritèrent de tout cela et se laissèrent aller à une vie de luxure. Les Turcs en prenant Stamboul, laissèrent échapper un trésor, et prirent la peste.... »



L'ambition de Mahomet ne fut pas rassasiée par la capture de Constantinople. Rome attira ses regards. Il prit et pilla la ville italienne d'Otrante, et il est probable que sa mort seule (1381) mit l'Italie à l'abri d'une entreprise qui aurait pu réussir, étant donné son état de division. Ses fils s'engagèrent dans une lutte fratricide. Sous Bajazet II (1481-1512), son successeur, la guerre fut portée jusqu'en Pologne, et la plus grande partie de la Grèce fut conquise. Sélim (1512-1520), fils de Bajazet, annexa à l'Empire ottoman l'Arménie et l'Egypte. Dans ce pays, le dernier calife abbasside vivait sous la protection du sultan mameluck — car le califat fatimite était une chose du passé. Sélim acheta à cet Abbasside dégénéré le titre de calife, et acquit la bannière sacrée et d'autres reliques du Prophète. Ainsi le sultan ottoman devint Calife de tout l'Islam. Sélim eut comme successeur Soliman le Magnifique (1520-1566) qui conquit, à l'est Bagdad, à l'ouest, la plus grande partie de la Hongrie et manqua de s'emparer de Vienne. Ses flottes prirent aussi Alger, et il infligea aux Vénitiens de nombreux échecs. Pendant la plupart de ces guerres avec l'empire germanique, le sultan eut les Français comme alliés. Ce fut sous le règne de Soliman que la puissance ottomane atteignit son apogée.

5

Voyons maintenant très rapidement ce qu'il advint des grandes masses détachées de l'empire de Jengis Khan. A aucun moment, le christianisme ne parvint à s'imposer à l'imagination de ces Etats mongols. Le christianisme était dans une phase de faillite morale et intellectuelle, sans foi, sans énergie, sans honneur ; nous

avons raconté l'aventure du misérable couple de dominicains que le pape envoya à Kublai Khan, en réponse à son appel et nous avons constaté l'échec complet des missions du XIIIe et du XIVe siècle. La passion apostolique qui aurait pu gagner des nations entières au Royaume du Ciel s'était éteinte dans l'Eglise.

En 1305, le pape devint le captif du roi de France. Tous les artifices des papes du XIIIe siècle pour évincer d'Italie l'empereur n'avaient ainsi pour résultat que de laisser entrer les Français à sa place. De 1305 à 1377, les papes demeurèrent à Avignon ; et les missions n'étaient plus pour eux qu'une pièce dans un jeu purement politique. En 1377, le pape Grégoire XI rentra bien à Rome et y mourut, mais les cardinaux français se séparèrent des autres au moment de l'élection de son successeur, et deux papes furent nommés, l'un à Avignon, l'autre à Rome. Cette scission, le Grand Schisme, dura de 1378 à 1416. Chacun des deux papes lançait à l'autre l'anathème et frappait d'interdit ses partisans. Telle était la condition du christianisme, et tels étaient les gardiens de l'enseignement de Jésus de Nazareth. L'Asie était prête pour la moisson, mais personne ne songea à faire la récolte.

Quand enfin l'Eglise redevint unie et qu'avec l'ordre des Jésuites les missions retrouvèrent leur activité, l'occasion était passée. Il ne fallait plus songer à faire de l'Orient et de l'Occident un seul et immense empire sur lequel aurait régné la paix du christianisme. Les Mongols de Chine et de l'Asie centrale se tournèrent vers le bouddhisme ; dans la Russie du sud, le Turkestan Occidental et l'empire ilkhan, embrassèrent l'Islamisme.

5 *a*

En Chine, les Mongols étaient déjà saturés de civilisation chinoise à l'époque de Kublai. Après 1260, les annales chinoises parlent de Kublai comme d'un monarque chinois, le fondateur de la dynastie Yuan (1280-1368). Cette dynastie mongole fut finalement renversée par un mouvement nationaliste chinois, qui mit sur le trône la dynastie Ming (1368-1644), lignée d'empereurs cultivés et artistes, qui régna jusqu'au moment où un peuple venu du nord, les Mandchous, qui étaient de même sang que les Kin vaincus par Jengis, fit la conquête de la Chine et fonda une dynastie qui ne devait céder qu'en 1912 la place à un gouvernement républicain indigène.

Ce furent les Mandchous qui obligèrent les Chinois à porter des nattes en signe de soumission. Depuis l'établissement de la république, le port de la natte a cessé d'être obligatoire, et beaucoup de Chinois ont abandonné cet ornement.

5 *b*

Dans le Pamir, dans une bonne partie du Turkestan oriental et occidental, ainsi qu'au nord, les Mongols retournèrent à la vie de tribu, dont Jengis les avait tirés. Il est possible de suivre presque jusqu'à l'heure présente les fluctuations de beaucoup des petits khans qui se rendirent indépendants à cette époque. Les Kalmuks fondèrent aux XVIIe et XVIIIe siècles un empire considérable, mais des troubles dynastiques conduisirent à sa dissolution avant qu'il eût eu le temps de s'étendre au delà de l'Asie Centrale. Les Chinois reprirent aux Kalmuks le Turkestan oriental en 1757.

Le Tibet était plus ou moins uni à la Chine, et devint le grand refuge du Bouddhisme et de ses moines.

De nos jours encore l'antique opposition du nomade et de la population fixe subsiste dans la majeure partie de l'Asie centrale, de la Perse et de la Mésopotamie. L'habitant des villes méprise et vole le nomade, le nomade maltraite et méprise l'habitant des villes.

5 *c*

Les Mongols du grand royaume de Kipchak restèrent nomades et continuèrent à faire mener paître leur bétail à travers les grandes plaines de la Russie du sud et celles de l'Asie occidentale qui leur étaient contiguës. Ils embrassèrent la religion musulmane, mais avec une ferveur mitigée, conservant plus d'un trait de leur shamanisme barbare. Leur khan principal était le khan de la Horde d'Or. A l'ouest, sur des vastes étendues de terrain découvert, plus particulièrement dans la région qui est à présent l'Ukraine, les vieilles populations scythes, mélange de Mongols et de Slaves, revinrent aussi à la vie nomade. Ces nomades chrétiens qu'étaient les Cosaques, formèrent une sorte de cordon protec-

teur contre les Tartares ; leur vie libre et aventureuse présentait tant d'attrait pour les paysans de Pologne et de Lithuanie qu'il fallut édicter des lois rigoureuses pour empêcher une émigration en masse des laboureurs vers la steppe. C'est pourquoi les propriétaires fonciers de Pologne possesseurs de serfs se montraient très hostiles aux Cosaques : les guerres étaient aussi fréquentes entre ces derniers et la chevalerie polonaise qu'elles l'étaient avec les Tartares.

Dans l'empire de Kipchak, comme dans le Turkestan jusqu'à une époque toute récente, alors que les nomades erraient à travers de vastes zones, un certain nombre de villes et de régions cultivées donnaient asile à une population fixe, qui payait généralement tribut au khan nomade. Dans des villes telles que Kieff, Moscou, etc., les habitants menaient une vie rappelant celle des cités chrétiennes avant l'invasion mongole, sous l'autorité de ducs russes ou de gouverneurs tartares, qui percevaient l'impôt pour le compte du khan de la Horde d'Or. Le grand duc de Moscou gagna la confiance du khan, ce qui lui assura une autorité croissante sur les autres tributaires. Au XVe siècle, sous Ivan III, Ivan le Grand (1462-1505), Moscou s'affranchit de la tutelle mongole; et refusa de payer plus longtemps l'impôt (1480). Les successeurs de Constantin ne régnaient plus sur Constantinople, et Ivan prit pour armes l'aigle byzantine à deux têtes. Il prétendit même que son mariage avec Zoé Paléologue, qui était de lignée impériale, faisait de lui l'héritier des empereurs de Byzance. Mais ce grand duché de Moscou avait encore d'autres ambitions ; il assaillit et subjugua l'antique république marchande de Novgorod, fondée par les Normands, posant ainsi les fondations du moderne empire russe et s'assurant des communications avec les établissements commerciaux de la Baltique. Ivan III, cependant, malgré ses prétentions sur Constantinople, n'alla pas jusqu'à prendre le titre d'empereur. Ce dernier pas fut franchi par son fils Ivan IV le Terrible (1533-1584). Bien que le maître de Moscou se fit à partir de ce moment appeler tsar (César), il resta plus tartare qu'européen ; c'était un autocrate du genre oriental, et la forme de christianisme à laquelle il se rallia n'était autre que le christianisme « orthodoxe » de la cour d'Orient, qui s'était répandu en Russie bien avant la conquête mongole, grâce à l'effort des misssionnaires bulgares venus de Constantinople.

A l'ouest de Kipchak, très loin de l'atteinte des Mongols, un autre centre de slavisme : la Pologne, s'était constituée aux XIe et XIIe siècles. La vague mongole avait bien passé sur la Pologne, mais avait vite reflué. La religion du pays était, non le christianisme orthodoxe, mais le catholicisme romain ; l'alphabet était latin, et le monarque resta toujours plus ou moins vassal de l'empereur. Bref, la Pologne était, par ses origines, une province avancée de la chrétienté et du Saint-Empire ; ce qui ne fut jamais le cas de la Russie.

5d

L'évolution de l'empire des Ilkhans en Perse, en Mésopotamie et en Syrie est peut-être plus intéressante que celle de toutes les autres puissances mongoles, parce que dans cette région le nomadisme chercha, mais ne réussit jamais, à détruire un système de civilisation déjà établi. On raconte que lorsque Jengis Khan envahit pour la première fois la Chine, il y eut une grande discussion parmi les chefs mongols pour savoir s'il ne conviendrait pas de détruire les villes et la population sédentaire. Pour ces très simples adeptes de la vie au grand air, une population fixe ne pouvait être qu'un élément corrompu, efféminé, dangereux, incompréhensible, une détestable efflorescence humaine sur un terrain qui aurait pu faire de si bonnes pâtures. Ces nomades n'avaient pas besoin de villes. Remarquez que les premiers conquérants francs et anglo-saxons de la Bretagne du sud nourrissaient exactement les mêmes sentiments à l'égard des habitants des villes. Mais ce ne fut que sous Houlaguo, en Mésopotamie, que ces idées prirent corps en une doctrine politique. En ces lieux, les Mongols ne se contentaient pas de brûler et de massacrer ; ils détruisirent le système d'irrigation, vieux d'au moins huit mille ans, effaçant ainsi tout vestige de la première des civilisations occidentales. Depuis l'époque des prêtres-rois de Sumérie, ces régions fertiles avaient été continuellement cultivées, de grandes traditions s'y étaient créées, de nombreuses cités fortement peuplées y avaient successivement surgi : Eridou, Nippour, Babylone, Ninive, Ctésiphon, Bagdad. C'en était à présent fini de toute fertilité. La Mésopo-

tamie allait devenir une terre de ruines et de désolation, aux fleuves inutilisés, se répandant en marais pestilentiels. Plus tard Mossoul et Bagdad retrouvèrent pourtant un semblant de prospérité.

Si Kitboga, général d'Houlagou, n'avait pas été vaincu en Palestine (1260), l'Egypte aurait certainement connu le même sort. Mais l'Egypte était à présent un sultanat turc ; elle vivait pratiquement sous la domination d'un corps de soldats, les Mamelucks, composé, comme les Janissaires de l'empire ottoman, de jeunes esclaves rachetés et vigoureusement entraînés. Lorsque le sultan était capable, ces hommes lui obéissaient : lorsqu'il était débile ou mauvais, ils le détrônaient. Sous la garde des Mamelucks, l'Egypte resta ainsi une puissance indépendante jusqu'en 1517, époque où elle tomba aux mains des Turcs ottomans.

La fureur destructrice des Mongols d'Houlagou s'apaisa bientôt, mais au XVe siècle une dernière trombe de nomadisme s'éleva du Turkestan occidental. Le chef, cette fois, était Timour le Boiteux, ou Tamerlan. Il descendait de Jengis Khan par les femmes. Il s'établit à Samarkande, et son autorité s'étendit bientôt sur le Kipchak, la Sibérie, et, au sud, jusqu'à l'Inde. Il prit en 1369 le titre de Grand Khan. C'était un nomade de l'école sauvage, et il créa un Empire de la Désolation du nord de l'Inde jusqu'à la Syrie. Il trouvait un plaisir particulier à échafauder des pyramides de crânes ; il en fit une de 70.000 crânes après le siège d'Ispahan. Son ambition était de relever l'empire de Jengis Khan, dont il se faisait d'ailleurs une idée très particulière : il échoua du reste complètement dans sa tâche. Partout il sema la destruction. Les Turcs ottomans — c'était avant la prise de Constantinople et l'époque de leur grandeur — de même que l'Egypte, lui payaient tribut ; il ravagea le Punjab ; et Delhi se rendit à lui, ce qui ne l'empêcha pas de massacrer tous les habitants. Des ruines, des pays désolés, une Perse diminuée et appauvrie, un nom devenu synonyme de terreur, voilà tout ce qui rappelait l'ancienne puissance de Tamerlan au moment de sa mort (1405).

L'EMPIRE DE TAMERLAN



La dynastie fondée par Timour en Perse fut balayée par une autre horde turque cinquante ans plus tard.

5 e

En 1505, un petit chef turkoman, Baber, descendant de Timour, et par conséquent de Jengis, fut contraint, après quelques années de guerre et quelques succès passagers — pendant un temps il occupa Samarkande — de fuir avec quelques partisans, par delà l'Hindu Kush, vers l'Afghanistan. Là, sa bande grossit, et il se rendit maître de Kaboul. Il y réunit une armée

accumula les canons, et fit valoir ses droits sur le Punjab, alléguant que Timour avait conquis cette région cent sept ans plus tôt. Il poursuivit le cours de ses succès par delà le Punjab. L'Inde était profondément divisée alors, et prête à accueillir le premier envahisseur qui lui promettrait l'ordre et la paix. Baber rencontra le sultan de Delhi à Panipat (1525), soit à vingt kilomètres au nord de la ville et, bien qu'il ne disposât que de 25.000 hommes, pourvus, il est vrai, de canons, contre mille éléphants et quatre fois plus de troupes, il remporta une complète victoire. Il cessa de s'appeler roi de Kaboul et prit le titre d'empereur d'Indoustan. Il s'avança jusqu'au Bengal, mais sa mort prématurée, en 1530, eut pour effet d'arrêter pendant un quart de siècle le flot des conquérants mongols, et ce ne fut qu'après l'accession de son petit-fils Akbar que ce flot reprit sa course. Akbar subjugua toute l'Inde jusqu'à Berar, et son arrière-petit-fils Aurungzeb (1658-1707) put se considérer comme maître de la péninsule. Avec cette grande dynastie Mongole, dans laquelle le fils succèda au père pendant six générations, l'Inde connut une période de splendeur sans précédent. Akbar fut peut-être, après Asoka, le plus grand monarque de l'Inde, l'une de ces figures royales dont la stature se rapproche de celle du grand homme.

A cet Akbar, il convient d'accorder la même attention qu'à un Charlemagne ou à un Alexandre. Ce fut l'un des pivots de l'histoire. Une grande partie de son œuvre survit encore ; elle fut d'ailleurs poursuivie par les Anglais lorsqu'ils succédèrent aux empereurs mongols. En fait le monarque britannique porte de nos jours le titre indien des empereurs mongols : Kaisar-i-Kind. Toutes les autres grandes administrations des descendants de Jengis Khan, en Russie, en Asie centrale et occidentale, en Chine, ont disparu pour faire place à d'autres formes de gouvernement. Leur seule fonction était en fait de percevoir l'impôt, d'appliquer un système de taxes destinées à alimenter l'établissement central du chef, que ce fut la Horde d'Or dans la Russie du sud ou la cité impériale de Karakorum ou de Pékin. Ces dirigeants s'occupaient fort peu de la vie et des idées des peuples qu'ils administraient ; la seule affaire était qu'ils payassent. Si bien qu'après des siècles d'obéissance, des villes chrétiennes comme Kieff ou Moscou, une Perse shiite, et une Chine franchement chinoise, rejetant la domination mongole, retrouvèrent leur visage d'autrefois. Mais Akbar fit une Inde nouvelle. Il donna aux princes et aux classes dirigeantes de l'Inde une vague idée de leurs intérêts communs. C'est à lui que l'Inde doit d'être quelque chose de plus qu'un fouillis d'Etats et de races incohérentes, proie facile pour tous les aventuriers venus du nord.

Il avait surtout un esprit merveilleusement ouvert. Il était en quête de tous les hommes capables, quelle que fût leur race et leur religion, qui seraient prêts à servir l'Etat. Il possédait l'instinct de tous les grands politiques : l'instinct de synthèse. Son empire ne devait être ni musulman ni mongol : il ne devait être ni rajput, ni aryen, ni dravidien, ni hindou, s'appuyant sur la caste d'en haut ou sur celle d'en bas : il devait être *indien*. « Pendant les années de son éducation, il eut mainte occasion d'observer les grandes qualités, la fidélité, le dévouement, la noblesse d'âme de ces princes hindous, que ses courtisans musulmans vouaient mentalement aux flammes éternelles, cela parce qu'ils étaient disciples de Brahma. Il remarqua que ces hommes, et d'autres qui pensaient comme eux, constituaient la vaste majorité de ses sujets. Il constata en outre que beaucoup, et des plus sûrs, qui avaient tout à gagner à embrasser la religion de la cour, restaient fidèles à leurs croyances. Son esprit réfléchi rejeta dès le début l'idée que, puisque lui, le chef, était né, par un effet du hasard, mahométan, la religion de Mahomet était bonne pour toute l'humanité. Graduellement ses pensées trouvèrent leur expression dans la formule suivante : « Pourquoi prétendrais-je guider les autres, avant d'être guidé moi-même ? » et, comme il se faisait expliquer d'autres doctrines et d'autres croyances, ses doutes, si loyaux, se trouvèrent confirmés ; par haine d'un sectarisme étroit, il se montra de plus en plus enclin à pratiquer à l'égard de toutes les religions une large tolérance. »

Fils d'un empereur fugitif, écrit le Dr Emile Schmitt, né dans le désert, élevé en reclus, il avait connu presque dès l'enfance le côté amer de la vie. La fortune lui avait donné un corps vigoureux qu'il habitua à supporter les épreuves les plus rudes. Il aimait à la passion les exercices physiques, la chasse ; rien ne lui plaisait plus que de poursuivre un éléphant ou un cheval sauvage ou d'abattre un tigre féroce. Un jour qu'il lui fallait dissuader le rajah de Jodhpore de faire monter sur le bûcher funéraire la veuve

de son fils défunt, Akbar fit deux cents kilomètres en deux jours. Dans la bataille, il montrait un courage indomptable. Il conduisait lui-même ses troupes pendant la partie la plus dangereuse de la campagne, laissant à ses généraux le soin de terminer la guerre. Dans la victoire, il était plein d'humanité à l'égard des vaincus et s'opposait à tout acte de cruauté[1]. »

Sa capitale, Fatehpur-Sikri, est maintenant un lieu vide et désolé. Il y a quelques années, l'enfant d'un fonctionnaire britannique a été tué par une panthère dans l'une de ses rues silencieuses.

Mais, bien entendu, Akbat, comme tout homme, ne pouvait aller plus loin que son temps ni briser un certain cercle d'idées. Un Turcoman qui régnait sur l'Inde ignorait nécessairement un grand nombre des choses que l'Europe avait péniblement apprises au cours d'un millier d'années. Il ne savait pas qu'une conscience populaire s'était développée en Europe, ni que l'Eglise avait mis sur pied en Occident un vaste système d'éducation. Il comprenait fort bien qu'une grande nation comme l'Inde ne pouvait parvenir à l'unité qu'en s'appuyant sur un fonds d'idées communes à base religieuse, mais il était aussi incapable de concevoir une solidarité créée par des écoles ouvertes à tous, des livres d'un prix accessible à tous, et des universités où la pensée aurait pu prendre librement son essor, que d'imaginer un bateau à vapeur ou un aéroplane. La forme d'islamisme qu'il connaissait le mieux, c'était la force étroite et farouchement intolérante des Turcs sunnites. Les musulmans ne formaient qu'une minorité de sa population. Le problème qu'il avait à résoudre était du même genre que celui qui s'était présenté à Constantin le Grand. Mais ce problème se compliquait encore dans son cas. Le plus qu'il put tenter, ce fut d'élargir le champ de l'Islam, en substituant à la formule : « Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète », celle : « Il n'y a qu'un Dieu, et l'empereur est son vice-régent ». Il s'imagina qu'il y aurait là un terrain d'accord pour toutes les croyances de l'Inde, ce kaléïdoscope des religions. A cette foi il associa un rituel très simple emprunté aux Zoroastriens de la Perse (les Parsis), rituel qui se retrouve encore dans l'Inde d'aujourd'hui. Cette nouvelle religion d'Etat s'éteignit cependant avec lui, parce qu'elle ne plongeait pas de racines dans l'esprit du peuple.

Akbar ne comprit jamais que le facteur essentiel dans l'organisation d'un Etat capable de vivre, c'est l'éducation. Et personne autour de lui ne pouvait lui suggérer une telle idée. Les maîtres musulmans, dans l'Inde, étaient moins des éducateurs que les conservateurs de pratiques d'une intense bigoterie : ce qu'ils voulaient, c'était, non que l'Inde parvînt à une unité intellectuelle, mais qu'une même intolérance fût pratiquée dans tout l'Islam. Les brahmines, qui avaient le monopole de l'enseignement parmi les Hindous, avaient toute la paresse et toute la vanité des privilégiés héréditaires. Akbar, s'il fut incapable d'élaborer un plan général d'éducation, ouvrit du moins un grand nombre d'écoles musulmanes et hindoues. A cet égard, il fit davantage pour l'Inde que les Anglais qui succédèrent à sa dynastie. Certains vice-rois britanniques ont singé sa magnificence, ses tentes et ses baldaquins d'étoffe précieuse, ses palais et ses éléphants, mais aucun n'a compris que, sans éducation populaire, l'Inde est incapable de jouer un grand rôle dans le développement de l'humanité.

5

Un résultat secondaire assez curieux des perturbations causées par les Mongols de Tamerlan fut l'apparition de bandes de réfugiés, d'un caractère étrange, venus d'Orient : les Bohémiens. Ils firent leur apparition en Grèce vers la fin du XIVe et le début du XVe siècle, où on était persuadé qu'ils étaient Egyptiens, opinion qu'ils acceptèrent et propagèrent eux-mêmes. Leurs chefs, cependant, portaient le titre de « comtes d'Asie Mineure ». Ils avaient probablement erré à travers l'Asie occidentale depuis plusieurs siècles lorsque les massacres de Tamerlan les obligèrent à passer l'Hellespont. Ils se répandirent lentement à travers le monde occidental, étranges débris de nomadisme, vagabondant à travers un monde de villes et de terres labourées. Les Allemands les appelèrent « Hongrois » et « Tartares », les Français « Bohémiens ». Ils ne semblent pas avoir maintenu intactes leurs traditions originelles, mais ils ont un langage distinct qui révèle suffisamment leur histoire ; il renferme en effet un grand nombre de mots de l'Inde septentrionale, ainsi qu'un grand nombre d'éléments arméniens et persans. On les rencontre aujourd'hui

[1] SCHMIDT, dans l'*Histoire du Monde*, de Helmolt.

dans tous les pays d'Europe, où ils exercent la profession de rétameurs, de marchands de chevaux, de forains, de diseurs de bonne aventure et de mendiants. Leurs campements en bordure des routes, leurs feux, leurs chevaux clopinant, leurs bandes de marmots braillards et brûlés par le soleil ont un attrait très vif pour les esprits imaginatifs. La civilisation est une chose si nouvelle qu'elle n'a pu encore courber nombre de nos instincts. Il y a des heures où ses aspects complexes et conventionnels nous irritent et où le nomade se réveille en nous. La vie du foyer nous pèse et nous ne l'acceptons qu'à contre-cœur. Le sang qui coule dans nos veines a été brassé dans les steppes, aussi bien que sur les terres où a passé la charrue.

CHAPITRE XXXIV

LA RENAISSANCE DE LA CIVILISATION OCCIDENTALE

(LES VOIES MARITIMES PRENNENT LA PLACE DES VOIES DE TERRE)

1. *Le Christianisme et l'instruction populaire.* — 2. *L'Europe commence à penser par elle-même.* — 3. *La grande peste et l'aube du communisme.* — 4. *Le papier, libérateur de l'esprit humain.* — 5. *Le protestantisme des Princes et le protestantisme des peuples.* — 6. *Le réveil de la science.* — 7. *Les villes d'Europe se repeuplent.* — 8. *L'Amérique entre dans l'histoire.* — 9. *Ce que Machiavel pensait du monde.* — 10. *La République Suisse.* — 11a. *La vie de l'empereur Charles-Quint.* — 11b. *Les Princes, maîtres du protestantisme.* — 11c. *Les grands courants intellectuels.*

I

A en juger par la carte, les trois siècles compris entre le commencement du treizième et la fin du quinzième furent pour la chrétienté une époque de régression. Ces siècles appartiennent aux peuples mongols. Les nomades venus de l'Asie centrale furent pendant cette période les maîtres du monde connu. Des chefs mongols ou de race turque règnent alors sur la Chine, l'Inde, la Perse, l'Égypte, l'Afrique du Nord, la péninsule balkanique, la Hongrie et la Russie et y implantent leurs traditions nomades. Le Turc ottoman prend même la mer et livre combat aux Vénitiens dans leurs propres eaux. En 1529, les Turcs assiègent Vienne et sont vaincus par les intempéries plus encore que par les assiégés. L'empire habsbourgeois de Charles-Quint paye tribut au sultan. Ce n'est qu'en 1571, à la bataille de Lépante, où Cervantès, l'auteur de Don Quichotte, perdit le bras gauche, que la chrétienté, selon les paroles de l'Espagnol, « brisa la superbe des Osmanlis et détrompa le monde qui considérait la flotte turque comme invincible ». La seule région où les chrétiens firent quelques progrès fut l'Espagne. Un homme doué de quelque prescience, et qui aurait jeté un coup d'œil sur le monde au début du seizième siècle, aurait prédit qu'en très peu de générations, ce monde serait devenu tout entier mongol, ou tout au moins musulman. De même on voit de nos jours la plupart des gens tenir pour certain que l'Europe et une sorte de christianisme libéral sont appelés à dominer tout l'univers. Peu d'individus semblent se rendre compte que cette prédominance de l'Europe est une chose toute récente. Ce ne fut qu'à la fin du quinzième siècle que des signes certains indiquèrent que l'Europe occidentale survivrait.

Nous nous rapprochons, en cette partie de notre histoire, de l'époque contemporaine. Le système européen ou européanisé dans

lequel le lecteur se trouve englobé est le même que celui que nous voyons se créer dans l'Europe, toute recroquevillée et sans cesse menacée par les Mongols, du début du quinzième siècle. Les problèmes qu'a à résoudre cette dernière sont l'embryon des problèmes d'aujourd'hui. Il est impossible de faire porter la discussion sur cette époque sans mettre la nôtre en cause. Nous devenons des êtres politiques malgré nous. « La politique sans histoire n'a pas de racines », a écrit sir J. R. Seeley, « l'histoire sans politique ne porte pas de fruits ».

Essayons, avec tout le détachement dont nous sommes capables, de discerner les forces qui divisèrent et refoulèrent les énergies de l'Europe pendant ce terrible envahissement des peuples mongols, et d'expliquer comment s'effectua simultanément une accumulation d'énergie physique et mentale qui, à la fin de ladite phase, trouva brusquement une issue.

De même qu'à l'époque mésozoïque, alors que les grands reptiles étaient maîtres de la terre, il y avait des coins écartés où se développaient les mammifères couverts de poils et les oiseaux couverts de plumes, plus souples et plus habiles, qui devaient finalement remplacer cette formidable faune, de même sur les territoires limités de l'Europe occidentale du moyen âge, alors que les monarchies mongoles dominaient le monde du Danube au Pacifique, des mers arctiques à Madras, et du Maroc au Nil, les grandes lignes d'une nouvelle communauté, plus rude et plus efficiente, commençaient à apparaître. Ce type de communauté, qui est encore en voie de formation, qui n'a pas dépassé le stade expérimental, nous l'appellerons « l'Etat Moderne ». C'est là, nous devons l'admettre, une expression très vague, mais nous essayerons, à mesure que nous avancerons, de lui donner un sens. Déjà, les idées maîtresses qui en sont comme la racine étaient apparues dans les Républiques grecques, spécialement à Athènes, dans la grande République romaine, chez les Juifs, dans l'Islam, et dans le catholicisme occidental. Le trait essentiel de cet état moderne, tel que nous le voyons croître aujourd'hui sous nos yeux, c'est qu'il tente d'associer deux idées, en apparence contradictoires : l'idée *d'une communauté de foi et d'obéissance*, fondement des premières civilisations, et l'idée d'une *communauté de volonté*, fondement des groupements politiques primitifs des peuples nordiques et huns. Pendant des milliers d'années, les peuples civilisés sédentaires, qui étaient dans la plupart des cas des Caucasiens blancs à peau sombre, des Dravidiens ou des Mongols du sud, semblent avoir évolué vers des pratiques étroites et un effacement de l'individu, alors que les peuples nomades évoluaient vers une affirmation de plus en plus nette de la personnalité humaine, pleine de confiance en elle-même. Il est assez naturel qu'étant données les circonstances, les peuples nomades aient constamment fourni aux diverses civilisations des chefs nouveaux et de nouvelles aristocraties. Ce rythme se retrouve dans toutes les histoires primitives. Ce n'est qu'après des siècles et des siècles de changements, empruntant la forme de cycles, et comprenant chacun une rénovation de la race par une conquête nomade, une civilisation, une décadence, et une conquête nouvelle, que l'on atteint à la fusion de la tendance « civilisée » et de la tendance « libre », incorporées dans un type de communauté encore inconnu.

Nous avons retracé dans cette histoire le lent développement de communautés humaines « civilisées » qui prennent une ampleur croissante à partir de l'époque où règne la tribu familiale paléolithique. Nous avons vu combien les avantages qui résultaient de la culture du sol, la crainte des dieux de la tribu, la notion du prêtre-roi et du dieu-roi concouraient à consolider les sociétés, toujours plus vastes et plus puissantes, établies dans les régions les plus fertiles. Nous avons montré comment le prêtre, qui était généralement un indigène, et le monarque, qui était généralement un conquérant, avaient réagi l'un sur l'autre, comment une tradition écrite s'était développée et avait échappé au contrôle du clergé, et comment des forces nouvelles étaient apparues, forces tout d'abord secondaires et accidentelles, que nous avons dénommées la libre intelligence et la libre conscience de l'humanité. Nous avons vu comment les chefs des civilisations primitives des vallées fluviales étendaient leur domaine, et comment simultanément, dans les régions moins fertiles de la terre, les tribus sauvages du début fusionnaient, en acquérant un certain sens politique. Pendant de longs siècles, toutes les civilisations évoluèrent vers la monarchie absolue, et nous avons constaté que, dans toutes les monarchies et sous toutes les dynasties, la vigueur et l'énergie font bientôt

place à la pompe, à l'indolence, à la décadence, et finalement succombent devant les attaques de quelque peuple plus jeune du désert ou de la steppe. L'histoire des premières civilisations agricoles, de leurs temples, de leurs cours et de leurs cités, tient une large place dans l'histoire du monde, mais il est bon de se rappeler que la scène de cette histoire n'occupa jamais qu'une très petite partie de la surface terrestre. Jusqu'à une date toute récente, les peuples que nous appelerons « communauté de volonté ». Dans une communauté errante et combattante, l'individu doit être discipliné, mais avoir aussi confiance en lui-même. Les chefs de ces communautés doivent être suivis par leurs troupes : ils ne doivent pas agir sur elles par contrainte. Cette communauté de volonté se retrouve dans toute l'histoire de l'humanité ; partout nous découvrons que les nomades, qu'ils soient nordiques, sémitiques ou mongols,

L'EUROPE au moment de la CHUTE de CONSTANTINOPLE



plus disséminés, plus rudes, de la forêt et de la prairie, et les peuples nomades des pâturages saisonniers, restèrent maîtres de la majeure partie du globe.

Les civilisations primitives étaient, si nous pouvons ainsi nous exprimer, des « communautés d'obéissance » ; l'obéissance à des rois-dieux ou à des rois soumis aux dieux jouait chez elles le rôle de ciment. Au contraire, les nomades ont toujours été portés vers un type différent d'association sont d'un tempérament plus *volontaire* et plus *ferme* que les peuples sédentaires. Les peuples nordiques pénétrèrent en Italie et en Grèce derrière des rois qui étaient avant tout des chefs ; ils n'apportaient pas de temples avec eux ; ils trouvèrent dans les pays qu'ils conquirent un certain nombre de cultes déjà adaptés et qu'ils adoptèrent tels quels. Les Grecs et les Latins choisirent tout naturellement la forme républicaine ; de même les Aryens de l'Inde. Il y eut aussi

au début, chez les royaumes franc et germanique, une tradition élective. Les premiers califes étaient élus, les juges d'Israël et les « rois » de Carthage étaient élus, de même le Grand Khan des Mongols, jusqu'au moment où Kublai devint un monarque chinois.... Dans les pays occupés depuis longtemps par une population fixe, nous trouvons ancrée l'idée contraire : les habitants croient à la divinité de rois non soumis à l'élection et gouvernant par droit naturel.... A mesure que notre histoire évoluait, nous avons relevé l'apparition d'éléments nouveaux et complexes ; nous avons vu le nomade devenir un intermédiaire, le commerçant faire son apparition, et nous avons montré l'importance croissante de la navigation. Il était forcé que les voyages en haute mer rendissent plus libre l'esprit des hommes, de même que leur établissement dans un pays aux horizons bornés devait les rendre timides et serviles.... Mais, en dépit de ces phénomènes qui compliquent la situation, l'antagonisme fondamental entre la méthode d'obéissance et la méthode de volonté se perpétue à travers l'histoire jusqu'à l'époque présente. La conciliation des deux tendances est, même aujourd'hui, incomplète.

La civilisation, même sous ses formes les plus serviles, a toujours présenté plus d'un trait admirablement adapté aux besoins et aux goûts de l'espèce humaine ; mais il y a comme une impatience, comme un désir farouche qui gisent au fond de nous et qui nous ont toujours fait entrer en lutte pour transformer une civilisation, d'abord fondée sur l'obéissance, en communauté de libres volontés. C'est au même nomadisme, qui agit comme un ferment dans le sang, particulièrement dans celui des monarques et des aristocrates, qu'il faut attribuer notre perpétuel besoin de reculer nos frontières, de chercher fortune jusqu'au bout du monde. Cette turbulence nomade qui tend à faire passer toute la terre sous un gouvernement unique, semble être de même nature que l'esprit qui nous pousse à secouer la contrainte qui s'exerce sur nous, et à participer au gouvernement que nous tolérons. Une tentative constante, qui est presque affaire de tempérament, pour concilier la civilisation avec la liberté, a été ainsi entretenue d'âge en âge par la débilité des communautés « d'obéissance » qui se sont succédé. L'obéissance, une fois que les hommes y ont été pliés, devient un facile instrument pour le premier maître venu. Considérez le rôle passif de l'Egypte, de la Mésopotamie, de l'Inde, terres d'origine de la soumission, « berceaux de la civilisation » et voyez comme ces pays ont passé d'une domination à une autre. Une civilisation servile est une proie perpétuelle pour des hommes libres vivant de rapine. L'histoire d'Alexandre le Grand nous montre que la communauté des capitaines macédoniens prit fin au moment où le roi exigea que ses officiers l'adorassent. L'incident du meurtre de Clitus est tout à fait caractéristique de la lutte entre la tradition libre et la tradition servile, lutte qui se déroule chaque fois qu'un nouveau conquérant, venu des espaces libres, se trouve installé dans le palais d'une ancienne monarchie.

La république romaine nous offre le spectacle de la première grande communauté de volonté, de la première communauté libre dépassant les limites d'une cité ; nous voyons la République s'affaiblir à mesure qu'elle croît, s'user dans la recherche du succès, faire place à une monarchie de l'ancien type ; puis entrer très rapidement en décadence et devenir l'une des plus débiles communautés de servitude qui se soient jamais effondrées devant une poignée d'envahisseurs. Nous avons insisté sur les facteurs de cette décadence, parce qu'ils sont d'une importance primordiale dans l'histoire de l'humanité. L'un des plus évidents, c'est l'absence d'un vaste système d'éducation destiné à inculquer, avant toute chose, à la masse des citoyens l'idée d'un devoir envers la République, ou, si l'on veut, à les tenir en état de *volonté* ; un autre facteur fut l'absence d'un agent général d'information capable de mettre en harmonie leurs activités, de leur permettre de *vouloir collectivement*. Toute communauté de volonté est ruinée par les forces qui s'opposent au développement d'une science collective. La concentration de la propriété en un très petit nombre de mains et le remplacement des ouvriers libres par des esclaves furent rendus possibles par la décadence de l'esprit et l'état de confusion de l'intelligence publique, conséquences de cet arrêt de la science. Il n'y avait, de plus, aucune idée religieuse vraiment agissante derrière la puissance romaine ; le sombre et maussade culte étrusque adopté par Rome était aussi peu adapté aux besoins politiques d'une grande communauté que le *Shamanisme* mongol, qui avait avec lui plus d'un trait

commun. C'est un fait que le Christianisme, aussi bien que l'Islam, chacun à sa manière, entreprirent de combler le vide qui existait aussi bien dans le système républicain que dans le système nomade, de donner à la masse une éducation morale commune, de lui présenter une histoire, de fournir à tous les hommes une idée générale des buts et des destinées de notre race ; c'est ce qui donne à ces religions leur énorme importance historique. Aristote, comme nous l'avons noté, avait limité sa communauté idéale à quelques milliers de citoyens, parce qu'il ne voyait pas comment une multitude plus vaste pourrait être dirigée par une idée commune. Il n'avait fait l'expérience d'aucune autre éducation — et tous les hommes de son temps étaient dans le même cas — que celle qui était fournie par un précepteur. L'éducation grecque était presque purement une éducation orale ; elle ne pouvait en conséquence atteindre qu'une aristocratie limitée. L'Eglise chrétienne et l'Islam sont toutes deux la preuve que les réserves d'Aristote étaient sans valeur. Nous avons le droit d'estimer qu'étant donné le magnifique champ d'expérience qu'avaient ces religions, elles s'acquittèrent fort mal et fort grossièrement de leur tâche d'éducatrices ; mais ce qui nous intéresse, c'est qu'elles entreprirent cette tâche sur un plan mondial. Toutes deux se fièrent à la puissance de la parole écrite pour unir et orienter vers une entreprise commune de vastes multitudes composées d'hommes d'origines les plus diverses. Dès le onzième siècle, nous l'avons vu, la notion *d'une* Chrétienté était parvenue à s'imposer aux nombreux petits Etats, toujours en guerre les uns contre les autres, nés de la décadence de l'Empire occidental. Le christianisme était arrivé à réaliser une communauté de volonté, superficielle sans doute, mais agissante, groupant un nombre sans précédent d'individus, et s'étendant sur d'énormes territoires. Un événement semblable à celui-là ne s'était produit qu'une seule fois : c'était lorsque les *literati* avaient répandu à travers la Chine l'idée d'une communauté de bonne conduite.

L'Eglise catholique apporta ce qui avait manqué à la République romaine ; un système d'éducation populaire, des universités, des relations intellectuelles entre peuples. Par là, elle ouvrait la voie aux nouvelles méthodes de gouvernement que nous allons commencer à voir appliquer, et dont aujourd'hui même nous n'avons pas encore compris toute la signification. Jusqu'alors le gouvernement des États avait été autoritaire ; il était exercé conjointement, sans qu'il y eût révolte ou critique de la part des gouvernés, par le prêtre et le monarque ; dans d'autres cas, il avait pris la forme d'une démocratie généralement mal éduquée et mal renseignée et dégénérant, comme Rome et Athènes, en un état où la foule et le politicien étaient maîtres. Mais, vers le treizième siècle, on voit poindre une forme de gouvernement idéal, qui est encore en voie de réalisation à l'heure présente, *gouvernement éducateur*, ayant le monde pour domaine dans lequel l'homme du commun n'est l'esclave ni d'un monarque absolu ni d'un état gouverné par des démagogues, mais tend à devenir un élément informé, inspiré et consulté de la communauté. C'est sur ce mot éducateur qu'il faut insister, ainsi que sur l'idée que le peuple doit être instruit *avant* d'être consulté. C'est parce qu'il est parvenu à comprendre que l'éducation est une fonction collective et pas une affaire privée, que « l'Etat moderne » diffère essentiellement de tous ses précurseurs. On admet qu'avant de voter, le citoyen doit avoir eu connaissance des pièces du procès ; avant de décider, il doit savoir. Ce n'est pas en installant des cabines de vote, mais en bâtissant des écoles, en rendant accessible à tous la littérature, la science, qu'on ouvre une voie qui, partant de la servitude et de la confusion, mène à la libre coopération. Voter ne signifie rien. Les hommes avaient le droit de vote en Italie au temps des Gracques. Leurs votes ne leur servirent à rien. Jusqu'à ce qu'un homme ait reçu une instruction suffisante, le bulletin de vote est pour lui une chose inutile et dangereuse. La communauté idéale vers laquelle nous allons n'est pas seulement une communauté de volonté ; c'est une *communauté de savoir et de volonté*, remplaçant *une communauté de foi et d'obéissance*. L'éducation est le moyen d'adaptation qui nous aidera à concilier l'esprit nomade de liberté et de confiance en soi-même avec les caractères distinctifs de toute civilisation : coopération, richesse, sécurité.

2

Bien qu'il soit certain que l'Eglise Catholique, par sa propagande, ses appels à l'opinion populaire, ses écoles et ses universités,

ait ouvert la voie à l'Etat éducateur moderne, il est non moins indéniable que la même Eglise n'avait pas de visées très lointaines. Elle n'a pas dit à la science, après l'avoir bénie : « Va, prends ton essor ! » : c'est par inadvertance qu'elle ouvrit sa cage. L'Eglise catholique se considéra comme l'héritière, non de la République romaine, mais de l'Empire romain. Dans l'éducation, elle voyait un moyen, non de libérer les esprits, de les faire participer à une même entreprise, mais de les subjuguer. En fait, deux des plus grands éducateurs du moyen âge ne furent pas des hommes d'Eglise, mais des monarques et des hommes d'Etat : à savoir Charlemagne et Alfred le Grand d'Angleterre. L'Eglise et les monarques, qui se disputaient le pouvoir, appelaient tous deux à la rescousse l'homme du commun. A l'appel de ces deux rivaux, l'on vit surgir pour la première fois, capables de penser par eux-mêmes, des individus de situation indépendante, n'occupant aucun poste dans l'Etat.

Déjà au treizième siècle, nous avons vu le pape Grégoire IX et l'empereur Frédéric II engagés dans une violente controverse publique. Dès cette époque on se rendait compte qu'un nouvel arbitre, plus grand que le pape ou que la monarchie, venait de faire son apparition dans le monde, qu'il existait des gens sachant lire, bref une opinion publique. L'exode des papes à Avignon, et les divisions et les désordres de la papauté pendant le quatorzième siècle, stimulèrent énormément à travers l'Europe cet esprit qui critiquait librement les décisions de l'autorité.

Les critiques qui s'exercèrent tout d'abord sur l'Eglise ne portèrent que sur des détails moraux et matériels. La richesse et la vie facile du haut clergé et les lourdes taxes imposées par la papauté étaient les principaux chefs d'accusation. Et les premières tentatives pour rendre au christianisme sa simplicité première, la fondation de l'ordre franciscain par exemple, furent, non des mouvements séparatistes, mais des mouvements de renaissance. Ce n'est que plus tard qu'une critique plus profonde et plus libre se développa, attaquant l'institution essentielle de l'Eglise, celle qui donnait toute son importance au clergé : à savoir le sacrifice de la messe.

Nous avons montré à grands traits ce qu'avaient été les débuts de l'Eglise, et comment la conception délicate et austère du Royaume de Dieu, qui était l'idée centrale de l'enseignement de Jésus de Nazareth, fut très vite oblitérée par la vieille conception du sacrifice cultuel, peut-être plus difficile à saisir, mais s'harmonisant plus facilement avec les tendances mentales et les habitudes du Proche Orient. Nous avons noté comment une sorte de théocrasie s'opéra entre le Christianisme, le Judaïsme, le culte de Sérapis, le Mithraïsme et autres cultes rivaux ; la conséquence en fut que le dimanche mithraïque, l'idée juive du sang considéré comme trait essentiel de toute religion, la si grande place faite à la Mère de Dieu des religions alexandrines, le prêtre, avec ses jeûnes et son visage rasé, l'ascétisme, devinrent autant d'éléments du Christianisme. Ces annexions, sans aucun doute, rendirent le Christianisme beaucoup plus compréhensible et plus acceptable pour l'Egypte et la Syrie. Elles s'accordaient avec les tendances mentales des blancs à peau sombre de la Méditerranée. Mais, ainsi que nous l'avons montré dans notre histoire de Mahomet, ces traits ajoutés ne rendirent pas le christianisme plus acceptable pour les Arabes nomades ; au contraire, ils accrurent leur dégoût pour lui. De même, le moine, la nonne et le prêtre, avec leur robe et leurs cheveux rasés semblent avoir éveillé une sorte d'hostilité instinctive chez les barbares nordiques du nord et de l'ouest. Nous avons dit combien les premiers Anglo-Saxons et les Normands étaient mal disposés à l'égard des moines et des nonnes. Ils semblent avoir perçu le caractère étrange et contre nature de la vie de ces dévots.

Le choc entre les « blancs à peau sombre » et les éléments plus nouveaux du christianisme fut sans aucun doute intensifié lorsque le pape Grégoire VII imposa le célibat aux prêtres catholiques (onzième siècle). L'Orient avait connu pendant des milliers d'années diverses formes de célibat religieux : en occident le même célibat était considéré avec scepticisme et méfiance.

Aux treizième et quatorzième siècles, lorsque les laïques commencent, chez les peuples normands, à se nourrir de science, à lire, à écrire et qu'ils prennent contact avec les activités stimulantes de l'esprit arabe, nous assistons à un mouvement critique mille fois plus formidable, visant cette fois les origines du christianisme, à une attaque contre le prêtre en tant que prêtre, contre la céromonie de la messe en tant que fait central de la vie religieuse ;

simultanément, l'on exige un retour aux enseignements personnels de Jésus, tels qu'ils sont rapportés dans les Evangiles.

Nous avons déjà parlé de la vie de Wycliffe (1320-1384), de la décision prise par lui de traduire la Bible en anglais pour créer un contrepoids à l'autorité du pape. Il dénonça comme une erreur désastreuse les doctrines de l'Eglise relatives à la messe, particulièrement celle d'après laquelle le pain consacré, mangé au cours de la cérémonie, devenait d'une façon magique le corps véritable du Christ. Nous n'examinerons pas, dans toutes ses subtilités, cette question de la transsubstantiation. C'est là l'affaire de théologiens. Mais il est clair qu'une doctrine, telle que la doctrine catholique, qui fait de la consécration des éléments entrant dans le sacrement une opération miraculeuse, que le prêtre et le prêtre seul peut accomplir, et qui met le sacrement au centre de tout son système religieux, accroît énormément l'importance du clergé. Par contre, le point de vue « protestant » d'après lequel ce sacrement a une signification très simple : à savoir que l'on mange le pain et que l'on boit le vin en souvenir de la personne de Jésus de Nazareth, rend absolument inutile l'intervention d'un prêtre consacré. Wycliffe lui-même n'allait pas jusqu'à cette conclusion ; il était prêtre, et il resta prêtre jusqu'à la fin de sa vie ; il admettait que Dieu était spirituellement, sinon substantiellement présent, dans l'hostie ; mais sa doctrine soulevait une question qui conduisit les hommes bien au delà du point où lui-même s'était arrêté. Du point de vue de l'historien, la bataille que Wycliffe venait d'engager contre le pape devint très rapidement la lutte de ce que l'on pourrait appeler la religion rationnelle ou laïque, faisant appel à la libre intelligence et à la libre conscience de l'humanité, contre la religion des prêtres, du cérémonial, de l'autorité et de la tradition. La tendance ultime des réformateurs sera de dépouiller le christianisme de tout ce qui rappelait l'ancien sacerdoce, de n'accepter d'autre autorité que celle des documents bibliques, et de retrouver, si possible, les enseignements primordiaux de Jésus. Sur la plupart de ces points, les chrétiens jusqu ici n'ont pas franchement pris parti.

Les écrits de Wycliffe n'eurent nulle part plus d'influence qu'en Bohême. Vers 1396, un Tchèque instruit, Jean Huss, donna à l'université de Prague une série de conférences fondées sur les doctrines du grand prédicateur d'Oxford. Huss devint recteur de l'Université, mais son enseignement exaspéra tellement l'Eglise qu'elle l'excommunia (1412). On était à l'époque du Grand Schisme, très peu de temps avant que le Concile de Constance (1414-1418) se fût réuni pour discuter sur les désordres scandaleux de l'Eglise Nous avons déjà raconté comment le schisme se termina par l'élection de Martin V. Le concile aspirait à refaire l'unité du christianisme. Mais les méthodes qu'il employa dans ce but sont de celles qui frappent désagréablement notre conscience moderne. On condamna les ossements de Wycliffe à être brûlés. On attira Huss à Constance par la promesse d'un sauf-conduit et on le fit juger pour hérésie. On lui ordonna de rétracter certaines de ses opinions. Il répondit qu'il ne pouvait rien rétracter tant qu'il n'aurait pas été convaincu d'erreur. On lui dit alors que son devoir, qu'il fût convaincu ou non, était de se rétracter, puisque ses supérieurs l'ordonnaient. Il refusa de se soumettre à un tel point de vue. En dépit du sauf-conduit de l'Empereur, il fut brûlé vif (1415). Il accepta le martyre, non pour la cause d'une doctrine, mais pour celle de la libre intelligence et de la libre conscience de l'humanité.

Il est impossible de montrer plus franchement que ne le fit le procès de Jean Huss l'antagonisme du prêtre et de l'anti-prêtre, ni de donner une meilleure preuve de l'esprit malfaisant du clergé. Un collègue de Huss, Jérôme de Prague, fut brûlé l'année suivante.

Ces violences furent suivies d'une insurrection des Hussites de Bohême (1419) ; ce fut la première d'une série de guerres religieuses qui prouvent la désagrégation du christianisme. En 1420, le pape Martin V lança une bulle ordonnant une croisade « pour la destruction des Wycliffites, des Hussites, et de tous les autres hérétiques de Bohême » ; attirés par cette invitation, tous les soldats de fortune sans emploi et tous les forbans qui vagabondaient en Europe se liguèrent contre ce vaillant petit pays. Mais ils trouvèrent en Bohême, où Ziska était maître, plus d'épreuves et moins de butin qu'ils ne s'y attendaient. Les Hussites administraient leur pays selon des principes tout à fait démocratiques, et la nation entière vibrait d'enthousiasme. Les croisés assiégèrent Prague, mais échouèrent, et ils éprouvèrent une série de revers

dont la conclusion fut leur retraite de Bohême. Une seconde croisade (1421) ne fut pas plus heureuse. Deux autres encore échouèrent. Malheureusement les Hussites se laissèrent aller à des dissensions intestines. Encouragée par ce fait, une cinquième croisade (1431) passa la frontière, sous le commandement de Frédéric, Margrave de Brandebourg.

Cette armée de croisés comprenait au moins 90.000 fantassins et 40.000 cavaliers. Attaquant la Bohême par l'ouest, les croisés mirent d'abord le siège devant la ville de Tachov; mais ne pouvant vaincre la résistance de cette place solidement fortifiée, ils prirent d'assaut la petite ville de Most, et là, de même que dans le pays environnant, ils commirent les pires atrocités sur une population dont une grande partie n'était pas même au courant de toutes ces discussions théologiques. Les croisés, avançant par petites étapes, s'enfoncèrent davantage en Bohême, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le voisinage de la ville de Domazlice (Tauss). « Ce fut à trois heures, le 14 août 1431, que les croisés, campés dans la plaine qui s'étend entre Domazlice et Horsuv Tyn, reçurent la nouvelle que les Hussites, commandés par Prokop le Grand, approchaient. Bien que les Bohémiens fussent encore à une distance de six kilomètres, on pouvait entendre le bruit de leurs chars ainsi que le cantique que toute l'armée venait d'entonner : « Vous tous, soldats de Dieu... ». L'enthousiasme des croisés décroissait avec une extrême rapidité. Lutzow [1] nous montre le représentant du pape et du duc de Saxe montés au sommet d'une colline pour avoir une vue d'ensemble du champ de bataille. Ils s'aperçurent vite qu'il n'y avait pas de vraie bataille. Des flots de cavaliers s'enfuyaient dans toutes les directions, et le fracas des chariots vides que l'on emmenait étouffait presque le son du terrible chant des Hussites. Les croisés abandonnaient même leur butin. Un message du margrave de Brandebourg arriva, conseillant la fuite : on n'était plus maître des troupes, qui n'étaient plus à présent dangereuses que pour leur propre parti. Le représentant du pape passa une nuit fort déplaisante dans la forêt où il était caché.... Ainsi prit fin la croisade de Bohême....

En 1434, une nouvelle guerre civile éclata parmi les Hussites, au cours de laquelle leur section la plus avancée et la plus vaillante fut défaite, et en 1436 un accord fut, tant bien que mal, conclu entre le Concile de Bâle et les Hussites modérés, autorisant l'Eglise de Bohême à conserver certains des traits qui distinguaient son culte du culte catholique : cet accord resta en vigueur jusqu'à la Réforme allemande du seizième siècle.

[1] *La Bohême.*

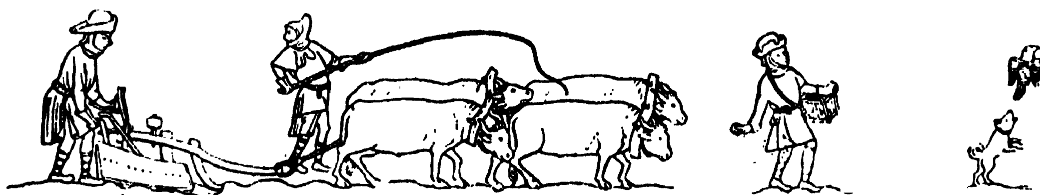
8

La scission qui divisa les Hussites fut en grande partie due à ce que la section extrémiste évolua vers un communisme primitif, lequel alarma les membres les plus riches et les plus influents de la noblesse tchèque. Des tendances semblables s'étaient déjà manifestées parmi les Wycliffites anglais. Elles semblent avoir été la conséquence naturelle des doctrines de fraternité universelle qui se font jour chaque fois que l'on tente de remonter jusqu'aux principes essentiels du christianisme.

Le développement de ces idées avait été puissamment stimulé par une formidable calamité qui venait de s'abattre sur l'humanité et avait mis à nu les fondations même de l'ordre social : une peste d'une virulence inouïe. On l'appelait la Mort Noire, et jamais l'humanité ne courut un plus grand risque d'être complètement anéantie. L'épidémie fut plus meurtrière que la peste de Périclès, ou que celle de Marc-Aurèle, ou que les vagues de peste du temps de Justinien et de Grégoire le Grand, lesquelles frayèrent en Italie la route aux Lombards. Elle surgit d'abord dans la Russie du Sud ou dans l'Asie centrale, puis, passant par la Crimée et empruntant comme véhicule un navire gênois, elle gagna Gênes et l'Europe occidentale. En passant par l'Arménie, elle atteignit l'Asie Mineure, l'Egypte et l'Afrique du Nord. Elle toucha l'Angleterre en 1348. On prétend que les deux tiers des étudiants d'Oxford périrent ; le quart (certains disent la moitié) de la population totale de l'Angleterre fut fauchée. Dans toute l'Europe la mortalité fut aussi grande. Hecker évalue le total des morts à vingt-cinq millions. La peste s'étendit vers la Chine, y tuant treize millions d'habitants. En Chine l'état de désorganisation sociale fut cause que l'on négligea d'entretenir les digues des rivières, d'où de grandes inondations qui dévastèrent les terres agricoles, les plus peuplées de toutes.

Jamais l'humanité n'avait reçu un plus solennel avertissement d'avoir à mettre fin à ses luttes intestines et à se tourner vers la science, à s'unir contre les forces obscures de la nature. Tous les massacres d'Houlagou et de Tamerlan n'étaient rien comparés à cette épidémie. « Ses ravages », écrit J. R. Green, « furent surtout terribles dans les grandes villes, où les rues malpropres et sans écoulement offraient un asile constant à la lèpre et à la fièvre. Dans le terrain de sépulture que, dans sa piété, sir Walter Manny acheta pour les citoyens de Londres, terrain sur lequel s'éleva plus tard le collège de Charter-House, on affirme que plus de cinquante mille cadavres furent enterrés. Des milliers de gens périrent à Norwich, tandis qu'à Bristol les vivants étaient à peine assez nombreux pour enterrer les morts. Mais la Mort Noire s'abattit sur les villages presque aussi brutalement que sur les villes. Nous savons que la moitié des prêtres du comté d'York périrent alors ; dans le diocèse de Norwich les deux tiers des paroisses changèrent de desservants. Toute l'organisation du travail se trouva faussée. La pénurie de main-d'œuvre mettait les petits fermiers dans la quasi impossibilité de prendre soin de leurs terres, et ce n'est qu'en abandonnant temporairement la moitié de leurs loyers que les propriétaires fonciers empêchèrent les fermiers de quitter leurs exploitations. Pendant un certain temps, toute culture devint impossible. « Les moutons et le bétail erraient à l'abandon à travers les champs et les blés, déclare un contemporain, et il n'y avait plus personne pour les conduire. »

Ce fut de ces maux que naquirent les guerres paysannes du quatorzième siècle. Il y avait une grande pénurie de main-d'œuvre et de marchandises, et les riches abbés, les moines cultivateurs qui détenaient une grande partie du sol, les nobles et les marchands étaient trop ignorants des lois économiques pour comprendre qu'il ne fallait pas presser trop durement l'ouvrier en une époque de détresse générale. Voyant leurs propriétés menacer ruine, leurs terres laissées en friche, ils édictaient des lois rigoureuses pour contraindre les hommes à travailler sans augmentation de salaire, et pour les empêcher de se mettre en quête d'emplois mieux rémunérés. Bien entendu, ils provoquèrent ainsi « une nouvelle révolte contre un système d'inégalité sociale que, jusqu'alors, on s'était gardé de critiquer, puisqu'il faisait partie de l'ordre divin de l'univers ». Les pauvres trouvèrent un terrible porte-parole en la personne « d'un prêtre fou du comté de Kent » (ce sont les termes de Froissart, l'homme de cour). Pendant vingt ans (1360-1381) ce prêtre, John Ball, trouva, en dépit des interdits et des menaces de prison, un auditoire fidèle chez les robustes *yeomen* qui tenaient leurs assemblées dans les cimetières du comté de Kent. Pour « fou » que fût John Ball au dire des propriétaires, ce fut dans ses sermons que l'Angleterre entendit la première déclaration de l'égalité naturelle et des Droits de l'Homme. « Bonne gens », clamait le prédicateur, « les choses ne s'arrangeront jamais en Angleterre tant que les biens ne seront pas mis en commun, tant qu'il y aura des vilains et des gentilshommes. De quel droit ceux que nous appelons seigneurs sont-ils plus grands que nous ? Qu'ont-ils fait pour mériter ce titre ? Pourquoi nous tiennent-ils en servage ? Si nous descendons tous du même père et de la même mère, comment peuvent-ils dire et prouver qu'ils valent mieux que nous, si ce n'est qu'ils nous font gagner pour eux, à force de travail, ce qu'ils consomment en vaines dépenses ? Ils sont vêtus de velours, chaudement enveloppés de fourrures et d'hermine, alors que nous sommes couverts de haillons. Ils ont du vin, des épices et du pain blanc ; nous mangeons du pain d'avoine et de la paille, et nous n'avons que de l'eau à boire. Ils ont des loisirs et de belles maisons ; nous n'avons que peine et labeur, avec la pluie et le vent


"Nous avons peine et labeur, pluie et vent dans les champs".

des champs. Et c'est pourtant de nous et de notre travail que ces hommes tiennent tous leurs biens ». Un esprit, fatal à tout le système du moyen âge, s'exhalait du couplet populaire dans lequel la doctrine de nivellement de John Ball se trouvait résumée : « Lorsqu'Adam bêchait et qu'Eve filait, où donc était le gentilhomme ? »

Wat Tyler, le chef des insurgés anglais fut assassiné par le maire de Londres en présence du jeune roi Richard II (1381) et la révolte échoua. Le mouvement hussite, par son côté communiste, se rattachait au même système d'insurrection. Un peu avant le soulèvement qui avait troublé l'Angleterre s'était déroulée la « Jacquerie » française (1358), au cours de laquelle les paysans avaient brûlé les châteaux et dévasté les campagnes. Un siècle plus tard, les mêmes besoins urgents allaient entraîner l'Allemagne dans une série de guerres paysannes. Celles-ci commencèrent tout à la fin du quinzième siècle. Les troubles économiques et religieux se combinèrent encore plus nettement que dans le cas de l'Angleterre. L'une des phases les plus dramatiques de cette période d'agitation est constituée par le soulèvement des Anabaptistes. La secte des Anabaptistes, à la tête de laquelle étaient trois « Prophètes », vit le jour à Wittenberg en Westphalie, mais ne fomenta de mouvement insurrectionnel qu'en 1525. Entre 1523 et 1535 les insurgés furent maîtres de la ville de Munster, également en Westphalie, et firent tous leurs efforts pour réaliser leurs idées de communisme religieux. Ils furent assiégés par l'évêque de Münster, et, le siège fut si rigoureux que, la ville fut prise d'une sorte de folie ; on dit même qu'il y eut des cas de cannibalisme ; un certain Jean de Leyde s'empara du pouvoir, se proclama successeur du roi David, et suivit l'exemple fâcheux donné par ce souverain en pratiquant la polygamie. Après la reddition de la ville, l'évêque victorieux fit torturer d'une façon atroce les Anabaptistes et les fit exécuter sur la place du marché ; leurs corps mutilés furent ensuite suspendus dans des cages à la tour de l'église, pour montrer à l'univers entier que l'ordre et les bonnes mœurs régnaient de nouveau à Münster....

Les soulèvements des travailleurs aux quatorzième et quinzième siècles furent plus sérieux et plus prolongés que tous ceux du même genre auxquels on avait jusqu'alors assisté. Ils rappelaient pourtant les mouvements de communistes mahométans qui avaient autrefois éclaté en Perse. Il y avait eu aussi des révoltes paysannes en Normandie, aux environs de l'an 1000, et vers la fin de l'Empire romain (Bagaudæ) ; mais aucune n'avait été aussi formidable. Ces révoltes montrent qu'un esprit nouveau se fait jour dans l'histoire, esprit complètement différent de l'apathie et de la passivité mentale des paysans et des serfs des régions originelles de la civilisation, ou de l'état de désespoir anarchique du serf et de l'esclave qui travaillaient pour le capitaliste romain. Toutes ces insurrections furent réprimées avec une grande férocité, mais le mouvement lui-même ne fut jamais complètement écrasé. Entre cette époque et l'époque présente, on a vu se développer un esprit de révolte dans les parties inférieures de la pyramide sociale. Il y a eu des phases d'insurrection, des phases de répression, des phases de compromis et de pacification relative ; mais le mouvement lui-même n'a jamais cessé. Nous verrons la flamme s'élever de nouveau au cours de la Révolution française, puis vers 1850 et 1900. Cette agitation a pris d'énormes proportions dans le monde d'aujourd'hui. Le mouvement socialiste du dix-neuvième siècle n'a été que l'un des aspects de cette révolte continue. Dans beaucoup de pays, en France, en Allemagne et en Russie, par exemple, le mouvement ouvrier a revêtu par moments un caractère anti-chrétien, mais il n'y a pas de doute que cette protestation continuelle, et, dans l'ensemble, croissante, de l'homme du peuple d'occident contre une vie de labeur et de servitude est en relation étroite avec l'enseignement du christianisme. L'Eglise et les missionnaires chrétiens peuvent ne pas avoir eu l'intention de répandre des doctrines égalitaires, mais derrière l'Eglise, il y avait la personnalité de Jésus de Nazareth ; le Christ avait apporté avec lui, inconsciemment peut-être, les semences de la liberté et de la personnalité humaines, et, tôt ou tard, celles-ci devaient germer là où il les avait laissées choir.

Ce soulèvement graduel et continu du monde du travail, le développement chez lui d'une conscience de classe et l'affirmation d'un droit sur les richesses sociales, sont, au même titre que l'école, l'université et le livre imprimé, les traits distinctifs du type actuel de civilisation. Celui-ci cependant, en dépit de tous ces achèvements, reste quelque chose de transitoire et d'inachevé. Peut-être

est-il un embryon, peut-être une forme condamnée à périr. Notre civilisation résoudra-t-elle le problème si complexe du travail et du bonheur collectifs ? ou échouera-t-elle, dans une catastrophe, comme ce fut le cas du système romain ? On ne peut répondre à ces questions. Ce sont de tels problèmes qui constituent la réalité de l'histoire. Nous allons les voir prendre corps. Dans un dernier chapitre, nous ferons le compte de nos espérances et de nos craintes — et nous finirons sur un point d'interrogation.

4

Les progrès de l'esprit de libre discussion à travers l'Europe, en cette époque de fermentation, furent formidablement stimulés par l'apparition des livres imprimés. Ce fut l'introduction du papier, venu d'Orient, qui permit aux méthodes d'imprimerie, qui existaient depuis longtemps à l'état latent, de revêtir enfin une forme pratique. On ne sait encore à quel pays il faut faire remonter l'honneur de s'être servi le premier, pour multiplier le nombre des livres, de cet expédient si simple. C'est là une question d'ordre tout à fait secondaire et sur laquelle on a déjà exagérément discuté. Il semble bien pourtant que cette gloire revienne à la Hollande. A Haarlem, un certain Coster imprimait avec des caractères mobiles un peu avant 1446. Gutenberg imprimait à Mayence à peu près à la même époque. Il y avait des imprimeurs en Italie vers 1465, et Caxton monta une presse à Westminster en 1477. Mais longtemps avant cela, l'imprimerie étant employée. On relève dès le douzième siècle, sur les manuscrits, des lettres initiales qui durent être imprimées au moyen de timbres de bois.

Bien plus importante est la question de la fabrication du papier. Il n'est pas exagéré de dire que le papier fut l'instrument qui rendit possible la résurrection de l'Europe. Le papier est originaire de Chine, où il était déjà en usage au deuxième siècle avant J.-C. En 751, les Chinois se livrèrent à une attaque contre les Musulmans de Samarkande ; ils furent repoussés, et, parmi les prisonniers qui leur furent faits, se trouvaient de très habiles ouvriers en papier, qui initièrent leurs vainqueurs à leur art. Nous possédons encore des manuscrits arabes sur papier datant du neuvième siècle. Le papier pénétra dans la chrétienté, soit en empruntant le chemin de la Grèce, soit à la suite de la capture de papeteries mauresques au moment où les chrétiens reconquirent l'Espagne. On ne fabriqua pas de bon papier dans l'Europe chrétienne avant la fin du treizième siècle : ce fut l'Italie qui excella dans cette fabrication. L'Allemagne ne se mit qu'au quatorzième siècle à manufacturer le papier, et ce ne fut qu'à la fin de ce dernier siècle que ce produit devint assez abondant et assez bon marché pour rendre intéressante, à un point de vue commercial, l'impression des livres. L'imprimerie fut la conséquence naturelle et nécessaire de cet abaissement du prix du papier. Dès lors la vie intellectuelle du monde va entrer dans une phase nouvelle. La science cesse d'être un commerce secret d'esprit à esprit, une sorte de suintement de connaissances ; elle devient un large flot, auquel des milliers, et bientôt des centaines de milliers d'esprits, s'abreuveront.

Une conséquence immédiate de cet achèvement fut l'apparition de Bibles en abondance. Une autre fut l'abaissement du prix des livres scolaires. La science de la lecture se répandit rapidement. Non seulement il y eut une forte augmentation du nombre des livres dans le monde, mais ces derniers devinrent plus faciles à lire et, par suite, à comprendre. Au lieu de s'escrimer sur des textes aux caractères biscornus, puis de s'arrêter pour méditer sur leur sens, le lecteur pouvait maintenant penser en même temps qu'il lisait. On vit ainsi s'élargir le cercle des individus capables de lire. Le livre cessa d'être un jouet richement décoré ou un mystérieux instrument d'érudition. Les gens commencèrent à écrire des livres appelés a être autre chose qu'un simple objet de contemplation. Au quatorzième siècle commence véritablement l'histoire des littératures européennes. Les dialectes locaux sont rapidement remplacés par des langues types : l'italien, l'anglais, le français, l'espagnol, et plus tard l'allemand. Ces langues deviennent, chacune dans leur pays, des langues littéraires ; elles sont expérimentées, polies par l'usage, précisées, renforcées. Elles arrivent finalement à pouvoir porter le fardeau des discussions philosophiques, au même titre que le grec ou le latin.

5

Nous devons maintenant consacrer un paragraphe spécial à certaines remarques élémentaires relatives à la marche des

idées religieuses au cours des quinzième et seizième siècles. Ces remarques constituent une introduction nécessaire à l'histoire politique des dix-septième et dix-huitième siècles.

Il nous faut distinguer deux systèmes, qui diffèrent nettement, d'opposition à l'Eglise catholique. Il est vrai que ces deux systèmes s'enchevêtrent bien souvent et tendent à se confondre. L'Eglise cessait de diriger la conscience des Princes, des riches et des gens instruits ; la foi et la confiance que les petites gens avaient en elle s'évanouissaient aussi. Les premiers ne supportaient plus qu'avec impatience son intervention, les restrictions morales qu'elle imposait, le droit qu'elle s'arrogeait de se mettre au-dessus de toutes les puissances et de lever l'impôt ; ils cessaient de la respecter, dans son pouvoir spirituel, comme dans ses biens. De cette insubordination des Princes et des gouvernants tout le moyen âge nous offre des exemples, mais ce fut seulement quand, au seizième siècle, l'Eglise commença franchement à se ranger aux côtés de son vieil antagoniste l'Empereur, quand elle lui offrit son appui, et accepta son aide dans la campagne qu'elle menait contre l'hérésie, que les Princes songèrent sérieusement à rompre avec la communion romaine et à instituer des Eglises particulières. Cela, ils ne l'auraient jamais fait, s'ils ne s'étaient aperçu que l'action de l'Eglise sur les masses était moindre qu'autrefois.

La révolte des Princes était essentiellement une révolte, d'un caractère tout laïque, contre la prétention qu'avait l'Eglise de gouverner le monde. L'empereur Frédéric II, avec son épître aux princes associés, fut le premier à montrer la voie aux révoltés. La révolte des petites gens contre l'Eglise, par contre, était essentiellement religieuse. Ils reprochaient à l'Eglise, non sa puissance, mais sa faiblesse. Ils voulaient une Eglise juste et intrépide qui les aidât et les groupât, de façon à ce qu'ils pussent tenir tête aux grands de ce monde, dont ils avaient eu tant à souffrir. Si donc nous voyons le peuple agir contre l'Eglise, c'est, non pour se libérer de tout contrôle religieux, mais pour s'assurer au contraire un contrôle plus complet et plus effectif. Les gens des communes surtout voulaient que ce contrôle fût *religieux*. Ils ne voulaient pas entendre parler du pape ; ils s'écartaient de lui, non parce qu'il prétendait être le chef religieux de l'humanité, mais parce qu'il n'avait pas ce caractère, parce qu'il n'était qu'un prince de la terre, chargé de richesses, alors qu'il aurait dû être un chef spirituel.

C'est donc un conflit mettant aux prises trois adversaires que celui qui se déroule en Europe à partir du quatorzième siècle. Les Princes cherchent à utiliser les forces populaires contre la papauté, mais veillent en même temps à ce que ces forces ne menacent ni leur puissance ni leur gloire. Pendant longtemps, l'Eglise va de prince en prince, en quête d'un allié, sans comprendre que l'allié perdu qu'il lui faudrait reconquérir, c'est le peuple, qui jadis la vénérait.

A cause de ce triple aspect des conflits mentaux et moraux qui se déroulent durant le quatorzième, le quinzième et le seizième siècles, la révolution à laquelle l'histoire a donné le nom général de Réforme revêtit, elle aussi, un caractère triple. Il y eut la Réforme selon les Princes, ces derniers prétendant arrêter le draînage que faisait Rome de l'or de leurs états et s'emparer de l'autorité morale, des écoles, et des biens matériels de l'Eglise. Il y eut la Réforme selon le Peuple, qui chercha à faire du christianisme une force protégeant les humbles contre l'injustice des riches et des puissants. Et finalement, il y eut la Réforme à l'intérieur de l'Eglise, celle dont saint François d'Assise fut le précurseur, et qui chercha à rendre au christianisme son excellence, et par là même sa puissance première.

La Réforme selon les Princes fut caractérisée par la substitution du Prince au pape comme chef de la religion et comme directeur de la conscience du peuple. Les Princes n'avaient nullement l'intention d'accorder à leurs sujets une pleine liberté d'appréciation en matière religieuse, surtout après la leçon que leur avaient donné les Hussites et les Anabaptistes. Ils cherchèrent à fonder des Eglises nationales dépendant du trône. Lorsque l'Angleterre, l'Ecosse, la Suède, la Norvège, le Danemark, l'Allemagne du nord et la Bohême se séparèrent de la communion romaine, les princes et leurs ministres eurent le souci de garder le mouvement bien en mains. Ils tolérèrent une réforme qui brisait avec Rome ; mais tout ce qui prétendait aller plus loin, toute tentative pour remonter à l'enseignement primitif de Jésus ou à une interprétation directe de la Bible, rencontra leur opposition. L'Eglise établie d'Angleterre nous donne

l'un des exemples les plus typiques et des plus heureux d'un tel compromis. Elle garde les sacrements et le sacerdoce ; mais la Cour, le Lord Chancelier président à son organisation, et si certains de ses prêtres les plus humbles et les plus pauvres entretiennent des opinions subversives, il leur est impossible de se hisser jusqu'à une position d'où ils peuvent parler avec autorité.

La Réforme selon l'homme du peuple était une chose d'un tout autre esprit que la réforme des Princes. Nous avons déjà fait allusion à des tentatives populaires de réforme en Bohême et en Allemagne. Les vastes soulèvements spirituels de l'époque furent des mouvements plus sincères, plus confus, plus patients, et aussi moins immédiatement fructueux, que ne devaient l'être les réformes des Princes. Très peu d'hommes d'esprit religieux eurent l'audace de rompre, ou la crânerie d'avouer qu'ils avaient rompu avec tout enseignement dogmatique, et de proclamer qu'ils n'écouteraient plus désormais que les suggestions de leur propre esprit et de leur propre conscience. Il aurait fallu pour cela une forte dose de courage intellectuel. Tout ce qu'osa tenter à cette époque en Europe l'homme du commun, ce fut de donner comme contre-poids à l'autorité de l'Eglise, sa nouvelle acquisition : la Bible. Tel fut en particulier le cas du grand chef du protestantisme germanique, Martin Luther (1483-1546). Dans toute l'Allemagne, et même dans toute l'Europe occidentale, on rencontrait maintenant des hommes qui passaient autant de temps à épeler les pages nouvellement traduites et imprimées de l'Ancien Testament : le Livre des Lévites, le Cantique de Salomon, l'Ecclésiaste — livres étranges et d'un sens obscur — qu'à lire la relation si simple et si suggestive donnée par les Evangiles de la vie de Jésus. Bien entendu, ces hommes aboutissaient à des conclusions étranges et à des interprétations grotesques. Ce qui étonne, c'est que les unes et les autres ne fussent pas plus étranges et plus grotesques encore. Mais la raison humaine est une chose obstinée, et toujours il faut qu'elle critique et qu'elle trie. La foule des nouveaux commentateurs de la Bible conserva de ce texte ce que sa conscience approuvait et ne tint compte ni de ses énigmes ni de ses contradictions. Dans toute l'Europe, partout où se dressaient les nouvelles Eglises protestantes des Princes, il resta un résidu d'éléments protestants, très vivants et très actifs, qui refusèrent la religion toute faite qu'on leur présentait. Ces éléments, c'étaient les non-conformistes, mélange confus de sectes qui n'avaient rien de commun si ce n'est leur volonté de résistance à toute religion autoritaire, qu'elle dépendît du pape ou de l'Etat. La plupart de ces non-conformistes, pas tous cependant, tenaient la Bible pour un guide d'inspiration divine et dont l'autorité ne pouvait être mise en doute. Ce fut là, d'ailleurs, semble-t-il, une position stratégique et provisoire, et la tendance moderne du non-conformisme a été de s'éloigner de cette bibliâtrie primitive et de s'appuyer uniquement avec quelques réserves et beaucoup de sentimentalité, sur l'enseignement strict de Jésus de Nazareth. Allant encore plus loin que


Ignace de Loyola.

les non-conformistes, on trouve dans nos civilisations modernes un nombre croissant d'individus qui sont mûs par des tendances égalitaires et des impulsions altruistes, dérivant, comme nous l'avons déjà indiqué, du christianisme ; le rôle de ces individus commencera à devenir vraiment important en Europe lorsque l'Eglise devra renoncer à dominer l'esprit humain.

Un mot maintenant sur la troisième phase de la Réforme, la réforme à l'intérieur de l'Eglise. Celle-ci commença déjà à s'opérer aux douzième et treizième siècles, lorsque parurent les Frères Noirs et les Frères Gris (Chap. XXXIII, § 13.) Au seizième siècle, alors que le besoin s'en faisait sentir au plus haut point, on vit agir un stimulant de la même espèce. Ce stimulant, ce fut la fondation de la Société de Jésus par Inigo Lopez de Recalde, plus connu dans le monde

d'aujourd'hui sous le nom d'Ignace de Loyola.

Le début de la carrière d'Ignace fut celle d'un jeune Espagnol très brave et très opiniâtre. Il était intelligent, habile, avait le goût des exploits hardis, d'une vie rude, et d'une gloire plutôt tapageuse. Ses aventures amoureuses furent très libres et très pittoresques. En 1521, les Français enlevèrent à l'Empereur Charles-Quint la ville de Pampelune, en Espagne, dont Ignace était l'un des défenseurs. Il eut les jambes broyées par un boulet, et fut fait prisonnier. L'une des fractures fut mal réduite et l'on dut briser la jambe de nouveau, et c'est tout juste si ces opérations douloureuses et difficiles ne lui coûtèrent pas la vie. Ignace reçut les derniers sacrements. Il chercha aussitôt à s'amender, et bientôt, étant entré en convalescence, il dut se préparer à mener la vie d'un infirme. Ses pensées se tournèrent alors vers une aventure religieuse. Quelquefois il songeait encore à une certaine grande dame, se demandant comment, par quels exploits surprenants, il pourrait, en dépit de son pitoyable état, gagner son admiration ; d'autres fois, il ne pensait plus qu'à devenir le chevalier élu du Christ. Dans cet état de confusion, une nuit qu'il se tenait éveillé, une nouvelle grande dame se présenta à lui ; il eut la vision de la vierge Marie, portant l'enfant Jésus dans ses bras. Immédiatement il fut saisi d'horreur pour tous les actes de sa vie passée. Il résolut de chasser de sa pensée toutes les femmes que portait la terre, et de mener une vie de chasteté absolue et de dévotion à la Mère de Dieu. Il se promit de faire un grand pèlerinage et de mener une vie monastique.

La façon dont finalement il prononça ses vœux montre qu'il était bien le compatriote de Don Quichotte. Il avait recouvré ses forces, et il chevauchait sans but par le monde, soldat de fortune dépourvu d'argent, n'ayant pour tous biens que son bras et la mule qui le portait, lorsqu'il fit la rencontre d'un Maure. Tous deux se mirent à marcher de compagnie, tout en devisant, et bientôt les voilà discutant religion. Des deux, le Maure était le plus instruit ; il avait les meilleurs arguments ; il formula à l'égard de la vierge Marie toutes sortes de jugements désagréables qu'il était difficile de réfuter, et lorsqu'il se sépara d'Ignace, il était tout triomphant. Le jeune chevalier de Notre-Dame bouillait de honte et d'indignation. Il se demanda s'il courrait après le Maure pour le tuer, ou s'il poursuivrait le pèlerinage qu'il avait dans l'esprit. A un croisement, il décida de s'en rapporter à sa mule quant à la route à prendre, et le Maure fut épargné. Ignace arriva à l'abbaye bénédictine de Manresa près de Montserrat, et là, il imita l'incomparable héros du roman du moyen âge, Amadis de Gaule, qui veilla toute une nuit devant l'autel de la sainte Vierge. Il offrit sa mule à l'abbaye, il donna ses vêtements à un mendiant, déposa son épée et son poignard sur l'autel, revêtit un cilice grossier et des souliers de corde de chanvre. Il se rendit alors à un hospice voisin et se soumit à la flagellation et à toutes sortes de privations. Pendant une semaine, il observa un jeûne rigoureux. Puis il partit en pèlerinage pour la Terre-Sainte.

Il erra pendant quelques années, hanté par l'idée de fonder un nouvel ordre de chevalerie religieuse, mais ne sachant pas au juste sous quelle forme entreprendre cette tâche. Il se rendait de plus en plus compte qu'il était profondément illettré, et l'Inquisition, qui commençait à s'intéresser à sa tentative, lui défendit d'enseigner jusqu'à ce qu'il ait passé au moins quatre années à étudier. Tant de cruauté et d'intolérance sont mises au compte de l'Inquisition qu'on a plaisir à constater que dans ses rapports avec ce jeune enthousiaste, impétueux et imaginatif, elle se montra bienveillante et intelligente. Elle comprit quelle était son énergie, et quel parti on pourrait tirer de lui ; elle vit les dangers de son ignorance. Il étudia à Salamanque, à Paris, et en d'autres lieux. Il fut ordonné prêtre en 1538, et une année plus tard l'ordre dont il avait si longtemps rêvé fut enfin fondé, sous l'appellation toute militaire de « Compagnie de Jésus ». Cet ordre s'efforça résolument de mettre les généreuses traditions de l'organisation et de la discipline militaires au service de la religion.

Ignace de Loyola, quand il fonda l'ordre des Jésuites, était un homme de quarante-sept ans ; il ne ressemblait plus au jeune homme un peu fou qui avait singé Amadis de Gaule et qui avait veillé toute une nuit à l'abbaye de Manresa. Le corps de missionnaires et d'éducateurs qu'il créa et mit à la disposition du pape fut l'un des plus puissants instruments que l'Eglise ait jamais maniés. Ces hommes se donnèrent volontairement et totalement à l'Eglise, afin qu'elle

fit d'eux ce qu'il lui plairait. Ce fut l'Ordre des Jésuites qui réintroduisit le christianisme en Chine après la chute de la dynastie Ming, et les Jésuites se plaçèrent en tête des missionnaires chrétiens dans l'Inde et dans l'Amérique du Nord. Nous ferons bientôt allusion à leur œuvre civilisatrice chez les Indiens de l'Amérique du Nord. Mais c'est surtout en élevant le niveau de l'enseignement catholique qu'ils se distinguèrent. Leurs écoles devinrent et restèrent pendant longtemps les meilleures de la chrétienté. Lord Verulam (sir Francis Bacon) écrit : « Pour ce qui a trait à la pédagogie... consultez les écoles des Jésuites, car rien de mieux n'a été mis en pratique. » Ils élevèrent le niveau de l'intelligence, réveillèrent la conscience de toute l'Europe catholique, et, stimulant l'Europe protestante, l'obligèrent à faire un effort nouveau en matière d'éducation.... Peut-être qu'un jour nous verrons surgir un nouvel ordre de Jésuites, au service non du pape, mais de l'humanité.

En même temps qu'elle bénéficiait de ce grand élan éducateur, l'Eglise voyait son organisme purifié du fait de la clarification de ses doctrines et des réformes effectuées au concile de Trente. Ce concile se réunit à intervalles irréguliers à Trente ou à Bologne, entre les années 1545 et 1563, et son œuvre contribua au moins autant que l'énergie des Jésuites à mettre fin aux crimes et aux bévues de toutes sortes qui éloignaient une à une les nations d'Europe de la communauté romaine. Le changement opéré par la Réforme à l'intérieur de l'église de Rome fut aussi grand que celui qui s'opéra dans les églises protestantes détachées de la souche primitive. A partir de ce moment, il n'y a plus de schismes ni de scandales véritables. Ce qu'on peut seulement reprocher à l'Eglise, c'est l'étroitesse croissante de son point de vue doctrinal ; elle poursuit une route monotone, qui n'est plus coupée par ces périodes de vigueur et d'imagination qui s'incarnent dans un Grégoire le Grand, un Grégoire VII, un Urbain II, ou un Innocent III. La guerre mondiale de 1914-1918 a offert à la papauté une occasion unique ; jamais le monde n'avait eu autant besoin d'une voix claire et puissante qui aurait proclamé la nécessité d'une universelle justice, la confraternité des hommes, les droits de l'humanité au bonheur, droits qui devraient l'emporter sur toute passion patriotique. Mais cette direction morale ne fut pas donnée. La papauté ne se souvint que de l'appui traditionnel que lui avaient donné ses fidèles Habsbourg et que de ses querelles avec la France républicaine.

6

Le lecteur ne doit pas supposer que la critique de l'organisation de l'Eglise et du christianisme catholique, d'une part, l'impression et l'étude de la Bible, de l'autre, furent les seuls ou même les plus importants facteurs du mouvement intellectuel du quatorzième et même du quinzième siècle. Ce ne fut là qu'un des aspects, le plus populaire et le plus dramatique, de la renaissance intellectuelle de cette époque. Derrière cet écran, la pensée, l'esprit de libre discussion s'éveillaient, et un processus mental moins frappant, mais dont l'importance devait plus tard se manifester, se développait. Sur les tendances de ce processus, il nous faut donner maintenant quelques brèves indications. On en trouve les premiers symptômes à une époque où il n'y avait pas encore de livres imprimés, mais ce fut l'imprimerie qui lui permit de se manifester en pleine clarté.

Nous avons déjà fait allusion à l'apparition au sein des sociétés d'un esprit de recherche, d'une faculté d'exposer clairement les idées, qui sont quelque chose de nouveau. Un nom domine tout ce mouvement en faveur d'une connaissance systématique du monde : celui d'Aristote. Nous avons aussi fait allusion à la brève période de travail scientifique dont avait bénéficié Alexandrie. A partir de cette époque, les conflits économiques, politiques et religieux, si compliqués, qui se déroulent en Europe et en Asie occidentale, empêchent tout nouveau progrès intellectuel. Ces régions nous l'avons vu, tombèrent pendant de long siècles sous la tutelle de monarchies du type oriental et de traditions religieuses également orientales. Rome fit l'épreuve d'un système industriel fondé sur l'esclavage et dut y renoncer. Ainsi le premier grand système capitaliste se développa et tomba dans le chaos, à cause du principe de décomposition qui était en lui. L'Europe retomba dans un état d'insécurité universelle. Le Sémite se dressa contre l'Aryen, et remplaça dans l'Asie occidentale et en Egypte la civilisation hellénique par une culture arabe. Toute l'Asie occidentale et la moitié de l'Europe tombèrent sous la domination

mongole. Ce fut seulement aux douzième et treizième siècles que l'intelligence nordique sortit de sa torpeur.

A ce moment les universités de Paris et de Bologne prennent chaque jour plus d'extension et sont fort occupées par des discussions philosophiques. La forme que celles-ci revêtent laisse croire qu'il s'agit surtout de questions de logique. Une partie de cette discussion a pour fondement les enseignements d'Aristote, ou plutôt sa logique. Plus tard, son œuvre fut mieux connue, grâce aux traductions latines de l'édition arabe annotée par Averroès. A l'exception de ces traductions d'Aristote — et elles étaient abominables — on ne lit jusqu'au quinzième siècle dans l'Europe occidentale que fort peu de philosophie grecque. Platon, le créateur — qu'il faut distinguer d'Aristote, le savant —était presque inconnu. On n'ignorait certes pas les écrivains néo-platoniciens, mais le néo-platonisme avait autant de rapport avec Platon que les scientistes chrétiens en ont avec le Christ.

Certains écrivains contemporains ont pris l'habitude de dénoncer les discussions philosophiques de la « scolastique » médiévale, comme des exercices fatigants et futiles. Ce jugement est faux. Ces discussions devaient garder une forme technique très rigoureuse du fait que les dignitaires de l'Église, ignorants et intolérants, étaient toujours à l'affût de quelque hérésie. Tout ce qu'il y a de douceur et de clarté dans la pensée moderne, qui, elle, n'a rien à redouter, était nécessairement exclu. Souvent la philosophie médiévale suggère ce qu'elle ne peut dire. Mais elle traita de choses d'une importance fondamentale ; elle lutta péniblement pour supprimer ou corriger certains défauts inhérents à l'esprit humain ; beaucoup de nos contemporains commettent les plus dangereuses bévues parce qu'ils négligent les problèmes que les scolastiques se plaisaient à discuter.

L'esprit humain a une tendance naturelle à exagérer les différences et les ressemblances sur lesquelles toute classification est fondée, à supposer que les objets désignés par des noms différents sont complètement différents et que ceux auxquels on donne le même nom sont identiques en fait. De cette tendance à exagérer les classifications résultent mille maux et mille injustices. Dans la sphère des races ou des nationalités, par exemple, un « Européen » traitera souvent un « Asiatique » à peu près comme si ce dernier était un animal, alors qu'il sera enclin à considérer tout autre « Européen » comme aussi vertueux et aussi aimable que lui-même. Tout naturellement, il se mettra du parti des Européens contre les Asiatiques. Mais, ainsi que le sait déjà, le lecteur de cette histoire, il n'est aucune différence réelle qui corresponde à l'opposition de ces noms. Nous ne sommes en présence que d'un fantôme de différence créé par l'opposition de deux noms....

La grande controverse du moyen âge se déroula entre les « Réalistes » et les « Nominalistes » Il est nécessaire de prévenir le lecteur que le mot « Réaliste » a, dans les discussions médiévales, un sens diamétralement opposé à celui qu'il prend dans le jargon de la critique moderne. Le « Réaliste» moderne est celui qui veut qu'un récit soit chargé de détails matériels ; le « Réaliste » médiéval se rapprochait beaucoup plus de ce que nous appellons aujourd'hui un idéaliste, et son mépris pour le détail était profond. Les Réalistes poussaient encore plus loin que le vulgaire la tendance à exagérer la portée des classifications. Ils prétendaient qu'il y a dans un nom, dans un nom commun s'entend, quelque chose qui est essentiellement *réel*. Par exemple, ils soutenaient qu'il y a un « Européen » type, un Européen idéal, beaucoup plus réel que tous les individus européens. Chaque Européen était pour ainsi dire un spécimen manqué, abâtardi, de cette réalité plus profonde. Par contre, le Nominaliste soutenait que la seule réalité, dans le cas qui nous occupe, c'étaient les Européens individuels, et que le nom « Européen » était un mot, rien d'autre, qui s'appliquait à tous ces individus.

Rien n'est plus difficile que de présenter sous une forme condensée ces controverses philosophiques, qui sont par nature abondantes, diverses et portent l'empreinte d'une foule d'esprits. Si l'on ne met qu'imparfaitement en relief, comme nous l'avons fait ici, les points de divergence entre Réalistes et Nominalistes, le lecteur moderne, inaccoutumé aux discussions philosophiques, sera enclin à se ranger tout de suite du côté des Nominalistes. Mais le procès n'est pas assez simple pour pouvoir être illustré par un seul exemple, et c'est à dessein que nous avons choisi un cas extrême. Les noms et les classifications diffèrent dans leur valeur et dans leur réalité. Alors qu'il est absurde de supposer qu'il y a entre les hommes qui

s'appellent Thomas et les hommes qui s'appellent Guillaume une véritable et substantielle opposition de classe, qu'il y a un Thomas ou un Guillaume essentiel, on ne peut nier qu'il y a des différences beaucoup plus profondes entre un blanc et un Hottentot, et davantage encore entre l'*Homo sapiens* et l'*Homo Neanderthalensis*. Autre exemple : alors que l'opposition entre la classe des animaux d'agrément et celle des animaux utiles est toute superficielle, dépend des usages auxquels ces animaux sont soumis, la différence entre un chat et un chien est si profonde que le microscope peut la retrouver dans une goutte de sang ou un simple poil. Quand on considère cet aspect de la question, on comprend comment le Nominalisme fut finalement amené à abandonner l'opinion que les noms ne sont qu'une étiquette et comment un Nominalisme revisé et amendé fut le point de départ d'une tentative systématique en vue de découvrir la *véritable* classification des objets et des corps, tentative qui s'appelle la recherche scientifique.

La tendance des Réalistes, qui est celle de tous les esprits non cultivés, les faisait incliner vers les dogmes, les divisions rigides, les jugements stricts et les attitudes intransigeantes ; par contre, la tendance du Nominalisme, ancien et moderne, est de ne formuler que des jugements mitigés, d'examiner les cas individuels, de multiplier les enquêtes et les expériences, bref de se confiner dans un certain scepticisme.

Si bien qu'alors que sur la place publique, et dans la vie de tous les jours, l'homme du commun mettait en doute la droiture morale et l'esprit de justice du clergé, la moralité du célibat écclésiastique et l'équité des taxes imposées par le pape ; que, dans les cercles théologiques, les esprits étaient accaparés par la question de la transsubstantiation, on voyait, dans les cabinets de travail et dans les salles de cours, d'autres individus se livrer à une critique approfondie des méthodes suivies par le catholicisme dans son enseignement.

Nous ne chercherons pas à déterminer la place que tiennent dans ce mouvement des hommes tels que Pierre Abélard (1079-1142), Albert le Grand (1193-1280), et Thomas d'Aquin (1225-1274). Ces hommes tentèrent de reconstruire le catholicisme sur des bases plus rationnelles. Ils se tournèrent vers le Nominalisme. Parmi leurs critiques et leurs successeurs, nous trouvons Duns Scot (1274-1308), un franciscain d'Oxford qui, à en juger par sa persévérance et ses subtilités, devait être écossais, et Occam un Anglais (1270-1347). Ces deux derniers, comme Averroès (voir ch. XXXII, § 8), s'appliquèrent à distinguer nettement la vérité théologique de la vérité philosophique ; ils placèrent la théologie au pinacle, mais ils la mirent en même temps en un point d'où elle ne pouvait faire obstacle à la recherche scientifique ; Duns Scot déclarait qu'il était impossible de prouver par le raisonnement l'existence de Dieu ou de la Trinité, ou la réalité de l'acte de création ; Occam insista encore plus sur cette séparation — qui manifestement libérait l'esprit de recherche de tout contrôle dogmatique. Vinrent plus tard des gens qui, ayant profité des libertés que ces pionniers avaient travaillé à leur assurer et ignorant la source de ces libertés, eurent l'ingratitude d'employer le nom de Scot comme synonyme de stupide (c'est là l'origine du mot anglais *Dunce* qui veut dire imbécile).

Un homme occupe une place à part, à cause de son génie propre ; ce fut Roger Bacon (1210-1293), franciscain d'Oxford. C'était un Anglais pur sang, irritable, impulsif, honnête et retors. Il fut en avance de deux siècles sur son temps. H. O. Taylor écrit de lui[1] :

« La carrière de Bacon fut une tragédie intellectuelle, réglée d'après tous les principes de l'art romantique. Le caractère du héros doit être, en effet, grand et noble, mais non sans défauts, attendu que le dénouement dépendra de ce caractère et non des événements. Il mourut vieux ; mais, dans sa vieillesse, comme dans sa jeunesse, il fut le serviteur passionné de toute vérité tangible. Sa poursuite d'une science qui n'était pas tout à fait la science avait été entravée par l'Ordre dont il fut un membre malheureux et révolté ; et, d'une manière tout aussi fatale, son œuvre fut déformée du dedans par les principes qu'il reçut de son temps. Mais, ces opinions courantes, il garde la responsabilité de les avoir acceptées. Ses vues provoquaient la méfiance des autres Frères, et son tempérament intraitable fit de lui une cible volontaire. Il aurait fallu de la mesure et de la persuasion chez un homme qui, comme lui, était décidé à faire partager à ses compagnons des théories aussi neuves que les

[1] *The Medieval Mind*, par Henry Osborn Taylor.

siennes, ou qui aurait seulement voulu (nous sommes, ne l'oublions pas, au treizième siècle) échapper à la persécution après les avoir révélées. Bacon attaque sans mesure, avec outrecuidance et aussi avec injustice, toutes les puissances, mortes ou vivantes. De sa vie on ne sait presque rien, sauf ce que lui-même en a révélé ; et les quelques renseignements qu'il donne ne sauraient suffire pour qui voudrait en construire un récit tant soit peu suivi. Il naît on ne sait où ; étudie à Oxford ; se rend à Paris, étudie, expérimente ; on le trouve de nouveau à Oxford, comme franciscain ; étudie, enseigne, devient suspect à son Ordre, est renvoyé à Paris ; il est tenu en surveillance, reçoit une lettre du pape, écrit, écrit, écrit — ses trois ouvrages les plus connus ; de nouveau il est en difficulté, reste confiné pendant beaucoup d'années, puis est relâché ; il meurt ; il ne reste rien de son corps ni de sa réputation ; il est partiellement exhumé au bout de cinq siècles. »

Le fonds de ces « trois ouvrages les mieux connus » consiste en une attaque virulente, allant parfois jusqu'aux injures, mais entièrement juste, contre l'ignorance de son temps, à laquelle s'ajoute toute une pluie de suggestions pour le développement de la science. Lorsqu'il insiste passionnément sur la nécessité de l'expérience et de l'enregistrement des faits, l'esprit d'Aristote revit en lui. « Expérimentez, expérimentez ! » tel est le refrain de Roger Bacon. Et pourtant Roger Bacon tombe sur Aristote lui-même. Il l'attaque, parce que les hommes, au lieu de faire face hardiment aux faits, demeurent assis dans des salles de travail et scrutent de mauvaises traductions latines, les seules qui fassent connaître le Stagyrite. « Si j'étais libre », écrit-il, avec son emportement habituel, « je brûlerais tous les livres d'Aristote, car l'étude de ceux-ci ne fait que conduire à une perte de temps, elle engendre l'erreur et ne fait qu'accroître l'ignorance. » Il est probable qu'Aristote aurait fait chorus avec Bacon s'il était revenu dans un monde qui adorait ses ouvrages plus qu'il ne les lisait.

Dans tous les livres de Bacon, un même cri retentit, parfois sous une forme un peu déguisée, car il fallait bien composer avec l'orthodoxie, sinon c'était la corde ou la prison : « Cessez de vous laisser gouverner par des dogmes et des préceptes autoritaires : *regardez le monde !* » Il dénonce quatre grands chefs d'ignorance ; le respect de l'autorité, la coutume, l'attention que l'on prête aux opinions de la foule ignorante, et la vanité de nos instincts orgueilleux qui refusent de se laisser éduquer. Venons à bout de ces ennemis, et tout un monde s'ouvrira devant nous !

» Il y aura des machines à naviguer qui ne renfermeront pas de rameurs, de sorte que de grands navires adaptés aux rivières ou à l'océan, guidés par un seul homme, pourront avancer avec un élan plus grand que s'ils étaient pleins d'hommes. De même l'on construira des chars qui pourront être mûs sans le concours d'aucun animal de trait, *cum impetu instimæbili*, du même genre que les chars munis de faux sur lesquels nous croyons que combattaient les anciens. Des machines volantes sont aussi dans l'ordre des choses possibles, si bien qu'un homme pourra être assis au milieu manœuvrant un dispositif au moyen duquel des ailes artificielles battront l'air, à la façon d'un oiseau en plein vol. »

Occam, Roger Bacon, tels sont les précurseurs du grand mouvement qui fait passer l'Europe du « Réalisme » à la réalité. Pendant un certain temps, les influences anciennes luttèrent contre le naturalisme des nouveaux Nominalistes. En 1339, les livres d'Occam furent mis en interdit et le Nominalisme fut solennellement condamné. Et même en 1473 une tentative, d'ailleurs infructueuse, fut faite pour obliger les maîtres de l'université de Paris à s'engager par serment à enseigner le Réalisme. Ce fut seulement au seizième siècle, avec l'imprimerie et le développement de la culture, que le mouvement qui entraînait vers l'expérience les esprits régis par l'absolutisme, commença à s'opérer par formations massives, et qu'on vit les investigateurs chercher à coopérer entre eux.

Pendant tout le treizième et le quatorzième siècle, les expériences faites sur des objets matériels se multiplièrent ; les hommes acquirent des bribes de connaissance, mais il n'y eut aucune progression coordonnée. Le travail fut effectué d'une façon détachée, furtive, obscure. Les Arabes introduisirent en Europe une tradition d'investigation isolée, et toutes sortes de recherches privées et secrètes furent conduites par les alchimistes, que les écrivains modernes sont un peu trop enclins à accabler de leur mépris. Ces alchimistes étaient en rapports étroits avec les verriers et les ouvriers en métal, avec les botanistes et les dro-

guistes de leur temps ; ils épièrent bien des secrets de la nature, mais ils étaient obsédés par leurs idées « pratiques » ; ils cherchaient, non le savoir, mais la puissance ; ils voulaient découvrir le moyen de fabriquer de l'or avec des matériaux inférieurs, rendre l'homme immortel par l'usage d'un élixir de vie, et se laissaient séduire par d'autres rêves tout aussi grossiers. Ils apprirent incidemment, au cours de leurs recherches, une foule de choses sur les poisons, les teintures, la métallurgie, etc ; ils découvrirent diverses substances réfractaires et se trouvèrent bientôt sur la voie qui devait conduire à la découverte du verre transparent, des lentilles et des instruments d'optique ; mais, comme les hommes de science nous le déclarent continuellement, et comme les hommes soi-disant « pratiques » refusent encore de l'admettre, c'est seulement lorsque l'on cultive le savoir dans un but désintéressé que celui-ci fournit à ses serviteurs une riche et abondante moisson de dons inattendus. Le monde d'aujourd'hui est encore trop enclin à dépenser de l'argent pour des recherches techniques plutôt que pour la science pure. La moitié de nos laboratoires scientifiques rêvent encore de brevets et de procédés secrets. Nous ne sommes guère, au fond, sortis de l'âge des alchimistes, en dépit de toutes les railleries que nous adressons à leur mémoire. « L'homme d'affaires » d'aujourd'hui considère encore l'esprit de recherche comme une sorte d'alchimie.

En relation étroite avec les alchimistes étaient les astrologues, qui constituaient aussi une race « pratique ». Ils étudiaient les astres — pour prédire aux gens leur avenir. Ils manquaient de cette foi et de cette compréhension plus vastes qui poussent les hommes à étudier, sans souci du résultat.

Ce n'est pas avant le quinzième siècle que les idées exprimées pour la première fois par Roger Bacon commencèrent à produire leurs premiers fruits, sous la forme d'un savoir nouveau et de perspectives sans cesse élargies. Puis, brusquement, à l'aube du seizième siècle et alors que le monde commence à se remettre des perturbations sociales consécutives aux épidémies du quatorzième siècle, l'Europe occidentale voit surgir une pléiade de noms dont l'éclat surpasse celui des hommes de science les plus réputés de la grande époque grecque. Le lecteur remarquera que presque toutes les nations ont un représentant dans cette pléiade, car la science ne connaît pas de nationalités.

L'un des astres les premiers apparus, en même temps que les plus splendides de cette constellation fut le florentin Léonard de Vinci (1452-1519) ; cet homme eut une vision presque miraculeuse de la réalité. Naturaliste, anatomiste, ingénieur, il fut, en même temps, un très grand artiste. Il fut le premier des modernes à comprendre la nature véritable des fossiles ; les cahiers où se trouvent contenues ses observations sont pour nous un objet de stupéfaction ; il était aussi convaincu que le vol mécanique pourrait être pratiquement réalisé. Un autre grand nom est celui de Copernic (1473-1543), un Polonais, qui fit la première analyse lucide du mouvement des corps célestes et montra que la terre se mouvait autour du soleil. Tycho Brahé (1546-1601), un Danois qui travaillait à l'université de Prague, rejeta cette dernière croyance ; néanmoins ses observations sur les mouvements célestes furent de la plus grande valeur pour ses successeurs, spécialement pour l'allemand Kepler (1571-1630). Galileo Galilei (1546-1642) fut le fondateur de la science de la dynamique. Avant son époque on croyait qu'un poids cent fois plus grand qu'un autre tombait cent fois plus vite. Cela Galilée le nia. Au lieu d'argumenter, comme l'aurait fait un savant ou un gentilhomme, il laissa tomber deux poids inégaux d'une galerie supérieure de la tour penchée de Pise — au grand scandale de tous les érudits. Il fabriqua un appareil que l'on peut considérer comme le premier télescope et développa les idées astronomiques de Copernic ; mais l'Eglise, luttant farouchement contre la lumière, déclara que ceux qui croyaient que la terre était plus petite que le soleil, réduisaient à rien la valeur de l'homme et du christianisme et diminuaient l'importance du pape ; aussi Galilée, sous la menace d'un châtiment rigoureux — c'était alors un vieillard de soixante-neuf ans — fut-il obligé de se rétracter, de remettre la terre à sa place et d'en refaire le centre immuable de l'univers. Il s'agenouilla devant dix cardinaux vêtus d'écarlate, assemblée assez auguste pour épouvanter la vérité elle-même. L'histoire raconte qu'après s'être relevé, il murmura, « *E pur si muove* » (et pourtant elle se meut). Newton (1642-1727) naquit l'année de la mort de Galilée. Par sa découverte de la

gravitation, il fit de l'univers étoilé un système d'une simplicité parfaite. Mais avec Newton nous entrons dans le dix-huitième siècle, et nous dépassons les limites du présent chapitre. Parmi les hommes qui précédèrent Newton, le Dr Gilbert (1540-1603) brille au premier rang. Roger Bacon avait prêché l'expérience, Gilbert fut l'un des premiers à la pratiquer. Il est presque hors de doute que son œuvre, qui porte presque uniquement sur le magnétisme, contribua à la formation des idées de Francis Bacon, lord Verulam (1551 - 1626), lord chancelier de Jacques Ier d'Angleterre. Ce Francis Bacon a été appelé le « père de la philosophie expérimentale », mais on a été enclin à exagérer la part qu'il a eue dans le développement de la science. Ce fut, écrit sir R. A. Gregory, « non le fondateur, mais l'apôtre » de la méthode scientifique. Le plus grand des services qu'il rendit à la science fut la publication de la *Nouvelle Atlantide*. « Dans sa *Nouvelle Atlantide*, Francis Bacon entrevoit un palais de l'invention, un grand temple de la science, où toutes les branches de savoir seront cultivées »[1].

De cette utopie sortit la Société royale de Londres, qui reçut en 1662 une charte royale des mains de Charles II d'Angleterre. L'utilité maîtresse et la qualité principale de cette société, c'est qu'elle était et qu'elle est encore une entreprise de *publication*. Avec sa formation, nous assistons à un pas décisif de la recherche isolée vers la coopération, des investigations secrètes et solitaires chères à l'alchimiste vers les loyaux exposés et la libre discussion qui sont la condition de vie des méthodes scientifiques. Car la véritable méthode scientifique peut être ainsi résumée : ne se fier à aucune affirmation sans l'avoir vérifiée, éprouver toute chose aussi rigoureusement que possible, n'avoir pas de secrets, ne tenter de créer aucun monopole, donner modestement et franchement le meilleur de soi-même, ne servir qu'une seule puissance : la science.

La science de l'anatomie demeurée longtemps en léthargie, fut ranimée par Harvey (1578-1657), qui fit la démonstration de la circulation du sang.... Bientôt le Hollandais Leeuwenhock (1632-17??) mit au point un microscope grossier capable de faire porter l'observation sur les détails infiniments petits de la vie.

[1] Gregory, *Discovery*, chap. VI.

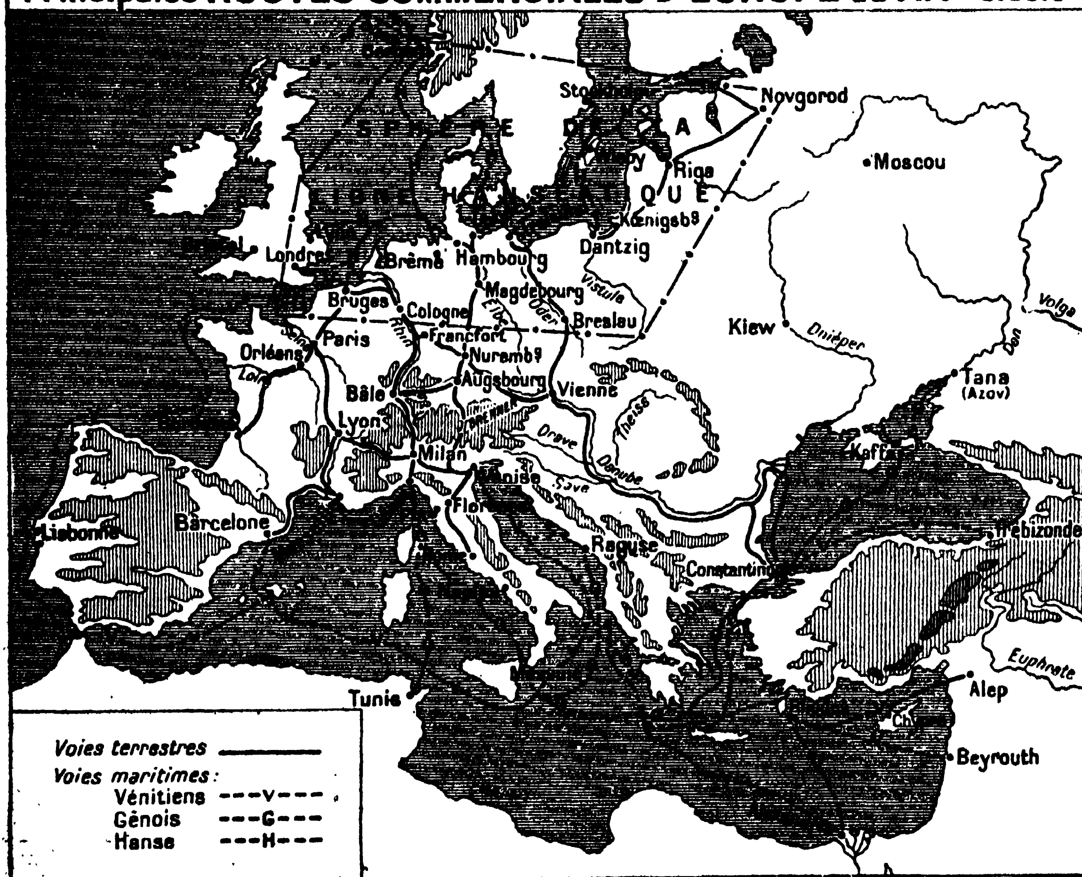
7

Si nous nous sommes aussi longuement étendu sur la renaissance des études scientifiques au moyen âge, c'est que celle-ci devait avoir par la suite sur la vie des hommes une répercussion considérable. Pour nous, un Roger Bacon est un personnage autrement important qu'un monarque de son temps. Mais le monde contemporain n'avait pas, en général, conscience de l'activité qui couvait dans les cabinets de travail, dans les salles de cours, dans les laboratoires des alchimistes, activité qui allait bientôt transformer toutes les conditions de vie. L'Eglise, certes, avait conscience de ce qui se tramait, mais tout ce qu'elle voyait, c'est que ses arrêts, qu'elle croyait définitifs, étaient dédaignés. Elle avait décidé que la terre était le centre même de la création, et que le pape était le chef désigné de la terre. Elle tenait à ce que les idées des hommes sur ces points essentiels ne fussent troublées par aucun enseignement contraire. Par suite, dès qu'elle eut contraint Galilée à dire que la terre ne tournait pas autour du soleil, elle se tint pour satisfaite ; elle ne se rendit pas compte qu'elle allait être rudement atteinte par le fait que la terre se mouvait, malgré tout. De grands changements, sociaux aussi bien qu'intellectuels, étaient en cours dans l'Europe occidentale pendant toute cette fin du moyen âge. Mais l'esprit humain saisit beaucoup plus nettement les événements que les changements ; et la plupart des hommes se cramponnaient à leurs traditions, bien que le décor se modifiât autour d'eux.

Il est impossible, dans une esquisse de ce genre, de faire une place aux événements, quelque brillants et pittoresques qu'ils soient, qui ne traduisent pas la marche générale du progrès. Il nous faut parler de la croissance continue des villes et des cités, de la résurrection du commerce et de la monnaie, de la restauration de la loi et de la coutume, de l'accroissement de la sécurité, de la supression des guerres privées, de tout ce qui caractérise en un mot la période qui s'étend entre la première croisade et le seizième siècle. Des faits, qui tiennent une très grande place dans les histoires nationales, ne seront même pas signalés.

Nous n'avons pas assez de pages pour relater, par exemple, les tentatives réitérées des rois d'Angleterre pour conquérir l'Ecosse et pour se faire reconnaître comme rois de

France ; nous n'indiquerons pas davantage comment les Anglais-Normands s'établirent, d'une façon très précaire, d'ailleurs, en Irlande (douzième siècle) ou comment le Pays de Galles fut réuni à la couronne britannique (1282). Pendant tout le moyen âge la lutte de l'Angleterre contre l'Ecosse et la France se poursuivit. Il y eut des époques où l'Ecosse semblait définitivement subjuguée et où le roi d'Angleterre occupait en France des territoires plus vastes que le souverain de ce dernier pays lui-même. et d'Azincourt (1415), qui ont tant d'attrait pour l'imagination britannique ; ce furent en réalité de petites rencontres dans lesquelles on vit des archers résolus faire, pendant les heures de soleil, un grand massacre de chevaliers en armure ; nous n'accorderons pas plus d'attention au Prince Noir, à Henri V d'Angleterre, et à cette jeune paysanne, Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans qui chassa les Anglais de son pays natal. Chaque pays possède un fond d'événements nationaux dont il chérit le souvenir.



Principales ROUTES COMMERCIALES D'EUROPE au XIVe siècle.

Dans les histoires d'Angleterre on représente trop souvent cette lutte avec la France comme une tentative isolée. En réalité, ce fut une entreprise combinée, tentée de concert, d'abord avec les Flamands et les Bavarois, puis avec la Bourgogne, puissant état vassal de la France, pour conquérir et diviser le patrimoine d'Hugues Capet. Nous signalerons seulement au passage la déroute à Bannockburn de l'armée anglaise, aux prises avec les Ecossais (1314), les batailles de Crécy (1346), de Poitiers (1356) Ce sont là des tapisseries qui ornent la demeure de l'histoire, mais elles ne font pas corps avec le bâtiment lui-même. Le Rajputana ou la Pologne, la Russie, l'Espagne, la Perse et la Chine ont été témoins d'exploits qui valaient bien tous ceux de l'Europe occidentale ; elles ont eu des chevaliers aussi friands d'aventures, des princesses aussi vaillantes, des héros livrant combat à un contre dix. Nous n'avons pas davantage le temps de dire comment Louis XI de France (1461-1483), fils de Charles VII,

s'empara de la Bourgogne et posa les fondations d'une monarchie française centralisée. Ce qui nous intéresse beaucoup plus, c'est de savoir qu'aux treizième et quatorzième siècles, la poudre à canon, ce don des Mongols, fit son apparition en Europe, si bien que les rois (Louis XI inclus) et la loi, s'appuyant sur les villes en voie de croissance, furent capables de renverser les châteaux des chevaliers, brigands à demi-indépendants, et des barons du début du moyen âge. Les nobles et les chevaliers batailleurs de l'époque barbare disparaissent lentement de l'histoire durant ces siècles ; les Croisades les dévorent ; leur sang s'épuise dans des guerres dynastiques, comme la Guerre des Deux Roses en Angleterre ; les flèches des archers anglais les transpercent et l'infanterie les oblige à s'enfuir du champ de bataille. Ces seigneurs s'aperçoivent que le commerce a du bon et leur caractère se transforme complètement. Ils disparaissent, ne conservant que leur titre, du sud et de l'ouest de l'Europe, avant de disparaître de l'Allemagne. Le chevalier resta en Allemagne, jusqu'au seizième siècle, un combattant professionnel.

Entre le onzième et le quinzième siècle on vit surgir, telles des fleurs, dans l'Europe occidentale, et en particulier en France et en Angleterre, une multitude de monuments magnifiques et très caractéristiques : cathédrales, abbayes, qui constituent l'architecture gothique. Cette exquise efflorescence concorde avec l'apparition d'un corps d'artisans, étroitement relié, dans ses débuts à l'Eglise. En Italie et en Espagne également, on recommençait à construire librement et magnifiquement. Tout d'abord ce furent des églises qui firent les frais de ces constructions. Puis les rois et les marchands commencèrent à leur tour à bâtir.

A partir du douzième siècle, avec le développement du commerce, la vie urbaine reprit une grande intensité en Europe. Parmi les villes les plus florissantes citons Venise, avec ses satellites Raguse et Corfou, Gênes, Vérone, Bologne, Pise, Florence, Naples, Milan, Marseille, Lisbonne, Barcelone, Narbonne, Tours, Orléans, Bordeaux, Paris, Gand, Bruges, Boulogne, Londres, Oxford, Cambridge, Southampton, Douvres, Anvers, Hambourg, Brême, Cologne, Mayence, Nuremberg, Munich, Leipzig, Magdebourg, Breslau, Stettin, Dantzig, Koenigsberg, Riga, Pskof, Novgorod, Wisby et Bergen.

« Une ville de l'Allemagne occidentale bénéficiait entre 1400 et 1500 de tous les avantages offerts à cette époque par le progrès, bien qu'à notre point de vue moderne bien des choses manquassent encore.... Les rues étaient pour la plupart étroites et construites irrégulièrement, les maisons étaient en bois ; presque tous les bourgeois logeaient leur bétail dans leur propre maison, et chaque matin l'on voyait passer par les rues le troupeau de porcs que le gardien menait à la pâture. A Francfort-sur le-Mein, il fut interdit, à partir de 1481, de loger des porcs dans l'Altstadt, mais dans la Neustadt et dans Sachsenhausen, cette coutume subsista tout naturellement. Ce ne fut qu'en 1645, une première tentative ayant échoué en 1556, que les parcs à porcs furent démolis dans la ville intérieure à Leipzig. Les riches bourgeois, qui, à l'occasion, confiaient leurs capitaux aux grandes compagnies marchandes, avaient des intérêts considérables à la campagne et possédaient, à l'intérieur des murs de la ville, de vastes cours avec d'énormes granges. Les plus opulents d'entre eux étaient propriétaires de ces splendides maisons patriciennes que nous admirons encore aujourd'hui. Mais, même dans les villes les plus anciennes, la plupart des maisons du quinzième siècle ont disparu ; ce n'est que çà et là qu'un bâtiment à charpente visible et à étages faisant saillie, comme à Bacharach ou à Miltenburg, nous rappelle le style d'architecture des maisons bourgeoises d'alors. La grande masse de la population inférieure, qui vivait de mendicité, ou gagnait juste de quoi manger en exerçant quelque petit métier, habitait de misérables bicoques en dehors de la ville ; le mur de celle-ci servait souvent d'unique soutien à ces pitoyables bâtisses. L'agencement intérieur des maisons, même chez les riches, était très au-dessous de ce qu'exigent nos idées modernes ; le style gothique était aussi peu approprié aux menus détails des objets de luxe qu'il était splendidement désigné pour la construction des cathédrales et des hôtels de ville. L'influence de la Renaissance contribua à accroître le confort domestique.

« Les quatorzième et quinzième siècles virent s'élever, dans toute l'Europe, un grand nombre d'églises et de cathédrales gothiques qui ont, dans bien des cas, conservé leur destination originelle. La puissance et la prospérité des villes se

manifestent surtout dans ces édifices et aussi dans les fortifications, avec leurs tours et leurs portes. Sur toutes les gravures représentant une ville du seizième siècle ou des siècles suivants on voit se détacher des constructions de date assez récente, élevées pour la sûreté et l'honneur de la ville. La cité s'acquittait alors de beaucoup de fonctions qui sont maintenant remplies par l'Etat. L'administration municipale avait à résoudre les problèmes sociaux. Les guildes, d'accord avec les municipalités, s'occupaient de la réglementation du commerce ; les pauvres dépendaient de l'Eglise, tandis que le conseil veillait à l'entretien des murailles municipales et aux mesures à prendre contre les incendies, si fréquents à l'époque. Le conseil, toujours préoccupé de ses devoirs sociaux, avait l'œil à ce que les greniers municipaux fussent bien remplis, de façon à ce que l'on eût des réserves pour les années de disette. Dans presque toutes les villes, on éleva au cours du quinzième siècle de ces magasins à provisions. On fixait des tarifs pour la vente des marchandises, assez élevés pour que tous les artisans pussent gagner convenablement leur vie et pour que l'acheteur eût une garantie de bonne qualité. La ville était alors le principal capitaliste ; en tant que vendeur de rentes viagères et de successions elle jouait un rôle de banquier et possédait un crédit illimité. En échange, elle obtenait des fonds pour la construction des fortifications ou, lorsque l'occasion se présentait, pour l'acquisition de droits souverains, que lui vendait un prince à court d'argent »[1].

En général, ces villes européennes étaient des républiques aristocratiques indépendantes ou quasi-indépendantes. La plupart reconnaissaient pourtant vaguement la suzeraineté de l'Eglise, de l'Empereur ou d'un roi. D'autres faisaient partie du royaume, ou étaient même la capitale d'un duc ou d'un roi. Dans de pareils cas, leurs libertés étaient garanties par une charte royale ou impériale. En Angleterre, la Cité royale de Westminster sur la Tamise coudoyait la Cité de Londres, qui était entourée de murs et dans laquelle le roi ne pouvait pénétrer qu'après autorisation et en observant un cérémonial déterminé. La République, complètement indépendante, de Venise régnait sur un empire d'îles et de ports marchands vassaux, un peu à la façon de la république athénienne. Gênes était également indépendante. Les villes allemandes de la Baltique et de la mer du Nord, depuis Riga jusqu'à Middelbourg en Hollande, Dortmund et Cologne formaient une confédération très lâche : la confédération des villes de la Hanse, à la tête de laquelle étaient Hambourg, Brême et Lübeck n'était que très vaguement reliée au reste de l'Empire. La Hanse, qui comprenait en tout plus de soixante villes et qui avait des dépôts à Novgorod, à Bergen, à Londres et à Bruges, contribua à purger les mers du nord des pirates, ce fléau de la Méditerranée et des mers orientales. L'Empire d'Orient depuis la conquête, aux quatorzième et quinzième siècles, de son hinterland européen par les Ottomans, jusqu'à sa chute en 1453, était réduit en fait à la ville marchande de Constantinople, une ville-état qui aurait ressemblé à Gênes et à Venise si elle n'avait été encombrée par une cour impériale corrompue.

C'est en Italie que l'on assiste au développement le plus complet et le plus magnifique de cette vie urbaine de la fin du moyen âge. Quand la lignée des Hohenstaufen se fut éteinte au treizième siècle, l'étreinte du Saint Empire romain sur le nord et le centre de l'Italie se desserra, bien que, comme nous le relaterons plus tard, les empereurs allemands continuassent à être couronnés comme rois et comme empereurs en Italie jusqu'à l'époque de Charles-Quint. On vit surgir au nord de Rome, la capitale pontificale, un certain nombre de cités-états quasi indépendantes. L'Italie méridionale et la Sicile restèrent pourtant sous la domination étrangère. Gênes et sa rivale Venise furent les grands ports marchands de l'époque ; leurs nobles palais, leurs peintures altières, suscitent encore notre admiration. Milan, au pied du défilé du Gothard, retrouva sa richesse et sa puissance. Plus à l'intérieur du pays, Florence, centre commercial et financier, connut au quinzième siècle, sous le gouvernement presque monarchique des Médicis, un second « siècle de Périclès ». Mais, bien avant l'époque de ces Médicis, Florence avait donné naissance à un art magnifique et abondant. La tour de Giotto (1266-1337), et l'admirable Dôme, de Brunellesco (1377-1446), existaient déjà. Vers la fin du quatorzième siècle, Florence devint le centre de cet effort de résurrection et d'imitation de l'art antique (qui fut aussi la Renaissance, au sens étroit du

[1] Helmolt, *History of the World.*

mot). L'art, à l'opposé de la pensée philosophique et de l'esprit de découverte scientifique, constitue l'ornement et l'expression, plutôt que la substance de l'histoire, et nous ne pouvons songer à donner ici une idée des achèvements d'un Filippo Lippi, d'un Botticelli, d'un Donatello (mort en 1466), d'un Léonard de Vinci (mort en 1519) et d'un Raphaël (mort en 1520). Sur les hypothèses scientifiques de Vinci, nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots.

8

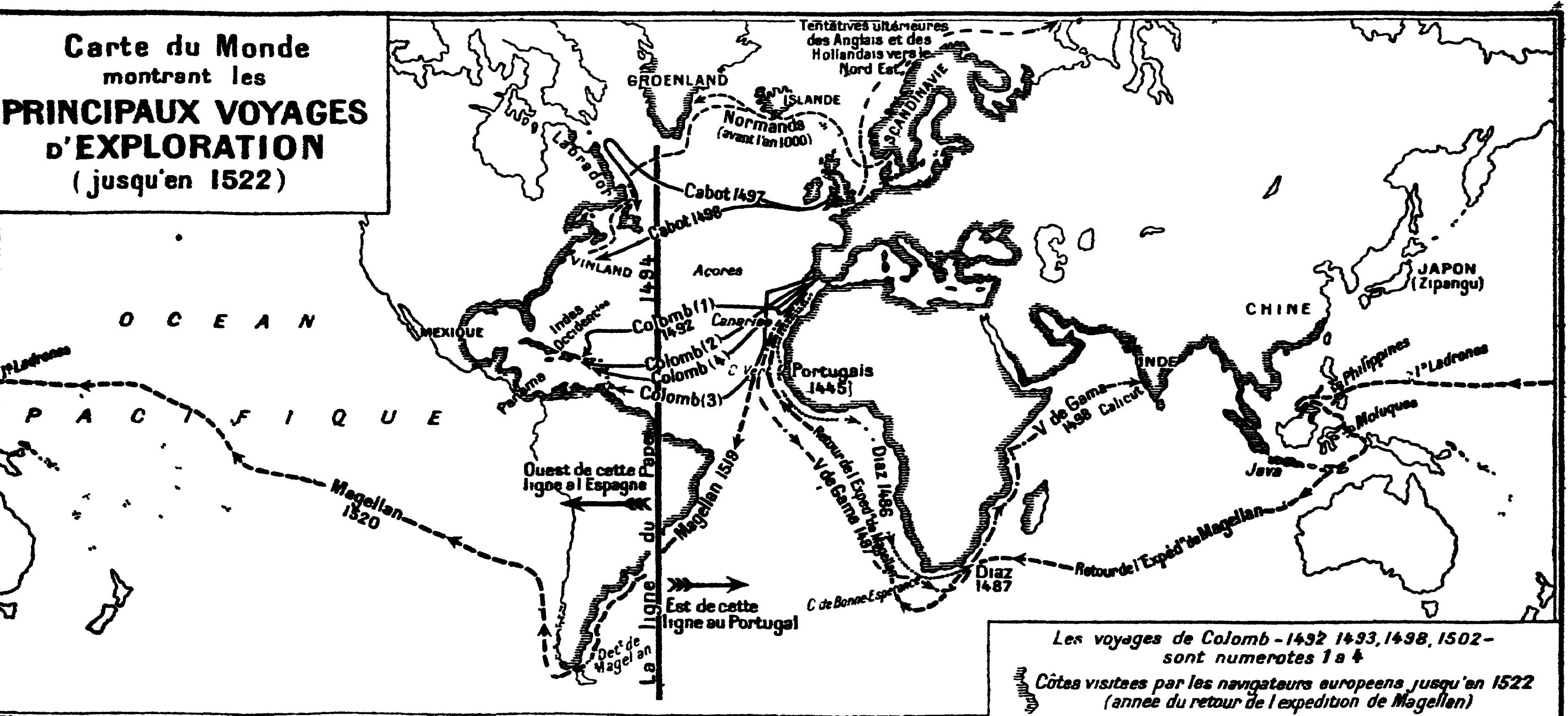
En 1453, ainsi que nous l'avons déjà relaté, Constantinople tomba. Pendant tout le cours du siècle suivant, la poussée des Turcs se fit sentir en Europe d'une façon ininterrompue. La ligne frontière entre le Mongol et l'Aryen, qui passait à l'est du Pamir au temps de Périclès, avait été avancée jusqu'à la Hongrie. Constantinople avait longtemps constitué un simple îlot chrétien au milieu d'une péninsule balkanique dominée par les Turcs. Sa chute contribua singulièrement à interrompre les relations commerciales avec l'Orient.

Des deux cités rivales de la Méditerranée, Gênes et Venise, c'est Venise qui était généralement en meilleurs termes avec les Turcs. Aussi les marins gênois étaient exaspérés par le monopole commercial de Venise, et cherchaient un moyen de passer à travers ou derrière le filet tendu par elle. Mais d'autres peuples se livraient à présent au commerce maritime et se disposaient, les anciennes routes leur étant fermées, à en rechercher de nouvelles qui les menassent vers leurs marchés habituels. Les Portugais, par exemple, étaient en train de créer un commerce côtier dans l'Atlantique. Cette mer, qui était désertée depuis que Rome avait égorgé Carthage, fut de nouveau sillonnée par des flottes. Il est difficile de déterminer si c'était l'Européen occidental qui poussait vers l'Atlantique ou si c'était lui qui était poussé par le Turc, maître de la Méditerranée jusqu'à la bataille de Lépante (1571). Les vaisseaux gênois et vénitiens remontaient furtivement jusqu'à Anvers et les marins de la Hanse descendaient vers le sud et élargissaient sans cesse leur champ d'activité. Partout la science de la navigation et de la construction des navires se développait. La Méditerranée est la mer des galères et du cabotage. Mais sur l'océan Atlantique et la mer du Nord les vents sont plus fréquents, les marées plus hautes, et la rive est souvent un danger plus qu'un refuge. Les hautes mers appellent le navire à voile, et aux quatorzième et quinzième siècles ce dernier fait son apparition, se dirigeant par la boussole et en suivant les étoiles.

Au treizième siècle, les marchands de la Hanse, partant de Bergen, voguaient régulièrement à travers les grandes mers grises vers les Normands d'Islande. En ce dernier pays, les habitants avaient entendu parler du Groenland, et des voyageurs aventureux avaient même atteint une terre plus au nord, la Vinland, où le climat était tempéré et où des hommes, s'ils l'avaient voulu, auraient pu s'établir et s'isoler du reste de l'espèce humaine. Cette Vinland était, soit la Nouvelle-Ecosse, ou, ce qui est plus probable, la Nouvelle-Angleterre.

Dans toute l'Europe, les marchands et les marins se demandaient au quinzième siècle quelles routes nouvelles, menant vers l'Orient, l'on pourrait bien découvrir. Les Portugais, qui ne se doutaient pas que le pharaon Néchao avait résolu le problème bien des siècles auparavant, envisageaient la possibilité de se rendre aux Indes en passant par la côte d'Afrique. Leurs navires suivirent donc la route qu'Hannon avait prise jusqu'au Cap Vert (1445). Ils cinglèrent vers l'ouest et découvrirent, des îles Canaries, Madère et les Açores. C'était là une assez jolie enjambée à travers l'Atlantique. En 1486 un Portugais, Diaz, déclara qu'il avait doublé l'Afrique par le sud....

Un certain Gênois, Christophe Colomb, commença à songer fort sérieusement à une entreprise, qui semble aujourd'hui toute naturelle, mais qui au quinzième siècle, demandait un très gros effort d'imagination : un voyage, face à l'ouest, à travers l'Atlantique. A cette époque, personne ne soupçonnait l'existence de l'Amérique, en tant que continent isolé. Colomb savait que le monde était une masse sphérique, mais il sous-estimait son volume ; les voyages de Marco Polo avaient fait naître chez lui une idée exagérée de l'étendue de l'Asie, et il croyait, en conséquence, que le Japon, dont on disait qu'il contenait beaucoup d'or, était situé dans l'Atlantique, à peu près à la place qu'y occupe le Mexique. Colomb avait fait divers voyages d'exploration dans l'Atlantique ; il avait été en Islande, avait peut-être entendu parler de la Vinland,


Carte du Monde
montrant les
PRINCIPAUX VOYAGES
D'EXPLORATION
(jusqu'en 1522)
Les voyages de Colomb -1492 1493, 1498, 1502- sont numerotes 1 a 4
Côtes visitees par les navigateurs europeens jusqu'en 1522 (annee du retour de l'expedition de Magellan)
Tentatives ultérieures des Anglais et des Hollandais vers le Nord Est
GROENLAND
ISLANDE
SCANDINAVIE
Normands (avant l'an 1000)
Labrador
Cabot 1497
Cabot 1498
VINLAND
Acores
Canaries
MEXIQUE
Indes Occidentales
Colomb (1) 1492
Colomb (2)
Colomb (4)
Colomb (3)
Portugais 1445
Diaz 1486
Diaz 1487
C de Bonne Esperance
V de Gama 1497
V de Gama 1498
Calicut
Retour de l'Exped.n de Magellan
Magellan 1519
Magellan 1520
Ouest de cette ligne à l'Espagne
Est de cette ligne au Portugal
La ligne du Pape 1494
CHINE
INDE
JAPON (Zipangu)
Philippines
Moluques
Java
OCEAN PACIFIQUE

et cela l'avait grandement affermi dans son idée ; si bien que ce projet de faire voile vers le soleil couchant devint le grand dessein de sa vie. Il était complètement démuni d'argent, certains disent même qu'il était en faillite, et sa seule façon de se procurer un navire, c'était d'encourager quelqu'un à lui en confier le commandement. Il alla d'abord trouver le roi Jean II de Portugal, qui l'écquta, fit toutes sortes d'objections, puis organisa à son insu une expédition, purement portugaise. Cette tentative bien diplomatique pour tâcher de devancer l'homme qui a l'idée originale d'un plan, échoua comme elle le méritait ; l'équipage se mutina, le capitaine perdit courage et fit demi-tour (1483). Colomb se rendit alors auprès de la cour d'Espagne.

Tout d'abord, on refusa de lui fournir un navire ou des moyens quelconques. L'Espagne assaillait alors Grenade, le dernier bastion des Musulmans dans l'Europe occidentale. La majeure partie de l'Espagne avait été reprise par les chrétiens entre le onzième et le treizième siècle ; puis il y avait eu un temps d'arrêt ; et maintenant toute l'Espagne, unie par le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, se préparait à mener à bonne fin la conquête chrétienne. Désespérant de recevoir un secours de l'Espagne, Colomb envoya son frère Bartholomé chez Henri VII d'Angleterre ; mais une telle aventure ne souriait guère à ce monarque prudent. Finalement en 1492 Grenade tomba, et, aidé par quelques marchands de la ville de Palos, Colomb obtint ses navires, trois navires, dont l'un seulement, le *Santa Maria*, de 100 tonnes, était ponté. Les deux autres étaient des bateaux ouverts d'un tonnage moitié plus faible.

La petite expédition — elle comprenait en tout quatre-vingt-huit hommes ! — se dirigea vers le sud, gagna les Canaries, puis se lança à travers les mers inconnues, par un beau temps et un vent favorable.

Il faut lire les détails de cette expédition, dont les conséquences devaient être si formidables, pour comprendre quelles en furent les difficultés. Le voyage dura deux mois et neuf jours. L'équipage était plein de doutes et de craintes ; il estimait qu'il n'y avait pas de raison pour qu'on ne naviguât pas ainsi indéfiniment. Le passage de quelques oiseaux lui apporta pourtant un réconfort ; un peu plus tard les matelots pêchèrent une perche travaillée par l'homme et une branche couverte de baies étranges. A dix heures du soir, le 11 octobre 1492, Colomb aperçut une lumière ; le matin suivant la terre était en vue et, le lendemain, aux premières heures du jour, Colomb débarqua sur les rives du nouveau monde, en un costume somptueux et portant le bannière royale d'Espagne.

Au début de 1493, Colomb revint en Europe. Il rapportait de l'or, du coton, des animaux et des oiseaux étranges, plus deux Indiens au corps peint et aux yeux écarquillés, qu'il avait décidé de faire baptiser. On jugea dans son pays que ce n'était pas le Japon, mais l'Inde qu'il avait atteint. Aussi les îles découvertes par lui furent-elles appelées les Indes Occidentales. La même année, il repartit avec une grande expédition de dix-sept navires et de quinze mille hommes, ayant reçu cette fois la permission expresse du pape de prendre possession des nouveaux territoires au nom de la couronne d'Espagne....

Nous ne jugerons pas ici la conduite de Colomb comme gouverneur de cette colonie espagnole, ni n'insisterons sur les raisons qui le firent révoquer et condamner aux fers. Très peu de temps après, tout un essaim d'aventuriers espagnols se mit à explorer les nouvelles terres. Mais il est intéressant de remarquer que Colomb, quand il mourut, ignorait encore qu'il avait découvert un continent nouveau. Jusqu'au jour de sa mort, il resta convaincu qu'il avait atteint l'Asie en faisant le tour du monde.

La nouvelle de cette découverte produisit une énorme sensation dans toute l'Europe occidentale. Elle agit comme un aiguillon sur les Portugais et les poussa à de nouvelles tentatives pour atteindre l'Inde par la route de l'Afrique du Sud. En 1497, Vasco de Gama fit voile de Lisbonne vers Zanzibar, et de là, avec un pilote arabe, fila à travers l'océan Indien, et atteignit Calicut, dans l'Inde. En 1515, on trouvait des navires portugais à Java et dans les Moluques. En 1519 Magellan, un marin portugais qui était au service du roi d'Espagne, après s'être engagé dans le détroit, glacial et rebutant, qui a pris son nom, pénétra dans l'océan Pacifique, que déjà des explorateurs espagnols, qui avaient traversé l'isthme de Panama, avaient vu miroiter devant eux.

L'expédition de Magellan se poursuivit en direction de l'ouest, à travers le Pacifique. Ce fut un voyage beaucoup plus héroïque

que celui de Colomb : pendant *quatre-vingt dix-huit jours*, Magellan, dont rien ne pouvait entamer la résolution, vogua sur un océan immense et vide, ne découvrant rien que deux petites îles désertes. Les équipages étaient rongés par le scorbut ; ils n'avaient que très peu d'eau, et encore celle-ci était-elle de mauvaise qualité, et leur seul aliment était du biscuit putréfié. On faisait avec ardeur la chasse aux rats ; on rongeait du cuir et on dévorait de la sciure de bois pour calmer un peu les affres de la faim. C'est en cet état que l'expédition atteignit les Ladrones. Elle découvrit les Philippines, et là Magellan fut tué au cours d'un combat avec les indigènes. Plusieurs autres capitaines furent assassinés. Cinq navires étaient partis avec Magellan en août 1519, ainsi que deux cent quatre-vingts hommes ; en juillet 1522, le *Vittoria*, n'ayant à bord que trente et un hommes, rentrait dans l'Atlantique et regagnait son mouillage près du môle de Séville, dans la rivière Guadalquivir. C'était le premier navire qui eût jamais fait le tour de la planète.

Les Anglais, les Français, les Hollandais et les marins de la Hanse ne se lancèrent que plus tard dans cette nouvelle et grande aventure. Mais le commerce avec l'Orient ne les intéressait qu'à un moindre degré. Et lorsqu'ils entrèrent dans le jeu, leurs premiers efforts furent pour faire le tour de l'Amérique par le nord, tout comme Magellan en avait fait le tour par le sud, et aussi pour contourner l'Asie par le nord, tout comme Vasco de Gama l'avait contournée par le sud. Mais ces entreprises étaient vouées à la faillite par la nature des choses. En Amérique et en Orient, l'Espagne et le Portugal avaient une avance d'un demi-siècle sur l'Angleterre, la France et la Hollande. Quant à l'Allemagne, elle ne se mit jamais en mouvement. Le roi d'Espagne était l'empereur d'Allemagne durant ces années capitales, et le pape avait donné le monopole de l'Amérique non pas même à toute l'Espagne, mais au royaume de Castille. Ce privilège devait suffire au début à éloigner la Hollande et l'Allemagne de toute aventure américaine. Les villes de la Hanse étaient quasiment indépendantes ; elles n'avaient pas de monarque derrière elles pour les soutenir, et n'étaient pas assez unies pour se lancer dans une entreprise aussi considérable. Ce fut un malheur pour l'Allemagne, et peut-être pour le monde entier, que ce pays ait été ébranlé et ait eu à soutenir des guerres épuisantes, au moment où toutes les autres puissances occidentales se mettaient à la nouvelle école de commerce et d'administration, école dont les leçons se donnaient en haute mer.

Pendant tout le seizième siècle, la Castille fit, devant l'Europe éblouie, le compte des trésors qu'elle rapportait d'Amérique. Elle avait découvert un monde nouveau, une terre magnifique de colonisation, où l'argent et l'or abondaient. Tout cela lui appartenait, puisque le pape l'avait dit. La Cour de Rome, dans un accès de munificence avait partagé ce monde nouveau qui faisait tant travailler l'imagination de l'Europe, entre les Espagnols et les Portugais : les premiers devaient recevoir tout ce qui s'étendait à l'ouest d'une ligne verticale tirée à 370 lieues des îles du Cap Vert et les seconds tout ce qui s'étendait à l'est de la dite ligne.

Tout d'abord, les seuls habitants que rencontrèrent les Espagnols en Amérique furent des sauvages d'un type mongoloïde. Beaucoup de ces sauvages étaient cannibales. Il est malheureux pour la science que les premiers Européens qui aient atteint l'Amérique fussent des Espagnols sans curiosité scientifique, n'ayant soif que d'or, et mûs par un fanatisme aveugle, qu'avait encore exaspéré une récente guerre de religion. Ils ne firent que fort peu d'observations intéressantes sur les mœurs et sur les idées de ces peuples primitifs. Ils les massacrèrent, ils les volèrent, ils les asservirent, mais ils ne prirent aucune note de leurs coutumes. Leur rage de destruction ne sera égalée plus tard que par les Anglais en Tasmanie, qui abattirent à coup de fusil, dès qu'ils les virent, les derniers hommes paléolithiques, et mirent sur leur chemin de la viande empoisonnée.

Des zones étendues du continent américain étaient constituées par des prairies, et les tribus nomades tiraient leur subsistance du bison, animal aujourd'hui presque disparu. Par leurs mœurs, leurs vêtements peints, l'habitude qu'ils avaient de se badigeonner le corps, l'ensemble de leurs caractères physiques, ces Indiens des prairies offraient des ressemblances remarquables avec les Européens de la fin de l'âge paléolithique, c'est-à-dire de l'âge solutréen. Mais ils n'avaient pas de chevaux. Ils ne semblaient pas avoir fait de grands progrès depuis l'époque où leurs ancêtres avaient

gagné l'Amérique. Chez eux pourtant l'usage de certains métaux, du cuivre indigène, par exemple, était très largement répandu, mais ils ne connaissaient pas le fer. Lorsque les Espagnols pénétrèrent à l'intérieur du continent, ils attaquèrent, pillèrent et détruisirent deux systèmes distincts de civilisation qui s'étaient développés en Amérique, peut-être tout à fait indépendamment des systèmes de civilisation du vieux monde. L'un d'entre eux était la civilisation aztèque du Mexique, l'autre celle du Pérou. Toutes deux étaient probablement dérivées des sous-civilisations héliolithiques, qui, venant de la Méditerranée, avaient insensiblement passé à travers le Pacifique d'île en île, et, avec le canot pour seul véhicule, gagné l'Amérique. Nous avons déjà signalé quelques traits intéressants de ces mouvements, uniques dans l'histoire. Dans leur développement autonome, ces peuples civilisés d'Amérique s'étaient élevés en gros jusqu'à un degré de culture semblable à celui de l'Egypte prédynastique ou des premières cités sumériennes. D'ailleurs, avant les Aztèques et les Péruviens, il y avait eu des civilisations embryonnaires qui furent détruites par les nouveaux occupants, ou qui s'effacèrent d'elles-mêmes.

Les Aztèques semblent avoir été un peuple conquérant qui dominait une communauté plus civilisée que lui-même, de même que les Aryens dominèrent la Grèce et l'Afrique du nord. Leur religion était un système primitif, complexe et cruel, dans lequel les sacrifices humains et le cannibalisme jouaient un grand rôle. Leurs esprits étaient hantés par l'idée du péché ; ils croyaient aussi que ce n'était que par le sang qu'on se rendait les dieux favorables.

La civilisation aztèque fut détruite par une expédition commandée par Cortez. Ce dernier amenait avec lui onze navires, quatre cents Européens, deux cents Indiens, seize chevaux et quatorze canons. Mais, à Yucatan, il rencontra un Espagnol égaré qui avait été pendant plusieurs années captif des Indiens, qui avait plus ou moins bien appris différentes langues indiennes, et qui savait que la domination des Aztèques n'était subie qu'avec impatience par beaucoup de leurs sujets. Cortez conclut une alliance avec ces derniers, franchit les montagnes et s'avança dans la vallée de Mexico (1519). Il s'empara de Mexico, dont le souverain, Montezuma, fut tué par son propre peuple parce qu'il favorisait les Espagnols, puis il fut à son tour assiégé, mais s'échappa, après avoir perdu ses chevaux et ses canons ; enfin, après une retraite terrible vers la côte, il avança de nouveau et conquit le pays tout entier. De nos jours encore la population du Mexique est en bonne partie de sang indigène, mais l'espagnol a remplacé les langues indigènes, et la seule culture qui existe est catholique et espagnole.

Quant au Pérou, région plus curieuse encore, il fut la victime d'un autre aventurier, du nom de Pizarro. Ce dernier mit à la voile, en 1530, dans l'isthme de Panama, avec une expédition de cent soixante-huit espagnols. Comme Cortez au Mexique, il profita des dissentiments des indigènes pour s'assurer la possession de ce malheureux état. Comme Cortez, aussi, qui s'était fait un instrument de Montezuma, il s'empara par trahison de l'Inca du Pérou, et essaya de gouverner en son nom. Ici encore nous ne pouvons nous étendre sur les événements très confus qui suivirent, les insurrections mal préparées des indigènes, l'arrivée de renforts espagnols venus du Mexique, et le déclin de cet état qui devint une simple province espagnole. Nous ne nous attacherons pas davantage aux pas des aventuriers espagnols qui, avec une grande rapidité, se répandirent, à travers le reste de l'Amérique, le Brésil restant réservé au Portugal. Chaque histoire est à son début une suite de massacres et de pillages. Les Espagnols maltraitaient les indigènes et se querellaient entre eux ; depuis des années ils avaient oublié les lois et les règlements auxquels ils obéissaient dans leur pays natal ; ce n'est que très lentement que cette phase de conquête et de violence fera place à une phase de gouvernement légal de colonisation. Mais, bien avant qu'un semblant d'ordre se fût établi en Amérique, un courant continu d'or et d'argent, passant à travers l'Atlantique, venait se déverser sur le gouvernement et le peuple espagnols.

A la chasse aux trésors succéda une ère d'exploitation des mines. Dès lors le problème du travail, avec ses difficultés, se trouva posé pour le nouveau monde. Tout d'abord les Indiens furent réduits en esclavage et traités avec injustice et brutalité, mais il est bon d'ajouter, à l'honneur des Espagnols, que ces procédés furent vivement critiqués. Les indigènes trouvèrent des champions, et de très vaillants champions, dans l'Ordre dominicain et dans un prêtre

séculier, Las Casas, qui fut planteur et propriétaire d'esclaves à Cuba, jusqu'au moment où sa conscience commença à le tourmenter. De même, dès le début du seizième siècle, un courant d'importation d'esclaves nègres, ramassés dans l'Afrique du Nord, commença à s'établir. Après un mouvement de recul, le Mexique, le Brésil, et l'Amérique espagnole commencent à devenir de grandes terres productives de richesses que l'on exploite au moyen d'esclaves.

Nous ne pouvons parler aussi longuement que nous le voudrions du beau travail de civilisation accompli dans l'Amérique du Sud, plus spécialement parmi les indigènes, par les Franciscains, et bientôt après par les Jésuites, qui arrivèrent en Amérique au cours de la seconde moitié du seizième siècle (après 1549).

C'est ainsi que l'Espagne parvint à prendre temporairement la tête des puissances du globe. Ce fut une ascension soudaine et mémorable. Depuis le onzième siècle, cette péninsule stérile et rugueuse avait été en lutte contre elle-même ; sa population chrétienne avait dû soutenir un combat perpétuel contre les Maures ; subitement, par une sorte de miracle, semble-t-il, elle réalise son unité, juste à temps pour récolter la première moisson consécutive à la découverte de l'Amérique. Avant cette époque, l'Espagne avait toujours été un pays pauvre ; elle est redevenue un pays pauvre, sa seule richesse résidant dans ses mines. Et pourtant, pendant un siècle, grâce à son monopole de l'or et de l'argent en Amérique, elle domina le monde. L'est et le centre de l'Europe étaient encore sous la coupe du Turc et du Mongol ; la découverte de l'Amérique fut elle-même une des conséquences des conquêtes turques ; ce sont en grande partie les inventions mongoles de la boussole et du papier, ce sont les voyages en Asie, ces derniers ouvrant des aperçus nouveaux sur la civilisation et les richesses de l'Extrême-Orient, qui sont la cause de l'extraordinaire explosion d'énergies mentales, physiques et sociales, que l'on voit se produire tout le long de la « Bordure de l'Atlantique ». Car, dans le sillage du Portugal et de l'Espagne, on vit suivre la France et l'Angleterre, et bientôt après la Hollande, chacune exerçant à son tour l'empire des mers. Le grand centre d'intérêt de l'histoire européenne, qui avait été jusqu'ici le Levant, passe des Alpes et de la Méditerranée dans l'Atlantique. Pendant plusieurs siècles, l'Empire turc, l'Asie centrale et la Chine vont échapper au projecteur de l'historien européen. Et pourtant, ces régions demeurent le centre du monde, et il ne peut y avoir de paix permanente pour l'humanité si elles n'y sont associées et si leur bien-être n'est pas assuré.

9

Considérons maintenant les conséquences politiques de cette vaste libération et de cette expansion des idées européennes aux quatorzième et quinzième siècles, des progrès accomplis par la science, de l'exploration de l'univers, de la diffusion du savoir, grâce au papier et à l'impression, du développement de la liberté et de l'égalité. Comment tous ces phénomènes affectaient-ils la mentalité des cours et celle des rois qui dirigeaient officiellement les affaires de l'humanité ? Nous avons déjà montré comment se desserrait à cette époque l'étreinte de l'Eglise catholique sur la conscience des hommes. Seuls les Espagnols qui sortaient d'une guerre religieuse prolongée, et finalement heureuse, contre l'Islam, avaient gardé un véritable enthousiasme pour l'Eglise. Les conquêtes des Turcs et le fait que les limites du monde connu se trouvent reculées, contribuent à dépouiller l'Empire romain du prestige que lui avait valu son caractère d'universalité. La vieille structure mentale et morale de l'Europe se disloquait. Que devenaient les ducs, les princes et les rois de l'ordre ancien, durant cette époque de changement ?

En Angleterre, comme nous le verrons plus tard, on voit se manifester des tendances très complexes et très intéressantes, orientées vers une nouvelle forme de gouvernement ; la forme parlementaire, laquelle sera ensuite adoptée par le monde presque tout entier. Mais, au seizième siècle, bien peu de gens avaient conscience de ces tendances.

Peu de monarques nous ont laissé des journaux intimes ; il est impossible d'être roi et d'être sincère ; la monarchie est par elle-même une pose. L'historien en est réduit à formuler des hypothèses, qu'il croit plausibles, sur le contenu de la tête qui porte une couronne. Il est hors de doute que la psychologie des rois a changé avec le temps. Nous possédons cependant les écrits d'un homme fort intelligent de cette

époque, qui s'appliqua à étudier et à dévoiler la science de la royauté, telle que la fin du quinzième siècle la concevait. Cet homme, ce fut le célèbre Florentin Niccolo Machiavelli (1469-1527). Il était de bonne naissance et possédait une fortune décente. Lorsqu'il entra au service de la République, il avait vingt-cinq ans ; pendant dix-huit ans il servit dans la diplomatie ; il fut chargé d'un grand nombre d'ambassades, et en 1500 fut envoyé en France pour traiter avec le roi. De 1502 à 1512, il fut le bras droit du gonfalonier (président à vie) de Florence : Soderini. Machiavel réorganisa l'armée florentine, écrivit des discours pour le gonfalonier, inspira en fait toute la politique florentine. Quand Soderini, qui s'était appuyé sur les Français, fut renversé par les Médicis, qui étaient soutenus par les Espagnols, Machiavel, bien qu'il eût offert ses services aux vainqueurs, fut mis à la torture et expulsé. Il s'installa dans une villa près de San Casciano, à quinze kilomètres de Florence, et là occupa son temps, soit à rassembler des histoires érotiques qu'il envoyait à un ami de Rome, soit à écrire des livres sur la politique italienne, dans laquelle il avait cessé de jouer un rôle. C'est parce que Marco Polo fut mis en prison que nous possédons aujourd'hui son livre de voyages ; c'est à la disgrâce de Machiavel et aux heures fastidieuses de San Casciano que nous devons son *Prince*, son *Histoire Florentine* et son *Art de la Guerre*.

La valeur durable de ces livres réside dans l'idée claire qu'ils nous donnent de la qualité et des limites des esprits dirigeants de l'époque. Leur atmosphère était celle de Machiavel. Son intelligence, d'une pénétration exceptionnelle, ne fait que mettre en lumière ce qui, dans leurs actions, demeure obscur.

Son esprit fort sensible avait été vivement impressionné par la ruse, la cruauté, l'audace et l'ambition de César Borgia, duc de Valentino, dans le camp duquel il avait passé plusieurs mois comme envoyé. Dans son *Prince*, il idéalise cette éblouissante personnalité. Il faut que le lecteur sache que César Borgia (1476-1507) était le fils du pape Alexandre VI, Rodrigo Borgia (1492-1503). Le même lecteur sera peut-être effaré à l'idée que le pape avait un fils, mais, souvenons-nous qu'il s'agit d'un pape d'avant la Réforme. La papauté à cette époque vivait dans un état de profond relâchement moral, et bien qu'Alexandre se fût engagé, en tant que prêtre, à observer le célibat, ce fut presque avec ostentation qu'il vécut avec une femme qui elle-même n'avait pas de mari, et qu'il consacra les ressources de la chrétienté à l'avancement de sa famille. César était un garçon plein de fougue, même pour son époque ; il avait de bonne heure fait assassiner son frère aîné, ainsi que le mari de sa sœur Lucrèce. En fait, il avait trahi et assassiné bien d'autres personnes. Il était devenu, avec l'aide de son père, duc de vastes territoires dans l'Italie centrale, lorsque Machiavel lui rendit visite. Au point de vue militaire, il n'avait été qu'un chef médiocre, mais comme administrateur, il avait montré une vigueur et une dextérité considérables. Sa magnificence n'eut qu'un caractère des plus temporaires. Quand son père mourut, elle se dégonfla comme une vessie crevée ; mais Machiavel ne comprit pas combien elle était précaire. Ce qui nous intéresse avant tout chez César Borgia, c'est qu'il réalisa au plus haut point l'idéal formé par Machiavel d'un prince heureux et magnifique.

Bien des choses ont été écrites pour montrer que, derrière les écrits politiques de Machiavel, il y avait de nobles et vastes intentions, mais toutes ces tentatives pour ennoblir le personnage laisseront sceptique le lecteur qui lit dans les lignes, et non entre les lignes. Il est manifeste que Machiavel ne croyait pas à la justice, qu'il ne croyait pas à un Dieu gouvernant le monde, pas plus qu'à un Dieu habitant le cœur des hommes ; il ne se rendait pas davantage compte du pouvoir que peut avoir la conscience sur les hommes. Ce n'est pas lui qui se serait laissé aller à des visions utopiques d'un ordre universel ou aurait essayé de réaliser la *Cité de Dieu*. C'étaient là des choses dont il n avait que faire. S'emparer du pouvoir, donner satisfaction à ses désirs, à sa sensibilité et à ses haines, se pavaner triomphalement de par le monde, qu'est-ce qu'un individu pouvait souhaiter de plus grand ? Seul un prince pouvait réaliser un tel rêve. Pour lui-même, il admettait, soit par timidité, soit parce qu'il comprenait que ses droits n'étaient pas suffisamment établis, qu'il ne pouvait y avoir une telle vie ; mais du moins pouvait-il espérer servir un prince, vivre à l'ombre de sa gloire, avoir sa part du butin, de ses vices, et de toutes ses petites satisfactions méchantes. Peut-être même pour-

rait-il se rendre indispensable. En conséquence, il décida de devenir « expert » dans la science du gouvernement princier. Il fut aux côtés de Soderini dans sa chute. Quand il eut été torturé et rejeté par les Médicis, et eut perdu tout espoir de faire fortune comme parasite de cour, il écrivit ces manuels d'astuce pour montrer quel habile serviteur le prince avait perdu. Sa théorie dominante, sa grande contribution à la littérature politique, c'est que les obligations morales qui lient les hommes du commun n'engagent pas les princes.

On est porté à attribuer à Machiavel un certain patriotisme, parce qu'il suggéra que l'Italie, qui était faible et divisée — elle avait été envahie par les Turcs et seule la mort du sultan Mahomet l'empêcha de passer sous le joug musulman ; de plus, les Français et les Espagnols se la disputaient déjà comme un cadavre — pourrait devenir une nation forte et unifiée ; mais la réalisation de cette unité devait constituer une opération dont le prince retirerait tout le profit. Si Machiavel préconise l'institution d'une armée nationale, c'est seulement parce qu'il se rend compte que les méthodes de guerre italiennes, qui se servent de troupes de mercenaires étrangers, sont vouées à l'insuccès. A n'importe quel moment, de pareilles troupes peuvent passer à un patron plus généreux ou piller l'état qu'elles sont chargées de défendre. Il avait été profondément impressionné par les victoires des Suisses sur les Milanais, mais il ne chercha jamais à percer le secret de l'esprit de liberté qui rendit possible lesdites victoires. Il créa une milice florentine dont il ne put rien tirer. Il était né aveugle aux qualités qui font les peuples libres et les nations grandes.

Mais quoi ! Cet homme, moralement aveugle, vivait dans un petit monde qui l'était tout autant que lui. Il est clair que le tour de sa pensée correspondait à celui des cours de son époque. Derrière les princes des nouveaux états qui avaient surgi après l'écroulement de l'Empire et la tentative stérile de l'Eglise, on trouvait partout des chanceliers, des secrétaires et des confidents du type machiavélique. Cromwell, par exemple, le ministre de Henri VIII d'Angleterre après sa rupture avec Rome, considérait le *Prince* de Machiavel comme la quintessence de la sagesse politique. Quand les princes étaient eux-mêmes suffisamment intelligents, ils se montraient machiavéliques. Ils cherchaient à s'assurer les uns sur les autres quelque avantage, à détruire leurs rivaux, à voler leurs contemporains plus faibles, de façon à pouvoir, pendant un temps généralement bref se pavaner aux yeux de l'Europe.

10

Il est intéressant de noter que cette infanterie suisse qui avait tant impressionné Machiavel ne faisait pas partie du système princier de l'Europe. Au centre même du système européen avait surgi une petite confédération d'états libres, la Confédération suisse, qui, après avoir adhéré nominalement pendant quelques siècles au Saint-Empire romain, était devenue franchement républicaine en 1499. Dès le treizième siècle, les paysans des trois vallées qui entouraient le lac de Lucerne s'étaient mis dans la tête de se libérer de toute suzeraineté et de conduire leurs affaires à leur guise. Ils se heurtèrent aux prétentions d'une noble famille de la vallée de l'Aar, la famille de Habsbourg. En 1245, les hommes de Schwytz brûlèrent le château de Nouvel Habsbourg qui, près de Lucerne, se dressait menaçant ; les ruines de ce château sont encore visibles aujourd'hui.

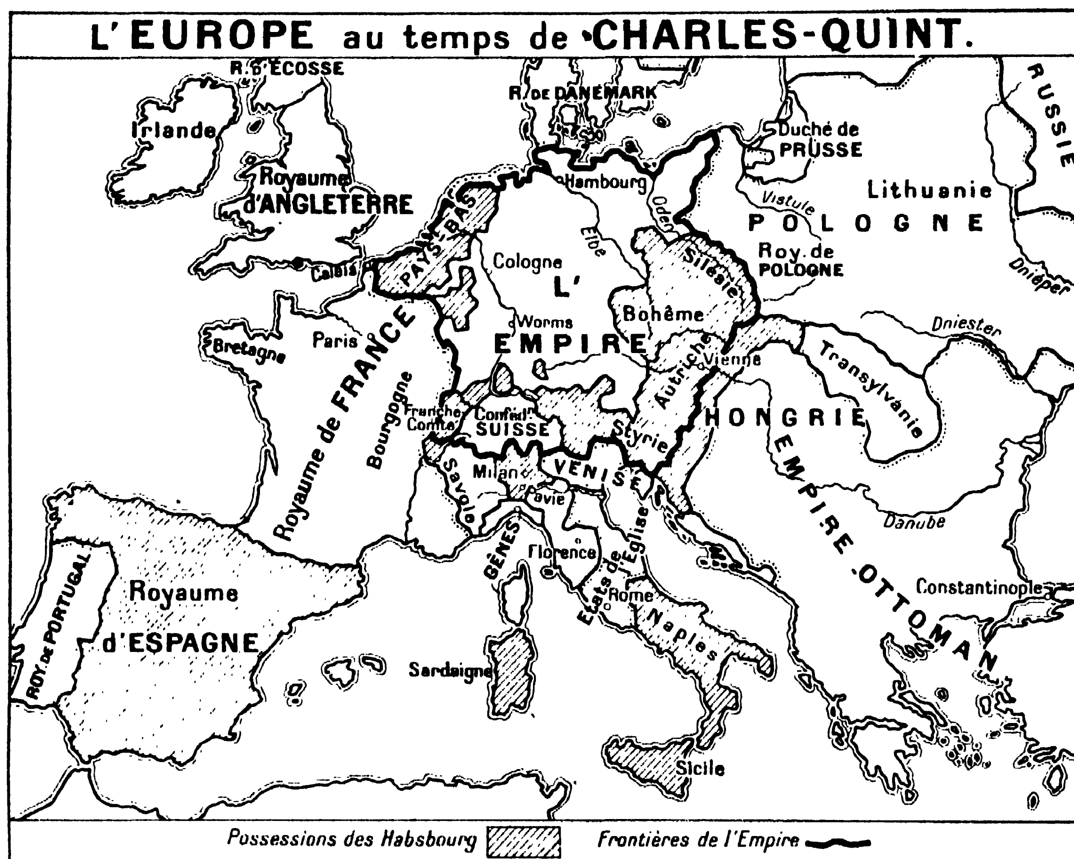
Cette famille de Habsbourg avait une robuste constitution et elle s'annexait tout ce qui lui tombait sous la main ; elle avait des terres et des possessions dans toute l'Allemagne ; et en 1273, après l'extinction de la maison de Hohenstaufen, Rodolphe de Habsbourg fut élu empereur d'Allemagne, distinction qui par la suite devint en fait héréditaire dans sa famille. Mais tout cela n'empêcha pas les habitants d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden de décider qu'ils ne se laisseraient pas gouverner par un Habsbourg ; ils constituèrent en 1291 une Ligue Perpétuelle et, de cette époque à la nôtre, ils ont vécu chez eux au milieu de leurs montagnes, d'abord comme membres libres de l'Empire, puis comme confédération entièrement indépendante. De la légende héroïque de Guillaume Tell, nous n'avons pas le loisir de parler ici, pas plus que d'exposer comment la Confédération s'étendit graduellement jusqu'à ses frontières actuelles. Des vallées de langues romande, italienne et française vinrent bientôt se joindre à ce vaillant petit groupe républicain. Le pavillon à croix rouge de Genève est devenu, au milieu des guerres, le symbole de l'huma-

nité internationale. Les villes, si nettes et si prospères, de la Suisse, ont servi de refuge aux hommes libres contre toutes les formes de tyrannie.

11*a*

La plupart des figures qui se détachent sur le fond de l'histoire doivent ce privilège à quelque qualité exceptionnelle, bonne ou mauvaise, qui les distingue de leurs contemporains. Mais en 1500 naquit à Gand, en Belgique, un homme de capacités tout à fait moyennes et d'un tempérament mélancolique, fils d'une mère faible d'esprit que l'on avait mariée par raison d'état ; cet homme devait être appelé, sans qu'il y eût de sa faute, à devenir le centre de tous les orages qui s'amoncelaient en Europe. L'historien est contraint de lui accorder une place, parfaitement imméritée, à côté de personnalités aussi marquantes qu'Alexandre, Charlemagne et Frédéric II. Cet homme ce fut l'empereur Charles-Quint. Pendant quelque temps on eût dit que ce fût là le plus grand monarque d'Europe depuis Charlemagne. Sa personne elle-même et ses grandeurs illusoires étaient la conséquence de la politique matrimoniale de son grand-père, l'empereur Maximilien I (1459-1519).

Certaines familles se sont assuré la maîtrise du monde en combattant, d'autres en intriguant ; l'arme des Habsbourg fut le mariage. Maximilien, au début de sa carrière, détenait ce qu'il avait hérité des Habsbourg : l'Autriche, la Styrie, une partie de l'Alsace, et d'autres districts ; il épousa — le nom de la dame importe peu — la Hollande et la Bourgogne. La plus grande partie de la Bourgogne lui échappa après la mort de sa première femme, mais il conserva les Pays-Bas. Alors il tenta, mais sans succès, d'épouser la Bretagne. Il succéda comme empereur à son père Frédéric III (1494), et épousa le duché de Milan. Finalement il maria son fils à la fille idiote de Ferdinand et d'Isabelle (le Ferdinand et l'Isabelle de Colomb) qui, non seulement régnaient sur une Espagne récemment unifiée, sur la Sardaigne et sur le Royaume des Deux-Siciles, mais encore, en vertu du présent fait par le pape à la Castille, sur toute l'Amérique à l'ouest du Brésil. De sorte que Charles, son petit-fils, devait hériter de la majeure partie du continent américain et



de territoires comprenant à peu près le tiers de ce que les Turcs avaient laissé de l'Europe. Le père de Charles mourut en 1506, et Maximilien fit tous ses efforts pour assurer l'élection de son petit-fils au trône impérial. Charles hérita des Pays-Bas en 1506 ; il devint par la suite roi de fait de tous les territoires espagnols, car quand son grand-père maternel Ferdinand mourut, en 1516, sa mère était complètement folle. Son grand-père paternel Maximilien étant mort à son tour en 1519, il fut élu empereur en 1520. Il n'avait que vingt ans.

A cette élection s'opposa le jeune et brillant roi de France, François Ier, qui avait hérité du trône de France à l'âge de vingt et un ans. La candidature de François était appuyée par le pape Léon X (1513), monarque également fort brillant. Nous sommes du reste à une époque de souverains très brillants. Elle est, en effet, celle de Baber dans l'Inde (1526-1530) et de Soliman en Turquie (1520). Léon et François craignaient tous deux de voir tant de pouvoir concentré en une seule main. Le seul autre monarque qui comptât en Europe était Henri VIII, devenu roi d'Angleterre en 1509, à l'âge de dix-huit ans. Lui aussi posa sa candidature à l'Empire. A l'intérieur de ce triangle royal, il y avait un assez joli champ pour les diplomates. Charles, se rendant d'Espagne en Allemagne, visita l'Angleterre, et s'assura l'appui d'Henri contre François, en corrompant son ministre, le cardinal Wolsey. Henri, pendant ce temps, faisait de grandes démonstrations d'amitié à l'égard de François, offrant des festins, des tournois et autres réjouissances démodées, au cours d'un pique-nique princier qu'il vint effectuer en France, et que les historiens ont baptisé le Camp du Drap d'Or (1520). La chevalerie était devenue au seizième siècle une sorte de pose pittoresque. L'empereur Maximilien est encore appelé par les historiens allemands « le dernier des chevaliers ».

L'élection de Charles fut assurée, souvenons-nous en, par une vaste entreprise de corruption. Il eut comme principal partisan et comme premier bailleur de fonds la grande maison de commerce des Fuggers. La finance qui avait disparu de la vie politique européenne depuis l'effondrement de l'Empire romain, rentre ainsi en scène. Cette apparition des Fuggers, dont les maisons et les palais surpassaient en éclat ceux des empereurs, marque l'ascension de forces qui s'étaient déjà fait une place deux ou trois siècles plus tôt à Cahors, en France, à Florence, et en d'autres villes d'Italie. Charles-Quint fut moins un empereur Habsbourg, qu'un empereur Fugger.

Pendant un certain temps, ce jeune homme à l'air pas très intelligent, à l'épaisse lèvre supérieure et au menton long et lourd — ce sont là des traits qui affligent encore ses descendants — fut une marionnette entre les mains de ses ministres. D'habiles serviteurs, formés à l'école de Machiavel, lui inculquèrent la science de la royauté. Puis, lentement, mais très activement, il commença à s'affirmer. Dès le début de son règne, il eut à faire face en Allemagne aux dissensions qui troublaient le monde chrétien. La révolte contre l'autorité pontificale qui était restée latente depuis le



Luther

temps de Huss et de Wycliffe, venait de s'exaspérer, le pape s'étant mis à vendre, plus cyniquement encore que de coutume, des indulgences, dont le prix lui permettait d'achever la construction de Saint-Pierre de Rome. Un moine nommé Luther, qui avait été ordonné prêtre, s'était mis à lire la Bible, et, au cours d'une visite faite à Rome pour le compte de son ordre, avait été vivement choqué par le faste et la légèreté de la cour pontificale ; il s'était dressé à Wittenberg (1517) contre les expédients pratiqués par le pape, se déclarant prêt à soutenir une libre discussion, et avait formulé certaines thèses. Toute une controverse s'ensuivit. Luther soutint d'abord la discussion en latin, puis il se servit de l'allemand ; et bientôt tout le peuple fut en ébullition. Cette querelle battait son plein quand Charles revint d'Espagne en Allemagne. Il réunit une

assemblée, ou « Diète » d'Empire, à Worms sur le Rhin. Luther, auquel le pape Léon X avait demandé de se rétracter et qui avait refusé de le faire, fut convoqué à ladite diète. Comme Huss, il refusa de faire le moindre pas en arrière, à moins que par des arguments logiques ou des raisons fondées sur l'Ecriture, on ne lui démontrât qu'il avait tort. Mais il avait parmi les princes des protecteurs trop puissants pour être menacé du sort de Jean Huss.

Il y avait là une situation très embarrassante pour le jeune empereur. Nous avons de fortes raisons de croire que, tout d'abord, il se montra disposé à soutenir Luther contre le pape. Léon X s'était opposé à l'élection de Charles, et s'était montré l'ami de son rival François Ier. Mais Charles-Quint n'était pas un bon disciple de Machiavel, et il avait acquis en Espagne de fortes et sincères convictions religieuses. Il se prononça contre Luther. Beaucoup de princes allemands, spécialement l'Electeur de Saxe, prirent le parti du réformateur. Luther alla chercher une retraite chez l'Electeur de Saxe, et Charles se trouva en présence d'une fissure, d'où devait résulter la division de l'Europe en deux camps adverses.

Peu de temps après ces troubles, et sans doute en relation avec eux, éclata dans toute l'Allemagne une vaste révolte paysanne. Cette révolte effraya fort Luther. Il fut choqué de ses excès, et à partir de ce moment la Réforme qu'il préconisait cessa d'être une réforme par le peuple, pour devenir une réforme par les princes. Il avait perdu sa confiance dans cette pensée libre dont il s'était fait si courageusement le champion.

Cependant Charles se rendait compte que son grand empire courait un sérieux danger, tant à l'ouest qu'à l'est. A l'ouest, il avait à craindre son fougueux rival François Ier ; à l'est, le Turc était en Hongrie, avait conclu une alliance avec François, et réclamait certains arrérages qui lui étaient dus par les possessions autrichiennes qui lui payaient tribut. Charles avait à sa disposition l'argent et l'armée de l'Espagne, mais il était extrêmement difficile d'obtenir de l'Allemagne un secours pécuniaire tant soit peu important. Son grand'père avait formé une infanterie germanique sur le modèle suisse et d'après les principes exposés par Machiavel dans son *Art de la Guerre* ; mais ces troupes devaient être payées, et elles n'auraient pu l'être si Charles n'avait complété les subsides qu'il touchait en tant qu'empereur par le produit d'emprunts qui, finalement, entraînèrent la ruine de ses bailleurs de fonds, les Fuggers.



François Ier.



Henri VIII.



Charles-Quint.

Dans l'ensemble, Charles, grâce à son alliance avec Henri VIII, fut assez heureux dans ses guerres contre François Ier et contre le Turc. Le principal champ de bataille fut l'Italie du Nord ; les généraux étaient médiocres des deux côtés : leurs avances et leurs retraites dépendaient surtout de l'arrivée de renforts. L'armée allemande envahit la France, manqua de prendre Marseille, dut se retirer en Italie, perdit Milan et fut assiégée dans Pavie. François Ier fit subir à Pavie un siège prolongé et infructueux ; lui-même fut surpris par de nouvelles forces allemandes, battu, blessé et fait prisonnier. Il écrivit à la reine un message dans lequel il disait « que tout était perdu fors l'honneur » et signa une paix humiliante. Henri VIII et le pape, conformément aux lois de la stratégie machiavélique, passèrent

alors du côté de la France, afin d'empêcher Charles de devenir trop puissant. Les troupes allemandes de Milan, sous les ordres du connétable de Bourbon, n'ayant pas reçu leur paye, forcèrent leur commandant à s mener à l'attaque de Rome. Ils prirent la ville d'assaut et la mirent au pillage (1527). Le pape se réfugia au Château Saint-Ange, tandis que meurtre et pillage allaient leur train. Finalement, il acheta les troupes germaniques au prix de quatre cent mille ducats. Dix ans de cette lutte confuse et stupide suffirent à réduire l'Europe à la misère ; mais l'Empereur resta en possession de Milan. En 1530 il fut couronné par le pape — ce fut le dernier empereur allemand que le pape couronna — à Bologne.

Pendant ce temps, les Turcs avançaient rapidement en Hongrie. Ils avaient vaincu et tué le roi de Hongrie en 1526, ils tenaient Buda-Pest, et en 1529, comme nous l'avons relaté, Soliman le Magnifique s'empara presque de Vienne. L'empereur fut très affecté par cette avance, et fit tous ses efforts pour refouler les Turcs ; mais il n'arrivait pas à amener les princes allemands à s'unir, même avec ce formidable ennemi à leurs frontières. François Ier demeura pendant un certain temps inabordable, et il y eut une nouvelle guerre contre la France ; mais, en 1538, Charles amena son rival, en ravageant le sud de la France, à adopter une attitude plus conciliante. François et Charles conclurent alors une alliance contre les Turcs ; mais les princes allemands protestants, qui étaient résolus à rompre avec Rome, avaient eux-mêmes formé une ligue, la Ligue Schmalkaldique (du nom de la petite ville de Schmalkalden dans le duché de Hesse) contre l'empereur, et au lieu de se préparer à la grande campagne qu'il projetait et qui devait rendre la Hongrie à la chrétienté, Charles dut donner toute son attention aux luttes intestines qui se préparaient en Allemagne. Il n'en vit du reste que la toute première phase. Ce conflit, absurde et sanglant, n'était autre chose que chamaillerie de princes qui tous voulaient dominer ; tantôt il prit la forme d'une véritable guerre, avec son cortège fatal de destructions ; tantôt il se réduisit à de simples intrigues diplomatiques ; en somme, un vrai nid de vipères, vipères machiavéliques, que l'on verra encore se tordre et s'agiter en plein dix-neuvième siècle, et qui, de temps à autre, se répandront sur l'Europe centrale pour la dévaster.

Charles-Quint semble ne s'être jamais rendu compte de la nature véritable des forces qui étaient à l'œuvre et qui devaient donner naissance à tous ces troubles. Il considéra comme de simples querelles théologiques toutes ces dissensions religieuses, qui risquaient de désagréger l'Europe en une foule de petites principautés rivales. Il réunit des diètes et des conciles, se livrant à toutes sortes de tentatives futiles pour réconcilier les adversaires. On essaya d'une infinité de formules et de confessions. Ceux qui étudient l'histoire allemande doivent veiller à ne pas se perdre au milieu des détails de la Paix religieuse de Nuremberg, du règlement auquel on arriva à la Diète de Ratisbonne, de l'Intérim d'Augsbourg, etc. En fait, pas un des innombrables petits princes, pas un des hommes qui gouvernaient l'Europe ne semble avoir agi de bonne foi. Les inquiétudes religieuses du monde d'alors, l'appel du menu peuple en faveur de plus de vérité et de justice sociale, la diffusion de l'instruction, tout cela n'était, dans l'imagination de la diplomatie princière de l'époque, que de simples pions dont il fallait savoir se servir. Henri VIII d'Angleterre, qui avait commencé sa carrière en écrivant un livre contre l'hérésie, et auquel le pape, comme récompense, avait accordé le titre de « Défenseur de la Foi », voulant répudier sa première femme et épouser une jeune dame fort avenante du nom d'Anne Boleyn, prêt aussi à abandonner l'empereur pour François Ier, et enfin à mettre au pillage les biens de l'église d'Angleterre, se joignit en 1530 aux princes protestants. La Suède, le Danemark et la Norvège étaient déjà passés du même côté.

La guerre de religion commença en Allemagne, en 1546, quelques mois après la mort de Martin Luther. Nous n'avons pas à nous occuper des détails de cette campagne. L'armée saxonne protestante subit à Lochau une défaite sérieuse. Philippe de Hesse, le principal adversaire de l'empereur fut arrêté, en dépit de la parole donnée, et mis en prison ; quant aux Turcs, on les acheta par la promesse d'un tribut annuel. En 1547, au grand soulagement de l'empereur, François Ier mourut. La même année, Charles tenta d'effectuer une sorte de règlement général et fit tous ses efforts pour rétablir la paix ; mais il n'y avait pas de paix possible. En 1552, toute l'Allemagne était de nouveau en guerre, et Charles ne dut qu'à sa fuite précipitée d'Innsbruck

de ne pas être pris : la même année cependant on réalisa, par le traité de Passau, une sorte d'équilibre instable. Charles était profondément las des soucis que lui imposait sa charge, aussi bien que des splendeurs de l'empire ; il n'avait jamais été d'une constitution très vigoureuse, il était naturellement indolent, et il souffrait cruellement de la goutte. Il abdiqua. Il céda les droits souverains qu'il avait en Allemagne à son frère Ferdinand, et légua l'Espagne et les Pays-Bas à son fils Philippe. Puis il se retira au monastère de Yuste, au milieu des forêts de chênes et de châtaigniers qui couvrent les collines au nord de la vallée du Tage ; c'est là qu'il mourut en 1558.

Toutes sortes d'histoires sentimentales ont été écrites au sujet de cette retraite, de la renonciation au monde de ce Titan majestueux et fatigué, soucieux de faire, dans une solitude profonde, sa paix avec Dieu. Mais sa vie n'était pas celle d'un solitaire ; il avait autour de lui une suite de près de cent cinquante personnes ; il goûtait dans son monastère toutes les joies de la cour, avec les fatigues en moins, et Philippe II était un fils soumis pour qui les conseils de son père valaient des ordres. Quant à la vie d'austérité du souverain, écoutons parler Prescott : « Dans la correspondance presque quotidienne entre Quixada, ou Gaztelu et le Secrétaire d'Etat à Valladolid, c'est tout juste si l'on trouve une lettre qui n'ait plus ou moins trait au régime, ou à la maladie de l'empereur, l'un de ces sujets étant pour ainsi dire le corollaire de l'autre. Il est rare que de pareilles matières constituent l'essentiel des communications échangées avec un ministère. Et certainement le secrétaire dut avoir du mal à conserver son sérieux en parcourant des épîtres dans lesquelles politique et gastronomie étaient si étrangement confondues. Le courrier de Valladolid à Lisbonne avait ordre de faire un détour par Jarandilla et de se charger de vivres pour la table royale. Le jeudi il devait emporter du poisson pour le jour maigre qui suivrait. Charles estimait trop petites les truites que lui fournissait le voisinage ; aussi lui en envoyait-on d'autres, plus grosses, pêchées à Valladolid. Il aimait toutes les variétés de poissons, de même que tous les animaux qui, par leur nature, se rapprochaient du poisson. Les anguilles, les grenouilles, les huîtres occupaient une large place dans les menus royaux. Il raffolait du poisson en conserve, et en particulier du pâté d'anchois ; il regrettait de n'avoir pas apporté des Pays-Bas une plus grande provision de ce dernier mets. Il se serait fait mourir de pâté d'anguille.[1] »

En 1554, Charles avait obtenu une bulle du pape Jules III, lui accordant une dispense de jeûne, et lui permettant même de ne pas observer le jeûne le matin lorsqu'il allait recevoir le Saint-Sacrement.

« Charles ne dédaignait pas de porter à Yuste des vêtements d'apparat : ce qui le prouve, c'est le fait que sa garde-robe ne contenait pas moins de seize robes de soie et de velours, doublées d'hermine ou de duvet d'eider, ou du poil, si doux, de la chèvre de Barbarie. Quant à son mobilier et à la décoration de ses appartements, on a parlé bien à la légère de leur sobriété ; qu'on jette seulement un coup d'œil sur l'inventaire des effets dressé par Quixade et Gatzelu peu de temps après la mort de leur maître. Parmi les articles mentionnés, nous trouvons des tapis de Turquie et d'Alcarez, des dais de velours et autres étoffes, des tentures de beau drap noir, que depuis la mort de sa mère, il avait toujours adoptées pour sa propre chambre ; les autres pièces n'étaient pas garnies de moins de cinq collections complètes de tapisseries confectionnées en Flandre, et sur lesquelles étaient richement brodées des figures d'animaux, ainsi que des paysages.... Parmi les différentes pièces d'argenterie il y en a d'or pur, d'autres sont d'un travail des plus curieux ; et, comme nous sommes à une époque où l'art de travailler les métaux précieux a atteint son apogée, il ne peut y avoir de doute que les plus beaux spécimens ont été réunis par l'empereur. Le poids total de cette orfèvrerie pouvait être évalué de douze à treize mille onces... »

Charles n'avait jamais pris l'habitude de la lecture, mais il aimait, comme Charlemagne, qu'on lût à haute voix pour lui après les repas, et il se livrait alors à ce qu'un narrateur appelle « un doux et divin commentaire ». Il s'amusait aussi avec des jouets scientifiques, il aimait à entendre de la musique ou des sermons. La mort de l'impératrice, à laquelle il était profondément attaché, avait tourné son esprit vers la religion, et celle-ci revêtait dans son cas une forme cérémonieuse et pointilleuse ; chaque

[1] Prescott, Appendice à *L'Histoire de Charles-Quint* de Robertson.

vendredi du carême il se flagellait, en même temps que les autres moines, avec tant d'entrain que le sang venait. Ces pratiques, jointes aux attaques de goutte, développèrent chez Charles un bigotisme que jusqu'alors, pour des raisons politiques, il avait su dominer. Lorsque les protestants se mirent à enseigner leurs doctrines tout près de lui, à Valladolid, il fut pris d'un véritable accès de fureur : « Dites de ma part au Grand Inquisiteur et à son conseil de se tenir à leur poste, et de porter la hache à la racine du mal avant que celui-ci ne s'étende ». Il alla même jusqu'à se demander, dans une affaire si noire, s'il ne conviendrait pas de suspendre le cours ordinaire de la justice, et de frapper sans pitié : « de peur que le criminel, si on lui faisait grâce, ne trouvât l'occasion de renouveler son crime ». Il donnait en exemple sa propre façon de procéder dans les Pays-Bas, « où tous ceux qui s'entêtaient dans leurs erreurs étaient brûlés vifs, et ceux qui faisaient pénitence étaient décapités [1] ».

Parmi les principaux plaisirs que goûtait entre les repas le monarque durant sa retraite, il faut mentionner les services funèbres. Non seulement il assistait à toutes les funérailles qui étaient réellement célébrées à Yuste, mais il faisait célébrer des services pour les morts absents ; il en fit dire un en mémoire de sa femme, le jour de l'anniversaire de sa mort, et finalement il célébra ses propres obsèques. « La chapelle était tendue de noir, et la lueur de centaines de chandelles de cire était à peine suffisante pour dissiper l'obscurité. Les frères, en costume conventuel, et toute la maison de l'empereur en grand deuil, s'assemblèrent autour d'un énorme catafalque, lui-même entouré de draperies noires, qui avait été dressé au centre de la chapelle. On célébra alors le service des morts ; et, au milieu des lugubres gémissements des moines, des prières s'élevèrent pour l'esprit du défunt, implorant Dieu de l'admettre dans le domaine des bienheureux. Les assistants fondirent en larmes, soit que l'image de leur maître mort se présentât à leur esprit — soit qu'ils fussent touchés de compassion par cette pitoyable manifestation de faiblesse. Charles emmitouflé dans une mante noire, tenant un cierge allumé à la main, assista ainsi, confondu avec sa suite, à ses propres obsèques ; pour clore la triste cérémonie, il remit le cierge au prêtre, montrant par là qu'il livrait son âme au Tout-puissant.[1] »

[1] Prescott.

Selon d'autres récits, Charles, entouré d'un linceuil, se serait tenu immobile dans le cercueil jusqu'à ce que le dernier pleureur eût quitté la chapelle.

Moins de deux mois après cette mascarade, Charles mourut. Et avec lui disparaissait toute la grandeur du Saint-Empire romain. En fait le Saint-Empire essaya de subsister jusqu'aux jours de Napoléon, mais ce n'était plus qu'un corps infirme et languissant.

11*b*

Ferdinand, frère de Charles-Quint, reprit la tâche abandonnée par celui-ci et se rencontra avec les princes allemands à la Diète d'Augsbourg (1555). De nouveau il tenta de rétablir la paix religieuse. Rien ne montre mieux que la lettre même du pacte ainsi conclu, la nature du règlement projeté et l'aveuglement des princes et des hommes d'état intéressés, en face des grands mouvements de l'époque. La reconnaissance de la liberté religieuse était valable pour les Etats, et non pour les individus ; *cujus regio ejus religio :* la confession du sujet doit dépendre de celle du seigneur dont il dépend du point de vue territorial.

11*c*

Si nous avons prêté tant d'attention aux écrits de Machiavel et à la personnalité de Charles-Quint, c'est parce que l'une et les autres projettent des flots de lumière sur les antagonismes que va révéler la période suivante. Nous avons montré au cours du présent chapitre comment les horizons humains se trouvaient soudainement reculés ; nous avons vu la science se développer et se répandre ; nous avons vu s'éveiller la conscience de la foule et apparaître sur tous les points de notre civilisation occidentale les signes annonciateurs d'une nouvelle justice sociale. Mais cette lumière et cette pensée étaient sans influence sur les cours et sur la vie politique du monde. Il y a chez Machiavel très peu de pages que n'aurait pu signer quelque habile secrétaire de la cour de Cosroès Ier, de Shi-Hwang-ti — ou même de Sargon Ier ou de Pepi. Tandis que dans tous les domaines, le monde progres-

[1] Prescott.

sait, il restait stagnant au point de vue des idées politiques, des idées ayant trait aux rapports d'état à état et de souverain à citoyen. On peut même dire qu'il reculait. Car la grande idée catholique d'une Cité universelle de Dieu avait été ruinée dans l'esprit des hommes par l'Eglise elle-même, et le rêve d'un impérialisme universel que Charles-Quint avait promené à travers l'Europe, venait d'être mis en terre. Politiquement le monde semblait revenir à une forme de monarchie personnelle du modèle assyrien ou macédonien.

Ce n'était pas que les Européens occidentaux, dont les énergies intellectuelles venaient d'être éveillées, fussent trop absorbés par leurs reconstructions théologiques, par leurs investigations scientifiques, par leurs explorations, pour accorder une part de leur pensée aux prétentions de leurs gouvernants. Non seulement l'homme du commun tirait maintenant de la Bible des idées d'un caractère théocratique, républicain ou communiste, mais l'étude renouvelée des classiques grecs mettait l'esprit créateur et fertilisant de Platon en contact avec la mentalité occidentale. En Angleterre, sir Thomas More écrivit une étrange imitation de la *République* de Platon : on trouve dans son *Utopie* le plan d'une sorte de communisme autocratique. A Naples, un siècle plus tard, un certain frère Campanella fit preuve de la même hardiesse dans *la Cité du Soleil*, mais de semblables discussions n'avaient aucune répercussion immédiate sur les institutions politiques. Si l'on songe à l'effort gigantesque qui aurait dû être fourni, ces livres n'apparaissent plus que comme de simples travaux de poètes ou d'érudits. Le développement moral et intellectuel de la mentalité occidentale, et le mouvement qui entraîne les états européens vers une forme machiavélique de monarchie sont deux phénomènes simultanés, mais presque indépendants. Les plans et les manœuvres des hommes d'États d'alors s'inspirent encore de l'idée que rien n'a le droit de croître en dehors de la puissance de souverains belliqueux. Ce n'est qu'aux dix-septième et dix-huitième siècles que ces deux courants, celui des idées générales et celui de la diplomatie monarchique, traditionnelle et égoïste, vont se rencontrer et entrer en conflit.

CHAPITRE XXXV

PRINCES, PARLEMENTS ET PUISSANCES

1. *Les Princes et la politique étrangère.* — 2. *La République hollandaise.* — 3. *La République anglaise.* — 4. *Désordres et divisions en Allemagne.* — 5. *Les splendeurs de la grande monarchie en Europe.* — 6. *Le développement de l'idée de grande puissance.* — 7. *La République couronnée de Pologne.* — 8. *Premières mêlées pour l'empire d'Outre-Mer.* — 9. *La Grande-Bretagne maîtresse de l'Inde.* — 10. *L'avance de la Russie vers le Pacifique.* — 11. *Ce que Gibbon pensait du monde en* 1780. — 12. *La trêve sociale tire à sa fin.*

1

Nous avons montré, au cours du précédent chapitre, quels avaient été les débuts d'un nouveau type de civilisation, qui tend à l'heure actuelle à se généraliser. Celui-ci n'est encore qu'une forme rudimentaire, et n'a atteint que le premier stade de son développement. Nous avons vu que, dès que cette conception nouvelle commence à poindre, les idées médiévales d'un Saint Empire romain et d'une Eglise romaine, piliers d'un ordre et d'une loi universels, se dissipent comme un brouillard. Il semble

que ces idées se résignent d'elles-mêmes à disparaître afin que les hommes puissent faire rentrer leurs lois et leur ordre social dans un plan universel. Mais, tandis que dans tous les autres domaines l'humanité progresse, on assiste dans l'ordre politique à un retour vers une monarchie purement personnelle et un nationalisme monarchique du type macédonien. Ce fut le début d'un interrègne, d'une phase du genre de celles que les annales chinoises appellent « les Époques de Confusion ». Cet interrègne a déjà eu une durée égale à celle qui sépare la chute de l'Empire d'Occident du couronnement de Charlemagne à Rome. Nous n'en sommes pas encore sortis. Peut-être est-il sur le point de prendre fin : mais nous n'en savons rien. Toutes les idées qui avaient eu prise sur l'esprit humain s'étaient brisées, une foule de suggestions et de plans nouveaux rendaient cet esprit perplexe. En attendant qu'il se décidât, il fallait que les Etats adoptassent une organisation politique, qu'ils choisissent des chefs : on se rejeta donc sur l'antique tradition du prince.

C'est pourquoi le monde, jusqu'à la fin du seizième siècle, vit le triomphe des monarchies à tendances absolutistes. L'Allemagne et l'Italie étaient des assemblages de petits états gouvernés par des princes autocrates ; l'Espagne vivait sous un régime autocratique ; le trône en Angleterre n'avait jamais été aussi puissant ; la monarchie française devint enfin, au cours du dix-septième siècle, la puissance la plus considérable et la plus ferme de l'Europe. A chaque cour on rencontrait des groupes de ministres et de secrétaires qui jouaient contre leurs rivaux étrangers le jeu recommandé par Machiavel. La politique étrangère est le domaine naturel des cours et des monarchies, et les chancelleries eurent un rôle prédominant dans toute l'histoire des dix-septième et dix-huitième siècles. Elles tinrent l'Europe dans un état de fièvre guerrière. Les guerres commençaient à devenir coûteuses. Les armées avaient cessé d'être des groupements de chevaliers féodaux, qui amenaient avec eux leurs chevaux, leurs armes et leur suite. Elles étaient composées de troupes payées, et qui savaient exiger leur paye ; elles étaient devenues des organismes délicats ; les longs sièges auxquels on était exposé exigeaient un système de fortifications compliqué. Les dépenses que la guerre entraînait s'accrurent ainsi partout, et il fallait lever des impôts chaque jour plus élevés. C'est ainsi que ces monarchies des seizième et dix-septième siècles entrèrent en conflit avec des forces nouvelles et encore informes qui tendaient vers la liberté. Les princes s'aperçurent qu'ils n'étaient pas effectivement maîtres de la vie et des biens de leurs sujets. Ils constatèrent que ces derniers résistaient, d'une façon fort désagréable pour eux, à la levée d'impôts que l'on était tenu de percevoir pour pouvoir poursuivre cette politique d'alliances et d'agressions. Dans chaque Chambre du Conseil se dressait le spectre de la finance. Théoriquement, le pays appartenait au monarque. Jacques Ier d'Angleterre (1603) déclarait que « de même que c'est être athée et blasphémateur que de se demander ce que Dieu est capable de faire, de même c'est être présomptueux et criminel que discuter des actes du roi, ou de dire qu'un roi ne peut pas faire telle ou telle chose ». En fait, Jacques devait s'apercevoir — et son fils Charles Ier (1625) après lui — qu'il existait sur ses terres un grand nombre de propriétaires et de marchands, riches et intelligents, qui assignaient une limite très nette aux empiètements du monarque et de ses ministres. Ces propriétaires étaient prêts à tolérer que le souverain exerçât ses droits, pourvu qu'eux-mêmes fussent maîtres de leurs terres et de leurs entreprises. Autrement, ils ne voulaient rien entendre.

Il y eut partout en Europe une évolution parallèle. Au-dessous des rois et des princes on rencontre alors de ces monarques de moindre envergure : le propriétaire indépendant, le noble, le citoyen riche, qui opposent au roi la même résistance que celle que les rois et les princes d'Allemagne avaient offerte à l'empereur. Ils veulent réduire autant que possible le poids des impôts qui pèsent sur eux, et être en même temps maîtres absolus dans leur maison et sur leurs terres. La diffusion des livres, le développement des moyens de transport permettent à ces petits monarques, à ces monarques de la propriété, de se constituer un fonds d'idées communes et d'organiser une résistance collective, qui auraient été impossibles à un stade moins avancé de l'histoire du monde. Partout, ils se montrèrent prêts à se dresser contre le prince, mais ils ne rencontrèrent pas partout les mêmes facilités. Les conditions économiques et les traditions politiques des Pays-Bas et de l'Angleterre expliquent que ces deux

pays furent les premiers à apporter un dénouement à ce conflit de la monarchie et de la propriété privée.

Au début, ce « public » du dix-septième siècle, ce public de propriétaires de biens privés, se soucia peu de tout ce qui était politique étrangère. Il ne comprit pas d'abord quelle répercussion celle-ci pouvait avoir sur ses propres intérêts. Il voulait qu'on le laissât en paix ; il admettait que c'était là affaire de rois et de princes. Il ne fit en conséquence aucune tentative pour contrôler les relations de son pays avec l'étranger. Mais les conséquences directes de ces brouilles entre peuples ne le laissaient pas indifférent : il s'opposait aux trop lourds impôts, à l'immixtion de l'Etat dans ses affaires, à tout emprisonnement arbitraire et aux prétentions du monarque de diriger sa propre conscience. Ce fut sur tous ces points que le conflit s'engagea avec la couronne.

2

En rejetant le système de la monarchie absolue, les Pays-Bas inaugurent une série de conflits qui vont se dérouler pendant tout le seizième et le dix-septième siècle. Ils varièrent sensiblement selon les lieux, mais ils gardèrent partout le caractère de rebellions contre l'idée d'un «Prince» exerçant un pouvoir personnel absolu, et prétendant régenter toute la vie religieuse et politique du pays.

Au douzième siècle, tout le pays arrosé par le cours inférieur du Rhin était divisé en un grand nombre de petites principautés ; la population était surtout composée de Bas-Germains, qui s'étaient répandus sur un fond celte, auxquels s'étaient joints plus tard des éléments danois : en somme, un mélange ethnique qui ressemblait fort à celui qui peuplait l'Angleterre. Sur les frontières sud-orientales on parlait divers dialectes français ; partout ailleurs le frison, le hollandais et autres langues basses-allemandes. Les Pays-Bas jouèrent un rôle important pendant les croisades. Godefroy de Bouillon qui prit Jérusalem (première croisade) était un Belge ; et le fondateur de la soi-disant dynastie latine des empereurs de Constantinople (quatrième croisade) fut Beaudoin de Flandre. (Ces empereurs prirent le nom de latins parce qu'ils avaient opté pour l'Eglise latine.) Aux treizième et quatorzième siècles, des villes importantes se développèrent dans les Flandres : Gand, Bruges, Ypres, Utrecht, Leyde, Haarlem, etc ; elles étaient gouvernées par des corporations municipales quasi-indépendantes, s'appuyant sur un corps de bourgeois instruits. Nous ne fatiguerons pas le lecteur par le récit des incidents dynastiques, à la suite desquels les destinées des Pays-Bas et de la Bourgogne se trouvèrent pendant quelque temps associées, et qui firent finalement passer la suzeraineté générale du pays entre les mains de l'empereur Charles-Quint.

Ce fut sous Charles-Quint que les doctrines protestantes, qui s'étaient définitivement implantées en Allemagne, se répandirent dans les Pays-Bas. Charles-Quint poursuivit les réformateurs avec énergie, mais bientôt, ainsi que nous l'avons dit, il passa la main à son fils Philippe II. La fougueuse politique étrangère de Philippe II — il se lança dans une guerre contre la France — devint une seconde cause de conflit avec les nobles et les bourgeois des Pays-Bas ; il dut en effet leur demander des subsides. Les chefs des grandes familles : Guillaume le Taciturne, le prince d'Orange, les comtes d'Egmont et de Horn, se mirent à la tête de la résistance populaire, qui était d'ordre fiscal aussi bien que religieux. Les nobles n'étaient pas protestants quand la bataille s'engagea ; ils n'embrassèrent la religion nouvelle qu'après que la lutte eut gagné en âpreté. Le peuple, par contre, était farouchement protestant.

Philippe II était décidé à avoir la haute main sur la bourse, aussi bien que sur la conscience de ses Hollandais. Il envoya dans le pays un corps choisi de troupes espagnoles et nomma gouverneur général le duc d'Albe, un de ces hommes « à poigne » qui sont les fossoyeurs des gouvernements et des monarchies. Pendant quelque temps il administra le pays avec une main de fer, mais ce dernier se cabra, et en 1567 les Hollandais étaient en pleine révolte. Albe pilla, brûla, massacra, mais ce fut en vain. Egmont et Horn furent exécutés. Guillaume le Taciturne devint dès lors le grand chef des Hollandais, en fait leur véritable roi. Il est vrai que pendant très longtemps les rebelles se déclarèrent prêts à reconnaître Philippe II comme leur souverain, à la condition qu'ils se montrât raisonnable. Mais la notion d'une monarchie à puissance limitée répugnait alors aux têtes couronnées d'Europe, et le refus de Philippe amena les Provinces-Unies, que

nous appellerons maintenant Hollande, à adopter la forme républicaine. Nous disons bien Hollande, et non Pays-Bas. En effet, les Pays-Bas du sud, la Belgique d'aujourd'hui, restèrent jusqu'à la fin de la lutte possessions espagnoles, et demeurèrent fidèles à la foi catholique.

Le siège d'Alkmaar (1573), décrit par Motley[1], peut être pris comme exemple du long et hideux conflit qui opposa le petit peuple hollandais et l'impérialisme catholique, encore très puissant.

« Si je prends Alkmaar, écrivait le duc d'Albe à Philippe, je suis bien décidé à ne pas épargner un seul des habitants : tous, jusqu'au dernier, seront égorgés.

» Dès lors, l'esprit hanté par le spectacle de Haarlem démantelée et dévastée, sorte de fantôme qui semblait prophétiser sa fin prochaine la poignée de braves enfermée dans Alkmaar se prépara aux pires éventualités. La mer restait sa seule sauvegarde. Le vaste système d'écluses appelé le Zyp, qu'il suffisait d'ouvrir pour que toute la province du sud fût inondée, n'était éloigné que de quelques kilomètres. Qu'on ouvrît ces barrières, qu'on perçât quelques digues, et l'on aurait l'océan comme allié. Il fallait cependant obtenir le consentement des habitants, car toutes les moissons qui étaient sur pied seraient inévitablement détruites. Mais la cité était si étroitement investie, que tout messager risquait la mort. Finalement, un charpentier de la ville, nommé Peter Van der Mey, se chargea de cette mission....

» Mais le dénouement approchait. Des escarmouches journalières, en dehors des murs de la cité, n'avaient rien donné. Enfin, le 18 septembre, à trois heures de l'après-midi, après une canonnade ininterrompue de près de douze heures, Don Frédéric ordonna l'assaut. En dépit d'une expérience de sept mois acquise devant Haarlem, il était convaincu qu'il emporterait Alkmaar d'assaut. L'attaque porta à la fois sur la porte de Frise et sur la tour rouge qui se trouvait de l'autre côté. Deux régiments d'élite, récemment arrivés de Lombardie, s'élancèrent les premiers, déchirant l'air de leurs joyeuses clameurs, tant ils étaient sûrs d'une facile victoire. Derrière eux marchaient des masses bien disciplinées et qui semblaient devoir tout emporter. Cependant jamais, même à Haarlem, attaque ne trouva devant elle des poitrines plus intrépides. Tout homme qui pouvait se tenir debout était sur les murailles. Les assaillants furent reçus à coups de canon, de mousquets, de pistolets. A chaque instant, on déversait sur eux des flots d'eau bouillante, de poix et d'huile, de plomb fondu et de chaux vive. Des centaines de cerceaux enduits de goudron enflammé étaient habilement lancés autour du cou des soldats, qui cherchaient en vain à se débarrasser de ces collerettes brûlantes ; dès que l'un des assaillants posait le pied sur la brèche, il trouvait en face de lui des bourgeois, armés d'épées et de poignards, qui le précipitaient dans le fossé.

» Trois fois l'attaque fut renouvelée avec une fureur croissante — trois fois elle fut repoussée avec une indomptable fermeté. L'assaut se développa pendant quatre heures, et pendant tout ce temps pas un des défenseurs n'abandonna son poste, chacun luttant jusqu'au moment où il tombait mort ou blessé. Enfin l'on entendit sonner la retraite, et les Espagnols, entièrement démoralisés, s'éloignèrent des murailles, laissant au moins trois mille morts dans les fossés, alors que parmi les défenseurs de la ville treize bourgeois et vingt-quatre soldats seulement avaient perdu la vie. L'enseigne Solis, qui un instant était monté sur la brèche, et, bien que précipité du haut des remparts, était sorti indemne de l'aventure, raconta à ses chefs qu'il n'avait vu « ni heaume ni harnais » lorsque son regard avait plongé dans la ville : rien que des hommes d'aspect fruste, portant généralement l'habit de pêcheur. Et cependant ces simples pêcheurs avaient vaincu les vétérans du duc d'Albe....

» Cependant, le gouverneur Sonoy ayant fait ouvrir un grand nombre de digues, le sol, tout autour du camp, devenait de plus en plus marécageux ; pourtant l'inondation proprement dite ne s'était pas encore produite. Les soldats commençaient à maugréer. Le charpentier s'était bien acquitté de son message....

» Il revint avec des lettres pour la ville. Mais, hasard malencontreux ou manœuvres de l'ennemi, il perdit ces lettres qui tombèrent entre les mains du duc d'Albe. De leur contenu il ressortait que le prince d'Orange s'engageait à inonder tout le pays afin de noyer toute l'armée espagnole. Albe n'en demanda pas davantage. Bientôt les énergiques défenseurs d'Alkmaar, pleins

[1] *Rise of the Dutch Republic.*

d'une allégresse narquoise, purent voir les Espagnols lever le camp.... »

La forme du gouvernement adoptée par la Hollande libérée fut celle d'une république patricienne, ayant à sa tête la maison d'Orange. Les Etats-Généraux avaient une valeur moins représentative que le Parlement britannique, dont nous allons maintenant raconter les démêlés avec la couronne. Bien que la lutte eût diminué d'intensité après Alkmaar, la Hollande ne devint réellement indépendante qu'à partir de 1609. Ce n'est même qu'avec le Traité de Westphalie (1643) que cette indépendance sera pleinement reconnue.

3

Le début de la lutte soutenue par les propriétaires contre la politique agressive du « Prince » remonte en Angleterre au douzième siècle. La phase de cette lutte que nous allons maintenant étudier s'ouvre avec les tentatives de Henry VII, de Henry VIII et de leurs successeurs : Edouard VI, Marie et Elisabeth, pour faire de l'Angleterre une « monarchie personnelle », du type continental. Le conflit prit une forme encore plus aiguë lorsque Jacques, roi d'Ecosse, devint en 1603 roi d'Ecosse et d'Angleterre, et voulut se prévaloir du « droit divin » qu'ont les rois de faire ce qu'il leur plaît. Or, jamais la monarchie n'avait eu en Angleterre les coudées tout à fait franches. Entre autres traditions créées par les envahisseurs normands et germaniques de l'Empire, existait celle d'une assemblée populaire qui groupait les individus influents, décidés à faire respecter leurs libertés : nulle part cette tradition n'était plus solidement établie qu'en Angleterre. La France avait son assemblée des Trois Ordres, l'Espagne ses Cortès, mais l'assemblée britannique offrait deux particularités ; elle s'appuyait sur un texte, sur une Déclaration de certains droits généraux et élémentaires et elle comprenait des « Chevaliers élus des comtés », aussi bien que des bourgeois élus des villes. Or les villes seules étaient représentées dans les assemblées française et espagnole.

Ces deux traits donnèrent au Parlement anglais une force particulière, au cours de sa lutte avec le trône. Le document auquel nous venons de faire allusion était la *Magna Charta*, la Grande Charte, que les barons révoltés avaient obtenue par force du roi Jean (1199-1216), frère et successeur de Richard Cœur-de-Lion (1189-1199). Cette charte énumérait un certain nombre de droits fondamentaux, qui faisaient de l'Angleterre un état régi par la loi, et non par la volonté du roi. Elle déniait au roi toute autorité sur les biens et la liberté personnelle de chaque classe de citoyens — sauf lorsque les pairs de l'intéressé étaient consentants.

La présence de représentants élus des comtés au parlement anglais, second des attributs propres de l'organisation politique britannique, avait une origine fort simple, et en apparence, fort anodine. Les Chevaliers des comtés étaient, semble-t-il, convoqués au conseil national pour faire savoir dans quelles limites leurs districts pouvaient être taxés. Dès 1254, ils furent ainsi délégués par la petite noblesse, les libres tenanciers et les anciens des villages, à raison de deux par comté. Simon de Montfort (fils du chef de la croisade contre les Albigeois), qui était en état de révolte contre Henri III, successeur de Jean, eut l'idée de convoquer à l'assemblée nationale, non seulement les Chevaliers des comtés, mais aussi deux citoyens pour chaque ville ou bourg. Edouard Ier, qui succéda à Henri III, maintint cette coutume, car il voyait en elle un moyen commode de rester en contact, au point de vue financier, avec les villes, qui prenaient un développement de plus en plus grand. Tout d'abord chevaliers et bourgeois ne se rendirent aux séances du Parlement qu'à leur corps défendant, mais graduellement ils ajoutèrent au pouvoir qu'ils avaient d'autoriser la levée de l'impôt celui de redresser les pratiques qu'ils considéraient comme abusives. De très bonne heure, sinon dès le début, ces représentants des propriétaires, tant urbains que ruraux, qui prirent le nom de Communes, siégèrent et discutèrent dans des réunions distinctes de celles des grands Seigneurs et des Evêques. Il n'y avait pas cependant de distinctions profondes et fondamentales entre le personnel des deux assemblées ; un grand nombre de Chevaliers des comtés étaient des personnalités considérables, aussi riches et aussi influentes que les pairs eux-mêmes ; parfois c'étaient même les fils et les frères de ces derniers ; pourtant, dans l'ensemble, les Communes étaient la plus plébéienne des deux assemblées. Dès le début, elles émirent la prétention d'exercer un contrôle absolu en matière de finance ; enfin, de leur droit de redresser certains

abus, elles déduisirent graduellement qu'elles avaient celui de critiquer librement toutes les décisions du pouvoir. Nous ne suivrons pas les diverses fluctuations auxquelles fut soumise la puissance parlementaire sous les monarques Tudor ; ce qui ressort nettement des remarques précédentes, c'est que lorsque Jacques Stuart prétendit se poser en monarque autocrate, les marchands, les pairs et les gentilshommes d'Angleterre disposaient déjà de moyens de résistance qui avaient fait leur preuve et tels qu'aucun peuple d'Europe n'en possédait de semblables.

Un autre signe distinctif du conflit politique anglais était qu'il ignorait à peu près la grande lutte qui, dans presque toute l'Europe, opposait catholiques et protestants. Sans doute, des intérêts religieux étaient en cause en Angleterre, mais, dans l'ensemble, il s'agissait d'une querelle politique mettant aux prises le roi et un Parlement composé de citoyens propriétaires. La Couronne, de même que le peuple, était protestante. Il est vrai que beaucoup de parlementaires poussaient très loin le culte de la Bible et étaient opposés à tout sacerdoce ; ils représentaient l'aspect populaire de la Réforme, alors que le roi, chef d'un clergé particulier et d'une église sacramentelle, l'Eglise établie d'Angleterre, représentait la Réforme selon les Princes ; mais cet antagonisme secondaire ne voila jamais l'aspect essentiel du conflit.

La lutte entre le Roi et le Parlement avait déjà pris une forme aiguë avant la mort de Jacques Ier (1625), mais ce ne fut que sous le règne de son fils Charles Ier qu'elle dégénéra en une véritable guerre civile. Charles se comporta exactement comme il fallait s'y attendre de la part d'un roi qui était dans sa situation, c'est-à-dire dont le Parlement ne contrôlait pas la politique étrangère. Il engagea le pays dans une guerre contre l'Espagne et la France à la fois, puis tendit la main au pays, espérant que chez lui le patriotisme vaincrait une répulsion naturelle pour les impôts nouveaux. Le Parlement ayant refusé tout nouveau subside, il chercha à se faire consentir des emprunts par certains de ses sujets, et se livra à diverses exactions. Ces faits amenèrent le Parlement à élaborer un texte resté mémorable : la *Pétition des Droits*, dans lequel la Grande Charte était mentionnée et où l'on énumérait les limites légalement apportées au pouvoir du roi d'Angleterre : interdiction de lever des impôts, d'emprisonner ou de châtier un sujet, de l'obliger à loger des troupes en l'absence d'un texte législatif formel. La Pétition des Droits « fixait le point de vue » des Communes. Cette procédure a toujours été dans la tradition anglaise. Charles le prit de très haut avec son Parlement ; il le congédia en 1629, et pendant onze ans ne le convoqua plus. Il leva des impôts illégalement, pas autant cependant qu'il lui en fallait ; comprenant que l'Eglise pouvait être l'instrument qui contraindrait ses sujets à l'obéissance, il nomma Laud, partisan convaincu de la doctrine du « droit divin », archevêque de Canterbury, c'est-à-dire chef de l'Église d'Angleterre.

En 1638, Charles essaya de modeler à l'imitation de l'Eglise d'Angleterre, qui était mi-catholique, mi-protestante, celle de son autre royaume, l'Ecosse, qui s'était radicalement séparée du catholicisme, et où le presbytérianisme, forme de religion qui ignorait les prêtres et les sacrements, avait été élevé à la dignité d'Eglise nationale. Les Ecossais se révoltèrent, et les troupes anglaises que Charles avait levées pour les soumettre se mutinèrent. La faillite, suite normale de toute politique étrangère soi-disant « énergique », était en vue. Charles, sans argent, sans troupes sûres, dut enfin convoquer le Parlement (1640). Ce Parlement, le « Parlement Court » fut dissous la même année ; le roi tenta alors de réunir à York un conseil des pairs du royaume (1640) ; finalement, au mois de novembre de la même année, il convoqua ce qui devait être son dernier parlement.

Celui-ci, le « Long Parlement », manifesta tout de suite une humeur agressive. Il se saisit de Laud, l'archevêque de Canterbury, et l'accusa de haute trahison. Il publia une « Grande remontrance », dans laquelle ses griefs contre Charles étaient énumérés tout au long. Il vota une loi d'après laquelle le Parlement devait se réunir au moins tous les trois ans, qu'il fût ou non convoqué par le roi. Il poursuivit ceux des principaux ministres du roi qui avaient aidé celui-ci à gouverner si longtemps sans parlement, en particulier le comte de Strafford. Pour sauver ce dernier, Charles songea à faire entrer une armée dans Londres. Son projet fut découvert et, au milieu d'une grande agitation populaire, on hâta le jugement de Strafford. Charles, qui fut probablement l'un des plus mépri-

sables et des plus perfides occupants du trône d'Angleterre, eut peur de la foule. Pour que Strafford pût être mis à mort, il fallait que le roi donna son approbation à la sentence. Charles signa, et Strafford fut exécuté. Le roi, pendant ce temps, complotait et cherchait un appui hors d'Angleterre, parmi les catholiques d'Irlande, ou chez des traîtres écossais. Finalement, il résolut de frapper un grand coup. Il se rendit en personne au Parlement pour procéder à l'arrestation de cinq de ses adversaires les plus actifs. Il entra dans la Chambre des Communes et s'assit dans le fauteuil du Président. Il avait préparé un discours pour foudroyer les traîtres, mais quand il vit que la place de ses cinq adversaires était vide, il perdit contenance et ne put prononcer que des phrases entrecoupées. Il apprit que ceux-ci avaient quitté sa cité royale de Westminster et s'étaient réfugiés dans la cité de Londres (voir Ch. XXV, § 7). Londres le défiait. Une semaine plus tard, les cinq membres furent ramenés en triomphe au Parlement par les milices bourgeoises de Londres, et le roi, craignant des manifestations bruyantes et hostiles, quitta Whitehall pour Windsor.

Il était évident que les deux partis se préparaient à la guerre. Le roi était le chef traditionnel de l'armée, et c'est au roi que les soldats avaient pris l'habitude d'obéir. Mais le Parlement avait des ressources plus considérables que les siennes. Le roi déploya son étendard à Nottingham, le soir d'une journée d'août, sombre et orageuse, de 1642. Une guerre civile, longue et obstinée, commença alors : le roi tenant Oxford ; le Parlement, Londres. Le succès hésitait entre les deux camps, mais le roi ne parvenait jamais à s'emparer de Londres, pas plus que le Parlement à se saisir d'Oxford. Chacun des adversaires était d'ailleurs retenu par des partisans modérés qui refusaient de s'aventurer trop loin. Un jour enfin l'on vit surgir parmi les commandants des forces parlementaires un certain Olivier Cromwell, qui avait levé un petit corps de cavaliers, et qui était très vite parvenu au rang de général. Lord Warwick, son contemporain, le décrit comme un homme très simple, dont le costume de drap « avait été coupé par un mauvais tailleur de village ». Ce Cromwell n'était pas seulement un soldat, mais un organisateur ; il se rendit compte que les forces parlementaires étaient d'une qualité médiocre, et il s'appliqua à y porter remède. Les Cavaliers du roi avaient pour eux une tradition pittoresque de chevalerie et de loyauté ; le Parlement, qui était une institution relativement nouvelle, ne possédait rien de comparable. « Vos troupes sont en majeure partie formées, disait Cromwell, de domestiques fatigués et de garçons de tavernes. Croyez-vous que d'aussi vils gaillards auront jamais le courage qu'il faudrait pour faire face à des gentilshommes pleins d'honneur, de courage et de résolution ? » Mais il y a dans le monde quelque chose de meilleur et de plus fort encore que des chevaliers au costume pittoresque : c'est l'enthousiasme religieux. Cromwell entreprit donc de former un régiment de « saints ». Celui-ci devait être composé d'hommes graves, tempérants, et surtout profondément croyants. Cromwell rejetait tout préjugé de classe : « Je préfère avoir un capitaine vêtu de bure, connaissant et chérissant la cause pour laquelle il combat, qu'un de ces individus dénommés gentilshommes à qui leur titre suffit ». L'Angleterre tira ainsi du sein de sa population un corps nouveau, les Côtes de Fer, dans lequel des laquais, des haquetiers, des capitaines de navire coudoyaient des fils de famille. Ce corps des Côtes de Fer devint l'épine dorsale de l'armée nouvelle. De Marston Moor à Naseby les soldats de Cromwell chassèrent devant eux les Cavaliers. Finalement le roi fut fait prisonnier et remis entre les mains du Parlement.

Un accord, qui aurait laissé à Charles le titre de roi, était encore possible ; malheureusement le monarque était de ceux qui vont au devant de leur tragique destin, complotant sans cesse, « si perfide qu'on ne pouvait jamais se fier à sa parole ». Les Anglais allaient ainsi se trouver acculés à une situation entièrement nouvelle dans l'histoire : un monarque allait être mis en jugement pour trahison par son peuple et condamné.

La plupart des révolutions sont hâtées par les excès du souverain, par son recours à la violence, par son mépris de la loi ; et la plupart des révolutions évoluent vers une solution plus tragique que celle que semblait devoir comporter la querelle initiale. La révolution anglaise ne fit pas exception à cette règle. Les Anglais sont portés par nature aux compromis, et il est probable que la grande majorité d'entre eux aurait voulu garder son roi, pourvu que le peuple

fût libre en même temps ; elle aurait voulu que lions et agneaux reposassent côté à côte sur le même gazon, dans l'ordre et dans la liberté. Mais la Nouvelle Armée ne pouvait battre en retraite : il était probable que si le roi était remis sur son trône, il traiterait sans pitié ces haquetiers et ces valets qui s'étaient permis de piétiner les cadavres de ses gentilshommes. Lorsque le Parlement renoua les négociations avec le fourbe royal, l'Armée intervint. Le colonel Pride chassa des Communes quatre-vingts membres qui favorisaient les desseins du roi, et l'assemblée illégalement réduite, le Parlement croupion mit le monarque en jugement.

Mais le sort du roi était déjà réglé. La Chambre des lords refusa de signer l'ordre de mise en jugement ; le Parlement croupion proclama alors « que du Peuple, après Dieu, dérive toute juste puissance », que « les Communes d'Angleterre.., représentent le pouvoir suprême de la nation », et, se considérant comme les Communes légitimes, décida de procéder immédiatement au jugement. Le roi fut condamné comme « tyran, traître, assassin, meurtrier et ennemi de son pays ». Par un matin de janvier 1649 il fut conduit à l'échafaud qui avait été dressé contre les fenêtres de sa propre salle de banquets, à Whitehall. C'est là qu'il fut décapité. Il mourut pieusement et avec une certaine noblesse — huit ans après l'exécution de Strafford, et après six ans et demi d'une guerre civile dévastatrice qui n'avait pas d'autre cause que sa politique illégale.

C'était en vérité un acte grand et terrible que celui que venait d'accomplir le Parlement. Jamais le monde n'avait rien vu de semblable. Les rois s'étaient pas mal tués entre eux ; le parricide, le fratricide, l'assassinat étaient jeux favoris chez les princes ; mais qu'une fraction du peuple se dressât, fît passer solennellement son roi en jugement pour perfidie et déloyauté, le condamnât et le tuât, ce fut assez pour provoquer un mouvement d'horreur dans toutes les cours européennes. Le Parlement croupion avait devancé les idées et la morale de son temps. C'était comme si une assemblée des daims de la jungle avait mis un tigre à mort — un crime contre nature. Le tsar de Russie chassa de sa cour l'envoyé britannique ; la France et la Hollande se livrèrent sans tarder à des actes hostiles. L'Angleterre, perplexe et la conscience troublée, se trouva isolée du reste du monde.

Pourtant, pendant un certain temps, les hautes qualités personnelles d'Olivier Cromwell, ainsi que la discipline et la force de l'armée dont il avait été le créateur, permirent à l'Angleterre de maintenir la forme républicaine. Les catholiques irlandais avaient fait un massacre de protestants anglais en Irlande : aussi Cromwell entreprit-il d'écraser cette insurrection irlandaise. Lorsque Drogheda fut prise d'assaut, personne, en dehors de quelques moines, ne fut mis à mort, à moins qu'il ne fût pris les armes à la main ; néanmoins la mémoire de Cromwell resta honnie par les Irlandais, qui, on le sait, ne pardonnent pas vite les injures. Après le tour de l'Irlande vint celui de l'Ecosse, où Cromwell dispersa une armée royale à la bataille de Dunbar (1650). Son attention se porta ensuite sur la Hollande qui avait profité des difficultés de l'Angleterre pour essayer de ruiner son commerce. Les Hollandais étaient alors les maîtres de la mer, et les Anglais se battirent ayant tous les atouts contre eux ; mais, après une série de combats acharnés, les navires hollandais furent chassés des mers anglaises, et la Grande-Bretagne devint la première puissance navale. Hollandais et Français durent baisser leur pavillon devant le sien. Une flotte de guerre britannique pénétra pour la première fois dans la Méditerranée ; elle prit en Toscane et à Malte la défense des marins anglais, bombarda le nid des pirates algériens et détruisit leurs navires — qui, au temps de Charles, venaient jusque sur les côtes de Cornouailles et du Devonshire pour intercepter la navigation, emmenant en Afrique leurs prisonniers comme esclaves. Le bras vengeur de l'Angleterre s'étendit encore pour protéger les protestants du sud de la France que traquait le duc de Savoie. La France, la Suède, le Danemark trouvèrent plus politique d'oublier leur haine des régicides et de s'allier avec l'Angleterre. Vint une guerre contre l'Espagne ; le grand amiral anglais Blake détruisit la flotte des galions espagnols à Ténériffe, au cours d'une action d'une audace presque incroyable. Blake ouvrit le feu contre les batteries terrestres de l'ennemi. Ce fut le premier marin « qui apprit aux vaisseaux qui étaient sous ses ordres à mépriser les châteaux bâtis sur la côte ». Ainsi partout l'Angleterre fit fière figure aux yeux du monde durant les quelques années où elle fut en république.

Le 3 septembre 1658, Cromwell mourut,

par un jour de grande tempête, ce qui frappa les esprits superstitieux. Dès que la mort eut raidi cette main puissante, l'Angleterre renonça à son projet prématuré de créer une république de citoyens libres. En 1660, Charles II, le fils de « Charles, le roi martyr » rentra en Angleterre, accueilli par des démonstrations de loyalisme qui n'étonneront pas ceux qui connaissent le fond de l'âme anglaise. L'Angleterre, fatiguée de toute cette activité guerrière, se réveilla et s'étira, comme un dormeur qui sort d'un cauchemar. Les Puritains furent traqués. La « Joyeuse Angleterre » ressuscitait, et, en 1667, les Hollandais, de nouveau maîtres de la mer, remontèrent la Tamise jusqu'à Gravesend et brûlèrent une flotte anglaise dans le Medway. « La nuit où les Hollandais brûlèrent nos bateaux », écrit Pepys dans son journal, « le roi soupait avec Lady Castelmaine, et comme des fous, les soupeurs s'amusèrent à courir après une pauvre phalène ». Charles, dès son retour prit la direction des affaires étrangères de l'Etat, et en 1670 conclut un traité secret avec Louis XIV par lequel il s'engageait à subordonner entièrement la politique anglaise à celle de la France, moyennant une pension annuelle de 100.000 livres sterling. Dunkerque, prise par Cromwell, avait déjà été revendue aux Français. Le roi était un grand chasseur, grand amateur de courses, et l'hippodrome de Newmarket fut peut-être la plus remarquable de ses créations.

Tant que Charles vécut, son caractère facile lui permit d'éviter de trop sérieux conflits et de conserver la couronne, mais, en 1685 il fut remplacé par son frère Jacques II, qui était un catholique zélé, et dont l'intelligence était trop épaisse pour comprendre que l'institution monarchique ne fonctionne en Angleterre que sous certaines réserves implicites. Très vite, le vieux conflit entre le Parlement et la Couronne reprit une forme aiguë. Jacques entreprit de faire rentrer son pays dans le giron de l'Eglise romaine. En 1688, les choses avaient si mal tourné qu'il ne lui resta qu'à s'enfuir en France. Mais, cette fois, les grands seigneurs, les marchands et les gentlemen étaient trop avertis pour permettre que la révolte fût confisquée par un second Cromwell. Déjà ils avaient appelé un autre roi, Guillaume, prince d'Orange, pour prendre la place de Jacques. Le changement s'opéra rapidement et sans guerre civile, sauf en Irlande, et sans qu'aucune des véritables forces révolutionnaires du pays entrât en jeu.

Sur la question des droits de Guillaume, ou plutôt de sa femme Marie, au trône, question d'un intérêt purement théorique, nous ne dirons rien ici. Guillaume III et Marie régnèrent ensemble, Guillaume survécut à son épouse ; à sa mort, la couronne passa à la sœur de Marie, Anne (1702-1714). Celle-ci était favorable à la restauration de la dynastie Stuart, mais les lords et les Communes, dont l'influence était maintenant prépondérante, préférèrent un souverain plus effacé. L'Electeur de Hanovre put faire valoir ses droits et devint roi d'Angleterre, sous le nom de Georges Ier (1714-27). C'était un Allemand, qui ne savait pas un mot d'anglais, et qui amena avec lui à la cour une horde de compatriotes ; la vie intellectuelle de la nation perdit tout son lustre ; une sorte de torpeur passa sur les arts et les lettres. Mais les grands propriétaires et les marchands se félicitaient précisément de ce qu'il n'y eût aucun contact entre la cour et le reste de l'Angleterre ; nous entrons dans une période que lord Beaconsfield a dénommée celle de « l'oligarchie vénitienne »; la puissance suprême était aux mains du Parlement, dominé maintenant par les Lords, car le ministre Walpole, en généralisant la corruption et en perfectionnant la pratique des truquages électoraux, avait ôté aux Communes leur liberté et leur énergie d'autrefois. Par toutes sortes de procédés ingénieux, on était arrivé à réduire chaque jour le nombre des votants ; de vieilles bourgades qui n'avaient pour ainsi dire plus de population envoyaient aux Communes un ou deux membres, alors que des centres populeux n'avaient pas un seul député. De plus, en exigeant des candidats un cens élevé, on créait une cloison étanche entre les Communes et le pays, dont les besoins profonds restaient ignorés. George Ier eut pour successeur un roi du même modèle, Georges II, et ce ne fut qu'à la mort de ce dernier que l'Angleterre posséda enfin, en la personne de Georges III, un souverain capable de parler décemment la langue nationale. Nous aurons plus tard à nous occuper des tentatives du même Georges III pour rendre à la monarchie l'usage de quelques-unes de ses prérogatives.

Nous avons ainsi donné un bref aperçu de la lutte qui se poursuivit en Angleterre au cours des dix-septième et dix-huitième

siècles, entre les trois principaux éléments qui, par leur réaction, vont donner naissance au problème de « l'Etat moderne » : la couronne, les propriétaires privés, et une puissance indéfinie, encore aveugle et ignorante : le peuple. Ce dernier facteur ne se manifeste que dans les moments où le pays est plongé dans une profonde agitation ; puis il rentre dans sa léthargie. Cette partie de notre histoire s'achève par le triomphe complet de la classe des propriétaires anglais.

Avec la dynastie hanovrienne, l'Angleterre devient, selon une formule récente « une république couronnée ».

« Elle avait créé une nouvelle méthode de gouvernement, le Gouvernement parlementaire, rappelant, à beaucoup d'égards, le Sénat et l'Assemblée populaire de Rome, mais beaucoup plus féconde, parce que s'appuyant, dans une mesure il est vrai encore limitée, sur la représentation nationale. L'assemblée de Westminster allait ainsi devenir pour le reste de l'Europe « la mère des parlements ».

Vis-à-vis de la Couronne, le parlement anglais joue un rôle identique à celui que les maires du palais jouaient vis-à-vis des rois mérovingiens. Le roi est devenu un personnage d'apparat, irresponsable, symbole vivant du système impérial et royal. Cependant la couronne conserve intacts son prestige et ses traditions, et bien des pouvoirs continuent à lui appartenir à l'état latent. Les derniers rois : les quatre Georges de Hanovre, Guillaume IV (1830), Victoria (1837), Edouard VII (1901) et Georges V (1910) ont un tout autre caractère que les débiles et éphémères Mérovingiens. En ce qui touche à l'Eglise, à l'armée, à la marine et à la politique étrangère, ces monarques ont, à des degrés variables, exercé une influence qui, pour être indéfinissable, n'en est pas moins considérable.

4

Dans aucune partie de l'Europe, la ruine de l'idée d'une chrétienté unie n'eut de conséquences plus désastreuses qu'en Allemagne. On aurait pu supposer que l'Empereur serait graduellement devenu le monarque national d'un état unifié de langue germanique. Mais un hasard malencontreux voulut que l'Empire ne pût être gouverné par une lignée de vrais Allemands. Frédéric II, le dernier Hohenstaufen, fut, nous l'avons vu, un Sicilien, à moitié orientalisé ; les Habsbourg, à la suite de leurs mariages, devinrent, avec Charles-Quint, bourguignons, puis espagnols par le cœur. A la mort de Charles-Quint, son frère Ferdinand hérita de l'Autriche et de l'Empire, et son fils Philippe II de l'Espagne, des Pays-Bas, et de l'Italie méridionale. Mais la dynastie autrichienne, d'un catholicisme farouche, avait la majeure partie de son patrimoine près des frontières orientales, était sans cesse mêlée aux affaires hongroises, et payait même un tribut aux Turcs ; c'est dire qu'elle n'avait guère d'action sur les Allemands du nord, qui penchaient vers le protestantisme, regardaient vers la Baltique et vers l'ouest, et ne se souciaient guère du danger turc.

Les princes, ducs, électeurs, princes-évêques dont les Etats faisaient de l'Allemagne du moyen âge une étrange mosaïque, n'avaient rien de commun avec les rois d'Angleterre ou de France. Ils rappelaient plutôt les ducs et les pairs, grands propriétaires fonciers, de ces deux pays. Un seul d'entre eux porta avant 1701 le titre de « Roi ». Beaucoup d'Etats allemands étaient moins étendus et moins riches que les domaines de la noblesse britannique. La Diète germanique ressemblait aux Etats-Généraux ou à un parlement aux membres non élus. Si bien que la grande guerre civile qui allait éclater en Allemagne, la guerre de Trente ans (1618-1648) eut plus d'un point commun avec la révolution puritaine d'Angleterre (1643-49) ou avec la Fronde (1648-53), qui ligua les nobles féodaux contre la couronne de France. Dans un cas comme dans les autres, la Couronne était catholique ou penchait vers le catholicisme, tandis que les nobles récalcitrants trouvaient les formules du protestantisme mieux adaptées à leurs tendances individualistes. Mais, alors qu'en Angleterre et en Hollande les nobles protestants et les riches marchands l'emportèrent franchement, alors qu'en France la Couronne eut un succès complet, ni l'Empereur, ni les princes protestants d'Allemagne ne furent capables d'obtenir un avantage décisif. Si bien que l'Allemagne sortit de la lutte absolument déchirée. La situation se compliqua encore du fait que différents peuples non allemands, tels que les Bohémiens et les Suédois (ces derniers avaient maintenant en Gustave Vasa un roi protestant) furent engagés dans le conflit. Finalement, la monarchie française, ayant triomphé de ses nobles, se rangea

du côté des protestants allemands, avec le but évident de supplanter les Habsbourg.

Par sa durée, et aussi par le fait que les hostilités se déroulaient, non sur un terrain limité, mais sur toute l'étendue d'un Empire fait de pièces et de morceaux, les uns protestants, les autres catholiques, ce conflit fut le plus cruel que l'Europe eût connu depuis l'époque des invasions barbares. Ce fut, d'ailleurs, moins la guerre elle-même que certains faits concomitants qui engendraient toutes ces ruines. Dans l'état de la tactique militaire, des recrues fraîchement levées ne pouvaient soutenir le choc d'une infanterie de profession. Les feux de mousqueterie à cinquante mètres remplaçaient les corps-à-corps des chevaliers bardés de fer, mais des masses disciplinées de cavalerie étaient encore capables de disperser tout corps d'infanterie qui n'avait pas la fermeté du roc. Les mousquets se chargeaient par la gueule, et l'on ne pouvait assurer un feu assez continu pour briser la charge de cavaliers résolus. Les fantassins devaient, pour soutenir le choc, s'agenouiller et opposer à l'ennemi un mur de piques ou de baïonnettes. Ce genre de défense n'était possible qu'avec des troupes très entraînées. Le canon, qui était en fer et de petite dimension, n'était encore que d'un usage assez rare, et ne jouait pas dans les batailles un rôle décisif. Il pouvait « ouvrir des allées » dans les lignes de l'infanterie, mais si celle-ci était ferme et disciplinée, on n'arrivait guère à la débander. La guerre, dans ces conditions, ne pouvait plus être faite que par des soldats de profession, et la question du paiement de leur solde était, pour les généraux de l'époque, aussi importante que celle des approvisionnements ou des munitions. Comme la lutte se prolongeait et que les ressources financières des Etats étaient limitées, les commandants des deux armées furent contraints de se rabattre sur le pillage des villes et des villages. Les soldats devinrent ainsi peu à peu de véritables brigands, vivant sur les ressources du pays, et la guerre de Trente ans est le point de départ d'une tradition de rapine et de violence considérées comme le privilège de la soldatesque, qui s'est perpétuée jusqu'à la grande guerre de 1914 et a mis une tache sur le nom de l'Allemagne. Les premiers chapitres des *Mémoires d'un Cavalier* de De Foe, avec leur description si frappante des massacres et de l'incendie de Magdebourg, donneront au lecteur une meilleure idée des procédés de guerre de cette époque que tous les récits des historiens. Les dégâts étaient tels que les paysans refusaient de cultiver le sol plus longtemps, que ce qui restait de la moisson était caché sitôt récolté, et que des foules d'enfants et de femmes affamées suivaient les camps, pratiquant, eux aussi, le vol sur une plus petite échelle. Toute l'Allemagne, à la fin de la guerre, n'était plus que ruines et que désolation, et il fallut plus de cent ans à l'Europe centrale pour panser ses plaies.

En relation avec cette période, contentons-nous de citer les noms de Tilly et de Wallenstein, les grands capitaines pillards des Habsbourg, et celui de Gustave-Adolphe, roi de Suède, le Lion du Nord, le champion des protestants, dont le rêve était de faire de la Baltique « un lac suédois ». Gustave-Adolphe fut tué au cours de la victoire décisive qu'il remporta sur Wallenstein à Lützen (1632), et Wallenstein fut assassiné en 1634. En 1648, les princes et les diplomates s'assemblèrent au milieu des ruines pour essayer de remettre tant bien que mal l'Europe centrale à flot (paix de Westphalie). On ne laissa à l'Empereur qu'une ombre de pouvoir. Enfin, un prince allemand, l'Electeur Hohenzollern de Brandebourg, vit ses territoires s'accroître dans une telle mesure qu'il allait devenir le souverain le plus puissant après l'Empereur ; ces territoires devinrent peu après (1701) le royaume de Prusse. Le Traité enregistrait aussi deux faits depuis longtemps accomplis : la séparation de l'Empire, de la Hollande et de la Suisse, et la complète indépendance de ces deux derniers pays.

5

Ce chapitre s'est ouvert sur l'histoire de deux pays : les Pays-Bas et la Grande-Bretagne, où la résistance du citoyen à la forme machiavélique de la monarchie fut couronnée de succès. Mais en France, en Russie, et dans plusieurs parties de l'Allemagne et de l'Italie, la monarchie personnelle ne se laissa pas ainsi entamer. En fait, l'absolutisme devint la grande force dirigeante de l'Europe aux dix-septième et dix-huitième siècles ; et, même aux Pays-Bas et en Angleterre, la monarchie regagna du terrain au dix-huitième siècle.

(En Pologne, ainsi que nous le verrons bientôt, la situation resta tout à fait à part.)

La France n'avait pas eu de Grande Charte et jamais le contrôle parlementaire ne s'y était exercé d'une façon aussi nette et aussi efficace que dans l'Europe du nord. Il y avait la même opposition d'intérêts qu'ailleurs entre la Couronne, d'une part, et les propriétaires et les marchands de l'autre, mais ces derniers, ne tenant pas d'assemblées régulières, ne parvenaient pas à affirmer leur unité. Ils cherchaient à embarrasser la Couronne, formaient contre elle des ligues : telle la Fronde, qui engagea la lutte contre le jeune roi Louis XIV et son ministre Mazarin, au moment même où Charles Ier cherchait à sauver sa tête en Angleterre ; mais la guerre civile s'acheva par la défaite complète des mutins (1652). Et, tandis qu'en Angleterre, après l'accession au trône des Hanovre, la Chambre des lords et, au-dessous d'elle, les Communes, prenaient la direction des affaires du pays, en France, après 1652, la Cour imposa complètement sa loi à l'aristocratie. Le cardinal Mazarin édifiait sur les fondations qu'avait posées pour lui le cardinal de Richelieu. Après Mazarin, nous n'entendrons plus parler de grands nobles français qui ne soient courtisans ou fonctionnaires. Le roi avait domestiqué ses nobles ; il leur avait tendu un gâteau de miel : l'exonération de l'impôt, dont le poids allait retomber sur le peuple, lequel ne pouvait faire entendre sa voix. La noblesse et le clergé — en fait tous ceux qui portaient un titre — furent exempts de toute taxe. Une telle injustice parut à la fin intolérable, mais pendant un temps assez long la monarchie française prospéra.

Ce fut sur ces bases que le régime qu'on peut appeler « la Grande Monarchie » s'édifia en France. Louis XIV, surnommé le Grand Roi, connut un règne d'une exceptionnelle longueur (1643-1715) et donna le ton à tous les souverains d'Europe. Au début, il fut guidé par son ministre Mazarin, émule de Machiavel ; mais après la mort de celui-ci, il résolut d'être lui-même « le Prince ». Louis XIV fut, malgré tous ses défauts, un prince d'une intelligence exceptionnelle. Sa politique étrangère fut à la fois hardie et compliquée. Son but immédiat était de créer une France forte, allant du Rhin aux Pyrénées et d'absorber les Pays-Bas espagnols ; ses visées plus lointaines étaient d'asseoir les rois de France sur le trône de Charlemagne, dans un Saint-Empire romain reconstitué. Charles II d'Angleterre était à sa solde, de même la plupart des nobles polonais. Son argent, ou plutôt celui des classes sur qui retombait tout le poids de l'impôt, passait un peu partout. Mais Louis avait surtout le souci de briller. Son palais de Versailles, avec ses salons, ses corridors, ses glaces, ses terrasses, ses pièces d'eau, ses parcs, ses nobles perspectives, faisait l'envie et l'admiration du reste du monde. Tous les rois et tous les petits princes d'Europe se bâtirent des Versailles, dépensant autant d'argent que leurs sujets voulaient bien le leur permettre. Partout



la noblesse adapta ses châteaux à la nouvelle mode. Des industries se fondèrent pour la fabrication des meubles et des étoffes de luxe. Les arts décoratifs connurent un prodigieux développement : vases et statues d'albâtre, faïences, travaux sur métal et sur bois dorés, cuir repoussé, musique, tableaux magnifiques, livres et reliures de prix, cuisine délicate, vins capiteux, il n'y avait rien en France qui ne ravît le connaisseur. Parmi les glaces et les meubles somptueux allait et venait une race étrange de « gentilshommes » en perruques poudrées, vêtus de soie et de dentelle, juchés sur de

hauts talons rouges et maintenant leur équilibre au moyen de longues cannes enrubannées ; à côté d'eux, se tenaient des dames encore plus étonnantes, avec leurs tours de cheveux poudrés et leurs cerceaux recouverts de soie ou de satin. Au-dessus d'eux tous enfin, campé en de nobles attitudes, trônait le Roi, soleil de son monde, qui ne se souciait guère des faces glabres et tristes, tournées vers lui des profondeurs où son soleil ne luisait jamais.

Nous ne pouvons nous étendre longuement ici sur les guerres et sur la politique de ce monarque. *Le siècle de Louis XIV* de Voltaire reste dans l'ensemble le récit le plus sûr que nous en possédions. Louis créa une marine française capable de rivaliser avec celle des Anglais et des Hollandais. Mais son esprit, nous l'avons dit, était possédé par la lubie qui devait hanter le cerveau de tous les souverains européens : la reconstitution du Saint-Empire romain ; aussi chercha-t-il en ses dernières années à se concilier la papauté, qu'il avait traitée jusqu'alors sans ménagement. Il se montra hostile aux princes protestants, qui représentaient pour lui l'esprit d'indépendance et de discorde, et il fit la guerre aux Huguenots de France. Un grand nombre de ses sujets les plus modérés et les plus actifs furent ainsi chassés par les persécutions religieuses, emportant avec eux arts et industries.

Entre autres attitudes, la Grande Monarchie adopta celle — excellente d'ailleurs — de protectrice des lettres et des sciences. Louis XIV fonda une Académie des Sciences. Toute une pléiade de poètes, d'auteurs dramatiques, de philosophes et de savants fit l'ornement de sa cour. Si cet auguste patronage ne donna pas à l'esprit de recherche scientifique une impulsion bien marquée, tout au moins fournit-il aux savants le moyen de publier et de multiplier les expériences, en même temps qu'il les parait d'un certain prestige aux yeux du vulgaire.

Louis XV était l'arrière petit-fils de Louis XIV, mais il ne fut qu'un pauvre imitateur de son magnifique prédécesseur. Il posa au souverain, mais sa passion dominante fut, comme chez tant d'entre nous, la conquête des femmes, à laquelle se joignait une crainte superstitieuse de l'enfer. Les mémoires de l'époque apprendront au lecteur comment des créatures telles que la duchesse de Châteauroux, Madame de Pompadour et Madame du Barry devinrent les grandes dispensatrices des plaisirs du roi, comment des guerres furent déclarées et des alliances conclues, des provinces ravagées et des milliers de gens tués, uniquement parce que la vanité ou les rancunes de ces dames étaient en jeu. La politique agressive de Louis XIV s'achemina sous son successeur vers la catastrophe finale.

En 1774, Louis XV, Louis le Bien-Aimé, comme l'appelaient ses flatteurs, mourut de la petite vérole. Il fut remplacé par son petit-fils, Louis XVI (1774-1793), esprit lourd, mais de bonne volonté, habile tireur et serrurier amateur.

Parmi les principaux représentants de la Grande Monarchie hors de France, mentionnons d'abord les rois de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier (1713-40) et son fils et successeur Frédéric II (1740-86). L'histoire de la famille des Hohenzollern, dont les débuts furent des plus modestes et qui arriva à être maîtresse d'un royaume, est faite de trop de détails fastidieux pour que nous nous y arrêtions. C'est une suite de violences et d'heureux hasards, de revendications hardies et de trahisons subites. Dès le dix-huitième siècle, le royaume de Prusse fut assez fort pour menacer l'Empire ; il disposait d'une armée nombreuse et bien entraînée, et le roi se plaisait à méditer les enseignements de Machiavel. Frédéric le Grand fit de Potsdam son Versailles. Le parc de Sans-Souci, avec ses jets d'eau, ses avenues, ses statues, singeait visiblement son modèle français ; il y eut aussi un Nouveau Palais, énorme et coûteuse construction de brique, une Orangerie, dans le style italien, avec une collection de tableaux, un Palais de Marbre, etc. Frédéric, non seulement protégea les lettres, mais fut lui-même auteur : il correspondit avec Voltaire et le reçut à sa cour ; mais les deux hommes ne tardèrent pas à se haïr franchement.

Les Etats autrichiens, pris entre le marteau des Français et l'enclume des Turcs, n'eurent pas le temps de songer à avoir, eux aussi, leur Grand Roi, avant le règne de Marie-Thérèse (1740-1780). Joseph II, qui fut empereur de 1765 à 1792, hérita en 1780 de ses palais.

Avec Pierre le Grand (1682-1725), l'empire de Moscovie abandonna ses traditions tartares et prit à son tour modèle sur la France. Pierre fit couper les barbes orientales de ses nobles et introduisit chez lui

le costume occidental. Mais ce n'était là que des manifestations bénignes des tendances modernes de l'empereur. Pour échapper tout à fait à l'atmosphère orientale de Moscou, qui, comme Pékin, possédait une cité sainte, le Kremlin, il bâtit une nouvelle capitale, Pétrograd, sur les marais de la Néva. Et, bien entendu, il eut son Versailles, Péterhof, œuvre d'un architecte français, avec sa terrasse, ses jets d'eau, ses cascades, sa galerie de tableaux, son parc, etc. Les successeurs les plus célèbres de Pierre le Grand furent Elisabeth (1741-1762), et la Grande Catherine, une princesse allemande qui monta sur le trône après avoir assassiné son mari, le tsar légitime, à la bonne vieille manière orientale, et qui, de 1762 à 1796, pratiqua une politique s'inspirant des idées occidentales les plus avancées. Elle fonda une académie et correspondit avec Voltaire. Elle vécut assez longtemps pour être témoin de l'effondrement en Europe du système de la Grande Monarchie et de l'exécution de Louis XVI.

Nous ne pouvons songer à dresser ici le catalogue des petits Grands Monarques de l'époque : ceux de Florence (Toscane), de Savoie, de Saxe, de Danemark et de Suède. Nous ne parlerons pas davantage de la guerre de la Succession d'Espagne. L'Espagne, épuisée par les entreprises impériales de Charles-Quint et de Philippe II, par les explosions d'un fanatisme qui s'attaquait aux Protestants, aux Musulmans et aux Juifs, perdit graduellement au cours des dix-septième et dix-huitième siècles, son rang de grande puissance.

Ces monarques européens gouvernaient leurs royaumes comme les nobles gouvernaient leurs domaines ; conspirant continuellement les uns contre les autres, poursuivant une politique factice, ils épuisèrent les forces de l'Europe en une série d'absurdes guerres, d'agression ou de défense, jusqu'au jour où leurs Etats furent secoués par un formidable tremblement de terre. La Révolution française les prit tout à fait au dépourvu. Elle n'était que le premier temps d'un grand cycle de bouleversements politiques et sociaux dont nous ne sommes pas encore sortis et qui continuera peut-être à se développer jusqu'à ce que tout vestige de monarchie nationaliste ait été balayé, et que, dans le ciel éclairci, s'annonce la grande paix de la fédération de l'humanité.

6

Nous avons vu comment l'idée d'un gouvernement mondial s'était pour la première fois imposée à l'esprit humain, et comment l'incapacité de l'Eglise à maintenir dans leur pureté première et à imposer les doctrines de son fondateur amena l'écroulement moral de l'ordre politique et un retour à l'égoïsme et à l'incroyance d'autrefois. Nous avons montré comment la monarchie machiavélique s'était dressée contre l'esprit de fraternité du christianisme, comment, dans la majeure partie de l'Europe, elle avait donné naissance aux grandes monarchies et aux monarchies parlementaires des dix-septième et dix-huitième siècles. Mais l'esprit et l'imagination de l'homme sont toujours actifs, et sous le gouvernement de ces grands monarques, on vit s'entrecroiser, comme les mailles d'un filet, tout un système complexe d'idées et de traditions dans lequel les intelligences allaient se laisser prendre : on allait les amener à croire que la politique internationale est, non plus affaire de relations entre princes, mais de relations entre des êtres immortels : les Puissances. Les princes paraissaient et disparaissaient : un Louis XIV avait pour successeur le coureur de jupons qu'était Louis XV, lui-même suivi par un serrurier amateur au cerveau épais : Louis XVI. Pierre le Grand faisait place à une suite d'impératrices. Après Charles-Quint, les Habsbourg, qu'ils soient d'Autriche ou d'Espagne, ne se ressemblent que par leurs lèvres épaisses, leur menton pesant et leurs superstitions. Un Charles II, aimable coquin, se plaît à tourner en dérision les prérogatives royales qu'il tient cependant tant à exercer. Mais ce qui reste fixe, ce sont les chancelleries et les idées des gens qui dissertent sur la politique. Les ministres veillent à ce que les traditions restent intactes durant les jours de vacances de leur souverain et à ce qu'elles ne soient pas atteintes par le passage d'un monarque à l'autre.

Les hommes en viennent ainsi à donner une importance moindre au prince qu'à la « Puissance » dont il est le chef. Nous allons de moins en moins entendre parler des plans et des ambitions de tel ou tel roi, et de plus en plus des « buts de la France » et des « ambitions de la Prusse ». A une époque où la foi religieuse décline, les hommes vont croire de toute leur âme à la réalité de ces personnifications. Ces fantômes

imprécis que sont les « Puissances » vont s'insinuer lentement dans la mentalité politique de l'Europe jusqu'à ce que, vers la fin du dix-huitième et durant tout le dix-neuvième siècle, ils la dominent tout entière. Ils la dominent encore de nos jours. La vie de l'Europe reste chrétienne de nom ; mais adorer un seul Dieu en esprit et en vérité, c'est ne former qu'une seule communauté avec tous ceux qui l'adorent comme vous. Or, l'Europe n'a à aucun degré le sentiment d'une telle communauté ; son culte exclusif est celui d'une étrange mythologie d'Etat. A ces divinités souveraines, à l' « unité » de l'Italie, à l'« hégémonie » de la Prusse, à la « gloire » de la France, ou aux « destinées » de la Russie, elle a sacrifié, pendant toute une série de générations, sa paix, sa prospérité, son unité possible, et l'existence de millions d'hommes.

Considérer une tribu ou un Etat comme une sorte de personnalité, c'est là une très ancienne tendance de l'esprit humain. La Bible nous offre en abondance des exemples de ces personnifications. Les Ecritures nous parlent de Juda, d'Edom, de Moab, de l'Assyrie, comme s'il s'agissait d'individus ; il est quelquefois impossible de distinguer si l'écrivain hébreu parle d'une personne ou d'une nation. C'est donc là, évidemment, une tendance primitive et naturelle. Mais, en ce qui concerne l'Europe moderne, il y a régression. L'Europe, guidée par l'idée du christianisme, avait fait un grand pas vers son unification. De plus, tandis que les tribus personnifiées d'« Israël » ou de « Tyr », étaient d'un même sang, présentaient un type uniforme, avaient des intérêts homogènes, les puissances européennes qui surgirent aux dix-septième et dix-huitième siècles n'étaient que des unités purement fictives. La Russie était en fait un groupement d'éléments étrangers les uns aux autres : Cosaques, Tartares, Ukrainiens, Moscovites, et, après le règne de Pierre le Grand, Esthoniens et Lithuaniens. La France de Louis XV englobait dans l'est des régions fraîchement assimilées ; en Grande-Bretagne, l'Angleterre traînait après elle les états allemands des Hanovre, l'Ecosse, le Pays de Galles, d'une mentalité absolument étrangère, et les catholiques irlandais, farouchement hostiles. Des puissances telles que la Suède, la Prusse, et, plus encore, la Pologne et l'Autriche, si nous étudions leur développement sur une succession de cartes historiques, se contractent, se dilatent, se promènent sur la carte d'Europe, absolument comme des amibes sous le microscope....

Si nous étudions la psychologie des relations internationales, telle qu'elle se manifeste dans le monde d'aujourd'hui et telle qu'elle se révèle par le développement de l'idée de « Puissance » dans l'Europe moderne, nous serons amenés à comprendre certains faits très importants au point de vue historique, faits qui sont en relation avec la nature humaine. Aristote a dit que l'homme est un animal politique ; mais, dans le sens mondial que ce mot prend aujourd'hui l'homme n'a en rien ce caractère. Il a gardé les instincts de la tribu familiale ; en dehors de cela, il est porté à s'attacher à un groupe plus vaste : cité, nation ou état. Or, cette dernière tendance n'a, si elle n'est stimulée, qu'un caractère vague et irréfléchi. La seule chose que l'homme déteste et redoute à la fois, c'est de voir critiquer cette organisation plus vaste qui embrasse sa vie, et à laquelle il s'est donné tout entier. Il a peut-être aussi une peur inconsciente de l'isolement où il se trouverait si ce système se trouvait rompu ou déconsidéré. Il accepte comme un fait acquis le milieu dans lequel il se meut ; sa ville ou son gouvernement font partie de son monde, au même titre que le nez ou le tube digestif que la nature lui a octroyés. Sa fidélité à l'égard des partis, son choix en matière politique, ne sont pas sentiments innés en lui, mais le résultat de l'éducation. Et pour la plupart des hommes, l'éducation, en pareilles matières, est l'éducation silencieuse. continue, donnée par les choses qui nous entourent, par notre milieu. Les hommes découvrent ainsi qu'ils font partie de la Joyeuse Angleterre ou de la Sainte Russie ; si bien que ces associations arrivent à faire corps avec leur nature elle-même.

Le monde commence seulement à comprendre, et encore avec lenteur, que cette éducation tacite donnée par les lieux environnants peut être complétée, modifiée ou corrigée par un enseignement positif, par la littérature, la libre discussion, par toute expérience soumise à la critique. La vie réelle, pour le citoyen ordinaire, c'est sa vie de tous les jours : son petit cercle d'affections, de craintes, d'appétits et d'impulsions imaginatives. C'est seulement quand son attention est dirigée vers la politique, quand on lui montre que celle-ci a une influence directe sur ses intérêts

personnels qu'il consent, bien qu'avec répugnance, à lui consacrer une partie de son temps. Il n'est pas exagéré de dire que l'homme du commun donne à la politique la plus petite fraction possible de sa pensée et s'en détourne dès qu'il le peut. Il n'y a encore que les esprits très curieux et tout à fait exceptionnels, ou que ceux auxquels un bon exemple ou une éducation très poussée a donné l'habitude de se demander le *pourquoi* des choses qui refusent de considérer comme satisfaisants des gouvernements ou des institutions qui ne les gênent pas dans leurs activités immédiates. L'homme du commun, lui, donnera son assentiment à toutes les formes d'activités collectives qui se manifestent dans le monde où il se trouve, à toutes les formules et tous les symboles qui répondent au vague besoin de son être, et qui font songer à un vaste port où tous ses petits intérêts personnels pourront trouver un abri.

Si nous tenons compte de ces insuffisances de notre nature, nous comprenons fort bien comment, avec la décadence du christianisme, monopolisé par les prêtres d'une part, par les princes de l'autre, les hommes en vinrent à rattacher leur vie, non plus au Royaume de Dieu, mais à des réalités plus vivantes en apparence : la France et l'Angleterre, la Sainte Russie, l'Espagne, la Prusse, qui s'incarnaient dans des cours turbulentes, édictaient des lois, mettaient en mouvement des flottes et des armées puissantes, agitaient solennellement des drapeaux, montraient une avidité et une confiance en elles-mêmes qui étaient choses bien humaines. Il est certain que des hommes comme le cardinal de Richelieu et le cardinal Mazarin croyaient servir une cause plus grande que celle de leur souverain ; ils servaient la France quasi-divine de leur imagination. Ces habitudes d'esprit s'infiltrèrent graduellement jusque dans les masses. Aux treizième et quatorzième siècles, la population de l'Europe était religieuse et très vaguement patriotique ; au dix-neuvième, elle était devenue entièrement patriotique. On se serait attiré beaucoup moins de désagrément à cette dernière époque si, dans un compartiment de chemins de fer d'Angleterre, de France ou d'Allemagne, on avait fait quelque plaisanterie sur Dieu que si l'on s'était attaqué à l'une de ces personnalités étranges : l'Angleterre, la France ou l'Allemagne. L'esprit des hommes se cramponnait à ces symboles. Ils étaient devenus les dieux de l'Europe.

Cette idéalisation des gouvernements et des chancelleries, cette mythologie de « Puissances », avec leurs amours, leurs haines et leurs luttes, a si bien obsédé l'imagination de l'Europe et de l'Asie occidentale qu'elle lui a fourni la forme même de sa pensée. Presque toutes les histoires, presque toute la littérature politique des deux derniers siècles ont été écrits dans ce jargon. Et pourtant le temps vient où une génération perspicace se demandera avec étonnement comment dans une Europe où partout se retrouve à peu près le même composé racial d'éléments nordiques et ibériens, avec quelques additions d'immigrants sémitiques ou mongols, où partout l'on parle, sous une forme plus ou moins modifiée, la même langue aryenne, dans une Europe qui a le même passé romain, les mêmes formes religieuses, les mêmes usages sociaux, le même art et la même science, où les peuples se croisent si librement que personne ne peut dire avec certitude à quelle « nationalité » appartiendront ses arrières-petits-enfants, des hommes soient pris d'une sorte de frénésie lorsqu'il est question de l'unification de l'« Allemagne » des prétentions rivales de la « Russie » et de la « Grèce » sur Constantinople. Ces conflits nous paraîtront un jour aussi fous que ceux aujourd'hui, éteints, des « verts » et des « bleus » qui remplissaient de clameurs et de sang les rues de Byzance.

En dépit de la place énorme que ces fantômes, les Puissances, tiennent dans la vie d'à présent, nous n'oublierons pas qu'ils sont la création des tout derniers siècles, qu'ils ne représentent qu'une heure, un instant, dans la vaste histoire de notre espèce. Il n'y a là qu'un tout petit reflux, un simple remous du grand fleuve qui porte l'humanité vers un avenir de coopération morale et intellectuelle. Pour quelque temps, les hommes sont revenus au culte de leurs divinités nationales ou impériales. Mais ce temps prendra fin. L'idée d'un Etat mondial, du royaume universel de justice dont tout être vivant sera le citoyen a fait son apparition sur la terre il y a deux mille ans, et jamais plus elle ne nous quittera. Les hommes savent qu'elle est là, même quand ils refusent de la reconnaître. Ceux qui écrivent et discutent aujourd'hui sur les affaires politiques, qu'ils soient journalistes ou historiens, font penser à une assemblée d'ivrognes qui, graduellement, retrouveraient leur sang-froid et auraient

peur de se sentir aussi lucides. Ils parlent encore à voix très haute de leur « amour » pour la France, de leur « haine » de l'Allemagne, de la « suprématie traditionnelle de la Grande-Bretagne sur les mers », comme des noctambules qui, malgré que la tête leur tourne, veulent encore placer une chanson à boire. Mais ce sont des dieux morts que ceux qu'ils servent. Sur terre ou sur mer, nous ne désirons voir dominer aucune Puissance : rien que la loi, et l'esprit de service. Une sorte d'appel silencieux et irrésistible monte de tous nos esprits, se fait jour en nous, comme l'aube qui passe à travers la fente des volets d'une chambre souillée par l'orgie.

7

Le dix-septième siècle fut en Europe le siècle de Louis XIV ; ce souverain, la puissance française, le palais de Versailles dominent toute cette période historique. Le dix-huitième siècle fut également le siècle au cours duquel la Prusse acquit le rang de grande puissance : la personnalité qui domine son histoire est celle de Frédéric II, dit le Grand. Les affaires de Prusse sont d'ailleurs à ce moment intimement liées à celles de Pologne.

La situation de ce dernier pays était toute particulière. A l'opposé de ses trois voisines : la Prusse, la Russie, et la monarchie austro-hongroise, la Pologne n'était pas devenue une grande monarchie. Son système de gouvernement était un alliage de république et de royauté ; le roi était un président élu à vie. La Pologne n'avait qu'un rudiment de commerce et d'industrie ; elle était surtout agricole, avec de vastes régions de pâturages, de forêts et de désert. Le pays était pauvre, et ses aristocrates, tous propriétaires, n'étaient pas bien reluisants. Les masses étaient sauvages, ignorantes et opprimées. La Pologne était catholique, bien qu'elle servît de refuge à des foules de Juifs misérables. Elle faisait songer à la Grande-Bretagne en ce qu'elle se trouvait isolée, non au milieu des flots, mais au milieu d'un monde d'ennemis. Elle n'avait aucune frontière définie : ni mer, ni montagne. Et, pour comble de malheur, certains de ses rois élus avaient été des chefs brillants et avides de conquêtes. A l'est, sa puissance s'étendait sur des régions habitées presque exclusivement par des Russes ; à l'ouest, elle englobait des populations allemandes.

N'ayant pas de commerce, ses villes ne pouvaient se comparer à celles de l'Europe occidentale ; elle ne possédait pas non plus de ces vivantes universités qui donnent une âme unique à une nation. Ses nobles vivaient sur leurs domaines, sans grands échanges intellectuels. Ils étaient patriotes : ils avaient un sens aristocratique de la liberté — qui ne les empêchait pas, du reste, de pressurer systématiquement leurs serfs — mais leur patriotisme et leur amour de la liberté s'accordaient mal avec un effort de coopération. Tant que la guerre resta affaire de levées d'hommes et de chevaux, la Pologne fut une puissance relativement forte ; mais elle fut absolument incapable de s'adapter à la nouvelle science militaire qui faisait de l'armée permanente, du soldat professionnel l'instrument des guerres de demain. Et pourtant, malgré cette infériorité, malgré ses divisions, la Pologne connut encore quelques succès. La dernière attaque des Turcs contre Vienne (1683) fut repoussée par la cavalerie polonaise du roi Jean Sobiesky. (Le même Sobiesky, avant d'être élu roi, avait été à la solde de Louis XIV et avait combattu pour les Suédois contre son pays natal.) Il est inutile d'ajouter que cette république aristocratique, si débile, avec ses fréquentes élections royales, semblait une proie facile pour ses trois puissants voisins. « L'argent de l'étranger », et autres influences extérieures, jouaient naturellement un rôle lors de chaque élection. Et, comme les Grecs d'autrefois, les patriotes polonais qui étaient blessés dans leur amour-propre se tournaient vers l'étranger, l'invitant à châtier leur ingrate patrie.

Une fois élu, le roi de Pologne n'avait qu'une bien faible puissance, car il lui fallait compter sur la jalousie mutuelle des nobles.

Le roi ne pouvait faire la paix ou la guerre, lever l'impôt ou modifier la loi, sans le consentement de la Diète, *et un seul membre de cette assemblée avait le pouvoir d'opposer son veto à tout projet qui était en discussion.* Il n'avait qu'à se lever et à dire : « Inacceptable », et le projet était retiré. Son droit de libre veto, de *liberum veto* s'étendait même plus loin. Il pouvait être opposé à la convocation de la Diète elle-même, et celle-ci se trouvait alors dissoute. La Pologne était donc quelque chose d'autre qu'une république aristocratique couronnée : c'était une république atteinte de paralysie.

Pour Frédéric le Grand, l'existence de la

Pologne constituait une véritable provocation : celle-ci, en effet, s'étendait jusqu'à la Baltique, atteignait Dantzig, et isolait ainsi la Prusse orientale, domaine ancestral du roi, de ses territoires d'Empire. Il invita donc Catherine II de Russie et Marie-Thérèse d'Autriche, dont il gagna le respect en lui volant la Silésie, à se joindre à lui pour attaquer la Pologne.

Après l'attentat de 1772, la Pologne changea d'âme. Elle était en tant que nation dans un état voisin de la décomposition : on vit brusquement se développer chez elle une littérature, des arts, un système d'éducation ; des historiens et des poètes surgirent, et l'invraisemblable constitution qui paralysait le pays fut balayée. Le veto fut aboli, la couronne rendue héréditaire pour préserver le pays des intrigues étrangères qui accompagnaient chaque élection, et un Parlement fut créé sur le modèle du parlement anglais. Il restait cependant en Pologne des partisans de l'ordre ancien, et leurs manœuvres d'obstruction furent soutenues par la Prusse et la Russie qui ne voulaient pas d'une renaissance polonaise. Vint le second partage. Enfin, après une lutte farouche qui débuta dans la région annexée par la Prusse et dans laquelle le héros national Kosciusko se couvrit de gloire, la Pologne disparut complètement de la carte. Mais le patriotisme et la passion républicaine des Polonais ne firent que croître pendant cette période d'oppression. Pendant cent vingt ans, l'âme polonaise demeura d'acier, et lutta désespérément, malgré la camisole de force politique et militaire que les Grandes Monarchies avaient jetée sur elle. Ce n'est qu'en 1918, à la fin de la Grande Guerre, que la Pologne devait ressusciter.

8

Nous avons mis en lumière la suprématie de la France, le déclin de l'Espagne, aussi rapide qu'avait été son ascension, sa séparation d'avec l'Autriche, l'avènement de la Prusse. En ce qui concerne le Portugal, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne et la Hollande, la lutte pour la suprématie en Europe se compliqua d'une lutte pour la domination par delà les mers.

La découverte de l'énorme continent américain, faiblement peuplé, aux ressources inexploitées, admirablement adapté à la colonisation européenne ; celle, simultanée, de vastes zones encore vierges au sud des régions équatoriales de l'Afrique ; celle enfin, de nombreuses îles dans les mers d'Extrême-Orient, offraient à l'humanité des perspectives encore inégalées. C'était comme si un héritage splendide avait été subitement présenté aux peuples d'Europe : leur monde se trouvait, d'un seul coup, quadruplé. Il y avait des territoires, et largement, pour tous. Si chaque pays s'était appliqué à tirer de ces régions tout ce qu'elles pouvaient donner, la misère de leurs populations, denses et sordides, se serait évanouie comme un rêve. Mais les nations d'Europe reçurent ce legs glorieux en héritières absurdes et grossières. Elles ne virent dans cet heureux coup du destin qu'un prétexte nouveau à d'atroces querelles. Mais y a-t-il jamais eu une communauté d'êtres humains qui ait préféré l'œuvre créatrice au plaisir de conspirer ? Aussi vit-on les Puissances de l'Europe faire valoir, avec des clameurs frénétiques, leurs « droits » sur ces nouveaux domaines. Il s'ensuivit bientôt des guerres épuisantes. L'Espagne, qui eut le plus fort appétit, et qui fut pendant un temps « maîtresse » des deux tiers de l'Amérique, sortit saignée à blanc de cette expérience coloniale.

Nous avons vu comment la papauté, au lieu de servir l'idéal du Christianisme en aidant à l'établissement sur ces nouveaux territoires d'une civilisation commune, partagea le continent américain entre l'Espagne et le Portugal. Les nations exclues du partage se montrèrent, bien entendu, fort irritées. Les marins d'Angleterre ne se soucièrent naturellement pas des droits des deux états rivaux, mais s'en prirent surtout aux Espagnols : les Suédois adoptèrent, pour des motifs religieux, la même attitude. Les Hollandais, dès qu'ils eurent rejeté la tutelle de leurs maîtres espagnols, mirent aussi à la voile, et cinglèrent vers l'ouest, afin d'avoir leur part des richesses du nouveau monde. Sa Majesté très chrétienne de France hésita aussi peu que les Etats protestants. Toutes ces puissances furent bientôt très occupées à faire avancer leurs pions sur l'échiquier de l'Amérique du Nord et des Indes occidentales.

Ni le royaume de Danemark (qui à cette époque comprenait la Norvège et l'Islande), ni les Suédois ne s'assurèrent de gros avantages au cours de cette mêlée. Les Danois annexèrent quelques-unes des îles des Indes occidentales. Les Suédois n'obtinrent rien. Les deux pays avaient alors fort à faire en

Allemagne. Nous avons déjà fait mention de Gustave-Adolphe, le « Lion du Nord », et de ses campagnes d'Allemagne, de Pologne et de Russie. Ces régions de l'Europe orientale sont de terribles mangeuses d'hommes et d'énergie, et les actes de vaillance qui auraient pu assurer à la Suède une large part du Nouveau Monde ne lui valurent qu'une moisson de gloire inféconde en Europe. Les quelques petits établissements que les Suédois fondèrent en Amérique tombèrent bientôt aux mains des Hollandais.

Ceux-ci, préoccupés par l'attitude des Français qui, sous Richelieu d'abord, sous Louis XIV ensuite, se frayaient lentement un chemin, à travers les Pays-Bas espagnols, jusqu'à leur propre frontière, ne purent disposer des mêmes ressources pour leurs expéditions d'outre-mer que les Anglais, protégés par le « ruban d'argent » de la mer.

En outre, les tentatives absolutistes de Jacques Ier et de Charles Ier, ainsi que la restauration de Jacques II eurent pour effet de chasser d'Angleterre un grand nombre de protestants à l'esprit résolu, à l'âme républicaine, hommes riches et énergiques qui s'établirent en Amérique, spécialement en Nouvelle-Angleterre, hors de l'atteinte, semblait-il, du roi et de ses impôts. Le *Mayflower* ne fut que le premier des navires qui emportèrent ce flot d'émigrants. La bonne fortune de l'Angleterre voulut cependant que ces dissidents restassent groupés sous le drapeau anglais. Les Hollandais n'envoyèrent jamais de colons en aussi grand nombre, ni d'une égale qualité ; les Espagnols ne les auraient pas, d'abord, laissé sortir ; et plus tard le pays eut assez à faire à s'organiser chez lui. Les dragonnades et les persécutions de Louis XIV provoquèrent l'émigration d'un grand nombre de Huguenots protestants, mais la Hollande et l'Angleterre s'offraient à ceux-ci comme un refuge prochain, et ce furent ces pays, l'Angleterre surtout, qui bénéficièrent de leurs qualités de courage, d'habileté et de tempérance. Quelques-uns d'entre eux fondèrent des établissements dans la Caroline, mais ces établissements ne restèrent pas français ; ils tombèrent d'abord entre les mains des Espagnols, puis entre celles des Anglais.

Les établissements hollandais, de même que ceux des Suédois, tombèrent aussi aux mains des Anglais ; Nieuw Amsterdam devint anglaise en 1674 et son nom fut changé en celui de New York. Voici quelles étaient les zones d'influence dans l'Amérique du Nord en 1750. Les Anglais étaient installés le long de la côte orientale, depuis Savannah jusqu'au fleuve Saint-Laurent. En outre, Terre-Neuve et les territoires exploités par la Compagnie de la Baie d'Hudson avaient été acquis en vertu d'un traité avec la France. Les Anglais occupèrent en 1605 la Barbade, puis achetèrent aux Espagnols la Jamaïque, les îles Bahamas et le Honduras britannique. Mais la France pendant ce temps s'était établie pour de bon à Québec et à Montréal au nord et à la Nouvelle-Orléans au sud, et ses explorateurs et ses agents poussaient dans les deux directions, traitant avec les Indiens des grandes plaines et s'appropriant des territoires — sans construire de villes — à travers tout le continent ; mais les colonies anglaises comportaient, dans l'ensemble, une population de plus d'un million d'habitants : tandis que les territoires français ne renfermaient pas un dixième de cette population : encore leurs occupants n'étaient-ils que des missionnaires et de brillants explorateurs.

La guerre éclata en 1754, et en 1759 les forces britanniques et coloniales s'emparèrent de Québec et achevèrent l'année suivante la conquête du Canada. En 1763, le Canada fut finalement cédé à l'Angleterre. Cependant la région du sud qui portait le nom de Louisiane (en mémoire de Louis XIV) resta hors de la zone d'influence anglaise. Elle fut occupée par les Espagnols, reprise par la France en 1800, et finalement achetée en 1803 par le gouvernement des Etats-Unis. Durant cette guerre du Canada, les colons américains purent se familiariser avec l'organisation militaire des Anglais : ils devaient tirer plus tard parti de la leçon.

9

Ce ne fut pas seulement en Amérique que Français et Anglais s'affrontèrent. L'Inde, à cette époque exerçait une véritable attraction sur les aventuriers européens. Le grand empire mongol de Baber, d'Akabr et d'Aurangzeb était en pleine décadence. L'Inde avait passé par la même crise que l'Allemagne. Le Grand-Mogol de Delhi, comme le Saint-Empereur romain d'Allemagne, était encore légalement souverain du pays, mais après la mort d'Aurangzeb, il n'exerça plus, sauf dans le voisinage immédiat de la capitale, qu'une autorité purement nominale. Au sud-ouest, un peuple

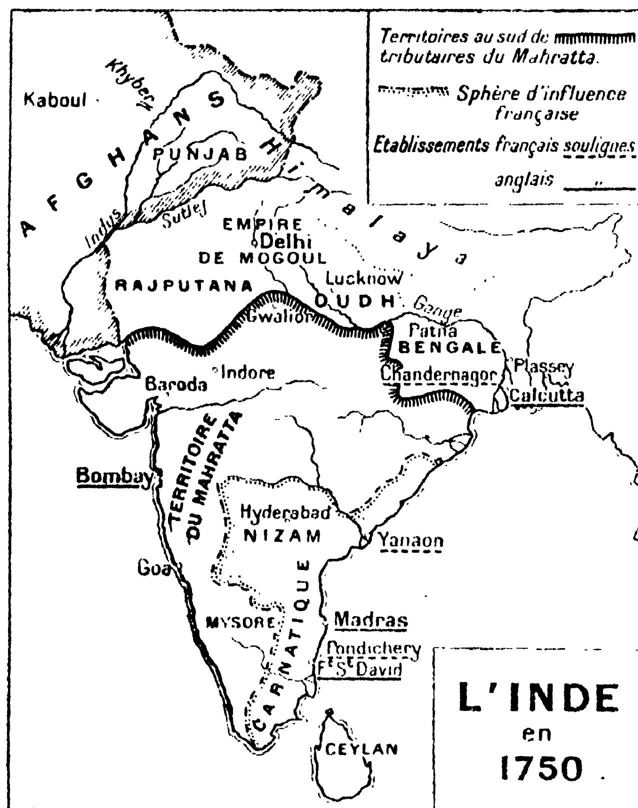
hindou, les Mahrattas, s'était soulevé contre l'Islam, avait restauré le Brahmanisme, et pendant quelque temps, son pouvoir s'était étendu sur la totalité du triangle méridional de l'Inde. A Rajputana également, la domination de l'Islam fut remplacée par celle du Brahmanisme, et à Bhurtpur et Jaipur régnaient de puissants princes Rajput. A Oudh, il y avait un royaume shiite, dont la capitale était Lucknow, et le Bengale était aussi un royaume musulman isolé. Au nord, dans le Punjab, un corps religieux des plus intéressants, les Sikhs, s'était constitué, qui proclamait la loi universelle d'un Dieu unique, et qui attaquait à la fois les Vedas hindoues et le Coran musulman. Secte pacifique à l'origine, les Sikhs suivirent bientôt l'exemple de l'Islam, et cherchèrent à fonder par le glaive le royaume de Dieu. Au milieu de toute cette confusion on vit paraître (1738) un envahisseur venu du nord, Nadir Shah (1736-47), gouverneur turcoman de la Perse, qui dévala du défilé de Kyber, mit en fuite toutes les armées qui s'opposaient à son avance, prit et mit à sac Delhi, emportant un énorme butin. Il laissa le nord de l'Inde dans un si pitoyable état que, au cours des vingt années suivantes, il n'y eut pas moins de six expéditions de pillage parties de l'Afghanistan, qui, à la mort de Nadir Shah, était devenu un état indépendant. Pendant quelque temps, les Mahrattas disputèrent aux Afghans la maîtrise de l'Inde septentrionale ; puis la puissance mahratta se divisa en une série de principautés : Indore, Gwalior, Baroda, etc....

Telle était l'Inde où Français et Anglais s'affrontèrent pendant tout le dix-huitième siècle. Mais toute une série d'autres puissances européennes avaient cherché à prendre pied, politiquement et économiquement dans l'Inde et dans tout l'Orient depuis le temps où Vasco de Gama avait accompli son célèbre voyage, jusqu'à Calicut, en passant par le Cap. Le commerce maritime de l'Inde avait été autrefois l'apanage des Arabes de la Mer Rouge ; il leur avait été ravi par les Portugais au cours d'une série de rencontres navales. Les navires portugais étaient plus grands et mieux armés que ceux de leurs adversaires. Lisbonne éclipsa dès lors Venise comme marché aux épices orientales. Mais, avec le dix-septième siècle, les Hollandais entrèrent en scène. Ils eurent des établissements au Cap de Bonne-Espérance, occupèrent l'Ile Maurice, fondèrent deux comptoirs dans l'Inde, six à Ceylan et tinrent dans les Indes Orientales toute une ligne de stations fortifiées. Mais leur politique d'exclusion dressa contre eux les Suédois, les Danois, les Français, les Anglais, qui devinrent pour eux des rivaux redoutables. Les victoires de Blake, le grand amiral de la République anglaise, portèrent en Europe un premier coup sensible à leur monopole ; et, dès le début du dix-huitième siècle, Anglais et Français menaçaient d'un bout à l'autre de l'Inde le commerce hollandais. Les Anglais établirent leur quartier général à Madras, Bombay et Calcutta, les Français s'installèrent à Pondichéry et à Chandernagor.

Au début, toutes ces puissances européennes n'avaient que des visées commerciales et ne cherchaient à fonder que des comptoirs, mais la situation troublée du pays, de même que les procédés peu scrupuleux de leurs rivaux, les amena à armer lesdits comptoirs. Les princes de la péninsule, qui guerroyaient sans cesse les uns contre les autres, cherchèrent aussitôt à s'en faire des alliés. Il était tout à fait conforme à l'esprit nationaliste, qui commençait à inspirer la politique européenne, que, lorsque les Français donnaient leur appui à l'un de ces princes, les Anglais soutinssent son rival. Le grand chef, du côté anglais, était Robert Clive ; son principal antagoniste était Dupleix. L'histoire de la lutte des deux peuples durant la première moitié du dix-huitième siècle est trop longue et trop compliquée pour que nous nous y arrêtions. Qu'il nous suffise de dire qu'en 1761 les Anglais s'étaient rendus complètement maîtres de la péninsule. Leurs armées avaient remporté à Plassey (1757) et à Buxar (1764) des victoires décisives sur les troupes du Bengal et d'Oudh. Le Grand-Mogol, qui conservait son titre nominal de chef suprême, était devenu en fait un simple pantin entre leurs mains. Ils levèrent l'impôt sur des régions étendues, et infligèrent aux indigènes toutes sortes d'amendes, pour des méfaits vrais ou imaginaires.

Ces succès ne furent pas directement remportés par les forces du roi d'Angleterre ; ils furent l'œuvre de la Compagnie Marchande des Indes Orientales qui, lorsqu'elle avait été enregistrée, à l'époque d'Elisabeth, n'était rien de plus qu'un groupe de marins en quête d'aventures. Ceux-ci avaient été peu à peu contraints de lever des troupes et d'armer leurs navires. Et le moment était

venu où cette compagnie, dont les traditions étaient toutes commerciales, n'avait plus seulement à s'occuper d'épices, de thé, de pierres précieuses et de produits tinctoriaux, mais aussi des revenus et des territoires des princes de l'Inde. Ces gens-là étaient venus pour vendre et pour acheter, et ils se livraient maintenant à une formidable opération de piraterie. Il n'y avait personne pour leur barrer la route. Rien donc d'étonnant à ce que, non seulement les capitaines et les fonctionnaires, mais les commis et les simples soldats rentrassent en Angleterre chargés de butin. Un grand et riche pays



leur était livré, et ils n'avaient pas le sens de ce qui était permis et de ce qui était défendu. Tout : la lumière, les habitants, les temples leur paraissait étrange, et la morale européenne n'avait rien à voir avec un tel cadre. Le peuple anglais se trouva fort gêné lorsque généraux et fonctionnaires, rentrés dans leur patrie, se lancèrent à la tête les plus effroyables accusations. Le Parlement vota une motion de blâme contre Clive. Celui-ci mit fin à ses jours en 1774. En 1788, Warren Hastings, un second grand administrateur de l'Inde, fut mis en accusation et acquitté (1792). C'était là une situation étrange et sans précédent dans l'histoire. Le Parlement prétendit exercer son contrôle sur une compagnie marchande de l'Inde, qui, à son tour, dominait un empire plus vaste et plus peuplé que l'ensemble des domaines de la Couronne britannique. Pour la masse du peuple anglais, l'Inde était une terre fantastique, lointaine, presque inaccessible, pour laquelle partaient des jeunes gens pauvres et aventureux, qui revenaient, au bout d'un grand nombre d'années, vieillards irascibles et chargés de richesses. La vie de ces millions d'Orientaux demeurait pour l'Angleterre irréelle. C'était un monde de roman, sur lequel on ne pouvait songer à exercer un contrôle sérieux.

10

Tandis que la grande péninsule de l'Asie méridionale tombait ainsi sous la domination des commerçants britanniques, l'Europe intervenait dans le nord du même continent. Nous avons raconté comment les Etats chrétiens de Russie s'étaient rendus indépendants de la Horde d'or, et comment le tsar de Moscou était devenu maître de la république de Novgorod ; au paragraphe 5 du présent chapitre nous avons vu Pierre le Grand compléter le cercle des grands monarques et forcer la Russie à devenir une puissance européenne. L'apparition, dans notre vieux monde, de cette grande nation, qui n'est ni tout à fait occidentale ni tout à fait orientale, est un fait d'une énorme importance. Nous avons aussi fait allusion à un peuple chrétien de la steppe : les Cosaques, qui va former une barrière entre la féodalité agricole de Pologne et de Hongrie, d'une part, et les Tartares de l'autre. Ces Cosaques font songer aux populations du far-west américain du milieu du dix-neuvième siècle. Tout ce qui ne pouvait vivre à l'aise en Russie : criminels, innocents persécutés; serfs rebelles, sectaires religieux, voleurs, vagabonds, assassins, cherchait un asile dans les steppes du sud. Ces gens étaient rejoints par des éléments qui, à l'est, fuyaient la domination tartare. Les principales de ces tribus nomades étaient les Cosaques de l'Ukraine, sur le Dniéper, et les Cosaques du Don.

Peu à peu, la Russie impériale enrôla ce peuple de la frontière; de même le gouvernement anglais avait formé des régiments avec les clans des Hautes-terres d'Écosse. On lui offrit des terres en Asie, et l'on s'en fit une arme contre la puissance déclinante des nomades mongols, d'abord dans le Turkestan, puis, à travers la Sibérie, jusqu'à l'Amour.

Il est très difficile d'expliquer le déclin des Mongols aux dix-septième et dix-huitième siècles. Un changement de climat, des épidémies, sans doute une forme de malaria, ont pu contribuer à cette régression — qui peut n'être que temporaire — des peuples de l'Asie centrale. Certains auteurs estiment que la diffusion du Bouddhisme hors de Chine a pu avoir sur eux une influence pacificatrice. Quoi qu'il en soit, la poussée vers l'ouest des peuples turcs et mongols cesse au seizième siècle, et ils sont à leur tour envahis, refoulés, subjugués, par les Russes chrétiens, d'une part, par les Chinois, de l'autre.

Pendant tout le dix-septième siècle, les Cosaques se répandirent vers l'est, se fixant partout où ils trouvaient des conditions agricoles favorables. Des cordons de forts et de stations formaient, pour eux, une frontière mouvante dans les régions du sud, où les Turcomans étaient encore forts et actifs. Au nord-est, cependant, la Russie n'eut pas de frontière jusqu'à ce qu'elle eût atteint le Pacifique....

La Chine, au même moment, traversait une phase d'expansion. En 1644, la dynastie Ming, très affaiblie par une invasion japonaise et en pleine décadence artistique, s'effaça devant des conquérants mandchous, peuple du même sang, semble-t-il, que la dynastie Kin, qui avait régné, de Pékin, sur le nord de la Chine jusqu'à l'époque de Jengis. Ce furent les Mandchous qui imposèrent à la population chinoise le port de la natte, symbole de loyalisme. Ils donnèrent à la politique une impulsion nouvelle, et, grâce à eux, la civilisation chinoise s'étendit vers le nord, faisant sentir son influence en Mandchourie et en Mongolie. Ce fut ainsi que, vers le milieu du dix-huitième siècle, Russes et Chinois entrèrent en contact en Mongolie. A cette époque la Chine dominait le Turkestan oriental, le Thibet, le Népal, la Birmanie et l'Annam.

Nous venons de faire allusion à une invasion de la Chine (ou plutôt de la Corée). C'est le seul cas où le Japon joue un rôle dans notre histoire avant le dix-neuvième siècle. Tout comme la Chine sous les Ming, le Japon s'était résolument opposé à l'intervention de l'étranger dans ses affaires. Il avait sa civilisation propre, qu'il défendait, comme par un charme magique, contre tous les envahisseurs. Nous n'avons guère parlé jusqu'à présent du Japon, et cela parce qu'il n'y avait que peu de chose à en dire. Son histoire, pittoresque et romantique, se développe à l'écart du grand drame humain. Sa population était en majeure partie mongole, mais renfermait aussi, dans les îles du nord, des blancs d'un type très intéressant : les Aïnos chevelus. Sa civilisation semble être presque entièrement dérivée de celle de la Corée et de la Chine ; son art n'est qu'une branche particulière de l'art chinois ; son écriture, une adaptation du caractère chinois.

II

Au cours des dix sections précédentes, nous nous sommes occupés d'une époque de division, de nationalités séparées. Toute cette période du dix-septième et du dix-huitième siècle n'est qu'un interrègne dans la marche grandiose de l'humanité vers une unité mondiale. Aucune idée unificatrice ne s'impose à l'esprit des hommes. L'idée impériale perd de sa vigueur, jusqu'au moment ou l'empereur n'est plus qu'un prince parmi d'autres princes ; et la notion d'une Chrétienté n'est plus qu'un rêve de plus en plus vague. Les « Puissances » en cours de développement se heurtent d'un bout à l'autre du monde ; mais pendant quelque temps il semble que cette rivalité pourra se perpétuer sans qu'aucune catastrophe ne menace l'humanité. Les grandes découvertes géographiques du seizième siècle avaient tellement accru les ressources du monde qu'en dépit de toutes leurs divisions, de leurs guerres et de leur politique épuisante, les peuples d'Europe jouissaient d'une prospérité croissante. L'Europe centrale se remettait rapidement des dévastations de la guerre de Trente ans.

Lorsqu'on jette un coup d'œil rétrospectif sur cette période et qu'on la compare aux siècles précédents d'une part, aux grands événements du moment présent de l'autre, on est frappé par le caractère instable et provisoire de ses institutions. Ce fut une époque d'assimilation et de récupération, une pause dans l'ordre politique, un regrou-

pement des idées des hommes et des ressources de la science, en vue d'un effort plus étendu. Mais les gens d'alors ne s'en rendaient pas compte. L'écroulement de toutes les grandes idées créatrices formulées au moyen âge avait laissé sans guide la pensée humaine ; même les gens instruits, même ceux dont l'imagination était ardente ne considéraient plus la vie comme un drame, auquel est liée notre destinée elle-même et qui nécessite tous nos efforts, mais comme une pièce facile où les vertus aimables se trouvent récompensées. Ce n'étaient pas seulement les esprits d'un tour conservateur qui aimaient à se bercer de la douce certitude que l'humanité avait atteint le terme de son développement ; des cerveaux très critiques, des intelligences fières et libres adoptaient la même attitude : pour eux la vie politique n'était plus qu'une comédie courtoise. Le dix-huitième siècle fut, en fait, un siècle de comédie, — d'une comédie qui s'acheva en drame. On ne voit pas le monde du dix-huitième siècle donnant naissance à un Jésus de Nazareth, à un Gautama, à un François d'Assise, à un Ignace de Loyola. En supposant qu'un Jean Huss ait pu alors surgir, il n'y aurait eu certainement personne d'assez fanatique pour l'envoyer au bûcher.

Nous avons fait déjà de larges emprunts au *Déclin et chute de l'Empire romain* de Gibbon. Une dernière citation tirée de ce livre, et nous lui dirons adieu ; nous sommes du reste arrivés à l'époque où vécut son auteur. Gibbon était né en 1737, et le dernier tome de son ouvrage fut publié en 1787, mais le passage que nous allons citer fut probablement écrit en 1780. Gibbon était un jeune homme angoissé et d'une santé délicate ; il avait fait à Oxford des études irrégulières qu'il avait complétées à Genève. Dans l'ensemble, son point de vue était français et cosmopolite, plutôt qu'anglais, et il subit particulièrement l'influence du grand français Voltaire (1694-1778). Voltaire était un écrivain d'une prodigieuse activité. L'une des éditions de son œuvre comprend quatre-vingt-quatorze volumes ; il s'occupa beaucoup d'histoire et de politique, et correspondit avec la Grande Catherine de Russie, Frédéric le Grand de Prusse, et la plupart des hommes en vue de son temps. Voltaire et Gibbon avaient tous deux, à un très haut degré, le sens de l'histoire. Tous deux ont clairement exprimé l'idée qu'ils se faisaient de l'existence humaine ; or, l'organisation sociale de leur temps, avec ses monarques, ses nobles paresseux et privilégiés, ses commerçants généralement méprisés, ses travailleurs et ses pauvres gens foulés aux pieds, leur semble la plus stable que le monde ait encore connue. Ils jouent bien quelquefois aux républicains et raillent les prétentions divines des souverains ; mais la seule république que concevait Voltaire était la république couronnée des Anglais d'aujourd'hui, dans laquelle le roi n'est que le chef nominal de l'Etat, le premier des nobles.

L'idéal qui les attirait était celui d'une société courtoise et raffinée, dont les membres — tous hommes de qualité : le reste ne comptait pas — auraient rougi de se montrer cruels, grossiers ou enthousiastes, et où la peur du ridicule, autant que la loi, contribuait à maintenir la dignité et l'harmonie de la vie. Voltaire était d'ailleurs capable d'éprouver une haine passionnée pour l'injustice, et son intervention en faveur d'individus persécutés reste le plus beau titre de gloire d'une existence aussi longue que variée.

Etant donnée cette tendance mentale de Voltaire, de Gibbon et de leur temps, la présence dans leur monde d'une religion, en particulier du christianisme, ne pouvait leur apparaître que comme un phénomène aussi bizarre qu'inexplicable. Aussi la grande histoire de Gibbon est-elle avant tout une attaque contre le Christianisme, cause directe du déclin et de la chute de l'Empire romain. Il idéalise la ploutocratie grossière de Rome et la transforme en un monde de beaux gentilshommes, du genre de ceux qu'offrait le XVIIIe siècle anglais, et raconte comment l'Empire tomba sous la poussée des Barbares, que rendit possible la décomposition engendrée par le Christianisme. Pour Voltaire, le Christianisme officiel était « l'Infâme », une force mauvaise qui comprimait les individus, s'attaquait à leur pensée, persécutait d'inoffensifs dissidents. Nous avons cherché à présenter les faits sous un autre jour, mais il est juste de reconnaître que, pendant toute cette période, le Christianisme orthodoxe de Rome, ou les églises domestiquées de la Russie et des royaumes protestants n'avaient gardé qu'une bien faible vitalité et ne projetaient que peu de lumière.

A la fin de son troisième volume, Gibbon complète son récit de l'effondrement de l'Empire d'Occident et se demande si la civilisation aura jamais à compter avec une

catastrophe semblable. Cette question l'amène à considérer l'état présent (1780) du monde et à le comparer à celui de la Rome impériale à l'époque de son déclin. Quelques passages nous montreront admirablement l'état d'esprit des penseurs libéraux de l'Europe au moment où le système des Grandes Puissances est à son apogée, un peu avant que ne commencent à se manifester les forces si puissantes de désintégration politique et sociale dont nous nous demandons à l'heure présente avec angoisse si elles amèneront la ruine de notre monde tout entier.

« Cette terrible révolution », écrit Gibbon en parlant de l'effondrement de l'Occident, « pourra très utilement servir à l'édification de l'époque présente. Le devoir du patriote sera de faire passer avant toute chose le bonheur et la gloire de son pays ; mais le philosophe a le droit d'élargir le champ de ses observations et de considérer l'Europe comme une grande république dont les habitants ont atteint à peu près le même niveau d'éducation et de culture. L'équilibre des puissances se modifiera, notre royaume, ou les royaumes voisins, passeront par des phases de grandeur ou de dépression ; mais ces événements partiels n'affecteront pas notre état général de bonheur, nos arts, nos lois, nos mœurs, tout ce qui distingue avantageusement du reste de l'humanité les pays d'Europe et leurs colonies. Les nations sauvages du globe sont les ennemies communes de toute société civilisée, et nous nous demandons avec une curiosité inquiète si l'Europe est encore menacée d'un retour des calamités qui accablèrent les armes et les institutions de Rome. Les observations que suggère la chute de ce puissant empire pourront peut-être expliquer les causes probables de notre sécurité présente.

» Les Romains ignoraient la grandeur du danger qui les menaçait et ne connaissaient pas le nombre de leurs ennemis. Par delà le Rhin et le Danube, les pays du nord de l'Europe et de l'Asie étaient peuplés d'innombrables tribus de chasseurs et de bergers pauvres, voraces et turbulents, hardis dans la bataille et impatients de ravir les fruits de l'industrie des autres. Tout le monde barbare était agité par la rapide propagation de la guerre ; et la paix de la Gaule et de l'Italie était troublée par les lointaines révolutions de la Chine. Les Huns, qui fuyaient devant un ennemi victorieux, dirigèrent leur marche vers l'ouest ; et le flot fut grossi chemin faisant par des hordes de captifs et d'alliés. Les tribus fugitives qui se rendaient aux Huns prenaient à leur tour l'esprit de conquête ; les colonnes sans fin des barbares exerçaient sur l'Empire une pression croissante, et si les premiers rangs étaient écrasés, leur place était aussitôt prise par de nouveaux contingents. Aujourd'hui, d'aussi formidables courants d'émigration ne peuvent plus descendre du nord. Une longue période de tranquillité, que l'on a attribuée à la diminution de la population, est la conséquence heureuse du progrès des arts et de l'agriculture. Au lieu de quelques villages grossiers, disséminés parmi les bois et les marécages, l'Allemagne nous offre aujourd'hui une suite de deux mille trois cents villes fortifiées ; les royaumes chrétiens de Danemark, de Suède et de Pologne sont en pleine prospérité ; et les marchands de la Hanse, en même temps que les chevaliers teutoniques ont poussé leurs colonies, le long de la côte de la Baltique, jusqu'au golfe de Finlande. De ce dernier jusqu'à la Mer d'Orient s'étend un empire puissant et civilisé : la Russie. La charrue, le métier et la forge sont répandus sur les bords du Volga, de l'Obi et de la Léna ; et la plus farouche des hordes tartares a appris à trembler et à obéir...

» L'Empire de Rome fut fondé sur des bases solides, grâce à l'union remarquable et parfaite de ses membres... Mais cette union coûta au pays sa liberté et son esprit militaire ; et les provinces serviles, sans vie et sans activité, attendaient leur salut de troupes et de gouverneurs mercenaires, soumis aux ordres d'une cour lointaine. Le bonheur de centaines de millions d'individus était lié au mérite personnel d'un ou deux hommes, parfois des enfants, dont l'esprit était vicié par une mauvaise éducation, une vie de luxe et la possession d'un pouvoir despotique. L'Europe est aujourd'hui divisée en douze royaumes puissants, bien qu'inégaux, en trois républiques profondément respectables et en une diversité d'Etats plus petits, bien qu'indépendants. Le nombre des monarques et des ministres capables a toute chance de s'accroître, tout au moins dans la même proportion que celui des dirigeants ; et un Julien[1] ou une Sémiramis[2] peuvent régner dans le nord, tandis qu'un Arcadius[3] ou un Honorius[4] sommeillent de

[1] Frédéric le Grand de Prusse.
[2] La Grande Catherine de Russie.
[3] Louis XVI de France.
[4] Charles III d'Espagne.

nouveau sur le trône des Bourbons. Les abus de la tyrannie sont limités par l'influence mutuelle de la crainte et de la honte ; les républiques ont acquis ordre et stabilité ; les monarchies se sont assimilé les principes de la liberté, ou, tout au moins, de la modération ; et un certain sens de l'honneur et de la justice pénètre, par l'effet des mœurs, dans les constitutions les plus défectueuses. En temps de paix, les progrès de la science et de l'industrie sont accélérés par le jeu de ces forces rivales ; en temps de guerres, les armées européennes sont exercées au cours de conflits modérés et sans résultats décisifs. Si un conquérant sauvage surgissait des déserts de Tartarie, il lui faudrait vaincre successivement les robustes paysans de Russie, les armées nombreuses de l'Allemagne, la vaillante noblesse de France et les hommes libres et intrépides d'Angleterre ; tous ces pays uniraient peut-être, d'ailleurs, leurs forces contre l'ennemi commun. Si les barbares victorieux étaient capables de porter la servitude et la désolation jusqu'à l'Atlantique, dix mille vaisseaux transporteraient hors de leurs atteintes les débris de la société civilisée ; et l'Europe retrouverait sa prospérité au sein du continent américain, qui déjà abrite ses colons et ses institutions.

» Le froid, la pauvreté, et une vie de danger et de fatigue fortifient l'énergie et le courage des Barbares. A toutes les époques, ils ont opprimé les nations raffinées et pacifiques que sont la Chine, l'Inde et la Perse, lesquelles ont oublié et oublient encore de compenser par le développement de leur organisation militaire leur infériorité numérique. Les états guerriers de l'antiquité : la Grèce, la Macédoine et Rome, créèrent une race de soldats, exercèrent leur corps, disciplinèrent leur courage, centuplèrent leur force par des exercices réguliers, et convertirent en armes solides et maniables le métal qu'ils possédaient. Mais cette supériorité déclina insensiblement, en même temps que leurs lois et leurs mœurs ; et la faible politique de Constantin et de ses successeurs les conduisit à armer et à instruire, pour la ruine de l'Empire, les rudes et braves mercenaires barbares. L'invention de la poudre a transformé la science militaire ; l'homme peut maintenant commander aux deux plus puissants agents de la nature : l'air et le feu. Les mathématiques, la chimie, la mécanique, l'architecture, sont mises au service de la guerre ; et les adversaires peuvent s'opposer les moyens d'attaque et de défense les plus perfectionnés. Les historiens peuvent faire remarquer, non sans indignation, qu'il ne faut pas plus d'efforts pour organiser un siège que pour fonder et entretenir une colonie. Pourtant il ne peut nous déplaire que la destruction d'une cité exige beaucoup de peine et d'argent, et qu'un peuple laborieux soit protégé par les procédés nouveaux qui ont pris la place des antiques vertus militaires. Le canon et les fortifications créent à présent une barrière imprenable contre le cavalier tartare, et l'Europe est à l'abri de toute irruption future des Barbares ; puisque, avant de pouvoir vaincre, il leur faudrait renoncer à leur barbarie...

» Si ces spéculations semblent incertaines et fallacieuses, il nous restera une raison plus modeste d'avoir confiance et d'espérer. Les découvertes des navigateurs, anciens et modernes, et l'histoire domestique et la tradition des nations les plus éclairées, nous montrent le *sauvage humain*, nu à la fois de corps et d'esprit, dépourvu de lois, d'art, d'idées, et presque de langage. De cet état d'abjection, que tous les hommes primitifs ont peut-être traversé, il en est graduellement arrivé à commander aux animaux, à féconder le sol, à traverser les océans et à sonder les cieux. Sans doute ses progrès, dans l'ordre physique comme dans l'ordre mental, n'ont pas eu un caractère continu et régulier ; ils ont été infiniment lents au début, puis se sont accrus avec une vitesse redoublée ; des siècles d'une montée difficile ont été suivis par des instants de chute rapide ; et les divers climats du globe sont passés par des alternatives de lumière et d'obscurité. Et cependant une expérience de quatre mille années doit accroître nos espérances et réduire nos craintes ; nous ne pouvons savoir jusqu'à quelle hauteur s'élèvera l'humanité dans son ascension vers la perfection ; mais il est à peu près sûr qu'aucun peuple, à moins que le monde ne change de face, ne retombera dans sa barbarie primitive.

» Depuis que les premiers arts ont été découverts, la guerre, le commerce, la foi religieuse ont répandu parmi les sauvages de l'ancien et du nouveau continent ces dons inestimables ; ils ne seront plus perdus désormais. Nous pouvons donc nous rallier à la conclusion fort encourageante qui veut que chaque époque du monde ait accru, et accroisse encore, la richesse réelle, le bonheur, le savoir, et peut-être la vertu de la race humaine. »

12

L'un des plus intéressants aspects de l'histoire de l'Europe au XVIIe et au début du XVIIIe siècle, pendant la phase des grandes monarchies et des monarchies parlementaires, est l'état de tranquillité relatif des ouvriers et des paysans. La fièvre d'insurrection des XIVe, XVe et XVIe siècles semble être tombée. Les conflits économiques, si aigus, de la période précédente ont été atténués, grâce à des arrangements sommaires. La découverte de l'Amérique avait révolutionné le commerce et l'industrie, développé leur champ, et, en faisant passer en Europe une énorme quantité de métaux précieux, permis de rétribuer les travaux les plus variés. Pendant un certain temps, la vie des masses va devenir supportable. Bien entendu, il reste de nombreux cas de misère et de mécontentement individuels ; mais ces unités isolées ne peuvent se faire entendre.

Jadis, les idées du menu peuple cristallisaient autour d'une doctrine : celle du communisme chrétien. Il avait trouvé des chefs instruits en la personne des prêtres dissidents et de docteurs. Lorsque le mouvement qui tendait à régénérer le christianisme perdit de sa force, lorsque le luthéranisme troqua l'autorité de Jésus contre celle des princes protestants, il y eut perte de contact entre les esprits les plus libres des classes instruites et la masse illettrée. Quels que soient le nombre et les griefs d'une classe opprimée, sa protestation n'aura pas d'effet tant que, autour d'une idée générale, elle n'aura pas réalisé son unité. Un mouvement populaire a besoin, plus qu'aucun autre, d'être dirigé par des penseurs et par des hommes instruits. Une monarchie s'instruit en gouvernant, une aristocratie se perfectionne dans la pratique des affaires ; mais l'homme du commun, paysan ou ouvrier est sans expérience dans les questions d'un intérêt vital, et ne peut exister politiquement qu'en se laissant guider par des hommes de haute éducation. La Réforme, celle qui réussit : c'est-à-dire la Réforme des princes, en enlevant au peuple toutes les facilités qu'il avait de s'instruire, tarit à sa source la classe des clercs et des savants pauvres qui, par son action sur la foule, avaient rendu possible un tel mouvement.

Les princes des pays protestants, après s'être emparé des églises nationales, comprirent la nécessité de mettre également la main sur les universités. Pour eux, répandre l'instruction dans un pays, cela voulait dire faire un choix des jeunes gens les plus intelligents du pays et les préparer à servir leurs supérieurs. Toute autre forme d'instruction constituait pour eux un danger. Le seul moyen pour un homme sans fortune de pousser quelque peu ses études était donc de se faire patroner. Bien entendu, les grandes monarchies voulurent témoigner, par des manifestations bruyantes, de l'intérêt qu'elles prenaient à la science ; elles fondèrent des académies et des sociétés royales, mais seul un petit groupe de savants dociles tira profit de ces institutions. L'Eglise de son côté avait appris à se défier des pauvres quand ils étaient instruits. Dans la « république couronnée » de Grande-Bretagne l'enseignement était tout aussi parcimonieusement donné. « Les deux universités », écrit Hammond, dans une de ses études sur le XVIIIe siècle, « étaient des universités de riches. » Il y a un passage de Macaulay où nous est décrite l'Oxford de la fin du XVIIe siècle, avec ses pompeuses cérémonies ; on y voit « le Chancelier, le vénérable duc d'Ormond, trônant, dans son manteau brodé, sous le plafond peint du théâtre sheldonien, entouré de centaines de gradués portant la robe de leur rang, et recevant les plus nobles jeunes gens d'Angleterre, qui lui étaient solennellement présentés avant que leur diplôme ne leur fût remis. » L'Université d'Oxford était une puissance, non en tant que centre de savoir, comme la vieille Université de Paris qui pouvait faire trembler les papes, mais en tant qu'organe reconnu du système aristocratique. Ce qui était vrai des universités l'était aussi des grandes écoles. L'instruction en Angleterre était la nourrice, non d'une société, mais d'un ordre ; non d'un état, mais d'une race de propriétaires dirigeants. L'esprit des missionnaires d'autrefois n'animait plus aucun système d'éducation en Europe. Tel est le second des facteurs qui expliquent la tranquillité des basses classes. Elles avaient perdu leur cerveau, et elles étaient bien nourries.

En outre, les proportions entre les différentes classes s'étaient profondément modifiées. Il est extrêmement difficile à l'historien d'évaluer quelle part de la richesse nationale détient à un moment donné une classe de citoyens. Les fluctuations, en cette matière, sont très rapides. Au temps des guerres paysannes, la propriété devait être concen-

trée en un assez petit nombre de mains, et la masse avait le sentiment très net d'être expropriée, ce qui favorisait d'ailleurs son action d'ensemble. Ce fut l'époque de la prospérité des Fuggers et de leurs semblables, une époque de finance internationale. Puis, avec les immenses importations d'argent, d'or et de marchandises d'Amérique en Europe, la richesse semble de nouveau se diviser. En Grande-Bretagne la vie agricole, qui avait été disloquée par les confiscations de la Réforme, commence à renaître sous forme d'un système de fermages pour le compte de grands propriétaires. A côté des grandes propriétés, il y avait cependant beaucoup de terres communales où les villageois les plus pauvres envoyaient paître leurs bestiaux ou qu'ils cultivaient en petites parcelles. Pour ces humbles, la vie reste tolérable jusqu'aux environs de 1700. Puis le mouvement de concentration semble reprendre, les grands propriétaires commencent à acquérir les terres des cultivateurs indépendants et à évincer ces derniers, et la proportion des gens qui ne mangent pas à leur faim croît de nouveau. En Angleterre, les terres communales sont, en vertu des *Acts of Enclosure* confisquées par des gens qui sont devenus les maîtres du pays, et les villageois qui jouissaient d'un droit de pâture sont réduits à la condition d'ouvriers salariés.

L'expropriation du paysan en France et sur le Continent ne fut pas aussi générale ; son ennemi ne fut pas le propriétaire, mais le collecteur de taxes ; on le pressura sur sa terre, au lieu de l'en chasser.

A mesure que l'on avance dans le XVIIIe siècle la littérature nous révèle que le sort des « pauvres » redevient pour les hommes un sujet de préoccupation. Des écrivains anglais d'esprit aussi ouvert que De Foe (1659-1731) et Fielding (1707-1754) donnent dans leur œuvre une place importante à ce problème. Mais on ne constate à l'époque aucun renouveau des idées communistes et égalitaires du christianisme primitif, analogue à celui qui caractérise le temps de Wycliffe et de Jean Huss. Le protestantisme, en brisant l'unité de l'Eglise universelle, avait aussi brisé pour un temps l'idée d'une solidarité humaine universelle. Cette idée, l'Eglise du moyen âge ne l'avait pas réalisée, mais elle en avait été le symbole.

De Foe et Fielding avaient une imagination plus vive et plus pratique que Gibbon, et ils comprirent certains aspects du processus économique qui se déroulait à leurs pieds. De même Oliver Goldsmith (1728-1774) ; son *Village abandonné* (1770) est un pamphlet, sous forme de poème, contre les Lois de Clôture. Mais Gibbon vivait dans un milieu où les réalités économiques ne pouvaient lui apparaître d'une façon fort frappante ; pour lui le monde était le théâtre d'un conflit entre la barbarie et la civilisation ; mais, de la lutte silencieuse de la masse des déshérités contre les riches et les égoïstes, il ne percevait rien. Il ne voyait pas les misères accumulées qui bientôt allaient se manifester en une terrible explosion et rompre l'équilibre de ses « douze royaumes puissants, bien qu'inégaux », de ses « trois républiques respectables » et de toute la séquelle des petits princes. Même la guerre civile qui s'ouvrait dans les colonies britanniques d'Amérique ne put l'amener à croire que l'ère de ce que nous appellons maintenant la « Démocratie » allait bientôt s'ouvrir.

Des remarques qui précèdent, le lecteur pourrait être amené à conclure que l'exploitation, puis l'éviction du petit fermier et du paysan par le grand propriétaire, la reprise des terrains communaux et la concentration de la propriété entre les mains d'une classe privilégiée et avide, constituent les seuls faits de la vie rurale au XVIIIe siècle. Mais nous n'avons montré que le mauvais côté des choses. En même temps que s'opéraient ces changement dans la propriété, l'agriculture se perfectionnait considérablement. Il est hors de doute que les méthodes de culture suivies par les paysans, les tenanciers précaires et les petits fermiers étaient démodées, ruineuses et relativement peu productives, et que les grands domaines privés créés par les *Enclosure Acts* donnèrent un rendement jusqu'à vingt fois plus grand. Un tel changement était peut-être nécessaire ; s'il nous semble mauvais, c'est parce qu'il augmenta en même temps la richesse et le nombre des pauvres. Une minorité de gros propriétaires en fut les seuls bénéficiaires. La communauté eut à faire les frais de l'enrichissement d'une seule classe.

Nous en venons ainsi à l'un des principaux problèmes de l'heure actuelle : celui de la déviation des bénéfices dus au progrès. Pendant deux cents ans, grâce à l'esprit de recherche scientifique, il y a eu un perfectionnement constant dans les méthodes de production de tout ce qui est nécessaire à l'humanité. Si notre sentiment de la communauté et nos sciences sociales étaient à la

hauteur de ce que l'on attend d'elles, il est certain que la collectivité tout entière aurait bénéficié de ces progrès, et que, pour chacun d'entre nous, il y aurait plus de loisirs, d'instruction, de liberté que l'humanité n'en avait jamais espéré. Mais, bien que le niveau général de la vie se soit élevé, ce mouvement ascensionnel a surtout profité à une minorité. Les riches ont plus de luxe et de liberté qu'ils n'en ont jamais connus, et la proportion des mêmes riches et des oisifs a sensiblement augmenté. Mais ce fait ne suffit pas à tout expliquer. Il y a eu aussi beaucoup de pur gaspillage. La préparation de la guerre, et la guerre elle-même ont épuisé de grandes réserves d'énergie et de richesse matérielle. Bien des efforts ont été faits en pure perte dans la mêlée commerciale. D'énormes ressources n'ont pu être exploitées par suite de l'opposition des spéculateurs et des accapareurs. Tout ce que la science offrait à l'humanité, des joueurs et des aventuriers s'en sont saisi en une folle mêlée et l'ont employé dans un but égoïste. Le XVIIIe siècle a été en Europe, et plus spécialement en Grande-Bretagne et en Pologne, le siècle de la propriété privée. La littérature du temps ne semble pas avoir l'idée que les gens d'affaire puissent avoir une obligation quelconque à l'égard de l'Etat. L'unique but est « de faire fortune » ; on ne conçoit pas que l'état de parasite social ait quelque chose de honteux, ou que le profit du financier, du marchand ou de l'industriel, soit hors de proportion avec ses services.

Il n'y avait pas seulement en Angleterre une révolution dans les méthodes agricoles ; la fabrication des marchandises elle aussi était soumise à de profonds changements. Dans ce domaine on peut dire que l'Angleterre montre, au XVIIIe siècle, la voie au monde. Jusqu'alors, tous les travaux de construction et de fabrication avaient été réservés à des artisans et à de petits patrons qui travaillaient dans leur propre demeure. Ces artisans, généralement indépendants, avaient été organisés en corporations et ils constituaient une classe moyenne, très importante dans l'Etat et absolument fixe. Il y avait parmi eux des capitalistes, qui prêtaient des métiers, fournissaient des matériaux, et recevaient les produits finis ; mais ce n'étaient pas de gros capitalistes. Tous les riches, avant cette époque, avaient été de grands propriétaires fonciers, ou de grands prêteurs de fonds ou de grands manipulateurs d'argent. Mais au XVIIIe siècle les travailleurs commencèrent à être groupés dans des manufactures, afin de pouvoir produire, grâce à la division systématique du travail, des marchandises en grandes quantités ; l'employeur de son côté, distinct de l'artisan, devint un personnage considérable. En outre, les inventions mécaniques donnaient naissance à des machines qui simplifiaient la tâche du travailleur manuel, et que l'eau, puis plus tard la vapeur mirent en mouvement. En 1765, Watt construisit sa machine à vapeur.

L'industrie du coton fut la première qui fut soumise à ces transformations. L'industrie de la laine suivit. A la même époque la fonte du minerai de fer qui, tant qu'elle s'était faite au moyen du charbon de bois, n'avait pu prendre un grand développement, commença à utiliser le coke, lui-même résidu du charbon. Si bien que les industries du charbon et du fer prirent ensemble un vaste essor. La seconde déserta les régions boisées du Sussex et du Surrey pour s'établir dans les régions charbonnières. En 1800 cette concentration de l'industrie est déjà très avancée. Partout surgissent des manufactures, mues tantôt par l'eau, tantôt par la vapeur. Ce fut un changement d'une importance fondamentale dans l'économie humaine. Ce changement a reçu le nom de Révolution Industrielle. Parti de Grande-Bretagne, il gagna, au cours du XIXe siècle, le monde tout entier.

A mesure que cette révolution industrielle suit son cours, un abîme s'ouvre entre l'employeur et l'employé. Dans le passé, tout ouvrier pouvait garder l'espoir de devenir petit patron indépendant. Même les esclaves artisans de Babylone et de Rome étaient protégés par des lois qui leur permettaient d'épargner, d'acheter leur liberté, et de s'établir à leur compte. Mais à présent, qu'est-ce que l'argent que l'ouvrier peut avoir dans sa poche à côté du prix d'une usine, avec ses machines ? Même les riches durent se grouper pour créer des entreprises ; du crédit, du matériel, du « capital » devinrent nécessaires. L'ouvrier restait ouvrier du berceau à la tombe. Une nouvelle puissance venait de se constituer dans l'Etat : celle du capital industriel.

La révolution industrielle eut pour effet de provoquer, dans les pays qu'elle gagna, un déplacement général de la population, muette, sans chef, sans instruction, et de plus en plus appauvrie. Les petits cultivateurs, ruinés par les *Acts of Enclosure*, re-

fluèrent vers les centres manufacturiers. De grandes villes, aux maisons sordides, sortirent du sol. Personne ne sembla se rendre compte à l'époque de ce qui se passait. Pour « l'entreprise privée », le devoir de chacun était de s'occuper de ses propres affaires et de gagner le plus d'argent possible. Les premiers centres industriels, aux maisons malsaines et congestionnées, n'avaient ni écoles, ni églises... L'Anglais de la haute société, qui, durant les dernières décades du XVIIIe siècle, relisait le troisième chapitre de Gibbon et se félicitait que la crainte d'une nouvelle invasion barbare était à jamais dissipée, ne se doutait pas qu'à quelques centaines de mètres de sa porte une nouvelle forme de barbarie était en train de croître, qu'une race sombre et farouche était en train de remplacer la population de la vieille et joyeuse Angleterre.

CHAPITRE XXXVI

LES NOUVELLES RÉPUBLIQUES DÉMOCRATIQUES D'AMÉRIQUE ET DE FRANCE

1. *Les inconvénients du système des Grandes Puissances..* — 2. *Les Treize Colonies avant leur révolte.* — 3. *La guerre civile imposée aux Colonies.* 4. *La Guerre de l'Indépendance.* — 5. *La Constitution des Etats-Unis.* — 6 *Les traités primitifs de la Constitution des Etats-Unis.* — 7. *Les idées révolutionnaires en France.* — 8. *La Révolution de* 1789. — 10. *La « République couronnée » de* 1789-91. — 10. *La Révolution jacobine.* — 11. *La République jacobine* (1792-94). — 12. *Le Directoire.* — 13. *Un arrêt dans l'œuvre de reconstruction, à l'aube du Socialisme moderne.*

1

Lorsque Gibbon, il y a près d'un siècle et demi, félicitait la société raffinée et éduquée de l'époque de ce que la phase des grandes révolutions politiques et sociales était close, il négligeait plus d'un indice, qui nous apparaît aujourd'hui, à la lumière des faits, comme annonciateur de terribles cahots et de rudes dislocations. Nous avons montré comment les luttes qui, aux XVIe et XVIIe siècles, opposaient les princes, avides de puissance, dégénérèrent, au XVIIIe en un conflit beaucoup plus subtil, entre les chancelleries, cachées sous le masque de la « Grande puissance ». La science complexe et prétentieuse de la diplomatie se perfectionne alors. Le « Prince» cesse de s'incarner dans un élève de Machiavel, traçant ses plans en secret et n'ayant de comptes à rendre qu'à lui-même, et n'a plus qu'une valeur abstraite ; il n'est que le symbole couronné du système machiavélique. La Prusse, la Russie et l'Autriche fondent sur la Pologne et se la partagent. La France ne peut réaliser les ambitieux projets qu'elle nourrit en Espagne. La Grande-Bretagne se met en travers de la politique française en Amérique, s'empare du Canada et évince sa rivale de l'Inde. C'est alors qu'un événement considérable, propre à scandaliser les chancelleries, vient à se produire. Les colonies britanniques d'Amérique refusent froidement de se prêter plus longtemps au jeu des « Grandes puissances ». Elles font observer que tous ces plans ambitieux et tous ces conflits européens ne les intéressent pas, qu'elles n'ont d'ailleurs pas voix au chapitre, et qu'elles n'ont aucune raison de supporter plus longtemps le poids d'impôts que la politique étrangère des états européens rend de plus en plus lourds. « Etre taxé sans être représenté, n'est que tyrannie » : telle est l'idée qui explique leur attitude.

Il va de soi que la masse des colons américains ne songèrent pas, dès le début de cette

période de mécontentement, à rompre le lien qui les attachait à l'Angleterre. Les Américains du XVIIIe siècle, tout comme les Anglais du XVIIe, étaient très désireux de laisser au souverain et à ses ministres la direction des affaires étrangères. Mais l'homme du commun était, par contre, décidé à ne pas se laisser indûment taxer et à interdire au pouvoir de s'immiscer dans ses affaires. Ces deux tendances sont certes, incompatibles : on ne peut se désintéresser de la politique mondiale et être sûr de jouir d'une entière liberté universelle ; mais c'est là une vérité qui ne sera comprise qu'après bien des générations. Le mobile qui poussa les Américains à se révolter contre l'Angleterre fut donc, avant tout, un ressentiment contre la politique fiscale et l'intervention constante de ce dernier pays. Ce ne fut que lorsque l'insurrection eut atteint ses buts que le peuple d'Amérique se rendit compte qu'il avait en même temps répudié le système de la « Grande puissance ». Cette attitude nouvelle s'exprime dans une phrase de Washington qui recommande à son pays « d'éviter toute alliance qui lui lierait les mains ». Pendant un siècle, les Etats-Unis d'Amérique se tiendront à l'écart de toutes les intrigues et de tous les conflits sanglants, œuvres des chancelleries européennes. De 1810 à 1823, on les verra étendre ce principe de non-intervention à l'ensemble de leur continent et fermer le Nouveau-Monde aux aventuriers et aux impérialistes de l'Ancien. Quand, finalement, en 1917, les Etats-Unis furent obligés de faire leur rentrée dans l'arène de la politique mondiale, ce fut pour y introduire un esprit et des méthodes nouvelles, qui s'étaient développées chez eux au cours de cette longue période d'isolement. Ils n'étaient, du reste, pas les premiers à s'être retirés du jeu. Depuis le traité de Westphalie (1648), les états confédérés de Suisse, retranchés dans leur forteresse de montagnes, avaient maintenu fermement leur droit de rester en dehors des plans des rois et des empereurs.

Mais, puisque les peuples du Nord de l'Amérique vont jouer un rôle de plus en plus important dans notre histoire, il convient que nous étudiions d'un peu plus près que nous ne l'avons fait leur évolution. Indiquons donc en quelques mots ce qu'étaient ces colonies dont la résistance allait dérouter le roi et les ministres de la Grande-Bretagne, absorbés par la partie diplomatique qu'ils menaient contre le reste de l'humanité.

2

Les colonies anglaises en Amérique ne constituèrent au débnt qu'une simple frange le long de la côte de l'Atlantique, frange qui s'étendit graduellement vers l'intérieur et à laquelle les Monts Alleghany et les Montagnes Bleues opposèrent une solide barrière. Parmi les plus anciens de ces établissements figurait la Virginie dont le nom perpétue le souvenir d'Elisabeth, la « Reine vierge » d'Angleterre. La première expédition de colonisation vers la Virginie fut conduite par sir Walter Raleigh en 1584 ; mais il n'y eut pas de véritable établissement à cette époque, et la colonie ne date en fait que de la fondation de la Compagnie de Virginie en 1606, sous le règne de Jacques Ier (1603-25). L'histoire de John Smith et des premiers colons virginiens, du mariage de la « princesse » indienne Pocahontas avec l'un des gentilshommes de la suite de Smith est devenue classique. En cultivant le tabac, les Virginiens commencèrent à s'enrichir. En même temps que la Compagnie de Virginie était fondée, la Compagnie de Plymouth obtint une charte lui permettant de s'établir dans le pays au nord du Détroit de Long Island, sur lequel l'Angleterre faisait valoir ses droits. Mais ce ne fut qu'en 1620 que cette région du nord commença à être colonisée, et il fallut pour cela de nouvelles chartes. Les colons de cette région du nord, qui engloba plus tard les états de Connecticut, New Hampshire, Rhode-Island et Massachusetts étaient d'une toute autre trempe que les gens de Virginie. C'étaient des protestants, mécontents du compromis qui avait donné naissance à l'Eglise d'Angleterre et dont l'esprit républicain n'avait pas voulu s'incliner devant la Grande Monarchie de Jacques Ier et de Charles Ier. Le premier navire qui les transporta fut le *Mayflower* : ses occupants fondèrent New Plymouth en 1620. Le Massachusetts fut la plus importante des colonies du nord. Des différends en matière de discipline et de tolérance religieuse amenèrent la séparation du Massachusetts d'avec les trois autres colonies puritaines. Nous comprendrons mieux la nature de ces colonies lorsque nous saurons que l'état de New Hampshire tout entier fut revendiqué par un certain capitaine John Mason, qui offrit de le vendre au roi Charles II (1671) contre le droit d'importer librement 300 tonneaux de vins français,

— proposition qui fut du reste rejetée. L'actuel état du Maine fut acheté par le Massachusetts à son propriétaire pour la somme de douze cent cinquante livres sterlings.

Durant la guerre civile qui aboutit à l'exécution de Charles Ier, les sympathies de la Nouvelle-Angleterre allèrent au Parlement, celles de la Virginie aux cavaliers. Mais un espace de quatre cents kilomètres séparait les deux colonies, et il n'y eut pas entre elles de conflit sérieux. Avec la restauration de la monarchie en 1660, l'œuvre de colonisation en Amérique reçut une impulsion vigoureuse. Charles II et ses compagnons étaient avides de gain, mais la couronne britannique savait ce qu'il pouvait lui en coûter de lever illégalement des taxes en Angleterre. Par contre, les relations assez mal définies des colonies et du gouvernement britannique semblaient donner libre carrière, de l'autre côté de l'Atlantique, à tous les aventuriers. On vit se développer rapidement plantations et colonies particulières. Lord Baltimore avait déjà fondé en 1632, au nord de la Virginie, une colonie qui devait servir d'asile aux catholiques et porter l'aimable nom de Maryland ; bientôt le quaker Penn, dont le père avait rendu d'appréciables services à Charles II, s'établit à Philadelphie et fonda la colonie de Pensylvanie. La frontière principale séparant cette colonie de Maryland et de la Virginie fut tracée par deux hommes, Mason et Dixon, dont la « ligne » devait jouer plus tard un rôle important dans l'histoire des Etats-Unis. La Caroline, qui avait été au début un établissement protestant français, et qui devait son nom à Charles IX, roi de France, était tombée aux mains des Anglais. Entre le Maryland et la Nouvelle-Angleterre, s'étendaient un certain nombre de petits établissements hollandais et suédois, dont la ville principale était New Amsterdam. Ces établissements furent enlevés par les Anglais aux Hollandais en 1644, reperdus en 1673, et rendus enfin à l'Angleterre par le traité de 1674, conclu avec la Hollande. Toute la côte, du Maine à la Caroline, devenait ainsi sous une forme ou sous une autre, possession britannique. Plus au sud, étaient installés les Espagnols, dont le quartier général était le fort Saint Augustin, en Floride ; en 1732, la ville de Savannah fut fondée par un philanthrope anglais, Oglethorpe, qui avait pris en pitié les misérables, emprisonnés pour dette en Angleterre. et en avait libéré un certain nombre, dont il avait fait les fondateurs d'une nouvelle colonie, la Géorgie, destinée à servir de rempart contre les Espagnols. Si bien que vers le milieu du XVIIIe siècle, nous trouvons, du nord au sud, le long de la côte américaine, les établissements suivants : le groupe de la Nouvelle-Angleterre, peuplé de protestants et de puritains dissidents, qui comprenait le Maine, le New Hampshire, le Connecticut, Rhode-Island, et le Massachusetts ; le groupe enlevé aux Hollandais, New York (autrefois New Amsterdam), New Jersey et le Delaware ; puis le Maryland, catholique, et la Virginie, fidèle aux cavaliers ; la Caroline (divisée bientôt en Caroline du Nord et Caroline du Sud), et la Géorgie d'Oglethorpe. Plus tard, un certain nombre de protestants tyroliens se réfugièrent en Géorgie, et des cultivateurs allemands, d'ailleurs assez aisés, émigrèrent en Pensylvanie.

On voit combien diverses furent les origines des citoyens des treize colonies. Un observateur impartial aurait, en 1760, considéré comme bien faibles les chances qu'avaient celles-ci de former un jour une union étroite. Aux différences d'origine venaient s'ajouter celles qu'engendraient le climat. Au nord de « la ligne Mason et Dixon », des cultivateurs blancs et indépendants exploitaient leurs fermes selon les méthodes en vigueur en Angleterre ou dans l'Europe centrale. La partie cultivée de la Nouvelle Angleterre rappelait, par plus d'un trait, la campagne anglaise ; par contre, les champs et les fermes de Pensylvanie faisaient songer très souvent à celles de l'Allemagne du sud. Le caractère très spécial des districts du nord produisait également, au point de vue social, des effets importants. Maîtres et ouvriers défrichaient en commun les mêmes terres et se trouvaient mis sur un pied d'égalité. Ils n'étaient pas égaux au début. Le rôle de l'équipage du *Mayflower* fait mention d'un grand nombre de « domestiques ». Mais la vie coloniale eut rapidement nivelé toutes les conditions ; la terre s'offrait à qui voulait la prendre, et le « domestique » avait les mêmes chances de s'enrichir que son maître. Les distinctions entre classes, si marquées en Angleterre, s'effacèrent. La vie coloniale engendra une parfaite égalité « des facultés physiques et mentales » et développa chez tous un esprit de libre critique, impatient des contraintes que

prétendait encore exercer l'Angleterre. Mais au sud de la ligne Mason-Dixon, la culture du tabac devint la principale occupation, et le climat plus chaud favorisa la création du travail par équipes. On utilisa d'abord des prisonniers Peaux-Rouges, mais on s'aperçut qu'ils avaient des instincts homicides ; Cromwell expédia en Virginie des prisonniers de guerre irlandais, ce qui contribua à réconcilier avec les idées républicaines les planteurs royalistes ; on envoya aussi des forçats, et l'on vit se constituer un commerce d'enfants ravis à leurs parents et dont on faisait de jeunes esclaves. Mais l'on s'aperçut que la forme la plus commode du travail par équipes était celle qui utilisait les esclaves nègres. Les premiers de ceux-ci furent introduits dès 1620 à Jamestown, en Virginie, par un navire hollandais. Vers 1700, ces esclaves nègres étaient disséminés sur tous les états, mais la Virginie, le Maryland et les Carolines restaient leurs principaux centres d'occupation ; tandis que les communautés du nord n'étaient composées que de petits fermiers, on vit se développer dans les états du sud un type de grand propriétaire et une communauté blanche de contremaîtres et de professionnels tirant leur revenu du travail des esclaves. Ces derniers étaient devenus une nécessité dans le sud, étant donné le système social et économique en vigueur ; au nord, par contre, la présence d'esclaves n'était pas nécessaire et présentait même de nombreux inconvénients. Des scrupules sur la légitimité de l'esclavage pouvaient donc plus facilement naître et se développer dans l'atmosphère du nord que dans celle du sud. Nous aurons du reste à considérer à nouveau cette question de la réapparition de l'esclavage lorsque nous indiquerons quelques-unes des difficultés qui assaillirent plus tard la démocratie américaine. Pour l'instant, disons simplement qu'elle venait compliquer encore la situation dans ces Colonies britanniques, de composition déjà si hétérogène.

Mais si les habitants des treize colonies différaient dans leurs origines, dans leurs mœurs et dans leurs sympathies, ils se trouvaient unis contre un triple adversaire. Un intérêt commun les dressait contre les Peaux-Rouges. Pendant un certain temps, ils redoutèrent d'être conquis par les Français. En troisième lieu, ils refusèrent d'admettre les prétentions de la couronne britannique et de l'étroite et égoïste oligarchie commerciale qui était maîtresse du parlement anglais.

En ce qui concerne le premier danger, les Indiens ne constituèrent jamais plus pour les colons qu'une menace. Ils restèrent toujours divisés. Pourtant ils avaient montré qu'ils étaient capables de s'unir. Les Cinq Nations des Iroquois étaient une ligue très importante de tribus. Mais cette ligue ne réussit jamais à dominer la situation, comme elle aurait pu le faire en opposant les Français aux Anglais, et jamais un Jengis Khan Peau-Rouge ne surgit parmi les nomades du Nouveau-Monde. L'attaque française était quelque chose de beaucoup plus sérieux. Les Français ne fondèrent jamais d'établissements en Amérique sur une échelle comparable à celle adoptée par les Anglais, mais leur gouvernement entreprit d'encercler les colonies et de les subjuguer d'une manière systématique. Les Anglais d'Amérique étaient des colons ; les Français étaient des explorateurs, des fonctionnaires, des missionnaires, des marchands et des soldats. Ce n'est qu'au Canada qu'ils s'implantèrent vraiment. Les hommes d'état français passaient leur temps à rêver devant des cartes géographiques. De quelle nature étaient leurs rêves, la ligne de forts, marquée sur notre carte, qui descend vers le sud en partant des grands lacs, et remonte vers le nord, en suivant le Mississipi et l'Ohio, nous le montre. La lutte entre la France et la Grande-Bretagne fut une lutte mondiale. La décision se produisit dans l'Inde, en Allemagne et sur les hautes mers. Par le traité de Paris (1763) la France abandonna le Canada à l'Angleterre et remit la Louisiane aux mains inertes de l'Espagne déclinante. La France se retirait donc complètement d'Amérique. Les colons n'avaient plus qu'à faire face à leur troisième antagoniste : la Couronne et le gouvernement de la métropole.

3

Nous avons montré, au cours du précédent chapitre, comment la classe dirigeante de Grande-Bretagne accapara les terres et détruisit les libertés du même peuple pendant tout le XVIIIe siècle. Nous avons mis en lumière la rapacité et l'aveuglement des promoteurs de la révolution industrielle. Nous avons enfin observé que le Parlement britannique était devenu l'instrument des gros propriétaires. Ces derniers, ainsi que

la Couronne, avaient des intérêts considérables en Amérique. Ni les lords ni la Couronne n'étaient disposés à considérer les commerçants, les planteurs et le peuple des colonies avec plus de considération que les moyens ou les petits cultivateurs d'Angleterre. Au fond, les intérêts de l'homme du commun étaient les mêmes en Grande-Bretagne, en Irlande et en Amérique. Partout, il était écrasé par la même organisation. Mais, alors qu'en Grande-Bretagne l'oppresseur et l'opprimé se trouvaient englobés dans un même système social, en Amérique la couronne et l'exploiteur étaient très loin des victimes, et celles-ci, en s'unissant, pouvaient prendre conscience des torts que leur infligeait l'ennemi commun.

En outre, les colons américains avaient sur les Anglais l'avantage considérable de posséder un organe de résistance, légal et indépendant, contre les empiétements du gouvernement britannique ; cet organe, c'était l'Assemblée ou Législature de chaque colonie, indispensable pour l'administration des affaires locales. L'homme du peuple, en Angleterre, frustré de toute représentation véritable aux Communes, ne disposait d'aucune assemblée capable d'exprimer, et de traduire en actes, son mécontentement.

Si le lecteur tient compte de la diversité de caractère des colonies, il reconnaîtra que toutes ces conditions favorisaient querelles, agressions et contre-agressions. L'histoire des frottements entre les colonies et la métropole est trop complexe pour que nous puissions nous y arrêter longtemps dans cette esquisse. Qu'il nous suffise de dire que les griefs que les premières avaient à faire valoir étaient de trois ordres : tentatives en vue d'assurer aux aventuriers ou au gouvernement britannique le bénéfice de l'exploitation des terres nouvelles ; restrictions apportées aux affaires et tendant à conférer aux Anglais le monopole du commerce extérieur des colonies, toutes les exportations coloniales devant passer par la Grande-Bretagne et les marchandises d'origine britannique devant seules être consommées en Amérique ; et, finalement, droit que s'arrogeait le Parlement britannique de taxer souverainement l'ensemble de l'Empire. L'exaspération des colons américains se traduisit d'abord sous la forme d'un sérieux effort critique, appliqué à la politique. Des hommes comme Patrick Henry et James Otis remirent en discussion les grands principes du gouvernement et de l'association politique, rappelant ainsi l'époque de la république de Cromwell. Ils commencèrent par nier l'origine divine de la royauté, de même que la suprématie du Parlement britannique, et James Otis (1762) écrivit des choses du genre de celles-ci :

« Dieu a fait tous les hommes naturellement égaux.

» Nos idées sur la supériorité de certains hommes sont un produit de l'éducation ; elles ne sont pas innées.

» Les rois sont faits pour le peuple, et non le peuple pour les rois.

» Aucun gouvernement n'a le droit de faire de ses sujets des esclaves.

» Bien que la plupart des gouvernements aient *de facto* un caractère absolu et soient en conséquence le fléau et la honte de la nature humaine, aucun n'est *de jure* absolu ».

Certains de ces principes pouvaient conduire très loin....

Cette fermentation des idées politiques américaines, c'était un levain anglais qui l'avait produite. Les *Deux Traités sur le Gouvernement civil* d'un écrivain anglais très influent, John Locke (1632-1704), peuvent être considérés comme le point de départ des idées démocratiques modernes. Locke était le fils d'un soldat de Cromwell : il fit ses études à Christ Church, Oxford, à un moment où l'esprit républicain triomphait, puis il passa quelques années d'exil en Hollande, et ses écrits forment un pont entre les hardies doctrines politiques de la République anglaise et le mouvement révolutionnaire d'Amérique et de France.

Mais les hommes ne fondent pas leurs actions sur des théories. Seul le danger, ou quelque nécessité immédiate, est générateur d'action ; ce n'est que plus tard, lorsque l'ordre ancien a été détruit, que la théorie s'affirme. La divergence d'idées et d'intérêts des différentes colonies ne s'atténua que lorsque le Parlement britannique, après la paix de 1763, se fut obstiné à vouloir taxer les colonies américaines. La Grande-Bretagne était en paix et ses succès l'avaient grisée ; il lui sembla que l'occasion était propice pour régler ses comptes avec ses colons récalcitrants. Les propriétaires anglais trouvèrent d'ailleurs un allié dans la Couronne, qui avait retrouvé une part de son lustre. Le roi George III, qui était monté sur le trône en 1760, était décidé à exercer ses prérogatives avec plus d'énergie que ses deux prédécesseurs allemands. Il savait par-

ler l'anglais ; il « se faisait gloire de son nom d'Anglais » ; singulière prétention de la part d'un homme qui n'avait pas dans les veines une seule goutte de sang britannique. Il pensait que les colonies d'Amérique et les autres possessions d'outre-mer, avec leurs chartes très vagues, fourniraient à la couronne les ressources et les satisfactions d'amour-propre que lui refuserait toujours l'aristocratie, vigoureuse et jalouse, de son propre pays. Cette attitude éveilla chez beaucoup de nobles whigs une sympathie pour les colons qui ne se serait jamais manifestée autrement. Ils voulaient bien que les colonies fussent exploitées dans l'intérêt des particuliers, mais ils ne voulaient pas que ladite exploitation fortifiât la couronne et l'affranchît de leur contrôle.

La guerre qui s'ouvrit fut donc bien moins un conflit entre l'Angleterre et les colons qu'un conflit entre le gouvernement britannique et ces mêmes colons, soutenus par un corps important de nobles whigs et une fraction étendue de l'opinion. Une des premières mesures prises après 1763 fut l'obligation imposée aux colonies, dans un but fiscal, de soumettre au timbre leurs journaux et documents de toute espèce. L'exaspération fut si grande que la couronne britannique fut intimidée, et les *Stamp Acts* furent abrogés (1766). Ce rappel fut accueilli à Londres, plus encore qu'aux colonies, par des manifestations de joie populaires.

Mais l'Acte du timbre n'était qu'un simple remous du flot tumultueux qui entraînait l'Amérique vers la guerre civile. Tout le long de la côte, les représentants du gouvernement britannique cherchaient à affirmer leur autorité et se rendaient intolérables. Le logement des troupes était pour le colon une cause de vexations constantes. Rhode Island était, d'autre part, soulevée contre les restrictions apportées à la liberté du commerce; ses habitants étaient « libres-échangistes », c'est-à-dire contrebandiers ; une goëlette du gouvernement, le *Gaspee*, s'échoua devant Providence ; elle fut surprise, abordée, saisie par une troupe d'hommes armés, et brûlée. En 1775, sans aucun souci du commerce du thé auquel se livraient les colons, le Parlement britannique accorda des privilèges spéciaux à la Compagnie des Indes Orientales, pour l'importation de cette denrée en Amérique. Les colons décidèrent de boycotter ce thé. Lorsque les importateurs de thé de Boston voulurent débarquer leur cargaison, une troupe, déguisée en Indiens, monta, en présence d'une grande foule, à l'assaut des navires et jeta tout le thé par-dessus bord (16 décembre 1775).

Pendant toute l'année 1774, on fut occupé des deux côtés à amasser des subsides pour le conflit qui s'annonçait prochain. Le Parlement britannique décida, au printemps de ladite année, de châtier la ville de Boston en fermant son port. Elle verrait son commerce détruit si elle n'acceptait pas le thé importé. Pour exécuter cette mesure, des troupes britanniques furent réunies à Boston, sous le commandement du général Gage. Les colons agirent de leur côté. Le premier congrès colonial se réunit à Philadelphie en septembre : douze colonies y étaient représentées, dont le nom suit : Massachusetts, Connecticut, New Hampshire, Rhode-Island, New York, New Jersey, Pennsylvania, Maryland, Delaware, Virginie, Caroline du Nord et du Sud. La Géorgie était absente. Fidèle aux meilleures traditions anglaises, le congrès commença par rédiger une « Déclaration des Droits ». En fait, l'on était en présence d'un gouvernement insurrectionnel, mais aucun coup ne fut porté jusqu'au printemps de 1775. Alors vint la première effusion de sang.

Deux des chefs américains, Hancock et Samuel Adams devaient être arrêtés sur l'ordre du gouvernement britannique, sous l'inculpation de trahison ; on savait qu'ils étaient à Lexington, village situé à environ vingt kilomètres à l'ouest de Boston ; dans la nuit du 16 avril 1775, Gage, avec ses troupes, se mit en route.

Cette nuit fut l'une des plus importantes de l'histoire. Le mouvement des troupes de Gage avait été observé ; d'un clocher de Boston, des signaux avaient été faits, à l'aide de lanternes, et deux hommes, Dawes et Paul Revere, traversèrent furtivement la Back Bay pour aller avertir les campagnes. Les Anglais passèrent aussi l'eau en bac, mais, tandis qu'ils marchaient vers Lexington, le canon d'alarme et les sonneries de cloches les précédaient. Lorsqu'ils entrèrent, à l'aube, à Lexington, ils aperçurent une petite troupe revêtue du costume militaire. Il semble que ce furent les Anglais qui firent feu les premiers. Il y eut d'abord un coup isolé, puis une salve ; le petit groupe s'enfuit, sans répondre semble-t-il, laissant neuf morts et neuf blessés sur le terrain.

Les Anglais marchèrent alors sur Concord, à dix-huit kilomètres de là, occupèrent le village, et postèrent quelques hommes sur

le pont. L'expédition n'était pas parvenue à arrêter Hancock et Adams, et le commandant britannique se demandait perplexe ce qu'il allait faire. Mais les soldats coloniaux arrivaient de toutes les directions, et bientôt le petit groupe posté sur le pont se trouva exposé au feu d'un nombre croissant d'assaillants, qui tiraient de derrière les arbres et les clôtures. On décida de battre en retraite sur Boston. Mais cette retraite fut désastreuse. Tout le pays s'était soulevé derrière les Anglais ; des deux côtés de la route, un essaim de francs-tireurs coloniaux faisait feu, protégé par les rochers ou les bâtiments. Les soldats anglais, avec leur uniforme rouge aux parements jaunes, leurs guêtres et leurs cravates blanches, se détachaient sur les couleurs froides et vives du printemps, tardif en cette région, et formaient une excellente cible ; le jour était clair, chaud, poussiéreux, et les Anglais étaient déjà épuisés par leur marche nocturne. Un homme tombait, mort ou blessé, tous les dix mètres. Aucune contre-attaque n'était possible. A Lexington, on trouva cependant des renforts, ainsi que deux canons, et la retraite se poursuivit en meilleur ordre. Mais les francs-tireurs s'avancèrent jusqu'au fleuve, et, lorsque les Anglais furent rentrés dans Boston, les troupes coloniales établirent leurs quartiers à Cambridge et se préparèrent à bloquer la ville.

4

Tels furent les débuts de la guerre. On ne voyait pas quelle pourrait en être l'issue. Les colons n'avaient aucune capitale vulnérable ; ils étaient disséminés sur un vaste pays, avec derrière eux un désert illimité. Ils avaient en grande partie adopté la tactique des Indiens. Ils pouvaient harasser et détruire des troupes en mouvement, mais ils n'avaient pas d'armée disciplinée capable de se mesurer avec les Anglais en une bataille rangée, et leur équipement était des plus médiocres. Leurs contingents ne pouvaient se plier à une longue campagne et ne pensaient qu'à regagner leurs fermes. Les Anglais, par contre, avaient une armée bien entraînée, et leur maîtrise de la mer leur permettait d'attaquer un point quelconque de la côte de l'Atlantique. Ils étaient en paix avec le monde entier. Mais le roi, qui était de médiocre intelligence, voulait s'occuper de tout ; les généraux qui avaient sa faveur, étaient soit des «hommes à poigne», parfaitement stupides, soit des favoris de cour. Le cœur de l'Angleterre n'était, du reste, pas avec eux. Le roi avait, d'ailleurs, moins l'intention de faire la conquête du pays et d'occuper celui-ci d'une façon permanente que de bloquer, de tenir sur le qui-vive et d'exaspérer les colons. Mais les méthodes auxquelles il eut recours, en particulier l'emploi de mercenaires allemands, fidèles aux cruelles traditions de la Guerre de Trente ans, et d'auxiliaires indiens, dégoûtèrent moins les Américains de la guerre que des Anglais. Le Congrès, qui se réunit pour la seconde fois en 1775, approuva les colons de la Nouvelle-Angleterre et nomma George Washington commandant en chef des troupes américaines. En 1777, le général Burgoyne, essayant de descendre du Canada sur New York, fut battu à Freeman's Farm, sur l'Hudson Supérieur, encerclé et obligé de capituler à Saratoga, avec son armée tout entière. Ce désastre encouragea les Français et les Espagnols à entrer dans la lutte aux côtés des colons. Les Français envoyèrent comme conseiller aux insurgés le général Lafayette et, grâce à leur flotte, neutralisèrent en grande partie l'avantage que les Anglais avaient sur mer. Le général Cornwallis capitula avec toute son armée en 1781, dans la péninsule de Yorktown en Virginie. Le gouvernement britannique, engagé maintenant en Europe dans une guerre pénible contre la France et l'Espagne, était à bout de ressources.

Au début de la guerre, les colons étaient en général aussi peu disposés à répudier la monarchie et à réclamer une complète indépendance que l'étaient les Hollandais durant la première phase des persécutions de Philippe II. Les séparatistes s'appelaient radicaux ; ils avaient des tendances démocratiques extrêmes, et leurs opinions avancées effrayaient les colons riches et posés, pour qui les privilèges de classe avaient un charme considérable. Mais, au début de 1776, un Anglais intelligent et persuasif, Thomas Paine, publia à Philadelphie sous le titre *Common Sense*, un pamphlet qui eut un énorme effet sur l'opinion publique. Son style nous semble aujourd'hui un peu déclamatoire : « Le sang des morts, la voix de la Nature en larmes nous crient : Il est temps de se séparer, etc. ». Mais, tel quel, il convertit des milliers de gens à l'idée qu'une séparation était nécessaire. Le revirement de l'opinion, une fois commencé, fut très rapide.

Ce ne fut que durant l'été de 1776 que le

Congrès prit le parti irrévocable de se prononcer pour la séparation. La « Déclaration de l'Indépendance »,un autre des documents types que les Anglais ont eu le privilège d'offrir au genre humain, fut rédigée par Thomas Jefferson ; et, après divers amendements et modifications, elle devint la charte des Etats-Unis d'Amérique. Deux amendements intéressants furent apportés au texte de Jefferson. Celui-ci avait condamné avec violence la traite des esclaves, et blâmé le gouvernement local d'avoir ruiné les efforts de ceux qui voulaient y mettre fin. Il ne fut pas suivi ; de même, on coupa cette phrase touchant les Anglais : « Nous devrons essayer d'oublier l'amour que nous avions pour eux... nous aurions pu former ensemble un peuple grand et libre ».

Vers la fin de 1782, les articles préliminaires du traité de paix par lequel l'Angleterre reconnaissait l'indépendance complète des Etats-Unis furent signés à Paris. La guerre prit officiellement fin le 19 avril, juste huit ans après la chevauchée de Paul Revere et la retraite des soldats de Gage. Le traité de paix lui-même fut signé à Paris en septembre.

5

Au point de vue de l'histoire, la façon dont les Treize Etats conquirent leur liberté est bien moins importante que le fait qu'ils se rendirent indépendants. Une communauté d'un genre nouveau venait de faire son apparition dans le monde. Une civilisation européenne rompait tout lien avec ce qui restait de l'Empire et de la Chrétienté, rejetait tout vestige de royauté et de religion d'état. Elle n'avait ni ducs, ni princes, ni comtes, ni individus titrés prétendant au respect de tous. Son unité même ne visait qu'à assurer sa défense et sa sécurité. C'était bien là le début d'une ère nouvelle. L'absence de tout lien religieux obligatoire était surtout remarquable. Sans doute, mille formes de christianisme avaient cours dans les colonies émancipées et l'esprit des habitants était dans l'ensemble chrétien ; mais, comme un document d'état le déclare formellement en 1796 : « Le gouvernement des Etats-Unis n'est, en aucune façon, fondé sur la religion chrétienne ». La nouvelle communauté n'avait, en fait, tenu compte que des principes fondamentaux de l'association humaine, et sur ces principes elle allait bâtir une société et un état d'un modèle encore inconnu.

Voici donc quatre millions d'habitants disséminés sur une zone immense, ne disposant que de moyens de communication très lents et très défectueux, encore pauvres, mais avec des sources de richesses presque intarissables : ces quatre millions d'hommes, nous allons les voir s'appliquer à réaliser, sur une grande échelle, le rêve que des philosophes athéniens avaient conçu, vingt-deux siècles plus tôt.

Pour la première fois, l'homme va s'affranchir de la tradition et de l'usage, et reconstruire son milieu, en ne tenant compte que de ses buts et de ses besoins. Les états de l'Europe moderne avaient été façonnés, institution par institution, lentement, sans plan préconçu, en partant de ce qui existait déjà. Les Etats-Unis sont au contraire, la création voulue d'hommes au cerveau lucide.

Sur un point pourtant, la nouvelle nation n'avait pas les coudées franches. Le terrain sur lequel elle était bâtie n'était pas complètement déblayé. Elle n'avait pas même ce caractère franchement artificiel de quelques-unes des dernières colonies athéniennes, qui se détachèrent de la mère-patrie pour édifier des cités et tracer des constitutions toutes neuves. Les treize colonies avaient déjà, lorsque la guerre prit fin, leurs constitutions, qui pouvaient dater, comme dans le cas du Connecticut ou de Rhode-Island, de l'époque où une charte leur avait été accordée (1662), mais qui, le plus souvent, avaient été réadaptées au cours du conflit. Il est vrai que nous pouvons considérer ces réadaptations comme préparatoires à l'effort constructif qui allait être bientôt fourni.

Au cours de cet effort, certaines idées prirent un puissant relief. L'une est l'idée d'égalité politique et sociale. Cette idée, qui avait déconcerté les hommes lorsqu'elle avait fait son apparition dans le monde, avec Bouddha et Jésus de Nazareth, va s'affirmer, à la fin du XVIIIe siècle, comme un principe d'un caractère essentiellement pratique, pouvant régler les relations des hommes. L'Etat de Virginie proclame, dans un texte fondamental, « que tous les hommes sont par nature également libres et indépendants », et, insistant sur leurs « droits», spécifie que magistrats et gouverneurs « ne sont que les mandataires et les serviteurs » de la communauté. Tous les hommes peuvent librement pratiquer leur religion. Le roi, l'aristocratie, l'esclave « par nature », le dieu-roi, et le dieu lui-même ne trouvent plus de place dans ce plan politique — du moins autant que celui-ci trouve une expres-

sion dans les « déclarations ». La plupart des autres états américains préludèrent de la même façon à leur action politique. La Déclaration de l'Indépendance pose comme principe que « tous les hommes naissent égaux ». Partout l'on voit affirmer que la nouvelle organisation est une communauté de volonté et non d'obéissance. Mais les penseurs de cette époque venaient tout embrouiller en formulant leur théorie du soi-disant contrat social ; ils s'imaginaient, contrairement à toute vraisemblance, que les individus avaient un jour opté pour la vie en société. Le préambule de la déclaration du Massachusetts, par exemple, affirme que l'état est une association volontaire, « par laquelle le peuple passe un contrat avec chaque citoyen et chaque citoyen passe un contrat avec le peuple, en vertu duquel tous les individus seront soumis à certaines lois, édictées dans l'intérêt commun ».

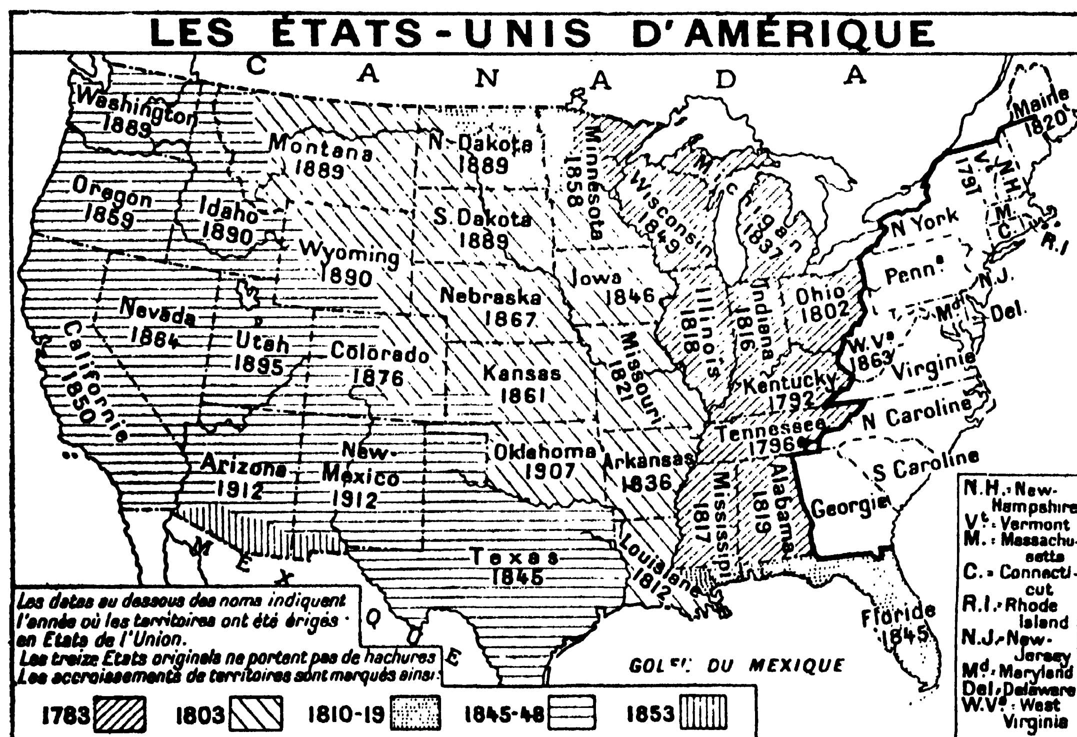
Il est bien évident que la plupart de ces principes fondamentaux sont des plus contestables. Les hommes ne naissent ni égaux ni libres ; ils font partie d'une multitude fort diverse, elle-même prise dans un filet d'institutions sociales antiques et complexes. Aucun homme n'est invité à signer un contrat social, ou, sur son refus, à se perdre vers les solitudes. Ces théories, si on les interprète à la lettre, sont si manifestement fausses qu'on ne peut concevoir que leurs auteurs aient songé à leur donner une portée aussi absolue. Leur but a été simplement d'exprimer un certain nombre d'idées d'une importance capitale, mais des plus fuyantes, dont après un siècle et demi de réflexion, nous saisissons mieux l'exacte portée. La civilisation, nous l'avons déjà montré, a pris d'abord la forme d'une communauté d'obéissance. Mais les prêtres et les dirigeants abusèrent de leur pouvoir. Des forêts, des prairies et des steppes montait un flot perpétuel d'individus à la volonté libre. L'esprit humain ne voulait plus d'une obéissance passive aux lois de la vie commune ; il cherchait à créer une civilisation meilleure, qui serait en même temps une communauté de volonté. Dans ce but, il était nécessaire que chaque individu fût traité comme s'il était maître de sa personne ; il devait être le compagnon, et non le serf des autres hommes. Son rôle, son importance réelles dépendaient donc de sa valeur individuelle.

La méthode par laquelle les créateurs de la politique américaine ont cherché à réaliser cette communauté de volonté fut très simple et très naïve. Ils accordèrent aux habitants des droits électoraux qui, étant données les idées de l'époque, étaient très étendus. La situation varia selon les états ; le plus privilégié fut la Pensylvanie, où tout adulte mâle payant l'impôt put voter ; il faut pourtant reconnaître que, dans l'ensemble, les Etats-Unis, à la fin du XVIIIe siècle, se rapprochaient bien plus que l'Angleterre d'un régime de suffrage universel. Les fondateurs de l'Amérique firent aussi un effort très méritoire, bien qu'il nous semble aujourd'hui timide, pour assurer au pays le bénéfice d'une large instruction. On se demande pourtant comment ils purent sans trembler se décharger sur des orateurs de réunions publiques et sur une presse à la solde d'intérêts privés du soin d'informer les citoyens des événements intérieurs et extérieurs.

L'histoire de la constitution des états particuliers et de celle des Etats-Unis est trop compliquée pour que nous nous en occupions ici, même sommairement. Constatons seulement que ces institutions ne font aucune place aux femmes, en tant que citoyennes. La communauté américaine était de composition fort simple, en majeure partie agricole, et la plupart des femmes étaient mariées ; il semblait tout naturel qu'elles fussent représentées par leurs maris. Seul New Jersey conféra le droit de vote à quelques catégories d'entre elles. Un autre trait intéressant fut la création presque universelle de deux assemblées dirigeantes, se contrôlant mutuellement, sur le modèle de la Chambre des lords et des Communes anglaises. Seul l'état de Pennsylvanie n'eut qu'un seul organe représentatif, et l'on considéra que c'était là une situation très dangereuse et ultra-démocratique. Cependant, en dehors de l'argument que l'œuvre législative doit être lente et sûre, on n'en voit aucun qui milite en faveur d'un régime bicaméral. Il semble que les auteurs de constitutions du XVIIIe siècle aient plus obéi à une mode qu'à des raisons impératives. Le système anglais était très vieux ; les lords, le parlement originel, étaient une assemblée de « notables », de chefs du royaume ; les Communes, élément nouveau, furent le porte-parole des bourgeois et des petits propriétaires fonciers. On postula un peu trop rapidement au XVIIIe siècle que la communauté céderait à des impulsions impétueuses et aurait besoin d'être modérée ; l'opinion était en faveur de la démocratie, mais elle voulait qu'on lui adjoignît des

freins puissants — pour la montée, comme pour la descente. Les secondes chambres furent donc recrutées à l'aide d'un suffrage plus ou moins restreint. Le régime bicaméral a, du reste encore ses avocats. Ceux-ci insinuent qu'une collectivité a tout avantage à considérer la politique sous deux angles ; d'un côté, on peut concevoir un corps élu représentant les métiers, l'industrie, les professions libérales, les services publics, en un mot *la fonction* ; de l'autre, un corps élu par de simples groupements d'habitants, et représentant des *communautés*. Le même citoyen voterait pour le premier, en vertu de sa profession, pour le second en vertu de sa résidence. Mais tout ceci est en dehors de notre développement.

Le gouvernement central des Etats-Unis fut au début un corps très débile, un simple congrès des représentants des treize gouvernements entre lesquels il n'existait d'autres liens que quelques « articles de confédération ». Ce congrès n'était à tout prendre qu'une conférence de représentants souverains ; il n'avait aucun contrôle sur le commerce extérieur des états, ne pouvait battre monnaie ni lever de taxes. Lorsque John Adams, le premier ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre se rendit chez le ministre des affaires étrangères britanniques pour y discuter un traité de commerce, on lui objecta que treize représentants, un pour chaque état, étaient nécessaires. Le ministre dut convenir qu'il n'avait pas de pouvoirs pour signer un accord qui s'imposerait à tous. Bientôt les Anglais se mirent à négocier avec les états, par-dessus la tête du congrès ; ils conservèrent même un certain nombre de postes dans la région des Grands Lacs, le congrès étant incapable d'imposer en ces lieux son autorité. En une autre matière, d'un caractère très urgent, le congrès se trouvait également désarmé. A l'ouest des treize états, se trouvaient des espaces illimités, au travers desquels les colons s'enfonçaient en nombre croissant. Chacun des états avait implicitement le droit de s'étendre ainsi vers l'ouest, mais il était clair que ces droits, en se heurtant, conduiraient vite à la guerre si le gouvernement central n'assignait à chacun des limites. Le danger était si grave et ce gouvernement si faible, qu'on pensa secrètement pendant quelque temps à rétablir la monarchie : Nathaniel Gorham, du Massachusetts, président du congrès, pressentit à ce sujet le prince Henri de Prusse, frère du Grand Frédéric. Finalement, une convention fut réunie en 1787 à Philadelphie, et l'armature de la constitution actuelle des Etats-Unis y fut dressée. Un grand changement dans l'esprit public s'était



opéré dans l'intervalle, et chacun comprenait le besoin d'unité.

Lorsque les articles de confédération avaient été rédigés, il n'y avait encore en Amérique que le peuple de Virginie, le peuple du Massachusetts, le peuple de Rhode-Island, etc. Mais voici qu'une nouvelle conception se fait jour : celle « du peuple des Etats-Unis ». Et le nouveau gouvernement, avec son président, ses sénateurs, ses congressistes, sa cour suprême, était bien celui du peuple des Etats-Unis. Le simple agrégat était devenu synthèse. L'Amérique allait être, un état fédéral, non une simple confédération.

La nouvelle constitution fut ratifiée par les états, et au printemps de 1788 le premier congrès, du type nouveau, se réunit à Washington, sous la présidence de George Washington, qui avait été le commandant en chef de l'armée nationale pendant la guerre de l'Indépendance. La constitution fut alors profondément revisée, et la ville de Washington, sur le Potomac, fut choisie comme capitale fédérale.

6

Nous avons, dans un précédent chapitre, indiqué quelques-uns des caractères de la république romaine, montré comment l'esprit moderne s'alliait chez elle avec les superstitions les plus sombres et les instincts de sauvagerie primitifs. Cette république romaine est, par rapport à l'état démocratique moderne, ce qu'est l'homme de Neanderthal par rapport à l'homme d'aujourd'hui. Un temps viendra peut-être où l'intelligence humaine verra dans la machine politique américaine l'équivalent des instruments et des procédés de l'homme néolithique. Cette machine a rempli son rôle, et, grâce à elle, les Etats-Unis sont devenus l'une des communautés les plus puissantes et les plus civilisées que le monde ait encore connues. Mais il n'y a pas de raison, de considérer la constitution américaine comme une forme plus définitive que le réseau de chemins de fer aérien qui projette son ombre sur certaines artères de New York ou que les maisons solides et rustiques qui sont encore en majorité à Philadelphie. Ces créations, elles aussi, ont rempli leur but, mais elles ont leurs défauts, et elles peuvent être améliorées. Nos inventions politiques, tout comme nos inventions domestiques et mécaniques, ont besoin d'être revisées à mesure que notre intelligence se développe et que notre savoir s'accroît.

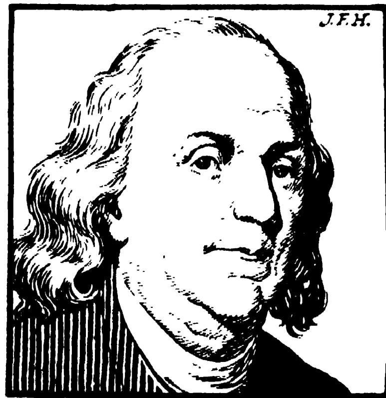
Depuis que la constitution américaine a été élaborée, notre conception de l'histoire et notre connaissance de la psychologie collective ont fait des progrès considérables. Le problème du gouvernement nous apparaît comme beaucoup plus complexe qu'aux hommes du dix-huitième siècle ; et, quel qu'ait été leur courage, nous sentons qu'il faut aller encore plus loin qu'eux si l'on veut établir enfin sur la terre une grande communauté civilisée d'hommes liés par leur seule volonté. Ils acceptaient comme démontrées des vérités que nous savons devoir encore être soumises à la plus rigoureuse critique scientifique. Ils croyaient qu'il suffisait d'instituer des écoles et des universités, de leur accorder des terres dont elles tireraient un revenu, et de les laisser ensuite se débrouiller toutes seules. Mais l'instruction n'est pas une plante vigoureuse qui se développe dans n'importe quel sol ; c'est une herbe délicate qui se flétrit facilement et dégénère. Nous savons aujourd'hui que des universités et un système d'éducation insuffisamment développés retardent, comme un cerveau et des nerfs atrophiés, la croissance de tout l'organisme social. Sans doute, par rapport à l'Europe et aux états qui se sont succédé jusqu'ici, le niveau moyen de l'instruction en Amérique est élevé, mais par rapport à ce qu'elle devrait être, l'Amérique est une nation encore inéduquée. Ces fondateurs des Etats-Unis croyaient aussi qu'il suffirait de donner une pleine liberté à la presse pour qu'il y eût de la lumière pour tous. Ils ne comprenaient pas qu'une presse libre, vivant de publicité, deviendrait rapidement vénale et que les propriétaires des grands journaux se transformeraient vite en boucaniers de l'opinion, en naufrageurs de toutes les nobles entreprises. Finalement, ils ignoraient la complexité de la science des élections, ne se rendaient pas compte que seul le vote transférable est capable d'empêcher que les votes ne soient manipulés par des organisations spécialisées ; ils adoptèrent des méthodes frustes et rigides, et tout le système politique fut livré à de puissants partis qui dépouillèrent la démocratie américaine de la moitié de ses libertés et qui tuèrent presque son âme. La politique est devenue en Amérique un commerce, le plus malpropre de tous ; après la période héroïque, tout ce qu'il y avait dans la nation de

respectable et d'intelligent abandonna la politique et opta pour « les affaires ». Le « sens de l'état » déclina, l'entreprise privée devint maîtresse dans des domaines où seul l'intérêt public aurait dû compter : la corruption politique rendait, en effet, toute entreprise collective impossible.

Cependant les défauts du grand système politique créé par les Américains de la période révolutionnaire ne se manifestèrent pas tout de suite. Pendant plusieurs générations, les Etats-Unis connurent une ère d'expansion rapide, de labeur et de bonheur frugal, sans précédent dans l'histoire du monde. Et même pendant le dernier demi-siècle, en dépit de nombreux retours à l'inégalité et de sérieuses bévues, le rôle de l'Amérique a été aussi brillant et aussi honorable que celui de n'importe quel pays.

Dans ce bref exposé de la fondation des Etats-Unis, nous avons dû nous borner à mentionner quelques-uns des grands hommes qui changèrent le cours de l'histoire. Les noms de Tom Paine, Benjamin Franklin, Patrick Henry, Thomas Jefferson, Adam Madison, Alexandre Hamilton, George Washington brillent au premier rang. Il est difficile de comparer des hommes qui illustrent une période de l'histoire avec ceux qui sont l'ornement d'une autre. Certains écrivains, et même des américains, impressionnés par les splendeurs factices des cours européennes et par les exploits prétentieux et malfaisants d'un Frédéric II ou d'une Grande Catherine, sont portés, dans leur snobisme, à s'offusquer du caractère bourgeois de ces créateurs de l'Amérique. Ils trouvent qu'à la cour de Louis XVI, Benjamin Franklin, avec ses longs cheveux, ses vêtements de coupe vulgaire et sa bonhomie, manquait singulièrement de distinction aristocratique. Et pourtant, dépouillé de son costume d'apparat, Louis XVI aurait à peine pu jouer le rôle du valet de Franklin. Si la grandeur est affaire de rang et de clinquant, Alexandre le Grand fut sans doute au sommet de la grandeur humaine. Mais est-ce bien cela, la vraie grandeur ? Le grand homme n'est-il pas celui qui, dans une position élevée ou dans des circonstances graves, sert Dieu et son prochain avec humilité ? Or, un grand nombre de ces Américains de la période révolutionnaire semblent avoir fait preuve d'un profond désintéressement et d'un réel dévouement à la chose publique. Sans doute, leurs capacités étaient limitées et ils étaient faillibles ; Washington, par exemple, était fort indolent ; mais, dans l'ensemble, ces hommes mettaient plus haut les intérêts de la communauté qu'ils venaient de créer que leurs ambitions ou que leur vanité personnelles.

Leurs connaissances, leur champ de vision étaient limités, comme l'était leur époque elle-même. Aucun n'était parfait. Leurs mobiles, comme c'est le cas pour chacun de nous, étaient les plus divers ; de leur cerveau jaillissaient des idées généreuses, de nobles impulsions agitaient leur cœur, mais ils pouvaient tout aussi bien être jaloux, paresseux, têtus, avides, et vicieux. Si l'on voulait écrire une histoire des origines des Etats-Unis qui fût vraie, il faudrait s'y atteler avec charité et bonne humeur, comme à une magnifique comédie.



Benjamin Franklin.

Le caractère bien humain, complexe et tortueux de cette histoire ne s'est jamais mieux manifesté que dans la question de l'esclavage. Celle-ci a été la pierre de touche de l'âme américaine.

L'esclavage était apparu en Amérique peu de temps après que les Européens y avaient mis le pied, et aucun des peuples d'Europe n'est, à cet égard, dégagé de responsabilités. Il convient même de remarquer que les mains de l'Allemand furent, en Amérique, de toutes les plus propres. Les premières franches protestations contre la traite des nègres furent formulées par des colons allemands de Pennsylvanie. Il faut cependant observer que le colon allemand utilisait des travailleurs libres, sous un climat tempéré, très au nord de la zone des plantations ; il n'était donc pas soumis à de grandes tentations. En fait, l'esclavage s'établit en Amérique lorsqu'on contraignit les Indiens à fournir un travail d'équipes

dans les mines et dans les plantations, et il est curieux que ce soit un homme excellent et très sensible, Las Casas, qui ait réclamé l'importation des nègres en Amérique pour relayer ses protégés indiens. Le besoin de main-d'œuvre, dans les plantations des Indes occidentales et du sud, était absolument impérieux, et lorsqu'il n'y eut plus assez de captifs indiens, on s'adressa, non seulement aux négriers, mais aux prisons et aux asiles d'Europe.

L'année 1620 fut non seulement celle où les « Pères Pèlerins » débarquèrent à Plymouth, en Nouvelle-Angleterre, mais où une corvette hollandaise introduisit la première cargaison de nègres à Jamestown, en Virginie. L'esclavage nègre était aussi ancien que la Nouvelle-Angleterre ; lorsque la guerre de l'Indépendance éclata il faisait partie depuis un siècle et demi des institutions de l'Amérique. Il allait encore se défendre pendant la majeure partie d'un siècle.

Néanmoins, la conscience des hommes réfléchis des colonies resta toujours troublée, et l'une des principales accusations de Thomas Jefferson contre la couronne et les lords de Grande-Bretagne fut que toute tentative des colons en vue d'humaniser la traite des esclaves était entravée par les grands propriétaires fonciers de la métropole[1]. Grâce au ferment moral et intellectuel que développa la révolution, la question de l'esclavage nègre surgit au premier plan de la conscience publique. Qui n'apercevait le contraste entre la situation de chacun des deux éléments qui peuplaient l'Amérique ? « Tous les hommes sont par nature égaux et libres », proclamait le Bill des Droits de Virginie ; mais, là-bas, en plein soleil, sous le fouet du contremaître, peinait l'esclave nègre.

Cet examen de conscience nous apporte une preuve du profond changement qui s'était opéré dans les idées des hommes depuis que l'empire romain avait cédé sous la poussée des barbares. Les conditions de la production, de l'industrie et de la culture avaient longtemps empêché toute reconstitution des équipes d'esclaves. Mais voici qu'un nouveau cycle s'ouvrait, et que les classes dirigeantes s'apercevaient des énormes avantages qu'offrait cette institution qu'on croyait morte, pour l'exploitation des forêts et des mines, et pour les grands travaux publics. On la vit donc renaître — en dépit d'une opposition très vive. Mais, dès le début, des protestations s'élevèrent, dont la force s'accrut chaque jour. La conscience nouvelle de l'humanité était indubitablement choquée. A plus d'un égard, le nouvel esclavage était pire que tout ce que l'antiquité avait connu. On ne pouvait songer sans horreur aux chasses à l'homme organisées dans l'Afrique occidentale et à la terrible rigueur du voyage des nègres à travers l'océan. Les malheureuses créatures étaient entassées pêle-mêle dans la cale des navires, avec une insuffisante provision de nourriture et d'eau, sans soins et sans médicaments. Trois nations européennes étaient surtout intéressées dans l'entreprise : la Grande-Bretagne, l'Espagne et le Portugal ; elles étaient, en effet, les principales propriétaires de terres en Amérique. L'innocence relative des autres puissances européennes était due simplement au fait que, pour elles, la tentation était moindre. Mais leur mentalité était la même, et, dans des circonstances identiques, elles se seraient comportées de la même façon.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, on vit se développer en Angleterre, aussi bien qu'aux États-Unis, une agitation très sérieuse contre l'esclavage nègre. On estime qu'il y avait en 1770 quinze mille esclaves nègres en Grande-Bretagne, la plupart importés des Indes occidentales et de la Virginie. En 1771 le problème se posa en Angleterre sous une forme telle que les autorités furent contraintes de se prononcer. Un nègre, du nom de James Somersett, avait été amené de Virginie par son maître. Il s'enfuit, fut rattrapé et ramené de force sur son navire, pour être reconduit en Virginie. Mais un mandat d'*Habeas corpus* fut lancé ; l'homme fut débarqué, et le juge, lord Mansfield, après avoir déclaré que l'esclavage, institution « odieuse », n'était pas reconnu par la loi anglaise, ordonna qu'il fût libéré.

La constitution du Massachusetts de 1780 proclamait « que tous les hommes naissent libres et égaux ». Un certain nègre, Quaco, se prévalut de cette déclaration en 1783, et, dès cette année, le Massachusetts comme la Grande-Bretagne, abolit l'esclavage ; un homme devenait libre en mettant le pied sur son territoire. Aucun autre état

[1] En 1766, Lord Dartmouth écrivait que l'on ne pouvait permettre aux colons « d'entraver ou de décourager un commerce si utile à la nation ».

de l'Union ne suivit pourtant cet exemple à l'époque.

L'état de l'opinion en Virginie était des plus intéressants et éclairait d'un jour particulier les difficultés auxquelles se heurtaient les Etats du sud. Les grands hommes d'état virginiens, tels que Washington et Jefferson, condamnaient l'institution de l'esclavage, et cependant, en l'absence de toute autre forme de service domestique, Washington possédait des esclaves. Il y avait en Virginie un fort parti en faveur de l'émancipation. Mais ses membres exigeaient que les esclaves affranchis quittassent l'état, sous peine d'être mis hors la loi. Ils tremblaient à l'idée de voir se constituer en Virginie une libre communauté nègre, gardant ses traditions de cannibalisme et ses terribles rites religieux. Quand nous nous plaçons à ce point de vue, nous comprenons pourquoi un grand nombre de Virginiens voulaient conserver leur autorité sur les nègres et les maintenir en esclavage, et pourquoi ils étaient en même temps farouchement opposés à la traite et à l'importation de nouveaux éléments africains. Les noirs affranchis deviendraient vite une cause de troubles ; l'état libre de Massachusetts ne leur avait-il pas tout de suite fermé ses frontières ? La question de l'esclavage, qui, dans l'antiquité, n'était rien de plus qu'une question de statut entre individus de même race se confondit en Amérique avec le problème, autrement ample et autrement complexe, des relations entre deux races représentent les types extrêmes de la famille humaine, contrastant violemment dans leur culture et dans leurs traditions. Si les noirs avaient été des blancs, il est hors de doute que la question de l'esclavage aurait été réglée aux Etats-Unis moins d'une génération après la Déclaration d'Indépendance.

7

Avec la guerre de l'Indépendance américaine, l'humanité s'écarte pour la première fois du système européen des monarchies et des chancelleries, et une communauté s'établit qui refuse d'appliquer dans sa politique les principes formulés par Machiavel. Moins de dix ans après, nous allons assister à une seconde et bien plus formidable révolte contre cet étrange jeu des Grandes Puissances, contre ce réseau d'influences de cour sous lequel l'Europe se trouvait étouffée. Mais, cette fois, le soulèvement ne se produira plus à la lisière de la civilisation occidentale. C'est en France, le foyer de la Grande Monarchie, qu'il va éclater. Et les Français, allant plus loin que les colons américains, qui s'étaient contentés de rejeter la tutelle d'un roi, feront tomber la tête de leur souverain.

La Révolution française, comme celle d'Angleterre et comme celle des Etats-Unis, a eu comme cause première les puériles ambitions d'un monarque. Les projets d'expansion, les buts et les desseins de la Grande Monarchie, les dépenses militaires qui en étaient la suite, imposaient à l'Europe un effort fiscal que l'époque ne pouvait pas soutenir. Les pays n'arrivaient même que difficilement à pourvoir au magnifique train de vie de leur roi. En France, comme en Angleterre et aux Etats-Unis, les premières résistances ne furent pas provoquées par la politique étrangère du monarque, considérée comme la racine du mal, mais par les charges et la gêne que cette politique faisait peser sur la vie des individus. Le clergé et la noblesse étant, en France, exemptés de l'impôt, ce pays ne pouvait fournir qu'un effort fiscal beaucoup moindre que l'Angleterre. Le fardeau des taxes, qui portait uniquement sur le peuple, était plus lourd. Le privilège des hautes classes faisait d'elles, à l'opposé de ce qui s'était passé en Angleterre, les soutiens de la couronne. L'explosion fut ainsi retardée, mais lorsqu'elle se produisit, elle dépassa en violence tout ce qu'on pouvait imaginer.

Et pourtant rien, pendant les années de la guerre de l'Indépendance américaine, n'en avait signalé l'approche. Il y avait beaucoup de misère parmi les basses classes ; les esprits critiques et les satiristes s'en donnaient à cœur joie, les penseurs libéraux osaient élever la voix, mais rien ne faisait supposer que, dans l'ensemble, la vieille maison, avec ses coutumes, ses discordes domestiques, ne tiendrait pas debout indéfiniment. La monarchie consommait bien plus qu'elle ne pouvait produire, mais jusqu'ici seules les classes dont l'opinion ne pouvait s'exprimer se trouvaient atteintes. Gibbon, l'historien, connaissait très bien la France ; Paris lui était aussi familier que Londres ; et pourtant rien n'indique, dans le passage que nous avons cité, que des jours de bouleversement politique et social fussent proches. Sans doute, le monde était plein d'injus-

tices et d'absurdités, mais un savant doublé d'un gentilhomme avait le droit de le considérer comme suffisamment sûr et confortable.

La pensée, l'éloquence, et le sentiment se teintaient fortement de libéralisme en France à cette époque. Montesquieu (1689-1755) avait soumis, dans la première moitié du XVIIIe siècle, les institutions sociales, politiques et religieuses à une analyse qui ne laissait aucun point dans l'ombre (*L'Esprit des Lois*). Il avait dépouillé de son prestige la monarchie absolutiste de France. Il partage avec Locke l'honneur d'avoir débarrassé la discussion d'un grand nombre des idées fausses qui s'opposaient à toutes les tentatives de reconstruction consciente et voulue des sociétés humaines. Ce ne fut pas la faute de Montesquieu si, sur le site ainsi déblayé, toutes sortes de baraques bizarres furent d'abord édifiées. La génération qui suivit, partant de l'ouvrage de ce grand Français, s'adonna aux spéculations morales et intellectuelles les plus élevées. Un groupe de brillants écrivains, les « Encyclopédistes », pour la plupart élèves rebelles des Jésuites, entreprirent, sous la direction de Diderot, de tracer, en une série d'ouvrages, le plan d'un ordre nouveau (1766). La gloire des encyclopédistes, écrit Mallet, « c'est d'avoir haï tout ce qui était injuste, d'avoir dénoncé le commerce des esclaves, l'inégalité fiscale, la corruption de la justice, le gaspillage des guerres, c'est d'avoir salué l'empire naissant de l'industrie qui commençait à transformer le monde ». Leur plus grave erreur fut leur aveugle hostilité à l'égard de toutes les religions. Ils croyaient que l'homme était naturellement juste et politiquement éclairé, alors que seule une éducation essentiellement religieuse est capable de développer chez lui le sens du devoir social. Les encyclopédistes oubliaient aussi que les initiatives humaines, lorsqu'elles ne sont pas coordonnées, ne conduisent qu'au chaos social.

A côté des encyclopédistes, on trouvait les économistes et les physiocrates, qui se livraient à des enquêtes hardies sur la production et la distribution des denrées et des marchandises. Morally, l'auteur du *Code de la Nature* dénonçait l'institution de la propriété privée et préconisait une organisation communiste de la société. Il fut le précurseur de l'école des penseurs collectivistes du XIXe siècle, auxquels, malgré la diversité de leurs tendances, on a appliqué en bloc l'épithète de socialistes.

Il fallait beaucoup de réflexion pour comprendre les enseignements des encyclopédistes, des économistes et des physiocrates. Un chef d'école plus populaire et plus accessible fut Jean-Jacques Rousseau (1712-1778). Cet écrivain était un singulier composé de rigidité logique et d'enthousiasme sentimental. Il prêcha une doctrine fort séduisante, d'après laquelle l'état primitif de l'homme était un état de bonheur et de vertu, dont il s'était écarté par suite des entreprises des prêtres, des rois et des gens de loi. L'influence intellectuelle de Rousseau fut, dans l'ensemble, démoralisante. Elle atteignait, non seulement l'ordre existant, mais toute organisation sociale. Quand Rousseau écrivit le *Contrat Social*, il semble que ce fut plutôt pour excuser ceux qui violaient le pacte, que pour démontrer la nécessité de celui-ci. L'homme est si loin de la perfection, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que toutes les classes aient fourni des lecteurs à l'écrivain qui soutenait que les tendances mauvaises contre lesquelles nous avons quotidiennement à lutter, loin d'être des tares, ne sont que les magnifiques manifestations d'une vertu naturelle. Les ouvrages de Rousseau contribuèrent à mettre à la mode une méthode sentimentale et déclamatoire, que l'on appliqua à tous les problèmes politiques et sociaux.

Nous avons déjà fait observer qu'aucune communauté n'a jusqu'à présent conformé, au début, ses actions à des théories. Celles-ci n'arrivent à s'imposer que lorsque l'ordre ancien s'est déjà écroulé et que les individus ont besoin d'une direction. Jusqu'en 1788, les écrits et les discours des penseurs français, républicains ou anarchistes, n'ont pas eu plus d'influence sur la vie politique que le socialisme esthétique d'un William Morris n'en a eu en Angleterre à la fin du XIXe siècle. La machine politique et sociale semblait devoir fonctionner indéfiniment ; le roi chassait et réparait ses pendules ; la cour et la société étaient toutes à leurs plaisirs ; les financiers songeaient à de nouveaux procédés pour accroître le crédit du pays ; le commerce, accablé d'impôts, restait fidèle à sa routine ; le paysan, peinant comme un esclave, nourrissait contre le château une haine sans espoir. Les gens discutaient et sentaient bien qu'ils ne faisaient que discuter. On pouvait tout dire, puisque rien n'arriverait.

8

Ce fut en 1787 que, pour la première fois, le public français s'aperçut, non sans surprise, que ce sentiment de sécurité était factice. Louis XVI (1774-92) était un monarque d'intelligence lourde, médiocrement instruit, et son malheur était d'avoir épousé une femme extravagante : Marie-Antoinette, sœur de l'empereur d'Autriche. Une certaine catégorie d'écrivains se sont passionnés pour la question de la vertu conjugale de la Reine, avouons qu'elle nous laisse indifférent. Il est cependant à peu près certain qu'elle vécut en étrangère près de son mari. Ses traits étaient lourds, mais assez fiers ; romanesque, elle prenait volontiers des attitudes théâtrales. Lorsque le trésor public eut été mis à sec par la guerre d'Amérique (cette guerre, d'un tour très machiavélique, avait eu surtout pour but d'humilier l'Angleterre), lorsqu'un mécontentement sourd commença à gronder dans tout le pays, la reine usa de toute son influence pour ruiner le travail des ministres qui cherchaient à faire des économies, et pour rendre à l'Eglise et à la noblesse la situation qu'elles occupaient sous Louis XIV. Les officiers non aristocratiques devaient être éliminés de l'armée, l'immixtion de l'Eglise dans la vie privée des individus devait s'accroître encore. Marie-Antoinette trouva en la personne de Calonne, qui était un haut fonctionnaire, le ministre des finances de ses rêves. Mais en 1787 ce ministre s'effondra. Il avait multiplié les emprunts et il ne lui restait qu'à proclamer la faillite de la Grande Monarchie qui gouvernait la France depuis l'époque de Louis XIV. Impossible de lever de nouveaux revenus. Il fallut convoquer une assemblée des Notables du royaume, pour qu'ils examinassent la situation.

A cette assemblée de notables, Calonne soumit un projet d'impôt sur l'ensemble de la propriété foncière, ce qui provoqua l'indignation des aristocrates. Ceux-ci exigèrent que l'on convoquât un corps qui ne s'était pas réuni depuis 1610 : les Etats-Généraux. Les notables ne se demandaient pas si l'opinion publique, mécontente, n'allait pas trouver dans les Etats-Généraux l'organe qui lui manquait ; ils ne songeaient qu'à esquiver leur juste part du fardeau financier. En mai 1789, les Etats-Généraux se réunirent.

C'était une assemblée des représentants des trois ordres : noblese, clergé, et tiers-état. Pour l'élection des députés du tiers, presque tous les contribuables avaient le droit de vote. Les Etats-Généraux s'étaient séparés depuis si longtemps qu'on ne se souvenait plus de la procédure de convocation. Il fallut interroger les savants de l'Académie des Inscriptions. La question se posa d'abord de savoir si les Etats devaient se réunir en une seule ou en trois assemblées, chaque ordre votant isolément. Comme le clergé avait 306 représentants, la noblesse 285 et le tiers 621, la première de ces solutions devait avoir pour résultat de donner au tiers la majorité absolue. Les Etats-Généraux n'avaient pas non plus de lieu de réunion attitré. Se réunirait-il à Paris ou dans une ville de province ? On choisit Versailles, « à cause des chasses ».

Il est évident que le roi et la reine étaient décidés à traiter ces réformateurs de finances comme de simples gêneurs et à leur interdire toute intervention dans la vie sociale, aux mœurs si faciles, de l'époque. Les députés furent obligés de se réunir dans des salons désaffectés, dans des orangeries, dans des salles de jeu de paume.

La question du vote par ordre ou par tête était vraiment vitale. Elle fut débattue pendant plus de six semaines. Le tiers-état déclara alors, qu'à l'exemple de la Chambre des Communes britannique, son consentement était nécessaire pour que l'impôt pût être levé. Sur quoi, le roi fit fermer la salle et ordonna aux députés de se disperser. Mais ils trouvèrent un asile dans la Salle du Jeu de Paume, et là firent le serment de ne pas se séparer avant qu'une constitution eût été donnée à la France.

Le roi voulut alors recourir à des moyens violents, et essaya de disperser par la force le tiers-état. Mais les soldats refusèrent d'obéir. Sur quoi le roi, cédant avec une dangereuse précipitation, admit que les trois états délibérassent et votassent en commun, sous le nom d'Assemblée nationale. Mais, à l'instigation probable de la reine, des régiments étrangers, qui étaient au service de la France, et qu'on ne craignait pas de voir prendre le parti du peuple, furent ramenés de province par le général de Broglie et le roi se prépara à revenir sur ses concessions. Paris et la France se révoltèrent aussitôt. Broglie hésita pourtant à ouvrir le feu sur le peuple. Un gouvernement communal fut établi à Paris et dans la plupart des autres grandes villes, et une

force armée, la Garde nationale, ouvertement destinée à s'opposer aux forces de la Couronne, fut équipée par les municipalités.

L'insurrection de juillet 1789 marqua le début de la véritable Révolution française. La Bastille, la sombre prison d'Etat, fut prise d'assaut par la foule après une faible défense, et la révolte s'étendit d'un bout à l'autre de la France. Dans l'est et le nord-ouest, un grand nombre de châteaux appartenant à la noblesse furent brulés par les paysans; les titres de propriété furent détruits, et les occupants assassinés ou expulsés. En un mois, l'organisation aristocratique s'était complètement disloquée. Un grand nombre de princes et de partisans de la reine s'enfuirent à l'étranger. L'Assemblée nationale se trouva appelée à doter le pays d'un système politique et social dont aucune pièce n'existait encore.

L'Assemblée nationale se trouvait placée dans des conditions beaucoup moins favorables que ne l'avait été le Congrès américain. Ce dernier avait derrière lui la moitié d'un continent, et le seul adversaire qu'il eût à craindre était le gouvernement britannique. Les différentes organisations religieuses et scolaires des Etats ne constituaient pas un ensemble très puissant et étaient généralement favorables au Congrès. Le roi George sombrait lentement dans le gâtisme, et l'Angleterre était loin. Pourtant, il fallut plusieurs années aux Etats-Unis pour façonner une constitution maniable. La France, par contre, était entourée de voisins hostiles, disciples de Machiavel; son roi et sa cour étaient décidés à créer du désordre, et l'Eglise, organisation nationale, était indissolublement liée à l'ordre ancien. La reine était en correspondance suivie avec le comte d'Artois, le duc de Bourbon et les autres princes exilés qui poussaient l'Autriche et la Prusse à attaquer la nouvelle nation française. En outre, la France était en faillite, alors que les Etats-Unis possédaient des ressources illimitées; enfin, la Révolution, en transformant le régime foncier et commercial, avait engendré un état de désorganisation politique auquel rien ne correspondait en Amérique.

Ces difficultés ne pouvaient être éludées; mais l'Assemblée s'appliqua à en créer d'autres pour son compte. Elle n'avait pour ainsi dire pas de réglement. La Chambre des Communes britanniques avait, par contre, à cet égard, plus de cinq siècles d'expérience, et Mirabeau, l'un des grands chefs du début de la révolution, essaya vainement de faire adopter la procédure de l'assemblée britannique. Mais l'époque était toute aux manifestations oratoires, aux interruptions dramatiques, en honneur chez les amants de la Vertu et de la Nature. L'Assemblée ne donnait du reste pas seule l'exemple du désordre. Il y avait, dans la salle des séances, une grande galerie pour le public : tout citoyen ne devait-il pas avoir le droit de contrôler les affaires de la nation ? Cette galerie était pleine de gens qui attendaient, comme au théâtre, la scène à effet, prêts à applaudir ou à huer les orateurs. Les meilleurs d'entre ces derniers étaient obligés de jouer pour le public, et d'adopter un ton pathétique et sentimental.

Ainsi paralysée, l'Assemblée aborda sa tâche constructive. Le 4 août elle se livra à une très belle manifestation. Sur l'invitation de quelques nobles libéraux, elle vota l'abolition du servage, des privilèges, des exemptions fiscales, de la dîme. Dans beaucoup d'endroits, néanmoins, ces résolutions ne furent appliquées que trois ou quatre ans plus tard. Les nobles renoncèrent également à leurs titres. Pendant six semaines, l'Assemblée s'appliqua à rédiger une Déclaration des droits de l'homme, sur le modèle du Bill des droits qui, chez les Anglais, avait été le préliminaire du régime parlementaire moderne. La cour, cependant, complotait avec les réacteurs, et le peuple avait le sentiment de cette conjuration. La situation se compliquait du fait des plans scélérats du cousin du roi, Philippe d'Orléans, qui cherchait à mettre à profit les dissensions de l'époque pour remplacer Louis sur le trône de France. Ses jardins du Palais-Royal furent ouverts au public et devinrent le quartier général des partis avancés. Ses agents contribuèrent à renforcer les soupçons qui pesaient sur le roi. Le manque de vivres — dont le gouvernement fut tenu pour responsable — rendit la situation encore plus tendue.

Bientôt, le régiment des Flandres, sur la loyauté duquel la cour pouvait compter, fit son entrée à Versailles. La famille royale avait, du reste, l'intention de s'éloigner davantage encore de Paris — afin de pouvoir reprendre ce qu'elle avait donné et de rendre à la tyrannie ses privilèges. Des monarchistes constitutionnels, tels que le général

Lafayette, s'alarmèrent. Au même moment, un sursaut d'indignation populaire contre la disette se transforma en une vague de colère contre les projets de réaction de la cour. Le peuple s'imagina que des vivres étaient cachés en abondance à Versailles ; son imagination s'échauffa au récit d'un banquet où l'on aurait comploté la perte de la nation. Mais laissons la parole à Carlyle, qui nous donne dans sa *Révolution française* un récit de ce malheureux banquet :

« On accorde aux convives la Salle de l'Opéra ; le salon d'Hercule servira de salon. A la fête prendront part non seulement les officiers du régiment de Flandre, mais ceux des Suisses, des Cent Suisses ; que dis-je, même ceux de la Garde nationale de Versailles dont le loyalisme ne fait pas de doute, seront conviés ; bref, un festin comme on en vit peu.

» Représentez-vous maintenant le banquet, la partie solide du menu était épuisée, et la première bouteille vidée. On vient de porter les toasts traditionnels : la santé du roi, puis de la reine, avec des acclamations assourdissantes ; mais, de la nation, personne n'a fait mention, ou si quelqu'un s'y est risqué, on lui a aussitôt imposé silence. Représentez-vous le champagne coulant à pleins bords, les discours pleins de bravades, la musique ; toutes ces jeunes têtes creuses s'échauffant mutuellement et perdant leur peu de raison. A Sa Majesté la reine, qui ce soir a l'air plus triste que de coutume (Sa Majesté le roi est accablé par une journée de chasse), on a dit que le spectacle l'égayerait. Voyez ! la voilà qui fait son entrée, surgissant des appartements royaux, comme la lune d'un nuage, la plus belle et la plus infortunée des reines de cœur ; son royal époux est à son côté, le jeune dauphin est dans ses bras ! Elle descend des loges, dans une apothéose et au milieu des acclamations : elle fait, avec une dignité souveraine, le tour des tables, s'inclinant gracieusement ; son visage est triste, cependant plein de vaillance et de gratitude, et, sur son sein de mère, elle porte l'espoir de la France ! Et voici que l'orchestre attaque : *O Richard, O mon roi, l'univers t'abandonne...* Comment un homme, digne de ce nom, ne se sentirait-il pas transporté jusqu'aux limites de la pitié, frémissant de loyalisme ? Comment ces jeunes sous-lieutenants pourraient-ils manifester leur agitation furieuse et le vide de leur cerveau autrement qu'en arborant la cocarde blanche des Bourbons que leur ont glissée de jolies mains, qu'en brandissant leurs épées, tirées quand on a porté la santé de la reine, qu'en foulant aux pieds la cocarde nationale, qu'en escaladant les loges, d'où semblent venir des murmures indiscrets, qu'en vociférant, en hurlant, en poussant des cris de fureur et de folie, au dedans et au dehors de la salle ?

» Un banquet très normal ; qui serait très inoffensif en des temps plus calmes : aujourd'hui fatal... Pauvre Marie-Antoinette, si mal conseillée ! Elle a l'impétuosité d'une femme, non la perspicacité d'une souveraine. Tout cela est si naturel, et pourtant si fou. Le lendemain, parlant en public, à une cérémonie de cour, Sa Majesté déclare « qu'elle a été ravie de son jeudi ».

En contraste avec ce tableau, Carlyle nous décrit ainsi l'état d'âme du peuple.

« Dans une mansarde sordide, un lundi matin, la mère s'éveille, pour entendre ses enfants demander du pain en pleurant. La mère doit descendre dans la rue, pour aller faire queue chez le fruitier et chez le boulanger ; là, elle rencontre d'autres mères que la faim tenaille, qui sympathisent avec sa douleur et l'exaspèrent : Malheureuses femmes que nous sommes ! Mais, au lieu de faire la queue chez les boulangers, pourquoi n'irions-nous pas chercher du pain aux palais des aristocrates ? Allons ! Formons les rangs. A l'hôtel de ville ! A Versailles !... »

Il y eut à Paris bien des clameurs et des allées et venues avant que cette idée ne fût acceptée. Un certain Maillard, qui ne manquait pas de facultés d'organisation, se mit à la tête des mécontents. Il est très probable que les chefs révolutionnaires, en particulier le général Lafayette, tirèrent parti de ce soulèvement pour s'assurer de la personne du roi, avant qu'il n'ait eu le temps de s'enfuir et d'organiser la guerre civile. Comme l'après-midi tirait à sa fin, le cortège s'ébranla : il avait dix-huit kilomètres à parcourir...

Donnons encore la parole à Carlyle :

« Maillard avait fait faire halte à ses Ménades crottées au faîte de la dernière colline ; et voici que Versailles, son château, et, tout autour, l'héritage de la royauté, s'offrent à leurs yeux étonnés. Très loin, à droite, on découvre Marly et Saint-Germain-en-Laye, à gauche Rambouillet ; paysage admirable, enfoui dans un doux nid de verdure ; paysage mélancolique, sur lequel l'air humide et gris met son voile ; et, près de nous, voici l'ancien et le nouveau Ver-

sailles, séparés par cette large *Avenue de Versailles,* aux magnifiques frondaisons, ombreuse et majestueuse, large de trois cents pieds d'après les calculs, avec quatre rangs d'ormes ; puis le château, avec son fond de parcs royaux et de lieux de plaisance, ses lacs, petits, miroitants, ses berceaux, ses labyrinthes, la *Ménagerie*, le Grand et le Petit Trianon. Des résidences aux hautes tours, de charmantes retraites couvertes de feuillage, petit asile des dieux de ce bas-monde, d'où cependant le noir souci n'est pas banni ; vers ces lieux, s'avancent les Ménades affamées, brandissant les piques qui leur tiennent lieu de thyrses. »

Quand le soir vint, la pluie se mit à tomber.

« Regardez ! L'Esplanade, sur toute sa vaste étendue, est couverte de groupes de femmes, aux vêtements en loques et tout dégouttants d'eau ; de canailles, aux cheveux longs et plats, armés de haches, de piques rouillées, de vieux mousquets, de bâtons ferrés. Seules, la révolte et la faim sont dans leurs yeux. La pluie tombe à flots ; des gardes du corps caracolent au milieu des groupes « parmi les sifflets », exaspérant et dispersant des éléments qui se reforment un peu plus loin.

» Innombrables, ces femmes sordides assiègent le président et la députation ; elles insistent pour l'accompagner ; Sa Majesté, elle-même, après avoir regardé par la fenêtre n'a-t-elle pas envoyé demander ce que l'on voulait ? « Du pain, et parler au roi ! », telle a été la réponse. Douze femmes viennent, au milieu des clameurs, rejoindre la députation et marchent avec elle à travers l'Esplanade, à travers les groupes dispersés, parmi les gardes du corps qui caracolent et sous la pluie qui tombe en trombes. »

« Du pain et pas trop de paroles ! » Demande bien naturelle...

» On apprend aussi que les voitures royales sont déjà attelées, prêtes sans doute à partir pour Metz. Ce qu'il y a de sûr, c'est que des voitures, royales ou non, ont été vues aux grilles de derrière. Leurs conducteurs ont même présenté, ou cité un ordre écrit, signé de notre municipalité de Versailles — qui est monarchiste et non démocrate. Cependant, des patrouilles de Versaillais les forcent à rentrer, cela sur l'ordre formel du vigilant Lecointre...

» Ainsi tombent les ombres de la nuit, parmi la tempête et la pluie ; et tous les chemins sont baignés d'obscurité. La plus étrange des nuits qu'on ait peut-être jamais vues dans cette région, depuis celle de la Saint-Barthélémy, en un siècle où Versailles, ainsi que l'écrit Bassompierre, n'était qu'un *chétif château.*

» Pourquoi quelque Orphée n'est-il pas là avec sa lyre, pour ramener à l'ordre par ses accents mélodieux, ces masses frappées de folie ? Car tout ici se rompt, tout se disloque ; il n'y a plus qu'un gouffre béant. Comme dans un monde bouleversé, plaines et sommets sont confondus : la canaille de France assiège la royauté de France ; des bâtons ferrés se dressent autour du diadème, et ce n'est pas pour le défendre ! En même temps que montent les cris qui accusent ces gardes du corps assoiffés de sang, ennemis de la nation, un sourd grognement accueille le nom de la reine.

» La Cour est tremblante, impuissante ; ses sentiments suivent ceux de la foule changeante, assemblée sur l'Esplanade, se modifient selon la note des rumeurs qui viennent de Paris, rumeurs précipitées, annonçant tantôt la paix, tantôt la guerre. Necker et tous les ministres sont en consultation ; mais sans résultats. Dans l'Œil-de-Bœuf, c'est une tempête de chuchotements : Fuyons vers Metz ; ne bougeons pas ! Les voitures royales essayent encore une fois de sortir — rien que pour voir. De nouveau, les patrouilles de Lecointre leur font faire demi-tour. »

Mais il nous faut renvoyer le lecteur à Carlyle s'il veut savoir comment la Garde nationale arriva de nuit, sous le commandement de Lafayette lui-même, comment un compromis fut conclu entre l'Assemblée et le roi ; comment, au matin, la lutte s'engagea entre le corps de garde et les assiégeants affamés, comment ces derniers prirent d'assaut le palais et furent sur le point de massacrer la famille royale. Lafayette et ses troupes s'interposèrent à temps pour empêcher ce crime, et heureusement des charrettes pleines de pains arrivèrent de Paris. Finalement, il fut décidé que le roi serait ramené dans la capitale.

« Le monde a vu se dérouler maint cortège : triomphes romains et ovations, cymbales battant en l'honneur des Cabyres, processions royales, funérailles irlandaises ; mais il restait à voir celui de la monarchie française marchant vers son lit de mort. Il s'étend sur des kilomètres ; en largeur on ne peut dire où il finit, car tout le pays avoisinant se presse pour regarder. Il est

lent, comme une eau stagnante, comme un lac sans rives, et pourtant son tumulte est celui du Niagara, de Babel et de Bedlam. Un clapotis d'eau, le bruit de mille pas ; des vivats, des clameurs, des décharges de mousqueterie ; le plus beau morceau de chaos que nous aient offert les derniers siècles. Enfin, lentement, dans l'ombre qui s'épaissit, le fleuve vient décharger ses eaux dans Paris qui l'attend, à travers une double haie de visages, postés le long du chemin qui mène de Passy à l'Hôtel de Ville.

» Considérez ceci : l'avant-garde des troupes nationales ; des trains d'artillerie ; des hommes et des femmes armés de piques, perchés sur des canons, des charrettes, des fiacres, ou suivant à pied... Des pains fichés sur la pointe des baïonnettes, des branches vertes plantées dans les fusils. Puis, formant le centre du cortège, « cinquante charettes de blé » qui ont été prêtées, dans un but de pacification, par les magasins d'approvisionnement de Versailles. Derrière viennent les restes de la garde du corps, humiliée, en bonnets de grenadiers. Tout de suite après, la voiture, les voitures royales ; car le cortège comprend aussi cent députés de la nation, parmi lesquels Mirabeau — qui n'a pu se faire entendre. Enfin, pêle-mêle, formant l'arrière-garde, le régiment de Flandre, les Suisses, les Cent Suisses, d'autres corps de garde, des brigands, tout ce qui n'a pu trouver place en avant. Encadrant ces masses, mélangé avec elles, le flot sans fin des contingents de Saint-Antoine et la cohorte des Ménades. C'est surtout autour de la voiture royale que se sont portées les Ménades. Elles ont enroulé autour de leur corps le drapeau tricolore ; elles chantent « des chansons pleines d'allusions » ; montrant d'une main la voiture royale, que visent ces chansons, et désignant de l'autre les fourgons de provisions, criant : « Courage, amis ! Nous ne manquerons plus de pain maintenant ; nous ramenons le Boulanger, la Boulangère et le petit Mitron »...

» La pluie détrempe le drapeau tricolore, mais ne saurait noyer leur joie. Tout ne va-t-il pas bien marcher maintenant ? « Ah ! madame notre bonne reine », diront quelques jours plus tard ces maîtresses femmes, « ne nous trahissez plus, et nous vous aimerons toutes ! »...

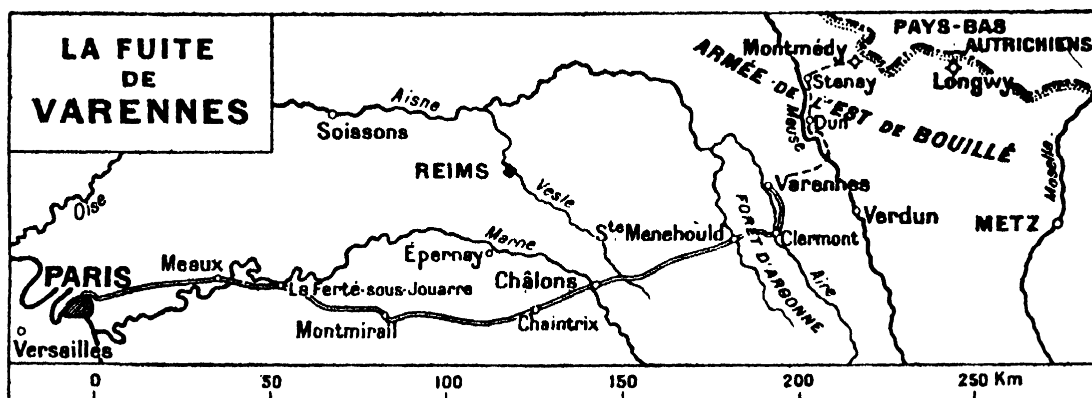
Ceci se passait le 6 octobre 1789. Pendant près de deux ans la famille royale put résider en sûreté aux Tuileries. Si la Cour n'avait pas trahi le peuple, Louis XVI serait mort sur son trône.

De 1789 à 1791, la révolution put garder sa forme primitive. La France était devenue une monarchie aux pouvoirs limités ; le roi conservait un train réduit aux Tuileries, et l'Assemblée nationale régnait sur un pays encore en paix. La Russie, la Prusse et l'Autriche avaient à ce moment d'autres préoccupations. C'était la république couronnée de Pologne, alors en pleine décomposition, non celle de France, qui attirait leurs regards.

Si l'on tient compte de l'inexpérience de l'Assemblée, de la complexité des problèmes qu'elle avait à résoudre et des difficultés au milieu desquelles elle avait à délibérer, il est indéniable qu'elle fit une œuvre constructive non négligeable. Certaines de ses réformes sont encore en vigueur ; d'autres, d'un caractère plus expérimental, ont été abrogées ; d'autres enfin furent franchement désastreuses. On adoucit le code pénal : la torture, l'emprisonnement arbitraire et les poursuites pour cause d'hérésie furent abolis. Les anciennes provinces de France firent place à quatre-vingts départements. Les hauts grades de l'armée furent ouverts à tous. Un système simple et excellent de tribunaux fut institué, mais on en réduisit la valeur en décidant que les juges seraient élus par le peuple pour une courte période. La foule devient ainsi un tribunal d'appel, et les juges, comme les membres de l'Assemblée, étaient obligés de juger pour la galerie. Les biens immenses de l'Eglise furent confisqués par l'Etat, qui s'en fit l'administrateur ; les établissements religieux qui ne s'occupaient ni d'éducation, ni de charité furent dissous et la nation prit à sa charge le traitement du clergé. Cette mesure était loin d'être défavorable au menu clergé, qui était payé d'une façon ridiculement basse par rapport aux riches dignitaires. Mais, en soumettant à l'élection les prêtres et les évêques, l'Assemblée ruinait le principe fondamental de l'organisation romaine, qui faisait du pape le centre de tout pouvoir et plaçait l'autorité en haut, et non en bas. En fait, l'Assemblée cherchait à faire de l'Eglise de France une église protestante, par l'organisation, sinon par la doctrine. Partout il y eut conflit entre les prêtres « constitutionnels » et les « réfractaires ».

L'Assemblée nationale vota une mesure assez curieuse qui affaiblit son autorité. Elle décréta qu'aucun de ses membres ne pourrait devenir ministre de l'exécutif. Elle copiait ainsi la constitution américaine, qui séparait

le pouvoir des ministres de celui de la législature. Avec le système britannique, au contraire, les ministres étaient pris dans le corps législatif, prêts à répondre à toutes les questions et à justifier leur interprétation des lois et leur gestion des affaires publiques. Si la législature représente le peuple souverain, il est indiscutable que les ministres soient en un contact aussi étroit que possible avec elle. Cette séparation en France de la législature et de l'exécutif engendra la méfiance et les malentendus ; la première ne pouvait exercer son droit de contrôle, le second manquait de force morale. Cela entraîna un tel affaiblissement du pouvoir central que dans beaucoup de régions, les communes et les villes devinrent des organes pratiquement autonomes ; elles acceptaient ou rejetaient, à leur gré, les ordres de Paris, refusaient de payer l'impôt et partageaient les biens ecclésiastiques en ne tenant compte que des appétits locaux.



nellement « le seul homme » que le roi eût à ses côtés ; il s'était rendu quelque peu ridicule en cette circonstance, mais tous ses plans n'aboutissaient pas à l'escalier dérobé des Tuileries. Lorsqu'il mourut en 1791, la France perdit certainement l'un de ses hommes d'Etat les plus constructifs, et l'Assemblée nationale sa dernière chance de coopérer avec le roi. Qui dit cour dit conspiration. Les royalistes ne se souciaient ni de Mirabeau, ni de la France ; ils voulaient rentrer dans leur paradis perdu, retrouver leurs privilèges et leur luxe. Il leur semblait qu'en paralysant l'Assemblée Nationale ils feraient, comme par miracle, sortir l'ancien régime de son tombeau. Ils ne se doutaient pas qu'ils côtoyaient un autre précipice : celui d'une république extrémiste.

Un soir de juin 1791, entre onze heures et minuit, le roi, la reine et leurs deux enfants sortirent en secret des Tuileries, sous un déguisement, se faufilèrent, tout palpitants, à travers les rues de la capitale, qu'ils contournèrent du nord à l'est, et montèrent finalement dans une berline qui les attendait sur la route de Châlons. Il allaient rejoindre l'armée de l'Est, cette armée « loyale », dont les officiers étaient prêts à sacrifier la France au roi et à la cour. Cette sorte d'aventure était tout à fait du goût de la reine, et l'on peut s'imaginer la joie du petit groupe à mesure qu'augmentait le nombre des kilomètres qui les séparaient de Paris. Là-bas, de l'autre côté des collines, on allait retrouver les révérences et les baise-mains. Puis, ce serait le retour à Versailles. Quelques coups de feu dans la foule parisienne — peut-être quelques décharges de canon. Quelques gens à pendre — de la canaille. Quelques mois de terreur blanche. Et tout rentrerait dans l'ordre. Calonne même pourrait revenir,

10

Si l'Assemblée nationale avait pu compter sur le loyal appui de la Couronne et sur le patriotisme des nobles, elle serait sans doute parvenue, en dépit de son inexpérience, de son culte outré pour Rousseau et de la dictature bruyante des galeries, à donner, tant bien que mal, à la France une forme stable de gouvernement parlementaire. Elle possédait, en la personne de Mirabeau, un homme d'Etat qui avait une notion claire des besoins du temps ; il connaissait les avantages et les défauts de la constitution britannique et cherchait à doter son pays d'une organisation politique similaire, mais avec un régime électoral plus démocratique et plus honnête. Mirabeau, il est vrai, avait noué une intrigue avec la reine, qu'il voyait secrètement et qu'il déclarait solen-

avec de nouveaux expédients financiers. Il était précisément occupé à recruter des adhérents parmi les princes allemands. Il y aurait, sans doute, beaucoup de châteaux à reconstruire, mais les gens qui les avaient brûlés, ne seraient pas surpris si le fardeau de cette reconstruction pesait un peu lourdement sur leur noire encolure.

Toutes ces brillantes anticipations s'effondrèrent cruellement la même nuit, à Varennes. Le roi avait été reconnu à Sainte-Menehould par le fils du maître de poste, et à la nuit tombante on pouvait entendre sur les chemins menant vers l'ouest le galop des cavaliers qui allaient semer l'alarme dans tout le pays et tenter de barrer la route aux fugitifs. Des chevaux frais se trouvaient prêts dans la partie haute du village de Varennes ; mais l'officier qui avait la charge du roi était allé se coucher et le malheureux monarque, déguisé en valet, dut discuter pendant une demi-heure avec ses postillons, qui s'attendaient à relayer dans la partie basse du village et refusaient d'aller plus loin. Quand ils cédèrent, il était trop tard. La petite troupe trouva, attendant sur le pont qui divise Varennes en deux, le fils du maître de poste de Sainte-Menehould qui l'avait devancée, ainsi qu'un certain nombre de républicains de Varennes réunis par lui. Le pont était barricadé. Le canon des mousquets luisait déjà à l'intérieur de la voiture : « Vos passeports ? »

Le roi se rendit sans faire de résistance. La petite troupe fut dirigée vers la maison d'un fonctionnaire du village. « Eh bien, oui, dit le roi, c'est moi ! » Il fit en même temps observer qu'il avait faim. Au dîner, il loua le vin, « un vin tout à fait excellent ». Ce que la reine dit en la circonstance n'a pas été noté. Il y avait des troupes royalistes dans le voisinage, mais elles ne cherchèrent pas à intervenir. Le tocsin commença à sonner, et le village s'éclaira, pour être à l'abri de toute surprise.

Ce fut un cortège bien piteux que celui qui reprit le chemin de Paris, où il fut accueilli en silence par la foule : celle-ci était avertie que quiconque insulterait le roi serait rossé et que quiconque l'acclamerait serait mis à mort....

Ce ne fut qu'après cet événement que l'idée d'une république commença à s'imposer à l'esprit des Français. Avant la fuite pour Varennes, il y avait sans doute plus d'un théoricien républicain, mais personne ne proposait d'abolir en fait la royauté. Même en juillet, un mois après la fuite, une grande réunion tenue au Champ de Mars pour soutenir une pétition qui réclamait la déposition du roi fut dispersée par l'autorité et beaucoup de gens furent tués. Mais ces manifestations de fermeté n'empêchaient pas les esprits de tirer de l'affaire de Varennes certaines conclusions. Comme les Anglais du temps de Charles Ier, les Français commençaient à comprendre qu'on ne pouvait faire confiance au roi — qu'il était dangereux. Le pouvoir des Jacobins croissait de jour en jour, et leurs chefs, Robespierre, Danton, Marat, considérés naguère comme d'impossibles extrémistes, commençaient à prendre la direction des affaires du pays.

Ces Jacobins correspondaient aux radicaux américains : aucune considération ne pouvait modérer leurs idées. Leur force résidait dans leur liberté d'esprit et leur honnêteté foncière. Etant pauvres, ils n'avaient rien à perdre. A la tête du parti de la modération et des compromis, l'on trouvait des hommes en place, comme le général Lafayette, qui avait représenté la France en Amérique, et comme Mirabeau, un aristocrate qui aurait volontiers pris modèle sur les grands seigneurs anglais. Robespierre, au contraire, était un jeune avocat d'Arras, qui n'avait pour tout trésor que sa foi dans Rousseau ; Danton était un avocat parisien, à peine plus riche, un gros homme toujours gesticulant, amateur de rhétorique ; Marat était plus âgé : c'était un Suisse d'une réelle valeur scientifique, mais que ses biens n'encombraient pas davantage. Si nous insistons sur cette culture scientifique de Marat, c'est que c'est devenu une mode chez les écrivains anglais de représenter les chefs des grands mouvements révolutionnaires comme des ignorants. Marat savait l'anglais, l'espagnol, l'allemand et l'italien ; il avait passé plusieurs années en Angleterre, avait été nommé M.D. honoraire de l'Université de St. Andrew et avait publié en anglais des articles de médecine fort distingués. Benjamin Franklin et Goethe prenaient le plus grand intérêt à ses travaux de physique. Or, c'est le même homme que Carlyle appelle « chien enragé », « créature atroce et sordide », « sangsue de chien » — cette dernière épithète en guise d'hommage envers sa science.

Avec la Révolution, Marat vint à la

politique, et son premier apport à la grande discussion qui était en cours fut l'œuvre d'un esprit sain et élevé. La plupart des Français avaient l'illusion que l'Angleterre était le pays de la liberté. Son *Tableau des vices de la constitution d'Angleterre* montra quelle était en Grande-Bretagne la véritable situation. Ses dernières années furent empoisonnées par une intolérable maladie de peau prise dans les égouts de Paris, où il avait dû se cacher après avoir dénoncé le roi comme traître après sa fuite à Varennes. Ce n'était qu'en se tenant assis dans un bain chaud qu'il était capable de reprendre suffisamment ses esprits pour pouvoir écrire. Durement traité par les autres, il s'était lui même endurci ; et pourtant il fait figure dans l'histoire d'un homme d'une rare et parfaite honnêteté. Sa pauvreté surtout semble avoir suscité les railleries de Carlyle :

« Quelle route il a parcouru ! Et le voici, vers sept heures et demie, qui mijote dans sa baignoire en sabot ; son mal le ronge : la fièvre de la révolution.... Il est tout à fait las et malade, le pauvre homme ; avec exactement vingt-trois sous d'argent comptant, en papier ; sans compter sa baignoire; un solide tabouret à trois pieds lui sert pendant ce temps de bureau ; une blanchisseuse sordide, voilà toute sa Maison.. ou plutôt son train civil dans la rue de l'École de Médecine ; c'est là, et non ailleurs, que son chemin l'a conduit... Eh quoi, l'on frappe encore. La voix musicale d'une femme, qui insiste pour être reçue ; c'est la citoyenne qui a un service à rendre à la France. Marat, la reconnaissant de l'intérieur, crie : Qu'elle entre ! Et l'on fait entrer Charlotte Corday. »

La jeune héroïne — car les chefs républicains sont de bonne classe et leurs assassins sont nécessairement des héroïnes à la voix musicale — s'offre à lui fournir des renseignements sur la contre-révolution de Caen, et, tandis que Marat prend note de ses déclarations, elle le poignarde (1792).

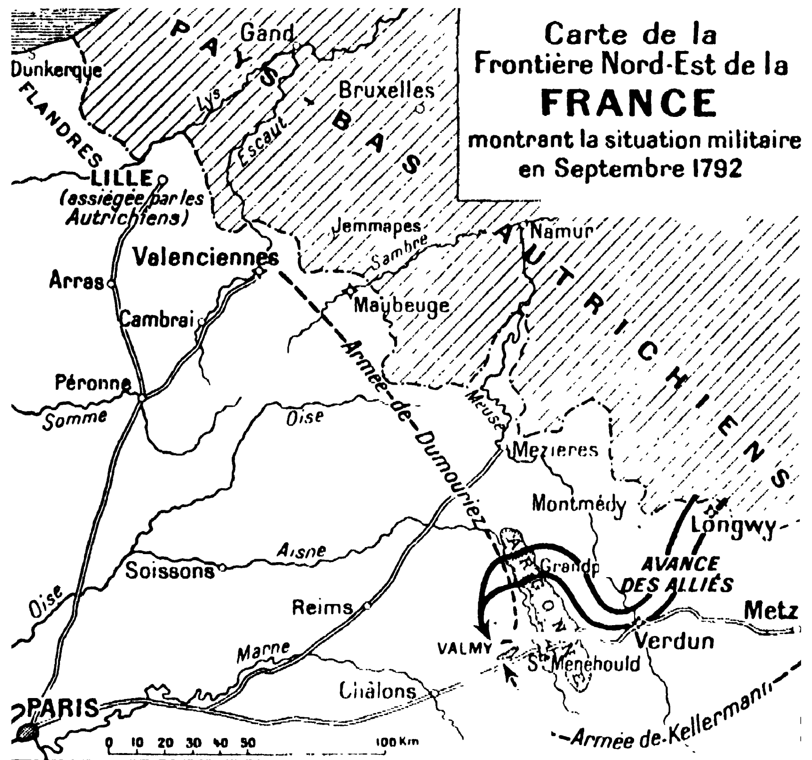
La plupart des chefs du parti jacobin étaient de ce modèle. Ils étaient pauvres et libres. N'étant solidaires d'aucune puissance, ils pouvaient pousser leurs idées de liberté et d'égalité jusqu'au terme que leur assignait une logique inflexible. Leur idéal patriotique était à la fois rude et élevé. Ils ne songeaient pas à sourire quand ils voyaient les modérés essayer de tout arranger, d'améliorer le sort du peuple sans lui ôter pourtant le sentiment de sa dépendance et de conserver à la royauté et aux gens en place une part du respect qu'on leur accordait autrefois. Aveuglés par les formules chères à Rousseau, les Jacobins étaient insensibles à cette vérité historiquement prouvée que l'homme est, par nature, soit oppresseur, soit opprimé, et que c'est seulement par la loi, l'instruction et l'amour qu'on peut faire de lui une créature heureuse et libre.

Alors qu'en Amérique, pays où l'égalité était déjà ouvertement pratiquée, du moins par les blancs, les formules démocratiques du XIXe siècle pouvaient avoir un effet heureux et stimulant, en France, royaume dont les villes abritaient une population appauvrie, aigrie, démoralisée, ces mêmes formules agissaient comme un breuvage enivrant et nocif. La condition du peuple de Paris était surtout désespérée, car les industries de luxe étaient sa principale occupation et il pourvoyait aux besoins des hautes classes, vis-à-vis desquelles il jouait trop souvent le rôle de parasite. Maintenant que les gens de cour avaient passé la frontière, que les voyages étaient devenus difficiles, Paris tendait à devenir le refuge d'une foule de sans-travail et de mécontents.

Mais les royalistes, incapables de comprendre ce que représentaient vraiment les Jacobins, avec leur dangereuse intégrité et leur action sur l'imagination des foules, cherchèrent, dans leur vanité, à s'en faire un instrument. Le moment approchait où l'Assemblée Nationale allait, en vertu de la nouvelle constitution, faire place à l'Assemblée Législative; et lorsque les Jacobins, voulant briser les modérés, proposèrent que les membres du premier de ces corps fussent inéligibles au second, les royalistes leur donnèrent leur cordial appui. Ils espéraient qu'ainsi émondée, sans expérience, l'Assemblée Législative serait incapable de faire une besogne politique sérieuse. Ils feraient « sortir le bien d'un excès de mal », et bientôt la France retomberait impuissante aux mains de ses maîtres légitimes. Les royalistes allèrent même plus loin. Ils firent élire maire de Paris un Jacobin. C'était comme si un homme, pour prouver à sa femme qu'elle a besoin de son aide, ramenait chez lui un tigre affamé. Mais il y avait quelqu'un de tout prêt, et sur qui les royalistes ne comptaient pas, pour prendre la place d'une Assemblée Législative

défaillante : c'était la Commune jacobine de Paris, installée à l'Hôtel de Ville.

Jusqu'ici la France avait été en paix avec l'étranger. Aucun de ses voisins ne l'avait attaquée : ils espéraient en effet que, de ces luttes intestines, elle sortirait affaiblie. Ce fut la Pologne qui fut la victime du tiraillement de la France. Mais cela n'empêchait pas nos monarques d'outrager et de menacer cette dernière, tout en se réservant pour un nouveau partage de la Pologne. A Pillnitz, en 1791, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche se rencontrèrent et lancèrent une proclamation, dans laquelle ils affirmaient que : la restauration de l'ordre et de la monarchie en France intéressait tous les souverains. Une armée d'émigrés, nobles et gentilshommes français, armée composée surtout d'officiers, fut autorisée à se rassembler près de la frontière.



Ce fut la France qui déclara la guerre à l'Autriche. Beaucoup de républicains poussaient à la guerre, parce qu'ils voulaient libérer la Belgique, qui était de sang et de langue française, du joug autrichien. D'autre part, beaucoup de royalistes voyaient dans une aventure guerrière le meilleur moyen de rendre son prestige à la Couronne. Marat défendit avec frénésie dans son journal, l'*Ami du peuple,* la cause de la paix ; il craignait, en effet, que l'enthousiasme républicain ne se changeât en fièvre belliqueuse ; son instinct lui faisait pressentir un Napoléon. Le 20 avril 1792, le roi se rendit à l'Assemblée et proposa, au milieu des acclamations, le vote de la guerre.

Les débuts de celle-ci furent désastreux pour la France. Des trois armées françaises qui entrèrent en Belgique, deux essuyèrent une grave défaite, et la troisième, commandée par Lafayette, dut battre en retraite. La Prusse se rangea bientôt aux côtés de l'Autriche, et les forces alliées, sous les ordres du duc de Brunswick, se préparèrent à envahir la France. Le duc lança l'une des plus imbéciles proclamations de l'histoire : il annonçait qu'il envahissait la France pour restaurer l'autorité royale et que si le moindre affront était infligé au roi, Paris et l'Assemblée seraient soumis à « une exécution militaire ». Il y avait de quoi rendre républicain le plus royaliste des Français — au moins pour la durée de la guerre.

Une nouvelle phase de la Révolution, la révolution jacobine, fut la conséquence directe de cette proclamation. L'Assemblée Législative, où les républicains modérés (Girondins) et les royalistes étaient en majorité, de même que le gouvernement, qui avait dissous par la violence une réunion des républicains au Champ de Mars, étaient déconsidérés. Les insurgés se rassemblèrent à l'Hôtel de Ville, et le 10 août la Commune lança une attaque contre le palais des Tuileries.

Le roi montra en l'occasion, non seulement une parfaite stupidité, mais l'étonnant égoïsme qui est le privilège des rois. Il avait autour de lui une garde suisse d'environ mille hommes, ainsi qu'un corps de gardes nationaux d'un loyalisme fort douteux. Il fit assez bonne contenance jusqu'au moment où le feu s'ouvrit, puis il se rendit à l'Assemblée, se plaçant, ainsi que sa

famille, sous sa protection : aux Suisses, il laissait le soin de se défendre. Il espérait ainsi opposer la Législative et la Commune, mais l'Assemblée était loin de posséder le même esprit combatif que l'Hôtel de ville. Les réfugiés royaux furent placés dans une loge réservée pour les journalistes et qui donnait dans une petite pièce : il y restèrent seize heures, pendant que l'on discutait sur leur sort. Du dehors arrivait le bruit de la bataille ; de temps à autre, une vitre volait en éclats. Les malheureux Suisses n'avaient plus d'autre choix que de se faire hacher sur place.

L'Assemblée n'avait pas assez de courage pour soutenir le gouvernement qui, en juillet, avait agi avec tant de décision au Champ de Mars. La Commune, par son énergie farouche, lui en imposait. Elle ne fut d'aucune aide au roi. Elle le blâma et se demanda si elle devait le suspendre. Les Suisses combattirent jusqu'au moment où ils reçurent du roi un billet leur enjoignant de mettre bas les armes ; mais la majeure partie d'entre eux furent massacrés par la foule furieuse.

Cette longue suite d'efforts pour transformer Louis en roi « mérovingien », pour faire de ce lourd et rigide souverain absolu un honnête républicain couronné touchait maintenant à son tragique dénouement. La Commune de Paris était, en fait, maîtresse de la France. L'Assemblée législative décréta que le roi était suspendu de ses fonctions : elle l'interna au Temple, le remplaça par une commission exécutive, et convoqua une Convention nationale, chargée d'élaborer une nouvelle constitution.

Les nerfs de la France républicaine et patriote étaient à bout. Ses armées, brisées, refluaient vers Paris. Longwy était tombé, puis ce fut le tour de Verdun : rien ne semblait devoir arrêter la marche des alliés sur la capitale. Se sentant trahi par les royalistes, le peuple fut pris de panique et réclama les mesures de répression les plus cruelles. Il exigea que les royalistes fussent bâillonnés et mis hors d'état de nuire ; la crainte, espérait-on, leur ferait quitter le pays. La Commune fit sortir de leur terrier tous les royalistes qu'elle put découvrir, et bientôt les prisons de Paris furent combles. Marat comprit qu'un massacre menaçait. Il essaya, avant qu'il fût trop tard, d'improviser des tribunaux qui auraient séparé parmi ce ramassis d'intrigants, de suspects et d'inoffensifs gentilshommes, les innocents des coupables. Son avis fut négligé, et dans les premiers jours de septembre le massacre commença.

Subitement, des bandes d'insurgés s'emparèrent des prisons. Une caricature de tribunal fut constituée dans chacune, tandis qu'au dehors attendait une foule exaspérée, armée de sabres, de piques et de haches. Un à un, les prisonniers, les hommes aussi bien que les femmes, étaient extraits de leurs cellules, interrogés sommairement, absous aux cris de « Vive la Nation ! », ou livrés à la foule qui se pressait à la porte. Les gens se bousculaient, se battaient : c'était à qui porterait un coup aux condamnés. Ceux-ci étaient poignardés, déchiquetés, roués de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive ; on leur sciait ensuite la tête qu'on plantait sur une pique et qu'on promenait par la ville. Parmi les suppliciés, figura la princesse de Lamballe que le roi et la reine avaient laissée derrière eux aux Tuileries. Sa tête fut portée jusqu'au Temple au bout d'une pique pour être présentée à la reine. Dans la cellule de cette dernière se trouvaient deux gardes nationaux. L'un voulait que la souveraine contemplât cet affreux spectacle ; l'autre, pris de pitié, s'y refusa.

Au moment même où cette atroce tragédie se déroulait à Paris, le général français Dumouriez qui, en hâte, avait ramené son armée des Flandres vers les forêts de l'Argonne, contenait l'ennemi devant Verdun. Le 20 septembre une bataille, qui fut surtout un duel d'artillerie, fut livrée à Valmy. L'avance prussienne, assez timide, fut arrêtée ; l'infanterie des Français resta inébranlable, leur artillerie se montra supérieure à celle des alliés. Pendant les dix jours qui suivirent cet échec, le duc de Brunswick se montra hésitant ; puis il commença à battre en retraite vers le Rhin. Cette bataille de Valmy fut l'une des batailles décisives de l'histoire. La Révolution était sauvée.

La Convention nationale se réunit le 21 septembre 1792, et proclama immédiatement la République. Le jugement et l'exécution du roi suivirent, par une sorte de nécessité logique. C'était moins un homme qu'un symbole qu'on frappait en la personne de Louis XVI. En réalité, on ne savait que faire de lui : on ne pouvait lui permettre d'aller réconforter les émigrés ; à l'intérieur, il ne pouvait rester inoffensif ; son existence menaçait celle du pays. Marat réclamait

inlassablement sa mise en jugement, et pourtant, avec son étonnante lucidité, il ne voulait pas que l'on imputât au souverain les crimes commis par lui avant d'avoir signé la constitution, car jusqu'à ce moment il était au-dessus de la loi. Marat ne voulait pas davantage qu'on limitât la liberté des défenseurs du roi.... Jusqu'au bout Marat se montra un adversaire implacable, mais juste ; ce fut, à tout prendre, un grand homme, une belle intelligence, dans une enveloppe de feu.

Louis XVI fut décapité le 21 janvier 1793, ou plutôt il fut guillotiné ; depuis le mois d'août, en effet, la guillotine était devenue l'instrument officiel des exécutions capitales.

Danton tint magnifiquement, en l'occasion, son rôle de lion. « Les rois de l'Europe nous menacent, rugit-il, jetons-leur en défi une tête de roi ! »

11

L'on vit alors s'ouvrir une phase étrange de l'histoire du peuple français. D'un bout à l'autre du pays, l'on vit monter une grande flamme d'enthousiasme pour la France et pour la République. Ce devait être la fin de tous les compromis, au dedans comme au dehors ; à l'intérieur les royalistes et les traîtres devaient être écrasés ; à l'extérieur la France devait être le guide et le soutien de tous les révolutionnaires. L'Europe, l'univers lui-même devaient se convertir à la foi républicaine. La jeunesse de France afflua vers les armées républicaines ; à travers le pays un chant merveilleux, un chant qui aujourd'hui encore produit sur notre sang l'effet d'un vin généreux, la Marseillaise, prit son vol. Devant ce chant, devant les fantassins allègres et les canonniers enthousiastes de la République française, les armées ennemies refluèrent. Avant la fin de l'année 1792, les troupes françaises de la Révolution avaient par leurs exploits surpassé celles de Louis XIV ; partout elles campaient sur le sol étranger. Elles étaient à Bruxelles, elles avaient submergé la Savoie, elles avaient poussé jusqu'à Mayence, elles avaient enlevé l'Escaut aux Hollandais. Mais le gouvernement français se laissa aller à un acte déraisonnable. L'expulsion de son représentant à Londres après l'exécution de Louis XVI l'avait exaspéré, et il déclara la guerre à l'Angleterre. Cette décision était peu sage, car si la Révolution avait doté la France d'une infanterie enthousiaste et d'une brillante artillerie, si elle avait débarrassé l'armée de terre d'aristocrates incapables et de traditions gênantes, par contre, elle avait détruit la discipline dans la marine ; si bien que l'Angleterre était maîtresse incontestée des mers. Cette provocation dressa l'Angleterre tout entière contre la France ; et pourtant il y avait eu dans ce premier pays un mouvement de sympathie très net pour les buts de la Révolution.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la lutte que, durant les années suivantes, la France eut à soutenir contre une coalition européenne. Elle chassa, à jamais, les Autrichiens de Belgique, et fit de la Hollande une république. La flotte hollandaise, prise dans les glaces du Texel, se rendit à une poignée de cavaliers, sans avoir tiré un coup de canon. Pendant quelque temps l'avance française fut arrêtée en Italie, et ce ne fut qu'en 1796 qu'un jeune général, Napoléon Bonaparte, conduisit en triomphe, à travers le Piémont, vers Mantoue et vers Vérone, les armées affamées et déguenillées de la République. Une nouvelle forme de guerre venait d'apparaître dans l'histoire. Les vieilles armées professionnelles combattaient pour combattre, aussi lentes à se mouvoir que l'ouvrier payé à l'heure ; au contraire, ces armées admirables de la Révolution combattaient, malgré la faim et la soif, pour la victoire. « Ce qui surprit le plus les Alliés, ce fut le nombre et la rapidité de mouvement des Républicains. Rien ne retardait, en fait, la marche de ces armées improvisées. On n'avait ni assez d'argent pour acheter des tentes, ni assez de fourgons pour les transporter ; on s'en passait d'ailleurs fort bien ! les privations qui auraient fait déserter des armées professionnelles tout entières étaient allègrement supportées par les soldats de 1793-1794. On ne pouvait songer à organiser des convois de vivres pour des armées d'une dimension encore inconnue, et les troupes prirent l'habitude de « vivre sur le pays ». Ainsi l'année 1793 marque le début de l'ère de la guerre moderne, dont les principaux caractères sont : la rapidité de mouvement, le plein développement des forces nationales, le bivouac, les réquisitions, la force, tout cela en opposition aux manœuvres prudentes, aux petites armées professionnelles, aux tentes, aux pleines rations, et à la chicane. Le premier système s'inspire d'un esprit de décision et d'autorité, le second est celui des petits sacrifices pour un petit bénéfice[1]. »

[1] C. P. Atkinson, dans *l'Encyclopædia Britannica*.

Tandis que ces armées d'enthousiastes déguenillés chantaient la *Marseillaise* et combattaient pour la France, ne comprenant, au fond, pas très bien si elles pillaient ou si elles libéraient les pays qu'elles submergeaient, l'enthousiasme républicain se donnait cours à Paris d'une façon beaucoup moins glorieuse. Marat, le seul homme qui, parmi les Jacobins, s'imposât par son intelligence, était rendu furieux par un mal incurable : bientôt il fut assassiné ; le patriotisme de Danton se manifestait sous forme de coups de tonnerre ; mais c'était Robespierre, qui par son fanatisme obstiné, dominait la situation. Il est difficile de porter un jugement sur cet homme ; il était de tempérament plutôt délicat, timide par nature et franchement fat. Mais il avait ce don, le plus nécessaire de tous pour qui aspire au pouvoir : la foi. Il croyait, non à un Dieu ami et confident des hommes, mais à un certain Etre suprême, dont Rousseau était le prophète. Il entreprit de sauver la République, telle qu'il la concevait, et il s'imagina qu'elle ne pourrait être sauvée par personne d'autre que par lui. Conserver le pouvoir, c'était donc sauver la patrie. Il y eut des insurrections : à l'ouest, en Vendée, où les habitants, conduits par les nobles et les prêtres, se dressèrent contre la conscription et la dépossession du clergé ; dans le midi, où Lyon et Marseille s'étaient soulevées et où les royalistes de Toulon avaient accueilli une garnison anglaise et espagnole. A ces attentats contre la patrie, il semblait qu'il n'y eût qu'une réponse : de nouvelles exécutions de royalistes.

Rien ne pouvait être plus agréable que cette mesure aux farouches populations des taudis de Paris. Le Tribunal révolutionnaire se mit à la besogne et la boucherie commença. La guillotine était pour les bourreaux un instrument sûr et expéditif. La reine fut guillotinée, la plupart des adversaires de Robespierre furent guillotinés, les athées qui refusaient de reconnaître l'Etre Suprême furent guillotinés. Danton fut guillotiné parce qu'il trouvait qu'on guillotinait trop ; les semaines se succédaient, et l'infernale machine fauchait toujours plus de têtes. Le règne de Robespierre ne pouvait se soutenir sans qu'il y eût chaque jour plus de sang; de même le mangeur d'opium a besoin d'une dose chaque jour plus forte.

Danton resta Danton, le lion, jusque sur la guillotine. « Allons, Danton ! s'écria-t-il, pas de faiblesse ! »

Ce qu'il y avait de plus grotesque dans cette affaire, c'est que Robespierre était indubitablement honnête, plus honnête qu'aucun des hommes qui devaient prendre sa place. Il voulait passionnément fonder un ordre nouveau. Sur son inspiration, le Comité de Salut public, gouvernement de douze membres qui avait pris la place de la Convention, entreprit une œuvre de *reconstruction*. Il construisit même sur une échelle prodigieuse. Aux problèmes complexes que nous cherchons à résoudre aujourd'hui avec un mal infini, le Comité apporta une solution hâtive et superficielle. On chercha d'abord à égaliser la propriété. « L'opulence », disait Saint-Just, « est infâme ». Les biens des riches furent imposés ou confisqués, avant d'être distribués entre les pauvres. Tout homme devait avoir une demeure, un gagne-pain, une femme et des enfants. Le travailleur devait recevoir la récompense de son effort, mais aucun avantage supplémentaire. On essaya de supprimer complètement le *profit* qui est le grossier stimulant du travail humain depuis le temps où les sociétés existent. Le profit reste pour nous la plus troublante des énigmes économiques. Il y eut dans la France de 1793 des lois rigoureuses contre les « profiteurs ». Ce gouvernement jacobin, non seulement voulait reconstruire l'ordre économique, mais aussi tout le système social, sur un plan nouveau. Le divorce fut rendu aussi facile que le mariage ; toute distinction entre enfants légitimes et illégitimes fut abolie... On dressa un nouveau calendrier ; le système compliqué des monnaies, des poids, des mesures de l'ancienne France fit place au système métrique, si simple et si clair... Un groupe d'extrémistes proposa d'abolir Dieu avec les autres institutions, et de substituer à son culte celui de la déesse Raison. Mais Robespierre se dressa contre ces novateurs : il n'était pas un athée. « L'athéisme », disait-il, « est aristocratique. L'idée d'un Etre Suprême qui veille sur l'innocence opprimée et punit le crime triomphant est essentiellement une idée populaire. » C'est pourquoi il fit guillotiner Hébert, qui avait célébré la fête de la Raison, ainsi que tout son parti.

Un certain désordre mental se manifesta chez Robespierre au cours de l'été de 1794. Sa religion devenait sa grande préoccupation, cependant que chaque matin, à travers les rues de Paris, l'on entendait le roulement sourd des charrettes de la Terreur conduisant

à l'échafaud leur chargement de condamnés. Il fit décréter par la Convention que la France reconnaissait l'existence de l'Etre Suprême et croyait dans la doctrine consolante de l'immortalité de l'âme. En juin, il célébra en grande pompe la fête de son Etre Suprême. En un brillant costume, tenant en main une gerbe de fleurs et d'épis de blé, il conduisit une procession qui se déroula des Tuileries au Champ de Mars. Des statues inflammables, figurant l'Athéisme et le Vice, furent solennellement brûlées ; puis, grâce à un ingénieux mécanisme, qui laissait pourtant entendre quelques légers grincements, une image de la Sagesse surgit à leur place. Il y eut des discours — Robespierre prononça le principal — mais aucun culte ne fut célébré...

Robespierre sembla ensuite vouloir se tenir à l'écart des affaires publiques. Pendant un mois, il ne parut pas à la Convention.

On le vit reparaître un jour de juillet et il prononça un étrange discours qui présageait de nouvelles persécutions. « Considérant la multitude des vices qu'a roulés jusqu'à nous le torrent de la Révolution, » s'écria-t-il, dans son dernier grand discours à la Convention, « j'ai quelquefois tremblé à l'idée que je pourrais être souillé par le voisinage impur des méchants... Je sais qu'il est facile pour les tyrans ligués de ce monde d'accabler un individu isolé ; mais je sais aussi quel est le devoir d'un homme capable de mourir pour la défense de l'humanité... »

Vinrent ensuite quelques vagues déclarations qui semblaient menacer tout le monde.

La Convention écouta ce discours en silence ; mais lorsque quelqu'un proposa de l'imprimer et de le répandre, il y eut une tempête d'exclamations indignées et l'autorisation fut refusée. Robespierre, furieux, se rendit au club qui le soutenait et, devant ses partisans, lut une seconde fois son discours.

La nuit se passa en conciliabules et en préparatifs pour la journée du lendemain. Le matin suivant, la Convention se dressa contre Robespierre. Un certain Tallien le menaça d'un poignard. Quand il essaya de parler, les huées s'élevèrent et le président couvrit sa voix du bruit de sa sonnette. « Président d'assassins », cria Robespierre, « je te demande la parole ». Il ne put obtenir gain de cause. Sa voix le trahit ; il se mit à tousser et à bredouiller. « C'est le sang de Danton qui l'étouffe », cria quelqu'un.

L'arrestation de Robespierre et de ses principaux partisans fut décrétée à cinq heures et demie.

Mais l'Hôtel de Ville, où les Jacobins restaient tout puissants, se dressa contre la Convention et arracha des mains de ceux auxquels cette dernière en avait confié la garde Robespierre et ses compagnons. Il y eut une nuit de conciliabules, de marches et de contre-marches ; finalement, vers trois heures du matin, les forces de la Convention se groupèrent en face de celles de la Commune, elles-mêmes postées devant l'Hôtel de Ville. Mais Henriot, le commandant des Jacobins, était ivre, et, après quelques instants de flottement, une partie de ses troupes passa au gouvernement. Robespierre et ses fidèles étaient pris au piège.

Deux ou trois hommes se jetèrent par la fenêtre, et se blessèrent terriblement en tombant sur les pointes des grilles. D'autres tentèrent de se tuer. Robespierre eut la mâchoire inférieure fracassée par la balle d'un gendarme. Quand on le releva, ses yeux sortaient de son visage pâle, dont le bas n'était plus qu'une bouillie sanglante.

Il devait connaître encore dix-sept heures d'agonie, pendant lesquelles il ne prononça pas une parole ; on lui avait lié la mâchoire avec des linges sales. Le dictateur, ses compagnons, ainsi que les corps brisés et sans vie de ceux qui avaient sauté par les fenêtres de l'Hôtel de Ville, en tout vingt-deux hommes, furent menés à la guillotine à la place des victimes déjà désignées pour ce jour-là. Les yeux de Robespierre restèrent presque tout le temps fermés, mais, nous dit Carlyle, il les ouvrit pour voir le grand couteau suspendu au-dessus de sa tête, et il se débattit. On raconte aussi qu'il se mit à crier quand le bourreau lui enleva son bandage. Puis le couteau tomba, rapide et pitoyable.

La Terreur était finie. Elle avait condamné et exécuté environ quatre mille personnes.

12

Il fallait que le torrent d'idées nouvelles qui sortait de la Révolution fût bien puissant pour continuer à couler en un flot créateur après que tant de nobles conceptions eurent été travesties par la figure étrange de Robespierre. A travers la lentille de son énorme vanité et de son égoïsme, tous les espoirs qu'avait fait naître ce grand mouvement humain n'apparaissaient plus que comme des monstres noirs et sanglants, et

cependant la puissance des idées restait intacte. Après la chute du dictateur, la République continua à se dresser invincible. Sans chefs, car les successeurs de Robespierre ne furent qu'un groupe d'hommes rusés et vulgaires, elle continua à lutter, ne tomba que pour se relever, tomba, se releva, et lutta, encore et toujours, entravée mais invincible.

Il convient de ramener pour le lecteur la Terreur à ses proportions justes : elle a tant frappé les imaginations, qu'on est porté à en exagérer l'importance par rapport au reste de la Révolution. De 1789 à la fin de 1791 la Révolution française fut un mouvement pacifique et légal, et à partir de l'été 1794 l'Etat républicain connut l'ordre au dedans, la victoire au dehors. La Terreur ne fut pas l'œuvre de la nation tout entière, mais d'une tourbe urbaine dont la sauvagerie s'explique par la tyrannie et les injustices de l'ancien régime ; encore le mouvement aurait-il avorté sans la perfidie et la trahison constantes des royalistes qui exaspérèrent les extrémistes et détournèrent les républicains modérés de toute intervention. Les meilleurs éléments étaient occupés à combattre à la frontière les royalistes et les Autrichiens. N'oublions pas non plus que le nombre des suppliciés ne s'éleva qu'à quelques milliers, et que parmi ceux-ci il y avait un grand nombre d'adversaires implacables de la République : cette dernière, si l'on tient compte des circonstances, était en droit de les tuer. Il y eut, parmi les condamnés, des traîtres et des malfaiteurs, comme ce Philippe d'Orléans, l'homme du Palais-Royal, qui vota la mort de Louis XVI. Plus de vies furent inutilement gaspillées par les généraux britanniques le premier jour de l'offensive de la Somme de juillet 1916 qu'il n'en fut sacrifié pendant toute la Révolution. Si nous entendons tant parler des victimes de la Terreur, c'est parce qu'elles furent pour la plupart des gens considérables, bien apparentés et que toute une publicité s'organisa autour de leurs souffrances. Mais considérons, en regard, ce qui se passait, au même moment, dans les prisons du reste de l'univers civilisé. Pendant que la Terreur régnait en France, plus de gens furent mis à mort en Angleterre et en Amérique pour des attentats — parfois très bénins — contre la propriété qu'il n'en fut condamné par le Tribunal révolutionnaire pour haute trahison. C'étaient, bien entendu, des gens du peuple, mais leur agonie valut celle des nobles. Une jeune fille, par exemple, fut pendue dans le Massachusetts en 1789 pour s'être emparé du chapeau, des souliers et des boucles de ceinture d'une autre fillette. Howard, le philanthrope, trouva, vers 1773, dans les prisons d'Angleterre un grand nombre d'individus qui avaient été jugés et acquittés, mais étaient incapables d'acquitter les gages du geôlier. Les prisons étaient d'une saleté repoussante et n'étaient soumises à aucune surveillance. La torture était encore en honneur dans les possessions hanovriennes de Sa Majesté britannique, le roi Georges III. En France, l'Assemblée nationale l'avait abolie. On voit, par ces quelques traits, ce qu'était l'esprit de l'époque. Or, il n'y a aucun indice que quelqu'un ait été volontairement torturé par les révolutionnaires français pendant la Terreur. Les quelques centaines de gentilshommes qui furent exécutés tombèrent dans un piège qu'ils auraient bien voulu voir s'ouvrir pour autrui. Tout cela était, sans doute, tragique, mais, à l'échelle de l'histoire universelle, ce ne fut pas une grande tragédie. L'homme du commun fut, en France, plus libre, plus à l'aise, plus heureux sous la Terreur qu'il ne l'était en 1787.

L'histoire de la République, après l'été de 1794, fut celle de groupes politiques réclamant les formes les plus diverses de gouvernement, allant d'une république radicale à une réaction royaliste, mais tous pénétrés du désir de mettre sur pied une organisation stable, même au prix de concessions considérables. Il y eut une série d'insurrections jacobines et royalistes ; il y avait, même dans Paris, une classe, correspondant à celle de nos apaches, qui se tenait prête à se mettre, pour combattre et piller, au service de n'importe quel parti. Cependant, la Convention cédait la place à un Directoire de cinq membres, qui, pendant cinq ans, put imposer sa direction au pays. La dernière et la plus menaçante des révoltes, celle d'octobre 1795, fut écrasée par un jeune général, la veille encore inconnu : Napoléon Bonaparte.

Le Directoire était victorieux au dehors, mais, à l'intérieur, il ne sut rien créer ; ses membres étaient bien trop attachés aux douceurs du pouvoir pour préparer une constitution qui les déposséderait, et bien trop malhonnêtes pour s'atteler à la besogne de reconstruction économique et financière rendue nécessaire par l'état de la France. Nous ne relèverons le nom que de deux

républicains : Carnot, qui était un honnête homme, et Barras, qui était un franc coquin. Ils prirent les choses comme ils les trouvaient. L'esprit de propagande dont étaient animés les révolutionnaires porta les armées françaises en Hollande, en Belgique, en Suisse, dans l'Allemagne du sud et dans l'Italie du nord. Partout les rois furent expulsés et des républiques furent créées. Mais ce noble zèle n'empêchait pas le Directoire de piller le trésor des peuples libérés, pour soulager un peu sa propre détresse financière. Ces guerres de libération ressemblèrent de plus en plus aux guerres d'agression de l'ancien régime. La France renonçait à toutes les traditions de la Grande Monarchie, mais de celle-ci, elle gardait la politique étrangère ; remuante, avide, agressive, elle ne songeait qu'aux intérêts de la nation française. Cette politique, le Directoire la pratiqua avec autant d'énergie que si il n'y avait jamais eu de révolution.

13

La marée de la Révolution, cette marée d'où était sortie la grande république d'Amérique et qui avait menacé de submerger toutes les monarchies européennes, avait maintenant atteint son plein. Il semblait qu'un bras gigantesque eût percé la surface terrestre, et après avoir accompli une terrible besogne, se fût soudain immobilisé. Plus d'une institution mauvaise et surannée se trouva balayée, mais bien des tares et bien des injustices subsistèrent. La Révolution résolut de nombreux problèmes ; elle inculqua à l'humanité l'idée de l'ordre et de la confraternité et la laissa en présence d'une tâche plus vaste qu'elle ne le soupçonnait elle-même. Plus d'une forme de privilège, de tyrannie, de persécution religieuse s'en était allée. Et il semblait maintenant que tous ces aspects de la politique n'eussent jamais existé. Ce qui était grave, c'était qu'en dépit de leur liberté théorique et de leur bulletin de vote, la majorité des hommes n'étaient pas encore libres, ni égaux devant le bonheur, et que les promesses de la Révolution, qui semblait apporter avec elle un monde nouveau, n'étaient pas réalisées.

Et pourtant, de cette vague révolutionnaire sortirent à peu près toutes les réformes qui avaient été clairement conçues avant qu'elle ne prît son élan. Si elle n'atteignit pas son but, ce ne fut pas par manque de vigueur, mais parce qu'elle avait épuisé son fonds d'idées claires. La plupart des institutions qui opprimaient l'humanité étaient balayées pour toujours. Mais il devenait évident que les hommes n'étaient pas, dans l'ensemble, préparés pour la grande tâche constructive que ce déblaiement rendait possible. Les révolutions sont des périodes d'action ; pendant celles-ci, les hommes moissonnent les idées qui ont crû pendant le dernier intervalle de paix sociale et laissent le champ libre pour un nouvel ensemencement ; mais, brusquement mis en face de difficultés imprévues, ils sont incapables de tirer tout armées de leur front, les notions, qui leur permettraient de se tirer d'affaire.

Le roi et le seigneur, le prêtre et l'inquisiteur, le propriétaire foncier et le collecteur d'impôt étant éliminés, le peuple se trouva pour la première fois en présence de certains aspects fondamentaux de l'organisation sociale qu'il avait jusqu'alors considérés comme choses toutes naturelles et n'exigeant aucun effort de pensée. Brusquement ces institutions, dont le fonctionnement lui semblait aussi fatal que la marche des saisons, lui apparurent comme artificielles, et adaptables aux fantaisies de l'esprit. L'Ordre Nouveau se trouva placé devant trois énigmes qu'il était absolument incapable de résoudre : la Propriété, la Monnaie, les Relations internationales.

Considérons dans l'ordre ces trois problèmes : demandons-nous quel est leur vrai caractère et comment ils ont surgi. Ils réagissent sur chacune de nos vies et il n'est personne qui ne soit intéressé à leur solution. La fraction de l'histoire qui nous reste encore à explorer est presque tout entière remplie par les tentatives faites par l'humanité pour les résoudre. Propriété, monnaie, relations internationales, voilà bien les trois énigmes du sphinx de la destinée, auxquelles la communauté humaine doit trouver une réponse ou périr.

L'idée de propriété est l'un des produits des instincts combatifs de l'espèce. Bien avant que l'homme ne fût un homme, le singe ancestral était propriétaire. La propriété primitive comprend les objets pour lesquels l'animal est prêt à combattre. Le chien et son os, la tigresse et son antre, le cerf et son troupeau, voilà des aspects typiques, aveuglants de la propriété. Rien n'est plus absurde, au point de vue de la sociologie, que l'expression : « communisme

primitif ». Le Vieillard de la tribu familiale des débuts de l'époque paléolithique défendait farouchement ses droits de propriété sur ses femmes, ses filles, ses outils, et tout son univers visible. Si quelque autre homme franchissait le seuil de ce dernier, il l'attaquait, et, si possible, le tuait. Avec le temps, la vie de la tribu se modifia et le Vieillard en vint à tolérer l'existence d'hommes plus jeunes, et à reconnaître les droits de ceux-ci sur les femmes qu'ils avaient ravies aux tribus voisines, sur les outils et les objets d'ornement qu'ils avaient confectionnés, sur le gibier qu'ils avaient tué. La société humaine naquit de ce compromis entre les droits de propriété d'un individu et d'un autre. Un compromis, ou même une alliance entre rivaux fut rendus nécessaire dès qu'une tribu entreprit d'en chasser une autre de son univers visible. Collines, forêts, cours d'eau ne furent dès lors plus *votre* terre ou *ma* terre ; ils devinrent *notre* terre. Chacun d'entre nous aurait préféré que la terre restât *sa* terre, mais les choses ne pouvaient s'arranger ainsi ; car alors les gens du dehors auraient cherché à nous tuer. L'état de société comporta donc dès ses débuts une limitation du droit de propriété.

Le sens de la propriété était bien plus ancré chez l'animal et chez le sauvage primitif qu'il ne l'est à présent dans le monde civilisé. Il est plus fortement enraciné dans nos instincts que dans notre raison.

Pour le sauvage primitif, comme pour l'homme inéduqué d'aujourd'hui — car il convient de ne pas oublier que nous ne sommes séparés du premier que par quatre cents générations — le champ de la propriété apparaît comme illimité. Dans cet état primitif, tout ce que l'on peut disputer à autrui, on peut en faire sa possession : femmes, captifs auxquels on a fait grâce, bêtes prises au piège, et bien d'autres choses encore. Avec le développement des communautés et l'apparition d'une sorte de loi visant à empêcher le carnage au sein de celles-ci, les hommes conçurent une méthode simpliste pour régler les droits de propriété. Chacun pourrait posséder ce qu'il serait le premier à fabriquer, à capturer ou à revendiquer. Il semblait naturel qu'un débiteur qui ne pouvait s'acquitter devînt la propriété de son créancier. Il était également naturel qu'un homme, après s'être emparé d'un morceau de terre, fût libre d'exiger n'importe quel loyer et n'importe quel tribut de celui qui désirerait le cultiver. Ce ne fut que lentement, lorsqu'on put concevoir vaguement l'éventualité d'une vie organisée, que l'on admit que cette propriété illimitée de toutes les formes de biens pouvait être chose nuisible et dangereuse. Les hommes s'aperçurent alors qu'ils naissaient dans un monde où tout, où eux-mêmes étaient déjà un objet de possession. Les conflits sociaux des premières civilisations sont difficiles à retracer maintenant, mais l'esquisse donnée par nous de l'histoire de la République romaine indique suffisamment que certaines communautés se rendirent compte que ces conflits constituaient un grave danger public, et que la propriété illimitée du sol présentait de graves inconvénients. L'Empire babylonien déterminera finalement les conditions strictes qui s'imposeront aux possesseurs d'esclaves. Et un jour viendra où l'enseignement de Jésus de Nazareth, le plus grand des révolutionnaires, déclanchera contre la propriété une attaque sans précédent. « Il est plus facile », disait Jésus, « à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume du ciel. » On peut dire qu'au cours des vingt-cinq ou trente derniers siècles, une critique constante s'est exercée au sujet des limites qu'est en droit d'atteindre la propriété.

Dix-neuf-cents ans après Jésus de Nazareth, toutes les parties du monde qui ont accepté la leçon du christianisme sont convaincues que les créatures humaines ne sauraient être un objet de possession. Il y a eu, à cet égard, un revirement complet dans la conscience de l'humanité. Dans bien d'autres domaines, d'ailleurs, la notion « qu'un homme est libre de faire tout ce qu'il lui plaît avec ce qui lui appartient » se trouve ébranlée. Mais, à la fin du XVIIIe siècle, le monde en est encore, en cette matière, à s'interroger. Il ne possède aucun principe d'action défini. L'un de ses premiers mouvements fut de protéger la propriété contre les entreprises de rois rapaces et gaspilleurs et de nobles aventuriers. On peut même dire que la Révolution n'eut pas d'autre cause. Mais, en vertu même de ses formules égalitaires, elle devait être amenée à faire la critique de cette institution de la propriété qu'elle s'était dressée pour défendre. Comment les hommes peuvent-ils être libres et égaux quand un grand nombre d'entre eux ne savent où poser les pieds et n'ont aucune nourriture assurée et quand les proprié-

taires ne veulent nourrir ou loger que ceux qui leur apportent leur travail ? Et les pauvres faisaient inlassablement entendre leur plainte.

A cette énigme les Jacobins n'apportaient qu'une réponse : « Il faut diviser la propriété ». Ils voulaient à la fois l'accroître et l'universaliser. Mais, cherchant à atteindre le même but par un autre chemin, on vit, dès le XVIIIe siècle, certains socialistes primitifs — ou plutôt certains communistes — proposer *d'abolir* complètement la propriété privée. L'Etat devait, selon eux, être l'unique propriétaire. Ce ne fut qu'au cours du XIXe siècle que les hommes commencèrent à comprendre que la propriété n'est pas une catégorie uniforme, mais un ensemble complexe, dont chaque élément a une valeur et des conséquences différentes, que beaucoup d'objets (par exemple, le matériel d'un artiste, ses habits ou sa brosse à dents) sont essentiellement propriété personnelle, et que parmi les autres : chemins de fer, machines, maisons, jardins, bateaux de plaisance, il convient de distinguer ceux qui peuvent, dans certaines limites, être matière à appropriation personnelle de ceux qui doivent être administrés par l'Etat ou loués par lui dans l'intérêt commun. Ces questions ont, d'ailleurs, un aspect politique ; elles ouvrent des perspectives nouvelles à la psychologie sociale et sont même en étroite relation avec celles auxquelles s'attache la science de l'éducation.

Tout aussi vagues que les idées des hommes de cette époque au sujet de la propriété étaient celles qu'ils avaient sur la monnaie. Il en résulta des troubles sérieux pour les républiques d'Amérique et de France. Ici encore nous touchons à une institution qui est loin d'être simple, à un véritable enchevêtrement d'usages, de conventions, de lois, d'habitudes mentales, à des problèmes complexes, en même temps que d'une importance vitale pour la vie quotidienne de la communauté. Qu'un homme reçoive un sûr témoignage de la valeur de sa journée de travail, voilà qui est essentiel au bon fonctionnement de la machine sociale. Peu à peu l'humanité en vint à avoir pleinement foi dans les monnaies précieuses, jusqu'au moment où il fut universellement reconnu qu'une monnaie saine avait un pouvoir d'achat universel. L'action des gouvernements, qui cherchèrent souvent à avilir leur propre monnaie et à remplacer les jetons de métal par de simples morceaux de papier, soumit d'ailleurs cette foi à une rude épreuve. Chaque époque donna naissance à un certain nombre de gens habiles, assez intelligents pour comprendre le profit qu'ils pouvaient tirer de l'ensemble de croyances et de fictions sur lesquelles reposait le système monétaire, et assez immoraux pour chercher à s'enrichir du travail d'autrui en se livrant à des tours de passe-passe avec l'or et le crédit. Dès que l'ordre politique et social commença à se disloquer tant soit peu, le mécanisme monétaire se trouva lui-même déréglé. Les Etats-Unis et la République française traversèrent dès le début une phase de difficultés financières. Partout les gouvernements avaient emprunté de l'argent et émis du papier, portant un intérêt si élevé qu'ils étaient incapables de le servir. Les dépenses publiques s'étaient, au cours des deux Révolutions, énormément accrues ; par contre, la diminution de la production réduisait l'étendue des richesses taxables. Les deux gouvernements, incapables de payer plus longtemps en or, recoururent à des émissions de papier-monnaie, donnant comme garantie, en Amérique, les terres non cultivées, en France, les terres récemment confisquées au clergé. Dans les deux cas, l'émission fut poussée beaucoup plus loin que la confiance du public dans la nouvelle monnaie ne l'autorisait. L'or se cacha ou servit à payer les importations ; et le peuple se trouva nanti de toute une variété de billets, de valeur douteuse et sans cesse décroissante.

Si le problème des origines de la monnaie est extrêmement complexe, il est par contre facile de définir sommairement le rôle qu'elle doit avoir dans une communauté. L'argent qu'un homme reçoit pour son travail (intellectuel ou physique) ou en échange de l'un de ses biens, doit lui permettre d'acheter, en dernier lieu, une quantité équivalente de produits de consommation (ces produits seront d'ailleurs extrêmement variés et pourront prendre la forme d'un voyage, d'une conférence, d'une représentation théâtrale, d'une visite de médecin, etc.). Quand tous les membres d'une communauté sont sûrs de ce résultat, sûrs aussi que la monnaie, si on la tient en réserve, ne perdra rien de sa valeur d'achat, alors on peut dire que cette monnaie est saine, et que le commerce lui-même repose sur des bases solides. C'est dans ces conditions seules que les hommes travailleront allègrement. Cette

stabilité et cette fixité apparaissent donc comme la première des conditions qui font un bon système monétaire. Mais, même dans les conditions les plus stables, la valeur de la monnaie est soumise à des fluctuations. La somme des produits de consommation qui se trouvent en vente dans le monde et dans chaque pays varie d'année en année et de saison en saison ; l'automne est par rapport au printemps une saison d'abondance ; à un accroissement de la somme des marchandises correspondra une augmentation du pouvoir d'achat de la monnaie, à moins qu'il n'y ait aussi augmentation de cette monnaie. Par contre, s'il y a diminution dans la production des produits de consommation ou destruction, sans bénéfice pour personne, de ceux-ci, comme en cas de guerre, la portion de marchandises représentée par une certaine somme d'argent diminuera, et les prix et les salaires monteront. Dans a guerre moderne, l'explosion d'un seul obus de gros calibre, même s'il n'atteint pas son but, détruit une quantité de travail et de matières premières suffisants pour construire une maisonnette confortable ou pour assurer à un ouvrier une année de repos. Si l obus atteint son but, il faut ajouter une destruction à la diminution précédente. Chacun des obus qui ont éclaté au cours de la dernière guerre a réduit, dans une certaine mesure, le pouvoir d'achat des pièces de monnaie qui étaient en circulation dans le monde. S'il y a accroissement de la circulation monétaire à une époque où les produits sont consommés sans être intégralement remplacés — ce qui est presque toujours le cas aux époques de guerre ou de révolutions — la hausse des prix et la baisse de la monnaie distribuée sous forme de salaires est encore plus considérable. D'ordinaire, les gouvernements qui sont aux prises avec ce genre de difficultés empruntent de l'argent, c'est-à-dire émettent du papier portant intérêt, gagé sur la bonne volonté de la communauté à se laisser taxer. Conduites au grand jour par des hommes experts et honnêtes, une telle opération serait déjà difficile. Mais jusqu'ici elles n'ont été menées que par des égoïstes et des mauvais riches, qui, à chaque tournant, cherchent à tirer parti de la situation. D'autres fois, ce sont des individus absurdes qui s'effrayent et sèment la panique. C'est pourquoi la plupart des États se trouvent embarrassés d'un excédent de monnaie, qui est en fait une simple dette ne portant pas intérêt, et plient sous le fardeau des revenus qu'ils doivent verser aux détenteurs de titres d'emprunt. Crédit et monnaie se mettent à faire des soubresauts, en même temps que la confiance publique s'évanouit. Ils sont, pour ainsi dire, démoralisés.

Le phénomène que devrait entraîner au bout du compte une monnaie complètement dépréciée serait la fin de tout travail et de tout commerce dont le règlement se ferait autrement qu'en nature. Les hommes n'accepteraient de travailler qu'en échange de vêtements, d'aliments, etc. Les conséquences immédiates d'une monnaie partiellement dépréciée, c'est de faire monter les prix, de transformer les commerçants en aventuriers et de rendre les travailleurs soupçonneux et irritables. L'homme avisé cherche, dans de telles conditions, à conserver pendant le moins de temps possible la monnaie qu'on lui a versée. Il demande le plus haut prix possible des marchandises qu'il détient, et se hâte d'échanger son papier contre de nouvelles marchandises. Tous les individus qui ont des économies ou des revenus fixes souffrent de la hausse des prix, et les salariés s'aperçoivent, avec une fureur croissante, que la valeur réelle de leurs gages diminue sans cesse. Quand les choses en arrivent là, le devoir de tous les gens avertis est évidemment de prêcher le calme et de ramener l'ordre. Mais les traditions de l'industrie privée, en même temps que les idées de la fin du XVIIIe siècle, ont jusqu'ici légitimé l'action des spéculateurs et des pilleurs d'épaves qui se sont simplement efforcés, au milieu de la tempête, de mettre la main sur le plus grand nombre possible de propriétés et de s'assurer le maximum de créances : ainsi pourvus, ils sont prêts à travailler à l'établissement d'un régime plus stable.

Le troisième domaine où la Révolution se trouva à court d'idées claires fut celui des relations internationales. A peine née, la République se trouva en guerre avec l'Europe. Pendant quelque temps, elle eut dans les jeunes recrues des défenseurs dont le patriotisme et l'ardeur n'ont jamais été égalés. Mais un jour vint où le Directoire se trouva engagé dans des entreprises de conquête. Des pays étrangers, aux richesses intactes, s'ouvraient devant lui ; ses embarras financiers étaient terribles, et il n'avait qu'à prendre. Notre nature est double, et

les Français en particulier excellent à conduire jusqu'à ses extrémités logiques cette dualité. La France entra dans ces régions conquises en libératrice, en professeur des doctrines républicaines. La Hollande et la Belgique devinrent la République batave. Gênes et sa Riviera la République ligurienne, l'Italie du Nord la République cisalpine, la Suisse la République helvétique ; de même pour Rome, Naples et Mulhouse. Groupées autour de la France, ces républiques devaient former une constellation de liberté et indiquer la route au monde. C'était là l'aspect idéal de l'opération. L'autre aspect, ce fut l'exploitation intensive, par le gouvernement français ou les individus qui étaient en relation avec lui, des ressources de ces peuples libérés.

Ainsi, moins de dix ans après la convocation des Etats-Généraux, la nouvelle France avait repris le visage de l'ancienne. Elle est plus haute en couleur, plus vigoureuse ; elle porte, au lieu d'une couronne, le bonnet de la liberté. Elle possède une armée neuve — mais sa flotte est hors de service ; les anciens riches ont fait place à de nouveaux ; la classe paysanne travaille plus durement encore que celle de l'ancien régime et paye plus d'impôts ; les diplomates ressemblent à s'y méprendre à ceux d'autrefois, le costume en moins — et l'Age d'or est toujours aussi loin.

CHAPITRE XXXVII

LA CARRIÈRE DE NAPOLÉON BONAPARTE

1. *La famille Bonaparte en Corse.* — 2. *Bonaparte général républicain.* 3. *Napoléon Premier Consul* (1799-1804). — 4. *Napoléon Ier Empereur* (1804-14). — 5. *Les Cent jours.* — 6. *La carte de l'Europe en* 1815.

1

Nous avons maintenant à étudier l'une des figures qui aident le mieux à comprendre l'histoire moderne, celle d'un condottiere, dont la vie semble révéler avec une force extraordinaire le conflit universel, aux mille aspects cachés, de l'égoïsme, de la vanité, des mobiles strictement personnels, et des besoins plus vastes, mais aussi plus timidement formulés, du commun de l'humanité. Sur le fond constitué par une époque troublée, riche en espoirs, par une France et une Europe soulevées par une grande lame de fond, on voit, dans l'aube formidable, au milieu des clameurs de l'orage, se profiler un petit personnage sombre et archaïque, dur, massif, habile, sans scrupules.

Napoléon était né (1769) à Ajaccio, dans l'île de Corse, terre encore à moitié barbare, fils d'un père très prosaïque, homme de loi qui, après s'être dressé, avec les autres patriotes corses, contre la monarchie française qui tentait de subjuguer l'île, s'était mis du côté de l'envahisseur. Sa mère était d'une pâte plus ferme ; son patriotisme était intense, et elle savait conduire sa barque. Le futur empereur avait un grand nombre de frères et de sœurs, et la famille importunait les autorités françaises par des demandes réitérées de récompenses et d'emplois. En somme, à l'exception de Napoléon, une famille franchement vulgaire et quémandeuse. Quant au héros, il était intelligent, arrogant, avec un fort mauvais caractère. Il avait hérité de sa mère un patriotisme corse, très romanesque.

Grâce au patronage du gouverneur français de la Corse, il put faire ses études d'abord à l'école militaire de Brienne, puis à celle de Paris, d'où il passa dans l'artillerie en 1785. Il s'intéressa vivement aux mathématiques et à l'histoire ; sa mémoire était prodigieuse, et il remplissait de notes des carnets qui existent encore. Ces carnets ne révèlent pas une intelligence exceptionnelle ; ils ne contiennent que de fort brèves observations originales — notamment sur le suicide et autres sujets chers à l'adolescence. Napoléon subit de très bonne heure l'in

fluence de Rousseau, sa sensibilité se développa, et il n'avait que mépris pour l'œuvre de corruption de la civilisation. En 1786, il écrivit un pamphlet contre un pasteur suisse qui avait attaqué Rousseau. Ce pamphlet n'est rien de plus que l'œuvre d'un adolescent, d'un tour déclamatoire et sans originalité. Napoléon rêvait d'une Corse indépendante, libérée des Français. Avec la Révolution, il devint un ardent républicain et un défenseur, en Corse, du nouveau régime français. Pendant quelques années, jusqu'à la chute de Robespierre, il resta jacobin.

2

Il acquit bientôt la réputation d'un officier utile et capable, et ce fut grâce à l'intervention du frère cadet de Robespierre, qu'une première occasion de se distinguer lui fut offerte à Toulon. Cette ville avait été livrée par les royalistes aux Anglais et aux Espagnols, et une flotte alliée occupait son port. On confia à Bonaparte le commandement de l'artillerie, et, sous ses ordres, les Français obligèrent les alliés à abandonner le port et la ville.

Il fut ensuite nommé commandant de l'artillerie en Italie, mais avant qu'il ne fût entré en fonctions, l'exécution de Robespierre survint ; elle aurait pu avoir des conséquences fatales pour le jeune officier ; il fut arrêté comme jacobin et, pendant quelque temps, fut en danger d'être guillotiné. A ce péril, il échappa pourtant. Il fut alors nommé commandant d'artillerie et affecté à un corps qui tenta, mais vainement, de soumettre la Corse ; puis il gagna Paris, en assez piteuse condition. Mme Junot, dans ses mémoires, nous décrit son visage émacié et sa mise négligée, ses cheveux mal peignés, mal poudrés, qui pendaient sur un pardessus gris, ses mains non gantées et ses chaussures mal cirées. On était à une époque d'épuisement et de réaction contre les rigueurs de la république jacobine. « A Paris, écrit Holland Rose, l'étoile de la Liberté pâlissait devant Mercure, Mars et Vénus » ; — c'est-à-dire la finance, les uniformes et les femmes. Tout ce qu'il y avait de meilleur dans le peuple était aux armées, au delà des frontières. Nous avons déjà signalé qu'un dernier soulèvement royaliste éclata la même année (1795). L'affaire fournit à Napoléon une seconde occasion de briller. Il sauva la République — ou plutôt le Directoire.

Ses qualités impressionnèrent vivement Carnot, le plus en vue des Directeurs. De plus, Bonaparte épousa une charmante veuve, Joséphine de Beauharnais, qui avait une grande influence sur Barras. Ces deux circonstances contribuèrent à lui faire donner un commandement en Italie.

Nous ne disposons pas d'assez de place pour retracer ici ses brillantes campagnes d'Italie (1796-1797), mais nous dirons quelques mots de l'esprit dans lequel elles furent conduites, car elles révèlent admirablement les deux aspects de l'âme de la France et de celle de Napoléon, et montrent comment l'idéalisme révolutionnaire était en train de céder le pas à des nécessités d'un ordre purement pratique.

Dans ses proclamations aux Italiens, Napoléon annonçait que les Français venaient briser leurs chaînes — *ce qui était la vérité.* Il écrivait en même temps au Directoire : « Nous lèverons dans ce pays un tribut de 20.000.000 de francs : c'est l'un des plus riches du monde. » A ses soldats, il disait : « Vous avez faim et vous êtes presque nus... Je vous conduis dans la plaine la plus fertile du monde. Vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces, de l'honneur, de la gloire, des richesses...»

Nous sommes tous faits d'un semblable alliage ; en chacun de nous le sens d'un monde nouveau, d'un devoir plus noble se heurte aux appétits, aux convoitises héritées par nous d'un lointain passé ; mais vraiment les paroles que nous venons de citer, sorties des lèvres d'un jeune homme de vingt-sept ans, indiquent un manque vraiment précoce d'idéalisme. Elles montrent que chez lui tout sentiment de dévouement à une grande cause avait cédé devant des considérations égoïstes.

Les succès de Bonaparte en Italie furent brillants et décisifs ; ils stimulèrent énormément la confiance qu'il avait en lui-même, et accrurent aussi son mépris pour ses semblables. Il avait demandé à aller en Italie, parce que l'entreprise lui semblait attrayante ; il avait compromis sa situation dans l'armée en refusant une mission qu'il jugeait fastidieuse : celle d'aller soumettre les rebelles de Vendée — et il est visible que sa vanité s'accrut après ses victoires. Il avait beaucoup lu les *Vies* de Plutarque et l'histoire romaine) et son imagination extrêmement active rêvait de renouveler les conquêtes de l'Empire romain en Orient. Il se débarrassa de la République de Venise en la partageant entre la France et l'Autriche,

les Iles Ioniennes et la flotte vénitienne revenant à la première. Ce marché (paix de Campo-Formio, 1797) fut finalement désastreux pour les deux partis. La nouvelle république de France se faisait la complice du meurtre d'une autre république ; cent vingt ans plus tard, en 1918, l'Autriche devait verser en Vénétie ses dernières gouttes de sang. Le traité contenait aussi des clauses secrètes d'après lesquelles la France et l'Autriche acquerraient par la suite des territoires dans l'Allemagne du sud. Ce qui faisait travailler l'imagination de Napoléon, ce n'était pas seulement la poussée des Romains vers l'Orient. Il se trouvait sur la terre des Césars — et César était d'un mauvais exemple pour le général victorieux d'une république assez instable.

César était rentré de Gaule, salué par Rome comme un héros et un vainqueur. Son nouvel émule voulut que l'Egypte et l'Inde fussent sa Gaule à lui. Cette décision n'était pas aussi géniale que l'ont prétendu les historiens. C'était tout au plus une imitation criarde et bâclée d'un modèle ancien. Les chances d'échec crevaient les yeux. On ne pouvait atteindre l'Egypte et l'Inde que par mer, et l'Angleterre, en dépit de deux récentes mutineries navales, dont Napoléon s'exagérait l'importance, était sur mer plus puissante que la France. De plus, l'Egypte faisait partie de l'empire turc, puissance qui n'était à cette époque nullement méprisable. Néanmoins, il persuada au Directoire, que ses victoires d'Italie avaient ébloui, de le laisser partir. Une Armada quitta Toulon au mois de mai 1798, s'empara de Malte, eut la bonne fortune d'échapper à la flotte britannique, et arriva devant Alexandrie. Bonaparte débarqua ses troupes à la hâte, et la bataille des Pyramides le rendit maître de l'Egypte.

La principale flotte britannique était alors dans l'Atlantique, au large de Cadix, mais l'amiral avait détaché de cette flotte quelques-unes de ses meilleures unités, sous les ordres du vice-amiral Nelson, qui avait autant de génie sur mer que Napoléon en avait sur terre, pour qu'elles donnassent la chasse à la flottille française et engageassent le combat avec elle. Pendant un certain temps, ce fut en vain que Nelson chercha l'escadre française ; finalement, le soir du 1er août 1799, il la découvrit, ancrée dans la baie d'Aboukir. Il la surprit complètement. Un grand nombre d'hommes étaient à terre, et un conseil était en train de siéger sur le vaisseau amiral. Nelson n'avait pas de cartes, et il pouvait sembler périlleux de se hasarder, par si peu de fond, avec un jour aussi bas. L'amiral français estima donc que son adversaire n'attaquerait pas avant le matin, et, par suite, il ne se hâta pas de rappeler ses hommes à bord ; quand il s'y décida, il était trop tard. Nelson, en effet, avait commencé immédiatement l'attaque, contrairement à l'avis de ses seconds. Un seul navire s'échoua; il marqua pour le reste de la flotte l'emplacement des bas-fonds. Nelson s'avança, à l'heure du coucher du soleil, sur une double ligne, prenant les Français entre deux feux. La nuit tombait quand la bataille s'engagea ; les canons tonnaient et crachaient dans l'ombre, que vint bientôt illuminer l'incendie des navires de l'ennemi ; puis il y eut une détonation : c'était le vaisseau-amiral français : *l'Orient*, qui sautait... Avant minuit, la bataille du Nil était terminée, et la flotte de Napoléon détruite. Napoléon était coupé de la France.

Selon Holland Rose, qui lui-même cite Thiers, cette expédition d'Egypte « fut l'entreprise la plus irréfléchie dont l'histoire fasse mention ». Napoléon restait en présence des Turcs, qui rassemblaient leurs forces, et son armée était décimée par la peste. Néanmoins, par entêtement il persista dans son projet oriental. Il remporta une victoire à Jaffa, et, manquant de provisions, massacra tous ses prisonniers. Il essaya de s'emparer d'Acre, où sa propre artillerie de siège, qui venait d'être capturée sur mer par les Anglais, fut tournée contre lui. Après cet échec, il revint en Egypte, où il remporta une brillante victoire sur les Turcs à Aboukir, puis, abandonnant son armée — elle tint jusqu'en 1801, date où elle se rendit aux Anglais — il regagna secrètement la France (1799), échappant de peu à un croiseur anglais au large de la Sicile.

Ces bévues et ces échecs accumulés auraient suffi — s'ils avaient été connus — à discréditer n'importe quel général. Mais les mêmes croiseurs anglais qui manquèrent de s'emparer de Napoléon, empêchaient aussi toute nouvelle véridique d'Egypte d'atteindre la France. Aussi Napoléon put-il faire sonner la fanfare à propos de la bataille d'Aboukir, et jeter un voile sur le piteux échec du siège d'Acre. Les choses allaient, d'ailleurs, mal en France à cette époque. La situation militaire était mauvaise sur plusieurs points : une grande partie de l'Italie, de l'Italie de Bonaparte, avait été reperdue, et les Français étaient naturellement portés

à voir en celui-ci le sauveur tout indiqué d'une situation compromise ; de plus, il y avait eu beaucoup de malversations, dont certaines commençaient à être connues ; la France traversait une période de scandales financiers, et Napoléon, lui, n'avait pas tripoté ; le public était dans l'état de fatigue morale où chacun souhaite la venue d'un homme énergique et probe, d'un homme merveilleux, invraisemblable, avec des remèdes plein les poches, capable de satisfaire tout le monde. Toutes sortes de gens, pauvres esprits incapables de réagir, étaient convaincus que ce jeune homme aux dehors agréables, aux traits accentués, si providentiellement revenu d'Egypte, était bien l'homme énergique et probe qu'il leur fallait — un second Washington.

Songeant plus à Jules César qu'à Washington, Napoléon répondit à l'appel de son temps. Une conspiration fut soigneusement machinée pour remplacer le Directoire par trois « consuls » — on lisait trop l'histoire romaine à cette époque — dont Napoléon serait le premier. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette conspiration ; il s'agissait avant tout de dissoudre la Chambre basse (le Conseil des Cinq Cents) ; mais dans cette affaire Napoléon perdit tout sang-froid. Les députés le huèrent et le houspillèrent, et sa peur fut, semble-t-il, très grande. Il s'évanouit presque, bégaya, ne put prononcer une parole, mais la situation fut sauvée par son frère Lucien, qui fit entrer des troupes et dispersa l'assemblée. Ce petit accroc ne compromit pas le succès final de l'entreprise. Les trois consuls furent installés au Palais du Luxembourg, avec deux commissaires, pour refaire une constitution.

Ayant repris confiance, sûr de l'appui du peuple, qui le croyait honnête, patriote, républicain, capable aussi d'assurer une bonne paix, Napoléon eut bientôt la haute main sur ses collègues et sur les commissaires. On mit sur pied une constitution d'après laquelle le chef de l'exécutif s'appellerait le premier Consul, et aurait d'énormes pouvoirs. Napoléon devait être ce Premier consul. Ce détail faisait partie de la Constitution. Il serait soumis à la réélection ou remplacé au bout de dix ans. Il devrait être assisté d'un Conseil d'Etat, nommé par lui, qui aurait l'initiative des lois et soumettrait ses propositions à deux corps, le Corps législatif (ayant le droit de vote, mais non celui de discussion) et le Tribunat (ayant le droit de discussion, mais non celui de vote). Corps législatif et Tribunat seraient choisis par un Sénat, nommé par une classe spéciale, celle des « notables de France », laquelle serait élue par les « notables des départements », élus à leur tour par « les notables des communes », désignés eux-mêmes par les simples citoyens. Le suffrage pour l'élection des notables des communes serait universel. C'était là le seul vestige d'esprit démocratique qui subsistât dans cette étonnante pyramide. Cette constitution était le fruit de la collaboration de l'excellent philosophe Sieyès, l'un des trois consuls, et de Bonaparte. Mais la France était si lasse, les gens avaient tant de confiance dans la vertu et l'intelligence de ce condottiere venu de Corse, que lorsque, à l'aube du dix-neuvième siècle, cette constitution fut soumise au pays, elle fut approuvée par 3.011.007 suffrages contre 1.562. La France s'abandonnait sans réserve à Bonaparte, et se préparait à goûter paix, gloire et bonheur.

3

Jamais occasion semblable ne s'était offerte à un homme. En voyant ce qu'il pouvait faire, Napoléon aurait dû courber le front, saisi d'une sainte terreur, cherchant jusqu'au tréfonds de sa conscience le moyen le meilleur de servir Dieu et ses semblables. Le vieil ordre de choses était mort ou était en train de mourir. Des forces nouvelles, étranges, se frayaient une voie à travers le monde, cherchant encore une forme et une direction. Une voix mystérieuse semblait annoncer aux esprits émerveillés l'apparition d'une république mondiale, d'une paix universelle et durable. Si Napoléon avait eu quelque profondeur de vision, une véritable imagination créatrice, si son ambition avait été désintéressée, il serait devenu le soleil de l'histoire. Toute l'Europe, et l'Amérique avec elle, émue par la promesse d'un âge nouveau, l'attendait. Quant à la France, elle était dans sa main, telle un instrument, prête à servir sa volonté, appelant la paix, mais également trempée pour la guerre, épée d'un métal admirable. Les facultés de Napoléon le mettaient à la hauteur de telles circonstances, mais il lui manquait deux chose : une âme noble et une belle imagination. Dépourvu de l'une et de l'autre, il n'allait plus pouvoir que se pavaner au

sommet de la montagne qu'avait à franchir son époque, comme un coq sur un mur. La figure que nous révèle l'histoire est celle d'un être mû par une vanité presque incroyable, plein de ruses et d'appétits, dédaignant tous ceux qui mettaient en lui leur confiance ; contrefaçon de César, d'Alexandre et de Charlemagne, jusqu'au moment où, selon la formidable expression de Victor Hugo, « Dieu se lassa de lui » et le remisa dans un coin pour le reste de ses jours, lui laissant le loisir d'expliquer que ses pires bévues n'étaient que traits de génie.

Sa carrière de Premier consul constitue peut-être la phase la plus honorable de sa vie. Il prit en main les affaires chancelantes du Directoire, et, après une campagne assez mouvementée dans le nord de l'Italie, mena son entreprise à bonne fin grâce à la victoire de Marengo, près d'Alexandrie (1800). Ce fut une victoire qui à un certain moment risqua de se changer en désastre. Au mois de décembre de la même année, par la boue et la neige, le général Moreau infligea une défaite écrasante à l armée autrichienne, à Hohenlinden. Ces victoires rendirent possible la paix si longtemps espérée. En 1801, les préliminaires furent signés avec l'Angleterre et l'Autriche. Par le traité d'Amiens (1802). la paix elle-même fut conclue avec l'Angleterre : Napoléon se trouvait maintenant libre de se consacrer à la politique constructive dont la France et l'Europe avaient tant besoin. La guerre avait reculé les frontières de la France, le traité avec l'Angleterre lui avait rendu son empire colonial, et sa sécurité était assurée à un point que Louis XIV lui-même n'avait pas rêvé. Napoléon aurait donc pu simplement consolider le nouvel ordre de choses, et créer un Etat moderne, qui aurait été le flambeau de l'Europe et du monde.

Il ne s'appliqua pas à cette tâche. Son esprit d'imitateur ne connaissait qu'un seul rêve : être un nouveau César — comme si le monde pouvait encore tolérer une entreprise de ce genre ! Il projetait de devenir un véritable empereur, avec une couronne sur la tête, tandis que ses rivaux, ses camarades d'école, ses amis, seraient à ses pieds. En fait, ce titre ne lui donnerait aucun pouvoir nouveau, mais quelle allure brillante il aurait ainsi — et comme il étonnerait sa mère ! Qu'était-ce, pour un cerveau de ce calibre, que le magnifique effort créateur auquel le monde le conviait ?

Il fallait d'abord que la France retrouvât sa prospérité. Une France affamée ne tolérerait certainement pas un empereur. Il mit donc à exécution le programme vicinal auquel Louis XV avait donné son approbation ; il développa les canaux, en prenant pour modèle les canaux anglais ; il réorganisa la police et donna au pays un sentiment de sécurité ; et, préparant le décor pour son drame à lui, il orna Paris d'arcs et de colonnes classiques, afin qu'elle ressemblât à une ville romaine. Il utilisa certains plans, d'ailleurs tout à fait admirables, d'organisation bancaire. En toutes ces matières, il suivit l'esprit de son temps ; tout se serait passé de même — mais sous une forme moins autocratique, moins centralisée — s'il n'avait jamais vécu. Il chercha aussi à affaiblir les républicains, qu'il allait si profondément blesser dans leurs croyances fondamentales. Il rappela les émigrés, à la condition qu'ils s'engageassent à respecter le nouveau régime. Beaucoup ne demandèrent pas mieux, et abandonnèrent sans vergogne la cause des Bourbons. Il voulut aussi réconcilier la France avec Rome, et conclut avec le pape un pacte, le Concordat. Rome devait le soutenir ; en échange il restaurerait dans les paroisses l'autorité romaine. Il estimait que la France ne serait jamais un pays obéissant et facilement gouvernable, qu'elle ne supporterait jamais une nouvelle monarchie si elle n'avait pas de religion. « Comment pouvez-vous maintenir l'ordre dans l'Etat sans religion ? », disait-il. Il ne peut y avoir de société sans qu'il y ait inégalité des fortunes, et celle-ci ne peut subsister en dehors de la religion. « Quand un homme meurt de faim près d'un autre qui est malade d'indigestion, vous ne pouvez vous attendre à ce que le premier se résigne à une telle différence de conditions, à moins qu'il n'y ait une autorité pour lui déclarer : Dieu veut qu'il en soit ainsi ; il faut qu'il y ait dans le monde des pauvres et des riches ; mais par la suite, et durant toute l'éternité, les richesses seront réparties selon un mode tout différent. « La religion — surtout le catholicisme moderne — était, d'après lui, le meilleur des instruments pour faire tenir le peuple tranquille. C'est pourquoi, du reste, il l'avait violemment attaquée, dans sa jeunesse, alors qu'il était Jacobin.

Une autre de ses grandes idées, qui marque l'étendue de son imagination et son estime pour la nature humaine, fut l'institution de la Légion d'Honneur : projet admirable, car

en donnant aux Français des bouts de ruban, il empêchait les ambitieux de devenir des factieux.

Napoléon montra aussi un assez vif intérêt pour la propagande chrétienne. Il voulait faire servir le Christ à des fins politiques. « C'est mon désir de ressusciter l'institution des missions étrangères ; car les missionnaires religieux peuvent m'être utiles en Asie, en Afrique, et en Amérique ; je les enverrai en reconnaissance dans tous les pays qu'ils visiteront ; la sainteté de leur costume, non seulement les protégera, mais servira à masquer leurs investigations politiques et commerciales. Le chef de la mission résidera, non plus à Rome, mais à Paris. »

Ce sont là les idées d'un négociant rusé, plus que celles d'un homme d'Etat. Son attitude à l'égard des problèmes d'éducation dénote la même étroitesse de vue, le même aveuglement en face des réalités que mettait en lumière l'aube d'un âge nouveau. Il négligea presque complètement l'instruction élémentaire du pays ; il déclara s'en remettre, en cette matière, aux organismes locaux, et il décida que les salaires des maîtres seraient déduits des droits versés par les élèves ; il est évident qu'il n'avait aucun désir que le peuple s'instruisît ; par contre, il tenait à ce que l'on instituât des écoles supérieures et des écoles techniques, car l'Etat qu'il gouvernait avait besoin d'individus habiles, égoïstes, renseignés sur tout. On était loin du vaste plan, élaboré par Condorcet en 1782 pour la République, créant un système complet d'instruction gratuite pour la nation toute entière. Et pourtant — nous nous en apercevons graduellement — c'est Condorcet qui, des deux, avait raison : toutes les grandes nations du monde se rapprochent de son point de vue, alors que l'instruction au rabais de Napoléon semble appartenir à un autre âge. Quant à l'éducation des mères et des épouses de notre race, voici ce qu'en pensait la sagesse de Bonaparte : « Je ne crois pas que nous ayons à nous préoccuper d'un plan d'instruction pour les jeunes filles ; elles ne sauraient avoir de meilleures éducatrices que leur mère. Une éducation publique n'est pas ce qui leur convient, car elles n'auront jamais à agir en public. De bonnes manières, voilà tout ce qu'il leur faut, et le mariage est tout ce qu'elles recherchent. »

Le Premier consul ne montra pas, dans son Code, plus de bienveillance pour les femmes. La femme n'eut aucun droit d'administration sur ses biens ; elle était entièrement sous la tutelle de son mari. Ce Code fut d'ailleurs en grande partie l'œuvre du Conseil d'Etat. Napoléon semble avoir entravé, plutôt que secondé, ce corps dans ses délibérations. Il arrivait souvent à l'improviste, et gratifiait les conseillers de monologues prolongés, d'un égotisme exalté, et qui souvent n'avaient rien à voir avec les matières étudiées. Le Conseil écoutait avec un profond respect ; c'était tout ce qu'il pouvait faire. Napoléon l'obligeait à prolonger ses séances jusqu'à une heure avancée de la nuit, et s'enorgueillissait de ce que lui, au moins, n'avait pas besoin de sommeil. A la fin de sa vie, il se plaisait à rappeler ces débats, déclarant que sa gloire n'était pas d'avoir gagné quarante batailles, mais d'avoir fait le Code Napoléon.... Il est certain qu'en tant qu'il substitua un texte lucide et précis à une infinité de mystères légaux, inaccessibles à la plupart des gens, ce Code rendit un réel service ; il groupait, révisait, clarifiait un énorme fatras de lois, anciennes et nouvelles. Comme le reste de l'œuvre constructive de Napoléon, il donnait satisfaction à des besoins immédiats, il définissait des objets et des relations, de façon à ce que les hommes pussent se mettre à l'ouvrage sans plus de discussions. Remarquons d'ailleurs que ce but ne fut pas toujours atteint, car il arrivait plus d'une fois que les définitions étaient fausses. Il n'y avait derrière cette codification aucune véritable puissance intellectuelle, faculté très distincte de l'énergie mentale. Napoléon considérait comme acquis tout ce qui existait. (« Sa Majesté ne croit que ce qui est »). Les idées qui servent de fondement à toute communauté civilisée et dont dépend toute coopération humaine étaient, dans le monde qui entourait Napoléon, en pleine effervescence ; — mais il ne s'en aperçut pas. Il accepta certains changements, et chercha à les fixer pour toujours. Aujourd'hui encore la France est enserrée dans la camisole de force qu'il lui a passée au début du dix-neuvième siècle. Il fixa le statut de la femme, le statut de l'ouvrier, le statut du paysan ; tous luttent encore pour se dégager de ce réseau de définitions étroites et rigides.

C'est ainsi que Napoléon appliqua toutes les ressources de son esprit, dur, lucide et étroit, à raidir la France. Mais ce n'était là qu'un des aspects du vaste plan égoïste qui dominait son cerveau. L'idée d'un nouveau césarisme hantait son imagination. En

1802, il se fit nommer Consul à vie, avec le droit de désigner son successeur ; son intention manifeste d'annexer la Hollande et l'Italie, malgré les clauses du dernier traité, fit très vite de la Paix d'Amiens un édifice chancelant. Puisque son dessein était de rendre fatale une guerre avec l'Angleterre, il aurait dû se tenir tranquille jusqu'au moment où sa marine eût été supérieure à la marine britannique. Il disposait de grandes ressources pour ses constructions navales ; le gouvernement britannique était très faible, et trois ou quatre ans auraient suffi pour faire pencher la balance de son côté. Mais, en dépit des rudes expériences faites en Egypte, il ne s'était jamais rendu compte de l'importance qu'il y avait à être maître des mers, et il n'y avait pas chez lui assez de persévérance mentale pour qu'il adoptât une tactique de temporisation. En 1803, l'occupation de la Suisse par Napoléon précipita la crise et amena la guerre avec l'Angleterre. Le ministre anglais Addington céda la place à Pitt, homme de valeur et d'énergie. Toute la suite de l'histoire de Napoléon dérive de cette guerre.

Pendant la période du Consulat, le Premier Consul s'appliqua très activement à assurer la situation de ses frères et de ses sœurs. C'était là une attitude très humaine, très corse, très conforme à l'esprit de clan, et qui nous aide à comprendre l'idée qu'il se faisait de sa propre position. Bien peu d'entre nous peuvent vivre sans un auditoire, et notre premier auditoire est notre famille ; presque tous jusqu'à l'heure de notre mort, nous sommes mûs par le désir d'impressionner nos parents, nos frères et nos sœurs. Bien peu de lettres adressées aux leurs par des hommes ou des femmes illustres offrent ce trait charmant qu'est la modestie. Seules des âmes aussi élevées que celle d'un Jésus de Nazareth peuvent dire au monde : « Voici ma mère et voici mes frères ! » Dans l'ascension de Napoléon, un facteur important fut le désir d'étonner, d'éblouir, de subjuguer l'esprit des membres de la famille Bonaparte et de leurs voisins. Il donna à ses frères des situations ridiculement en vue — car c'étaient tous des hommes très ordinaires. Les Bonapartes, jadis dans la gêne, étaient maintenant cousus d'or. Toute la Corse était bouche bée ! Il n'y avait qu'une personne qui ne se laissât pas impressionner. C'était la mère de Napoléon. Celui-ci lui envoyait de l'argent pour qu'elle le dépensât et qu'elle étonnât ses voisins ; il l'exhortait à paraître, à vivre ainsi qu'il convenait à la mère d'un fils si merveilleux, d'un fils qui pouvait ébranler le monde. Mais la bonne dame, qui avait corrigé, quand il était enfant, l'Homme du Destin parce qu'il faisait des grimaces à sa grand-mère, ne se laissa ni éblouir, ni tromper par lui quand il eut trente-deux ans. Toute la France pouvait bien l'adorer, elle n'avait pas, elle, d'illusions. Elle mettait de côté l'argent qu'il lui envoyait ; elle continuait à faire des économies. « Quand tout cela sera fini », disait-elle, « tu seras bien content de trouver mes petites épargnes. »

4

Le couronnement de Napoléon est, sans conteste, la reconstitution historique la plus désuète et la plus extravagante que l'on puisse concevoir. César cessait de servir de modèle ; Napoléon jouait maintenant le rôle de Charlemagne. Il fut couronné empereur, non à Rome, mais dans la cathédrale de Notre-Dame de Paris ; le pape (Pie VII) avait été amené de Rome pour présider la cérémonie ; mais, à l'instant décisif, Napoléon Ier saisit la couronne, écarta le pape, et se couronna lui-même. Le lecteur de cette *Esquisse* sait que, mille ans plus tôt, ce geste aurait eu une signification profonde ; en 1804, il ne fut que ridicule. En 1806, Napoléon, suivant toujours les traces de Charlemagne, mit sur sa tête, dans la cathédrale de Milan, la couronne de fer de Lombardie. Toute cette mascarade était destinée à avoir un effet magique sur l'esprit de l'Allemagne occidentale, qui devait se souvenir qu'elle aussi avait fait partie de l'empire de Charlemagne.

Les quatre républiques, filles de la France, allaient devenir des royaumes : en 1806 Napoléon mit sur le trône de Hollande son frère Louis, et son frère Joseph sur celui de Naples. Mais l'histoire des royaumes tributaires qu'il créa est trop complexe et trop fugitive pour nous retenir dans cette esquisse ; il faut reconnaître pourtant qu'en déplaçant à sa guise les frontières, Napoléon rendit plus facile l'unification ultérieure de l'Italie et de l'Allemagne.

Le pacte entre le nouveau Charlemagne et le nouveau Léon ne tint pas bien longtemps. En 1807, Napoléon commença à rudoyer le pape, et en 1811, il l'enferma dans le château de Fontainebleau. Il ne semble

pas s'être montré très avisé en agissant ainsi. Son attitude envers le pape lui aliéna l'opinion catholique, comme son couronnement lui avait aliéné l'opinion libérale. L'ordre ancien, comme l'ordre nouveau, se détachait de lui. Il avait trahi l'avenir ; il n'avait pas su gagner la faveur du passé. Il n'était plus au service que de sa propre personne.

Il semble qu'il y ait eu aussi peu de bon sens dans sa politique étrangère, qui bientôt infligea à l'Europe un cycle de guerres nouvelles. S'étant pris de querelle avec la Grande-Bretagne (1804), Napoléon assembla une vaste armée à Boulogne pour tenter la conquête de celle-ci, cela sans tenir compte de la situation navale. Il fit même frapper une médaille et élever une colonne à Boulogne pour commémorer le triomphe de cette invasion projetée. Par un miracle tout « napoléonien » la flotte britannique devait être dépistée, l'armée de Boulogne introduite subrepticement en Angleterre sur une flottille de radeaux et de bateaux, et Londres prise avant que la flotte n'ait eu le temps d'intervenir. Mais à ce moment ses attaques contre l'Allemagne du sud contraignirent l'Autriche et la Russie à former avec la Grande-Bretagne une coalition. En 1805, deux coups fatals furent portés par les amiraux britanniques Calder et Nelson à l'espoir qu'il nourrissait de remporter finalement la victoire. Le premier de ces chefs infligea un sérieux revers à la flotte française dans la baie de Biscaye ; en octobre, le second détruisit les escadres alliées de la France et de l'Espagne à la bataille de Trafalgar. Nelson, victorieux, mourut magnifiquement sur son navire *Victory*. A partir de ce moment, Napoléon resta face à face avec une Angleterre irréductible et invincible, capable de frapper où il lui plaisait sur les côtes d'Europe.



Napoléon Bonaparte

Mais, pendant quelque temps, la blessure mortelle reçue à Trafalgar fut cachée aux Français. Ils apprirent seulement « que les orages avaient causé la perte de quelques vaisseaux de ligne, à la suite d'une bataille imprudemment engagée ». Après la victoire de Calder, Napoléon avait à la hâte retiré son armée de Boulogne, lui avait fait parcourir à marches forcées la moitié de l'Europe, et avait battu les armées autrichienne et russe à Ulm et à Austerlitz. Dans ces conditions fort défavorables pour elle, la Prusse se lança dans la guerre, mais elle fut complètement écrasée à la bataille d'Iéna (1806). Si l'Autriche et la Prusse étaient hors de combat, la Russie avait gardé toute sa puissance guerrière ,et l'année suivante fut consacrée à une guerre contre un ennemi auquel la France n'avait vraiment pas besoin de se mesurer, un ennemi auquel un chef plus sensé ne se serait jamais heurté. Napoléon, dans sa campagne contre les Russes, fut assailli en Pologne par toutes sortes de difficultés ; à Pultusk il se tira malaisément d'affaire — il annonça cependant à Paris une grande victoire — ; de même à Eylau. Puis les Russes furent battus à Friedland (1807). Jusqu'à ce moment l'Empereur n'avait pas encore foulé le sol russe ; mais la fortune vint soudain au secours de Napoléon. Par ruse, par vantardise et par flatterie, il gagna à sa cause le jeune et ambitieux tzar de Russie, Alexandre Ier (il n'avait que trente ans) et le persuada de conclure une alliance avec lui. La rencontre des deux empereurs eut lieu sur un radeau au milieu du Niémen, à Tilsitt.

Jamais deux hommes ne se montrèrent plus stupidement sublimes que les deux acteurs principaux de cette scène. Alexandre s'était imprégné de libéralisme au cours de son éducation à la cour de Catherine II, et était pour la liberté, pour l'instruction, pour le nouvel ordre de choses — pourvu, bien entendu, qu'on respectât ses privilèges —. « Il était tout prêt à accorder que chacun fût libre, disait l'un de ses condisciples, à la condition que chacun fût prêt à faire librement tout ce qu'il voulait ». Il déclarait qu'il aurait aboli le servage, même au prix de sa vie, — si seulement la civilisation avait été plus avancée. Il faisait la guerre contre la France, disait-il, parce que Napoléon était un tyran et pour libérer le peuple français. Après Friedland, il vit Napoléon sous un nouveau jour. Les deux hommes se rencontrèrent peu de temps après la

déroute des armées russes ; Alexandre, comme il arrive à tous les individus de son tempérament lorsque leurs idées se modifient, était dans un état d'exaltation extrême et de loquacité.

Pour Napoléon, cette rencontre dut être pleine de charme. C'était la première fois qu'il rencontrait un empereur par naissance sur un pied d'égalité. Comme tous les gens de vision limitée, cet homme avait le respect des honneurs ; l'insistance qu'il mettait à ce qu'on lui donnât bien tous ses titres suffit à le prouver ; et voici qu'il se trouvait en présence d'un véritable empereur, d'un empereur qui se montrait prêt à mettre sur le même rang les dignités, vieilles de trois ans de son collègue français, et la couronne très authentique qu'il avait lui-même ceinte à Moscou ! Leurs deux imaginations planèrent de concert au-dessus du radeau de Tilsitt. « Qu'est-ce que l'Europe ? » demanda Alexandre. « Nous sommes l'Europe. » C'est dans cet esprit qu'ils discutèrent des affaires de Prusse et d'Autriche et qu'ils se partagèrent la Turquie par anticipation, qu'ils prirent leurs dispositions pour la conquête non seulement de l'Inde, mais de la plus grande partie de l'Asie, et décidèrent que la Russie enlèverait la Finlande aux Suédois ; ils oublièrent seulement de tenir compte que la majeure partie de la surface du globe est constituée par la mer, et que sur la mer les flottes britanniques voguaient sans avoir rien à redouter. La Pologne était prête à devenir l'alliée fidèle de la France si Napoléon l'avait voulu. Mais, pour Napoléon, la Pologne ne comptait pas. Ce fut en somme une journée de visions magnifiques pour des gens dont l'optique était faussée. Napoléon n'osa pourtant pas révéler ce jour-là son rêve secret : épouser une princesse russe, une vraie princesse.

Après Tilsitt le tempérament de Napoléon se transforma à vue d'œil, mais pas à son avantage ; il devint plus violent, moins patient en face de l'obstacle ; il se considéra de plus en plus comme marqué par le destin pour gouverner le monde ; tous ceux qu'il rencontrait le trouvaient de plus en plus intolérable.

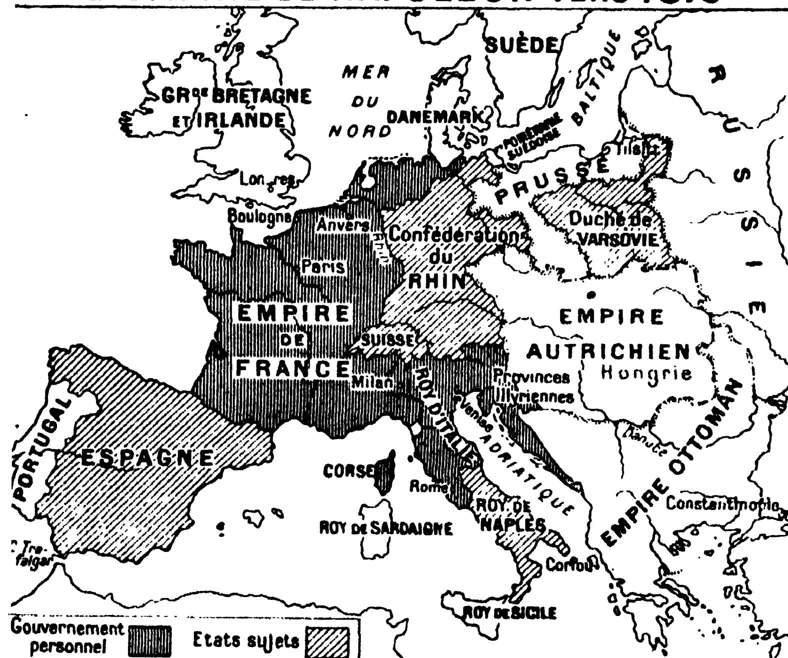
En 1808, il commit une véritable bévue. L'Espagne était pour lui une alliée servile, complètement à ses ordres ; mais il jugea bon de déposer son roi, qui était un Bourbon, pour donner de l'avancement à son frère Joseph, qui n'était souverain que des Deux-Siciles. Il avait déjà conquis le Portugal, et les deux royaumes d'Espagne et de Portuga devaient être réunis. Mais les Espagnols, saisis d'une véritable fureur patriotique, se soulevèrent, cernèrent une armée française à Baylen, et l'obligèrent à capituler. La série des victoires françaises se trouvait ainsi interrompue.

Les Anglais ne furent pas longs à se prévaloir de cette insurrection, qui leur donnait une base d'opérations. Une armée britannique, sous les ordres de sir Arthur Wellesley (le futur duc de Wellington) débarqua au Portugal, battit les Français à Vimiero, et les força à se retirer en Espagne. La nouvelle de ces revers eut en Allemagne et en Autriche un énorme retentissement, et le tsar adopta à l'égard de son allié une attitude plus arrogante.

Il y eut une autre rencontre des deux potentats à Erfurt, mais le tsar fut moins impressionné qu'il ne l'avait été naguère par les projets éblouissants de Napoléon. Puis vinrent pour la France quatre années d'une gloire assez instable. L'Empire personnel de Napoléon s'accrut par une série d'annexions non déguisées, au point de comprendre la Hollande, une grande partie de l'Allemagne occidentale, de l'Italie, et de la côte orientale de l'Adriatique. Mais, pendant ce temps, les colonies françaises tombaient une à une aux mains des Britanniques, et les armées anglaises, aidées par les Espagnols, refoulaient graduellement les Français vers le nord de la péninsule ibérique. Toute l'Europe était fatiguée de Napoléon. Il avait pour antagonistes, non seulement des monarques et des ministres, mais des peuples tout entiers. Les Prussiens, après le désastre d'Iéna en 1807, s'étaient remis à l'ouvrage et cherchaient à mettre en ordre leur maison. A l'instigation de Stein, ils avaient renoncé à leur système féodal, aboli le servage et les privilèges, organisé l'instruction et aussi le patriotisme populaires ; en fait, sans luttes intestines, ils avaient accompli presque tout ce que la France avait réalisé en 1789. En 1810, il existait une nouvelle Prusse, noyau d'une nouvelle Allemagne. Et voici qu'Alexandre, hanté, semblait-il, par des rêves de domination mondiale encore plus fous que ceux de son rival, se posait de nouveau en ami de la liberté. En 1810, il y eut encore des frottement entre les souverains à la suite des objections faites par le tsar aux projets matrimoniaux de Napoléon. L'empereur, en effet, venait de demander le divorce contre sa compagne des premiers

jours, Joséphine, sous prétexte qu'elle ne pouvait lui donner d'enfants et assurer ainsi la continuité de sa « dynastie ». Napoléon, qui n'avait pu décrocher une princesse russe, se tourna, après l'affront reçu d'Alexandre, vers l'Autriche, et épousa l'archiduchesse Marie-Louise. Les hommes d'Etat autrichiens virent parfaitement clair dans son jeu. Ils étaient d'ailleurs tout prêts à lui jeter sa princesse en pâture. Par ce mariage, Napoléon se faisait adopter par les vieilles dynasties; il aurait pu être le créateur d'un ordre nouveau, il préféra être le gendre de l'ordre ancien.

L'EMPIRE DE NAPOLÉON VERS 1810



Durant les deux années qui suivirent, les affaires commencèrent à aller mal pour lui. Personne ne croyait plus à ses allégations. Il n'était plus le chef et le continuateur de la révolution; il n'incarnait plus l'esprit d'un monde rénové; il n'était plus que l'échantillon d'une espèce nouvelle d'autocrates. Les hommes libres ne le connaissaient plus et il s'était fait une ennemie de l'Eglise. Rois et jacobins se donnaient la main dès qu'il s'agissait de le jeter à bas. Seule la masse des vulgaires et des ambitieux le suivait, car il semblait avoir le secret du succès. La Grande-Bretagne était pour lui un adversaire irréconciliable; l'Espagne brûlait d'une ardeur patriotique qu'un Corse aurait dû comprendre; il suffisait d'une rupture avec Alexandre pour que cet empire d'apparat se désagrégeât. La querelle survint. Les sentiments d'Alexandre pour Napoléon avaient toujours été assez complexes; il enviait Napoléon en tant que son rival, mais il le méprisait parce qu'il n'était qu'un parvenu sans éducation. De plus, il y avait chez Alexandre, une grandeur très réelle, bien que vague et sentimentale; il était affligé d'une religiosité mystique; il croyait que la Russie et lui avaient la mission d'apporter la paix à l'Europe et au monde en détruisant Napoléon. Mais, apporter la paix à l'Europe, lui semblait être une entreprise tout à fait compatible avec l'annexion de la Finlande, de la majeure partie de la Pologne, et d'un bon morceau de l'Empire turc. L'esprit de cet homme se mouvait dans une sorte de brouillard lumineux. Il désirait aussi tout particulièrement renouer des relations commerciales avec la Grande-Bretagne, ce dont Napoléon ne voulait pas entendre parler. Tout le commerce allemand avait été détruit, et les classes marchandes avaient été exaspérées par le fameux « blocus continental », qui était destiné à ruiner la Grande-Bretagne en excluant les marchandises anglaises de tous les marchés d'Europe. La Russie avait souffert du blocus plus encore que l'Allemagne.

La rupture se produisit en 1811, année où Alexandre se retira du « système continental ». En 1812, une formidable armée, comprenant au moins 600.000 hommes, se mit en marche vers la Russie, sous le commandement suprême de l'Empereur. La moitié de cette armée était française; le reste était fourni par les alliés de la France et par les peuples vassaux; dans l'ensemble, une armée aussi bigarrée que l'avait été celle de Darius ou de Kavadh. La guerre d'Espagne se poursuivait toujours; Napoléon n'essaya même pas d'y mettre fin. Cette guerre enlevait à la France un quart de million d'hommes. Napoléon se fraya avant l'hiver, à travers la Pologne et la Russie, un chemin

jusqu'à Moscou. Les armées russes refusèrent presque toujours la bataille. Avant que les neiges eussent fait leur apparition, la position de Napoléon était devenue très aventureuse. Il prit Moscou, s'attendant à ce qu'Alexandre fût contraint de faire la paix. Mais Alexandre s'y refusa, et Napoléon se trouva dans la même position que Darius, 2.300 ans plus tôt, dans la Russie du sud. Les Russes, qui n'avaient toujours pas été vaincus dans une bataille décisive, harcelèrent ses communications, ruinèrent le moral de son armée, la maladie venant à leur secours. Avant que Napoléon n'eût atteint Moscou, il avait déjà perdu 150.000 hommes. Mais il lui manquait la sagesse d'un Darius, et il refusa de battre en retraite. L'hiver resta pendant longtemps d'une douceur inaccoutumée, et il aurait pu échapper ; mais, au lieu de cela, il demeura à Moscou, faisant toutes sortes de plans impossibles. Dans toutes ses bévues précédentes il avait été servi par une chance étonnante ; il avait pu s'échapper d'Egypte, alors qu'il méritait d'y rester prisonnier ; sans les victoires navales britanniques, ses armées auraient été détruites sur le sol anglais ; mais voici que, de nouveau, il entrait dans une nasse, et cette fois-ci il n'y avait pas d'issue. Il aurait sans doute voulu établir en Russie ses quartiers d'hiver, mais les Russes mirent le feu à la ville, et en brûlèrent la majeure partie.

Le mois d'octobre était déjà avancé, trop avancé, lorsqu'il se décida à revenir sur ses pas. Il fit une vaine tentative pour percer, afin d'atteindre une ligne de retraite au sud-ouest ; puis les survivants de la grande armée firent demi-tour, et marchèrent vers les régions qu'ils avaient dévastées pendant leur avance. D'immenses espaces les séparaient de tout pays ami. L'hiver n'était pas pressé cette année ; pendant une semaine la Grande Armée lutta contre la boue ; puis vinrent des froids glaciaux, puis les premiers flocons de neige, puis la neige, toujours la neige...

Peu à peu la discipline se détendait. L'armée affamée s'égrenait, en quête de vivres, jusqu'au moment où elle ne comprit plus que des bandes de maraudeurs. Les paysans se soulevaient contre ceux-ci, les égaraient, les massacraient ; une nuée de cavaliers légers — c'étaient toujours des Scythes — les pourchassait. Cette retraite constitue l'une des plus grandes tragédies de l'histoire.

Finalement Napoléon, avec son état-major et une poignée de gardes, atteignit l'Allemagne, suivi non d'une armée, mais de bandes éparses et démoralisées. La Grande Armée, elle-même, battant en retraite sous les ordres de Murat, atteignit Kœnigsberg, toujours disciplinée, mais ne comptant plus qu'un millier d'hommes sur six cent mille. De Kœnigsberg, Murat se replia sur Posen. Le contingent prussien s'était rendu aux Russes, les Autrichiens avaient regagné leurs foyers par le sud. Partout des fugitifs, maigres, en loques, gelés, répandaient la nouvelle du désastre.

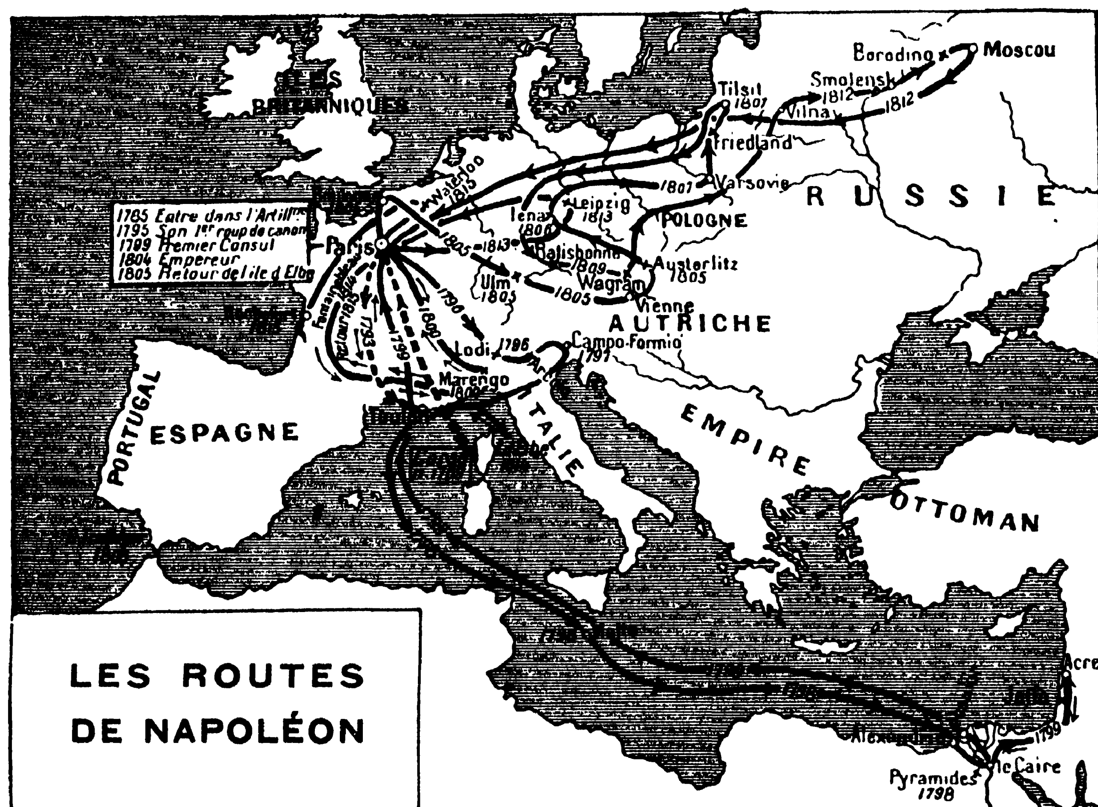
Napoléon avait presque épuisé ses sortilèges. Il n'osait demeurer avec ses troupes en Allemagne ; il s'enfuit vers Paris, en brûlant les étapes. Il ordonna alors de nouvelles levées de troupes et chercha, parmi les épaves de son empire mondial, à grouper de nouvelles armées. L'Autriche se tourna contre lui (1813) ; toute l'Europe brûlait de se soulever contre ce tuteur infidèle de la liberté, contre cet usurpateur. Il avait trahi l'ordre nouveau, et maintenant l'ordre ancien, qu'il avait sauvé et ranimé, l'écrasait. La Prusse se souleva, et la « Guerre de libération allemande » commença. La Suède se joignit aux ennemis de Napoléon. Puis la Hollande se révolta. Murat avait rallié environ 14.000 Français autour de sa petite armée de Posen, et cette force battit en retraite à travers l'Allemagne ; elle faisait songer à un homme engagé dans une cage pleine de lions drogués et qui sentirait que la drogue n'opère plus. Napoléon, avec des troupes fraîches, prit le commandement en chef au printemps, gagna les grandes batailles de Lutzen, de Bautzen et de Dresde, puis, pendant quelque temps, s'effondra intellectuellement et moralement. Il devenait d'une irritabilité voisine de la folie, avec des périodes d'inaction. Il ne fit rien, ou presque rien, pour tirer parti de la bataille de Dresde. En octobre, se livra autour de Leipzig la « bataille des Nations » après quoi les Saxons, qui avaient jusqu'ici suivi l'étoile de Napoléon, passèrent aux alliés. A la fin de l'année, les Français, battus, étaient refoulés jusqu'en France.

1814 fut l'année de la dernière campagne. La France fut envahie par l'est et par le sud ; les Suédois, les Allemands, les Autrichiens, les Russes, traversèrent le Rhin ; les Anglais et les Espagnols passèrent les Pyrénées. Une fois de plus Napoléon combattit brillamment, mais cette fois ce fut en vain. Les armées venues de l'est le bat-

tirent moins qu'elles ne le laissèrent derrière elles, et Paris capitula en mars. Un peu plus tard, l'empereur abdiqua à Fontainebleau.

En Provence, alors qu'il prenait le chemin de l'exil, sa vie fut un instant menacée par une foule royaliste.

Telle fut la conclusion normale et légitime de la carrière de Napoléon. Cet attentat d'un monstrueux égoïste, favorisé par l'état de désordre d'une société naissante, ne pouvait avoir d'autre fin. Enfin l'on était débarrassé de cet homme ! Et si vraiment il y avait eu quelque sagesse chez les dirigeants, nous aurions assisté, au cours de l'époque suivante, à un effort convergent de la science et des volontés pour achever la tâche que la perfidie et la vanité de Napoléon avait interrompue, et qui consistait à reconstruire le monde dans un esprit de justice et de libre coopération. Malheureusement, nous n'avons rien de semblable à relater. Ni la science, ni la sagesse n'eurent place au grand conseil que tinrent les Alliés. Rien que le vague humanitarisme et la vanité rêveuse du tsar Alexandre, que la pusillanimité des Habsbourg d'Autriche, que le ressentiment des Hohenzollern de Prusse, que les traditions aristocratiques de la Grande-Bretagne, encore toute effrayée par la Révolution et qui avait sur la conscience le vol des pâtures communales et l'exploitation hontouse des enfants des usines. Les peuples ne vinrent pas au Congrès ; seuls y assistèrent des monarques et des ministres. Vous aurez beau broyer tous les diplomates dans le mortier sanglant de la guerre, vous ne leur ferez pas perdre leurs habitudes diplomatiques. Le Congrès était à peine assemblé que ces diplomates se mettaient à l'œuvre, négociant, à l'insu les uns des autres, toutes sortes de marchés et de traités secrets. Rien ne peut donner une idée de la pompe, de l'atmosphère de légèreté du Congrès qui se réunit à Vienne, après que les souverains alliés se fussent rendus à Londres en grande cérémonie. Il y avait autour du Congrès toute une vie de salon ; beaucoup de jolies femmes, une pléiade d'étoiles et d'uniformes, des dîners et des bals sans fin, des anecdotes piquantes, des traits d'esprit. Nous ignorons si les deux millions de morts qui pourrissaient sur les champs de bataille rirent de ces traits d'esprit, admirèrent ces élégances,



s'émerveillèrent de l'habileté des diplomates. Espérons que leurs pauvres fantômes eurent leurs miettes de ce brillant festin. La figure la plus intéressante du Congrès fut le fameux Talleyrand, fait prince par Napoléon, esprit des plus vifs qui, avant la Révolution avait porté l'habit ecclésiastique, puis avait proposé la confiscation des biens du clergé, et était maintenant d'avis de rappeler les Bourbons.

Les alliés, comme dans tous les congrès de la Paix, gaspillèrent un temps précieux en discussions de plus en plus acerbes. Les Bourbons étaient déjà rentrés en France. Et avec eux toute la suite des émigrés, pressés de retrouver leurs biens, assoiffés de vengeance. On s'était débarrassé d'un grand égoïsme — pour faire place à une foule d'égoïsmes plus bas. Le nouveau roi était le frère de Louis XVI ; il s'était hâté de prendre le titre de Louis XVIII dès qu'il avait appris que son petit-neveu (Louis XVII) était mort au Temple. Il était épais et goutteux ; ses intentions n'étaient peut-être pas mauvaises, mais il était le symbole de l'ancien système ; tout ce qui en France avait un caractère de nouveauté sentit, dès son retour, peser la lourde menace d'une réaction. Ce n'était pas là une libération, c'était une forme nouvelle de tyrannie, massive et sans gloire, au lieu d'une tyrannie active et magnifique. La France ne pouvait-elle donc rien espérer de plus ? Les Bourbons se montrèrent particulièrement féroces envers les vétérans de la Grande-Armée ; de plus, la France regorgeait maintenant de prisonniers rapatriés, qu'on laissa dans une misère complète. On avait attribué à Napoléon un petit empire de consolation, et on l'avait embarqué pour l'île d'Elbe. Il devait garder le titre d'empereur et pouvait conserver une partie de sa suite. Alexandre, par un sentiment chevaleresque ou par caprice, avait insisté pour que son rival déchu fût honorablement traité. Les Habsbourg, qui avaient flagorné Napoléon à l'époque de ses succès, firent revenir à Vienne l'impératrice — elle s'y prêta d'ailleurs fort bien — que son époux ne devait plus jamais revoir.

Après onze mois de séjour à l'île d'Elbe, Napoléon estima que la France devait en avoir assez des Bourbons ; il déjoua la vigilance des navires britanniques, et débarqua à Cannes, prêt à jouer sa dernière partie contre le destin. Il gagna Paris, accueilli partout triomphalement ; il marchait sur des routes jonchées de cocardes blanches. Pendant cent jours — les Cent Jours — il fut de nouveau maître de la France.

Son retour pouvait provoquer un cas de conscience chez tout Français honnête. D'une part, voici que revenait l'aventurier qui avait trahi la République ; de l'autre, on savait maintenant que ce que Louis XVIII représentait, c'était la vieille tradition monarchique, triste et pesante. Les Alliés, enfin, ne voulaient pas tolérer une seconde expérience républicaine. Il n'y avait donc de choix qu'entre les Bourbons et Napoléon. Comment dès lors s'étonner que la France toute entière revînt à Napoléon ? D'ailleurs, celui-ci affirma que le vieil homme était mort en lui ; plus de despotisme ; il respecterait le régime constitutionnel....

Il réunit une armée ; il tenta de conclure la paix avec les alliés ; quand il vit que ses efforts resteraient stériles, il s'efforça de porter en Belgique un coup rapide aux Anglais, aux Hollandais et aux Prussiens, espérant les battre avant que les Autrichiens et les Russes ne fussent arrivés. Il s'en fallut de peu qu'il n'y réussit. Il battit les Prussiens à Ligny, mais pas complètement ; le surlendemain, sur le champ de bataille de Waterloo, il se vit infliger par les Anglais de Wellington, dont rien ne put entamer la résistance, et par les Prussiens de Blücher, qui, à la fin du jour, tombèrent sur son aile droite, une défaite qui ruina toutes ses espérances (juin 1815) Waterloo s'acheva en déroute. La France se détacha de nouveau de Napoléon. Tous ceux qui avaient pris son parti s'empressèrent de l'attaquer, afin d'effacer leur erreur ; un gouvernement provisoire réuni à Paris lui ordonna de quitter le pays dans les vingt-quatre heures.

Il essaya de gagner l'Amérique, mais le port de Rochefort, où il voulut s'embarquer, était surveillé par des croiseurs anglais. La France, déçue et redevenue royaliste, bien que sans enthousiasme, ne lui donna pas de répit. Il monta à bord de la frégate anglaise *Bellerophon*, demandant à être reçu comme réfugié, mais il fut traité en prisonnier. On le conduisit à Plymouth, et de là tout droit à l'île déserte de Ste-Hélène, sous les tropiques.

Il y resta jusqu'à sa mort, causée par un cancer (1821), se consacrant principalement à la préparation de mémoires destinés à présenter les principaux événements de sa carrière sous un jour à la fois trompeur et séduisant. Un ou deux des hommes qui

vivaient avec lui prenaient note de ses conversations, y ajoutant leurs impressions.

Ces ouvrages eurent une très grande vogue en France et en Europe. La Sainte-Alliance des souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse (alliance à laquelle les autres monarques furent invités à adhérer) se mit à l'œuvre, dans l'illusion qu'en abattant Napoléon elle avait abattu la Révolution, fait reculer l'aiguille du destin, et restauré pour jamais, sur une base sacrée, la Grande Monarchie. Le document principal de cette Sainte-Alliance fut, dit-on, inspiré par la baronne de Krüdener, qui semble avoir été une sorte de directeur spirituel de l'empereur de Russie. Il commençait par ces mots : « Au nom de la Trinité Très Sainte et Indivisible », et il liait les monarques contractants, qui se considéraient, à l'égard de leurs sujets et de leurs armées, « comme des chefs de famille » ; ils devaient se comporter les uns envers les autres « comme des concitoyens », se soutenir mutuellement, protéger la vraie religion, et contraindre leurs sujets à se fortifier et à s'exercer dans la foi chrétienne. Le Christ, déclarait-on, était le véritable roi de tous les peuples chrétiens, un roi, aurait-on pu ajouter, très mérovingien, dont les souverains régnants étaient les maires du palais. Le roi d'Angleterre n'avait pas le droit de signer un tel document, le pape et le sultan n'y furent pas conviés ; les autres monarques européens, y compris le roi de France, donnèrent leur adhésion. Il n'y eut que le roi de Pologne qui ne signa pas, pour la raison qu'il n'y avait plus de roi de Pologne ; le pieux Alexandre, dans un moment d'oubli, avait mis dans sa poche la plus grande partie de ses Etats. La Sainte-Alliance ne devint jamais une alliance légale d'Etats ; elle fit place à une vraie ligue des nations, le Concert européen, auquel la France adhéra en 1818, et dont l'Angleterre se retira en 1822.

Suivit une période de paix et de morne oppression, que domine la figure d'Alexandre, avec ses attitudes pieuses, son respect de l'orthodoxie, sa vanité jamais satisfaite. Bien des gens en ces jours désespérants inclinèrent à considérer Napoléon avec plus de charité, à reconnaître que, par quelque inexplicable voie, il avait, en s'affirmant, affirmé les droits de la France et de la Révolution. Un culte de l'empereur, devenu un héros mystique, se développa après sa mort (1821).

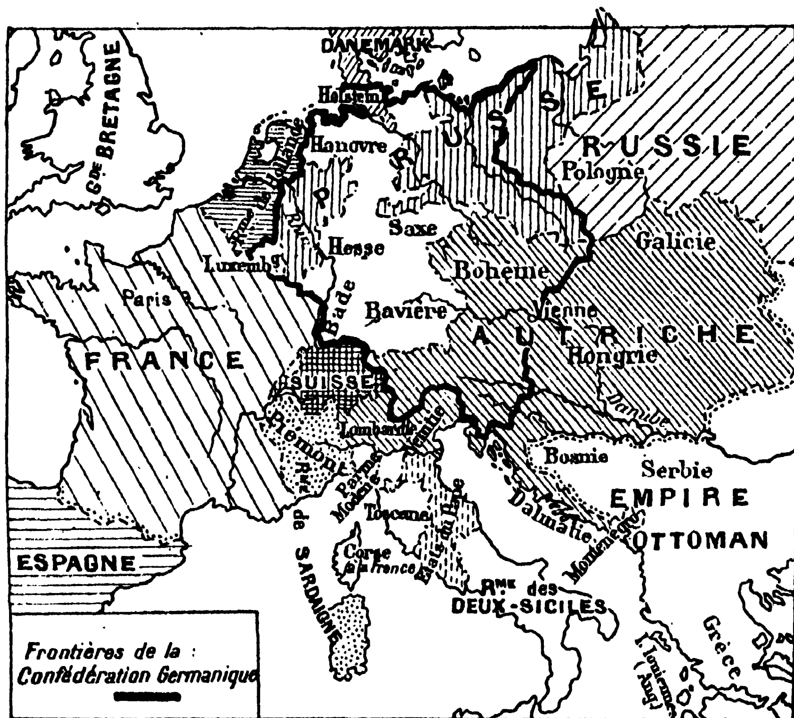
6

Pendant près de quarante ans la Sainte-Alliance, le Concert européen qui lui fait suite, et toute une série de congrès et de conférences assurèrent une paix assez vacillante à l'Europe, épuisée par la guerre. Deux grands faits empêchèrent cette période de devenir une époque de véritable paix sociale et internationale et ouvrirent la voie au cycle de guerres qui allait se succéder de 1854 à 1871. Le premier de ces faits fut la tendance des cours intéressées à restaurer les injustes privilèges du passé, à limiter la liberté de penser, d'écrire et d'enseigner. Le second fut la création, par les diplomates de Vienne, d'un système de frontières absolument inacceptable.

Ce fut d'abord et surtout en Espagne que se fit sentir la tendance obstinée des monarchies à faire un retour vers le passé. L'inquisition y fut même rétablie. De l'autre côté de l'Atlantique, les colonies espagnoles avaient suivi l'exemple des Etats-Unis et s'étaient révoltées, lorsque Napoléon avait mis sur le trône d'Espagne son frère Joseph (1810). Le Washington de l'Amérique du sud fut le général Bolivar. L'Espagne fut incapable de maîtriser cette révolte, qui traîna comme avait traîné la guerre de l'Indépendance, et finalement l'Autriche suggéra que, conformément à l'esprit de la Sainte-Alliance, les monarques européens vinssent au secours de l'Espagne dans cette lutte. La Grande-Bretagne se montra opposée à une telle action, mais ce fut l'intervention du Président des Etats-Unis, Monroë, qui en 1823 fit échouer définitivement ce projet de restauration monarchique. Monroë déclara que les Etats-Unis considéreraient toute extension du système européen à l'hémisphère occidentale comme un acte d'hostilité. Ainsi prit corps la doctrine de Monroë, qui depuis près de cent ans, a empêché le système des Grandes Puissances de s'implanter en Amérique et a permis aux nouveaux Etats de l'Amérique espagnole de régler à leur gré leurs destinées. Mais si la monarchie espagnole perdit ses colonies, du moins lui fut-il permis, avec l'appui du Concert européen, d'agir à sa guise chez elle. Une insurrection populaire qui avait éclaté en Espagne fut écrasée en 1823 par une armée française, agissant comme mandataire de l'Europe ; simultanément l'Autriche maîtrisa, à Naples, une autre révolution. L'instigateur de cette conspiration des

gouvernements contre les peuples fut l'homme d'état autrichien Metternich.

En 1824, Louis XVIII mourut, et eut pour successeur son frère le comte d'Artois ; il prit le titre de Charles X. Son premier soin fut de bâillonner la presse et les universités, et de restaurer un gouvernement absolu ; une somme d'un milliard de francs fut votée pour dédommager les nobles dont les châteaux avaient été brûlés et les biens séquestrés en 1789. En 1830, Paris se souleva contre ce monarque qui était la vivante incarnation de l'ancien régime et le remplaça par le fils du sinistre Philippe, duc d'Orléans, dont l'exécution avait été l'un des actes les plus légitimes de la Terreur. Les autres monarchies continentales se tinrent tranquilles, car l'Angleterre avait très ouvertement donné son approbation à la révolution, et un fort ferment libéral commençait à agir en Allemagne et en Autriche. Somme toute, la France restait une monarchie. Louis-Philippe, (1830-1848) fut le roi constitutionnel de la France pendant dix-huit ans. Il ne tomba qu'en 1848, année grosse d'événements pour toute l'Europe, et dont nous aurons à parler au prochain chapitre.



L'Europe après le Congrès de Vienne

Telles furent les oscillations qui suivirent la paix tracée par le Congrès de Vienne et qui furent dues aux manœuvres réactionnaires auxquelles, tôt ou tard, et en raison même de leur nature, les cours monarchiques étaient destinées à avoir recours. Les difficultés que provoqua la carte d'Europe, dressée par les diplomates, contrairement à toute notion scientifique, se précisèrent beaucoup plus rapidement, et elles mirent encore davantage en péril la paix de l'Europe. Il est extraordinairement malaisé de soumettre à une administration unique les affaires de peuples qui parlent des langues différentes, ont des littératures et des idées générales différentes, surtout quand ces différences sont exaspérées par des querelles religieuses. Il faut un but commun très nettement marqué, comme celui des montagnards suisses, dressés contre l'Autriche, pour que des peuples dissemblables par le langage et la foi se trouvent étroitement unis ; et encore y a-t-il en Suisse une complète autonomie locale. Il se peut que plus tard, quand la notion de Grande Puissance sera, et elle le sera sûrement, morte et enterrée, ces populations suisses suivent leurs affinités naturelles et gravitent vers l'Allemagne, la France, et l'Italie. Quand — tel est le cas de la Macédoine — les populations constituent une véritable mosaïque de villages et de districts, le système de l'autonomie cantonale est impérieusement indiqué. Mais si le lecteur considère la carte d'Europe, telle que le Congrès de Vienne la traça, il s'apercevra que la délimitation des États fut faite de la manière qui pouvait le plus exaspérer tout sentiment local. On détruisit, sans aucune utilité, la République batave, on fit un seul lot des protestants hollandais et des catholiques de langue française des vieux Pays-Bas espagnols (autrichiens), et on créa un royaume des Pays-Bas. Non seulement l'antique république de Venise, mais toute l'Italie du Nord

jusqu'à Milan furent livrées aux Autrichiens de langue allemande. La Savoie, qui parlait français, jointe à quelques morceaux d'Italie, avait servi à reconstituer le royaume de Sardaigne. L'Autriche et la Hongrie, qui formaient un mélange déjà assez explosif, avec leurs nationalités hostiles : Allemands, Hongrois, Tchéquo-Slovaques, Roumains, Italiens, devinrent un composé encore plus monstrueux lorsqu'on eût définitivement accordé à l'Autriche les terres qu'elle avait prises à la Pologne en 1772 et 1795. Le peuple polonais, catholique et d'esprit républicain, passa sous le joug d'un tsar à moitié civilisé et, de plus, grec orthodoxe, tandis que quelques districts importants allaient à la Prusse protestante. On sanctionna aussi la main-mise du tsar sur la Finlande, terre absolument étrangère à la Russie. Les peuples norvégien et suédois, qui différaient à bien des points de vue, furent réunis sous un seul roi. L'Allemagne — le lecteur aura l'occasion de s'en apercevoir — fut laissée dans un état de désarroi qui présentait plus d'un danger. La Prusse et l'Autriche entraient seulement pour une partie dans la Confédération germanique, qui comprenait en outre une multitude de petits Etats. Le roi de Danemark prit place dans la même confédération, parce qu'il possédait dans le Holstein certains Etats de langue allemande. Le Luxembourg fut englobé dans la Confédération, bien que son souverain fût aussi roi des Pays-Bas, et bien que beaucoup de ses habitants parlassent français. Il y avait donc là un invraisemblable enchevêtrement, un défi au sens commun de l'humanité, un formidable oubli du fait que les gens qui parlent l'allemand et dont les idées ont pour fondement la littérature germanique, que les gens qui parlent l'italien et dont les idées ont pour fondement la littérature italienne, que les gens qui parlent polonais et dont les idées ont pour fondement la littérature polonaise se trouveront beaucoup plus à l'aise, serviront mieux le reste de l'humanité et risqueront moins de provoquer des catastrophes si on leur laisse gérer leurs affaires dans leur propre idiome, dans les limites de leur unité linguistique. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'un des chants les plus populaires de l'Allemagne de cette époque proclame que là où est parlée la langue germanique, là se trouve la patrie allemande ?

Même de nos jours, trop d'hommes reconnaissent que l'étendue d'un pays ne peut dépendre d'un marchandage, et n'a rien à voir avec les combinaisons des tsars, des rois et des chancelleries. *Il existe une carte politique naturelle et nécessaire du monde* qui reste au-dessus de toutes ces contingences. Il existe une méthode, excellente et pratique à la fois, pour diviser une région quelconque du monde en zones administratives, et, pour chacune de ces zones, une forme de gouvernement s'impose : il suffit de tenir compte du langage et de la race des habitants, et ce doit être la préoccupation commune de tous les hommes intelligents de veiller à ce que ces répartitions soient faites, et à ce que ces formes de gouvernement soient établies, sans que les arguments diplomatiques, les questions de drapeaux, les affirmations mélodramatiques de « loyalisme » entrent en ligne de compte. La carte politique naturelle du monde veut se faire reconnaître. Elle palpite sous notre carte artificielle, la soulevant par place, comme un géant que l'on aurait enfermé dans un sac. En 1830, la Belgique de langue française, travaillée par le courant révolutionnaire parti de France, refusa violemment de faire plus longtemps partie du royaume des Pays-Bas. Les puissances, terrifiées à l'idée qu'une république pouvait naître qui se ferait annexer par la France, se hâtèrent de ramener la paix en Belgique et donnèrent à ce pays un monarque qui lui fut fourni par l'Allemagne, cette pépinière de souverains : Léopold de Saxe-Cobourg Gotha. Il y eut aussi en 1830, en Italie et en Allemagne, des révoltes qui restèrent stériles, ainsi qu'un mouvement plus sérieux dans la Pologne russe. Un gouvernement républicain put se maintenir pendant un an à Varsovie en face du tsar Nicolas Ier, qui avait succédé à Alexandre en 1825 ; mais il dut finalement céder devant la plus féroce des répressions. La langue polonaise fut proscrite et l'église grecque orthodoxe fut substituée au catholicisme romain comme religion d'Etat.

En 1821, il y eut une tentative de réalisation de la carte politique naturelle du monde, mais cette fois l'Angleterre, la France et la Russie se rangèrent du côté du droit. Ce fut l'insurrection des Grecs contre les Turcs. Pendant six ans, les premiers luttèrent avec acharnement, sans que l'Europe fit un geste. L'opinion libérale protesta contre cette passivité ; des volontaires, venus de toutes les régions de l'Europe, se joignirent aux insurgés, et finalement, l'Angleterre, la France et la Russie

intervinrent de concert. La flotte turque fut détruite par les Français et les Anglais à la bataille de Navarin (1827) et le tsar envahit la Turquie. Par le traité d'Andrinople (1829), la Grèce fut déclarée libre, mais on ne lui permit pas de revenir à son antique tradition républicaine. Une monarchie grecque est, au point de vue historique, quelque chose d'indécent. Mais une république grecque aurait été un danger pour toutes les monarchies d'Europe. On trouva pour la Grèce un souverain allemand, un certain prince Othon de Bavière, un peu déséquilibré, mais de manières très royales — il fut d'ailleurs détrôné en 1862 — et des gouverneurs chrétiens furent établis dans les provinces danubiennes (aujourd'hui la Roumanie) et en Serbie (qui faisait partie de la région yougo-slave). C'était là une concession partielle à la carte politique naturelle, mais il devait y avoir encore bien du sang versé avant que le Turc ne fût complètement évincé de cette zone.

Un peu plus tard, nous allons voir s'affirmer la carte politique naturelle en Italie et en Allemagne.

CHAPITRE XXXVIII

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

1. *La révolution mécanique.* — 2. *Les rapports de la révolution mécanique et de la révolution industrielle.* — 3. *La fermentation des idées :* 1848. — 4. *L'évolution du Socialisme.* — 5. *Les faiblesses de la doctrine socialiste.* — 6. *L'influence du Darwinisme sur les idées religieuses et politiques.* — 7. *L'idée de nationalisme.* — 8. *L'Europe entre* 1848 *et* 1878. — 9. *La seconde mêlée pour les Empires d'outremer.* — 10. *La conquête de l'Inde crée un précédent en Asie.* — 11. *L'histoire du Japon.* — 12. *Fin de la période d'expansion.* — 13. *L'Empire Britannique en* 1914.

1

On donne généralement, dans les histoires du dix-neuvième siècle, une place tout à fait disproportionnée à la carrière et à la personnalité de Napoléon Ier. Cet homme n'eut qu'une médiocre influence sur le vaste mouvement qui portait en avant l'humanité : son règne ne fut qu'un entr'acte, la maladie infectieuse d'un organisme surmené. Et, même à cet égard, il y eut des microbes plus actifs ; ce nouveau César tua moins de gens que l'épidémie d'influenza de 1918 et bouleversa moins l'ordre social et politique que la peste du temps de Justinien. En l'absence d'un système d'idées qui aurait permis de reconstruire un monde nouveau, il n'y avait place que pour un intermède : on assista alors au pauvre replâtrage de l'Europe qui s'appelle le Concert européen. Ce dernier arrangement constitua, d'ailleurs, un progrès. Il marqua la fin de l'individualisme de la monarchie machiavélique et présupposa l'existence d'une communauté humaine, ou tout au moins européenne. S'il partagea la terre entre les rois, du moins ses auteurs eurent-ils quelque respect pour la notion d'une unité humaine et reconnurent-ils que nous avons des devoirs envers Dieu et nos semblables.

Avant de pouvoir rien édifier, dans l'ordre social comme dans l'ordre politique, l'intelligence humaine avait à s'acquitter d'une tâche aux aspects multiples : il lui fallait créer et appliquer une science de la Propriété, une science de la Monnaie, une science du Gouvernement, une science de la Politique mondiale, et, avant tout, constituer un système universel d'éducation, grâce auquel les hommes prendraient cons-

cience de leur commune destinée. Les véritables créateurs de l'histoire du XIXe siècle, les individus dont les actes portèrent tous leurs fruits cent ans plus tard, furent ceux qui collaborèrent à ce quintuple effort constructif. Comparés à eux, les diplomates, les « hommes d'État » et les politiciens de la même période ne furent que des écoliers turbulents, et parfois incendiaires, s'amusant à déplacer et à souiller les matériaux d'un grand édifice dont ils ne pouvaient comprendre la destination.

Et, tandis que, pendant tout le XIXe siècle, l'esprit de la civilisation occidentale, libéré par la Renaissance, s'attaquait à cette œuvre de reconstruction politique et sociale, qui reste encore à peine ébauchée, le monde était témoin d'une prodigieuse transformation des conditions matérielles de la vie. Les prophéties de Roger Bacon commencèrent à se réaliser. Le patrimoine de savoir et de foi constitué par la lignée d'individus qui avaient travaillé à l'avancement de la science des fruits que l'homme du commun est capable d'apprécier. La machine à vapeur fut le plus précoce de ces fruits magiques. Les premières machines à vapeur que connut le XVIIIe siècle furent les pompes employées pour l'épuisement de l'eau dans les mines nouvellement ouvertes. Ces mines de charbon étaient exploitées en vue de fournir aux fonderies de fer le coke, qui avait remplacé le charbon de bois. Ce fut James Watt, un fabricant d'instruments de précision de Glasgow, qui perfectionna cette pompe à vapeur et la rendit propre à actionner les machines. Le premier de ces appareils ainsi transformé fut installé dans une usine de cotonnades de Nottingham, en 1785. En 1804, Travithick, trouvant un autre emploi pour la machine de Watt, construisit la première locomotive. En 1825, le premier chemin de fer fut ouvert au public entre Stockton et Darlington (l'ancêtre de toutes les locomotives, celle qui porte le No 1, est encore visible dans la gare de Darlington). Dès le milieu du siècle, un véritable réseau de chemins de fer couvrait la surface de l'Europe.

Une révolution se produisait ainsi dans ce qui avait longtemps été l'une des conditions fixes de la vie humaine : la vitesse maxima des transports terrestres. Après le désastre de Russie, Napoléon fit en 312 heures le trajet de Vilna à Paris. C'était un voyage d'environ 2.500 kilomètres. Napoléon avait toutes les facilités imaginables, et pourtant il ne pouvait se déplacer à plus de neuf kilomètres à l'heure en moyenne. Un voyageur ordinaire aurait eu besoin de deux fois plus de temps. Cette vitesse maxima était à peu près la même que celle que l'on pouvait atteindre entre Rome et la Gaule au premier siècle après J.-C. ou entre Sarde et Suse au quatrième siècle avant J.-C. Et voici qu'un changement formidable allait permettre au premier venu d'effectuer le parcours Vilna-Paris en moins de quarante-huit heures, ce qui revenait à dire que la distance entre un point et un autre de l'Europe allait se trouver réduite des neuf dixièmes. Il devenait dès lors possible à un pouvoir central d'administrer des territoires dix fois plus étendus qu'autrefois. Personne ne se rend encore très bien compte en Europe de ce que représente cette dernière facilité. Nous sommes encore empêtrés dans un réseau de frontières tracées à l'époque du cheval et de la grand'route. Mais en Amérique, les résultats furent immédiats. La progression des Etats-Unis vers les régions de l'ouest fut singulièrement facilitée du fait que des communications constantes pouvaient à présent être établies avec Washington, quelque éloignée que la frontière fût de la côte. L'unité de la jeune nation pouvait ainsi être réalisée sur une échelle qui jusqu'alors avait semblé impraticable.

Le bateau à vapeur prit, au début, une certaine avance sur la locomotive. Un vapeur, le *Charlotte Dundas*, fut en service sur le golfe du canal de la Clyde en 1802, et en 1807 un Américain, du nom de Fulton, mettait sur l'Hudson, en amont de New York, à la disposition des voyageurs, un autre vapeur, le *Clermont*, dont les machines avaient été construites en Angleterre. Le premier navire à vapeur qui prit la mer fut aussi un bâtiment américain, le *Phœnix* ; il fit la traversée entre New York (Hoboken) et Philadelphie. Enfin le *Savannah*, navire à voiles et à vapeur, fit en 1819 la traversée de l'Atlantique. Tous ces bâtiments étaient à roues, et les roues conviennent fort mal en cas de mers agitées : en effet, les grosses lames les mettent en pièces et le bateau est alors désemparé. Mais il fallut un certain temps avant qu'on inventât le navire à hélice, et ce n'est guère que vers le milieu du XIXe siècle que le nombre des bateaux à vapeur commença à dépasser celui des bateaux à voiles. Mais l'évolution de la navigation maritime fut ensuite très rapide.

Pour la première fois, les hommes purent se lancer à travers les océans, avec la certitude d'atteindre leur but à date fixe. En 1910, la traversée de l'Atlantique, qui jadis demandait des semaines, parfois des mois, se trouva réduite à moins de cinq jours. Il en fut de même sur tous les océans.

En même temps que les transports à vapeur se développaient sur mer et sur terre, les recherches de Volta, de Galvani et de Faraday sur les différents phénomènes électriques contribuaient à accroître singulièrement la rapidité des communications. Le télégraphe électrique fit son apparition en 1835. Le premier câble sous-marin fut posé entre la France et l'Angleterre en 1851. En quelques années, le procédé télégraphique se répandit dans tout le monde civilisé, et des nouvelles qui, jusqu'alors, n'avaient pu circuler que lentement entre un point et un autre purent être publiées simultanément sur tous les points du globe.

Bien entendu, ces procédés nouveaux semblèrent aux foules du milieu du XIXe siècle les plus formidables inventions que l'imagination pût concevoir ; et pourtant elles n'étaient que les fruits les plus grossiers d'un processus de recherche scientifique qui devait avoir des conséquences autrement vastes. Avec des effets d'abord moindres sur la vie de tous les jours, mais finalement bien plus considérables, l'homme voyait s'accroître sa puissance sur toutes les formes de la matière. Avant le milieu du XVIIIe siècle, on réduisait le minerai de fer au moyen de charbon de bois ; le métal, extrait en petits morceaux, était ensuite façonné par l'ouvrier. Mais le rendement de ces opérations dépendait des qualités personnelles des travailleurs auxquels elles étaient confiées. Les plus grosses masses de fer qui pouvaient être extraites dans ces conditions atteignaient au maximum, au XVIe siècle, deux à trois tonnes : ceci explique que les canons ne pouvaient dépasser certaines dimensions. Mais, avec le XVIIIe siècle, on voit paraître le haut-fourneau, et l'usage du coke se développe. Ce n'est qu'à partir du XVIIIe siècle que l'on fabrique la tôle laminée (1728) et le fer en barre et en verges (1738). Le marteau-pilon de Naysmith n'est construit qu'en 1838. Le Vieux Monde ne pouvait, à cause de son infériorité en matière de métallurgie, utiliser la vapeur. La machine à vapeur, même la pompe du début, ne pouvait être perfectionnée tant que l'on ne disposerait pas de fer en feuilles. Les premières machines nous semblent de lourdes et puériles pièces de quincaillerie, et pourtant elles représentent le suprême achèvement de la science métallurgique de cette époque. Il faut attendre 1856 pour voir paraître le procédé Bessemer; puis vint (1864) le procédé à four ouvert, grâce auxquels l'acier et toutes les variétés de fer purent être fondues, purifiées et coulées dans des proportions encore inconnues. Dans les fours électriques d'aujourd'hui, on peut voir des tonnes d'acier en incandescence bouillir comme du lait dans une casserole. Aucun des progrès accomplis par l'humanité jusqu'ici n'avait eu de conséquences comparables à celles de cette mainmise de l'homme sur d'énormes masses de fer et d'acier. Les chemins de fer, les machines ne furent qu'un premier triomphe des nouvelles méthodes métallurgiques. Bientôt l'on vit surgir des navires de fer et d'acier, de vastes ponts, de gigantesques constructions d'acier. Les hommes comprirent trop tardivement que les voies de leurs chemins de fer avaient été tracées sur des plans beaucoup trop timides et qu'avec une plus grande échelle les voyages auraient singulièrement gagné en rapidité et en confort.

Avant le XIXe siècle, aucun navire n'avait un tonnage supérieur à 2.000 tonnes ; aujourd'hui on rencontre couramment des transatlantiques de 50.000 tonnes. Certaines gens, qui ne sont pas très intelligents, font observer que cet accroissement est purement quantitatif. Cela est faux. Le lévrier des mers ou l'édifice à la charpente d'acier ne sont pas seulement une épreuve agrandie du navire minuscule ou de la petite bâtisse d'autrefois. Il s'agit de réalisations d'une espèce différente, plus légères et plus fortes, utilisant des matériaux plus robustes et plus beaux ; les calculs délicats et complexes ont pris la place du simple tour de main. Dans la maison ou le navire de jadis, l'ouvrier était l'esclave de ses matériaux ; aujourd'hui la matière peut être violentée, transformée. Songez au charbon, au fer et au sable arrachés à la fosse ou à la carrière, tordus, travaillés, fondus, coulés, pour être finalement projetés, en un pinacle étincelant de verre et d'acier, à deux cents mètres au-dessus de la cité et de ses foules !

Tout ce que nous avons dit de la métallurgie de l'acier peut s'appliquer à celle du cuivre, de l'étain, et d'une foule de métaux, le nickel et l'aluminium par exemple, inconnus avant le XIXe siècle. C'est par cet

empire, de plus en plus absolu, sur une infinité de substances : verre, plâtre, couleurs, tissus, que s'affirme surtout la victoire de la révolution mécanique. Et cependant nous n'en sommes encore qu'au tout premier stade. Nous avons la puissance ; il nous reste à apprendre à nous en servir. Ces dons si précieux de la science moderne, nous ne les avons utilisés que dans des buts vulgaires, mesquins, stupides ou horribles.

En même temps que se multipliaient les applications de la mécanique, la science nouvelle de l'électricité se constituait. Mais ce ne fut que vers 1880 que ces recherches aboutirent à des résultats capables d'impressionner l'imagination populaire. Brusquement, on vit surgir l'éclairage et la traction électrique, et aussi la transformation de l'énergie, c'est-à-dire la faculté d'envoyer le long d'un fil de cuivre, tout comme on envoie de l'eau à travers un tuyau, de la *puissance*, pouvant être convertie à volonté en mouvement, en lumière ou en chaleur.

Les Anglais et les Français tinrent d'abord la tête dans cette grande entreprise, mais ils furent bientôt dépassés par les Allemands, qui, sous Napoléon, avaient appris l'humilité et qui maintenant montraient dans la recherche scientifique un zèle et une constance sans égale. La science anglaise était en grande partie l'œuvre d'hommes qui travaillaient en dehors des centres d'érudition. Nous avons montré que les universités anglaises avaient cessé, après la Réforme, de s'alimenter dans le peuple, étaient devenues une sorte de chasse gardée pour les fils de la grande et de la petite noblesse, en même temps que le rempart de l'Eglise établie. Un classicisme prétentieux et inintelligent était en honneur chez elles, et elles dominaient à leur tour les écoles de la bourgeoisie. La seule science reconnue était la connaissance du texte d'un certain nombre d'œuvres latines et grecques, connaissance qui ne reposait sur aucun effort critique ; et le criterium d'un bon style, c'était une abondance de citations, d'allusions et d'expressions stéréotypées. Si donc l'esprit scientifique put, dans les débuts, se développer en Angleterre, ce fut en dehors de tout appui des organisations officielles, et en bravant presque l'hostilité acharnée du clergé et de la classe professorale. L'enseignement, en France, était également soumis à la tradition classique des Jésuites ; si bien qu'il ne fut pas difficile aux Allemands de former un corps de chercheurs qui l'emportât de beaucoup, au point de vue du nombre, sur les maigres contingents que pouvaient fournir l'Angleterre et la France. Si, d'ailleurs, les recherches de leurs savants enrichissaient ces derniers pays, il s'en fallait de beaucoup que la classe scientifique eût elle-même la richesse et la puissance : le vrai savant se tient à l'écart du monde ; il est bien trop absorbé par ses investigations et par ses travaux pour songer à faire de l'argent. Ce fut donc à une classe beaucoup moins dédaigneuse de la richesse que revint tout naturellement le soin d'exploiter ses découvertes. Chaque progrès de la science et de la technique industrielles entraîna ainsi la formation de tout un clan d'hommes riches qui, sans avoir la même envie que l'Eglise ou l'Université de tuer la poule dont les œufs d'or faisaient vivre l'Angleterre, acceptaient fort bien que ce profitable volatile mourût à peu près de faim. Ils estimaient que les inventeurs avaient été mis au monde pour travailler à l'enrichissement de gens plus avisés qu'eux.

Les Allemands montraient, à cet égard, un peu plus de sagesse. Les éléments « cultivés » ne poursuivaient pas chez eux de leur haine aveugle et véhémente la science nouvelle. L'homme d'affaires et l'industriel allemand n'avaient pas pour le savant le même mépris que leurs concurrents britanniques. Ils jugeaient que le champ de la science pourrait être d'un fort bon rapport pour qui le féconderait. Un grand nombre de facilités furent donc offertes en Allemagne aux savants ; l'Etat leur fournit une aide financière appréciable, et ce sacrifice fut largement compensé. Dès le milieu du XIXe siècle, la connaissance de la langue allemande était devenue indispensable pour tous ceux qui voulaient se tenir au courant des découvertes d'ordre scientifique, et dans certaines branches, particulièrement en chimie, l'Allemagne acquit une très grande supériorité sur ses voisines occidentales. L'effort scientifique accompli par elle entre 1860 et 1870 commença à porter ses fruits à partir de 1880, et dès lors la Grande Bretagne, comme la France, se trouva de plus en plus distancée par l'Allemagne au point de vue technique et industriel.

Une troisième phase de la révolution scientifique s'ouvrit lorsqu'aux environs de 1880 un nouveau type de machines fit son apparition, dans lequel la force d'expansion d'un mélange explosif vint remplacer la

force d'expansion de la vapeur. Ces machines, aussi légères que puissantes, furent d'abord appliquées à l'automobile et atteignirent finalement un tel degré de perfection que le vol humain — considéré depuis longtemps comme une chose possible — se trouva réalisé. Dès 1897, une machine volante, mais de trop petites dimensions pour enlever un homme, fut construite par le professeur Langley, du « Smithsonian Institute » de Washington. Enfin, en 1909, l'aéroplane devenait un moyen de locomotion pratique. La vitesse des transports qui, avec le chemin de fer et l'automobile semblait avoir atteint son maximum, se trouva, de ce fait, brusquement accrue. Il fallait au XVIII[e] siècle huit jours pour aller de Londres à Edimbourg ; en 1918 la « British Civil Air Transport Commission » n'hésitait pas à prédire qu'avant quelques années on pourrait, dans le même laps de temps, se rendre de Londres à Melbourne, c'est-à-dire faire la moitié du tour de la terre.

A ces réductions de distances, il convient toutefois de ne pas donner une importance excessive. Elles ne sont que l'un des aspects d'une transformation autrement profonde et autrement vaste. La science de l'agriculture et la chimie agricole, par exemple, firent, au XIX[e] siècle, des progrès identiques. Grâce aux nouveaux engrais, une surface cultivée peut produire quatre ou cinq fois plus de grains qu'au XVII[e] siècle. La science médicale, elle aussi, évolua avec une extraordinaire rapidité ; la durée moyenne de la vie augmenta, le gaspillage de forces sociales dû à une mauvaise hygiène diminua, le travail de chaque homme eut un meilleur rendement.

On peut dire sans exagération qu'avec tous ces changements dans les conditions de la vie humaine s'ouvre une phase nouvelle de l'histoire. Il avait fallu un peu moins d'un siècle pour que s'opérât cette prodigieuse révolution mécanique. Or, les progrès réalisés par l'homme durant ces quelques décades surpassent ceux qui furent accomplis pendant la longue période qui sépare l'âge paléolithique de celui de la culture du sol ou au cours des jours qui séparent le règne de Pépi d'Egypte de celui de George III d'Angleterre. Le cadre dans lequel s'organise l'existence humaine s'est développé dans des proportions gigantesques. Il est évident qu'une réadaptation générale de nos méthodes, en politique comme en économie sociale, est impérieusement requise ; elle commence seulement à s'opérer.

2

Beaucoup d'historiens ont tendance à confondre la *révolution mécanique*, qui est un fait entièrement nouveau, s'expliquant par le développement de la science organisée, et aussi fondamental que l'invention de l'agriculture ou la découverte des métaux, avec un événement d'une tout autre nature et qui n'était pas sans précédent : le mouvement social et financier auquel on a donné le nom de *révolution industrielle*. Ces deux processus se manifestent parallèlement, réagissent constamment l'un sur l'autre, mais leur origine et leur nature sont essentiellement différentes. Il y aurait eu une grande révolution industrielle, même s'il n'y avait eu ni charbon, ni vapeur, ni machines ; mais elle aurait vraisemblablement présenté les mêmes caractères que celle des dernières années de la République romaine. On aurait vu, une fois de plus, de libres cultivateurs dépossédés de leurs terres ; on aurait vu reparaître le travail par équipes, les grands domaines, les grands financiers, et la société se serait finalement désagrégée. Il ne faut pas oublier que, bien avant l'apparition de la machine et de la vapeur, la fabrique existait. Elle était la conséquence, non du machinisme, mais de « la division du travail ». Avant même que la roue hydraulique eût été utilisée par l'industrie, c'est-à-dire avant tout « machinisme », il existait des équipes de travailleurs, indignement rétribués, qui confectionnaient des boîtes de cartons, des articles de mode et d'ameublement ou coloriaient des cartes et des gravures. Il y avait des fabriques à Rome, du temps d'Auguste. Les livres nouveaux, par exemple, étaient dictés à des files de copistes dans les magasins des librairies. Si l'on étudie attentivement les romans de De Foe et les pamphlets politiques de Fielding on découvre que, dès la fin du XVII[e] siècle, on acceptait fort bien en Angleterre l'idée que de pauvres gens fussent entassés dans certains établissements, soi-disant charitables, pour y gagner leur vie en travaillant en commun. Il y a même dans l'*Utopie* de More (1516) des allusions à une pareille pratique. Nous sommes donc bien en présence d'un développement social, et non mécanique.

En réalité, jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, l'histoire sociale et économique de l'Europe occidentale suit exactement les mêmes voies que celles qu'avait parcouru

l'Etat romain pendant les trois derniers siècles qui précédèrent l'ère chrétienne. Mais la désunion des peuples d'Europe, les convulsions politiques provoquées par la lutte contre la monarchie, les résistances du menu peuple, et aussi un goût plus vif de la mentalité occidentale pour les inventions mécaniques, orientèrent notre civilisation dans une direction toute nouvelle. Les idées de solidarité humaine étaient beaucoup plus largement répandues grâce au Christianisme dans cette nouvelle Europe qu'à Rome, la puissance politique était moins concentrée, et les hommes désireux de s'enrichir renoncèrent volontiers à l'esclavage et au travail par équipes pour mettre tous leurs espoirs dans la machine.

La révolution mécanique, les inventions et les découvertes que l'on voit se succéder à partir de la fin du XVIIIe siècle représentent pour l'homme un champ d'expériences nouvelles qui se déroulent sans souci de leurs conséquences économiques, politiques et industrielles. La révolution industrielle, par contre, fut et reste de plus en plus profondément soumise aux changements que la révolution mécanique impose à l'existence humaine. Ce qui distingue essentiellement la phase de concentration agraire et financière de la fin de la République romaine de celle qui englobe les XVIIIe et XIXe siècles, c'est la profonde modification dans la nature du travail qu'entraîne la révolution mécanique. Le monde d'autrefois ne connaissait qu'une sorte de puissance : la puissance humaine ; tout dépendait finalement de l'énergie musculaire d'individus ignorants et asservis. La seule aide qu'ils pussent attendre du monde extérieur, c'étaient quelques animaux de trait qui la leur apportait. Là où il y avait un poids à soulever, c'était l'homme qui s'en chargeait ; là où il y avait une roche à extraire, l'homme apparaissait avec ses grossiers outils ; là où il y avait un champ à labourer, l'homme et le bœuf intervenaient ; ce qui chez les Romains correspondait à notre navire à vapeur, c'était la galère avec ses rangs de rameurs tout baignés de sueur. Une fraction considérable de l'humanité n'était employée, dans les premières civilisations, qu'à de grossiers travaux de manœuvres. Il ne semble pas, qu'au début, l'utilisation des agents physiques ait fait entrevoir à l'homme, ainsi asservi, une prochaine libération. On employa de formidables équipes d'ouvriers à creuser des canaux, à faire des voies et des remblais. Le nombre des mineurs s'accrut énormément. Mais, en même temps, la production des marchandises atteignait un niveau qui pouvait sembler fantastique. La vie devenait chaque jour plus facile, et, à mesure que l'on avança dans le XIXe siècle, les conséquences logiques de la nouvelle situation apparurent plus clairement. On comprit que tout ce qui était travail mécanique pouvait être fait plus vite et mieux par la machine que par l'homme, et qu'il ne fallait faire appel à celui-ci que lorsque l'intelligence et les facultés de discernement devaient s'exercer. Le simple manœuvre, l'être passif et sans cerveau, n'était plus indispensable au bien-être de la communauté.

Cette vérité s'appliquait aussi bien à d'antiques industries, comme l'agriculture ou les mines, qu'aux plus modernes entreprises métallurgiques. Qu'il s'agît de labourer, de semer ou de récolter, des machines rapides étaient maintenant prêtes à faire le travail de dizaines d'hommes. La civilisation romaine était édifiée sur un travail humain vil et mal rétribué ; la civilisation moderne repose, par contre, sur un travail mécanique obtenu à bas prix. Depuis cent ans, la valeur de ce travail mécanique est en décroissance, alors que croît celle du travail humain. Si, pendant une génération, la machine ne fut pas introduite dans la mine, c'était parce que les hommes coûtaient alors moins cher.

C'était là un énorme changement dans l'organisation sociale. La grande préoccupation des riches et des dirigeants, dans les civilisations d'autrefois, était de pouvoir disposer d'une réserve suffisante de travail servile. Or, à mesure que l'on avance dans le XIXe siècle, les chefs d'industrie intelligents se rendent de mieux en mieux compte que l'homme du peuple doit être quelque chose de plus qu'un manœuvre. Il faut qu'il soit instruit — quand ce ne serait que pour accroître son rendement. Il doit, en effet, comprendre ce qu'il fait. Depuis les premiers temps de la propagande chrétienne, il y avait eu en Europe un embryon d'éducation populaire : il fallait, en effet, que le croyant comprît vaguement la doctrine par laquelle il était sauvé et qu'il pût lire quelques pages des livres sacrés. Les sectes chrétiennes, dans leur souci de recruter le plus d'adhérents possibles, préparèrent ainsi le sol d'où la science devait tirer ses plus riches moissons. En Angleterre,

par exemple, vers 1840, ces rivalités d'Eglises avaient eu pour effet de faire surgir un grand nombre d'écoles du soir, d'écoles du dimanche, et toute une série d'organisations rivales d'enseignement. Les premières générations de manufacturiers, qui n'avaient encore qu'une idée très étroite de leurs intérêts, détestèrent franchement ces nouvelles écoles. Mais, ici encore, la nécessiteuse Allemagne montra la voie à ses riches voisines. Et bientôt les organisations religieuses virent venir à elles les capitalistes, qui s'apercevaient brusquement qu'il n'était pas mauvais, après tout, que l'ouvrier fût, sinon instruit, du moins « débrouillé » et rendu capable de comprendre son métier.

Dans tout le monde occidental, l'instruction populaire fit de rapides progrès pendant la seconde moitié du XIXe siècle. Il n'y eut, par contre, dans les hautes classes qu'une très faible avance, si bien que l'abîme qui séparait autrefois la masse illettrée des éléments qui savaient lire fut presque entièrement comblé. Cette transformation profonde était indirectement l'œuvre de la révolution mécanique, qui exigeait des foules ouvrières un minimum d'instruction.

Le sens de la révolution économique qui transforma la République romaine ne fut jamais clairement compris à Rome par l'homme du commun. La majorité des citoyens romains n'eut que médiocrement conscience de l'ensemble des événements qui affectait leur existence. Mais la révolution industrielle du XIXe siècle fut de plus en plus nettement *perçue* comme un véritable processus par le peuple, capable maintenant de lire, de discuter, de se déplacer, et de se communiquer ses observations.

Nous avons pris soin de marquer au cours de ce livre que tous les grands mouvements populaires, affectant des régions étendues du monde, furent l'œuvre de deux religions de propagande : le Christianisme et l'Islam, lesquelles donnent à la dignité de l'individu une importance suprême. L'enthousiasme du peuple pour la première croisade marque, selon nous, le début d'une nouvelle phase de l'histoire sociale. Mais, avant le XIXe siècle, ces mouvements de masses étaient relativement limités. Les révoltes égalitaires de la classe paysanne, de Wycliffe jusqu'à nos jours, ne venaient troubler que certains centres et ne se propageaient que fort lentement. Il en était de même des révoltes des artisans des villes. Les incendies de châteaux pendant la Révolution française ne furent pas l'œuvre d'une classe paysanne ayant renversé le gouvernement, mais d'éléments ruraux que la chute du gouvernement avait libérés. La Commune de Paris marque l'entrée en scène de l'artisan des villes comme puissance politique, et les foules parisiennes de la première Révolution, quand on les compare à celles de l'Europe occidentale après 1830, paraissent un étrange composé d'éléments incultes et sauvages.

Mais la révolution mécanique n'eut pas pour seul effet de faire pénétrer l'instruction dans toutes les couches de la population : elle entraîna aussi une vaste réorganisation de l'industrie, qui devait engendrer dans l'esprit des masses un courant d'idées fort distinct du vague état de rébellion dans lequel vivaient celles d'autrefois. La révolution industrielle avait divisé la classe manufacturière en deux sections : celle des employeurs, maintenant assez riches pour frayer avec les financiers, les gros marchands et les propriétaires fonciers, et celle des employés, dont la position économique se rapproche de plus en plus de celle des travailleurs agricoles. Vers le milieu du XIXe siècle, Karl Marx (1818-83), un juif allemand d'une grande érudition, qui effectua beaucoup de ses recherches à la bibliothèque du British Museum, indiquait nettement que, du fait de la concentration croissante des capitaux, une nouvelle classification sociale était en train de remplacer les systèmes complexes d'autrefois. La propriété, en tant qu'elle correspondait avec la puissance économique, passait en un nombre de plus en plus restreint de mains, celles des riches ou capitalistes, tandis que les travailleurs étaient dépouillés de leurs quelques biens et rejetés pêle-mêle dans la foule des « expropriés » ou du « prolétariat » (expression, nous l'avons montré, d'ailleurs inexacte) et arrivaient graduellement à « une conscience de classe » de l'opposition de leurs intérêts et de ceux des riches. Pendant quelque temps, ces terribles généralisations semblèrent être démenties par les faits : entre les éléments variés de l'ancien ordre social qui devaient d'après Marx, grossir la masse des expropriés, des différences de traditions, et aussi d'éducation, subsistaient ; mais, avec la diffusion de l'instruction et la vulgarisation du livre, ces conclusions « marxistes » devinrent de plus en plus plausibles. Des classes, entre lesquelles il n'existait aucun

lien que le sentiment d'un appauvrissement commun, furent, et sont encore ramenées ou élevées ensemble jusqu'à un certain niveau de vie, contraintes de lire les mêmes livres et de subir les mêmes incommodités. Le sens d'une certaine solidarité, en face d'éléments qui s'enrichissaient sans cesse, se développa ainsi parmi elles. Bien des contrastes, essentiels dans la société d'autrefois, tendirent à s'effacer : l'artisan se sentit plus près du travailleur des champs, l'homme en veston de l'homme en blouse, le prêtre pauvre de l'instituteur primaire, l'agent de police du conducteur d'omnibus. Tous ces gens sont forcés d'acheter les mêmes mobiliers bon marché et d'habiter les mêmes maisons ; leurs fils et leurs filles se marieront entre eux ; les succès qui se récoltent dans les hautes sphères sont de plus en plus hors de leur portée. Marx, qui prêcha moins la guerre des classes qu'il ne la prédit, est chaque jour justifié davantage par les événements.

3

Il est très difficile de donner un aperçu, même sommaire, de la fermentation des idées qui accompagna les révolutions industrielle et mécanique du XIXe siècle. Et pourtant, sans cet aperçu aucun lien n'existerait entre la phase actuelle et les phases précédentes de l'histoire.

Il convient de diviser en quatre parties la période qui s'étend de 1814 à 1914. Tout d'abord vient l'époque 1814-1848, pendant laquelle on assiste dans *des cercles restreints* à un renouveau de la pensée libérale, sans qu'il y ait de changements profonds dans les idées de la masse de la population. Le monde vit, pendant ces trente années, sur son capital intellectuel, utilisant les idées qui avaient inspiré la Révolution et les contre-révolutions : la doctrine libérale reste fondée sur la notion de liberté et sur un vague égalitarisme ; la doctrine conservatrice sur les notions de monarchie, de religion organisée, de privilège social, et d'obéissance.

Jusqu'en 1848, l'esprit de la Sainte Alliance l'esprit de Metternich, lutta pour empêcher toute nouvelle explosion de la révolution européenne que Napoléon avait trahie. Par contre, dans les Amériques du Nord et du Sud, la révolution avait triomphé et le libéralisme s'affirmait souverainement. L'Angleterre était un pays indécis, ni sincèrement réactionnaire, ni sincèrement progressif, ni franchement monarchiste, ni franchement républicain, le pays de Cromwell, en même temps que celui de Charles, le Joyeux Monarque, anti-autrichien, anti-Bourbon, anti-papiste au dehors, et suivant au dedans une politique mollement régressive. Nous avons fait allusion à la série d'orages libéraux qui ébranlèrent l'Europe vers 1830 ; en Angleterre la loi électorale de 1832, qui rendait à la Chambre des Communes une partie de son caractère représentatif et augmentait sensiblement le nombre des votants, amena une détente. Vers 1848, il y eut une seconde série de troubles, d'un caractère bien plus grave, qui, en France, entraînèrent la chute de la dynastie d'Orléans et la fondation d'une seconde République (1848-52), dressèrent l'Italie du nord et la Hongrie contre l'Autriche, les Polonais de Posen contre les Allemands, et les républicains de Rome contre le pape qui prit la fuite. Une très intéressante conférence pan-slave tenue à Prague esquissa un ensemble de modifications territoriales qui semblaient annoncer celles qui furent effectuées en 1919. Elle dut se disperser après qu'une insurrection eût été écrasée dans cette même ville par les troupes autrichiennes.

Finalement, toutes ces insurrections échouèrent ; l'ordre social était ébranlé, mais il restait debout. Ces révoltes étaient sans doute l'indice d'un sérieux mécontentement populaire, mais jusqu'à présent, sauf dans le cas de Paris, ce mécontentement n'avait guère pris une forme très nette ; et l'orage de 1848, autant qu'il affecta le reste de l'Europe, peut être caractérisé brièvement comme la protestation de la carte politique naturelle contre les arrangements artificiels des diplomates de Vienne et la politique de répression qui avait été la conséquence directe de leur traité.

L'histoire de l'Europe, de 1815 à 1848, fut donc en bloc la suite de celle de 1789-1814. Aucune tendance vraiment nouvelle n'apparut. Le conflit était toujours circonscrit entre l'homme du commun et le système de la Grande Puissance qui l'étouffait et l'opprimait.

Mais après 1848, et jusqu'en 1914, bien que la carte continue à se modifier pour faire place à une Italie libre et unifiée et à une Allemagne unifiée, on voit s'ouvrir une nouvelle phase d'adaptation mentale et politique de l'Europe aux conditions de vie créées

par les progrès de la science et l'accroissement des pouvoirs de l'humanité. Un grand afflux d'idées nouvelles, sociales, religieuses et politiques, vient irriguer le cerveau de l'Europe pensante. Nous montrerons dans les pages qui suivent quelles furent l'origine et la nature de ce triple mouvement. C'est à ce moment que furent posées les fondations de la pensée politique contemporaine, bien que le jeu même de la politique ne fût pas affecté avant longtemps. Celui-ci resta soumis aux règles de jadis, mais la conscience et l'intelligence humaines s'en désintéressèrent graduellement. Nous avons déjà montré comment un puissant mouvement intellectuel avait miné en France avant 1789 le système de la Grande Monarchie. Un mouvement similaire se développa dans toute l'Europe de 1848 à 1914. A travers tout le corps social, des doutes s'élevèrent sur la valeur des gouvernements et sur la légitimité de certaines formes de propriété, inconciliables avec la véritable liberté. Puis vint la plus grande et la plus destructrice des guerres de l'histoire, de sorte qu'il est impossible d'évaluer présentement la puissance des idées qui s'étaient accumulées au cours de ces soixante-dix ans. La catastrophe qui vient de nous atteindre surpasse en horreur celle que déchaîna Napoléon, et nous sommes à présent dans une période de mer étale, correspondant à la période de 1815-30. Il nous faut attendre un nouveau 1830 et un nouveau 1848 pour savoir exactement à quel point nous nous trouvons au juste.

4

Nous avons montré, au cours de cette histoire, comment l'idée de propriété s'était graduellement resserrée depuis l'époque où tout individu vigoureux avait le droit de posséder sans réserve l'ensemble des objets sur lesquels il pouvait mettre la main, et aussi comment la recherche de satisfactions purement personnelles avait en partie cédé le pas à celle d'une grande confraternité humaine. La crainte du monarque et de la divinité amena d'abord les hommes à accepter une forme de groupement plus étendu que la tribu. Jusqu'aux trois ou quatre derniers mille ans, l'espoir d'une récompense fut le seul mobile qui eût prise sur l'esprit des hommes. Puis, comme ces petites taches de lumière qui, au printemps, les jours de soleil et de vent, viennent marquer le flanc des coteaux, et l'instant d'après s'effacent, on vit se jouer à la surface de l'existence des peuples l'idée qu'il y a dans l'action désintéressée un bonheur plus grand que dans toutes les satisfactions et les triomphes personnels, et que la vie de l'humanité est quelque chose de plus considérable que la somme de toutes les vies individuelles qu'elle englobe. Cette idée illumine l'enseignement d'un Bouddha, d'un Lao Tse ou d'un Jésus de Nazareth. Malgré toutes ses variations et ses dépravations, le christianisme n'a jamais cessé de prêcher le service de la communauté de Dieu, d'une puissance auprès de laquelle les monarques et les gouvernants, dans leur pompe insolente, font figure de laquais trop richement habillés. Un homme qui vit dans une communauté touchée par l'enseignement de religions telles que le Christianisme ou l'Islam ne peut être complètement esclave ; il y a dans ces religions une vertu invincible qui nous oblige tous à juger ceux qui nous dirigent et à prendre conscience de nos responsabilités.

Bien entendu, cette nouvelle tendance s'est exprimée de diverses manières. Comme elle était en désaccord avec les idées acceptées, les hommes ont été naturellement enclins à prendre la contre-partie de celles-ci. En face d'un monde dont l'organisation, la division en classes favorisaient les desseins des égoïstes et des oppresseurs, leur premier mouvement a été de prôner l'égalité universelle et l'anarchie. Au milieu d'un monde dans lequel la propriété semblait être avant tout un instrument d'asservissement, il était naturel qu'ils répudiassent toute propriété. Plus nous avançons dans l'histoire, plus nous voyons se multiplier les révoltes contre les chefs et contre les propriétaires. Dès le moyen-âge, les paysans brûlent les châteaux des riches et font l'expérience de la théocratie et du communisme. Ce double mouvement de révolte se manifeste nettement au cours des diverses révolutions françaises. Nous trouvons côte à côte en France, inspirés par le même esprit, des hommes dont les uns ne songeant qu'au collecteur d'impôts, déclarent que la propriété doit être inviolable, et dont les autres, ne considérant que la rapacité de l'employeur, affirment que toute propriété doit être abolie. Mais la vraie cause de cette révolte, dans un cas comme dans l'autre, c'est que le seigneur, aussi bien que l'employeur, au lieu de devenir les serviteurs de la communauté, sont restés, comme la plupart des humains, des créatures

égoïstes, ne songeant qu'à opprimer leurs semblables.

Cependant l'idée se fait jour à travers les siècles que, par une refonte des lois et des institutions, on peut, tout en maintenant l'ordre, mettre un frein à l'égoïsme des chefs et des classes dirigeantes, et délimiter les droits du propriétaire de telle façon que le mot liberté ne soit plus synonyme d'oppression. Nous commençons à comprendre aujourd'hui que ces buts ne peuvent être atteints que grâce à un effort constructif des plus complexes ; il s'agit, en somme, d'un conflit entre les besoins nouveaux de l'espèce humaine et le vieux fonds d'instincts de l'homme primitif ; l'erreur du XIXe siècle a été de croire qu'un tel problème pouvait être résolu au moyen d'une formule unique.

Nombreuses furent les expériences qui eurent lieu durant la première moitié du XIXe siècle en vue de fonder des sociétés humaines d'un modèle nouveau. La plus intéressante est peut-être celle de Robert Owen (1771-1858), un filateur de coton de Manchester. On considère généralement aujourd'hui Owen comme le fondateur du socialisme moderne ; ce fut d'ailleurs à propos de son œuvre que le mot « socialisme » fut mis en circulation (vers 1835).

Owen semble avoir été un homme d'affaires très averti ; il apporta diverses innovations dans l'industrie de la filature et acquit de bonne heure une fort jolie fortune. Il était péniblement impressionné par le gaspillage d'énergie qu'il constatait parmi ses ouvriers, et il entreprit d'améliorer leur situation, ainsi que les rapports des employeurs et des employés. Ses premiers essais eurent lieu dans son usine de Manchester, et plus tard à New Lanark, dans des établissements qui occupaient près de deux mille ouvriers. Entre 1800 et 1828 il accomplit des réformes considérables ; il réduisit les heures de travail, assainit et embellit ses usines, abolit le travail des tout jeunes enfants, institua un système de secours de chômage pendant les périodes de dépression industrielle, fonda des écoles, et fit de New Lanark un centre modèle, sans nuire d'ailleurs à sa prospérité. Il défendit avec vivacité les classes laborieuses contre ceux qui les accusaient de justifier, par leur intempérance et leur imprévoyance, les iniquités économiques de l'époque. Il soutint qu'hommes et femmes sont en grande partie le produit du milieu où ils ont été élevés, thèse qui aujourd'hui n'a plus besoin d'avocats. Puis il se fit l'agent de propagande des conceptions que l'expérience de New Lanark avait entièrement justifiées. Il dénonça l'indolence et l'égoïsme de ses concurrents, et, en 1819, grâce à ses efforts, le premier *Factory Act* vint empêcher les industriels peu scrupuleux de tirer un avantage, absurde et intolérable, de la pauvreté de leurs ouvriers. Certaines des prohibitions édictées par cet Acte nous stupéfient aujourd'hui. Il semble incroyable qu'il y ait eu besoin de protéger de petits enfants de *neuf* ans et de limiter à *douze heures* leur journée de travail.

On a peut-être trop tendance à croire que la révolution industrielle fit, d'enfants heureux et libres, des êtres asservis et surmenés. C'est là une déformation de l'histoire. Depuis les débuts de la civilisation, les enfants des pauvres avaient été contraints d'accepter tous les genres de travaux qui n'étaient pas absolument au-dessus de leurs forces. La fabrique mit simplement en évidence et rendit systématique un ensemble de faits qui étaient demeurés inaperçus. Pour la première fois, la conscience humaine se sentit touchée au vif. La *Factory Law* de 1819, bien que très anodine, fut la Grande Charte de l'enfance. Ce n'est qu'à partir de cette date que l'esprit et le corps de l'enfant commencèrent à être défendus.

Nous ne pouvons, bien entendu, pas étudier dans le détail la vie et la pensée d'Owen. Il sentait que ce qu'il avait tenté à New Lanark n'était qu'une expérience restreinte. Ce qui avait été fait pour une communauté industrielle, pouvait l'être pour toute la population manufacturière ; il préconisa une nouvelle répartition des foules ouvrières dans des villes qui seraient construites sur le plan de New Lanark. Son système exerça une fascination véritable sur tous les gens d'imagination de l'époque. Le *Times* et la *Morning Post* lui donnèrent leur appui ; parmi les visiteurs qu'il reçut à New Lanark, on peut citer celle du grand duc Nicolas, qui succéda, comme tsar, à Alexandre Ier ; il eut comme ami intime le duc de Kent, fils de George III et père de la reine Victoria. Mais les éléments qui, par tempérament, étaient hostiles à tout changement et qui se méfiaient des pauvres, ainsi que les employeurs que les projets d'Owen inquiétaient, n'attendaient que l'occasion d'une contre-attaque ; elle leur fut fournie par l'attitude religieuse d'Owen, qui se déclara hostile au christianisme officiel et se perdit ainsi devant l'opinion. Il poursuivit d'ailleurs ses expé-

riences, dont la principale fut la fondation de la communauté de « New Harmony », dans l'état d'Indiana, aux Etats-Unis, et dans laquelle il engagea la plus grande partie de ses capitaux. Ses associés l'évincèrent en rachetant l'affaire de New Lanark en 1828.

Owen ne fut l'homme, ni d'une seule expérience, ni d'une seule formule. Il n'y avait rien en lui du doctrinaire. Son usine modèle de New Lanark ne fut que la première de toute une série « d'entreprises humanitaires », dont le Port Sunlight de lord Leverhulme, le Bournville des Cadburys et l'affaire Ford en Amérique nous offrent des exemples dans le monde contemporain. Il ne s'agissait pas d'une véritable expérience socialiste, mais d'une sorte de gestion « paternelle ». Par contre, ses projets de colonies d'Etat portent nettement la marque du socialisme. Il est, d'ailleurs, visible que, plus Owen avança en âge, plus il pencha vers une organisation sociale très différente de l'ordre actuel. Le problème de la monnaie était de ceux qui troublaient le plus Owen. Il comprenait qu'il ne peut pas plus y avoir de vraie justice économique quand l'ouvrier est payé avec une monnaie dont la valeur varie, qu'il ne pourrait y avoir un monde bien ordonné si la durée de l'heure se modifiait sans cesse. L'une de ses plus curieuses tentatives fut la mise en circulation de bons de travail représentant une, cinq, ou vingt heures de labeur. Il fut enfin le pionnier des coopératives d'aujourd'hui, qui comptent, on le sait, de trente à quarante millions d'adhérents.

Ce qu'il faut mettre en lumière dans ce socialisme d'Owen, c'est que, sous sa première forme tout au moins, il n'avait rien de « démocratique ». Il dépendait, en somme, de la bonne volonté des employeurs et sa forme était patriarcale. Il supposait une éducation graduelle de l'ouvrier par des industriels d'esprit libéral. Bref, ce n'était pas un socialisme ouvrier, mais un socialisme patronal.

Tandis qu'Owen cherchait ainsi à appliquer ses idées, une série de faits d'ordre social absolument indépendants se déroulaient en Amérique et en Grande-Bretagne : ils devaient amener une réaction très vive contre ce socialisme patriarcal. La loi anglaise avait longtemps prohibé les coalitions dont le but était de faire monter les salaires et les prix par une action concertée. Les inconvénients de cette prohibition n'apparurent, d'ailleurs, qu'au XVIIIe siècle, c'est-à-dire au moment où de profondes transformations agraires et industrielles eurent pour effet de jeter sur le marché du travail des foules d'ouvriers vivant au jour le jour et se disputant des emplois en nombre insuffisant. Les travailleurs de beaucoup d'industries se trouvèrent ainsi dans une situation intolérable ; les patrons les opposaient les uns aux autres, et aucun d'eux ne savait quelle était la dernière concession consentie par ses camarades, ni quelle réduction de salaire ou quelle augmentation de travail serait la conséquence de celle-ci. Il devint d'une nécessité vitale pour les ouvriers de conclure des accords — même illégaux — pour mettre un terme à ce travail au rabais. Au début, ces accords durent être conclus et appliqués par des sociétés secrètes. Parfois aussi des cercles, fondés ostensiblement dans un autre but : cercles de société, sociétés funéraires, etc. servaient de paravent aux coalitions protectrices des salaires. Etant illégales, elles étaient naturellement portées à la violence ; elles poursuivaient avec une véritable sauvagerie les « jaunes » qui refusaient de se joindre à elles. En 1824, la Chambre des Communes estima qu'une détente était souhaitable et accorda aux ouvriers le droit de se coaliser, de pratiquer le « marchandage collectif » avec des employeurs. Les Trade Unions purent ainsi se développer dans une liberté relative. Elles sont graduellement devenues un quatrième état dans l'état, un puissant organisme représentant la masse des travailleurs industriels. Bien qu'originaires de Grande-Bretagne et d'Amérique, elles sont aujourd'hui florissantes en France, en Allemagne et dans toutes les communautés occidentales.

Ayant avant tout pour but d'empêcher la baisse des salaires et l'augmentation des heures de travail, le mouvement trade-unioniste fut au début entièrement distinct du mouvement socialiste. Le trade-unioniste cherchait à tirer le meilleur parti possible du système capitaliste et industriel : le socialiste, au contraire, proposait de changer ce système. Ce fut grâce à l'imagination et à la puissance de généralisation de Karl Marx que les deux mouvements cessèrent de s'ignorer. Cet économiste avait un sens très aigu de l'histoire; il avait été le premier à s'apercevoir que les classes sociales qui dataient des premiers temps de la civilisation étaient en voie de désagrégation et de regroupement. Juif, il perçut très nettement, avec l'instinct d'une race de marchands, l'anta-

gonisme du capital et du travail. Elevé en Allemagne, où plus qu'en aucun autre pays d'Europe les classes ont tendance à se figer en castes, il s'imagina que les travailleurs atteignaient progressivement à une « conscience de classe » qui les rendait collectivement hostiles aux autres classes entre les mains desquelles le capital était chaque jour concentré davantage. Aussi vit-il dans le mouvement trade-unioniste, qui se répandait sur le monde, l'un des effets du développement de cette conscience de classe.

Quel sera, se demandait Marx, le dénouement de cette « guerre de classes » entre les capitalistes et le prolétariat ? La rapacité et la combativité des premiers les conduirait fatalement à réunir en un nombre décroissant de mains la puissance du capital — l'actionnaire, atone et moutonnier, ne comptant pas — cela jusqu'au moment où tous les moyens de production et d'échange ne formeraient plus qu'une masse, que les travailleurs, enfin solidaires et organisés, n'auraient qu'à tendre la main pour saisir. Le capital ainsi confisqué serait administré par eux. Ce changement constituerait la révolution sociale. La liberté et la propriété individuelles seraient ainsi rétablies, mais fondées cette fois sur la propriété commune du sol et la gestion collective des grands services productifs déjà organisés et groupés par le capital privé. Ce serait la fin du système « capitaliste », mais non la fin du capitalisme. Le capitalisme d'Etat remplacerait simplement le capitalisme privé.

On voit que ce socialisme de Marx n'a presque rien de commun avec celui d'Owen. Ce dernier (comme du reste Platon) comptait sur le sens commun de toutes les classes et de tous les individus pour réorganiser, sur un plan plus juste et plus cohérent, notre système politique, économique et social. Marx découvrit, au contraire, dans l'antagonisme des classes, né du sentiment d'une expropriation et d'une injustice, une force de redressement capable d'agir spontanément. Il ne se borna pas d'ailleurs à jouer le rôle de prophète. Il prêcha ardemment la révolte du « prolétariat ». Il sentait que les intérêts du Travail et ceux du Capital sont partout en opposition bien qu'il ne comprît pas, en dépit des guerres de son temps, en particulier de celle de l'Indépendance italienne, que le premier est partout intéressé au maintien de la paix, il réussit à provoquer la formation d'une ligue internationale des travailleurs : ce fut la Première Internationale.

La suite de l'histoire du socialisme marque une oscillation entre la tradition britannique d'Owen et la doctrine de classes de Marx. En Angleterre, le socialisme fabien fait appel aux individus raisonnables de toutes les classes. Même tendance chez les « revisionnistes » allemands. Mais, dans l'ensemble, Marx l'a emporté sur Owen et la tendance générale des socialistes d'aujourd'hui est de considérer le travail organisé comme la seule arme capable d'arracher la puissance politique et économique des mains des propriétaires plus ou moins irresponsables et des aventuriers qui l'exercent actuellement.

Telles sont les grandes lignes du plan auquel on a donné le nom de socialisme. Nous montrerons au paragraphe suivant combien ce plan restait factice et incomplet. Il était peut-être nécessaire que toutes ces sectes et ces écoles retardassent si longtemps son développement ; c'étaient là des symptômes de croissance, pareils aux boutons sur le visage d'un adolescent. Contentons-nous d'insister un moment sur la distinction entre le socialisme d'Etat, qui donnerait au gouvernement politique l'administration économique du pays, et les nouvelles écoles syndicalistes qui sont prêtes à confier la gestion de chaque industrie aux travailleurs de tous grades — y compris les directeurs et les administrateurs — qu'elle emploie. Ce « socialisme syndical » ne serait en fait qu'une nouvelle forme de capitalisme, dans laquelle un comité d'ouvriers et de fonctionnaires prendrait dans chaque industrie la place qui revient actuellement au capitaliste privé. Le personnel deviendrait, dans ce système, un capitaliste collectif. Mentionnons également au passage la théorie fort peu démocratique du *leader* russe Lénine, d'après laquelle une population ne peut juger de la valeur du socialisme, ne l'ayant jamais expérimenté, ce qui autorise un groupe de socialistes à imposer à un pays, avant d'y avoir introduit un régime représentatif, une organisation socialiste, créant ainsi ce que Marx appelle « la dictature du prolétariat ».

La Russie est en train de faire, au moment où nous écrivons ces lignes, l'expérience d'une telle dictature ; le « prolétariat » est censé dicter ses volontés au gouvernement russe par l'intermédiaire de Comités d'ouvriers et soldats ou *Soviets*. Mais, en fait, ces Soviets ne dirigent pas grand'chose. Ce sont de gigantesques assemblées qui peuvent tout au plus donner leur approbation géné-

rale à la politique du gouvernement. Le Soviet de Pétrograd, auquel l'auteur a rendu visite en septembre 1920, était une réunion de plus de trois mille personnes qui ne pouvaient, bien entendu, se livrer à une critique détaillée des actes du gouvernement bolchevik.

5

« Nous sommes tous aujourd'hui socialistes », disait, il y a déjà longtemps, sir William Harcourt. Et cette remarque est encore généralement vraie. Il y a peu de gens qui ne se rendent compte du caractère provisoire et de la dangereuse instabilité de notre système politique et économique ; il y en a moins encore pour admettre, avec les doctrinaires individualistes, que la simple recherche du profit suffira pour faire entrer l'humanité dans un monde de bonheur et de prospérité. De profondes modifications sociales sont d'abord nécessaires, et il faut que les hommes prennent l'habitude de subordonner au bien public leur intérêt personnel. La plupart des gens raisonnables sont d'accord sur ce point, et l'on peut dire qu'à cet égard ils sont socialistes. Mais ce ne sont là que des notions préliminaires. Jusqu'à quel point le socialisme et la pensée moderne ont-ils commencé à faire *pénétrer dans les faits* cette conception d'un nouvel ordre social et politique appelé pour ainsi dire par tous ? Nous sommes contraints de répondre que nous n'avons encore aucune idée claire du but vers lequel nous marchons d'un pas incertain, et que notre science des relations humaines est encore si grossière et si peu sûre que nous manquons de directives sur un grand nombre de questions essentielles. Nous sommes aussi incapables en 1920 de créer un système politique vraiment scientifique que l'étaient les hommes de 1820 de construire un poste de distribution électrique.

Le marxisme nous montre qu'il y a dans le monde moderne une accumulation de forces révolutionnaires. Sans doute, ces forces tendent vers la révolution, mais Marx postule trop rapidement qu'un mouvement révolutionnaire engendrerait nécessairement un nouvel état, plus juste et mieux ordonné. Une révolution peut fort bien s'arrêter à mi-chemin de son œuvre de destruction. Aucune secte socialiste ne nous a jusqu'ici clairement indiqué quelle était la forme de gouvernement qu'elle avait en vue. Les Bolcheviks n'ont été guidés que par une formule, la dictature du prolétariat, mais, en pratique, Trotsky et Lénine se sont montrés d'aussi complets autocrates que le tsar Alexandre I[er], qui était soucieux lui aussi du bonheur de son peuple. Nous avons montré, à propos de la Révolution française, qu'une révolution ne peut rien créer de durable, à moins que les réformes projetées n'aient été déjà mûrement délibérées par l'esprit public. La République française se trouvant brusquement aux prises avec des difficultés de toutes sortes : économiques, monétaires et internationales, qu'elle n'avait pas prévues, devint successivement la proie de la ploutocratie du Directoire et de l'égoïsme de Napoléon.

Jusqu'à présent le socialisme, qui prétend être une théorie sociale, n'est en fait qu'une théorie partielle — souvent très intelligente — relative à la propriété. Certaines écoles voudraient réduire plus ou moins la portée de cette institution. Le communisme propose même de l'abolir complètement. Le socialisme moderne, par contre — ou plus exactement le collectivisme — distingue nettement entre la propriété personnelle et la propriété collective. Le principal article de sa doctrine est la reprise par la collectivité de la terre et de tous les moyens naturels de production, de distribution et d'échange. Dans ces limites, la propriété individuelle pourrait librement s'exercer. Il est probable que si l'on disposait d'un corps administratif actif et intelligent, peu de gens s'opposeraient à cette transformation. Mais y a-t-il beaucoup de socialistes qui se soient jusqu'ici sérieusement préoccupés de cette clause conditionnelle ?

Quelle est enfin la communauté qui sera maîtresse de la propriété collective ? Sera-ce le souverain, la ville, le comté, la nation ou l'humanité ? Le socialisme ne répond pas nettement à cette question. Les socialistes emploient volontiers le verbe « nationaliser », mais n'avons-nous pas montré, dans cette histoire, tout ce qu'il y a d'artificiel dans l'idée de « nation » et de « nationalisme » ? Si les socialistes refusent à un seul individu le droit de posséder en toute propriété une grande étendue de terre agricole, ou une mine, pourquoi permettraient-ils à une seule nation de monopoliser les mines, les voies commerciales ou les richesses naturelles de son propre territoire et d'en exclure le reste de l'humanité ? Tous ces points restent très confus dans la théorie socialiste. Et, à moins que les hommes de

tous les pays et de toutes les races ne tiennent perpétuellement conseil, comment la communauté désignerait-elle les fonctionnaires chargés de gérer les richesses collectives ? Le propriétaire d'un champ ou d'une entreprise n'est-il pas, après tout, une sorte de fonctionnaire public, puisque son droit de propriété est sanctionné et protégé par la communauté ? Au lieu de recevoir un traitement, on lui accorde un profit. Il n'y aurait pour le déposséder qu'une raison valable : il faudrait que la gestion qui se substituerait à la sienne procurât à la communauté plus d'avantages et assurât un meilleur rendement. Mais, ainsi congédié, le propriétaire n'aurait-il pas droit à un dédommagement, du genre de celui que peut aujourd'hui réclamer l'ouvrier privé de son gagne-pain par une découverte mécanique ?

Si bien que, tout compte fait, et étant donné que l'aspect administratif du socialisme reste son point faible, le véritable problème reste celui de la coopération intellectuelle, de l'association de volontés qui rendra toute tâche facile. C'est là un problème psychologique très complexe, mais qu'il serait absurde de prétendre insoluble. Ses aspects sont multiples, mais solidaires ; en voici les principaux :

I. *Education.* — Préparation des individus à une coopération intelligente et volontaire.

II. *Information.* — Présentation continuelle et véridique des événements publics, afin que les individus puissent se former une opinion et sanctionner, s'il y a lieu, les décisions prises. En rapport étroit avec ce besoin d'information courante, est celui de la codification de la loi, qui doit être claire et accessible à tous.

III. *Représentation.* — Choix des représentants chargés d'agir dans l'intérêt collectif, en harmonie avec la volonté générale, elle-même fondée sur une solide éducation et une saine information.

IV. *Exécutif.* — Désignation d'agents d'exécution responsables envers la communauté, et cependant capables d'initiative intelligente.

V. *Pensée et Recherche.* — Critique systématique des lois et des actes du gouvernement, qui, fournissant au jugement populaire ses matériaux, le rendra capable de travailler au perfectionnement de l'organisation humaine.

Mais là où il faudrait des solutions réfléchies, le monde moderne ne nous offre que des expédients. Notre système d'éducation ne reçoit du pouvoir qu'une aide financière dérisoire et il est paralysé par l'intervention de corps religieux hostiles ; le soin de fournir des informations au peuple est laissée à une presse vénale qui est entre les mains des entreprises de publicité ; notre système électoral n'est qu'une simple farce, et les politiciens auxquels il donne le pouvoir ont aussi peu un caractère représentatif que le dernier des chefs héréditaires ou des conquérants de hasard ; partout l'exécutif est plus ou moins sous la domination d'aventuriers, et l'étude critique des problèmes politiques et sociaux est l'œuvre de quelques rares esprits dévoués à la chose publique, que l'opinion considère presque comme des excentriques, alors qu'ils devraient exercer une véritable fonction, reconnue et honorée par l'Etat. Ce nettoyage des écuries de la politique se présente comme une tâche formidable aux esprits droits ; avant qu'elle soit accomplie, une réalisation complète du socialisme demeure impossible. Tant que des aventuriers privés domineront la vie politique de l'Etat, on ne voit pas trop comment celui-ci pourra enlever aux mêmes aventuriers des fonctions économiques d'intérêt collectif. Une telle idée est tout simplement ridicule.

Le socialisme n'a pas davantage apporté de solutions vraiment scientifiques dans le domaine économique ; aucune organisation saine du crédit, aucune saine méthode de paiement n'est encore en vue. La qualité du travail de l'ouvrier dépend en grande partie de sa confiance dans le pouvoir d'achat de la monnaie avec laquelle il est payé. Si cette confiance s'évanouit, le travail lui-même s'arrête. Cette vérité n'empêche pas les gouvernements de s'immiscer dans ces questions de crédit public et de monnaie : la conséquence en est un arrêt du travail, c'est-à-dire de la production des articles les plus nécessaires. Or, sur ces problèmes vitaux, la masse des socialistes n'a aucune opinion. Et pourtant, dans un monde socialiste, il faudra bien que l'individu, si on veut lui conserver quelque liberté personnelle, soit payé autrement qu'en nature.

Tout aussi médiocre et timide a été la pensée des hommes du XIXe siècle à l'égard des relations internationales. Les socialistes parlent sans cesse dans leurs écrits de l'« Etat », sans se douter que l'« Etat » peut avoir plus d'une forme et être d'une étendue

fort variable ; ce peut être la république de Saint-Marin, aussi bien que l'Empire britannique. Il est vrai que Karl Marx a le sens d'une solidarité d'intérêts entre les travailleurs de tous les pays industriels, mais il ne tire pas le corollaire logique de son projet de révolution sociale : à savoir, la création d'un gouvernement mondial, démocratique et fédératif (les nations étant ramenées aux dimensions d'« Etats »). Ce but, pourtant essentiel, est resté pour les Marxistes une aspiration vague, et la guerre de 1914 a montré que cet internationalisme ouvrier n'était qu'un très léger placage sur la charpente solide du sentiment national. Les socialistes proclamèrent un peu partout que la guerre était l'œuvre des gouvernements capitalistes, mais rien ne sert de dénoncer un gouvernement ou un système à moins qu'on n'ait quelque chose de mieux à mettre à la place.

Bref, un énorme effort intellectuel, effort d'éducation et de discussion critique, qui demandera peut-être des siècles, doit être accompli, avant qu'un ordre nouveau, conçu avec autant de hardiesse et de minutie que le sont nos vapeurs ou nos chemins de fer, ne s'étende, pareil à nos cables ou à nos services postaux, sur toute la surface de la terre. Jusque-là l'existence du monde, ainsi que nous l'allons montrer bientôt par l'histoire des guerres qui se sont succédées en Europe depuis 1854, deviendra d'autant plus précaire et d'autant plus misérable que la révolution mécanique, mise au service de l'esprit de destruction, fera sentir ses effets désastreux.

6

Tandis que la révolution mécanique ruinait le système de classes qui s'était développé pendant des milliers d'années dans les états civilisés et ouvrait aux hommes la perspective nouvelle d'un ordre social fondé sur la justice, un changement au moins aussi profond s'opérait dans le champ de la pensée religieuse. La cause en fut également le progrès de l'esprit scientifique.

Nous avons entr'ouvert, au début de cette histoire, ce que nous avons appelé le Registre des Roches. Nous avons montré ce qu'est la vie : une petite lueur de conscience, perdue dans l'immensité encore inviolée du temps et de l'espace. Mais, avant la fin du XVIIIe siècle, ce formidable passé qui remplit l'esprit moderne d'humilité et d'espoir, était caché à l'esprit de notre race. Le ciel n'était que la toile de fond du petit drame joué par les rois. Les hommes étaient trop occupés par leurs passions privées et leurs haines personnelles pour prêter attention aux promesses magnifiques qui s'offraient à eux de toutes parts.

Ils apprirent leur véritable position dans l'espace bien avant de connaître leur vraie place dans le temps. Nous avons parlé des premiers astronomes et dit comment Galilée fut contraint de revenir sur son affirmation que la terre se mouvait autour du soleil. Il y fut obligé par l'Eglise, qui voyait dans l'idée que la terre n'est pas le centre de l'univers un danger pour l'autorité du Christianisme.

Un tel sujet exige de la part de l'historien des qualités de prudence, en même temps que de hardiesse : il lui faut n'être ni timide ni sectaire. L'historien doit demeurer dans le domaine des faits et garder pour lui son opinion ; et pourtant celle-ci ne se laisse jamais imposer complètement silence. Le lecteur de ce livre doit donc admettre que son auteur a dans l'esprit certaines convictions profondes et très arrêtées. C'est un fait historique que l'enseignement de Jésus de Nazareth a eu une influence originale et créatrice ; Jésus prêcha le nouveau Royaume du Ciel, qui devait être fondé à la fois dans le cœur et dans le monde des hommes. Il n'y avait rien dans cet enseignement qui pût s'opposer aux progrès ou aux découvertes à venir, soit des historiens de la terre, soit de ceux de l'humanité. Mais il est non moins exact que Saint Paul et ses successeurs remplacèrent ou, si l'on préfère, complétèrent la doctrine, si simple et si révolutionnaire, de Jésus par une théorie, complexe et subtile, du salut, ce dernier devant être atteint, avant tout, par la foi et certaines pratiques, sans que les habitudes ou les occupations du croyant s'en trouvassent sérieusement modifiées. Or, cet enseignement de Paul reposait sur des croyances très fermes, relatives à l'histoire du monde et de l'homme ; le christianisme officiel, celui qui s'exprime dans les Epitres, et dont on trouve si peu de traces dans les Evangiles, oriente la religion, non vers l'avenir, mais vers le passé ; Jésus pour lui est bien moins l'annonciateur d'un monde nouveau et merveilleux, qu'une victime prédestinée offrant volontairement son sang pour effacer l'acte de désobéissance commis par nos premiers parents, Adam

et Ève, lorsqu'ils furent tentés par le serpent dans le jardin d'Eden. C'est sur cette croyance dans la Faute, considérée comme un fait historique, bien plus que sur les actes et la prédication de Jésus de Nazareth, que s'est édifié le christianisme doctrinal.

Nous avons noté au passage que cette histoire de la création du monde et du péché d'Adam et d'Eve et du serpent n'est autre chose qu'un vieux récit babylonien, peut-être même sumérien, et que ce fut par les livres sacrés des Juifs que cette antique légende « héliolithique » du serpent fut introduite dans le Christianisme. Ce dernier a associé son sort à celui de cette histoire. Il y a cent ans, l'ensemble du monde chrétien était encore tenu de croire, et croyait en effet, que l'univers avait été créé en six jours, par un acte spécial, et sur une simple parole de Dieu ; cette création remontait à quelques milliers d'années — à l'an 4004 avant J.-C., prétendait l'évêque Ussher. Les auteurs de l'*Histoire Universelle* publiée en 1779 par un groupe de libraires londoniens, se demandent gravement si la date exacte du premier jour de la création est le 21 mars ou le 21 septembre de l'an 4004, et penchent pour le second quantième. C'est sur ce postulat historique qu'était construit tout l'édifice des religions occidentales, et pourtant le monde tout entier, avec ses collines, ses montagnes, ses deltas et ses mers renfermait, non pas une, mais mille preuves de sa foncière absurdité. La vie religieuse des grandes nations, bien que très sincère et très intense, repose donc sur des bases historiques aussi fragiles que le sable.

Remarquons que la littérature classique offre de nombreux exemples d'une cosmogonie plus raisonnable. Aristote connaissait déjà les principes généraux de la géologie moderne ; ceux-ci inspirent à Lucrèce ses hypothèses philosophiques, et nous avons vu que Léonard de Vinci (1452-1519) donna une explication lumineuse de l'existence des fossiles. Un Français, Descartes (1596-1650), formula une théorie hardie sur les origines incandescentes de notre globe, et un Danois, Steno (1631-1687), commença à classer les fossiles et à étudier les couches géologiques. Mais ce ne fut que vers la fin du XVIIIe siècle que l'étude systématique de la géologie prit des proportions telles que l'autorité de la version biblique du vieux récit sumérien se trouva ébranlé. En même temps que paraissait l'*Histoire Universelle* mentionnée plus haut, un grand naturaliste français, Buffon, écrivait un ouvrage sur *les Epoques de la Nature* (1778) et faisait remonter la création du monde à 70.000 ou 75.000 années. Il divisait son histoire en six époques, concordant avec les six jours de la Création. Ces jours, prétendait l'auteur, n'étaient pris qu'au figuré ; en réalité, ils représentaient chacun une longue période. La nouvelle science de la géologie adopta en général ce point de vue, et put ainsi conclure avec la religion orthodoxe un compromis qui dura jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Nous ne pouvons que mentionner ici les hommes tels que Hutton, Playfair, sir Charles Lyell et les Français Lamarck et Cuvier. Ce n'est que lentement que le monde occidental prit conscience de deux faits fort déconcertants : tout d'abord, que le développement de la vie, tel que nous le révèle la géologie, ne correspond pas à l'ordre des six jours de la création ; puis que, contrairement à l'affirmation de la Bible qui postule un acte de création distinct pour chaque espèce, tous les êtres, y compris l'homme, descendent les uns des autres. On comprend que cette constatation ruinait toute la doctrine du Christianisme. Si l'homme était le descendant d'une longue suite d'animaux, il n'y avait plus de « premiers parents », plus d'Eden, plus de chute. Et s'il n'y avait pas eu de chute, tout le christianisme historique, avec son histoire du péché originel appelant une rédemption, fondement de toute la morale chrétienne, s'écroulait comme un château de cartes.

Ce fut donc avec un sentiment voisin de l'horreur qu'un grand nombre d'esprits loyaux, bien que religieux, suivirent les travaux du grand naturaliste anglais, Charles Darwin (1809-1882). En 1859, il publia son *Origine des Espèces au moyen de la Sélection naturelle*, exposé puissant et durable de la théorie transformiste que nous avons esquissée au chapitre III de ce livre ; et, en 1871, il compléta son premier travail par *Les Ancêtres de l'Homme*, ouvrage qui fait rentrer définitivement l'homme dans le plan général d'évolution de la vie.

On trouve encore aujourd'hui des hommes et des femmes qui se souviennent de la détresse et de la consternation dont furent saisis, dans le monde occidental, une foule d'individus intelligents lorsque les biologistes et les géologues opposèrent à la cosmogonie chrétienne orthodoxe leur thèse victorieuse. Beaucoup refusèrent, d'instinct et en dehors de tout raisonnement, d'accueil-

lir les conclusions de la nouvelle science. Tout leur système de morale était édifié sur une histoire erronée ; ils se sentaient trop vieux et trop fatigués pour le reconstruire sur de nouveaux principes ; ils étaient convaincus de la valeur pratique de leurs croyances morales, et la vérité nouvelle était incompatible avec celles-ci. Ils étaient convaincus qu'en acquiesçant aux conclusions du darwinisme, ils prépareraient l'effondrement moral du monde. Mais en refusant de s'y associer, ils produisirent un effondrement moral d'une autre nature. Les universités d'Angleterre, en particulier, qui étaient restées sous l'influence du clergé depuis leur fondation, s'opposèrent de toutes leurs forces aux doctrines évolutionnistes. Dans tout le monde civilisé, une controverse farouche fit rage, de 1860 à 1890, autour de celles-ci. Du diapason de ces discussions et de l'ignorance fatale de l'Eglise, nous pouvons nous faire une idée par la description donnée par Hackett dans son *Commonplace Book* d'une réunion tenue en 1860 par la *British Association*, et au cours de laquelle l'évêque Wilberforce attaqua Huxley, le principal champion des idées darwiniennes.

Regardant Huxley avec un sourire insolent Wilberforce lui dit *qu'il serait heureux d'apprendre si c'était par son grand-père ou par sa grand'mère qu'il descendait du singe*. Huxley se tourna alors vers son voisin, en disant : « Le Seigneur l'a livré à mes mains ». Alors, se levant, il prononça ces paroles terribles : « Je n'ai pas honte d'avoir un singe pour ancêtre ; mais j'aurais honte d'être le parent d'un homme qui se sert de ses dons pour obscurcir la vérité ».... L'auditoire était bouleversé. Une dame, nous dit Hackett, s'évanouit.

Le mouvement darwinien prit le christianisme officiel absolument au dépourvu. Il était à présent démontré qu'une erreur grossière viciait tout son système théologique. Les théologiens chrétiens ne furent ni assez sages ni assez souples pour accepter la vérité nouvelle, modifier leurs formules et montrer que rien ne pouvait affecter les grandes réalités vivantes que ces formules avaient jusqu'ici suffi à exprimer. La découverte que l'homme descend d'espèces inférieures n'enlève, en effet, rien de sa valeur à la conception d'un Royaume du Ciel. Et cependant, prêtres et évêques attaquèrent Darwin avec une véritable fureur ; ils essayèrent d'empêcher la circulation des ouvrages darwiniens et de jeter le discrédit sur les évolutionnistes. On parle beaucoup, souvent à tort et à travers, de « l'antagonisme » de la religion et de la science. Il y avait eu à toutes les époques des hommes qui s'étaient montrés sceptiques à l'égard du Christianisme. L'empereur Frédéric II fut certainement un sceptique ; au XVIIIe siècle, Gibbon et Voltaire furent ouvertement anti-chrétiens et leurs écrits influencèrent un grand nombre de lecteurs. Mais de tels cas furent exceptionnels... A présent, c'était l'ensemble du monde chrétien qui était atteint de scepticisme. Cette controverse darwinienne intéressait tous les individus capables de lire et d'écouter. Une nouvelle génération surgit, aux yeux de laquelle les défenseurs du Christianisme ne semblèrent plus que des gens plein de rage, apportant à l'appui de leur cause des arguments de mauvaise foi. Les nouvelles découvertes scientifiques n'atteignaient que la théologie orthodoxe, mais les théologiens proclamaient, dans leur fureur, que c'était la religion elle-même qui était atteinte.

Les effets immédiats qu'eut cette grande discussion sur les idées et les méthodes des classes éduquées d'occident furent, néanmoins, déplorables. La biologie n'apportait aucune idée constructive capable de tenir la place des vieux préceptes moraux. Il en résulta une véritable démoralisation. Le niveau des conditions matérielles de la vie était chez lesdites classes plus élevé au commencement du XXe siècle qu'il ne l'était au début du XVIIe, et pourtant, au point de vue de la conscience et du désintéressement, il est probable qu'il y avait recul. Il y avait, sans doute, chez les gens en place du XVIIe siècle quelques infidèles, mais le pourcentage des hommes et des femmes qui priaient sincèrement et faisaient régulièrement leur examen de conscience, et, en même temps, étaient prêts à souffrir pour la cause qu'ils croyaient juste, était alors plus élevé. Il y eut après 1859 un recul de la foi, et vers la fin du XIXe siècle une théorie grossière, qui était du reste une déformation du darwinisme, devint la croyance fondamentale d'une foule de gens « éduqués ». Les rois, les dirigeants et les riches d'autrefois avaient, tout au fond de l'esprit, la conviction que leur puissance était un effet de la volonté de Dieu ; ils redoutaient sincèrement ce Dieu, et chargeaient leurs prêtres de leur assurer ses faveurs ;

quand ils péchaient, ils essayaient d'oublier son existence. Mais au début du XXe siècle la vieille foi des rois et des dirigeants s'était évanouie, à la lumière vive de la critique scientifique. Vers la fin du XIXe siècle, les riches et les puissants croyaient sincèrement qu'ils avaient triomphé en vertu de la Lutte pour l'Existence, lutte au cours de laquelle les forts et les rusés doivent l'emporter sur les faibles et les gens crédules. Ils étaient, en outre, convaincus que leur devoir était d'être énergiques, impitoyables, égoïstes, « pratiques » ; pour eux, Dieu était mort, et n'avait même probablement jamais existé — conclusion que la nouvelle science ne justifiait nullement. Ils allèrent, du reste, beaucoup plus loin que le darwinisme sur un autre point, et décrétèrent que l'homme est un animal social, tout comme le chien chasseur de l'Inde. En fait, l'homme est quelque chose de beaucoup mieux qu'un chien, — mais cela, ils ne s'en rendirent pas compte. Ils pensaient aussi que, de même qu'il est nécessaire dans une horde animale de soumettre, par la violence, au bien général, les individus les plus jeunes et les plus faibles, de même il est juste que, dans la horde humaine, les gros chiens brutalisent et soumettent les autres. D'où un sentiment de mépris pour les idées démocratiques qui s'étaient imposées au XIXe siècle et un renouveau d'admiration pour la force, même aveugle, même cruelle.

7

Nous avons déjà montré qu'il existe une carte politique naturelle du monde dont les divisions géographiques assurent aux hommes le meilleur gouvernement possible. Tout autre arrangement ne sera jamais qu'une cotte mal taillée et engendrera des périodes de guerres et d'insurrections qui tendront à déplacer les frontières, pour les faire correspondre avec celles de la carte politique naturelle. Ces vérités n'auraient pas besoin de démonstration si les diplomates de Vienne n'avaient tout brouillé et ne s'étaient mis à découper le monde comme s'il s'était agi d'une masse aussi invertébrée qu'un fromage. La plupart des soulèvements et des conflits qui éclatèrent en Europe après que les peuples se furent un peu remis de l'épuisement causé par les guerres napoléoniennes n'eut pour but que de renverser des gouvernements qui semblaient, à presque tout le monde, intolérables. Ces gouvernements n'avaient pas un caractère représentatif, et se mettaient ainsi en travers de tout progrès économique et social ; mais quand, de plus, il existait entre les gouvernements et les gouvernés des différences de religion et de culture (comme dans la plus grande partie de l'Irlande), des différences de race et de langage (comme dans l'Italie autrichienne et dans presque tout l'Empire autrichien) ou des différences sur tous les points (comme en Pologne et en Turquie d'Europe), l'exaspération engendrait très vite une effusion de sang. L'Europe était, au point de vue du gouvernement, un mécanisme abominablement réglé. D'où les mouvements « nationalistes » qui jouèrent un si grand rôle dans l'histoire du XIXe siècle.

Qu'est-ce qu'une nation ? Qu'est-ce qu'une nationalité ? Si ce livre a démontré quelque chose, c'est bien la constante fusion des races et des peuples, l'instabilité des divisions humaines, la perpétuelle et rapide modification des groupes et des idées relatives à leur association. Une nation, a-t-on dit, est un ensemble d'êtres humains qui croient former un seul peuple : mais l'Irlande, qu'on prétend être une nation, englobe l'Ulster protestant qui ne partage certainement pas une telle croyance ; l'Italie n'a découvert qu'elle ne formait qu'un seul peuple que longtemps après que son unité eût été réalisée. En 1916, l'auteur de ce livre était en Italie, et les gens disaient : « Cette guerre fera de nous une seule nation. » Les Anglais eux-mêmes forment-ils une nation ou sont-ils confondus dans une « nationalité britannique ? Les Ecossais ne croient guère à cette nationalité britannique. Une communauté de race ou de langage ne suffit pas non plus à créer une nation. Exemple : les Gaels et les habitants des Lowlands forment ensemble la « nation » écossaise. Une religion n'est pas davantage un signe certain ; on compte en Angleterre des sectes par douzaines ; ni une littérature commune, car autrement la Grande-Bretagne ne serait pas séparée des Etats-Unis, ni la République Argentine de l'Espagne. Pour notre part, nous considérons une nation comme un ensemble ou un alliage plus ou moins confus d'individus qui ont le malheur de posséder en propre une Chancellerie ou qui souhaitent d'en posséder une, afin de pouvoir se comporter collectivement comme, si à eux seuls, ils constituaient toute l'humanité. Nous avons précédemment mon-

tré comment les monarchies machiavéliques avaient été graduellement dominées par leurs Chancelleries et s'étaient mises à jouer à la « Grande Puissance ». L'idée de « nationalité » ne fait qu'exprimer, sous une forme romantique et exagérément émotive, le sentiment de malaise créé par le désaccord entre la carte politique naturelle et les solutions, aussi injustes qu'artificielles, auxquelles ont abouti les diplomates.

Pendant tout le XIXe siècle, et surtout pendant la seconde moitié de celui-ci, tout contribua dans le monde à stimuler cette forme de nationalisme. L'homme est par nature un patriote et un partisan, mais on fit l'impossible pour échauffer et exaspérer chez lui l'instinct de tribu. On enseigna le nationalisme dans les écoles ; les journaux battirent la grosse-caisse ; la chaire et le café-concert glorifièrent la doctrine nouvelle. Un moment vint où les hommes considérèrent comme aussi inconvenant de ne pas avoir de nationalité que de se promener en chemise dans une foule. Les peuples d'Orient qui jamais n'avaient encore entendu parler de nationalité adoptèrent la nouvelle mode, comme ils adoptaient la cigarette ou le chapeau melon des peuples d'Occident. L'Inde, qui était une constellation de races, de religions et de cultures les plus diverses : dravidiennes, mongoles et aryennes, devint elle aussi une « nation ». Il y eut, bien entendu, des cas complexes, comme celui du jeune Juif de Whitechapel qui se demanda s'il appartenait à la nation britannique ou à la nation juive. La caricature et les dessins satiriques jouèrent un grand rôle dans cette exaltation des nouveaux dieux de la tribu — les « nations » modernes ne sont pas autre chose — dont les formidables ombres vinrent hanter l'imagination populaire. Si l'on feuillette la collection du *Punch*, cet étrange miroir de l'âme britannique, on y voit à cette époque des images de la *Britannia*, de l'*Hibernia*, de la *France* et de la *Germania* s'embrassant, se querellant, menaçant, manifestant leur douleur ou leur joie. Ces sortes de personnifications qui impressionnaient la masse des sceptiques furent d'un très grand secours aux diplomates, tout à leur jeu des « Grandes Puissances ». A l'homme du commun, qui pouvait s'indigner que l'on envoyât son fils se faire tuer à l'étranger, on démontra que l'enfant n'était pas la victime de l'obstination et de la rapacité des chancelleries, mais que sa mort n'était qu'un épisode du duel juste et nécessaire de deux de ces vagues et énormes divinités. La France avait été outragée par l'Allemagne, ou l'Italie avait un compte à régler avec l'Autriche : ainsi la mort du jeune garçon cessait d'être un défi au bon sens : elle prenait une valeur pour ainsi dire mythologique. L'insurrection pouvait d'ailleurs revêtir le même costume romantique. L'Irlande devint une sorte de déesse Cendrillon, dont la détresse faisait peine à voir et appelait la vengeance. L'Inde elle-même, oubliant sa situation réelle, se mit à s'adorer elle-même en Bande Mataram.

L'idée fondamentale du nationalisme du XIXe siècle fut la « légitime prétention » de chaque nation de jouir d'une souveraineté complète, de régler sur son territoire ses propres affaires, sans avoir à recevoir les conseils d'aucune autre nation. Le point faible de cette conception, c'est que les faits et gestes de toutes les communautés modernes ont une répercussion jusqu'aux antipodes.

Par exemple, l'assassinat de Sarajevo, en 1914, qui fut la cause de la Grande Guerre, engendra indirectement une détresse profonde parmi les tribus indiennes du Labrador; l'arrêt du commerce des fourrures les empêcha, en effet, d'acheter des munitions, et, par là-même, de s'assurer leur subsistance. Un monde de nations souveraines est donc synonyme d'un monde de ruines perpétuelles, d'un monde d'états toujours en guerre ou se préparant sans cesse à la guerre. En même temps que ce nationalisme, dont Gladstone fut en Angleterre le champion, gagnait du terrain, on vit se propager chez les nationalités les plus fortes une doctrine contraire : l'impérialisme ; celle-ci reconnaissait aux nations puissantes et de civilisation avancée le droit de dominer celles qui se trouvaient politiquement ou économiquement en retard sur elles et qui devaient leur être reconnaissantes de la protection qu'elles leur accordaient ainsi. Cet emploi du mot *Empire* était évidemment nouveau. Les nouveaux empires n'avaient nullement la prétention d'être les continuateurs de l'empire mondial de Rome.

Ces deux idées de nationalité et d'« empire » s'imposèrent, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, à la pensée politique de l'Europe, et même à celle du monde, au point d'en exclure toute notion de bonheur collectif. C'étaient des idées aussi fausses que dangereuses, mais qui avaient une apparence de vérité. Elles ne représentaient

aucun aspect vraiment fondamental et vraiment fixe de la nature humaine et elles étaient incapables d'assurer au monde l'ordre et la sécurité que la révolution mécanique rendait chaque jour plus nécessaires. Leur succès vint de ce que les individus n'avaient pas le large coup d'œil que seule l'étude de l'histoire peut donner et qu'ils n'étaient plus mus par le fond de charité des religions universelles. Le danger dont ces deux idées menaçaient notre vie quotidienne, jusque dans ses besognes routinières, n'apparut que quand il fut trop tard.

8

Dès le milieu du XIXe siècle, ce monde de forces et d'idées nouvelles, ce vin nouveau qui fermentait dans les vieilles outres de la diplomatie, fit éclater les frontières artificielles qu'avait créées le traité de Vienne, et l'Europe se lança dans une série de guerres. L'ironie du sort voulut que cette suite de bouleversements nouveaux fût précédée d'une grande fête de la Paix : l'Exposition de Londres de 1851.

La cheville ouvrière de cette exposition fut le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, neveu de Léopold Ier, le prince allemand qui avait été placé en 1831 sur le trône de Belgique et qui était en même temps l'oncle maternel de la jeune reine Victoria d'Angleterre. Celle-ci était montée sur le trône en 1837 à l'âge de dix-huit ans. Les deux jeunes cousins — ils étaient du même âge — s'étaient mariés en 1840 sous les auspices de leur oncle, et le prince Albert devint pour les Anglais le « Prince Consort ». C'était un jeune homme très intelligent et exceptionnellement instruit : aussi fut-il choqué de l'état de stagnation morale dans lequel était tombée l'Angleterre. Oxford et Cambridge, naguère astres de première grandeur, ne sortaient que lentement de la nuit intellectuelle dans laquelle ils étaient plongés depuis la fin du XVIIIe siècle. Le nombre des étudiants inscrits à chacune de ces universités ne dépassait pas quatre cents. Les examens étaient ramenés à des simples cérémonies. A l'exception de deux collèges, l'un à Londres (l'Université de Londres) et l'autre à Durham, c'était là tout l'enseignement universitaire qui était donné en Angleterre. Le jeune Allemand qui avait épousé la reine d'Angleterre fut scandalisé, et c'est en grande partie à son initiative que fût due la création de la commission d'enquête universitaire de 1850 ; pour donner un coup de fouet à l'Angleterre, il proposa également de tenir une grande Exposition internationale qui permettrait de comparer les produits industriels et les achèvements artistiques des principaux pays d'Europe.

Ce projet rencontra une opposition acharnée. A la chambre des Communes il se trouva des gens pour prédire que l'Angleterre allait être envahie par une tourbe de révolutionnaires étrangers qui détruiraient chez le peuple toute foi et tout loyalisme.

L'exposition s'ouvrit à Hyde Park dans un grand bâtiment de verre et de fer, dont les matériaux servirent plus tard à l'érection du Crystal Palace. Elle fit comprendre, pour la première fois, a beaucoup d'Anglais, que leur pays n'était pas la seule nation industrielle du monde et que le ciel n'avait pas accordé à l'Angleterre le monopole de la prospérité commerciale. L'Europe avait évidemment réparé une partie des ruines de l'époque napoléonienne, et la Grande-Bretagne perdait chaque jour un peu de son avance. Presque aussitôt après (1853), on créa un Ministère des Sciences et des Lettres qui devait chercher à rendre à l'Angleterre un peu de l'éclat que lui donnaient jadis ses écoles.

L'exposition fut un puissant stimulant pour les idées d'entente internationale.

Ces sentiments nouveaux avaient déjà été traduits par de jeunes poètes comme Tennyson, qui semblait entrevoir de magnifiques perspectives d'avenir :

« Jusqu'à ce que les tambours guerriers cessent de battre, que les étendards soient repliés, au Parlement de l'Homme, la Fédération du monde. »

Il y eut chez les gens à l'aise de cette époque un accès d'optimisme superficiel. La paix semblait plus sûre qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. La rafale de 1848 avait perdu toute sa force. Nulle part la révolution n'avait réussi.

En France, elle avait été trahie une seconde fois par un Bonaparte, neveu du premier Napoléon, mais beaucoup plus souple que celui-ci. Il avait posé au révolutionnaire, tout en cherchant à tirer profit du prestige de son nom. Deux fois, pendant la monarchie d'Orléans, il avait essayé de rentrer en France pour y provoquer des troubles. Afin de montrer qu'il était bien le neveu de son oncle, il avait écrit un manuel

d'artillerie et publié un ouvrage : *Des Idées Napoléoniennes*, dans lequel il faisait entrer pêle-mêle le socialisme, le pacifisme et la légende napoléonienne. Des expériences ouvrières maladroites créèrent des difficultés à la République de 1848, et, en octobre, Louis-Napoléon put rentrer dans son pays, se présenter à la présidence. Il fit, comme président, le serment d'être fidèle à la République démocratique et de considérer comme ses propres ennemis tous ceux qui tenteraient de modifier la forme du gouvernement. Deux ans après (décembre 1852), il était Empereur des Français.

Tout d'abord, il éveilla la défiance de la reine Victoria, ou plutôt du baron Stockmar, l'ami et le serviteur dévoué du roi Léopold de Belgique et le directeur de conscience international de la reine d'Angleterre et du Prince Consort. Tout ce petit clan de Saxe-Cobourg-Gotha appelait de ses vœux une Allemagne unie, bien que libérale, et cette résurrection du bonapartisme était faite pour l'alarmer. Par contre, lord Palmerston, le ministre des Affaires étrangères britanniques, fut dès le début favorable à l'usurpateur. Il blessa vivement la reine en envoyant, sans l'avoir consultée, des télégrammes de félicitations au Président français, et il fut obligé de démissionner. Par la suite, la cour britannique évolua vers une attitude plus correcte à l'égard du neveu de Bonaparte. Les premières années du règne de ce dernier firent, d'ailleurs, présager une monarchie libérale, plutôt qu'une carrière à la Napoléon. Le nouvel empereur se déclara en faveur d'une politique « de pain bon marché, de grands travaux publics et de loisirs pour les ouvriers » ; en même temps il se disait partisan résolu de l'idée de nationalité, chère aux Allemands libéraux. En 1848, un parlement pan-germanique avait tenu à Francfort une courte session, mais il fut bientôt congédié par la monarchie prussienne.

Avant 1848, toutes les grandes Cours européennes qui avaient participé au règlement de Vienne maintenaient une sorte d'alliance, dans la crainte d'une seconde révolution démocratique, encore plus universelle. Mais après l'échec des mouvements révolutionnaires de 1848, cette crainte disparut, et les mêmes Cours furent libres de comploter les unes contre les autres, comme en 1789 ; cette fois elles avaient cependant comme instruments les puissantes armées et les grandes flottes équipées pendant les guerres napoléoniennes. Elles se remirent donc avec ardeur au jeu des Grandes puissances, interrompu depuis soixante ans, et qui devait se poursuivre jusqu'à la catastrophe de 1914.

Le tsar de Russie, Nicolas Ier, fut le premier de ces souverains à faire une politique guerrière. Avec lui recommença la poussée traditionnelle de la Russie vers Constantinople. Nicolas donna au Sultan le surnom « d'homme malade de l'Europe », et, prenant comme prétexte les violences auxquelles étaient soumises les populations chrétiennes de l'Empire turc, il occupa les provinces danubiennes (1853). La situation en face de laquelle se trouvaient placés de ce fait les diplomates européens rappelait celle qui s'était si souvent présentée au XVIIIe siècle. Les visées de la Russie se heurtaient, semblait-il, à celles de la France en Syrie et menaçaient les communications de la Grande-Bretagne avec l'Inde ; en conséquence, ces deux derniers pays conclurent une alliance en vue de soutenir la Turquie : à la suite de la guerre de Crimée, la Russie dut reculer. On peut s'étonner que le soin de contenir cette dernière puissance ne soit pas revenu à l'Autriche et à l'Allemagne ; mais les chancelleries de France et d'Angleterre ont toujours eu une irrésistible envie de poser les doigts sur cette chaudière brûlante.

La seconde phase dans ce rebondissement du drame de la Grande puissance fut l'exploitation par l'empereur Napoléon III et par le souverain du petit royaume de Sardaigne, de toutes les misères qui avaient fondu sur une Italie divisée, en particulier sur la région septentrionale, administrée par les Autrichiens. Le roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel, s'assura l'aide de Napoléon, promettant en échange Nice et la Savoie. Une guerre entre la France et la Sardaigne, d'une part, et l'Autriche, de l'autre, éclata, en 1859 ; elle ne dura que quelques semaines. Les Autrichiens furent écrasés à Magenta et à Solférino. Mais, menacé sur le Rhin par la Prusse, Napoléon dut conclure la paix ; la Sardaigne acquit la Lombardie.

Mais bientôt un mouvement insurrectionnel, qui éclata en Sicile et qui eut pour chef le grand patriote Garibaldi, allait faire le jeu de Victor-Emmanuel et de son ministre Cavour. Naples et la Sicile furent libérées, et toute l'Italie, à l'exception de Rome (qui resta fidèle au pape) et de la Vénétie, tomba

aux mains du roi de Sardaigne. Un parlement italien se réunit à Turin en 1861, et Victor-Emmanuel devint le premier roi d'Italie.

L'Allemagne devint ensuite l'échiquier des diplomates européens. Déjà la carte politique naturelle y avait affirmé ses droits. En 1848, toute l'Allemagne, y compris, bien entendu, l'Autriche, avait, sous l'autorité du parlement de Francfort, réalisé une sorte d'unité. Mais les cours et les chancelleries allemandes ne voulaient pas entendre parler de cette union réalisée par la volonté des peuples ; une telle œuvre devait, comme en Italie, rester l'affaire des rois et des diplomates. En 1848, le Parlement allemand avait exigé que la province de Schleswig-Holstein, dont la population était en majeure partie allemande et qui faisait partie du *Bund* germanique, revînt à l'Empire. Il avait ordonné à l'armée prussienne d'occuper ces territoires mais le roi de Prusse avait refusé de se plier aux ordres du Parlement, ce qui avait entraîné la chute de celui-ci. Le roi de Danemark, Christian IX, se lança alors, on ne sait trop pour quelles raisons, dans une campagne qui visait à créer des difficultés à la Prusse dans les deux duchés. Les affaires de la Prusse étaient alors entre les mains d'un ministre qui rappelait ceux du XVIIe siècle : von Bismarck (comte en 1865, prince en 1871) ; il vit tout de suite le parti qu'il pourrait tirer de cette querelle. Il devint dans les duchés le champion du nationalisme germanique — et il persuada l'Autriche de se ranger aux côtés de la Prusse en vue d'une intervention armée. Il est évident que, dans ces conditions, le Danemark n'avait plus aucune chance; il fut battu et dut abandonner les duchés. Bismarck chercha ensuite querelle à l'Autriche, à l'occasion de leur partage. Une lutte inutile et fratricide s'engagea entre Allemands, pour la plus grande gloire de la Prusse et des Hohenzollern. Les écrivains allemands de tendances romantiques ont l'habitude de représenter Bismarck comme le grand homme d'Etat qui aurait préparé l'unité de l'Allemagne. C'est là une erreur grossière. L'unité de l'Allemagne était déjà une réalité en 1848. Elle était, elle reste dans la nature des choses. La monarchie prussienne retarda simplement l'inévitable, afin de l'adapter à la mode prussienne. Le résultat fut que l'Allemagne, lorsqu'elle fut officiellement unifiée, au lieu de faire figure de nation moderne et civilisée, apparut au monde sous les traits de ce Bismarck archaïque, avec sa moustache farouche, ses bottes de cavalier, son casque à pointe, et son épée au poing.

Dans cette guerre entre la Prusse et l'Autriche, la première eut pour alliée l'Italie ; la plupart des petits États allemands, qui redoutaient les ambitions de la Prusse, se rangèrent, par contre, du côté de l'Autriche. On se demandera pourquoi Napoléon III ne saisit pas l'admirable occasion qui s'offrait à lui. Les règles du jeu des Grandes puissances auraient voulu qu'il intervînt. Malheureusement pour lui, Napoléon, avait mis la main dans un piège, de l'autre côté de l'Atlantique. Pour comprendre la situation dans laquelle se trouvait placée ce prince trop habile, il est nécessaire de savoir que l'opposition d'intérêts entre les Etats du nord et ceux du sud de l'Union américaine, dont les seconds avaient une organisation économique fondée sur l'esclavage, dégénéra finalement en guerre civile. Le système fédéral créé en 1789 se trouva menacé par les Etats confédérés esclavagistes. Nous avons indiqué au chapitre XXXVII, paragraphe 6, les causes de cette grande lutte.; nous ne disposons pas d'assez de place pour en retracer les phases, pour montrer comment le président Lincoln (né en 1809, mort en 1865, président à partir de 1861), dont la carrière fut l'une des plus nobles de l'histoire, débarrassa la république de la tache qu'était pour elle l'esclavage, et comment finalement le gouvernement fédéral de l'Union fut sauvé.

Pendant quatre longues années (1861-65), cette guerre civile américaine se déroula, avec des périodes de calme relatif, à travers les riches forêts et les collines de Virginie, entre Washington et Richmond, jusqu'au moment où l'aile gauche des sécessionistes fut rompue et où Sherman, le général unioniste, tournant la principale armée confédérée, traversa la Georgie à marches forcées et atteignit la mer. Tous les éléments réactionnaires de l'Europe se réjouirent de voir la jeune République ainsi embarrassée. L'aristocratie britannique prit ouvertement le parti des Etats confédérés, et le gouvernement permit que des vaisseaux armés en course, en particulier l'*Alabama*, dont le but était d'attaquer les navires fédéraux, fussent lancés en Angleterre. Napoléon III estima que le nouveau monde se décomposait encore plus vite que l'ancien. Le bouclier constitué par la doctrine de Monroë était à terre, les grandes puissances retrouvaient le

droit d'intervenir en Amérique et d'y établir des monarques de leur choix. Certains dommages causés aux étrangers par la politique du président du Mexique leur fournit le prétexte qu'elles cherchaient. Un corps expéditionnaire mixte de Français, d'Anglais et d'Espagnols, occupa Vera Cruz, mais les projets de Napoléon semblèrent trop hardis à ses alliés, et ceux-ci se retirèrent quand ils se furent rendu compte que le monarque n'envisageait rien de moins que la création d'un empire mexicain. Napoléon mit ce projet à exécution par les armes et, en 1864, fit couronner empereur du Mexique l'archiduc Maximilien d'Autriche. Les troupes françaises continuèrent cependant à occuper le pays et une nuée de spéculateurs français s'abattit sur les mines et les autres richesses du Mexique.

Mais en avril 1865, à la suite de la reddition à Appomattox Court House du général Lee, le commandant en chef de l'armée du sud, la guerre civile américaine prit fin, et le petit groupe d'Européens rapaces qui s'était installé au Mexique se trouva en face d'un gouvernement fédéral victorieux qui ne semblait pas enclin à badiner et qui disposait d'une armée redoutable. Les impérialistes français n'avaient plus qu'à choisir entre une guerre avec l'Amérique et un départ précipité. On comprend dès lors que Napoléon III n'eut pas les mains libres pour intervenir entre la Prusse et l'Autriche et que Bismarck eut, au contraire, de bonnes raisons pour hâter la guerre.

Tandis que la Prusse était ainsi occupée, Napoléon III cherchait à se tirer avec honneur des ronces du Mexique. Une mesquine querelle financière avec l'empereur Maximilien lui fournit un prétexte pour retirer ses troupes. Maximilien aurait dû raisonnablement abdiquer. Mais il préféra combattre ; il fut battu par ses sujets récalcitrants, fait prisonnier, et fusillé en 1867. Le Nouveau monde connut de nouveau la paix du président Monroë. Il ne restait plus qu'une monarchie en Amérique, l'empire du Brésil, où une branche de la famille royale portugaise continua à régner jusqu'en 1889. On la pria poliment à cette date de faire ses malles pour Paris, et le Brésil adopta le même régime que le reste du continent.

La Prusse et l'Italie arrachaient pendant ce temps la victoire à l'Autriche (1866). Les armées italiennes essuyèrent une sérieuse défaite à Custozza et à la bataille navale de Lissa, mais les Autrichiens furent écrasés par les Prussiens à Sadowa, et l'Autriche capitula ignominieusement. L'Italie acquit la province de Vénitie, faisant ainsi un nouveau pas vers l'unité — seules Rome, Trieste et quelques petites villes de la frontière du nord et du nord-ouest restaient en dehors de ses limites — et la Prusse prit la tête d'une confédération de l'Allemagne du nord, dont la Bavière, le Wurtemberg, les duchés de Bade et de Hesse, ainsi que l'Autriche, étaient exclus.

Quatre ans plus tard, Napoléon III s'étant lancé dans une folle guerre contre la Prusse, la carte politique naturelle d'Europe fit de nouveaux progrès. Dès 1867 cette guerre avait manqué d'éclater, Napoléon réclamant le Luxembourg pour la France. Elle fut retardée jusqu'en 1870, année où un cousin du roi de Prusse posa sa canditature au trône vacant d'Espagne. Napoléon caressait



Bismarck.

l'espoir que l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg et les autres États de la Confédération de l'Allemagne du nord se rangeraient à ses côtés contre la Prusse. Mais il oubliait que, depuis 1848, les Allemands étaient unis par l'esprit, et que Bismarck, avec sa monarchie Hohenzollern et ses guerres fratricides, n'avait en réalité rien créé. Toute l'Allemagne prit le parti de la Prusse.

Dès les premiers jours d'août 1870, les armées allemandes envahirent la France. Après les batailles de Wörth et de Gravelotte, une armée française, commandée par Bazaine, fut refoulée sur Metz et bloquée, tandis que le 1er septembre une seconde armée, sous les ordres de Napoléon, fut battue et obligée de capituler à Sedan. La route de Paris était ouverte à l'envahisseur. Une seconde fois la France venait de se laisser égarer par la promesse d'un Bonaparte. Le 4 septembre, la République fut

proclamée, et la nation, ainsi régénérée, se prépara à défendre sa vie contre le Prussien triomphant. Car, bien que ce fût une Allemagne unie qui eût triomphé de l'impérialisme français, cette Allemagne avait la Prusse pour cavalier. L'armée de Metz capitula en octobre ; Paris, après un siège et un bombardement, se rendit en janvier 1871.

En grande pompe, dans la salle des Glaces du Palais de Versailles, et au milieu d'un formidable déploiement d'uniformes militaires, le roi de Prusse fut proclamé empereur d'Allemagne ; Bismarck et l'épée des Hohenzollern revendiquèrent l'honneur d'avoir créé cette unité allemande, qu'une langue et une littérature communes avaient depuis longtemps assurée.

La paix de Francfort fut une paix Hohenzollern. Bismarck, en tirant parti du sentiment national, avait pu s'assurer le concours des Etats de l'Allemagne du sud, mais il ne dirigeait en rien les forces essentielles qui lui avaient donné la victoire, à lui et à son royal maître. Si la Prusse avait vaincu, c'était parce que la carte politique naturelle de l'Europe voulait que les peuples de langue allemande ne formassent plus qu'une nation. Mais déjà à l'est, l'Allemagne rompait par le régime qu'elle imposait à Posen et aux autres districts polonais, ce juste équilibre. Avide de territoires, en particulier de régions minières, elle annexa une fraction considérable de la Lorraine, pays de langue française, et l'Alsace, qui, bien que parlant l'allemand, était française de cœur. Il y eut, bien entendu, de terribles frottements entre les dirigeants germaniques et les populations françaises dans les provinces annexées ; et les longues protestations de ces dernières éveillèrent un écho jusqu'à Paris, y entretenant l'esprit de revanche.

Déjà la carte naturelle avait reçu une consécration politique à l'intérieur de l'empire autrichien après Sadowa (1866). La Hongrie, qui était subordonnée à l'Autriche, fut érigée en royaume, avec des droits égaux à ceux de cette dernière ; l'empire d'Autriche devint la « monarchie dualiste » d'Autriche-Hongrie Mais au sud-est de cet empire, de même qu'à l'intérieur de l'empire de Turquie, les frontières et les dominations, restèrent ce qu'elles étaient : un legs de la période de conquêtes.

Il y eut une nouvelle affirmation de la carte naturelle en 1875, époque où les races chrétiennes des Balkans, en particulier les Bulgares, commencèrent à s'agiter et à se révolter. Les Turcs adoptèrent les moyens de répression les plus violents, et firent un énorme massacre de Bulgares. Sur quoi la Russie intervint (1877) et, après une année de guerre, obligea la Turquie à signer le traité de San Stefano, qui, avec assez de raison d'ailleurs, détruisit l'unité toute superficielle de l'Empire turc. Mais la Grande-Bretagne avait pour politique traditionnelle de contrarier — Dieu sait pourquoi ! — « les desseins de la Russie », et le ministère des Affaires étrangères britanniques (lord Beaconsfield était alors premier ministre) menaça l'Empire de l'Est d'une guerre s'il ne rendait pas en partie aux Turcs leur droit de piller, de persécuter et de massacrer. Pendant quelque temps la guerre sembla imminente. Les music-halls anglais — ces aimables succursales du Foreign Office — se remplirent des cris d'un patriotisme délirant, et, dans la rue, l'on pouvait entendre les petits commissionnaires chanter, avec la dignité qui sied au futur citoyen d'un empire conscient de ses hautes destinées :

« Nous n'avons pas envie de nous battre, mais, par Jingo[1], s'il faut en arriver là,
« Nous aurons les bateaux, les hommes et l'argent »...

Et la chanson s'achevait sur cette fière affirmation :

« Non ! Les Russes n'auront pas Cons-tan-ti-no-ple. »

A la suite de cette opposition britannique, une conférence se réunit à Berlin en 1878 dans le but de reviser le traité de San Stefano dans l'intérêt surtout des monarchies turque et autrichienne ; l'Angleterre se vit attribuer l'île de Chypre, sur laquelle elle n'avait aucun droit et qui ne lui a jamais été de la moindre utilité, et lord Beaconsfield rentra triomphalement à Londres, rapportant « la paix avec l'honneur ». Seul Gladstone était exaspéré.

Ce traité de Berlin fut, avec la paix de Francfort, la cause principale de la grande guerre de 1914-1918.

Les trente années qui suivent 1848 présentent un particulier intérêt pour ceux qui étudient les méthodes de la politique internationale. N'ayant plus à craindre de grands soulèvements populaires, les gouvernements d'Europe s'étaient remis avec entrain au

[1] Jingo est devenu synonyme de patriote furieux.

jeu de la Grande puissance, un moment interrompu par les révolutions d'Amérique et de France. Mais, en dépit des apparences, les règles de ce jeu n'étaient plus tout à fait les mêmes. Grâce à la révolution mécanique, la vie d'une nation était beaucoup plus affectée qu'autrefois par la guerre, et les diplomates subissaient un contrôle que n'avaient jamais connu un Charles-Quint ou un Louis XIV. Les mécontents avaient d'autres moyens de faire entendre leur voix qu'à l'époque des souverains absolus. Ceux-ci étaient libres de faire la guerre ou la paix, de conquérir ou de céder une province. Mais un Napoléon III, en dépit de ses ambitions, était dirigé par un faisceau de forces toutes puissantes, bien qu'invisibles. En fait, aucun des gouvernants du XIXe siècle n'était vraiment libre. Si leur politique tendait à faire concorder la politique de l'Europe avec la carte naturelle et avec les aspirations démocratiques, les effets en étaient durables ; dans le cas contraire, elle était frappée de stérilité. C'est pourquoi nous sommes convaincus que tous ces diplomates agités et vaniteux, ces Cavours, ces Bismarks, ces Disraëlis, ces Bonapartes, et autres « grands hommes » qui coûtèrent si cher à l'Europe, auraient pu fort bien être remplacés par un petit corps de géographes, d'ethnologues et de sociologues, tout simplement honnêtes, qui auraient tracé en commun les justes frontières de notre continent et auraient assigné à chaque peuple la forme de gouvernement qui lui convenait le mieux. La phase romantique de l'histoire avait pris fin. Une époque nouvelle, aux besoins autrement vastes et impérieux, venait de s'ouvrir, et les hommes d'Etat du XIXe siècle se donnaient simplement l'illusion de contrôler les événements.

9

Nous avons émis l'opinion que, de 1848 à 1870, la révolution mécanique du début du siècle n'eut pas une influence décisive sur l'histoire politique de l'Europe. Les diplomates faisaient avancer leurs pièces sur un échiquier dont les cases avaient toujours à peu près les mêmes dimensions. Par contre, dans les possessions britanniques d'outre-mer et dans l'empire colonial des autres puissances européennes, l'accélération des transports et des communications télégraphiques entraînait une transformation profonde de la vie des peuples et des méthodes de gouvernement. La réaction de l'Asie et de l'Afrique sur l'Europe devenait ainsi très différente de ce qu'elle était autrefois.

La fin du dix-huitième siècle avait été une époque d'effritement pour les empires et de déboires pour les partisans de l'expansion coloniale. La longueur et les fatigues du voyage entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, d'une part, et leurs colonies, de l'autre, empêchaient toute libre communication entre les métropoles et leurs filiales, si bien que la tendance des colonies fut de constituer des communautés distinctes, ayant leurs idées, leurs intérêts et jusqu'à leur langage propre. A mesure qu'elles se développaient, les quelques services maritimes établis par la mère-patrie ne constituèrent plus qu'un lien aussi faible qu'incertain. De simples postes commerciaux, perdus dans le désert, comme ceux de la France au Canada, ou des comptoirs noyés au milieu d'une population étrangère, comme ceux de l'Angleterre dans l'Inde, pouvaient, sans doute, rester étroitement attachés à la nation qui les faisait vivre et à laquelle ils devaient même leur existence. Jusqu'au début du dix-neuvième siècle, beaucoup d'écrivains, d'ailleurs, considérèrent cette forme de colonisation comme la seule qui fût désirable. En 1820, les ébauches de grands « Empires » européens, qui avaient tenu une si large place sur les cartes du dix-huitième siècle, étaient ramenées à presque rien. Seule la Russie continuait à couvrir de ses tentacules une grande partie de l'Asie. Encore l'imagination des Européens était-elle abusée par la projection de Mercator, qui exagère énormément les dimensions de la Sibérie.

L'empire britannique de 1815 ne comprenait qu'une population très clairsemée, riveraine des lacs et des fleuves du Canada, et qu'un vaste hinterland de régions désertiques qui ne contenait pour toutes colonies que : 1° les stations des chasseurs de fourrures de la compagnie de la baie d'Hudson ; 2° les établissements qui couvraient un tiers de la péninsule indienne et qui étaient sous l'autorité de la compagnie des Indes ; 3° les districts côtiers du cap de Bonne Espérance, habités par des noirs et des Hollandais toujours à l'état de révolte. Ajoutez à cela quelques comptoirs sur la côte de l'Afrique, le rocher de Gibraltar, l'île de Malte, la Jamaïque, quelques possessions exploitées par des esclaves dans les Indes occidentales, et, à l'autre bout du

monde, deux bagnes de forçats, l'un à Botany Bay en Australie, l'autre en Tasmanie. L'Espagne gardait Cuba et quelques établissements aux îles Philippines. Le Portugal conservait en Afrique quelques vestiges de ses anciennes ambitions. La Hollande occupait diverses îles et comptoirs dans les Indes orientales et en Guinée hollandaise, et le Danemark une île ou deux dans les Indes occidentales. La France avait aussi quelques îles dans les mêmes parages, ainsi que la Guinée française. Les puissances semblaient ainsi posséder tout ce dont elles avaient besoin, et leurs entreprises paraissaient devoir s'arrêter là. Seule, la compagnie des Indes orientales montrait des velléités d'expansion.

Nous avons déjà montré que, dans l'Inde, un empire avait été créé, non par le peuple ou par le gouvernement britannique, mais par une compagnie d'aventuriers privés, qui jouissaient d'un monopole et d'une charte royale. Après la mort d'Aurangzeb, en 1707, et la période de luttes qui suivit, la compagnie avait été obligée de se transformer en une véritable puissance militaire et politique. Pendant tout le dix-huitième siècle, elle avait appris à manier les Etats et les peuples. Clive fonda, Warren Hastings organisa cet empire étrange et d'une espèce encore inconnue ; les Français furent obligés de se retirer, et en 1798 lord Mornington, plus tard marquis de Wellesley, et frère aîné du général Wellesley qui devint duc de Wellington, fut nommé gouverneur général de l'Inde, et entreprit de faire passer à la compagnie les pouvoirs du Grand Mogol, dont l'autorité déclinait de plus en plus. L'expédition de Napoléon en Egypte menaça du reste, directement l'empire de la compagnie. Ainsi, tandis que l'Europe était absorbée par les guerres napoléoniennes, la compagnie de l'Inde orientale, sous une série de gouverneux généraux, jouait dans l'Inde un rôle analogue à celui qu'avaient joué autrefois les Turcomans et autres envahisseurs venus du nord. Après la paix de Vienne, elle garda les mêmes pouvoirs, levant les impôts, faisant des guerres, envoyant des ambassadeurs aux puissances asiatiques, état quasi-indépendant, qui cependant exportait vers l'ouest la plupart de ses richesses.

Nous avons donné dans un précédent chapitre un rapide aperçu de la désagrégation de l'empire du Grand Mogol et de l'apparition des états Maharattes, des principautés Rajput, des royaumes musulmans d'Oudh et de Bengale, ainsi que des Sikhs. La compagnie se fait un allié tantôt de l'un de ces Etats, tantôt d'un autre, jusqu'au moment où elle les domine tous. Son pouvoir s'étend jusqu'à Assam, Sind, Oudh. La carte de l'Inde commence alors à prendre le contour familier aux écoliers anglais d'aujourd'hui, mosaïque d'états indigènes, encadrés et maintenus par les grandes provinces qui étaient directement sous l'autorité britannique.

Pendant que, de 1800 à 1858, cet étrange empire d'une compagnie privée se développait, la révolution mécanique réduisait la distance qui séparait autrefois l'Inde de l'Angleterre. Jadis la compagnie ne s'immisçait guère dans les affaires des petits Etats indiens ; elle avait donné à l'Inde des maîtres étrangers, mais le pays s'était habitué à ces derniers et les assimilait très rapidement. Les Anglais s'installaient très jeunes en Asie, y passaient presque toute leur vie, et arrivaient à faire partie de l'organisation indigène. Or, la révolution mécanique changea profondément cet état de choses. Il devint aisé aux fonctionnaires britanniques d'aller passer leurs congés en Europe et de faire venir leur femme et leurs enfants ; ils cessèrent d'être indianisés ; ils restèrent pendant toute leur carrière nettement européens et occidentaux, en même temps que leur nombre augmentait. Ils intervinrent alors avec beaucoup plus de hardiesse dans les affaires locales. De terribles inventions, comme le télégraphe et le chemin de fer, vinrent bouleverser la vie des indigènes. Les missions chrétiennes devinrent chaque jour plus agressives. Si elles ne convertissaient pas beaucoup de gens, du moins rendaient-elles sceptiques un grand nombre d'adeptes des anciennes religions. La jeunesse des villes commença à s'« européaniser », au grand scandale des gens plus âgés.

L'Inde avait connu bien des maîtres, mais jamais les coutumes traditionnelles n'avaient été aussi menacées. Les prédicateurs musulmans et les brahmines s'alarmèrent et blâmèrent les Anglais de bouleverser ainsi les habitudes des populations. Les conflits économiques devinrent plus aigus, à mesure que l'Inde se rapprochait de l'Europe ; les industries du pays, en particulier celle, très ancienne, du coton, furent atteintes par la législation qui favorisait les manufacturiers britanniques. Un acte de véritable folie de

la part de la compagnie précipita l'explosion. Pour le brahmine, la vache est un animal sacré ; pour le musulman le porc est un animal impur. Un nouveau fusil, dont les cartouches, préalablement graissées, devaient être mordues par les hommes, fut distribué aux soldats de la compagnie. Ceux-ci s'aperçurent que la graisse en question était de la graisse de porc et de vache. Une révolte éclata (1857). Les troupes se mutinèrent à Meerut. Puis Delhi se souleva dans le but de reconstituer l'empire du Grand Mongol...

Le public anglais se rendit brusquement compte que l'Inde existait. Il découvrit qu'il y avait là-bas, très loin, dans un pays brûlé par le soleil, un petit corps de ses concitoyens qui, dans une poussière de feu, défendait sa vie contre de sombres hordes d'assaillants. Ce que ces concitoyens faisaient en ce lieu, quels étaient leurs droits, c'est ce que personne ne se demanda. Une seule chose comptait : le sort de gens dans les veines desquels coulait du sang anglais. L'année 1857 fut pour l'Angleterre une année de fièvre. Les chefs britanniques, notamment Lawrence et Nicholson, accomplirent des miracles avec une poignée d'hommes. Ils ne se laissèrent pas enfermer dans quelque ville, permettant ainsi aux mutins de s'organiser et d'accroître leur prestige : ils savaient qu'une telle tactique coûterait l'Inde à l'Angleterre. Ils attaquèrent sans cesse, souvent un contre dix. Les Sikhs,les Gurkhas, et les troupes du Punjab restèrent d'ailleurs fidèles à l'Angleterre. Le Sud se tint tranquille. On trouvera dans les histoires un récit des massacres de Cawnpore et de Lucknow et de la prise de Delhi par des troupes très inférieures en nombre. En avril 1859, les dernières flammèches de ce terrible incendie étaient éteintes et les Anglais de nouveau maîtres de l'Inde. Il faut, du reste, tenir compte du fait que cette mutinerie ne fut à aucun degré une insurrection populaire ; ce ne fut qu'une révolte de l'armée, causée par le manque de tact et l'inintelligence des fonctionnaires de la compagnie. Souvent même on vit des Hindous faire preuve d'humanité et de bienveillance à l'égard des fugitifs britanniques. Mais l'Angleterre avait reçu un sérieux avertissement.

La conséquence directe de cette mutinerie fut l'annexion de l'Empire des Indes par la Couronne britannique. En vertu de la *Loi pour le Meilleur Gouvernement de l'Inde*, le gouverneur-général prit le titre de vice-roi, représentant du souverain, et un secrétaire d'Etat pour l'Inde, responsable devant le parlement, remplaça la compagnie. En 1877, lord Beaconsfield paracheva cette œuvre en faisant couronner la reine Victoria impératrice des Indes.

C'est ce lien étrange qui unit encore de nos jours la Grande-Bretagne à l'Inde. Cette dernière est toujours l'empire du Grand-Mongol, mais le Grand-Mongol a été remplacé par l'« Empire Couronné » de Grande Bretagne. L'Inde est une autocratie sans autocrate. Tous les inconvénients de la monarchie absolue et du fonctionnarisme démocratique se retrouvent dans son gouvernement. L'Indien qui a quelque grief n'a pas de monarque visible auquel il puisse s'adresser. Son empereur est un symbole doré ; pour obtenir justice il doit, soit répandre des pamphlets en Angleterre, soit faire interpeller à la Chambre des Communes. Plus le Parlement britannique s'occupe des affaires de l'Angleterre, plus il néglige celles de l'Inde, laquelle se trouve ainsi à la merci d'un petit groupe de hauts fonctionnaires.

Il est évident qu'un tel état de choses ne saurait durer toujours. L'Inde, quelque bâillonnée qu'elle soit, suit, comme le reste du monde, la route du progrès ; il y a chez elle plus de journaux qu'autrefois, plus de gens instruits qui subissent l'influence des idées occidentales et aussi plus d'éléments sensibles aux tares de son gouvernement. Par contre, les fonctionnaires britanniques qui administrent le pays ont gardé la même mentalité. Individuellement, ils possèdent parfois des dons remarquables, mais le système dont ils font partie est rigide et ennemi de toute imagination. De plus, la classe militaire sur laquelle ils s'appuient est, de toutes celles qui composent l'Angleterre, la moins intellectuelle. L'officier britannique, qui, en face d'une Inde chaque jour plus instruite, se sent mal à l'aise et craint d'être ridicule, est trop porté depuis quelques années à des gestes de violence spasmodiques dont l'effet est toujours désastreux. Pendant la Grande Guerre, le public anglais, déjà peu averti, se désintéressa complètement de l'Inde, et les officiers de valeur qui pouvaient s'y trouver furent rappelés sur le théâtre des opérations. Des troubles sérieux éclatèrent dans la péninsule ; à Armitzar les troupes tirèrent sur une foule désarmée ; plus de deux mille indigènes furent tués, blessés ou fustigés. Cette sorte

de terreur administrative produisit dans tout le pays une violente commotion morale ; un peu plus tard (1919) la Commission Hunter révéla au public de la métropole ces atrocités. On comprend que les Anglais d'esprit libéral qui voient dans l'empire le début d'une ligue de peuples libres aient été consternés.

Il est encore trop tôt pour porter un jugement sur la phase nouvelle qui vient de s'ouvrir pour l'Inde. On peut cependant espérer que la *Loi pour le Gouvernement de l'Inde* de 1919 marque le début d'une ère plus heureuse, et que bientôt les peuples de la péninsule, librement organisés, tiendront, parmi les Etats confédérés du monde, une place égale à celle des autres nations...

L'Empire britannique fut loin de se développer, pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, avec la même rapidité dans les autres parties du monde. Une importante école de penseurs politiques avait tendance à considérer toute possession d'outre-mer comme une source de faiblesse pour un royaume. Les établissements d'Australie ne firent que de lents progrès, jusqu'au moment où en 1842 la découverte de riches mines de cuivre, et en 1851 celle de mines d'or, leur donna une valeur nouvelle. L'amélioration des transports rapprocha également les laines australiennes des marchés européens.

De son côté, le Canada ne se développa guère avant 1849 ; le pays était troublé par des querelles entre colons français et britanniques ; il y eut de sérieuses révoltes, et ce ne fut qu'en 1867 qu'une nouvelle constitution, créant une Dominion fédérale du Canada, vint rendre la paix au pays. Le chemin de fer fut au Canada le grand agent de transformation. Il permit aux colons, comme ç'avait été le cas aux Etats-Unis, de se tourner vers l'ouest, d'envoyer en Europe leur blé et leurs autres produits et de ne plus former qu'une seule communauté, ayant même langue et mêmes intérêts. Le chemin de fer, la vapeur et le câble télégraphique bouleversaient en fait toutes les lois de la colonisation.

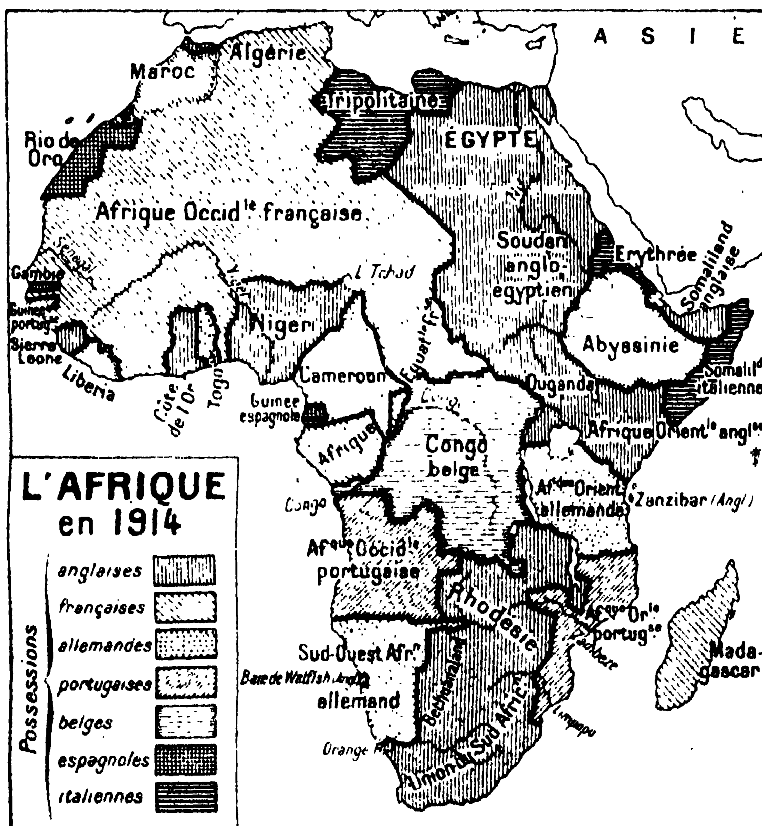


Des colons britanniques s'étaient fixés avant 1840 en Nouvelle-Zélande, et une compagnie fermière de la Nouvelle-Zélande s'était constituée pour l'exploitation des richesses de l'île. En 1840, celle-ci vint s'ajouter aux possessions de la Couronne britannique.

Nous avons dit que le Canada fut la première des colonies britanniques à tirer parti des avantages que les nouvelles méthodes de transport mettaient à la portée des peuples. Bientôt, les républiques de l'Amérique du Sud, en particulier la république argentine, s'aperçurent que dans l'Europe rendue plus proche elles pourraient trouver pour leur café et leur bétail un excellent débouché. Jusqu'ici les marchandises qui avaient attiré les puissances européennes étaient surtout l'or et les autres métaux, les épices, l'ivoire ou les esclaves. Mais, pendant le dernier quart du dix-neuvième siècle, l'accroissement de la population obligea les gouvernements européens à aller chercher au dehors les denrées de première nécessité ; en outre, le développement de l'industrie

créait une demande accrue de matériaux bruts, de graisses, de caoutchouc et autres substances jusqu'alors dédaignées. Il était évident que la Grande-Bretagne, la Hollande et le Portugal tiraient un avantage considérable et croissant de leurs réserves de produits tropicaux et sub-tropicaux. Après 1871, l'Allemagne, la France, et enfin l'Italie cherchèrent à s'assurer les zones, non encore annexées, riches en matières premières ou à attirer dans leur orbite les pays d'Orient susceptibles d'être modernisés.

Une nouvelle mêlée s'ensuivit dans toutes les régions du monde encore vierges, sauf en Amérique, d'où la doctrine de Monroë écartait tous les compétiteurs. L'Afrique, avec ses régions mystérieuses, était à la portée de ceux-ci. En 1850, on ne savait encore rien de ce continent, sinon qu'il était habité par des noirs; seules l'Egypte et la côte étaient connues. La carte ci-dessus montre quelle était l'étendue de cette ignorance. Il faudrait un livre aussi long que celui-ci pour relater la merveilleuse histoire des explorateurs et des aventuriers qui, les premiers, percèrent ce sombre voile, et celle des agents politiques, des administrateurs, des négociants, des colons et des hommes de science qui suivirent leurs traces. Un monde nouveau leur apparut : des races étonnantes, comme celle des pygmées, des animaux étranges, comme l'okapi, des fleurs, des fruits et des insectes merveilleux, des forêts, des montagnes, d'énormes mers intérieures et des cascades gigantesques. Ils eurent aussi à se garder de terribles maladies. On trouva même à Zimbawe des traces d'une ancienne civilisation, œuvre d'un peuple primitif, autrefois descendu vers le sud. Les Européens pénétrèrent dans ce monde inexploré : ils se trouvèrent en face de trafiquants d'esclaves arabes, armés de fusils, et de peuplades nègres vivant dans une anarchie complète. Si bien qu'aux environs de 1900, ainsi que l'indique notre seconde carte, l'Afrique tout entière allait être explorée et partagée par des puissances européennes qui connaissaient le tracé et la valeur de chaque recoin, et qui se considéraient toutes comme plus ou moins lésées. On se préoccupa fort peu, au cours de cette mêlée, du bien-être des indigènes. Au Congo belge, les nègres, contraints de se livrer à la culture du caoutchouc, eurent particulièrement à souffrir de l'inexpérience des fonctionnaires européens ; ils furent dans certains cas soumis à des atrocités sans nom. Mais aucune puissance européenne, n'a, à cet égard, les mains nettes.



Nous ne pouvons indiquer en détail comment la Grande-Bretagne mit en 1883 la main sur l'Egypte, et s'installa dans ce pays qui cependant faisait nominalement partie de l'empire turc, ni comment une guerre menaça d'éclater entre elle et la France, en 1898, lorsque le célèbre colonel Marchand, qui se dirigeait de l'Afrique centrale vers la côte occidentale, eût planté son drapeau sur le Haut-Nil, à Fachoda. Dans l'Ouganda, les missionnaires catholiques français et leurs collègues protestants anglais répandirent une forme de christianisme si imprégnée de l'esprit napoléonien et si pleine de subtilités doctrinales

que, peu d'années après s'être ouverte à la civilisation européenne, Mango, la capitale, fourmillait de guerriers-théologiens.

Plus au sud, le Gouvernement britannique permit aux Boers, ou colons hollandais de la région du fleuve Orange et du Transvaal, de fonder des républiques indépendantes ; puis, il regretta cette décision et annexa en 1877 la république du Transvaal ; les Boers se révoltèrent, et victorieux à Majuba Hill (1881) reconquirent leur liberté. Mais la presse s'ingénia à envenimer la blessure qu'avait reçue l'amour-propre national. En 1899, la guerre éclata entre l'Angleterre et les deux républiques ; cette guerre, qui entraîna pour le peuple anglais de terribles sacrifices, dura trois ans et se termina par la capitulation des Boers. Les vaincus furent d'ailleurs traités généreusement. En 1907, le gouvernement impérialiste étant tombé, les libéraux prirent en mains le problème de l'Afrique du Sud, et une confédération fut créée, qui groupait en une république autonome, sous la suzeraineté de l'Angleterre, le Transvaal, l'Orange, la colonie du Cap et le Natal.

La France de son côté se tailla en Afrique un vaste empire colonial par la conquête successive de l'Algérie (1830-1837), du Sénégal, du Congo, de Madagascar (1896).

En un quart de siècle, le partage de l'Afrique venait d'être effectué. Les seuls territoires qui restaient libres étaient : la petite république nègre de Liberia, sur la côte occidentale ; le Maroc, gouverné par un sultan musulman[1], et l'Abyssinie, pays barbare converti à une forme très ancienne et toute spéciale de christianisme, qui, à la bataille d'Adoua (1896) avait sauvé son indépendance, menacée par l'Italie.

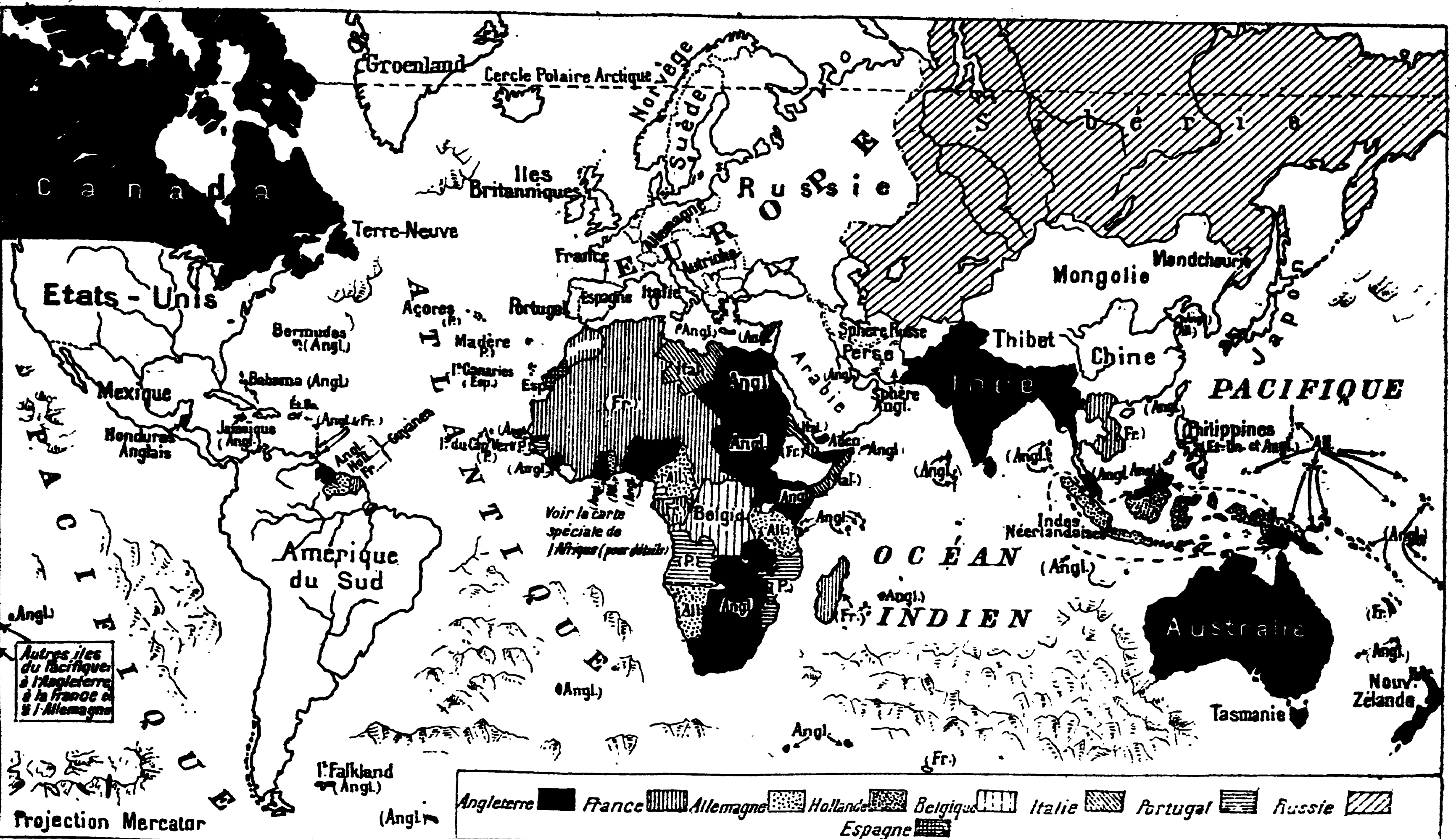
10

Il est difficile d'admettre qu'un très grand nombre d'individus aient trouvé dans ce barbouillage hâtif de la carte d'Afrique par les puissances européennes l'expression d'un règlement définitif ; néanmoins, le devoir de l'historien est de reconnaître que ledit barbouillage ne souleva pas d'opposition. Les Européens au XIX[e] siècle ignoraient à peu près tout de l'histoire, n'avaient aucune idée de ce que pouvait être un arrangement durable, et étaient dépourvus de tout sens critique. Les peuples d'Europe, grisés par les avantages que leur avait donnés sur ceux des autres continents la révolution mécanique, et ne sachant rien des conquêtes mongoles du XIII[e] siècle et des siècles suivants, s'imaginaient qu'ils pourraient conserver toujours leur avance. Ils ne comprenaient pas que personne ne peut garder le monopole de la science et de ses bienfaits, et que le Chinois ou l'Indien peut tout aussi bien se livrer à un travail de recherche que le Français ou l'Anglais. Pour eux, la curiosité intellectuelle était l'apanage de l'esprit occidental, l'indolence et le conservatisme constituant une disposition innée de l'esprit oriental.

La conséquence de cette infatuation fut que les chancelleries européennes essayèrent non seulement de disputer aux Anglais les régions encore vierges du globe, mais de se partager les pays peuplés et civilisés de l'Asie, comme si leurs habitants n'eussent été qu'une matière brute à l'usage des Européens. L'impérialisme, en apparence splendide, mais en réalité précaire, des classes dirigeantes britanniques dans l'Inde, les bénéfices considérables réalisés par les Hollandais aux Indes Orientales, firent rêver les éléments marchands des Grandes Puissances rivales d'une gloire identique en Perse, dans l'Empire ottoman, alors en voie de désagrégation, et jusqu'en Extrême-Orient. La littérature populaire de la fin du XIX[e] siècle traduit la conviction que le monde doit, par un processus naturel et fatal, tomber tout entier sous la domination de l'Europe. Sous le prétexte hypocrite qu'une force irrésistible les poussait, malgré eux, à vouloir le bien des peuples inférieurs, les Européens se disposèrent à assumer ce que Mr. Rudyard Kipling appelait « le Fardeau de l'Homme Blanc », — c'est-à-dire à mettre la terre au pillage. Ces puissances, aux populations à demi-illettrées, à la religion décadente, au système économique branlant, à l'organisation politique minée par le mécontentement des foules, s'imaginèrent, elles chez qui le nombre des individus absorbés par un travail de recherche scientifique désintéressé ne dépassait pas quelques milliers, qu'elles allaient à tout jamais se rendre maîtresses des immenses réservoirs d'hommes de l'Asie orientale.

Même de nos jours, il y a beaucoup de gens qui semblent n'avoir aucune compréhension des données du problème. Ils ne savent pas que le cerveau de l'homme

[1] Mais depuis 1912 protectorat français.



Les possessions d'outre-mer des puissances européennes, janvier 1914.

du commun n'est nullement inférieur en Asie à ce qu'il est en Europe ; ils sont ignorants du fait que l'histoire nous offre des exemples d'Asiatiques aussi hardis, aussi énergiques, aussi généreux, aussi désintéressés, aussi bien préparés pour l'action collective que n'importe quels Européens ; ils oublient enfin que le monde contiendra toujours un plus grand nombre d'Asiatiques que d'Européens. Pour un Anglais qui connaît à fond la Chine et la pensée chinoise, il y a cent Chinois qui savent tout ce qu'un Anglais peut avoir appris. La proportion est encore plus forte lorsqu'il s'agit de l'Inde. Celle-ci envoie en Angleterre des étudiants, alors que l'Angleterre ne lui envoie que des fonctionnaires.

Depuis 1898, année où les Allemands mirent la main sur Kiao-Tchéou et les Anglais sur Wei-hai-wei (les Russes avaient occupé Port-Arthur en 1897), les événements avaient marché en Chine plus rapidement que dans aucun autre pays, si ce n'est le Japon. La haine des Européens s'était répandue comme une flamme dans l'Empire du Milieu, et une société politique, qui ne visait à rien moins qu'à leur expulsion, les Boxers, se laissa aller en 1900 à des actes de violence. Fous de rage, les Boxers massacrèrent 250 Européens et, à ce qu'on dit, environ 30.000 chrétiens. La Chine était alors — ce n'était pas la première fois dans son histoire — sous la domination d'une Impératrice douairière, femme ignorante, mais d'une grande force de caractère et qui était de cœur avec les xénophobes. Elle s'imaginait sans doute être encore en l'an 500 avant J.-C., alors que son pays était menacé par les Huns.

Les Européens se sentaient de plus en plus en danger. On essaya d'envoyer des contingents supplémentaires pour garder les légations de Pékin ; ce geste ne fit que précipiter la crise. L'ambassadeur d'Allemagne fut abattu dans les rues de la capitale par un soldat de la garde impériale. Les autres membres du corps diplomatique se retranchèrent dans les ambassades les plus faciles à défendre et soutinrent un siège de deux mois. Alors, un corps international de 20.000 hommes, sous les ordres d'un général allemand, marcha sur Pékin et dégagea les légations. La vieille impératrice s'enfuit vers le nord-ouest. Une partie des troupes européennes se livra sur la population chinoise à des atrocités sans nom.

A la suite de ces événements, la Russie s'annexa en fait la Mandchourie, les autres puissances se prirent de querelle, et, en 1904, les Anglais envahirent le Thibet, pays jusqu'alors d'entrée interdite. Mais toute cette agitation ne faisait que voiler le fait qu'il y avait à présent en Chine un grand nombre d'individus intelligents possédant une culture européenne. Le mouvement Boxer s'étant calmé, ce fut ce nouvel élément qui influença les affaires publiques, réclama une constitution (1906), la suppression des fumeries d'opium, et une réforme de l'enseignement. Une constitution, du type japonais, fut tracée en 1909 ; elle faisait de la Chine une monarchie limitée. Mais la Chine est loin d'avoir la mentalité du Japon, et l'agitation révolutionnaire continua à se développer. Le Japon, dans son essai de réorganisation, avait dirigé ses regards vers les monarchies occidentales, alors que les yeux de la Chine étaient fixés sur l'Amérique. En 1911, commença pour les Chinois la vraie révolution. En 1912, l'empereur abdiqua, et la plus grande communauté du monde devint une République. L'abdication de l'empereur marqua la fin de la domination mandchoue, et la fameuse natte mongole, que les Chinois avaient portée depuis 1644, cessa d'être obligatoire. Elle resta cependant en honneur chez une grande partie de la population.

Il est probable qu'à l'heure présente, plus d'hommes intelligents et dévoués travaillent à la réorganisation et à la modernisation de la Chine qu'il n'y en a en Europe qui se consacrent au bien d'un pays quelconque. La Chine aura bientôt un alphabet moderne et pratique, une presse, des universités modernes et actives, une industrie bien équipée, et un corps distingué de savants et d'économistes. Travailleuse et honnête, sa vaste population pourra coopérer dans un esprit d'égalité avec le monde occidental. Personne ne peut dire si elle n'aura pas encore à résoudre de graves difficultés. Cependant il ne semble pas que le temps soit éloigné ou les Etats fédéraux de Chine seront, avec les Etats-Unis d'Amérique et une Europe réconciliée, les gardiens de la paix du monde.

11

Le pays qui fut, cependant, le pionnier de la renaissance des peuples asiatiques ne fut pas la Chine, mais le Japon. On peut

remarquer que jusqu'ici le Japon n'a tenu qu'une médiocre place dans cette histoire ; sa civilisation, isolée de toutes les autres, n'a guère eu d'influence sur la marche des destinées humaines ; il a beaucoup reçu, mais peu donné. Les premiers habitants des Iles japonaises appartinrent probablement à une peuplade du nord, aux affinités vaguement nordiques : les Ainos chevelus. Mais les Japonais proprement dits sont de race mongole. Physiquement, ils ressemblent aux Amerindiens, et il y a beaucoup de traits communs entre les poteries préhistoriques du Japon et celles du Pérou. Il n'est pas impossible qu'un mouvement de reflux du courant qui porta au-delà du Pacifique les représentants de la culture héliolithique ait déposé dans ces îles les futurs Japonais ; mais il se peut également que leurs prédécesseurs aient absorbé un élément malais ou même négroïde, venu du sud.

Quelle que soit l'origine de ces Japonais, il est hors de doute que leur civilisation, leur écriture, leurs traditions littéraires et artistiques sont dérivées de celles des Chinois. On les voit sortir de leur condition barbare aux IIe et IIIe siècles de l'ère chrétienne, et l'un de leurs premiers actes, comme peuple, fut d'envahir la Corée sous la conduite d'une certaine reine Jingo qui semble avoir joué un grand rôle dans la création de leur civilisation. Leur histoire est aussi intéressante que romanesque ; ils se constituèrent un système féodal et une tradition de chevalerie ; leurs attaques contre la Corée et la Chine sont la réplique orientale des guerres de l'Angleterre contre la France. Le Japon ne prit contact avec l'Europe qu'au XVIe siècle ; en 1542, quelques Portugais y abordèrent dans une jonque chinoise, et en 1549 un missionnaire jésuite, François Xavier, commença à y prêcher. Les récits de ce Jésuite font mention d'un pays ravagé par de perpétuelles guerres féodales. Pendant quelque temps, les Japonais firent le meilleur accueil aux Européens, et les missionnaires chrétiens opérèrent de nombreuses conversions. Un certain William Adams, de Gillingham, dans le comté de Kent, devint le conseiller attitré des Japonais et leur apprit à construire de grands navires. Sur ceux-ci, ils entreprirent des voyages au long cours dans l'Inde et au Pérou. Alors surgirent des querelles complexes entre les dominicains espagnols, les jésuites portugais, et les protestants anglais et hollandais, chaque parti mettant les Japonais en garde contre les perfides desseins de l'autre. Les Jésuites, un moment triomphants, persécutèrent et insultèrent les Bouddhistes. Ces querelles vinrent encore compliquer les conflits féodaux de l'époque. Finalement, les Japonais aboutirent à la conclusion que les Européens et leur christianisme n'étaient qu'un fléau, et que le catholicisme, en particulier, ne servait qu'à voiler les desseins politiques du pape et de la monarchie espagnole — laquelle était déjà en possession des Iles Philippines ; il y eut une grande persécution de chrétiens, et, en 1638, le Japon, à l'exception d'une misérable petite factorie hollandaise de l'île de Deshima, dans le port de Nagasaki, fut radicalement fermé aux Européens. Pendant plus de deux cents ans, les Japonais restèrent aussi coupés du monde extérieur que s'ils vivaient dans une autre planète. Il était interdit chez eux de construire des navires plus grands que de simples caboteurs. Aucun Japonais n'avait le droit de se rendre à l'étranger, et aucun Européen ne pouvait entrer dans le pays.

Ainsi donc le Japon resta pendant deux siècles en dehors du courant de l'histoire. Sa condition était une sorte de féodalité pittoresque, dans laquelle les *samouraïs* ou guerriers, et les nobles avec leur familles, soit environ cinq pour cent de la population, tyrannisait le reste. Quand un noble passait, tout homme du peuple devait s'agenouiller ; le plus léger manque de respect à l'égard d'un samouraï exposait le coupable à périr sous le bâton. Les classes privilégiées menaient ainsi des vies en apparence aventureuses et romanesques, mais dont les incidents étaient, au fond, toujours les mêmes ; ils aimaient, assassinaient, avaient toujours quelque subtil point d'honneur à venger. Il est évident que les individus intelligents devaient être las de toutes ces simagrées et qu'enfermés dans ce monde factice le besoin de connaître et de voyager devait les torturer.

Pendant ce temps, les autres puissances voyaient leurs forces s'accroître et leurs horizons reculer. Au large des promontoires du Japon passaient de plus en plus fréquemment des navires d'un modèle encore inconnu ; quelquefois, ces navires faisaient naufrage et leurs équipages étaient recueillis par les riverains. Par la petite colonie hollandaise de Deshima, leur seul lien avec le monde extérieur, les Japonais pouvaient apprendre

à quel point ils étaient distancés. En 1867, un navire pénétra dans la Baie de Yédo, au mât duquel flottait un étrange pavillon rayé et étoilé ; il transportait quelques marins japonais recueillis, alors qu'ils allaient à la dérive, dans le Pacifique. Il fut reçu à coups de canon. Bientôt le même drapeau reparut au mât d'autres navires. L'un d'entre eux vint réclamer en 1849, dix-huit Américains naufragés. Enfin, en 1853, quatre vaisseaux de guerre américains, commandés par le commodore Perry se présentèrent, et cette fois ils refusèrent de rebrousser chemin. Le commodore jeta l'ancre dans les eaux interdites, et envoya un message aux deux chefs qui, à cette époque, étaient les maîtres du Japon. Il revint en 1854 avec dix navires, d'extraordinaires bâtiments mus par la vapeur et armés de gros canons, et, aux Japonais, incapables de résister, il proposa un traité de commerce. Il débarqua, avec une garde de cinq cents hommes, pour procéder à la signature de celui-ci. Une foule, qui ne pouvait croire à ses yeux, regarda défiler à travers les rues ces visiteurs d'un autre monde.

La Russie, la Hollande et la Grande-Bretagne suivirent l'exemple de l'Amérique. Les étrangers pénétrèrent dans le pays, mais les gentilshommes japonais en vinrent bientôt aux mains avec eux. Un sujet britannique fut tué dans une rixe, à la suite de quoi les Anglais bombardèrent une ville japonaise (1863). Un grand seigneur dont le domaine commandait le détroit de Simonoseki, trouva bon d'ouvrir le feu sur les navires étrangers ; sur quoi une flotte composée d'éléments britanniques, français, hollandais et américains, détruisit ses batteries et dispersa ses guerriers. Finalement, une escadre alliée jeta l'ancre devant Kioto (1865) et imposa la ratification des traités qui ouvraient le Japon au monde extérieur.

Ce fut une terrible humiliation pour les Japonais ; mais il semble que le salut des peuples soit souvent assuré par de telles humiliations. Avec une énergie et une intelligence prodigieuses, le Japon entreprit de mettre son organisation et sa culture au niveau de celles des puissances européennes. Jamais, dans toute l'histoire de l'humanité, on n'avait vu une nation faire un pareil bond. En 1866, le Japon était encore un peuple médiéval, caricature du plus extravagant romantisme féodal; en 1899, le même pays était entièrement adapté aux méthodes occidentales, avait rattrapé les puissances les plus modernes de l'Europe, et même dépassé de beaucoup la Russie. L'illusion que l'Asie est condamnée à suivre de loin l'Europe se trouvait ainsi dissipée. A côté des progrès accomplis par ce petit peuple, ceux de nos pays d'Occident semblaient gauches et hésitants.

Nous ne pouvons songer à retracer les épisodes de la guerre du Japon contre la Chine (1894-1895). Le premier lança sur les champs de bataille une armée équipée à l'européenne et sur les mers une flotte encore réduite mais absolument moderne. L'Angleterre et les Etats-Unis comprirent quelle était la portée de cette évolution, et traitèrent le Japon en égal, mais les autres puissances, qui cherchaient à se tailler une nouvelle Inde en Asie, refusèrent d'ouvrir les yeux. La Russie s'avançait, à travers la Mandchourie, vers la Corée. La France s'installait au Tonkin et en Annam, l'Allemagne guettait une occasion propice. Ces trois nations s'entendirent pour empêcher les Japon de recueillir les fruits de sa victoire sur la Chine et surtout de s'établir sur le points du continent asiatique qui commandaient la mer du Japon. Elles allèrent même jusqu'à le menacer d'une guerre.

En 1898, l'Allemagne, prenant comme prétexte le meurtre de deux missionnaires, annexa une partie de la province du Chang-Toung. Sur quoi, la Russie s'empara de la péninsule de Liao-Foung et arracha à la Chine son consentement à l'extension du réseau transsibérien jusqu'à Port-Arthur ; en 1900, elle occupa la Mandchourie. La Grande-Bretagne fut incapable de résister à un tel exemple, et, en 1898, saisit le port de Wei-hai-Wei. Il suffit de regarder la carte pour comprendre combien ces annexions, plus ou moins déguisées, pouvaient alarmer les Japonais perspicaces. La conséquence en fut une guerre avec la Russie, qui marqua un tournant dans l'histoire de l'Asie et mit un terme à l'arrogance européenne. Le peuple russe était, bien entendu, dans l'ignorance la plus complète de ces lointaines entreprises et les hommes d'Etat les plus sages étaient hostiles à de telles folies. Mais une clique financière, qui englobait les grands-ducs, entourait le tsar. Ces gens spéculaient déjà sur les bénéfices qu'ils devaient retirer du pillage de la Mandchourie, et ils refusèrent de revenir en arrière. Le Japon fit passer la mer à de grandes armées, qui débarquèrent en Corée et dans le voisinage de Port-Arthur ; tandis que, sur

les voies du transsibérien, des trains chargés de paysans russes condamnés à mourir sur ces champs de bataille lointains, se succédaient sans arrêt.

Les Russes, mal commandés, équipés par des fournisseurs malhonnêtes, furent battus sur mer aussi bien que sur terre. La flotte russe de la Baltique fit le tour de l'Afrique pour aller se faire couler dans le détroit de Tshushima. Un mouvement révolutionnaire obligea le tsar à mettre fin à la guerre (1905) ; il restitua au Japon la moitié sud de l'île Sakhaline, dont la Russie s'était emparée en 1875, évacua la Mandchourie et abandonna la Corée à l'ennemi. L'homme blanc commençait à se décharger de son « fardeau » en Extrême-Orient. Pendant quelques années cependant, l'Allemagne resta en possession de Kiao-Tchéou.

12

Nous avons déjà dit que les entreprises de l'Italie en Abyssinie avaient été arrêtées par la terrible bataille d'Adoua (1896) qui avait coûté aux Italiens 3.000 tués et 4.000 prisonniers. La phase d'expansion impérialiste dont avaient eu à souffrir les Etats organisés non-européens semblait donc bien toucher à sa fin. L'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et la Russie qui avaient déjà à résoudre des problèmes politiques et sociaux très complexes, s'étaient mis sur les bras des populations étrangères, hostiles et non assimilables ; la Grande-Bretagne avait à s'occuper de l'Egypte (qui n'était pas encore annexée), de l'Inde, de la Birmanie, sans compter de petites possessions, comme Malte et Shanghaï, qui lui causaient quelque embarras ; la France avait à administrer en plus de l'Algérie et de la Tunisie, le Tonkin et l'Annam ; l'Italie s'était mise en Tripolitaine dans une situation difficile ; et l'impérialisme allemand, bien qu'il n'eût qu'une très petite place au soleil, entrevoyait sans enthousiasme la perspective d'une guerre avec le Japon, à propos de Kiao-Tchéou. Toutes ces terres « sujettes » étaient peuplées de gens dont le niveau intellectuel était à peine inférieur à celui des nations dont elles dépendaient ; partout on voyait surgir une presse indigène ; partout on réclamait un gouvernement autonome, ce qui alarmait fort les hommes d'Etat européens, qui se demandaient quel usage les colonies pourraient faire d'un tel présent.

Les démocraties occidentales, à mesure qu'elles s'éveillaient à la liberté, s'apercevaient qu'on les avait ainsi dotées d'un « Empire », ce qui ne les embarrassait pas médiocrement. L'Orient envoyait vers les capitales de l'Occident des émissaires porteurs des plus troublantes requêtes. A Londres, l'homme de la rue, absorbé par des questions de politique intérieure : grèves, nationalisation, municipalisation, etc., rencontrait chaque jour en nombre croissant, sur son chemin, dans les réunions publiques, des individus à la peau basanée, coiffés de turbans ou de fez, qui semblaient lui dire : « Vous êtes mon maître . Le peuple que représente votre gouvernement a détruit notre gouvernement à nous, et nous empêche d'en créer un autre. Qu'allez-vous faire de nous ? »

13

Nous avons déjà fait un rapide inventaire des territoires qui, en 1914, composaient l'Empire britannique. Celui-ci est vraiment un arrangement politique unique dans son genre. Jamais le monde n'a rien vu de semblable. Cet empire comprend, par ordre :

1° Au centre du système, la « république couronnée » des Royaumes-Unis de Grande-Bretagne, comprenant (contre la volonté d'une bonne partie du peuple irlandais) le pays d'Irlande. La majorité du Parlement britannique, amalgame des trois parlements unis d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, désigne le Premier ministre et lui indique quelle politique il devra suivre. Ce sont la plupart du temps des considérations locales qui déterminent ce choix : ce qui n'empêche que le ministère exerce sur tout l'Empire le gouvernement suprême et qu'il a le droit de paix et de guerre.

2° Les « républiques couronnées » d'Australie, du Canada, de Terre-Neuve (la plus ancienne des possessions britanniques, 1583) de Nouvelle-Zélande et de l'Afrique du Sud, toutes pratiquement indépendantes, mais ayant à leur tête un représentant de la Couronne désigné par le gouvernement.

3° L'empire de l'Inde, qui n'est que l'empire du Grand Mongol agrandi, avec ses Etats sujets et « protégés », s'étendant du Belouchistan jusqu'en Birmanie et englobant Aden ; dans cet empire la Couronne britannique et le Ministère des Indes (soumis au Parlement) jouent le rôle de l'ancienne dynastie turcomane.

4° L'Egypte, possession hybride, faisant

encore nominalement partie de l'empire turc et conservant son monarque, le khédive, mais soumise au gouvernement, presque autocratique, des Anglais.

5° Le Soudan « anglo-égyptien », administré conjointement par les Anglais et par le gouvernement égyptien (lui-même soumis aux Anglais).

6° Un certain nombre de communautés partiellement autonomes, d'origines diverses, avec des corps législatifs élus et un exécutif nommé par la Couronne : par exemple, Malte, la Jamaïque, les îles Bahamas et les îles Bermudes.

7° Les colonies de la Couronne, comme Ceylan, la Trinité, Fidji, Gibraltar, Sainte-Hélène, sur lesquelles le ministère de l'Intérieur anglais exerce (par l'intermédiaire du ministère des Colonies) un pouvoir pour ainsi dire autocratique.

8° Les grandes zones tropicales, aux populations à demi-sauvages, qui sont théoriquement des protectorats et qui sont administrées par des hauts-commissaires placés au-dessus des chefs indigènes ou au-dessus d'une compagnie privilégiée (comme en Rhodésie).

Un tel empire n'a jamais pu être soumis à une administration ou à un cerveau unique. Il représente une libre croissance, il est l'œuvre d'efforts accumulés dont on ne trouve nulle part l'équivalent dans le passé. Il a été pour le monde une garantie de paix et de sécurité ; c'est pourquoi beaucoup d'hommes appartenant aux races « sujettes » ont offert leur concours à ses fondateurs, ceci en dépit de la tyrannie et souvent des bévues des fonctionnaires de la métropole et de l'oubli du public anglais. Comme l'« empire athénien », c'était un empire d'outre-mer, ses routes étaient des routes maritimes, et il avait pour lien la marine anglaise. Comme tous les empires, sa cohésion dépendait, physiquement, des moyens de communication ; les progrès de la navigation et de la construction des navires, entre le seizième et le dix-neuvième siècles, avaient rendu possible et acceptée de tous une Pax Britannica : le développement de l'aéronautique et des voies de communication terrestres pourraient rendre cette même paix aussi peu désirée que précaire.

CHAPITRE XXXIX

LA CATASTROPHE INTERNATIONALE DE 1914

1. *La paix armée avant la Grande Guerre.* — 2. *L'Allemagne impériale.* — 3. *L'esprit impérialiste en Angleterre et en Irlande.* — 4. *L'impérialisme en France, en Italie et dans les Balkans.* — 5. *La Russie, Grande Monarchie.* — 6. *Les Etats-Unis et l'idée impériale.* — 7. *Les causes immédiates de la Grande Guerre.* — 8. *Un résumé de la Grande Guerre jusqu'en* 1917. — 9. *La Grande Guerre depuis l'effondrement de la Russie jusqu'à l'Armistice.* — 10. *La réorganisation politique, économique et sociale issue de la Grande Guerre.* — 11. *Le Président Wilson et les problèmes de Versailles.* — 12. *Un résumé du premier Pacte de la Ligue des Nations.* — 13. *Une Esquisse des Traités de* 1919 *et* 1920.

1.

Au cours des trente-six ans qui suivirent le traité de San-Stéfano et la Conférence de Berlin, l'Europe maintint difficilement la paix à l'intérieur de ses frontières. Il n'y eut pas de guerres entre les grandes puissances au cours de cette période. Elles se menacèrent, cherchèrent à s'intimider, se donnèrent quelques bourrades, mais

n'entrèrent pas réellement en conflit. Le monde comprit après 1870 que la guerre moderne était une affaire autrement sérieuse que les guerres qui avaient été livrées au dix-huitième siècle par des armées professionnelles, qu'elle imposait un effort aux peuples tout entiers, et que l'industrie ayant doté les armées, sur terre et sur mer, d'engins chaque jour plus puissants et plus coûteux et de moyens de transport plus rapides, il devenait impossible de poursuivre une guerre sans que fût disloquée la vie économique de la communauté. Même les chancelleries en étaient arrivées à craindre la guerre.

Mais, bien que cette crainte fût plus vive qu'elle ne l'avait été à aucune époque, rien n'avait été fait pour instituer un contrôle fédéral en vue d'empêcher que les antagonismes humains atteignissent un degré où la guerre serait rendue fatale. Il est vrai qu'en 1898 le jeune tsar Nicolas II (1894-1917) lança un rescrit invitant les Grandes Puissances à une conférence « où l'on chercherait à amener le triomphe de la grande idée de paix universelle sur les éléments de trouble et de discorde ». Dans ce rescrit Nicolas II rappelle la déclaration de son prédécesseur Alexandre Ier, l'initiateur de la Sainte-Alliance, mais le jeune tsar oubliait, comme son prédécesseur, que la paix doit être assurée, non par les gouvernants, mais par les peuples unis de l'humanité. Deux conférences furent tenues à la Haye, en Hollande, l'une en 1899, l'autre en 1907. La plupart des Etats souverains du monde se firent représenter à la seconde. Mais ils ne furent représentés que par des diplomates ; les libres intelligences du monde civilisé n'exercèrent aucune influence sur les délibérations ; l'homme du commun se désintéressait de ces assises, et, la plupart du temps, les représentants assemblés se bornèrent à chicaner sur des points de droit international relatifs à la guerre, après avoir rejeté comme chimérique l'idée que celle-ci pouvait être abolie.

Les Conférences de la Haye ne firent rien pour dissiper l'idée que la vie internationale est nécessairement un état de concurrence. Elles ne firent rien pour créer une organisation mondiale qui aurait imposé ses décisions aux souverains et aux cabinets. Les hommes de loi et les hommes d'Etat qui siégeaient à la Haye étaient aussi peu disposés à hâter l'avènement d'une république universelle que l'étaient, en 1848, les hommes d'Etat prussiens à faire bon accueil à un parlement allemand insouciant des droits et de la « politique » du roi de Prusse.

En Amérique, une série de trois conférences pan-américaines tenues en 1889, 1901 et 1906, amorça un système d'arbitrage international, applicable à l'ensemble du continent.

Nous ne nous demanderons pas ici si Nicolas II, le promoteur de ces conférences de la Haye, était de bonne foi. Peut-être pensait-il que le temps travaillait pour la Russie. Mais la répulsion générale des grandes puissances à envisager une mise en commun de leurs droits souverains, hors de laquelle tout projet de paix permanente n'était qu'une utopie, ne peut faire aucun doute. Aucune ne désirait la fin des conflits internationaux, dont la guerre est le point culminant : ce qu'elles voulaient, c'était réduire le coût de la guerre, qui atteignait vraiment un trop haut prix. Chacune voulait faire l'économie des petites querelles, et établir des lois internationales qui, en temps de guerre, embarrasseraient l'adversaire plus puissant, sans la gêner elle-même. Telles étaient les fins pratiques qu'elles poursuivirent à la Haye. Elles s'y rendirent pour faire plaisir à Nicolas II, tout comme les monarques d'Europe avaient souscrit aux propositions évangéliques de la Sainte-Alliance pour complaire à Alexandre Ier ; et, arrivées à la Haye, elles cherchèrent à tirer le maximum de bénéfices de leur déplacement.

2

La paix de Francfort avait laissé l'Allemagne prussianisée et unifiée, la plus formidable de toutes les grandes Puissances d'Europe. La France était humiliée et mutilée. Son adoption du régime républicain semblait devoir la laisser sans amis dans les cours européennes. L'Italie n'était encore qu'une toute jeune plante. L'Autriche fut très rapidement réduite à la position de confédérée par l'Empire germanique. La Russie était vaste, mais ses ressources n'étaient pas développées ; et l'Empire britannique n'était puissant que sur mer. Hors d'Europe, la seule puissance avec laquelle l'Allemagne eût à compter étaient les Etats-Unis d'Amérique, qui devenaient une grande nation industrielle, mais dont l'armée et la marine, en regard de ce qu'offrait l'Europe, n'existaient pas.

L'Allemagne nouvelle, incorporée dans l'Empire qu'avait créé le traité de Versailles, était un alliage étrange et complexe des forces les plus modernes, tant intellectuelles que matérielles, et des traditions politiques les plus étroites du système européen. Elle mettait toute son énergie à instruire ses enfants ; elle était la puissance dont le système d'éducation était le plus développé ; elle montrait à cet égard la voie à ses voisins et à ses rivaux. L'Allemagne entreprit d'organiser la recherche scientifique et d'appliquer les méthodes scientifiques en matière d'industrie et d'hygiène sociale avec une foi et une énergie sans précédent. Durant toute cette période de paix armée, elle sema, récolta, et sema de nouveau les moissons sûres du savoir. Rapidement, elle devint une grande puissance industrielle et commerçante ; sa production d'acier dépassa celle de l'Angleterre ; dans ces domaines nouveaux, là où l'intelligence et l'esprit de système sont d'un meilleur rapport que toutes les ruses commerciales, dans la fabrication des verres d'optique, des produits chimiques et tinctoriaux, son avance sur le reste du monde fut considérable.

Aux yeux du manufacturier anglais, qui était accoutumé à voir les inventeurs venir frapper humblement à la porte de son usine, cette façon d'entretenir et de payer des hommes de science semblait abominablement déloyale. C'était faire violence à la fortune. C'était truquer les cartes. C'était encourager une vilaine classe d'intellectuels à mettre le nez dans les affaires d'honnêtes et pratiques commerçants. La science déserta sa demeure première comme un enfant honni. La splendide industrie des produits chimiques de l'Allemagne a son origine dans les travaux de l'Anglais sir William Perkin, qui ne put trouver parmi les hommes d'affaires, si « pratiques », de son pays, quelqu'un qui voulût le soutenir.

L'Allemagne montra aussi la voie aux autres nations en matière de législation sociale. Elle comprit que le travailleur est une richesse nationale, qu'il se détériore lorsqu'il n'est pas employé, et que, pour le bien commun, on doit en prendre soin hors de l'atelier. L employeur britannique, au contraire, vivait encore dans l'illusion que le travailleur n'a droit à aucune protection hors de l'atelier, et que pire est son existence, mieux cela vaut jusqu'à un certain point pour lui. De plus, comme tous les êtres sans intruction, le même industriel était farouchement individualiste, il détestait ses confrères presque autant que ses ouvriers et que ses clients. Les producteurs germaniques, au contraire, étaient convaincus des grands avantages de l'entente et de la courtoisie ; leurs entreprises tendaient à croître parallèlement et à prendre de plus en plus le caractère d'entreprises nationales.

Cette Allemagne, éducatrice, savante et organisatrice, était l'héritière naturelle de l'Allemagne libérale de 1848 ; ses racines plongeaient très loin dans le passé ; elle prolongeait l'effort de récupération qu'avait provoqué la conquête napoléonienne. Tout ce qui était bon, tout ce qui était grand dans cette Allemagne moderne, elle le devait en fait à ses maîtres d'école. Mais cet esprit d'organisation scientifique n'était que l'un des deux facteurs qui avait créé l'Empire germanique. L'autre était la monarchie Hohenzollern, qui avait survécu à Iéna, qui avait dupé les révolutionnaires de 1848, s'était servi d'eux, et, sous la direction de Bismarck, s'était hissée jusqu'à une position d'où elle dominait tous les autres Etats germaniques, l'Autriche exceptée. Sauf la Russie, aucun autre pays européen n'avait aussi bien conservé que la Prusse la tradition de la Grande Monarchie du XVIIIe siècle. Machiavel, en passant par Frédéric le Grand, régnait sur l'Allemagne. A la tête de ce bel Etat moderne, on ne trouvait donc pas le cerveau moderne qui lui aurait assuré la prédominance sur le reste du monde en le mettant au service de la communauté, mais une pieuvre rapace. L'Allemagne prussianisée était à la fois l'objet le plus neuf et le plus suranné qu'offrit l'Europe occidentale, l'Etat le meilleur et le plus malfaisant de son époque.

La psychologie des nations est encore une science rudimentaire. Les psychologues ont à peine commencé à étudier le citoyen chez l'individu. Mais il est d'une importance essentielle pour notre sujet que ceux qui étudient l'histoire universelle songent à ce qu'a pu être l'éducation mentale des générations d'Allemands élevées depuis les victoires de 1871. Ils étaient naturellement tout gonflés par les succès écrasants qu'ils avaient remportés pendant la guerre, ivres d'être passés si rapidement d'une pauvreté relative à la fortune. Ils n'auraient pas été des hommes s'ils ne s'étaient laissé

envahir par un excès de vanité patriotique.

Mais on s'empara de cette réaction, on la cultiva et on la développa, par une exploitation et un contrôle systématiques de l'école et du collège, de la littérature et de la presse, dans l'intérêt de la dynastie Hohenzollern. Un maître, un professeur, qui n'enseignait pas et ne prêchait pas, à tout propos et hors de propos, la supériorité raciale, morale, intellectuelle, et physique des Allemands sur les autres peuples, qui n'exaltait pas leur culte extraordinaire de la guerre et de la dynastie, qui n'affirmait pas qu'ils étaient destinés à gouverner le monde sous ladite dynastie, était un homme fini, qui n'avait plus qu'à disparaître ou à vivre dans l'obscurité. Tout l'enseignement historique des Allemands devint une immense entreprise de falsification du passé, n'ayant pour toute préoccupation que l'avenir des Hohenzollern. Toutes les autres nations étaient représentées comme pauvres d'esprit ou en décadence, les Prussiens étant les chefs et les régénérateurs de l'humanité. Le jeune Allemand lisait ces choses dans ses livres de classe, les entendait prêcher à l'église, les trouvait exposées dans sa littérature. Tous ses professeurs cherchaient à le saturer de pareilles idées : tels d'entre eux qui faisaient un cours de biologie ou de mathématiques s'interrompaient brusquement pour se lancer dans de longues digressions loyalistes et patriotiques. Seuls des esprits d'une vigueur et d'une originalité exceptionnelles auraient pu résister à un tel torrent de suggestions. Insensiblement, la mentalité allemande en vint à concevoir l'Allemagne et son empereur comme des êtres surnaturels ; l'Allemagne était une nation divine, « à l'armure étincelante », qui brandissait « la bonne épée allemande » dans un monde de peuples de civilisation inférieure et d'intentions très suspectes. Nous avons donné un aperçu de l'histoire de l'Europe ; le lecteur pourra juger si l'épée germanique fut vraiment si fulgurante. L'Allemagne fut volontairement grisée, fut volontairement maintenue dans cet état d'ébriété, grâce à cette rhétorique patriotique. Le plus grand crime des Hohenzollern, c'est l'intervention constante et persistante de la couronne dans l'éducation du pays, et particulièrement dans l'enseignement de l'histoire. Aucun état moderne n'a péché à un degré égal contre l'éducation. L'oligarchie et la monarchie couronnée de Grande-Bretagne ont pu mutiler et faire pâtir l'éducation, mais la monarchie Hohenzollern l'a corrompue et prostituée.

On ne saurait trop mettre en lumière ce fait, le plus important de l'histoire du dernier demi-siècle, qu'on inculqua méthodiquement au peuple germanique l'idée que l'Allemagne doit dominer le monde et aussi celle que la guerre est chose nécessaire. La clef de tout l'enseignement historique en Allemagne se trouve dans ce jugement du comte de Moltke : « Une paix perpétuelle est un rêve, et ce n'est même pas un beau rêve. La guerre est un élément de l'ordre mondial institué par Dieu. Sans la guerre, le monde demeurerait dans la stagnation et se perdrait dans le matérialisme ». Et le philosophe athée Nietzsche se trouvait entièrement d'accord avec le pieux feld-maréchal. « C'est une simple illusion et un plaisant sentiment, observe-t-il, que d'attendre beaucoup (ou même quelque chose) de l'humanité si celle-ci désapprend la guerre. Jusqu'ici on n'a découvert aucun facteur qui soit aussi générateur d'action qu'une grande guerre, que la rude énergie née des camps, que l'impersonnalité profonde née de la haine, que la conscience née du meurtre et de l'impassibilité, que la ferveur née de l'effort, au cours de l'anéantissement de l'ennemi, que la fière indifférence à toute perte, à celle de notre propre vie, à celle de la vie de nos semblables, que l'ébranlement des âmes, pareil à un tremblement de terre, toutes émotions que l'on ne rencontre pas chez les peuples dont la vitalité est en décroissance. »

Ce sont ces sortes de leçons qui pénétrèrent l'esprit germanique ; elles ne pouvaient manquer d'être entendues à l'étranger, d'alarmer toutes les autres puissances et tous les autres peuples du monde, et de provoquer une confédération anti-germanique ; elles furent d'ailleurs accompagnées d'une parade de préparatifs militaires, et plus tard navals, qui menaçaient également la France, la Russie et l'Angleterre. Après 1871, l'Allemand, lorsqu'il était à l'étranger, se mit à bomber le torse et à élever la voix. Même dans ses transactions commerciales, il avait une façon particulière de frapper le sol du pied. Ses machines envahissaient les marchés du monde, ses navires prenaient la mer dans un éclaboussement de bravades patriotiques. Il trouvait moyen de rendre offensants ses propres mérites. Il est, du reste probable que la plupart des autres

peuples, s'ils avaient passé par les mêmes épreuves et avaient été soumis à la même éducation, se seraient comportés de façon identique.

Par un de ces accidents qui, dans l'histoire, précipitent les catastrophes, le maître de l'Allemagne, l'empereur Guillaume II, incarnait les tendances nouvelles de son peuple et la tradition Hohenzollern sous leur forme la plus absolue. Il monta sur le trône en 1888 à l'âge de vingt-neuf ans ; son père, Frédéric III, avait succédé à son grand-père, Guillaume Ier, au mois de mars de la même année. Guillaume II était le petit-fils de la reine Victoria par sa mère, mais son tempérament ne révélait aucune trace de la tradition libérale germanique qui distinguait la famille de Saxe-Cobourg-Gotha. Sa tête était pleine du vin bouillonnant du nouvel impérialisme. Son avènement fut marqué par une adresse à son armée et à sa marine ; son adresse au peuple ne suivit que trois jours plus tard. Un profond mépris pour la démocratie s'y faisait sentir : « Le soldat et l'armée, et non pas les majorités parlementaires, ont créé l'unité de l'Empire germanique. Je mets ma confiance dans l'armée allemande ». Ainsi le travail patient des maîtres d'école allemands était désavoué, et le Hohenzollern se déclarait triomphant.

Le second des exploits du jeune monarque fut de se quereller avec le vieux chancelier Bismarck, qui avait créé le nouvel Empire germanique ; Bismarck fut congédié en 1890. Les deux hommes n'étaient pas d'opinions très différentes mais, comme le disait Bismarck, l'empereur voulait être son propre chancelier.

Tels furent les premiers actes d'une carrière active et agressive. Ce Guillaume II avait l'intention de faire du bruit dans le monde, plus de bruit qu'aucun monarque n'en avait jamais fait. Toute l'Europe fut bientôt familiarisée avec sa physionomie ; elle s'habitua à le voir toujours en uniforme étincelant, le regard fixe, la moustache agressive, son bras gauche atrophié habilement dissimulé. Il avait un goût particulier pour les cuirasses d'argent étincelant et pour les longs manteaux blancs. Il manifestait une perpétuelle agitation. Il était clair qu'il se croyait destiné à faire de grandes choses, mais pendant un temps on ne se rendit pas très bien compte de ce que seraient ces grandes choses. Il n'y avait plus d'oracle à Delphes pour lui prédire qu'un jour il conduirait à sa perte un grand empire.

Ses manières théâtrales et le renvoi de Bismarck alarmèrent un grand nombre de ses sujets, mais ils furent bientôt rassurés par l'idée qu'il utiliserait son influence dans l'intérêt de la paix et pour fortifier son pays. Il voyagea beaucoup, alla à Londres à Vienne, à Rome — où il eut des conversations particulières avec le pape — à Athènes, où sa sœur épousa le roi en 1889, et à Constantinople. Il fut le premier souverain chrétien que reçurent les sultans. Il alla aussi en Palestine. On fit pour lui une brèche dans l'antique muraille de Jérusalem, afin qu'il pût pénétrer à cheval dans la ville ; il aurait été au-dessous de sa dignité de faire une entrée à pied. Il poussa le sultan à entreprendre la réorganisation de l'armée turque selon la formule germanique et en utilisant des officiers allemands. En 1895, il annonça que l'Allemagne était « une puissance mondiale », et que l'avenir de son pays « était sur l'eau », sans tenir compte du fait que les Anglais estimaient avoir un premier droit sur cet élément — et il commença à s'intéresser de plus en plus à la construction d'une grande flotte. Il prétendit aussi régenter l'art et la littérature germaniques. Il fit tous ses efforts pour empêcher la substitution des caractères romains aux vieux caractères germaniques, d'un noir aveuglant. Il favorisa le mouvement pangermanique, lequel considérait les Hollandais, les Scandinaves, les Belges flamingands et les Suisses allemands comme les membres d'une grande confrérie allemande — ou plutôt comme une nourriture très assimilable pour un jeune empire affamé. Tous les autres souverains d'Europe pâlissaient à côté de lui.

Il mit à profit l'hostilité générale que la Grande-Bretagne avait soulevée en Europe durant la guerre contre les républiques boers pour pousser l'exécution de son plan de constructions navales ; ce fait, joint à l'expansion rapide et agressive de l'empire colonial allemand en Afrique et dans l'Océan Pacifique, alarma et irrita le peuple anglais. L'opinion libérale en Angleterre, en particulier, se trouva, dans l'exaspérante nécessité de pratiquer une politique navale de plus en plus coûteuse. « Je ne me reposerai pas, disait Guillaume II, jusqu'à ce que j'aie donné à ma marine la même puissance qu'à mon armée ». Le plus

pacifique des insulaires ne pouvait s'illusionner sur la portée de cette menace.

En 1890, il avait acquis de la Grande-Bretagne la petite île d'Héligoland. Il en fit une puissante forteresse navale.

A mesure que sa marine se développait, ses visées se faisaient plus vastes. Il proclamait que les Allemands étaient « le sel de la terre ». Ils ne devaient pas « se fatiguer dans une œuvre de civilisation ; l'Allemagne, comme la Rome impériale, devait s'étendre et s'imposer ». Ces paroles furent prononcées sur le sol polonais, à l'appui des efforts persistants des Allemands pour supprimer la langue et la culture polonaises, et pour germaniser leur part de Pologne. Il parlait de Dieu comme de « l'allié divin ». Sous les vieilles royautés absolues, le monarque était, soit Dieu lui-même, soit l'agent choisi de Dieu ; le Kaiser fit de Dieu son fidèle suivant. « Notre vieux Dieu ! » disait-il, affectueusement. Quand les Allemands s'emparèrent de Kiao-Tchéou, il parla du « poing allemand ganté de fer ». Quand il soutint l'Autriche contre la Russie, il montra l'Allemagne dans son « armure étincelante ».

Les désastres de la Russie en Mandchourie en 1905 donnèrent à l'impérialisme allemand le champ libre pour des agressions plus hardies. La crainte d'une attaque combinée de la France et de la Russie semblait se dissiper. L'empereur fit une sorte de marche triomphale à travers la Terre Sainte, débarqua à Tanger pour assurer le sultan du Maroc de son appui contre la France, et infligea à ce dernier pays le sanglant affront de l'obliger à renvoyer, sous menace de guerre, son ministre des Affaires étrangères, Delcassé. Il resserra les liens entre l'Allemagne et l'Autriche, et, en 1908, l'Autriche, avec son appui, défia le reste de l'Europe en annexant les provinces yougo-slaves de Bosnie et d'Herzégovine, qui appartenaient aux Turcs. Ainsi, par la menace navale dirigée contre l'Angleterre et par ses agressions contre la France et contre les Slaves, il contraignit la Grande-Bretagne, la France et la Russie à constituer une entente défensive contre lui. L'annexion de la Bosnie eut en outre pour effet de lui aliéner l'Italie, qui avait été jusqu'alors son alliée.

Telle était la personnalité qu'un mauvais sort imposa à l'Allemagne, et qui s'appliqua à rendre intolérable au reste du monde tout ce qu'il y avait de légitime orgueil et de nobles ambitions chez un grand peuple. Il était tout naturel que les dirigeants du commerce et de l'industrie de cette nouvelle Allemagne, les financiers désireux de porter leurs entreprises au delà des mers, les fonctionnaires et la foule trouvassent ce chef fort à leur goût. Beaucoup d'Allemands qui, au fond de leur cœur, le considéraient comme un individu prétentieux et téméraire, le soutenaient publiquement, tant le succès avait l'air de lui sourire. *Hoch der Kaiser !*

Et cependant l'Allemagne ne s'abandonna pas sans lutte à ce puissant courant impérialiste. Des éléments importants s'insurgèrent contre cette nouvelle autocratie fanfaronne. Les vieilles nations germaniques, et en particulier les Bavarois, refusèrent de se laisser absorber par la Prusse. Et, avec la diffusion de l'instruction et l'industrialisation rapide de l'Allemagne, le travail organisé eut bientôt ses idées propres, violemment hostiles à la politique tapageuse, militaire et patriotique, du souverain. Un nouveau parti politique se développa dans l'Etat, le parti social-démocrate, qui professait les doctrines de Marx. En dépit de la farouche opposition du clergé et des fonctionnaires, en dépit des lois répressives dirigées contre sa propagande et contre les coalitions d'ouvriers, ce parti fit de continuels progrès. Le Kaiser ne cessait de dénoncer son action ; ses chefs furent emprisonnés ou exilés. Rien n'y fit. Quand Guillaume monta sur le trône, le parti n'avait pas obtenu aux dernières élections un demi million de voix ; en 1907, il en obtint plus de trois millions. Le Kaiser se décida alors à accorder aux ouvriers un certain nombre d'avantages, tels que l'assurance contre la vieillesse et la maladie ; mais ce qu'il donnait par condescendance, les organisations ouvrières le revendiquaient comme un droit. La conversion de Guillaume au socialisme fit quelque bruit, mais elle n'assura à l'impérialisme aucune recrue nouvelle. Les ambitions navales de l'empereur furent dénoncées avec vigueur et talent ; les aventures coloniales des nouveaux capitalistes allemands furent sans cesse attaquées par ce parti dans lequel s'exprimait le bon sens de l'homme du commun. A l'armée cependant les social-démocrates apportèrent un appui modéré, parce que, quelle que fût leur haine des autocrates de chez eux, ils haïssaient et craignaient encore davantage

l'autocratie barbare et rétrograde de la Russie.

Le danger qui menaçait l'Allemagne, c'était que cet impérialisme fanfaron contraignît la Grande-Bretagne, la Russie et la France à une attaque combinée, à une offensive défensive. Le Kaiser oscillait entre une attitude de raideur à l'égard de l'Angleterre et de maladroites tentatives pour se la concilier; cependant que sa flotte croissait et qu'il se préparait à une lutte préliminaire contre la France et la Russie. Quand, en 1913, le gouvernement britannique proposa une suspension bilatérale des constructions navales, l'Allemagne refusa. Le Kaiser était affligé d'un héritier encore plus Hohenzollern, plus impérialiste, plus pangermaniste que lui-même. Il avait été nourri de propagande impérialiste. Ses jouets avaient été des soldats et des canons. Il gagna une popularité prématurée en renchérissant sur les attitudes patriotiques et agressives de son père. On sentait dans le pays que l'empereur vieillissait et devenait plus modéré. Il revivait dans le Kronprinz. L'Allemagne n'avait jamais été aussi forte, aussi prête à une nouvelle grande aventure, à une nouvelle moisson de victoires. On lui enseignait que la Russie était en décomposition, que la France était dégénérée, que l'Angleterre était au bord de la guerre civile. Ce jeune kronprinz n'était qu'un échantillon de la jeunesse des hautes classes allemandes, telle qu'elle apparaissait au printemps de 1914. Tous ces jeunes gens avaient bu à la même coupe. Leurs professeurs et leurs maîtres d'école, leurs orateurs et leurs chefs, leurs mères et leurs épouses, les avaient préparés pour le grand événement qui était maintenant tout proche. Tous frémissaient à l'idée du conflit imminent, à l'appel de la trompette qui les invitait à de prodigieux achèvements, à une victoire sur toute l'humanité, au dehors, sur les ouvriers récalcitrants, à l'intérieur. Le pays était raidi et excité comme l'est un athlète à la fin de son entraînement.

3

Pendant cette période de paix armée, l'Allemagne indiqua la voie et donna le ton au reste de l'Europe. L'influence de ses nouvelles doctrines d'impérialisme agressif fut particulièrement forte sur l'esprit britannique, mal préparé à résister à une forte poussée intellectuelle venue de l'étranger. L'impulsion donnée par le Prince Consort s'était épuisée après sa mort; les universités d'Oxford et de Cambridge étaient arrêtées dans leur tentative de réforme de la haute éducation par les craintes et les préjugés que le soi-disant « conflit de la science et de la religion » avaient fait naître chez le clergé, dont l'Assemblée exerçait une influence prédominante sur les deux universités; l'éducation populaire était paralysée par des chicanes religieuses, par l'extrême parcimonie des autorités publiques, par le désir des manufacturiers d'employer des enfants, et par l'opposition du contribuable à toute taxe levée « pour instruire les enfants des autres ». Toutes les vieilles traditions de l'Angleterre, celles de la clarté, de la légalité, du franc jeu, et d'une certaine dose de libertés républicaines s'étaient considérablement obscurcies durant la tension qu'avaient engendrée les guerres napoléoniennes; le romantisme, dont sir Walter Scott, le grand romancier, était le promoteur principal avait infecté l'imagination populaire en lui inculquant le goût du style fleuri et du pittoresque. « Mr. Briggs » l'Anglais comique que montre le *Punch* entre 1850 et 1870, qui se costume en highlander et chasse le daim à l'affût, est un représentant assez exact de l'esprit du nouveau mouvement. Bientôt l'idée se fit jour dans le cerveau de Mr. Briggs que le soleil ne se couchait jamais sur ses états : c'était là un fait très flatteur, qu'il n'avait cependant jamais observé jusque-là. Le pays qui avait autrefois fait passer en jugement Clive et Warren Hastings pour la façon dont ils avaient traité les Indiens se plut soudain à considérer ces hommes comme des figures toutes chevaleresques et dévouées à leur patrie. Ils devenaient « des constructeurs d'Empire ». Charmé par l'imagination orientale de Disraëli, qui avait fait de Victoria une « impératrice », le peuple anglais se laissa tout doucement conduire vers les mirages de l'impérialisme moderne.

Les fausses leçons d'ethnologie et d'histoire par lesquelles on cherchait à inculquer aux Allemands, dans les veines de qui coulait un mélange de sang teuton, celte et slave, l'idée qu'ils constituaient une race étonnante et unique, servirent d'exemple à des écrivains anglais qui commencèrent à prôner une nouvelle invention ethnologique : « l'Anglo-Saxon ». Ce composé remarquable fut présenté comme le chef-d'œuvre

de l'humanité, le couronnement des efforts accumulés du Grec et du Romain, de l'Egyptien, de l'Assyrien, du Juif, du Mongol, et autres humbles précurseurs de cette merveille à peau blanche. La légende absurde de la supériorité germanique fit beaucoup pour pousser à bout les Polonais de Posen et les Français de Lorraine. La légende encore plus ridicule de la supériorité de l'Anglo-Saxon, non seulement accrut l'irritation causée par la domination anglaise en Irlande, mais amena les Anglais à hausser le ton dans leurs rapports avec les peuples « sujets » qu'ils avaient dans le reste du monde. Lorsque l'Angleterre commença à gouverner les Indes, les fonctionnaires britanniques se rendaient modestement dans ce pays merveilleux pour s'y instruire et pour y vivre ; à présent, ils s'y pavanaient, comme les échantillons d'un peuple extraordinaire, comme des flambeaux dans une terre de ténèbres ; ils s'imposaient et faisaient leurs affaires.

Mais cette création de l'« Anglo-Saxon » ne fut pas la seule imitation du produit similaire qu'avait lancé l'Allemagne. Tous les jeunes gens un peu doués qu'abritèrent les universités anglaises entre 1880 et 1900, las de la platitude et des mensonges de notre politique intérieure, furent séduits par le nationalisme impérialiste, arrogant, rusé et brutal, tenant de Machiavel et d'Attila, qui s'était imposé à la pensée et à l'activité de la jeune Allemagne. Ils estimèrent que l'Angleterre devait avoir, elle aussi, son armure étincelante et brandir sa bonne épée. Le nouvel impérialisme britannique trouva son poète dans Rudyard Kipling ; il eut aussi l'appui pratique d'un grand nombre d'hommes d'affaires et de financiers qui avaient découvert en lui une voie nouvelle conduisant à de très fructueux monopoles. Ces Anglais prussianisés poussèrent leur imitation de la politique allemande jusqu'à un point invraisemblable. L'Europe centrale forme un système économique continu, dont on tire le meilleur rendement en le considérant comme un tout ; et la nouvelle Allemagne était parvenue à créer une grande union douanière, un *Zollverein* de toutes ses parties constitutives. Ce système compact se présentait comme un poing fermé. L'Empire britannique, au contraire, s'étalait comme une main ouverte sur le monde ; chacun de ses membres différait de l'autre par sa nature, ses besoins, ses relations ; aucun intérêt commun ne liait ces membres, sinon celui d'une mutuelle garantie de sécurité. Mais les nouveaux impérialistes étaient aveugles à ces oppositions. L'Allemagne avait son Zollverein, l'empire britannique devait suivre la mode, et le développement naturel de ses éléments si variés devait être entravé par un système de « préférence impériale » et autres stratagèmes du même genre. Cependant le mouvement impérialiste n'eut jamais en Grande-Bretagne la même envergure, ni ne reçut la même adhésion unanime qu'en Allemagne. Il n'était le produit naturel d'aucun des trois peuples, unis, mais très différents, qui composaient le royaume. On peut même dire qu'ils éprouvaient par tempérament une vive répugnance à son égard. La reine Victoria et ses successeurs, les rois Edouard VII et Georges V, étaient en outre peu enclins, par goût ou par tradition, à porter « une armure étincelante », à brandir « des poings gantés de fer », et à faire vent « d'une bonne épée », à la manière des Hohenzollern. Ils eurent la sagesse de ne pas chercher à influencer d'une façon directe les idées de la nation. L'impérialisme britannique provoqua dès le début l'hostilité du plus grand nombre des écrivains anglais, gallois, irlandais et écossais, qui refusèrent de reconnaître cette nouvelle nationalité « britannique » ou d'adopter la théorie qui faisait d'eux des surhommes « anglo-saxons ». La plupart des grandes entreprises, surtout dans la construction des navires, s'étaient développées en Angleterre, grâce au libre-échange, et leurs chefs regardaient avec un légitime soupçon les propositions fiscales des nouveaux impérialistes, ainsi que celles des aventuriers de la finance et du commerce qui avaient lié partie avec eux. Par contre, ces idées se propagèrent comme un feu grégeois dans la classe militaire, parmi les fonctionnaires de l'Inde et autres éléments du même genre. Jusqu'ici le soldat avait eu en Angleterre une attitude un peu gênée. Il n'était pas sympathique au pays. Mais voici que se propageait un mouvement qui promettait de lui donner la même magnifique importance qu'à son frère d'armes de Prusse. L'idée impérialiste trouvait aussi un appui dans la presse à bon marché qui, nouvelle venue, cherchait à gagner les faveurs de la couche de lecteurs créée par l'instruction primaire. Il fallait à cette presse des idées simples, ayant de l'éclat, adaptées aux besoins des gens qui

avaient à peine commencé à penser.

En dépit des appuis qu'il pouvait recevoir, et bien qu'il flattât la vanité nationale, l'impérialisme britannique ne pénétra jamais profondément dans la masse du peuple anglais. L'Anglais ne se laisse pas violenter mentalement, et l'enthousiasme tapageur et plutôt contraint que manifestaient pour l'impérialisme et l'élévation des tarifs douaniers le vieux parti tory, l'armée, le clergé rural, les music-halls et certains grands employeurs, poussa les gens de situation plus modeste, en particulier les travailleurs organisés, à adopter une attitude de méfiance. L'irritation causée par la défaite de Majuba avait été telle que le pays se laissa entraîner dans une guerre de conquêtes, guerre coûteuse, épuisante et inutile ; mais l'effort excessif qu'exigea cette lutte contre les républiques boers de l'Afrique du Sud amena en Angleterre une réaction en faveur de l'équilibre et de la justice, assez marqué pour que le parti libéral fût en 1906 porté au pouvoir et pour que les torts causés aux Boers fussent en partie réparés, grâce à la création d'une confédération sud-africaine. Des progrès considérables furent accomplis en ce qui concerne l'éducation nationale, et l'on assista à une juste reprise, au profit de la communauté, de richesses ayant un caractère social indûment détenues par une minorité. Durant ces années de paix armée, les trois peuples britanniques étaient parvenus à esquisser un accord équitable qui aurait mis fin au malentendu existant depuis longtemps avec l'Irlande.

L'Irlande, comme le Japon, n'a occupé qu'une faible place dans cette *Esquisse de l'Histoire universelle*, et cela pour la raison qu'elle est, comme ce dernier pays, une terre absolument insulaire, recevant beaucoup, rendant peu, ne jouant qu'un petit rôle dans le grand drame humain. Sa population est très mêlée, mais elle semble avoir pour fond un élément « méditerranéen », pré-nordique et pré-aryen, comme c'est le cas des Basques et des peuples du Portugal et de l'Italie du Sud. Sur ce fond original déferla vers le sixième siècle avant Jésus-Christ une vague celtique, d'une force suffisante pour que se créât une langue nouvelle, le gaélique irlandais. Il y eut des allées et venues, des invasions et des contre-invasions, des passages de peuples celtiques ou celtisés entre l'Irlande, l'Ecosse, le Pays de Galles et l'Angleterre. L'île fut christianisée au cinquième siècle. Plus tard, sur la côte est, il y eut des incursions de Normands, mais nous ne savons pas jusqu'à quel point ces derniers modifièrent la qualité de la race. Les Anglo-Normands se présentèrent en 1169 sous le règne de Henri II et pendant les règnes subséquents. L'apport teutonique est sans doute aussi important, ou même plus important que l'apport celtique dans l'Irlande moderne. Jusqu'alors l'Irlande avait été un pays barbare, peuplé de tribus ; seuls quelques centres étaient sûrs, où les tendances artistiques de la race primitive purent se donner libre cours dans des travaux sur métaux et dans l'enluminure des livres saints. Or, au douzième siècle, on assista à une imparfaite conquête de l'île par la couronne anglaise et à la colonisation de diverses zones par des Normands et des Anglais. Dès le début, une opposition foncière de tempérament se manifesta entre Irlandais et Anglais, opposition qu'exaspéra encore la différence des langues et qui atteignit son point culminant après la réforme protestante.

L'histoire de l'administration anglaise de l'Irlande est celle d'une longue guerre civile — coupée de quelques périodes d'apaisement — due au choc des langues et des lois. Des rébellions, des massacres, des mesures de répression qui se succédèrent sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier, nous n'avons pas le temps de parler ici ; sous Jacques il y eut de nouvelles luttes intestines, qui aboutirent à la confiscation d'une zone étendue de l'Ulster, laquelle fut dévolue à des colons écossais. Ces derniers constituèrent une communauté protestante, en opposition permanente et fatale avec le reste de l'Irlande catholique.

Au cours des conflits politiques qui se déroulèrent sous le règne de Charles Ier et sous la République, et plus tard sous Jacques II et sous Guillaume III et Marie, les deux partis qui s'affrontaient dans la politique anglaise trouvèrent des alliés chez les Irlandais. C'est un dicton en Irlande que ce qui fait le malheur de l'Angleterre fait le bonheur de l'Irlande, et les troubles civils qui, en Angleterre, amenèrent l'exécution de Strafford furent aussi l'occasion d'un massacre des Anglais en Irlande (1641). Plus tard, Cromwell vengea ce massacre en n'accordant de quartier à aucun homme trouvé en armes, ce que n'oublièrent jamais les Irlandais catholiques. De 1689 à 1691, l'Irlande fut de nouveau déchirée par la guerre civile. Jacques II rechercha l'appui

des catholiques irlandais contre Guillaume III, mais ses partisans furent complètement battus à La Boyne (1690) et à Aughrim (1691).

Le traité de Limerick marque la fin des hostilités, mais le gouvernement anglais, qui avait promis de se montrer très tolérant à l'égard des catholiques, oublia ses promesses. Parmi tous les griefs que l'Irlande garde contre l'Angleterre, ce dédain du traité de Limerick figure au premier plan ; relativement peu d'Anglais ont entendu parler dudit traité ; pour l'Irlande, il reste un souvenir empoisonné.

Le dix-huitième siècle fut un siècle de vexations perpétuelles pour l'Irlande. La jalousie commerciale des Anglais les poussa à imposer de lourdes restrictions au commerce irlandais, et le développement de l'industrie de la laine fut arrêté dans le sud et dans l'est de l'île. Les protestants de l'Ulster furent à peine mieux traités que les catholiques à cet égard, et c'est dans leurs rangs qu'on compta les principaux rebelles. Il y eut plus de révoltes agraires dans le nord que dans le sud au dix-huitième siècle.

Essayons de montrer, dans les limites de l'espace dont nous disposons, jusqu'à quel point la situation des Anglais et celle des Irlandais de l'île étaient similaires et jusqu'à quel point elles différaient. Il y avait un parlement en Irlande, mais c'était un parlement protestant, plus bâillonné et plus corrompu encore que le parlement britannique de l'époque. La région de Dublin était un centre important de civilisation. Il s'y manifestait une grande activité littéraire et scientifique, qui avait la langue anglaise comme instrument, et qui rayonnait autour de l'université protestante de Trinity College. Ce fut l'Irlande de Swift, de Goldsmith, de Burke, de Berkeley et de Boyle. Elle faisait essentiellement partie de la culture anglaise et ne révélait aucun caractère proprement irlandais. La religion catholique et la langue irlandaise étaient bannies et persécutées en cette sombre époque.

C'est cette ténébreuse Irlande qui a donné naissance à l'Irlande rebelle du vingtième siècle. Son parlement, ses littérateurs, ses savants avaient naturellement les yeux tournés vers Londres. Les propriétaires les plus prospères allaient vivre en Angleterre et y faisaient élever leurs enfants. Les facilités croissantes des communications fortifièrent cette tendance ; l'Irlande fut saignée à blanc, et Dublin se vida. L'Acte d'Union (1er janvier 1801) marqua la fusion naturelle de deux systèmes entièrement similaires, du parlement anglo-irlandais et du parlement britannique, tous deux oligarchiques, tous deux politiquement corrompus. Il y eut une vigoureuse opposition à l'Union, non pas tant de la part des Irlandais d'origine que de celle des colons protestants ; et une insurrection, assez futile d'ailleurs, conduite par Robert Emmet, éclata (1803). Dublin, qui avait été au milieu du dix-huitième siècle une belle cité anglo-irlandaise, se trouva vidée de toute activité politique et intellectuelle et envahie par les gens de l'intérieur. Seuls les fonctionnaires qui entouraient le lord-lieutenant entretinrent encore un semblant de vie de société.

Mais, alors que l'Angleterre de Swift et de Goldsmith ne faisait qu'une avec celle de Pope, du Dr Johnson et de Sir Joshua Reynolds, alors qu'il n'y a jamais eu que des différences géographiques entre la « classe gouvernante » d'Irlande et celle de Grande-Bretagne, les couches profondes de la population contrastaient dans les deux pays. La lutte soutenue par la « démocratie » anglaise pour obtenir plus d'instruction et de puissance politique n'a que peu de rapports avec celle qui agita l'Irlande. La Grande-Bretagne voyait croître chez elle une grande population industrielle, protestante ou sceptique : elle avait des ouvriers agricoles, mais pas de paysans. L'Irlande, sans charbon, avec un sol pauvre et des propriétaires qui vivaient à l'étranger était devenue une nation de paysans. La culture de la pomme de terre, l'élevage du porc étaient sa seule occupation. Les gens se mariaient et se reproduisaient ; à l'exception de quelques griseries de whisky et de quelques séances de pugilat, la vie de famille était le seul amusement des habitants. Les résultats furent désastreux. La population de l'Irlande passa de 2.845.932 en 1785 à 5.536.594 en 1803 et à 8.295.061 en 1845.

A cette date, la pomme de terre, qui depuis longtemps épuisait le sol, commença à manquer et il y eut une terrible famine. Beaucoup de gens moururent, beaucoup émigrèrent, surtout aux Etats-Unis ; un flux d'émigration se manifesta, qui, pendant quelque temps, fit de l'Irlande un pays de vieillards et de berceaux vides.

L'Union des deux Parlements fut cause que les populations anglaise et irlandaise

bénéficièrent en même temps de l'extension du droit de vote. L'émancipation des catholiques en Angleterre devait avoir comme conséquence logique leur émancipation en Irlande. Les Anglais obtinrent le droit de vote parce qu'ils le réclamaient, les Irlandais l'obtinrent parce que les Anglais se l'étaient octroyé. L'Irlande eut au Parlement plus de sièges qu'elle n'y avait droit, tout simplement parce qu'à l'origine les sièges irlandais étaient plus faciles à manipuler pour la classe gouvernante que les sièges anglais ; si bien que l'Irlande irlandaise et catholique, qui n'avait jamais possédé ni réclamé d'instrument politique, se trouva subitement en position d'introduire un corps compact de représentants dans la législature de la Grande-Bretagne. Après les élections générales de 1874, on vit disparaître le type vénal du représentant irlandais, et la « démocratie » nouvellement libérée de Grande-Bretagne trouva en face d'elle une « démocratie » irlandaise, étrange et inquiétante, différant d'elle par sa religion, ses traditions, ses besoins, qui venait lui faire part de griefs dont la plupart des Anglais n'avaient jamais entendu parler et qui réclamait à grands cris une séparation, proposition que les Anglais ne trouvaient pas justifiée et qui leur semblait inutilement désobligeante.

L'égoïsme national des Irlandais est intense ; ce sont les circonstances qui l'ont rendu tel ; ils étaient incapables de tenir compte de l'état des choses en Angleterre ; le nouveau parti irlandais ne pénétra au Parlement britannique que dans le but de faire de l'obstruction et de détraquer la machine politique jusqu'au moment où l'Irlande serait redevenue libre, en un mot pour empoisonner la vie des Anglais. Cet état d'esprit ne faisait que trop bien l'affaire de l'oligarchie qui gouvernait encore l'Empire britannique ; elle s'allia avec les protestants « loyaux » du nord de l'île, — loyaux à l'égard du Gouvernement britannique. à cause de leur crainte d'une prédominance catholique en Irlande, — elle vit croître avec plaisir l'exaspération du peuple anglais en face de l'hostilité aveugle de la masse de la nation irlandaise ; on peut même dire qu'elle souffla sur le feu.

L'histoire des relations de l'Irlande et de la Grande-Bretagne au cours du dernier demi-siècle discrédite de la façon la plus complète la classe gouvernante de l'Empire britannique, mais elle n'est nullement un sujet de honte pour la Chambre des Communes. A maintes reprises celle-ci donna la preuve de sa bonne volonté. La législation britannique qui a trait à l'Irlande témoigne, au cours du dernier demi-siècle, du désir évident, bien que maladroitement exprimé de l'Angleterre libérale, de donner satisfaction aux réclamations de l'Irlande et de s'en faire une amie, ceci en dépit de l'opposition farouche du parti conservateur et de l'Ulster. Le nom de Parnell, un Irlandais protestant, est resté célèbre comme celui du chef du mouvement en faveur du Home Rule. En 1886, Gladstone, le grand premier ministre libéral, causa sa propre ruine politique en déposant le premier *Home Rule Bill* pour l'Irlande, lequel cherchait à donner, *pour la première fois dans l'histoire*, la direction des affaires irlandaises au peuple irlandais. Le bill causa une scission dans le parti libéral ; et un gouvernement de coalition, le Gouvernement unioniste remplaça celui de M. Gladstone.

Nous atteignons ainsi le moment où le virus impérialiste se répand dans l'organisme européen. Le gouvernement unioniste qui évinça M. Gladstone, contenait une majorité d'éléments conservateurs, et ses tendances étaient plus « impérialistes » que celles d'aucun autre gouvernement précédent.

L'histoire de la politique britannique au cours des années suivantes est surtout celle de la lutte entre ce nouvel impérialisme, qui, dans son arrogance, cherchait à subjuguer le reste de l'Empire, et le libéralisme pondéré qui est au fond du tempérament anglais et qui tend à faire de l'Empire une confédération d'alliés libres et volontaires. Naturellement les impérialistes voulaient une Irlande asservie ; naturellement aussi, les libéraux voulaient une Irlande libre, participant spontanément au gouvernement. En 1892, Gladstone revint difficilement au pouvoir, avec une petite majorité en faveur du *Home Rule* ; en 1893, son second *Home Rule Bill* fut voté par les Communes, mais il fut rejeté par les Lords. Ce ne fut pas cependant avant 1895 qu'un gouvernement impérialiste revint aux affaires. Le parti qui le soutenait s'intitulait, non impérialiste, mais « unioniste » — nom bizarre si nous tenons compte de sa persévérance à détruire toute possibilité d'union entre les membres de l'Empire. Ces impérialistes restèrent dix ans au pouvoir. Nous avons déjà fait allusion à leur conquête de l'Afrique du Sud. Ils furent battus en 1905 pour avoir

essayé d'élever un mur de tarifs protecteurs sur le modèle teutonique. Le gouvernement libéral qui leur fit suite transforma les Hollandais sud-africains qui venaient d'être battus en sujets satisfaits, grâce à l'octroi d'un statut analogue à celui dont jouissaient les Dominions. Ceci fait, les libéraux se lancèrent dans une campagne, qu'on voyait poindre depuis longtemps, contre la Chambre des lords, obstinément impérialiste.

Ce fut là une lutte d'une importance fondamentale. D'une part, nous trouvons la majorité libérale du peuple de Grande-Bretagne, franchement et loyalement désireuse d'établir avec l'Irlande des relations d'amitié ; de l'autre, tous les éléments de l'impérialisme britannique, résolus, en dépit d'une série de verdicts électoraux, à maintenir, légalement s'il se pouvait, illégalement dans le cas contraire, leur suprématie sur l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, et tout le reste de l'Empire. Ce n'était là, en somme, sous un nom nouveau, que l'une des phases de la lutte séculaire qui avait troublé l'Angleterre : conflit entre une communauté libre et d'esprit libéral et des individualités puissantes, des grands aventuriers, des gouvernants autoritaires du genre de ceux dont il a déjà été question dans notre récit de la libération de l'Amérique. L'Irlande fut un champ de bataille, comme l'Amérique en avait été un. Aux Indes, en Irlande, en Angleterre, la classe gouvernante et les aventuriers qu'elle avait pris pour associés marchaient la main dans la main ; malheureusement le peuple irlandais, à cause de ses sentiments religieux, n'avait aucun sens de sa solidarité avec le reste de l'Angleterre. Pourtant des hommes d'Etat irlandais, tels que Redmond, le chef du parti irlandais à la Chambre des Communes, étaient en avance sur cet état d'esprit, étroitement national, et accueillaient généreusement les marques de bonne volonté que leur donnait l'Angleterre. Lentement, mais sûrement, les barrières de la Chambre des lords furent abattues, et un troisième *Home Rule Bill* fut présenté par M. Asquith en 1912. On batailla au Parlement autour de ce bill pendant toute l'année 1913 et pendant les premiers mois de 1914. Un premier projet accordait le *Home Rule* à toute l'Irlande ; mais le gouvernement s'engagea à déposer un amendement soustrayant l'Ulster, sous certaines réserves, à ses effets. Cette lutte parlementaire se prolongea jusqu'au moment où éclata la Grande Guerre. Le bill fut promulgué par le roi après l'ouverture des hostilités mais une autre loi suspendit ses effets pendant la durée de la guerre.

Cependant à partir du moment où le troisième *Home Rule Bill* avait été déposé, l'opposition à l'indépendance irlandaise avait pris une forme aussi violente qu'extravagante. Sir Edward Carson, un homme de loi de Dublin qui s'était fait inscrire au barreau anglais et qui avait fait jadis partie du ministère de M. Gladstone ainsi que du gouvernement impérialiste qui avait suivi, en fut l'organisateur ; derrière lui se rangèrent les éléments qui étaient décidés à résister à toute tentative de réconciliation entre les deux peuples. Bien que né à Dublin, Carson n'hésita pas à se mettre à la tête des protestants de l'Ulster ; il fit preuve au cours du conflit de ce mépris pour la loi qui caractérise trop souvent l'avocat arrivé, ainsi que de la combativité tenace et intransigeante qui est la marque d'un certain type irlandais. Carson était le moins anglais de tous les hommes, sombre, romanesque et violent ; et, dès le début de la lutte, il donna toute son approbation à l'idée d'une lutte armée contre les autorités que le Home Rule Bill se proposait d'instituer. Un corps de volontaires avait été organisé dans l'Ulster en 1911, des armes avaient été introduites par contrebande dans le pays, et sir Edward Carson, assisté d'un avocat de réputation grandissante, du nom de F.E. Smith, parcourut l'Ulster en tenue plus ou moins militaire, passa la revue de ces volontaires et porta à leur paroxysme les passions populaires. Les armes de ces futurs rebelles furent fournies par l'Allemagne, et, à diverses reprises, les associés de sir Edward Carson firent allusion à l'aide qu'ils recevaient « d'un grand monarque protestant ». Comparé à l'Ulster, le reste de l'Irlande était à cette époque un pays d'ordre et de bienséance, qui avait mis toute sa confiance dans son chef Redmond et dans la bonne foi du peuple britannique.

Ces menaces de guerre civile n'étaient en elles-mêmes rien de bien nouveau dans l'histoire de la malheureuse Irlande ; ce qui leur donne, à cette époque, une importance particulière, c'est l'appui véhément qu'elles trouvèrent en Angleterre chez les militaires et chez les classes dirigeantes ; c'est aussi l'impunité et la liberté dont purent jouir sir Edward Carson et ses amis. Le virus de la réaction s'était, depuis les succès de l'impérialisme germanique, largement ré-

pandu, nous l'avons déjà dit, parmi la grande bourgeoisie anglaise. Une génération avait crû, oublieuse des nobles traditions de ses pères et prête à troquer le trésor de justice et d'équité qui avait fait la grandeur de l'Angleterre contre un nationalisme de clinquant. Un fond d'un million de livres sterling fut levé, principalement en Angleterre, pour soutenir la rébellion de l'Ulster ; un Gouvernement provisoire de l'Ulster fut constitué ; des Anglais de marque entrèrent dans la mêlée, parcourant l'Ulster en automobile, aidant au débarquement des armes, et on a la preuve qu'un certain nombre étaient prêts à faire un *pronunciamento*, à la manière sud-américaine, plutôt que d'obéir à la loi. Le résultat tout naturel de cette anarchie des hautes classes fut d'alarmer la masse des Irlandais qui n'avaient jamais été très bien disposés à l'égard de l'Angleterre. Ils commencèrent à organiser à leur tour des « volontaires nationaux » et à introduire des armes en contrebande. Les autorités militaires montrèrent plus de zèle à empêcher le débarquement desdites armes lorsqu'il s'agissait des Nationalistes que lorsqu'il s'était agi de l'Ulster, et, en juiller 1914, une tentative pour faire entrer des fusils à Howth, près de Dublin, amena une effusion de sang dans les rues de cette dernière ville. Les îles britanniques étaient à la veille d'une guerre civile.

Telles sont les grandes lignes de l'histoire du mouvement impérialiste révolutionnaire en Grande-Bretagne jusqu'à la veille de la Grande Guerre. Car l'entreprise de sir Edward Carson et de ses associés était bien révolutionnaire. Elle visait ouvertement à ruiner le gouvernement parlementaire et les libertés imparfaites, lentement acquises, du peuple britannique, et à instaurer avec l'aide de l'armée un régime à la prussienne, cela en prenant comme prétexte le conflit irlandais. Quelques milliers d'individus prétendaient arrêter le courant qui entraînait le monde entier vers une ère de législation démocratique et de justice sociale ; leur effort était en relation étroite avec le nouvel impérialisme des junkers et de la grande industrie allemande. Pourtant les deux impérialismes différaient sur un point essentiel. En Allemagne les impérialistes se groupaient autour de la couronne, et leur avocat le plus notoire était le prince héritier. En Grande-Bretagne le roi se tint à l'écart de la mêlée ; jamais George V ne manifesta publiquement son approbation du nouveau mouvement, et l'attitude du prince de Galles, son fils et héritier, fut d'une égale correction.

En août 1914, l'orage de la Grande Guerre éclata sur le monde.* En septembre, sir Edward Carson s'indignait de voir le *Home Rule Bill* inscrit enfin sur le registre des Lois. Le même jour Mr. John Redmond, le chef de la majorité irlandaise, le vrai représentant de l'Irlande, demandait à son peuple de prendre sa juste part du fardeau de la guerre. Pendant quelque temps, l'Irlande combattit loyalement aux côtés de l'Angleterre, jusqu'au moment (1915) où le gouvernement libéral fut remplacé par un gouvernement de coalition dans lequel, grâce à la faiblesse de M. Asquith, sir Edward Carson obtint le poste d'attorney-general (avec un traitement de 7.000 livres sterlings) ; il fut d'ailleurs bientôt remplacé par son lieutenant dans la sédition irlandaise, sir F.E. Smith.

Un affront plus sanglant ne pouvait être fait à un peuple ami. L'œuvre de réconciliation amorcée par Gladstone en 1886 et presque achevée en 1914 était complètement et définitivement ruinée.

Au printemps de 1916, Dublin se révolta, mais sans succès, contre ce nouveau gouvernement de coalition. Les meneurs de l'insurrection, dont beaucoup n'étaient que des adolescents, furent fusillés, et cette répression implacable qui contrastait étrangement avec la tolérance que l'on avait eue pour les chefs rebelles de l'Ulster, parut à toute l'Irlande d'une atroce injustice. Un traître, sir Roger Casement, qui avait été fait baronnet pour services rendus à l'Empire, fut jugé et exécuté, évidemment à juste titre, mais celui qui ordonna son procès n'était autre que sir F.E. Smith, l'homme de l'insurrection de l'Ulster, et la coïncidence était pour le moins choquante. La révolte de Dublin n'avait trouvé en général que peu d'appui en Irlande, mais, par la suite, un mouvement en faveur d'une république indépendante se propagea très rapidement. A ce courant passionné s'opposèrent les idées plus modérées d'hommes d'Etat irlandais, tels que sir Horace Plunkett, qui souhaitaient de voir l'Irlande devenir une Dominion, une « république couronnée », placée à l'intérieur de l'Empire sur le même pied que le Canada et l'Australie.

Quand, en décembre 1916, M. Lloyd George déposa un nouveau *Home Rule Bill*, aucun Irlandais, à l'exception de sir Edward Carson et de sa suite, n'était présent au

Parlement. L'Irlande était décidée à se tenir désormais à l'écart de toute négociation. Elle ne voulait pas refaire la vieille route coupée d'espoirs et de désillusions. Que les Anglais et leurs chers Ulsteriens se débrouillent entre eux, disaient les Irlandais...

En étudiant l'impérialisme moderne en Allemagne et en Angleterre, nous avons mis en évidence certaines forces communes aux deux pays ; voyons à présent quelle fut l'action de ces mêmes forces dans d'autres grandes communautés. L'impérialisme moderne n'est pas, comme celui d'autrefois, un mouvement synthétique et unificateur ; c'est essentiellement un *nationalisme mégalomane*, un nationalisme rendu agressif par la prospérité ; toujours il trouve son plus ferme appui dans les castes militaire et officielle, et aussi dans les couches de la société qui sont en quête de profits, c'est-à-dire dans le monde de la finance et des grandes entreprises ; il trouve au contraire ses critiques parmi les éléments pauvres mais instruits, et ses principaux adversaires chez les paysans et la masse laborieuse. Ce nationalisme accepte la monarchie là où il la trouve, mais il n'est pas un mouvement nécessairement monarchique. Il ne peut cependant se développer que s'il a sous la main une chancellerie du type traditionnel. Il doit ce caractère à ses origines, que nous avons soigneusement marquées. L'impérialisme moderne est la conséquence naturelle du système des Grandes Puissances, lui-même issu, avec sa politique de chancellerie, des monarchies machiavéliques. L'impérialisme ne prendra fin qu'au moment où les relations entre nations au lieu d'être assurées par l'entremise d'ambassades et de chancelleries le seront par une assemblée de représentants élus, en contact direct avec le peuple.

L'impérialisme français était d'un type naturellement moins autoritaire que l'impérialisme allemand. Il s'intitulait d'ailleurs « nationalisme » plutôt qu'impérialisme, et il s'appliquait, par des appels à la fierté patriotique, à contrarier les efforts des socialistes et des rationalistes qui cherchaient à entrer en contact avec les éléments raisonnables de la société allemande. Toutes ses pensées allaient à la « Revanche », la seconde manche de la lutte contre la Prusse. Mais cette préoccupation ne l'empêchait pas de se lancer dans des aventures d'annexion en Extrême-Orient et en Afrique, où, une expédition française s'étant heurtée à un contingent anglais, la guerre faillit éclater entre les deux pays (Fachoda, 1898). Elle ne lui faisait pas non plus oublier ses rêves d'annexion en Syrie. L'Italie fut aussi atteinte de fièvre impérialiste ; la saignée d'Adoua la calma pendant quelque temps, mais en 1911 elle déclara la guerre à la Turquie et annexa Tripoli. Les impérialistes italiens exhortaient leurs concitoyens à oublier Mazzini et à se souvenir de Jules César ; n'étaient-ils pas les héritiers de l'Empire romain ? L'impérialisme gagna les Etats balkaniques ; ces petits pays qui étaient encore serfs il y a cent ans commencèrent à manifester de folles ambitions ; le roi Ferdinand de Bulgarie prit le titre de tsar (ce fut le dernier des pseudo-Césars) et aux devantures des magasins d'Athènes s'étalèrent des cartes qui traduisaient le rêve d'un grand empire grec d'Europe et d'Asie.

En 1913, la Serbie, la Bulgarie et la Grèce tombèrent sur la Turquie, déjà affaiblie par sa guerre contre l'Italie, et la chassèrent de toutes ses possessions occidentales, à l'exeption du pays compris entre Andrinople et Constantinople ; puis, à la fin de la même année, elles se prirent de querelle à propos du partage du butin. La Roumanie entra dans la danse et aida à l'écrasement de la Bulgarie. La Turquie recouvra Andrinople. Les Grandes Puissances impérialistes : l'Autriche, la Russie, l'Italie assistaient attentives au conflit et se surveillaient mutuellement.

Alors que tout le monde occidental se transformait rapidement, la Russie n'avait évolué que très lentement au cours du XIXe siècle. A la fin comme au début de ce siècle, elle offre le spectacle d'une Grande Monarchie, selon le modèle du XVIIIe siècle ; elle n'a pas dépassé le stade où, sur un fond de barbarie, des intrigues de cour règlent les grandes relations internationales. Elle avait poussé à travers la Sibérie un grand chemin de fer qui devait être la cause initiale des désastres de la guerre russo-japonaise ; elle employait des méthodes modernes et des armes modernes autant que le permettaient le peu de développement de son industrie et le peu de culture de son peuple ; des écrivains tels que Dostoïewski avaient conçu une sorte d'impéria-

lisme mystique fondé sur l'idée de la Sainte-Russie et de sa mission, et teintée d'illusions raciales et de préjugés antisémites ; mais, comme les événements devaient le démontrer ces notions n'étaient pas entrées très profondément dans l'imagination des masses russes. Un christianisme très vague, très naïf, mêlé à beaucoup de superstition, imprégnait la vie du paysan illettré ; cette vie était semblable à celle du paysan de France ou d'Allemagne avant la Réforme. On croyait partout que le moujik adorait et révérait son Tsar et servait avec joie son seigneur ; en 1918 des écrivains réactionnaires anglais louaient encore son loyalisme naïf et croyant. Mais, comme ç'avait été le cas dans l'ouest de l'Europe au temps des révoltes paysannes, ce respect pour la monarchie était subordonné à l'idée que monarque et seigneur doivent être bons et bienfaisants, et cette loyauté si naïve pouvait, sous l'empire de certaines provocations, se muer en une fureur du genre de celle qui provoqua l'incendie des châteaux lors de la Jacquerie (voir ch. XXXV, § 3) Une fois la colère de la plèbe allumée, l'inconsciente solidarité qui existe entre les classes dans les pays où l'instruction est largement répandue ne pouvait agir comme frein. Les classes inférieures étaient aussi étrangères aux hautes classes que si elles constituaient une espèce différente d'animaux. Ces masses russes étaient en retard de trois siècles sur l'impérialisme nationaliste qui agitait l'Allemagne.

La Russie différait encore par un autre trait de l'Europe occidentale moderne, faisant plutôt songer à l'Europe du moyen âge : ses universités étaient le refuge de beaucoup d'étudiants très pauvres, sans contact et sans lien moral avec l'aristocratie bureaucratique. Avant 1917, peu d'Européens comprenaient quel danger présentait pour la Russie le voisinage de ces deux facteurs de révolution : le combustible du mécontentement et l'allumette des idées libres ; on semblait ne pas se rendre compte qu'en Russie, plus qu'en aucun autre pays, une révolution fondamentale se préparait.

6

Détournons maintenant les yeux de ces Grandes Puissances européennes, avec leur héritage de chancelleries et leur politique nationale, pour considérer les Etats-Unis d'Amérique, qui, en 1776, avaient renoncé complètement au système de la Grande Puissance. Nous saisissons alors par un contraste suggestif, le jeu des forces qui donnèrent naissance en Europe à l'impérialisme d'expansion. Pour l'Amérique comme pour l'Europe, la révolution mécanique avait placé tous les points du globe à quelques jours de voyage. Les Etats-Unis, comme les Grandes Puissances, avaient, commercialement et financièrement, des intérêts mondiaux ; une grande industrie était née chez eux et avait besoin de marchés d'outre-mer ; la même crise morale qui avait détruit la solidarité morale de l'Europe avait troublé le monde américain. Le peuple des Etats-Unis était aussi patriotique et aussi ardent qu'aucun autre. Pourquoi, dès lors, les Etats-Unis ne développaient-ils pas leurs armements et ne pratiquaient-ils pas une politique agressive ? Pourquoi la bannière étoilée ne flottait-elle pas sur le Mexique, et pourquoi, à l'abri de ce drapeau, la Chine ne se transformait-elle pas en une Inde nouvelle ? C'étaient les Américains qui avaient ouvert le Japon à la civilisation. Après quoi, ils avaient laissé sans une protestation cette puissance s'européaniser et devenir formidable. Ce seul fait aurait suffi à troubler le sommeil de Machiavel, le père de la politique moderne. Si une grande puissance européenne avait été à la place des Etats-Unis, la Grande-Bretagne aurait été contrainte de fortifier de bout en bout la frontière canadienne, que pas un canon ne défend à l'heure actuelle, et à entretenir un grand arsenal dans le Saint-Laurent. En outre, tous les Etats rivaux, dans l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, auraient été subjuguée depuis longtemps et placés sous le contrôle disciplinaire des fonctionnaires des Etats-Unis. On aurait vu se dérouler une perpétuelle campagne en vue d'américaniser l'Australie et la Nouvelle-Zélande ; d'autres éléments auraient réclamé une part de l'Afrique tropicale.

Par un singulier accident, l'Amérique avait vu surgir avec Roosevelt (Président de 1901 à 1908) un homme d'une énergie aussi turbulente que le Kaiser lui-même, aussi tourné que ce dernier vers les vastes entreprises, aussi éloquent et imagé dans son langage, avec un tempérament aventureux, et un goût instinctif pour les armements ; c'était là exactement, semble-t-il, l'individu qui aurait pu faire participer l'Amérique à la mêlée dont les possessions d'outre-mer étaient l'enjeu.

L'abstention générale des Etats-Unis s'explique donc avant tout par le caractère très distinct de ses institutions et de ses traditions. En premier lieu, le gouvernement des Etats-Unis n'a ni chancellerie ni corps diplomatique du modèle européen, ni corps d'« experts » prêt à maintenir la tradition d'une politique agressive. Le président a des pouvoirs étendus, mais ceux-ci sont soumis au contrôle du Sénat, qui lui-même est responsable devant les législatures des Etats et devant le peuple. Les relations étrangères du pays s'affirment ainsi au grand jour, sous le contrôle de la nation ; les traités secrets sont impossibles avec un tel système, et les Etats-Unis ont toutes les raisons de se réjouir des doléances des puissances étrangères qui se plaignent qu'on ne peut faire en toute sûreté des « arrangements » avec eux. La constitution des Etats-Unis interdit ainsi ce modèle de politique étrangère qui, pendant si longtemps, a fait peser sur l'Europe la menace de la guerre.

Secondement, il n'a jamais existé aux Etats-Unis d'organisation en vue de l'absorption de ce que l'on pourrait appeler les possessions non-assimilables. Là où il n'y a pas de couronne, il ne peut y avoir de colonies de la couronne. A mesure qu'ils s'étendaient sur le continent américain, les Etats-Unis mirent au point un procédé tout à fait particulier pour l'administration des territoires nouveaux, procédé admirablement approprié à des terres incultes, mais présentant de sérieux désavantages s'il est appliqué trop librement à des zones contenant une population étrangère. Cette méthode était fondée sur l'idée que les Etats-Unis ne peuvent englober de peuples destinés à rester à jamais sujets. La première phase du processus ordinaire d'assimilation avait été la création d'un « territoire », sous le contrôle du gouvernement fédéral, s'administrant en grande partie lui-même, envoyant au Congrès un délégué (qui ne pouvait voter), et normalement destiné, lorsque la population se serait accru et fixée, à faire figure d'Etat. C'est selon ce mode que s'étaient constitués les derniers états de l'Union : l'Arizona et le Nouveau Mexique (1910). Si les solitudes glacées de l'Alaska, achetées à la Russie, n'atteignirent pas un plein développement politique, c'est simplement parce qu'elles étaient insuffisamment peuplées. Lorsque les annexions de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne dans le Pacifique risquèrent de priver les Etats-Unis de stations de charbonnage, une partie des îles Samoa (1889) et des îles Sandwich (Hawaï, 1898) furent annexées par eux. Ce fut la première fois que les Etats-Unis eurent affaire à une population vraiment sujette. Mais, n'ayant pas de classe comparable aux fonctionnaires anglo-indiens, qui manipulent si bien l'opinion britannique, les Américains suivirent la méthode territoriale. Tous les efforts furent faits pour donner aux habitants d'Hawaï une éducation se rapprochant de celle des habitants des Etats-Unis, et une législature indigène fut organisée sur le modèle territorial, de telle sorte que les insulaires de couleur semblent destinés à obtenir un jour la pleine capacité de citoyens des Etats-Unis (les petites îles Samoa sont gouvernées par un administrateur naval).

En 1895, une querelle éclata entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne au sujet du Vénézuéla, et le Président Cleveland se retrancha strictement derrière la doctrine de Monroë. C'est alors que Mr. Olney fit cette remarquable déclaration : « Aujourd'hui les Etats-Unis sont pratiquement souverains sur ce continent, et leurs décrets doivent faire loi dans les matières auxquelles ils limitent leur intervention. » Cette déclaration, quand on la rapproche des propos tenus aux divers congrès panaméricains, semble indiquer l'avènement d'une politique ouverte d'alliances et d'assistance mutuelle pour toute l'Amérique. Les traités d'arbitrage sont applicables au continent tout entier, et on peut envisager pour l'avenir le développement graduel d'une organisation englobant tous les Etats américains, d'une *Pax Americana*, des peuples de langue anglaise et espagnole, les premiers jouant à l'égard des seconds le rôle de frères aînés. Voici donc l'exemple d'un organisme qu'on ne peut même pas appeler un empire et qui, par l'égalité des droits de ses parties constituantes, par la liberté qu'elles ont d'entrer dans la fédération ou de rester en dehors d'elle, est fort en avance sur l'association constituée par l'Empire britannique.

Ce fut comme protecteur des intérêts communs des Américains, que les Etats-Unis intervinrent en 1898 dans les affaires de l'Ile de Cuba, qui depuis plusieurs années vivait dans un état chronique d'insurrection contre l'Espagne. Une guerre

très brève eut pour conclusion la prise de possession de Cuba, de Porto-Rico et des Philippines par les Etats-Unis. Cuba est maintenant une république indépendante. Porto-Rico et les Philippines ont un gouvernement spécial, comportant une Chambre élue par le peuple et une Haute-Assemblée, dont un certain nombre de membres sont désignés par le Sénat des Etats-Unis. Il est improbable que Porto-Rico ou les Philippines appartiennent jamais à l'Union. Il est beaucoup plus probable qu'ils deviendront des Etats libres au sein d'une vaste alliance de l'Amérique anglaise et de l'Amérique latine.

Cuba et Porto-Rico accueillirent avec faveur l'intervention américaine, mais aux îles Philippines les habitants réclamèrent sitôt après la guerre leur liberté complète et immédiate et opposèrent une résistance considérable à l'administration militaire américaine. C'est en cette dernière circonstance que les Etats-Unis montrèrent un réel esprit impérialiste, analogue à celui des Grandes Puissances, et cette page est certainement la plus suspecte de leurs annales. Les insurgés trouvèrent d'ailleurs beaucoup de sympathie en Amérique même. Voici le point de vue du Président Roosevelt, tel qu'il est exposé dans son *Autobiographie* (1913) :

« En ce qui concerne les Philippines, mon opinion est que nous devons leur apprendre le plus vite possible à se gouverner elles-mêmes, puis les laisser libres de décider de leur propre sort. Je n'ai pas cru qu'il était sage de fixer à l'avance la date où l'indépendance leur serait conférée, parce que je considérais qu'il était impossible de prévoir l'époque où elles seraient capables de se gouverner, et qu'une fois qu'un engagement serait souscrit par nous, il faudrait le tenir. Quelques mois après que j'eusse pris le pouvoir, toute résistance armée n'ayant pas un caractère purement sporadique était écrasée aux Philippines ; et dès que la paix eût été assurée, nous fîmes servir toutes nos énergies à la mise en valeur des îles, dans l'intérêt des indigènes. Nous créâmes partout des écoles, nous construisîmes des routes ; nous veillâmes à la stricte application de la justice ; nous fîmes tout pour encourager l'agriculture et l'industrie ; et, dans une mesure toujours croissante, nous associâmes les indigènes à cette œuvre d'administration ; finalement nous leur donnâmes une Chambre législative.... Nous gouvernons et nous avons gouverné ces îles dans l'intérêt des Philippins. Si, après un temps raisonnable, ceux-ci déclarent qu'un tel régime ne leur convient pas, alors je suis sûr que nous nous en irons ; mais si nous nous en allons, il faudra qu'il soit bien entendu que nous ne conserverons aucun protectorat — et surtout que nous ne nous associerons à aucun protectorat — sur ces îles, et que nous ne leur accorderons aucune garantie de neutralité ; bref que nous déclinerons toute responsabilité à leur égard... »

Evidemment il y a là une doctrine très différente de celle qui peut inspirer un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères ou du ministère des Colonies, en France ou en Angleterre ; mais elle se rapproche singulièrement de celle qui a permis la création des Dominions du Canada, de l'Afrique du Sud, et de l'Australie, et qui a suscité les trois Home Rule Bills pour l'Irlande ; elle est conforme aux plus vieilles traditions anglaises, d'où est sortie la Déclaration d'Indépendance. Elle élimine, sans discussion, la détestable notion des « peuples sujets ».

Nous ne parlerons pas ici des complications politiques qui résultèrent de la percée du canal de Panama, car elles ne projettent aucune lumière nouvelle sur cette question si intéressante des méthodes américaines en matière de politique mondiale. L'histoire de Panama est une histoire purement américaine. Mais il est manifeste que, de même que la structure politique interne de l'Union était une chose entièrement nouvelle, de même ses relations avec ses voisins devaient avoir un caractère entièrement nouveau.

7

Si nous avons fait un effort pour définir l'état d'esprit de l'Europe et de l'Amérique en matière de relations internationales au cours des années qui précédèrent la tragédie mondiale de 1914, c'est parce que cette grande guerre est comme tant d'autres, la conséquence naturelle de la mentalité de l'époque. Tout ce que font les hommes et les nations est le résultat de mobiles instinctifs réagissant sur les idées que la conversation, les livres, les journaux, les leçons des maîtres ont mis dans la tête des peuples. Les nécessités physiques, les épidémies, les changements de climat,

et autres influences extérieures peuvent faire dévier le cours de l'histoire, mais celle-ci a ses racines dans la pensée.

Toute histoire humaine est essentiellement une histoire des idées. Entre l'homme d'aujourd'hui et l'homme de Cro-Magnon les différences mentales et physiques sont extrêmement faibles ; la différence fondamentale réside dans l'étendue et dans la nature du fonds intellectuel qui s'est constitué au cours des cinq ou six cents générations qui séparent le premier du second.

Nous sommes trop près des évènements de la Grande Guerre pour avoir la prétention d'enregistrer dans cette esquisse le verdict de l'histoire, mais nous pouvons nous risquer à prédire que, quand les passions se seront apaisées, c'est l'Allemagne qui sera déclarée la principale coupable ; elle sera blâmée, non parce que mentalement et intellectuellement elle valait moins comme pays que ses voisins, mais parce que chez elle l'impérialisme, cette maladie dont tous les peuples étaient frappés, atteignit sa forme la plus complète et la plus virulente. Il n'est pas un historien honnête, aussi superficiel qu'il soit, qui puisse accueillir dans son œuvre la légende, née des souffrances de la guerre, d'après laquelle l'Allemand est une espèce d'hommes plus cruelle et plus abominable que les autres. Toutes les grandes puissances de l'Europe étaient atteintes en 1914 de nationalisme agressif et glissaient vers la guerre ; le gouvernement de l'Allemagne ne fit que mener la danse. Elle tomba la première dans le puits et s'y enfonça le plus profondément. Elle devint un terrible exemple, auquel ceux qui ont péché en même temps qu'elle peuvent adresser leurs malédictions.

Pendant longtemps l'Allemagne et l'Autriche complotaient une expansion de l'influence allemande vers l'Orient, à travers l'Asie Mineure. L'idée germanique était cristallisée dans la formule : « Berlin-Bagdad ». Opposés aux rêves allemands étaient ceux de la Russie, qui aurait voulu voir la domination des Slaves s'étendre jusqu'à Constantinople et, à travers la Serbie, jusqu'à l'Adriatique. Il y avait là deux programmes qui se contrariaient et deux ambitions incompatibles l'une avec l'autre. L'état de fièvre dans lequel vivaient les Balkans était en grande partie le résultat des intrigues et des propagandes allemande et slave. La Turquie cherchait un appui dans l'Allemagne, la Serbie dans la Russie. La Roumanie et l'Italie, toutes deux latines de tradition, toutes deux nominalement les alliées de l'Allemagne, poursuivaient en commun des desseins plus lointains et plus profonds. Les intentions de Ferdinand, le tsar de Bulgarie, étaient encore plus ténébreuses ; sur les intrigues malpropres qui se nouèrent à la Cour grecque — le roi de Grèce était le beau-frère de Guillaume II — nous n'avons encore que de vagues données.

Mais il n'y avait pas que les démêlés de l'Allemagne et de la Russie. La rapacité de l'Allemagne en 1870 avait fait de la France son ennemie invétérée. Le peuple français, qui se rendait compte qu'il ne pouvait par ses propres moyens recouvrer ses provinces perdues, avait conçu une idée exagérée du secours que pouvait lui prêter la Russie. La France avait souscrit, pour des sommes énormes, aux emprunts russes. Elle était l'alliée de la Russie. Si les puissances germaniques faisaient la guerre à la Russie, il était certain que la France les attaquerait.

La frontière orientale de la France, de faible étendue, était très puissamment défendue. Il y avait peu de chances pour que les Allemands enfonçassent cette barrière avec la même facilité qu'en 1870-71. Mais une attaque avec des forces écrasantes, à travers la Belgique, pourrait renouveler 1870 sur une plus vaste échelle. L'aile gauche française pourrait être refoulée vers le sud-est, Verdun agissant comme pivot, et comprimée contre son aile droite, à la façon d'un rasoir que l'on ferme. C'était là un plan que les stratèges allemands avaient mis au point dans les plus petits détails. Il ne pouvait être mis à exécution sans que fût violé le droit des nations, puisque la Prusse avait garanti la neutralité de la Belgique et n'avait aucun grief contre elle ; l'assaillant, en outre, courait le risque de voir se dresser contre lui la Grande-Bretagne, qui était également garante de la neutralité belge. Cependant les Allemands croyaient que leur flotte était devenue assez puissante pour faire hésiter la Grande-Bretagne, et, pour être prêts à tout, ils avaient construit un vaste système de chemins de fer stratégiques vers la frontière belge. Ils espéraient ainsi abattre la France d'un seul coup, et pouvoir ensuite s'occuper tout à loisir de la Russie.

En 1914, tout semblait favoriser les deux Empires centraux. La Russie, il est vrai,

se remettait depuis 1906 du coup qu'elle avait reçu en Mandchourie, mais ce n'était que très lentement ; la France était occupée par des scandales financiers. Le meurtre stupéfiant de M. Calmette, rédacteur en chef du Figaro, par la femme de M. Caillaux, ministre des finances, avait porté à son comble l'effervescence des esprits ; tous les Allemands, enfin, étaient persuadés que l'Angleterre était menacée d'une guerre civile en Irlande. A l'étranger et en Angleterre même, on fit des efforts répétés pour obtenir du Gouvernement qu'il définît la politique qu'il suivrait au cas où l'Allemagne et l'Autriche attaqueraient la France et la Russie ; mais le Foreign Office garda une attitude profondément ambiguë jusqu'au moment même où l'Angleterre entra en guerre. La conséquence fut que, sur le continent, on eut l'impression que l'Angleterre ne combattrait pas ou qu'elle différerait son action ; et ce sentiment peut avoir encouragé l'Allemagne à accentuer ses menaces contre le France. Les événements furent précipités par l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'empire autrichien, lors d'une visite officielle à Sarajevo, capitale de la Bosnie (28 juin). Cet attentat fournissait à point le prétexte que l'on attendait pour mettre les armées en mouvement. « Maintenant ou jamais », déclara l'Empereur allemand. La Serbie fut accusée d'être l'instigatrice des meurtriers, et bien que les commissaires autrichiens eussent conclu qu'il n'y avait aucune preuve de la complicité du gouvernement serbe, l'Autriche-Hongrie s'arrangea pour rendre la guerre inévitable. Le 23 juin, l'Autriche adressa un ultimatum à la Serbie, et bien que celle-ci se fût soumise en fait, bien que sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères britanniques eût fait tous ses efforts pour réunir une conférence internationale, elle déclara la guerre au petit peuple balkanique le 28 juillet.

La Russie mobilisa ses armées le 30 juillet, et le 1er août l'Allemagne lui déclara la guerre. Les troupes allemandes passèrent la frontière française le jour suivant ; en même temps qu'un ultimatum était envoyé à la malheureuse Belgique, un grand mouvement de flanc à travers ce pays et le Luxembourg commençait. On vit déferler vers l'est éclaireurs et avant-gardes, puis une multitude d'automobiles chargées de soldats ; d'énormes colonnes d'infanterie, vêtues de gris, suivirent, composées de jeunes Allemands aux yeux ronds, aux cheveux blonds, jeunes gens instruits, respectueux de la loi, qui n'avaient jamais entendu tirer un coup de fusil contre un ennemi véritable. « C'est la guerre », leur avait-on dit. On leur avait dit aussi d'être hardis et impitoyables. Certains d'entre eux firent de leur mieux pour exécuter ces instructions de leurs chefs militaires, aux dépens de l'infortunée Belgique.

On a fait au sujet des atrocités commises en Belgique un tapage qui peut sembler disproportionné quand on songe à l'atrocité fondamentale que fut l'invasion de la Belgique elle-même. De ce premier crime, les quelques faits de pillage et de destruction des propriétés privées, la mise à sac d'auberges et de boutiques par des individus fatigués et affamés, les fusillades, les viols et les incendies, bref, tout ce que l'on a mis au compte des armées allemandes, n'était plus que le simple corollaire. Il n'y a que des gens très naïfs pour s'imaginer qu'un armée en campagne peut se maintenir au niveau d'honnêteté, de décence et de justice d'un peuple vivant dans ses foyers. De plus, la tradition de la Guerre de Trente Ans exerçait encore son influence sur l'armée prussienne. Les pays alliés contre l'Allemagne ont pris l'habitude de considérer les crimes et les excès commis par les Allemands en Belgique comme un fait sans précédent dans l'histoire, comme la manifestation d'un vice spécial, inhérent à la mentalité germanique. Aux Allemands, on donna le sobriquet de « Huns » Mais rien ne ressemble moins aux destructions systématiques de ces nomades (qui se proposaient de détruire toute la population chinoise pour refaire de la Chine un pâturage) que les crimes allemands en Belgique. Beaucoup de ceux-ci furent l'œuvre de brutes avinées qui, pour la première fois de leur vie, étaient libres de se servir d'armes de mort ; d'autres furent dus à la violence hystérique d'hommes effrayés de leurs propres actes et qui redoutaient la vengeance d'un peuple outragé ; d'autres enfin furent accomplis par des soldats suggestionnés par la théorie que l'homme doit se montrer terrible pendant la guerre et qu'on ne vient à bout des populations que par la peur. Le peuple allemand, lorsqu'il fut précipité dans cette guerre, sortait d'un tel régime d'obéissance, qu'il était fatal qu'il se livrât à des atrocités. Il se rendit, sans aucun doute, coupable d'actes hideux et révoltants, mais tout

peuple dressé pour la guerre, comme il l'avait été, aurait agi de même.

Le soir du 2 août, alors que la plupart des Européens, envahis par l'inertie tranquille d'un demi-siècle de paix, goûtaient encore sans y prendre garde aux bienfaits d'une vie d'abondance, de bon marché et de liberté, telle que nous n'en connaîtrons plus de semblable, et songeaient à l'emploi de leurs vacances, la petite ville belge de Visé était en flammes ; des paysans, stupéfaits, furent tirés de leur demeure et fusillés sous prétexte que quelqu'un avait fait feu sur l'envahisseur. Les officiers qui ordonnèrent de tels actes, les hommes qui les exécutèrent ont sûrement dû être eux-mêmes étonnés de ce qu'ils faisaient. La plupart d'entre eux n'avaient jamais été les témoins d'une mort violente. Ils venaient de mettre le feu, non à un village, mais au monde. C'était le commencement de la fin d'une ère de bien-être, de confiance, de douceur et de tolérance. Dès qu'il lui fût apparu que la Belgique allait être envahie, la Grande-Bretagne cessa d'hésiter, et le 4 août, (à onze heures du soir) déclara la guerre à l'Allemagne. Le jour suivant un navire poseur de mines allemand fut surpris près de l'embouchure de la Tamise par le croiseur *Amphion* et coulé : c'était la première fois dans l'histoire qu'Anglais et Allemands se rencontraient, sous leur drapeau national, sur mer ou sur terre.

Toute l'Europe a gardé le souvenir de l'atmosphère étrange de ces journées d'août ensoleillées, si remplies d'événements, qui marquèrent la fin de la paix armée. Pendant près d'un demi-siècle, le monde occidental avait vécu dans une impression de *sécurité*. Seuls quelques gens aux tempes grisonnantes avaient en France une expérience pratique de la guerre. Les journaux parlaient bien quelquefois de l'éventualité d'une catastrophe mondiale. Mais, pour tous ces hommes auxquels le monde semblait si sûr, une telle expression n'avait pas grand sens. En Angleterre particulièrement, la routine du temps de paix se poursuivit pendant plusieurs semaines : c'est à peine si l'on se sentait un peu ébloui. Le pays était comme un homme qui a contracté un mal fatal appelé à bouleverser toutes ses habitudes de vie et qui pourtant se promène encore comme si de rien n'était. Les gens continuèrent à prendre leurs vacances ; les magasins rassuraient leur clientèle en annonçant que « rien n'était changé aux affaires ». On causait beaucoup et on discutait avec animation à l'heure des journaux, mais bien peu d'individus avaient le sentiment réel qu'ils participaient effectivement à une catastrophe qui allait bientôt englober la population tout entière.

8

Nous allons passer maintenant brièvement en revue les phases principales de la lutte mondiale qui venait de commencer. Préparée par l'Allemagne, la guerre débuta par une attaque brusquée destinée à mettre la France hors de combat, tandis que la Russie en serait encore à rassembler ses forces à l'est. Pendant un certain temps tout marcha bien. La technique militaire retarde toujours sur la science moderne : les militaires sont en effet, en tant que classe, dépourvus d'imagination, et il existe toujours par le monde quelque invention capable de ruiner toutes les notions tactiques et stratégiques, invention que les soldats ont, en général, repoussée. Le plan germanique n'était qu'à moitié moderne ; il aurait pu être éventé dès le début si l'on avait su se servir des tranchées, du fil de fer barbelé et des mitrailleuses ; mais les Français étaient encore moins avancés que les Allemands en matière militaire, et ils se fiaient à des méthodes de guerre découverte qui retardaient d'au moins quatorze ans. Ils ne possédaient en nombre suffisant ni fil de fer ni mitrailleuses, et une tradition ridicule prétendait qu'un Français ne saurait bien combattre derrière des mottes de terre. La frontière belge était défendue par la forteresse de Liège, dont l'équipement avait été en grande partie fourni dix ou douze ans auparavant par des fabricants allemands ; la frontière française du nord-est était aussi mal défendue. La maison autrichienne Skoda avait construit, sous forme de canons lourds à explosifs puissants, des béliers capables d'enfoncer cette porte. Ces forteresses servirent simplement de pièges pour leurs propres garnisons. Les Français attaquèrent vainement dans les Ardennes du sud. Les armées allemandes dévalèrent sur la gauche française avec une puissance qui semblait irrésistible. Liège tomba le 9 août, Bruxelles le 20, et la petite armée anglaise de 70.000 hommes, qui venait d'arriver en Belgique, subit à Mons, le 22 août, le choc de forces supérieures et fut refoulée, bien que ses tirs de mousqueterie

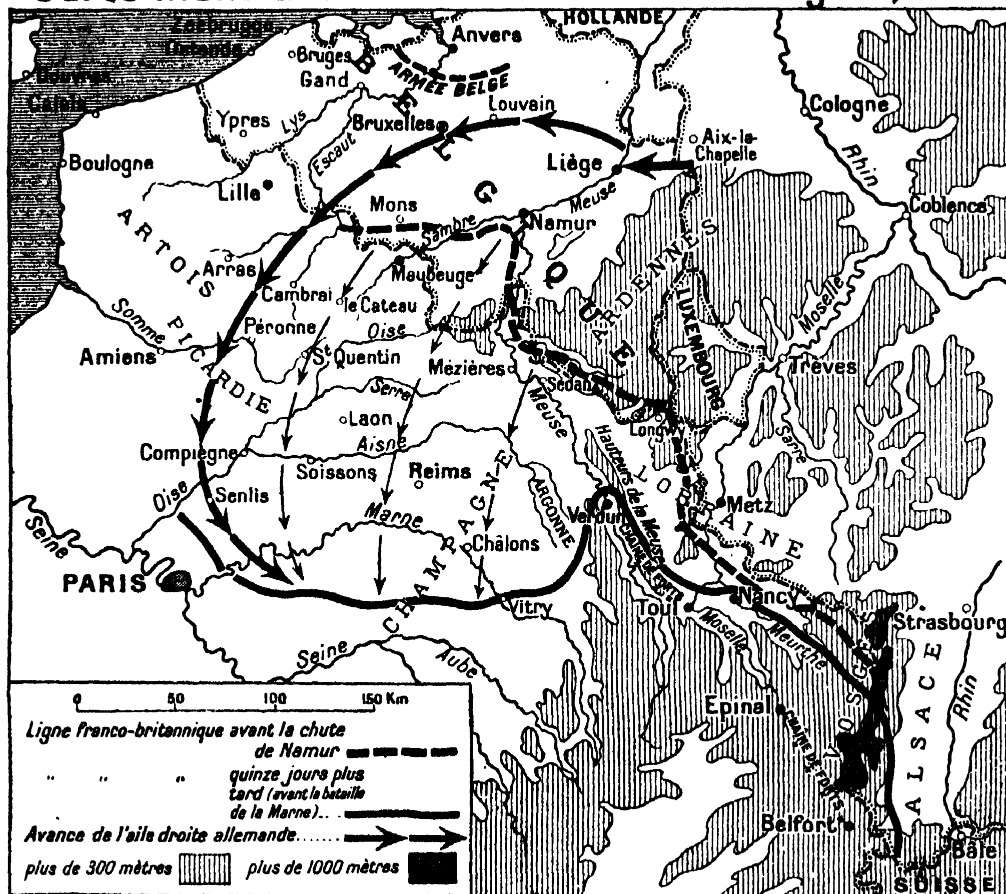
eussent été meurtriers pour l'ennemi. Elle dut reculer vers l'ouest, et l'armée allemande, négligeant Paris, poussa droit devant elle, de façon à écraser contre elle-même la totalité de l'armée française.

Les Allemands étaient si sûrs à cette date d'avoir gagné la guerre que, dès la fin d'août, ils renvoyaient des troupes vers le front oriental, où les Russes saccageaient la Prusse orientale et la Prusse occidentale. Alors vint la contre-attaque française, aussi brillante que rapide. Les Français frappèrent au centre et firent surgir sur la droite de l'ennemi une armée sur laquelle il ne comptait pas. L'aile droite allemande, marchant trop rapidement, perdit sa cohésion et fut rejetée de la Marne sur l'Aisne (Bataille de la Marne, 6 au 10 septembre 1914). Elle aurait été rejetée bien plus loin encore, si elle n'avait eu en réserve la science des retranchements. Derrière l'Aisne, elle s'arrêta et se terra. Les canons lourds, les obus à explosifs puissants, les tanks dont les alliés auraient eu besoin pour écraser ces retranchements, n'existaient pas encore.

La bataille de la Marne ruina le plan allemand primitif. La France fut pour un temps sauvée. Mais l'Allemagne n'était pas vaincue. Elle gardait une grande supériorité en hommes et en matériel. Sa crainte de la Russie à l'est se trouvait apaisée par la formidable victoire qu'elle venait de remporter à Tannenberg. La phase suivante de la campagne fut une marche précipitée pour tourner l'aile gauche des armées alliées et pour s'emparer des ports de la Manche, afin de couper la France de l'Angleterre. Les deux armées s'étendirent ainsi vers l'ouest, dans une sorte de course à la côte. Puis les Allemands, qui avaient une grande supériorité en canons et en munitions portèrent leurs attaques dans la région d'Ypres à la mer. Il s'en fallut de peu qu'ils perçassent, mais ils furent finalement contenus.

La guerre sur le front occidental se stabilisa sous forme de guerre de tranchées. Ni d'un côté ni de l'autre on n'avait la science et l'armement qu'il aurait fallu pour

Carte montrant le PLAN ALLEMAND original, 1914.



rompre un système de tranchées modernes, et l'on dut avoir recours à des hommes de science, à des inventeurs, bref à des hommes n'ayant nullement un caractère militaire. A cette époque le problème essentiel de la guerre de tranchées avait déjà reçu une solution; il existait en Angleterre un modèle de tank qui dès 1916 aurait pu donner aux alliés une victoire facile et rapide ; mais le militaire de profession est nécessairement un homme sans imagination et de faible puissance mentale ; presque tous les très grands soldats ont été des jeunes gens sans expérience et d'esprit ouvert comme Alexandre, Napoléon et Hoche, des politiciens devenus militaires comme César, des nomades comme les capitaines huns ou mongols, ou des amateurs comme Cromwell et Washington ; mais la guerre, après cinquante années de militarisme, était devenue l'affaire de professionnels ; à aucun moment de la campagne, il ne fut possible de retirer aux généraux la direction des opérations ; ni au Grand Quartier allemand, ni dans les Grands Quartiers alliés on n'était disposé à tolérer des inventions destructrices de toutes les méthodes traditionnelles. Non seulement l'idée du tank était désagréable à ces messieurs, mais cet appareil leur semblait donner aux simples soldats qu'il abritait une protection qui n'avait pas un caractère militaire. Les Allemands, cependant, se décidèrent à faire quelques innovations. Le 28 février 1915, il sortirent un appareil assez futile, le projecteur de liquides enflammés, dont le plus grand inconvénient était qu'il menaçait de rôtir vivant celui qui le maniait. Enfin, en avril, au cours d'une seconde grande offensive contre les Britanniques (seconde bataille d'Ypres, 17 avril au 17 mai 1915), ils se servirent d'un nuage de gaz empoisonnés. Cette horrible invention fut mise en œuvre contre des troupes algériennes et canadiennes. Ces troupes furent d'abord ébranlées, tant par la torture physique qui leur était infligée que par l'atroce spectacle donné par les hommes qui étaient mortellement atteints ; mais, malgré tout, elles tinrent bon. Pendant quelque temps les chimistes prirent le pas sur les militaires, et en moins de six semaines les troupes se trouvèrent munies d'un appareil de défense suffisamment efficace.

Durant un an et demi, jusqu'en juillet 1916, la situation, sur le front occidental, resta tendue et indécise. De puissantes attaques se terminèrent pour chaque parti par de sanglants échecs. Les Français attaquèrent en Champagne en 1915, les Britanniques à Loos. De la Suisse à la mer du Nord couraient deux lignes continues de tranchées, séparées quelquefois par un kilomètre ou davantage, quelquefois par moins d'un mètre (par exemple à Arras) ; à l'intérieur ou à l'arrière de ces lignes de tranchées des millions d'hommes peinaient, préparaient des raids dans la ligne ennemie ou montaient des offensives sanglantes et condamnées d'avance. En toute autre époque, ces masses stagnantes auraient été décimées par les plus effroyables épidémies, mais là aussi la science moderne avait modifié les conditions de la guerre. On vit bien apparaître certaines maladies nouvelles ; quelques hommes, à force de se tenir dans l'eau, eurent les pieds attaqués, mais l'esprit combatif des deux armées ne fut pas diminué dans l'ensemble. Derrière ce front, toute la vie des nations belligérantes se ramenait de plus en plus à la fabrication des munitions, à la préparation des approvisionnements : il s'agissait aussi de trouver des contingents suffisants pour remplacer les hommes qui chaque jour tombaient sur le champ de bataille. Les Allemands avaient la bonne fortune de posséder un nombre considérable de gros canons de siège destinés aux forteresses de la frontière ; ils s'en servaient maintenant pour écraser les tranchées à l'aide de puissants explosifs. Les alliés furent sous ce rapport, dans un état d'infériorité durant les premières années de la guerre, et leurs pertes dépassèrent constamment celles des Allemands.

Durant la première moitié de 1916, on assista à une furieuse attaque des Allemands contre Verdun. Les Allemands subirent des pertes énormes et furent finalement contenus, après avoir avancé de quelques kilomètres dans les lignes françaises. Les pertes des Français furent au moins aussi fortes. « *Ils ne passeront pas !* », disait et chantait l'infanterie française — et elle tint parole.

Pour les Allemands, le front oriental était plus étendu et retranché de façon moins systématique que le front occidental. Pendant quelque temps les armées russes, en dépit du désastre de Tannenberg, continuèrent à pousser vers l'ouest. Elles conquirent sur les Autrichiens presque toute la Galicie, prirent Lemberg le 2 septembre 1914 et la grande forteresse de Przemysl le 22 mars 1915. Mais, après que les Allemands eurent constaté qu'ils ne pouvaient percer le front

occidental et que les alliés, d'autre part, eurent manqué leur offensive, par suite de leur pénurie de matériel, les armées germaniques se retournèrent contre la Russie, et lui assénèrent une série de coups très durs, grâce à l'emploi nouveau de masses d'artillerie, frappant d'abord au nord, puis au sud du front russe. Le 22 juin Przemysl fut repris, et toute la ligne russe refoulée. Le 2 septembre Vilna tomba aux mains des Allemands.

Le 23 mai 1915, l'Italie se joignit aux alliés et déclara la guerre à l'Autriche (ce n'est qu'un an plus tard qu'elle déclara la guerre à l'Allemagne). Elle poussa, par delà sa frontière orientale, vers Goritza (qui tomba durant l'été de 1916), mais son intervention fut de peu d'utilité à cette époque aussi bien à la Russie qu'aux deux puissances occidentales. L'Italie se borna à établir une ligne de tranchées parmi les hautes montagnes qui constituent sa pittoresque frontière nord-orientale.

Tandis que les fronts des principaux combattants s'immobilisaient ainsi, des deux côtés on s'évertua à frapper l'arrière de l'adversaire. Les Allemands entreprirent une série de raids de zeppelins, et, plus tard, d'aéroplanes, sur Paris et l'est de l'Angleterre. Ils visaient ostensiblement les dépôts, les usines de munitions, et autres cibles d'importance stratégique, mais, pratiquement, ils laissaient tout aussi bien tomber leurs bombes sur les lieux habités. Au commencement, ces appareils ne lancèrent pas de bombes bien puissantes, mais plus tard la taille et la qualité des projectiles devinrent telles qu'un nombre considérable de personnes furent tuées ou blessées, et que de grands dégâts furent commis. Les Anglais furent exaspérés et indignés par ces attentats. Bien que les Allemands possédassent des zeppelins depuis plusieurs années, aucune personnalité responsable ne s'était demandé en Angleterre comment l'on se protégerait contre ces engins de guerre, et ce ne fut qu'à la fin de 1916 que des canons anti-dirigeables furent installés et que les pirates furent systématiquement attaqués par des aéroplanes. Puis vint pour les Zeppelins une série de désastres, et après le printemps de 1917 ils cessèrent d'être employés, sauf pour les reconnaissances en mer, leur place étant prise par de grands aéroplanes (les gothas). Les visites de ces derniers sur Londres et l'est de l'Angleterre devinrent régulières après l'été de 1917. On vit se reproduire la même scène, durant l'hiver 1917-1918, à chaque nuit de clair de lune : l'éclatement des fusées avertisseuses, le sifflet perçant des agents de police, les rues vidées de monde en un instant, le roulement lointain de dizaines, de centaines de canons anti-aériens, qui, graduellement se transformait en un formidable rugissement, le sifflement des shrapnells, et finalement, si l'un des pirates était parvenu à franchir le barrage, l'éclatement sourd de ses bombes. Peu d'instants après, les tirs de barrage s'apaisaient, et c'était alors le bruit précipité des voitures de pompiers et des ambulances... Chaque Londonien se rendait compte personnellement de ce que c'était que la guerre.

Tandis que les Allemands cherchaient ainsi à ébranler les nerfs des populations civiles de leurs ennemis, ils attaquaient le commerce maritime des Anglais par tous les moyens en leur pouvoir. Lorsque la guerre éclata, ils avaient, éparpillés sur toutes les mers du monde, un certain nombre de croiseurs corsaires, et, dans le Pacifique, une escadre de puissants croiseurs modernes : à savoir, le *Scharnhorst*, le *Gneisenau*, le *Leipzig*, le *Nurnberg*, et le *Dresden*. Quelques croiseurs détachés, en particulier l'*Emden*, causèrent de graves dommages avant d'être poursuivis, et l'escadre principale, ayant surpris sur les côtes du Chili une escadre britannique, inférieure en nombre, coula le 1er novembre 1914 le *Good Hope* et le *Monmouth*. Un mois plus tard, une escadre anglaise conduite par l'amiral Sturdee tomba à son tour sur les navires allemands et les coula tous, à l'exception du *Dresden* (bataille des îles Falkland). Depuis lors les Alliés gardèrent la maîtrise incontestée de la surface des mers, maîtrise que la grande bataille navale du Jutland (1er mai 1916) ne suffit pas à mettre en péril. Les Allemands concentrèrent de plus en plus leur attention sur la guerre sous-marine. Dès le début des hostilités, ils avaient remporté à cet égard des succès considérables. En une seule journée, trois puissants croiseurs, le *Hogue*, l'*Aboukir* et le *Cressy* avaient été coulés, avec 1.473 hommes. Les sous-marins allemands continuèrent à lever un lourd tribut sur la marine britannique ; au commencement, ils avaient l'habitude d'interpeller et de visiter les navires marchands et les navires de passagers, mais bientôt, par crainte d'être pris au piège, ils abandonnèrent cette pra-

tique et, à partir du printemps de 1915, coulèrent indistinctement et sans avertissement préalable tout ce qu'ils rencontraient. En mai 1915, ils coulèrent ainsi le grand paquebot *Lusitania*, et un grand nombre de citoyens américains furent parmi les noyés. Ce méfait indisposa violemment contre eux le peuple des États-Unis, mais ils restaient si convaincus qu'un blocus sous-marin affaiblirait ou réduirait peut-être même l'Angleterre, qu'ils intensifièrent de plus en plus leur campagne, sans se préoccuper du danger que représentait pour eux l'entrée possible de l'Amérique dans le cercle de leurs ennemis.

Pendant ce temps des forces turques, très mal équipées d'ailleurs, esquissaient des gestes de menace en Égypte, dans le désert de Sinaï.

Tandis que les Allemands cherchaient ainsi à frapper sur mer et dans l'air la Grande-Bretagne, le moins accessible et le plus important de leurs ennemis, les Français et les Anglais s'embarquaient en Orient dans une désastreuse attaque de flanc, qui, à travers la Turquie, devait atteindre les Puissances centrales. La campagne de Gallipoli fut fort intelligemment conçue, mais pitoyablement exécutée. Si elle avait réussi, les Alliés auraient été maîtres de Constantinople dès 1915. Mais les Turcs furent avertis de leurs projets, deux mois à l'avance, par un bombardement prématuré des Dardanelles (février) et probablement aussi par la trahison de la Cour grecque. Quand finalement les forces françaises et anglaises débarquèrent dans la péninsule de Gallipoli, elles y trouvèrent les Turcs bien retranchés et mieux équipés qu'elles-mêmes pour une guerre de position. Les Alliés comptaient, en fait d'artillerie lourde, sur les gros canons de leurs navires, qui ne pouvaient avoir que peu d'action sur les tranchées, et, entre autres choses, ils avaient oublié les sous-marins ennemis. Plusieurs cuirassés furent perdus. Ils disparurent dans les mêmes eaux claires sur lesquelles avaient jadis glissé les navires de Xerxès, alors qu'ils faisaient voile vers Salamine. L'histoire de la campagne de Gallipoli fut, du côté des Alliés, à la fois héroïque et pitoyable ; jamais on ne vit plus de courage et plus d'incompétence, un plus grand gaspillage de vies, de matériel et de prestige militaire. En janvier 1916, les Alliés se rembarquaient.

En relation étroite avec les vacillations de la Grèce fut l'entrée en guerre de la Bulgarie (12 octobre 1915). Le roi de Bulgarie avait hésité pendant plus d'une année avant de choisir entre les deux partis. L'échec manifeste des Britanniques à Gallipoli, joint à une forte attaque des Austro-Allemands contre la Serbie, le fit définitivement pencher vers les Empires centraux. Tandis que les Serbes étaient engagés sur le Danube dans une dure lutte contre les envahisseurs, Ferdinand les attaqua par derrière, et en quelques semaines leur pays fut entièrement occupé par l'ennemi. L'armée serbe effectua à travers les montagnes d'Albanie une terrible retraite vers la côte, où ses débris furent recueillis par une flotte alliée.

Une armée alliée débarqua à Salonique, en Grèce, et poussa vers Monastir, mais elle ne put apporter aux Serbes aucune aide efficace. Un nouvel échec s'ajoutait ainsi à celui de Gallipoli.

Plus à l'est, en Mésopotamie, les Britanniques, essayèrent, en employant surtout des troupes indiennes, d'effectuer une attaque de flanc, encore plus excentrique, contre les Puissances centrales. Une armée, très mal équipée pour une telle campagne, fut débarquée à Basra en novembre 1914, et poussa l'année suivante dans la direction de Bagdad. Elle remporta une victoire à Ctésiphon, l'ancienne capitale des Arsacides et des Sassanides, à quarante kilomètres de Bagdad, mais les Turcs ayant reçu de puissants renforts, elle dut battre en retraite sur Kut-Amara, et mourant de faim, capitula avec son chef, le général Townshend (29 avril 1916).

Toutes ces campagnes, dans l'air, sous les mers, en Russie, en Turquie et en Asie, n'avaient qu'une valeur accessoire par rapport au front principal, c'est-à-dire celui qui s'étendait de la Suisse à la mer ; c'est là que des millions d'hommes étaient retranchés, s'initiant lentement à des méthodes de guerre scientifique. L'aviation faisait des rapides progrès. Au début de la guerre, l'aéroplane n'avait servi que pour les reconnaissances, bien que les Allemands en fissent usage pour régler les tirs de leur artillerie ; mais jamais on n'avait entendu parler des combats aériens. En 1916, les aéroplanes furent munis de mitailleuses et purent s'attaquer mutuellement ; l'effet de leurs bombardements était de plus en plus puissant ; on avait créé pour eux une science merveilleuse de photographie aérienne, et ils rendaient, conjointement

avec l'artillerie, d'énormes services à l'infanterie. Mais les militaires se montraient encore hostiles à l'emploi du *tank*, c'est-à-dire de la seule arme capable d'apporter une décision dans la guerre de tranchées.

C'est ce que beaucoup de gens intelligents, en dehors des sphères militaires, comprenaient clairement. L'usage du tank contre les tranchées était un expédient indiqué. Léonard de Vinci avait déjà eu l'idée du tank, mais quel « expert » militaire aurait eu la curiosité d'étudier Léonard de Vinci ? Peu de temps après la guerre sud-africaine, on lut dans les revues des récits de batailles imaginaires où figuraient des tanks ; un modèle de tank, fabriqué par le technicien A. Corry, de Leeds, et prêt à fonctionner, fut même présenté en 1911 aux autorités britanniques, qui, bien entendu, le refusèrent. Le tank avait donc été inventé et réinventé bien avant la guerre. Mais si les affaires étaient restées entre les mains des militaires, on peut être sûr qu'on ne s'en serait jamais servi. Ce fut M. Winston Churchill, qui était en 1915-1916 à l'Amirauté britannique, qui insista pour que l'on fabriquât quelques tanks et qui les fit expédier en France, cela en dépit de l'opposition la plus farouche. C'est donc à la marine, et non à l'armée anglaise que la science militaire est redevable de l'emploi des tanks. Les autorités militaires allemandes étaient tout aussi hostiles à cet appareil. En juillet 1916, les commandants en chef des armées franco-anglaises, entreprirent une grande offensive qui ne parvint pas à rompre le front allemand. Ils avancèrent par places de quelques kilomètres, mais furent ailleurs battus. Ce fut un véritable massacre des nouvelles armées britanniques. Les tanks n'étaient pas intervenus.

En septembre, alors que la saison était trop avancée pour une offensive soutenue, les tanks firent pour la première fois leur apparition. Quelques-uns d'entre eux furent mis en action, d'une façon du reste assez peu intelligente, par les Britanniques. Ils impressionnèrent profondément les Allemands, produisant dans leurs rangs une véritable panique, et il n'y a aucun doute que s'ils avaient été employés en juillet en masses suffisantes par un général doué d'imagination et d'énergie, ils auraient terminé instantanément la guerre. A cette date, les Alliés avaient en Occident une grande supériorité numérique sur les Allemands (sept contre quatre). La Russie, bien que près d'être épuisée, tenait encore. L'Italie pressait durement l'Autriche, et la Roumanie venait juste de se ranger aux côtés des Alliés. Mais le gaspillage d'hommes et la médiocrité du commandement britannique au cours de cette désastreuse offensive de juillet, mirent Anglais et Français à deux pas du désastre.

Dès que l'échec anglais eut rassuré les Allemands, ils se retournèrent contre la Roumanie, et celle-ci subit, durant l'hiver de 1916, le même sort que la Serbie en 1915. L'année, qui avait débuté par la retraite de Gallipoli et la reddition de Kut-Amara, s'acheva sur l'écrasement de la Roumanie et le guet-apens tendu par les royalistes d'Athènes à une compagnie de marins franco-anglais qui avait débarqué dans le port du Pirée. Il semblait que le roi Constantin de Grèce allait suivre l'exemple de Ferdinand de Bulgarie. Mais la ligne côtière de la Grèce est fort exposée à une action navale. Un blocus fut établi, et un corps français parti de Salonique put tendre la main à un corps italien parti de Valona et isoler le roi de Grèce de ses amis des Empires centraux. En juillet 1917, Constantin fut contraint d'abdiquer et son fils Alexandre fut proclamé roi à sa place.

Dans l'ensemble, la situation semblait beaucoup moins dangereuse pour l'impérialisme des Hohenzollern à la fin de 1916 qu'elle ne l'avait été après l'échec de la première grande ruée sur la Marne. Les Alliés avaient gaspillé deux années fertiles en occasions propices. La Belgique, la Serbie, la Roumanie, de vastes territoires en France et en Russie étaient occupés par les troupes austro-allemandes. Toutes les contre-offensives avaient échoué, et la Russie donnait des signes visibles d'un effondrement prochain. Si l'Allemagne avait été gouvernée avec sagesse, elle aurait pu faire à cette époque une paix raisonnable. Mais le succès avait grisé ses impérialistes. Ce qu'ils voulaient, c'était, non la sécurité de leur pays, mais son triomphe absolu, non le bien universel, mais l'empire du monde. « La chute ou une puissance mondiale », telle était leur formule. Leurs adversaires n'eurent pas d'autre alternative que de combattre jusqu'au bout.

9

Au commencement de 1917, la Russie s'effondra.

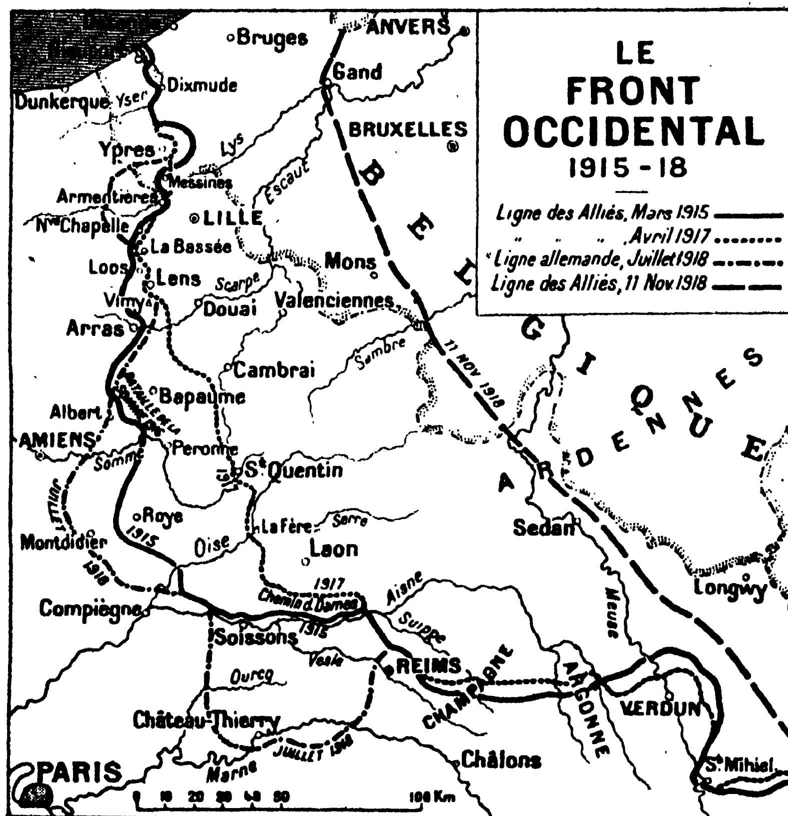
On était arrivé à un moment où la tension causée par la guerre commençait à être trop forte pour les populations européennes. Partout les transports étaient désorganisés, partout navires et chemins de fer manquaient des réparations nécessaires ; des masses d'hommes de plus en plus considérables étaient enlevées à l'industrie, les matières premières s'épuisaient, la production des matières alimentaires se ralentissait, l'instruction était moins bonne et la vie de tous les jours était moins sûre et moins honnête qu'autrefois. Nulle part, en présence de la rupture des liens traditionnels, le pouvoir ne se montrait capable de tenir vraiment en main la situation, et les disciplines délicates du temps de paix étaient remplacées par les lourdes brutalités de « l'ordre militaire ». Chaque jour, quelque nouveau peuple européen se voyait contraint d'abandonner ses habitudes de vie et de se plier à des circonstances nouvelles qui l'affolaient, le surexcitaient et le démoralisaient. Mais aucun pays ne souffrit plus, ni plus vite, que la Russie de cet arrachement brutal de l'arbre séculaire de la civilisation. L'autocratie russe était à la fois incapable et malhonnête. Le tsar, comme plusieurs de ses ancêtres, venait de sombrer dans une sorte de folie piétiste, et la cour était dominée par un imposteur religieux, Raspoutine, dont le culte était fait de pratiques infâmes et innommables. A l'abri de ce mysticisme malpropre, une bande de paresseux et de coquins sabotaient la guerre à leur guise. Le soldat russe était envoyé à la bataille sans canons, et même sans munitions. Pendant quelque temps, ces soldats souffrirent en silence, comme souffrent les bêtes : mais, même chez les plus ignorants, il y a une limite à l'endurance. Un dégoût profond du tsarisme s'insinuait parmi ces armées mal conduites et trahies. Dès la fin de 1915, la Russie devint pour ses alliées la source des plus graves préoccupations. Pendant toute l'année 1916, elle resta sur la défensive et l'on chuchota qu'elle préparait une paix séparée avec l'Allemagne. Elle ne fournit que peu d'aide à la Roumanie.

Le 20 décembre 1916 le moine Raspoutine fut assassiné à Pétrograd au cours d'un dîner et l'on fit un tardif effort pour remettre un peu d'ordre dans les affaires du tsarisme. Mais en mars la situation évolua rapidement; des émeutes causées par la disette éclatèrent à Pétrograd et se transformèrent bientôt en une insurrection révolutionnaire ; on essaya alors de supprimer la Douma, l'assemblée représentative, et d'arrêter les chefs libéraux ; puis on assista à la formation d'un gouvernement provisoire sous la présidence du prince Lvoff, et finalement à l'abdication du tsar (15 mars). Pendant un certain temps, il semblait qu'une révolution modérée fût encore possible, peut-être même avec un nouveau tsar. Mais il devint vite évident que le peuple russe avait trop perdu confiance pour qu'une solution moyenne restât possible. Les Russes étaient las jusqu'à l'écœurement du vieil ordre de choses européen, des tsars, des guerres et des Grandes Puissances ; tout ce qu'ils demandaient, c'était qu'on les arrachât au plus vite à leur effroyable misère Les Alliés n'avaient aucune compréhension des réalités russes ; leurs diplomates étaient des gens fort bien élevés, mais qui s'occupaient plus de la cour russe que de la Russie, dont ils ignoraient tout : ils firent bévue sur bévue quand il leur fallut faire face à la situation nouvelle. Les diplomates ne portaient que médiocrement dans leur cœur le régime républicain, et ils firent tout ce qu'ils purent pour créer des difficultés au nouveau gouvernement. A la tête de ce gouvernement républicain figurait un chef éloquent et pittoresque, Kerensky, qui, d'une part, avait à compter avec un mouvement plus profondément révolutionnaire : celui des « révolutionnaires sociaux », et, de l'autre, ne trouvait chez les Alliés qu'un appui des plus tièdes. Les Français et les Anglais harcelèrent leur malheureuse alliée pour qu'elle prît une nouvelle offensive, mais quand les Allemands eurent lancé par terre et par mer une forte attaque contre Riga, l'Amirauté britannique trembla à l'idée d'envoyer une expédition de secours dans la Baltique. La nouvelle république russe dut combattre sans assistance. En dépit de leur grande supériorité navale et des protestations de l'amiral Fisher (1841-1920), les Alliés, en dehors de quelques attaques sous-marines, laissèrent l'entière maîtrise de la Baltique aux Allemands pendant toute la guerre.

Les masses russes étaient résolues a terminer la guerre. Il s'était constitué à Pétrograd un corps qui représentait les ouvriers et les simples soldats, le Soviet, et ce corps réclama à grands cris une conférence internationale des socialistes à Stockholm. Des rixes, causées par le manque

de vivres, se produisaient à ce moment à Berlin ; la lassitude était profonde en Allemagne et en Autriche, et il n'y a maintenant aucun doute qu'une telle conférence tenue en 1917 aurait conduit très vite à une paix raisonnable, fondée sur des principes démocratiques, ainsi qu'à une révolution allemande. Kerensky supplia les Alliés d'autoriser cette conférence, mais ceux-ci, craignant une explosion mondiale de socialisme et de républicanisme, refusèrent, en dépit de la réponse favorable d'une faible majorité du Labour Party britannique ; sans aide morale ou physique des Alliés, les républicains russes « modérés » essayèrent de continuer à combattre et firent un dernier effort offensif en juillet. Cette offensive échoua, après quelques succès préliminaires et un terrible massacre de troupes.

La Russie avait atteint la limite de son endurance. Des mutineries éclatèrent dans les armées russes, particulièrement sur le front nord, et, le 7 novembre 1917, Kerensky fut renversé ; le Gouvernement des Soviets s'empara du pouvoir : il était dominé par les socialistes bolchévistes dirigés par Lénine et il s'était engagé à conclure la paix sans



tenir compte des protestations des Alliés. La Russie était mise définitivement hors de combat.

Le printemps de 1917 avait vu une attaque coûteuse et stérile des Français sur le front de Champagne et au Chemin-des-Dames. De sorte qu'à la fin de cette année de guerre la situation se présentait encore favorablement pour l'Allemagne, et celle-ci, si elle avait combattu pour sa sécurité, au lieu de vouloir satisfaire son orgueil, aurait pu encore obtenir une paix honorable. Mais jusqu'à l'épuisement final, on fit miroiter aux yeux du peuple des Empires centraux le mirage d'un impérialisme mondial.

Pour que ce but fût atteint, il fallait que l'Angleterre fût non seulement tenue en échec, mais qu'elle fût subjuguée aveuglée par son dessein, l'Allemagne ne s'était pas inquiétée de voir l'Amérique se rapprocher chaque jour de ses ennemis. Pendant toute l'année 1916, la campagne sous-marine s'était intensifiée, mais elle avait jusqu'alors respecté les navires des neutres. En janvier 1917, un blocus complet de la Grande Bretagne et de la France fut proclamé et les vaisseaux neutres furent avertis d'avoir à se retirer des mers britanniques. La conséquence de ce torpillage de tous les navires du monde, sans distinction de nationalité, fut l'entrée en guerre des Etats-Unis, le 6 avril 1917. Alors que la Russie se dissolvait et était réduite à l'impuissance, on vit l'Amérique se muer avec rapidité en une grande nation militaire. De plus, l'emploi illimité des sous-marins, dont les impérialistes allemands attendaient tant qu'ils n'avaient pas hésité à se charger d'un ennemi de plus, fut loin de donner les résultats espérés. La marine britannique fit, en cette circonstance, preuve d'un esprit

d'invention très supérieur à celui de l'armée ; sous l'eau, à la surface, et dans l'air on multiplia les moyens de défense ; et après un mois de pertes sérieuses, le nombre des torpillages commença à décroître. Les Anglais jugèrent nécessaire d'instituer un rationnement des vivres ; les règlements nouveaux furent bien conçus et intelligemment appliqués ; le public fit preuve d'un excellent esprit, et tout danger de famine et de troubles sociaux sembla s'éloigner.

Et pourtant le gouvernement impérial allemand persistait dans son dessein. Si les sous-marins ne donnaient pas tout ce que l'on attendait d'eux, et, si les armées américaines se rassemblaient comme une nuée d'orage, du moins la Russie était-elle définitivement à terre ; en octobre, l'Allemagne dirigea contre l'Italie une offensive du genre de celle qui avait écrasé la Serbie en 1915 et la Roumanie en 1916. Les effets en furent impressionnants ; le front italien s'effondra après la bataille de Caporetto, les armées austro-allemandes dévalèrent sur la Vénétie, et Venise fut bientôt à portée de leurs canons. L'Allemagne était en état d'accueillir avec hauteur les propositions de paix de la Russie, et la paix de Brest-Litovsk (2 mars 1918) donna aux Alliés une idée de ce qu'une victoire allemande signifierait pour eux.

Pendant tout l'hiver des troupes allemandes avaient été transportées du front oriental sur le front occidental, et, lorsque vint le printemps de 1918, un dernier coup de fouet fut donné à l'enthousiasme de l'Allemagne, lasse, saignante et mourant de faim, sous forme d'une promesse que l'effort qu'elle allait avoir encore à fournir serait le dernier de tous. Pendant plusieurs mois, des troupes américaines avaient débarqué en France, mais le gros des forces des Etats-Unis était encore de l'autre côté de l'Atlantique. Il était grand temps que le coup décisif fût porté sur le front occidental. La première attaque fut dirigée contre les Britanniques, sur le front de la Somme. Les généraux de cavalerie, assez médiocres, qui commandaient sur un front où la cavalerie était pour le moins encombrante, furent surpris pendant leur sommeil : et le 21 mars, la cinquième armée britannique fut refoulée, en un désordre inexprimable : c'est ce qu'on a appelé « le désastre de Gough ». Les rivalités des généraux anglais et français avaient empêché toute unification du commandement, et derrière Gough il n'y avait aucune réserve. Des milliers de canons, et des prisonniers par dizaines de mille, furent perdus. La plupart de ces pertes furent dues à l'incapacité complète du haut commandement britannique. On n'abandonna pas moins d'une centaine de tanks *parce qu'ils manquaient d'essence*. Les Britanniques furent refoulés jusque sur Amiens. Pendant tout les mois d'avril et de mai, les Allemands lancèrent offensive sur offensive. Ils parvinrent presque à percer dans le secteur nord, et au sud, marchèrent vers la Marne, qu'ils atteignirent le 30 mai 1918.

Ce fut là le point culminant de l'effort allemand. Derrière les armées, il n'y avait plus qu'un pays épuisé. Les hommes politiques alliés intervinrent enfin dans les querelles des militaires de profession, et le maréchal Foch fut placé au commandement suprême de toutes les armées alliées. Des troupes fraîches étaient expédiées en hâte d'Angleterre, et l'Amérique envoyait ses hommes en France par centaines de mille. En juin, les Autrichiens firent un dernier effort contre l'Italie, mais ne purent résister à une contre-attaque italienne. Au commencement du même mois, Foch commença une contre-offensive contre le saillant ennemi. En juillet, le vent tourna, et les Allemands, assommés, battirent en retraite. La bataille de Château-Thierry (18 juillet) permit de juger de la qualité des nouvelles armées américaines. La poche formée par les lignes allemandes aux environs d'Amiens fut graduellement réduite, pour disparaître tout à fait. L'Allemagne était à bout. Ses troupes avaient perdu toute valeur combative, et octobre ne fut pour elle qu'une longue suite de défaites et de retraites sur tout le front occidental. Au début de novembre, les troupes alliées étaient à Valenciennes et à Sedan. En Italie, les Autrichiens fuyaient en désordre. Partout, c'était l'effondrement pour les Hohenzollern et pour les Habsbourg. Le coup final fut porté avec une rapidité vraiment stupéfiante. C'est à peine si les Français et les Anglais pouvaient croire leurs journaux, qui, chaque matin, leur annonçaient la prise de centaines de canons et de milliers de prisonniers.

En septembre, une grande offensive alliée contre la Bulgarie avait eu comme conséquences une révolution dans ce pays, suivie de propositions de paix. Puis vint la capitulation de la Turquie à la fin d'octobre, et celle de l'Autriche-Hongrie le 4 novembre.

On essaya de faire sortir la flotte allemande pour une dernière bataille, mais les marins se mutinèrent (7 novembre).

Sans une ombre de dignité, le kaiser et le kronprinz s'empressèrent de prendre la fuite et se réfugièrent en Hollande. Le 11 novembre un armistice fut signé. La guerre était finie...

Cette guerre avait duré quatre ans et trois mois, et graduellement presque toutes les nations du monde, celles du monde occidental tout au moins, avaient été entraînées dans son tourbillon. Plus de dix millions d'hommes avaient été tués au cours de la lutte, vingt ou vingt-cinq millions étaient morts des suites de leurs souffrances et de leurs privations. Le manque de nourriture avait ruiné l'organisme d'une foule d'individus. Une forte proportion de ceux qui vivaient encore était occupée à faire des munitions, employée dans les hôpitaux, ou remplaçait les hommes qui étaient à l'armée. Industriels et commerçants avaient dû s'adapter à des méthodes fiévreuses. La guerre était devenue une atmosphère, une habitude de vie, un nouvel ordre social. Et voilà que brusquement tout cela prenait fin.

10

Le monde, pendant l'année qui suivit la grande guerre, fut semblable à un homme qui aurait subi une grave opération chirurgicale faite d'une main brutale et qui se demanderait s'il vit ou si le choc reçu n'entraînera pas sa mort à bref délai. Ce monde était à la fois ébloui et étourdi. L'impérialisme militariste allemand avait été vaincu, mais à un effroyable prix. Il s'en était, d'ailleurs, fallu de peu qu'il triomphât. La vie continua, après que la tension du conflit eût pris fin, un peu relâchée, un peu molle, faite d'à-coups et d'hésitations. On avait soif de paix ; il y avait comme un besoin universel de sécurité, de liberté, de prospérité, de tout ce qui caractérisait l'état d'avant-guerre ; mais, ces biens perdus, il n'existait aucune volonté assez ferme pour en assurer au pays le retour définitif.

Comme ç'avait été le cas pour la république romaine, à la suite de l'effort des guerres puniques, il y avait eu chez nous un profond déchaînement des instincts de violence et de cruauté, et un affaiblissement profond de toute moralité économique ou financière. Des esprits généreux s'étaient librement sacrifiés aux exigences immédiates de la guerre, mais tout ce qu'il y avait d'êtres vils et rusés dans le monde des affaires et de la finance avait épié l'occasion favorable que leur fournissait cette époque si violemment troublée et avait mis la main sur les ressources, aussi bien que sur l'organisation politique de chaque pays. Partout, des hommes qui auraient été considérés comme des aventuriers ténébreux avant 1914, avaient acquis puissance et influence, alors que des individus qui leur étaient supérieurs ne recevaient aucune récompense pour leur dur labeur. Des gens comme lord Rhondda, le contrôleur des vivres britanniques, se tuaient littéralement de travail, alors que les profiteurs de guerre se rendaient maîtres de la presse et des partis.

On avait assisté au cours de la guerre, dans presque tous les pays belligérants, à d'extraordinaires expériences de gestion collective. On avait compris que les simples expédients du commerce en temps de paix, le marchandage, la tendance qu'avait le commerçant à se réserver pour une occasion favorable, étaient incompatibles avec les besoins urgents nés de l'état de guerre. Les transports, le combustible, l'alimentation et la distribution des matières premières, avaient été placés sous le contrôle public. Les fermiers avaient été privés du droit de sous-louer ; le bétail avait été mis dans des parcs à daim et les prairies avaient été labourées, avec ou sans l'assentiment des propriétaires. On avait mis de sérieuses entraves aux constructions de luxe, ainsi qu'à la formation de sociétés d'un caractère spéculatif. En fait, une sorte d'état socialiste avait, sous la pression des circonstances, été instauré à travers toute l'Europe belligérante. Pesante et gauche était son action, et elle entraînait pas mal de gaspillage ; mais les résultats étaient supérieurs à ce qu'ils auraient été si l'on eût lâché la bride aux chercheurs de profit, aux accapareurs, à ceux qui poussaient aux hauts prix, bref à tous les producteurs incohérents de « l'entreprise privée ».

Durant les premières années de la guerre, il y eut chez tous les belligérants un sentiment très largement répandu de la solidarité des classes et de l'intérêt général du pays. Partout les gens du peuple sacrifiaient leur vie et leur santé à ce qu'ils croyaient être le bien de l'Etat. On leur promettait, en retour, qu'il y aurait moins d'injustice

sociale après la guerre et que tout serait subordonné aux intérêts de la communauté. En Grande-Bretagne, par exemple, M. Lloyd George marquait avec force son intention de faire du pays « une terre digne de ses héros ». Dans des discours enflammés et d'une belle éloquence, il laissait entrevoir que le sentiment d'un intérêt commun, né de la guerre, porterait de nouveaux fruits en temps de paix. On créa dans ce même pays un ministère de la Reconstruction, dans le but avoué de tracer le plan d'un ordre social plus généreux, d'une meilleure organisation du travail, de trouver une solution au problème du logement, de développer l'instruction, d'opérer enfin un réajustement complet et scientifique de tout le système économique. La même espérance d'un monde meilleur soutenait le moral des soldats en France, en Allemagne et en Italie. Une désillusion précoce provoqua, on le sait, l'effondrement de la Russie. De sorte que deux courants d'émancipation, hostiles l'un à l'autre, avaient envahi l'esprit des Occidentaux vers la fin de la guerre. Les individus riches et de tempérament aventureux, en particulier les nouveaux profiteurs de guerre, essayaient d'empêcher que les entreprises nées de la guerre, comme par exemple les transports aériens, devinssent propriété d'Etat, et de ressaisir les usines, les navires, les chemins de fer, toutes les industries essentielles dont, pendant la guerre, l'Etat avait assumé la gestion ; dans ce but, ils achetaient des journaux et cherchaient à mettre la main sur l'organisation des partis, tandis que le peuple attendait naïvement que s'ouvrît l'ère nouvelle. L'histoire de l'année 1919 est faite en grande partie du choc de ces deux courants d'émancipation. Les gouvernements « d'affaires » vendirent à la hâte à des spéculateurs privés toutes les entreprises rémunératrices dont ils avaient la direction... Dès le milieu de 1919, un profond désappointement se manifesta, dans le monde entier, parmi les masses laborieuses. On dénonça les soi-disant « Ministères de la Reconstruction » comme des trompe-l'œil, destinés à faire patienter l'ouvrier. L'homme du peuple sentit qu'il avait été dupé. Il voyait qu'il n'y aurait pas de reconstruction, mais simplement une restauration de l'ordre ancien, sous une forme encore plus rigoureuse, dans un monde appauvri.

Pendant quatre ans, le drame de la guerre avait obscurci les questions sociales qui, au cours du dix-neuvième siècle, avaient pris, dans les civilisations occidentales, une importance croissante. Maintenant que la guerre était terminée, ces questions reparaissaient sous un jour plus cru que jamais.

Aux causes d'irritation, aux misères, au sentiment d'insécurité des temps nouveaux, se joignait une crise profonde de la monnaie et du crédit. La monnaie, qui était la conséquence d'une série de conventions d'une complexité extrême, plutôt qu'un système de valeurs, se trouvait maintenant privée chez les nations belligérantes du soutien que lui donnait l'étalon d'or. L'or ne servait plus que pour les relations internationales, et chaque gouvernement avait émis des quantités excessives de papier pour ses usages domestiques. Toutes les barrières du temps de paix se trouvant ainsi abattues, le change international se trouva livré aux plus folles fluctuations, d'où une gêne profonde pour tous, sauf quelques joueurs et quelques rusés spéculateurs. Les prix montèrent sans interruption, ce qui provoqua la fureur du monde des salariés. D'une part, ce dernier se heurtait aux résistances des patrons, qui ne voulaient pas concéder des gages plus élevés ; de l'autre, il voyait se dresser contre lui les accapareurs de tous les articles utiles à la vie. Et — ceci constituait peut-être le plus grave danger de la situation — *il avait cessé de croire qu'avec de la patience ou de la bonne volonté, les privations et les gênes de toutes sortes dont il souffrait se trouveraient diminuées.*

Les politiciens admettaient de plus en plus dans leurs discours, à la fin de 1919 et au printemps de 1920, que ce qu'on appelait le système capitaliste — c'est-à-dire le système de la propriété privée, avec le profit individuel comme seul stimulant — était sur la sellette. Ils reconnaissaient qu'à moins que ce système ne ramenât la prospérité générale, il devrait être retouché. Relisons le discours que M. Lloyd George, le Premier britannique, prononça le samedi 6 décembre 1919. M. Lloyd George reçut l'instruction qui convient à un futur avoué du Pays de Galles ; il débuta de très bonne heure dans la politique, et, au cours d'une brillante carrière parlementaire, il n'eut que fort rarement l'occasion de lire et de penser. Mais, étant un homme d'une grande finesse naturelle, il était parvenu à exprimer très exactement les idées des plus intelligents parmi les hommes d'affaires, les gens riches ou les simples citoyens qui soutenaient sa politique.

« Un nouveau défi vient d'être porté à la civilisation », disait-il, « un défi fondamental. Il affecte tout l'organisme social ; il intéresse le commerce, l'industrie, les finances, l'ordre social. Il y a, d'une part, les gens qui soutiennent que ce pays doit sa force et sa prospérité à l'appel stimulant et vivifiant adressé aux impulsions individuelles, à l'action individuelle. C'est là un point de vue. L'Etat doit éduquer ; l'Etat doit aider là où il est nécessaire ; l'Etat doit servir de bouclier aux faibles contre l'arrogance des forts ; mais la source de la vie réside dans les impulsions et dans l'énergie des individus. (*Applaudissements.*) C'est là un point de vue. Quel est l'autre ? Que l'entreprise privée a été mise à l'épreuve et a montré ses faiblesses, que son échec est total, et ses conséquences cruelles. Elle doit être extirpée, et la communauté doit se charger, en tant que communauté, de produire, de distribuer aussi bien que de contrôler les richesses.

» Ce sont là deux grandes thèses, entre lesquelles il nous faut choisir. *Nous* disons que les maux qui accompagnent l'entreprise privée peuvent être évités. *Ils* disent : « Non, c'est impossible. Il n'est ni amélioration, ni palliatif, ni restriction, ni remède « qui puisse tenir. Ce sont là des maux inhérents au système. Ce sont les fruits de l'arbre, « et il faut que cet arbre soit abattu ». C'est cet appel-là que nous entendons retentir aujourd'hui à travers tout le monde civilisé, d'un océan à l'autre, dans la vallée et dans la plaine. Il résonne, vibrant et clair, bien que sous une forme plus mesurée, dans les congrès et dans la conférences. Les glapissements, les cris de maniaques des Bolchévistes ne sont pas autre chose. Les Bolchévistes voudraient faire sauter la maison à la dynamite, les autres préféreraient les pinces-monseigneurs et les vilebrequins, surtout les vilebrequins. (*Rires.*)

» Le chômage, avec toutes les injustices qu'il entraîne pour l'homme qui cherche et qui veut un emploi, qui supplie vainement qu'on lui trouve du travail, et qui est condamné, parce que lui-même a échoué dans la vie, à voir ses enfants mourir de faim — oui, c'est là une forme de torture *à laquelle l'entreprise privée, dans son propre intérêt, doit mettre fin.* Les salaires de famine, les taudis, l'idée que le travail est un demi-esclavage, tout cela doit être considéré comme appartenant à une époque passée. Nous devons montrer notre humanité en traitant les hommes comme des hommes. Si — et ceci je le dis après avoir bien réfléchi — s'il me fallait, soit me résoudre à jeter à bas cet édifice social dans lequel je crois, soit tolérer que des millions d'hommes, de femmes et d'enfants pourrissent dans ses caves, je n'hésiterais pas un instant. Mais, Dieu merci ! nous ne nous trouvons pas placés en face d'un pareil choix. L'entreprise privée est capable de produire davantage, afin que tous les hommes aient leur juste part de ce qu'elle produira ».[1]

Voici donc, exposé sous une forme presque éloquente, et avec un assaisonnement de plaisanteries adaptées aux habitudes mentales de l'auditoire, le point de vue que dictait le sens commun à tout homme dont les affaires étaient prospères, non seulement en Grande-Bretagne, mais en Amérique, en France, en Italie ou en Allemagne. Par le ton et par le fond, ce discours est un bon échantillon de la pensée des hommes d'Etat britanniques en 1919. — L'idée qui étayait tout ce raisonnement, c'était que le système économique encore en vigueur nous a faits ce que nous sommes, et que nous ne désirons nullement voir un stade de destruction précéder la renaissance de notre société, que nous n'entendons soumettre à aucune expérience les principes fondamentaux de l'ordre établi. Soit ! M. Lloyd George admettait pourtant qu'il devait y avoir une adaptation. Or, son discours fut prononcé un an et un mois après l'armistice, et pendant ces treize mois l'entreprise privée s'était bien gardée de faire ce que M. Lloyd George se portait si joyeusement garant qu'elle ferait dans l'avenir. La communauté éprouvait un besoin urgent de maisons. Pendant la durée de la guerre, non seulement on n'avait pas construit, mais on n'avait pas entretenu les bâtiments déjà édifiés. Rien qu'en Grande-Bretagne, c'est par dizaines de mille que se chiffraient les maisons dont on manquait à la fin de 1919. Des multitudes de gens étaient parqués dans des demeures trop étroites, et une spéculation effrénée s'exerçait sur les maisons aussi bien que sur les appartements. Si un enthousiasme, une énergie, un esprit de sacrifice égal à celui qui avait permis de conjurer la formidable crise de 1916 s'étaient manifestés, on aurait pu en une année construire un million de maisons. Mais il y avait eu un accaparement des matériaux de construc-

[1] *The Times*, 8 décembre 1919.

tion, les transports étaient dans un état de désordre lamentable, et l'entreprise privée *ne trouvait pas son compte* à construire des maisons dont les loyers auraient été en rapport avec les moyens des gens qui en avaient besoin. L'entreprise privée, loin de se préoccuper des demandes du public, ne s'attacha donc qu'à spéculer sur les loyers et sur les sous-locations. Puis elle demanda des subventions à l'Etat, afin de pouvoir construire avec bénéfices. Autre exemple : tous les entrepôts regorgeaient de marchandises, parce que les transports par route étaient insuffisants. Il y avait un besoin pressant d'automobiles à bon marché pour le transport des marchandises et des ouvriers. Mais l'entreprise privée, dans l'industrie de l'automobile, avait trouvé bien plus profitable de construire des voitures de grand luxe à l'usage des gens que la guerre avait enrichis. Les usines de munitions édifiées avec l'argent du public auraient pu être rapidement transformées en ateliers pour la fabrication en masse des automobiles à bon marché, mais l'entreprise privée avait insisté pour que lesdites usines fussent vendues par l'Etat, et ne voulut pas permettre que ce dernier livrât au pays ce qu'elle-même était incapable de lui fournir. De même, alors que le monde entier souffrait d'une terrible pénurie de navires, l'entreprise privée insista pour que fussent fermés les chantiers navals récemment construits par l'Etat. Il y avait une dislocation générale du système monétaire, mais l'entreprise privée était fort occupée à acheter et à vendre des francs ou des marks, accroissant ainsi le mal. Tandis que M. Lloyd George discourait, le mécontentement de la masse augmentait partout, et l'on ne faisait rien ou presque rien pour satisfaire ses besoins. Il devenait évident qu'à moins d'une transformation profonde dans l'esprit du monde des affaires, il n'y avait guère d'espoir, en Europe tout au moins, qu'un système non contrôlé d'entreprise privée assurât au monde des travailleurs, avant trois ou quatre générations, un minimum de logement, d'habillement et d'instruction.

Ce sont là des faits qu'un historien de l'humanité est obligé de relever, en y joignant le moins de commentaires possibles. L'entreprise privée en Europe ne fit voir, en 1919 et en 1920, ni sa volonté ni sa capacité de faire face aux besoins les plus criants de son temps. Dès qu'elle fut libérée du contrôle de l'Etat, elle s'orienta tout naturellement vers la spéculation, vers l'accaparement et la production des articles de luxe. Elle suivit la ligne du profit maximum. Elle n'eut même pas le sentiment des dangers qu'elle courait elle-même ; elle résista à toutes les tentatives faites dans son propre intérêt pour modérer ses profits et pour faire d'elle une force au service de la nation. Et cette politique inintelligente, elle la pratiqua en face des manifestations les plus frappantes de la part des masses européennes, décidées à ne pas tolérer que se prolongeât l'état de gêne et de privations dont elles souffraient. En 1918, l'ouvrier était habitué depuis sa naissance à un genre de vie. Mais, pendant la guerre, les masses avaient été partout déracinées, pour être versées soit dans l'armée, soit dans les usines de munitions. Elles avaient perdu leurs habitudes d'acquiescement, elles étaient plus audacieuses et capables d'actions désespérées. De grandes multitudes d'hommes avaient été soumises à un entraînement brutal, comme par exemple, l'escrime à la baïonnette ; on leur avait appris à être féroces ; mourir ou donner la mort n'était plus qu'un jeu pour elles. Un état de malaise social présentait donc plus de danger qu'autrefois. Il importait que les gens riches et instruits se hâtassent d'imposer à l'entreprise privée un ensemble de restrictions qui la fissent servir au bien public au lieu de rechercher simplement le profit ; il fallait aussi qu'ils aidassent à la création d'un état de paix et de sécurité, dans lequel non seulement il n'y aurait plus de préparatifs guerriers, mais où il n'y aurait plus de conflits commerciaux internationaux ; sinon les grèves et les insurrections se succéderaient jusqu'à l'écroulement complet de l'édifice social et politique. Non pas que les masses possédassent ou s'imaginassent posséder le plan d'un nouveau système social, politique ou économique. Les défauts que nous avons signalés dans le plan socialiste (chapitre XXXIX, § 5), elles les connaissaient fort bien. La situation était plus dangereuse encore. La vérité est que les travailleurs commençaient à être dégoûtés du système actuel, avec son luxe stupide, son universel gaspillage, ses misères, et qu'ils se souciaient fort peu de ce qui lui succéderait, pourvu qu'il fût détruit. Leur état d'esprit était comparable à celui qui avait rendu possible la débâcle de l'Empire romain.

Déjà en 1919 le monde avait vu une grande communauté s'engager dans cette

voie : le peuple russe. Les Russes renversèrent l'ordre ancien et se soumirent à la loi d'un petit groupe de socialistes doctrinaires, les Bolcheviks, qui, au moins, leur offrait quelque chose de neuf. Ils mirent en pièces le vieux système. Les renseignements qui nous parviennent de Russie au moment où nous écrivons ce bref compte rendu de la guerre sont encore trop contradictoires et trop tendancieux pour que nous ne réservions pas notre jugement sur l'action et sur les méthodes du Gouvernement des Soviets ; il est évident toutefois que depuis 1917 la Russie a non seulement supporté ce gouvernement et ses méthodes nettement socialistes, mais qu'elle l'a soutenu par les armes avec succès chaque fois qu'il semblait menacé d'un retour offensif de l'ancien régime.

Nous avons déjà attiré l'attention (§ 5) sur les différences profondes qui séparent la Russie des communautés occidentales, et sur les très fortes raisons qu'il y a de croire que l'évolution de l'une et des autres ne présentera pas les mêmes caractères. Les paysans russes étaient entièrement isolés, par suite de leur manque d'instruction, de la petite communauté civilisée formée par les gens riches et instruits qui vivaient de leur travail. Ceux-ci constituaient presque une nation séparée. Les paysans, cédant aux suggestions d'une secte qui leur était tout à fait étrangère, les socialistes bolchévistes, se débarrassèrent de cette élite et la détruisirent. Dans les villes, et dans les villes seules, on voit régner le communisme (1920) ; le reste de la Russie n'est à présent rien de plus qu'un désert, peuplé par des paysans barbares. Mais il y a en occident beaucoup plus d'unité de pensée et de sentiment entre les classes, principalement dans les communautés qui bordent l'Atlantique. Même au milieu de leurs luttes sociales, les classes peuvent, chez elles, se parler et se comprendre. On n'y trouve pas une couche homogène d'illettrés. Les riches, les spéculateurs, les « requins » du monde des affaires, ceux dont les libertés ont rendu haïssable pour l'homme du commun jusqu'au mot « d'entreprise privée », ne constituent que la section la plus active de classes beaucoup plus étendues, coupables peut-être d'indolence, trop éprises d'une vie facile, mais capables tout de même, si on sait leur parler, de prendre conscience de l'immoralité et aussi du danger de cette poursuite systématique de buts égoïstes, au sein d'une société appauvrie, fatiguée, et rudement éprouvée par la guerre.

D'une façon ou d'une autre, il semble inévitable que le niveau de bien-être que la révolution industrielle du dernier siècle a rendu possible, devienne le niveau général de vie. Lorsqu'un peuple souffre, la révolution suit bientôt. Toute paix sociale est impossible sans une amélioration rapide des maux inutiles de l'heure présente. Deux voies s'ouvrent à nous : ou bien ceux qui possèdent et qui gouvernent comprendront qu'ils doivent collaborer à un essai de reconstruction sociale et se mettre au service de l'Etat, ou une révolution mondiale éclatera, dont le but sera une égalisation des conditions de vie et la création d'un ordre nouveau qui, par des méthodes encore inexpérimentées, assurera à tous les citoyens une somme suffisante de bien-être. Nous croyons qu'en Europe et encore plus en Amérique, ce choix dépend des classes possédantes, éduquées, et exerçant une influence sur les affaires publiques. La première de ces deux politiques exige beaucoup de sacrifices, en particulier de la part des gens fortunés, l'admission volontaire qu'il existe des devoirs publics et l'acceptation également volontaire d'une discipline de classe. La seconde demandera un temps presque illimité, entraînera une grande effusion de sang et toutes sortes de destructions ; et personne ne peut dire si elle conduira à un ordre social meilleur ou pire. Une révolution sociale, si par la suite les Etats de l'Europe occidentale doivent s'y plonger les yeux fermés, pourra se prolonger pendant plusieurs siècles, conduire à une dislocation des sociétés aussi complète que celle de l'Empire romain, et nécessiter un effort de récupération plus prolongé encore.

11

Nous nous sommes occupé du désordre économique et social des communautés européennes, et du renouveau d'intérêt que venait de prendre rapidement la question de « la lutte des classes », avant de donner un aperçu de l'œuvre de la Conférence de Paris, dont l'ambition était de donner la paix au monde ; l'état de préoccupation dans lequel vivaient tous ceux qui étaient directement intéressés aux problèmes du revenu, des prix et du travail était en effet tel qu'il suffit à expliquer l'atmosphère de fatigue qui entourait déjà la Conférence lorsqu'elle se mit à l'ouvrage.

L'histoire de la Conférence est en grande partie liée à l'aventure d'un homme, d'un de ces hommes que le hasard ou quelque qualité particulière font sortir du rang et qui, du fait qu'ils deviennent de véritables types, facilitent la tâche de l'historien. Il nous a été d'un très grand secours, au cours de la présente histoire, de pouvoir concentrer notre attention sur des individus de ce genre : Bouddha, Alexandre le Grand, Yuan Chwang, l'Empereur Frédéric II, Charles-Quint, Napoléon Ier, et de nous servir d'eux, comme de projecteurs, pour illuminer leur époque. On comprend mieux ce qui s'est passé à la fin de la Grande Guerre si l'on tient compte de l'importance croissante que prit la personnalité du Président Wilson aux yeux de l'opinion mondiale, des espoirs qu'elle suscita, et des désillusions que finalement elle fit naître.

Le Président Wilson (né en 1856) était, lorsqu'il entra dans la politique, très connu par ses études d'histoire, de droit constitutionnel et de sciences politiques en général. Il avait occupé différentes chaires, et avait été Président de l'Université de Princeton (New Jersey). Les livres, très nombreux, qu'on lui doit montrent un esprit presque exclusivement préoccupé d'histoire et de politique américaines. Par sa mentalité, il représentait quelque chose de neuf dans l'histoire, et il semblait qu'il dédaignât et aussi qu'il ignorât — le vieil ordre de choses dont était sorti le monde nouveau. Il abandonna la vie universitaire, et fut élu en 1910 gouverneur démocrate de l'Etat de New-Jersey. En 1913 il fut le candidat des démocrates à la Présidence de la République et, à la suite de la scission du parti républicain provoquée par la querelle du Président Taft et de l'ex-Président Roosevelt, il fut élu Président des Etats-Unis.

Les événements d'août 1914 semblent avoir pris le Président Wilson aussi au dépourvu que le reste de ses concitoyens. Le 3 août il s'offre, par câble, à servir de médiateur. Puis, pendant quelque temps, l'Amérique et lui-même restent simples spectateurs du conflit. Tout d'abord, ni le peuple américain ni son président ne semblent avoir eu une idée très claire et très profonde du sens de cette catastrophe depuis longtemps menaçante. La tradition américaine avait été pendant un siècle de se désintéresser de tous les problèmes du Vieux Monde, et ce n'est pas à la légère qu'on pouvait renoncer à cette tradition. L'arrogance impérialiste de la cour allemande, la tendance absurde des autorités militaires à vouloir créer une atmosphère de terreur, l'invasion de la Belgique, les actes de cruauté des troupes germaniques, les gaz asphyxiants, le trouble causé par la guerre sous-marine, accrurent chaque jour les sentiments d'hostilité des Etats-Unis à l'égard de l'Allemagne ; mais la tradition dont nous venons de parler, jointe au fait que l'Amérique croyait sincèrement posséder une moralité politique qui dominait de très haut tous les conflits européens, interdisait au Président toute intervention active. Il adopta un ton de détachement élevé. Il se déclara incapable de porter un jugement sur les causes de la Grande Guerre. Ce fut en grande partie cette attitude pacifique qui lui valut d'être réélu Président pour une seconde période. Mais ce n'est pas en considérant les malfaiteurs d'un air de désapprobation, qui semble à peine distinguer entre eux et leurs victimes, qu'on améliore le monde. A la fin de 1916, les Allemands étaient convaincus que, de quelques méfaits qu'ils se rendissent coupables, l'Amérique se refuserait à combattre ; et en 1917 ils ouvrirent leur campagne sous-marine illimitée, coulant sans avis les navires américains. Par cette suprême aberration, ils forcèrent à entrer dans la guerre le Président Wilson et le peuple américain. De plus, ces derniers furent obligés de définir, bien à contre-cœur, en termes positifs, leur attitude à l'égard de la politique européenne. Leur mentalité et leur caractère se transformèrent très rapidement. Ils entrèrent en guerre aux côtés des Alliés, mais sans être liés par aucun pacte envers ces derniers. Ils entrèrent en guerre, au nom de leur propre conception de la civilisation moderne, pour châtier les coupables et pour mettre un terme à une situation politique et militaire intolérable.

Les meilleurs jugements sont quelquefois ceux qui savent se réserver. Dans une série de « notes », trop longues et de nature trop diverse pour que nous puissions les analyser dans ce livre, pensant en quelque sorte à haute voix devant l'humanité attentive, le Président Wilson avait cherché à marquer les différences essentielles entre l'Etat américain et les Grandes Puissances de l'ancien continent ; nous nous sommes nous-même efforcé, non sans difficultés, au cours de notre travail, d'indiquer ces différences. Le Président Wilson développa enfin, au milieu de l'attention de tout l'hémisphère oriental, sa conception des relations interna-

tionales, véritable évangile qui faisait luire l'espérance d'un monde meilleur. Tous les accords secrets devaient prendre fin, les « nations » devaient décider de leurs propres destinées, les agressions militaires devaient cesser, les routes maritimes devaient être ouvertes à toute l'humanité. Ces lieux communs de la pensée américaine, ces désirs secrets qui étaient ceux de tout homme resté sain d'esprit, vinrent illuminer subitement le ciel de la vieille Europe, ciel obscur chargé de colères et de haines. Enfin, la vieille diplomatie classique était morte, les voiles de la « politique » des Grandes Puissances étaient déchirés ! Ce que tout homme du commun, quel que fût son pays, souhaitait, voici que le chef d'une grande nation l'exprimait en termes clairs, avec toute l'autorité de sa fonction !

Manifestement, ces principes libéraux qui devaient régir les rapports humains, cette loi nouvelle, au champ d'application mondial, ne pouvaient être appliqués si l'on ne parvenait à créer un instrument souverain de gouvernement. Beaucoup de projets existaient déjà à l'état vague. En particulier, on avait vu se développer un mouvement en faveur d'une ligue mondiale, d'une « Société des Nations ». Le Président adopta cette expression et chercha à la traduire en faits. La création de cet organisme fédéral était, pour lui, une des conditions essentielles de la paix qui devait suivre l'écrasement du militarisme allemand. Cette Société des Nations devait être la Cour Suprême d'Appel dans tous les différends internationaux. Elle devait être la paix concrétée. Et là aussi les paroles de Wilson éveillèrent un prodigieux écho.

Le Président Wilson fut pendant quelque temps le prophète d'un ordre nouveau. Mais en Amérique, où on le connaissait mieux, il y eut quelques doutes. Et maintenant, écrivant avec la sagesse que nous ont donnée les événements subséquents, nous pouvons comprendre ces doutes. L'Amérique, pendant plus d'un siècle d'isolement et de sécurité, s'était formé un idéal nouveau, sans se rendre compte que le jour où la civilisation serait vraiment menacée, il lui faudrait combattre passionnément pour faire adopter ses formules. Aux yeux de ce libre pays, bien des expressions, en apparence hardies, étaient devenues de simples lieux communs, alors qu'aux yeux du Vieux-Monde, encore empêtré dans toutes les complications de sa politique, ces mêmes expressions avaient les vertus d'un évangile rédempteur. L'attitude du Président Wilson traduisait fort bien la pensée et la situation de son peuple et de son pays, toutes deux fondées sur une tradition libérale ; mais, pour l'Europe et pour l'Asie, ce que Wilson pensait, ce qu'il disait avait un caractère de nouveauté, de secret tout juste révélé. Et peut-être le Président lui-même tomba-t-il dans cette équivoque.

Souvenons-nous que nous avons ici affaire à un professeur très éminent de sciences politiques, qui ne se rendait pas très bien compte de ce qu'il devait à ses contemporains et à l'atmosphère littéraire et politique qu'il avait respirée depuis l'enfance ; son attitude mentale cessa très rapidement, après sa réélection, d'être celle d'un chef politique, pour devenir celle d'un messie. Dans ses « notes » il inventorie, pour ainsi dire, toutes les difficultés de la situation mondiale. Quand enfin, dans son message au Congrès du 8 janvier 1918, il formula, avec ses Quatorze Points, les propositions de paix de l'Amérique, on s'aperçut que celles-ci valaient certainement beaucoup plus par leur esprit que par leur substance. Ce document exigeait que les accords entre nations fussent conclus au grand jour et qu'il n'y eût plus de diplomatie secrète ; il réclamait la liberté de la navigation en haute mer, la liberté du commerce, le désarmement, et un certain nombre de réajustements politiques, fondés sur le principe de l'indépendance des nations. Finalement, par son Quatorzième Point, Wilson préconisait une « association générale des nations », en vue de garantir la paix du monde.

Il y eut dans le monde tout entier, lorsque ces Quatorze Points furent connus, une émotion profonde. Enfin se trouvaient formulés, acceptables pour tout homme raisonnable, pour le Russe et pour l'Allemand comme pour le Français, l'Anglais ou le Belge, les termes d'une paix acceptable et honnête ; et, pendant plusieurs mois, la pensée de Wilson fut pour le monde un véritable flambeau. Si ses Quatorze Points avaient pu servir de base au traité de paix, nul doute qu'une ère nouvelle, ère pleine d'espérance, se fût ouverte pour les hommes.

Malheureusement les choses n'allèrent pas ainsi. Il y avait chez le Président Wilson lui-même une certaine dose d'égoïsme, et chez la présente génération américaine, élevée dans la sécurité et l'abondance, une profonde ignorance de l'histoire, une certaine

superficialité et une certaine légèreté d'esprit. Non point que les Américains fussent superficiels par nature, mais jamais l'idée d'une communauté humaine plus vaste que la leur ne les avait fait tressaillir. Leurs convictions étaient intellectuelles, non morales. Nous trouvons ainsi en opposition un peuple neuf, avec ses idées nouvelles, nobles et belles, croyant à la possibilité d'une paix et d'une justice universelle, et des nations empêtrées dans le système des Grandes Puissances, vieillies, ulcérées ; les Américains dans leur immense inexpérience, se montraient encore gauches et puérils, les Européens étaient plus modérés, sans illusions et plus subtils. Ce choc de l'idéalisme fruste et juvénile d'une époque nouvelle et de l'expérience mûrie de temps plus anciens avait servi de thème, il y a pas mal d'années, au grand romancier Henry James, dans une histoire très typique, intitulée *Daisy Miller*. C'est l'histoire pathétique d'une jeune américaine, loyale, confiante, magnanime, mais plutôt naïve, toute disposée à mener une vie de droiture, mais désireuse aussi d'avoir « un peu de bon temps » ; elle vient en Europe, se trouve presque aussitôt mêlée à toutes sortes d'intrigues et commet une faute ; finalement, perdue dans le dédale et soumise aux restrictions jalouses de notre civilisation occidentale, elle en vient à accepter comme une libération la mort qui s'offre à elle. Il y a eu dans la vie réelle mille variations sur un tel thème, mille histoires transatlantiques du même genre, et l'histoire du Président Wilson n'est que l'une d'entre elles. Mais il ne faut pas croire que, parce que le jeune organisme succombe momentanément aux attaques des germes d'infection transmis par le passé, il soit condamné pour cela.

Nous ne croyons pas qu'il existe un homme, faillible comme l'est tout être humain, s'efforçant de faire de son mieux en face de difficultés écrasantes, qui ait été soumis à une critique aussi minutieuse, aussi pénétrante et aussi impitoyable que le fut le Président Wilson. Il a été blâmé, à juste titre semble-t-il, pour avoir conduit la guerre ainsi que les négociations de paix qui suivirent, en s'inspirant uniquement de considérations de parti. Il resta toujours le représentant du Parti démocratique américain, alors que les circonstances exigeaient qu'il fût le représentant des intérêts généraux de l'humanité. Il n'essaya même pas d'oublier pour un temps les considérations de parti et de s'adjoindre de grands chefs républicains, tels que l'ex-Président Roosevelt ou l'ex-Président Taft. Il ne sut pas pleinement tirer parti des ressources morales et intellectuelles de son pays. Il fit du problème de la paix une question trop personnelle et ne s'entoura que de ses amis personnels. Une erreur plus grave encore fut de se rendre en personne à la Conférence de la Paix. Tous les gens d'expérience et de sens critique s'accordent pour dire qu'il aurait dû rester en Amérique, et y prendre occasionnellement la parole, sa voix se confondant avec celle de la nation elle-même. Si, dans les dernières années de la guerre, il s'était assuré une position sans précédent dans le monde, c'est qu'il avait adopté cette dernière méthode.

Voici ce qu'écrit le docteur Dillon, dans son livre, *La Conférence de la Paix* : « L'Europe, lorsque le Président débarqua, était semblable à l'argile, qui attend la volonté créatrice du potier. Jamais encore les nations n'avaient manifesté un désir aussi impatient de suivre le Moïse qui les mènerait vers la Terre Promise où les guerres sont défendues et les blocus inconnus. Pour elles, il était le grand chef. En France les hommes s'inclinaient devant lui avec respect et affection. Des dirigeants ouvriers me dirent à Paris qu'ils avaient versé en sa présence des larmes de joie, et que leurs camarades étaient prêts à traverser les flammes pour l'aider à réaliser ses nobles desseins. Pour la classe ouvrière d'Italie, son nom était comme un clairon céleste, au son duquel la terre allait être transformée. Les Allemands voyaient dans sa personne et dans sa doctrine si profondément humaine leur seule ancre de salut. Herr Muehlon disait avec toute sa franchise : « Si le Président Wilson s'adressait aux Allemands et prononçait contre eux une condamnation sévère, ils l'accepteraient avec résignation, et sans un murmure se mettraient à l'ouvrage. » En Autriche allemande sa renommée était celle d'un sauveur, et rien qu'en entendant prononcer son nom ceux qui souffraient sentaient un baume sur leur blessure et les affligés trouvaient un répit.... »

Telle était l'attente des foules auxquelles le Président Wilson se préparait à se montrer. En décembre 1918, le *George Washington*, à bord duquel il s'était embarqué, était en vue des côtes de France.

Il amenait sa femme avec lui. Pour un Américain, c'était évidemment là chose

toute naturelle. Un très grand nombre des représentants américains amenaient aussi leur femme. Malheureusement, ces dames introduisirent dans les négociations qui allaient suivre une note mondaine et touristique. Les voyages étaient à ce moment très difficiles et elles débarquèrent en Europe avec l'air radieux qu'ont les privilégiés. On aurait dit que c'était une partie de plaisir. On leur avait laissé entendre qu'elles allaient voir l'Europe dans des circonstances exceptionnellement intéressantes. Elles visiteraient Chester, ou Warwick, ou Windsor, en cours de route ; qui sait si elles auraient l'occasion de revoir ces lieux réputés ? On interrompait les plus importantes conversations pour aller faire le tour de quelques « vieilles demeures historiques ». Ce sont là évidemment d'insignifiants détails dans une histoire de l'humanité, mais ces broutilles introduisirent un miasme de futilité dans les débats de la Conférence de la Paix de 1919. Au bout de peu de temps on s'aperçut que Wilson, l'espoir de l'humanité, s'était évaporé, pour faire place, dans les journaux illustrés, à un touriste souriant qui, accompagné de sa femme, se laissait photographier en compagnie de têtes couronnées ou d'une société également choisie....

Les hommes avec qui il allait avoir surtout affaire, par exemple M. Clemenceau (France), M. Lloyd George et M. Balfour (Grande-Bretagne), le baron Orlando et M. Sonnino (Italie), différaient profondément de lui au point de vue de leurs traditions historiques. Mais, à un certain égard, ils lui ressemblaient et ils sympathisaient avec lui. Eux aussi étaient des politiciens de parti qui avaient conduit leur pays à travers toutes les vicissitudes de la guerre. Comme lui, ils n'avaient pas saisi la nécessité d'en confier le règlement final à des individus plus compétents et plus spécialisés qu'eux-mêmes. « En matière internationale, on ne pouvait être plus novice que ces hommes. La géographie, l'ethnologie, la psychologie et l'histoire politique, étaient livres clos pour eux. Pareils au recteur de l'Académie de Louvain, qui faisait remarquer à Olivier Goldsmith qu'étant devenu chef de cet établissement sans savoir le grec il ne voyait pas pourquoi on enseignerait cette langue chez lui, les chefs d'Etat en présence, étant parvenus aux plus hautes situations dans leurs pays respectifs sans posséder plus qu'un léger vernis de science politique internationale, ne pouvaient comprendre l'importance de ladite science, ni sentir que les négligences commises en cours de route seraient irréparables....

» Ils auraient pu suppléer, dans une certaine mesure, à ce qui leur manquait s'ils avaient enrôlé, pour les aider dans leur tâche, des hommes mieux préparés qu'eux-mêmes. Mais ils s'entourèrent délibérément de médiocrités. Un signe des esprits de génie, c'est qu'ils trouvent des serviteurs à leur mesure ; mais les plénipotentiaires de la Conférence n'étaient certainement pas caractérisés par ce signe. Tout à fait à l'arrière-plan, certains d'entre eux possédaient bien des familiers ou des souffleurs occasionnels, aux conseils desquels ils prêtaient l'oreille, mais ce qui est sûr c'est que les auxiliaires qui recevaient le feu de la rampe n'avaient ni cran ni vigueur.

» Comme les chefs des principaux Gouvernements prétendaient implicitement être les porte-parole de la race humaine et jouir de pouvoirs illimités, il vaut la peine de remarquer que les peuples, par l'organe de la presse, s'insurgèrent violemment contre cette prétention. Presque tous les journaux lus par la masse protestèrent dès le début contre la dictature exercée par le groupe des Premiers, M. Wilson excepté.... »

Nous disposons de trop peu de place dans ce livre pour pouvoir raconter comment la Conférence de la paix, d'abord Conseil des Dix, se recroquevilla au point de devenir un Conseil des Quatre (Wilson, Clemenceau, Lloyd George et Orlando) et au lieu d'avoir le caractère d'une conversation très libre et très loyale sur l'avenir de l'humanité, revêtit bientôt celui d'une conspiration diplomatique selon l'ancienne mode. Que de grands et merveilleux espoirs la Conférence de Paris avait fait naître ! « Le Paris de la Conférence, écrit le Dr Dillon, cessait d'être la capitale de la France. Il était devenu un vaste caravansérail cosmopolite, bizarre et agité, où fourmillaient les échantillons les plus curieux des races, des tribus et des langues de quatre continents, de cent peuples venus pour voir se lever l'aube nouvelle. »

» Ce panorama changeant faisait songer aux Mille et Une Nuits. On y voyait d'étranges visiteurs venus de la Tartarie et du Kurdistan, de la Corée et de l'Azerbadjan, de l'Arménie, de la Perse et du Hedjaz, — des hommes à la barbe patriarchale et au nez en cimeterre ; d'autres arrivaient du désert et

de l'oasis, de Samarkande et de Bokhara. Des turbans et des fez, des chapeaux en pain de sucre et des coiffes ressemblant à des mîtres d'évêque, de vieux uniformes militaires destinés aux armées embryonnaires des nouveaux Etats qui devaient sortir de la paix perpétuelle, des burnous à la blancheur de neige, des manteaux flottants, de gracieux vêtements qui rappelaient la toge romaine, tous ces traits contribuaient à créer une atmosphère de rêve et d'irréalité dans une ville où l'on allait avoir à faire face aux plus rudes réalités.

» Puis venaient les hommes qui représentaient la richesse, l'intelligence, l'esprit d'entreprise, ceux aussi qui portaient les semences d'un nouvel ordre moral, les membres de comités économiques des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de la Pologne, de la Russie, de l'Inde et du Japon, les représentants de l'industrie pétrolière ou de lointains charbonnages, des pélerins, des fanatiques et des charlatans, nés sous tous les climats, des prêtres de toutes les religions, des prédicateurs de toutes les doctrines ; tous, fusionnant avec des princes, des maréchaux, des hommes d'Etat, des anarchistes, des démolisseurs et des constructeurs. Tout ce monde brûlait du désir de se tenir à portée du creuset où allaient être refondus les systèmes politiques et sociaux de l'univers entier. Chaque jour, au cours de mes promenades, dans mon appartement, ou au restaurant, je me trouvais face à face avec les émissaires de peuples et de pays dont peu d'Occidentaux avaient jusqu'alors entendu prononcer le nom. Une délégation des Grecs du Pont-Euxin me fit visite et me parla de leurs antiques cités : Trébizonde, Samsoun, Tripoli, Kenasund, où j'avais résidé il y a pas mal d'années, et m'informa, qu'eux aussi, désiraient être groupés en une République grecque indépendante et étaient venus pour faire reconnaître leurs droits. Les Albanais étaient représentés par mon vieil ami, Turkhan Pacha, d'une part et par mon ami Essad Pacha, de l'autre — le premier réclamant un protectorat italien, le second une indépendance complète. Des Chinois, des Japonais, des Coréens, des Hindous, des Kirghises, des Lesghiens, des Circassiens, des Mingréliens, des Buryates des Malais, des Nègres et des Négroïdes d'Afrique et d'Amérique, figuraient parmi les tribus qui, d'avance, s'étaient rassemblées à Paris, afin d'être là au moment où serait reconstruit le système politique du monde et voir quelle place on leur ferait.... »

Lorsque le Président Wilson fit son entrée dans cet étonnant Paris où s'écrasait une foule qui réclamait avidement un monde nouveau, il put bientôt s'apercevoir que toutes ces forces ainsi assemblées étaient dominées par une personnalité plus étroite, mais incomparablement plus énergique que la sienne : celle du Premier français, M. Georges Clemenceau. Sur les instances du Président Wilson, M. Clemenceau fut élu président de la Conférence. « Ceci, déclara le Président Wilson, en hommage particulier aux souffrances et aux sacrifices de la France. » Cette seule phrase nous indique quel fut le ton de toute la Conférence, dont la seule préoccupation aurait dû être l'avenir de l'humanité.

Georges-Benjamin Clemenceau était un vieux politicien journaliste, grand dénonciateur d'abus, grand démolisseur de gouvernements ; il avait été jadis médecin ; conseiller municipal sous la Commune, il tenait en même temps une clinique gratuite ; c'était aussi un duelliste à tous crins. En quittant l'Ecole de Médecine, au temps de l'Empire, il était devenu journaliste républicain. Il appartenait à l'extrême-gauche. Pendant quelque temps, il enseigna aux Etats-Unis, où il épousa une Américaine, d'avec laquelle il divorça plus tard. Il avait trente ans en 1871. Il était revenu en France l'année précédente et se lança avec fougue et résolution dans la mêlée politique de cette orageuse époque. Dès lors la France fut tout son monde, la France du journalisme vigoureux, des hautes querelles d'idées, des défis, des luttes dramatiques et des mots d'esprit. Il était ce que le peuple appelle « un rude type » ; on l'avait baptisé « le Tigre », et il semblait qu'il fût fier de son surnom. Professionnel du patriotisme plutôt qu'homme d'Etat et penseur, tel était l'homme que la guerre avait mis au pinacle et qui devait représenter le noble esprit et les généreux instincts de la France.

Pour ajouter au côté dramatique des choses on avait décidé que les signatures seraient échangées dans la Galerie des Glaces au Palais de Versailles, le lieu même où l'Allemagne avait, dans une heure de triomphe, proclamé son unité. Dans une atmosphère telle, la guerre cessait, pour M. Clemenceau et pour la France, d'être une guerre mondiale ; elle n'était plus que la suite de l'Année Terrible ; elle marquait

la chute et le châtiment de l'Allemagne coupable. « Il faut que dans le monde, les démocraties puissent vivre à l'aise, » se plaisait à dire le Président Wilson. Pour M. Clemenceau, c'était là « parler comme Jésus-Christ ». Ce qui comptait c'était la sécurité de Paris. Pour les diplomates et les politiciens plus brillants que sages, qui firent de l'année 1919 la plus pitoyable de toutes celles où l'esprit humain montra son infirmité, « parler comme Jésus-Christ » était une chose tout à fait ridicule.

M. Clemenceau siégeait, nous raconte Keynes, avec M. Orlando à côté de lui, au centre d'un demi-cercle de quatre membres assis devant le feu. Il portait une redingote noire et des gants de suède gris qu'il ne retirait jamais pendant les séances. Il est à remarquer qu'il était le seul, parmi ces quatre reconstructeurs du monde, à parler à la fois l'anglais et le français.

Les buts de M. Clemenceau étaient simples et jusqu'à un certain point accessibles. Il voulait que le règlement de 1871 fût complètement abrogé. Il voulait que l'Allemagne fût châtiée, comme si dans la guerre elle avait été la seule coupable. Il voulait frapper et humilier l'Allemagne dans une mesure plus forte encore que la France avait été elle-même frappée et humiliée en 1871. Pourvu qu'il brisât l'Allemagne, peu lui importait que l'Europe fût brisée elle aussi. Il accepta la proposition du Président Wilson en faveur d'une Société des Nations, parce qu'il voyait là une excellente garantie pour la sécurité de la France, quoi qu'elle fit, mais il préférait une alliance avec l'Angleterre et les Etats-Unis qui contraindrait ces deux derniers pays à soutenir la France dans presque toutes les circonstances. Il réclamait des indemnités pour que la France pût se relever, des prêts à la France, des présents pour la France, de la gloire et des hommages pour la France ; la France avait souffert, la France devait être récompensée.

C'est à peu près dans le même esprit que M. Orlando rechercha le bien de l'Italie.

M. Lloyd George apportait au Conseil des Quatre sa subtilité de Gallois, sa confusion d'esprit toute européenne ; par de très fortes raisons, il démontra qu'il n'y avait rien que de très légitime dans l'égoïsme nationaliste des impérialistes et des capitalistes britanniques qui l'avaient porté au pouvoir.

Tel fut le conseil secret où s'engagea le Président Wilson avec, pour tout bagage, ses intentions très nobles, ses quatorze points compilés à la hâte, et un projet, plutôt qu'un plan, de Société des Nations.

« Jamais homme d'Etat de premier plan ne se montra plus inapte que le Président à suivre dans leurs acrobaties les autres membres du Conseil. » Lorsqu'il sortit de cette salle, où tant de propos restés secrets furent prononcés au coin du feu, ses quatorze points étaient en guenille et avaient un visage lamentable ; mais il tenait dans les bras un marmot vagissant, la Société des Nations, dont personne ne pouvait dire s'il vivrait ou non. Nous mêmes sommes incapables, en cette histoire, de faire un pronostic. Mais quelque chose, du moins était sauvé....

12

Cet homonculus, dont on pouvait espérer qu'il deviendrait un jour l'Homme régnant sur la Terre, cette Société des Nations incorporée dans le pacte du 28 avril 1919, n'était pas du tout une ligue des peuples ; le monde s'aperçut bientôt que c'était une ligue « d'Etats, de Dominions ou de colonies ». Il était stipulé que ceux-ci « devraient se gouverner librement », mais on n'avait pas cherché à préciser cette formule. Aucun article ne s'opposait à l'admission de pays chez qui le droit de vote était limité, et aucun ne favorisait le contrôle direct de la politique d'un état par le peuple de cet état. Une autocratie aurait pu tout aussi bien être admise, sous prétexte qu'elle n'était pas autre chose qu'une démocratie chez qui le droit de vote était limité à une seule personne. La Société de 1919 était en fait une ligue de « représentants » des chancelleries et elle n'alla pas même jusqu'à remplacer l'absurde institution des ambassades. L'Empire britannique figurait une première fois comme un tout, puis l'Inde (!) et les quatre Dominions : le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud et la Nouvelle Zélande reparaissaient isolément comme Etats souverains. Le représentant de l'Inde serait, bien entendu, désigné dans tous les cas par le gouvernement britannique ; les quatre autres seraient des hommes politiques coloniaux. Mais, puisque l'on disséquait ainsi l'Empire britannique, on aurait dû substituer un représentant de la Grande-Bretagne au représentant de l'Empire, et on aurait dû donner une représentation à l'Irlande et à l'Egypte.

De plus, l'Etat de New-York ou celui de Virginie avaient historiquement et légalement autant le droit de faire figure d'Etats souverains que la Nouvelle-Zélande ou que le Canada. On ne pouvait logiquement faire moins pour l'Afrique française et l'Asie française que pour l'Inde. Un représentant français proposa un vote séparé pour la petite principauté de Monaco.

Il devait y avoir une assemblée de la Société, à laquelle chaque Etat qui en serait membre serait représenté, et où tous auraient un nombre égal de voix, mais en fait tout le travail serait fait par un Conseil qui comprendrait les représentants des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Italie et du Japon, et quatre autres membres élus par l'Assemblée. Le Conseil devait se réunir une fois par an ; les réunions de l'Assemblée elle-même se tiendraient « à des intervalles précis », mais qu'on se gardait de fixer.

Sauf dans certains cas spécifiés, les décisions de la Société devaient être prises à l'unanimité. Un seul dissident au sein du Conseil pouvait faire échec à toutes les propositions — selon le principe du vieux *liberum veto* polonais (chapitre XXXVI, § 7). C'était là une disposition absolument désastreuse. Beaucoup d'esprits considéraient même qu'une Société ainsi comprise valait moins que pas de ligue du tout. La dite disposition impliquait, en effet, une reconnaissance absolue de la souveraineté inaliénable des Etats et la répudiation de l'idée que les intérêts communs de l'humanité doivent l'emporter sur tous les intérêts privés. En outre, tout amendement futur de la constitution de la Société était pratiquement rendu impossible, si ce n'est par l'expédient grossier d'une retraite simultanée de la majorité des Etats désirant ce changement, suivie de la formation d'une nouvelle ligue.

On proposa que les puissances suivantes fussent exclues de la Société : l'Allemagne, l'Autriche, la Russie, et ce qui restait de l'Empire turc. Mais la Société pourrait s'ouvrir plus tard pour chacun des exclus si les deux tiers de l'Assemblée le demandaient. La composition de la Société devait être au début, d'après le Pacte, la suivante : Etats-Unis d'Amérique, Belgique, Bolivie, Brésil, Empire britannique (Canada, Australie, Afrique du Sud, Nouvelle-Zélande, et Inde), Chine, Cuba, Equateur, France, Grèce, Guatémala, Haïti, Hedjaz, Honduras, Italie, Japon, Libéria, Nicaragua, Panama, Pérou, Pologne, Portugal, Roumanie, Etat serbe-croate-slovène, Siam, Tchéquo-Slovaquie, et Uruguay, auxquels seraient ajoutés sur invitation des puissances susmentionnées les pays restés neutres pendant la guerre dont la liste suit : République Argentine, Chili, Colombie, Danemark, Hollande, Norvège, Paraguay, Perse, Salvador, Espagne, Suède, Suisse et Vénézuéla.

Etant donnée la constitution de la Société, il n'y avait rien d'étonnant à ce que ses pouvoirs fussent spéciaux et limités. On décida que son siège serait à Genève, et on lui donna un secrétariat. Elle n'avait même pas le pouvoir de surveiller les préparatifs militaires des Etats constituants, ou de faire dresser par un état-major militaire et naval le plan de coopération armée qui aurait permis de maintenir la paix en toutes circonstances. Ces pouvoirs auraient dû lui être logiquement dévolus : c'est ce que le représentant de la France, M. Léon Bourgeois, chercha à faire comprendre, en termes d'une parfaite clarté, à diverses reprises. Comme orateur, M. Bourgeois était un peu abondant et il n'avait pas le « sel » d'un Clemenceau.

Le pauvre Pacte auquel on avait ainsi abouti revint en Amérique dans la poche du Président Wilson, et là il fut soumis à un examen critique ; il rencontra une opposition qui démontra, entre autres choses, que l'énergie mentale des Etats-Unis était demeurée intacte. Le Sénat refusa de ratifier le Pacte, et la première réunion du Conseil de la Société fut tenu sans que les représentants américains y assistassent. Dès la fin de 1919 et dans les premiers mois de 1920, un très curieux changement se produisit dans les sentiments des Américains, contrastant avec l'enthousiasme pro-français et pro-britannique de la période de guerre. Les négociations de paix rappelèrent aux Américains, d'une manière souvent fort irritante, que leurs vues sur la situation internationale différaient — ce que la guerre leur avait fait oublier — de celles des puissances européennes. Ils sentirent qu'on les avait embarqués dans une aventure, avant qu'ils eussent eu le temps de réfléchir. Il y eut dès lors un retour violent vers la politique d'isolement à laquelle l'Amérique avait renoncé en 1917. La fin de 1919 vit s'ouvrir une phase, phase très compréhensible, d'« américanisme » passionné et les Etats-Unis lancèrent l'anathème à l'impérialisme, aussi bien qu'au socialisme euro-

péen. Sans doute il y a pu y avoir quelque chose de sordide dans la décision du peuple américain de se libérer de toute responsabilité dans les affaires du Vieux Monde et de chercher à jouir en paix de tous les avantages que, politiquement et financièrement, la guerre avait assurés au nouveau continent ; mais il reste indéniable que l'Amérique obéit à un sûr instinct lorsqu'elle prit à l'égard du règlement que l'on venait d'élaborer une attitude de méfiance.

13

Les dispositions principales des Traités de 1919-20 par lesquels la Conférence de Paris clôtura ses travaux seront exposées d'une façon plus frappante au moyen de quelques cartes que par un résumé écrit. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il est une foule de problèmes qui n'ont pas trouvé de solution, mais nous pouvons essayer de montrer quelles sont les principales violations des Douze Points, survivants des Quatorze Points, énoncés à l'ouverture de la Conférence.

L'une des causes initiales de toutes ces violations réside, selon nous, dans le fait que l'unique Société des Nations, ligue d'Etats sujets et de zones d'exploitation, que le monde connût déjà, l'Empire britannique, se refusa à envisager une réadaptation de sa structure ou un contrôle quelconque de ses armements, militaires ou navals. Parallèlement, les Américains ne voulaient pas voir mettre en cause l'ascendant pris par les Etats-Unis dans les affaires du Nouveau Monde (cf. les déclarations du Secrétaire Olney, § 6 du présent chapitre). Ni l'une ni l'autre de ces deux grandes puissances, qui jouaient naturellement à Paris un rôle de tout premier plan, ne s'étaient demandé comment les idées qui découlent du principe d'une Société des Nations pouvaient s'accorder avec une organisation datant du passé ; aussi, bien des observateurs européens, lorsqu'ils les virent soutenir le projet, les accusèrent-ils d'hypocrisie ; il semblait qu'elles voulussent garder et consolider la situation sûre et prédominante qui était la leur, et empêcher en même temps toute autre puissance de s'étendre, de procéder à des annexions ou de contracter des alliances qui eussent conduit à la constitution d'un impérialisme rival et concurrent. Cette absence de confiance en une justice internationale détruisit tous les germes de foi qui auraient pu exister chez les autres nations représentées à Paris.

Encore plus désastreux fut le refus des Américains d'accueillir la réclamation du Japon en faveur de l'égalité des races.

De plus, les chancelleries anglaise, française et italienne étaient hantées par les vieilles idées d'agression, idées tout à fait incompatibles avec celles qui venaient de surgir. Une Société des Nations, si elle veut avoir une valeur quelconque pour l'humanité, doit marquer la fin de tous les impérialismes ; elle doit être un super-impérialisme, un empire mondial, aux tendances libérales, d'Etats unis entre eux, libres ou encore en tutelle ; ou n'être rien du tout. Mais bien peu des gens qui siégeaient à Paris avaient assez de vigueur mentale pour formuler cette évidente conséquence du projet de Société des Nations. Ils voulaient être à la fois liés et libres, assurer la paix pour toujours, mais en même temps conserver leurs armes. En conséquence, les vieux projets d'annexion de l'époque des Grandes Puissances furent recouverts à la hâte d'un léger camouflage et on chercha à les faire passer pour les premières manifestations du pauvre petit personnage qui était venu au monde le 28 avril. On nous montra cette ligue nouveau-née et encore presque inanimée, distribuant, avec toute l'insouciante munificence d'un pape captif, des « mandats » aux vieux impérialismes que, si elle avait vraiment été le jeune Hercule que nous attendions, son premier soin eût été certainement d'étrangler dans son berceau. La Grande-Bretagne devait avoir des « mandats » étendus en Mésopotamie et dans l'Est africain ; la France en Syrie ; l'Italie voyait transformée et consolidée sous forme de mandats sa possession des territoires à l'ouest et au sud-est de l'Egypte. Il était clair que si la pauvre petite personne que le Secrétaire de la Société berçait avec amour, dans l'espoir qu'il pourrait lui conserver un semblant de vie, venait à trépasser, tous ces « mandats » deviendraient de franches annexions. De plus, toutes les Puissances luttaient avec bec et ongle à la Conférence pour s'assurer des frontières « stratégiques » — ce qui était le plus déplorable des symptômes. Quel besoin un Etat avait-il de frontières stratégiques s'il n'avait pas la guerre en tête ? Lorsque, sous un tel prétexte, l'Italie insista pour garder une population sujette d'Allemands dans le Tyrol du sud et une population sujette de Yougo-Slaves

en Dalmatie, lorsque la petite Grèce commença à débarquer des troupes en Asie Mineure, ni la France ni l'Angleterre ne se trouvaient dans une position qui leur permît de réprimer ces explosions d'un fanatisme guerrier qui appartenait à une autre ère.

Nous n'avons pas assez de place pour raconter dans le détail comment le Président Wilson baissa pavillon devant le Japon et lui permit de prendre à Kiao-Tchéou, qui appartenait à la Chine, la place de l'Allemagne, comment la ville purement allemande de Dantzig fut, en fait, sinon légalement, annexée par la Pologne, et comment les Puissances ne purent se mettre d'accord sur les prétentions des impérialistes italiens, fortifiés par tant d'exemples, qui voulaient s'emparer du port yougo-slave de Fiume et priver les Yougo-Slaves d'un bon débouché sur l'Adriatique. Nous ne ferons que mentionner au passage toutes les combinaisons, justifiées par des arguments subtils, qui mirent les Français en possession de la vallée de la Sarre, territoire purement germanique, ainsi que la violation flagrante du principe de « libre détermination » qui fut commise lorsque l'on interdit en fait à l'Autriche allemande de s'unir — ce qui aurait été naturel et légitime — au reste de l'Allemagne. Tous ces problèmes brûlants de 1919-20, qui tinrent tant de place dans les journaux et dans l'esprit des hommes d'Etat et des politiciens, et qui remplirent nos corbeilles à papier d'une littérature de propagande, peuvent sembler bien mesquins si l'on songe à l'amplitude des mouvements qui agitent notre époque. Toutes ces querelles, qui rappellent les injustices et les soupçons d'un homme fatigué et irritable, perdront de leur importance à mesure que le ton de l'humanité s'améliorera et que les leçons encore mal comprises de la Grande Guerre, et de la Petite Paix qui suivit, commenceront à être assimilées par l'intelligence collective.

CHAPITRE XL

LA PROCHAINE PHASE DE L'HISTOIRE DU MONDE

1. *Les hommes parviendront-ils à réaliser, en politique, l'accord universel des volontés ?* — 2. *Comment un Gouvernement Fédéral mondial pourra être instauré.* — 3. *Quelques traits fondamentaux de l'Etat moderne mondial.* — 4. *Ce que serait notre monde sous le règne de la Justice et d'une Loi unique.*

1

Nous avons amené cette *Esquisse de l'histoire universelle* jusqu'au seuil de notre temps, mais nous n'avons pas suggéré quel pourrait en être le dénouement. Notre récit s'arrête sur un point d'interrogation dramatique. Personne ne croit que le Traité de Versailles ait fixé pour longtemps l'avenir du monde. Ce Traité a mis fin à la guerre, mais il n'a pas créé un ordre nouveau. C'est à nous qu'il revient de fonder celui-ci. Au point de vue social, économique et international, nous ne sommes qu'au début d'un grand effort constructif. L'histoire de la vie a débuté il y a des millions et des millions d'années ; la grande aventure de l'humanité, qui était déjà commencée il y a cinq cent mille ans, vient d'aboutir à une terrible crise. Mille questions surgissent devant nous, et chacune de nos vies fait corps avec ce drame. C'est de vous, c'est de moi-même, c'est de ce que chacun de nous va désormais entreprendre, que dépend, en somme, le prochain chapitre de l'histoire.

Nous avons montré dans ce livre la croissance lente et continue des unités politiques et sociales qui groupaient les individus. En une brève période de dix mille ans, ces unités, d'abord simples tribus familiales de

la période néolithique, étaient devenues les vastes pays unifiés — vastes, mais encore trop petits par rapport à nos vœux — que nous avons sous les yeux. Et ce changement dans la dimension des Etats — changement manifestement incomplet — a été accompagné par une profonde transformation de leur nature. La contrainte et la servitude ont fait place à l'idée de libre association, et la souveraineté, autrefois privilège d'un dieu ou d'un autocrate, est maintenant répandue dans toute la communauté. Jusqu'au moment où la République romaine eut étendu son autorité sur toute l'Italie, il n'y avait pas eu de communauté libre dépassant les dimensions d'un état-cité ; toutes les grandes communautés étaient des communautés d'obéissance, sous le gouvernement d'un monarque unique. Avant l'époque du journal imprimé et du chemin de fer, la grande République des Etats-Unis n'aurait pu se constituer. Aujourd'hui, le télégraphe, le téléphone, l'aéroplane, le développement continuel des communications terrestres et maritimes, ne sont compatibles qu'avec une organisation politique encore plus vaste.

Si cette *Esquisse* est un récit fidèle, et si ses conclusions sont fondées, il s'ensuit que le monde est présentement en train de s'adapter à des conditions nouvelles. C'est là une immense entreprise, dont nos guerres, nos conflits sociaux, nos terribles difficultés économiques ne sont qu'un aspect. L'Etat véritable, l'Etat qui commence à se constituer, l'Etat que nous devons dès à présent servir avec le meilleur de nous-mêmes ne peut être que l'Etat Fédéral Mondial, dont les conditions de la vie moderne font une nécessité. Nos loyalismes et nos allégeances ont un caractère provisoire. Notre vrai Dieu ne peut être que le Dieu de toute l'humanité. Le nationalisme, dont nous faisons un Dieu, doit aller rejoindre dans les limbes les autres Dieux de la tribu. Nous sommes devenus les nationaux de l'humanité.

Jusqu'à quel point les hommes d'aujourd'hui reconnaissent-ils cette nécessité et sont-ils préparés à une revision de leurs idées, à une transformation de leurs institutions, et à la préparation de leurs descendants à cette tâche de citoyens du globe ? Jusqu'à quel point, au contraire, garderont-ils leurs traditions, leur point de vue étroit, leur volonté de résistance aux forces convergentes qui ne leur laissent de choix qu'entre un monde uni et un monde de misère ? Car il est certain que, tôt ou tard, les hommes devront s'unir, s'ils ne veulent être écrasés par leurs propres inventions. Notre optimisme, notre foi dans la raison et dans la bonne volonté croissante de la race humaine nous forcent à bannir la seconde de ces éventualités. Mais nous sommes incapables de dire si le premier but sera atteint en une ou deux générations ou si, au contraire, il est au bout d'une route longue et tragique, sur laquelle de nombreuses générations connaîtront le martyre. La décision dépend, en dernier lieu, de forces dont nous connaissons jusqu'à un certain point la nature, mais dont nous ignorons la puissance.

La terrible expérience de la Grande Guerre a amené beaucoup d'hommes qui ne donnaient jadis qu'une médiocre attention à la politique, à se préoccuper sérieusement des affaires publiques. Oui, pour un petit nombre d'hommes et de femmes, l'avènement d'une paix mondiale est devenu le but suprême de la vie, une sorte de religion qui mérite tous les sacrifices. Pour beaucoup d'autres, il y a là, sinon un but, du moins un mobile dominant. Par la parole et par la plume, dans les écoles, les universités et les livres, dans les avenues et les sentiers de la vie publique, ces hommes travaillent inlassablement à la préparation des temps nouveaux. Il est probable que la majorité de l'humanité suit leur effort avec sympathie, mais les idées de celle-ci restent confuses ; elle ne sait pas exactement ce qu'il faut faire et ce qu'il faut empêcher pour que se trouve enfin réalisé ce grand rêve de solidarité humaine. L'explosion presque mondiale de foi et d'espérance que suscitèrent les appels du Président Wilson avant que celui-ci n'eût commencé à glisser de concession en concession, est à cet égard un symptôme décisif pour l'avenir de notre espèce. Mais il faut reconnaître que cette tendance vers l'unité est contrariée par d'autres forces : la peur et la haine des peuples et des choses étrangères, l'amour de la tradition, le patriotisme, les préjugés de race, les soupçons, les méfiances auxquelles il faut joindre enfin l'égoïsme, les rancœurs, les bas instincts qui occupent une si grande place dans toute âme humaine.

Jusqu'à présent les deux puissances qui, chez l'individu comme au sein des communautés, ont lutté et prévalu contre les mobiles féroces et ignobles tendant à nous isoler les uns des autres, ont été celles de la religion

et de l'éducation. Si de vastes sociétés humaines, du genre de celles dont nous avons retracé la croissance, ont pu se constituer, c'est à ces deux influences, étroitement combinées, que nous le devons. Elles ont été, dans l'histoire, les deux grandes forces synthétiques. Ce n'est qu'au dix-neuvième siècle que le conflit de la science et de la théologie dissocia, d'une façon fort curieuse et sans doute sans lendemain, l'enseignement religieux de l'éducation proprement dite. La conséquence de ce divorce fut un retour de la politique internationale au nationalisme le plus brutal et celui du commerce et de l'industrie à un régime caractérisé par la recherche implacable et stérile du profit. L'esprit de l'homme, libéré de ses anciennes contraintes, s'est en réalité *décivilisé*. Pour notre part, nous croyons que cette séparation de l'enseignement religieux et de l'éducation organisée ne peut être qu'un phénomène temporaire, une dislocation provisoire, que bientôt l'éducation redeviendra, en intention et en esprit, religieuse, et que l'instinct de dévouement, d'oubli de soi-même, qui fait le fond de toutes les grandes religions qui se sont succédé depuis vingt-cinq siècles, reparaîtra, purifié, allégé, véritable pierre angulaire de toute société humaine.

L'éducation est la préparation de l'individu au service de la communauté, et l'enseignement religieux est l'âme même de cette préparation. Il était inévitable qu'avec l'afflux d'idées nouvelles qui caractérise le XIXe siècle, les éducateurs, déroutés, aient été en proie à une sorte de confusion. Nous ne pouvons songer à préparer les individus pour le service de la communauté quand l'idée même que nous nous faisons de cette dernière est ébranlée et en voie de refonte. Les loyalismes, les postulats politiques et sociaux, étroits et limités, les formules religieuses compliquées d'autrefois ont cessé de s'imposer aux âmes ; d'autre part, la grande idée d'un état mondial et d'une vaste communauté économique n'a encore fait que très lentement son chemin ; elle ne s'impose qu'à une minorité d'esprits d'une qualité tout à fait exceptionnelle. Mais, de la tragédie actuelle sortira peut-être une renaissance morale et intellectuelle, une renaissance religieuse, à la fois si simple et si générale, qu'elle s'imposera aux races les plus diverses et de traditions les plus opposées, les forçant à travailler désormais en commun au bien de l'humanité. On ne peut, bien entendu, prédire quelle sera la portée et l'étendue d'une telle renaissance : à peine même saurons-nous quand elle aura commencé. Les grands mouvements de l'âme de notre race sont d'abord silencieux ; puis, d'un seul coup, le monde s'aperçoit de leur toute-puissance. Le souffle de la foi, d'une foi lavée de toute corruption passera bientôt peut-être comme un grand vent à travers les forêts de la vie, enfonçant les portes, arrachant les volets de l'existence individuelle et rendant facile une tâche qui, en ces jours d'épuisement, nous semble être au-dessus même de nos désirs.

Admettons un instant que les hommes, assagis par les terribles leçons de l'histoire, soient devenus assez justes et assez sages pour vouloir de toutes leurs forces une paix mondiale, ou, ce qui revient au même, *une loi universelle édictée par un gouvernement mondial.* Quel serait, dès ce moment, le cours des choses ? Il est à présumer qu'il n'y aurait pas dans tous les pays un mouvement simultané et identique. Pour certains, ce mouvement se développerait dans une atmosphère favorable, au milieu de la sympathie générale ; pour d'autres il serait contrarié par des traditions ou des idiosyncrasies raciales ou par l'opposition d'éléments vulgaires, mais solidement organisés. En certains cas, les champions de l'ordre nouveau seraient citoyens d'un État tout prêt à travailler à la réalisation de la grande synthèse politique, dans d'autres ils auraient à lutter, comme des conspirateurs, contre un système de lois pernicieuses. La constitution de pays comme la Suisse ou les États-Unis ne contient pour ainsi dire aucun article qui s'oppose à leur réunion, sur un pied d'égalité, avec d'autres confédérations également civilisées. Par contre, des systèmes politiques comprenant des régions vassales et des « peuples sujets », comme c'était le cas de l'Empire turc avant la Grande Guerre, ne peuvent, sans s'être d'abord disloqués, s'adapter à un système fédéral mondial. De même, tout État obsédé par une tradition de politique étrangère agressive sera difficilement assimilé par une coalition mondiale. Mais, que les gouvernements soient favorablement disposés, ou qu'ils soient hostiles et aveugles, le devoir essentiel de tous les hommes de bonne volonté reste le même : c'est d'offrir en tous

lieux aux individus, comme base nécessaire de toute coopération mondiale, *une nouvelle version et une nouvelle interprétation, une interprétation commune de l'histoire.*

La Société des Nations, créée par le pacte de 1919, contient-elle le germe d'une fédération humaine d'un caractère permanent ? Donnera-t-elle naissance à une organisation pour laquelle les hommes, selon l'expression de Stallybrass, seraient prêts « à travailler de tout leur cœur, et, s'il est nécessaire, à *combattre* » — tout comme ils ont combattu jusqu'ici pour leur patrie et leur foyer ? Rien n'indique à l'heure présente que la Société des Nations doive un jour soulever un tel enthousiasme. Elle ne semble pas même savoir quel langage parler à l'homme du commun. Elle s'est réfugiée dans des bâtiments officiels et très peu de gens sont assez initiés pour suivre ses délibérations ; très peu même s'y intéressent. Il se peut que la Société ne soit qu'une simple ébauche qui, lorsqu'on aura compris ses imperfections et ses dangers, sera remplacée par une forme d'union plus intime et plus complète, tout comme les Articles de Confédération des Etats-Unis ont été remplacés par la Constitution Fédérale. La Société des Nations n'est à présent qu'un groupement partiel de gouvernements et d'Etats. Elle met en relief le fait qu'il existe encore des nationalités, dont les décisions restent souveraines. Ce que le monde réclame ce n'est pas une ligue des nations, ni même une ligue des peuples, mais une *ligue des hommes.* Le monde périra si toutes les souverainetés ne sont pas fondues en une seule, si une force supérieure aux nationalités n'apparaît pas. Mais il faut pour cela que l'esprit des hommes ait reçu la triple préparation de l'expérience, du savoir et de la pensée. L'éducation politique de notre milieu, voilà notre tâche suprême.

Il se peut qu'une série de ligues partielles précède l'avènement d'une ligue mondiale. Les malheurs et les besoins communs de l'Europe et de l'Asie contribueront peut-être à unifier dans une certaine mesure les peuples de ces deux parties du monde, alors que les liens sentimentaux des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne et de la France n'auront eu aucun effet. Rien ne dit qu'une Union de l'Atlantique ne fera pas pendant aux Etats-Unis du Vieux Monde. Peut-être enfin y aura-t-il une expérience faite par l'Amérique seule, une ligue pan-américaine, dans laquelle les colonies européennes joueront un rôle rappelant celui du Luxembourg dans la confédération germanique ; placées à la fois en dedans et en dehors du système.

Nous n'essayerons pas de déterminer ici la part qui reviendra, dans cette refonte et cette consolidation de l'ordre social, à l'internationalisme ouvrier, à la finance internationale ou à ces puissances niveleuses de frontières, que sont la science, l'art et l'histoire. Il est possible qu'elles exercent une influence combinée, rendant difficile l'évaluation de ce que chacun aura apporté. Il se peut que toutes les formes d'opposition s'évanouissent, que des cultes rivaux en viennent imperceptiblement à se rapprocher et à ne plus présenter que les traits essentiels d'une culture commune. L'idéalisme hardi d'aujourd'hui sera peut-être le sens commun de demain. Il faut, en outre, compter sur les phases d'arrêt et même de régression. Jamais le développement de l'histoire n'a été quelque chose de continu. Les années qui suivent une grande guerre sont, en particulier, des années rétrogrades ; en apparence les hommes sont alors trop las pour faire le compte de ce qui a été détruit, et de ce que ce déblaiement a rendu possible.

Parmi les faits qui, à l'heure présente, semblent rendre de plus en plus nécessaire l'apparition d'une autorité mondiale, on peut citer :

1) Le caractère de plus en plus meurtrier des engins dont la science a doté la guerre moderne.

2) La fusion inévitable de l'économie des différents pays en un seul système, conduisant nécessairement à un contrôle commun de la monnaie et exigeant de libres communications, un mouvement ininterrompu de voyageurs et de marchandises, par terre et par mer, dans l'univers entier. Il va de soi que l'organisme chargé d'assurer ces diverses conditions devra avoir des pouvoirs très étendus.

3) Le besoin, engendré par la mobilité croissante des peuples, d'un contrôle effectif de l'hygiène publique.

4) Le besoin, très urgent, d'une unification des conditions du travail et de la fixation d'un minimum de vie. Le corollaire d'une telle mesure devra être l'établissement d'un minimum d'instruction pour tous.

5) L'impossibilité de faire bénéficier les peuples des prodigieux bienfaits de l'aviation, en dehors d'un contrôle mondial des voies aériennes.

La nécessité et la logique de ces diverses considérations nous amènent à conclure qu'en dépit du choc des races et des différences de langage, la prochaine phase de l'histoire du monde sera constituée par la lutte des individus qui veulent réaliser et de ceux qui veulent rendre impossible cette communauté politique mondiale. Mais celle-ci répond à des *besoins* permanents, qui intéressent presque chacun de nous ; les mobiles auxquels ces besoins se heurtent sont au contraire passagers, bien que très puissants ; ce sont nos préjugés, nos passions, notre égoïsme, nos illusions nationales et raciales, ferments qui sont déposés dans l'esprit des hommes par l'éducation et certaines forces de suggestion, mais qui ne contribuent en rien au bien-être ou à la survivance des individus qui les accueillent, ni à celle des Etats, des villes ou des groupements auxquels ils s'imposent.

3

L'avènement de l'Etat Mondial pourra être retardé par le jeu de forces qui sont en apparence très puissantes ; mais il se trouve hâté par une force plus puissante encore : celle de la libre intelligence de l'humanité. Il y a, en effet, aujourd'hui dans le monde un nombre encore restreint, mais toujours croissant, d'historiens, d'archéologues, d'ethnologistes, d'économistes, de sociologues, de psychologues et d'educateurs, qui se livrent à l'égard des institutions humaines à la même œuvre de féconde analyse que les savants du XVIIe et du XVIIIe siècles à l'égard des conditions matérielles et mécaniques de notre vie. Et, de même que ces derniers rendirent possibles, presque sans y penser d'ailleurs, la télégraphie, le train express, le vapeur et l'avion, et mille autres choses jusqu'alors impossibles, de même les premiers pourront, dans l'ordre social, parvenir à des solutions que personne, pas même eux, ne soupçonne à l'heure actuelle.

Essayons, comme le faisait Roger Bacon dans ses heures prophétiques, d'exposer ce que nous croyons devoir être les caractères essentiels de l'Etat Mondial de demain :

i) Il sera fondé sur une religion universelle, simplifiée et rendue compréhensible pour tous. Ce ne sera ni le Christianisme, ni l'Islam, ni le Bouddhisme, mais *la* religion elle-même, pure et sans tâche ; elle réunira le Chemin aux Huit Embranchements, le Royaume du Ciel, l'esprit de fraternité et de désintéressement. L'éducation, la force de l'exemple et des idées ambiantes contribueront à détourner l'esprit de l'homme de la recherche obsédante du plaisir égoïste et à lui faire allègrement accepter le service de la science et de l'humanité forte et unie.

ii) Cet Etat Mondial sera soutenu par un système d'éducation universelle, dont rien à présent ne peut nous donner l'idée. Ce sera la race tout entière, et non plus seulement telle classe ou tel peuple, qui sera instruite. La plupart des parents auront une connaissance technique de la pédagogie, et un nombre assez élevé d'adultes serviront, à un moment ou un autre de leur vie, comme éducateurs. A cette époque nouvelle, l'éducation se poursuivra d'un bout à l'autre de l'existence, et, le moment venu, l'étudiant se fera maître, sans d'ailleurs cesser d'apprendre.

iii) Il n'y aura ni armée, ni marine, ni sans-travail, riches ou pauvres.

iv) L'organisation mondiale de la recherche scientifique, comparée à celle d'à-présent, fera songer à un léviathan des mers placé auprès du canot creusé dans un tronc d'arbre par un nomade de l'époque héliolithique.

v) Les ouvrages de critique et de controverse seront innombrables.

vi) L'organisation politique du monde sera démocratique, c'est-à-dire que les individus chargés de gouverner la communauté seront en rapport constant et direct avec la population, elle-même instruite et réfléchie.

vii) L'organisation économique tendra à l'exploitation par les agents du gouvernement, et dans l'intérêt commun, de toutes les richesses naturelles, ainsi que de toutes les nouvelles sources de richesse que découvrira la science. L'entreprise privée sera la servante — une servante utile, appréciée et largement rétribuée — de la communauté, et non plus le mauvais maître qui exploite cette dernière.

viii) Mais tous ces bouleversements dépendent eux-mêmes de deux réformes qui nous semblent aujourd'hui fort lointaines. Réformes toutes mécaniques, mais à défaut desquelles le monde est aussi incapable de connaître un véritable bien-être qu'un soldat le serait de combattre, quelle que fût sa bravoure, si sa mitrailleuse était posée sur un support boiteux ou qu'un aviateur le serait d'atteindre son but si son arbre de direction se faussait quand il était en plein

vol. Si les méthodes électorales, si la monnaie ne sont pas à l'abri des machinations et des manœuvres d'éléments habiles et malhonnêtes, il ne peut y avoir pour l'Etat de santé politique et économique.

4

Il est hors de doute qu'une fédération de l'humanité tout entière, accompagnée d'un régime de justice sociale assurant à tous les enfants à naître une hygiène, une instruction et des chances de réussite suffisantes, entraînerait une telle libération et un tel accroissement des énergies humaines qu'une phase nouvelle de l'histoire s'ouvrirait vraiment. L'énorme gaspillage qu'entraînent nos armements et les rivalités mesquines et tâtillonnes de nos grandes puissances, la perte qui résulte pour la société du fait qu'un très grand nombre d'individus ne produisent pas autant qu'ils le devraient, les uns parce qu'ils sont trop riches pour que le profit soit pour eux un stimulant, les autres parce qu'ils sont trop pauvres pour avoir des bras robustes, tout cela serait comblé. La quantité des produits de première nécessité s'accroîtrait dans des proportions formidables, le niveau de la vie s'élèverait, les transports prendraient une rapide extension. Une multitude de gens, qui ne sont aujourd'hui employés qu'à des besognes inférieures, se trouverait préparée aux fonctions les plus nobles : enseignement, recherche scientifique, etc. Ce que des civilisations restreintes ont pu réaliser pendant des périodes exceptionnelles, l'humanité tout entière pourrait désormais l'accomplir indéfiniment. A moins que nous ne supposions qu'il n'y ait eu dans le passé de soudaines apparitions de surhommes, nous pouvons raisonnablement admettre que l'Athènes de Périclès, la Florence des Médicis, l'Angleterre d'Elisabeth, les nobles entreprises d'un Asoka, les périodes de l'art associées aux règnes des Tang et des Ming ne furent que de brillants échantillons des achèvements auxquels pourrait atteindre, d'une façon continue, une humanité enfin unifiée et travaillant dans une sécurité complète.

Nous avons vu comment, depuis la libération de la pensée humaine aux XVe et XVIe siècles, un nombre relativement restreint d'esprits curieux et intelligents ont pu, principalement dans l'Europe occidentale, révolutionner les conditions matérielles de la vie humaine. La plupart de ces esprits ont travaillé au milieu de l'indifférence générale, et sans aide financière de leurs contemporains. Il est impossible d'admettre que leur génération était incapable de produire une moisson intellectuelle plus abondante. L'Angleterre à elle seule, durant les trois derniers siècles, aurait pu donner naissance à des douzaines de Newtons, qui jamais n'apprirent à lire, à des centaines de Daltons, de Darwins, de Bacons, de Huxleys, qui moururent de faim sur des grabats. Pendant la dernière guerre, des milliers de jeunes gens qui auraient pu être des grands hommes moururent dans les tranchées du front occidental. Mais un monde qui sera parvenu à créer un régime de paix internationale et de justice sociale saura, à l'aide du filet aux mailles resserrées que doit être un système d'éducation universelle, retenir toutes les capacités et s'assurera les services de plus de grands hommes qu'il n'y en eut à aucune période de l'histoire.

La guerre est devenue une chose si horrible qu'à moins que nous n'y mettions un terme, c'est elle qui détruira notre société : la vue de tant d'injustices sociales, de tant d'êtres humains qui s'étiolent, sans lumière et sans air, est une torture pour l'âme. Mais c'est bien moins l'espoir d'échapper à ces maux que la perspective d'une magnifique aventure ouverte à notre race qui fait bondir notre imagination et fait de nous les champions d'une politique constructive de réforme sociale. Si nous voulons nous débarrasser du militarisme, c'est moins parce qu'il tue et détruit que parce qu'il nous apparaît comme une brute à la voix avinée qui se campe, en faisant le bravache, au travers de la voie du progrès. Nous voulons mettre un terme à quelques-uns des excès de la propriété privée, tout comme nous bousculerions un portier stupide qui nous barrerait l'entrée d'un atelier où auraient été préparés pour nous les matériaux d'un chef-d'œuvre.

Certaines gens supposent qu'un ordre mondial et une universelle loi de justice étoufferaient chez l'homme l'esprit d'aventure. Mais, bien au contraire, c'est à ce moment seulement que la véritable aventure commencerait. Sans doute, ce ne serait plus un « roman » de cinématographe, celui dont les intrigues amoureuses, la gloire des combats et la recherche de l'or constituent les thèmes rebattus ; non, ce serait un grand et perpétuel voyage d'exploration

vers les confins de la science. Jusqu'ici l'homme a vécu dans un taudis, parmi les querelles, les vanités, les hontes et les souillures, les désirs fiévreux et les appétits brutaux. C'est à peine s'il a goûté au grand air, c'est à peine s'il a pénétré dans le royaume merveilleux que la science agrandit chaque jour pour lui.

C'est un jeu charmant pour l'esprit que de se représenter ce monde unifié qui s'ouvrira peut-être aux hommes de demain. Chacun y respirera plus largement, chacun sentira battre son cœur plus vite, car l'on se sera rendu maître de tous les germes d'infection qui aujourd'hui empoisonnent les corps et les intelligences. Déjà, grâce à la création d'une nouvelle race d'esclaves, celle des machines, nous nous sommes affranchis des formes de travail les plus pénibles. Qu'on joigne à cela la disparition de la guerre et des pires formes d'oppression économique, et l'on comprendra quel fardeau sera enlevé des épaules de nos enfants. Bien entendu, ils auront encore à travailler, mais ils ne seront plus soumis à cette routine, à ce labeur écrasant qui furent, depuis le temps des premières civilisations, le prix de la sécurité. Ils travailleront librement, projetant, créant, selon leurs dons et leurs instincts. Ils s'attaqueront à la nature, non plus en esclaves du pic et de la charrue, mais en héros splendides. Chaque petite ville sera alors une Athènes, l'écorce terrestre sera devenue la mine d'où chacun tirera des matériaux, et les régions les plus lointaines ne seront plus qu'un terrain de jeu.

Nous avons montré dans cette *Esquisse* deux grands systèmes sociaux réagissant l'un sur l'autre. Nous avons vu la culture héliolithique, dernière phase de la culture néolithique, donner naissance, dans les terres d'alluvion, les plus chaudes de toutes, aux grandes civilisations primitives, à des régimes féconds, fondés sur l'obéissance. Nous avons dit quels avaient été les rapports nécessaires de ces civilisations, avec les premiers temples, les dieux-rois et les rois-dieux. Simultanément, nous avons suivi le développement de peuples errants, partis d'un stade moins avancé de la culture néolithique et qui deviennent les puissants groupes aryens et huno-mongols des régions nord-ouest et nord-est ; nous n'avons pas non plus oublié les Sémites des déserts d'Arabie, héritiers, eux, de la culture héliolithique. A intervalles réguliers, les civilisations sédentaires sont submergées et rénovées par ce flot d'habitants des steppes et du désert, plus endurcis, plus hardis et plus libres. Les religions mondiales d'aujourd'hui, ce que nous appelons la démocratie, l'esprit moderne de recherche scientifique et d'universelle fermentation sont un effet de cette « nomadisation » de la civilisation. Les vieilles civilisations avaient créé une tradition, menaient une vie traditionnelle. Aujourd'hui la force des traditions est épuisée. L'État est encore civilisé, mais son esprit est celui du monde nomade. C'est l'esprit des grandes plaines et des hautes mers.

Si bien qu'il est difficile de résister à la conviction que dès l'instant où la terre vivra sous une loi unique et où nos absurdes frontières seront effacées, ce besoin profond de notre nature qui, à chaque printemps et à chaque automne, nous faisait jadis nous mettre en route, s'imposera victorieusement à nous. Nous répondrons à l'appel des pâturages estivaux et des pâturages hivernaux, qui monte du fond de notre sang, à l'appel des montagnes, du désert, et de l'océan. Pour quelques-uns d'entre nous, sans doute d'une lignée différente, il y aura aussi l'appel de la forêt et de ses chasses, des champs et de leurs moissons. Mais ceci ne signifiera pas que les hommes seront errants et sans foyer. La vie normale du nomade n'est qu'un mouvement entre deux foyers. Les Kalmouks d'aujourd'hui, comme les hirondelles, parcourent chaque année les deux mille kilomètres qui séparent l'un de leurs logis de l'autre. Les belles et commodes cités de l'avenir seront à certaines époques toutes bruissantes de vie, à d'autres presque endormies.

Il n'y aura, dans ce monde mieux ordonné, pour ainsi dire pas de travail servile. Les forces de la nature, portant le harnais de la machine, accompliront les gros ouvrages. Si quelques-uns de ceux-ci ne peuvent être évités, ils prendront tout au plus quelques mois ou quelques années de la vie de l'homme ; jamais ils ne dégraderont cette vie tout entière. D'ailleurs, un grand nombre d'occupations qui tiennent aujourd'hui dans la société une place considérable auront perdu de leur importance ou auront disparu tout à fait. Il n'y aura plus, par exemple, de combattants professionnels ou de douaniers. Grâce aux progrès de l'instruction et de l'hygiène, le nombre des agents de police ou des geôliers aura beaucoup diminué ; de même celui des asiles d'aliénés et des hôpitaux. En même temps, un régime de justice

économique aura privé de son emploi notre population flottante d'aigrefins, de joueurs, d'accapareurs, de spéculateurs et de parasites. Mais le roman de la vie n'aura rien perdu de sa magnificence. La mer, cette éternelle révoltée, attendra toujours ses maîtres, de même la voûte azurée et les profondeurs secrètes de l'écorce terrestre. Le monde animal sera pour l'homme un sujet toujours nouveau d'intérêt. Des espèces, dont il est fait de nos jours un stupide massacre, seront respectées et protégées. Nous aurons triomphé d'instincts grossiers qui datent de l'Age de Bronze, et de l'animal nous nous serons fait un serviteur et un ami.

Certains prophètes de malheur prétendent que les conflits nationaux ne prendront fin que pour faire place aux conflits de races dont chacune cherchera à affirmer sa « suprématie ». Accepter un tel point de vue, c'est admettre que la civilisation est incapable de créer un ordre dans lequel des individus de qualité, de tempérament et d'aspect différents pourront vivre côte à côte, chacun ayant son rôle propre et ses fonctions particulières. Il n'est pas souhaitable, en effet, que la grande communauté de l'avenir soit faite d'une substance homogène. Il suffit qu'il y ait une atmosphère générale d'entente et de tolérance. Si aujourd'hui les races peuvent si difficilement se supporter, cela tient à la commune grossièreté de leurs manières. Mais la communauté vers laquelle nous allons sera plus variée, plus mêlée, plus intéressante que toutes celles que nous avons à présent sous les yeux. Les communautés d'un seul modèle, pareilles à des boîtes de soldats de plomb, sont du domaine du passé, non de l'avenir.

Personne ne peut savoir quelles sont les surprises que le futur tient en réserve pour nous. Avant que ne s'ouvre ce dernier et magnifique chapitre, il se peut que bien des pages, aussi sombres que celles que nous avons consacrées à la croissance et aux conflits des Grandes Puissances, aient encore à être écrites. Nous assisterons peut-être à de terribles luttes économiques, à des guerres farouches de classes et de races. Il est possible que l'« entreprise privée » refuse, tant qu'une révolution catastrophique ne sera pas survenue, de comprendre que son rôle est d'être le premier serviteur de l'Etat, et qu'elle prépare ainsi une ère de confiscation et de socialisme amateur. Nous ne savons rien ; nous ne pouvons rien dire. De tels désastres entraîneront un pur gaspillage d'énergies, mais rien ne dit qu'ils pourront être évités. L'histoire de l'humanité prend de plus en plus la forme d'une course entre l'éducation et la catastrophe. L'effort d'unification du Christianisme, l'influence de la révolution mécanique ont été moins puissants — la Grande Guerre en est une preuve — que les forces catastrophiques. Les hommes pourront être séduits, dupés par le mirage d'un ordre factice, avant de s'effondrer de nouveau, pour plusieurs générations, dans la misère et dans le sang. Et cependant, lourdement mais sûrement, le monde poursuivra sa marche vers le progrès. Dans le chapitre de ce livre consacré à l'époque paléolithique, nous avons montré quel était, il y a cinquante mille ans, le plus haut degré de civilisation atteint par l'homme. C'est à peine si alors sa vie s'élevait audessus de celle de la bête. Nous avons également montré une foule rassemblée à l'occasion de sacrifices humains, il y a quelque quinze mille ans. Une telle scène paraît à peine vraisemblable, tant elle est cruelle, au lecteur moderne. Et cependant, il n'y a pas plus de quinze cents ans que les habitants du grand empire des Aztèques étaient convaincus que leur Etat s'écroulerait si le sang des victimes humaines cessait d'être répandu. Chaque année à Mexico des centaines de créatures pantelantes étaient immolées de la sorte. La victime était courbée, comme un arc, sur la pierre du sacrifice ; d'un seul coup on lui ouvrait la poitrine avec un couteau d'obsidienne, et le prêtre arrachait le cœur qui battait encore. Le jour est peut-être proche où nous cesserons d'arracher le cœur de nos semblables pour l'offrir en hommage aux dieux nationaux.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Comme suite à cette *Histoirè* nous donnons ci-dessous une table des principaux événements qui se sont déroulés à la surface du globe entre l'an 800 avant J.-C. et l'an 1920 après J.-C.

La chronologie ne devient assez précise pour exprimer *l'année* exacte d'un événement qu'après la création de l'ère de la Première Olympiade et de celle de la fondation de Rome.

Vers l'an 1000 avant J.-C. les peuples aryens sont en train de se fixer dans les péninsules d'Espagne, d'Italie et des Balkans ; ils le sont déjà dans l'Inde septentrionale. Cnossos avait été détruite et la grande époque de l'Egypte, celle de Thothmès II, d'Aménophis III et de Ramsès III, était déjà éloignée de trois ou quatre siècles. Les monarques débiles de la XXI[e] dynastie règnent dans la Vallée du Nil. Israël est unie sous ses premiers rois ; Saül, David, peut-être même Salomon ont déjà régné. Le souvenir de Sargon I (2750 avant J.-C.), de l'Empire sumérien-accadien est alors plus lointain pour les gens de Babylone que celui de Constantin le Grand pour ceux d'aujourd'hui. Hammourabi est mort depuis mille ans. Les Assyriens sont maîtres d'une Babylonie qui a perdu ses vertus militaires. En 1100 avant J.-C., Tiglathphalasar s'est emparé de Babylone. Mais cette conquête n'a pas eu un caractère durable et l'Assyrie et la Babylonie sont encore des empires séparés. En Chine, la nouvelle dynastie Tchéou régne sans opposition.

Les deux siècles suivants furent témoins d'une renaissance de l'Egypte sous la XXII[e] dynastie, du morcellement du petit royaume hébreu de Salomon, de la poussée des Grecs vers les Balkans, l'Italie du sud et l'Asie Mineure, et de l'hégémonie des Etrusques dans l'Italie centrale. C'est à ce moment que nous pouvons faire commencer notre liste de dates certaines :

Avant J.-C.

800 Construction de Carthage.
790 Conquête de l'Egypte par les Ethiopiens (qui fondent la XXV[e] dynastie).
776 Première Olympiade.
753 Construction de Rome.
745 Tiglathphalasar III s'empare de Babylone et fonde le Nouvel Empire babylonien.
738 Menahem, roi d'Israël, achète Tiglathphalasar III.
735 Les Grecs se fixent en Sicile.
722 Sargon II donne aux Assyriens des armes de fer.
721 Il déporte les Israélites.
704 Sennachérib.
701 Son armée est détruite par la peste alors qu'il marche sur l'Egypte.
680 Esarhaddon s'empare de Thèbes en Egypte (et renverse la XXV[e] dynastie éthiopienne).
667 Sardanapale.
664 Psammétique I rend sa liberté à l'Egypte et fonde la XXVI[e] dynastie (qui durera jusqu'en 610). Il est aidé dans sa lutte contre les Assyriens par les troupes lydiennes envoyées par Gygès.
608 Néchao d'Egypte bat Josias, roi de Juda, à la bataille de Megiddo.
606 Capture de Ninive par les Chaldéens et les Mèdes. Fondation de l'Empire chaldéen.
604 Néchao pousse jusqu'à l'Euphrate et est renversé par Nabuchodonosor II. Josias tombe en même temps que lui.
586 Nabuchodonosor emmène les Juifs prisonniers à Babylone. Un grand nombre de ceux-ci s'enfuient en Egypte et s'y établissent.
550 Cyrus le Perse succède à Cyaxarès le Mède.
Cyrus bat Crésus.
Bouddha, Confucius et Lao Tse vivent à cette époque.
539 Cyrus s'empare de Babylone et fonde l'Empire perse.
527 Mort de Pisistrate.
525 Cambyse fait la conquête de l'Egypte.
521 Darius I, fils d'Hystaspe, règne de l'Hellespont jusqu'à l'Inde.
490 Bataille de Marathon.
484 Naissance d'Hérodote. Eschyle obtient son premier prix de tragédie.
480 Batailles des Thermopyles et de Salamine.

479 Batailles de Platée et de Mycale : les Perses sont définitivement repoussés.

474 La flotte étrusque est détruite par les Grecs de Sicile.

470 Voyages d'Hannon.

466 Périclès.

465 Assassinat de Xerxès.

438 Hérodote récite son Histoire aux Athéniens.

431 Commencement de la Guerre du Péloponèse.

428 Mort de Périclès. Mort d'Hérodote.

427 Début de la carrière d'Aristophane. Naissance de Platon (mort en 347).

401 Retraite des Dix Mille.

390 Sac de Rome par Brennus.

366 Camille construit le Temple de la Concorde.

359 Philippe devient roi de Macédoine.

338 Bataille de Chéronée.

336 Les troupes macédoniennes passent en Asie. Assassinat de Philippe.

334 Bataille du Granique.

333 Bataille d'Issus.

332 Alexandre en Egypte.

331 Bataille d'Arbelles.

330 Darius III est tué.

323 Mort d'Alexandre le Grand.

321 Chandragupta voit son influence s'affirmer dans le Punjab.

Les Romains sont complètement battus par les Samnites à la bataille des Fourches Caudines.

303 Chandragupta repousse Séleucus.

285 Mort de Ptolémée Soter.

281 Pyrrhus envahit l'Italie.

280 Bataille d'Héraclée.

279 Bataille d'Ausculum.

278 Les Gaulois font une incursion en Asie Mineure et s'établissent en Galatie.

275 Pyrrhus quitte l'Italie.

264 Première Guerre Punique (Commencement du règne d'Asoka dans les Béhar — jusqu'en 227). Premiers combats de gladiateurs à Rome.

260 Bataille de Mylæ.

256 Bataille d'Ecnomus.

246 Shi Hwang-ti devient empereur de Chine.

219 Seconde Guerre Punique.

216 Bataille de Cannes.

214 Commencement de la construction de la Grande Muraille de Chine.

210 Mort de Shi Hwang-ti.

202 Bataille de Zama.

201 Fin de la seconde Guerre Punique.

200-197 Rome en guerre avec la Macédoine.

192 Guerre avec les Séleucides.

190 Bataille de Magnésie.

149 Troisième Guerre Punique (Les Yueh-Chi entrent dans le Turkestan Occidental).

146 Destruction de Carthage et de Corinthe.

133 Attale lègue Pergame à Rome. Tiberius Gracchus est tué.

121 Caïus Gracchus est tué.

118 Guerre avec Jugurtha.

106 Fin de la guerre avec Jugurtha.

102 Marius refoule les Germains.

100 Triomphe de Marius (Wou-ti conquiert la Vallée du Tarim).

91 Guerre sociale.

89 Tous les Italiens deviennent citoyens romains.

86 Mort de Marius.

78 Mort de Sylla.

73 Révolte des esclaves commandés par Spartacus.

66 Pompée conduit les légions romaines jusqu'à la Caspienne et l'Euphrate. Il rencontre les Alains.

64 Mort de Mithridate, roi du Pont.

53 Crassus est tué à Carrhée.

48 Jules César bat Pompée à Pharsale.

44 Jules César assassiné.

31 Bataille d'Actium.

27 Auguste César princeps (jusqu'en 14 après J.-C.).

4 Date véritable de la naissance de Jésus de Nazareth.

Commencement de l'Ere Chrétienne.

6 Création de la province de Mœsie.

9 Création de la province de Pannonie : La frontière impériale est portée au Danube.

14 Mort d'Auguste. Tibère empereur.

30 Mise en croix de Jésus de Nazareth.

37 Caligula succède à Tibère.

41 Claude (premier empereur des légions) est fait empereur par la garde prétorienne après le meurtre de Caligula.

54 Néron succède à Claude.

61 Boadicée massacre la garnison romaine de Bretagne.

68 Suicide de Néron. (Galba, Othon. Vitellius sont tour à tour empereurs.)

79 Titus succède à Vespasien.

81 Domitien.

84 Annexion de la Bretagne du nord.

96 Nerva fonde la dynastie des Antonins.
98 Trajan succède à Nerva.
102 Pan Tchau atteint la Mer Caspienne (les Indo-Scythes envahissent l'Inde septentrionale).
117 Adrien succède à Trajan. L'Empire romain atteint son maximum d'étendue.
138 Antonin le Pieux succède à Adrien (Les Indo-Scythes détruisent dans l'Inde les dernières traces d'Hellénisme).
150 Kanishka règne dans l'Inde, à Kashgar, à Yarkand et à Kotan.
161 Marc-Aurèle succède à Antonin le Pieux.
164 Commencement de la Grande Peste, qui durera jusqu'à la mort de Marc-Aurèle (180) et dévastera également toute l'Asie.
180 Mort de Marc-Aurèle.
(Un siècle de guerres et de désordres commence pour l'Empire romain.)
220 Fin de la Dynastie Han. Pendant quatre cents ans, la Chine va être divisée.
227 Arashdir I (premier shah sassanide) met fin à la dynastie des Arsacides.
242 Manès commence sa prédication.
247 Les Goths passent le Danube.
251 Grande victoire des Goths. L'empereur Décius est tué.
260 Sapor I, le second shah sassanide, s'empare d'Antioche, fait prisonnier l'empereur Valérien, mais est arrêté à son retour en Asie Mineure par Odenathus de Palmyre.
269 L'empereur Claude bat les Goths à Nich.
270 Aurélien empereur.
272 Zénobie emmenée captive à Rome. Fin de la carrière, glorieuse mais brève, de Palmyre.
275 Probus succède à Aurélien.
276 Les Goths envahissent le Pont. L'empereur Probus refoule les Francs et les Alamans.
277 Manès est crucifié en Perse.
284 Dioclétien empereur.
311 Galérius renonce à persécuter les Chrétiens.
312 Constantin le Grand, empereur.
313 Constantin préside un Concile chrétien à Arles.
321 De nouvelles incursions des Goths sont repoussées.
323 Constantin préside le Concile de Nicée.
337 Les Vandales chassés par les Goths, sont autorisés à s'établir en Pannonie.
Constantin baptisé sur son lit de mort.
354 Naissance de saint Augustin.
361-3 Julien l'Apostat essaye de substituer le Mithraïsme au Christianisme.
379 Théodose le Grand (un Espagnol), empereur.
390 La statue de Sérapis à Alexandrie est abattue.
392 Théodose le Grand, empereur d'Occident et d'Orient.
395 Mort de Théodose. Honorius et Arcadius se partagent l'Empire et ont pour maîtres et protecteurs Stilicon et Alaric.
410 Les Visigoths, conduits par Alaric, s'emparent de Rome.
425 Les Vandales se fixent dans le sud de l'Espagne, les Huns en Pannonie, les Goths en Dalmatie, les Visigoths et les Suèves en Portugal et dans le nord de l'Espagne. Les Anglais envahissent la Bretagne.
425 Les Vandales, conduits par Genséric, envahissent l'Afrique.
439 Les Vandales prennent Carthage.
448 Priscus rend visite à Attila.
455 Les Vandales mettent Rome à sac.
470 Incursion des Ephthalites dans l'Inde.
476 Odoacre, roi de diverses tribus germaniques, informe Constantinople qu'il n'y a plus d'empereur en Occident. Fin de l'Empire d'Occident.
480 Naissance de saint Benoît.
481 Clovis en France. Les Mérovingiens.
483 L'Eglise nestorienne se sépare de l'Eglise chrétienne orthodoxe.
493 Théodoric, l'Ostrogoth, conquiert l'Italie et devient roi d'Italie, tout en restant nominalement sujet de Constantinople.
(Les rois goths d'Italie. Les Goths établissent des garnisons sur les terres confisquées.)
527 Justinien empereur.
528 Mihiragula, l'Attila de l'Inde, est détrôné.
529 Justinien ferme les écoles d'Athènes, qui prospéraient depuis près de mille ans. Bélisaire, général de Justinien, s'empare de Naples.
531 Chosroès I.
543 Grande peste de Constantinople.
544 Mort de saint Benoît.
553 Justinien chasse les Goths d'Italie. Cassiodore fonde son monastère.

565 Mort de Justinien. Les Lombards *conquièrent le nord de l'Italie (laissant* Ravenne et Rome à Byzance). Les Turcs chassent les Ephthalites du Turkestan Occidental.
570 Naissance de Mahomet.
579 Mort de Chosroès I.
(Les Lombards sont maîtres de l'Italie.)
590 La peste fait rage à Rome. (Grégoire I = Grégoire le Grand ; sa vision de saint Angelo). Commencement du règne de Chosroès II.
610 Héraclius.
619 Chosroès II maître de l'Egypte, de Jérusalem, de Damas, entretient des armées sur l'Hellespont. En Chine, commencement de la dynastie Tang.
622 L'Hégire.
623 Bataille de Badr.
627 Grande victoire d'Héraclius sur les Perses, à Ninive. Les gens de La Mecque et leurs alliés font le siège de Médine. Tai Tsoung devient empereur de Chine.
628 Chosroès II est assassiné et remplacé par son fils Kavadh II.
Mahomet envoie des messages à tous les rois de la terre.
629 Yuan Chwang part pour l'Inde. Mahomet entre à La Mecque.
631 Tai Tsoung reçoit des missionnaires nestoriens.
632 Mort de Mahomet. Abou Bekr calife.
634 Bataille du Yarmouk. Les Musulmans s'emparent de la Syrie. Omar, second calife.
637 Bataille de Kadessia.
638 Omar s'empare de Jérusalem.
642 Mort d'Héraclius.
643 Othman, troisième calife.
645 Yuan Chwang rentre à Singan.
655 La flotte byzantine est battue par les Musulmans.
656 Othman est assassiné à Médine.
661 Ali est assassiné.
662 Muawiya calife (premier des califes ommeyades).
668 Le calife Muawiya attaque Constantinople par mer. — Théodore de Tarse devient archevêque de Canterbury.
675 Dernière des attaques par mer de Constantinople par Muawiya.
687 Pépin d'Héristhal, maire du palais, réunit l'Austrasie et la Neustrie.
711 Une armée musulmane, partant d'Afrique, envahit l'Espagne.
714 *Charles Martel, maire du palais.*
715 *Le domaine du calife Oualid I s'étend* des Pyrénées jusqu'à la Chine.
717-18 Soliman, fils et successeur d'Oualid, manque de prendre Constantinople. La dynastie des Ommeyades atteint son apogée.
732 Charles Martel bat les Musulmans près de Poitiers.
743 Oualid II, calife — le calife incroyant.
749 Les Ommeyades sont renversés. Abdul Abbas premier calife abbasside. Les Ommeyades gardent l'Espagne. L'Empire arabe va se désagréger.
751 Pépin est couronné roi de France.
755 Martyre de Saint Boniface.
768 Mort de Pépin.
771 Charlemagne, seul roi.
774 Charlemagne conquiert la Lombardie.
776 Charlemagne en Dalmatie.
786 Haroun al Raschid, calife abbasside de Bagdad (jusqu'en 809).
795 Léon III pape (jusqu'en 816).
800 Léon couronne Charlemagne Empereur d'Occident.
810 Krum de Bulgarie bat et tue l'Empereur Nicéphorax.
814 Mort de Charlemagne. Louis le Débonnaire lui succède.
843 Mort de Louis le Débonnaire. L'Empire carlovingien se désagrège.
Jusqu'en 962 le Saint Empire romain n'aura plus de chefs réguliers, bien que certains souverains prennent le titre d'Empereur.
850 Rurik (un Normand) devient Seigneur de Novgorod et de Kieff.
852 Boris, premier roi de Bulgarie (jusqu'en 884).
865 La flotte des Russes (normands) menace Constantinople.
886 Traité entre Alfred d'Angleterre et Guthrum le Danois, accordant aux Danois le Danelaw.
912 Rollon s'établit en Normandie.
919 Henri l'Oiseleur élu roi d'Allemagne.
928 Marozia emprisonne le pape Jean X.
931 Jean XI pape (jusqu'en 936).
936 Othon I, roi d'Allemagne.
941 La flotte russe menace une fois de plus Constantinople.
955 Jean XII pape.
960 La dynastie des Soung du nord commence à régner en Chine.
962 Othon I, roi d'Allemagne, est couronné Empereur (premier Empereur saxon), par Jean XII.

963 Othon dépose Jean XII.
969 Un califat fatimite est créé en Egypte.
973 Othon II.
983 Othon III.
987 Hugues Capet devient roi de France. Fin de la dynastie carlovingienne.
1013 Canute devient roi d'Angleterre, de Danemark et de Norvège.
1037 Mort d'Avicenne de Bokhara, prince des Médecins.
1043 La flotte russe menace Constantinople.
1066 Conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie.
1071 Réveil de l'Islam, sous les Turcs seldjoukides. Bataille de Melasgird.
1073 Le moine Hildebrand devient pape, sous le nom de Grégoire VII (jusqu'en 1085).
1082 Robert Guiscard s'empare de Durazzo.
1084 Robert Guiscard met Rome à sac.
1087-99 Urbain II pape.
1094 Peste.
1095 Urbain II, promoteur de la première Croisade, au Concile de Clermont.
1096 Massacre de la Croisade du Peuple.
1099 Godefroy de Bouillon s'empare de Jérusalem. Pascal II, pape (jusqu'en 1118).
1138 L'Empire Kin en pleine prospérité. La capitale Soung est transférée de Nanking à Hang Chéou.
1147 Seconde Croisade. Fondation du royaume chrétien de Portugal.
1169 Saladin sultan d'Egypte.
1176 Frédéric Barberousse reconnaît à Venise la suprématie du pape (Alexandre III).
1187 Saladin s'empare de Jérusalem.
1189 Troisième Croisade.
1198 Mort d'Averroès de Cordoue, le philosophe arabe. Innocent III pape jusqu'en 1216). Frédéric II de Sicile (âgé de quatre ans) devient son pupille.
1202 Les Croisés (quatrième Croisade) attaquent l'Empire d'Orient.
1204 Prise de Constantinople par les Latins.
1206 Koutub fonde un état musulman à Delhi.
1212 Croisade des Enfants.
1214 Jengis Khan s'empare de Pékin.
1215 La Grande Charte.
1216 Honoré III, pape.
1218 Jengis Khan envahit la Kharismie.
1221 Echec de la cinquième Croisade. Mort de Saint Dominique.
1227 Mort de Jengis Khan, dont les états s'étendent de la Caspienne jusqu'au Pacifique et qui a pour successeur Ogdai Khan. Grégoire IX, pape.
1227 Frédéric II part pour une sixième Croisade et occupe Jérusalem.
1234 Les Mongols achèvent la conquête de l'Empire Kin avec l'aide de l'Empire Soung.
1239 Frédéric II excommunié pour la seconde fois.
1240 Les Mongols détruisent Kieff. La Russie tributaire des Mongols.
1241 Victoire des Mongols à Liegnitz en Silésie.
1244 Le sultan d'Egypte reprend Jérusalem. Septième Croisade.
1245 Frédéric II encore excommunié. Les paysans de Schwytz brûlent le château de Nouvel Habsbourg.
1250 Saint Louis de France doit payer rançon. Mort de Frédéric II, dernier des empereurs Hohenstaufen. En Allemagne, interrègne jusqu'en 1273.
1251 Mangou Khan devient Grand Khan. Kublai Khan gouverneur de la Chine.
1258 Houlagou Khan prend et détruit Bagdad.
1260 Kublai Khan devient Grand Khan. Ketboga battu en Palestine.
1261 Les Grecs reprennent Constantinople aux Latins.
1269 Kublai Khan envoie un message au pape par l'entremise des Polo.
1271 Départ de Marco Polo.
1273 Rodolphe de Habsbourg est élu Empereur. Les Suisses forment une Ligue Eternelle.
1280 Kublai Khan fonde en Chine la dynastie Yuan.
1292 Mort de Kublai Khan.
1293 Mort de Roger Bacon, prophète de la science expérimentale.
1294 Boniface VIII pape (jusqu'en 1303).
1295 Marco Polo rentre à Venise.
1303 Mort du pape Boniface VIII, outragé à Agnani par Guillaume de Nogaret.
1305 Clément V pape. La cour papale s'installe à Avignon.
1308 Mort de Duns Scot.
1318 Quatre Franciscains brûlés pour hérésie à Marseille.
1347 Mort d'Occam.
1348 La Grande Peste, la Mort Noire.

1358 La Jacquerie en France.
1360 En Chine, chute de la Dynastie mongole (Yuan), qui est remplacée par la Dynastie Ming (jusqu'en 1644).
1367 Tamerlan prend le titre de Grand Khan.
1377 Le pape Grégoire XI rentre à Rome.
1378 Le Grand Schisme: Urbain VI à Rome, Clément VII à Avignon.
1381 Révolte paysanne en Angleterre. Wat Tyler est assassiné en présence du roi Richard II.
1384 Mort de Wycliffe.
1398 Huss prêche la doctrine de Wycliffe à Prague.
1405 Mort de Tamerlan.
1414-18 Concile de Constance. Huss est brûlé vif (1415).
1417 Fin du Grand Schisme. Martin V, pape.
1420 Révolte des Hussites, contre lesquels Martin V prêche une croisade.
1431 Les Croisés catholiques se débandent devant les Hussites à Domazlice. Réunion du Concile de Bâle.
1436 Les Hussites font leur paix avec l'Eglise.
1439 Le Concile de Bâle engendre un nouveau schisme.
1445 Découverte du Cap Vert par les Portugais.
1446 Premiers livres imprimés (Coster, à Haarlem).
1449 Fin du Concile de Bâle.
1453 Les Turcs Ottomans, commandés par Mahomet II, s'emparent de Constantinople.
1480 Ivan III, grand-duc de Moscou, rejette la suzeraineté mongole.
1480 Mort du Sultan Mahomet II, au moment où il s'apprête à conquérir l'Italie. Bajazet II, sultan de Turquie (jusqu'en 1512).
1486 Diaz double le Cap de Bonne-Espérance.
1492 Colomb, traversant l'Atlantique, aborde en Amérique. Rodrigo Borgia (Alexandre VI) pape (jusqu'en 1503).
1493 Maximilien I Empereur.
1498 Vasco de Gama gagne l'Inde, après avoir doublé le Cap.
1499 La Suisse devient une république indépendante.
1500 Naissance de Charles-Quint.
1509 Henri VIII, roi d'Angleterre.
1512 Sélim sultan (jusqu'en 1520). Il achète le titre de Calife. Chute de Soderini (et de Machiavel) à Florence.
1513 Léon X, pape.
1515 François Ier, roi de France.
1517 Selim annexe l'Egypte. Luther expose sa doctrine à Wittenberg.
1519 Mort de Léonard de Vinci. Départ de l'expédition de Magellan. Cortez entre à Mexico.
1520 Avènement de Soliman le Magnifique, qui règnera de Bagdad jusqu'en Hongrie. Charles-Quint Empereur.
1521 Luther à la Diète de Worms. Loyola blessé à Pampelune.
1525 Baber gagne la bataille de Panipat, s'empare de Delhi et fonde l'Empire mongol.
1527 Les troupes allemandes, commandées par le Connétable de Bourbon, mettent Rome au pillage.
1529 Soliman assiège Vienne.
1530 Pizarro envahit le Pérou. Charles-Quint couronné par le pape. Commencement de la querelle de Henri VIII avec la papauté.
1532 Les Anabaptistes s'emparent de Munster.
1535 Les Anabaptistes sont vaincus à Munster.
1539 Fondation de la Compagnie de Jésus.
1543 Mort de Copernic.
1545 Le Concile de Trente se réunit pour mettre de l'ordre dans les affaires de l'Eglise (il siégera jusqu'en 1563).
1546 Mort de Martin Luther.
1547 Ivan IV (le Terrible) prend le titre de Tsar de Russie. Mort de François Ier.
1549 Les premières missions de Jésuites débarquent dans l'Amérique du Sud.
1552 Traité de Passau. Pacification temporaire de l'Allemagne.
1556 Abdication de Charles-Quint. Akbar, Grand Mongol (jusqu'en 1605). Mort d'Ignace de Loyola.
1558 Mort de Charles-Quint.
1563 Fin du Concile de Trente et réforme de l'Eglise Catholique.
1564 Naissance de Galilée.
1566 Mort de Soliman le Magnifique.
1567 Révolte des Pays-Bas.
1568 Exécution d'Egmont et de Horn.
1571 Naissance de Kepler.
1573 Siège d'Alkmaar.

1578 Naissance d'Harvey.
1583 Expédition de Sir Walter Raleigh en Virginie.
1601 Mort de Tycho Brahé.
1603 Jacques Ier, roi d'Angleterre et d'Ecosse.
1605 Jehangir, Grand Mongol.
1606 Fondation de la Compagnie de Virginie.
1609 La Hollande devient indépendante.
1618 Commencement de la Guerre de Trente Ans.
1620 L'expédition de la *Mayflower* fonde New Plymouth. Les premiers esclaves nègres sont débarqués à Jamestown.
1625 Charles Ier, roi d'Angleterre.
1626 Mort de sir Francis Bacon (Lord Verulam).
1628 Le Schah Jehan, Grand-Mongol. *Pétition des Droits* britannique.
1629 Charles Ier va régner onze ans sans parlement.
1630 Mort de Kepler.
1632 Naissance de Leeuwenheek. Gustave-Adolphe tué à la Bataille de Lutzen.
1634 Assassinat de Wallenstein.
1638 Le Japon ferme ses portes aux Européens (jusqu'en 1865).
1640 Charles Ier d'Angleterre convoque le Long Parlement.
1641 Massacre des Anglais en Irlande.
1642 Mort de Galilée. Naissance de Newton.
1643 Avènement de Louis XIV : son règne durera soixante-douze ans.
1644 Les Mandchous détrônent la dynastie Ming.
1645 A Leipzig, on démolit les parcs à porcs de la ville intérieure.
1648 Traité de Westphalie, qui reconnaît la Hollande et la Suisse comme républiques indépendantes et fait de la Prusse une grande puissance. Ni la Couronne impériale ni les Princes ne remportent une victoire complète. Guerre de la Fronde : la Couronne de France remporte une victoire complète.
1649 Exécution de Charles Ier d'Angleterre.
1658 Aurungzeb, Grand Mongol. Mort de Cromwell.
1660 Charles II d'Angleterre.
1674 Nieuw Amsterdam est cédée aux Anglais par traité et devient New-York.
1683 La dernière attaque des Turcs contre Vienne est repoussée par Jean III de Pologne.
1688 Révolution d'Angleterre. Fuite de Jacques II. Commencement du règne de Guillaume et Marie.
1689 Pierre le Grand de Russie (jusqu'en 1725).
1690 Bataille de La Boyne, en Irlande.
1694 Naissance de Voltaire.
1701 Frédéric I, premier roi de Prusse.
1704 Mort de John Locke, père de la théorie démocratique moderne.
1707 Mort d'Aurungzeb. L'empire du Grand Mongol se désagrège.
1713 Naissance de Frédéric le Grand de Prusse.
1714 George Ier de Grande-Bretagne.
1715 Louis XV de France.
1727 Mort de Newton. George II de Grande-Bretagne.
1732 Oglethorpe fonde la Géorgie.
1736 Nadi Shah fait une incursion dans l'Inde (elle est suivie de vingt ans de guerres et de désordres en ce pays).
1740 Marie-Thérèse commence à régner.
1740 Avènement de Frédéric le Grand, roi de Prusse.
1741 Avènement d'Elisabeth, impératrice de Russie.
1755-63 La Grande-Bretagne et la France luttent en Amérique et dans l'Inde. La France s'allie avec l'Autriche et la Russie contre la Prusse et la Grande-Bretagne (1756-63) ; la Guerre de Sept Ans.
1757 Bataille de Plassey.
1759 Le général anglais Wolfe s'empare de Québec.
1760 Georges III de Grande-Bretagne.
1762 Mort de l'impératrice Elisabeth de Russie. Assassinat du tsar Paul, et avènement de la Grande Catherine (jusqu'en 1796).
1763 Paix de Paris : le Canada est cédé à la Grande-Bretagne. Les Anglais l'emportent dans l'Inde.
1764 Bataille de Buxar.
1769 Naissance de Napoléon Bonaparte.
1774 Avènement de Louis XVI. Suicide de Clive. Commencement de la Révolution américaine.
1775 Bataille de Lexington.
1776 Déclaration d'indépendance des Etats-Unis d'Amérique.
1778 Mort de J.-J. Rousseau, le créateur du sentiment démocratique moderne.

1780 Fin du règne de Marie-Thérèse. L'empereur Joseph (1765-1790) hérite de ses possessions habsbourgeoises.
1783 Traité de Paris, entre la Grande-Bretagne et les nouveaux Etats-Unis d'Amérique. L'esclave Quaco est mis en liberté dans le Massachusetts.
1787 La Convention constitutionnelle de Philadelphie pose les fondations du Gouvernement Fédéral des Etats-Unis.
1788 Premier Congrès Fédéral des Etats-Unis à New York.
1789 En France, réunion des Etats-Généraux. Prise de la Bastille.
1791 La Révolution Jacobine. La fuite à Varennes.
1792 La France déclare la guerre à l'Autriche. La Prusse déclare la guerre à la France. Bataille de Valmy. Proclamation de la République.
1793 Exécution de Louis XVI.
1794 Exécution de Robespierre et fin de la République jacobine.
1795 Le Directoire. Bonaparte écrase une insurrection et part pour l'Italie comme commandant en chef.
1797 Paix de Campo-Formio.
1798 Bonaparte en Egypte. Bataille des Pyramides.
1799 Retour de Bonaparte. Il devient Premier Consul, avec des pouvoirs presque illimités.
1800 Union législative de l'Irlande et de l'Angleterre (effectuée le 1er janvier 1801). Campagne de Napoléon contre l'Autriche. Batailles de Marengo et de Hohenlinden.
1801 Signature des préliminaires de paix entre la France, l'Angleterre et l'Autriche.
1804 Bonaparte devient empereur. François II prend le titre d'empereur d'Autriche en 1805, et en 1806 renonce au titre de Saint-Empereur Romain. Ainsi finit le « Saint-Empire Romain ».
1805 Bataille de Trafalgar. Batailles d'Ulm et d'Austerlitz.
1806 Les Prussiens sont écrasés à Iéna.
1807 Batailles d'Eylau et de Friedland. Traité de Tilsitt.
1808 Napoléon nomme son frère Joseph, roi d'Espagne.
1810 L'Amérique espagnole adopte la forme républicaine.
1811 Alexandre se retire du « système continental ».
1812 Moscou.
1814 Abdication de Napoléon. Louis XVIII.
1815 Campagne de Waterloo. Traité de Vienne.
1821 Révolte des Grecs.
1824 Charles X roi de France. Ouverture de la première ligne de chemin de fer (Stockton-Darlington).
1825 Nicolas 1er de Russie.
1827 Bataille de Navarin.
1829 Indépendance grecque.
1830 Année de troubles. Louis-Philippe évince Charles X. La Belgique se sépare de la Hollande : Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha devient roi du nouveau pays. Une révolte des Polonais est écrasée par les Russes.
1832 En Grande-Bretagne, le premier Reform Bill rend au Parlement son caractère démocratique.
1835 Le mot socialisme est employé pour la première fois.
1837 Avènement de la reine Victoria.
1848 La République est proclamée en France et à Rome. A Prague, conférence pan-slave. L'Allemagne réalise son unité sous l'autorité du Parlement de Francfort. L'unité allemande est détruite par le roi de Prusse.
1852 Napoléon III, empereur des Français.
1854 Perry débarque au Japon. Nicolas Ier occupe les provinces danubiennes de Turquie.
1854-56 Guerre de Crimée.
1856 Alexandre II de Russie.
1857 Révolte de l'Inde.
1859 Guerre franco-autrichienne. Batailles de Magenta et de Solférino.
1861 Victor-Emmanuel, premier roi d'Italie. Abraham Lincoln, président des Etats-Unis. Commencement de la Guerre Civile américaine.
1864 Maximilien devient empereur du Mexique.
1865 Reddition d'Appomatox Court House. Le Japon ouvert au monde civilisé.
1866 La Prusse et l'Italie attaquent l'Autriche (et les états de l'Allemagne du sud alliés à ce pays). Bataille de Sadowa.
1867 L'Empereur Maximilien est fusillé.
1870 Napoléon III déclare la guerre à la Prusse.

1871 Capitulation de Paris. Le roi de Prusse devient « Empereur d'Allemagne ». Traité de Francfort.
1875 Les « atrocités bulgares ».
1877 Guerre russo-turque. Traité de San Stefano. La reine Victoria devient Impératrice des Indes.
1878 Traité de Berlin. La Paix Armée va régner pendant quarante-six ans dans l'Europe occidentale.
1881 Bataille de Majuba Hill. Le Transvaal se rend libre.
1883 L'Angleterre occupe l'Egypte.
1888 Frédéric II, puis Guillaume II, empereurs d'Allemagne.
1890 Bismarck est congédié.
1894-5 Guerre sino-japonaise.
1896 Bataille d'Adoua.
1898 Fachoda. L'Allemagne occupe Kiao-Tchéou.
1900 Soulèvement des Boxers en Chine. Siège des légations à Pékin.
1904 Les Anglais envahissent le Thibet.
1904-5 Guerre russo-japonaise.
1908 L'Autriche annexe la Bosnie et l'Herzégovine.
1909 Blériot traverse la Manche en aéroplane.
1911 L'Italie déclare la guerre à la Turquie et s'empare de la Tripolitaine.
1912 La Chine devient une république.
1913 La Ligue des Balkans déclare la guerre à la Turquie.
1914 Commencement de la Grande Guerre.
1917 Les deux Révolutions russes. Etablissement du régime bolchévik en Russie.
1919-20 La Paix de Versailles.
1920 Première réunion de la Ligue des Nations.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XIX. LES HÉBREUX, L'ÉCRITURE ET LES PROPHÈTES. 115

CHAPITRE XX. LES PEUPLES DE LANGUE ARYENNE A L'ÉPOQUE PRÉHISTORIQUE. 125

CHAPITRE XXI. LES GRECS ET LES PERSES. 132

CHAPITRE XXII. LA PENSÉE GRECQUE DANS SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ HUMAINE 153

CHAPITRE XXIII. LA CARRIÈRE D'ALEXANDRE LE GRAND. 163

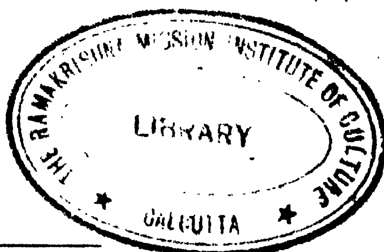
CHAPITRE XXIV. LA SCIENCE ET LA RELIGION A ALEXANDRIE. 180

CHAPITRE XXV. LA NAISSANCE ET LE DÉVELOPPEMENT DU BOUDDHISME 186

CHAPITRE XXVI. LES DEUX RÉPUBLIQUES OCCIDENTALES. 200

CHAPITRE XXXII (*suite*)

INDEX GÉNÉRAL



SOCIÉTÉ D'IMPRIMERIE D'AMBILLY-ANNEMASSE (HAUTE-SAVOIE)